Onzième Année. — N° 1. Janvier-Mars 1931

57062

Revue de Littérature comparée

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Numéro consacré à l'Amérique latine et à ses rapports avec la littérature des autres nations

SOMMAIRE

Articles de fond.

P. Hazard . . *Foscolo et Gray au Nouveau-Monde.*

C. Looten . . *Le voyage en Europe du chanoine chilien Eyzaguirre.*

G. Le Gentil. *L'influence parnassienne au Brésil.*

M. dell'Isola. *Edmondo de Amicis et l'Amérique latine.*

H. Bédarida . *Sur la fortune de J.-M. de Heredia en Espagne et dans l'Amérique latine.*

M. Daireaux . *Le roman russe et la littérature hispano-américaine.*

Variété.

Une traduction inédite de Paul Valéry en espagnol : fragment de la *Jeune Parque*.

Notes et Documents. — Chronique. — Comptes-rendus et Analyse d'ouvrage (*Détail au verso*).

PARIS
H. CHAMPION
1931

SOMMAIRE (*suite*).

Notes et Documents.

F. BALDENSPERGER. Notes pour l'histoire des relations intellectuelles entre l'Amérique du Sud et l'Europe : I. Voltaire et les affaires sud-américaines. — II. Un romantique français au Brésil : Aimé de Loy (1798-1834). — III. Emmanuel Liais, observateur franco-brésilien des conflits intellectuels 76

P. HAZARD. Les *Martyrs* en vers espagnols 82

A. MONGLOND. Senancour et un voyageur au Brésil. Lettres inédites à Ferdinand Denis 85

P. HAZARD. Traductions de Lamartine et de Victor Hugo au Brésil. 117

S. E. LEAVITT. Latin-american literature in the United States . . 126

Chronique.

I. Message d'Arturo Farinelli. 149

II. Les relations intellectuelles entre l'Europe et l'Amérique latine. 152

III. Monterrey 162

Comptes-rendus critiques.

B. CROCE. Scritti di Storia letteraria e politica. XXIII. Storia della età barocca in Italia. Pensiero. Poesia e Letteratura. Vita morale (P. HAZARD) 166

H. PIRES. Junqueira Freire, sua vida, sua época, sua obra (G. LE GENTIL) 174

T. DE ATHAYDE. Estudos (G. LE GENTIL) 176

M. DAIREAUX. Littérature hispano-américaine (M. POMÈS). . . . 180

A. FARINELLI. Conferencias brasileiras (proferidas em São Paulo, em 1927) (P. H.) 183

Analyse d'ouvrage (M. POMÈS) 184

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **75** francs par an pour Paris, **80** francs pour la Province et les Colonies et **125** fr. pour l'Étranger Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **1** fr.

Le titre d' « AMI DE LA *Revue de littérature comparée* » sera donné à tout souscripteur d'une somme une fois versée de 500 francs.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

Vol. in-8° raisin. — *Réduction de 20 °/₀ pour les abonnés sauf pour les tomes 11 et 43*

1. G. COHEN. Écrivains français en Hollande (*épuisé*).
2-3. H. GIRARD. Emile Deschamps. 2 vol. (*épuisés*).
4. ALICE M. KILLEN. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. . . . . 19 fr.
5. E. ESTÈVE. Études de littérature préromantique . . . . 18 fr.
6. F. C. ROE. Taine et l'Angleterre. . . . . 18 fr.
7. B. FAŸ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIII° siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. . . 48 fr.
8. G. CHINARD Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . 7 fr. 20
9-10. J. LARAT. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier . . . . 42 fr.
11. H. LIEBRECHT. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux XVII° et XVIII° s. 60 fr. (*net*)
12. A. L. SELLS. Les sources françaises de Goldsmith . . . . 18 fr.
13. L. FERRARI. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII° e XVIII° . . . . 48 fr.
14. E. PARTRIDGE. The French Romantics' Knowledge of English Literature. . . 48 fr.
15. S. GOULDING. Swift en France au XVIII° siècle . . . . 18 fr.
16. D. G. LARG. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800) . . . . . . 18 fr.
17. M. CITOLEUX. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. 42 fr.

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

691

8 Z
21190

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

La nature des choses est bien plus aisée à concevoir lorsqu'on les voit naître peu à peu en cette sorte, que lorsqu'on ne les considère que toutes faites.

DESCARTES.

Producers of great literature do not live in isolation, but catch light and heat from each other's thought.

WALTER PATER.

11e ANNÉE — 1931

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

Tous droits réservés

FOSCOLO ET GRAY

AU NOUVEAU-MONDE

Romantique, José Antonio Miralla l'était par son aspect même : belle tête énergique, masse de cheveux noirs, regard inspiré. Il l'était par son caractère ardent, par sa vie errante et tourmentée. Né à Cordoba de Tucuman, en 1789, il vint finir ses études à Buenos-Ayres, au collège de San Carlos[1], et suivit pendant un an des cours de théologie. Puis il partit pour le Pérou et arriva à Lima en 1810. Il étudia cette fois la médecine : on trouve son nom, parmi d'autres, en tête d'une Histoire sommaire de l'anatomie et de la physiologie, qui faisait la matière d'un examen à la mode du temps[2]. Surtout, il commença la propagande révolutionnaire à laquelle il devait consacrer le meilleur de sa vie.

Il vint en Europe : à Madrid, qu'il dut quitter parce qu'il fut suspect à l'Inquisition ; en Italie, en France, en Angleterre. Il s'établit ensuite à la Havane où il fonda une maison de commerce, Miralla, Nait et Cie, et où il acquit une certaine fortune. Il y resta, semble-t-il, de 1816 à 1822. Ce qui est sûr, c'est qu'il y déploya la plus grande activité en faveur de la liberté politique de Cuba. Il fut membre d'une société secrète fondée dans ce dessein, publia un journal appelé l'*Argus* ; partisan de l'indépendance, mais non point de l'anarchie ;

1. Nous suivons, pour cette biographie, l'étude d'Ed. Labouglé, *José Antonio Miralla, poeta argentino, precursor de la independencia de Cuba*. Buenos-Ayres, Talleres graficos argentinos de L. J. Rosso, 1924, in-16.

2. *Exmen de anatomia, fisiologia, y zoologia, que presentan en la real Universidad de San Marcos de Lima a mñnana y tarde, y consagran al Excmo. S. Virey su Fundador los alumnos del colegio de S. Fernando.* — DD. *Mariano Ballon ;* — BD. *Juan José Morales ;* — BD. *José Antonio Miralla ;* — D. *José Pequeño. — Baxo la dirección de D. Juan Antonio Fernandez, Bachiller en Medicina, y Maestro de fisiologia en dicho Colegio. El dia 29 de Marzo de 1812. En la Imprenta de los Huérfanos, por D. Bernardino Ruiz.*

désireux de rejeter la domination espagnole, mais tâchant aussi d'éviter les excès sanglants. En avril 1820, une émeute populaire éclata à la Havane; Miralla sut la calmer par un discours commençant par ces mots : « La liberté n'a pas de pire ennemi que le désordre... »

Mais voici le plus curieux pour nous. En Europe, les *Ultime Lettere di Jacopo Ortis*, quel que soit leur mérite particulier, sont quelque peu éclipsées par l'éclat de *Werther* et de *René*. Werther d'abord, René ensuite, ont si bien traduit l'état d'âme de leurs contemporains, ont été si abondamment exploités par la génération romantique, qu'on ne fait pas toujours à Jacopo Ortis la place qui lui revient. Dans le désespoir de ce sombre héros, il entre une donnée patriotique qui semble avoir une valeur nationale, non pas universelle. Le traité de Campo-Formio, la domination autrichienne succédant à la domination française, la servitude devenant intolérable après l'espoir et l'illusion de la liberté, comptent parmi les raisons essentielles qui poussent Ortis au suicide : tandis qu'à la majorité des lecteurs européens, la désespérance paraissait plus pathétique si elle venait, non pas de ces contingences, mais des profondeurs mêmes de la vie.

Or les *Ultime Lettere* prennent ici leur revanche. Précisément parce qu'au Nouveau-Monde le romantisme naissant s'allie au patriotisme[1], et qu'on n'y conçoit point la libération de l'individu sans penser d'abord à la libération de la patrie, Foscolo fournit à Miralla un modèle particulièrement opportun. Ce n'est pas *Werther*, ce n'est pas *René*, ce sont les *Ultime Lettere di Jacopo Ortis* que traduit et que publie l'apôtre de l'indépendance cubaine : *Ultimas cartas de Jacopo Dòrtis, traducidas por D. José Antonio Miralla. Habana, 1822. Imprenta fraternal de los Diaz De Castro, Impresores del Consulado Nacional*[2].

Les notes du traducteur sont rares et brèves; elles se bornent à expliquer les circonstances politiques qui sont nécessaires à l'intelligence du texte. « L'éditeur était expatrié pour ses opinions politiques. » — « Allusion au moment où

1. Voir P. Hazard, *les Origines du romantisme au Brésil* (*Revue de littérature comparée*, janvier 1927).

2. Notre Bibliothèque nationale ne possède pas cette traduction, mais elle se trouve à la National Library de Londres.

Venise fut vendue à l'Autriche par Napoléon. » « Il s'agit des Autrichiens. » C'est à peu près tout. Miralla prend le soin de rapporter, dans leur texte, les citations de Dante et de Pétrarque qu'au cours du récit il a mises en espagnol. Sa version est très exacte, très fidèlement appliquée à l'original : rare mérite, à une époque où l'on se montrait généralement moins scrupuleux. Sauf de très rares exceptions, elle suit de près le mouvement des phrases et n'altère pas la couleur. On en jugera par les deux exemples suivants :

Ultime Lettere	Ultimas cartas
Da' colli Euganei, 11 Ottobre 1797.	*Collados-Euganeos, Octubre 11 de 1797.*
Il sacrificio della nostra patria è consumato ; tutto è perduto ; e la vita, seppure ne verrà concessa, non ci resterà che per piangere le nostre sciagure e la nostra infamia. Il mio nome è nella lista di proscrizione, lo so : ma vuoi tu ch'io per salvarmi da chi m'opprime mi commetta a chi mi ha tradito? Consola mia madre; vinto dalle sue lagrime l'ho ubbidita, e ho lasciato Venezia per evitare le prime persecuzioni, e le più feroci...	*El sacrificio de nuestra patria se ha consumado ; todo se ha perdido, y la vida que nos conceden, solo nos quedará para llorar nuestras desgracias y nuestra infamia. Mi nombre está en la lista de proscripción : lo sé ; pero ¿ quieres tú que por salvarme de quien me oprime me entregue á quien me ha vendido? Consuela á mi madre : cediendo á sus lágrimas, la he obedecido, y he dejado á Venecia para evitar las primeras persecuciones, siempre las mas feroces...*
T'amai dunque t'amai, e ti amo ancor di un amore che non si può concepire che da me solo. E poco prezzo, o mio angelo, la morte per chi ha potuto udir che tu l'ami, e sentirti scorrere in tutta l'anima la voluttà del tuo bacio e piangere teco... Io sto col piè nella fossa ; e pur tu anche in questo momento torni, come solevi, davanti a questi occhi che morendo si fissano in te, in te che sacra risplendi di tutta la tua bellezza, e fra poco...	*Te amé pues, te amé, y te amo todavía con un amor que nadie puede concebir sino yo solo. Es poco precio, o ángel mio, la muerte para quien ha podido oir que tú le amas, y sentirse discurrir por toda el alma el deleite de tu beso, y llorar contigo... Estoy con el pié en la huesa ; y no obstante tú, aun en este momento, vuelves como solías, delante de estos ojos que muriendo se fijan en tí, en tí que sagrada resplan-*

Tutto è preparato; la notte è già troppo avanzata... addio... fra poco saremo disgiunti dal nulla, o dalla incomprensibile eternità. Nel nulla? Si, si; poichè saro senza di te, io prego il sommo Iddio, se non ci riserba alcun luogo ov'io possa riunirmi teco per sempre, lo prego dalle viscere dell'anima mia, e in questa tremenda ora della morte, perch'egli m'abbandoni soltanto nel nulla. Ma io moro incontaminato, e padrone di me stesso, e pieno di te, e certo del tuo pianto!... Perdonami, Teresa, se mai...

deces con toda tu belleza, y dentro de poco!... Todo está preparado; la noche está ya demasiado caida... adios... dentro de poco nos separerá la nada, ó la incomprensible eternidad. La nada? Sí, sí; pues que estaré sin tí, yo ruego al sumo Dios, si no nos reserva algún lugar en donde yo pueda reunirme contigo para siempre, le ruego con las entrañas de mi alma y en esta tremenda hora de la muerte, que me abandone solamente en la nada. Más yo muero incontaminado, y dueño de mí mismo, y lleno de tí, y cierto de tu llanto!... Perdóname, Teresa, si jamás...

Ajoutons que de l'italien, Miralla a traduit aussi la pièce fameuse de Metastase, la *Canzonetta a Nice;* et passons à un autre texte, qui intéresse un aspect différent du romantisme; non plus patriotique et tragique, mais rêveur et sentimental.

* * *

Tout le monde connaît l'immense succès de l'*Élégie* de Gray : il n'y a peut-être pas de pièce qui ait été plus abondamment traduite, non seulement à l'époque qui suivit de près sa publication, mais même au XIX^e siècle. Les cœurs mélancoliques aimaient le thème, le décor, le ton de cette poésie; ils continuèrent à l'aimer, même quand les orages des passions, comme on disait, succédèrent aux doux émois de l'âme. Des recueils collectifs se plurent à donner au public des versions en diverses langues, pour montrer que la plupart des nations européennes avaient été séduites par le même charme et avaient rendu à Gray le même hommage. Cependant, le recueil anglais de 1839[1] et le recueil italien de 1843[2]

1. *Elegy written in a country Church Yard, with Versions in the greek, latin, german, itàlian, and french languages.* London, Van Voorst, Paternoster Row, 1839, in-12.

2. *Elegia di Tommaso Gray sopra un cimitero di campagna, tradotta dall' inglese in più lingue, con aggiunta di varie cose finora inedite, per cura del*

regrettent l'absence d'une traduction espagnole; les *Notes and Queries* de 1849[1], parmi les versions dont on cherche à établir la liste, ne font pas davantage de place à l'Espagne.

C'est qu'il eût fallu chercher, pour trouver la traduction désirée, plus loin qu'en Europe : aux États-Unis cette fois. Miralla, persécuté pour ses opinions politiques, avait quitté la Havane et était arrivé à New York en 1823; il espérait obtenir l'appui de Jefferson en faveur de l'indépendance de Cuba. A Philadelphie, comme on avait douté devant lui des capacités de la langue espagnole en matière de traduction de l'anglais, il avait relevé le défi; et c'est dans ces conditions que l'*Élégie* de Gray compta une version de plus[2].

Un habitant de Roxbury, qui l'a fait imprimer en 1854, a donné en manière de Préface quelques détails qui méritent d'être relevés. Miralla, écrit C. F. Bradford, vécut dans des termes d'intimité avec plusieurs personnes, ici même, à Roxbury, où je l'ai personnellement connu; quelques-unes se souviennent encore de lui. Il a visité Cambridge et a été aimablement reçu par l'Université : « The distinguished Professor of modern languages of that time is said to have expressed great desire « to be made acquainted with the translator of « Gray's *Elegy* into Spanish »; and one of his successors said of his translation, « of all the versions in modern tongues the Spanish one of Miralla seems to me the best. » — Le « Smith Professorship of French and Spanish Languages and Literatures », à l'Université Harvard, ayant été exercé de 1817 à 1835 par Georges Ticknoor, et de 1836 à 1854 par Longfellow, il s'en suit que la traduction de Miralla a été approuvée et louée par le plus grand des hispanisants et par le plus grand poète du temps[3].

dottore Alessandro Torri, Veronese, Edizione II accresciuta. Livorno, tip. Migliaresi, 1843, in-8°.

1. *Notes and Queries*, 15 décembre 1849, *Translations of Gray's Elegy*.

2. Notre Bibliothèque nationale possède un exemplaire de l'*Elegia* qui représente vraisemblablement la première édition : *Traducción de una Elegia, escrita por Gray en el Cementerio de una yglesia de Aldea.* Elle porte une dédicace manuscrite, *A Monseigneur l'Évêque Grégoire;* l'auteur a complété les initiales placées à la fin de la traduction, J. A. M., en ajoutant à la plume son nom et son paraphe. La date de l'impression n'est pas indiquée; Miralla étant mort en 1825, on peut penser, semble-t-il, que la première impression de la traduction est de 1823 ou de 1824.

3. Cet autre exemplaire de la traduction se trouve à la bibliothèque de

Elle n'est pas indigne de cette haute estime. Si nous comparons au texte original la *Traducción de la « Elegia » escrita por Gray en el cementerio de una iglesia de aldea por Don José Antonio Miralla, en Filadelfia, año de 1823*, nous voyons qu'elle a résolu le difficile problème de rendre en espagnol la poésie discrète et les demi-teintes de l'anglais : ce qui constitue un véritable tour de force.

Il est relativement facile de traduire une pièce avec fidélité : mais il est rare que le souci d'être fidèle au texte ne fasse pas disparaître la poésie. Grâce à la maîtrise de Miralla, la langue espagnole semble abandonner ici quelque chose de son éclat accoutumé pour rendre la couleur mélancolique qui fait le charme de Gray. Nous donnons, à titre d'exemple, le commencement et la fin du texte et de la traduction.

l'Université Harvard. Il se présente sous la forme d'un article de journal ou de revue, découpé et mis en pages par celui qui l'a publié : C. F. Bradford; malgré l'extrême obligeance de MM. les bibliothécaires de Harvard et de Boston, il ne nous a pas été possible de retrouver le périodique d'où elle semble provenir. La préface est datée du 21 octobre 1854. « La traduction est imprimée ici pour la première fois », nous dit cette Préface, « sauf dans un petit journal d'Espagne, dont un Bostonien possède un exemplaire » : C. F. Bradford ignorait donc l'existence de l'exemplaire que nous avons signalé plus haut et sa première diffusion. Ed. Labouglé (*ouvr. cité*, p. 23-24) rapporte qu'elle a été donnée par *El Pasatiempo*, de Bogota, n° 86, 9 février 1853, et précédée du commentaire suivant : « Le nom du célèbre poète américain Miralla, dont la réputation s'étend à tout le continent, suffirait à recommander la très belle traduction de l'anglais que nous publions ici, si une circonstance ne s'ajoutait pour relever encore son mérite : c'est qu'elle a été faite hâtivement, et presque en manière d'improvisation, pour relever un défi devant un cercle littéraire des États-Unis. Ceux qui connaissent le caractère de la poésie anglaise, et qui ont lu vingt fois l'inimitable élégie de Gray, *le Cimetière de Campagne*, composition classique en son genre, ne pourront s'empêcher d'admirer le génie et le talent poétique de Miralla, sa grande connaissance de l'anglais, et finalement le mérite extraordinaire de la traduction, qui, à quelques défauts près (défauts qui ne font que prouver la précipitation avec laquelle elle a été faite), peut le disputer à la meilleure des traductions diverses qui ont été données de ce poème, y compris celle de M. Mora... » Dans un article de la *Revista de Buenos-Ayres* (año IV, n° 40, août 1866), J. M. Gutierrez nous apprend que la traduction a été souvent reproduite dans la presse périodique du Mexique, du Vénézuela, etc.; et à Buenos-Ayres, dans le *Diario del Domingo*. — La bibliothèque de l'Université Harvard possède un autre exemplaire de la même traduction : *Gray's Elegy*, translated into Spanish by Don José Antonio Miralla. Privately Printed, s. l. s. d., 16 p. in-8°. Sur la dernière page : Oubery and C°, Printers, 587, Mission Street. Sur la couverture, au crayon : San Francisco. Sur la première page, au crayon : Pelham W. Ames, San Francisco.

Gray :

The Curfew tolls the Knell of parting day,
The lowing herd wind flowly o'er the lea,
The plowman homeward plods his weary way,
And leaves the world to darkness and to me.

Now fades the glimmering landscape on the sight,
And all the air a solemn stillness holds,
Save where the beetle wheels his droning flight,
And drowsy tinklings lull the distant folds ;

Save that from yonder ivy-mantled tower,
The mopeing owl does to the moon complain
Of such, as wand ring near her secret bower,
Molest her ancient solitary reign...

Miralla :

Se ode squilla di lontano
Che paia'l giorno pianger
Che si muore.

DANTE.

La esquila toca el moribundo dia ;
La grey mugiendo, hácia el redil se aleja,
A casa el labrador sus pasos guia,
Y el mundo á mí y á las tinieblas deja.

La débil luz vá del pais faltando,
Y alto silencio en todo el aire veo,
Menos dó gira el moscardon zumbando,
Y allá dó al parque aduerme el cencerreo ;

O en esa torre envuelta en yedra, en donde
El triste buho quéjase a la luna
Del que vagando por donde e se esconde,
En su antiguo dominio le importuna.

Gray :

Here rests his head upon the lap of Earth
A Youth to Fortune and to Fame unknown :
Fair science frown'd not on his humble birth,
And Melancoly mark'd him for her own.

Large was his bounty, and his soul sincere,
Heav'n did a recompense as largely send :

He gave to Mis'ry all he had, a tear,
He gain'd from Heav'n ('twas all he wished) a friend.

No farther seek his merits to disclose,
Or draw his frailties from their dread abode,
(There they alike in trembling hope repose)
The bosom of his Father and his God.

Miralla :

Aqui el regazo de la tierra oculta
Un joven sin renombre y sin riqueza;
Su humilde cuna vió la Ciencia culta,
Y marcóle por suyo, la Tristeza.

Fué generoso y sincero ; y el Cielo
Pagóle : dió (cuanto tenia consigo)
Una lágrima al pobre, por consuelo ;
Tuvo de Dios (cuanto pidió) un amigo.

Su flaqueza y virtud bajo esta losa
No mas indagues de la Tierra-madre :
Con Esperanza timida reposa
Allá en el seno de su Dios y Padre.

*
* *

En quittant les États-Unis, Miralla se rendit en Colombie ; il s'y maria l'année 1825. Il gagna ensuite le Mexique. Étant tombé malade à Japola, il pensa qu'un air plus frais le secourrait dans sa maladie, et il partit pour Puebla. C'est là qu'il mourut, en 1825, à trente-six ans. Même sans que nous parlions ici de son œuvre politique, il a le droit de prendre place au nombre des bienfaiteurs qui ont annoncé au Nouveau-Monde le romantisme ; il lui a fait connaître quelques-unes de ces œuvres à la vitalité puissante, qui ont pour ainsi dire recommencé leur carrière sous d'autres cieux, et révélé aux Amériques des sources d'émotion et de beauté.

Paul Hazard.

LE VOYAGE EN EUROPE

(1853-1854)

DU CHANOINE CHILIEN EYZAGUIRRE

L'espèce humaine a l'humeur voyageuse : depuis la préhistoire jusqu'à nos jours, elle n'a cessé d'arpenter en tous sens notre petite planète, qui désormais n'a plus de secrets pour elle ; et il n'en est aucune nation qui ne compte quelque voyageur célèbre.

Tel est cet ecclésiastique sud-américain qui, en l'an de grâce 1853, se met en route pour explorer l'ancien continent. Voici le programme qu'il dresse, — et qu'il exécute à la lettre — prouesse insigne à cette date où la précarité des moyens de transport et des voies de communication hérissait de difficultés une entreprise qui ne serait qu'un jeu pour les habitués de l'automobile et de l'avion.

Le voilà donc qui parcourt par étapes successives : la région septentrionale de l'Amérique du Sud nommée alors la Nouvelle-Grenade, les États-Unis, l'Irlande, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, la Suède et la Norvège, la Pologne, la Russie, l'Autriche, la Bavière, les états balkaniques, la Turquie d'Europe et d'Asie, la Grèce, l'Asie Mineure, la Palestine, l'Égypte, Malte, la Sicile, l'Espagne, la France, la Belgique, la Suisse, le Piémont, Rome, d'où il gagne Londres et Liverpool pour revenir au bercail.

Fournir un tel itinéraire suppose une somme énorme d'énergies physiques et morales. En effet, le chanoine Eyzaguirre, nous allons nous en convaincre, n'est pas le premier venu. Né d'une illustre famille, il refuse à trente-cinq ans la mitre épiscopale qu'on lui propose, il devient membre et vice-président de la Chambre des députés et doyen de la Faculté de

théologie de Santiago. Écrivain de marque, il publie une histoire ecclésiastique, littéraire et politique du Chili. Il a la noble passion du savoir : c'est le désir de s'instruire qui fait de lui un voyageur.

La longue odyssée qu'il accomplit, et qui ferait venir l'eau à la bouche du plus intrépide globe-trotter, donne lieu à une foule d'observations qu'il note au jour le jour. Il en achève la rédaction à Londres au cours de l'année 1854. Son ouvrage, qui porte ce titre : *le Catholicisme en présence des sectes dissidentes*, comprend deux volumes très denses : il fut traduit en français[1] en 1856 par le chanoine Verdot, curé de Saint-Maurice de Besançon, sur le conseil de Montalembert.

Ce remarquable livre vaut la peine d'arrêter quelques instants notre attention.

I

L'auteur a soin d'expliquer lui-même son titre et le dessein qu'il a poursuivi.

Je me suis proposé, dit-il (Introduction, p. 3), de connaître par moi-même les tendances du mouvement religieux qui s'opère dans l'ancien continent, et je n'ai d'autre but que de redresser les opinions erronées que quelques-uns d'entre mes compatriotes auraient pu embrasser sur trois questions si importantes pour l'avenir de la société tout entière.

Ces trois questions sont les suivantes :

Quelle est aujourd'hui la pensée dominante dans la société?

Quelle est, à l'heure même, l'action du catholicisme dans tous les pays?

Quel est le sort que nous voyons réservé à ses dissidents? (Ibid., p. 2).

Ainsi mener une vaste enquête pour son compte personnel sur l'état religieux de l'ancien continent et notamment sur la position de l'Église catholique vis-à-vis du protestantisme et de la libre pensée; proposer ensuite ses conclusions à ceux de ses compatriotes qui, à cet égard, professaient selon lui

1. Paris, J. Vermot, 2 tomes in-12, de 517 et 608 pages.

des opinions entachées d'erreur : tel est le double but d'Eyzaguirre. Pour en saisir l'opportunité, il faut se rappeler qu'au milieu du XIXe siècle les différents États de l'Amérique méridionale venaient à peine de secouer le joug espagnol (entre 1820 et 1825), grâce à leur libérateur Bolivar. Cette révolution s'était opérée au nom des principes de 1789, sous le signe de Voltaire et de Rousseau. C'est dire que ses fauteurs confondaient trop souvent dans une même haine l'absolutisme royal exécré, et le catholicisme dont les médiocres pygmées, successeurs de Charles-Quint et de Philippe II, posaient pour être les défenseurs, alors même qu'ils le persécutaient.

Eyzaguirre s'efforce de dissiper leurs préventions. Prêtre catholique aux convictions robustes, il fait œuvre de croyant et d'apologiste de sa croyance. Il constate que, dans le monde entier, l'Église romaine répare les brèches qu'avait pratiquées dans son sein la Révolution française ; qu'elle résiste, avec courage et succès, aux persécutions que lui font endurer (il en est le témoin oculaire) les royaumes scandinaves, la Prusse, la Russie et en Turquie les églises grecques orthodoxes parfois soutenues en secret par le sultan.

Loin d'être moribond, conclut notre chanoine, le catholicisme est plein de sève.

En revanche le protestantisme dogmatique lui paraît sourdement miné par la libre pensée. Glissant sur une pente fatale qu'aménageait le principe même de la Réforme, savoir le droit qu'a chaque fidèle de régler sa propre croyance, il s'achemine vers l'élimination de toute donnée religieuse transcendante à la raison, suivant la doctrine de Schleiermacher[1] : la foi n'est plus qu'un sentiment variable à l'infini. D'après lui, le christianisme des premiers siècles ne subsiste qu'au sein de l'église catholique, dont le dogme étaie la morale, génératrice de cent œuvres fécondes sur le terrain de l'enseignement, de la charité, de la vie sociale.

Ce serait travestir le livre d'Eyzaguirre que de faire abstraction de l'idée principale qui le domine. Toutefois ce n'est pas ici le lieu d'insister sur cet aspect de son œuvre. Il suffira de lui rendre cette justice qu'il ne plaide pas sa cause unique-

1. *Der Christliche Glaube*, etc. Berlin, 1821.

ment avec des arguments oratoires : souvent il l'appuie sur des documents recueillis en lieu sûr parmi les nations qu'il visite. Ne citons ici de ses sources d'information que, par exemple, *le 49e Rapport de la Société biblique de Londres* (I, p. 178), *le Times* (t. I, p. 214), *la Revue d'Édimbourg* (t. I, p. 362), *le Journal des Débats* (t. I, p. 354), *les Actes du Saint-Synode* (t. I, p. 369), plusieurs ouvrages d'actualité sur les affaires de Syrie (II, p. 107-108, 133, 169, 268), etc., etc. Ce théologien sait qu'un fait positif pèse plus dans la balance, aux yeux de certains esprits, que les raisonnements déduits par la logique la plus impeccable.

En outre, il est loin d'être dénué de sens critique. Il redresse en passant les erreurs que commettent Volney et Lamartine dans les relations de leurs voyages en Syrie (t. II, p. 229, 236, etc.) ou en Palestine (t. II, p. 197). Il sourit finement lorsqu'un prêtre grec, émule inconscient de Frate Cipolla, fait vénérer sans vergogne l'une des cruches qui servirent au miracle de Cana (t. II, p. 222). Il bondit lorsqu'un moine d'Alexandrie conte force historiettes de la plus pure imagination orientale sur la grotte où la Sainte Famille s'abritait lors de son séjour en Égypte (t. II, p. 385).

D'autre part, à une époque où les théories mythiques de l'exégèse allemande étaient toujours en vogue, il insiste avec force sur le caractère historique des Évangiles et il prouve la véracité des traditions qui concernent les événements principaux de la mission du Christ en Judée et en Galilée (t. II, p. 254 et suiv.). Les récentes découvertes archéologiques du P. Lagrange et de l'Université dominicaine de Jérusalem ont confirmé sa démonstration avec une force singulière et identifié les lieux où vécut, où passa le Sauveur.

II

Mais quittons le terrain religieux sur lequel tous les lecteurs d'Eyzaguirre ne pourront s'entendre avec lui. Attachons-nous à recueillir les impressions du voyageur qui ne se retranche pas exclusivement dans les questions confessionnelles, mais qui prend plaisir à observer la vie sous ses as-

pects multiples et changeants. Bien que rétrospectives, elles ne manquent pas d'intérêt.

Il quitte, non sans regret, « la belle Valparaiso, reine de l'Océan Pacifique ». Sa première escale est en Bolivie, à Covija, double proie du soleil brûlant dont les rayons de feu sont reflétés par d'arides montagnes, et du socialisme qui déclare tous les biens communs et s'en empare.

Lima, la capitale du Pérou, autrefois métropole du Nouveau-Monde, foyer de lumière par son Université qui attirait en foule les étudiants venus de tous les coins des pays néo-espagnols et néo-portugais, pépinière de juristes, avocats, médecins, canonistes et théologiens, Lima gémit sur les débris de son antique splendeur. Travaillé par le rationalisme et le libéralisme, le Pérou émancipé est à l'état d'équilibre instable : ses institutions anciennes sont déchues, ses institutions nouvelles sont en péril.

La Nouvelle-Grenade est en pleine décadence. La prospérité matérielle s'en va par pièces et morceaux, l'insécurité est notoire; les routes de l'isthme de Panama sont coupées de ravins hantés par les brigands; la navigation ne vaut guère mieux; les villes de Gorgona, Chagres, Panama sont délabrées.

Cuba, restée espagnole, est mal administrée : rongée par des dissensions intestines qui mettent aux prises les partisans de l'ancien régime et ceux du nouveau, elle est un oiseau pour le chat qui la guette. Et ce chat, c'est l'oncle Jonathan qui épie l'occasion de s'emparer d'elle : car il a sur elle et sur les peuples côtiers du golfe du Mexique la supériorité d'une liberté mieux ordonnée et d'un esprit d'entreprise qui a le vent en poupe. On le voit, Eyzaguirre a pressenti l'impérialisme des États-Unis et son ambition conquérante.

« Les Américains du Nord n'ont pas que des qualités. Chez eux un sentiment domine tous les autres, c'est le *moi avant tout*. Gagner de l'argent, devenir riche, voilà leur unique pensée. A la vue de l'or, dans lequel ils font consister tout leur bonheur : en avant, se disent-ils à eux-mêmes. Et ils marchent sous cette enseigne jusqu'à ce qu'ils aient réalisé leurs désirs » (t. I, p. 65).

En Angleterre, ce qui frappe Eyzaguirre, c'est le contraste entre le luxe fastueux de l'aristocratie noble ou bourgeoise et l'affreux paupérisme des slums, des workhouses, de la populace en haillons grouillante dans le West-End. Comme Dickens, il ressent à cette vue une douloureuse indignation et flétrit l'indifférence qu'affectent les hautes classes à l'égard de cette misère nourricière de tous les vices (t. I, p. 196). Et qu'est-ce, dit-il, que cette hypocrisie qui a brisé dans les cathédrales les images des saints pour y substituer les statues de prétendus grands hommes, lesquelles souvent n'ont pas même une valeur d'art pour excuse!

La Russie est sous le régime du knout, et c'est le czar Nicolas Ier qui en use à tort et à travers (t. I, p. 369 et suiv.). Il écrase la Pologne qui frémit sous l'étreinte et prépare sa révolte. La Sibérie regorge d'exilés. C'est le triomphe de la force! Mais les puissances dissolvantes sont en pleine fermentation. Sous couleur de piété, les sectes dissidentes se livrent à des scènes lubriques dont Raspoutine héritera la succession. Une immortalité profonde ronge à vif les classes dirigeantes; le clergé régulier et séculier, tenu soigneusement en laisse, est d'une stupéfiante ignorance. « Quel sera le dénouement? Les souverains qui abusent de leur puissance pour opprimer les peuples sont destinés à fournir aux autres un avertissement salutaire. » (t. I, p. 379). On dirait qu'Eyzaguirre pressent la chute future d'Alexandre III et l'avènement du soviétisme.

Il ne croit pas aux prédictions qui promettent Byzance à la race moscovite. Malgré ses tares, le mahométisme a toujours prise sur les populations : les rites du rhamadan à Constantinople, que préside le sultan entouré d'une pompe éblouissante, l'office chanté par les ulémas en l'honneur de Méhémet Ali dans la grande mosquée du Caire ont un caractère imposant qu'on ne saurait méconnaître. La foi des masses musulmanes, si facilement excitée jusqu'au fanatisme, est une force de résistance dont on ne viendra pas à bout de sitôt. Ici encore la clairvoyance de notre voyageur est prise sur le vif.

En France, il voit la deuxième République muée en deuxième Empire, sans s'étonner de cette évolution habilement ménagée par Napoléon III. Mais il admire la phalange

de catholiques qui, dix ans auparavant, sous la conduite de Dupanloup, Lacordaire et Montalembert, avaient conquis de haute lutte, sur le gouvernement de Juillet, la liberté de l'école.

A Rome, enfin, il s'incline avec respect devant la noble figure de Pie IX, l'ancien exilé de Gaète, qui sans bruit avait réformé l'administration des États pontificaux suivant les goûts modernes. Ses concessions ne désarmèrent point les carbonari qui le chassèrent de sa capitale : mais après l'intervention des armées françaises, le pouvoir temporel fut rétabli (12 avril 1850). Il ne semble pas qu'Eyzaguirre ait soupçonné le travail latent qui, vingt ans plus tard, devait placer la dynastie des rois de Piémont à la tête de l'Italie une, et leur donner Rome pour capitale. Sur ce point, sa sagacité est prise en défaut.

III

Est-il donc absorbé par l'étude des mouvements sociaux et politiques au point de négliger les spectacles de beauté qui, de tous côtés, sollicitent ses regards?

Un tel oubli dans un cerveau si attentif serait surprenant. En fait, nombreuses sont les descriptions de son récit. A vrai dire, ce sont plutôt des impressions rapides que des inventaires détaillés ; et ce n'est pas son lecteur qui lui en fera un grief! Cette vivacité leur donne du prix.

Voici le *fluviorum rex* de l'Europe centrale. « La majesté du Danube ne saurait se comparer qu'à celle de ces fleuves immenses qui traversent les régions du Nouveau-Monde. » Mais qu'il est imposant « lorsque, réunissant en un courant unique la masse disséminée de ses eaux, il se précipite dans l'étroit passage que lui ouvrent les Karpathes et les Balkans, pour franchir un espace de trente lieues avec une rapidité indescriptible » (t. II, p. 7-8).

Voici une région lacustre. « L'intérieur de la Suède abonde en poésie comme celui de la Norvège ; ses lacs, semés de petites îles, ses sombres forêts et ses vallées solitaires parlent vivement à l'imagination qui cherche un aliment dans la profondeur des bois ou dans l'immensité des plaines » (t. I, p. 340).

N'est-ce pas là un joli thème pour la mélancolie romantique de 1830?

Voici un paysage de montagne. « J'avais contemplé quelquefois les cimes argentées des Andes... Ce magnifique spectacle, je le voyais se reproduire à quelque distance de Beyrouth, dans une autre suite de monts qui, sans être des géants à la masse énorme, l'emportent par la majesté et la symétrie de leurs formes. » Et il s'enthousiasme devant le panorama qu'il aperçoit du haut du Liban ; auprès des cèdres légendaires, il évoque les grandes ombres de l'histoire, Tyr, Sidon, Assur, Israël, et le dernier conquistador Bonaparte (t. II, p. 151).

Il y a du charme dans le tableau d'une nuit idéalement belle qu'il passe sur la mer ionienne, sous un clair de lune tout d'argent, tandis que lentement son bâteau côtoie les îles de Zante et de Céphalonie. Et quelle vue enchanteresse lui offre la Grèce du sommet de l'Hymette aux abeilles diligentes! Il découvre en foule les lieux immortels : l'Acropole de Corinthe, la mer Égée, le temple d'Égine, Marathon, Salamine, les plaines de l'Attique et dans le lointain, le Parnasse, tandis qu'Athènes occupe le premier plan de la perspective! Ainsi les souvenirs classiques rehaussent et embellissent la nature : que serait cette dernière sans l'homme? Ailleurs, au Thabor, à Jérusalem, sur les rives du Jourdain et du Nil, dans les plaines de la Lombardie, en Toscane, au fond des catacombes romaines, ce sont d'autres réminiscences qu'il insère avec bonheur dans le tissu de sa narration pour mieux la varier.

De loin en loin quelques scènes de genre hautes en couleur ajoutent à la relation une note pittoresque par où elle esquive le péril de la monotonie. En face de Laodicée, sur le pont du *Léonidas*, le pacha fait dresser sa tente aux courtines éclatantes ; imans et courtisans, accroupis sur de riches tapis, lui font la cour en fumant ; tout autour c'est une macédoine d'imans, de moines syriens, de marins français et de passagers aux costumes les plus divers (t. II, p. 138).

Tout autre est l'effet de cette nuit qu'Eyzaguirre veut consacrer à la prière dans l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. « Le silence profond, dit-il, la splendide lumière qui

sort du saint tombeau éclairé par une infinité de lampes, la clarté confuse qui règne dans le reste des nefs, les sons graves de l'orgue accompagnant Matines, les pauses de la psalmodie... reportent l'imagination jusqu'à l'âge des prophètes » (t. II, p. 281-2). Il a su rendre le caractère de ce lieu sacré, si propre au recueillement et à la méditation.

La mode n'était pas encore aux interviews. Il est pourtant de toute évidence que notre chanoine interroge des gens qualifiés de qui il tient la riche moisson de renseignements dont il fait usage. Allant de Damas à Nazareth, il traverse Djouni, la dernière résidence de la célèbre lady Esther Stanhope. Elle était morte en 1839, mais la mémoire de ses excentricités, de ses prédictions, de son faste romanesque était encore très fraîche, et il rappelle « son extraordinaire beauté qui la fit passer plus d'une fois pour une divinité dans la stupide opinion des Bédouins, sans qu'elle refusât jamais leur encens. »

IV

Eyzaguirre a les dons du narrateur. Une légère tendance à la déclamation, un tantinet d'emphase, le penchant à pincer trop souvent la même corde de sa guitare sont les seuls défauts que nous ayons à lui reprocher, et ils ne sont pas graves.

C'est à coup sûr un homme d'une culture très étendue et d'une lecture considérable. L'accent ému qui le fait vibrer lorsqu'il parle de la Grèce et de Rome, les allusions aux auteurs anciens qui fourmillent sous sa plume attestent qu'il fut formé à la forte discipline des classiques.

Mais il appartient à une génération dont le romantisme avait fasciné la jeunesse. La renommée du grand magicien Chateaubriand, de Byron, de Lamartine, avait franchi les monts et les mers et suscité en tous lieux d'immortelles admirations. Mais il n'est pas banal de constater que le grave théologien était resté fidèle à ses premières amours littéraires et que volontiers il se souvient des *Natchez*, de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*. S'il ne cite pas *Childe Harold's Pilgrimage*, il fait plus d'une allusion voilée au sombre pèlerin qui l'avait précédé en Grèce, en Turquie, en Italie. Et, bien qu'il se querelle un peu avec Lamartine, il ne compulse pas moins

son *Voyage en Orient*. Les noms d'Ercilla, de Gibbon, de Volney, de Bernardin de Saint-Pierre, de Tasso, d'Érasme, qui tombent au hasard de sa plume, témoignent de son ouverture d'esprit. Donoso Cortès et Balmès lui plaisent en raison de l'affinité de race et de pensée qu'il découvre entre eux et lui. Aux grands Français de l'école libérale dont nous avons parlé plus haut, Eyzaguirre joint dans son estime Eugène Boré, le célèbre Lazariste polyglotte, Guizot, de Géramb, Poujoulat. Et, parmi nos écrivains du XVII^e siècle, c'est à Bossuet, comme il est naturel chez un prêtre, que vont ses hommages préférés.

Il est remarquable qu'un livre qui date de quatre-vingts ans soit resté si jeune par tant de côtés. S'il n'avait pas d'autres titres à notre estime, il garderait le mérite de nous présenter du monde civilisé vers le milieu du dernier siècle un tableau animé que l'on contemple sans effort et avec fruit.

C. Looten.

L'INFLUENCE PARNASSIENNE
AU BRÉSIL

Pour s'acclimater au Brésil, une esthétique nouvelle aurait besoin, suivant José Verissimo, de vingt ans d'incubation. Il est exact que les théories du Parnasse ne s'implantent à Rio qu'à partir de 1882. Nous sommes loin, certes, de l'apparition des *Poèmes antiques* (1852) et des *Poèmes barbares* (1862). Mais le retard, si l'on tient compte de l'évolution littéraire de l'Amérique espagnole, est moins grand qu'il ne semble au premier abord. Les œuvres du Mexicain Manuel Gutiérrez Nájera commencent à paraître en 1880. Le Cubain Julián del Casal ne publie qu'en 1886. Or, dans les pays de langue portugaise, on admirait les *Miniatures* de Gonçalves Crespo depuis 1871 et les premières polémiques remontent — nous possédons un témoignage précieux, celui du chef de l'école[1] — à 1878. Un fait subsiste : la doctrine du Parnasse ne s'est définitivement imposée qu'au moment où des influences symbolistes venaient ou la contrarier ou la contredire. Les deux courants se mêlent dans l'œuvre de Raymundo Corrêa, d'Olavo Bilac et d'Alberto de Oliveira, comme dans celle de Rubén Darío, le rénovateur de la poésie castillane. Les Brésiliens, pourtant, malgré d'inévitables concessions à l'actualité, car la néophilie commençait à remplacer le « passadismo », ont maintenu la distinction : Cruz e Souza, en 1893, fera figure de révolutionnaire. On est donc autorisé à prétendre qu'il existe au Brésil une école qui se réclame, tardivement, des deux recueils du *Parnasse contemporain* (1866 et 1869). On peut même soutenir qu'elle représente, comparée au mouve-

1. *Sociedade de cultura artistica* (*Conferencias*, 1914-1915). Alberto de Oliveira, *O culto da forma na poesiabrasileira.*

ment antérieur du romantisme, le plus riche épanouissement de la poésie nationale.

Elle répondait, en Amérique, à certaines aspirations profondes. Le Parnasse ne compte dans la patrie de Camões, qui fut pourtant un humaniste, que deux représentants qualifiés, Gonçalves Crespo et João Penha. Nous verrons que le premier, par sa naissance et par son éducation, appartient à deux littératures. Au Brésil, en revanche, les Parnassiens sont légion. Le fait, si déconcertant qu'il paraisse, peut s'expliquer par la situation morale des deux pays. Le grand événement littéraire en Portugal c'est la levée de boucliers de l'école de Coïmbre (1865). Un groupe de jeunes gens s'insurge contre la tyrannie du « bon sens et du bon goût » et prêche la révolution sociale. On oppose l'art utile au purisme intransigeant des grammairiens et des lexicographes[1]. Les poètes brésiliens, par contre, se recrutent, sauf de très rares exceptions, dans une élite mondaine de juristes et de diplomates, issue de l'ancienne oligarchie terrienne des planteurs. Ils répugnent au débraillé, abominent la déclamation. Tous, même les adversaires du trône et de l'autel, conservent, jusque dans la véhémence, le souci de la correction professionnelle, de la distinction. Aussi bien, ils sont las des fugues d'étudiants. La génération qui les précédait, grisée par le vin trop capiteux de Byron, a failli sombrer dans la bohême. Combien, parmi ces éducateurs de la sensibilité nationale, de révoltés et d'inadaptés! Laurindo Rabello, victime du préjugé de couleur, Casimiro de Abreu en lutte contre un père commerçant, Junqueira Freire jetant le froc aux orties et passant du mysticisme au satanisme, Alvares de Azevedo usant sa jeunesse dans un désordre à la Musset! D'ailleurs, on s'est acheminé par étapes vers un art moins indulgent et moins spontané, qui n'est plus celui de la prime adolescence. Castro Alves, fondateur de l'école « condorienne », a cherché la rime éclatante. Fagundes Varella, dans sa vie errante de chemineau incorrigible, a découvert le paysage brésilien et brossé des tableaux de genre. Toutes ces causes contribuent, avant 1875, à détacher la poésie du sub-

1. Voir Theophilo Braga, *As modernas ideias na litteratura portugueza*, Porto, 1892, et Fidelino de Figuecredo, *Historia da litteratura realista*, Lisbonne, 1924.

jectivisme pur. On réagit contre un poncif : le préjugé de l'improvisation fougueuse et langoureuse. On commence à deviner que la technique s'apprend, à ériger en dogme le scrupule.

Toutes ces aspirations prennent corps, en 1871, avec la publication des *Miniatures*. Gonçalves Crespo nous apparaît, à Coïmbre, comme un Brésilien transplanté. Sans doute il sacrifie à la mode et la turbulence le gagne. Mais peut-être faut-il voir, dans les farces énormes qui lui assurent, à côté de João de Deus et d'Antero de Quental un prestige de rapin légendaire, comme une recherche adroite de la popularité. L'homme était, ses amis nous l'affirment, d'une sensibilité ombrageuse et maladive. Un vol de papillons noirs l'effrayait. Il ne pouvait, devant un geste de l'acteur Rossi jouant *Othello*, retenir un cri. On s'explique ainsi que les impressions de la première enfance, avivées par la nostalgie, se soient gravées dans sa mémoire avec une acuité douloureuse. Au milieu du tapage des « républiques » d'étudiants, ce prince de la mystification poursuit un rêve brésilien. Il revoit la *fazenda*, à l'heure de la sieste. Plus de chants d'oiseaux. Les grenouilles se sont tues. Seul un bourdonnement d'abeilles. Tandis que les esclaves, sous une large tente, reposent dans la cour de l'*engenho* et que le *feitor*, dans son hamac suspendu à deux branches, rêve qu'il épouse la fille du seigneur, les petits négrillons, à cheval sur des bambous, se livrent à une galopade effrénée; un vieux danseur *cabinda* se trémousse avec les gestes lascifs du *batuque;* la figure grimaçante d'une sorcière surgit, dans un cadre de plantes grimpantes, à la fenêtre de la chambre de couture. Puis un cri solennel, impérieux : le maître commande (*Midi*). C'est là, qu'on y regarde bien, la manière d'un aquarelliste et d'un aqua-fortiste. Crespo échappe à la tentation de conduire les foules. Rien, chez lui, des objurgations philosophiques de l'école de Coïmbre. Mais la France l'attire. Sans renier Musset, il découvre le Verlaine des *Fêtes galantes* (*Cortège*). Or, l'influence prédominante est celle de Gautier, accusée par le titre, *Miniatures*. Même souci de la concision qui fait tenir un tableau en deux vers. Même art de juxtaposer les sensations par un effet de mosaïque. Ajoutons la nervosité de l'artiste perpétuellement inquiet, se

croyant incompris. Ce détachement de pur esthète on l'a contesté. Le poète, si l'on en croit la compagne de sa vie, Maria Amalia Vaz de Carvalho, avait une âme trop vibrante pour devenir jamais impassible. Ses plus grands succès, il les devrait à un certain réalisme touchant (*Mater dolorosa*, *la Vente des bœufs*). Mais il est facile de démêler, même dans la seconde manière, celle qui le rapproche de Coppée, le souci du pittoresque pour le pittoresque. Et nous estimons qu'à vouloir rechercher les gros effets (*le Curé Santa Cruz*) Crespo risquait de perdre ses qualités natives de mesure, de sobre délicatesse. Il n'en a pas moins inauguré dans les pays de langue portugaise un art fin, discret. Et Parnassien, il l'est par le culte de la beauté plastique, de la forme difficile et rare. Sa technique allait d'autant mieux enchanter les Brésiliens qu'ils reconnaissaient dans le peintre de la *fazenda* et de la sucrerie l'un des leurs. Crespo les rapprochait de la poésie familière, intime, élevait en dignité les petits sujets.

A partir de 1871 on perd le fil conducteur. Presque tous les chefs du mouvement ont commencé par un romantisme attardé ou mitigé. La plupart des pièces, dans les réimpressions, ne sont pas datées. On peut estimer en gros que la révolution préparée par les *Miniatures* n'aboutit que dix ans plus tard. Même en 1881, le « culte de la forme » n'avait, suivant M. Alberto de Oliveira[1], que cinq ou six adeptes. Mais les *Fanfares* de Theophilo Dias sont éditées en 1882, les *Symphonies* de Corrêa en 1883. Ses *Vers et Versions*, composés de 1883 à 1886, paraissent en 1887, comme les *Contemporaines* d'Augusto de Lima, suivies, à un an d'intervalle, par les *Poésies* de Bilac et le *Reliquaire* de Vicente de Carvalho. Entre tous ces poètes, compte tenu de la diversité des tempéraments, règne un air de famille. Tous professent, avec plus ou moins d'intransigeance, la religion du style et, réagissant, par delà le romantisme, contre la pratique des *quinhentistas* qui plaçaient volontiers à la fin des vers des mots de même nature, condamnent les rimes trop faciles en *ão*, en *ar*, en *oso*, en *ado*. L'idéal c'est la technique de Hugo, de Gautier. On conserve sans doute le traditionnel hendécasyllabe qu'il s'agit

1. Conférence déjà citée. Consulter aussi l'excellente anthologie des *Poetas brasileiros*, par Alberto de Oliveira et Jorge Jobim. Rio. Garnier, 1922, et la *Pequena historia da literatura brasileira* de Ronald de Carvalho.

plus que jamais d'assouplir. Mais le vers qui s'impose aux novateurs, c'est ou l'octosyllabe d'*Émaux et camées* ou l'alexandrin. On préfère, comme imposant une discipline, les poèmes à forme fixe. Et la guerre est engagée contre le sentimentalisme niais, pleurard (*piegas*, *choramigas*). Plus de « vierges chlorotiques ». Le poète, épris de la beauté saine et forte, promène à travers l'Ancien et le Nouveau-Monde une curiosité émerveillée : voici la Grèce, Rome, l'Égypte, l'Inde, l'Italie de la Renaissance, Versailles, le mirage du Sahara ou l'enchantement des îles parfumées. Comme cependant les romantiques avaient abusé des aspects farouches et monstrueux de la nature, on s'attache de préférence au réalisme familier, précis, encore baigné de langueur tropicale. C'est ou bien l'accent créole de nos poètes coloniaux, du *Manchy* de Leconte de Lisle, des *Filaos* de Dierx, ou bien le régionalisme humoristique et fleuri de Grandmougin, de Theuriet, de Millien, de Mérat. La tendresse, passée de mode, survit mais prend un masque. Elle se fait plus discrète et songeuse — on traduit le sonnet d'Arvers — ou insidieusement sensuelle. Cependant, les Brésiliens, attirés vers la philosophie par le germanisme de Tobias Barreto et de Sylvio Romero, se montrent moins sévères pour le jeu des idées. Ils se souviennent que le chantre d'*Hypathie* a débuté par le fouriérisme. L'âpre déterminisme de M^me^ Ackermann, ébranlant un catholicisme encore vivace, les trouble et les conquiert. Enfin ils ne peuvent oublier, après le poème des *Esclaves* de Castro Alves, le grand combat qu'un Nabuco et un Ruy Barbosa mènent autour d'eux pour l'abolition. Il en résulte que la doctrine parnassienne, acceptée d'abord commme une rénovation du style, conduit au pittoresque national, intime ou symbolique, et s'associe, comme chez Sully-Prudhomme, à la plus sévère abstraction philosophique et scientifique.

L'exotisme, tel que nous le rêvons d'après les *Poèmes barbares*, est surtout représenté au Brésil par Mello Moraes. Les *Chants de l'équateur* ont du reste été traduits, dès leur apparition, par Charles Morel, Xavier de Ricard, Émile Deleau et Allain[1]. Fils d'un historien du Nord, Mello Moraes s'est

1. La traduction a paru en 1884 dans la *Revue commerciale, financière et maritime* sous le titre de *Poèmes de l'esclavage et légendes des Indiens*. Les *Cantos do Equador* sont de 1881.

d'abord passionné pour les coutumes régionales. Personne n'a mieux dit la grâce provocante de la mulâtresse et le pittoresque tohu-bohu des fêtes populaires. Mais un séjour en Belgique l'a mis en contact avec les peintres, et cet admirateur de Delacroix sait encadrer ses puissants croquis d'animalier, ses tableaux de l'esclavage ou ses légendes amazoniennes dans un flamboiement de pourpre et d'or[1]. Ezequiel Freire, provincial isolé, insurgé contre les mensonges d'un parlementarisme vicié dès l'origine, personnifie au contraire, avec un accent parfois trivial de campagnard, l'évocation sincère, ingénue de la petite patrie, enveloppée comme une Suisse brésilienne, dans la douceur vaporeuse d'un paysage de montagne[2]. On aime à le rapprocher d'un esprit autrement curieux et averti, Lucio de Mendonça, hanté par les mêmes souvenirs, mais vite emporté, en républicain militant et triomphant, vers la poésie farouchement révolutionnaire[3]. Devant lui se dressent — ils sont de la même classe, ont reçu l'empreinte des mêmes lectures — les champions de l'ordre établi. Tous, d'ailleurs, s'accordent pour défendre la solide organisation de la famille patriarcale. Mais Luiz Guimarães, disciple de Baudelaire dont il a transposé l'*Albatros*, tend vers un spiritualisme qui voudrait discréditer, avec les armes de l'humoriste et du polémiste, le doute et la négation. Il excelle surtout à rendre le charme des vieilles civilisations et son Italie est aussi virgilienne que celle de Carducci. Ajoutons que ce prestigieux technicien du sonnet pressent le mystère des musiques nouvelles[4]. Si, écrasé par la gloire de Bilac, il ne

1. *Cantos do Equador*, Rio, 1900; *O sangue do Jaguar*, p. 69; *A mulata*, p. 71; *A lenda da abobora*, p. 87; *Partida de escravos*, p. 174, etc...

2. *Flores do campo*, Rio, 1874; *Na roça*, p. 79; *Os escravos no eito*, p. 66; *Nevoeiro*, p. 13; *Pandemonium*, p. 148; *Tu e eu*, p. 111.

3. *Murmurios e clamores*, Rio, 1902; *A volta*, p. 22; *O lenço branco*, p. 77; *Na matta virgem*, p. 105; *Hymno da plebe*, p. 130; *a morte do czar*, p. 128; *A religião*, p. 159; *A propriedade*, p. 165; *O rebelde*, p. 124; *No fundo do abysmo*, p. 170; *Lupus in fabula*, p. 146; *A besta morta*, p. 157. — Lucio de Mendonça (1854-1909) a terminé sa carrière de juriste et de magistrat comme juge au Tribunal suprême.

4. *Sonetos e rimas*, Lisboa, 1925; *A morte da aguia*, p. 15; *Os albatrozes*, p. 53; *Credo*, p. 83; *Hora de amor*, p. 35; *Roma*, p. 38; *O boi*, p. 193; *Veneza*, p. 103; *O cysne*, p. 192; *Nocturno*, p. 151; *A beira-mar*, p. 181. — Luiz Guimarães (1845-1897) a séjourné, comme diplomate, au Chili, à Londres, à Rome, à Lisbonne, au Venezuela.

figure pas au premier rang c'est qu'on devine, dans sa réserve de diplomate, comme une crainte de se profaner en se livrant. M. Affonso Celso s'est posé, lui — son loyalisme monarchiste l'y conviait — en apologiste de la tradition. Poète subtil et fervent du catholicisme, c'est dans l'introspection qu'il a cherché l'originalité que d'autres demandaient au pittoresque. Sa manière, qui se distingue par une extraordinaire acuité psychologique, évoque inévitablement le Sully-Prudhomme des *Stances et poèmes*, surtout quand il dissèque les passions et les sentiments et aborde, en mètres courts, les grands problèmes de la philosophie contemporaine[1]. Augusto de Lima s'aventure tardivement dans le domaine de la haute abstraction. Et quant il nous montre le matérialisme moniste obligé, en face de l'inconnaissable, de rétablir, avec la métaphysique, l'inquiétude, on découvre, dans ce dualisme de la science et de l'imagination qui s'obstine à dépasser les frontières de la raison ratiocinante, comme une amère revanche du subjectivisme refoulé[2].

Trois étoiles de première grandeur se détachent dans le ciel du Parnasse : Raymundo Corrêa, Olavo Bilac et Alberto Oliveira. Les influences étrangères ont contribué, pour une part, au succès du premier. Celle de Gautier, soulignée par une traduction de *Caerulei oculi*, apparaît indéniable. Il est singulier même que les admirateurs de Corrêa aient longtemps considéré une habile transposition des *Colombes*[3] comme son

1. *Poesias escolhidas*, Garnier; *A confiança*, p. 7; *A indifferenca*, p. 9; *A vontade*, p. 11; *A gratidao*, p. 13; *A alegria*, p. 15; *Tem dó*, p. 35; *Minha idade*, p. 47; *Taedium vitae*, p. 271; *Transmutação*, p. 77; *Alma varia*, p. 5. — M. Affonso Celso, fils du vicomte d'Ouro Preto, dernier ministre de l'Empire, a dirigé la Faculté des sciences juridiques et sociales de Rio.

2. *Poesias*, Rio, 1909; *Pelo espaço*, p. 145; *Amor phantasista*, p. 152; *A um optimista*, p. 222; *De profundis*, p. 224; *Estancias philosophicas*, p. 225; *Monismo e metaphysica*, p. 263; *Supremo bem*, p. 268. — Retenir aussi une très belle traduction des *Paroles d'un amant* de Mme Ackermann. M. A. de Lima, professeur de droit et député, a été président de l'Académie brésilienne.

3. Nous croyons indispensable de reproduire ce très beau sonnet où le poète, même en imitant, affirme son originalité :

« Váe-se a primeira pomba despertada
Váe-se outra mais... mais outra, emfim dezenas
De pombas vão-se dos pombaes, apenas
Raia sanguinea e fresca a madrugada...

E à tarde, quando a rigida nortada

chef-d'œuvre. Corrêa, justice lui soit rendue, n'a jamais prétendu se parer de la dépouille d'un maître. Il ne désavoue pas ses modèles, ne cache pas ses sources. Le sonnet des *Argonautes*[1] est bien donné comme une traduction des *Conquérants*. Nous remarquerons d'ailleurs qu'il n'a pas voulu, et par là se révèle sa délicate sensibilité d'artiste, faire violence au génie de la langue. Tout en conservant les rimes indispensables parce que significatives (*natal*, *ideal*, *metal*, *occidental*), il sacrifie encore à la tradition camonienne et fait systématiquement rimer des mots de même nature (*audaciosos*, *cubiçosos*, *fabulosos*, *mysteriosos*). Au surplus, en bon connaisseur des sources, il déplace artificieusement l'image évocatrice de la fin. Heredia, écrivant pour un public franco-espagnol, pouvait mettre en valeur le *ceu novo*, *novas estrelas* qu'il avait découvert dans les *Lusiades* ou dans Pedro Nunes[2]. Mais on comprend qu'un Brésilien, reléguant au second plan un thème devenu banal pour les Portugais, ait préféré conclure par une évocation plus vague et plus immatérielle de la double immensité :

Todo o infinito céu sobre o infinito mar.

De même le sonnet d'*Hebé*[3] s'inspire des premières poésies de Mme Ackermann. Et dans ses variations sur la Grèce antique, Raymundo Corrêa nous fait penser, non seulement à la veine sensuelle de Banville, de Catulle Mendès et d'Ar-

Sopra, aos pombaes de novo ellas, serenas
Ruflando as azas, sacudindo as pennas,
Voltam todas em bando e em revoada...

Tambem dos corações onde abotoam,
Os sonhos, um por um, celeres voam
Como voam as pombas dos pombaes;

No azul da adolescencia as azas soltam,
Fogem... mas aos pombaes as pombas voltam,
E elles aos corações não voltam mais. »

(*Poesias*, 4e éd., p. 10.)

1. P. 175.

2. *Lusiades*, ch. v, strophe 14 : « Là no novo hemispherio nova estrella. » Pedro Numes : « Descobriram novas ilhas, novas terras, novos mares, novos povos e, o que mais é. novo céu, novas estrêlas. »

3. P. 12.

mand Silvestre[1], mais à la préciosité archaïsante de l'école romane. Il y a chez lui plus qu'un érotisme à la Watteau et à la Fragonard. En proclamant orgueilleusement, comme le chef de la Pléiade, le dédain du populaire, en exprimant comme Leconte de Lisle un idéal antiascétique, antichrétien, il ressuscite la grande ode pindarique[2]. Et s'il retrouve, avant Moréas, la joliesse, la gracilité, la mignardise, on peut soutenir que par un certain décadentisme dolent, il oriente sa génération, encore éprise de sonorités claironnantes, vers le symbolisme[3]. Corrêa, grand artisan de rythmes et virtuose de l'hendécasyllabe, se distingue de nos Parnassiens par les tonalités douloureusement ou voluptueusement nuancées d'une poésie plus émotive que descriptive. On le voit d'abord s'émanciper en faisant du paysage tropical un état d'âme. *Banzo*, c'est le rêve nostalgique, avec tout ce qu'il comporte, dans l'inconscient du nègre transplanté, de flou malgré l'image précise du baobab

> Váe co'a sombra crescendo o vulto enorme
> Do baobab... E cresce n'alma o vulto
> De uma tristeza, immensa, immensamente[4].

Green Spot, c'est après le soleil de la vérité implacable et dans la nuit de l'incroyance, le sourire de l'oasis[5]. Peintre de la grâce — il raffole de la vivacité pétulante de la femme-oiseau et se meut, avec une aisance de sylphe, dans le monde aérien des rêves de jeune fille[6] — Corrêa sait mieux traduire — elles sont la trame de sa vie quotidienne — les émotions profondes, secrètes, fugitives, la peur de la joie, la fragilité du bonheur que voile une menace pressentie[7]. Et son pessimisme, car cet homme extérieurement heureux nous paraît singulièrement désabusé, est fait de clairvoyance et d'intuition. Il y entre

1. *A Venus de Vienna*, p. 186; *Versos a um artista*, p. 29.
2. *Ode parnasiana*, p. 39.
3. *Plenilunio*, p. 155.
4. P. 190.
5. P. 254.
6. *Luizinha*, p. 129; *Madrigal*, p. 145; *Missa da Resurreição*, p. 46; *Primaveril*, p. 91; *Chuva e sol.*, p. 93.
7. *Mal secreto*, p. 167; *Temor*, p. 173.

sans doute une part de désenchantement oriental et de rationalisme déterministe[1], mais l'accent est plus pénétrant quand le poète, constatant la cruelle obligation de nier la bonté chez les autres, analyse en psychologue l'amitié, la haine, la jalousie, le mensonge[2]. Il crée ainsi un pathétique d'ordre intellectuel. Dans les systèmes, Corrêa n'a puisé qu'un élément de destruction et de négation[3]. Il est possible, d'autre part, que cette hypersensibilité morbide soit le signe avant-coureur du mal qui devait l'emporter. Quoi qu'il en soit, la désillusion ramène Corrêa, comme Gautier, à la duperie volontaire de l'art pour l'art : notre âme ne se libère de sa mortelle tristesse qu'en se répandant à travers le monde, en semant la joie du beau.

Alberto de Oliveira, le mieux affranchi de l'imitation, oppose, par son lyrisme, un démenti à l'école dont il est aujourd'hui le chef reconnu. Sa poésie, moins livresque, apparaît comme la libre expansion d'une personnalité jeune, vigoureuse et multiforme. S'il tient malgré tout au Parnasse — il en connaît tous les secrets et les détours — c'est d'abord par le culte de la vie païenne. Fils d'un climat enchanteur, il a tout naturellement, et sans qu'on découvre chez lui rien qui ressemble à une reconstitution érudite et laborieuse, le tour d'imagination grec[4]. Mais il s'écarte de ses pères spirituels de l'autre hémisphère en ce qu'il professe, outre la religion de la beauté, la religion de l'amour. La gamme de ses variations sur le thème éternel est infinie. Tantôt, comme dans l'*Échelle fantastique*[5], nous le voyons donner libre carrière à la fantaisie la plus capricieuse. Tantôt il s'enferme dans un régionalisme curieux d'observateur amusé[6]. La tendresse

1. *Nirvana*, p. 201; *Deus impassivel*, p. 244; *Meditações*, p. 221; *Amor creador*, p. 277; *Horoscopo*, p. 283.
2. *Vana*, p. 209; *O misantropo*, p. 171; *Job.*, p. 195.
3. *Nada*, p. 292. — Raymundo Corrêa (1860-1911) a été juge à Rio, directeur du gymnase de Petropolis, secrétaire d'ambassade à Lisbonne et professeur de droit.
4. *Poesias*. Rio, 1912; *A volta da galera*, t. I, p. 87; *Aphrodite*, t. I, p. 92; *Lendo os antigos*, t. I, p. 182; *Galatea*, t. I, p. 171; *Syrinx*, t. I, p. 178.
5. T. II, p. 27.
6. *Borboleta azul*, t. I, p. 206; *Em caminho*, t. I, p. 100; *Ao sol poente*, t. I, p. 49.

d'une sensibilité toujours en éveil, par un ton fringant, donne le change. Elle se masque plus volontiers derrière l'image érigée, comme chez ses maîtres, en symbole[1]. Mais s'il se complaît aux tableaux détachés, successifs, aux notations rapides, imprévues, il sait, dans le poème de la mort, dans le poème de la trahison, composer des ensembles[2]. Une mélancolie poignante se dégage de son optimisme apparent. Elle n'est pas sans rapport avec le pathétique abstrait de M^{me} Ackermann et prolonge, avec une vibration toute moderne, le *Carpe diem* d'Horace. La seule immortalité concevable pour le poète est de se confondre avec l'univers[3]. Elle consiste, pour l'amant, à se survivre dans la mémoire de l'aimée, pour l'homme, à se perdre, agrégat d'atomes, dans l'anonymat du grand tout : « Dissous-toi ! Les matinées sont arides. Il convient que, d'une main toujours prodigue, tu leur donnes la rosée nourricière. Viens, tu seras l'eau du ciel, tu pleureras dans le sourire de la matinée claire. Achève de pourrir, retourne, d'être humain que tu fus, à ce que tu étais. Viens jouir, dispersé, d'un autre état. Tu donneras les pluies qui, en mars, vont tomber sur l'Océan, tu donneras les fleurs qui, en juin, vont parer la terre. Viens et sache que la voix qui frappe tes oreilles est la voix même qui gouverne tout. Chair abjecte, écoute : celle qui te parle, c'est la nature entière[4]. »

Alberto de Oliveira est surtout — et en cela il reste fidèle à son panthéisme déterministe — un grand peintre de la nature. Il l'a goûtée en chasseur, en sportif ami des larges randonnées[5]; il a suivi le vol des grands papillons bleus, écouté le bourdonnement de l'oiseau-mouche : « Les colibris, en fête, avec le soleil, avec la lumière, avec les rumeurs, sortent

1. De tous les poètes parnassiens, celui qui a fait l'emploi le plus heureux du symbole compris à la manière romantique, c'est Theophilo Dias (*O rio e o vento*, *A matilha*).

2. *Livro de Emma*, t. II, p. 17; *Flores da Serra*, t. II, p. 327.

3. *Un atomo*, t. II, p. 33; *Depois da morte*, t. II, p. 320. Le thème est indiqué dans l'*Amour et la mort* de M^{me} Ackermann :

> « Elle se dissoudra cette argile légère
> Qu'ont émue un instant la joie et la douleur... »

4. *Cadaver de ebrio*, t. II, p. 328.

5. *Viajando*, t. I, p. 150; *Manha de caça*, t. I, p. 142.

de la verte forêt, comme une poignée de fleurs. Et ouvrant leurs ailes gracieuses, leurs ailes aux reflets d'or, faites d'opales ardentes, avec le coloris des roses, les colibris en bande, bohémiens ensorcelés, vont comme des baisers, volant sur les prés verdoyants. Ils montent vers les hautes collines, descendent aux belles vallées et se répandent, bruyants, sur toute l'étendue des campagnes. Puis, en incessant murmure, autour des cactus ensanglantés, dans un prisme de lumière ils dansent, dorés d'une poussière de pollen[1]. » Mais la vision du poète, qui s'attarde un instant au joli, au gracieux, s'élargit en panorama. Voici, au temps de la sécheresse ou des crues, toute l'immense vallée du large Parahyba. Et les tableaux, éclatants de couleur, se suivent, se complètent en crescendo : « Crevassé, comme une fournaise, le sol fume, halète. C'est l'heure où, pour boire, par une sente impraticable, descend le jaguar qu'un taon audacieux attaque, point, harcèle, où le serpent corail agite les grains de sa verroterie, où retentit la stridente sonnette du crotale, où l'oiseau, offusqué, ferme au soleil sa paupière endolorie, où le palmier replie ses feuilles[2]. » Dans la *Mort de l'arbre*[3], dont on n'appréciera bien l'exotisme qu'en la comparant à la *Mort du Chêne* de Victor de Laprade, se répand toute l'horreur sacrée de la grande forêt inextricable. On s'élève ainsi, par degrés, jusqu'au morne désespoir d'un monde en détresse que le spiritualisme a déserté : « Jusques à quand — dit la voûte étoilée — m'étendrai-je triste, monotone et vaste, sans qu'en moi remue le ver du temps qui ronge tout? Solitude, silence énorme, voilà ce que je suis. Pourtant, si tu aimes la douleur qui ne dort pas, la douleur sans limites, viens[4]. » Il n'en faudrait pas conclure, néanmoins, qu'Alberto de Oliveira est, comme Leconte de Lisle chez nous, le poète de la désolation incurable. On chercherait vainement, dans toutes les littératures modernes, une évocation plus fraîche de l'adolescence que les trois chants de la *Vie en fleur*[5].

1. *Beija-flores*, t. I, p. 118.
2. *O Parahyba*, t. I, p. 206.
3. *A arvore*, t. I, p. 197.
4. *Solidão estrellada*, t. II, p. 79.
5. T. II, p. 167. — M. Alberto de Oliveira, membre de l'Académie brési-

Mais aucun exemple n'est plus concluant que celui de Bilac pour nous démontrer, à la fois, ce que la poésie brésilienne a dû, comme enrichissement, au cosmopolitisme, et ce qu'elle a tiré, par une réaction instinctive et spontanée, de son propre fonds. Bilac est d'abord le théoricien du Verbe. Il veut, comme l'artiste d'*Émaux et camées*, travailler la matière dure, impérissable : « J'envie l'orfèvre, quand j'écris. J'imite l'amour avec lequel, en or, il fait, d'un haut relief, une fleur. Je l'imite et dédaignant jusqu'au marbre de Carrare, c'est le cristal pur, la pierre rare, l'onyx que je préfère[1]. » Aussi rêve-t-il de succomber en paladin :

Inda, ao cahir, vibrando a lança
Em prol do Estylo !

Mais il connaît, lui qui mène le bon combat contre l'improvisation romantique, les tortures de cette lutte désespérée pour la perfection inaccessible : « Ah, qui donc exprimera, âme impuissante et esclave, ce que la bouche ne dit pas, ce que la main n'écrit pas? Tu brûles, tu saignes, clouée sur ta croix, et tu vois bientôt changé en limon ce qui t'éblouissait. La pensée bouillonne, c'est un tourbillon de lave. La forme, froide et compacte, est un sépulcre de neige... Et la parole, lourde, étouffe l'idée légère qui, parfum et clarté, brillait et voltigeait. Qui trouvera le moule pour tout exprimer? Ah, qui dira les angoisses infinies du rêve? Et le ciel qui fuit devant la main qui se lève? Et la colère muette? Et le dégoût muet? Et le désespoir muet? Et les paroles de foi qui n'ont jamais été prononcées? Et les confessions d'amour qui meurent dans la gorge[2]? » Il est vrai que Sully-Prudhomme avait dit :

Mes vrais vers ne seront pas lus

lienne, a enseigné le portugais à l'École normale, à l'École dramatique et dirigé l'Instruction publique de l'État de Rio.

1. *Poesias*, Rio, 1922 (*Profissão de fé*, p. 6 et 10). Comparer dans *Émaux et Camées* (*l'art*) :

« Oui l'œuvre sort plus belle
D'une forme au travail
Rebelle
Vers, marbre, onyx, émail. »

Ajoutons, p. 7, une réminiscence de Heredia : Becerril.

2. *Inania verba*, p. 149.

et qu'Haraucourt a répété :

Les plus beaux vers sont ceux qu'on n'écrira jamais.

On comprend que Bilac ait cherché, dans l'exotisme de ses maîtres, une note imprévue. Baudelaire, aux pieds de sa capiteuse mulâtresse, de cette Jeanne Duval qui devait l'entraîner vers la déchéance, rêvait d'

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux.

Bilac, paraphrasant la *Chevelure*, s'évadera, lui aussi, hors des frontières du réel : « Il prévoit, mon regard, elle pressent, mon âme, au loin, là où plus profond et plus bleu se recourbe le ciel, où il y a plus de lumière, où l'atmosphère, remplie d'aromes, convie au repos, à la flânerie, un pays enchanté, une région aimée, fraîche, souriant au soleil parmi les fruits et les fleurs, terre sainte de la lumière, du rêve et des amours, terre que je n'ai jamais vue, terre qui n'existe pas et dont toutefois je sens, exilé et triste, dans mon cœur rongé d'anxiété, un regret éternel, un fatal regret... Sur ma tête, ô ma bien-aimée, répands cette nuit épaisse, embaumée, déploie sur moi tes noirs cheveux[1]. » La féerie des Indes orientales, mystérieuse même pour un fils des Indes occidentales, on la trouvait, associée déjà à l'esprit de révolte, dans un passage de *Mademoiselle de Maupin*[2] que Bilac, encore voisin de la fougue romantique, a transposé, prolongé : « Personne ja-

1. *Parfum exotique*. Bilac s'inspire, dans la *Chevelure*, des vers suivants :
« La langoureuse Asie et la brûlante Afrique
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique... »

2. Édition de 1883, t. II, p. 112 : « C'est un pays étrange que mon âme, un pays florissant et splendide en apparence, mais plus saturé de miasmes putrides et délétères que le pays de Batavia... N'essayez pas d'en franchir les ténébreuses forêts ; elles sont plus impraticables que les forêts vierges d'Amérique et les jungles de Java : des lianes, fortes comme des cables, courent d'un arbre à l'autre ; des plantes, hérissées et pointues comme des fers de lance, obstruent tous les passages ; le gazon lui-même est couvert d'un duvet brûlant comme celui de l'ortie. Aux arceaux du feuillage se suspendent par les ongles de gigantesques chauves-souris du genre vampire... »

mais n'a réussi à traverser vivant la forêt sans fin, noire, inconnue que je porte dans l'âme. C'est une forêt énorme où, vierge intacte, dort la nature, comme dans les fourrés de l'Amérique et de Java : là pousse, hérissé, enchevêtré, le farouche enlacement des lianes flexibles qui, souples et résistantes, serrent les arbres dans leurs enroulements de serpents[1]. »

Mais, si l'on considère que Bilac est le premier sonnettiste de son groupe et de son pays, on ne s'étonnera pas qu'il ait manifesté une préférence pour Heredia. Lui, dont toute la poésie, contrastant avec la douceur de l'ambiance, est une affirmation de virilité combative et rude, il ne pouvait qu'aimer la forme dure, étincelante, métallique. D'où sa prédilection pour un alexandrin martelé, reforgé. Bilac introduit hardiment presque toutes les coupes[2] des *Trophées*. Il imite le maître du genre dans la facture des quatrains et des tercets, usant des phrases courtes, de l'asyndète, de l'énumération, des apostrophes, et surtout dans l'art de mettre en valeur le dernier vers, soit par une image éclatante, soit par une échappée sur le rêve, soit par une antithèse équilibrée, soit par

1. *Um Trecho de Gautier*, p. 107.

2. Nous donnerons seulement quelques exemples :

1-11. Fait sous l'horrible peau qui flotte autour d'Hercule (*Némée*).
E, na incerteza atroz da caricia futura (p. 356).

2-10. Se tourne et voit d'un œil élargi par la crainte (*Némée*).
Do Gama, ouvir do mar a voz bramante e rouca (p. 21).

3-9. Et dès lors, du nuage effarouché qu'il crible (*Stymphale*).
Em Sagres. Ao tufão que se desencadeia (p. 251).

4-8. Il l'embrasse. La houle enveloppe leur groupe (*Persée et Andromède*).
E impassivel, oppondo ao mar o vulto enorme (p. 251).

5-7. Malgré les siècles, l'homme et la foudre et les vents (*Au même, à un fondateur de ville*).
Brilha nas aguas, como entre violetas humidas (p. 125).

7-5. C'est l'heure flamboyante où, par la ronce et l'herbe (*La Chasse*).

Bilac n'a pas imité cette coupe. Du moins, nous n'en avons pas trouvé d'exemple.

8-4. Bêtes, peuples et rois, ils vont. L'uraeus d'or (*Vision de Khem*, III).
Entre os troncos da brenha hirsuta. O bandeirante (p. 271).

9-3. Se fronce, hérissé de crins d'or. C'est Hercule (*Centaures et Lapithes*).
Entre o Libano e o mar da Syria — que caminho (p. 236).

10-2. Rejetant tes cheveux en arrière, tu pars (*Artémis*).
Só tem uma razão e um gozo só : soffrer (p. 322).

une succession rapide de syllabes brèves[1], soit par un adverbe accusant un effet de lenteur[2]. Parfois, à une comparaison analogue, il associe un rythme identique :

Le soleil, besant d'or, sur la mer de Sinople (*Blason céleste*).
Nobre, em campo de blau, sete besantes de ouro (p. 241).

L'influence prédominante de Heredia apparaît non seulement dans la manière mais dans la matière. Comme tous ses contemporains, Bilac se passionne pour la Grèce héroïque et voluptueuse (*Prométhée*, *la Pythie*, *le Sphinx*, *Jocaste*, *Antigone*, *la Vieillesse d'Aspasie*, *la Mort d'Orphée*), pour la Rome des consuls et des empereurs (*Delenda Carthago*, *César*, *le Rêve de Marc Antoine*, *la Sieste de Néron*, *Messaline*). Notons d'ailleurs qu'il s'appuie sur une information directe et sûre et qu'il a voulu faire, comme son imitateur, le tour des civilisations (*les Phéniciens*, *Israël*, *les Croisades*, etc.). Un sujet entre tous devait le séduire, parce qu'il répondait à son atavisme de conquérant : la poésie de la découverte et de l'aventure. Le Brésil, où se poursuit de nos jours l'exploration du *sertao*, la marche vers l'Ouest, est né du suprême élan de trois races

Vers cet Eldorado qui n'était qu'un vain mythe[3].

Bilac, après un séjour dans la province de Minas, le pays de l'or et des diamants, ne pouvait que s'exalter en lisant ces vers de Heredia, où se trouve en germe toute l'épopée des *bandeirantes* :

Ils verraient, se dressant en un ciel enchanté,
Jusqu'au zénith brûlé du feu des pierreries,

1. Enfant, époux, vieillard, aïeule, femme ou vierge (*Le lit*).
En cinza, em crepe, em fumo, em sonho, em noite, em nada (p. 308).
Le vers est parfaitement ïambique, mais Bilac n'a pas tenté, comme Heredia, le vers uniquement composé de monosyllabes, incompatible avec la prononciation portugaise.

2. Passa a ronda nocturna, lentamente (p. 33).
Le vers est ici un hendécasyllabe. Corrêa avait déjà combiné, dans ce mètre, le système italien, espagnol et portugais des accents rythmiques, lequel se ramène plus ou moins aux ïambes, trochées, dactyles, anapestes des anciens, avec les procédés français.

3. *Les Trophées*, éd. Lemerre, p. 180.

Resplendir au soleil les vivantes féeries
Des sierras d'émeraude et des pics de saphir
Qui recèlent l'antique et fabuleux Ophir[1].

Or il ne s'agit plus, dans le *Chasseur d'émeraudes*, ni d'artifice littéraire ni de transposition adroite. Le sujet, qui tient au développement même du Brésil, à sa naissance, à sa croissance, est national, authentique. Fernão Dias Paes Leme, après avoir ramené à Saint-Paul, dans une première expédition fructueuse, cinq mille Goyanazes, repart en 1572, avec une *bandeira* composée de blancs, de métis et d'indiens, pour le grand voyage de sept ans où il eut à lutter contre la nature et les hommes, réduit à faire exécuter comme conspirateur son propre fils. Déjà au XVI^e^ siècle, un voyageur anglais, Knivet, nous parle de la tradition indigène des montagnes de cristal qui proviendrait, suivant les historiens modernes, d'une traduction inexacte du mot *itaberaba*, désignant une pente rocailleuse où brillent, au loin, les cascades[2]. Bilac, renseigné par les vieux chroniqueurs, a retrouvé l'enthousiasme ancestral pour peindre la marche obstinée vers l'inconnu : « Quand la verrait-on paraître enfin, courbant l'épaule, se dessinant sur le ciel entre les brumes claires, la grande Sierra, mère des émeraudes rares. En avant! Et les marécages succédaient aux forêts. C'étaient les fondrières, les funestes plaines couvertes d'une eau paralysée, décomposée au soleil, à la surface de laquelle, comme une troupe de fantômes, erraient nuit et jour les fièvres et les miasmes[3]. » Le ton, comme on le voit, n'est plus celui des *Conquérants de l'or*. Bilac évite les énumérations faciles de plantes et d'animaux. D'autre part, toute l'attention est concentrée sur le personnage principal qui meurt — vanité de l'effort! — en serrant dans sa main crispée d'aventurier tenace des pierres fausses. Ajoutons la

1. *Les Trophées*, p. 178.
2. Voir, dans la *Revista Trimensal* de l'Institut historique et géographique, la *Peregrinação de Antonio Knivet*, tomo especial, Parte II, 1915. « A la distance de dix jours de voyage, nous aperçûmes une montagne étincelante. Elle brillait d'un tel éclat, quand le soleil la frappait, que nous, qui étions dans la plaine, nous ne pouvions cheminer à sa rencontre, car elle éblouissait nos yeux. Cependant nous arrivâmes jusqu'au pied de la montagne », p. 240.
3. P. 268.

portée hautement symbolique du poème. Qui ne reconnaîtrait, dans la désillusion du *chasseur d'émeraudes*, l'épuisement des mines au commencement du XIXe siècle et la fin du mirage, avec toutefois la promesse d'une renaissance agricole? « Et un jour, une fois peuplée la terre où tu te reposes, quand, aux baisers du soleil, grandiront les récoltes, quand, aux baisers de l'amour, croîtront les familles, tu chanteras dans la voix des cloches, des charrues, dans les ondulations de la multitude, dans le tumulte des rues, dans la clameur du travail et les hymnes de paix[1]. »

Bilac est, en réalité, le champion de la race. Le *Caçador de esmeraldas* représente, dans sa carrière d'homme de lettres, une époque décisive. En 1893, après la révolte de la marine contre Floriano Peixoto, il avait fui la dictature militaire. Et, réfugié à Ouro Preto, il s'enfermait dans les archives de la province, au rez-de-chaussée d'une ancienne forteresse coloniale, pour évoquer, à force d'érudition et de ferveur patriotique, le décor somptueux et les grâces fanées d'une société, rude encore malgré le raffinement des manières, que grisait une richesse subite, conquise par l'audace. Bilac, journaliste et martyr de la cause libérale — il se préparait à son rôle d'éducateur et d'inspecteur des écoles — a voulu donner à ses concitoyens — c'était une autre façon de réagir contre la sensiblerie romantique — une leçon d'optimisme courageux. Certes il goûte, plus que tout autre, le charme déprimant de la musique populaire, « baiser de trois nostalgies, fleur amoureuse de trois races tristes[2] ». Mais, en apôtre convaincu de la nationalité, il célèbre la langue, non le portugais académique de la métropole, mais celui de la forêt vierge[3], où l'on sent passer comme un souffle de tempête, et vante, au moment précis où une âme collective se dégageait du chaos des aspirations contradictoires, le Brésil futur : « Il y a, dans l'espérance qui m'émeut et dans la clameur des doutes que j'entends, l'inquié-

1. P. 275. Le thème est indiqué dans le sonnet de *Jouvence* :
« Vieillard, tu fus heureux, et ta fortune est telle
Que la mort, malgré toi, fit ton rêve plus beau :
La gloire t'a donné la Jeunesse immortelle. »
2. *Musica brasileira*, p. 287.
3. *Lingua brasileira*, p. 286.

tude et l'aube de mon peuple[1]. » Ce peuple trop enclin au *caiporisme*, au défaitisme de l'indien, il l'a voulu fort; il a célébré les fêtes sportives, les régates et l'aviation; il a relevé, sur un ton belliqueux, les provocations de la grande république du Nord[2]. Impérialisme tout intellectuel, car le Brésil du xx^e^ siècle, définitivement revenu de la gloire militaire, ne conçoit la puissance que dans le cadre de la justice internationale.

Enfin l'art de Bilac, subjectif comme celui de Corrêa, est surtout l'expression d'un tempérament. Il nous a livré beaucoup de lui-même dans le dernier recueil intitulé *Soir*. Le poète, encore dans la plénitude et la confiance de l'inspiration — il est mort à cinquante-trois ans — sent descendre la nuit. Les passions se sont apaisées, une tristesse auguste se répand sur le mystère de l'au-delà. Mais, devant l'énigme impénétrable, il demeure fidèle à sa devise : « Aimer orgueilleusement la vie, accepter orgueilleusement la mort. » Sa carrière de lutteur se terminera comme une marche triomphale : « Aujourd'hui mon cœur, dans un scherzo d'aspirations, brûle avec les flûtes et les hautbois, en l'inquiétude du soir... Et il éclatera, héroïque, dans un finale, avec la clameur des archets, des cuivres, des cordes, des tambours, pour glorifier tout ce qu'il a aimé sur la terre[3]. » Il y a pourtant chez Bilac une sorte de pudeur — elle est bien dans la tradition parnassienne — qui l'empêche de s'exprimer directement. Une grande partie de ce recueil posthume apparaît — nous pouvons y reconnaître en même temps la note symboliste — comme une projection extérieure de sa personnalité.

> Votre âme est un paysage choisi
> Que vont charmant masques et bergamasques.

avait dit Verlaine. La montagne, pour Bilac, ce sera l'idéalisme, plus grandiose à mesure que la mort approche, de même qu'un grand pic ne prend toute sa beauté qu'aux feux

1. *Chaos*, p. 289.
2. *Critica e fantasia*, Lisboa, 1904. *Salamine*, p. 108; *Santos Dumont*, p. 195; *Republicas*, p. 247.
3. *Symphonia*, p. 383.

du couchant[1]. Le soir va s'empourprer de toute la foi du poète qui, l'œuvre achevée, bénit son labeur : « Je suis comme la vallée, par une soirée fraîche, quand les âmes des cloches, une à une, dans le mélancolique adieu de l'Angélus, expirent longuement à travers la brume. Elle est pauvre ma moisson, ce n'est que brouillard, écume, toute la gloire et le travail où je me consumais. La résignation, pourtant, dore et parfume la tristesse de ma fin de journée. M'endormant en mon rêve incertain, j'ai l'illusion de la récompense que j'ambitionne. Le ciel, sur moi, tombe en lucioles. Et, dans un recueillement, j'offre à Dieu ma fatigue laborieuse et l'inquiet sommeil de mes villes et de mes champs[2]. » L'âme s'extériorise ainsi dans le cadre d'un paysage idéal, symbolique. On goûtera d'autant mieux la noblesse de cette émotion contenue que la composition des derniers sonnets coïncide avec une maladie courageusement supportée où le poète, esthète jusque dans la déchéance, a conservé le souci de la tenue et de la ligne[3].

On voit que la doctrine parnassienne a suscité au Brésil une véritable renaissance littéraire. Une école d'artistes raffinés surgit. Son information est aussi variée mais plus cosmopolite que celle de nos cénacles français. Elle remonte jusqu'aux origines. Tous les poètes ont subi l'influence de Gautier. Elle se prolonge, sans l'adopter entièrement, jusqu'au symbolisme. Et tous les courants se mêlent, se confondent : le satanisme de Baudelaire, l'exotisme des *Poèmes barbares*, l'érudition des *Poèmes antiques*, le réalisme des peintres de genre, l'humanitarisme à la Coppée, le subjectivisme à la Sully-Prudhomme, le goût de l'abstraction et, par contraste,

1. *A montanha*, p. 299.

2. *O valle*, p. 298. — On relève pourtant, dans l'œuvre de Bilac, quelques accents pessimistes. Il faut les attribuer, soit à l'influence du poète portugais Antero de Quental, soit à celle, plus profonde, de Machado de Assis, le romancier célèbre, qui mériterait de figurer au premier rang des poètes parnassiens. Comparer *Dialogo*, p. 366, avec *Un vieux pays*, *Poesias completas* de Machado de Assis, Rio, 1902, p. 86.

3. *Euthanasia*, p. 378. — Olavo Bilac (1865-1918), après des études de médecine et de droit, se consacra au journalisme et à la littérature. Il fut nommé, dans un concours organisé par la presse, prince des poètes brésiliens et exerça les fonctions d'inspecteur des écoles du District fédéral. Voir dans la *Revista da Academia Brasileira* (n° 90, juin 1929) l'étude de M. Arthur Motta.

du joli, du maniéré. A la documentation française, elle ajoute les Portugais, Antero de Quental, Guerra Junqueiro, les Espagnols, Becquer, Bartrina, Campoamor, les Italiens, Stecchetti, Carducci, les Allemands, Schopenhauer, Haeckel, Heine. Elle assimile de notre technique tout ce qu'elle juge, raisonnablement, compatible avec le génie de la langue, prépare et devance Rubén Darío. Mais elle s'affirme bientôt comme un réveil subit de l'énergie nationale. On redécouvre le paysage, le folklore, le conflit des races, on aborde les grands thèmes de l'idéologie américaine, en conservant toutefois l'ingénuité, la fraîcheur des premiers chantres créoles. Cette poésie, enfin libérée des contraintes de l'imitation, enrichie, assouplie, se révèle surtout — et par là elle se met en contradiction avec ses modèles — comme essentiellement lyrique. Mais, par sa curiosité pour les problèmes philosophiques et scientifiques, elle témoigne en même temps — ce qui est une autre manière de secouer le joug — d'une participation de plus en plus complète à la culture mondiale.

G. Le Gentil.

EDMONDO DE AMICIS

ET

L'AMÉRIQUE LATINE

Même en France, où il a eu cependant des admirateurs et des imitateurs[1], Edmondo De Amicis n'a plus guère de suffrages que chez la vieille génération.

Pourtant son œuvre contient un levain si puissant de générosité et d'altruisme qu'il y aurait injustice à l'oublier. Rattachons-la du moins, par quelques points, à la littérature du Nouveau-Continent, et dans l'espèce à celle de l'Amérique latine[2].

Les rapports personnels.

En 1884, Edmondo De Amicis entreprenait un voyage dans l'Amérique du Sud, dans l'intention de connaître de près le pays qui accueillait l'émigration de ses compatriotes. Il allait demander à ce continent latin d'au delà des mers son secret

1. Le colonel Patrice Mahon (sous le pseudonyme de Art Roë) publia en 1893 un ouvrage intitulé *Pingot et moi* (Paris, Berger-Levraut), où l'on retrouve l'esprit, sinon l'influence directe, des *Bozzetti militari*. Et n'y a-t-il pas aussi des affinités d'ordre sentimental entre l'affectueuse, bien que respectueuse, familiarité des ordonnances et des officiers que nous présente *D. A.* et celle qui nous touche à l'égal d'une fraternité chez *Mon frère Yves* de Pierre Loti?

2. Je m'excuse de n'avoir pu préciser et compléter cette étude en Amérique même, et voudrais que ces notes fussent une amorce pour quelque critique américain, mieux placé et mieux armé que moi, pour nous donner une sérieuse étude au sujet.

Les bibliothèques de Paris ne m'ont rien fourni. Mais plusieurs personnalités sud-américaines, résidant à Paris, m'ont donné des renseignements utiles, notamment : M. Martinez Cuitiño, collaborateur de la *Nacion;* M. Enrique de Villarreal, directeur de la *Prensa;* M. Joaquin de Vedia, rédacteur en chef de la *Razón;* M. Augusto Belin Sarmiento, consul général de l'Argentine, auxquels je m'empresse de présenter mes remerciements.

d'attirance sur les humbles et les déshérités d'Italie : il voulait se rendre compte de la manière dont ses frères à lui étaient traités là-bas, dans quelles conditions ils y gagnaient leur existence, et si le souvenir persistait en eux de la mère-patrie, s'ils gardaient pour elle ce lien d'amour que ne peuvent briser la distance ni le temps[1].

Aucune autre raison ne l'amenait : nul but ne fut donc moins littéraire et moins officiel que celui-là.

Il est vrai que cet écrivain savait qu'il n'était pas un inconnu pour le Nouveau-Monde. Ses œuvres l'y avaient précédé, tant et si bien qu'à peine débarqué, les représentants de l'élite intellectuelle s'emparèrent de lui ; et que, presque sur-le-champ, on lui proposa une tournée de conférences sur des sujets italiens. Il accepta. Buenos-Ayres eut la priorité de ses discours, vinrent ensuite le Brésil et le Paraguay[2]. L'orateur, à peu près improvisé, était-il seulement muni du bagage bibliographique auquel on a recours en pareil cas? Mais les grandes figures qu'il évoquait, Mazzini, Garibaldi, Cavour et Vittorio Emanuele, ces quatre dieux tutélaires de la patrie italienne, lui étaient si familières, et dans leurs actions et dans leurs pensées, qu'elles lui inspirèrent tour à tour des accents pénétrants, émus, irrésistibles : des accents qui subjuguèrent à la lettre son auditoire.

Tout d'abord, nous dit-il, la frayeur de ce public inconnu lui serrait la gorge à l'étouffer; mais à peine prononcés les premiers mots, le courage reprenait le dessus[3]. Et il parlait : « ... Qualunque sia l'arte di chi parla, se la sua commozione è schietta e profonda, sempre si trasfonde negli uditori... non è la parola, in quei momenti, quella che dice di più : è la musica della voce, la luce degli occhi, la trasformazione del viso : è questa l'eloquenza magnetica che vince tutti, perchè viene dalle sorgenti della vita[4]. » Ainsi, les sentiments de l'orateur

1. Lire les très belles pages : *I nostri contadini in America*, dans le volume *Capo d'Anno*, pagine parlate di E. D. A. (Milano, Treves, 1920), p. 115. — Pour ce volume et les autres cités dans la présente étude, je tiens à remercier particulièrement le fils de l'écrivain, M. Ugo de Amicis, comme je le remercie des renseignements qu'il a bien voulu me donner.

2. Pour les détails, consulter les journaux américains de l'époque, année 1884.

3. Cf. De Amicis, *Confessioni d'un conferenziere*, dans le volume cité.

4. Id., *Ibid.*, p. XII.

se communiquaient à une foule de 1,000, de 2,000 personnes[1], touchant l'une des cordes les plus sensibles, celle de la patrie; portant l'exemple du dévouement inconditionné, déposant dans les âmes les germes des plus courageuses initiatives. Quel meilleur aliment spirituel aurait-on pu donner à ce peuple neuf, qui cherchait un enseignement? La narration de la récente histoire italienne, l'évocation du martyre si longuement enduré par cette noble terre, la conscience qu'un peuple doit puiser dans ses propres vertus les forces nécessaires pour reconquérir la liberté, la constatation qu'à certains moments décisifs, la Providence semble expressément produire les hommes capables de diriger ou seconder ou maîtriser les événements[2]; et avec cela le souvenir du passé de la race, de sa grandeur, de son génie, de son énorme apport au travail de la civilisation, toutes ces puissantes idées que De Amicis agitait étaient bien faites pour être comprises par ces nations encore en voie de formation, où se trouvent mêlés les éléments les plus hétérogènes, mais où vibrent les sentiments les plus généreux. Rien d'étonnant si, après avoir ému tant de cœurs, De Amicis fut invité par la presse argentine à donner de ses articles aux principaux quotidiens. A partir de ce jour, il collabora à la *Nacion* d'abord et ensuite à la *Prensa*, à laquelle il envoya des correspondances jusqu'au jour de sa mort[3]. La sympathie dont il jouissait était plus forte que les préjugés même d'opinion, si elle lui permettait d'être sollicité à la fois par deux journaux de couleur antagoniste. Il envoyait ses articles en italien : on les traduisait là-bas et il s'amusait

1. Ces conférences étaient données dans les principaux théâtres de l'Amérique du Sud.

2. Les figures les plus admirées furent celles de Garibaldi et de Mazzini. Leurs qualités d'abnégation sont mieux senties par l'Amérique latine que la finesse diplomatique d'un Cavour et même que la bravoure soldatesque du roi Victor-Emmanuel II. Dans les journaux et revues de l'année 1884 et suiv., on relève de nombreuses allusions aux chevaleresques exploits de Garibaldi, et Mazzini est considéré comme l'un des représentants les plus illustres de l'humanité, comparable aux héros de Plutarque et à Caton. Voir, à ce propos, la *Revista latino-americana*, anno I°, 1885, où les articles de fond (*passim*) proposent son exemple à la jeunesse de la nation : elle y puisera la pratique des vertus supérieures, le désintéressement, le don de soi-même au culte de l'idéal.

3. Il est fort regrettable que l'un et l'autre périodique ne conservent pas à Paris les années écoulées de ces journaux.

à les relire dans la langue « schismatique » qui les revêtait[1]. Son public américain en raffolait : ses *Lettres d'Italie* étaient attendues à l'égal d'un événement. Ces articles ont-ils été depuis réunis en volume? Nous associant, nous autres lecteurs, au vœu exprimé à la mort de l'écrivain par l'un de ses critiques, nous souhaitons que toutes ces lettres touchant aux sujets les plus variés soient imprimées en un recueil qui les rende facilement retrouvables.

Les œuvres.

Les œuvres de De Amicis sont traduites en espagnol, en catalan et en portugais; plusieurs avec des rééditions successives, ce qui démontre le goût persistant du public pour cet écrivain. Il est à peine nécessaire de constater que, parmi ses nombreux ouvrages, celui qui acquit un vrai droit de cité dans le Nouveau-Monde c'est le livre d'or de l'écolier, *Cuore*. Les Américains-latins de la génération contemporaine se sont formés en fréquentant notre petit « Enrico » italien; et même si De Amicis n'avait exercé là-bas aucune influence artistique digne de remarque, il ne faudrait pas moins le considérer parmi les écrivains les plus influents de l'Italie pour la part qui lui revient dans la formation de l'âme juvénile. Aujourd'hui encore, on le révère à ce point de vue; il reste, malgré les vingt-deux ans écoulés depuis sa mort, l'auteur auquel on est le plus sincèrement attaché, l'auteur qu'on « aime »[2].

En 1894, quand on introduisit une réforme dans l'enseignement en Argentine, *Cuore* fut adopté comme texte de lecture dans les écoles. Ce qui n'est pas peu dire. Par ce moyen, l'auteur étranger vient à faire part de la vie nationale, collaborant à la plus délicate comme à la plus grave des responsabilités : la préparation de l'homme, du citoyen futur. L'Amérique faisait un bon choix.

Certes, il y eut dans De Amicis un artiste qui s'efforca d'at-

1. Cf. Dino Mantovani, *Gli ultimi anni e gli ultimi lavori di E. D. A.* (in *Nuova Antologia*, marzo-aprile 1908).

2. « Certaines délicatesses du sentiment, certaines nuances, échappent à la plupart : il n'est que De Amicis et le peuple qui peuvent et savent les comprendre. » Ainsi disaient couramment les Sud-Américains, en parlant de notre écrivain.

teindre un idéal littéraire; mais ce qu'il fut par-dessus tout, c'est un éducateur. Il adore l'enfance et la jeunesse, il étudie l'éveil des facultés naissantes, il a l'intuition des états d'âme juvéniles et le sentiment de la pitié humaine à un degré vraiment supérieur : en écrivant son *Cuore*, il renouvelle la littérature éducative et, balayant le vieux fatras des livres pédagogiques, qui sont des instruments insuffisants, parfois de torture, pour le développement du jeune être humain, il fait circuler dans les écoles l'air pur de la vie.

On sait que *Cuore* ne fut presque pas inventé : l'auteur le composa en suivant la marche de son fils dans ses premières classes[1]. L'Amérique, en l'adoptant, prit nettement position contre tels critiques italiens qui lui découvraient des qualités morbides et qui n'auraient pas voulu le voir dans les mains de la jeunesse[2]. J'opine volontiers à ce propos avec le poète : « Lo hanno accusato di mollezza... Forse i deboli non si fortificano leggendo *Cuore*, ma i forti diventano generosi[3]. »

Cette œuvre, paraît-il, fut traduite en quatre-vingts langues; elle mettait en contact l'âme de l'enfant italien avec celle de l'enfant chinois et du japonais, du norvégien et de l'indien, comblant les différences de race, d'histoire, de coutumes par ses dons de bonté et de sympathie humaine[4]. Un compagnon d'armes de l'auteur fait une judicieuse remarque à propos de ce livre : en Italie, observe-t-il (et il faudra ajouter dans l'Amérique latine), *Cuore* exerça sur le caractère des enfants une influence bienfaisante qui n'est pas inférieure, bien que se développant dans tout autre sens, à celle que le vieux Robinson Crusoé exerça sur plusieurs générations d'enfants anglais[5].

1. « Ce fut lui (son fils ainé), ce fut l'amour qu'il avait pour son école, sa gratitude envers ses institutrices, l'affection fraternelle qu'il vouait à ses petits camarades, qui m'inspira l'idée d'écrire ce livre pour les enfants... » (Edmondo De Amicis, *Memorie sacre*, dans le volume *Memorie*. Milano, Treves, 1921-16° migliaio, p. 368). Cf. aussi G. Bertolini, *Come nacque il « Cuore »* (*la Lettura*, maggio 1908).

2. Notamment Guido Mazzoni. Cf. *l'Ottocento*, vol. II, p. 1269. Par ailleurs, cet éminent critique loue les réelles qualités de l'écrivain, et ne peut que s'incliner devant le prodigieux succès de cette œuvre.

3. Giovanni Cena, *Edmondo De Amicis* (*Nuova Antologia*, fasc. cit.).

4. En 1915, on en publiait en Italie la 727e édition. Et on n'a jamais cessé de le rééditer depuis.

5. Colonel Vittorio Turletti, *Lo scrittore militare* (*Nuova Antologia*, fasc. cité).

A part *Cuore*, quels furent les livres de De Amicis qui intéressèrent davantage les Américains du Sud? Celui, d'abord, qu'il dédia à la mère-patrie, qui parlait à leur cœur le langage de l'amour national. On a plusieurs éditions espagnoles de *Spagna*[1]. Toutes, elles passèrent l'océan, se répandant dans le continent nouveau, partout où palpitait le cœur d'un fils ou d'un descendant du Cid Campeador. Cette lecture, on le comprend, n'a pas peu contribué à créer ou resserrer un lien spirituel entre les hispano-américains et l'auteur.

Sull'Oceano[2], le récit du voyage de Gênes à l'Amérique, fut aussi fort goûté; il reste au nombre des plus aimés, avec les *Bozzetti militari* et l'*Idioma gentile*. Ce dernier avait même donné lieu, à un moment donné, à une entente entre plusieurs jeunes écrivains, amis et admirateurs de De Amicis, qui eurent la louable intention d'en faire une adaptation espagnole, afin de donner une unité à la langue littéraire de là-bas, que des raisons multiples, d'ailleurs aisément explicables, rendaient par trop variable, en troublant sa pureté et la rendant impropre à l'expression artistique[3]. Donna-t-on une suite à ce projet, ou demeura-t-il à l'état d'intention? Il m'a été impossible de le vérifier. De toute manière, cette impulsion que l'écrivain d'Italie donnait à la jeunesse sud-américaine, nous témoigne qu'il exerça une influence sur les esprits du Nouveau-Monde, car sa pensée agissait en ferment de vie. Ce qui nous est aussi prouvé par la publication d'un roman qui retrace les mœurs de la haute société argentine de l'époque, dans l'intention manifeste de les améliorer : *Stella*, de Mme Emma Llanos de la Barra, sous le pseudonyme masculin de César Duayen[4]. L'auteur dédia son roman à De Amicis, qui le présenta au public par une *Préface* de quelques pages.

1. Voir celle de la Imprenta y Estereotipia de *El Imparcial*. Madrid; celle de l'éditeur Antonio Lopez, par Augusto Suarez de Figueroa. Madrid, 1883; celle de la Libreria Conde del Asalto. Barcelone, même date.

2. Sur ce livre, lire les belles pages de P. Villari (*Nuova Antologia*, 1° Lugl. 1889).

3. Citons dans ce groupe MM. Lucio Vicente Lopez, Daniel Muñoz, qui fut plus tard ministre de l'Uruguay en Italie, Louis Curaco, etc.

4. Giuseppe Parisi traduisit ce roman en italien : *Stella* (Milano, Treves, 1908).

Et si, au point de vue strictement artistique, ce livre n'a peut-être pas une très grande valeur, il reste louable au point de vue de la morale et du sentiment.

L'Amérique latine vue par Edmondo De Amicis.

J'ai dit ce que De Amicis allait chercher dans l'autre monde : les émigrants italiens. Les grandes villes ne l'arrêteront donc pas ; traversant des pays immenses, il ira au cœur même de la région qui accueillait ses compatriotes : à Santa Fè. Là, les paysans italiens cultivaient des énormes lots de terrains ; là, ils formaient une petite patrie sur les bords de ce fleuve du Paranà, dont un autre Italien, il y a plus de quatre siècles, remonta le cours en le découvrant[1].

Le pays « non ha altra bellezza che l'immensità dell'orizzonte[2] ». Ce qui le frappe davantage est l'étendue de ces régions ; jamais plus il ne décrira un paysage américain sans attribuer à ses plaines l'épithète de « sterminate ». Ce qu'il veut, ce n'est pas décrire la nature, mais comprendre l'homme et l'expliquer. Et il nous raconte de gracieux épisodes — les colons qui viennent au-devant de lui, faisant flotter sur leur « volanta » le tricolore italien — la vieille Indienne qui, questionnée sur le temps qu'il fera, répond en patois piémontais, car ce patois est devenu la langue officielle, on la parle même aux séances du conseil communal, et tous les étrangers qui ont affaire à la colonie (Français, Anglais, Allemands) l'ont apprise et la parlent — la grand'messe du dimanche — la pauvre femme de Pignerol qui, dans ce continent aux antipodes du sien, se meurt du mal du pays, mais qui n'ose pas le dire ; le geste émouvant de plus d'une mère italienne qui, au moment de son départ, dépêchèrent vers lui leurs enfants : « Date un bacio a questo signore che ritorna al nostro paese[3]. »

Mais, çà et là, ne manquent pas les remarques sur le sol américain ou sur le gouvernement. L'émigration dans l'Amérique espagnole présente le grand avantage d'un terrain qui

1. *I nostri contadini in America*, dans le vol. *Capo d'Anno*, p. 115.
2. *Ibid.*, p. 118.
3. *Ibid.*, *passim.*

coûte fort peu et qui a la fécondité d'un sol vierge — le fisc est réduit au minimum — les animaux, qui vivent libres, ne nécessitent ni soins ni dépenses — l'étendue des plaines, la liberté de la vie rappellent l'enfance du monde[1]. Somme toute, la vie américaine contribue à élever, à grandir les cultivateurs italiens.

Je ne rappellerai pas la touchante narration de *Cuore*, « Dagli Appennini alle Ande », qui nous conduit à travers les régions s'étendant de Buenos-Ayres aux forêts presque tropicales de Tucuman, et qui nous présente les habitants de ces terres comme des gens au grand cœur, quoique bourrus, dont tous, chacun à sa manière, aident le jeune héros de l'histoire à retrouver sa maman. Mais la description des *plazas*, par exemple, est très originale. « Ce n'est pas un village et ce n'est pas une ville : nous n'avons rien (en Europe) qui lui ressemble. C'est le tracé d'une grande ville, comme qui dirait une page de notes ayant çà et là des mots et des phrases, mais séparées par de larges lacunes. C'est une immense place rectangulaire, entourée de maisonnettes rouges et blanches à un seul étage, entre lesquelles s'ouvrent les embouchures de larges rues qui n'existent pas — un gaspillage d'espace princier — une simplicité primitive de formes et de couleurs — des torrents de lumière — l'air de la plaine sans bornes : un je ne sais quoi de juvénile et de hardi, qui parle de liberté et d'espérance. Il y a là la maison municipale — le juge de paix — le médecin ; il y a l'école, où les enfants se rendent à cheval ; à peine quelques boutiques et une modeste église, que les colons fréquentent le dimanche, en arrivant de fort loin, en « volanta ». Les jours de fêtes, la foule s'y presse dès le matin, et le mouvement dure plus ou moins jusqu'au soir ; tous les autres jours, c'est la paix des couvents, le silence sans fin de la campagne[2]. »

La réflexion sur la Constitution argentine ne manque ni de justesse, ni de profondeur[3], et l'écrivain l'exprime librement, avec cette sincérité absolue qui est un don de sa nature. Même justesse et même sincérité en traçant son jugement sur les

1. *Capo d'Anno*, p. 131.
2. *Ibid.*, p. 124.
3. *Ibid.*, p. 137.

Argentins ; même franchise en exprimant le vœu que la mère-patrie s'occupe désormais de ses émigrants, les protégeant par des institutions italiennes[1]. Car ce doux écrivain à qui on a tant reproché des « langueurs » féminines est ferme et net, au besoin, et sait dire sans fard les vérités qu'il faut enseigner aux gens[2].

Mais, dans la description, l'une des plus belles pages est celle qu'il consacre à la pampa. Là, on a l'impression de ces étendues illimitées où un homme seul se sentirait petit et perdu comme au milieu de l'océan ; et ces innombrables troupeaux qui se pressent, cette houle de croupes poilues, de têtes aux grands yeux étonnés ; ces armées de chevaux défilant par dizaines et dizaines de milliers ; ces troupeaux de brebis dont la laine floconneuse blanchit à l'entour des hectares de terrain donnent vraiment l'idée des migrations d'un ancien peuple marchant à la conquête d'un monde[3].

« L'air résonnait de hennissements, de beuglements, de cris, de bêlements ; le regard était arrêté de toute part par le mouvement et la force, le courage et la lutte : c'était la richesse dans la meilleure de ses formes, richesse de chair et de sang, frémissement immense de vie[4]... » Et la chasse au cheval sauvage ? Et le tableau du poulain que le *gaucho* dompte en le montant pour la première fois[5] ? Plus qu'une description, c'est un poème, où l'élément épique se mêle et se confond avec le lyrisme.

*
* *

L'artiste consacre aussi quelques périodes, non plus à l'Argentine, mais à la baie de Rio de Janeiro « qui s'imprime dans l'esprit de chaque voyageur ainsi qu'une vision de paradis[6] ». Ce n'est pas de sa meilleure encre, pourtant. Et on s'explique sans peine que ce spectacle d'une beauté sans pareille n'ait

1. *Capo d'Anno*, p. 138.
2. A propos de la courageuse franchise de De Amicis, voir l'article d'Arturo Graf, *Come fu socialista E. D. A.* (*Nuova Antologia*, fasc. cit.).
3. *Nella pampa argentina*, dans le volume *Memorie*, cité, p. 315.
4. *Ibid.*, p. 319.
5. *Ibid.*, p. 320-326.
6. *Ibid.*, p. 334.

pas éveillé en lui une très vive admiration, en relisant le récit dont il fait partie[1]. Son cœur est trop rempli de pitié pour l'humble héros de cette histoire, pour s'attarder aux détails de l'écriture artiste : il ne voit « au milieu de la baie que cette immense douleur sans consolation, autour de laquelle souriait cette immense beauté sans miséricorde[2] ».

*
* *

C'est aux enfants de là-bas, « petit peuple rosé et bouclé qui s'épanouit au milieu du peuple des grands, comme une myriade de fleurs vermeilles et d'azur au sein d'une luxuriante moisson », petit peuple qui est la beauté, la grâce, la poésie de la patrie argentine, que l'écrivain envoie ses remerciements et ses vœux, car c'est lui qui incarne l'avenir[3].

Fruits des races les plus variées, aimez-vous les uns et les autres, et que l'amour efface les différences : enfants de la ville et de la pampa, des forêts et des Andes, puissiez-vous travailler à l'avènement d'une patrie transformée, améliorée, puissante, telle que l'invoque le désir amoureux de ses fils, telle que la souhaite la gratitude de votre hôte !

Quel vœu eût-il mieux touché le cœur des Argentins que ce vœu paternel de l'écrivain d'Italie ?

Maria DELL'ISOLA.

1. *Nella baia di Rio Janeiro*, même vol., p. 330.
2. *Ibid.*, p. 337.
3. *Ai fanciulli di Rio della Plata*, dans le volume *Fra scuola e Casa*. Milano, Treves, 1924, 18° migliaio, p. 128.

SUR LA

FORTUNE DE J.-M. DE HEREDIA

EN ESPAGNE ET DANS L'AMÉRIQUE LATINE

Revenant sur un passé trop oublié et complétant sur un point certaines publications récentes, la *Revue de littérature comparée* a plusieurs fois[1] signalé à l'attention de ses lecteurs le durable succès qu'a remporté aux États-Unis l'œuvre de José-Maria de Heredia. Elle a notamment rappelé la première traduction des sonnets des *Trophées* en langue anglaise, donnée en 1897 à San-Francisco; elle a étudié la version de Henry Johnson en sonnets sans rimes, parue en 1910 à Brunswick (Maine), et celle de MM. John Myers O'Hara et John Hervey (1929), que M. Maurice Paléologue présentait le 9 janvier 1930 à l'Académie française.

Le poète parnassien a suscité à l'étranger un intérêt et exercé une influence dont on trouve la trace en de nombreux écrits. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici certaines de ces études qui ne figurent dans aucune des bibliographies récemment consacrées à Heredia. L'article de John C. Bailey, publié dans la *Fortnightly Review* de septembre 1898, puis remanié par l'auteur, a été repris dans un recueil d'essais sur la poésie française[2]. Bien avant le livre de son compatriote M. Fernand Desonay, *le Rêve hellénique chez les poètes parnassiens*, le Belge Victor Kinon traçait un *Portrait* du « conquistador de la plume », du « sonnettiste épique »[3]. En 1923,

1. F. B., *A propos de J.-M. de Heredia : une traduction américaine des « Trophées »*, 6e année, n° 1, janvier-mars 1926, p. 139-140. — A. M. Killen, *Récentes traductions*, 10e année, n° 2, avril-juin 1930, p. 320-323 (sur la traduction intégrale des *Trophées* parue à New-York en 1929).

2. J.-C. Bailey, *The claims of French poetry. Nine studies in the greater French poets...* London, A. Constable and C°, 1907, p. 281-313.

3. *Portraits d'auteurs*. Bruxelles, Association des écrivains belges, 1910, p. 57-64 (dans la série des *Maîtres français*).

M. Godfroy Locker Lampson étudiait dans une revue britannique la poésie de Heredia[1]. Enfin, M. H. Kori faisait récemment paraître dans une revue allemande un essai fragmentaire de traduction des *Trophées*[2].

Mais il est un ensemble de pays où la critique et la poésie se sont particulièrement attachées à l'œuvre du Cubain devenu Français. Ce sont les pays de langue espagnole. On ne saurait s'en étonner. Ce qui surprend plutôt, c'est le peu de compte qu'on a tenu jusqu'ici des jugements portés en Espagne et dans l'Amérique latine sur notre poète. Il n'y a guère eu que M. Roger Delcombre pour transcrire, dans une étude parue en 1922 sur l' « hispanisme » de Heredia[3], quelques lignes de la préface d'Antonio de Zayas dont il va être question. Et l'auteur de la plus complète et plus diligente monographie que nous possédions sur Heredia, M. Miodrag Ibrovać, traitant de l'influence exercée à l'étranger par le poète parnassien, s'est débarrassé en quelques lignes de l'Espagne et de l'Amérique espagnole[4]. C'est une lacune que les présentes notes n'ont pas la prétention de combler. Puisse cette esquisse provoquer de la part de quelque hispanisant une étude plus complète et plus approfondie.

*
* *

Peu après la mort de Heredia, Antonio de Zayas publiait une traduction en vers castillans du recueil dont l'éditeur Lemerre avait donné, depuis plus de douze ans, l'édition définitive[5]. Zayas faisait précéder sa version d'un *Prólogo* important, où il se plaisait à comparer l'écrivain français aux poètes

1. *The sonnets of José-Maria de Heredia*. Dans *The Nineteenth Century*, mai 1923.

2. *Vier Uebersetzungenproben aus Heredias « Trophées »*, dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, t. CLVI, 1929, fasc. 3-4.

3. *L'Hispanisme de deux Parnassiens : Leconte de Lisle et José-Maria de Heredia*, dans *Hispania* (Paris), suppl. au n° d'octobre-novembre 1922, p. 61-62.

4. Miodrag Ibrovać, *José-Maria de Heredia. Sa vie. Son œuvre*. Paris, les Presses françaises, 1924, p. 539. — Voir aussi, à la Bibliographie (p. 580-581), l'indication de deux traductions en langue espagnole et l'annonce de la version de M. Max Henríquez Ureña.

5. *Los Trofeos. Romancero y los Conquistadores de oro*. Poesias. Traducción en verso castellano y Prólogo de Antonio de Zayas. Madrid, Fernando Fé, s. d.

du siècle d'or de l'Espagne. Il relevait tout ce que l'auteur des *Conquérants* doit à ses origines ibériques. Il voyait en son modèle « un grand poète espagnol, non seulement en raison de son ascendance et de son nom, mais encore à cause des scintillements de son style méridional, de son goût irréductible pour la sonorité..., du sentiment profond qui palpite dans tous les épisodes espagnols que l'insigne poète a choisis pour thème de ses strophes irréprochables ».

A ce propos, Zayas note que, si Heredia était né sur le sol de l'Espagne et s'il avait recueilli des lèvres paternelles, en quelque coin reculé de Castille, le récit naïf de la grande épopée, la conquête de l'empire des Incas et des Aztèques, la découverte des fabuleux vergers de l'Occident ne lui eussent pas inspiré des accents plus enthousiastes.

C'est une observation analogue que faisait, quelques années plus tard, un critique espagnol dans un livre imprimé à Paris. Le *genio de Francia* a conquis l'arrière-neveu des conquérants, qui descendait aussi des Girard d'Ouville. Il lui a fait abdiquer sa patrie et sa langue, mais sans lui arracher l'américanisme d'une imagination enflammée, l'ibérisme d'un caractère chevaleresque. « Américain espagnol, Heredia a été un des plus grands poètes de France; Français, il a été un des chantres les plus élevés des gloires hispaniques : Ronsard sous l'armure de l'illustre chevalier de la Manche; Lope avec le panache de Cyrano ». Comme on le voit, les quelque trente pages que Francisco Contreras a consacrées au poète, dans sa galerie d'artistes modernes[1], ne manquent pas de grandiloquence. Elles s'intitulent à juste titre *Un rey del soneto*, et l'on peut y glaner non seulement des formules bien frappées, mais encore des remarques intéressantes.

Celle-ci, par exemple, que Heredia n'a pu se borner à un art purement formel et décoratif, et que son éducation classique, jointe à l'ardeur du sang ancestral et au nostalgique souvenir de la lumière tropicale, lui a fait surpasser le Parnasse et l'a fait « entrer dans l'art éternel ».

1. *Los Modernos : Eugenio Carrière, Pablo Verlaine, Enrique Ibsen, Joris Karl Huysmans, Augusto Rodin, J. M. de Heredia, Juan Lorrain, Mauricio Barrès, los pintores franceses de hoy*. Paris, P. Ollendorff, 1909. Sur Heredia, p. 167-197.

Après avoir nommé deux des nombreux imitateurs américains du poète, Contreras déplore la faiblesse des traductions espagnoles des *Trophées*. On a voulu s'en tenir à l'hendécasyllabe castillan, alors qu'il fallait, assure le critique, recourir « à notre antique vers de quatorze pieds, qui correspond au vers de l'original ».

A l'appui de ses dires, Contreras donne un essai de version qu'il a tenté lui-même. Il s'agit du sonnet *les Conquérants*. Sous cette parure hispanique, le morceau conserve assez fidèlement la physionomie de l'original :

Como halcones lanzados del osario natal,
Hartos de sus altivas miserias y desmanes,
De Palos de Moguer vagos y capitanes
Partieron ebrios de un sueño heroico y brutal.

Iban á la conquista del precioso metal,
Que Cipango secreta en montes y vulcanes,
E inclinaron sus velas, del viento los afanes,
Hacia la ignota orilla del mundo occidental.

Cada noche, soñando con epicos mañanas,
El ígneo azur fosfórico de las aguas indianas
Encantaba sus sueños con un áurea visión.

Ó de sus carabelas á la borda, inclinados,
Miraban ascender á cielos ignorados,
Del fondo del océano, nueva constelación[1].

*
* *

A ces voix qui s'élevèrent en Espagne ou parmi les Espagnols de Paris, on pourrait joindre celles qui se plurent à célébrer en sa terre natale le poète disparu. C'est ainsi que José A. González Lanuza fut appelé en 1905 à exalter au sein de l'*Ateneo* de La Havane la mémoire de José-Maria de Heredia. Mais plutôt qu'à ces témoignages posthumes, il y a lieu de s'arrêter aux jugements et aux commentaires qui accueillirent à Cuba, de son vivant même, l'effort poétique de l'insulaire fixé à Paris. Quand le collaborateur du *Parnasse contemporain*, de la *Revue française*, de l'*Artiste*, de la *Revue des lettres*

1. Sur Heredia, p. 192-193.

et des arts, de la *Jeune France*, de la *Revue des Deux Mondes* et autres périodiques, n'avait pas encore constitué son recueil des *Trophées*, quand l'Académie française ne lui avait pas encore accordé sa consécration et quand, presque seul, Jules Lemaître avait signalé au grand public une œuvre encore fragmentaire, tels journaux et telles revues de Cuba s'occupaient largement déjà de Heredia. Ces articles n'en sont que plus significatifs, comme ceux qui parurent plus tard, en 1893 et dans les années suivantes, au moment même où les patriotes cubains poursuivaient la lutte pour l'indépendance.

Il n'est pas facile de réunir les différentes études écrites à Cuba sur notre poète. La plupart ont été insérées dans des périodiques qu'on trouve seulement à la Bibliothèque nationale de la Havane. Du moins, grâce à la pieuse et intelligente initiative de Jesús et Carlos Manuel de la Cruz[1], peut-on relire aujourd'hui aisément la série d'articles et de lettres ouvertes que leur père, Manuel de la Cruz, a composés sur Heredia.

M. de la Cruz, né à La Havane en 1861 et mort à New-York âgé de moins de trente-cinq ans, fut un patriote ardent, ce qui ne l'empêcha pas, au cours d'une activité littéraire intense[2], de publier à côté de ses *Esquisses cubaines*, une série d'*Esquisses argentines* et d'*Esquisses uruguayennes*, ce qui ne l'empêcha pas surtout de vouer à la France un culte qu'il a raisonné et justifié dans un remarquable essai sur l'influence française[3]. Deux de ses *Estudios literarios* portent sur Paul Bourget, critique et romancier, et sur Pierre Loti. Quant à l'auteur des *Trophées*, au traducteur de la *Véridique histoire de la conquête de la nouvelle Espagne*, il a fourni au critique

1. C'est le second, seul survivant, qui a mené à chef la publication de l'imposant recueil des *Obras de Manuel de la Cruz*, en sept volumes imprimés à Santander en 1924-1926. Madrid, Editorial Saturnino Calleja (pour les 5 premiers) et La Habana-Madrid (pour les 2 derniers).

2. Voir la notice de José M. Chacón y Calvo, en tête des *Obras de Manuel de la Cruz*, t. I : *Estudios literarios*, p. 9-41 ; et le discours prononcé à l'Académie d'histoire de La Havane le 19 février 1929, par Antonio L. Valverde : *Manuel de la Cruz historiador y patriota cubano*. Habana, Imprenta « El Siglo XX », 1929, opuscule de 49 pages.

3. *Sobre la influencia francesa*, dans *la Nación* de Buenos Ayres, du 19 janvier 1890. L'article est repris au t. VI (*Critica y Filosofia*) des *Obras* citées (p. 89-106).

antillais le sujet de plusieurs chroniques; il a même été défendu par cet avocat de la liberté contre d'autres agitateurs cubains plus exclusivement attachés à la petite patrie.

En 1892, M. de la Cruz, déjà connu par un volume antérieur intitulé *Episodios de la revolución cubana*, publiait le recueil de ses *Cromitos cubanos*[1]. Il y faisait une place à Heredia. Il avait quelques années auparavant séjourné brièvement à Paris, mais il n'y a pas apparence qu'il y ait connu le poète. Par contre, il pouvait dans son étude faire état d'un témoignage direct. Un ami parisien lui écrivait que Heredia, très franc de caractère, très aimable, comptait de nombreux amis et avait toute une cour de jeunes poètes. Il ne lui manquait que de se faire naturaliser français pour entrer à l'Académie qui deux fois déjà l'avait couronné. Et le critique cubain rapportait en français la conclusion de la lettre : « C'est un charmant garçon toujours disposé à donner un conseil et à aider les commençants ».

Parmi les appréciations du critique lui-même, notons celle-ci qui, sous une plume espagnole, ne manque pas de piquant. Soucieux de perfection, le poète s'est cantonné dans un art impopulaire, choisi, privilégié. En quoi la langue de son pays d'adoption l'a aidé. « En castillan, idiome moins travaillé que le français et, par sa nature, moins expressif, Heredia n'aurait peut-être pas pu exécuter ses miniatures merveilleuses de lignes, de couleurs et de sons ». Après s'être expliqué à ce sujet, M. de la Cruz cite en exemple le texte entier de deux sonnets : *les Conquérants* et *Récif de corail*, qu'il commente amplement. Suit un parallèle entre les deux grands poètes du Parnasse : Leconte de Lisle, « nihiliste absolu, convaincu et serein » ; Heredia qui laisse entrevoir, à travers une admiration religieuse pour le passé et un optimisme vague, un culte véritable pour la volonté humaine et pour ses énergiques et indomptables représentants.

Dans sa conclusion, le critique exagère peut-être l'indifférence de Heredia pour son pays d'origine. Ne dit-il pas que,

1. Manuel de la Cruz, *Cromitos cubanos*. Habana, 1892 ; et t. V, des *Obras* citées. Le chapitre sur Heredia occupe, dans la 1re édition, les p. 325 et suiv., dans l'édition définitive, les p. 245-256.

si l'écrivain « a reproduit les harmonies du sol cubain et les couleurs des Tropiques », il « n'a pas eu une note de nostalgie pour la terre qu'il avait abandonnée »? Le patriote de la perle des Antilles avait une excuse. Il n'était pas en possession de tout l'œuvre du poète. Il ne pouvait pas connaître notamment les pièces qui parurent pour la première fois dans la *Lecture* du 25 septembre 1892, dont cette *Brise marine*, « souffle étrangement parfumé » qu'on respire aux côtes de Bretagne et qui

vient de l'Ouest, là-bas où les Antilles bleues
Se pâment sous l'ardeur de l'astre occidental.

M. de la Cruz se plaignait délicatement du silence de Heredia. Mais il ne lui en tenait pas rigueur. « Il serait injuste, disait-il, de lui reprocher son oubli : à coup sûr, son activité n'aurait pas trouvé dans notre société un terrain où se développer et sa poésie n'y aurait pas eu les stimulants qui, dans la capitale de l'art, lui ont permis d'atteindre au sommet de la perfection; peut-être aussi, au milieu du dédain insolent et brutal que manifeste le mercantilisme pour les manifestations les plus pures de l'art, aurait-il souffert d'une société où le droit à l'égalité est un mensonge dérisoire, où la justice n'est que le rêve évangélique d'une poignée de déshérités ».

* * *

Ce pessimisme résigné n'obtint pas grâce aux yeux du révolutionnaire Manuel Sanguily. Celui-ci, rendant compte[1] du livre de son ami, lui reprocha d'avoir introduit dans une galerie cubaine « José Maria de Heredia, naturalisé français, disciple des écoles françaises, poète esssentiellement et absolument français ». M. de la Cruz répondit dans le journal havanais *El Figaro*. Il se défendit point par point, défendant du même coup l'auteur des *Trophées*. D'abord Heredia n'était pas naturalisé français en 1892 : on sait qu'il le fut seulement

1. Dans les *Hojas literarias* de mai 1893. L'essai de Sanguily a été reproduit en tête de la nouvelle édition des *Cromitos cubanos* (*Obras de Manuel de la Cruz*, t. V, p. 7-33).

quelque temps après la publication de son recueil poétique. En second lieu, peut-on faire grief de sa formation française à l'ancien élève du Collège de Senlis[1] et de l'École des chartes? Autant dire que des hommes tels que Rubén Darío, Manuel Gutiérrez Nájera et Julián del Casal ont perdu leur nationalité respective pour avoir pris comme modèles des écrivains français. Enfin, la publication intégrale des *Trophées* arrivait à point nommé pour montrer que, sur la terre de France, l'enfant de la grande île restait américain par plus d'une fibre et capable de comprendre les aspirations d'une terre opprimée. A preuve le sonnet *Aux montagnes divines*, avec son tercet final :

> Et sur ces sommets clairs où le silence vibre,
> Dans l'air inviolable, immense et pur, jeté,
> Je crois entendre encor le cri d'un homme libre!

La polémique se poursuivit. M. de la Cruz continua de publier jusqu'à l'automne de 1893 ses *Cartas intimas a Manuel Sanguily*[2]. Sans entrer dans le détail, on peut simplement se rallier à la conclusion de l'auteur des *Cromitos cubanos :* Heredia est un enfant, un citoyen de Cosmopolis.

Le 29 mai de la même année, la *Nación* de Buenos-Ayres avait publié un autre essai[3] du critique cubain sur le poète : remaniement et développement de sa première esquisse. On y retrouve l'idée que l'auteur des *Trophées* est « le produit de la culture cosmopolite de notre époque ». On y apprend un détail typique sur la jeunesse du futur académicien : pendant les quelques mois qu'il passa à La Havane comme étudiant, il fuyait volontiers les cours de philosophie ou de droit, préférant « s'asseoir à l'ombre des arbres du *patio* de l'Université

1. Sur les quelques mois d'études que Heredia accomplit à l'Université de La Havane, M. de la Cruz apporte certaines précisions intéressantes, basées sur le témoignage des professeurs de l'époque. *Obras* citées, t. V, p. 245, n. 1.

2. Reproduites en appendice de la nouvelle édition des *Cromitos cubanos* (*Obras*, t. V, p. 319-353). Les lettres qui viennent d'être citées portent les dates suivantes : juin 1893 et 14 septembre 1893.

3. *José-Maria de Heredia*, réimprimé parmi les *Estudios literarios*, ainsi que l'étude sur *La prosa de Mr. José-Maria de Heredia* (*Obras* citées, t. I, p. 131-148 et 149-159).

et goûter, au bruit d'une fontaine plaintive, quelque pièce de Lope ou de Calderón ». On y lit une page riche d'émotion sur la poésie des caféières, que Heredia connut en pleine activité, et sur la beauté de l'Orient cubain, « Suisse sans neiges et sans brumes », tout plein des souvenirs épiques de la conquête.

Mais ce qui fait la valeur du morceau, c'est la comparaison établie par le critique entre les deux José-Maria de Heredia, deux cousins germains, dont l'aîné, victime des premières luttes pour l'indépendance, mort en exil à New-York peu avant la naissance du cadet, laissait à celui-ci, parmi de nobles traditions de famille, un brillant exemple poétique.

« Le premier vit dans un tourbillon; il est journaliste, magistrat, maître d'école, législateur, soldat; il conspire contre le pouvoir de l'Espagne...; il meurt jeune, après une vie remplie d'amères déceptions. Sa poésie impétueuse, lyrique, tragique même de ton, est un reflet de cette existence et le miroir de son caractère. Le second abandonne à quinze ans la terre natale, étudie à Paris, dispose de larges ressources de fortune, se consacre aux lettres avec la même passion exclusive et fanatique qui avait poussé le premier à aimer et servir un grand idéal politique et social ». Conséquence : Heredia l'ancien est tout bouillant de génie poétique; Heredia le jeune n'obéit guère qu'à l'imagination picturale.

Ajoutons-y les différences imposées par les époques : l'un disparaît en 1839, après avoir publié en 1825 son principal recueil poétique. L'autre n'entre vraiment dans la carrière littéraire qu'assez longtemps après avoir lu les *Poésies complètes* de Leconte de Lisle. Il n'y a guère qu'un moment où les deux âmes poétiques se rencontrent. C'est au moment des premiers essais du futur sonnettiste, quand il traduit vingt vers émus de son illustre cousin.

Les recherches de M. Ibrovac lui ont permis de découvrir et de publier[1] ces strophes intitulées *A mon père dont les cheveux avaient blanchi avant l'âge*. Mais ce poème, qui porte la

1. *José-Maria de Heredia. Sa vie. Son œuvre*, p. 39. — Le critique serbe imagine que la pièce a été « composée pour le dizième anniversaire de la mort de Domingo de Heredia », le père du jeune poète.

date de 1850, n'est pas original. C'est une version fidèle et heureuse, mais une version, d'un morceau vieux déjà de près de quarante ans[1].

Dans l'existence poétique de l'auteur des *Trophées*, ce n'est là qu'un épisode et Manuel de la Cruz avait raison, somme toute, d'opposer les deux écrivains du même nom. « Le poète du Niagara, parce que tel était le goût de son époque, a préféré l'ode et la sylve, le mètre large, canal approprié à sa veine lyrique et au caractère romantique de son génie. Sa vie, pleine d'incidents et de péripéties, était la moins faite pour le travail minutieux de la lime. Aussi ses meilleurs poèmes sont-ils déparés par des négligences et des incorrections, par un certain ton d'improvisation fiévreuse... Le poète des *Trophées* est, dans la poésie française, le maître par excellence du sonnet. Il a dominé cette strophe difficile et laborieuse au point qu'on peut affirmer que si le sonnet n'existait pas, M. de Heredia l'aurait créé ».

Le critique cubain admirait aussi la prose de l'écrivain français, à laquelle, à la suite de Gaston Deschamps, il consacra des pages enthousiastes dans le périodique *La Habana elegante* (10 juin 1894). Après avoir analysé la *Véridique histoire*, traduite de Bernal Diaz del Castillo, et *la Nonne Alferez*, M. de la Cruz reprenait et sanctionnait le jugement qui est devenu classique : ces versions ont une couleur et un caractère qui rappellent les récits de Quevedo et qui eussent enchanté Mérimée. *La Nonne Alferez* appartient désormais à l'auteur des *Trophées* comme le *Guzman d'Alfarache* appartient à l'auteur de *Gil Blas*.

* * *

Voilà ce qui s'imprimait à La Havane il y a trente-cinq ans. La mort du poète et les vingt-cinq ans qui se sont écoulés depuis n'ont pas altéré le culte que le public cultivé de l'île loin-

1. *A mi padre encanecido en la fuerza de su edad.* Cette pièce, datée de 1820, est reproduite dans l'édition moderne : José-María de Heredia, *Poesías líricas.* Con Prólogo de Elías Zerolo. Paris, Garnier, s. d., p. 212-213.

taine a voué au descendant et au chantre des conquérants. C'est ainsi que M. Max Henríquez Ureña faisait le 2 juillet dernier à Manzanillo une conférence sur José-Maria de Heredia, poète « cubano-français »[1].

M. Henríquez Ureña, qui vivait alors à Paris, projetait en 1923 d'écrire une étude sur les trois Heredia[2]. La *Revue de l'Amérique latine* avait annoncé cet article. Mais le périodique a cessé de paraître et l'auteur du projet, rentré dans sa patrie, dirige lui-même à Santiago de Cuba l'*Archipiélago*, organe de l'Institut hispano-cubain de culture pour la partie orientale de l'île. Le projet n'a pas été abandonné. Il a pris seulement une tournure différente. M. Henríquez Ureña a commencé par consacrer au poète du Teocalli, à l'auteur de l'*Hymne de l'Exilé*, un chapitre de son ébauche de littérature cubaine[3]. En ce qui concerne le maître parnassien, son tour viendra bientôt. L'historien des lettres cubaines n'est pas seulement un critique. C'est un poète délicat et nuancé qui vient d'achever la traduction, annoncée depuis longtemps, des *Trophées*. Le volume doit paraître dans quelques semaines[4]. Il sera précédé d'une introduction sur Heredia.

Déjà les Cubains ont eu un avant-goût du régal littéraire qui leur est réservé. A deux reprises la revue *Orto*, dont le titre aurait plu au poète de *la Sieste* et d'*Hortorum Deus*, a publié des *Trofeos* ainsi traduits[5]. On peut y voir avec quelle mâle élégance, avec quelle souple habileté, l'écrivain cubain adapte à la pensée et à l'expression de son modèle l'antique

1. On peut lire un compte-rendu de cette conférence dans *Orto* (revue qui paraît à Manzanillo), an. XIX, n° 7, juillet 1930, p. 226. — Que le Dr Max Henríquez Ureña veuille bien trouver ici l'expression de notre reconnaissance pour l'amabilité avec laquelle il nous a prodigué d'utiles indications.

2. Le troisième Heredia aurait été celui qui publiait en 1897 à Marseille un petit recueil poétique et dont il est sommairement question dans le volume cité de M. Ibrovać, p. 9, n. 2.

3. *La literatura cubana. Bosquejo histórico*, por Max Henríquez Ureña, IX, dans *Archipiélago*, an. I, n° 7. Santiago, 30 novembre 1928.

4. Dans la *Colleccíón de Libros Cubanos*, dirigée por le Dr Fernando Ortiz.

5. *Orto, revista de difusión cultural*, an. XIX, n° 5, mai 1930, p. 145-147, et n° 8-9, septembre 1930, p. 246-248. Deux groupes de 4 sonnets : *Sur un marbre brisé, Sur le livre des Amours de Pierre de Ronsard, Soleil couchant, Fleur séculaire; Jason et Médée, La naissance d'Aphrodite, L'esclave, L'oubli.* Ces deux premiers choix ne sont-ils pas significatifs?

vers castillan que Francisco Contreras préconisait pour cet emploi. Qu'on en juge par cet exemple :

SOBRE EL LIBRO DE LOS « AMORES » DE RONSARD.

Grabó más de un amante sobre virgen corteza,
Antaño, en los jardines de Bourgueil, más de un nombre;
Bajo el plafón de oro del Louvre, más de un hombre
Tembló ante una sorisa plena de gentileza.

¿Qué importa? Ya murieron del todo. Su tristeza
O su ventura, nadie cantó. Mas no os asombre :
No se afanó ninguno por alcanzar renombre
Más allá de la tomba que hoy cubre la maleza.

Todo muere : Casandra, Helena y tú, María.
Insensible ceniza vuestro cuerpo sería
— Lirios y rosas tienen fragrancia transitoria —

Si Ronsard, junto al Sena o junto al Loira rubio,
No os tejiera en la frente, en inmortal connubio,
Con el mirto de amores el laurel de la Gloria.

* * *

Les *Trophées* et les *Conquérants de l'or* n'ont pas été seulement commentés et traduits en castillan. Ils ont été aussi imités. Et l'enquête que l'on pourrait mener pour analyser et mesurer l'influence poétique de Heredia dans les pays de langue espagnole conduirait plus loin que dans la péninsule ibérique, plus loin qu'à Cuba. C'est dans toute l'Amérique latine que l'on pourrait trouver des poètes façonnés par le maître du Parnasse. M. Ibrovać mentionne, parmi les disciples de Heredia, Geroni Zanné, écrivain originaire de Barcelone. Il y en a beaucoup d'autres : disciples plus ou moins partiels, plus ou moins fidèles.

Voici Julián del Casal, un Cubain mort à trente ans en 1893, l'année même de la publication des *Trophées*. Sa poésie porte le reflet de ses admirations qui allèrent successivement à Baudelaire, à Verlaine, à Samain; mais plus d'une fois il emprunta sa facture, sinon son inspiration, à son compatriote établi à Paris. Voici encore Ruben Darío, Nicaraguais qui ap-

partient à toute l'Amérique et un peu à la France. Il incarne et résume en lui l'évolution de la poésie française au XIX^{e} siècle; mais entre ses débuts romantiques, marqués par son premier livre (*Azul*), et sa fin verlainienne, il fut un moment attaché au modèle de Heredia et fortement parnassien.

Plus près de nous, vivants et bien vivants, Leopoldo Diaz et Guillermo Valencia marquent de manière durable le même attachement. L'Argentin Diaz reste fidèle à l'art un peu sévère mais précis de ses *Bajos relieves*, son premier volume paru en 1895 et composé uniquement de sonnets dont quelques-uns sont dignes des *Trophées*. Dans la mesure où les classifications européennes conviennent à des poètes d'Amérique et qui se donnent volontiers le nom de modernistes, on peut dire que le Colombien Valencia est lui aussi un Parnassien. Sans doute tient-il plus de Leconte de Lisle, dont il a le caractère dédaigneux, et de Louis Ménard dont il partage le paganisme hellénisant. Mais par certains côtés son art rappelle encore, avec moins d'éclat et plus d'harmonie, celui de Heredia.

Cette rapide excursion à travers la poésie contemporaine des pays latins d'Amérique prouve que les symbolistes de 1893 s'illusionnaient un peu en déclarant la doctrine du Parnasse morte et enterrée. Les *Trophées* ont pu apparaître comme un chant du cygne. Ce chant a provoqué dans la critique du Nouveau Monde plus qu'un murmure d'approbation. Il se prolonge encore dans la poésie d'outre-océan en échos harmonieusement fidèles.

Henri BÉDARIDA.

LE ROMAN RUSSE

ET

LA LITTÉRATURE HISPANO-AMÉRICAINE

Le problème des influences dans l'étude de la littérature hispano-américaine est complexe et dangereux. Toute affirmation, pour mesurée qu'elle soit, se heurte, de la part des écrivains visés, à des protestations ardentes et d'autant plus sincères que l'influence inconsciemment subie a été plus forte. Une littérature peut être spontanée dans son essence, mais les genres littéraires, toujours plus ou moins artificiels, ne le sont point, et tout mouvement de l'esprit suppose une filiation dans le temps ou dans l'espace.

Lorsqu'il s'agit de la poésie hispano-américaine au XIX^e siècle, qui est une chose achevée, cette filiation est facile à définir, car on connaît les noms des poètes dont la voix fut entendue en Amérique latine : Espronceda et Becker pour l'Espagne, Byron pour l'Angleterre, Leopardi pour l'Italie, Heine pour l'Allemagne, mais surtout, absorbant et impérieux, Victor Hugo et, après lui, Baudelaire, Verlaine, Samain, Leconte de Lisle et Heredia. Il n'est point dans toute la poésie sud-américaine du XIX^e siècle un seul poème qui, par des liens subtils, ne se puisse rattacher à l'œuvre de l'un de ces poètes.

Pour le roman, né sous le signe de Zola dans les dernières années du siècle et dont le développement s'est accompli à une époque où la prééminence du roman français n'était point discutée, il n'a pu, malgré le contact récemment établi entre les esprits du Nouveau-Monde et la littérature universelle, se dégager de l'influence française.

Cette influence pourtant on la nie. Le célèbre romancier argentin Manuel Galvez, qui, à notre avis, est de ceux qui ont le plus profondément subi l'influence de Zola, est le premier à se révolter. « Il est vrai, dit-il, que nous avons demandé des leçons à la France, que nous lui avons emprunté sa technique et sa forme, et cela parce qu'en France le roman avait atteint une perfection inégalée, mais ce sont là vêtements que nous drapons à notre manière sur nos romans qui sont purement américains. ».

Manuel Galvez aurait raison si le fond des romans américains gardait un accent original, ne se pouvant confondre avec aucun autre. La réalité est un peu différente. Et, si nous lui accordons, en effet, que ce qui marque une littérature d'un sceau personnel est avant tout la sensibilité de ses écrivains, nous sommes bien obligés de maintenir que, dans la plupart des cas, les romanciers d'Amérique se sont efforcés d'adapter leur pensée à la sensibilité autant qu'à la culture française.

Or, chose singulière, cette sensibilité américaine est beaucoup plus voisine de la sensibilité russe que de la sensibilité française. L'âpre mélancolie des plaines, le fatalisme désespéré du gaucho, l'indiscipline même des caractères qui poussent l'amour de l'indépendance jusqu'à l'anarchie intérieure, tout concourt à façonner les cœurs à la ressemblance des cœurs russes ou, tout au moins, de l'image que nous nous en formons d'après leur littérature. Ce qu'il y a de plus américain en Amérique latine, le folklore, la chanson populaire, la déchirante mélodie que le gaucho dans la solitude pampéenne et l'Indien dans les Andes accompagnent l'un de sa guitare, l'autre de sa « quena », tout cela s'apparente étroitement à ce que nous offre la vieille Russie, et la tristesse nostalgique qu'éveille en nous le *Chant des Hâleurs de la Volga*, nous la retrouvons toute entière dans les *Milongas*, les *Tristes*, les *Yaravis* et les *Saudades*.

Il semblait donc naturel qu'un jour le roman hispano-américain par quelque côté rejoignît le roman russe, et il était naturel aussi, qu'issu de la littérature française, il allât au-devant du romancier russe auquel la France a donné la première place : Dostoievsky.

Sans doute, l'influence des romanciers russes a-t-elle été limitée; connus seulement à travers les traductions françaises et dans la mesure où la France leur faisait écho, ils n'ont agi que sur certains individus prédisposés, et cela de façon accidentelle, alors que leur formation d'écrivains était acquise. Ils n'ont pas agi sur les masses qui les ignoraient et n'ont point contribué à la formation de l'esprit américain.

D'autre part, si les romanciers russes présentent des caractères, des sentiments tantôt élémentaires et violents comme ceux du gaucho, tantôt inquiets et presque anarchiques, comme ceux des fils oisifs d'émigrants trop vite enrichis, des intelligences dépourvues d'équilibre, mais enivrées de leur demi-culture opposée à l'ignorance paisible et satisfaite d'une société pratique, toutes choses facilement assimilables, leur art, en revanche, ou plutôt leur « manière », confuse et chargée, demeure trop éloignée de celle des écrivains latins d'Amérique qui depuis un siècle demandent des leçons à la clarté française, pour que ceux-ci puissent constamment les prendre pour modèles.

Il est un cas pourtant dont l'étude nous permettra d'entrevoir ce que cette influence aurait pu devenir si elle avait trouvé un terrain plus propice, c'est le cas d'un roman de l'illustre Uruguayen Carlos Reyles, l'un des meilleurs romans publiés en Amérique latine : *la Race de Caïn*[1].

Cacio et Guzman, les deux personnages centraux de ce livre admirable, velléitaires, inquiets, dévorés d'ambition, mais se sachant impuissants à les réaliser, haineux et sans volonté, accusant l'univers de leur misère morale, dont ils font un perpétuel sujet d'analyse et, finalement, cherchant à dégager leur personnalité, par un acte violent, destructeur et stérile, sont les proches parents de Raskolnikoff de *Crime et Châtiment*.

Leur psychologie maladive, leur pathologie, pourrait-on dire, est construite sur le même plan et disséquée par des procédés identiques.

Cacio, fils d'un petit cabaretier, a été élevé — déclassé par

1. *La Race de Caïn* de Carlos Reyles; traduction de M. Francis de Miomandre (Albin Michel, éditeur).

en haut — par les soins de Crooker, propriétaire riche, sain et travailleur, d'esprit pratique et parfaitement droit. Sorte de Julien Sorel, sans volonté, sans indulgence, plein d'amertume, de ruse et d'une bassesse d'âme irrémédiable, consciente et dont il souffre, Cacio s'éprend, sincèrement et par calcul à la fois, de Laure, la nièce de Crooker, et lorsqu'enfin elle épouse son cousin Arthur qui toujours humilia Cacio, celui-ci, pour se délivrer de ses tourments, l'empoisonne le soir des noces.

Guzman, artiste « raté », est le gendre de Crooker. Il a épousé Amélie, caractère bourgeois qu'il rend responsable de son impuissance. Lorsqu'il retrouve une femme jadis aimée, « la Taciturne », et qu'il quitta d'une manière infâme, par lâcheté, il croit que dans cet amour retrouvé il puisera la force de se libérer; il n'y puise que la force de haïr davantage sa femme et, par contre-coup, le désir de s'évader par un double suicide, auquel la Taciturne consent. Il la tue, mais n'a pas le courage de se tuer ensuite et rejoint Cacio en prison.

Comme dans *Crime et Châtiment*, toute la démarche psychologique de ces deux âmes, qui se croient maudites parce qu'elles sont faibles, est minutieusement étudiée jusqu'au moment où, par le crime, elles tenteront de s'ouvrir une route nouvelle. Le crime lui-même, l'acte violent et libérateur, qui d'ailleurs aurait pu être différent, achève le livre brusquement, sur une double défaite apparente, mais en réalité sur la double victoire de ces êtres sur eux-mêmes.

L'analogie entre les deux romans, le russe et l'uruguayen, est extérieurement évidente, mais le sens philosophique des deux livres est, lui aussi, le même : et c'est pour certains êtres sans direction la nécessité d'un acte violent, disproportionné à leurs forces, et régénérateur, qui a pour point de départ une idée : l'idée des droits de l'individualité. Cet acte paraît irréfléchi dans le moment où il se produit, mais il est l'aboutissement inéluctable de toute une vie qui ne fut qu'un long débat stérile et douloureux. S'il en était autrement, si cet acte était le fait d'un impulsif, on n'en pourrait espérer aucune conséquence; il faut, pour qu'il garde sa marque de « sur-action » rénovatrice ou libératrice, qu'il épuise en une fois toutes les forces mauvaises accumulées dans l'être, et même les dépasse,

qu'il produise enfin, chez les êtres incapables d'une évolution, cette révolution soudaine, dont l'éblouissement rejettera dans l'ombre tout le passé détesté dont ils étaient esclaves.

Sans doute, Cacio et Guzman sont-ils des anormaux de la race de Raskolnikoff; comme lui ils éprouvent des désirs en disproportion avec leurs possibilités, et vainement l'intensité de leur vie secrète absorbe-t-elle toutes leurs facultés; mais ce qui accuse encore ce déséquilibre, c'est qu'ils se trouvent sertis dans une société où l'intelligence ni la sensibilité ne comptent. Les êtres qui les entourent, hommes d'action et femmes sans culture, physiquement sains et moralement nuls, les méprisent et n'éveillent en eux que mépris. C'est ainsi que Cacio dira, parlant d'un personnage secondaire : « Il a les trois qualités nécessaires pour réussir dans ces ridicules petites républiques : l'esprit borné, l'audace et la dignité de l'âne. » Il dit aussi : « La félicité des autres m'irrite comme une injustice... j'éprouve un orgueil satanique à le dire : les ratés, ceux qui désirent tout sans rien obtenir, ceux qui sentent croître en eux la rage des fils de Caïn, sont mes frères. »

Mais il n'ignore point que ce n'est que par manque de volonté, par inquiétude qu'il est impuissant. Et, tout comme Guzman et comme Raskolnikoff, il ne trouvera d'apaisement et ne sera délivré de ses remords qu'une fois son crime accompli, parce qu'il aura enfin le sentiment d'avoir « joué sa carte ».

« Tranquillité bienfaisante! Calme doux! écrit-il de sa prison à Guzman. Enfin je puis vivre sans puérils scrupules, sans faux devoirs, délivré! Les hommes comme vous et moi ne peuvent que détruire parce qu'ils portent en eux le germe du doute et de la négation. »

Ce sont bien là des frères de Raskolnikoff, quoiqu'ils s'en défendent et que Cacio écrive : « Au moment de commettre le crime j'agissais avec une parfaite conscience de ma perversité, mais j'étais porté par la secrète conviction que *cela était nécessaire*. »

L'acte nécessaire ! L'acte de puissance momentanée qui aura pour effet la rupture des liens qui rattachent un être à son passé et lui permettra de continuer à vivre, c'est là l'essentiel

de la philosophie de Dostoievsky et que l'on retrouve intact chez Reyles. Et cet acte est amené par un processus identique, jusqu'à et y compris la phase d'inertie morale qui précède immédiatement la sur-action.

Que Reyles ait subi fortement l'influence de Dostoievsky et que, dans ce cas particulier, cette influence ait été particulièrement féconde, cela paraît évident. On pourrait même penser que, si Reyles n'avait pas lu *Crime et Châtiment*, il n'aurait pas écrit *la Race de Caïn*. Il est possible cependant, et c'est ce qui permettrait à Reyles de nier cette influence avec une apparence de vérité, que son livre ait été conçu et ses personnages choisis en dehors de Dostoievsky, dans la simple réalité. Mais il reste ce fait frappant que *la Race de Caïn* ressemble plus à *Crime et Châtiment* qu'à aucun autre livre de Reyles. Pour tout dire, c'est un livre unique, tant par sa conception que par sa réalisation, non seulement dans l'œuvre de l'écrivain uruguayen, mais dans la littérature hispano-américaine.

Consciente ou non, l'influence de Dostoievsky paraît ici indéniable, mais elle n'est pas unique. Nous ne parlons pas des traces de romantisme qui subsistent dans la *Race de Caïn* et ne se retrouvent pas au même degré dans *Crime et Châtiment*, mais de l'influence de Stendhal, qui est nettement marquée non seulement dans les caractères et dans les réactions amoureuses, mais encore dans les méthodes d'analyse et d'introspection. Il n'est pas jusqu'à Cacio qui ne figure assez bien un Julien Sorel avorté.

Psychologiquement, d'ailleurs, les personnages de Stendhal, Dostoievsky, Reyles sont les expressions d'une même idée. Ce sont tous des êtres qui, après de longs tourments intérieurs se trouvent devant une impossibilité de vivre qui les contraint à un acte violent, en contradiction formelle avec leur conduite antérieure, et qui, moralement, les renouvelle. Leur réaction, une fois l'acte commis, est la même et chacun dans sa prison éprouve enfin une sensation de liberté et de paix, parce qu'ils se sont en une fois délivrés de l'ennemi qu'ils portaient en eux-mêmes.

Ce sont des êtres tels que, placés dans une société hostile, ils ne trouvent pas leur équilibre et, pour échapper au ma-

laise insoutenable que leur cause l'instabilité, bondissent dans l'inconnu.

Pour définir clairement le jeu des influences, il faudrait donc d'abord se demander quelle est la part de Stendhal dans *Crime et Châtiment*, et l'on arriverait alors à poser la question d'une manière un peu différente : Reyles a-t-il subi directement l'influence de Dostoievsky, ou bien, disciple de Stendhal, ayant rencontré autour de lui des caractères, des sentiments, un sujet qui s'apparentent aux conceptions de l'écrivain russe, est-il par des voies analogues parvenu à des résultats identiques?

La vérité semble être que, de même que Dostoievsky a reçu l'empreinte de Stendhal, Reyles, préparé par Stendhal, a reçu l'empreinte de Dostoievsky.

Mais il fallait, pour que subsistât dans la *Race de Caïn* cette originalité qui nous frappe et qui en fait un des livres les plus importants de la littérature hispano-américaine, que Reyles fût de taille à recevoir cette double influence, à l'assimiler et à la dissoudre dans l'expression personnelle d'une sensibilité purement américaine.

Il ne l'a fait qu'une fois et nul après lui ne l'a tenté.

Il serait donc imprudent d'en conclure que le roman russe exerce en Amérique latine une influence vivante. Tout au plus pourrait-on affirmer que, si elle s'exerçait, elle serait féconde, grâce aux analogies qui existent entre les thèmes, les paysages et la sensibilité que la vieille Russie et la jeune Amérique offrent à leurs écrivains qui, les uns et les autres, ont demandé leurs premières leçons aux mêmes maîtres français.

Max Daireaux.

VARIÉTÉ

UNE TRADUCTION INÉDITE DE PAUL VALÉRY EN ESPAGNOL
FRAGMENT DE LA *JEUNE PARQUE*[1]

La Joven Parca

¿Quién llora, sino el viento, simple, sobre esta hora
A solas, con diamantes extremos?... ¿Mas quién llora,
Tan cerca de mí mismo cuando brotan mis lágrimas?

Esta mano, mi rostro, sólo sueña rozar :
Abandonada dócil a un designio profundo,
De mi flaqueza espera la lágrima que vierta,
Y que de mi destino lentamente apartado
Lo más puro, en silencio, aclare un pecho en duelo.
La oleada murmúrame la sombra de un reproche,
O levanta de abajo, entre filos de roca,
Como vencida cosa con amargor bebida,
Un rumor de querella y de acongojamiento...

¿Qué haces tú, erizada, y qué tú, mano yerta,
Y qué estremecimiento de hoja ida persiste
Entre vosotras, islas de mi desnudo seno?
Yo cintilo, al unísono de ese cielo ignorado...
Brilla el racimo inmenso en mi sed de desastres.

1. Nous devons à l'obligeance de M. Mariano Brull, écrivain et poète cubain du talent le plus délicat, de pouvoir offrir à nos lecteurs ce fragment de la traduction de *la Jeune Parque*, à laquelle il travaille en ce moment. L'auteur nous prie de bien souligner qu'il ne s'agit que d'un premier état et que son texte définitif comportera certainement des variantes. Ce serait, pour une théorie de la traduction, un document d'une singulière valeur que le tableau de toutes celles que M. Mariano Brull a successivement apportées à la version infiniment diligente, adroite et par endroits tout à fait heureuse, qu'il vient de publier du *Cimetière marin*. — *El Cementerio marino*, poema de Paul Valéry, versión castellana de Mariano Brull. Paris, 1930, Librería española de Léon Sanchez Cuesta.

Forasteros omnímodos, inevitables astros
Que hacéis lúcido, sobre lo temporal lejano,
Yo no sé qué de puro, de sobrenatural;
Vosotros, que del hombre en lágrimas fundís
Los soberanos raptos, las invencibles armas,
Y los vislumbramientos de vuestra eternidad;
Ante vosotros, trémula, sola, fuera del lecho,
— Sobre el escollo al que mordió la maravilla, —
A mi pecho interrogo ¿ que dolor lo desvela,
Qué crimen en mí misma o por mí consumado?...
... O si me sigue el mal de algún sueño recluso,
— Cuando en el soplo vuela el oro de la lámpara —
Con mis espesos brazos en torno de mis sienes,
¡ Largo tiempo esperé de mi alma los destellos!

¡ Toda!... Mas toda mía, y de mi carne dueña,
Pasmando a un calofrío su latitud extraña,
Desde mis blandos lazos, suspendida a mi sangre,
Yo me miraba verme, sinuosa, y doraba
De mirada en mirada, mis bosques más profundos.

Mordida de una sierpe, por allí la seguía.

Mariano Brull.

NOTES ET DOCUMENTS

NOTES POUR L'HISTOIRE DES RELATIONS INTELLECTUELLES ENTRE L'AMÉRIQUE DU SUD ET L'EUROPE

I. — Voltaire et les affaires sud-américaines

Le gouverneur de Buenos-Ayres, au dire d'un capitaine espagnol, devint le rival de Candide dans les bonnes grâces de M^lle^ Cunégonde; et il ne faudra pas moins que l'habileté de Cacambo, plus une gratification de deux millions au Señor Don Fernando d'Ibaraa y Figueora, pour arracher la belle Westphalienne à ce personnage officiel...

Il est probable que, si Voltaire a tenu, en 1758, à faire figurer dans son fameux roman ce pays réel d'Argentine à côté du Paraguai et du légendaire Eldorado, c'est en raison de préoccupations dont sa correspondance donne le détail, et qui font partie de ses curiosités mi-pratiques et mi-désintéressées. C'est en effet, comme si souvent dans la vie de Voltaire, la « spéculation » qui attire vers de lointaines contrées l'attention de ce grand curieux, devenu sédentaire pour raisons de santé. Les Gilly, négociants saint-gallois devenus genevois, et dont il est question dans la correspondance diplomatique de l'époque, intéressent l'hôte de Monriond, vers le milieu du siècle, au fret d'un navire nolisé[1] par eux : il s'agit d'un bateau marchand qui s'appelle *le Pascal*. Or, au cours des premières opérations militaires de la métropole contre ses colonies, le gouvernement espagnol trouve expédient de transformer en un transport de guerre ce pacifique bâtiment au nom janséniste. Dès le 8 janvier 1756, avec la malice qu'on devine, Voltaire signale à son ami d'Argental cette singulière métamorphose. « Il est bien juste que Pascal aille combattre les jésuites; mais ni vous ni moi ne paraissions faits pour être de la partie. » Peu à peu, la cocasserie de cette rencontre lui paraît surtout plaisante. Il écrit à M^me^ de Lützelbourg, le 12 avril :

« Le roi d'Espagne envoie quatre vaisseaux de guerre contre les

1. On sait que *la Princesse de Babylone* (vers le milieu du chap. VII) fait entrer ce mot, d'abord synonyme de *louer*, dans l'usage français.

révérends pères [du Paraguai]. Cela est si vrai que moi, qui vous parle, je fournis ma part d'un de ces quatre vaisseaux. J'étais, je ne sais comment, intéressé dans un navire considérable qui partait pour Buenos-Ayres ; nous l'avons fourni au gouvernement pour transporter des troupes; et, pour achever le plaisant de cette aventure, ce vaisseau s'appelle *le Pascal;* il s'en va combattre *la morale relâchée*... »

Dès ce moment aussi, et sans doute pour des raisons pratiques, Voltaire semble avoir à Buenos-Ayres un correspondant. Car il mande au duc de Richelieu le 16 avril 1756, en unissant ici ses deux ou trois préoccupations maîtresses de l'heure :

« Je songe assez tristement aux choses de ce monde. J'ai reçu de Buenos-Ayres le détail de la destruction de Quito : c'est pis que Lisbonne. Notre globe est une mine...

« Vous savez que les jésuites du Paraguai s'opposent très saintement aux ordres du roi d'Espagne. Il envoie quatre vaisseaux chargés de troupes pour recevoir leur bénédiction. Le hasard a fait que je fournis, pour ma part, un de ces vaisseaux dont une petite partie m'appartenait. Ce vaisseau s'appelle *le Pascal.* »

Les « lettres que je reçois de Buenos-Ayres » figurent encore dans une missive du 26 avril; celles « de la Vera-Cruz et de Lima » dans une lettre du 26 octobre 1757; enfin une lettre à M. Gilly, en 1764, commente sans brièveté, en réponse à une relation qui a dû être longue, l'affaire de la Compagnie des Indes, de Dupleix, etc. : ce qui témoigne, de la part des armateurs en question, d'une variété d'intérêts fort complexe.

Dans le même temps, *l'Essai sur les mœurs* consacrait, aux *Jésuites au Paraguay*, un chapitre important, et renseignait le public européen — autrement que par des récits de missionnaires — sur ces singulières théocraties sud-américaines : ce sont celles-ci qu'à son grand dam Candide va découvrir, et l'on serait curieux de connaître les informateurs locaux auxquels Voltaire fait allusion.

Quant à sa commandite, elle finit mal, puisque, le 4 mars 1767, le seigneur de Ferney doit alerter Florian et le prier d'intervenir auprès de son beau-fils, d'Hornoy, conseiller au Parlement, devenu le neveu de Voltaire :

« Les Gilly m'ont fait pis; leur banqueroute est forte. Je serai fort obligé à monsieur le cadi s'il fait agir vigoureusement le procureur boiteux dans mon affaire contre les Normands. »

Il semble que Voltaire ait dû passer aux profits et pertes sa commandite sud-américaine : du moins la littérature ne souffrit pas du dommage, puisque plusieurs chapitres de *Candide* sont liés à la mésaventure.

II. — Un romantique français au Brésil : Aimé de Loy (1798-1834)

Le 5 mai 1827, Alfred de Vigny tenait à remercier son confrère A. Soulié, rédacteur en chef de la *Quotidienne*, au sujet d'un article aimable consacré à *Cinq-Mars* par un journal dont le titre était — presque à l'excès — tout un programme. *L'Indépendant, journal de la France provinciale*, se disait l'organe de l' « Académie provinciale », fondée l'année précédente à Lyon par Aimé de Loy. Les vicissitudes de cette entreprise de décentralisation (à laquelle adhérèrent Lamartine et Hugo en même temps que l'auteur de *Cinq-Mars*) ont été signalées à propos du régionalisme lyonnais[1]. Ce qu'on voudrait rappeler ici, c'est la destinée aventureuse de l'audacieux qui prétendait opposer délibérément la province à Paris.

Aimé de Loy s'est si souvent proclamé le fidèle admirateur de Chateaubriand, qu'on peut supposer dans son cas un effet de l'exotisme américain de ce grand voyageur. Qu'*Atala* et d'autres pages colorées aient dirigé vers l'Amérique la rêverie et l'inquiétude de cet « enfant du siècle », voilà qui ne semble pas douteux, même si ce fut vers l'hémisphère austral que, pour son compte, il fit voguer sa barque. Son œuvre poétique comprend, entre autres indices qui s'ajoutent à ses propres déclarations, des saluts lyriques à Chateaubriand : que le départ de celui-ci pour Rome soit célébré le 1er octobre 1828, ou que le retour se trouve glorifié le 19 avril 1829; que, le 15 octobre 1831, le bannissement volontaire de l'écrivain soit déploré, « le pur chantre d'Eudore » demeure évidemment l'objet d'une admiration inébranlable.

La notice insérée par A. Couturier en tête du recueil posthume *Feuilles au vent*[2] permet de reconstituer le peu qu'on sait de ce poète *à la suite* qui est à d'autres égards une sorte de précurseur. Né en 1798 à Planche-Bas, près de Lure (Haute-Saône), considérant « nos Vosges » comme son décor natal, élevé chez le curé de Steinbach en Haute-Alsace, puis au lycée de Besançon dont il s'évade pour aller dans le Midi à la découverte, cet adolescent impatient est ramené au bercail, termine à Dijon, puis à Strasbourg et Toulouse, ses études secondaires et ses cours de droit. Il épouse en 1819 la nièce de Michaud de la *Quotidienne;* régisseur d'une papeterie à Luxeuil, il y perd sa petite fortune et s'embarque alors pour Rio.

1. Ernest Dupuy avait, de ce point de vue, attiré sur A. de Loy l'attention de C. Latreille et M. Roustan, qui publiaient dans la *Revue d'histoire de Lyon* leurs études sur la décentralisation lyonnaise (cf. 1904, t. III, p. 319).
2. Paris, 1840.

Ce poète est polyglotte et bientôt, nous dit-on, « le portugais devint sa langue favorite ». Aussi, lié dès son arrivée avec le jeune don Pedro, peut-il fonder *A Estrella Brasileira*, journal favorable à l'autonomie du pays et qui a sa part dans l'avènement de don Pedro le 12 octobre 1822 : la croix de commandeur de l'ordre du Christ, la dignité de « gentilhomme de la chambre » de l'empereur constitutionnel récompensent ses efforts[1]. Il est lié avec les plus notables représentants de l'ordre nouveau — au point de porter ombrage, malgré son insouciance de poète, à des adversaires politiques. Le 15 juin 1824, il est de retour au Havre, après une délicieuse escale aux Açores.

Que sont devenues les « mélodies portugaises qui le placèrent au premier rang des poètes de sa patrie d'adoption[2] »? C'est affaire à l'histoire littéraire de ce jeune pays de nous renseigner à ce sujet. Quant à l'évocation du Brésil dans les vers *français* d'Aimé de Loy, elle paraît assez pâle à un lecteur du xx^e^ siècle : on sait que, plus lente que celle de la prose, l'éducation exotique de la poésie française est fort loin de satisfaire les exigences qu'on peut avoir en fait de couleur locale. Du moins avons-nous là une des premières évocations en vers français d'un admirable paysage sud-américain : faut-il s'étonner qu'en 1825 elle ne soit pas très saturée de réalisme?

« Voilà bien la cité reine du jeune Empire,
Voilà l'heureux séjour qu'appellent mes regrets!
Ces sites ravissants, ces rochers, ces forêts,
Les églises, les forts, les îles parfumées
Sur une mer d'azur comme avec art semées,
Cet arc audacieux qui du sein des coteaux
Apporte dans nos murs le bienfait de ses eaux,
Ce ciel encor plus doux que le ciel d'Ausonie,
Tout renaît embelli d'une grâce infinie!...

Voilà ce Passeïo, magnifique jardin
Où j'allais respirer les parfums du matin;
C'est là que dans le flot qui se brise au rivage
De nos destins errants je retrouvais l'image.

Salut, monts couronnés d'éternelle verdure,
Forêts vierges, mer close, admirable nature!

1. D'où la méprise du Catalogue des imprimés de la Bibliothèque nationale, qui consacre *deux* articles à Aimé de Loy, n'attribuant pas au poète des *Feuilles au vent* la pièce *le Brésil, épître à Messieurs Adrien, Félix et Théodore Taunay*, par M. le commandeur Joao de Loy. Rio de Janeiro, 1825.

2. Rastoul, dans l'*Écho de Vaucluse*.

Brésil! que pour jamais à tes destins lié,
Je cultive en ton sein les arts et l'amitié! »

Il s'agit, dans cette *Épître au Brésil* datée de Paris, *1er septembre 1824*, d'un souvenir, d'un élancement d'imagination, et non d'une impression directe : on peut se demander si la nature de notre poète n'était pas ainsi faite que la France était surtout présente à lui lorsqu'il était loin d'elle, alors que le magnifique Brésil vécut dans son imagination quand il lui eut dit adieu. Ainsi s'expliquent des invocations qui se font pendant et se croisent dans son œuvre :

« Et souvent au Brésil, assis sur le rivage,
Je pleurais à l'aspect des nues! »

Peut-être par l'attrait de la rime, l'impression nostalgique est fréquente dans ses souvenirs d'Amérique :

« Me voici dans Rio, mon volontaire exil,
Rio, fille du Tage et mère du Brésil...
Pourquoi me rappeler ce beau ciel du Brésil,
Et me parler ainsi de mon brillant exil?... »

Sa vie errante après son retour n'est plus, ici, de notre ressort. Elle promène le poète de Luxeuil, où il retrouve sa femme et ses filles, à Paris, où la prison pour dettes l'héberge quelque temps; il voyage à pied en Angleterre, en Suisse, se fixe un moment à Lyon où l'on a vu sa principale initiative, puis à Saint-Étienne et à Douai :

« Le cœur toujours rempli de vœux inépuisables,
Je vais comme le Rhin me perdre dans les sables,
J'erre de cités en cités. »

Une fièvre cérébrale, le 26 mai 1834, enlève le poète vagabond — le libère plutôt, disent ses amis, des entraves qu'il a toujours subies avec tant d'impatience. Il est oublié, après avoir eu cette singulière bonne fortune de devoir plus d'une fois, à ses initiales A. de L., la chance d'être pris pour A. de Lamartine et de recevoir des compliments pour des pièces qu'on jugeait dignes du pseudo-homonyme; il a eu l'honneur d'être pleuré par Mme Desbordes-Valmore, qu'il avait connue à Lyon :

« Et moi, qui vis vos yeux pleins d'ardente lumière,
Devant mon jour obscur passer comme un flambeau,
Mais faible, destinée à mourir la première,
Me voilà donc vivante et lisant cette pierre
D'un précoce tombeau! »

III. — Emmanuel Liais,

observateur franco-brésilien des conflits intellectuels

« Observateur » est, sans calembour, le terme qui convient pour désigner un auteur à qui son séjour hors de France, et sans doute sa pratique du Nouveau Continent, permirent de voir plus clair dans les arguments mis en circulation, en 1870-1871, à propos de la défaite de la France. Il s'agit d'un élève de l'Observatoire de Paris[1], né à Cherbourg en 1828 et qui, élève et bientôt astronome-adjoint en 1854 (au traitement de 2,000 francs), devient en février 1857 « directeur-adjoint » de cette institution. Le directeur en est Le Verrier, de qui le caractère difficile rend la vie dure à un homme qui avait sans doute, pour son compte, une personnalité assez accusée. Ainsi s'explique l'expatriation de ce savant : directeur de l'Observatoire impérial de Rio de Janeiro, chargé de missions dans l'intérieur d'une contrée dont la reconnaissance géographique offrait encore tant à faire, Em. Liais semble avoir joué dans son pays d'adoption un rôle scientifique de premier ordre. La fin de sa carrière en France nous fait retrouver l'auteur de *l'Espace céleste* comme maire de Cherbourg, et, en 1884, il a même quelques difficultés avec l'amiral directeur de l'Observatoire de Paris.

C'est « par ordre du gouvernement impérial du Brésil » qu'il devait publier en 1872, à Paris (Garnier frères), le beau volume intitulé *Climats*, *Géologie*, *Faune et Géographie botanique du Brésil*, avec une carte physique du Brésil oriental dressée par lui.

Le livre curieux que son expatriation lui permit d'écrire s'intitule : *Suprématie intellectuelle de la France : réponse aux allégations germaniques* (Paris, Garnier, 1872). C'est le cri de douleur et d'espoir d'un bon citoyen, à qui se sont révélés certains aspects nouveaux de la lutte où son pays vient d'avoir eu le dessous. Il le publie quelques mois après son retour en France, et sa préface, datée de décembre 1871, porte la marque des préoccupations du jour. Laissons la parole au directeur de l'Observatoire de Rio pour connaître les expériences que le Brésil lui permit de faire :

« J'étais absent de l'Europe et en voyage scientifique depuis plusieurs années, et je parcourais pour la seconde fois, en revenant de

1. Renseignements dus à l'obligeance de M. Lobstein, bibliothécaire de l'Observatoire de Paris. Ainsi que le personnage précédent, Emmanuel Liais semble manquer dans l'ouvrage de M. de Lima-Barbosa, *les Français dans l'histoire du Brésil*, trad. C. Gazet. Rio et Paris, 1923.

l'intérieur des terres, le magnifique territoire du Brésil, quand j'eus connaissance de la déclaration de guerre entre la France et l'Allemagne. Peu après, dans la ville de Rio de Janeiro, j'appris la triste situation de ma patrie... »

Aussitôt se pose un grand problème :

« Bientôt, dans cette même ville, me parvinrent les nombreuses publications dans lesquelles les Allemands, enivrés par une victoire que la folie et le manque de décision des hommes du gouvernement français leur avaient rendue facile, se sont attribué la mission de régénérer la race latine sur laquelle ils ont lancé l'accusation de dégradation intellectuelle et morale... »

Le Brésil devient donc, aux yeux clairvoyants de ce savant, le champ clos d'une lutte *morale* toute nouvelle. « Dans une ville où la population mêlée renferme un nombre considérable d'étrangers de toutes les nations, où, par conséquent, arrivaient les journaux et les correspondances de tous les pays, il m'était facile d'observer l'effet produit... J'ai étudié avec soin cette impression, et j'en parlerai plusieurs fois dans le courant du livre. » Suivent seize chapitres concernant les tendances et dispositions qui s'affrontent, en dehors même des épisodes guerriers : il y a là, malgré quelque impétuosité assez compréhensible chez un vaincu de 1871, des vues d'une grande élévation et qui font honneur à la fois à l'ancien directeur de l'Observatoire de Rio et au pays qui lui avait permis de s'élever à sa manière « au-dessus de la mêlée » pour discerner les véritables aspects de celle-ci.

F. Baldensperger.

LES MARTYRS EN VERS ESPAGNOLS

Il existe à la Bibliothèque nationale de Mexico une traduction des *Martyrs* qui ne figure pas dans les bibliothèques parisiennes. C'est la suivante :

Los | Martires. | poema | del Vizconde de Chateaubriand, | puesto en verso | por el doctor D. Justo Barbacero. Tomo I. Mexico. *Tipografia de R. Rafael, a cargo de F. Escalante, calle de Cadena num. 13* | 1850 | 2 vol. in-16.

Elle n'a pas seulement le mérite de donner une preuve nouvelle de l'extrême diffusion des ouvrages de Chateaubriand; elle nous

montre aussi comment la question du merveilleux payen, et comment celle du poème épique en France, se posaient encore à une date aussi tardive que 1850 dans le Nouveau-Monde[1].

Le traducteur donne *les Martyrs*, en effet, comme une réponse victorieuse à ces deux questions. On se demande si la religion chrétienne peut nourrir l'épopée, au lieu du merveilleux payen; et ensuite, si le vers est un attribut essentiel de la poésie, ou s'il peut y avoir des poèmes en prose. Eh bien! Chateaubriand a nettement résolu la première difficulté. Les fables mythologiques qui défigurent la belle œuvre de Camoens ont disparu dans *les Martyrs*, et ont été remplacées par les miracles du christianisme. Quant à la seconde, *Télémaque* et *Gonzalve de Cordoue* avaient prouvé qu'il peut y avoir des poèmes en prose : cette démonstration a reçu une nouvelle force quand ont paru *les Martyrs*. Ceux-ci, en effet, ont toutes les qualités d'un poème épique et d'un poème parfait. S'il leur manque la beauté spéciale qu'aurait pu leur donner l'emploi du vers, ce charme absent est compensé dans l'original par l'harmonie de la prose.

Il est donc logique qu'on les traduise en vers. La traduction sera large, assurément; elle ne sera pas littérale : opération impossible à réaliser, étant donnée la différence du français et de l'espagnol. Mais enfin, ce sera une traduction en vers, répondant à la poésie intime des *Martyrs*. Car, encore une fois, les *Martyrs* sont une œuvre de poésie et le traducteur vante « las frases y periódos llenos, sonoros y con tal arte dispuestos que tienen cierta especie de medida poetica; sus sonidos son dulces y armoniosos como los de una bella y sublime poesia ».

D. Justo Barbacero n'a pas manqué d'envoyer sa traduction à Chateaubriand, qui lui a répondu par la lettre suivante[2] :

Paris, le 15 mars 1842.

Je sais à peine l'espagnol, Monsieur l'Abbé, et je ne puis juger que par une espèce d'instinct de votre belle poésie. Vous m'avez fait trop d'honneur en traduisant *les Martyrs*, et vous leur aurez donné dans votre noble langage ce qui leur manque dans mon humble prose française.

1. Notons que, dès 1816, *les Martyrs* avaient été traduits en vers portugais : *Os Martyres, ... poema de F. A. de Chateaubriand, traduzidos em verses portuguezes per Francisco Manoel.* Paris, Rey et Gravier, 1816, 2 vol. in-12.

2. D'après la date de la réponse de Chateaubriand, il s'agissait soit d'un exemplaire manuscrit, soit d'une édition antérieure dont nous n'avons pas trouvé trace.

Agréez, je vous prie, Monsieur l'Abbé, avec mes remerciements les plus sincères, l'assurance de ma respectueuse considération.

CHATEAUBRIAND.

Quant à la nature de la traduction, qu'on en juge en comparant le début des *Martyrs* avec les trois premiers octaves — puisque octaves il y a — de D. Juan Barbacero :

Je veux raconter les combats des chrétiens et la victoire que les fidèles remportèrent sur les esprits de l'abîme par les efforts glorieux de deux époux martyrs.

Muse céleste, vous qui inspirâtes le poète de Sorrente et l'aveugle d'Albion, vous qui placez votre trône solitaire sur le Thabor, vous qui vous plaisez aux pensées sévères, aux méditations graves et sublimes, j'implore à présent votre secours. Enseignez-moi sur la harpe de David les chants que je dois faire entendre ; donnez surtout à mes yeux quelques-unes de ces larmes que Jérémie versait sur les malheurs de Sion : je vais dire les douleurs de l'Église persécutée.

Et toi, Vierge du Pinde, fille de la Grèce, descends à ton tour du sommet de l'Hélicon ; je ne rejetterai point les guirlandes de fleurs dont tu couvres les tombeaux, ô riante divinité de la Fable, toi qui n'as pu faire du malheur et de la mort même une chose sérieuse ! Viens, Muse des Mensonges, viens lutter avec la Muse des Vérités. Jadis on lui fit souffrir en ton nom des maux cruels : orne aujourd'hui ton triomphe par sa défaite, et confesse qu'elle était plus digne que toi de régner sur la lyre.

CANTO I

I

Yo canto de guerreros las victorias
Que bañandose en sangre de inocentes
Dejaron conservadas sus memorias
En el terror y espanto de las gentes.
De dos esposos mártires las glorias
Y el triunfo que en sus muertes eminentes
Contra el abismo obtuvo el pueblo santo
Digno objeto serán de grave canto.

II

Musa celeste cuyo sacro aliento
Inspiró al vate de Albion divino;
Tú que en la soledad tienes asiento,
Y en el tabor habitas de continuo,
Desciende, ven, enseñame, el acento
Con que sobré Sion lloró el destino
El cantor de los Trenos, ó á porfia
Dame del Santo rey la melodia.

III

Y tú, Virgen del Pindo fabulosa,
Deidad de la mentira, cuya ciencia
De la muerte no ha sido poderosa
A hacer asunto serio; á competencia
Ven de la Musa sacra; y si engañosa
Algun tiempo agravaste su dolencia,
Si á abatirla llevaste tus deseos,
Aumenta hay con tu ruina sus trofeos.

A vrai dire, le mouvement n'est plus celui que Chateaubriand avait donné à son texte; et les vers, comme il arrive, suppriment la poésie...

Paul Hazard.

SENANCOUR ET UN VOYAGEUR AU BRÉSIL

LETTRES INÉDITES A FERDINAND DENIS

Les premières lettres de Senancour à Ferdinand Denis[1] sont de 1832. Leurs relations ont dû commencer vers la même

1. Ces lettres sont conservées à la bibliothèque Sainte-Geneviève, dont Ferdinand Denis fut administrateur général. Elles sont inédites, moins les fragments que j'indique et qui ont été publiés par Joachim Merlant dans son article sur *Senancour et Ferdinand Denis* (*Revue latine*, 1906).

Elles ont été communiquées par Ferdinand Denis à Sainte-Beuve au moment où ce dernier mettait la dernière main à *Chateaubriand et son groupe littéraire* (il parle d'*Obermann* dans la quatorzième leçon) et rendues à Ferdinand Denis en 1851 (cf. *Livre d'or de Sainte-Beuve*, 1904, lettres de Sainte-

date. Et aussitôt Ferdinand Denis, très serviable, très empressé, de s'entremettre auprès de Sainte-Beuve[1]. Rien de plus facile : ils sont tout proches voisins, Denis habitant au 21 de la rue Notre-Dame-des-Champs, Sainte-Beuve au 19. Le jeune critique a consacré, en 1824, aux *Scènes de la nature sous les tropiques* un de ses premiers articles du *Globe*. Ils sont camarades et avec cette nuance affectueuse, fraternelle, qui s'apprend vite au Cénacle. Sainte-Beuve lui dit « Mon cher Ferdinand », l'invite à partager chez sa bonne mère « un petit dîner simple et frugal » ou lui envoie trois parterres pour la troisième représentation d'*Hernani*[2].

Et notre Denis de trotter entre l'ermitage des Champs et la rue de la Cerisaie, un jour pour remettre à Sainte-Beuve une troisième édition de l'*Amour*, une autre fois pour apporter à Senancour un exemplaire des *Consolations*. C'est sur le bon Ferdinand que Sainte-Beuve, après avoir vainement usé son éloquence dans le petit jardin de la Cerisaie, décharge sa fureur toute littéraire quand Senancour, par des repentirs absurdes et des retouches maladroites, risque de défigurer l'immortel *Obermann* de 1804[3]. Et où Sainte-Beuve, qui

Beuve à Ferdinand Denis, 22 août 1849 et 31 août 1851, p. 374). Le dossier de Sainte-Geneviève porte ce titre : *Lettres de M. de Senancour*, de la propre main de Sainte-Beuve.

Senancour n'a daté aucune de ces lettres. Deux fois le cachet de la poste m'a permis d'assigner une date précise. A toutes Ferdinand Denis met une date d'année au crayon. Hélas! d'après des souvenirs souvent incertains. J'ai respecté son classement quand je n'ai pu faire mieux. Mais j'ai rectifié les erreurs manifestes. J'ai rétabli la date de 1832 ou 1833 pour la lettre II, datée de 1839 par Denis. La lettre VIII qui fait allusion à la mort de M^{lle} Denis doit venir après la lettre VII qui demande de ses nouvelles. Enfin la lettre XV qui, dans le recueil de Sainte-Geneviève, venait avant la lettre XIII, a dû être reportée après la lettre XIV, parce qu'elle fait allusion à la « perpétuelle absence de l'aimable élève de M. Arsenne » et qu'il n'est pas douteux que les condoléances de la lettre XIV se rapportent à ce deuil.

Il me reste à exprimer ma reconnaissance à l'aimable successeur de Ferdinand Denis, à M. Henri Girard qui m'a communiqué généreusement ce précieux dossier.

1. C'est le moment où Sainte-Beuve médite son article sur Senancour, qui paraît dans la *Revue de Paris* en janvier 1832, et la préface pour la deuxième édition d'*Obermann* (Abel Ledoux, 1833), préface datée du 18 mai 1833.

2. Lettres de Sainte-Beuve à Ferdinand Denis, dans le *Livre d'or de Sainte-Beuve*, p. 418-420.

3. *Livre d'or*, p. 399. La lettre de Sainte-Beuve n'est pas datée. Elle doit être de 1832, au plus tard du début de 1833, puisque Ledoux, l'éditeur, a déjà

pourtant savait être si persuasif, avait échoué, Ferdinand Denis l'emporta.

Avec l'ermite de la Cerisaie les relations étaient toujours un peu compliquées. Il était né timide. Les infirmités en le cloîtrant avaient aggravé cette sauvagerie naturelle. Le sentiment confus de certaines disgrâces (il avait les bras si courts qu'il semblait qu'il lui fût impossible de mettre les mains dans ses poches) ajoutait à la timidité une gêne indéfinissable. Enfin l'amour du silence devenu une chère, une invincible habitude : devant un visage nouveau il était capable de demeurer interdit au point de ne pas desserrer les lèvres, comme il advint la première fois qu'il vit George Sand. Même pour aborder les intimes, il avait une politesse cérémonieuse d'ancien régime et un formulaire qui, en 1830, paraissait déjà archaïque. En toute rencontre il semblait qu'il marchât « sur des charbons ardents[1] ».

On est donc au premier abord un peu surpris que ce méditatif, ce silencieux, se soit si bien accommodé de l'incorrigible bavard qu'était Ferdinand Denis.

Toujours agité et gesticulant, ce dernier ne peut tenir sa langue et n'écoute personne. Il parle avant de penser, comme il écrit. Il sait tout, il connaît tout le monde. Pressé de faire montre de son savoir, de ses relations, il se jette au travers de la conversation avec une impétuosité, une hâte telle qu'il en bégaie. Sur chacun de ses contemporains il possède des renseignements confidentiels... « par la femme de chambre,

fait les annonces pour cette deuxième édition d'*Obermann* qui porte la date de 1833. Cf. d'autre part Pierre Moreau, *Ferdinand Denis et les Romantiques* (*Revue d'histoire littéraire*, 1926, p. 545-546). Dans une conversation avec Denis et Ballanche, Sainte-Beuve regrette que Senancour gâte ses ouvrages en les retravaillant. « Ainsi il paraît que, dans le livre de l'*Amour*, les passages copiés par notre Joseph Delorme dans la première édition sont précisément ceux qui ne se trouvaient pas dans la seconde. »

1. Lettre de David d'Angers, qui fait alors son médaillon, à Victor Pavie, 6 juillet 1833 : « Le Senancour est bien l'être le plus curieux que j'aie jamais vu. En lisant ses ouvrages, je me le figurais dans le genre de J.-J. Rousseau..., au physique, mais, mon Dieu, c'est un homme qui a les bras si courts qu'il doit lui être impossible de mettre les mains dans ses poches, et puis il marche comme sur des charbons ardents. Cela m'étonne moins : il connaît si profondément le monde! Sainte-Beuve me l'avait si bien décrit que je l'ai reconnu dans la rue » (Théodore Pavie, *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*. Angers, 1887, p. 127).

par le cocher, par l'apothicaire. Il branle la tête, se trémousse en parlant et ricane d'une façon mystérieuse ». Ceux qui l'entendent laissent s'écouler le flot de paroles pressées, distraits, impatients. « Mais qu'a-t-il? [On] lui parle, il répond tout singulièrement : un rien l'a mortifié[1]. » Si quelqu'un dans la rue ne s'est pas aperçu qu'il le saluait, il court à lui, le tire par la manche et c'est une explication « assez vive[2] ». On évite ce fâcheux, cet « ennuyeux », qui n'en finit plus. « N'allez pas au Brésil, conseillait Victor Hugo à Fontaney, le cerveau s'y liquéfie, voyez Ferdinand Denis[3]. »

Le Brésil... Un homme qui revenait du Brésil... Voilà justement ce qui séduisit, enchanta Senancour. Denis fut tout aussitôt pour lui le « cher collègue des beaux rivages brésiliens ». Obermann se sentit rajeunir d'au moins quarante ans :

Il nous arrive souvent, à nous pauvres habitants blasés des grandes villes, de rêver un beau ciel, une mer immense, une savane qui se déroule à l'horizon, une vaste forêt parée de lianes et de magnolias; et presque toujours ce rêve est bien beau, car nous le faisons d'ordinaire à vingt ans, après avoir lu *Atala*. Puis au milieu de ces solitudes, sous des palmiers gracieusement inclinés, frémissant au souffle du soir, une jeune fille apparaît gracieuse et triste : c'est l'ange de ce désert; un diadème de plumes entoure son front; ses formes sont trop pures pour les couvrir d'un voile[4]...

Et lui aussi, au même âge, Senancour l'avait fait ce même rêve d'aller vivre « entre les tropiques, et dans un climat sain, où la terre encore en friche appartînt au premier occupant; où la nature prévînt, en partie, le travail, et fournît le nécessaire à la vie. Une vallée solitaire au milieu des forêts et des rochers, un ruisseau salubre, l'aspect de la mer, des palmiers, des cocotiers[5]... ». Mais c'était après avoir lu *Paul et*

1. *Causeries du Lundi*, t. XI, p. 465-466. *Notes et pensées*. C'est lui que Sainte-Beuve peint sous le nom de *Trépidans*.

2. Pierre Moreau, *Ibid.*, p. 556.

3. A. Fontaney, *Journal intime*, publ. par Jasinski, p. 121 (19 février 1832). Et p. 9 et 33 : « J'ai vu Ferdinand Denis et Ziegler les ennuyeux. — Le lourd et ennuyeux Ferdinand Denis. »

4. F. Denis, *les Femmes américaines*, dans *les Navigateurs, ou Choix de voyages anciens et modernes recueillis par F. Denis*. Paris, Louis Janet (1834), p. 145.

5. *Vies préromantiques*, p. 171. Cf. le texte complet de la lettre à Bernardin

Virginie, et même il s'était ouvert de ce projet à Bernardin lui-même.

Or, ce que la destinée avait sévèrement interdit à Senancour, et aussi son infirmité, car « à aucune époque (il) ne se serait arrangé de ces échelles de cordes des navires », ce qu'il avait rêvé en vain, Ferdinand Denis à dix-huit ans l'avait accompli. Né à Paris en 1798, « il appartenait par son père au Département des Affaires étrangères[1] », et, en 1816[2], il était parti pour le Brésil comme attaché d'ambassade. Il avait commencé par y perdre quelques illusions. Atala s'était incarnée. Il l'avait entrevue dans la forêt vierge.

Hélas!... elle était nue en effet, et n'avait nul souci de sa nudité; ses jambes étaient souillées de terre fangeuse et sillonnées par les blessures que vous font les herbes tranchantes des forêts. Si la fatigue avait été plus forte que la jeunesse, ses formes étaient flétries. Des couches de bleu, de vermillon, d'orangé, appliquées bizarrement, couvraient ses bras et son sein. Il y avait dans l'expression de sa figure plus d'abattement que de résignation. L'ardeur de son regard était tempérée par un cercle bleu de *génipa* grossièrement tracé autour de l'œil, et assez semblable aux marques qu'imprime un poing brutal sur quelques misérables créatures de nos villes. Pour pendans d'oreilles, on voyait battre le long de ses joues deux rouelles de bois léger, presque aussi artistement travaillées que deux dames de tric-trac... Enfin... elle faisait sa coiffure d'un vieux chapeau de matelot!... Et, pour faire acte de sincérité complète, j'ajouterai qu'elle aimait par-dessus toutes choses l'eau-de-vie de cannes; après l'eau-de-vie, le bonheur de dormir sur le sable, quand son mari n'avait pas tué, à quelques lieues de là, un tapir ou un pécari, qu'il fallait aller chercher au milieu des épines, des herbes tranchantes, des insectes piqueurs, et qu'il fallait trouver surtout, sous peine de mourir de faim et d'être battue... Hélas! je l'ai vue prête à enfanter dans la

de Saint-Pierre. Vers 1790. D'autre part, d'après une lettre de Senancour à Bernardin, de Suisse, vers 1802, vue par Merlant, Bernardin aurait répondu par des renseignements sur l'île de France. Cf. *Revue latine*, 1906, p. 61, note 1.

1. Selon Henri Cordier, *Ferdinand Denis* (1798-1890).

2. Paul Hazard, *De l'ancien au nouveau monde. Les origines du romantisme au Brésil* (*Revue de littérature comparée*, 1927, p. 115). Ferdinand Denis s'est fait le conseiller littéraire des Brésiliens. Il les a engagés à devenir romantiques, c'est-à-dire à laisser là Anacréon et exotisme européen. Cf. surtout son *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal, suivi du Résumé de l'histoire littéraire du Brésil*, 1826. Mais sur ce sujet M. Hazard n'a rien laissé à dire.

solitude, et sur le point de joindre ses douleurs de mère à ses douleurs de femme, ne sachant point si la misère ne tarirait pas son lait; ignorant si ce fruit d'amour ne serait pas ravi à sa tendresse par la faim, l'éternel ennemi du sauvage, par la nécessité d'une fuite rapide au milieu des forêts où l'enfant embarrasse la tribu[1]...

L'idylle de la *Jeune Indienne* dont rêva le XVIII^e siècle et qui détrônait « les fades amours des pasteurs du Lignon », la voici, dépouillée du prestige dont l'environnent encore les mélodies de Chateaubriand :

Le croiriez-vous, si vingt relations ne l'attestaient? Il (mettons Chactas) attend derrière un arbre que quelque jeune fille passe solitaire; il s'élance vers sa victime, la frappe à coups redoublés; le sang jaillit, elle tombe; c'est sa femme, c'est sa proie; il l'emporte, il rugit de joie; il a une compagne selon ses vœux; malheur à elle si elle regrette trop longtemps sa mère et ses sœurs[2]!...

Mais les idées germées dans les cœurs adolescents s'enracinent si profondément qu'aucune expérience ne réussit à les flétrir. La magie des vocables exotiques continue de colorer les anciennes chimères.

Bien souvent il arrive au voyageur de rencontrer dans les forêts une femme nue, à la peau bronzée, à la chevelure noire et flottante, assise sur le bord d'un fleuve, tressant avec l'admirable patience des sauvages une petite corbeille de lianes, empennant une flèche ou tissant un filet de coton ou de macauba teints dans la couleur éclatante du rocou; et ne perdant point, dans ses travaux, cet instinct de poésie qui donne à la femme un amour inné pour les fleurs, vous la voyez arracher de longues tiges de bauhinia, en respirer le parfum et s'entourer de ses fleurs azurées; puis elle reprend son travail qu'elle abandonne tout à coup pour écouter le chant du macauhan, l'oiseau triste qui parle des ancêtres morts il y a de longues années[3]...

Et voilà que Ferdinand Denis dans la créature la plus misérable découvre un obscur instinct de pudeur, « comme une patrie nouvelle dans un monde moral ignoré », et devant cet être primitif pressent la noble mission de la femme à travers les siècles, toute d'amour, de consolation et de pitié.

1. *Les Femmes américaines* (*Ibid.*, p. 146-148).
2. *Ibid.*, p. 152-153.
3. *Ibid.*, p. 151.

Pourtant, malgré le son de certaines formules, malgré même la date de sa naissance, n'allons pas croire Ferdinand Denis contemporain de Michelet ou des grands romantiques. L'esprit formé par les Idéologues d'Auteuil, le goût par les poètes de l'Empire, il reste plus près de *Paul et Virginie* que d'*Atala*. Comme autant de bouquets fanés tous les thèmes du primitivisme reparaissent dans *André le Voyageur*. Pâles idéologies qui nous ramènent au delà même de Bernardin, jusqu'au *Cleveland* de Prévost. Le vieillard sage législateur d'Otahiti n'évoque-t-il pas l'histoire des Abaquis[1] ? L'arrivée à l'île de Pitcairn n'est-elle pas, mais en touches plus molles et fades, copiée de Bougainville ?

> Enfin nous débarquâmes... Des femmes, belles comme le jour, nous présentaient les fruits les plus savoureux dans des corbeilles tressées avec art : la crainte et la bienveillance se peignaient dans leurs regards. Des hommes au teint basané, mais aux membres robustes, venaient nous tendre la main et nous offraient une touchante hospitalité. Nous sentions que nous avions atteint une terre privilégiée où se trouvait enfin le bonheur[2].

Bien qu'un tiers de siècle les sépare, auprès de Ferdinand Denis Senancour se sent rajeunir. Il retrouve l'atmosphère sentimentale de ses quinze ans. J'allais presque dire qu'il retrouve son enfance et les récits de Robinson. Lui aussi il a longtemps rêvé d'être le Lycurgue d'un peuple encore neuf. Au temps de *Générations actuelles* il a partagé le naïf anticléricalisme d'*André le Voyageur*. Il eût jadis fait siennes telle ou telle de ses boutades : sur la multitude des moines qui en Italie demandent l'aumône et la pauvreté de ceux qui leur donnent le nécessaire, ou sur les eaux du Tibre qui avaient servi à assouplir les corps vigoureux des athlètes romains et qui « ne lavaient plus depuis longtemps que des surplis[3] ». Il partagerait encore son admiration pour les Chinois[4]. L'auteur des *Libres Méditations* et celui des *Traditions morales et religieuses chez les divers peuples* ferait sienne cette maxime : « Il

1. *André le Voyageur, avec des notes nouvelles, comprenant le Naufrage aux Iles Croizet, suivi du Brahme*, 4e éd., 1841, p. 71-73 (la 1re éd. est de 1827).
2. *Ibid.*, p. 68-69.
3. *Ibid.*, p. 290-292.
4. *Ibid.*, p. 245-252.

faut demander la sagesse à tous les hommes, et pour soulager toutes les souffrances il faut interroger tous les malades[1]. » Enfin il applaudirait aux propos que le vieux brahme du Gange tient au jeune Nara-Mouny :

Tous les hommes sont frères, comme je vous l'ai souvent répété, et ils ont en commun un répertoire inépuisable de sagesse que les siècles disent aux siècles, et que les hommes doivent redire sans cesse aux hommes. Nul pays n'est privé de ces rayons divins de l'intelligence divine, et l'homme qui parviendrait à en réunir la pure essence, fût-il le plus grossier paria, en sentirait son cœur purifié, plein de douces et affectueuses impulsions, comme le soleil développe mille parfums inconnus quand il vient à pénétrer dans les sombres profondeurs de nos forêts. Nara-Mouny, la méditation du savant est bonne ; mais la vie active du sage qui cherche à instruire les hommes est préférable, et, après la fatigue, le repos lui sera plus favorable qu'à celui qui n'a point cessé d'écouter le chant des bengalis ou le murmure des fontaines[2].

Sans nul doute Ferdinand Denis intéresse Senancour par son savoir universel et superficiel, à la mode du XVIII[e] siècle. Mais ce qui vraiment le captive, lui le pauvre reclus et perclus qui, à sept ans, était si fort en géographie qu'il étonnait le savant Mentelle, ce sont les interminables récits du voyageur qui revient des terres lointaines, qui a vu les pays étranges. Les beaux, les inépuisables sujets de « jaserie intime sans réserve » ! Dans ce faubourg reculé où les visiteurs deviennent d'année en année plus rares, l'arrivée du brave Ferdinand est une aubaine. Ici, on l'écoute sans impatience. Les bavardages de « l'ennuyeux » ressemblent au pépiement matinal des moineaux dans les branches du lilas. Et, du reste, pacifiée par la quiétude du jardin quasi provincial, devant ce vieillard aux phrases lentes, coupées de longs silences, l'agitation de Ferdinand Denis se calme aussitôt.

Senancour ne quitte plus guère le calme logis. Il ne peut aller chez M[me] Dupin, « même étant tout près d'elle, car, pour lui, un escalier est « une affaire ». Il reste quelquefois plusieurs semaines sans pouvoir mettre des souliers. Denis va

1. *André le Voyageur*, p. 232.
2. *Ibid.*, p. 228-229.

et vient pour lui. Il essaye de persuader quelque éditeur d'entreprendre une troisième édition des *Libres Méditations*, entièrement remaniées et devenues le livre préféré de Senancour, le suprême et définitif état d'une pensée dont « *Obermann* et les *Rêveries* préparent seulement les voies ». Ferdinand Denis a plein pouvoir. Il intéresse à ce projet, à celui des œuvres complètes, George Sand, qui s'y emploierait de grand cœur. « Elle veut, note Denis dans son journal le 4 novembre 1836, soulever Senancour et l'imposer à Buloz. Elle ferait un grand article sur lui qui précéderait l'impression de son œuvre[1]. » Mais rien de tout cela ne se fera.

Ferdinand Denis visite l'un, puis l'autre, chargé des messages du solitaire. Toujours en mouvement, il ranime les admirations un peu lointaines. Mais surtout il est l'âme du petit groupe; on le charge d'arranger de petites réunions, de voir Mme Dupin, Clémence Robert. « M. Sainte-Beuve sera des nôtres. » Mais qu'on arrive de bonne heure (ce quartier de l'Arsenal est au bout du monde), « afin que chacun puisse regagner son gîte en sécurité au clair de lune avant l'heure où le crime sournois prend possession des rues ».

« On formait un petit cercle fermé, un peu mystérieux; on avait des expressions conventionnelles, des plaisanteries où le vulgaire n'entendait rien, des cultes secrets. C'était une confrérie à la manière épicurienne ou stoïcienne, qui n'avait rien d'une société d'admiration mutuelle, ni même d'une orgueilleuse tour d'ivoire à plusieurs, mais où l'on conspirait pour ne pas se blesser, pour s'aider à vivre chacun au plus haut et au meilleur de soi-même. Senancour demandait, bien plus que de l'admiration, de l'affection et du respect[2]... »

Et il répond, comme il peut, par de délicates attentions, à ce dévouement toujours disponible. Il donne à Denis pour qu'il le publie dans ses *Navigateurs* un beau récit inédit d'*Obermann : Une journée dans les montagnes*. Il consent à « descendre » avec lui « vers ses vieux souvenirs » et sa douloureuse jeunesse. Mais surtout sa pensée ne se lasse pas de

1. Pierre Moreau, *Ibid.*, p. 551-552. L'allusion aux bonnes dispositions de George Sand permet de proposer pour la lettre X la date de novembre ou décembre 1836.

2. Joachim Merlant, *Senancour*, p. 50.

visiter l'ermitage des Champs où vivent Denis, sa sœur, le peintre Arsenne. Avec quelle gravité, un peu mystérieuse, où perce une interrogative angoisse, il tâche à consoler son jeune ami quand meurt Mlle Denis. Sous la réserve pudique se devine la tendresse recueillie, un peu étonnée, un peu triste, des vieillards dont le cœur fut déçu.

André MONGLOND.

I

A Monsieur
Monsieur Ferdinand Denis
Rue Notre dame des champs 21
Qer Luxembourg. Paris

(1832 ?)[1].

Puisqu'il s'agit d'adages je viens d'en lire un sur l'écorce d'un arbre brisé : Les mondains sont voisins, les ermites sont frères. — C'est pourquoi une petite missive va partir de l'ermitage du cerisier[2] pour le grand ermitage des Champs. — J'ai fait plus d'une marque sur les vingt pages revêtues en vert par une main fort aimable et signées F. D. par une plume obligeante. Dès le troisième paragraphe, il y a une grosse marque. Il y en a plus loin pour mes chers chinois[3] que n'avez (*sic*) omis dans votre aperçu vaste (en supposant que notre globe soit vaste). Il n'y a qu'une petite marque page 18 (lig. 12) mais... Dans l'organisation nouvelle de la Bibliothèque royale telle que l'a donnée le journal [ici mot illisible] je n'ai pas vu les lettres F. D. Je voudrais bien savoir de vous, Monsieur, si la chose est arrangée du moins à une autre bibliothèque[4]. Mieux vaudrait peut-être l'indépendance des heures à qui sait les employer très bien. Mais nous avons quelquefois les uns et les autres des motifs très valables de vouloir des arrangemens, des

1. Cette lettre est la première du recueil de Sainte-Geneviève. Elle n'est pas datée. Elle fait allusion au *Brahme voyageur, ou la Sagesse populaire de toutes les nations*, publié en 1832. — Publiée en partie par Merlant, *Revue latine*, 1906, p. 60-61. La phrase : *Il faudra aussi*... omise. Depuis : *Sont restés*... inédit.

2. Senancour habitait alors rue de la Cerisaie, n° 33. Aujourd'hui n° 27.

3. Senancour avait publié en 1824 un *Résumé de l'histoire de la Chine*. On sait qu'il aimait la Chine et jugeait sa morale supérieure à celle de l'Occident.

4. Ce n'est qu'en 1838 que F. Denis deviendra bibliothécaire au ministère de l'Instruction publique. Trois ans plus tard il était nommé conservateur à Sainte-Geneviève, dont il fut administrateur général à partir de 1865.

assujetissemens, et alors ce serait bien justice à votre égard. Heureux ceux qui seront à même de contribuer à ce que justice soit faite. Il faudra aussi que je vous demande si le créateur pittoresque du [mot illisible] enfant qui a remplacé le bras gracieux destine quelque chose à l'exposition prochaine[1]. — Par opposition au précepte de Bernardin de Saint-Pierre je réserve les riens pour la fin comme vous allez voir. Sont restés en sus du ballot de l'*Amour*, reste de l'édition cédée à un libr[aire] (en sus du compte rond), un ou deux exemplaires. Je me trouve donc en avoir un affublé d'un simple manteau de cuir et qui vient de prendre pour mot d'ordre *Ermitage des Champs*. C'est me semble Mr de Sainte-Beuve qui n'a pas d'*Amour*, 3e éd., ou bien serait-ce au contraire n° 21 qu'il manquerait. A moins que par extraordinaire vous ne l'ayez tous trois, Messieurs, il faut que ledit A... tardif parte pour sa destination[2].

Veuillez, Monsieur, agréer et faire agréer mille choses bien empressées en 19 comme en 21. Elles vous arrivent du nord-est, mais non d'assez loin pour qu'il y ait rien d'antipolonais. Je conjure mademoiselle votre sœur de n'y rien voir de suspect comme s'il ne pouvait venir du nord-est *que froide bise russe* c'est-à-dire rude hémistiche.

S.

II

Monsieur
Monsieur F. Denis
Rue N. D. des Champs 21 près du Luxembourg
Paris

(1832 ou 1833)[3].

Je vous remercie beaucoup, Monsieur et associé libre, de la confrérie des ermites au sujet de votre Brésil qui me paraît fait avec

1. Allusion probable au peintre Arsenne.
2. La troisième édition du livre *De l'Amour* avait paru en 1829.
3. Inédite. Datée au crayon de 1839 et placée dans le recueil de Sainte-Geneviève après la lettre XIX. Mais certainement c'est une erreur. D'abord en 1839 F. Denis n'habitait plus rue Notre-Dame-des-Champs. L'allusion à la réimpression d'*Obermann* chez Ledoux nous ramène à 1833. De même l'allusion au Brésil. C'est en 1833 que F. Denis publie son *Histoire géographique du Brésil* [Z. 43380]. Il peut du reste faire allusion au *Brésil, ou Histoire des mœurs et coutumes des habitans de ce royaume*, par Hippolyte Taunay et M. Ferdinand Denis, 1822, ou au *Résumé de l'Histoire du Brésil*, 1825. Mais, d'autre part, la visite à Sainte-Beuve, qui semble être la première, a dû suivre de près l'article de Sainte-Beuve sur Senancour, publié dans la *Revue de Paris* en janvier 1832. Enfin, il faut tenir compte de ceci : *le Brahme voyageur* n'avait pas encore paru.

une grande connaissance de ce qu'on peut connaître jusqu'à présent de ces vastes demi déserts. Quant au Brahm voyageur, idée si bonne, ce sera nécessairement un des volumes les plus réellement utiles de la collection et je le mettrai sur le Brésil sans pour cela prétendre retenir le Brahm dans cette Amérique trop lointaine et l'empêcher de retourner vers le Gange, où il est attendu d'une manière à laquelle nul sage et nul brahme ne doit être insensible. *Obermann* est dans les mains de M. A. Ledoux qui compte faire imprimer vite. Je ne vous en dis pas davantage pour le moment, mais l'objet de mon billet, outre le plaisir de vous en adresser un, est de vous prier instamment de dire à Mr Le Tellier quand vous le verrez combien je le remercie de sa très gracieuse intervention dans cette affaire en attendant que j'aie l'occasion de le lui témoigner plus directement.

J'ai eu le plaisir de voir Mr de Sainte-Beuve mardi. Je conjure mademoiselle votre sœur de vouloir bien faire mes excuses en langage hindou à la chate (*sic*) blanche à qui je n'ai rien dit quoique j'aie eu l'honneur de l'apercevoir. Quant à monsieur Arsenne, tout le rappelait dans la pièce où nous aurions pleuré le chevreuil si je n'avais pas eu à regretter une absence plus importante. Agréez toujours, Monsieur le brahme, les complimens intimes d'un frangui.

SENANCOUR.

Une autre ermite regrette aussi de n'avoir pas pleuré en comité le chevreuil du n° 21.

III

(1833 ?)[1].

Je n'embarrasse pas monsieur Denis d'un billet puisque j'ai l'espoir de le voir bientôt. Je me borne à remercier feu le chevreuil (si éveillé jadis que sans doute il n'a pas encore perdu toute influence sur les choses d'ici-bas) de ce que vous étiez hier tous trois chez vous. Je présente des hommages à la main si peu chinoise qui veut bien projeter de faire semblant de l'être un moment et j'adresse [beaucoup ?] de souvenirs à Mr Zembo si vous le voyez quelquefois errer dans le jolis sentiers dirigés par Mr Arsenne[2].

S.

1. Lettre entièrement inédite. Datée au crayon, probablement par F. Denis : *1833(?), 3e éd. des « Rêveries »*.

2. Louis-Charles Arsenne (Paris, 13 décembre 1780; † Paris, 3 août 1855). Ce peintre débute au Salon de 1822 par une *Maison de campagne à Auteuil*. Il expose au Salon de 1824 *Psyché, Eudore et Velléda*. Plusieurs de ses tableaux

Quelqu'un a dit que dans les notes de *Rêveries*[1] de certains noms avaient été glissés (en attendant mieux), mais très simplement, très insuffisamment Mr Nodier y est, M. Ball[2]...

IV

(1833?)[3].

En remettant ce volume chez monsieur Ferd. Denis on en posera aussi un rue du Mont-Parnasse. Monsieur Arsenne me pardonnera s'il n'y a qu'un volume d'adressé au n° 21. — Il y a bien du papier blanc, mais il a fallu que ce fût in-8° : il existe une loi, dit-on. — Puissent le papier blanc et bien d'autres choses trouver grâce auprès des trois amis qu'Isabelle prétend compter au 21. C'est sûrement depuis qu'elle a vu qu'on trouvait encore de ces groupes-là de par le monde qu'elle a renoncé à son titre de *Femme solitaire*. En qualité d'éditeur je vous demande pour elle un pied de chevreuil qu'on posera sur son tombeau devers les Pyrénées.

Cent complimens intimes qui se partageront en entrant et s'inclineront devant un des trois fauteuils.

SENANCOUR.

Je n'ai pas précisément des complimens de Mr David[4] à présenter à Mr Arsenne, mais peu s'en faut.

V

1833 (date tracée au crayon)[5].

Salut intime aux vaillants et poétiques caciques de la tribu du chevreuil et hommages à très gracieuse caciquesse. Or, voici *Con-*

et dessins ont été inspirés des *Méditations* de Lamartine. Arsenne s'est particulièrement adonné à la peinture allégorique, sentimentale et religieuse. Il publie en 1833 un *Manuel du peintre et du sculpteur*, où il s'inspire d'*Obermann*. Nouv. éd. par Arsenne et F. Denis, entièrement refondue par M. Vasse, 1858. — Arsenne habitait, comme F. Denis, le 21 de la rue Notre-Dame-des-Champs.

1. *Rêveries*, 3e éd., 1833.

2. Ballanche, qui est cité dans la note O. F. Denis et Arsenne sont cités dans la note Z, p. 382.

3. Publiée par J. Merlant, *Revue latine*, p. 62-63. Datée au crayon. *Isabelle* est de 1833. Cf. dans J. Merlant, *Bibliographie... de Senancour*, p. 61, une lettre analogue pour l'envoi d'*Isabelle* à Sainte-Beuve.

4. David d'Angers, auteur d'un médaillon de Senancour exécuté dans l'été de 1833.

5. Publiée par Merlant, *Revue latine*, p. 245. — Cette lettre ne se trouve

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

solations[1] dont très obligé. Le premier morceau *belle* méditation complète. Le second pourrait être regardé comme contenant *Lélia* en germe et puis la charmante Ile Saint-Louis (charmante? pas celle qui est en pierre), et qui est reproduite dans *Bibliot. pop.*[2]. — Et puis... et puis Rembran (*sic*) si bien employé dans le neuvième[3]...

Je tenais à avoir pour les notes des *Rêveries* une demi ligne sentant le chevreuil à citer par ci : une demi ligne par là.

Bien des excuses de vous avoir fait attendre; *Lélia* est partie par inadvertance presque.

L'ermite de la tribu des colimaçons.

VI

A Monsieur Ferdinand Denis
Ou en son absence à mademoiselle sa sœur
Notre-Dame des champs 21

(Vers 1833)[4].

Je dirai à monsieur Arsenne s'il veut bien, à lui un des chefs de la gracieuse tribu du chevreuil, que sans avoir encore *l'Artiste*[5] (on l'aura si possible) je l'ai lu enfin. — Je dis en confidence non pas à monsieur Denis, mais à monsieur Arsenne, qu'il faut être véritable

pas dans le dossier de Sainte-Geneviève. Communiquée à Merlant par Spoelberch de Lovenjoul. Accompagnée de ce billet de Denis à Sainte-Beuve :

Paris, 9 octobre 1851.

Mon cher ami,

J'ai retrouvé parmi d'anciens papiers une lettre d'Obermann, qui n'était point dans la collection que vous m'avez rendue. Elle vous est consacrée presque entièrement; ce qui ne veut nullement dire qu'elle n'ait pas un grand prix à mes yeux. J'en ai pris copie et je désire que vous la gardiez en souvenir de notre vieux temps.

Tout à vous de cœur.

Ferdinand Denis.

1. Les *Consolations* sont annoncées par le *Journal de la Librairie* le 17 mars 1830. Donc c'était un volume déjà ancien en 1833, mais l'attention de Senancour avait été attirée sans doute plus récemment sur l'œuvre de Sainte-Beuve, et depuis que le critique avait célébré *Obermann*. *Lélia* est annoncée dans le *Journal de la Librairie* du 10 août 1833.

2. Il s'agit de la *Bibliothèque populaire, ou l'Instruction mise à la portée de toutes les classes*. C'est dans cette collection que fut publié le *Brahme voyageur* de F. Denis. C'est la troisième pièce des *Consolations* (*A M. Auguste Le Prévost*), qui est consacrée à l'Ile Saint-Louis.

3. *A Fontaney*.

4. Datée au crayon : *Vers 1833, Lélia*. Publiée, avec les phrases omises, par J. Merlant, *Revue latine*, p. 63-64.

5. *L'Artiste, journal de la littérature et des beaux-arts*, a commencé de paraître le 1er février 1831.

élu d'Ormuzd pour avoir fait si obligeamment à l'occasion d'un lointain ermite de l'Est ce charmant morceau qui doit avoir été inspiré par le chevreuil premier créé, le chevreuil amschaspand.

Je prie mademoiselle Denis d'agréer que je me recommande à trois souvenirs en attendant que je sollicite un diplôme de cacique surnuméraire de la tribu fille aînée du bon principe.

S.

Le porteur débarrassera mademoiselle Denis de *Lélia*. Mais c'est comme nous avons dit en supposant qu'on n'en ait plus aucun besoin chez vous et uniquement pour éviter la peine de me la renvoyer.

Si *Colomb*[1] peut s'y joindre j'en serai bien flatté.

J'ai lu l'article de Mr G. Planche sur *Lélia*[2]. C'est très bien l'interpréter ce me semble et je crois qu'il n'y a sur *Lélia* que des éloges mérités et qui n'ont rien de contraire à ce que nous avons dit dans le domaine du chevreuil.

Il faudra que je vous redemande vos sentiments sur la forte Lélia.

VII

(Vers 1835)[3].

En remettant ces *lignes* chez de fort aimés collègues en anachorétisme on nous rapportera des nouvelles de mademoiselle Denis. L'humidité froide il y a trois à quatre semaines n'était pas favorable à la santé, mais depuis on a été plus près d'Hieres[4]. Il me serait bien agréable d'aller l'en féliciter moi-même si j'étais de ceux qui sortent. En attendant je me rappelle intimement au souvenir des bons génies qui ont numéros 17 et 21 dans la grande légion. Ma fille aurait eu samedi le plaisir d'aller s'informer elle-même si des empêchemens n'étaient survenus par là-bas à son grand regret. Les *lignes* ci-jointes ont été prises comme on a pu aimant autant n'y pas mettre de l'inédit. Ces *lignes* saluent avec hommages made-

1. Je ne sais à quel ouvrage de F. Denis Senancour fait allusion. Est-ce à *Ismael-ben-Kaizar, ou la Découverte du nouveau monde*, 1829?

2. L'article de Planche, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1833, réimprimé dans *Portraits littéraires*, t. III. Dans la même revue, le 15 juin 1833, G. Sand avait publié son article sur *Obermann*. On sait, d'autre part, l'influence d'*Obermann* sur *Lélia*. Cf. J. Merlant, p. 267-271.

3. Datée au crayon. Entièrement inédite. Doit être placée avant la lettre où est annoncée la mort de M^lle^ Denis, bien que dans le recueil de Sainte-Geneviève elle vienne après.

4. Le frère aîné de Ferdinand, Alphonse Denis, fut maire d'Hyères et député du Var.

moiselle d'Hieres, Mad^{me} J... Et M. Denis en disposera. Monsieur Arsenne dira ce n'est pas là de bonne miniature...

S.

VIII

Monsieur
Monsier Ferdinand Denis
rue N. D. des Champs 17 ou 21
vers le Luxembourg

(1835)[1].

Croyez, mon cher collègue, qu'ici on prend bien part à votre chagrin. J'en suis très affligé de toute manière. Cet ensemble que vous formiez à vous trois est rare ce me semble. Il est bien triste de le voir derrangé. Quel vide vous allez éprouver. Elle avait un caractère particulier de véritable amabilité que je ne saurais oublier. Elle aurait pu vivre assez heureuse et cela n'est pas commun non plus. Pourquoi ceux-là s'en vont-ils? Votre ermitage méritait plus de bonheur. Il me paraît que du moins elle a peu connu tout le danger et qu'il n'y aura pas eu de longs momens amers. Je regrette de ne l'avoir pas vue récemment, de n'avoir pas eu avec elle, au milieu de vous, de ces instans de jaserie qui ont quelque chose de consolant lorsqu'ensuite l'événement fatal les change en de solennels adieux peut-être. Sans en rien conclure de positif, je suis porté à attacher une sorte d'importance à ces dernières paroles d'adieu. Et comme vous dites elle savait entendre, mais qui est-ce qui sait parler dans notre vie toute assujetie et soucieuse. Moi du moins je n'ai presque jamais des paroles indépendantes à cause de cent entraves inévitables. — Dans l'incertitude, si elle savait ou ne savait pas son danger, on aurait pu lui rappeler comme par hasard ce qui aide à se détacher de la terre. Vous lui garderez un souvenir bien fraternel vous qui avez encore longtemps à travailler ici sans savoir pourquoi. Quand nous nous reverrons et que tous deux vous parlerez d'elle vous serez bien sûr de ne pas réveiller en moi un souvenir éteint. Estimables amis consolez-vous un peu ensemble dès que l'entraînement de la vie rendra cela possible et aimez toujours un peu celui qui voit avec tant de peine cette grave atteinte portée à votre bonheur.

S.

Je laisse mon billet comme il est. J'y joins seulement des expressions de vifs regrets que je suis chargé de vous adresser.

1. Datée au crayon. J. Merlant, *Revue latine*, p. 246-247, a publié seulement de : *Je regrette...* à ... *votre bonheur.*

IX

A Monsieur
Monsieur Ferdinand Denis
rue N. D. des champs 21
pr. du Luxembourg. Paris.

(1836)[1].

Hier soir, Monsieur, Mad^me^ Dupin[2] a parlé d'une idée qu'à tout événement je ne pouvais manquer de saisir puisqu'elle concerne l'aimable et cher seigneur de Souza[3]. Mad^me^ Dupin supposait que l'article qu'elle a fait sur le livre avec bien du plaisir, mais trop tard à son grand regret (ce sont ses paroles), pourrait être inséré dans *le Monde*[4]. Effectivement ce journal étant nouveau pourrait mieux

1. Datée au crayon. Doit être de fin novembre ou de décembre 1836. Entièrement inédite.

2. C'est vers 1835 que, selon M^lle^ de Senancour (*Notice*, p. 123), M^me^ Dupin vint à Senancour. Née à Lyon en 1804, elle fut emportée par un cancer en 1843. Sur ses relations avec Senancour, cf. Michaut, *Senancour...*, p. 323-369.

3. Allusion au roman de Ferdinand Denis, *Luiz de Souza*. Paris, Ch. Gosselin, 1835, 2 vol. in-8° [Y² 26585-26586]. Autres allusions à ce roman, lettres X et XV.

4. *Le Monde, journal quotidien*, parut du 16 novembre 1836 au 1^er^ novembre 1837. [Lc² 1421.] Le prospectus donnait comme principaux rédacteurs : Michelet, Lerminier, Ampère, Fauriel, Ballanche, Émeric-David, Léon Gozlan, Ferdinand Denis, Koreff, Adam Mickiewicz et plusieurs Allemands et Anglais. *Le Monde* avait d'autre part envoyé « des lettres d'invitation » à : Dubois, député de la Loire-Inférieure, Tocqueville, Lamartine, Sainte-Beuve, de Senancour, X. Marmier, de Carné, etc. G. Sand a publié dans *le Monde* ses *Lettres à Marcie*. La revue musicale était confiée à Liszt, la chronique des beaux-arts à H. Fortoul, celle des théâtres à H. Lucas et Duveyrier. Sous la signature de Ferdinand Denis je relève les articles suivants : *Don Alvaro de Luna, connétable de Castille* (23 et 24 novembre 1836); — *les Amours d'un fils d'Inez de Castro* (10 et 13 décembre); — *les Diamans du Brésil* (7 octobre 1837), extrait de l'ouvrage sur le Brésil « que vient de publier F. Denis ».

Enfin c'est dans ce journal que La Mennais publia sa *Politique à l'usage du peuple*.

Les tendances du *Monde* étaient curieuses à leur date. Il ne se proposait rien moins que de travailler au rapprochement des peuples. De là, comme naguère dans *le Globe*, l'attention accordée aux choses de l'étranger, des *Lettres de Berlin*, des *Lettres de Russie*, des articles sur l'Italie, la Norvège. De là surtout une inspiration généreuse et fraternelle qui semble venir de Michelet et de La Mennais. « Il fut un temps, affirmait le prospectus, et ce temps n'est pas loin de nous, où un anathème universel aurait frappé quiconque eût osé proclamer la nécessité d'un rapprochement entre les nations civilisées... L'Europe épuisée par la guerre s'était résignée à la paix ; mais sa main n'avait pas quitté la garde de son épée. Haine et vengeance dans la nation abandonnée par la fortune, colère et rancune chez le vainqueur, tels

qu'un autre retrospecter Hermès-Soleyman-Paracelse-de Kleist. J'ai offert de vous en écrire un mot. Toute occasion de communication avec vous est une agréable occurrence. Quant à Mad^{me} Dupin, elle offre de ne pas signer si cela facilite et même de faire des retranchemens si trop d'étendue présentait un obstacle. En tout elle est tout (*sic*) bonne intention. Voyez et jugez. — Je reçois toujours *le Monde*. J'ai regret et un peu honte de n'avoir pas vu le directeur[1]. Me voici maintenant en face de la neige ma vieille ennemie[2]. Quant aux *Libres Méditations* à imprimer puissent-elles pour plusieurs raisons assez importantes ne pas rester longtemps refroidies par la neige. Ce n'est pas que je sois précisément content de ce livre, mais dans l'état actuel il finira par être préféré à *mes autres*. Votre Smandeli me fait songer combien vous travaillez de différentes manières. Puissiez-vous y mettre assez de retenue pour garder la santé. Autrement la vie est une triste tâche. J'adresse des choses très particulières à Mr Arsenne et fais des vœux ardens pour que l'explorateur du Portugal soit bientôt de l'Institut à Lisbonne et à Paris.

SENANCOUR.

Je viens d'avoir le grand plaisir de voir M. Sainte-Beuve.

étaient les sentiments qui animaient les deux camps opposés, réduits par une lassitude à mettre bas les armes.

« Vingt ans de calme, troublés seulement par de rapides orages, ont suffi pour ramener à des dispositions mutuelles plus bienveillantes les champions des luttes révolutionnaires... Une philosophie plus indulgente, les exigences du commerce et de l'industrie moderne, qui ne vivent et ne prospèrent que par le frottement des peuples, la multiplication des communications internationales, ont rapproché les distances et transformé les populations européennes en une grande famille unie de sympathie et d'intérêts... (Le programme du *Monde* sera donc) de substituer un *cosmopolitisme éclairé au nationalisme exclusif*... En proclamant notre tendance cosmopolite, nous ne craignons pas qu'on nous accuse de vouloir neutraliser ou diminuer l'influence de la France... L'égalité absolue n'existe pas plus entre peuples qu'entre individus... La France est grande entre toutes les nations... Nous considérons l'union de la France et de l'Allemagne comme le pivot autour duquel l'avenir verra se grouper toutes les nationalités... Le Rhin ne sera plus une barrière éternelle entre les deux grandes nations faites pour se comprendre et qu'une invincible sympathie attire l'une vers l'autre... (En même temps) nous prêcherons le respect des nationalités... »

1. Sans doute pour le remercier de son invitation. Le directeur du *Monde* était *F.-L. Pistor, docteur en droit.*

2. Depuis son premier hiver en Suisse Senancour gardait mauvais souvenir de la neige qui avait mis à rude épreuve ses nerfs délicats.

X

Monsieur
Monsieur F. Denis
rue N. Dame des champs 21
Q. du Luxembourg. Paris.

(1836)[1].

Seigneur Luiz, je vous accable de billets, mais celui-ci n'aurait pas lieu si mon fils[2] ne voulait pas absolument vous aller dire salut et remerciement sans attendre toujours que je cesse d'être reclus. — Puisque mon billet tombera de ses mains et non des nues, voici quelques mots comme suite de notre jaserie de dimanche. Ne trouvez-vous pas que c'est précisément lorsque la jaserie est intime sans réserve qu'on sent ensuite combien on est loin de s'être vraiment expliqué... Quand nous reparlerons de Mr Bal. ou de...[3] vous

1. Publiée par Merlant, moins le post-scriptum, *Revue latine*, p. 249-252. Les allusions, qui toutes se rapportent à 1836, m'inclinent à dater cette lettre de novembre ou décembre 1836.

2. Le fils de Senancour était alors capitaine de la garde municipale à Paris. Il fut mis à la retraite au lendemain des journées de Février.

3. Ballanche. L'autre nom laissé en blanc est sans doute celui de La Mennais, auquel il est fait allusion dans cette lettre.

De la sympathie de Senancour pour Ballanche voici, du reste, un témoignage dans cette lettre inédite de Senancour à Ballanche dont je possède l'original : « Je ne puis rencontrer qu'avec plaisir une occasion de remercier de nouveau monsieur Ballanche pour le don qu'il m'a fait de sa *Palingénésie*, ouvrage si peu vulgaire. Voici l'objet plus spécial de mon petit billet. Me trouvant connaître particulièrement le directeur actuel d'une Biographie importante et soignée, je lui ferois part des renseignemens que Monsieur Ballanche voudroit me donner sur ses ouvrages, époques de publication, etc., et sur d'autres faits, naissance, voyages, enfin ce qui constitue les matériaux d'un article biographique. Il convient à la Biographie elle-même et il est de toute justice que cet article ne soit pas omis. Cette Biographie est à sa fin, mais il reste à faire presque tout le supplément. Comme il s'agit de la lettre B il importerait que ces notes parvinssent promptement soit à mon adresse, soit, comme étant plus près de la rue du Cherche-Midi (où habitait alors Ballanche, n° 23), à M. Vielh de Boisjolin, directeur de la Nouvelle Biographie des Contemporains, rue de l'École de Médecine, n° 3. Je vous prie, Monsieur, d'agréer cent choses bien particulières. Senancour. Rue de la Cerisaie 33. »

Ainsi l'article sur Ballanche dans la *Biographie universelle et portative des Contemporains;* celui du *Supplément* (1834 et 1836), si substantiel et qui contraste, avec la notice si maigre du tome I, est de Senancour.

Ballanche a, d'autre part, été en relations avec le peintre Arsenne, ami de F. Denis. Dans l'exemplaire des *Navigateurs*... (Paris, Louis Janet, s. d., de la bibl. Sainte-Geneviève, Δ 53549) je relève cette note manuscrite de Ferdinand Denis : « Ballanche pourrait être à la rigueur rangé parmi les hommes

verrez plus que je leur rends bien justice. — Si j'avais des *Obermann* je ne vous laisserais pas exposer aux intempéries de l'air Ob. le chinois. — Avez-vous vu au nombre des belles pages de *Marguerite*[1] de Mad[me] Dupin une de Marguerite qui s'est mise à son piano et un passage sur M. Liszt[2]. Il est aussi question de musique dans un endroit des *Libres Méditations*[3]. Il y a un beau passage sur Rome dans ce que j'ai vu citer de Mr La Mennais. — Dans icelles *Libres Méditations* on ne peut pas citer les vivans dans le texte, mais il y a les notes. — Encore quelque chose sur ces *Libres Méditations*. C'est[4] ma plus grande affaire, l'affaire de ma vie. C'est à présent mon livre. Non qu'il soit ce qu'il faudrait désirer. Mais en supposant même qu'il ne l'emporte pas un peu sur les autres, du moins il va beaucoup plus au but. *Obermann* et *Rêveries* préparent seulement les voies. D'ailleurs, si l'un d'eux a réellement de l'*avenir*, ce doit être *Libres Méditations*. — Un bon éditeur qui ferait ceci aurait de plus en perspective de faire utilement quelque jour l'édition générale. Je ne sais quand elle sera prête. Je sais seulement qu'elle ne le sera pas réellement, et que, de plus, je vous parle trop de moi[5]. Si je ne la fais jamais, puisse-t-elle être faite un jour sous votre direction ou bien sous celle de Mr Sainte-Beuve s'il a plus de temps. Tout cela est vague. Il y a moi, il y a ma fille, il y a le sort qui en sait bien plus. — Je suppose seulement qu'en dernier lieu six volumes un peu forts suffiraient en abandonnant bien des griffonnages dans l'oubli qui, au reste, les attend tous. —

qui ont trouvé une partie de leurs nobles inspirations dans les voyages, il avait parcouru avec enthousiasme une partie de l'Italie, et il avait rapporté de ce pays ses plus ferventes inspirations. Aujourd'hui, 27 septembre 1847, j'ai vu dans l'atelier de M. Chalmeil le buste de l'harmonieux écrivain commandé par le ministère. Ce jeune artiste a fait ce qu'il a pu, en se réglant sur des souvenirs plus enthousiastes qu'ils n'étaient impartiaux et ce buste est demeuré singulièrement idéalisé. M. Lenoir, l'un des amis les plus chaleureux du digne Ballanche, a été touché profondément, au contraire, en présence de la peinture de M. Arsenne qui dit, dans un style élevé mais sincère, l'excellence de cette âme et la difformité adoucie de cette aimable figure. »

1. *Marguerite* est de 1836.

2. Senancour avait connu Liszt en 1833, grâce à « l'obligeante intervention » de G. Sand. En 1836, Liszt, voyageant en Suisse, s'inspire d'*Obermann*, dans les n[os] VI et VIII du premier volume des *Années de pèlerinage : la Vallée d'Obermann* et *le Mal du pays*. Cf. R. Bouyer, *Obermann précurseur et musicien*, 1907, p. 78.

3. J. Merlant a retrouvé ce passage manuscrit, qui remonte à la fin d'avril 1836. C'était alors un fragment de la 24[e] méditation. Cf. R. Bouyer, p. 76.

4. Dans le manuscrit : *C'est tellement...* Puis Senancour a biffé *tellement*. On sait qu'il voulait faire de cette nouvelle édition, à laquelle il travailla jusqu'à la fin, l'expression définitive de sa pensée.

5. Cette dernière phrase est ajoutée dans l'interligne.

Voilà un long billet. Encore n'ai-je rien dit de M^me^ Sand, quelque grand remercîment que je doive à son obligeante intervention. — Moi, votre lointain voisin, je salue étroitement votre proche voisin du Mont-Parnasse. Obermann m'a écrit dernièrement qu'il n'oubliait pas les obligations qu'il vous a eues à tous deux. — Avec trop d'attachement pour d'autres formules je termine simplement en solitaire reconnaissant aussi du souvenir de Mr Arsenne et me rappelant beaucoup à celui de Liszt.

SENANCOUR.

Au risque de paraître faire une liste, je ne veux pas omettre cette dame aimée qui était liée dites-vous avec mademoiselle votre sœur de chère mémoire. Cela au nom d'Obermann[1].

Il se trouve ce soir que mon fils croit n'être gueres libre cette semaine. Le billet étant écrit va donc aller avant lui.

Veuillez excuser dans tout cela ce qui a besoin d'excuse.

XI

Monsieur
Monsieur F. Denis
rue N. Dame des champs 21
Q. du Luxembourg. Paris.

(1837)[2].

Après longue hésitation, je vous embarrasse encore d'une ligne. Ai-je dit assez positivement à votre inappréciable obligeance *Plein pouvoir*. Les conditions dont vous arrêterez les bases seront bonnes. — Un libraire, surtout un libraire estimable, ne trouvera pas en venant conférer avec moi des difficultés imprévues. Le reconnaissant reclus ne met pas encore de souliers et ne peut saluer monsieur Denis et monsieur Sainte-Beuve que par écrit en paroles ferventes.

SENANCOUR.

Cerisaie 33.

Je souhaite vivement bien des palmes à M. Arsenne.

Nous avons dit qu'il ne pouvait y avoir obstacle de la part de M. Trinquart ni en conscience ni légalement en aucune manière que je sache.

Je vous ai lu dans *le Monde* sur Djékair (?), etc., mais en qualité de boîteux je n'ai pas encore *vu le Monde*.

1. Ce qui suit a été ajouté au bas de la page 3 de la lettre manuscrite.
2. Datée au crayon. Entièrement inédite.

XII

Monsieur
Monsieur F. Denis
rue N. D. des champs 21
vers le Luxbg Paris.

(1837)[1].

Au nom de feu le plus gracieux des chevreuils, salut intime au collègue dont nous sommes trop peu voisins. Je ne vous rendais pas compte de ce que votre complaisance a si amicalement en vue. J'attendais une décision positive. Mr Cailleux, libraire, avec lequel il serait agréable, je crois, d'être en relation ne m'a pas dit à qui j'étais redevable de sa visite, mais vous y avez eu sûrement beaucoup de part. D'un autre côté, il doit être connu à peu près de Mr Ch. Didier étant le libraire de Mr La M.[2]. Il est survenu tout à coup une difficulté. Elle m'est étrangère. Et la chose au lieu d'être *conclue* le 6 est devenue douteuse ou du moins suspendue jusqu'au 20 au plus tard. Et ensuite le 20 s'est passé en silence. Voilà sans plus de détails l'état des choses. Et vous ermite-propriétaire avez-vous abandonné vos forêts? Quelque chose qui vous soit agréable les remplace-t-il? J'ai eu de vos nouvelles et de Mr Sainte-Beuve par Madme Dupin. Si j'avais été à l'exposition j'aurais cherché d'abord l'œuvre de Mr Arsenne[3].

Je vous salue avec tout l'empressement invariable d'un solitaire bien trop reclus encore ou plutôt nous nous vous saluons étroitement.

SENANCOUR.

XIII

Monsieur
Monsieur F. Denis
rue N. Dame des Champs 21. Paris.

(1837)[4].

Vous savez peut-être, Monsieur le brahme de la Seine et de Rio Janeiro, qu'un jour je m'avisai d'écrire aux brahmes du Gange. Ils ne m'ont pas répondu. Ram-mohen-roë était absent. — Quant à

1. Datée au crayon. L'allusion au tableau d'Arsenne permet de la dater de mars ou avril. Entièrement inédite.

2. La Mennais. Cailleux avait publié en 1836 les *Affaires de Rome*.

3. Cette année Arsenne avait exposé, sous le n° 35, *la Sainte Famille*, peinture pour une chapelle consacrée à saint Joseph. Cf. *Explication des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure et lithographie des artistes vivans, exposés au Musée royal, le 1er mars 1837*.

4. Datée au crayon Quelques fragments publiés par Merlant, p. 374-376.

ce mot-ci il ne demande pas non plus de réponse. Ainsi, je vous l'adresse sans scrupule quelque occupés et bien occupés que soient vos momens. J'ai eu quelque chose à dire hier rue du Mont-Parnasse et j'aurais trop de regret d'écrire dans vos parages sans rien vous dire avant que vous passiez du Var à la Seybouse. Il eût été difficile d'être plus agréablement interrompus que nous l'avons été mercredi, mais enfin nous l'avons été au moment où nous parlions de Mad^me^ Dupin et de Mad^me^ Sand. Nous sommes trop d'accord ce me semble à leur égard pour avoir rien à en dire dans un court billet. S'il arrivait que Mad^me^ Sand apparût à l'ermitage j'espèrerais, quoique l'ermitage soit un gîte assez froid, ne pas la recevoir aussi froidement que jadis [1] et ne pas avoir de nouveau des remords qui, d'ailleurs, seraient bien plus grands cette fois.

Imaginez que le 6 je n'ai pas été chez Mad^me^ Dupin, même étant tout près d'elle. A d'autres difficultés d'heure se joignait celle de l'escalier. Vous voyez qu'un escalier est encore pour moi une affaire et que je n'irai pas voir la Seybouse. A aucune époque je ne me serais arrangé de ces échelles de corde des navires. Il faudra vous laisser faire le voyage seul. Nous parlerons de la Seybouse (si vous y allez) avec Mad^me^ Dupin à qui il est si naturel d'aimer les caractères estimables et les beaux talens. — Quelqu'un à l'ermitage est bien inutile par sa position, mais il serait heureux de ce qui donnerait du bonheur au brahme portugais. Mille choses aussi à Mr Arsenne. De la part de tous trois.

S.

Vos chers Portugais si héroïques jadis prouvent maintenant que même dans la guerre civile on peut donner de nobles exemples.

XIV

Monsieur
Monsieur Ferd. Denis
Rue N. D. des Champs 17 ou 21
Vers le Luxembourg Paris.

(juillet 1838) [2].

Je n'avais pas besoin, Monsieur le descendant des sages brahmes, de voir votre nom dans *le Journal des Femmes* et dans le volume E. Mercœur pour projeter de me rendre à l'ermitage attristé. C'est précisément parce qu'il l'est que je voulais absolument y aller jeudi,

1. On sait comment tourna court l'entrevue de 1833. Cf. G. Michaut, p. 109 et 319.
2. Non datée. Mais le cachet de la poste subsiste : 3 (ou 5?) juillet 1838. Entièrement inédite.

mais je n'ai pu. — J'ai bien du regret de sortir si peu et d'être si facilement arrêté par les obstacles. Mes confrères les animaux à tanières sortent peu pendant le bas soleil. Ce serait cependant à moi à cheminer vers vous, puisqu'il ne m'est pas arrivé de mon côté un grand malheur récent. Recevez mon trop insignifiant billet comme une marque du moins de tout l'intérêt que doivent prendre au funeste événement ceux qui vous connaissent beaucoup et que j'y prends moi en raison d'un attachement particulier et d'une grande estime. Puisse bientôt quelque circonstance vous distraire pour ainsi dire. Dans tous nos chagrins une part dépend du temps et cela n'empêche pas les souvenirs ineffaçables. Je ne sépare pas de vous en tout cela M. Arsenne. Je lui rends trop de justice pour le mettre au nombre de ceux qu'on peut oublier. Je vous salue tristement et intimement en collègue du désert.

SENANCOUR.

Je ne suis pas ici le seul qui continue à prendre part à votre affliction et qui vous salue.

XV

Monsieur Ferd. Denis
rue N. D. des champs 21
Q. du Luxembourg.

(1838)[1].

Mon cher collègue des beaux rivages brésiliens, nous sommes convenus votre obligeance et moi que je vous ferais part de la décision de Mr C...x le libraire[2]. Mr Didier a eu la complaisance de me la procurer. Définitivement, il ne peut en ce moment faire aucune opération. Il regrette, dit-il honnêtement. Pour moi je regrette aussi. Mr C...x me paraît un homme plein de bonne foi. La réponse équivaut à une rupture de tout engagement. Mr D. pense de même à ce qu'il paraît.

Je crains bien que vous n'ayez pas à la rue de l'Ouest une végétation intertropicale. Si j'étais de ceux qui marchent j'irais déjà voir ces parages. Au moins tous ces déplacemens vous rendront moins sensible la perpétuelle absence de l'aimable élève de M. Arsenne. Et puis, si toutefois il y a autre chose pour nous que l'insipide labeur actuel, toutes les intelligences rencontrées intimement sur diverses sphères se retrouveraient en rapport dans le monde plus vaste sans poste et sans voitures à vapeur. La rue Cerisaie

1. Datée au crayon de 1837. J'ai dit plus haut pourquoi il me semblait préférable de placer cette lettre après celle de juillet 1838. Entièrement inédite.
2. Cailleux, nommé dans la lettre précédente.

salue d'avance la rue de l'Ouest, dont la rue Pot de fer parle en termes très honorables et d'abondance. Je vous présente mille choses sans oublier certes M. Arsenne.

XVI

A Monsieur,
Monsieur Ferdinand Denis
rue de l'Ouest 32 Paris

(1838)[1].

Mes deux lignes parviendront facilement au Seigneur Luiz[2] avant qu'il ait adopté un nouveau nom de guerre. Hier, j'arrangeais des indications pour la manière de disposer l'*édition générale*, s'il se trouve qu'elle ait lieu beaucoup plus tardivement (mais plus presque complètement) que celle que proposait il y a un an le libraire Crémieux. Ne cherchez pas pourtant dans cette occurence le motif de mon billet, mais bien peut-être la cause occulte, cabalistique, kléistique. Le fait est que dimanche je n'ai pas songé à vous demander s'il n'y aurait pas quelque espoir de voir l'ermitage jouir d'une petite réunion. M. Denis est encore un peu le voisin de M. Sainte-Beuve[3]. Quant à ces dames D^{n} et R^{t}[4], leur apparition d'une minute samedi n'empêche pas, au contraire, de désirer un autre moment moins à l'improviste. Si cela peut s'arranger, et un petit billet de vous indiquant le jour crainte de malheur. Le digne chantre de la glorieuse Lusitanie accueillera obligeamment cette idée quoiqu'elle ne se présente pas en termes portugais — supposé bien entendu que l'occasion survenant il n'y aura aucune peine que de vouloir bien y penser. — Ce n'est pas un grand malheur probablement que Mr de Souza[5] ait été un peu brûlé vif. Je lui souhaite toute prospérité sous son nouveau costume, mais j'aimerais autant qu'il n'en changeât pas. Agréez comme confrère en érémitisme que je me souvienne toujours de l'agréable manoir au joli bois où j'ai vu réunis le frère et la sœur.

En écrivant à Mr Liszt veuillez bien dire un mot de ma part.

Si l'ermitage était moins étroit Mr Arsenne y serait toujours attendu plus expressément. Du moins il n'y est certes pas oublié.

1. Datée au crayon. Inédite.
2. Allusion au roman de F. Denis, *Luiz de Souza*.
3. Ferdinand Denis en 1838 logeait 32, rue de l'Ouest, et Sainte-Beuve, Mont-Parnasse, 1 *ter*. Cf. Henrichs (P.), *Annuaire général du commerce*. Paris, 1838 [V 11432(1)].
4. Sans doute M^{mes} Dupin et Clémence Robert.
5. Allusion au roman de F. Denis, *Luiz de Souza*.

XVII

A Monsieur
Monsieur F. Denis
rue N. D. des champs 21

(1838)[1].

Mr Ing.[2], qu'au reste je connais peu et que j'ai fini par laisser passer, a été un peu cause que je ne vous ai pas dit que l'académicien, dont nous parlions et dont presque toute la famille est absente actuellement, va lui-même à la campagne le samedi en quittant la chambre. C'est pourquoi je ne le verrai pas avant mercredi peut-être. Il recevra auparavant *le Brahme voyageur*, etc., etc.

J'attends davantage pour une autre chose, pour me rappeler plus expressément au si aimable souvenir de la protectrice de feu le chevreuil. — Un incident de détail est cause de cette contrariété. En attendant, je vous prie de transmettre mes compliments à Mr Zembo et de croire que le nom du voyageur ami des brahmes est placé dans ma mémoire avec la ténacité des Hindoux. Si, avant que j'aye le bien vrai plaisir de voir Mr Sainte-Beuve, vous vous rencontrez je lui adresse cent choses bien plus que particulières. Il y a tantôt mille jours que je n'ai vu Mr Arsenne, mais il n'en résulte pas le moins du monde un commencement d'oubli.

Le Cénobite de l'Est.

XVIII

Ici se trouve dans le recueil de Sainte-Geneviève ce fragment des *Libres Méditations*, pour la troisième édition qui ne devait jamais paraître. Daté au crayon de 1838.

... Au milieu de vos divertissemens pénibles et de tant d'infructueux succès, vous blâmez ce qui ne provoque pas une gaîté nouvelle, et cependant votre partage n'est qu'amertume. Vous n'êtes que ruine, et vous exigez qu'on flatte vos espérances. Que reste-t-il des temps les plus vantés, de l'ardeur de vos héros, de l'enthousiasme de vos poètes, de la science de vos législateurs. Conservez-vous un cheveu de leurs têtes consumées par des travaux inutiles, ou blanchies dans les chagrins du génie? O noms! O mémoire! Derniers murmures d'une voix trompée, dernier soulève-

1. Datée au crayon. Inédite.

2. Faut-il lire Ingres? Ingres était l'ami de Marcotte, qui avait été le camarade de Senancour au collège de La Marche.

ment d'une poussière éteinte! Qu'ont-ils aujourd'hui ceux qui reçurent les promesses de la joie, ceux qui nourrissaient d'ambitieux désirs, et ceux qui étaient aimés, ou qui ont paru grands sur la terre? Abrahm! Alcide! Eumolpe! tous saisis par la destruction. Tous étrangers à ce qui respire encore, tous absens pour jamais, tous perdus dans la nuit de l'abyme.

Mais cette fuite des âges est-elle l'unique loi? Le but de toute chose se trouve-t-il dans une stérile fécondité : ce silence, ces froides ténèbres, ce vide des cieux enveloppent-ils le monde? La vie finit-elle où finissent les lueurs de nos jours? Mortels, vous ne le savez pas...

Libres Méditations, 3e éd.

XIX

(1838?)[1].

Voici une copie[2] qui doit être semblable ou à très peu près. Je ne me plains pas de ce qui m'a procuré, Monsieur, un nouveau et pas plus *gracieux*, malheureusement, billet de vous. Hier soir il a été question d'un illustre rejeton de la famille des Souza avec une personne qui l'aime beaucoup et qui sera capable de faire confidence de sa passion aux premiers venus.

Je vous salue étroitement au nom de Brahm, mais non pas au nom de ses trois satrapes responsables et passablement répréhensibles ce semble.

Je félicite vos agréables demi-solitudes de vous conserver.

S.

Je n'ai visité aucun membre de l'Académie des Sciences morales et politiques[3], trouvant cela beaucoup plus d'accord avec ma manière de penser que ne le seraient de vives sollicitations et le croyant plus digne de l'Académie. Je ne dis pas que ce soit le mieux possible. L'événement dira que c'est mal.

Toujours mille choses, si vous voulez bien, à Mr Arsenne.

Jeudi 11.

1. Datée au crayon. Merlant, p. 376, a publié de : *Je n'ai visité... à ... c'est mal.*

2. Est-ce du texte précédent qu'il s'agit? Sans doute.

3. M. Michaut (p. 124-125) connaît trois tentatives de Senancour pour entrer à l'Académie des sciences morales, celles de 1832, 1833 et 1836. Faudrait-il dater cette lettre de 1836? La chose certaine c'est que F. Denis la date de 1838 avec un ?.

XX

Monsieur
Ferdinand Denis
rue de l'Ouest 32

(1840)[1].

Monsieur F. Denis sera-t-il assez bon pour nous dédommager d'une soirée où nous avons été privés de sa présence toujours désirée, toujours gracieuse. Mr Sainte-Beuve qui sera des nôtres, nous l'espérons du moins, a souri à la perspective d'une rencontre avec monsieur Denis. Ainsi nous attendons le chantre portugais lundi soir 15 de bonne heure, s'il se peut, afin que chacun puisse regagner son gîte en sécurité au clair de lune avant l'heure où le crime sournois prend possession des rues.

Les complimens les plus affectueux sont adressés au fidèle de la rue de la Cerisaie.

V. de Senancour.

11 juin.

XXI

Monsieur,
Monsieur Ferdinand Denis
rue de l'Ouest 32
Paris.

(19 janvier 1842)[2].

Si j'avais eu l'avantage de rencontrer monsieur Denis chez lui, j'étais chargé de lui dire que nous espérions sa présence pour mardi 25. Monsieur Denis sait tout le plaisir qu'il fera au pauvre reclus et à ceux qui l'entourent. Je le prie de croire également aux sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur de le saluer très particulièrement.

Son très dévoué,
V. Senancour.

19 janvier.

XXII

Monsieur F. Denis
Rue de l'Ouest 32

(Probablement des derniers temps de la vie de Senancour)[3].

La dernière fois que j'ai eu le plaisir grand de voir le plus savant

1. Datée au crayon. Cette lettre est de la main de Mlle de Senancour. Inédite.
2. D'après le timbre de la poste et datée au crayon de 1842. Signée par Mlle de Senancour, qui a tenu la plume pour son père. Inédite.
3. Note au crayon, en haut de la lettre. Inédite.

des enchanteurs de Manoa[1], je ne lui ai pas parlé de son beau paragraphe sur Palenqué, de sa dissertation sur Colomb. Je ne lui ai point parlé de M. Liszt, etc. Je désirerais bien réparer cela un soir, par exemple le mardi 28 si monsieur Denis a ce courage malgré la distance. Les arrières neveux des citoyens de Manoa y seront tous les trois. Dans cet espoir je termine et j'adresse beaucoup de choses à M. Arsene. Il ferait une chose fort aimable s'il vous accompagnait. Je suis bien fâché de ne pas vous écrire de ma main, ce serait plus intime.

SENANCOUR.

23 9bre (la signature est de sa main).

XXIII

Monsieur Ferdinand Denis
rue de l'Ouest 32

(11 janvier 1846)[2].

Vous êtes, Monsieur, des premières personnes auxquelles je dois songer dans cette douloureuse circonstance. Mon père qui vous aimait et que vous n'avez point délaissé vient de succomber. Il connaît maintenant le grand secret qui a occupé sa vie! Il s'est éteint sans trop de souffrance. C'était ce que je demandais en grâce au ciel. Je n'avais rien de mieux à espérer.

Ce serait une consolation pour ses enfans de voir ses amis les plus chers l'accompagner à sa dernière demeure.

Les distances nous ont fait perdre assez de temps pour nous réduire à recourir à quelques billets écrits à la hâte et à un très petit nombre de personnes.

C'est demain lundi 12, à onze heures très précises, qu'aura lieu le convoi (route départementale, 3, à Saint-Cloud, près du pont).

Adieu, Monsieur, je n'oublierai jamais combien vous avez été obligeant pour mon père et combien il vous appréciait à tous égards.

E. V. DE SENANCOUR.

Ce 11 janvier.

1. Cf. *Scènes de la nature sous les tropiques*, 1824, p. 531. Maona, dans l'ouvrage de F. Denis, et Manoa sous la plume de Senancour.

2. Inédite. La date, 1846, est ajoutée au crayon. Du reste aucune incertitude, puisque cette lettre de M^{lle} de Senancour fait allusion à la mort de Senancour, survenue le 10 janvier, et à l'enterrement, qui eut lieu le 12. F. Denis fut le seul homme de lettres qui put y assister.

XXIV

(7 avril 1846)[1].

Depuis quelque temps, Monsieur, j'espérais vous voir. J'ai été malencontreuse le jour où un médaillon vous a été remis de ma part. Je désirais d'autant plus vous rencontrer que j'aimerais à avoir votre avis sur les tentatives à faire en ce qui concerne celui qui n'est plus. Je n'oublie pas qu'il vous a désigné pour son éditeur en cas d'édition générale et que vous avez paru, avec votre obligeance habituelle, accepter cette marque de confiance affectueuse si bien placée à tous égards. Il est malheureusement difficile de s'entendre pour les détails à de telles distances et je suis ainsi exposée à prendre des dispositions qui n'auraient pas votre assentiment et j'en serais désolée. On ne saurait avoir un meilleur guide que vous. Je sais et je n'oublierai jamais ce que vous avez été pour nous en toute occasion. Vous pouvez donc compter parfaitement sur mes intentions, mais je dois vous en prévenir : je puis être capable des plus énormes inadvertances, des oublis les plus stupéfians; j'en suis souvent martyre car cela multiplie singulièrement ma besogne et c'est un point que dans mes indignations contre moi-même je ne fais aucune difficulté pour m'appeler bête stupide, me traitant ainsi avec une familiarité toute paternelle. Dans les embarras sans nombre, suite naturelle de la perte que j'ai faite, et qui ont tous pesé sur moi, je ne me tire d'affaire qu'à force d'ordre et d'attention. J'aime mieux vous exposer le côté misérable de ma personne que de vous laisser croire que je puisse avoir sciemment un tort quelconque envers vous. Si chez moi la mémoire de tête fait faute exorbitamment, croyez bien que celle du cœur ne saurait me manquer. Bref, si j'ai des apparences contre moi veuillez me le dire nettement, je vous répondrai avec la même franchise, ce à quoi Dieu merci je n'ai jamais manqué. On ne doit pas craindre avec un galant homme d'aller droit au but. La bonne foi a toute puissance sur ceux qui ont des *yeux voyans*.

Des pages inédites que j'ai à vous communiquer ont été vues en partie par Mr Sainte-Beuve, je vous dirai à quelle occasion. C'est aussi un ami de mon père et aussi une tête des plus capables. Il peut être question de Mad. Sand. Pensez-vous que dans ce cas je doive m'abstenir? Je désire naturellement des articles qui pro-

1. Inédite. La date de 1846 est ajoutée au crayon. A la différence de toutes les lettres qui précèdent, pliées selon l'ancien usage, celle-ci, sur papier de deuil, est mise sous enveloppe.

voquent, à défaut d'une édition générale, l'impression du livre auquel mon père tenait le plus. Enfin on craint à la fois d'en faire trop et pas assez. Le zèle, dont on se fait un devoir, peut entraîner trop loin.

Ce n'est que ces jours-ci, à cause des nécessités du déménagement, que j'ai mis la main sur des livres entassés dans des coins noirs, tant je répugnais à fouiller parmi ces *dépouilles*. J'ai donc rassemblé les brochures que vous êtes curieux de connaître. Je les tiens à votre disposition.

Je vais être plongée dans les horreurs du déménagement. Nous ne quittons pas le quartier (rue Neuve-St-Gilles, 6), mais nous serons encore ici le reste de la semaine.

En terminant, je me plais à le répéter, Monsieur, loin d'être capables de vous désobliger en quelque chose, nous ne saurions qu'avoir le regret de ne pas rencontrer l'occasion de vous prouver combien nous nous rappelons tous vos bons et gracieux procédés. Faute de mieux je demande au ciel d'écarter de votre jolie demeure les nuages qui sèment la grippe et que ce butord de mois de mars a légué impudemment au mois d'avril.

Je vous salue bien particulièrement.

E. V. DE SENANCOUR.

Ce 7 avril
Place R[oyale], 26.

XXV

Nemours, 29 9bre 51[1].

De retour dans ma solitude arrosée de neige en ce moment, je m'empresse, Monsieur, de vous envoyer deux feuillets qui faisaient partie des notes manuscrits d'*Obermann*. Peut-être eussiez-vous préféré des lignes suivies d'une signature, mais je doute qu'en remuant de fond en comble tous les papiers conservés de mon père j'eusse trouvé cet ensemble. Je n'ai mis la main jusqu'à présent que sur une copie de lettre que je ne crois pas devoir livrer ainsi à une sorte de publicité. Je ne m'y résignerais que si décidément vous y attachiez une grande importance et pour vous seulement. Du reste, ces feuillets mis à votre disposition obtiennent par leur contenu une sorte d'authenticité puisqu'ils appartiennent aux notes d'*Obermann*.

Je ne puis que regretter, Monsieur, de n'avoir pas une occasion plus importante de vous être agréable : je la saisirais avec empres-

1. Inédite. C'est au printemps de 1850 que M^lle de Senancour se fixe à Nemours.

sement. Je ne saurais oublier les sentimens très affectueux de mon père pour vous, sentimens si bien justifiés par l'intérêt constant que vous lui portiez, indépendamment de l'amabilité qui vous distingue. Et, en outre, ne me suis-je pas repentie moi-même de cet intérêt dans une circonstance décisive!

Les lignes suivantes n'auraient-elles point par hasard fait partie d'une lettre perdue que vous regrettez? J'ai lieu de croire qu'elles étaient adressées à Mad. D., mais je n'ai que ce petit extrait :

« Si troublé moi-même, si triste et si peu détaché des choses de la vie, excepté de celles dont je ne me suis soucié jamais... On est toujours ainsi, impatient ou morne, agité ou fatigué, selon l'heure, la minute, le régime, mais pas selon l'âge; découragé parce que tout est vain ici, mal résigné parce que tout reste incertain; joignant à la faiblesse humaine trop peu de fermeté nerveuse; très fâché que la vie avance fort, et pourtant n'ayant pas à en regretter un seul mois; comme il y a 40 ans demandant à vivre et comme il y a 40 ans demandant à mourir; espérant avoir formé ou saisi un grand ensemble de probabilités, mais ne voyant que du probable; songeant à des choses qu'on pourrait arranger sur la terre, mais sentant que le siècle n'est pas venu et supposant de plus en plus que, quoi qu'on fasse, la somme des biens et des maux changera peu, les hommes ne pouvant s'entendre excepté dans ce qui est routine[1]... »

J'aurais aimé être guidée par vos amis en écrivant la Notice[2] que j'ai entreprise. C'est un travail si délicat pour moi qu'il me répugne d'être ainsi livrée à ma seule appréciation des faits à citer. Mr Ste-B., qui est un *sondeur*, m'inviterait en sa qualité d'analyste à ne rien omettre. Mais il y a d'autres convenances à observer et vous auriez été un bon juge. Ce qui n'ôte rien au grand mérite de Mr Ste-B. à l'égard de mon père : il lui a rendu d'importans services que je me plairai toujours à reconnaître.

Veuillez recevoir, Monsieur, les salutations très particulières de votre obligée.

Eul. V. de Senancour,
rue des Saussais.

Mon frère se rappelle avec grand empressement à votre souvenir.

1. Voir dans G. Michaut, p. 364-365, une copie, un peu différente, de ce fragment envoyé le 24 avril 1838 par Mme Dupin à Ferdinand Denis.

2. La Notice sur son père, publiée par M. Michaut, et dont le manuscrit se trouve à la bibliothèque de la Société économique de Fribourg, sous la cote D 1998.

TRADUCTIONS DE LAMARTINE ET DE VICTOR HUGO AU BRÉSIL

I

Lamartine

Une étude complète sur l'influence de Lamartine et de Victor Hugo au Brésil devrait tenir un large compte de l'action exercée directement par le texte français sur les écrivains nationaux. Chacun sait, en effet, qu'il est à peu près impossible de trouver un Brésilien cultivé, soit dans le passé, soit dans le présent, qui ne soit capable de lire nos auteurs dans l'original. Je ne parle pas de ceux qui connaissent toutes les finesses de notre langue au point de la parler et de l'écrire parfaitement.

Les traductions ne font, dans ce sens, qu'apporter une preuve nouvelle de la renommée d'un poète; soit qu'elles révèlent, chez quelques grands lettrés, un amour particulier pour telle ou telle œuvre et le désir de séjourner dans son intimité, de se l'approprier, pour ainsi dire; soit qu'elles visent un public différent de l'aristocratie intellectuelle, et vulgarisent des livres qui, autrement, resteraient inaccessibles à la masse.

Sans doute valent-elles la peine d'être signalées, même à ce titre complémentaire. Elles peuvent servir aussi à vérifier, pour un cas particulier, la loi des arrêts et des recommencements, qui, plus qu'un succès inaltéré et continu, semble dominer l'histoire de la fortune des œuvres littéraires à l'étranger. La première traduction d'une œuvre complète que nous ayons trouvée est celle de *Raphaël*, en 1849; comme elle a été précédée de plusieurs traductions partielles dans des revues (*Bonaparte*, *Méditation septième*, traduite par Miguel do Sacramento Lopes Gaira, dans le *Diario de Pernambuco* du 11 octobre 1841; *le Lac*, et diverses autres poésies traduites par Antonio Peregrino Maciel Montero dans le *Progresso* de Pernambuco de 1846 à 1848) on peut placer de 1840 à 1850, approximativement, l'époque de la première floraison. Ensuite se produit un arrêt, suivi d'une nouvelle période de faveur qui commence vers 1870, et dure quelques années. Une reprise a lieu à partir de 1904. Comment expliquer ces alternatives? Ce serait assez compliqué sans doute, puisqu'elles ne proviennent pas toujours de raisons d'esthétique, mais aussi bien de raisons de librairie.

Voici la liste des ouvrages de Lamartine imprimés au Brésil,

soit qu'ils aient été traduits dans le pays, soit qu'on les ait tirés d'une version portugaise; liste assurément incomplète, qui ne réclame aucun autre mérite que celui de commencer et qui ne pourra s'enrichir que par l'obligeance de nos lecteurs, que nous sollicitons.

Raphael | Paginas | da Juventude | por | A. de Lamartine | Versão portugueza | de | Don Carlos Guido y Spano. | Rio de Janeiro, typ. philantropica, 1849, 258 p. in-8°.

Jocelyn. | Episodio | Diario encontrado em casa de um cura de Aldéa | Poema de | Alfonso de Lamartine | traduzido | por | João Cardoso de Menezes e Souza | Rio de Janeiro, typ. nacional, 1875, 384 p. in-8°.

On peut rattacher à cette version la poésie suivante :

Jocelyn e Laura | Poesia | Impressões do Jocelyn brasileiro | Por | J. Capistrano Bandeira de Mello | Rio de Janeiro, | 1876 | 14 p. in-8°.

Flor de Aliza | de Lamartine | Rio de Janeiro, | 1786, | XIII-380 p. in-8°. (Traduction de D^{a} Thereza Pizarro Filtra, baroneza de Paranapiacaba.)

Regina | por | Aph. de Lamartine | Tradução de | Pinheiro Chagas | Rio de Janeiro, | typ. de Domingos Luiz dos Santos, | 1878 | 85 p. in-16. Dans la *Bibliotheca recreativa — Collecção dos melhores romances nacionaes e estrangeiros — Publicação diaria.*

Traducções | de | Byron e Lamartine | por | Zeferino Vieira Rodrigues Filho | Porto Alegre, | typographia da Deutsche Zeitung | 1883 | 30 p. in-8°.

A. de Lamartine. | Raphael | Volume unico | illustrado com 20 gravuras. | As gravuras forão executadas | no Estabelecimento Graphico | de Miguel Lemmi | Bibliotheca do Povo | Brazil | 1904 | 222 p. in-12.

Jocelyn | Episodio | Diario encontrado em casa de um cura de aldeia | Poema de | Alfonso de Lamartine | Traduzido | pelo | Barão de Paranapiacaba | (Conselheiro João Cardoso de Menezes e Souza). 2ª edição. | Rio de Janeiro, | Empresa Photo-Mecanica do Brazil | 1911 | 375 p. in-8°.

A. de Lamartine | Graziella | Versão portugueza | Officinas typographicas | da Livraria Universal, Echenique e C. | Pelotas, | 1912, | 130 p. in-12.

Ajoutons la traduction suivante, qui ne porte pas d'indication de date :

A. de Lamartine. | Raphael | (Memorias da Mocidade). | Pintos e

*C^ia^*, *Livraria americana* | *Pelotas, Rio Grande, Porto Alegre* | s. d., 240 p. in-16. Dans la *Bibliotheca economica*.

* * *

Il faut signaler à part une œuvre collective, d'une importance capitale pour notre sujet, et qui est celle-ci :

Lamartineanas. | *Poesias* | *de* | *Alfonso de Lamartine* | *traduzidas* | *por poetas brasileiros* | *Les siècles sont à toi, le monde est ta patrie.* | *(Meditação XV)* | *Rio de Janeiro,* | *Livraria de casa imperial de Dupont e Mendonça, Editores.* | *1869.* | 220 p. in-12.

La préface veut être citée en entier; car, outre qu'elle constitue un monument à la gloire du poète, elle établit son influence sur les écrivains brésiliens, comparativement à celle de Byron :

DUAS PALAVRAS

Ao genio do cantor das *Meditações* fôra nossa tenção levantar um monumento commemorativo de respeito e admiração de que o nosso e todos os idiomas cultos lhe são devedores. A elle, o propheta inspirado e simultaneamente homem de acção na republica das modernas lettras, é de rigor este preito. E que mais sincero testemunho, mais caloroso, do que o enfeixar das odes e hymnos do poeta que fulgem esparsos involvidos nas roupagens nacionaes, e offertal-os ao genio da França dizendo : — Eil-o : significa este livro que os poetas brasileiros se empenham por fazer comprehendido e amado do povo o vosso grande Poeta?

Lamartine exerceu sobre a nossa joven litteratura uma influencia decisiva e das mais beneficas. Ao seu genio, depois do de Chateaubriand, mas tanto como ao do auctor do *Genio do Christianismo*, é que os seus fundadores foram pedir a palavra de ordem na revolução litteraria da primeira metade d'este seculo. Nos *Suspiros Poeticos*, nas *Brasilianas*, nos immortaes *Cantos* de Gonçalves Dias se reconhece aquella influencia; e a feliz direcção imprimida na poesia nacional por Magalhães, Porto Alegre e o cantor dos Tymbiras é filha do enthusiasmo causado na Europa e na America pelas Meditacões de Lamartine. Nem foi só a poesia lyrica; os poemas epicos brasileiros attestam egualmente o cunho do lyrismo lamartineano, d'esse

poetar tao intimo, tao d'alma, repassado de uncçâo religiosa, elevado pela esperanza, sanctificado pela fé nos destinos da humanidade.

Un dia retiniu nas selvas patrias o echo da voz poderosa de Byron. Foi o rugido da tempestade, ameaçando a natureza creada, repellindo as avesinhas attonitas para o mais cerrado da floresta, vergando das arvores seculares as frondes tremulas. Mas a procella esvaeceu-se; e os hymnos de Lamartine re-ergueram-se a Deus nos labios inspirados da poesia nacional.

A dominaçao de Byron foi... diremos a palavra! foi brutal : nao podia ser duradoura. Aquelle desespero sombrio de Manfredo, o lubrico scepticismo de D. Juan, aquellas figuras marmoreas animadas pelo riso escarninho dos poemas byronicos, nao são da condição humana. E a poesia lyrica, a poesia intima, como a define Hegel, a poesia do coração humano não podia por muito tempo soffrer a agitação exaltada pelo genio do poeta inglez.

E por isto a influencia de Byron teve de ceder á mais legitima e natural de Lamartine.

Com effecto, na obra d'este se inspiraram os poetas brasileiros da segunda metade do seculo. Bettencourt Sampaio, Almeido Braga, Trajano, J. Serra, Ayres d'Almeida, Menezes e Souza, Pedro Luiz, Franklin Doria, e tantos outros, honra e lustre da nossa poesia lyrica, descendem legitimamente do genio lamartineano. E aqui vem todos jubilosos prestar ao mestre os testemunhos do seu amor e veneração.

De cada um d'elles colhemos esmeradas versões de poesias de Lamartine; e em mais de uma reconheceria o Poeta quanto a sua inspiração ganhou em concisão e energia, trasladada na linguagem portugueza. Dessem-lhe á sua lira divina o idioma de Filinto Elysio; e porventura, mais brilhante lhe sahira a estrophe, mais cadente o hymno, mais se lhe es tremecera a alma ao arder da inspiração, na phrase do poeta colombiano :

« Dadme mi lira, dadmela, que siento
En mi alma estremecida y agitada
Arder la inspiración! »

(*Ode ao Niagara.*)

No colligir das traducçoes não levamos ordem, nem tão pouco precedencia de traductores. No monumento ficam por egual gravados os nomes dos operarios. Do alto de sua gloria olympica derrame o Poeta sobre essas jovens cabeças o thesouro das suas bençãos!

Ao publico intelligente, ao povo que lê, só diremos uma palavra : — Este livro é vosso. Lamartine nao é só um poeta francez; é uma das glorias mais esplendidas da civilisação moderna.

11 de Outubro de 1869. Araruama.

A. J. de Macedo Soares.

Suit la traduction de la lettre adressée par Victor Hugo à M^me^ de Cessiat, et datée d'Hauteville-House, le 16 mars 1869 : on sait qu'elle rend un magnifique hommage à Lamartine. Et viennent en fin les traductions, dont quelques-unes sont signées des plus grands noms de la littérature brésilienne. Elles sont au nombre de quarante-deux, et comprennent aussi bien les pièces les plus célèbres que d'autres moins connues. *Le Lac* et *l'Isolement* sont traduites deux fois; il ne manque ni *le Soir*, ni *le Vallon*, ni *l'Automne*, ni *le Crucifix*. Et nous trouvons aussi des poèmes comme *A uma joven Arabe*, ou à *M. Wap, poeta hollandez*, et d'autres, qui figurent moins ordinairement dans les anthologies, et qui montrent une connaissance très étendue de l'œuvre lamartinienne.

Est-il un seul pays, en Europe ou dans le monde entier, qui ait élevé à Lamartine, l'année même de sa mort, un monument plus noble et plus émouvant?

II

Victor Hugo

A. Peixoto, dans son étude sur *Castro Alves* (Aillaud et Bertrand, Paris-Lisbonne, 1922) rapporte un témoignage d'après lequel le grand écrivain, encore écolier, traduisit les poésies de Victor Hugo qui se trouvaient dans le recueil de Charles André. C'était un livre de classe : *Petit cours de littérature française, choix de morceaux en prose et en vers, extraits des principaux écrivains français; accompagnés d'exercices sur les synonymes, les homonymes, les paronymes, les multisenses, les gallicismes, les étymologies, la ponctuation et les licences poétiques, par Charles André.* Bruxelles, s. d., in-16. De Victor Hugo, Charles André donnait

un extrait en prose, *l'Éveil des cloches du vieux Paris;* et plusieurs poèmes, *la Grand'mère*, *le Carillon*, *Moïse sauvé des eaux*, *Napoléon*. Il ne donnait pas de Musset; il donnait, de Vigny, *la Naissance d'Eloa;* de Lamartine, *la Description d'une bataille*, *l'Ange gardien*, *l'Aigle et le soleil*, *le Papillon*, *la Prière*, *l'Hymne de l'enfant à son réveil*. Charles André se doutait-il que ses modestes morceaux choisis permettraient à de grands auteurs un premier contact avec nos poètes et, à l'âge des impressions fortes, une inoubliable révélation littéraire?

Ce contact direct, qui se présente quelquefois sous les formes les moins attendues, les plus capables d'échapper aux chercheurs, comme celle-ci, — laissons-le. Ainsi que nous l'avons fait pour Lamartine, bornons-nous à indiquer la première ébauche d'une liste de traductions.

Ce fut *Hernani* qui apparut d'abord, dix-huit ans après sa publication :

Hernani | *ou a honra dos Castelhanos* | *drama em cinco actos* | *de* | *Victor Hugo* | *traduzido em versos portuguezes* | *por Francisco José Pinheiro Guimarães* | *bacharel em leis* | *Rio de Janeiro* | *E. e H. Laemmert* | *1848* | in-16.

Cette traduction reparut dans une seconde édition, celle-ci collective, qui donnait *la Boucle de cheveux enlevée*, de Pope, *Childe Harold* et *Sardanapale*, de Byron, en même temps qu'elle reprenait *Hernani*[1] :

Traducções poeticas | *de* | *Francisco José Pinheiro Guimarães* | *Rio de Janeiro* | *Typographia universal de Laemmert* | *1868* | 659 p. in-8°.

Après *Hernani*, apparut un spécimen de l'activité politique de l'écrivain : quatorze discours, qualifiés par le traducteur de « monuments oratoires de l'intelligence humaine » :

Quatorze discursos | *traduzidos por XX* | *Bahia* | *typ. C. de Lellis Malson e C.* | *1857* | in-12.

Les Misérables constituaient un ouvrage plus malaisé à traduire. Un premier traducteur, Justiniano José da Rocha, étant mort avant

1. La troisième scène du dernier acte d'*Hernani* a été traduite par Ernesto de Aquino Fonseca dans la *Revista brasileira*, II, tome IX, 1881.

que l'entreprise ne fût achevée, Fernandes dos Reis la continua et la mena à bien[1] :

Os Miseraveis | *de Victor Hugo* | *Rio de Janeiro* | 1860-1863, 10 vol. in-8°.

L'œuvre ne manqua pas d'avoir un grand retentissement. D. J. de Mello Pelada en tira deux drames ; l'un fut imprimé en 1868 (*A conversão de um calcéta, drama em um prologo e treze quadros, tirado do celebre romance de V. Hugo Os Miseraveis.* Rio, 1868, 118 p. in-8°). L'autre, *Os Miseraveis, drama extraido do romance de mesmo nome de V. Hugo*, fut lu par lui au théâtre Phœnix, le 25 décembre 1886 ; il ne semble pas avoir été imprimé.

Ensuite :

Noventa e Trez | *a guerra civil* | *por V. Hugo* | *Traduzido do francez* | *e precedido de um prefacio* | *Rio,* | *1874* | Par *Salvador Furtado de M. Drummond.*

A historia | *de um crime* | *Traduzido* | *da 21ª edicção franceza* | *por J. V.* | *Rio de Janeiro* | *Biblioteca economica* | *Empresa editora typ. Fluminense* | *1878*, in-16.

Victor Hugo | *A piedade suprema.* | *Paraphrase* | *por* | *Aprigio Guimarães* | *Recife* | *Typ. Mercantil* | *1879* | in-16.

Victor Hugo. | *A piedade suprema* | *tradução* | *de* | *Eduardo A. de Lima Barros* | *Rio de Janeiro* | *typographia nacional,* | *1880,* | 101 p. in-8°.

A bella Sara | *de Victor Hugo* | *tradução* | *de Francisco Leite Bittencourt Sampaio.* | Rio, | 1885 | in-8°.

Victor Hugo | *Nossa Senhora de Paris* | *Rio de Janeiro* | *Empreza litt. fluminense* | *1886* | in-8°.

Nous n'avons pas trouvé, à la bibliothèque de Rio, la première édition de la traduction suivante :

O | *ultimo dia* | *de* | *um condemnado* | *por* | *Victor Hugo* | *2ª Edicção* | *escrupulosamente revista e muito melhorada* | *Carlos Pinto e successores* | *Pelotas, Porto Alegro e Rio Grande* | 1889 | in-8°.

Moins groupées, dans leurs arrivées successives, que les traductions de Lamartine, celles-ci se succèdent dans un ordre aussi dif-

1. On nous signale, en outre, une traduction des *Misérables* pour le *Jornal do Commercio*, par Antonio José Falcão da Frota.

ficilement explicable. Elles n'ont, en tout cas, pas cessé d'être présentes à la conscience brésilienne.

* * *

En 1889, toute l'Amérique latine, dans la personne de ses poètes, voulut faire hommage à Victor Hugo d'un florilège de traductions : *Victor Hugo en America. Traducciones de ingenios americanos coleccionadas por José Antonio Soffia y José Rivas Groot. Bogota, Casa Editorial de M. Rivas*, 1889, in-8°. L'un des deux éditeurs exprimait les raisons qui justifiaient cet hommage. Victor Hugo, disait-il, convient à l'Amérique, concorde avec le Nouveau-Monde. S'il y a un continent qui paraît créé pour l'imagination d'un poète, c'est bien celui-ci; pour l'imagination infiniment variée et féconde d'un poète comme Victor Hugo. Ce continent est lui-même une antithèse entre la douceur et la force; entre la délicatesse de la nature et sa brutalité. Il convient aux idylles et aux épopées; il offre des paysages qui étonnent les yeux humains, et des spectacles fabuleux.

D'autre part, au xx^e^ siècle, l'Amérique espagnole ne formera qu'une grande nation aux multiples capitales. Un grand rêve d'abondance, de paix s'y réalisera; l'humanité y vivra plus heureuse et meilleure. Et ces sentiments aussi, cette nostalgie de la Justice et du Bonheur, sont ceux que Victor Hugo n'a cessé d'exprimer. Rivas Groot le dit dans des phrases où l'on sent passer l'écho du style même du poète : « Los que siembran en la tierra y los cultivadores del espíritu harán llegar el pan á todas las manos, la bondad á todas las almas. Las soledades y las multitudes, vírgenes ambas, darán incomparable cosecha. Y entre aquella paz y aquella abundancia, en aquella República fuerte y amable, se levantará entonces, y con mayor grandeza que en este siglo, la figura de nuestro poeta, de aquel poeta espiritualista y humanitario que ansió la luz y la fe para todos los espíritus, el amor y el bienestar para todos los corazones, la concordia entre todos los hombres; de aquel poeta que quiso ver lo que se verá en aquella edad futura : la Naturaleza dignificada y la Humanidad ennoblecida. »

Or le Brésil n'avait pas attendu cette date pour exprimer ses sentiments à l'égard du grand poète français. L'année de la mort de Victor Hugo parut un ouvrage qui fait pendant à celui qui avait pareillement honoré Lamartine :

Mucio Teixeira | *Hugonianas* | *Poesias* | *de* | *Victor Hugo* | *traduzidas por Poetas brazileiros* | *Rio de Janeiro* | *Imprensa nacional* | *1885* | in-8°.

Le livre eut assez de succès pour qu'une seconde édition parût la même année [1].

Mucio Teixeira [2], qui dédie le livre à « Mademoiselle Jeanne Hugo, le dernier amour du poète », trace à grands traits la biographie de Victor Hugo. Il est, dit-il, « l'expression la plus adéquate de ce siècle. La grandeur de l'un coïncide avec la grandeur de l'autre. » Il en a reflété tous les mouvements; il a traduit l'ascension des peuples vers la liberté, qui a caractérisé l'âge moderne. Victime de Napoléon III, exilé par lui, il est revenu à Paris en triomphateur. Son siècle et lui, indissolubles, passeront ensemble à la postérité.

Et d'un esprit généreux, qui n'ignore pas que des dettes de cette sorte font honneur à ceux qui les contractent, puisqu'ils transforment en une substance nouvelle les idées et les sentiments qui ont agi sur leur âme. Mucio Teixeira déclare encore que Hugo est celui de tous qui a exercé la plus profonde influence au Brésil. Gonzalves Dias et Magalhães se sont quelquefois inspirés de lui; Felix da Cunha a pratiqué son théâtre; Alvares de Azevedo a écrit :

« Na minha sala tres retratos pendem :
Alli — Victor Hugo. Na larga fronte
Erguidos luzem os cabellos louros
Como c'roa soberba. Homem sublime,
O poeta de Deus e amores puros
Que sonhou *Triboulet*, *Marion Delorme*,
E Esmeralda a Cigana... »

Et Castro Alves, en traduisant *As duas Ilhas :*

« Victor Hugo escreveu *As duas Ilhas* a Napoleão :

« Ajaccio e Santa Helena — berço e tumulo do heroe — justificam o titulo dessa ode sublime.

« Os presentes versos tem por assumpto Jersey e Santa Helena, Hugo e Napoleão — Duas enormes peanhas — para dois enormes vultos.

« Ha não sei que semelhança nestes dois perfis (aliás tão distinctos), que o espirito do pensador os reune numa fraternitade logica.

1. Signalons aussi : *Homenagem a V. Hugo. Recife, 1885,* por *F. P. de Camases Lima. — Homenagem a V. Hugo*, 8 pages in-4° (sem data), por *J. Coelho Gomes Ribeiro.*

2. Il annonce dans le volume : *Creàções de Victor Hugo, apresentadas ao povo brazileiro por Mucio Teixeira. Heroinas e personagens dos dramas e romances do poderoso artista da prosa e da verso francez. Um elegante volume aparecerá em breve.*

« Parece que, si Hugo tivesse sido guerreiro, chamar — se — hia Napoleão; e que o heroe de Austerlitz — poeta, escreveria Lucrece Borgia. E depois serem genios nao é serem irmãos? E depois não é predestinação esta confraternidade de exilio? estes dois postos? estes dois mares? estas duas solidões?... »

Ainsi de suite; il multiplie les témoignages, donne ceux de Ramos da Costa, Tobias Barreto, Pedro de Calasans. Puis viennent les traductions qui, à leur façon, sont aussi éloquentes. Il n'y en a pas moins de cent cinq, et de toute espèce, généralement brèves, quelquefois longues, donnant des morceaux qui sont dans toutes les mémoires, ou des passages que seuls des initiés sont capables de trouver dans l'œuvre immense du poète, et de chérir. Nous disions tout à l'heure, en parlant des *Lamartineanas*, qu'il n'y avait pas de plus noble, de plus émouvant honneur rendu à la mémoire d'un poète : nous nous trompions, il y a les *Hugonianas*, que nous devons réunir au premier recueil dans notre reconnaissante admiration.

Paul Hazard.

LATIN-AMERICAN LITERATURE
IN THE UNITED STATES

In the spring of 1929 there was established at Harvard University the Harvard Council on Hispano-American Studies. *The members of this Council, eight in number, are engaged in the preparation of a bibliography of the belles-lettres of all Hispanic of America, and are occupied also with the preparation of monographs and articles on various features of both the Spanish and the Portuguese literature of the New World. The following article, by Professor S. E. Leavitt of the University of North Carolina, is a study of the reflex action of Hispano-American literature upon the United States.*

J. D. M. Ford, Director.

The nineteenth century

As is well known, the political difficulties experienced by the Cuban liberals forced many to emigrate to more favorable climes and the United States was one of their favorite havens of refuge. But the emigrants, who found themselves faced with another language, associated mainly with their own countrymen and came and went

with but few people here ever being aware of their presence. And not infrequently, too, the United States made only a faint impression upon them, occupied as they were in making a living and in following the fortunes of their friends in Cuba.

But neither of these accusations can be made against José Maria Heredia, cousin to the more famous French poet, José Maria de Heredia, and his experiences in this country are worthy of mention. Unlike most of his compatriots, he landed in Boston instead of New York and, also unlike many of them, he left a fascinating record of his impressions. These take the form of rather extensive letters[1] which begin the day after his arrival on December 4, 1823. He was much impressed by the orderliness of Boston, the large horses, the many carriages, and the streets full of people. Every house, so he says, has its name plate, and there are no beggars anywhere. And more important than these details is his enthusiastic remark : « Jamás he visto más muchachas bonitas que hoy. » But his pleasure was not unalloyed for, like all of us to-day, he found the winter climate of the city decidedly disagreeable and the « ink almost froze in his pen » as he was writing the letter.

During the winter Heredia met two of his countrymen who were going to New York and he decided to go with them. In the spring he visited Philadelphia where he saw more pretty girls than in Boston. He did not like the geometrical layout of the streets as well as the irregularity of New York, but he wrote with zest of how the firemen gravely put out fires which were a *fiesta* to everyone else except the insurance agents. It was possible, so he said, to go from New York to Philadelphia in one day.

In June he made a visit to Niagara Falls which he enjoyed thoroughly, though his trip up the Hudson was somewhat marred by the enormous appetites of his fellow travellers. Evidently the latter might have learned something about table manners from Heredia. The rest of the journey was made by the Erie Canal, which had not been quite completed, and by stage-coach. The Falls made a deep impression upon him and while on the Canadian side he wrote the « Ode to Niagara », destined to be one of the best known Spanish-American compositions in the United States[2].

After Niagara Falls Heredia had little more to see. In July of the same year he left New York to spend a couple of weeks in a cool

1. Published in the *Revista de Cuba*, vols. IV, V (1878-1879).

2. He afterward made a number of changes in this poem. Both versions have been published by E. C. Hills in his *Odes of Bello, Olmedo and Heredia* (New York, 1920), p. 94-100, 124-130.

place and chose New Haven for this vacation. Here he remarks upon the handsome shade trees and the fact that Yale is said to be « the first establishment of its kind in the United States » with 372 students. Heredia had a number of letters of introduction to the professors in the University but they seem to have served him only as an introduction to the Museum of Geology.

During his stay in the United States Heredia had no end of trouble with the « barbaric » language spoken here and for some time he had difficulty in understanding what people said and in making others understand him. Perhaps this was one of the reasons why he left so soon. At any rate he sailed for Mexico in August, 1825, but before his departure he published a volume of verse[1] with which our study of Latin-American literature in the United States properly begins.

Two years later « *Niagara*. From the Spanish of José Maria Heredia », appeared in the January number of the *United States Review and Literary Gazette*[2], the editors of which were Charles Folsom and William Cullen Bryant. Bryant's association with the magazine was doubtless the only reason why this translation from Heredia was later ascribed to him, for the poem was not included in the 1832 edition of Bryant's poems nor in any later editions. It was published without the name of the translator in Longfellow's *Poets and Poetry of Europe*, 1845, and is the only Latin-American poem included in the volume if we except a few selections from the *Araucana*, which after all are to be classified with Spanish rather than with Spanish-American literature.

The first to credit the translation to Bryant was William Henry Hurlburt, writing in the *North American Review* for 1849. « Most of our readers, we trust, are acquainted with his Heredia's poem, 'Niagara', a fine version of which by Bryant is to be found in Mr. Longfellow's 'Poets and Poetry of Europe'[3]. » This assertion was repeated in a compilation entitled *Gems of Spanish Poetry*, 1855, and by Rollo Ogden in a review of Spanish-American poetry in 1890.

1. *Poesias de José Maria de Heredia*. Nueva York, 1825, 162 p. Professor Coester has called attention to Heredia's attitude toward the United States, expressed in excellent English in the preface to this edition. « The author has paid particular attention to the accents to make these poems useful to Americans learning the Spanish language. Nothing is better calculated to give them a practical knowledge of the true pronunciation of words than the habit of reading poetry. May they receive this little service of an exiled youth as an expression of gratitude for the asylum he has found in this happy country. »

2. *The United States Review and Literary Gazette*, I (1827), 283-286.

3. *The North American Review*, LXVIII, 140, note.

E. C. Hills, in a study of the question, concludes that there is « no valid evidence that Bryant did translate it[1] ». However that may be, the « Ode to Niagara » is the most quoted of Latin-American translations and appears in practically every collection.

Late in the same year a translation of Heredia's « En la tempestad » appeared in *The Talisman* (for 1828) of which William Cullen Bryant was also one of the editors. Neither the author's nor the translators's name is given, and beneath the title is the simple statement « Written in the West Indies ». This poem was included in the 1832 edition of Bryant's poems and in subsequent editions but the author's name is not given with the text. A note at the back of the book states : « This poem is nearly a translation from one by José Maria de Heredia, a native of the Island of Cuba, who published at New York, six or seven years since, a volume of poems in the Spanish language. » Bryant was perhaps justified in calling his version « nearly a translation » even though he changes one of Heredia's most important figures and omits the last stanza of the poem altogether[2].

The next Spanish American writer to attract attention in the United States was also a Cuban who, unfortunately, did not get a chance to emigrate. This was Gabriel de la Concepción Valdés, or *Plácido*, as he is more frequently called, and the first to make mention of him was Dr. F. Wurdeman in his *Notes on Cuba*, Boston, 1844. In the appendix to this book he says :

> « Since the preceding pages were written, the author has spent another winter in Cuba[3]... during which, events occurred that have materially affected its bond and free colored population... At the head of... [a conspiracy] was a mulatto poet of Matanzas, Gabriel de la Conception Valdes, whose verses, under the signature of *Plácido*, had often been admitted into the daily journals » (p. 355).

We know little about the author of the *Notes on Cuba* except that he was a physician and came from Charleston, South Carolina. While in Cuba he became very much interested in *Plácido's* work and collected and neatly pasted into a scrapbook a number of his

1. E. C. Hills, « Did Bryant translate Heredia's Ode to Niagara? » *Modern Language Notes*, XXXIV, 503-505; and *Hispanic Studies*, 1929. Hills thought that the first time that Bryant's name was connected with the poem was in 1856.

2. Bryant also translated a number of fables from the rather obscure Mexican poet José Rosas Moreno, but these were not included in any collections published during his lifetime.

3. The date 1833 is given but this must be an error.

poems, evidently with the idea of publishing them. For some reason he did not do so and in 1848 he gave the collection to the Library of Harvard College.

In addition to the selections from *Plácido*, which include the 1842 edition of Matanzas and 147 loose poems (a few are duplicates), the Wurdeman collection contains three clippings from American newspapers. No date or source is given for these and, in spite of considerable search, it has not been possible to identify them all. The first, in Dr. Wurdeman's opinion, is a « literal (though not poetical) translation » of the poem written by Plácido a few days before his execution :

Prayer to God

From the Spanish of Plácido, a prisoner in the Matanzas prison.

« Being of love unbounded! mighty God!
In overwhelming grief to thee I fly.
Extend thy hand omnipotent, and rend
From this base calumny the odious veil;
Tear thou away the ignominious seal,
With which the world now seeks to brand my brow.
Thou King of Kings! God of my ancestors,
And mine! Thou art my sole defender, Lord!
All things obey Thee. The dark sea, its waves
And finny tribes, the daylight of the skies,
The ambient air, the southern fires and the
Northern snows, the life of plants, the rivers'
Ebb and flow, hang upon thy will alone.
Thou hast all power; Thou canst them destroy,
And by thy sacred breath again restore.
Deprived of Thee the whole sinks into naught,
Lost in the deep eternity of Time,
Yet even void obeys Thee, for, out of
Nothing, all mankind Thou didst create.
I cannot deceive Thee : God of mercy!
Let thy eternal wisdom search my soul.
In oppress'd ignorance, from the free air
Restrained, by calumny most foul her wings
Are closed. Still, if to Thee seem good that I,
By cruel malice now shall die, and, to
Feast malignant joys, my cold remains to
Outrage be resigned, then speak..., take Thou this
Life, and in me thy will fulfil, my God! »

The second clipping is a letter to the *New York Tribune* of August 18, 1847, defending *Plácido* against an accusation in the *New York Sun* that he was at the head of an « atrocious conspiracy ». The writer of the letter asserts that *Plácido* was a martyr as well as a true poet and translates the poem « Liberty » to prove the latter part of his assertion. The third clipping is another translation of *Plácido's* « Prayer », taken from the *Liberty Bell*, and the translator is given as Anne Warren Weston. This is an error, however, because the version in the *Liberty Bell* (1845) is ascribed to Maria Weston Chapman[1], a prominent abolitionist and editor of the *Liberty Bell* from 1839 to 1846. Her anti-slavery tendencies may have been one of the reasons why she took an interest in *Plácido*. Her rendering is in some ways more poetic than the translation quoted above, but it lacks the strength and pathos of the anonymous version.

PRAYER

« From the Spanish of Plácido.

Being of infinite goodness! God Almighty!
I hasten in mine agony to Thee!
Rending the hateful veil of calumny,
Stretch forth thine arm omnipotent in pity :
Efface this ignominy from my brow
Wherewith the world is fain to brand it now.

Oh King of kings! thou God of my forefathers!
My God! thou only my defense shall be,
Who gav'st her riches to the shadowed sea;
From whom the North her frosty treasure gathers,
Of heavenly light and solar flame the giver,
Life to the leaves, and motion to the river.

Thou canst do all things, what thy will doth cherish,
Revives to being at thy sacred voice.
Without Thee all is nought, and at thy choice
In fathomless eternity must perish,
Yet e'en that nothingness thy will obeyed,
When of its void humanity was made.

Merciful God! I can deceive Thee never,
Since as through ether's bright transparency,

1. Anne Warren Weston was a contributor to the *Liberty Bell*, and this may explain the mistake in the newspaper.

Eternal wisdom still my soul can see
Through every lineament forever.
Forbid it then that Innocence should stand,
Humbled, while Slander clasps her impious hand.

But if the lot thy sovereign power shall measure
Must be to perish as a wretch accursed,
And men shall trample over my cold dust, —
The corse outraging with malignant pleasure,
Speak and recall my being at thy nod!
Accomplish in me all thy will, my God!

Another Cuban poet was introduced to the American public by an anonymous writer in the *Harbinger* for May 1, 1847, who says she (?) « accidentally discovered... the new growth of a vigorous, moral, intellectual and artistic life in the retired and to us comparatively unknown Island of Cuba ». After a rather lengthy preamble, she mentions three poets : « Plácido... the poet of passion, Heredia of feeling, Milanés of reflection. » She quotes « Niagara » and closes with an extensive translation from the introduction to a volume of Milanés' poetry recently [1846] published in Havana.

In the summer of the same year a distinguished South American acted as his own envoy and paved the way for one of the most important contacts between the United States and South America. This was no less a personage than Domingo Faustino Sarmiento, later President of the Argentine Republic, who had left Chile in 1845 commissioned to make a study of public instruction in Europe. After visiting Spain, Italy, France and Germany he went to England where he happened to see a copy of Horace Mann's *Report on an Educational Tour in Germany, and parts of Great Britain and Ireland*, London, 1846. Seeing in the author a leader and co-worker Sarmiento decided to come to Massachusetts. He accordingly took ship from Liverpool, along with 480 Irish immigrants, as he writes. On the boat was a United States Senator who gave him a letter of introduction to Horace Mann.

Immediately upon his arrival Sarmiento went to West Newton and had long conferences on two successive days with the distinguished Massachusetts educator, Mrs. Horace Mann acting as interpreter. A considerable part of the time was consumed by Horace Mann's account of his troubles with the legislature. He was at that time Secretary of the Massachusetts Board of Education, and reforms, apparently, were no easier then than now. Sarmiento's friend introduced him to a number of professors in Cambridge but

his acquaintance with them could have been but brief for Sarmiento had much to see in the United States and only a short time at his disposal. He had arrived in the United States toward the end of August and left the middle of November of the same year, after visiting Albany, Buffalo, Niagara, Montreal, Quebec, Boston, Philadelphia, Pittsburgh, Cincinnati and New Orleans.

One might suppose that Sarmiento met Longfellow on this trip for the latter returned from Newport on September 9 to take up his duties at Harvard. But no mention is made of such an event in Longfellow's *Journals* and the chances are that if such a meeting had occurred Longfellow would have recorded it. It seems clear that the New England poet had a « distant » introduction to Spanish-American literature some time that year because we find that he sent Rafael María de Mendive a copy of his poems with the dedication dated November 30, 1847. Evidently a copy of Mendive's *Pasionarias* (1847)[1] had reached him somehow.

A few years later (1849) one of the most important contributions of the century was made in the *North American Review* by William Henry Hurlburt[2]. This writer, who was from the same city as Dr. Wurdeman and also a student at Harvard when Wurdeman[3] presented his poems to the library, probably knew him and may have owed his interest in South America to him. At any rate Hurlburt was acquainted with the Wurdeman collection, and also had read the article in the *Harbinger*, mentioned above, and a translation of Heredia made by an Englishman, Kennedy, in 1844[4]. All of this

1. See, *Poesías de Rafael M^{a} de Mendive. Precedidas de un prólogo de D. Manuel Cañete, y una biografía del autor por el Dr. D. Vidal Morales y Morales* (Habana, 1883), Prólogo, p. xxi.

2. The article is unsigned but since it appears in a modified form later, in a publication that is by Hurlburt, it is clear that the article in question is his.

3. William Henry Hurlburt was born in Charleston, S. C., in 1827. He graduated from Harvard in 1847 and from the Divinity School in 1849. After travelling in Europe, he devoted himself to the Unitarian ministry for a few years. He then took a course in Harvard Law School and after 1855 turned his attention to journalism. He died in Italy in 1895. He was the author of *Gan-Eden*, 1854; *General Mc Clellan and the Conduct of the War*, 1854; *History of Santo Domingo*, 1872; and other books.

4. *Selections from the Poems of Don José María Heredia, With Translations into English Verse*, by James Kennedy... Habana, 1844, 32 p. Spanish and English on opposite pages. — This volume contains : « Life of Heredia »; « A mi caballo » — « To my horse »; « Poesía » — « Poesy »; « La estación de los nortes » — « The Season of the Northers »; « En el album de una señorita » — « In a lady's album. »

material he utilized in writing his article which, in the main, is a review of the following books :

Obras poéticas de Juana Inez de la Cruz. Madrid, 3 v.
El aguinaldo matanzero. Editores, J. V. Betancourt y Miguel T. Tolón.
Poesías de Heredia. New York, 1825.
Poesías escogidas de Plácido. Matanzas y Vera Cruz, 1842.
Poesías de Alpuche. Merida de Yucatan, 1842.
Poesías de Irujillo. Merida de Yucatan, 1842.
Pasionarias de Rafael de Mendive. Habana, 1847.
Rimas de Esteban Echeverría. Buenos Aires, 1837.

After commenting upon the fact that « very few persons in the United States have bestowed any serious observation and thought on the character and resources of these mysterious tropical nations », Hurlburt passes on to his subject, giving first a brief account of the life of Juana Inés de la Cruz and a general discussion of her works and style. Mention is made in a footnote of Manuel de Navarrete and of *Lima por dentro y por fuera*, which he thinks was written by a « Mexican bard ». The work of Wenceslao Alpuche is then characterized in general terms and from Mariano Irujillo he translates two short poems. Passing on to Cuba where he says « we find the noblest and loftiest poets of Spanish America », he gives a brief account of the life of Heredia, praising his poetry highly and translating from « The Exile's Hymn ». Hurlburt says he translated several other poems of Heredia's but could not insert them all. He does include a translation of « The Season of the Northers », which shows here and there traces of Kennedy's hand.

For his criticism of Milanés he relies to a large extent upon the article in the *Harbinger* mentioned above. He translates « To my Wife », and mentions Leopoldo Turla's tribute to Milanés in the poem « El Lenocinio ». Hurlburt devotes most space to *Plácido* and this part of his article is in many ways the most interesting. After giving an account of the poet's life, he translates the « Prayer to God », making abundant use of the two versions quoted above. The « Farewell to my Mother » and « Sonnet to Greece » are translated without assistance, and in conclusion he gives the « Hymn to Liberty » that appeared in the *New York Tribune*, acknowledging the source but venturing to make a few corrections. The corrected version follows :

« O Liberty! I wait for thee
To break this chain and dungeon bar;

I hear thy spirit calling me,
Deep in the frozen North, afar,
With voice like God's, and visage like a Star.

Long cradled by the mountain wind,
Thy mates the Eagle and the Storm,
Arise! and from thy brow unbind
The wreath that gives its starry form,
And smite the strength that would thy grace deform!

Yes, Liberty! thy dawning light,
Obscured by dungeon bars, shall cast
Its splendor on the breaking night,
And tyrants, flying pale and fast,
Shall tremble at thy gaze, and stand aghast! »

Hurlburt's acquaintance with Cuban poets was considerably more extensive than that of the anonymous writer in the *Harbinger* for he says that a « Cuban gentleman of education and taste » drew up for him a list of no fewer than fifty-three Cuban poets, of whom about twelve, by their works, were known to him. Mendive, he says, is the author of « one of the prettiest little volumes » he had seen in a long time, the *Pasionarias*, from which he translates « The Virgin Smile », a rendering which has been attributed by some to Longfellow.

The rest of the article is more cursory. He mentions Juan Güell y Rente, Leopoldo Turla and Manuel Orgallez, translating a few lines from Orgallez. A few other writers find brief mention and the writer passes on to South America, devoting a paragraph to J. J. Olmedo, one to J. C. Varela, and one to Esteban Echeverría. In concluding, he notes : « We have merely skimmed the surface of our subject; but it was less our purpose to call the public attention to the fact, that those revolutionary countries, whose literature we have supposed to consist chiefly of *pronunciamientos* and military harangues, do really contain the germs of a vigorous intellectual life. »

The article summarized above can hardly be said to have been unavailable to the general public. Not content with making the information in it known to the readers of the *North American Review*, Hurlburt later published the part relating to Cuba in *Gan-Eden, or Pictures of Cuba*, Boston, 1854. He may have intended this book for quite a different group of readers than that possessed by the *North American Review*, but even so, it is not a little disconcerting to find him stating at the beginning of this chapter : « Doubtless the

majority of my readers will be surprised to hear that Cuba has any literature at all. » If they were surprised at this fact, their astonishment must have eventually subsided because Hurlburt's chapter crossed the Atlantic to be reprinted in the *Chamber's Journal* for October 22, 1859, and returned to be copied in *Littell's Living Age* for January 7, 1860.

The volume *Gems of Spanish Poetry* (1855), which has been mentioned before, did its part to disseminate knowledge of Spanish-American poets. In this collection there appeared a number of the translations which had been published in Hurlburt's article as well as Heredia's « Ode to the Night » and « Poesy » as translated by Kennedy[1], Bryant's « Hurricane », and two original contributions by Gertrude F. de Vingut, Heredia's « Immortality » and « To the Star of Venus[2] ».

Sarmiento's second visit to the United States was not so hurried as his first. Nor was his errand, as special ambassador to promote good-will toward Argentina in her war with Paraguay, one that required his undivided attention. He arrived here in May, 1865, and in the fall came to Massachusetts to see his friends. Horace Mann had died in the meantime (1859) but his widow was living in Concord. Sarmiento found in her an enthusiastic admirer and through her efforts he had a real opportunity to meet the « eminentes sabios » in Cambridge. On this occasion we know that Longfellow met Sarmiento, for we find this note in his *Journal* for October 12, 1865 :

« Mr. Ferguson comes to stay with me. We go in the evening to a supper at. Dr. Gould's, where we meet Señor Sarmiento, Minister of the Argentine Republic, and I have a chance to try my Spanish, the first time for six years or more. »

Sarmiento was better prepared than before for the distinguished friends of Mrs. Mann, for he had brought with him his *Focundo* and, armed with this, he was ready for anyone. « Este libro me sirve de medio de introducción... es mi cañon Parrot. Nada le resiste[3]... » He had dinner, for example, with Ralph Waldo Emerson to whom he had previously sent a copy of the book; and Emerson,

1. These were evidently taken from *Modern Poets and Poetry of Spain*. By James Kennedy, London, 1852. This collection has « Ode to Night », which was not included in Kennedy's earlier edition of Heredia's poems.

2. E. C. Hills mentions a volume *Selections from the Best Spanish Poets*. New York, 1856. Can this be a second edition of the *Gems of Spanish Poetry* mentioned above?

3. D. F. Sarmiento, *Obras*, XXIX, 67.

so Mrs. Mann informs us, told him « that if he would write thus for our public, he would be read ». From the same source we learn that Longfellow « suggested writing a romantic poem called the 'Red Ribbon', which might be made as striking though it is to be hoped an even more exceptional picture of the peculiar customs of the country than the native poet Echeverria's 'Captive', so descriptive of gaucho life[1] ».

Sarmiento spent many agreeable hours with Longfellow and on more than one occasion mentions how well hist host spoke Spanish. He also became acquainted with George Ticknor at this same time. According to the testimony of Sarmiento's writings, Longfellow and Ticknor both told him they did not know a single production of Chile or of the Rio de la Plata[2], and Ticknor asked for a collection at any price, because he said there were public funds for the purpose. In response to this appeal Sarmiento gave to the Harvard Library, the Boston Atheneum, the Library of Congress, and other libraries, as many of his own books as he could spare and wrote to Argentina asking for more. In a letter to José Mármol he explains the situation, saying that he had seen a copy of *Amalia* in one of the libraries in this country, but urged Mármol to send some of his verse to Ticknor and Longfellow. He very tactfully hinted that Ticknor might make mention of these in his *History of Spanish Literature*.

Mármol must have been deaf to this plea because he is not represented by a single volume in the collection which Ticknor presented to the Boston Public Library. Juan María Gutiérrez, to whom Sarmiento probably wrote as well, is the only author besides Sarmiento who can really be said to figure in the collection. We find, for example, the following works of the distinguished Argentine critic :

Bibliografía de la primera imprenta... Buenos Aires, 1866.

Bosquejo biográfico del General D. José de San Martin... Buenos Aires, 1868.

El capitán de patricios. Buenos Aires, 1864.

El Doctor Don Baltazar Maziel... Buenos Aires, 1864.

Estudios biográficos y criticos... Buenos Aires, 1865.

Frai Domingo de Neyra... Buenos Aires, 1865.

Noticia sobre... D. Avelino Diaz... Buenos Aires, n. d.

1. *Life in the Argentine Republic*... By Mrs. Horace Mann, Intro., p. XII.

2. Longfellow may have known of Echeverría's *Cautiva* through Hurlburt's article.

Noticias históricas sobre el orijen y desarrollo de la enseñanza pública en Buenos Aires... Buenos Aires, 1868.

Poesía americana... Buenos Aires, 1866-1867.

With the copy of the *Estudios biográficos* in the Boston Library is a letter from J. M. Gutiérrez of October 29, 1866, in which he says :

« ... habiendo llegado á mi conocimiento que alguna vez se dolió V. de las dificultades con que tropezaba para conseguir los pocos libros que ven la luz en las repúblicas sud-americanos, me atrevo á ofrecer á V. los dos adjuntos... »

Sarmiento himseft can hardly be said to rank very high, with only four volumes :

Civilisation et barbarie... Paris, 1853.

Las escuelas; base de la prosperidad... Nueva York, 1866.

Mensaje al abrir las sesiones... Buenos Aires, 1874.

Vida de Abraham Lincoln... Nueva York, 1866.

As a matter of fact there are hardly more than a dozen other books dealing with Spanish-American literature in the Ticknor collection, if we except such works as the poetry of Juana Inés de la Cruz, the *Araucana*, etc. For the sake of record they deserve mention.

América poética. Valparaíso, 1846.

N. Azcarate, *Noches literarias*... Habana, 1866, 2 v.

M. L. and G. V. Amunátegui, *Biografías de americanos*, Santiago, 1854.

Cuatro laudes, por R. Zambrana, José G. Roldán, R. M. de Mendive, F. L. de Briñas. Habana, 1853.

G. Gómez de Avellaneda, *El principe de Viana*. Madrid, 1844.

Id., *Composiciones poéticas*. Madrid, 1845.

J. M. Heredia, *Poesías*. Nueva York, 1825.

Id., *Poesías*. Nueva York, 1853, 2 v. in 1.

Id., *Poesías*. Nueva York, 1858, 2 v. in 1.

Selections from the Poems of Don José María Heredia... By James Kennedy. Habana, 1844.

I. Herrera Dávila, *Rimas americanas*. Habana, 1833.

R. M. dc Mendive, *Pasionarias*. Habana, 1847.

R. M. Mendive y J. J. de Q. García, *América poética*. Habana, 1854.

J. M. Torres Caicedo, *Ensayos biográficos*... Paris, 1863, 2 v.

G. de la C. Valdés, *Poesías*. Matanzas, 1838.
Id., *Poesías completas*. Paris, 1857[1].

Mrs. Mann's admiration for Sarmiento was unbouded and she wished all America to know who he was. « Mi biografía », he writes, « le absorbe todo el tiempo que le dejan otros deberes. » On one occasion Sarmiento asked to look at what she had written and was appalled to see that it would make a thick volume. With due modesty he invented some pretext or other, took the notes with him, and deliberately cut them down. But Mrs. Mann was insatiable. She translated Sarmiento's introduction to his *Vida de Lincoln*, apparently for the sheer pleasure of doing so, and it was her desire to render into English everything he had written. This extensive program was never completed, but she did have the joy of seeing in print her translation of *Facundo* under the title of *Life in the Argentine Republic*... 1868, which included a biographical sketch of Sarmiento.

Sarmiento met other celebrities in Cambridge, but none that are intimately connected with this study, and was cordially received elsewhere. He was made an honorary member of the Historical Society of Rhode Island and a Doctor of Laws at the University of Michigan. In writing of the latter event he states that the library at Ann Arbor had a half dozen of his books, and with reference to the degree he proudly says : « Soy, pues, doctor, como Longfellow, John Stuart Mill, y otros[2]. » The many honors which came to Sarmiento in later life never pleased him more than the degree he received from the University of Michigan.

According to one authority, a study of Rafael María de Mendive appeared in one of the leading New York papers in 1870 :

« El *Evening Post*, períodico que dirijió desde 1826 Mr. William

1. With the Ticknor collection is a manuscript of seven pages, evidently a response to some inquiry on his part, giving a limited amount of information about the following writers of Spanish America : A. Arango, G. G. de Avellaneda, F. Balcarce, A. Bello, A. Berro, R. T. Bustamante, F. Calderón, J. M. Cantilo, M. Carpio, J. Chacón, J. M. Cortés, J. B. Conto, J. A. Calcaño, L. L. Domínguez, E. Echeverria, F. Acuña de Figueroa, Dr. García Goyena, J. Godoy, B. Hidalgo, M. Inurrieta, H. Irisarri, J. C. Lafinur, J. M. la Fragua, J. M. del Castillo, E. Lillo, V. López y Planes, A. Lozano, E. Luca, M. M. Madiedo, J. Fernández la Madrid, J. A. Martín, J. Mármol, M. Marín del Solar, J. M. Martínez de Navarrete, J. M. de Pando, J. J. de Olmedo, F. Pardo y Aliaga, J. J. Pesado, G. Prieto, A. Quintana Roo, M. Ramallo. The last date mentioned is 1846.

2. *Obras*, XLIX, 290.

Cullen Bryant... publicó en 1870 un artículo acerca de Mendive, en el cual reprodujo los elogios que de él hizo Cañete, le tributó otros no menos expressivos y encomió sus bellísimas versiones de Byron y de Moore, traduciendo también varios trozos de sus poesías[1]. »

But Morales y Morales has made a mistake here. At least a diligent search reveals no article of this sort published in the *Post* in 1870, nor in the two years before or after.

Rafael Pombo, who came to this country as Secretary to the Colombian Legation, felt the impress of Nort American literature, but he can hardly be said to have left a very enduring mark of his own personality in return. In his *Poesías* it is related[2] how, having written a sonnet in English entitled « Our Madonna at Home[3] », he took it to the office of the *New York Evening Post* in March, 1871, to ask if it were English and sounded like poetry. He left the poem with William Cullen Bryant and the next day was surprised to see it in the *Post* over the initials « R. P.[4] ». Upon expressing his surprise that Bryant should like a Catholic poem, he received the reply, « We are all Catholics in art ». Pompo has one other sonnet in English, « To my Father » (dated New York, December 16, 1869), but apparently this was not published in Bryant's paper or Pombo would have said so. In the same month and year as the incident of the « Madonna », Longfellow acknowledged a number of translations by Pombo. He was particularly pleased with the rendering of the « Psalm of Life », but said : « In regard to the other metrical specimens I am not sufficiently skilled in the subject of Spanish versification to venture my opinion[5]. »

Plácido was again brought to the attention of the American public in 1873 with an article by Amelia E. Barr in the *Christian Union*. In this brief notice she gives an account of the life and tragic death of the poet, with a few passages translated frem « Religion[6] ». In 1888 we find the first mention ot Porto Rican literature

1. *Poesías de Don Rafael Mª de Mendive, precedidas de un prólogo de D. Manuel Cañete. Y una biografía del autor por el Dr. D. Vidal Morales y Morales* (Tercera edición. Habana, 1883), p. XXXIII.
2. *Poesías*... Tomo I (Bogotá, 1916), XXXII.
3. In the volume, *Poesías*, the sonnet is dated New York, december 1869.
4. « Al día siguiente, 11 de marzo, encontré este soneto publicato en el *Post*. » This is an error. It appeared in the *Post* on March 14.
5. *Traducciones poéticas*, por Rafael Pombo (Bogotá, 1917), p. 266.
6. These are taken from the volume, *Poems by a Slave in the Island of Cuba*..., tr. by R. R. Madden... (London, 1840), though no statement is made to that effect. This late echo of Madden's book is explained by an account of

in the *Literary World* of Boston. The article is not signed, though it deserves to be since the writer was evidently well versed in his subject. He confines himself, however, to mention of a new literary magazine published in Porto Rico and reviews at length Manuel Junco's *De Puerto Rico á Madrid*.

The last decade of the nineteenth century saw a surprisingly large number of « introductions » to the literature of Spanish-America, one of which is an article on Spanish-American poetry in the *Andover Review* for 1890. The writer, Rollo Ogden[1], refers to the article by Hurlburt, saying that the literary movement of Spanish-America has gone on at an accelerated pace and yet the « names [of the writers] even, if we except those who are Mexicans or Cubans, are scarcely known either here or in England ». He is patriotic enough not to blame his countrymen for this neglect, but says the state of publishing and the book trade in Spanish-America are the main obstacles in the way of bringing native talent to the notice of the world. In the main, Ogden's article is a review ef *Poesías de la América Meridional*, Leipzig, 1870, from which he translates rather extensively, giving among other renderings hiw own version of Heredia's « Hurricane ». In this article is the first suggestion of a history of Spanish-American literature : « The history of Spanish-American literature, as a whole, or even of Spanish-American poetry alone, has yet to be written. »

In the same year Mr. Odgen published a translation of Isaac's *María*, with an introduction by Thomas A. Janvier. The latter[2] is the first to call attention to the fact that there was a large production of books in Hispanic America before the landing of the Pilgrims, though he discreetly says nothing of the character and slight liter-

Mrs. Barr's life (1831-1919). She was born in England and came to America with her husband in 1853, at the suggestion of Henry Ward Beecher and Harriet Beecher Stowe. She settled in Texas, but after her husband died she and her daughters came to New York (1868). She took up the profession of authorship at the encouragement of Beecher, who helped find a market for her writings in the *Christian Union* and elsewhere. She wrote in all about eighty books. The best known is said to be *Jan Vedder's Wife*, 1885.

1. Rollo Ogden, born 1856. Educated at Andover Theological Seminary Missionary in Mexico, 1881-1883; after 1887 in literary work; Editor of *New York Evening Post*, 1903-1920; later, Asso. Editor, and Editor of *New York Times*.

2. Thomas Allibone Janvier, 1849-1913. Born in Philadelphia, he was engaged in editorial work on Philadelphia papers until 1881. During the major portion of the years 1881-1887 he was in Colorado, New Mexico and Mexico. Author of *The Aztec Treasure House*, 1890; *Stories of Old New Spain*, 1891; *Legends of the City of Mexico*, 1910.

ary importance of these volumes. He gives a brief account of the life of Isaacs and characterizes his novel brilliantly.

Two years later a modest volume appeared, entitled *Mexican and South American Poems*, by Ernest S. Green and Miss. H. von Lowenfels. One of the main reasons for the existence of this book was « to supply a useful and entertaining auxiliary to the Spanish grammars and readers now in use ». With Spanish and English on opposite pages, the compilers of this volume, who do not seem to have been aware that anything had been written previously on Spanish-American literature in the United States, give a few translations in rhyme and the rest in line-for-line prose. From all appearances this book did not enjoy a very wide circulation.

Some of the other contributions of the century can be passed over briefly, though their number is significant and seems to forecast the interest that was later felt in the intellectual life of Latin America. A brief account of E. S. Zeballos appeared about this time; a review of Menéndez y Pelayo's *Antología de poetas americancs,* vols. I-III, was published in the *Nation* in 1895; the Spanish text of Estanislao del Campo's *Fausto* appeared in the *Publications of the Modern Language Association* for 1896, with notes by F. M. Page explaining difficult passages; and a selection from *María* was included in Warner's *Library of the World's Best Literature*, 1897, with introductory remarks about the novel and its author.

More important is the work of M. M. Ramsey[1] in the collection just referred to. Here in the space of twenty-five pages he gives a survey of the literature of Latin America (including Brazil) considering the historical background, the Colonial period, the revolutionary period and the period of independence. He mentions writers on political science, historians, literary critics, novelists, poets and dramatists, and concludes with a summary and bibliography. All in all, the article is a remarkable product for the space at the author's disposal. Much of the characterization is of course general in nature but there is wide knowledge in the paragraphs. Curiously enough the author does not mention Heredia, Mendive, *Plácido*, or, in fact, any Cuban poet. At first sight, it would seem that the foundation raised by Hurlburt had been passed unnoticed by the observer interested in a general synopsis; but Ramsey made up for this oversight by including these names in a briefer article of the same sort which he contributed in the same year to *Johnson's Universal Cyclopædia*. This encyclopædia also carried anonymous articles on

1. M. M. Ramsey, born 1867. Author (with A. S. Rowan) of *The Island of Cuba*, 1896; *A Text Book of Modern Spanish*, 1894; *Spanish Grammar*, 1902.

Avellaneda and Ricardo Palma; one by A. R. Morsh on M. L. Amunátegui; and others by Herbert H. Smith[1] on Heredia, Sarmiento, Echeverría, and Mármol.

The twentieth century

The story of the development of interest in Latin-American literature since the war with Spain lacks the glamor of distance and necessarily reads more or less like catalogue announcements or like an abbreviated historical summary. Still, there are moments of human interest in a survey of the extensive contributions to our knowledge of Latin-American literature made during the period from 1900 down to the present time.

The twentieth century began auspiciously enough with a repetition of Ramsey's article in the 1900 edition of the *Universal Cyclopædia,* followed in 1901 by contributions from J. D. M. Ford and E. C. Hills. One is *A Spanish Anthology*, containing seven Spanish American poems, and the other, *Bardos cubanos*, made up of selections from seven Cuban poets with short biographies and a bibliography. But Ramsey's article was in an encyclopædia and the collections referred to above were in Spanish. Consequently, none of them were within reach of the so-called average reader. For him, it seems, the Spanish American War had swept away every trace of all that had been done before 1898 to further interest in Spanish-American letters. At least one might judge as much from an article published in 1902 in the *Literary World* of Boston, which reveals a state of mind that would be tragic, were there not unintended humor in the whole situation.

Quoting from a newspaper in Mexico regarding the lack of cheap editions in Spain and Spanish America and the consequent impossibility of bringing books into the hands of the lower classes, the editor of this paper proceeds to estimate the population of Cuba, Porto Rico, the Philippine Islands and Mexico, and then makes known the following fact : « It is no exaggeration to say that this mass of our fellow beings have no common literature worthy of the name. » Since such a state of affairs demanded a remedy the editor proposed one, namely, to translate « one good book » into Spanish and send it down to the waiting millions. His choice was Edward Eve-

1. Herbert H. Smith (1851-1919), naturalist. He travelled extensively in Brazil, Mexico and Colombia; and was Curator of the Alabama Museum of Natural History from 1910 until his death. He was the author of *Brazil — the Amazons and the Coast*, 1880; and *De Rio de Janeiro à Cuyabà*, 1886.

rett Hale's *In his Name*, and, having the courage of his convictions he subscribed the sum of $ 10.00 to start a fund for such a purpose. A friend contributed another ten, but so far as is known the money has never been expended.

It would almost seem that one half the writers on Spanish-American literature since 1902 had read this article, for, with a surprising regularity, they have begun their articles with an introductory statement to the effect that « the ignorance in the United States of the literary productions of our Southern neighbors is appalling ». But in 1904, before this cry started, the *New International Encyclopædia* made an effort to remedy the situation with an article on Spanish-American literature by Professor Fitz-Gerald. In the same year Starr's *Readings from Modern Mexican Authors* presented selections from twenty-nine Mexican writers, preceded by portraits and biographies.

During the next few years a scattered article or two kept the dull flame alive and nothing more. But in 1907 better things were promised with an article in the *Nation* on « New Writers of Latin America ». This consisted of a number of general comments on Manuel Ugarte's *La joven literatura hispano-americana*, one of the most important books, by the way, published in South America in this century, for it is constantly referred to both in English and in Spanish.

The following year the University of Arizona introduced the first courses in Spanish-American literature offered in the United States. In the announcements for 1908-1909 we find the following : « General survey of the literature of the countries of Spanish America », and « History of Mexican literature ». Both of these were taught by Charles A. Turrell, who continued to do so up to his departure from the university in 1924, except for one year when he was on leave of absence and then they were not omitted but were taught by Edna Lee Oakley. In 1919-1920 two more courses were added : « Great poets of Spanish America », and « Prose writers of Spanish America ». In 1908 Miss Alice Stone Blackwell began in various newspapers her important translations from Spanish American poets, a series that continued for years and saw its final flowering in her book, *Some Spanish-American Poets*, New York, 1929.

Manuel Ugarte drew fire again in 1909 in the *Review of Reviews*, in which magazine quotations and summaries of an article in *Nuestro Tiempo* (Madrid) were given. It is evident, however, that this article simply was marking time for in the following year nothing new that is worthy of comment was written.

The year 1910 marks a decided step forward with a « Project of a History of Spanish-American Literature » published by Charles Warren Currier[1] in the *Bulletin of the International Bureau of American Republics*. This magazine, later the *Bulletin of the Pan American Union*, had heretefore published only brief and occasional book notices. In Bishop Currier's article he relates how he became interested in Spanish-American literature and, finding but little written on the subject, decided to investigate for himself. The immediate result of his researches were five lectures on Spanish-American literature delivered at the Catholic summer school on the shore of Lake Champlain. He says he had before him, at the time of writing his « Project », sixteen chapters of the Colonial period, and had the idea of devoting a second volume to the period of independence, though « the abundance of material is such that more than one volume may be required ». Bishop Currier died in 1918 and, so far as can be determined, never brought his plan to anything like completion. In 1910 E. C. Hills and S. G. Morley published *Las mejores poesías de la lengua castellana*, a collection which included a great many selections from Spanish-American poets, with the dates of the authors' birth and death. With Louise Reinhardt, Hills also published a school edition of Spanish short stories, including two from Spanish America.

The year 1912 is important. It was then that J. D. M. Ford contributed an article on Spanish-American literature to the *Catholic Encyclopedia*, by far the most thorough survey to this point, and A. Coester published « A bibliography of Spanish-American literature », based upon the collection in the library of the Hispanic Society. At this time Coester announced his intention of compiling a *History of Spanish-American Literature*. In the next year we find mention of the literary production of Brazil in the *Literary Digest*, which quotes from an article in *La Revue* (Paris) by Medeiros e Albuquerque. A few scattered notes on Spanish-American literature rounded out the year.

In 1914 the first article on Latin-American literature by Isaac Goldberg was published in the *Boston Evening Transcript*. Other articles followed and this series finally took book form in what is probably the most important study of Spanish-American literature

1. Charles Warren Currier (1857-1918) was born in St. Thomas, West Indies. He was ordained in 1880; was missionary in Surinam, Dutch Guiana, 1881-1882; Pastor ot St. Mary's, Washington, in 1900; and Bishop of Matanzas, Cuba, 1913-1915. He was the author of *The Rose of Alhambra*, 1898; *Cuba, What shall we do with it?* 1898; *Lands of the Southern Cross*, 1911; and numerous religious books.

in the United States. The United States was evidently beginning to be aware of the existence of the intellectual life of its southern neighbors, but even so, it was not yet very alert to the fact, for in the fall of 1914 the most famous Spanish American poet stopped for some time in the United States on his way to Nicaragua and his passing was almost unnoticed. A few brief articles in the newspapers, a dinner at the Authors' League of America, and this would have been all but for Archer M. Huntington, who showed Darío many attentions and saw to it that he received the medal of the Hispanic Society.

With the coming of the World War and the desire of the United States to enlarge her commercial field, there came a decided impetus to finding out what the intellectual life of our prospective customers was. For the first time in our history an article about Latin-American literature had real news value, and from then on until the re-establishment of European competition for South American markets, articles and books are so numerous as to be almost bewildering. Yet, even through this flood of light, the cry « We are ignorant of what the South Americans are doing in a literary way » persists and becomes, as we have said, almost a standard method of introducing the subject.

The next few years are banner years. In 1915, courses in Spanish-American literature were introduced by G. W. Umphrey at the University of Washington. Coester's *Literary History of Spanish America* appeared in 1916, found its way into many corners where the light had hitherto been dim, and aroused interest in a subject that had thus far been almost unknovn. It became a handbook in general use and has done more than any one book to popularize the knowledge of Spanish-American literature in this country. On the other side of the medal we note that Ruben Darío's death, in February, 1916, hardly aroused the comment one would expect from the flush of interest that was felt in Spanish America at this time. In 1916 instruction in Spanish-American literature started East. It reached the University of Oklahoma where it was timidly introduced by a course in « Spanish literature. A study of modern Spanish literature, especially that derived from South American sources »; and came as far as the University of Missouri, where it was taught by Jacob Warshaw.

December of the year 1917 saw the foundation of *Inter America* by Peter Goldsmith, an important publication intended to « contribute to the establishment of a community of ideas among the peoples of the New World by seeking to overcome the barrier of

language, which tends to keep them apart ». First a Spanish number and then an English number was published, the two issues alternating each month. The Spanish number was made up of translations of American articles, book notes, etc., and the English number was composed of translations from Latin American writers. In spite of the fact that no pay was given for the articles translated, permission to translate was refused only in rare cases. This publication continued until the death of Goldsmith, its director and editor, in 1926. As will be seen from the bibliography which follows, the amount of information on Latin-American literature which this magazine made available for American readers was very large.

In 1917 a course in Spanish American literature was announced to be given at Yale by Professor Luquiens, though it was not offered until 1918-1919. In the winter of 1918 Professor Ford delivered at the Lowell Iustitute in Boston a series of lectures, the last of which was devoted to Spanish-American literature, and these soon appeared in book form under the title, *Main Currents of Spanish Literature*. In 1919 W. B. Parker began his series of biographies, *Cubans of To-day, Peruvians of To-day,* etc., for the Hispanic Society — an enterprise that unfortunately was left unfinished after seven of the Spanish American republics had been thus surveyed. At the same time, material for bibliographies of Peruvian, Chilean, Argentine and Uruguayan literatures was collected in South America by the writer of the present study and later published in various places.

By 1920 the Universities of Michigan, Texas, and Harvard, and the summer school at Middlebury College, were offering courses in Spanish American literature. In that year the tide of interest reached a high water mark with a number of translations by Goldberg, his *Studies in Spanish-American Literature*, Walsh's *Hispanic Anthology*, Lorente's translation of *Canaan*, and other important publications too numerous to mention here. After 1920, courses in Spanish-American literature were introduced in university after university and yet a slight falling off in « production for general consumption » is noticeable. The next ten years are perhaps a return to normal conditions, but a chart would show an upward trend in the « market ». The high points of these years can be quickly reviewed. Goldberg's history of Brazilian literature (1922) was an epoch-making contribution, in spite of the fact that the sales were not as large as the book deserved. In 1923 the first Doctor's thesis on a Spanish-American subject was presented (Columbia) by Henry A. Holmes in a study of the Argentine epic, *Martín Fierro*. Soon

after, prose fiction, hitherto somewhat neglected, began to come into its own with translations from Hugo Wast. Doctors' theses on Darío at the Sorbonne and on Wast at Yale kept the academic year of 1925 in touch with the field which we are considering. School texts, which became almost a flood in 1926, continued through all these years. In 1928 chairs of Spanish American Literature were established at Leland Stanford, Texas and Yale. In the same year the *Revista de Estudios Hispànicos* (Columbia and the University of Porto Rico) was founded, and initiated an important section of Spanish-American bibliography which was to disappear when the magazine suspended publication before it had finished its second year.

Miss Blackwell's book was published in 1923 and met with a fairly encouraging sale. With this, and numerous articles and translations which appeared during 1929 and 1930, our summary is concluded, except for mention of the Harvard Council on Hispano-American Studies established by Professor Ford. The purpose of this council has already been stated in the foreword; its work, of which this is the first example, must speak for itself; its justification can be found in the widely spread and steady interest felt by the United States in the intellectual life of Latin America.

Sturgis E. Leavitt.

CHRONIQUE

PER UN 'INTENSIFICAZIONE
DEGLI STUDI DELLA LETTERATURA LATINO-AMERICANA

Belgirate, 30 Settembre 1930.

Mio caro amico Paul Hazard,

Sono dolente che mi involga un turbine di cose e non mi assista la salute per poter stendere un articolo ragionevole sull'uno o l'altro degli scrittori e poeti dell' America latina a me famigliari e offrirlo alla bella Rivista che dirige. Ma un pensiero devo pure esprimere a Lei, carissimo mio compagno di studi, e peregrinante con me, oltre gli Oceani, per stringere relazioni coi lontani fratelli e studiare nuove forme di vita e svolgere i nostri discorsi. Credo sia opportuno il momento per intensificare i nostri rapporti con le piccole e le grandi nazioni dell' America latina, e approfondire quegli studi che si seguono da noi nella vecchia Europa un po' alla superficie e da dilettanti. Le sorprese che gli spiriti più fervidi di laggiù ci procurano sono continue. Siamo poco preparati ad accoglierle; appena riesce il nostro giudizio ad allargarsi ed a sveltirsi; l'abitudine, la tradizione ci tiranneggiano; e l'occhio nostro appena è colpito dalla gran luce che vibra nell' universo. Manca anche nei nostri periodici e nelle riviste più accreditate un centro a cui convergano le indagini delle letterature oltreoceaniche. Qualche spizzico di scienza nuova giunge a noi — e nulla più. Vantiamo la nostra modernità, di fronte alla corrente che spingeva all'antico, e ci sottraiamo al palpito veramente più fervido della vita modernissima, per inerzia, ahimè, e per letargia.

Ero ancora nella gioventù piu baldanzosa quando l'amico Menéndez y Pelayo sorprendeva coi suoi poderosi volumi dell' « Antología hispano-americana ». Io ci imparava un mondo di cose ignorate, e scrivevo a Madrid, per manifestare, con lo stupore, il desiderio di avere sempre nuove notizie di questi lontani popoli che si schieravano fraternamente coi popoli nostri. Più tardi accompagnavo col pensiero e tutta l'anima le scorribande americane del mio ottimo com-

pagno Rubió y Lluch, e vedevo con gran piacere maturare la raccolta dei suoi « Estudios hispano-americanos » (1889-1922). E m'avvinsi a tante anime care che ritrovavo sulla via delle mie esplorazioni. Dov'era fervore di studi, di critica, di poesia, di storia, nel Messico, a Cuba, nel Perù, nell' Argentina, nel Chili, nell' Uruguay, nella Colombia, ivi passava l'anelito nostalgico, e mi rodevo per l'impotenza del mio povero slancio nelle sfere remote e certo irraggiungibili.

Quante epistole all' amico Reyes, che or mi manda il suo « Monterrey »! Come plaudivo ad ogni opera sua e mi distraevo alle sue stesse bizzarrie! Mi univo al Rodó, che sì presto si spense, al Rubén Dario, all'Ureña, al Restrepo, al Rojas, al Montiel, alla Luisi; ero intimissimo del Monner Sanz, che salutai a Buenos-Aires già disfatto, alla soglia della morte. Quando stendevo la mia storia del « Romanticismo nel mondo latino », che Ella lesse ed esaminò con tanto amore (or l'obliano in Francia, ma anche in Italia appena si cura), le mie esperienze « americane » erano alquanto cresciute, e potevo distendermi anche nel volume bibliografico, considerando le manifestazioni « romantiche » della lettaratura in lingua ispanica e nel portoghese dell' America lontana.

Poi viaggiai. Bisognava ch'io vedessi quelle terre, ch'io udissi la voce viva dei fratelli d'oltre mare, ch'io studiassi da loro, sotto il loro cielo, i loro costumi, l'arte e la poesia che li allietavano. Fu rapida, per necessità, la mia avventura laggiù nel Brasile, nell' Argentina, nell' Uruguay; ma dello spirito che mi animava allora, dell'amore che avevo in cuore, delle ricerche che intendevo compiere danno prova quelle « Conferencias brasileiras » che escono in luce a São Paulo di questi giorni. Con le divagazioni romantiche e musicali, e l'abbandono alla « saudade » portoghese, vi troverà, carissimo mio, spunti di discorsi su « Lenau in America », « Chateaubriand et l'Amérique »; e proveranno almeno l'affinità dei nostri studi, l'armonizzare nelle tendenze e nelle aspirazioni, nel gusto, nel nostro fantasticare medesimo. Non può immaginare il piacere ch'io provo nel sentirmi vicino a Lei in questo misterioso tragittare della vita.

Altre piccole conoscenze dovevo aggiungere per compiere gli elenchi delle voci dei poeti latino-americani per la nuova grande « Enciclopedia » di Roma. Fu un' assidua collaborazione coi miei colleghi d'oltremare, che ritenni sempre modestissima, lontanissima ancora da quella vasta e solida dottrina che avrei voluto acquistare; ben consapevole della scarsità di nuovi contributi che offrivo, divagando sul « Byronismo nell' Argentina », o sulla « Poesia contempo-

ranea dell' Uruguay », o ammirando gli audaci voli negli spazi eterei dell' Ercasti.

Ma i rimedi a me non verranno. Appena si potrà aspettare da me un nuovo gettito di studi americani. Vedo con rassegnazione declinare e consumarsi la vita.

Ai giovani, raggruppati all' ara della sua Rivista, vada il mio saluto e l'esortazione — non dico di varcare senz' altro gli Oceani e di spandersi nel continente nuovo, più arrendevole dell' antico alle conquiste nuove dello spirito; somme troppo ingenti occorrono per siffatte peregrinazioni, quando non aiuti lo Stato — ma di estendere alle vergini letterature delle nazioni americane quell' amorevole studio che pongono alle letterature nostre. Infine, è un sol battito di vita laggiù e quassù, l'errare, il ridere e il disciogliersi dei nostri poveri sogni, sotto un sol cielo, aperto a tutte le stirpi : affanni, estasi, dolori, rimpianti, speranze e rimembranze di una natura medesima. Vorreste, trascurando l'America, rotta questa continuità e unità di vita? La beatitudine e la sospirata felicità non saranno nel progredire delle scienze e nell' estendersi delle conquiste sceniche, ma non sarà nell' anima nostra compiacimento intimo e profondo per questo fulmineo avvicinarsi dei popoli nelle distese degli spazi immensi, divorati da una scintilla di luce e di fede, e quel communicare in un attimo di ogni vibrazione di pensieri, di ogni respiro di vita a tutte le genti di tutti i lidi?

Dicevo con franchezza in un mio vecchio articolo : « Amo figurarmi questi nostri fratelli d'America, più avvinti al cuore, come simboli viventi della concordia ed intima corrispondenza ed eguaglianza dei popoli. Più fresche e più gagliarde appaiono in loro le energie spirituali, meno guaste e meno consunte almeno che nei fratelli di quassù, sbattuti dall'onde della vecchia cultura. Ridono all'avvenire. Immaginano di rifarsi primitivi, e vincere le concupiscenze vane, e abbattere gli odi, i rancori, le discordie fatali e selvaggie, e aprire un' era di pace alle città del futuro. »

Veda Ella, se non deliravo, immaginando tali vantaggi negli inesplorati, che ora si pongono viventi nella sfera nostra di studi, e se l'umil voce che esorta ad intensificare ed approfondire questi nuovi contatti, gettando a mare risolutamente le barriere ancora supposte, non appare voce importuna nel coro degli acclamanti i trionfi e le glorie della nostra vantatissima, avanzatissima cultura.

E continui, La prego, a volermi bene.

Suo

Arturo Farinelli.

LES RELATIONS INTELLECTUELLES ENTRE L'EUROPE ET L'AMÉRIQUE LATINE

Est-il possible de donner une idée des relations intellectuelles qui ont uni, qui unissent encore l'Europe à l'Amérique latine? Ce ne saurait être, en toute hypothèse, qu'une course rapide à travers le temps, depuis l'époque de la conquête jusqu'à nos jours; et, dans l'espace, qu'une de ces vues à vol d'avion, qui ignorent les frontières, et suivant lesquelles les particularités locales du paysage font place aux grandes lignes, seules perceptibles. Ce ne saurait être qu'une de ces synthèses provisoires, dont le rôle est d'offrir une base à la discussion, et qui demandent elles-mêmes à être précisées, corrigées, et à disparaître comme disparaît un premier brouillon, lorsque s'établit le plan arrêté d'un édifice durable. Dans ces conditions, on pourrait la concevoir à peu près comme il suit.

* * *

La première époque est celle de la colonie. « Nada ha quedado en la literatura mexicana que pueda llamarse herencia de nuestros antepasados indígenas[1] » : cette constatation, faite pour un pays qui offrait des éléments indigènes extrêmement marqués, et portés à un point très élevé de valeur artistique, vaut à plus forte raison pour les autres provinces de la domination espagnole. A la métropole seule appartient le droit de dispenser la culture : et celle-ci, comme la religion, ne saurait être que celle de la race supérieure qui vient apporter à une race inférieure le bienfait de sa civilisation. L'idée d'une littérature autochtone serait parfaitement contraire à l'esprit du temps : autant vaudrait tolérer, encourager, développer l'hérésie. Les écoles des Jésuites ne font que prolonger celles de l'Espagne; quand on fonde des Universités, tôt ou tard, suivant le degré d'importance ou de dignité qu'on accorde aux différents pays du Nouveau-Monde, ce sont toujours les Universités espagnoles qui servent de modèle, comme il est naturel; le plus haut privilège qu'on puisse accorder à l'Université de Mexico, instituée en 1551, est de l'assimiler à l'Université de Salamanque; de même que l'Université de Coïmbre sera la lumière destinée à éclairer les esprits dans les possessions du Portugal. Les premiers

1. Julio Jiménez Rueda, *Historia de la literatura mexicana*. Editorial Cultura, Mexico, 1928.

auteurs qui chantent l'épopée ou écrivent l'histoire de la conquête sont arrivés d'outre-mer. Les fils des conquérants, nés sur le sol américain, quand ils se sentent en veine d'écrire, suivent la tradition; et inversement, lorsque Cervantes loue un Francisco de Terrazas comme étant « excelentísimo poeta latino, toscano, y castellano », il ne saurait avoir le sentiment d'une originalité locale : un poète mexicain est nécessairement un poète espagnol. Nous possédons un sonnet anonyme du XVI[e] siècle exprimant avec rudesse et avec esprit la protestation des gens du pays contre les aventuriers qui, miséreux là-bas, deviennent César et Virgile à la colonie :

« Viene de España por el mar salobre
a nuestro mexicano domicilio
un hombre tosco, sin algún auxilio,
de salud falto y de dinero pobre.

Y luego que caudal y ánimo cobre,
le aplican, en su bárbaro concilio
otros como él, de César y Virgilio
las dos coronas de laurel y robre.

Y el otro, que agujetas y alfileres
Vendéa por las calles, ya es un Conde
en calidad, y en cantidad un Fúcar;

Y abomina después el lugar donde
adquirió estimación, gusto y haberes,
y tiraba la jábega en Sanlúcar. »

Or cette protestation même est exprimée suivant les meilleures règles de la poésie castillane. Les faiseurs de vers abondent au XVII[e] et au XVIII[e] siècle : leur production n'a pas d'autre valeur que celle d'un reflet. Éloge du roi et des vice-rois, descriptions des fêtes de la cour; vers pour les naissances, les mariages ou les morts; morceaux de bravoure qui sont le régal des séances académiques : telle est la matière habituelle de toute poésie qui n'est pas libre, et telle est, sauf exception, celle que nous enregistrons ici[1]. Lorsque le génie, malgré de telles entraves, arrive à s'exprimer et se manifeste dans les œuvres d'un écrivain qui compte, comme dans celles de Sor Juana Inés de la Cruz, ce n'est pas dissidence. La Dixième Muse est fidèle non seulement au génie de la race dont elle est issue, mais aux modes littéraires qui règnent à Madrid avant de s'ex-

1. S. L. Millard Rosenberg et E. H. Templin, *A brief Anthology of Mexican verse*. Stanford University Press, 1928.

patrier; elle subit avec délices l'influence de Góngora. Quelque admiration que l'Amérique latine professe pour son génie, elle ne saurait voir en lui l'expression d'une indépendance politique ou intellectuelle : « Vivió ella en un tiempo en que las ideas de independencia no empezaban aún a germinar en las almas; su estado, además, la inclinaba por fuerza a acatar toda jerarquía, y a major abundamiento, sus mejores amigas fueron dos virreinas : la marquesa de Mancera, que la eligió para su dama de honor, siendo muy moza aún, y la condesa de Paredes, la Lysi de sus cálidos versos. Vano sería, por tanto, hurgar entre las lineas de sus escritos para sacar algún intento o solapada idea de emancipación[1]. »

En somme, on peut bien trouver, à l'époque de la colonie, quelques traits de ce qu'on appellera plus tard la couleur locale : interprétation de légendes indiennes, histoires d'amour entre le fils de la race conquérante et la fille de la race conquise, descriptions et autres éléments extérieurs; on peut trouver même, chez certaines individualités brillantes, l'idée d'une transplantation qui favorise la création poétique :

> « ¿Qué mágicas infusiones
> de los indios herbolarios
> de mi patria, entre mis letras
> el hechizo derramaron[2]? »

Mais l'idée d'une indépendance littéraire à l'égard de l'Europe, personnifiée par l'Espogne qui transmet elle-même les courants européens qu'elle reçoit : voilà, semble-t-il, ce qu'il est impossible de trouver. Entre la littérature de l'Espagne et celle du Nouveau-Monde, il n'y a pas union, si ce terme implique l'adhésion de deux volontés; il y a unité absolue, établie par une puissance supérieure et considérée par elle comme l'un des dogmes de sa domination.

* * *

Cependant on note, à partir du XVIIIe siècle, et surtout à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, les indices d'un changement.

Considérons pour un moment, en effet, la colonie la plus éloignée de l'Europe; celle que l'Espagne avait volontairement tenue,

1. Amado Nervo, *Juana de Asbaje* (*Obras completas de Amado Nervo*, volumen VIII; Biblioteca Nueva, Madrid, s. d.).

2. *Ultima poesia de Sor Juana Ines de la Cruz. Romance en reconocimiento a las inimitables plumas de la Europa, que hicieron mayores sus obras con sus elogios, que no se halló acabado.*

le plus longtemps, dans un état de sujétion intellectuelle : le Chili ; écoutons ce que nous dit l'un de ses historiens éminents. Malgré les prohibitions et les menaces du Saint-Office, constate Domingo Amunátegui Solar[1], les œuvres des philosophes français commencent à s'introduire parmi les colonies américaines. Des contrebandiers audacieux, dans l'ordre de l'esprit, parviennent à faire passer ces marchandises prohibées, soit qu'elles viennent d'autres pays d'Europe, soit même qu'elles aient d'abord séjourné en Espagne. D'autre part, un grand nombre de Chiliens, appartenant aux classes riches et cultivées, sortent de leur pays et se mettent à parcourir les capitales des nations les plus développées : on peut en dresser la liste, elle est longue. Nécessairement, pendant leurs voyages, ces jeunes hommes reçurent une instruction beaucoup plus avancée que celle qui était donnée dans les collèges chiliens. « En imitant la brillante expression que Victor Hugo appliqua au Brésil, dans une occasion solennelle, on peut affirmer que la Capitainerie générale du Chili unissait, au commencement du XIXe siècle, la lumière de l'Europe au soleil de l'Amérique. »

Jusqu'en ce coin reculé du monde, une modification va se préparant. Et lorsqu'en 1810 est donné le signal de la révolution qui, dans un court intervalle d'années, assurera l'indépendance de toute l'Amérique latine, une nouvelle période s'ouvre du même coup dans l'histoire de ses relations intellectuelles avec l'Europe.

C'est un spectacle émouvant, en effet, que de voir comment une âme nationale, dans chaque pays vibrante, crée dans chaque pays une littérature nationale. Les lettres ne sont plus un ornement, une parure extérieure : elles sont la traduction d'une volonté longtemps contenue et qui s'affirme enfin ; elles sont l'expression intégrale d'un peuple qui, au début, est à peine conscient de ses propres richesses spirituelles, mais qui est conscient de son droit à l'existence et qui l'affirme avec passion. La première littérature américaine, existant comme telle, est une littérature de combat ; son premier souffle est héroïque. Et le romantisme, qu'on accuse quelquefois en Europe d'être une déviation étrangère, sera ici une valeur essentiellement nationale.

Devons-nous nous attendre, dès lors, à un mouvement tout à fait autochtone ? Non pas. Il y a encore influence de l'Europe sur l'Amérique : seulement, elle subit un double changement, et dans la puissance qui l'exerce et dans sa nature spécifique.

On peut longuement épiloguer, en effet, sur la désaffection intel-

1. *Baio la Dominación española*, por Domingo Amunátegui Solar. Segunda parte. Casa editorial Minerva, Santiago de Chile, 1923, p. 188.

lectuelle des anciennes colonies à l'égard de l'Espagne et du Portugal. Est-ce le ressentiment né d'une longue sujétion? Est-ce parce que ces deux pays, comme épuisés par une surabondante et glorieuse production, entrent dans une période où ils ne peuvènt plus prodiguer les mêmes richesses qu'à leur âge d'or? Est ce parce que les grands écrivains qu'ils voient naître encore sont, de par leur nature, individualistes et incommunicables, et non pas sociaux? Est-ce parce qu'ils ne présentent pas ce caractère de modernité dont les pays nouveaux sont particulièrement avides? Pour quelque raison que ce soit, ce n'est pas vers les sources espagnoles et portugaises qu'on se tournera. On sera curieux de tous les pays. On sera frappé par la violence d'un Byron, par la tristesse tragique d'un Leopardi, par la mélancolie discrète d'un Henri Heine, par l'attitude à la fois fantastique et scientifique d'un Edgard Poe : mais de préférence, c'est aux successeurs des grands écrivains français du xviii^e siècle qu'on s'adressera.

Littérature nationale, donc; mais non point si libérée qu'elle n'emprunte encore ses modèles à l'Europe; et qui, spontanément, choisit de préférence ceux qui lui viennent de Paris : voilà comment se nuance le changement. Le centre de rayonnement s'est déplacé : « Ces peuples impatients de vivre », écrit l'Argentin Manuel Ugarte[1], « s'écartèrent de l'Espagne comme des enfants qui fuient l'assemblée des aïeules. En France, ils trouvaient l'expression de l'audace, de l'ironie, de l'incrédulité, du feu même qui les consumait, toutes les nuances de leurs âmes naissantes. L'Amérique du Sud s'est donnée intellectuellement à la France avec l'ingénuité d'une vierge, elle s'est faite son disciple respectueux, elle l'a imitée jusque dans ses erreurs. De loin, elle a lié son destin au destin de cette nation qui semblait combler ses aspirations et réaliser tous ses rêves... » Et le plus récent historien de la littérature hispano-américaine écrit pour son compte : « Plus on étudie [cette littérature], plus l'influence française apparaît profonde. Sans doute ne s'agit-il pas d'une imitation servile. Cette influence ne s'exerce que sur l'esprit et sur la forme, elle n'agit en aucune manière sur la sensibilité américaine, dans laquelle se retrouvent bien des traits de la sensibilité espagnole. C'est par là, et seulement par là, que transparaît dans la littérature l'action de l'Espagne : ce n'est pas une influence, c'est une hérédité. L'influence spirituelle est uniquement française[2]. »

1. Cité par Max Daireaux, *Littérature hispano-américaine*. Panoramas des littératures contemporaines, éditions Kra, s. d., [1930], p. 37.

2. *Ibid.*, p. 41.

D'une domination proprement dite, il ne saurait être question. Elle n'est compatible, qu'on nous permette de le dire ici, ni avec la volonté ni avec la nature de l'esprit français lui-même, qui veut être essentiellement une excitation à penser, à chercher, à trouver le nouveau et, s'il est possible, le mieux; ni avec les réalités d'une Europe dont chaque pays tient, très logiquement et très légitimement, à exercer sa puissance d'action avec une intensité au moins égale à celle des pays voisins; ni surtout avec l'âme de l'Amérique latine : laquelle est ennemie des servitudes, soucieuse de sa liberté, jalouse de ses sympathies; et qui possède enfin une vie intérieure profonde, désireuse d'agir et non point d'être agie. L'influence française, telle qu'elle s'exerce historiquement pendant la plus grande partie du XIXe siècle, n'est pas une maîtresse impérieuse qui tendrait à n'imposer que sa propre loi; elle l'est si peu que c'est elle, souvent, qui transmet par ses traductions les autres influences européennes. Elle est, bien plutôt, une conseillère et une amie; elle suscite, elle n'étouffe pas les créations originales. Nous avons eu occasion de dire, dans cette *Revue*[1], comment un groupe de jeunes Brésiliens se trouvait à Paris au moment du triomphe de notre romantisme; comment ceux-ci furent frappés d'admiration, mais frappés aussi d'une émulation productrice d'énergie; comment ils fondèrent, à Paris même, la première revue romantique brésilienne; et comment leur œuvre, bien loin de porter un signe de servitude, offre un caractère de beauté et de grandeur qui n'appartient qu'à elle. « Vai », dit D. J. G. de Magalhaens en terminant la Préface de ses *Suspiros poeticos e Saudades*, « Vai; nós te enviamos, cheios de amor pola Patria... » Et l'une de ses pièces les plus touchantes s'intitule *O Suspiro a patria :*

« Sobre os restos de Roma, pensativo,
Um suspiro exhalou, que á Patria envia. »

*
* *

La troisième période serait celle-ci.

Il n'est pas de théorie musicale qui vaille sans la supériorité de telle ou telle école créatrice, sans un compositeur de génie qui entraîne toutes les adhésions. Il n'est pas de discussion sur la peinture qui convainque auditeurs ou lecteurs de l'excellence d'un groupement nouveau, sans l'existence de peintres qu'une génération accepte

1. *Revue de littérature comparée*, 1er janvier 1927 : *De l'ancien au nouveau monde : les origines du romantisme au Brésil.*

comme des maîtres. Il faudrait, par la vertu de ce raisonnement incontestable, qu'au point où nous en sommes arrivés, c'est-à-dire après que le romantisme, le naturalisme, le Parnasse ont eu successivement leur écho en Amérique latine, un écrivain se produisît, qui assurât à la jeune littérature une primauté. Il montrerait, comme on prouve le mouvement en marchant, que cette dernière a acquis ses lettres de grande noblesse; et qu'après avoir subi de multiples influences, elle est capable à son tour d'en exercer.

Tel fut le cas de Rubén Darío; et l'on peut prendre comme date décisive la publication de son recueil *Azul*, qui parut à Valparaiso en 1888. Ce n'est point que, comme le voudraient les esprits simplistes qui croient qu'une création littéraire n'est vraiment glorieuse que si elle naît *ex abrupto*, sans antécédents, sans préparation, et pour ainsi dire sans matière, Rubén Darío n'ait fréquenté Paris. Au contraire, il a lui-même proclamé sa dette de la façon la plus noble et la plus touchante et dans des termes tels qu'il n'y a plus à y revenir. Mais d'abord, le modernisme et le symbolisme, puisque modernisme et symbolisme il y a, ne sont pas exclusivement européens; et l'on peut discuter sur la question de priorité. Ensuite, et surtout, il s'agit d'une poésie qui n'est plus oratoire, qui ne procède plus de concepts logiques et qui ne vaut que dans la mesure où elle est formée au plus profond et au plus secret d'une âme individuelle : musique subtile qui, d'un poète à l'autre, ne se répète pas, et chaque fois s'invente; voix qui perdait aussitôt tout son charme si elle n'était qu'un écho; tendres nuances qui deviendraient grossières si elles n'étaient qu'une copie.

C'est la force de cette individualité, semble-t-il, qui méritait à Rubén Darío de figurer parmi les grands auteurs originaux dont l'œuvre est sentie et goûtée par-dessus les autres et qui est telle qu'une fois passé le temps de la surprise et des résistances, on ne la discute plus. Son premier effet a été d'exalter, la rassurant sur sa propre capacité esthétique et créatrice, cette collectivité qui s'appelle l'Amérique latine : « L'œuvre de Rubén a eu aisément une portée immense, surtout en Amérique. Rubén, en effet, donnait une âme à l'Amérique espagnole, lui conférait un droit de cité parmi les nations qui ont une voix pour s'exprimer. Lui-même a eu conscience qu'il jouait pour sa vaste patrie le rôle que Walt Whitman avait joué pour l'Amérique anglo-saxonne; et ce rôle, il l'a rempli avec une gravité, une noblesse admirables. » Un tel jugement est porté, notons-le bien, non plus par un historien des lettres hispano-américaines, mais par un historien des lettres espagnoles. Et celui-ci sanctionne ainsi cette autre nouveauté, qu'à la fin du XIX^e^ siècle, on voit un auteur, né au Nicaragua, adopté par le Chili et par l'Ar-

gentine, inspirer la poésie en Espagne, lui servir de modèle et contribuer à sa résurrection. « Bien que Rubén Darío soit américain, il faut lui attribuer, dans une histoire de la poésie espagnole contemporaine, la première place », dit Jean Cassou[1]; et il ajoute, après avoir montré l'étrange physionomie de cet errant qui venait promener au Quartier latin la nostalgie de la pampa, et après avoir marqué les caractères de son lyrisme : « C'est de ce riche mélange lyrique qu'est sortie la renaissance de la poésie espagnole. » On a vu un professeur des États-Unis, Erwin K. Mapes, présenter une thèse en Sorbonne sur Rubén Darío, comme sur un auteur universellement consacré, prenant sa place parmi ses pairs dans la littérature mondiale ; et il constatait que parmi ces tentatives faites pour rajeunir la forme et la pensée de la littérature espagnole pendant les vingt dernières années du XIX[e] siècle, il fallait compter celle de Manuel Gutiérrez Nájera, mexicain; celle de Julián del Casal, dont les œuvres commencèrent à paraître à Cuba en 1886; et, entre toutes, celles de Rubén Darío, qui « eut un génie et une personnalité assez puissants pour attirer l'attention même des poètes d'Espagne, qui s'étaient montrés presque entièrement indifférents aux poètes français d'abord et ensuite à leurs premiers imitateurs en Amérique latine[2]... ».

* * *

A ce terme s'ouvrirait une quatrième période : ou si le mot convient mal, puisqu'il aurait l'air de circonscrire trop vite un présent encore incertain, à ce terme se dessine une attitude d'opposition à l'Europe; à ce terme commence une tentative de nationalisme absolu.

L'Europe a été déchirée par une guerre qui, vue de l'autre continent, peut presque être appelée une guerre civile. L'Europe est en décadence : on l'avait dit dès avant la guerre, mais la guerre a été la confirmation trop éclatante de cette prophétie. L'Europe est quasi moribonde; elle est incapable, en tout cas, de continuer son rôle ancien et de diriger, ou de prétendre diriger, la marche de la civilisation. C'est à l'Amérique de le reprendre. Et comment, dès lors, recevrait-elle donc son inspiration de cette Europe même qu'elle doit remplacer? Tout au plus peut-elle s'intéresser encore

1. Jean Cassou, *Littérature espagnole*. Panoramas des littératures contemporaines, éditions Kra, s. d., [1929].

2. L'influence française dans l'œuvre de Rubén Darío. Thèse présentée à la Sorbonne pour le doctorat d'Université, par Erwin K. Mapes. Paris, Champion, 1925, in-8°.

aux formes les moins occidentales de son esprit; et, par exemple, à la littérature russe contemporaine. Mais aux pays qui n'inventent plus rien, inutile de s'adresser. Il va sans dire que par une réaction naturelle, ceux qui ont le plus fourni sont aujourd'hui les plus ouvertement dédaignés. La France? C'était bon il y a cinquante ans. Les fils renient les modes que suivaient leur pères et leurs grands-pères et ils les renient avec un plaisir évident.

Aussi bien l'Amérique a-t-elle de quoi se suffire à elle-même. L'élément indigène, jadis méprisé, mais qui est bien loin d'avoir donné toutes ses richesses, mêlé à l'élément espagnol, tel qu'il a pris ses caractères en séjournant dans un pays nouveau, doit inspirer une littérature qui ne devra rien à l'Europe et qui sera, pour la première fois et à proprement parler, nationale.

Telle est, réduit à sa plus simple expression et suivant la perspective sommaire que nous définissions en commençant, le postulat nouveau. On peut le prendre de plusieurs façons; et, d'abord, sous la forme excessive et agressive qu'il revêt quelquefois pour les besoins de la polémique. Sous cette forme, il apparaît comme difficilement soutenable, en fait. Outre qu'il est bien européen, ainsi que le dit finement Juan-B. Terán dans le beau livre qu'il a consacré à l'exposé et à la réfutation de la doctrine, puisque c'est l'Europe elle-même qui a mis d'abord à la mode le paradoxe de sa propre mort[1]; outre que la vieille Europe n'est pas aussi complètement épuisée qu'on veut bien le dire et que, pour nous borner aux seuls auteurs français, nous avons trouvé des traces évidentes de l'action d'un Valéry et d'un Claudel, d'un Giraudoux et d'un Morand, sur les littératures des pays de l'Amérique latine qu'il nous est arrivé de parcourir : il repose sur une erreur psychologique dans l'interprétation du concept d'influence. Seuls, les faibles peuvent craindre une influence qui serait capable de diminuer leur originalité. Les forts savent bien qu'une influence subie se traduit chez eux, en dernière analyse, par une augmentation de valeur personnelle. La substance étrangère, assimilée, digérée, est à l'âme ce que la nourriture est au corps : elle l'entretient; elle permet son meilleur rendement. Non seulement il est impossible, dans le monde actuel, d'arrêter les souffles venus de tous les points de l'horizon, comme si l'on pensait qu'il suffit de fermer son jardin par une barrière pour ne plus respirer l'air du dehors : mais encore il est dangereux de se priver de cet héritage sans cesse accru qui s'appelle les humanités : les humanités, point de rencontre de tout ce que notre espèce a jamais produit de durable et de bon.

1. Juan-B. Terán, *la Salud de la América española.* Casa Editorial franco-ibero-americana, Paris, s. d., [1926].

Mais s'il s'agit d'une revendication plus modérée de la valeur de l'esprit national; s'il s'agit d'une protestation contre toute servilité intellectuelle; et s'il s'agit enfin de produire des œuvres qui, sans perdre le contact avec le reste du globe, présentent une originalité locale plus savoureuse et plus puissante : alors tout le monde sera d'accord sans doute pour faire un large crédit à cet américanisme nouveau. Ce sont sages et louables paroles que celles qu'écrit José-Maria Bello, dans son livre *A margem dos livros*, en considérant le cas spécial du Brésil et de la France : « Ce qui serait peut-être possible, c'est de mettre l'influence de ces idées, de ces conceptions d'art, de science ou de politique, dans un retour sur nous-mêmes, d'accord avec nos origines historiques, notre ambiance physique et morale. Le nationalisme littéraire, pour employer le mot qui court maintenant sur toutes les lèvres, voilà la nouvelle voie. La France a discipliné notre intelligence; au contact plus vif et plus direct avec ses livres incomparables de clarté, d'harmonie et de grâce subtile, nous éduquons notre goût pour pouvoir réagir contre la lourde armature de l'ancienne métropole. Avec cette capacité plus grande de comprendre les choses et cette faculté de les traduire avec esprit et méthode, que nous avons acquises, il y a cinquante ans, dans les romans de Flaubert, Balzac et Anatole France et dans les livres de Taine et de Renan, nous pourrions essayer aujourd'hui de mettre au point notre genre intellectuel : de même que, d'après les lignes générales de l'architecture grecque et de la renaissance française, nous pourrions former le style de notre architecture, d'accord avec nos traditions et les conditions spéciales de notre milieu physique. Entre la caserne carrée et inesthétique que le Portugais anti-artistique nous a léguée, et la copie servile des palais des Champs-Élysées, qu'il y ait un moyen terme national qui nous définisse et nous caractérise.

« Nous avons vécu, jusqu'ici, en travaillant l'étoffe étrangère. Arrivons à tisser notre trame avec le propre fil national, sans oublier néanmoins les règles premières de nos vieux maîtres et sans déprécier non plus les leçons qui nous viennent d'ailleurs. Aucune protestation vaine de sympathie, aucun effort de bonne ou mauvaise foi n'arriveront à créer de nouveaux courants de pensée entre le Brésil et les autres pays. Il n'y a pas de conventions douanières pour l'échange des idées. Nous allons les chercher où nous les trouvons et où nous pouvons les assimiler. L'effort intelligent et patriotique de ceux pour qui les sentiments nationalistes ne se confondent pas avec le jacobinisme grossier et tendancieux des rues devrait avoir en vue ce champ nouveau d'exploration qu'offrent les choses et les types de notre propre terre. Avec la base des idées

générales et la malléabilité de l'instrument d'expression que la France nous a enseignées, faisons notre littérature et notre sociologie brésiliennes, c'est-à-dire la littérature et la sociologie qui vivent de la sève de notre histoire et de nos coutumes, avec la compréhension sincère et loyale de notre avenir. »

Le public européen commence à connaître, mais d'une façon très fragmentaire et très insuffisante encore, les grandes œuvres que produit l'Amérique latine. Si elles réalisent l'union de l'individuel, du national et de l'humain, qui est la condition des chefs-d'œuvre, nul doute que ne commence une nouvelle période : celle où elle se fera parmi nous la plus large et la plus juste place. Nul ne le souhaite plus vivement que ceux qui ne bornent pas aux frontières de l'Europe le domaine de la littérature comparée. — P. H.

MONTERREY

Ceux qui avaient eu la rare fortune de se lier avec M. Alfonso Reyes à Madrid ou à Paris ne manquaient jamais, depuis le départ de celui-ci pour l'ambassade du Mexique à Buenos-Aires d'abord, à Rio de Janeiro ensuite, de s'aborder en disant : « Avez-vous des nouvelles de Alfonso ? » Et il arrivait même parfois que telle lettre passât de main en main. Mais ce n'était que l'exception. Et comment en eût-il été autrement ? Les amis de M. Afonso Reyes sont dispersés dans toutes les capitales d'Europe et du Nouveau Monde. Par ailleurs, nombreux et pressants, jaloux chacun de préférence, ils finissaient par ne plus laisser à leur lointain ami le loisir du moindre travail personnel. De son côté, attentif à l'extrême, désireux de n'oublier personne, de maintenir sans cesse « le contact », l'absent s'est ressouvenu de cette expression de la vie littéraire particulière à Madrid (et que, avant Ramón Gómez de la Serna, il avait tenté de transplanter à Paris) qui s'appelle la *tertulia* et n'est, en réalité, qu'une forme parlée du journal littéraire. Et c'est ainsi qu'un jour les amis d'Alfonso Reyes ont vu ressusciter sa *tertulia* non sous la forme orale — c'eût été impossible — mais sous les espèces de *Monterrey*. Ce journal de huit pages, format petit in-folio, fort soigneusement imprimé, voire illustré, M. Alfonso Reyes l'a placé sous l'invocation de « la tierra de sus mayores », de sa province natale du Mexique. Outre la lettre que nous reproduisons ici et qui donnera une idée du ton de ce précieux courrier littéraire, le premier numéro — juin 1930 — contient un *Boletín gongorino* (M. Alfonso Reyes fait, comme on le sait, autorité en matière d'études gongo-

rines) ; un *Propósito*, à la fois revue des feuilles littéraires depuis *Il Marzocco*, de florentine et dominicale mémoire, jusqu'aux plus récentes feuilles locales d'Amérique latine et parallèle subtil entre la revue et le journal littéraire; *Guardias de la pluma;* une bibliographie des ouvrages reçus; une longue *Noticia mejicana;* trois poèmes de Enrique Munguía; un *Epistolario* comprenant la lettre d'un Argentin de retour à New-York et celle sur le théâtre d'un Cubain à une poétesse française; une note sur le genre littéraire que l'auteur, de concert avec M. Mariano Brull, a inventé et baptisé *Jitanjáforas*, poésie qui a répudié la logique, pure musique des mots; sous la rubrique *Investigaciones*, une précieuse contribution à la bibliographie proustienne en Amérique, et enfin de non moins utiles notes sur le théâtre en Amérique latine.

C'est dans *Guardias de la pluma* qu'est prise la lettre que nous donnons ici et que l'auteur adresse à M. Max Daireaux, à propos de la publication, aux éditions Kra, de sa *Littérature hispano-américaine*. Paris, 1930. (*Note du traducteur.*)

Traduction de Mathilde Pomès

Mon cher Max Daireaux,

N'espérez pas qu'en deux mots je vous dise combien j'apprécie l'effort vraiment colossal que vous venez de faire en présentant en trois cents pages — trois cents pages lisibles — un tableau de la littérature sud-américaine. Comment aurait-il été possible d'y conserver toujours une juste perspective, une exacte hiérarchie? Et qui pent se croire le droit de vous lancer la première pierre? N'est-il pas plus sensé d'applaudir, simplement et franchement, à l'énorme service rendu par votre Manuel en incorporant aux « Panoramas » de Kra notre immense monde littéraire?

Tous ceux qui, en Amérique, parlons espagnol, nous nous plaignons depuis toujours de la difficulté qu'ont les étrangers à s'orienter à travers la « selva oscura » de nos valeurs intellectuelles. La faute en est à nous. Comment éviter que les étrangers se laissent abuser, alors que nous sommes les premiers à ne pas vouloir nous expliquer? Grand pécheur, pécheur par négligence que celui qui ne s'oriente pas dans le jardin jalousement soigné des lettres françaises. N'y a-t-il pas cent guides pratiques, acceptables, à portée de tout curieux? Mais nous, nous gardons nos tables de valeurs dans le lieu clos de nos *tertulias*, de nos réunions et causeries entre amis et, à moins que de fréquenter tel café de telle à telle heure, impossible de savoir ce que nous pensons de nos auteurs connus, de comprendre notre système d'échelles et de valeurs. La critique en est réduite à une sorte de doctrine secrète. Et, du dehors, tout le monde sait

comment les choses sont vues. N'est-il pas arrivé à un étranger d'admirer la finesse psychologique d'une M^me Gyp? Et c'était un Nieztche — rien de moins — et il s'agissait de la France, qui sait si bien s'expliquer toute seule! Les milliers et milliers d'éditions d'un Blasco Ibañez, servi, aux États-Unis, par la gloire et par la fortune, n'ont rien de surprenant. Vous, qui avez deux patries, l'Argentine et la France, vous avez eu un geste courageux et fait un véritable bien public.

P.-S. — *In cauda venenum.* — La Direction des « Panoramas » a jugé avec raison qu'accumuler en un volume et charger d'un seul auteur toute la littérature hispano-américaine, c'était quelque chose de matériellement impossible. C'est pourquoi elle vous a demandé de vous occuper de la grande portion sud-américaine et a réservé pour un autre tome le Mexique, les Antilles et l'Amérique centrale. Et l'on ne saurait trop louer cette décision.

Pourquoi donc, cédant sans doute à l'élégance de votre plume, vous laissez-vous aller à vouloir trouver des justifications d'ordre spirituel à ce simple arrangement pratique, à cette pure commodité d'éditeur? Pourquoi présenter le Mexique comme un frère lointain et indiscipliné? Pas un Américain ne se risquera à vous croire. Vous écrivez, p. 17 : « Enfant turbulent, inquiet et lyrique, à la fois positiviste et visionnaire, réaliste et chimérique, élégiaque et cruel, le Mexique s'est volontairement séparé de la famille latino-américaine et ne consentirait à l'y joindre que pour réclamer, dans le domaine spirituel, les prérogatives impérialistes inhérentes au droit d'aînesse. »

Non, mon cher ami, non! Vous oubliez que l'ère d'intercommunication américaine a été précisément ouverte par les grandes ambassades spirituelles que le Mexique à envoyées jusqu'au sud du continent. Urbina, Caso, Vasconcelos, Amado Nervo, Jesús Urueta, González Martínez, Trejo Lerdo et moi-même, vers quoi ont tendu nos efforts, quelle consigne avions-nous reçue, si ce n'est celle de rappeler à nos frères du Nouveau Continent la solidarité profonde qui nous unit? Vous oubliez que toute la jeunesse américaine suit, avec un vif intérêt et une noble émulation, l'effort du Mexique dans ses recherches et ses sondages de l'âme américaine. Nous pourrions citer plus d'un nom ayant reçu au Mexique le baptême continental qu'il méritait, non en vertu d'une délégation spéciale ou d'une priorité à laquelle nous ne prétendons pas, mais, tout simplement, parce que l'enthousiasme pour l'Idée américaine fleurit chez nous dans toute sa force.

Vous prétendez qu'aucun apport étranger ne compte là-bas et que le Mexique s'isole, afin de conserver dans leur pureté originelle « les traditions aztèques et les traditions espagnoles ». Vous y croyez

donc, aux traditions aztèques? Ou bien entendez-vous par là des monuments de l'archéologie? Car, de cette vétuste civilisation, nous n'avons hérité que les pierres (j'exagère un peu, je le sais, mais ce que je veux dire, c'est qu'il nous manque la seule chose qui puisse engendrer des *traditions* : la représentation *morale* du monde). Quant aux traditions espagnoles, croyez-vous qu'elles se conservent là-bas tout à fait pures? Que faites-vous des trois siècles d'élaboration et d'amalgame qui ont formé *l'être* mexicain? Vous croyez à « l'aztéquisme pur » de Vasconcelos? Car, autant vous le dire, Vasconcelos, lui, n'y croit pas. Vous croyez — puisque votre cordiale amitié a voulu me faire l'honneur de ce parallèle — à mon espagnolisme pur? Permettez-moi de vous conter une petite histoire.

Il y quelques années, tandis que j'habitais Madrid, dont le monde littéraire m'est si intimement fraternel, j'adressai une convocation anonyme à quelques écrivains, en leur donnant rendez-vous au Jardin botanique, afin d'y célébrer par quelques minutes de silence un anniversaire de Mallarmé. José Ortega y Gasset, écrivant plus tard ses impressions dans la *Revista de Occidente*, déclarait que la seule idée d'une semblable réunion trahissait la présence d'un Américain, une façon de sentir, de penser, d'agir qui n'était pas typiquement espagnole. D'autre part, si cet « aztéquisme » et cet « espagnolisme » sont tels que vous le dites, comment Vasconcelos et moi sommes-nous, selon votre propre définition, « proprement et uniquement Mexicains » ?

Non, mon cher Daireaux, le Mexique reste en dehors de votre « Panorama », parce qu'il était matériellement impossible de le faire entrer dans les dimensions d'un seul volume, sous peine de traiter une si vaste matière sous une forme trop sommaire, tout à fait indigne de vous.

Mais, en ce cas, pourquoi ce titre de *Littérature hispano-américaine* au lieu de *Littérature sud-américaine?* L'exclusion du Brésil pour des raisons linguistiques, tout le monde l'eût admise. Mais cet arcane traditionnel du Mexique, pourquoi le compliquer encore? Bientôt nous ne saurons plus où mettre celui-ci. Où donc est-il ce Mexique, mon cher ami, du moment que le monde désigne sous le nom d'Amérique du Nord les seuls États-Unis et que vous, maintenant, vous nous excluez aussi du monde hispano-américain?

Je m'aperçois avec joie — le contraire m'eût chagriné tout le premier — que ces réserves que je viens de faire n'affectent en rien la substance de votre livre. Vous savez bien, en effet, l'estime et l'admiration que j'ai pour votre personne et votre œuvre.

Alfonso Reyes.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Benedetto Croce. **Scritti di Storia letteraria e politica.** XXIII. **Storia della età barocca in Italia. Pensiero. Poesia e Letteratura. Vita morale.** Bari, Laterza, 1929. In-8°, XII-508 pages.

Il est vrai que ce livre a trait à l'Italie, non pas à l'Amérique latine; de sorte qu'en apparence, il ne convient pas tout à fait d'en placer le compte-rendu dans un ensemble d'études consacrées au Nouveau-Monde. Mais il a trait, aussi, au baroque : et où, plus qu'au Nouveau-Monde, le baroque a-t-il fleuri?

Parler du baroque, ce n'est pas sortir de notre propos. M. Benedetto Croce, dans sa dédicace à Karl Vossler, déclare que « ses efforts, et ceux d'autres hommes de bonne volonté, visent à rendre plus européens, c'est-à-dire plus généraux, des problèmes qui, auparavant, restant comme enfermés dans des cercles séparés de culture nationale, n'étant ni rafraîchis, ni ravivés par des impressions diverses et réciproques, avaient peine à se développer, et quelquefois déviaient... » : qu'il nous permette d'abonder dans son sens, et d'ajouter aux données du problème le prodigieux développement du baroque dans l'Amérique latine.

*
* *

Laissant de côté, comme c'est son droit, la musique et la peinture (on ne peut reprocher à personne de ne pas donner ce qu'il annonce, de propos délibéré, qu'il ne donnera pas), M. Benedetto Croce procède par une large Introduction dont nous admirons la netteté et la vigueur : chacune de ses pages est dense de pensée. Il analyse les principes qui dominent, historiquement et idéalement, l'époque dont il va s'occuper; et commençant par la Contre-Réforme, il en détermine la valeur : inférieure tant à la Renaissance qu'à la Réforme, puisque ces deux mouvements représentent deux façons différentes, mais toutes les deux fécondes, de concevoir la philosophie du monde : tandis que la Contre-Réforme n'est que la défense d'une institution. Certes, cette institution est admirable et

grande; et ce n'était pas une œuvre vaine que de la défendre. Mais c'était une œuvre moins créatrice que restauratrice, moins positive que négative, qui revenait toujours « à renforcer une institution donnée, et non pas à remonter, comme l'avaient fait la Renaissance et la Réforme, aux sources éternelles de l'humanité, pour créer des pensées nouvelles, de nouvelles attitudes spirituelles et morales ». Faisant arme de tout, la Contre-Réforme à proprement parler ne créait pas : et dès lors, il était logique qu'elle fut accompagnée, non pas de la fertilité luxuriante des grandes époques novatrices, mais d'une certaine aridité.

Deuxième concept et deuxième fait : le baroque. Le baroque est une sorte de « laid artistique »; ou, pour mieux dire, une contrefaçon de l'art. Désobéissant à la loi de la cohérence esthétique ou la fraudant, il répond à une autre loi, la loi utilitaire du plaisir. Comment veut-il procurer le plaisir? en provoquant l'émerveillement, la stupéfaction; c'est un jeu, c'est une course à l'étonnement. Quelle est son origine? Il vient du pays qui avait encore, au XVIe et même au début du XVIIe siècle, la plus belle culture et la plus belle civilisation, et qui fournissait à l'Europe poésie, littérature, formes sociales : il vient d'Italie. Il vient ensuite de l'Espagne : mais il est, substantiellement, italianisme (p. 35). Quels que soient ses défauts et ses torts, il n'a pas été inutile à l'Europe : leçon de technique, modèle de raffinement que l'Italie lui proposa à un moment où elle en avait encore besoin pour arriver à l'esprit moderne.

Âge de la Contre-Réforme, âge du baroque, la période qui s'étend du milieu du XVIe au début du XVIIIe siècle est encore, pour l'Italie, l'âge de la décadence. Décadence véritable, qui peut s'expliquer en quelque mesure par des raisons extérieures, comme le déplacement des grandes voies commerciales du monde; mais qui est, bien plutôt, un phénomène de conscience intérieure, et, dans le cas présent, un affaiblissement de la vie morale. Il importe de citer une page comme celle-ci, qui donne du concept de décadence une analyse profonde, montrant qu'il n'y a décadence réelle que là où il y a renonciation à la volonté et à l'esprit. « Autre chose les conditions toujours changeantes de la fortune, et autre chose la volonté et l'œuvre de l'homme, en quoi consiste à proprement parler l'histoire humaine, qui est l'histoire des efforts et de l'industrie de l'homme pour accueillir les circonstances nouvelles, pour s'adapter aux conditions nouvelles et les adapter à lui, pour y mettre son âme, pour faire d'elles son instrument, et pour vivre dignement. On vivra pauvres et non plus riches; on se donnera à une œuvre modeste et non plus magnifique, et ce changement ne pourra pas s'appeler décadence : de même qu'un homme qui va, ou si l'on

veut, qui descend d'une condition de splendeur à une condition de pénombre, ne se sent pas déchu s'il ne déchoit intérieurement. Ce n'est pas sans raison que dans les paradigmes de l'enseignement moral traditionnel on faisait figurer Cincinnatus, qui, du commandement des armées et des triomphes, revenait à la charrue. Dans cette hauteur d'âme qui n'est pas un bien périssable existe toujours la possibilité de revenir aux commandements, aux triomphes et aux splendeurs, quand le cours et la trame des événements du monde en fournira l'occasion, ou, bien plutôt, le demandera. Ceci vaut pour les peuples comme pour les individus, et aux uns et aux autres il ne faut pas dire : soyez grands, mais : soyez sévères ; et, tout au plus : *Estote parati*. Rêver aux gloires anciennes et les regretter, cultiver des idées démesurées au lieu de se borner à maintenir vivace cette préparation intérieure à tout événement, détourne l'esprit de son œuvre présente et salutaire, est le signe de la politesse de l'âme et d'une décadence réelle : comme on sait qu'il advint alors en Italie, où on se plut à se laisser bercer paresseusement par des images de grandeur passée et par l'attente de leur miraculeux renouvellement... » (p. 41-42).

*
* *

Vient ensuite l'étude du contenu de l'époque et d'abord de l'expression philosophique et historique de sa pensée. Celle-ci, qui se voit interdire la libre critique des matières de religion et qui s'interdit les grands systèmes métaphysiques, réside dans cette partie de la philosophie qui n'est pas la philosophie formelle, mais qui ne manque pas pour cela d'efficacité. C'est ainsi que la floraison des sciences physiques et naturelles amène à une représentation de la nature « qui n'est plus celle des miracles et des prodiges, mais qui a ses lois immanentes, sa logique, et, par conséquent, renferme une conception intrinsèquement contraire aux croyances transcendantes » (p. 61). Galilée, on le sait, loin d'être un isolé, ne manque ni de prédécesseurs, ni de disciples dans son pays. La méthode des sciences positives exerce une influence non pas bornée à ceux mêmes qui les étudient, mais qui s'étend à la disposition générale des esprits contemporains. De même, s'il est vrai que les spéculations morales se réduisent alors à la casuistique : en marge de la morale, les nécessités de l'époque permettent et encouragent la constitution d'une science politique qui n'est plus dominée par des concepts théocratiques à priori, mais par la raison d'État : expression nouvelle, qui correspond à un état d'esprit non pas en stagnation, mais

en mouvement. Accepter la raison d'État? la repousser? l'accommoder? Problème théorique, auquel on propose les solutions les plus dissemblables, mais qui toujours ramène l'intérêt vers des considérations de morale dont la morale proprement dite, considérée comme intangible, ne s'effarouche pas. La storiographie, qui fait porter son effort sur les considérations politiques; le genre didactique, qui multiplie les conseils, les préceptes, les formulaires, pour toutes les circonstances de la vie; les théories esthétiques, qui dans leur majorité conçoivent l'art comme une beauté formelle dont le but est le plaisir, présentent, dans des proportions moindres, un caractère semblable. La production est considérable et elle n'est souvent qu'un fatras; les bavardages sont pris pour des pensées; et l'ensemble a quelque chose de décourageant : mais on ne saurait dire, cependant, que toute cette dépense soit vaine et qu'il n'en reste rien. Çà et là brillent des points lumineux qu'on a plaisir à considérer. Par exemple : il est vrai qu'on se trompe en considérant l'art comme un artifice voluptueux, privé de tout contenu spirituel; et qu'on se trompe encore en étouffant sous les règles les velléités de libre création. Et tout d'un coup on voit apparaître, au milieu de ces erreurs, une vérité féconde : à savoir que le jugement des productions de l'art appartient à une attitude spéciale de l'esprit, à une faculté spéciale que l'on qualifie comme étant « le goût », « le sens », « le sentiment »; or, on sait que le développement de l'esthétique moderne partira de la critique du goût, de la critique de la « faculté du goût » : point de départ dont nous devrons reconnaître le mérite à une époque qu'il ne s'agit ni de dédaigner, ni de réhabiliter, mais de caractériser plus précisément et plus justement.

* * *

Venons-en à « la poésie et la littérature », comme dit M. Benedetto Croce. La grande poésie se tait; la dernière voix qu'elle fasse entendre est celle du Tasse; celle de Métastase est l'expression moins d'une grande âme que d'une « animula ». Prend sa place la pseudopoésie baroque, qui veut être non pas simplement une forme ou une variété particulière, mais la poésie elle-même, dans sa plus grande perfection — et qui, suivant le mot d'Alfieri, ne réussit qu'à délirer. A force de vouloir étonner, un poème comme l'*Adonis* du cavalier Marin ne réussit même plus à plaire et n'aboutit qu'à la stérilité. La création des images, la description, la musicalité même, sont viciés par le désir de vouloir produire l'émerveillement, sans relâche et à tout prix. La poésie littéraire, celle qui

se borne à l'imitation des classiques et considère la correction comme le mérite suprême, n'est pas beaucoup plus digne de vivre.

Heureusement, la production de l'époque porte en soi un germe qui la tuera et qui permettra à la véritable poésie de renaître sur ces ruines : c'est ce que M. Benedetto Croce appelle « la liberazione scherzosa dal barocco e dalla poesie letteraria », la libération par le rire, par la plaisanterie, par la bouffonnerie. Soit du dehors, par les railleries de la poésie dialectale; soit même du dedans, par une veine ironique qui se laisse voir au milieu d'un poème prodiguant par ailleurs les plus pompeux effets, le faux sublime est conduit à sentir son propre ridicule. Une certaine qualité sensuelle, qui d'ailleurs n'est pas exempte de monotonie, quelques traces de sentiments affectueux, de sentiments tragiques, de sentiments tragicomiques, quelques effets de comicité mettent une note d'humanité dans cet amas, perdu pour le beau véritable. Quand nous aurons reconnu les défauts du baroque dans la poésie oratoire et didactique, dans la prose oratoire et didactique (la prose scientifique exceptée, qui maintient l'exemple de la simplicité et contribuera pour sa part à la libération) — nous aurons considéré les traits essentiels d'une littérature dont bien des œuvres, sans M. Benedetto Croce, auraient risqué de tomber dans un éternel oubli.

Ce n'est pas une nouveauté de dire qu'il allie une vaste érudition à la passion des idées : disons seulement que c'est ici le cas, plus que jamais. Ce qui nous frappe davantage encore, c'est le plus vif souci des nuances. Les faits qu'un compte-rendu ne peut rapporter que d'une facon simpliste et pour ainsi dire grossière, il a soin de les peser sur de subtiles balances; il n'énonce jamais une vérité sans noter scrupuleusement la part d'erreur qu'elle contient; il ne signale jamais une erreur sans sauver les quelques parcelles de vérité qui empêchent de la comdamner irrémédiablement; son attitude devant la complexité du réel est celle d'un sage et il convient de l'indiquer comme modèle à tous ceux qui essayent de fixer la matière subtile de la littérature. Dirons-nous, après cela, que son exposé nous séduit autant que son Introduction? Il nous paraît, à vrai dire, touffu, trop chargé de matière, insuffisamment filtré. Ayant affaire à des œuvres qui souvent sont difficiles à se procurer, il cite, que dis-je? il analyse pendant de longues pages; il s'attarde. Nous préférons sa compagnie, nous l'avouons, à celle des auteurs dont il nous rapporte d'aussi copieux extraits; nous lui faisons suffisamment crédit pour n'avoir pas besoin de tant de preuves; et nous estimons trop sa pensée, pour estimer à la même mesure ce qui sent le développement. Cent pages de moins dans

cette abondance quelquefois négligée, un effort de synthèse plus constamment soutenu auraient amené l'ensemble à ce point de haute perfection qui frappe le lecteur dans les pages du début. Pure affaire de forme, on l'entend bien; critique qui n'atteint rien d'essentiel et qu'on s'abstiendrait de faire, si l'on n'avait l'impression d'un livre qui s'éparpille à mesure qu'il avance vers son terme.

*
* *

Dans une dernière partie, brève à l'extrême puisqu'elle ne comprend guère que vingt pages, M. Benedetto Croce parle de la vie morale de l'Italie à la même époque; et ce serait sa conclusion, sans une adjonction, plus brève encore, mais qui est pour nous du plus haut intérêt, puisqu'elle revient sur la définition même du baroque.

Déjà l'auteur nous avait dit, en effet, que le baroque n'a pas de cause. L'humanisme et l'imitation de l'antiquité? Resterait à prouver comment c'est précisément le baroque qui en dérive. Le « jésuitisme dans l'art », comme on l'a dit? Certes, les Jésuites ont adopté le style baroque : témoin le Gesù, à Rome, qui en représente le triomphe. Mais les Jésuites ont adopté aussi d'autres styles, au cours du temps; le baroque n'est ni leur création, ni leur propriété. Le besoin de nouveauté; ou, pour donner à ce sentiment une qualification savante, *die Ermüdung des Formgefühls*? Le besoin de nouveauté est éternel et se manifeste à chaque changement de génération. Un état social qui impose la gravité, la lourdeur, le luxe? Mais il faudrait montrer, non seulement la correspondance nécessaire entre un état social et l'art d'une époque, mais la correspondance entre les éléments du baroque et ceux qui composaient l'état social : en quoi, par exemple, cette époque éprouvait-elle le besoin d'étonner plus qu'une autre? On ne le voit pas. Au risque de déplaire à ceux qui veulent toujours savoir les causes, dit M. Benedetto Croce (lequel, à son honneur, compte au premier rang de ces gens-là), le baroque n'a pas de cause. « In fondo, una causa del barocco non c'è » (p. 34).

Dans la *Postilla* qui termine le livre, il résume avec toute la netteté désirable sa pensée sur la nature même du baroque : « Dans ce livre, le concept de baroque est ramené du sens positif qu'il est allé prenant dans ces dernières dizaines d'années, au sens négatif qu'il eut à l'origine et qu'il garda pendant près de deux siècles. Ainsi, cette *Histoire* représente une réaction consciente contre toute la partie de la critique et de la storiographie artistique et littéraire

la plus récente, qui se vante d'avoir conféré un caractère positif au concept de baroque; lequel a été traité pendant longtemps et encore par Burckhardt, comme négatif. » Et M. Benedetto Croce ne le reconnaît ni comme ayant un contenu « artistico-ideale », c'est-à-dire comme représentant une des catégories ou des styles de l'art, une des formes originales dans lesquelles l'art se divise et effectivement consiste; ni comme ayant un contenu « artistico-storico », c'est-à-dire comme ayant traduit le style d'une époque européenne qui va de la deuxième moitié du XVI^e siècle à la seconde moitié du XVII^e; ni comme ayant un contenu « etico o spirituale », c'est-à-dire comme une époque de l'histoire spirituelle de l'humanité : il n'y a pas d'éléments positifs dans ce qu'on appellerait à tort l'âme baroque.

Telle est la position, incontestablement originale et forte, prise par M. Benedetto Croce. Est-elle inexpugnable?

Il y a pourtant une beauté dans le baroque. Le voyageur qui va plus loin que l'Europe, qui se rend dans l'Amérique latine, qui visite le Brésil, par exemple, et au Brésil passe à Outo Preto, la ville des chercheurs d'or, voyant sept églises majestueusement baroques s'ériger sur les escarpements de la cité, comprend quelle grandeur ce style peut atteindre quand il a éliminé tous objets de comparaison et se manifeste en soi.

Il en va de même pour la littérature. La grande poétesse mexicaine, Juana de Asbaje, la Dixième Muse, n'est pas une Muse classique :

« Al que ingrato me deja, busco amante;
al que amante me sigue, dejo ingrata;
constante adoro a quien mi amor maltrata;
maltrato a quien mi amor busca constante. »

Quelle beauté, cependant, dans ses vers qui sentent, il est vrai, leur époque, qui portent la marque du XVII^e siècle espagnol, mais n'en trouvent pas moins des accents de profonde humanité! Alfonso Reyes a excellemment montré que la poésie de Góngora, « poésie nouvelle, audacieuse et efficace sympathie pour la force sensorielle, animées par les grandes énergies naturelles de son créateur », possédait « la haute vertu du lyrisme qui libère l'âme en l'arrachant aux duretés du raisonnement et des dialectiques anciennes[1] ». — Il y a ici, semble-t-il, deux choses : d'une part ce que M. Benedetto Croce dit de l'époque italienne qu'il considère

1. Alfonso Reyes, *Cuestiones Estéticas*. Paris, 1910.

et qui est juste; et, d'autre part, une façon de considérer le baroque du point de vue exclusivement italien, qui est trop étroite, et qui cesse d'être juste. Sur son terrain, il excelle. Mais sur le baroque, tel qu'il existe, tel qu'il est considéré par les Espagnols et par les Américains du Sud, il est assurément moins bien informé[1]; et s'il arrive à nier toute valeur d'art au style qu'il condamne si sévèrement, il a raison pour le cas qu'il considère, et, au moins en quelque mesure, il a tort pour un ensemble dont beaucoup de productions semblent lui échapper.

Le baroque n'a peut-être pas une cause; mais il a des causes qui toutes sont valables sans doute, et qui le rattachent au passé avec cette même logique naturelle suivant laquelle M. Benedetto Croce montre justement ses avances vers l'avenir. Que ces causes ne soient pas encore exactement déterminées, cela ne prouve pas qu'elles soient pour toujours absentes. Nous suggérerions volontiers parmi elles, pour notre compte, un des caractères de la latinité. Qui niera qu'il y ait, dans l'esprit latin tel qu'il s'exprime sous sa forme la plus parfaite, comme chez un Cicéron, une tendance à s'épancher vers l'extérieur, une tendance au jeu oratoire, une tendance à la profusion verbale, à l'ornement pour l'ornement? Qui niera qu'il y ait, chez un Sénèque et chez tant d'autres à sa suite, un perpétuel appel à la merveille du lecteur, à son étonnement? Supposez que chez les héritiers directs de la Latinité arrive un temps où, le libre exercice de la pensée étant interdit, seule demeure possible l'acceptation des données préexistantes et la surenchère qui peut leur prêter figure de nouveauté : vous verrez cette extériorité, cet amour de l'effet pour l'effet, ce besoin de provoquer l'admiration et l'étonnement prendre les proportions du baroque. Vous les verrez se développer aussi et prendre un nouvel essor, dans les pays de conquête où la latinité méprise tous les éléments qui ne sont pas elle-même et lâche la bride à tous ses défauts en même temps qu'elle exerce toutes ses qualités. Et vous verrez enfin ces caractères se développer chez les pays qui imitent les modes venues des nations supérieures en culture : comme fait l'Allemagne, par exemple, avant sa grande naissance nationale. Disons que le baroque est un fils, bâtard peut-être, de la latinité.

1. On trouvera, dans le livre de Walther Pabst, postérieurement paru, p. 176 et suivantes, plusieurs définitions françaises, et ce qui importe plus, espagnoles, de diverses nuances du baroque qui sont dignes d'être prises en considération (Walther Pabst, *Góngoras Schöpfüng in seinen Gedichten Polifemo ùnd Soledades* (extrait de la *Revue hispanique*, t. LXXX, New York-Paris, 1930, in-8°).

Suggérerons-nous encore que tout élément positif ne fait pas défaut au baroque ; et qu'on y distingue assez aisément cet hommage à l'héroïsme qu'on nous montre aujourd'hui, non sans raison, comme alimentant l'esprit du classicisme? « Si l'on considère une façade du XVII^e^ siècle, comme celles de Puebla ou de Mexico, avec leurs proportions écrasantes, leurs divisions marquées par des contreforts colossaux, les tours qui cantonnent ce décor, la coupole qui culmine en arrière et détermine du même coup le centre et le sommet, on ne manquera pas d'être frappé par un air de grandeur, par je ne sais quoi d'impérial, par un style dépouillé, d'un accent héroïque. C'est l'art officiel de l'Espagne, fondé sur un emploi nouveau des éléments classiques pour produire ces effets de pompe et de puissance, que l'on appelle le baroque... » Ainsi s'exprime Louis Gillet, considérant le développement de l'art au Nouveau-Monde[1] ; et ce témoignage est frappant. Il y a, dans le baroque, une nostalgie du sublime, qui ne réussit pas toujours à s'exprimer adéquatement puisque l'action lui est interdite, mais bien présente, et qui est le contraire d'un principe de stagnation.

Ouvrage, en somme, tout plein de données curieuses, ramenées au jour par de savantes explorations. Ouvrage qui contient des pages inoubliables. Ouvrage qui prend courageusement position contre un snobisme contemporain. Ouvrage qui, malgré tout cela, ne semble pas apporter le dernier mot sur la question du baroque : aussi bien n'était-ce pas sa prétention, ainsi qu'il l'annonce lui-même dans l'*Avertissement*.

Paul HAZARD.

Homero PIRES. **Junqueira Freire, sua vida, sua época, sua obra**. Rio de Janeiro, 1929, 343 pages.

L'histoire littéraire du Brésil vient de s'enrichir d'une excellente monographie de M. Homero Pires sur le poète Junqueira Freire. Un essai pénétrant de M. Afranio Peixoto l'avait préparée. Mais l'auteur, disposant d'éléments nouveaux, a fait la lumière sur un problème longtemps controversé. Nous pénétrons, avec lui, au cœur même du romantisme brésilien.

Pour la première fois une chronologie rigoureuse permet de situer Junqueira Freire à sa véritable place. On s'aperçoit que, s'il a imité

1. Louis Gillet, *l'Art dans l'Amérique latine* (*Histoire de l'Art*, t. VIII. Paris, Colin, 1929).

Gonçalves Dias, il n'a pu connaître ni les poésies d'Alvares de Azevedo ni celles de Casimiro de Abreu. Il fait donc figure de précurseur dans cette seconde génération romantique à laquelle de bons juges, portugais et brésiliens, ont reconnu la supériorité d'une émotion plus profonde et d'une grâce plus spontanée. Sans doute la publication des inédits, en confirmant la réputation d'athéisme combatif du bénédictin révolté contre la règle, pourra nuire à son prestige par la révélation, certes déplaisante, d'un érotisme trop voisin du libertinage. Mais le cas de Junqueira Freire n'en constitue pas moins, dans l'histoire générale du romantisme, une singularité. Il incarne les sentiments du moine insurgé qu'on ne rencontre, en Europe, que sous la forme de création purement littéraire, donc suspecte de déformation. Quelles furent les origines de cette fausse vocation qui devait aboutir, dans la vie du poète brésilien, au doute exaspéré? On l'attribuait, précédemment, à un désespoir d'amour. La victime a tout fait pour accréditer cette version qui cache — M. Homero Pires l'a prouvé — un drame de famille. C'est pour échapper à la honte d'une faute commise par son père que Junqueira Freire s'obstine, malgré les facilités d'évasion qu'on lui procure, à s'enterrer vivant. De l'enquête exhaustive de son biographe il résulte que le moine-poète, humilié par la déchéance des siens et miné par une hypertrophie du cœur, était, de naissance, un révolté. Par là même, nous touchons au double caractère du romantisme brésilien, dominé par les influences étrangères, mais infiniment plus rapproché de la fougue impulsive que ses modèles européens. Au temps des Casimiro de Abreu et des Laurindo Rabello le *poeta literato* n'existe pas.

Une émotion sincère peut, toutefois, s'exprimer dans un langage convenu. L'ouvrage de M. Homero Pires comporte l'énumération complète des sources, ainsi que la répartition des influences combinées. On démêle un reste d'archaïsme appuyé sur la lecture assidue des classiques latins, un prolongement du lusitanisme attesté non seulement par l'emploi du *verso solto*, où excelle Garrett, mais par l'imitation de la *Semaine sainte* d'Herculano, enfin et surtout l'emprise des lettres françaises, d'autant plus caractéristique que le poète a vécu dans un milieu provincial. Elle s'exerce parfois indirectement. Junqueira Freire n'a connu les *Paroles d'un croyant* qu'à travers la *Voz do profeta*. Mais, pour avoir lu Raspail, il s'intoxique avec du camphre. Ses dieux sont Voltaire, Victor Cousin, Eugène Sue, Victor Hugo : « Tant que nous n'arriverons pas à l'émancipation et que nous serons obligés de suivre un guide (*um norte*), suivons la France. Car elle est le phare qui illumine tout le monde civilisé... La France est tout. »

Le *Junqueira Freire* de M. Homero Pires nous démontre, une fois de plus, que la critique brésilienne est entrée, définitivement, dans la phase érudite et scientifique. On voit se multiplier, sous le patronage de l'Académie, de l'Institut historique et géographique, de la Bibliothèque et du Musée de Rio, les réimpressions et les publications de documents. La tâche, à vrai dire, est immense. Une grande partie du patrimoine national demeure inconnue. On trouvera dans les deux volumes si nourris de M. Arthur Motta (*Historia da litteratura brasileira*, Sao Paulo, 1930) la mention des œuvres inédites ou regardées comme inacessibles. Mais rien ne saurait mieux contribuer soit à attirer l'attention des pouvoirs publics et par là même à favoriser la création, qui s'impose, d'une Faculté des lettres, soit à développer les relations intellectuelles avec l'Europe, que de savantes monographies, entièrement dégagées de tout préjugé local.

G. Le Gentil.

Tristão de Athayde. **Estudos**, 2a serie. Rio de Janeiro, 1928, 383 pages.

On aurait difficilement admis, jusqu'à ces dernières années, l'hypothèse d'une action de la critique sud-américaine sur la vie intellectuelle de l'Europe. L'exemple de Rodó, connu par une traduction française, a démontré, jusqu'à l'évidence, qu'il n'est pas impossible à un Urugayen de fonder une esthétique. Maintenant les *Estudos* de M. Tristão de Athayde, émule des José Verissimo, des Afranio Peixoto, des Ronald de Carvalho, nous rappellent qu'il faut compter avec l'opinion brésilienne.

L'auteur, sans faire partie des moins de trente ans, peut être classé parmi les jeunes. Il représente la génération d'après-guerre. Son modernisme n'a rien d'agressif ni même, comme il arrive chez nous, de dédaigneux. On le reconnaît seulement à l'allure vibrante d'un style constamment dépouillé. Mais M. Tristão de Athayde est si peu suspect de s'identifier avec les intérêts d'une coterie que son mérite consiste, précisément, à dépasser la littérature ou mieux à l'enrichir de toutes les notions fournies par les sciences appliquées. Ajoutons que ce critique informé de toute la production contemporaine par le canal du français, de l'anglais, de l'allemand, de l'espagnol, de l'italien, est, au surplus, un chef d'industrie. Son idéalisme a, dans les réalités actuelles et tangibles, un solide contrepoids.

Or, le cosmopolitisme s'impose au Brésil comme la condition de toute vie intellectuelle. On y a vu d'abord le moyen d'échapper à la

tutelle exclusive de l'ancienne métropole. On se fournissait d'arguments à Paris contre l'hégémonie lusitanienne. L'influence prédominante de la culture française devait, plus tard, engendrer un fort courant de réaction appuyé tantôt sur le germanisme philosophique et scientifique (Tobias Barreto, Sylvio Romero), tantôt sur une admiration croissante pour les Anglo-Saxons, conséquence inévitable de l'importation successive du parlementarisme, de type victorien, et du fédéralisme à l'américaine (Nabuco, Ruy Barbosa). Il semble, depuis peu, que les Brésiliens regardent volontiers vers l'Italie et que le futurisme, soutenu par la colonie de Saint-Paul, gagne du terrain (Menotti del Picchia). On ne pouvait davantage faire abstraction du courant d'idées qui a pris naissance dans les républiques espagnoles et qui s'oriente, malgré les démonstrations amicales d'un pacifisme encore imprégné de monroïsme, contre les États-Unis. Le Brésil est donc placé, intellectuellement, au carrefour des civilisations. Diversement sollicité par les influences du Nord, du Sud et de l'Est, il éprouve, plus que jamais, le besoin de concilier, de choisir, en un mot de tirer sa propre originalité soit d'une réaction spontanée, laquelle penche vers les manifestations divergentes du régionalisme, soit d'un travail de critique et d'assimilation réfléchie.

Les valeurs positives sont constituées par les deux groupes de l'Académie et de l'Institut historique et géographique, largement ouverts, sans dogmatisme prohibitif, aux talents jeunes. Mais on s'aperçoit de plus en plus que l'activité artistique et littéraire, géographiquement, s'est déplacée. Le Nord, longtemps favorisé par une tradition supérieure, a perdu le privilège des initiatives. C'est à Saint-Paul, foyer d'expansion économique, que se manifeste aujourd'hui la plus ardente volonté de création. Que vaut cette littérature d'avant-garde aux déclarations retentissantes? Il ne semble pas, quand on passe des promesses aux réalisations, ni qu'elle ait justifié son programme par des œuvres définitives, ni qu'elle se soit entièrement affranchie des influences européennes qu'elle repousse, ni qu'elle ait clairement entrevu le but — l'émancipation — et les moyens de l'atteindre. La confusion s'aggrave, à Saint-Paul, du fait que le Brésil est un peuple en formation, constitué par des apports allogènes — on parle aujourd'hui d'italianisation — et qu'il n'existe pas, entre les spécialistes de la production littéraire et la masse amorphe, de gradation insensible comme dans nos pays foncièrement démocratisés.

Mais le livre de M. Tristão de Athayde nous intéresse d'abord au point de vue européen. Il s'impose moins par l'ampleur de l'information — très vaste puisqu'elle embrasse les lettres et les sciences

— que par la vigueur d'une synthèse dont les grandes lignes sont encore accentuées par les arêtes vives de la composition. Un fait, suivant le critique brésilien, domine l'évolution des sociétés modernes : la baisse de l'individualisme. On en constate, en littérature, les premiers symptômes dans le journal d'Amiel et les analyses de Maine de Biran. Elle s'accuse, aujourd'hui, dans le théâtre de Pirandello et le roman de Proust. Car nous assistons, n'en déplaise aux attardés de la génération précédente, à la faillite du surhomme et de la superculture; or, cette croyance à la dispersion, à la fragmentation des états de conscience aboutit, dans les littératures américaines, non seulement au règne du freudisme, mais aux études psycho-médicales sur le dédoublement (voir à ce propos un curieux rapprochement entre un roman de Gastao Cruls, *Elsa e Elena*, et l'ouvrage de Morton Prince, *The dissociation of a personality*). Romanciers et philosophes en sont venus, à force de se complaire dans l'apparence, à nier l'immanent et le transcendant. Qu'il existe, entre les théoriciens de la contingence et du relativisme dans les différents pays d'Europe, un rapport caché, que Freud explique Proust et que Spengler justifie Pirandello, voilà ce qu'aucun critique du vieux monde, faute de recul dans l'espace, ne semble avoir dégagé avec la même richesse de vues et la même puissance de coordination.

Il est donc à souhaiter qu'on nous donne, prochainement, au moins la traduction d'un essai remarquable sur Proust. L'auteur l'accompagne depuis l'adolescence (un bibelot) jusqu'à la période féconde de réclusion : « Moi, l'étrange humain qui, en attendant que la mort le délivre, vit les volets clos, ne sait rien du monde, reste immobile comme un hibou et, comme celui-ci, ne voit un peu clair que dans les ténèbres. » Art beaucoup moins subjectif, en dépit des apparences, qu'objectif : « Ses personnages, ses paysages vivent par eux-mêmes d'une réalité propre. Il y a dans toute son œuvre une indépendance de vie qui dépasse de beaucoup les réflexes de ses impressions passagères. » Miracle d'autant plus surprenant, ajoute M. Tristão de Athayde, qu'il n'a guère observé que les deux classes, la noblesse et les domestiques, qui semblaient exclure toute possibilité d'atteindre l'universel. Pourtant ses conclusions rejoignent les expériences de la psychiatrie (comparer Krestchner, *Körperbau und Charakter*). Maine de Biran, il est vrai, avait découvert la personnalité multiple : « C'est une chose singulière pour un homme réfléchi et qui s'étudie, de suivre les diverses modifications par lesquelles il passe. Dans un jour, dans une heure même, ces modifications sont quelquefois si opposées qu'on douterait si on est bien la même personne. » Est-ce à dire qu'Amiel ait enseigné à Proust, comme l'indique M. Léon Bopp, la dissolution de la personnalité?

Elle n'apparaîtra guère que chez ses continuateurs, un James Joyce, par exemple. Car le romancier s'en tient, provisoirement, à la « multiplication des moi ». L'espace nous manque pour souligner de fines remarques sur les « intermittences du cœur », sur la « psychologie à chaud » de l'artiste s'opposant à la psychologie à froid d'un Hans W. Gruhle, sur « l'évocation anachronique des souvenirs qui ont conservé des possibilités de déflagration », sur la « métaphysique de la frivolité » ou « l'essence de l'évanescence ».

Presque toute la seconde partie des *Estudos* (notamment *Dilemma, O distributismo*) concerne les problèmes sociaux. Nous ne suivrons pas M. Tristão de Athayde dans ses observations, toujours marquées d'un sceau bien personnel, sur le capitalisme ou le régime de Moscou, « messianisme judaïque imbu d'utilitarisme américain ». De part et d'autre c'est encore, et plus qu'en littérature, la baisse de l'individualisme, au triomphe duquel on assistait, en Europe, depuis le XVI^e siècle. Une preuve suffit : l'assimilation horizontale (fusion d'entreprises identiques) renforcée par l'assimilation verticale (accaparement des industries dépendantes ou tributaires). Toutes deux, par la suppression des initiatives séparées, tendent à la mécanisation. Nous voici bien près du réquisitoire de Keyserling contre le *Chauffeurmensch*. Il est plus curieux de signaler comment, dès 1928, M. Tristao de Athayde devançait Duhamel et ses redoutables anticipations sur la vie future : « Si les États-Unis répudient notre réforme de civilisation et si, de ce fait, ils arrivent à renforcer leur personnalité collective, nous n'avons pas d'autre devoir que de répudier la forme de civilisation qu'eux-mêmes, insidieusement ou inconsciemment (au moyen de cet impérialisme du succès qui est le plus efficace des impérialismes), veulent nous imposer. Cherchons à être *nous-mêmes*, de la même façon qu'ils cherchent à être *eux-mêmes*. » La défense du Brésil serait d'autant mieux assurée, d'après M. Tristão de Athayde, que son économie repose, non sur la grande industrie, mais sur la petite propriété ; non sur l'association, mais sur la famille. Qu'on n'aille pas d'ailleurs se présenter le critique brésilien comme un Ruskin voulant substituer le rouet aux filatures. Il est de ceux qui voient dans la machine une esthétique à venir et dans le film, parlant ou non, « une dymanique de simultanéités que ni le pinceau, ni la plume, ni le ciseau ne sauraient exprimer ».

Il est nécessaire sans doute, quand on lit M. Tristão de Athayde, de faire la part de l'équation personnelle. On ne saurait oublier que l'auteur est un homme d'action, qu'il cherche à prémunir son pays contre l'imitation aveugle, contre la dispersion intellectuelle. Son enseignement est à base d'idéalisme. Car il s'agit, dans le grand conflit où le Brésil tient à marquer sa place, d' « élévation spiri-

tuelle, de complexité métaphysique, d'intensité de pénétration dans l'absolu en contraste avec les éléments de réalisation plus pratique et utilitaire ». D'où sa propagande, en faveur des droits de l'esprit, de la reconstitution de la personnalité autonome et créatrice. Mais son attitude intellectuelle, à part quelques divergences ethniques, est celle de plus d'un Américain de langue espagnole, d'un Francisco García Calderón, par exemple, et l'on trouve dans son œuvre ce que la critique de l'ancien monde ne nous offre qu'à titre exceptionnel, un tableau impartial des réactions intereuropéennes et interaméricaines. Le temps n'est pas très éloigné sans doute où l'Europe, pour se mieux connaître, aura tout intérêt à se regarder, modestement, dans le miroir sud-américain. Il convenait, quoi qu'il en soit, de mentionner la très importante contribution du critique brésilien au rayonnement de notre littérature contemporaine.

G. Le Gentil.

Max Daireaux. **Littérature hispano-américaine.** Paris, Kra, 1930.

Dans leur collection de *Panoramas de littératures contemporaines*, les éditions Kra viennent de nous offrir un volume que les amis des lettres en général et les curieux des choses d'Amérique latine en particulier ont salué avec joie : *Littérature hispano-américaine*, de M. Max Daireaux.

Romancier et conteur de grand talent, connaissant à fond la langue des pays dont il avait à s'occuper, largement informé de leurs origines, de leur histoire, de leur évolution, de leurs différences, de la complexité de leurs éléments ethniques et géographiques et possédant par surcroît ces dons rares et en apparence contradictoires de la sympathie et de la lucidité, M. Max Daireaux semblait marqué d'avance pour la tâche dont il s'est acquitté pour notre plaisir et notre profit.

Tâche vaste et ingrate. D'avoir été fragmentairement et localement abordée ne la rendait que plus compliquée. Il a fallu à l'auteur s'orienter, en effet, non seulement dans le maquis d'une production démesurée, mais dans celui d'une histoire littéraire déjà fort copieuse. Et ce n'est pas son moindre mérite que d'avoir su ménager dans un si vaste domaine de claires et justes perspectives.

Cela ne veut pas dire qu'il l'ait exploré jusqu'au bout. Mais — ceux qui lui en font grief l'oublient trop aisément — ce n'était ni ne

pouvait être là son dessein, la collection dont son ouvrage forme partie ne s'adressant pas à des érudits, mais à de simples amateurs.

L'écueil, le double écueil pour une pareille entreprise, c'était presque fatalement la dispersion et la sécheresse. Il faut savoir à l'auteur un gré infini de les avoir évitées. Avec beaucoup d'habileté, il a su, d'une part, réduire à une unité solide, dont il étudie un à un les composants : origine, langue, atmosphère intellectuelle, influences diverses, modes littéraires, la vaste scène de son étude. Après quoi, au lieu de l'étroite nomenclature locale qu'on aurait pu redouter, il nous montre ce tout intellectuel qu'est l'Amérique latine à travers un siècle de littérature, soit recevant le contre-coup direct des modes européennes et les reflétant fidèlement (romantisme), soit en subissant plusieurs à la fois et donnant par *contaminatio* une réaction jusqu'à un certain point originale (mouvement moderniste), soit enfin s'efforçant d'échapper aux influences étrangères et cherchant sa voie dans le chauvinisme quelque peu agressif et l'anarchie actuelle.

De ces étapes diverses et de ces tendances fort différentes, M. Max Daireaux a choisi les représentants les plus autorisés et a su, dans le petit espace dont il disposait, réaliser le miracle de nous donner de leur personnalité et de leur talent une idée à peu près juste. Tel lapsus, celui par exemple, p. 270, de donner pour patrie à M. Victor Andrés Belaunde la Colombie au lieu du Pérou, n'est qu'une erreur de détail qui n'infirme pas l'exactitude de l'ensemble.

En somme, le seul reproche grave que l'on puisse faire à M. Max Daireaux, ce n'est pas le jugement sommaire et dur qu'il porte sur l'Espagne en tant que colonisatrice — jugement sujet à révision et dont précisément le procès s'instruit à mesure que *El archivo de Indias* de Séville livre ses documents; — ce n'est pas la part assurément trop faible qu'il fait à l'influence espagnole au cours du XIXe siècle; ce ne sont même pas ses affirmations un peu hâtives quant à la transformation de l'espagnol en Amérique et à l'avènement d'une langue proprement originale. Tout ce « point de vue » sur la langue mériterait une longue discussion, à commencer par le « gallicisme mental » de Rubén Darío. Jusqu'à quel point ce dernier — l'un des plus solides étais sur lesquels M. Max Daireaux appuie son argumentation — a réalisé ce fameux « gallicisme »; jusqu'à quel point l'effet de sa réforme s'est « fait sentir jusqu'à Madrid » et y a provoqué ce que Heredia appelait la *Renaissance mentale de l'Espagne*, autant de points qui supposent une longue, une minutieuse enquête avant que d'être élucidés. Né en 1867, exactement contemporain par conséquent de la plupart des écrivains

qu'on a groupés sous le nom de la génération de 98, Rubén Darío n'a pu avoir sur leur formation qu'une influence restreinte. Pour n'en citer qu'un seul, Azorín, lequel est allé infiniment plus loin que Rubén Darío lui-même dans la prétendue réforme de celui-ci — retour, avec d'indiscutables influences étrangères, à une tradition espagnole — il est certain que ses innovations quant à la langue (vocabulaire et syntaxe) sont sinon antérieures, du moins étrangères à l'influence du poète nicaraguais. Prenons n'importe lequel de ses premiers ouvrages, *Los Pueblos*, par exemple. Nous y relevons par dizaines des mots qui ne figurent pas dans le vocabulaire américain. Entendons-nous; il ne s'agit pas ici de dictionnaire, il s'agit d'usage. Or, une chose est certaine, c'est qu'en dépit des quinze cents mots nouveaux relevés par M. de Toro y Gisbert dans *la Guerra gaucha*, l'impression du lecteur en parcourant la plupart des livres américains est celle d'une grande pauvreté. Et c'est qu'en réalité les pertes, en matière de vocabulaire, ont été de beaucoup supérieures aux acquêts. Si donc, pour s'en tenir à une évaluation aussi mécanique de la richesse d'une langue, le Madrilène a besoin, pour lire ce tableau de mœurs rurales qu'est *Don Segundo Sombra* de Ricardo Güiraldes d'un vocabulaire d'américanismes, l'Argentin, lui, n'aura pas moins besoin du dictionnaire de l'Académie pour lire un livre aussi simple, aussi clair que *Años y leguas* de Gabriel Miró, pour ne pas sortir de ce même domaine rural.

Quant à « ces notes intermédiaires », à cette possibilité de traduire « les idées indécises qui, le plus souvent, tendent à sourdre de l'âme et que le français exprime » — ce sont les propres expressions de Rubén Darío — et que, soi-disant, l'espagnol aurait été, avant celui-ci, inapte à exprimer, sans aller chercher des preuves du contraire dans un Bécquer, une Rosalía de Castro, qui contestera les riches nuances de la mélancolie, de la rêverie, du repliement, les mouvements les plus fugitifs de l'âme qu'a su rendre avec des moyens simples et une syntaxe dépouillée jusqu'à l'indigence un artiste comme ce même Azorin?

Et quels sont les exemples mis en avant par M. Max Daireaux à l'appui de sa thèse? Un Gonzalo Zaldumbide, un Ventura García Calderón et sans doute aussi, en intention, le frère de ce dernier, Francisco, c'est-à-dire des hommes qui, par leurs dons personnels, eussent été de grands écrivains dans tous les temps et dans toutes les langues. Qu'ils soient capables, comme en effet ils le sont, d'écrire le français le plus pur, cela ne veut pas dire qu'ils aient francisé leur propre langue. Sans doute, à côté de celle des écrivains du siècle passé, débarassée du lourd appareil des relatives, des in-

cidentes, de l'ablatif, du gérondif, elle apparaît plus nette, plus précise. Mais la même remarque s'impose pour les écrivains de la péninsule. Que l'espagnol tende, non par un mouvement particulier, mais par l'effet d'une loi générale, à l'allègement, à la clarté, à « l'étranglement » de la rhétorique, cela est certain; mais c'est aussi vrai pour l'Espagne que pour ses anciennes colonies.

Mais laissons là un sujet si épineux et qui ne pourra être traité pertinemment que dans quelques siècles. Tout au plus pourrait-il, pour le moment, être question de tendances. Faisons à M. Max Daireaux le plaisir de reconnaître qu'en effet le gallicisme en est une pour tels des pays qu'il a étudiés. Car encore convient-il de faire des réserves, ne serait-ce que pour la Colombie, pays d'érudits et de grammairiens.

Non; le reproche, le reproche capital auquel nous avons fait allusion, c'est précisément d'avoir écarté de son panorama quelques-uns des pays que son titre même impliquait. L'auteur en donne dès les premières pages ses raisons. Mais elles ne sont pas convaincantes. Elles le sont si peu que M. Alfonso Reyes, dans la lettre que nos lecteurs ont pu lire à la page 163, a cru devoir protester amicalement contre l'exclusion du Mexique.

Souhaitons que des voix aussi autorisées s'élèvent pour Cuba, pour les Antilles, pour l'Amérique centrale, c'est-à-dire tracent à l'auteur l'aire du second volume que son titre promet et où nous nous flattons de trouver un guide aussi pénétrant, aussi intelligent et, en définitive, aussi exact et aussi sûr que le premier.

Mathilde Pomès.

Arturo Farinelli. **Conferencias brasileiras (proferidas em São Paulo, em 1927).** São Paolo, Tisi, 1930.

Ce nous est un plaisir, en terminant ce numéro consacré à l'Amérique latine, de signaler que les conférences faites au Brésil par Arturo Farinelli, en 1927, viennent de prendre la forme imprimée. Elles sont, comme toutes les œuvres de ce maître, à la fois substantielles et animées. Par le romantisme, dont l'étude leur donne une unité, elles suivent le plus fort courant de pensée qui, au xix[e] siècle, ait uni l'Europe au Nouveau-Monde.

P. H.

L'AMOUR EN AMÉRIQUE DU SUD :

Sous ce titre quelque peu ambigu, mais qui lui était imposé par l'éditeur (collection : *l'Amour autour du monde*), M. Max Daireaux a écrit 185 pages (Soc. franç. d'Éd. litt. et techniques, 1930) d'une plénitude, d'une densité et, disons-le aussi, d'un ton qui n'ont pas laissé de surprendre un peu ses lecteurs, plus attentifs à la nonchalante ironie de ses ouvrages antérieurs qu'au fond secret auquel elle sert de voile. Cette courbe sentimentale, qui part d'avant la découverte pour aboutir à nos jours, en passant par la conquête, l'époque coloniale, le romantisme et ce XIX^e siècle, ère, pour l'Amérique latine, de turbulences, d'essais, de retours sur soi-même et de rebondissements, M. Max Daireaux la trace à la fois en historien et en psychologue. A l'aide de quelques détails surs, habilement choisis, il évoque le milieu historique, si différent dans le temps et dans l'espace, de ses chapitres successifs. Et quant aux exemples, tirés soit des vieilles chroniques, soit de l'histoire moderne, de la littérature ou simplement d'une tradition orale recueillie à la source même, on peut dire de tous qu'ils sont typiques et de quelques-uns absolument saisissants. Mariana Vélez de Vasconcelos, la marquise de Centello, Micaela Villegas (la fameuse Périchole envers qui il sait, après Mérimée, éveiller en nous une curiosité renouvelée), Antonia Santas — on ne saurait les citer toutes — autant de figures féminines extraordinaires, et dont l'histoire, contée avec une sobriété, un ramassé, une rapidité de mouvement qui lui donnent une efficace merveilleuse, se grave dans le souvenir du lecteur en traits ineffaçables.

Si Maurice Barrès a pu avoir par tel des personnages masculins de ce livre — le fameux Melgarejo, tyran du Paraguay de 1865 à 1871 — l'imagination excitée au point d'avoir envie d'écrire un livre sur lui, nul doute que celle d'un Henri Beyle n'eût longuement rêvé de ces femmes étonnantes qui surent donner à la plus brûlante énergie le visage pathétique de l'amour.

Une autre surprise attend le lecteur de ce petit traité pour stendhaliens : celle de constater que cette trajectoire de l'amour en Amérique latine, c'est celle de l'amour tout court, tant M. Max Daireaux a su faire entrer, dans un commentaire en apparence tout objectif, d'humaine, d'éternelle vérité.

M. POMÈS.

Le gérant : É. CHAMPION.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR.

LES LANGUES IMAGINAIRES DANS LE VOYAGE UTOPIQUE[1]

LES « JARGONS » DE PANURGE DANS RABELAIS

Si Thomas More fut, dans l'histoire du voyage utopique à l'époque moderne, l'initiateur, Rabelais, tout en suivant les traces de More, apporte à son imitation une telle fougue et un tel débordement de forces, qu'il apparaît aussitôt comme étant dans ce domaine le plus inégalable créateur. Sans doute, le nom d'Utopie et celui d'Amaurotes établissent un lien avec la rêverie latine du chancelier d'Henri VIII et, sans doute aussi, y a-t-il lieu de croire que c'est bien Thomas More qui a fourni à Rabelais l'original de l'Anglais Thaumaste[2], mais là s'arrêtent les analogies : Rabelais enracine son Utopie dans le terroir français et la tradition populaire, fuyant ainsi avec bonheur les zones indistinctes où l'humanisme flotte ou s'égare entre les souvenirs antiques et les allusions contemporaines; Rabelais crée des personnages individuels dont la vie surabondante déborde, submerge l'allégorie, sauvant ainsi le livre d'une mort prématurée ou de cette demi-existence limbéenne seule connue dans la plupart des régions de « nulle part »[3].

Au point de vue linguistique, la distance n'est pas moindre de l'*Utopia* à *Pantagruel* et les discours polyglottes de Panurge l'emportent autant sur le tétrastichon en richesse et en diversité que Panurge dépasse en mordant et en fantaisie l'excellent et docte Raphaël Hythloday. Dans le langage articulé comme dans le langage par signes, l'Anglais Thaumaste est fait quinault.

1. Cf. *Revue*, octobre-décembre 1930.
2. Cf. Abel Lefranc, *le Logis de Pantagruel à Paris* (*Études rabelaisiennes*, vol. VI, p. 43).
3. Et qui caractérise en particulier l'*Utopia* de More et les *News from Nowhere* de William Morris.

Il se trouve même que ce point de vue linguistique comporte, chez Rabelais, une importance singulière : l'originalité de son œuvre, toute d'exubérance, se manifeste plus que chez More et plus que chez leurs communs successeurs, Swift y compris, par une luxuriance de langage qui ravit à la fois le lecteur et le déconcerte, par un jaillissement toujours renouvelé de formes inattendues, de mots étrangers et étranges, de vocables oubliés ou inédits, de variations sur des thèmes connus et inconnus, tout cela rehaussé encore d'intonations ironiques et souligné de gestes adéquats ; vraie débauche de comique éloquence, irrésistible torrent de verbe et de verve.

La joie de savoir, si caractéristique de toute la Renaissance et plus frappante encore chez Rabelais que chez tous ses contemporains, prend chez lui, par une pente naturelle, la forme précisée, mais à peine réduite, de l'enthousiasme philologique, et le chap. IX du second livre nous fait assister à son « esbaudissement » en la connaissance des langues (même si cette connaissance n'est que momentanée) ; l'auteur y communique invinciblement à son lecteur le sentiment de puissance et d'agilité qu'éprouve l'esprit à s'exprimer en l'infinie diversité des idiomes. C'est que, dans le savoir humain, les langues comptent pour une très large part, sinon pour la part essentielle, et parmi les vertueuses recommandations que Gargantua adresse à son fils Pantagruel (chap. VIII) l'exhortation à apprendre les langues vient en tête et occupe autant de place dans la lettre que tout ce qui a trait aux « ars libéraux », à la « cognoissance des faits de nature » et à la pratique des « fréquentes anatomies ». Et même pour l'étude de la médecine, ne faut-il pas entendre d'abord « les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans contemner les thalmudistes et cabalistes » ? Les langues sont encore un moyen d'investigation quasi universel, une introduction nécessaire à presque toute discipline — raison de plus pour s'appliquer à leur étude avec ardeur. « J'entends et veux, dit le père vigilant, que tu apprennes les langues parfaitement. Premièrement la grecque, comme le veult Quintilian, secondement, la latine ; et puis l'hebraïcque pour les saintes lettres et la chaldaïque et arabicque pareillement... » Gargantua (et Rabelais) arrête là l'énumération : aucune langue « vivante » n'est mentionnée

dans ce programme pédagogique à l'usage des fils de géants. Seules sont proclamées les vertus des langues mortes : éloquence, clarté, vigueur et logique. Comment Gargantua pourrait-il parler, par exemple, la langue des « Gothz » qui ont été les grands obscurantistes de tout « l'âge » précédent[1] ? Cependant, cette réserve est ici plus formelle et apparente que réelle. Le mot « Gothz » désigne ici tous les barbares dont Rabelais dénonce avec autant de vague que de véhémence l'influence destructive sur tout le moyen âge; il ne s'applique nullement à l'un des peuples germaniques, dont quelques-uns des idiomes vont, au contraire, être cités avec honneur et volubilement débités par Panurge au chapitre suivant. Toutes les langues, y compris la basque et la néerlandaise autant que la chaldaïque, intéressent Rabelais et sont, au fond de sa pensée, mises sur le même plan. De même qu'en médecine il ne faut « contemner (même) les thalmudistes et cabalistes », de même toute forme du savoir (à l'exception peut-être de la seule « astrologie divinatrice ») mérite d'être cultivée avec application. Et toute langue constitue à elle seule une discipline, un entraînement salutaire de l'esprit, un ensemble riche et coordonné de moyens d'expression et devient par là même objet de science et de vénération.

Non seulement Rabelais souscrirait par avance, sous le nom de Gargantua, au jugement de La Bruyère qu' « on ne saurait charger l'enfance de la connaissance de trop de langues », mais il proclamerait encore par la bouche de Panurge que l'enfance ne suffit pas à une si noble et si vaste étude, qu'il la faut poursuivre d'un bout à l'autre de son « âge », et que, même, il suffit à peine d'apprendre et savoir les langues qui existent ou ont existé, si l'on possède assez d'ingéniosité pour en inventer d'autres.

Et ce n'est pas Panurge seul qui invente, combine et crée des langues nouvelles; l'écolier limousin, par sa « verbocination latiale », « sa redondance latinicome », est aussi un créateur à sa façon, un « forgeur de langaige diabolique » et quelle que soit l'intention satirique de l'auteur, que Rabelais ait visé,

1. « Le temps (de son enfance) était encore ténébreux et sentant l'infélicité et calamité des 'Gothz' qui avaient mis à destruction toute bonne littérature. »

dans ces doctes bouffonneries, les excès pédantesques de dame Hélisaire de Crenne, ainsi que le voulait Étienne Pasquier[1] ou ceux d'autres rhétoriqueurs attardés, ou simplement la manie, déjà moins ingénue et plus nuancée d'humour, des « escholiers de Lutèce » grands « transfreteurs de la Séquane », il est évident, à en juger par le plaisir que ressent Rabelais à développer, dérouler et amplifier ces périodes en jargon « escorche latin », qu'il sympathise plus qu'à demi lui-même avec le personnage dont il nous conte plaisamment la déconfiture. L'écolier limousin, initié au langage et aux rites du Quartier latin, veut initier et brimer à son tour le nouveau venu de province « débarquant à Paris pour y achever ses études[2] »; la mésaventure finale du limousin n'est que le dénouement commandé par l'intérêt dramatique du récit. Rabelais reste, au fond, spectateur impassible et neutre de cette scène terminale, mais il a en lui assez vivante encore l'âme des écoliers pour partager l'allègre stoïcisme avec lequel ceux-ci allègent la douleur du dénûment par le seul fait de l'exprimer en termes appropriés, de proclamer « l'égeste » de « pécune » affligeant leurs « marsupies ». Le « forgeur de langage » a, même spirituellement, tous les privilèges du créateur.

Cet élément constant de création dans la langue de Rabelais a été bien mis en lumière par le spécialiste compétent qu'est M. Sainéan, particulièrement, dans son « Vocabulaire de Rabelais[3] » et dans ses notes, si riches et précises, de l'édition Abel Lefranc. Rabelais puise à toutes les sources, qui ne lui suffisent pas; il tire le meilleur de son langage, comme de son œuvre, de son propre cru. Même ce qu'il emprunte à d'autres, au reste, devient sien par l'usage qu'il en fait et le cachet qu'il lui imprime. Lui seul a le secret des combinaisons nouvelles qu'il offre, son imagination transmue ce que lui tend sa riche mémoire, et les trois langues imaginaires de Panurge ne sont à cet égard qu'une forme plus « concentrée »

1. Cf. Jean Plattard, *l'Œuvre de Rabelais*. Paris, Champion, 1910, chap. III.
2. Plattard, *Ibid.*, p. 59.
3. *Le Vocabulaire de Rabelais*. — I : *les Éléments adventices* (*Études rabelaisiennes*, t. VI, p. 285-316).

de la même création linguistique, et émanent, comme un métal plus pur, du même creuset.

Rabelais fait appel à la terminologie de toutes les disciplines et de toutes les techniques, rhétorique, grammaire, philosophie, théologie, droit, médecine, astronomie, sciences « de la nature », y compris la géographie et la navigation, sciences fantaisistes ou supposées, astrologie, cabale, techniques artisanes et paysannes, aux traditions populaires, à la langue du blason, des « sports », de la chasse et des jeux[1]. Aucun aspect de la civilisation de son temps ne lui est étranger, au moins du point de vue lexicologique, et les civilisations étrangères ou anciennes laissent dans sa langue des traces nombreuses.

La question des langues connues personnellement de Rabelais est délicate et complexe : rien n'est plus difficile à déterminer que le degré de familiarité d'un mot, ou son caractère d'emprunt, la répétition et même la fréquence ne constituant qu'un critérium imparfait. Nous adopterons et avons adopté déjà comme point de départ, en ce qui concerne ce problème, les conclusions essentielles de M. Sainéan, sauf sur un point ou deux (par exemple pour ce qui a trait à l'espagnol) et en nous réservant parfois le soin d'apporter quelques précisions nouvelles.

Les trois langues imaginaires ou, comme on a préféré les appeler jusqu'ici, les trois « baragouins[2] » de Panurge font partie, non seulement du même chap. IX, mais du même discours adressé par Panurge, encore inconnu, à son futur maître et ami Pantagruel. Il est donc plausible de penser que ces trois passages en langage « cryptique » — si du moins ils comportent un sens (car cette question préalable a été posée par la critique[3]) — sont en accord avec le contexte, avec les

1. Cf. Michel Psichari, *les Jeux de Gargantua* (*Études rabelaisiennes*, t. VI et VII).

2. C'est l'expression, en même temps que « jargon », employée le plus fréquemment par MM. Sainéan et Clouzot.

3. M. Clouzot (édition A. Lefranc des *Œuvres de Rabelais*, t. III, p. 116, n. 33) la pose, au moins implicitement, dans la conclusion de sa note relative au lanternois : « *Il serait possible* que Rabelais ait usé de quelque procédé cryptographique de son invention, dont on découvrira sans doute un jour la clé (C). »

autres fragments en langues étrangères du discours de Panurge, qu'ils complètent ceux-ci comme ceux-ci les complètent et, dans une certaine mesure peut-être, les expliquent. Mais il faut, par contre, se mettre en garde contre toute idée préconçue, contre toute tentative gratuite d'explication, contre toute impression non justifiée. La méthode à employer pour la résolution de ces trois curieux et difficiles problèmes ne peut donc être qu'extrêmement prudente, elle doit être faite avant tout de passive et « expectante » docilité aux faits, puisque l'on ignore complètement au départ le procédé employé par Rabelais dans ces trois étranges compositions. Rien ne prouve d'ailleurs que le procédé soit le même dans les trois cas; rien non plus ne prouve, ni même n'indique, que ce procédé soit, comme le suggère M. Clouzot, un procédé « cryptographique » : nous verrons même qu'il n'en est rien. Rabelais a usé ici de son habituelle fantaisie sans s'astreindre à suivre aucune méthode véritable, à appliquer aucune formule. Et il y a autant de diversité que de fantaisie. L'esprit créateur de l'auteur de Pantagruel est resté, dans ce domaine particulier, égal à lui-même.

La réflexion ironique adressée par Épistémon à Panurge après ce même discours en jargon n° 2 : « Parlez-vous christian, mon ami, ou langage *patelinois?* Non, c'est langage lanternois » a depuis le début aiguillé les chercheurs vers la *Farce de Patelin* comme vers une source probable.

Étienne Pasquier, déjà, dans ses *Recherches de la France* ainsi que le rappelle M. Plattard[1], avait souligné la ressemblance générale de tout le discours de Panurge en « sept ou huit langages divers au premier abouchement de luy avec Pantagruel » avec le faux délire multilingue de Patelin devant son créancier Guillaume.

Cette analogie d'ensemble est indéniable : « La conjecture de Pasquier, continue M. Plattard, est d'autant mieux fondée que Rabelais qui goûtait particulièrement *Patelin* a fait un autre emprunt à cette même scène[2]. Il reste que cette farce

1. *Œuvres de Rabelais*, t. III, p. 69.

2. Les vers 960-961 : « Quo modo brulis? quae nora? Parisiis non sunt ova » se trouvent en tête de la lettre de Rabelais à Mgr le Baillif du Baillif des Baillifs, Me A. Mullet.

est beaucoup plus développée dans *Pantagruel* que dans *Patelin* et que Rabelais ne s'est point contenté d'user de patois et de jargons : à côté du lanternois et du langage d'Utopie figurent le latin, le grec, l'hébreu. Il y a plus de 'clergie' chez lui que chez *Maistre Pierre Patelin.* » Il y a plus de « clergie » en effet et de culture linguistique dans ce chapitre de Pantagruel que dans la farce du xv^e^ siècle, mais le reste de la formule de M. Plattard pourrait être inversé sans rien perdre de sa justesse, et l'on pourrait dire aussi bien que Rabelais ne s'est pas contenté à la manière de *Patelin* d'user d'idiomes particuliers véritables, mais qu'il a, en outre, créé de toutes pièces, ce que ne fait point l'auteur comique médiéval, des jargons nouveaux et imaginaires. L'étude de M. Chevaldin, en effet[1], montre que le breton et le flamand de *Patelin* sont bien des échantillons authentiques, ou d'une authenticité comparable à celle des langues étrangères de Panurge, et que le limousin, le lorrain, le picard, le normand et le latin demeurent transparents et n'ont du reste qu'un développement restreint ; seul le « grimoire » présenterait des analogies plus précises avec les trois jargons de Rabelais, mais il ne comprend que trois mots : *marmara*, *carimari*, *carimara* « raccourci d'incantation » dont le sens demeure rudimentaire comme celui d'une simple apostrophe[2].

Le rapport proprement linguistique entre les jargons de *Patelin* et ceux de *Pantagruel* est à peu près inexistant, en dépit du souvenir « patelinois » d'Épistémon. Nous avons pu croire un instant que le *hol* breton de *Patelin* (tout, tous) se retrouvait dans le *hol* du langage des antipodes, mais avons rapidement renoncé à voir dans cette coïncidence autre chose que la plus fortuite et la plus fugitive des rencontres, puis-

1. E. Chevaldin, *les Jargons de la « Farce de Pathelin » pour la première fois reconstitués, traduits et commentés.* Paris, 1903.

2. *Caramara* vient de l'espagnol et signifie « visage noir », *carimari* n'est qu'une variation de « charivari » et *marmara* est le nom d'une divinité obscure d'origine cabalistique, le tout formant une formule plaisante « comme pour effrayer des spectres malfaisants par la double idée de vacarme et de figure noire » (Chevaldin, *op. cit.*, p. 454). Il est curieux de constater que Rabelais a fait usage des deux premiers mots dans l'édition de 1542 au chap. XVII de *Gargantua*, pour les « jurements des Parisiens » devant le « pissefort » du jeune géant :

« Carymari, carymara ! Par sainte Mamye ! nous sommes baignés par rys. »

qu'aucun autre élément patelinesque n'apparaît dans les langages originaux de Panurge. Ce rapprochement n'eût du reste conduit à rien. Le clerc Panurge ne doit autre chose à l'avocat Patelin que l'idée d'ébaubir ses auditeurs par la multiplicité de ses parlers.

L'explication de ces énigmes rabelaisiennes ne relève que de Rabelais lui-même et du « contexte », ce dernier mot étant pris à la fois dans son sens exact et restreint et dans son sens le plus large, assez large pour comprendre toute l'œuvre et toute la langue de l'auteur. Nous ne sommes pas en mesure encore d'apporter une démonstration complète de cette proposition, qui est cependant dès aujourd'hui la conclusion qui s'impose à nous : le 3^e jargon ou « utopien » nous échappe encore dans sa presque totalité, bien que nous croyions tenir le fil d'Ariane qui nous conduira peut-être un jour, nous ou un autre, à l'interprétation totale. Les résultats auxquels nous sommes parvenus jusqu'ici se limitent à l'explication du jargon n° 2 ou « lanternois » — sixième fragment du discours de Panurge — et à l'interprétation conjecturale encore mais plus cependant que vraisemblable du jargon n° 1 ou « langage des antipodes », deuxième fragment du discours de Panurge. Ce n'est donc que pour ces deux premiers 'idiomes' que notre tentative d'explication pourrait aspirer à s'intituler « déchiffrement ». Mais nous croyons apporter aussi, pour l'« utopien » si rebelle, des indications au moins utiles et un premier faisceau de vraisemblances. On voudra bien nous permettre de procéder, non dans l'ordre selon lequel les trois jargons apparaissent dans le texte, mais dans celui qui correspond au progrès naturel de nos recherches et de nos déductions. Tout autre mode de présentation serait ici artificiel.

Notre attention a été attirée d'abord par le jargon n° 2, celui qu'Épistémon qualifie de « lanternoys » et dont nous rétablissons ainsi le texte[1] :

Prug frest strinst sordgmand strochdt drnds pag brledand Gravot Chavigny Pomardière rusth pkalldracg Devinière près Nays, Bouille

1. Qui se trouve être, d'ailleurs, à deux détails près (« jocst stzampenards » en deux mots, comme dans G, et non en un, et « drnds » comme dans G, H, J au lieu de « drhds ») conforme à celui du t. III de l'édition Abel Lefranc.

Kalmuch monach drupp delmeupplistrincq dlrnd dodelb up drent loch mine stzrinquald de vins ders cordelis hur jocst stzampenards.

MM. Sainéan et Clouzot, dans une note combinée (éd. A. Lefranc, III, p. 116), commentent ainsi ce passage : « Autre langue de fantaisie, forgée par Rabelais d'après le procédé déjà mentionné : on y distingue également plusieurs noms propres (Gravot, Chavigny, Pomardière, Devinière près (si) Nays) et quelques noms communs : monach, vins des Cordeliers, (vi) stampenard (S.). Il serait possible que Rabelais ait usé de quelque procédé cryptographique de son invention, dont on découvrira sans doute un jour la clef. (C.) »

Le « procédé déjà mentionné » dans la note de la page 113 relative à la langue des antipodes est ainsi défini : « Langue factice... forgée de toutes pièces... dans laquelle on distingue des noms propres... des termes techniques... et des mots communs... à côté d'une expression érotique. » Définition inattaquable et qui s'applique avec autant d'à-propos au jargon n° 2 qu'au jargon n° 1, mais définition incomplète et à laquelle échappe en réalité le « procédé mentionné ». Les identifications des « noms propres » et « communs » sont exactes également, autant qu'évidentes. Néanmoins, plus des deux tiers des mots se dérobent à ce commencement d'analyse, ainsi que la totalité du sens.

C'est le mot, ou groupe de mots, *delmeupplistrincq* qui invinciblement nous a frappé par son humoristique transparence, par la curieuse homéophonie qu'il présente avec la phrase en baragouin anglo-français : « donne-moi please-to-drink[1] ». Le sens est aussi « central » qu'on peut le souhaiter, il s'accorde on ne peut mieux avec tout le contexte qui n'est que la requête d'un famélique assoiffé et l'on peut, sans risque ni excès de générosité, attribuer à Panurge et Rabelais une familiarité suffisante avec la langue anglaise pour qu'ils puissent l'un et l'autre employer ici ces deux mots britanniques dont le second revient mainte et mainte fois dans *Pan-*

1. L'*l* de *del-* peut s'expliquer soit par le procédé rabelaisien qui consiste à imposer des consonnes superflues entre les syllabes, ou dans le corps de la syllabe, soit par l'ancienne forme espagnole *dalme* pour *dadme*, « donnez-moi » (P. F.).

tagruel sous une forme tantôt allemande et tantôt anglaise[1]. Il n'est même pas nécessaire de supposer ici que Rabelais a retenu de son contact — même très passager — avec les maîtres de langues fortuits, les écoliers étrangers qui l'ont documenté pour son chap. IX, un certain nombre d'expressions élémentaires et typiques qu'il utilise ensuite avec diligence. Cet effort de mémoire pourra se retrouver ailleurs, quand il s'agira d'emprunts caractérisés; il ne peut s'agir ici que de la transcription automatique et sans mérite d'un élément banal et tombé depuis longtemps dans le domaine commun du charabia international.

Cependant l'analyse de ce complexe amusant nous fournit une sorte de clé, valable au moins pour le lanternois, sinon pour les autres jargons. Rabelais se plait ici à juxtaposer et combiner des vocables d'origine ou de nationalité différente, à créer des mots hybrides, richement métissés, des hippocampéléphantocamélos linguistiques.

Drupp est de semblable tournure et de pareille origine : il n'est vraisemblablement qu'une déformation de l'anglais « drop », dont la signification change selon qu'on adopte, trois mots avant, la leçon *Bouille* (éd. Abel Lefranc) ou la leçon, avec un C pour ce même mot suivie par Moland (éd. de 1542), « Baille » une goutte à boire, ou « miserabiliter pendent testes ». *Monach* est évidemment le mot « moine » entendu au sens large de clerc pour s'appliquer à Panurge et *Kalmuch* n'est que le mot « Kalmouk » à peine déguisé, et entendu vraisemblablement au sens de « nomade », vagabond, « pauvre hère ». Cette phrase, située au milieu du discours lanternois et exprimant l'essentiel de la requête de Panurge, signifierait donc, ou bien : « Baille au pauvre hère de clerc (que je suis) une goutte à boire, donne-moi please to drink », ou bien : « Scrota miseri (mei) clerici et erronis pendent, donne-moi quelque chose à boire. » Dans les deux cas, la prière de Panurge est en complet accord avec le reste du discours multilingue et avec le contexte immédiat, ainsi que nous allons voir. Panurge qui, dans chacune des langues qu'il emploie, demande à manger ou à boire, ou les deux ensemble,

1. Cf. Sainéan, *loc. cit.* (*Études rabelaisiennes*, vol. VI, p. 288 et 212).

au noble étranger qu'il vient de rencontrer, demande ici spécialement à boire et va préciser encore cette requête « potatoire ».

Considérons la phrase qui suit et qui termine : *drlnd dodelb up drent loch minc stzrinqiald de vins ders cordelis*, etc. Le premier mot *drlnd* ressemble de très près au *drnds* de la première phrase et de l'invocation *drnds pag brledand Gravot Chavigny Pomardière* et le rapprochement de ces deux formes va inévitablement les éclairer l'une et l'autre. Le mot *brledand* est une déformation à peine visible du mot « breland » que M. Clouzot explique excellemment : « Ce brelan, dit-il (p. 116, n. 34), réunion de trois cartes semblables, se rapporte à des propriétés de la famille Rabelais, Chavigny-en-Vallée (comm. Varennes-sous-Montsoreau, cant. Saumur, Maine-et-Loire) appartenait à Antoine Rabelais du chef de sa femme, Andrée Pavin; la Pomardière (comm. Seuilly, cant. et arr. Chinon) faisait évidemment partie des mêmes domaines familiaux, puisqu'en 1583, elle est encore entre les mains des Baudelon, héritiers directs de Rabelais; enfin, par analogie, Gravot (comm. Bourgueil, cant. et arr. Chinon) peut être rangé dans la même catégorie, car Rabelais en fait une des terres que Gargantua distribue à ses officiers après la victoire. » Le « breland » en question est donc le groupe de ces trois terres appartenant à Rabelais et dont celui-ci transfère allégoriquement à son héros Pantagruel le titre de propriété et le mot *pag* qui précède « breland » est très certainement l'abréviation de « pagus » et signifie « campagne, propriété », le mot déterminé précédant ici le déterminant, selon un mode de construction que l'on peut à volonté considérer comme latin, ou germanique, ou lanternois. Or, le mot *drnds*, qui précède lui-même l'énonciation du titre de propriété et le dénombrement des terres du noble personnage auquel s'adresse Panurge, ne peut que signifier : « maître », « seigneur », *dominus* (dont il garde la première consonne, l'avant-dernière et la dernière), correspondant ainsi d'ailleurs aux titres de même nature dont Panurge salue Pantagruel au début de chacun de ses douze discours consécutifs : *Juncker*, *Signor mio*, *Lard*, *Jona andie*, *Herre*, *Seignor*, *Myn Herre*, *Adoni*, *Despota*, etc., l'ensemble de cette première partie de

l'invocation pouvant se traduire : « Seigneur du breland de terres Gravot-Chavigny-Pomardière. » — S'il en est ainsi, si *drnds* signifiie bien « maître, propriétaire, seigneur », il est tout naturel de penser que la forme très voisine *drlnd* ne peut, en conformité avec un procédé familier, une habitude d'esprit confirmée, de Rabelais (que nous retrouverons à peu près constamment), qu'avoir un sens très voisin aussi et signifier, comme nous allons voir, « seigneur, maître universel, Dieu ». — *Dodelb up drent* forme un groupe à nouveau assez homogène par son procédé de transposition métathétique des consonnes et par la ténuité transparente du déguisement : *dodelb* laisse voir aisément « dobeld », « doubled », et *drent* « trend », « te rende ». Le *up* interposé ne s'explique que par une association « anglaise » des idées et repose du reste sur une confusion : « doubled up » étant pris à contretemps dans le sens simplement de « doublé ». Ces trois mots peuvent donc se « déchiffrer » ainsi : « Le seigneur te le rende au double[1]. » *Loch minc*, qui suivent sous un déguisement monosyllabique à consonantisme renforcé, complètent très rituellement la formule : « in locum meum ». — *Stzrinquiald*, enfin, est certainement le mot « trinkgeld » à peine déguisé par sa double sifflante initiale et pris dans le sens de « compensation sous forme de boisson », « boisson compensatrice » et *de vins ders cordelis* se passe de tout commentaire explicatif. L'ensemble de la phrase peut donc se traduire ainsi : « Le seigneur te le rende au double à ma place en boisson compensatrice de vin des Cordeliers. »

Les trois derniers mots *hur jocst stzampenards* ont une allure particulièrement rabelaisienne et constituent à peine une énigme, bien qu'ils n'aient été encore ni traduits ni interprétés jusqu'ici. Commençons par le dernier : *stzampenards*, malgré le groupe initial de sifflantes, spirantes cher à Panurge, évoque inévitablement le « vistempenard » qui apparaît plusieurs fois dans *Pantagruel* (II, chap. VII : « Le vistem-

1. C'est à notre collègue, M. Pierre Fouché, professeur de phonétique et d'histoire de la langue française à l'Université de Strasbourg, que nous sommes redevable de la très ingénieuse interprétation de ces deux mots, ainsi que de celle des deux mots qui suivent *loch minc*. Nous l'en remercions bien cordialement.

penard des Precheurs »... Chap. XIII : « La vistempenarde », etc.) et que le bon Cotgrave, dans son dictionnaire français-anglais si riche en expressions rabelaisiennes, rend par : balai, manche à balai terminé par un plumeau. Il est vrai qu'il ajoute que le mot est pris comme « emblème » sans préciser davantage. Le mot n'apparaît pas dans Godefroy, mais l'on trouve par contre dans ce répertoire de notre vieille langue : *penard* avec citation du passage du Prologue du *Tiers Livre* relatif aux préparatifs de guerre des Corinthiens : « chacun exerçoit son penard[1] ». Le sens est symbolique et son caractère érotique ne fait aucun doute. Il est naturel que Rabelais ait pris autant de liberté, et même un peu davantage, lorsqu'il écrit en langage « chiffré » que lorsqu'il écrit en clair, et la langue des antipodes nous en fournira une preuve plus éclatante encore. Le mot *jocst*, orné lui aussi, mais en fin de syllabe, d'une sifflante (qui pour être couverte par une plosive n'en siffle pas moins victorieusement) est le vieux mot français « joc », dérivé du latin « jocus » et signifiant : jeu, déduit. Ce mot « joc » sous la forme « joc », « juec », « juoc » est fréquent chez les troubadours, chez Guillaume de Poitiers, par exemple[2], chez Ernous li Vielle qui célèbre le « *ju* françois » [Godefroy], chez J. Estève qui chante « lo dous *joc* qu'entre amigua et aman si fai » [Raynouard] et nous devons ici à M. Pierre Fouché un rapprochement curieux et précieux : l'expression *joc conin*, avec son sens érotique précis et son allure rabelaisienne avant la lettre, se trouve dans Marcabrun (éd. Bartsch, 6e éd., p. 58)[3]. Rabelais célèbre donc ici, une fois de plus et par la bouche de Panurge, les vertus mirifiques du vin, régénérateur des forces humaines et de la vigueur virile, le meilleur conseiller de l'amour. Nous avons ici en raccourci un de ces « hymnes au piot » sur lesquels M. Abel Lefranc[4] a si justement attiré l'attention fervente

1. « Chacun exerçoit son penard, chacun desrouilloit son braquemard, femme n'estoit, tant preude ou vieille fust, qui ne fist fourbir son harnois. »
2. Éd. Jeanroy, 1913, p. 13 : « un juec d'amor » ; p. 16, « un joc grossier », etc.
3. A remarquer l'identité du mot « coni(n) » dans Marcabrun et dans le « langage des antipodes » : *al conin buthathen*. Voir plus loin l'étude de ces mots.
4. *Revue du XVIe siècle*, t. XI (1924), p. 59-78.

des lecteurs de Rabelais. Le mot *hur* qui précède *jocst* n'est pas isolé, on le trouve déjà dans le jargon n° 1 (langue des antipodes) avec le même sens et dans le même emploi « pour », ici : « pour le déduit », *pro joco mentulae*. Il rappelle par sa forme le « für » allemand, ainsi, du reste, que plusieurs autres mots des deux premiers baragouins.

Il ne reste plus maintenant à interpréter que deux fragments du début du discours. Prenons d'abord *rusth pkalldracg Devinière près Nays* qui complète l'énumération des terres et titres seigneuriaux de Pantagruel. *Rusth* n'est autre que la première syllabe de « rust-icus », avec le sens du subst. « rus », campagne, terre. *Pkalldracg* est un mot composé dont le second élément contient le radical *dr* — des mots déjà analysés plus haut *drnds* et *drlnd*, « maître », « seigneur » — et signifie lui-même incontestablement « seigneurie »; le premier élément, *pkall*, qu'on le rapproche soit du grec καλέω, soit de l'anglais « call », ne peut signifier qu' « appellation », « dénomination », « titre » et il se trouve, en effet, que la terre de Devinière près Sinays est celle où « une tradition très vraisemblable, recueillie par Gaignières, en 1694, *fait naître* Rabelais[1] ». Nous avons certainement ici, sinon la justification de cette tradition, du moins la confirmation qu'elle tenait au cœur à Rabelais, pour qui une ferme susceptible de passer pour une gentilhommière devait avoir plus d'attrait rétrospectivement comme lieu de naissance que l'auberge paternelle à Chinon. C'est parce que Rabelais est né à la Devinière ou qu'il aurait souhaité y être né qu'il l'attribue comme seigneurie « patronymique » (ou mieux peut-être « éponymique ») à Pantagruel. Le déchiffrement des baragouins présente donc un intérêt biographique et historique indéniable, outre ce qu'il peut nous apprendre sur la culture de Rabelais, le hasard de ses lectures et son tempérament imaginatif.

Terminons maintenant par le commencement, qui est demeuré pour nous le plus longtemps obscur : *Prug frest strinst sorgdmand strochdt*. C'est ici le germanique, l'anglo-allemand qui va nous être du plus grand secours. Le mot *sordg-*

1. Cf. éd. Abel Lefranc, t. III, p. 116, n. 35 de M. Clouzot.

mand est encore un mot hybride où l'on isole aisément *sorg*, « sorge », souci, inquiétude, alarmes, pris sans doute dans le sens plus général de détresse, misère, et *dmand*, « demande », qui est de toute évidence le mot français, — le composé signifiant : la requête de ma détresse. *Strochdt*, qui suit, est une forme anagrammatique obtenue par un procédé cher à Rabelais, comme nous l'avons vu déjà (procédé variant de la simple métathèse à l'anagramme complexe et caractérisé) et laisse aisément transparaître en elle la forme verbale allemande *horcht* « écoutez », en dépit des deux consonnes superflues — irrégularité nécessaire au jargon. Ces deux mots, essentiels dans la requête, peuvent donc se construire ainsi : tendez l'oreille à la prière de ma détresse. Mais, dans la syntaxe très lâche et très rudimentaire de Rabelais, fort différente par là de celle de More, le verbe *horcht* peut dépendre et dépend, en effet, à la manière d'un subjonctif, d'un autre verbe, du verbe de la proposition principale, qui n'est autre, en l'espèce, que *prug*. Ce *prug* initial, si mystérieux en apparence, demande à être rapproché du *pruch* qui apparaît deux fois dans la langue des antipodes en un emploi analogue, la légère différence de forme entre ces deux mots trahisant le désir qu'a Rabelais de distinguer les deux langues[1]. Mais en même temps cette différence légère dans la transcription du son consonantique final trahit pour nous quelque chose de plus significatif : l'équivalence pratique du *g* ou du *ch* en fin de mot, partant, le caractère, germanique, allemand, de ce vocable. Ce mot est même véritablement un mot allemand, sous sa forme la plus courante, la plus normale, au début du XVI^e^ siècle (avant que la transcription diphtonguée du son *u* en *au* en syllabe tonique ait été imposée à l'usage par l'écriture de Luther[2]), sous la forme, par conséquent, que dut transmettre à Rabelais l' « étudiant allemand de Paris[3] », rédacteur vraisemblable du fragment allemand du discours de

1. Malgré l'identité du mot *hur* dans les deux qui a pu échapper à Rabelais ou dont Rabelais a pu croire qu'elle échapperait au lecteur.

2. Voir sur ce point E. Tonnelat, *Histoire de la langue allemande*. Paris, 1927, p. 129-132.

3. Cf. L. Sainéan, *le Vocabulaire de Rabelais* (*Études rabelaisiennes*, t. VI, p. 286).

Panurge. Ce mot répond exactement à l'allemand moderne « brauche » et a le même sens : j'ai besoin de, il me faut. L'écriture *prug*, *pruch*, avec un *p* au lieu d'un *b*, semble attester que Rabelais a bien entendu prononcer le mot par un Allemand. *Frest*, autre forme métathétique, n'est que la déformation de l'anglais « first » « d'abord » et *strinst* (qui est bien la vraie leçon, au lieu du « frinst » de G) est une simple contraction à peine modifiée, de l'all. « strengest », « strictement », ou, plutôt ici, « instamment ». Et cette première phrase signifie : « J'ai tout d'abord le besoin le plus pressant que vous écoutiez la requête de ma détresse » ou : « Je vous supplie tout d'abord de la manière la plus instante de tendre une oreille (secourable) à la prière que je vous adresse en ma détresse. »

La traduction de l'ensemble de ce discours en lanternois serait la suivante :

J'ai tout d'abord le besoin le plus pressant que vous écoutiez la requête de ma détresse, ô noble possesseur du brelan de terres Gravot-Chavigny-Pomardière (ainsi que) de la terre seigneuriale de Devinière près Nays. Baille à boire au pauvre clerc vagabond, donnez-moi please-to-drink, et le Seigneur te le rendra au double en vins des Cordeliers comme paiement, afin que tu t'esjouisses en le déduit.

*
* *

Quand, au sortir du lanternois, on aborde le langage des antipodes, on a, en dépit des trois mots communs aux deux « idiomes », l'impression d'aborder une langue nouvelle. Ici l'on trouve, au lieu du consonantisme aigu et d'une fantaisie échevelée dont Rabelais hérisse à plaisir ses formes lanternoises, une prédominance frappante de terminaisons en *-im* ou *-in*, et de terminaisons en *-oth;* au lieu d'accouplements cocasses de radicaux hétérogènes et pourtant plus d'une fois curieusement familiers, on voit apparaître des vocables rébarbatifs qui prétendent se suffire; au lieu d'une atmosphère encore très française et écolière de mystification, on trouve à ce jargon nouveau un air étranger, exotique qui déconcerte. Les terminaisons hébraïques ou sémitiques renforcées par le

mot « diavolhs » semblent même évoquer la cabale et compléter l'aspect ésotérique de ce parler. Il ne fait cependant pas double emploi avec la phrase « hébraïcque, bien rhétoriquement prononcée », placée plus loin entre le danois et le grec; tandis que celle-ci est brève, directe et digne, hâtivement greffée sur sa citation biblique, le discours antipodien se développe longuement (il est le plus long des jargons et l'une des plus longues apostrophes en langue étrangère) et contient en ses replis et détours, pêle-mêle avec des termes techniques, des invocations prestigieuses, des menaces, forfanteries et gravelures. M. Sainéan[1] distingue, dans cette « langue factice... forgée de toutes pièces » : 1° « des noms propres (Falbroth, Ringuam, Nembroth, Galeth, Chinon, Scot) »; 2° « des termes techniques (almucathim, alcatim) », et 3° « des mots communs : marsouin, diavol, grapin, à côté d'une expression érotique : « foulthrich al conin ».

Ce sont les mots *almucathim* et *alcatim* qui nous ont paru d'abord les plus caractéristiques, les plus évocateurs de cette atmosphère nouvelle que veut créer Rabelais; ces deux mots sont non seulement des « termes techniques », mais des termes empruntés à la langue médicale des Arabes et le second, « alcatim », se rencontre ailleurs dans *Pantagruel* — au chap. XXXI du *Quart Livre*, dans la description de l'Anatomie de « Quaresmeprenant » (celui-ci ayant « oultre la forme commune des humains », ... « les fesses comme une herse, les reins comme un pot beurrier, l'*alkatim* comme un billart »)... Ce même mot apparaît encore au chap. XX du *Tiers Livre*, dans la scène où « Nazdecabre par signes répond à Panurge » : « Soudain après changea, et la main dextre tint en forme de la senestre, et la posa sus le lieu de la braguette; la gauche tint en forme de la dextre et la posa sus l'*alkatim*. Cestuy changement des mains réitera par neuf fois. » Il s'agit donc là d'un mot devenu familier à Rabelais, utilisé par lui comme un souvenir non négligeable de ses études médicales à Montpellier. Quel est au juste le sens anatomique de ce mot? Dans une étude relativement récente de M. A. Fonahn sur « la terminologie anatomique arabe et latine » du moyen

1. *Op. cit.*, p. 113, n. 18.

âge et des XVI^e et XVII^e siècles[1], le mot « alcatim » présenté sous les deux formes « alc(h)atim » et « alc(h)atin » est ainsi défini : « 1. regio lumbalis; the lumber region. 2. the hollow of the sacrum ». Et ce sens de « région lombaire », de « cavité du sacrum », qui est précisé par une citation de la traduction latine d'Avicenne, « alchatin est pars continens spondyles quinque immediate infra spondylens XII » (ar. *alqatan*), s'accorde parfaitement avec le sens général des deux passages de *Pantagruel* que nous venons de citer. Dans ce lexique de Fonahn figurent encore, ou semblent figurer, deux autres termes du langage des Antipodes : « kuthim », sous la forme « katim », « loins, regio lumbalis, ar. qatan », qui n'est que le même mot que le précédent, mais employé sans article, et « almucathin » sous la forme « almocat(h)im » et traduit « the pericranium (galea aponeurotica) ». Mais comme ce dernier terme n'est pas, à la différence des deux premiers, emprunté directement à Avicenne, la traduction de M. Fonahn n'offre pas ici pour nous la même garantie de vraisemblance rabelaisienne. Ce mot est parvenu à Rabelais sans doute par d'autres intermédiaires et a pu être pris par lui dans un sens différent. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons pour l'instant que relever et souligner le caractère arabe de ces trois vocables.

Caractère arabe voulu par l'inventeur de l'antipodien et annoncé, nous apparaît-il inéluctablement, dès la première phrase, dont la fin a la sonorité éclatante d'une proclamation : *ringuam albaras :* « linguam ara(l)bas », « in lingua arabum », « dans la langue des arabes[2] ». Le premier de ces deux derniers mots nous semble être, en effet, non point un « nom propre » comme le suggérait M. Sainéan (nous ne voyons à quelle personne, quelle contrée ou quelle ville il pourrait s'appliquer), mais bien la forme à peine déguisée du

1. A. Fonahn, *Arabic and latin anatomical terminology*, dans les *Videnskapsaelskapets Skrifter.* (Oslo), *Hist. filos. Kl.*, 1921. — Ouvrage qui nous a été indiqué par M. Wickersheimer, administrateur de la Bibl. nat. et univ. de Strasbourg, à qui nous adressons ici nos remerciements.

2. Nous devons remercier ici très vivement notre collègue et ami M. Pierre Montet, dont le sentiment si sûr des choses orientales et arabes nous a, dès le début, si bien guidés. C'est à lui également, on le verra, que nous devons l'interprétation de plusieurs expressions importantes.

plus commun des substantifs en langue latine, l'introduction de l'*r* à la place de l'*l* rappelant les formes « drlnd », « drnds » du lanternois où l'*r* remplace sans doute un *m*; de toute façon, cette substitution d'une consonne à une autre apparaît ici une fois de plus comme un des procédés les plus caractéristiques de Rabelais pour déguiser les mots qu'il emprunte aux langues les plus diverses. Alternativement, ou concomitamment, avec la substitution, il emploie l'intrusion pure et simple d'une lettre, particulièrement d'une consonne, là où elle est le plus inattendue : c'est le procédé qui apparaîtrait, en lanternois, dans les mots « dr*l*nd », « de*l*meuplistrincq », « brle*d*and », et c'est ce même procédé, en même temps que le procédé anagrammatique, qui explique la forme « albaras », « ara(l)bas ». Cette fin de phrase contient donc ce que nous pouvons considérer comme la clé du langage des antipodes. C'est en « arabe » que Panurge va nous entretenir, en même temps que Pantagruel, Carpalim, Eustenes et Epistémon. Il ne faudrait point néanmoins prendre « arabe » dans un sens trop absolu, car Rabelais semble faire appel aussi, plus d'une fois, à l'hébreu, voire à l'araméen et au « talmudique », sans se faire faute d'ailleurs, quand besoin est, de lier ses phrases sémitiques par des éléments empruntés au germanique, et à la vernacule française la plus gallique ou la plus limousine. Mais c'est bien une évocation rapide et cocasse de l'Orient, et, plus particulièrement, du pays et de la race de Sem, que Rabelais va tenter. Il va mettre à profit d'abord ce qu'il pu apprendre d'hébreu au cours de ses études de théologie puisqu'il semble bien en effet — et aux yeux même de la critique moderne[1] — que la remarque de grammaire « comparée » hébraïco-latine faite plus loin par Panurge[2] sur le *Centuplum accipies* des pardonnaires, « témoigne chez Rabelais d'une certaine connaissance de la langue sacrée » ; il va mettre à profit aussi et, sans doute plus encore, ce qu'il subsiste en

1. Cf. Sainéan, *le Vocabulaire de Rabelais* (*Études rabelaisiennes*, vol. VI, p. 297).

2. Panurge, pour montrer qu'il ne se damne point à « gaigner des pardons en prenant l'argent des troncs après avoir jeté dans ceux-ci le premier denier », répond : « Les pardonnaires me le donnent, quand ils me disent en présentant les reliques à baiser : *Centuplum accipies*, que pour un denier, j'en prenne cent, car *accipies* est dict selon la manière des Hébreux, qui

sa mémoire des entretiens qu'il a pu avoir avec des Juifs, Juifs portugais plus particulièrement[1] rencontrés à Montpellier, juifs cultivés, avides de savoir, et dont quelques-uns au moins devaient être versés dans le talmud ainsi qu'en plus d'une langue sémitique. Pour ce qui est de la connaissance directe que Rabelais pouvait avoir de l'arabe, le point d'interrogation posé par M. Sainéan demeure : « Si la *Briefve Declaration* est bien l'œuvre (de Rabelais) on en aurait un témoignage direct[2]. » En effet, dans cette liste explicative « d'aucunes dictions plus obscures contenues on quatrième livre des Faicts et Dicts heroïques de Pantagruel », où rien ne semble indiquer du moins que l'auteur n'est pas Rabelais (tandis que certaines définitions malicieuses paraîtraient suggérées par Panurge), on trouve cette déclaration à propos des *Catadupes du Nil :* « Lieu en Aethiopie duquel le Nil tombe de haultes montagnes en si horrible bruyt que les voisins du lieu sont presque tous sours, comme escript Claud. Galen. L'evesque de Caramith, celuy qui en Rome *feut mon precepteur en langue arabique*, m'a dict que l'on oyt ce bruyt à plus de trois journées loing, qui est autant que de Paris à Tours. » Ce témoignage extrêmement précieux ne s'appliquerait du reste qu'au second séjour de Rabelais à Rome, celui de 1536, et ne pourrait servir à l'explication du texte antipodien paru antérieurement (dans les éditions de 1534 et 1533) ; cependant il suffirait à montrer l'attrait éprouvé par Rabelais pour l'arabe, attrait qui dut se manifester de longues années avant le second voyage à Rome et dont la lettre de Gargantua à son fils, analysée plus haut, nous fait saisir déjà l'importance. Enfin, le fait que Rabelais ait appris ou tenté d'apprendre de manière systématique l'arabe à Rome n'exclut pas la possibilité qu'il ait, à une époque antérieure, fait des efforts pour l'apprendre de façon fortuite et décousue, tout au moins pour se

usent du futur au lieu de l'impératif, comme vous avez en la Loy : *Dominum deum tuum adorabis et illi soli servies, diliges proximum tuum, et sic de aliis.* Ainsi quand le pardonnigere me dit : *Centuplum accipies,* il veult dire : *Centuplum accipe,* et ainsi l'expose raby Kimy et raby Aben Ezra, et tous les massoretz » (livre II, chap. XVII).

1. Nous devons cette suggestion, ainsi que les précisions qui suivront sur ce point, à M. le Dr Ginsburger. Voir p. 206, n. 2.

2. Cf. L. Sainéan, *loc. cit.* (*Ibid.*, p. 308).

« frotter d'arabe » toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Il reste à savoir, en tout état de cause, si l'on doit admettre sous sa forme absolue cette conclusion de M. Sainéan « que l'arabe est absent de l'étalage polyglotte de Panurge, et (que) l'œuvre rabelaisienne ne contient aucun fait qui témoigne d'une connaissance directe de cette langue ».

Considérons la première phrase[1] : *Al barildin gotfano dech min brin alabo dordin falbroth ringuam albaras*, dont les deux derniers mots sont interprétés déjà. Le mot qui les précède, *falbroth*, est classé par M. Sainéan parmi les noms propres du passage, et nous croyons avec lui que ce mot n'est ici que le rappel, sous une forme à peine altérée (ou volontairement modifiée), du nom du troisième ancêtre géant de Pantagruel : « Faribroth », de même que, plus loin, dans la troisième phrase, nous trouverons le nom du cinquième de ces aïeux chez qui une excessive absorption de mesles, « peu après que Abel fut occis par son frere Cayn », détermina une croissance formidable du corps : *Nimbroth*, autre forme de « Nembroth[2] ». Ces quatre noms propres en *-oth*, figurant parmi les cinq premiers du dénombrement du chap. I du second livre, ont une allure hébraïque ou, au moins, sémitique, sur laquelle Rabelais a attiré notre attention, non seulement par son « ringuam albaras » du chap. IX, mais par la déclaration, placée en tête du chap. I, nous informant que le procédé des dénombrements généalogiques est bien la manière qui convient au récit des prouesses pantagruéliennes, puisque

1. Nous rétablissons ainsi le texte, en substituant pour les raisons que nous donnons plus loin, *marsupium* aux différentes formes : *marsouin*, *marsouium*, *maisoulum*, qui ne sont, selon toute vraisemblance, que de mauvaises lectures, et en adoptant, pour le reste, parmi les diverses leçons déjà adoptées dans les éditions, celles qui nous paraissent les meilleures. Nous donnons chaque fois les raisons de notre choix dans notre commentaire :

« Al barildim gotfano dech min brin alabo dordin falbroth ringuam albaras. Nin porth zadikin almucathin milko prin al elmin enthoth dal heben ensouim ; kuthim al dum alkatim nimbroth dechoth porth min michais im endoth, pruch dal marsupium holmoth dansrikim lupaldas im voldemoth. Nin hur diavolth mnarbotim dal gousch palfrapin duch im scoth, pruch galeth dal Chinon, min foulthrich al conin butathen doth dal prim. »

2. Cf. livre II, chap. I : « Les aultres croissoient en long du corps : et de ceux-là sont venus les géans, et par eux Pantagruel. Et le premier fut Chalbroth, qui engendra Faribroth, qui engendra Hurtaly... qui engendra Nembroth... »

« tous bons historiographes ainsi ont traité leurs chroniques, non seulement les Grecs, les *Arabes* et Ethniques, mais aussi les auteurs de la saincte Escriture... ». Le mot *alabo* contient, cette fois sous une forme ar. [(Mme P. Montet) (« abô », maghreb. « abâ »)], le mot qu'on trouve ailleurs dans Rabelais sous sa forme hébraïque *aboth*, plur. de *ab*, père[1], et il suffirait de ce dissyllabe (lequel revient si fréquemment dans tout entretien, jadis comme aujourd'hui, en langue arabe et qui semble faire partie intégrante de toute formule de salutation ou de malédiction) pour communiquer une couleur arabe et presque musulmane à la phrase entière et justifier la prétention exprimée dans les deux vocables qui la terminent. Mais le reste de la phrase est à l'avenant : tout conspire à établir dès l'abord, et à maintenir, cette tonalité hébraïco-arabe. Les deux premiers mots : *Al barildim*[2] sont certainement une contamination des deux idiomes sémitiques, amalgamés en une formule de salutation *Al*, plutôt que le simple article arabe (dont l'emploi devant un vocatif n'aurait rien de surprenant dans une trans-

1. Cf. Sainéan, *le Vocabulaire de Rabelais*, p. 304. Il est vrai que le passage considéré là par M. Sainéan appartient au livre V, sur l'authenticité complète duquel beaucoup de rabelaisianistes — mais non M. Sainéan — ont des doutes. Il est vrai aussi, par contre, que tout le commentaire de M. Sainéan sur la nomenclature des officiers de la reine Quinte-Essence est de nature à convaincre un lecteur initié que les inventions linguistiques de l'auteur du *Quint Livre* ont bien exactement le même caractère, et témoignent de la même culture philosophique ainsi que des mêmes préoccupations stylistiques que les fantaisies polyglottes ou les créations lexicologiques des textes rabelaisiens les plus authentiques y compris notre *Second Livre*.

2. Pour l'interprétation de ces deux mots, comme pour celle de tous les autres mots sémitiques, tant hébreux qu'arabes, nous devons proclamer très haut la lourde dette de gratitude que nous avons contractée à l'égard des savants collègues et amis qui nous ont prodigué leur aide et sans qui nous ne serions parvenu à rien dans cette analyse du langage des antipodes. Outre M. Pierre Montet que nous avons nommé déjà et Mme Pierre Montet, nous devons remercier très vivement M. Jaeger, professeur à la Faculté de théologie protestante, Mgr Dib, professeur à la Faculté de théologie catholique, dont les suggestions, traductions et transcriptions nous ont été si précieuses et, plus particulièrement encore, M. le Dr Ginsburger, directeur de la section orientale à la Bibliothèque nationale et universitaire, qui s'est appliqué avec tant de zèle et de désintéressement au déchiffrement de ces énigmes dont le plus souvent lui seul pouvait trouver la clé. Que chacun d'eux veuille bien trouver ici l'expression trop rapide et très insuffisante, mais bien sincère, de notre reconnaissance, même si nous ne citons pas chaque fois leurs noms devant les trouvailles qui n'appartiennent qu'à eux.

cription en langue étrangère — espagnol ou français[1] — mais trahirait une maladresse de Rabelais) est vraisemblablement une forme fantaisiste, mal transcrite d'après un texte non vocalisé, ou vocaliquement transposée en vue d'un effet facile de couleur locale, de l'hébreu « El », Dieu, Seigneur, pris dans le sens le plus général de « seigneur ». *Barildim* qui contient indubitablement le mot hébr. *bar*, fils, peut être soit la combinaison *bar Eldim*, fils de Dieu, le second mot « Eldim » étant la transcription courante chez les Juifs du nom sacré d'Héloïm qu'ils n'osent prononcer (Dr Ginsburger), soit la combinaison *bareddin* (ar. dîn = foi, religion), analogue à « Noureddin » = Lumière de la Foi, « Fakhreddin » = gloire de la Foi, et signifier, avec assez de pittoresque vraisemblance, « fils de la Foi » (Mgr Dib). Dans l'un et l'autre cas, la juxtaposition *Al barildin* composerait une formule d'invocation, de salutation, analogue à celle que l'on trouve au début de chacun des fragments du discours multilingue de Panurge, « Iunger Herr », « Signor mio », etc., et conférerait d'emblée à Pantagruel les qualités et titres qui lui sont octroyés dans chacune des autres adresses, à la seule différence de la spécification imposée par le caractère de la langue employée. *Gotfano dech* forme un groupe articulé de trois mots dont le premier élément n'a rien de sémitique : c'est tout simplement l'allemand *Got*(t), « Dieu », dont la présence s'explique peut-être par le seul besoin d'éviter une répétition après « Al » ou « *Eldim* ». *Fano dech* est d'une interprétation plus malaisée; on pourrait d'abord penser à une transposition très simple et presque sans modification du part. passif héb. « vamnodeh », damné, maudit (Dr Ginsburger), et la première phrase du discours deviendrait ainsi une apostrophe véhémente, une malédiction annonçant des menaces, sens qu'une certaine interprétation du contexte rendrait possible. Néanmoins, il semble bien préférable de voir dans ce premier verbe la traduction d'une pensée courtoise semblable à celle qui s'exprime dans l' « exorde » des autres discours, ce à quoi l'on parvient en voyant dans *fano dech* une transcription de l'hébr. « barechech(a) » [je-barechech(a)] = Dieu te bénisse (Dr Ginsbur-

1. Dans des mots comme *alcade*, *alguazil*, etc.

ger), prononcé « farechech » par nombre de Juifs — parmi lesquels les Juifs allemands — et transcrit fautivement par Rabelais ou les éditeurs avec un *n* au lieu d'un *r* et un *d* (suggéré sans doute par le *dich* allemand) au lieu du *ch*, de même que, comme l'a montré le professeur W. P. Ker[1] le *k* anglais est rendu toujours par *lr*, non seulement dans le discours proprement anglais, ou écossais, de Panurge, mais même, ainsi que nous allons le voir, dans le langage des antipodes. Cette seconde interprétation a l'inconvénient d'introduire l'hypothèse d'un double accident de transcription, mais elle a sur la première l'avantage de donner un sens bien meilleur, et les transcriptions fautives, particulièrement dans ce domaine des jargons artificiels et composites (où ils sont même susceptibles d'entrer comme un élément utile et recherché) n'ont rien qui nous doive irrémédiablement rebuter : les variantes si nombreuses, et souvent si discordantes, du texte même des discours de Panurge en fournissent la preuve. *Min brin al* sont d'une « traduction » plus aisée : *min*, en hébreu, signifie « à partir de »; *brin* semble bien être ici le plur. de l'hébr. *bar*, « fils » (forme légèrement fantaisiste ou erronée pour *bnin*) et s'opposer, dans un mouvement fort naturel d'éloquence, à *abo* « pères », qui suit — et, entre ces deux derniers mots, la syllabe *ab* accolée à « abo » semble bien n'être qu'une autre forme (rabelaisienne) de *ád* = jusqu'à. Ces trois mots signifieraient ainsi : depuis les fils jusqu'aux pères. Il ne manque plus à l'intelligence de la première phrase que le mot *dordin*, lequel paraît bien, avec son plur. en *-in* plus caractéristique et d'un « rendement » meilleur, n'être qu'une variante mieux harmonisée avec le contexte de l'hébr. *doroth*, plur. de *dor*, « génération » (Dr Ginsburger). La phrase entière peut donc se rendre ainsi : « Seigneur, fils de la Foi, Dieu te bénisse (ou : sois béni de Dieu), en remontant des fils jusqu'aux pères (et) à la (aux) génération(s) de Far(i)broth, dans la langue des Arabes. »

Dans la seconde phrase, *Nin porth zadikim almucathim milko prin al elmin enthoth dal heben ensouim*, etc., l'atmos-

1. W. P. Ker, *Panurge's English*. Oxford, 1901 (et compte-rendu dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, t. I, p. 151-152).

phère orientale, arabe et pastorale, va se préciser; Panurge, affectant de voir dans le noble inconnu Pantagruel un fils du prophète, imagine plaisamment autour de lui le cortège de ses immenses troupeaux, dont le mot *milko* amorcerait déjà par lui-même l'évocation. *Milko* est bien l'angl. « milk », lait, qui complète en idiome européen et britannique l'idée déjà introduite par le vocable oriental *almucathin* qui précède et qui sera reprise par *dal heben*. « Almucathim », en effet, en dépit de sa presque homonymie avec l' « almocathim » de la langue médicale latino-arabe étudiée plus haut, n'est susceptible ici d'aucune interprétation anatomique (on n'a que faire du *pericranium* de Fonahn) et Rabelais n'a retenu cette forme simili-philosophique du mot que pour donner une plus noble allure à ce discours oriental. Ce mot semble bien plutôt (D[r] Ginsburger) être l'ar. (*al*)*maqadijun*, traduit par Freytag (*Lexicum arabico latinum*) « potus ex melle factus », boisson au miel, avec ou sans lait, chère aux Arabes. *Almucathin milko* signifierait ainsi « breuvage au miel avec du lait », et va du reste être précisé, presque défini, par toute la fin de la phrase, et les deux éléments dont celle-ci se compose : 1° *prin al elmin*, 2° *dal heben ensouim*. Dans le premier de ces deux groupes, c'est *prin* qui est le mot caractéristique, comme *ensouim* dans le second, ces deux groupes semblables et symétriques se faisant contrepoids l'un à l'autre dans la chute de la période. « Prin » est ici vraisemblablement le pluriel hébr. « brin » de « bar », signifiant « jeune chameau » ou « jeune chamelle », que précise encore *alelmin*, pour « alumim » = dans la force de l'âge (D[r] G.), tandis que *ensouim*, éclairé et comme déterminé par *dal heben* (contamination curieuse de l'ar. « halib » = lait avec l'hébr. « leben » = lait, et l'ar. « leben » = petit lait), n'est que le plur. ar. « neswân » de « mera », femme, précédé de l'art. : « enneswân » (Mgr Dib). Il s'agit donc d'un breuvage au miel et de lait, soit de lait de jeunes chamelles, soit, assez cocassement, de lait de femmes. On ne saurait évoquer plus curieusement, ni d'une touche plus légère et surprenante, l'Orient nomade et pastoral ainsi que ses traditions noblement hospitalières, que ne le fait ici Panurge. La couleur locale triomphe de la difficulté linguistique et s'exprime avec aisance en ce langage savamment ba-

riolé. Restent à expliquer : *enthoth* entre les deux groupes symétriques, et, au début, *nin porth zadikin*. Le mot *enthoth*, à terminaison et consonance hébraïque, est peut-être simplement l'adv. grec ἐνθαῦτα = « là, là même », pris plus particulièrement encore dans le sens de : sur l'heure, immédiatement, exprimant l'acuité et les exigences de la faim de Panurge, qui ne peut plus attendre. *Zadikim* est sans doute formé (Mgr Dib) du subst. ar. « zad » = nourriture, provisions de route, et du possessif « Kim « (ou « Koum ») = votre, tandis que *nin porth* contient certainement, sous une orthographe humoristiquement hébraïsée, soit le mot français « porte » (porte-moi) [*nin* pouvant être dans ce cas (Dr Ginsburger) l'hébr. « nin » = petit-fils, illustre descendant (du Prophète)] — soit, peut-être aussi, la deuxième syllabe de « n'importe » (n'importe quoi) dont « nin » serait alors la première. Cette deuxième interprétation, qui ne manquerait pas de vraisemblance (« n'importe quelles provisions de route ») a cependant l'inconvénient de supprimer le verbe de la première proposition de la phrase, inconvénient assez grave étant donné les scrupules grammaticaux que conserve Rabelais au milieu de ses fantaisies les plus échevelées. Si Rabelais, en effet, se joue de l'orthographe en ses jargons et s'il prend de désinvoltes libertés avec la morphologie, voire parfois avec la phonétique, il a un respect fidèle pour la syntaxe qui lui paraît être l'âme du discours et l'essence de la raison humaine. Il ne la violerait que pour d'urgents motifs qui ne semblent point lui être fournis ici. Gardons donc « porth » comme verbe, dont l'adv. « enthoth » rend la présence plus nécessaire encore. Quant à « nin », nous inclinons à voir dans ce monosyllabe, plutôt que le mot hébreu cité plus haut et qui nous apparaît ici comme un peu inattendu au contact de « porth », une forme amusante et mutilée du *nisi* latin dont le sens paraît justifié par la seconde partie de la phrase que nous allons examiner, tout comme ce même « nisi » correspondrait plus loin au même « nin » en tête de la dernière phrase du discours antipodien. Nous traduirions donc « Nin porth » par « si tu ne me portes » : « Si tu ne me portes sur l'heure (de) tes provisions de breuvage au miel avec du lait de jeunes chamelles ou du lait de femmes... »

La seconde partie de cette même phrase va confirmer notre hypothèse : *Kuthim al dum alkatim nimbroth dechoth porth min michais im endoth*. A *kuthim et alkatim* que nous avons examinés tout au début de notre étude sur l'antipodien, nous conserverons leur sens anatomique « rein » et « région lombaire ». Entre ces deux mots *al dum* a de grandes chances de se rapporter également à une partie ou un élément du corps humain et n'est certainement que l'ar. lit. « dam » ou ar. vulg. « dem » signifiant « sang ». Le quatrième mot — (car il faut joindre en un seul vocable les deux syllabes, *nim — broth*) n'est que le nom du cinquième géant-ancêtre de Pantagruel « Nimbroth » ou « Nembroth », et la juxtaposition de ce nom propre ancestral à ces trois termes d'anatomie donne invinciblement à ce début de phrase le mouvement et l'aspect d'une interjection, d'une invocation « par les reins et le sang et le ventre de Nimbroth », que la suite de la phrase rend parfaitement naturelle. Cette suite de la phrase est pour nous beaucoup plus transparente que tout ce qui précède : *porth* est le même verbe « porte » que plus haut, *min* est le pronom de la 1^re^ pers. (comme le lanternois « minc »), *michais* (ou *michas*) est de toute évidence le mot fr. « miche » (au plur.); *endoth* n'est, même avec son proclitique *im*, qu'une réitération de l'*enthoth* (ἐνθαῦτα) de tout à l'heure, et *dechoth*, sous le même déguisement hébraïque, n'est que le mot du terroir mi-patois, mi-français, reprenant le même sens suppliant ou impérieux « de suite ». Nous sommes maintenant en possesion de tous les éléments de cette deuxième phrase, centrale et fondamentale, que nous pouvons traduire ainsi : « Si tu ne me portes à l'instant de tes provisions de breuvage au miel avec du lait de chamelles dans la force de leur âge ou du lait de femmes, par les reins et le sang et le ventre de Nimbroth, porte-moi (du moins) des miches tout de suite et sur ces lieux. »

Vient ensuite la phrase : *pruch dal marsupium hol moth dansrikim lupaldas im voldemoth*. *Pruch*, qui revient une fois encore dans le discours antipodien, est identique au « prug » lanternois, la légère divergence orthographique attestant même, et superfétatoirement, l'origine germanique du mot. Il a ici aussi le sens de « j'ai besoin de », je demande, j'implore. *Marsupium* est, ainsi que nous l'avons déclaré déjà, la

forme sous laquelle nous rétablissons le mot noté dans les éditions sous les formes discordantes « marsouim », « marsouium », « maisoulum » où M. Sainéan voit le mot « marsouin » ; « marsupium » a l'avantage d'être un mot existant, appartenant par surcroît à la langue médicale chère à Rabelais et utilisée par lui dans le même passage, de donner ici un sens excellent — ce qui n'est le cas d'aucune des variantes du texte — et, en outre, d'être « paléographiquement » très plausible. Le sens que nous précisons ici est celui, non pas de « poche » de vêtement, mais de « marsupie » intérieure et « anatomique », le sens d'estomac, de « panse », amplement justifié, d'ailleurs, par tous les mots qui suivent. *Hol moth* n'est qu'une transposition à peine altérée de l'hébreu ou du syriaque « Koldemouth » (Dr Ginsburger) signifiant « toute sorte de » et déterminant les deux substantifs qui suivent *dansrikim* (et non *dansrilrim*, adopté à tort, comme nous l'avons dit, dans trop d'éditions modernes, le *k* ayant été fautivement décomposé en *l*, *r*) et *lupaldas* dont nous devons l'interprétation aux ingénieux rapprochements du Dr Ginsburger. « Dansrikim » semble bien avoir été pris chez un Juif connaissant le Talmud et reproduit avec une exactitude frappante l'expression de la langue talmudique « dasriqim », plur. signifiant des gâteaux, de la pâtisserie. « Lupaldas » n'est de même que le mot talmudique « lopada », emprunté au grec λοπάς, άδος (vase de cuisine ou poêle à frire) et employé avec le sens transposé de « mets cuits en marmite ». *Im voldemoth*, enfin, n'est que la pure et simple transcription, avec un lapsus calami, de l'hébr. « im voldemoth » = avec toutes sortes (de choses) (Dr Ginsburger). Cette troisième phrase peut donc se traduire : « J'ai le besoin urgent (d'avoir) dans ma panse toutes sortes de pâtisseries et de ragoûts et tout ce qui se peut (cuire en marmite). »

La dernière phrase a bien le mouvement d'une péroraison ; elle commence par une attestation bouffonne qui s'amplifie en menaces et vanteries de matamore, revient un instant à l'objet précis de la requête adressée à Pantagruel, puis se termine par une nouvelle rodomontade corsée d'obscénités. Panurge dépasse là en outrecuidance et hardiesse les propos les plus incontinents et les plus salacieux qu'il ait jamais tenus ;

auprès de ce débordement antipodien de langage, la pointe finale du discours lanternois ou les facéties les plus libres des *Second* et *Tiers Livres* ne sont, en effet, que bagatelle. Est-ce exagération de couleur orientale, ou bien gageure de cryptographe? La seconde raison est à peine valable, tant sont transparents les termes les plus agressifs sous l'insuffisante enveloppe de leurs terminaisons sémitiques — sémitique qui ne se trouve point dépaysé à moins d'un quart de lieue « hors de la ville, vers l'abbaye Saint Antoine », où se passe la scène. Le voyage linguistique lointain entrepris par Panurge se termine aux portes mêmes de « Lutece ».

Nin hur diavolth mnarbotim dal gousch forme la première partie de cette péroraison : clause conditionnelle et prise à témoin du diable. *Nin* apparaît ici, et plus nettement encore que tout à l'heure, l'équivalent du « nisi » latin, par le sens, par le rôle articulatoire qu'il joue dans la phrase, et par la forme : « si ne »... *Hur*, identique au « hur » lanternois, n'est que le « für » allemand pris ici au sens de « par », « au nom de » plutôt que de « pour », et *diavolth* est si reconnaissable malgré son *-th* final accolé à sa forme italienne qu'il se passe de tout commentaire. *Gousch* est un vieux mot français et patois qui apparaît dans l'inf. « gousser » = manger, noté dans Godefroy et se retrouverait ailleurs, par exemple dans l'alsacien « gosch » = bouche (et sens obscène) [M. Jaeger]; il traduit donc l'idée de victuailles, mangeaille, ripaille. *Mnarbotim* qui est le verbe de cette première proposition revient à une forme sémitique fantaisiste, et est certainement construit sur un radical sémitique, que l'on retrouve à la fois en hébreu et en arabe : « arbaa » (ar.) = quatre, précédé de « min » ≐ à partir de, que nous avons déjà rencontré plus haut, et suivi de « tim » qui en arabe vulgaire signifie bouche [Mgr Dib]; « mnarbortim » a donc le sens littéral de « des quatre [coins de la] bouche », combinaison déjà comique par elle-même et rendue plus bouffonne par sa transformation en verbe : « s'empiffrer de l'un à l'autre des quatre coins de la bouche ». L'ensemble de cette première proposition peut donc être rendu ainsi : « Si au nom du Diable je ne m'empiffre de mangeaille par les quatre coins de la bouche »... première truculence qui inévitablement en introduit d'autres. Cette condition posée,

Panurge, vociférant en toute sécurité dans ce jargon si inintelligible initialement, va sommer son interlocuteur de s'exécuter sous cette menaçante turlupinade : *palfrapin duch im scoth*. Le verbe est évidemment *palfrapin*, dont chacune des trois syllabes, dépourvue cette fois de déguisement oriental, a un sens bien défini : *pal* évoque « empaler », *fra* est la syllabe expressive de « frapper », et ces deux éléments combinés signifient pour toute oreille française : « je te pourfendrai » ; quant au troisième élément, il a un caractère « gallique » indéniable et un sens peu dissimulé ; le tout peut donc se rendre, en langue docte, par « te mentula diripiam », l'accusatif « te » rendant le *duch* qui n'est, une fois de plus, que « dich » allemand. Le complément circonstanciel *im scoth*, transparent lui aussi, signifie « à l'écossaise », « more scotico », les Écossais étant, ainsi que chacun sait, de grands pourfendeurs et manieurs de « claymore ». Chacun le savait aussi à l'époque de Rabelais et l'on trouverait sans peine, croyons-nous, dans la littérature de l'époque d'autres traces de cette opinion très répandue que celle que nous avons trouvée nous-même pour une date qui ne doit pas être très postérieure à la publication de *Pantagruel :* « Le mutin Anglois..., le fol François... et le *bravache Escossois*[1]. »

La dernière phrase se compose d'abord d'une courte proposition principale qui est une modeste prière, une demande d'aumône : *pruch galeth dal Chinon* où tous les mots ont un visage reconnaissable et même familier. *Pruch* est traduit déjà, *galeth* n'est pas pour nous le nom propre — celui de la famille Gallet[2] — que voit dans ce mot M. Clouzot, mais simplement le mot « galette », les galettes de Chinon semblant, d'après ce passage, avoir joui d'un certain renom. Vient ensuite une proposition subordonnée contenant la vanterie su-

1. « Le mutin Anglois, et le bravache Escossois ;
Le bougre Italien, et le fol François ;
Le poltron Romain, le larron de Gascogne ;
L'Espagnol superbe, et l'Alleman yvrogne... »

vers cités, comme exemple d'opinion peu charitable (dont cependant il ne tente pas de contester la vérité), par sir Thomas Browne, dans sa *Religio Medici* (1642), part. II, sect. IV.

2. Ulrich Gallet, maître des requêtes de Grandgousier, qui apparaît au chap. xxx de *Gargantua*. Cf. édition Abel Lefranc, t. III, p. 113, n. 19.

prême et finale de Panurge : *min foulthrich al conin butathen doth dal prim*. Le seul mot qui mérite ici une étude est *butathen*, nettement sémitique, et où nous voyons, plutôt que l'hébr. « battaten » = irrévocablement, ou que l'ar. « baidāten » (duel), pourtant si ressemblant, signifiant « testiculi ambo », une forme plus altérée, mais dont le sens est meilleur, de l'ar. « bint(h) », pl. « binath », duel « binthen » signifiant « fille ». Rabelais aurait opéré une sorte de contamination des deux formes du pluriel et du duel, ce génitif étant déterminé par *al conin* qui précède : « in pudendis puellarum ». Sur le mot « conin », et le rôle de ce mot en poésie amoureuse, que l'on veuille bien se reporter à notre commentaire de « joc stzampenards » en lanternois. *Foulhrich* est le verbe de la proposition et n'a nul besoin d'être expliqué; il a pour sujet *min*, en dépit de la forme oblique de ce mot. *Doth* ne nous paraît reproduire aucun mot sémitique ou savant, mais plutôt un mot patois « djosc », « djost » signifiant « jusqu'à », l'expression totale ayant vraisemblablement le sens de « jusqu'à prime », jusqu'à l'aube, jusqu'au matin : « Je veux (aussi) des galettes de Chinon, ut mentulam infundam in cunnos meretricum usque ad primam. »

Et tout le discours en « langage des antipodes » aurait en français cette forme :

Seigneur fils de la Foi, sois béni de Dieu, depuis tes fils jusqu'à tes pères, et à la génération de Falbroth, dans la langue des Arabes. Si tu ne me portes [une part de] tes provisions de breuvage au miel, avec du lait de chamelle en la fleur de leur âge ou du lait de femmes, par les reins et le sang et les flancs de Nimbroth, apporte-moi [du moins] des miches tout de suite et ici même; j'ai un besoin urgent [de sentir] dans ma panse toutes sortes de pâtisseries et de ragoûts et tout ce qui [se peut cuire en marmite]. Si, par le diable, je ne puis m'empiffrer de mangeaille jusqu'aux quatre coins de la gueule, je te pourfendrai de ma mentulienne [claymore] à la façon des Écossais; je veux [aussi] de la galette de Chinon (pour m'évertuer emmi les filles) jusqu'au matin.

La harangue antipodienne, commencée sous le signe du Croissant lointain et de l'exagération orientale, maintient jusqu'au bout son rythme excessif, son ton grandiloquent et ses

gestes emphatiques et bouffons; Epistémon, ni Pantagruel, ni « le diable » même « n'y mordront mie », mais seulement parce que Panurge a parlé trop vite, et qu'il a trop bien éberlué ses auditeurs par son commencement pour qu'ils pussent rien voir dans une fin trop facile. Dans cette comédie linguistique en trois actes, c'est le premier qui pousse le plus loin, et avec le plus grand appareil de mystère, la mystification.

*
* *

Le troisième acte est fourni par la harangue « utopienne » qui est de nature tout autre, avec sa sonorité méridionale, son vocalisme patois et son allure à la fois familière et bousculante[1]. A priori, et avant toute tentative de traduction, on perçoit déjà intuitivement le caractère spécifique de chacun de ces jargons; nous avons défini maintenant, dans le détail, le caractère des deux premiers, et nous ne pourrons préciser celui du troisième que lorsque nous serons parvenu à le déchiffrer mot par mot, ou du moins à l'explorer pas à pas. Pour l'instant nous ne pouvons guère, comme M. Sainéan, qu'y « discerner plusieurs mots connus : croupys, prou, panigou, cagous », auxquels nous ajouterons *grou*, que l'on trouve dans la phrase patoise de l'écolier limousin (l. II, chap. vi) avec le sens de « guère » : « et ne me touquas grou » (= et ne me touchez guère). Nous entrevoyons cependant le sens général du passage, et particulièrement celui de la première phrase : *Agonou dout oussys vou denaguez algarou*, « de ce que vous venez d'ouïr, vous vous moquez comme d'une vesce » et tout le reste du discours développe cette même idée à grand renfort d'énergiques expressions vernaculaires et d'injures patoises : « Vous vous bouchez les oreilles et ne me donnez mie à manger tandis que vous faites, vous, ripaille à en trépasser. » Ce sens s'accorde avec le contexte, avec les réponses ou réactions de Pantagruel, Carpalim et Epistémon, ainsi qu'avec la

1. « Agonou dont oussys vou denaguez algarou, nou den farou zamist vous mariston ulbrou, fousquez vous brol, tam bredaguez moupreton den goul houst, daguez, daguez nou croupys post bardounoflist nou grou. Agou paston tol nalprissys hourtou los echatonous prou dhouquys brol panygou den bascrou nou dous caguous goulfren goul oust troppassou. »

phrase latine qui clôt le discours de Panurge, chacun des discours en jargon, en effet, constituant une étape précise dans le développement de cet ensemble de moyens oratoires poursuivant un but précis. *Agonou dont oussys* est la reproduction, presque sans déformation aucune, du même membre de phrase en limousin, catalan, provençal ou haut-provençal « aqueou (acoou) dout oussis », « acoou qu'avez ooussis », de ce que vous venez d'entendre, et *algarou* qui rappelle l'espagnol « algarroba[1] », vesce, est bien pris dans le sens de chose sans consistance, rien, futilité. L'espagnol intervient certainement ici (par exemple, plus loin, dans *bredaguez*, autre forme sans doute de l'esp. brega(de)z, bregaz = raillez, badinez) au même titre que les divers dialectes méridionaux, et plus souvent même que l'italien. La conclusion de M. Sainéan[2] « qu'il est probable que Rabelais ignorait » la langue d'outre-Pyrénées semble être surtout fondée sur « la réponse de Pantagruel » qui, en effet, entendant la phrase castillane, déclare qu'il n'y peut rien comprendre. Mais n'oublions pas que Pantagruel ou ses compagnons font exactement la même réponse en ce qui concerne l'italien, qui lui paraît aussi inintelligible que la langue des antipodes : » (« A quoi respondit Epistémon : Autant de l'un comme de l'autre ») alors que le grec, l'hébreu et même un des dialectes germaniques, le danois, appelé langue des « Gothz » par Eustenes, sont immédiatement reconnus et identifiés. Il y a donc là un petit effet comique, une intention humoristique, qui ne sont point à négliger : ce sont les deux langues sœurs de la gallique, si faciles à entendre pour toute oreille française et surtout limousine, qui sont le plus méconnues et reniées par Pantagruel et ses amis. Or, l'italien, il va de soi, était familier à Rabelais qui, dans le livre IV (chap. LXVII), va même jusqu'à mettre dans la bouche de « Pantolfe de la Cassine, Senois » trois phrases italiennes. Il serait extraordinaire aussi qu'à Montpellier, rattaché jadis au royaume de Majorque, et resté en relations avec

1. Comme nous l'a précisé notre collègue M. Fouché, que nous remercions une fois de plus. Nous devons remercier également — à des titres divers — MM. A. Boulanger, Perdrizet, Hoepffner et Koszul, ainsi que M. Abel Lefranc dont l'accueil, les conseils et les encouragements nous ont été si précieux.

2. Édition Abel Lefranc, t. III, p. 117, n. 41.

la péninsule ibérique, Rabelais n'eût pas rencontré d'étudiants espagnols ou eu entre les mains des livres castillans. Il y a du reste dans son vocabulaire un certain nombre de termes non contenus dans le *Godefroy* qui ont une tournure nettement espagnole comme « se mascarer » (esp. « mascarar(se) ») = souiller, salir; « despumer » (*despumar*), etc. Rabelais avait le sens des parlers méridionaux et il était naturel qu'il eût plus encore celui des idiomes occidentaux, dont l'espagnol, si important, ne pouvait être exclu. L'utopien de Panurge, tout plein de ces vocables aux voyelles éclatantes et aux consonnes sonores, rehaussés d'inflexions démonstratives et soulignés de gestes, nous livrera peut-être dans une certaine mesure le secret de la connaissance acquise ou intuitive qu'eut Rabelais de toutes ces vernacules. Il contribuera également à nous faire saisir et admirer davantage la géniale et enjouée virtuosité avec laquelle le créateur de Pantagruel et de Panurge sut être par eux un créateur de langage.

Émile Pons.

QUELQUES CORRESPONDANTS FRANÇAIS
DE SHAFTESBURY

Tous les biographes de Shaftesbury répètent à l'envi l'anecdote racontée par son fils, le quatrième comte de Shaftesbury, dans la vie de son père. Ce récit se trouve, semble-t-il, pour la première fois en français dans le dictionnaire de Chauffepié. On y lit qu'après avoir définitivement abandonné la politique, Shaftesbury voyagea en Hollande sous le nom d'Ashley, et, là, fit la connaissance de certains membres du Refuge français, en particulier de Bayle et de Leclerc. Les deux hommes ne tardèrent pas à reconnaître la valeur intellectuelle du jeune voyageur, et souvent ils prenaient plaisir à converser avec lui. Un soir, une telle conversation s'étant prolongée, celui qui passait pour M. Ashley invita ses amis à souper. Ils se récusèrent à cause d'une invitation qui leur avait été transmise au nom de lord Shaftesbury. On juge de leur étonnement lorsque plus tard ils retrouvèrent leur ami qui n'était autre que le fameux homme politique anglais. C'est ainsi que commença un commerce d'amitié qui devait durer autant que la vie.

Lorsque le futur auteur des *Characteristicks* rencontra ainsi des Français exilés, il n'était pas sans connaître déjà le français et la France. Ses biographes nous assurent qu'accompagné d'un certain Écossais répondant au nom de Denoon, il fit à la fin de ses études le voyage traditionnel des jeunes nobles anglais à travers la France. Mais sur ce voyage on manque de renseignements et de documents. Il s'attacha surtout, nous dit-on, à apprendre la langue française et il y réussit si bien qu'on le prenait à Paris même pour un Français, tant il la parlait purement et avec l'accent convenable[1]. Nous ne pou-

1. Savérien, *Histoire des philosophes modernes*, 1761.

vons vérifier ces assertions sur la prononciation de notre auteur, mais qu'il sût le français ne fait aucun doute pour ceux qui ont lu sa correspondance française conservée au Record Office. Il écrivait le français avec facilité, pureté, voire même avec élégance. Mais de qui l'avait-il appris, quelles amitiés avait-il nouées au cours de ce premier séjour en France, c'est ce que nous ne saurions dire dans l'état présent. On aimerait aussi à savoir qui lui a enseigné le français, qui lui a donné, dès la jeunesse, cette affection pour la langue et la littérature française qui ne se démentira pas au cours de son existence. Car si, en politique, Shaftesbury fut, comme son illustre grand-père, un « whig » farouche et impénitent, et, comme tel, animé de sentiments francophobes, il fut en littérature curieux de toutes choses françaises. Sa bibliothèque de Chelsea, pleine de nombreux ouvrages français, les plus récents comme les plus anciens, peut nous garantir et cette connaissance du français et l'affection qu'il avait pour cette langue.

C'est à cette formation de jeunesse qu'il faut évidemment attribuer cette curiosité des choses françaises qui le conduisit, lors de son voyage en Hollande, dans les milieux du Refuge français. Sans doute, avait-il avec Bayle, avec Leclerc, avec Basnage de Beauval et quelques autres des philosophes, théologiens et polygraphes français réfugiés, des intérêts communs aussi bien en philosophie qu'en théologie, mais c'est moins le philosophe que le Français qu'il goûte en eux, et on ne voit point qu'il ait lié même commerce d'amitié avec d'autres philosophes hollandais et anglais. Toute sa vie, au contraire, il sera entouré d'amis et de protégés français, correspondra, discutera avec eux, leur fera des pensions, des cadeaux, s'ingéniant à adoucir pour eux les rigueurs de l'exil, s'employant à leur trouver des emplois de précepteurs, de traducteurs, s'entremettant pour eux, leur abandonnant même certains de ses ouvrages à traduire, pour qu'ils en tirent profit.

C'est de ces amis français de Shaftesbury que l'on voudrait parler ici. On voudrait rappeler qui ils furent, quelle place ils ont occupée dans sa vie, quelle influence ils ont pu avoir sur lui, ou quelle influence il eut sur eux. Les volumes de lettres de Bayle publiés par Des Maizeaux en 1714 et 1728 avaient déjà appris que celui-là avait correspondu avec le phi-

losophe anglais. Trois lettres de Bayle à Shaftesbury y sont données. Le volume intitulé « The Life, unpublished Letters, and philosophical Regimen of Anthony, Earl of Shaftesbury » que M. Rand publia en 1900 contient quelques lettres adressées à des Français — surtout Leclerc et Coste. Et récemment dans les « Shaftesbury papers » du Record Office où M. Rand avait déjà puisé, nous avons trouvé des lettres de correspondants français. C'est avec ces éléments que l'on va essayer de résumer les relations de Shaftesbury avec ces écrivains.

* * *

On a vu plus haut comment Bayle fit connaissance du grand seigneur anglais en Hollande. Nous n'avons de lui que trois lettres : la première du 23 novembre 1699, la deuxième du 23 juillet 1706, et la dernière du 29 octobre de la même année. On peut y ajouter quelques lettres de Bayle à Coste et à Des Maizeaux, dans lesquelles il est question de Shaftesbury, et qui complètent ou vérifient ce que nous savions par ailleurs. Les liasses de papiers conservées au Record Office ne contiennent aucun vestige de la correspondance entre les deux hommes, bien que celle-ci dût être fréquente.

Dans sa première lettre écrite au début de leurs relations, l'auteur du Dictionnaire exprime sa reconnaissance pour les bontés de son correspondant, parle « du mérite éclatant et tout à fait extraordinaire » qu'il possède, et le félicite d'être « plus élevé encore par ses qualités personnelles que par ses dignités ». Puis il lui adresse un jugement des *Aventures de Télémaque* qui venait de paraître à La Haye. Ce qui, selon Bayle, « a contribué au grand succès de la pièce est que l'auteur y parle selon le goût des peuples ». Il faut savoir que son correspondant, toujours à l'affût des choses de France, l'avait prié de le renseigner au sujet de cette nouvelle œuvre, qu'on disait être de l'archevêque de Cambrai. L'édition de 1701 devait plus tard figurer dans la bibliothèque de Shaftesbury. Puis Bayle s'élève contre une interprétation de Locke qui supposait les corps susceptibles de pensée. Et la lettre se termine par des condoléances relatives à la mort du deuxième comte de Shaftesbury, père de l'auteur des *Characteristicks*.

Entre cette lettre et la suivante de 1706 se place un séjour de Shaftesbury en Hollande au cours de l'année 1704. Là il revit Bayle, passa avec lui de nombreuses heures, pendant lesquelles ils conversaient. Une lettre de Bayle à Coste en fait foi : « C'est avec une extrême satisfaction, écrit-il, que je jouis assez souvent de la conversation de Mylord Shaftesbury. » Il est regrettable qu'aucun Boswell ne se soit trouvé là pour recueillir ces conversations, en prendre note et les transmettre à la postérité.

Ce séjour avait dû réchauffer l'amitié des deux hommes, car, dans une lettre envoyée par Bayle à Des Maizeaux après le retour de Shaftesbury en Angleterre, on voit combien le philosophe tenait à son ami anglais. Celui-ci était tombé malade, gravement malade même, à son arrivée à Londres, et les gazettes en avaient informé le monde. Des Maizeaux, qui était lié avec les deux hommes, avait dû s'empresser d'écrire en Hollande pour rassurer Bayle et lui donner des nouvelles. Le philosophe lui exprime sa reconnaissance et il termine sa lettre par des vœux ardents pour la parfaite santé de son ami[1].

L'année suivante, c'est d'un envoi de livres qu'il est fait mention dans une lettre à Des Maizeaux[2]. Dans une autre[3] au même correspondant, Bayle parle d'une montre que le seigneur anglais lui a donnée. Et il faut encore citer dans cette même année 1705, à la date du 3 juillet, une lettre à Coste dont le passage suivant éclaire les relations entre les deux philosophes : « Je vous félicite de l'avantage que vous avez d'être auprès de Mylord Comte de Shaftesbury. Je vous en félicite donc avec plus d'empressement et de plaisir que je connais par expérience quel avantage c'est. La narration que vous me faites concernant les agréments de sa conversation, ses manières si honnêtes, si vives, si assaisonnées d'érudition, est très belle, mais permettez-moi de vous dire que toute votre éloquence est au-dessous du sujet. Je vous supplie de bien marquer à Mylord que je conserve le plus soigneusement du

1. *Lettres choisies de M. Bayle avec des remarques* (Rotterdam, 1714), t. III, p. 848.
2. *Ibid.*, p. 855.
3. *Ibid.*, p. 1014.

monde le souvenir de toutes les bontés qu'il lui a plu de me témoigner. Je lui souhaite une santé parfaite, et je l'assure de mes profonds respects. »

On sent, à travers ces lignes, une affection non feinte, mêlée à beaucoup d'admiration. Il est très évident par cette lettre adressée à un tiers, et dans laquelle par conséquent on ne saurait soupçonner nulle flatterie, que Bayle tient Shaftesbury pour un des grands érudits et des grands philosophes de son temps : ce jugement a bien été celui de presque tout le XVIII^e^ siècle français.

Bayle était si persuadé de la valeur et de l'influenee de son ami anglais qu'il chercha, en 1706, à le mettre de son côté dans la querelle qu'il avait alors avec Leclerc. Il écrivit spécialement à Shaftesbury le 23 juillet 1706, de Rotterdam où il était alors, pour lui faire à sa façon, l'historique de la querelle[1]. Il s'agissait d'une remarque faite par Bayle concernant un dogme de Cudworth. Cette opinion qui « avait déplu à M. Leclerc » fut réfutée par lui. D'où répliques, ripostes, échangées par les deux hommes dans les journaux, les livres et les pamphlets. Quelques jours auparavant, Bayle avait donné une réponse, définitive à son avis, dans un imprimé de quatre feuilles, dont l'autre était « fort mécontent et piqué ». « Mais, continue-t-il, il écrira ce qu'il voudra en Angleterre pour y faire sa cause bonne ; je suis sûr que tous ceux qui se donnent la peine d'examiner les pièces de ce procès lui donneront tout le tort. » On reconnaît ici ce trait de caractère que Leclerc signalait plus tard : « c'était un homme qui censurait très facilement les autres, et qui ne pouvait souffrir qu'on lui rendît la pareille[2]. »

Enfin, dans cette même lettre, Bayle prie Shaftesbury de détromper le comte de Sunderland auprès duquel on cherchait à le desservir à propos d'une prétendue visite que lui aurait faite le marquis d'Allègre, agent de Louis XIV. Il proteste véhémentement contre pareille accusation et déclare que « ce marquis, comme la plupart des personnages de son rang en France, ne lit point et ne sait pas que je sois au monde ».

1. *Op. cit.*, t. III, p. 1100 et suiv.
2. 12 avril 1707, Record Office, Shaftesbury papers.

Shaftesbury avait disculpé son ami auprès de lord Sunderland comme celui-là le lui avait demandé, car dans une lettre du 29 octobre 1706, écrite malgré la maladie, Bayle le remercie[1]. Il tient aussi son correspondant au courant de ses querelles avec les théologiens qui l'amusent, assure-t-il, et il déclare prendre plaisir à réfuter Leclerc, Jaquelot et Jurieu, tous trois ligués contre lui, et tous trois « perpétuellement coupables de mauvaise foi ».

Il est à croire que ce court billet fut le dernier que Bayle écrivit à Shaftesbury. Il devait en effet mourir quelques semaines plus tard.

Si ces lettres sont peu nombreuses, elles sont cependant significatives et prouvent entre les deux hommes des relations suivies, une estime réciproque, fondée sur une communauté de goûts et d'opinions qu'on devine en lisant leurs œuvres respectives, et que démontre clairement leur correspondance, ou du moins ce qui nous en reste.

Les témoignages de cette affection et de cette estime ne manquent pas; mais nulle part ils n'éclatent mieux que dans la lettre écrite par Shaftesbury à Basnage de Beauval au mois de janvier qui suivit la mort de Bayle[2]. Elle a été publiée par M. Rand. La lettre à laquelle Shaftesbury répond est encore inédite[3]. Basnage, dont une lettre du 17 janvier est la seule qu'on trouve dans les papiers de Shaftesbury, écrit qu'il ne peut se consoler de la perte qu'il a faite de l'illustre M. Bayle. Puis suivent quelques lignes d'éloges à l'adresse de son ami qui « a négligé les remèdes et n'a pas voulu renoncer à son travail qui augmentait considérablement ses maux. » Il lui apprend qu'il « travaillait encore cinq ou six heures avant sa mort » et il assure enfin son correspondant que « c'est une perte irréparable pour la République des Lettres » dont ses amis doivent surtout s'affliger puisque sa conversation particulière valait autant que ses livres. « Je répands ma douleur dans votre sein Mylord », continue-t-il, « persuadé que ces particularités de sa mort ne vous seront pas désagréables ». Ces quelques lignes provoquèrent en réponse un bel éloge de

1. *Op. cit.*, vol. III, p. 1123.
2. Rand, p. 372.
3. Record Office, Shaftesbury papers.

Bayle par son ami anglais. Il loue sa philosophie, sa sincérité, sa modération, son désintéressement, son intégrité, l'innocence de sa vie. Lorsqu'il décrit les relations qu'il eut avec le philosophe réfugié, il confie à son correspondant que « tout en étant d'accord sur les règles fondamentales des pratiques morales, et tout en croyant nous y conformer, les continuelles différences d'opinion et les disputes constantes qui s'élevaient entre nous ne servaient qu'à rendre plus solide notre amitié... J'appris peu à peu à rejeter comme frivole toute opinion qui ne soutenait pas l'épreuve de son esprit pénétrant ou à ne pas me reposer sur elle avec autant de hardiesse qu'auparavant; mais j'estimais à l'égal de l'or le plus pur celle qui subissait cette épreuve. Et si cette philosophie, quelle qu'elle soit, qui, en restant dans les bornes de la décence, examine les choses de cette manière, est considérée comme nuisible à la religion ou à l'humanité, et est en conséquence exilée de ce monde, je ne puis rien prévoir que ténèbres et ignorance. Je crois que le monde, et en particulier le monde cultivé, est très redevable à des esprits scrutateurs comme ceux-ci[1]. » Ces lignes précèdent une longue lettre qui nous montre que Shaftesbury ne s'intéressait pas seulement à l'activité littéraire des réfugiés français en Hollande, mais aussi à leur activité politique. Dans sa lettre Basnage priait le noble anglais d'intervenir auprès du gouvernement pour faire insérer dans le prochain traité de paix, une clause par laquelle seraient sauvegardés les biens que les protestants exilés ou réfugiés avaient laissés en France. Des précédents historiques étaient cités et l'avocat de la cause française était armé de tous les arguments susceptibles de la faire triompher.

La lettre de Basnage est celle d'un partisan aveuglé par sa

1. « Whilst we agreed in fundamental rules of moral practice and believed ourselves true to these, the continual differences in opinions and the constant disputes that were between us, served to improve our friendship... whatever opinion of mine stood not the test of his piercing reason, I learned by degrees either to discard as frivolous, or not to rely on with that boldness as before; but that which bore the trial I prized as purest gold. And if that philosophy, watever it be, which, keeping in bounds of decency, examines things after this manner, be esteemed injurious to religion or mankind, and be accordingly banished from the world, I can foresee nothing but darkness and ignorance that must follow. I think the world, and in particular the learned world, much beholden to such proving spirits as these » (Rand, p. 373-374).

cause, celle de Shaftesbury, d'un homme d'État qui prévoit les conséquences, aperçoit les deux côtés de la question, et qui, tout en reconnaissant la justice des réclamations faites et en promettant de les appuyer, croit bon d'éteindre un peu l'ardeur de son belliqueux correspondant. L'Angleterre, dit-il, serait peut-être disposée à continuer la guerre, mais il ne semble pas en être de même de la Hollande, son alliée. Celle-ci voit avec plaisir sur son territoire un grand nombre de Français, alors que les Anglais « par suite de la jalousie de leur clergé, ou par suite d'une aversion et d'un manque d'hospitalité naturels à l'égard des étrangers » ne tiennent pas à les voir s'installer parmi eux. A cause de ce préjugé que, pour lui, il ne partage pas, Shaftesbury craint que l'Angleterre ne fasse pas grand chose en faveur des réfugiés.

Parmi les membres du Refuge français en Hollande, il en est un autre avec lequel Shaftesbury a entretenu une correspondance active, c'est Leclerc. On sait que les deux hommes s'étaient vus en Hollande, et, après le retour de Shaftesbury en Angleterre, les relations avaient continué comme dans le cas de Bayle. Mais Leclerc n'exerça jamais sur son ami l'influence de l'auteur du Dictionnaire, ni n'eut auprès de lui le prestige dont l'autre était revêtu. D'après les lettres que nous avons, dont cinq de Shaftesbury à Leclerc ont été publiées par M. Rand[1], et quatre de Leclerc sont encore inédites[2], on peut constater que l'homme de lettres français utilise Shaftesbury comme informateur pour ce qui est des choses anglaises. Désireux de donner dans sa *Bibliothèque choisie* un mémoire sur Locke, il écrit au lord anglais pour lui demander tous les renseignements que celui-ci possède sur la vie de son ancien précepteur, et, comme par suite de maladie son correspondant ne répond pas immédiatement, il revient à la charge. Avec beaucoup de bonne grâce Shaftesbury donne sur Locke tous les détails dont il peut lui-même se souvenir, ou qu'il a recueillis de son entourage. On saisit ici sur le vif le rôle que jouaient Leclerc et quelques autres membres du Refuge en Hollande : faire connaître en France ce qui se pas-

1. *Op. cit.*, p. 326, 328, 354, 411, 422.
2. Record Office, Shaftesbury papers.

sait hors des frontières. Ce rôle d'intermédiaire n'était pas toujours facile et était souvent ingrat. Leclerc se plaint dans une lettre qu'il ne peut acheter les livres anglais qui paraissent parce qu'ils sont trop chers pour lui. Il faut qu'il attende de pouvoir les emprunter de quelqu'un, « ce qui n'arrivera que tard, car peu de gens achètent ces livres ici[1] ». Mieux que des livres il aimerait à recevoir des correspondances privées, des mémoires touchant des personnes illustres d'Angleterre. C'est ainsi que, peu à peu, ce journaliste arrivait à établir un numéro de la *Bibliothèque choisie*, mais avant qu'il pût le faire paraître, que de démarches, que de craintes de ne pas être à temps! « J'ose vous supplier, Mylord, de vous hâter le plus qu'il sera possible, parce qu'il faut que mon petit volume paraisse au commencement d'avril, et qu'une partie est déjà imprimée[2]. »

Shaftesbury envoyait alors à son correspondant non seulement les renseignements qu'il lui réclamait sur Locke, sur son grand-père, l'Achitophel de Dryden, mais aussi lui adressait des livres, ceux que, à cause de leur prix, Leclerc ne pouvait acheter, ou même des sommes d'argent, se conduisant avec lui comme avec d'autres que nous allons voir, en grand seigneur, ami et protecteur des lettres et des écrivains[3].

Ces lettres de Leclerc, pleines de curiosité, de compréhension et même d'affection pour les Anglais et le pays qu'ils habitent, avec les réponses de Shaftesbury, qui, ici, apporte des détails sur Locke, là, discute d'une édition de Ménandre que Leclerc vient de publier, ailleurs, blâme une édition d'Horace

1. 17 septembre 1705.

2. 27 février 1705.

3. « It is long since I have held myself so much indebted to you, that I earnestly wished for some occasion to acknowledge it by a particular token of my respect. Nor could I content myself with the few books I now and then sent you. If I have gone further at present I can plead an established custom in the case between authors who are professors in learning and men of the world who are dignified with titles, so that I gladly lay hold of the occasion of your dedication to justify me in making you a present of the enclosed. I might otherwise perhaps have scrupled the doing it. But I hope by this token, such as it is, if you are so kind as to accept it, you will believe that as I am ever ready to serve you with whatever credit or interest I have, so you may freely command of me whatever at any time in the way of expense you should have the least occasion for, κοινὰ γὰρ τὰ τῶν φιλων » (6 novembre 1709. Rand, *op. cit.*, p. 412).

parue depuis peu, fournissent d'utiles renseignements sur les échanges franco-anglais au début du XVIIIe siècle.

* * *

Si par suite de l'hospitalité hollandaise, le Refuge français dans les Pays-Bas peut être considéré comme le plus important, on ne saurait cependant négliger les réfugiés qui étaient venus s'installer à Londres pour échapper aux persécutions religieuses. Parmi eux, deux hommes plus spécialement furent en correspondance avec Shaftesbury : Des Maizeaux et Coste.

Le premier, on le sait, s'était réfugié en Suisse, puis en Hollande, lors de la révocation de l'Édit de Nantes. C'est en Hollande qu'il fit connaissance de Bayle, et, par lui, fut présenté à Shaftesbury. En 1699, celui-ci l'emmena avec lui en Angleterre. Recommandé par Bayle, le jeune Français — il avait une trentaine d'années lorsqu'il débarqua en Angleterre — devait être particulièrement bien accueilli par le lord anglais. Des Maizeaux, pour employer les termes dont il se sert à propos d'Érasme dans une lettre à son protecteur « n'était pas exempt du sort ordinaire des gens de lettres, d'être gueux[1] ». Shaftesbury s'ingénie à lui rendre la vie moins dure. Il le chargea d'abord de traduire en français l'*Inquiry concerning merit and virtue* que Toland avait fait paraître sans nom d'auteur et contre le gré de Shaftesbury durant le séjour de ce dernier en Hollande en 1699. Mais, en confiant ce travail à Des Maizeaux, il ne lui dit point qu'il en était l'auteur. Aussi ce dernier fit-il quelques réserves à propos de l'ouvrage. « Je ne crois pas outrer beaucoup si je dis que l'ouvrage en question est un des plus difficiles à traduire ; et s'il m'appartenait de juger d'une langue qu'à peine entends-je avec le secours d'un dictionnaire, j'ajouterais que le style en est un peu embarrassé et que les périodes en sont trop longues et trop chargées[2] ». Il est vrai qu'il rachète un peu cet impair dans la phrase suivante : « Mais quand même cela serait, on le lui [à l'auteur] pardonnerait aisément pour les excellentes choses qu'il développe et pour le tour vif et

1. 10 février 1705. Record Office, Shaftesbury papers.
2. 21 juillet 1701. Ibid.

noble qu'il donne à ses pensées les plus abstraites. » Lorsque, quatre ans plus tard, Des Maizeaux sait quel est l'auteur du traité philosophique qu'il avait entrepris de traduire en 1701, le ton change : « J'ai dessein de reprendre la traduction de l'*Inquiry concerning Virtue* que j'ai relu depuis peu et où j'ai découvert des beautés dont je ne m'étais pas encore aperçu. Mais le style en est si serré et si nerveux que des personnes qui entendent bien notre langue prétendent qu'il est intraduisible. Il y a d'ailleurs je ne sais quoi de grand et de noble dans l'expression qu'on ne saurait bien représenter en français. Cependant, malgré toutes ces difficultés, je ne laisserai pas de tenter fortune; je ne regarderai d'abord ma traduction que comme une ébauche ou le canevas sur lequel on pourra représenter la force et la beauté de l'original[1]. »

C'est qu'en effet Des Maizeaux avait assez vite abandonné son entreprise. Il s'arrêta après avoir traduit un peu plus de deux sections de l'ouvrage et envoya sa traduction à Shaftesbury. On ne sait pourquoi il ne continua pas ce travail. Son protecteur l'y encourageait pourtant. « Je ne puis que vous exhorter à continuer le travail que vous avez commencé. Ce que j'en ai vu jusqu'ici est au-delà de toute attente que j'aurais pu avoir d'un travail semblable[2]. » Dans la même lettre, il assurait Des Maizeaux qu'il ne connaissait point l'auteur du traité en question. « Comme vous le savez très bien, j'ai une connaissance générale de la plupart de nos auteurs modernes et de nos écrivains libres. J'ai même une influence particulière sur plusieurs d'entre eux. Si l'auteur du traité que vous traduisez en fait partie (et je crois fermement qu'il en est ainsi) je puis vous assurer de l'aide dont vous avez besoin[3]. » Le secret de l'auteur était bien gardé, on le voit. Shaftesbury craignait sans doute que dans ses conversations à la Taverne

1. 10 février 1705.

2. « In the meantime I cannot but exhort you to continue your work begun; which, by what I have seen hitherto, is indeed beyond any expectations I could have of a thing of like nature » (Rand, p. 307).

3. « I have a general acquaintance (as you very well know) with most of our modern authors and free writers, several of whom I have a particular influence over. If the author of your translated treatise be one of these (as I verily believe he his), I can give you assurance of that assistance you require » (Rand, p. 307).

de l'Arc-en-Ciel ou ailleurs, son traducteur ne parlât trop librement et ne lui attirât des démêlés avec l'autorité ou l'église, démêlés que dans sa position il voulait éviter à tout prix.

Quoi qu'il en soit, cette traduction ne fut jamais continuée, et les pages que Des Maizeaux envoya à son protecteur sont encore aujourd'hui parmi les « Shaftesbury papers » au Record Office. Elles pourront être intéressantes à comparer avec la traduction que Diderot devait faire du même ouvrage quelque quarante ans plus tard.

Les bons offices de Shaftesbury ne se bornèrent du reste pas là. C'est encore lui qui fit entrer Des Maizeaux comme précepteur chez un certain docteur Berwick où il se trouvait encore en 1705. Et il est certain, d'après les lettres de Des Maizeaux que nous avons vues au Record Office, que le lord anglais lui faisait des cadeaux d'argent : « La grâce que Votre Grandeur veut bien me faire de s'informer de mon état me rend d'autant plus confus que je ne sais comment lui en témoigner ma très humble reconnaissance. Je me trouve si éloigné du talent que d'autres ont sur cette matière, que je n'aurais eu garde d'en parler si Votre Grandeur ne me l'ordonnait. Le sort en nous rendant malheureux devrait du moins effacer de notre esprit les impressions de honte et de retenue que l'éducation y a faites... Ma petite fortune est assez délabrée, il s'en faut plus de dix ou douze pièces que je n'aie un sou[1]. » En 1705, il revient sur le même sujet et se plaint à son correspondant : « Je considère que je ne suis plus jeune, que ma santé est chancelante, que je n'ai jamais été en état de rien amasser, que je vis comme les oiseaux des champs, au jour la journée et qu'enfin je ne saurais m'assurer d'aucune ressource[2]. » Et pour exprimer sa reconnaissance Des Maizeaux trouve des expressions qui peuvent paraître exagérées, même pour l'époque. « Plus Votre Grandeur me comble de ses grâces, et moins je trouve d'expressions capables de lui en témoigner ma reconnaissance. Je n'en suis pas surpris. Les faveurs que Votre Grandeur ne se lasse point

1. 12 août 1701.
2. 10 février 1705.

de me faire sont si rares dans le monde et si éloignées de la pratique ordinaire qu'on n'avait pas encore senti le besoin d'inventer de nouveaux termes pour des occasions qu'on ne trouve presque jamais[1]. »

Dans les lettres qui ont été échangées entre Coste et Shaftesbury, on constate plus d'abandon, une intimité qu'on ne rencontre à aucun moment dans celles de Des Maizeaux, et, à travers les formules respectueuses du protégé, on sent une certaine chaleur d'amitié. Coste fut du reste beaucoup plus lié avec Shaftesbury que son compatriote Des Maizeaux. Lui aussi était venu de Hollande en Angleterre, appelé par Locke qui lui avait confié l'éducation des enfants de la famille Masham. C'est par Locke, le protégé du premier lord Shaftesbury, qu'il fit la connaissance de l'auteur des *Characteristicks*. Ce que furent leurs relations, nous le savons par une lettre de Shaftesbury du mois d'octobre 1706. « Vous voyez que je ne crains point de faire usage de la simplicité que vous et moi admirons et que je considère comme le lien principal de notre commerce et de notre amitié. Je puis bien l'appeler, assurément, le commencement et le fondement de cette amitié, et je crois en conscience qu'il existe peu ou point d'autre assurance ou lien d'amitié ou d'estime, car rien n'est durable que le simple[2]. » Cette amitié des deux hommes dura jusqu'à la mort de Shaftesbury, puisque trois mois avant de mourir en novembre 1712, il lui écrivait encore. Et cette amitié consista non seulement en un échange de réflexions concernant la philosophie et la littérature, mais Coste fut mêlé aux événements familiaux de la vie de son protecteur et ami. Dans un almanach pour l'année 1711, on lit au 9 mars : « Aujourd'hui mon fils a été baptisé du nom d'Anthony Ashley. M. Coste était ici aussi bien qu'au moment de la naissance[3]. » Et lorsque Shaftesbury partit pour aller chercher le rétablissement de sa

1. 25 septembre 1701.

2. « I am not afraid to use the simplicity which you and I are admirers of, and which I may reckon upon as the chief tie of our acquaintance and friendship. I am confident I may well call it the beginning and foundation ; and believe in conscience there is little or no other security of bond of any friendship or liking. For there is nothing constant but what is simple » (Rand, *op. cit.*, p. 356).

3. Record Office, Shaftesbury papers.

santé à Naples, il offrit à Coste de l'emmener. Celui-ci, pris par ses occupations et des engagements de toutes sortes en Angleterre, dut refuser, mais il promit à son protecteur, comme celui-ci le lui avait demandé, d'être plus tard le précepteur du jeune enfant qui restait en Angleterre. « Quel que puisse être mon sort, je me souviendrai toujours, Milord, du désir que vous m'avez témoigné de m'avoir un jour auprès de Milord Ashley et nul engagement ne n'empêchera jamais d'embrasser cet emploi avec joie et d'en remplir tous les devoirs avec toute la fidélité et toute l'ardeur possibles dès qu'il vous plaira de me l'offrir[1]. » Et pendant tout le séjour de Shaftesbury en Italie, Coste le tient au courant de la santé et des progrès de son futur pupille qu'il va voir fréquemment. « J'eus l'honneur de voir Milord Ashley à Kensington. Il se portait à merveille[2]. » « Il n'y a pas longtemps que j'ai été voir Milord Ashley. Comme j'ai passé tout l'été à Oates[3], je n'avais rien su de l'accident qui était arrivé à sa nourrice. J'eus le plaisir de les voir hors de cet embarras, en apprenant que cet accident était arrivé depuis longtemps. Il n'a rien perdu au change, s'il faut en juger par son visage. Je le trouvai en fort bon point. On m'a dit que depuis il lui est venu deux dents. Je ne perdrai aucune occasion de le visiter le plus souvent que je le pourrai, et je m'estimerai fort heureux si je pouvais jamais lui être bon à quelque chose. M. Collins... qui m'accompagna dans cette visite que je rendis à Milord Ashley... fut charmé de son air[4]. »

Mais ces lettres sont loin d'être remplies des faits et gestes du jeune Ashley, si intéressants que ceux-ci puissent être pour le père. Elles contiennent une nourriture plus substantielle. Ce sont de longues épîtres dans lesquelles Coste et Shaftesbury échangent leurs avis sur Horace, Homère, les questions littéraires du jour. Ces lettres nous apprennent encore la part prise par Coste aux travaux du comte anglais. On sait que c'est lui qui a traduit en français l'*Essai sur l'usage de la raillerie* (Amsterdam, 1710), le deuxième ouvrage de

1. 17 juillet 1711.
2. 16 août 1711.
3. Résidence de la famille Masham.
4. 10 novembre 1711.

Shaftesbury à être traduit en français, puisque l'année précédente avait paru une traduction de la *Lettre sur l'enthousiasme*. Il est probable que Coste entreprit cette tâche à la demande de son protecteur qui, dans son cas comme dans celui de Des Maizeaux que nous avons vu, cherchait à aider pécuniairement son ami, mais Coste mena son œuvre à bien. Voici une lettre du 25 juin 1709 où il est question de cette traduction : « Je ferai tous mes efforts pour avancer l'ouvrage dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. J'ai vu aujourd'hui M. Collins qui m'en a entretenu avec beaucoup de plaisir comme d'une pièce achevée. Il reconnaît que les principes de Hobbes y sont solidement réfutés et il admire la beauté du style et la délicatesse des pensées qui y brillent, dit-il, d'un bout à l'autre. Il croit que peu de gens sont capables d'en pénétrer toutes les vues, et surtout que les réflexions sont si fort dépendantes de certaines circonstances de temps et de lieu qu'hors de l'Angleterre on aura de la peine à en bien pénétrer le sens. Plus je lis cette pièce, plus je suis convaincu de la vérité de cette observation. Je tâcherai de suppléer à cela dans un petit discours préliminaire. Mais quoi que vous disiez Milord je crains toujours de faire plus de mal que de bien et « humano capiti cervicem pictor equinam jungere ». Si quelques coups de pinceau peuvent corriger la peinture et faire que tout paraisse d'une pièce, j'espère, Milord, que vous ne me refuserez pas ce secours[1]. »

Il aidait aussi son protecteur dans son travail matériel, et lorsque, en 1711, parut une édition complète des *Characteristicks*, Coste s'occupa de la préparation de l'index et de la revision des épreuves[2]. Au cours de ses voyages à travers l'Angleterre ou la Hollande, il ne manquait pas de tenir son correspondant au courant des gens qu'il avait rencontrés, et de ce qu'ils lui avaient dit des *Characteristicks*[3]. C'est encore

1. Record Office, Shaftesbury papers.

2. Almanach 1711, 2nd June. « Last of Index (in *Characteristicks*) and of the Errata went this day. M. Coste in town... to finish it » (Record Office, Shaftesbury papers).

3. 1er mai 1712. « Pour vous dire maintenant un mot de Cambridge... Un mathématicien aveugle m'a fait connaître qu'il faisait un cas tout particulier des *Characteristicks* et ce qui est assez singulier principalement de l'Essai sur la Raillerie » (Record Office, Shaftesbury papers).

Coste qui le premier annonce à Shaftesbury que Leclerc vient de consacrer un article de sa *Bibliothèque choisie* à ses œuvres. C'est le long article qui parut en 1711 après la publication du volume, et Coste en donne un copieux extrait de cinq pages. Et pour montrer au public anglais dans quelle estime on tenait à l'étranger son correspondant, il fait traduire et éditer l'article de Leclerc en anglais[1]. C'est encore dans la même lettre que Coste suggère une correction nécessaire : « Je ne ferai pas de difficulté de vous marquer un endroit des *Mélanges* qui paraît obscur à certaines gens. C'est à la page 235 où vous dites que la politique barbare des Mahométans les a engagés à détruire *all other authors' writings*. Si vous entendez par là qu'ils n'ont que l'Alcoran pour tout livre, ils assurent que les Perses et les Turcs ont des livres arabes sur toutes sortes de sujets... Si vous avez voulu dire simplement qu'ils négligent la littérature grecque et latine, il est certain qu'ils ne connaissent que la langue de leur pays. Je vous prie de me faire savoir votre sentiment sur tout cela ; et si vous jugez à propos de faire quelques changements dans le paragraphe. Le livre se vend si bien qu'on en fera sans doute une nouvelle édition en peu de temps. »

Jamais Shaftesbury n'eut ami plus soucieux de sa gloire que son protégé français. Il ne l'ignorait pas d'ailleurs et lorsque dans sa retraite napolitaine il composa en français son ouvrage d'esthétique intitulé *Jugement d'Hercule*, c'est Coste qu'il chargea d'en corriger les erreurs et d'en surveiller l'impression. La lettre qu'il lui écrivit à cette occasion est en français, la seule que Shaftesbury ait écrite à Coste en cette langue ; puisqu'elle est inédite[2], on nous permettra de la citer en entier :

Voyez, je vous prie, quelle extravagance ! Je vous écris en français. Moi qui de ma vie n'ai jamais rien écrit en cette langue que deux ou trois petites lettres par votre assistance[3].

Outre cela, voici un traité encore en français ! Mais ayez patience un moment et je vous expliquerai ces mystères.

1. 10 novembre 1711.

2. 29 mars 1712. Record Office, Shaftesbury papers.

3. Il existe au Record Office deux carnets de lettres d'amitié, écrites en français à divers correspondants par Shaftesbury au cours de ses voyages à travers la France, lorsqu'il allait à Naples.

Vous savez l'état misérable où je suis à l'égard de ma santé; qui m'a fait chercher ce climat, où le seul divertissement que j'aie et toute la conversation ne roule que sur la peinture et les autres arts. J'ai voulu donc employer à quelque chose un habile peintre qui se trouve ici et qui entend passablement le français, c'est-à-dire à peu près ou un peu mieux que moi. Pour lui expliquer mes pensées sur le sujet que je lui ai donné, il a fallu écrire ce petit mémoire en français de la manière que j'ai pu. Or comme je m'imagine que votre bon ami M. de la Motte pourrait bien avoir ordre d'ouvrir les lettres dans cet intervalle douteux de votre voyage, je n'ai pas voulu qu'il s'imaginât qu'un de vos correspondants eût le goût si dépravé que de se piquer d'écrire quelque chose dans une langue étrangère.

Qu'il sache donc et que vous sachiez qu'en cas que vous ne trouvez pas cette pièce tout à fait mauvaise, je vous serai extrêmement obligé, si vous voulez prendre la peine de la corriger d'un bout à l'autre et de la rendre s'il est possible originelle. Alors, je n'aurai pas honte de la montrer ici à quelques-uns de nos *virtuosi,* ce qui sera peut-être à l'avantage du tableau que je fais peindre actuellement.

Coste fit tout ce dont il était prié. Il retoucha quelques paragraphes de l'ouvrage et confia le manuscrit ainsi corrigé à son ami de la Motte pour le faire paraître dans le *Journal des Savants*. C'est dans ce périodique qu'au mois d'octobre 1712, soit une huitaine de mois après l'envoi du manuscrit par Shaftesbury, parut pour la première fois et en français le *Jugement d'Hercule*. Il devait être publié l'année suivante seulement en anglais et faire partie en 1714 d'une réédition des *Characteristicks*. Tout en avouant son incompétence en ces matières, Coste déclare cependant que les raisonnements de son ami lui paraissent « très curieux et très solides[1] ». Mais il donne l'avis de *virtuosi* de sa connaissance, avis qui concorde avec le sien.

Il n'était pas sans intérêt, semble-t-il, de signaler la part que prit Coste dans cette affaire, unique sans doute dans l'histoire des lettres, celle d'un ouvrage composé directement en français par un auteur anglais et publié en français avant de l'être dans la langue maternelle de l'auteur.

Cette lettre du 21 octobre 1712 est la dernière qu'on retrouve dans les « Shaftesbury papers », signée de Coste. Comme

1. 21 octobre 1712.

on l'a dit plus haut, Shaftesbury devait y répondre le 22 novembre, et c'est sur cette lettre que se clôt la correspondance des deux hommes.

Cette correspondance, plus encore que celle de Des Maizeaux et des autres écrivains dont on vient de parler, constitue un chapitre de l'histoire des relations littéraires franco-britanniques. Le rôle que Shaftesbury voulait faire jouer à Des Maizeaux, que jouèrent Leclerc et Coste, l'un par sa notice des *Characteristicks*, l'autre par sa traduction et son souci constant de répandre l'œuvre et la renommée de son ami autour de lui, ce rôle caractérise bien celui que jouèrent alors bon nombre de réfugiés français. Pour aucun on ne réclamera dans l'histoire des lettres une place de premier plan. Ils étaient des compilateurs, des journalistes doués d'un certain flair pour la nouveauté et pour ce qui était susceptible de plaire. Ils étaient suffisamment dépourvus de personnalité, sinon d'ambition, pour s'effacer et se mettre au service de leurs amis et protecteurs; en faisant leur besogne de traducteurs, en assimilant et francisant les idées anglaises à l'usage des cerveaux français, ils ont contribué à faire connaître en France d'importants mouvements d'idées en Angleterre et à préparer sans aucun doute le grand renouveau philosophique du siècle suivant.

Ennemond Casati.

AUTOUR DE QUELQUES VERS DES « FEUILLES D'AUTOMNE »

VICISSITUDES DE VICTOR HUGO EN RUSSIE

Chaque religion nouvelle doit compter des prosélytes, des apôtres, des martyrs. L' « hugotisme » ne fit pas exception à cette règle : resteront célèbres dans l'histoire littéraire les disciples ardents, les néophytes au gilet rouge qui se jetaient courageusement dans la mêlée « quand d'Hernani sonnait le cor ». Les apôtres — les Vacquerie, les Meurice — ont eu aussi leur part de la gloire du Maître.

Mais qui connaît l'histoire de ces deux hommes qui furent persécutés pour avoir osé chanter un hymne du fondateur de cette religion nouvelle : le romantisme?

Victor Hugo a donc eu ses martyrs.

*
* *

La scène se passe en l'an de grâce 1834, à Saint-Pétersbourg. Le vent a porté bien loin une *feuille d'automne*. Car l'hymne qui fut cause de persécutions contre les deux Russes n'est autre qu'une poésie du fameux recueil, intitulée *A une femme*. « C'est une âme charmante », nous apprend l'épigraphe, empruntée à Diderot.

Un jeune poète russe de vingt-trois ans, Michel Delaru, fut séduit par cette poésie d'Hugo. Il la traduisit en vers et envoya sa traduction à la *Bibliothèque de lecture*, revue périodique dirigée par l'éditeur bien connu Smirdine.

Après les formalités nécessaires, le censeur Nikitenko donna le permis d'imprimer. Le poème parut sous le titre *A une belle*. Il convient de remarquer ici la prudence dont avait fait preuve Michel Delaru. L'épigraphe était supprimée : il eût été fort dangereux de citer Diderot, blâmé officiellement

comme fanatique d'impiété. Plus tard, même en 1858, sous le règne d'Alexandre II, le second traducteur de *A une femme*, le poète Nicolas Guerbel, jugera encore prudent d'omettre l'épigraphe du philosophe athée. Cette précaution nécessaire se révéla d'ailleurs, pour Michel Delaru, parfaitement insuffisante.

Mais avant d'aller plus loin dans le récit de cette édifiante histoire, donnons ici une traduction « au second degré », afin de faire saisir le plus exactement possible les nuances de la version russe :

Si j'étais tzar de tout l'empire terrestre,
Magicienne! Alors je jetterais à tes pieds
Tout, tout ce qui donne le pouvoir à l'idole du peuple :
Le globe impérial, le sceptre, la couronne, le porphyre
Pour un regard, pour un seul regard de toi.
O si j'étais Dieu — par les villages saints
Je jure — je donnerais la fraîcheur des ondes du paradis
Et les foules des anges avec leurs vives chansons,
L'harmonie des mondes et mon pouvoir sur eux
Pour ton unique baiser[1].

(*Bibliothèque de lecture*, 1834, t. VII, p. 131.)

Notons ici que le poète russe n'a pas rendu l'opposition de *vous* et de *tu* qui donne une expression, un charme particuliers à la poésie originale. Pour quelle raison Delaru a-t-il négligé cette nuance? Il est bien plus probable que cette trahison de traduction est imputable au besoin de la rime. En effet, Michel Delaru fait rimer dans la première strophe le vocable russe qui exprime le *toi*. Cette faute de goût, si nous osons le dire, paraît d'autant plus étonnante que Delaru s'était

1. Le texte original, on s'en souvient, disait ceci :

« Enfant! si j'étais roi, je donnerais l'empire,
Et mon char, et mon sceptre, et mon peuple à genoux,
Et ma couronne d'or, et mes bains de porphyre,
Et mes flottes, à qui la mer ne peut suffire,
Pour un regard de vous!

Si j'étais Dieu, la terre et l'air avec les ondes,
Les anges, les démons courbés devant ma loi,
Et le profond chaos aux entrailles fécondes,
L'éternité, l'espace, et les cieux, et les mondes,
Pour un baiser de toi! »

toujours réclamé de Pouchkine : or, Pouchkine avait lui-même employé ce procédé d'après les enseignements de Voltaire[1] dont il était un admirateur enthousiaste[2].

Faute bien légère, malgré tout, auprès de celle qui devait justifier des représailles pour atteinte à la sécurité de l'État et aux principes sacrés de l'orthodoxie religieuse.

Dès que la poésie d'Hugo parut dans la *Bibliothèque de lecture*, elle fut mise sous les yeux du métropolite Séraphyn par un certain André Mouraviev, réactionnaire outré, doublé d'un fanatique[3].

Le métropolite Séraphyn s'était déjà distingué par le zèle qu'il mettait au service de l'extrême réaction cléricale. Dès 1821, lors de sa nomination à Saint-Pétersbourg, il prit part active à la lutte contre le prince Galitzine et sa *Société biblique*. Quelques années plus tard, guidé par les mêmes sentiments, il travaillait à la disgrâce du prêtre Pavski, précepteur des enfants de Nicolas Ier.

Le 15 décembre 1834, le métropolite sollicita une audience de l'empereur. L'audience fut accordée et, une heure après, le chef de l'église orthodoxe déclamait au puissant autocrate de toutes les Russies les vers de Victor Hugo : « Si j'étais tzar... »

Séraphyn crut indispensable d'attirer l'attention de l'empereur sur les « expressions inconvenantes » que Delaru s'était permis d'employer dans cette poésie pleine de « rêves audacieux d'être tzar et même Dieu » et — conclusion toute naturelle — il supplia le « tzar orthodoxe et tout-puissant » de « sauvegarder l'Église et la foi contre les blasphèmes de la poésie ».

1. *L'Épître des « vous » et des « tu »*.

2. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ce madrigal à la jolie Olénina dans lequel Pouchkine joue avec le *vous* et le *tu* :

« Elle a remplacé, — La langue a dû lui fourcher, — Le vide *vous* par l'intime *tu*, — Et dans l'âme amoureuse — Elle a ranimé tous les rêves de bonheur. »

« En silence je suis debout devant elle. — Mon regard ne peut se détacher d'elle. — Et je lui dis : comme vous êtes charmante — Et je pense : comme je t'aime. »

3. André Mouraviev avait écrit un *Voyage aux Saints Lieux* et une tragédie détestable, *la Tibériade*. Pouchkine disait à propos de cet auteur sifflé sur les planches et ridiculisé partout : « Dieu n'a pas noyé tous les cochons à Tibériade, il en a laissé un à Pétrograd. »

L'empereur, assez indifférent au fond, promit cependant de sévir, et le métropolite se retira satisfait.

Le lendemain Nikitenko, censeur de la *Bibliothèque de lecture*, fut appelé chez le curateur, le prince Dondoukov-Korsakov, qui lui apprit qu'au nom du tzar il était arrêté pour avoir permis d'imprimer la poésie traduite par Delaru.

Nikitenko fut enfermé à la salle de police de la Nouvelle-Amirauté.

Il se produisit alors une manifestation unique dans les annales de Pétersbourg. Bravant la répression impériale, toute une foule d'amis défila à la prison de la Nouvelle-Amirauté pour exprimer à Nikitenko leurs bons sentiments. Huit jours après, c'est-à-dire le jour de Noël, Nikitenko fut libéré. Quelque temps après il pouvait écrire : « J'ai appris quel fut le premier coupable de mon arrestation : André Nikolaievich Mouraviev. Mais sa délation lui profita bien peu. Dans le public le nom de Mouraviev est devenu une insulte... et l'empereur a déjà fait savoir au métropolite qu'il ne lui était guère reconnaissant du bruit qui remplit la capitale depuis une quinzaine de jours. Il est évident que Mouraviev et C^ie^ voulaient tout autre chose. »

Cette délation eut des conséquences autrement graves pour l'infortuné Delaru. Sur l'ordre impérial, le ministre de la Guerre, dans la chancellerie duquel le jeune poète était employé, dut prendre des mesures disciplinaires. Après avoir été blâmé publiquement, le jeune poète dut donner sa démission et sa carrière administrative fut à jamais brisée. Excommunié temporairement tout au moins, Michel Delaru dut quitter la capitale.

En 1837 seulement, et grâce à l'intervention de personnages aussi influents que les frères Kniajevich et Rostovzev, il put obtenir le poste insignifiant d'inspecteur du lycée Richelieu à Odessa. En 1841, Delaru, pour raisons de santé, dut quitter le service et se retira dans son domaine de la région de Kharkov où il mourut en 1868[1].

1. Il n'est pas hors de propos, en quelques lignes, de faire plus amplement connaissance avec les victimes du « pontifex maximus » de toutes les Russies.

Alexandre Vassilievich Nikitenko (1805-1877), fils de serf, naquit serf lui-

*
* *

Nous avons déjà souligné, à propos de l'emprisonnement de Nikitenko, le retentissement de l'affaire Delaru dans l'opinion publique. Et cela est d'autant plus extraordinaire et d'autant plus significatif que la Russie passait alors par une époque de terreur marquée par le grand procès des Décembristes, dans lequel furent impliqués les membres des plus nobles familles de l'empire.

Cette visite à l'incarcéré, démonstration d'une audace alors inouïe, nous indique bien qu'au point de vue politique l'opinion publique s'était rangée du côté de nos « hugotistes ». Au point de vue littéraire, l'admiration ne fut certes pas unanime. Nous possédons à cet égard un témoignage de grande autorité, celui de Pouchkine : il est à noter, d'ailleurs, que Pouchkine n'était pas toujours impartial envers les inculpés dans cette affaire.

Remarquons d'abord que ce fut chez une femme charmante que Pouchkine rencontra pour la première fois Nikitenko : chez M^{me} Annette Kern.

Annette Kern, épouse assez volage d'un général goutteux,

même et ne fut libre qu'en 1827. L'année suivante il entra à l'Université de Pétersbourg et, ses études terminées, s'adonna à l'enseignement. En 1832 il fut nommé professeur adjoint, en 1833 censeur. En 1835 il soutint pour le doctorat en philosophie sa thèse *De la force créatrice en poésie ou du génie poétique*. En 1853 il fut élu membre de l'Académie des sciences.

En sa qualité de censeur, le libéral Nikitenko sut rendre beaucoup de services à la littérature russe et notamment pendant l'élaboration du code pour la censure.

Les œuvres les plus marquantes de Nikitenko sont, sans contredit, ses *Mémoires* et son *Journal* qui nous fournissent de précieux documents sur l'instruction publique en Russie et sur la vie sociale de 1820 à 1870. Un demi-siècle d'histoire...

Quant à Michel Danilovich Delaru — de la pléiade de Pouchkine — il fit comme celui-ci ses études au fameux lycée aristocratique de Tzarskoïe Sélo. C'est sans doute cette circonstance qui favorisa ses relations avec le baron Delvigue, ami de Pouchkine. Il fit d'abord paraître dans la *Gazette littéraire* de Delvigue quelques pièces de vers. En 1835 il édita, sous le titre d'*Essais poétiques*, un recueil de poésies originales et ses traductions. En 1839 il fit imprimer à Odessa sa traduction de la *Chanson de l'armée d'Igor*.

Quoique Delaru possédât bien l'art de la versification, il ne se distinguait point par l'originalité. La plupart de ses poésies sont des imitations de Pouchkine, de Delvigue et de Joukovski.

avait jadis inspiré à Pouchkine, alors exilé dans un village perdu, une passion dont la flamme a passé dans des vers immortels.

Puis, après l'exil, la séparation. Les années passèrent. Et Pouchkine retrouva à Pétersbourg celle qui lui était apparue jadis « comme le génie de la pure beauté ». Une liaison s'établit, mais brève et pure affaire de sens :

La courtisane de Babylone... L'idiote s'est mis dans la tête de traduire Sand. Si la traduction est aussi exacte qu'elle est elle-même le fidèle portrait de M^me Sand, je ne doute pas du succès.

C'est en ces termes que Pouchkine parlait de celle qui avait été pour lui « sa divinité, son inspiration, sa vie, ses larmes et son amour ».

Mais Nikitenko voyait toujours en elle l'inspiratrice du grand poète. Celui-ci remarqua-t-il la régularité des visites du jeune professeur chez la belle Annette Kern? En conçut-il quelque dépit? Cela est fort possible. D'autre part il s'agit de remarquer qu'en sa double qualité de journaliste et de poète, Pouchkine avait toujours des démêlés avec la censure en la personne de Nikitenko. Et toutes ces circonstances peuvent expliquer sinon justifier l'animosité de Pouchkine contre celui qui restait malgré tout son admirateur. « Mulet Nikitenko » l'appela-t-il un jour de mauvaise humeur...

Quant à Delaru, il fut présenté à Pouckine quand celui-ci, à son retour d'exil, vint visiter son cher lycée de Tzarskoïe-Sélo. D'assez bonnes relations personnelles s'établirent entre Pouchkine et Delaru grâce à l'intermédiaire d'un ami commun, le baron Delvigue[1].

Mais Pouchkine ne prisait guère le talent poétique de Delaru. Il comparait son style à celui d'un versificateur dont la façon maniérée présente à la fois trop de monotonie et de correction. « En lui je ne vois guère de force créatrice, mais

1. On nous rapporte l'anecdote suivante : « Pouchkine écrivit un jour à sa femme une lettre dans laquelle il la mettait en garde contre les insistances pressantes de Nicolas I^er, « amoureux comme un petit enseigne ». La lettre fut interceptée et le comte Benkendorf, chef des gendarmes, rédigea un grave rapport à ce sujet. Delaru, alors fonctionnaire, égara intentionnellement le rapport en question. Le comte Benkendorf, grand coureur de guilledou et toujours fort distrait, oublia cette affaire. A cette occasion, ce fut encore le rat qui rendit un service au lion (si l'on peut dire...). »

seulement beaucoup d'art. » Et, caractéristique probante, Pouchkine ne coupa que les premières pages de l'exemplaire des *Essais poétiques* que Delaru lui avait offert avec une dédicace flatteuse...

Arrivons au troisième inculpé : Victor Hugo lui-même, et disons quelques mots de ses relations spirituelles avec Pouchkine.

Pouchkine n'aimait guère Hugo. Il estimait que celui-ci se donnait trop d'importance. Comme Stendhal, il trouvait *les Orientales* brillantes, mais froides[1]. Comme Stendhal aussi, il préférait, et de beaucoup, à Hugo, Alfred de Musset, son poète favori. Il allait même jusqu'à préférer à Hugo ce pauvre Joseph Delorme : bizarrerie de goût partagée d'ailleurs, en somme, par Adèle Hugo, la femme du poète.

Pouchkine reprochait aussi à Hugo ses éternels contrastes de l'ombre avec la lumière.

Ces critiques nous sont rapportées par la spirituelle Smirnova, Française d'origine[2], amie de Pouchkine et demoiselle d'honneur de Leurs Majestés les Impératrices de Russie. Elle avait été surnommée « Doña Sol » par les beaux esprits qui se réunissaient dans sa petite chambre du palais.

Sol est la traduction russe du mot *Sel :*

Un grain de sel de cette mer
D'où jaillit, nue et provocante,
L'âcre Vénus du gouffre amer.

Ainsi se justifiait ce surnom, car « Notre-Dame du bon secours de la littérature russe en détresse » (comme l'appelait volontiers Pouchkine) joignait un esprit fin et cultivé aux attraits de sa beauté brune. A ce propos, il est intéressant de remarquer que la censure impériale russe avait autorisé, dès 1830, la représentation d'*Hernani* traduit par Rotchev, alors que la censure était particulièrement sévère pour toutes les œuvres étrangères.

1. Cf. Pouchkine, *De la convenance dans la littérature;* P. Hazard, *la Vie de Stendhal.* Paris, 1928.

2. Elle était la fille unique d'un ancien capitaine de vaisseau, Joseph de Rosset, émigré français établi à Odessa. Cf. F. Baldensperger, *le Mouvement des idées dans l'émigration française.* Paris, 1924, t. II, p. 310.

Car, si la mise à l'index de *Guillaume Tell*, du *Mariage de Figaro* et de *Lorenzaccio* peut à la rigueur se justifier, l'interdiction jetée sur *la Nuit vénitienne*, *l'Ane et le Ruisseau*, *On ne badine pas avec l'amour*, *Il ne faut jurer de rien*, ne peut que nous déconcerter.

Quels mobiles dictèrent à la censure l'autorisation d'*Hernani*? Cette pièce était-elle moins subversive (si subversion il y a) que les pièces précitées? Il serait plutôt à croire que la censure russe, suivant en cela la censure du Théâtre-Français, estimait « bon que le public voie jusqu'à quel point d'égarement peut aller l'esprit humain affranchi de toute règle et de toute bienséance ». Quoi qu'il en soit, Rotchev ne profita pas de l'autorisation. La pièce ne fut pas représentée.

La première représentation d'*Hernani* n'eut lieu qu'en 1857, au profit du célèbre tragédien russe Basile Karatyguine. Napoléon III venait de vaincre la Russie dans la guerre de Crimée : l'hommage rendu à l'implacable ennemi de *Napoléon le Petit* était en quelque sorte, dans ces circonstances, un outrage fait au vainqueur.

Cependant il nous faut remarquer que ce ne fut pas là une représentation intégrale. Le texte, traduit cette fois par Karatyguine lui-même, avait été notablement tronqué. Le titre avait laissé place au sous-titre : « L'honneur castillan ».

Afin d'imaginer de quelle façon fut accueilli à Pétersbourg le drame qui avait déchaîné la fameuse bataille du 25 février 1830 dans la maison de Molière, il nous faut bien remarquer qu'en Russie la lutte entre romantiques et classiques ne pouvait atteindre l'intensité qu'elle avait eue en France.

Le classicisme n'avait pas produit en Russie de représentants notoires : la nouvelle école, à la tête de laquelle se trouvait Pouchkine, n'eut pas à vaincre une bien grande résistance. La réaction contre les lois et la logique classiques fut donc modérée. On comprend alors que l'exaltation, l'extravagance des romantiques français parussent intempestives même aux romantiques russes.

Et, de la part du classique Nicolas Nadezdin[1], comme de la

1. Nicolas Ivanovich Nadezdin, fils d'un curé de campagne, se distingua, dans les rangs de l'école classique, par son opuscule qui traitait *De origine, natura et fatis poëseos, quae Romantica audit* (*Dissertatio historico-critico-elenc-*

part de Pouchkine, les critiques pleuvaient sur « Hugo et ses adeptes amants de la nature qui promènent le vers alexandrin sans césure ».

tica. Mosquae, 1830). Nous en citerons le passage concernant Victor Hugo (*Préface de Cromwell*) : « Hanc forsan nimis longam seriem variarium opinionum terminare denique fas nobis indicamus per unam, quae inter rara et singularia, quibus nostrum portentorum fertile aevum scatet, rarissimum et singularissimum quiddam exhibet. Est quidem haec opinio famosi Galli poëtae Victoris Hugonis, qui, pro suis poëmatibus suam propriam artem poëticam excogitaturus[a], quaestionem de discrimine inter poësiam Classicam et Romanticam agitavit nodumque Gordianum brevi expedire voluit. Ex sententia eius Musa antiquior scrutabatur vultum universi non nisi ex uno prospectu determinato, respuendo inclementer omnia, in quibus nullam consensionem cum certo pulchritudinis typo reperiebat. E contrario, Musa recentiorum temporum contemplatur res intuitu magis alto magisque largo. Sensit quidem illa in sphaera universi non omnia esse pulchra, si ad amissum sensus humani examinentur, verum faedum iuxta pulchrum, difforme prope gratiosum, ridiculum aversa parte sublimis, malum cum bono, umbram cum luce coëxistere... (Ingenium poëticum) natura scilicet fideliter aemulum in creationibus suis umbram cum luce, foedum cum pulchro, ridiculum cum sublimi miscuit. Typus itaque poëseos mundi renati est ridiculum (grotesque); formaque eius originaria est comœdia. Hoc portentosum paradoxum, quod, ne interpolationis accusemur, ad verbum hic tradidimus, certe dignum est Cantore, qui Vespertillionem et Nocturnam Suppressionem (cauchemar)[b] cum enthusiasmo ardenti lyra sonora celebravit, probabiliter eum ad finem, ut nomen famosum Poëtae Romantici iure optimo obtinuerit. »

Pouchkine, quoiqu'il ne prisât pas particulièrement la manière de Victor Hugo, répondit à Nadezdin par l'épigramme suivante :

« Un gamin consacra un hymne à Phébus — Il a bonne volonté, mais peu de cervelle — Et quel âge a-t-il, dites-moi. — Quinze ans ? Seulement ? Holà, des verges ! — Puis un séminariste apporta — Un cahier de dissertations de laquais. — Et Horace en se mordant les lèvres — Lut à Phébus à haute voix la première feuille. — La tête lourde comme s'il avait mordu dans une pomme épineuse — Phébus furieux l'interrompit — Et ordonna sur le champ — De bâtonner cet imbécile adulte. »

Par contre Victor Hugo eut en Russie, comme ailleurs, des admirateurs passionnés. Témoin ces vers d'une poétesse russe, comtesse Rastopchina, dédiés en 1836.

A Victor Hugo non élu par l'Académie française.

« Ils ne t'ont pas élu ! Leurs voix t'ont rejeté !
Mais n'en aimant que mieux ton front persécuté
La gloire le ceignit de couronnes plus vertes...
... Au lieu des ennemis qui t'ôtent leurs suffrages,
De ces seize vieillards plus entêtés que sages,
De ce parti haineux, poète, écoute, vois,

a. Vide : « Praefatio ad Cromwellium Drama Victoris Hugonis. Par. 1828. » — *b.* Vide, *Odes et ballades de Victor Hugo*, t. III : « Victoris Hugonis opera probant ei ingenium haud deesse, verum gustus sanioris freno quam maxime egere. Qui leget, ipse videbit. »

Pouchkine se plaisait aussi à ridiculiser les effusions sentimentales d'Olympio; témoin ces réflexions notées dans son journal à la date du 22 décembre 1834 :

Le censeur Nikitenko est à la salle de police et voici pour quelle raison : Delaru avait imprimé dans « la Bibliothèque » de Smirdine une traduction d'une ode de V. Hugo où se trouve cette pensée si profonde : « Si j'étais Dieu, j'aurais donné mon paradis et mes anges pour le baiser de Milène ou de Chloé. » Le métropolite qui a du temps libre pour lire nos fantaisies s'est plaint à l'Empereur en le priant de défendre l'orthodoxie contre les attaques de Delaru et de Smirdine. D'où l'orage. Krylov dit fort bien :

« Mon ami, si tu étais Dieu
Tu ne pourrais pas dire pareille bêtise. »

C'est la même chose — m'objecta-t-il — que si j'avais écrit : « Si j'étais archevêque j'irais en grand pontificat danser le quadrille français. »

Et tout cela c'est par la faute de Fédor Glynka. Après son psaume cavalier où il fit parler à Dieu le langage de Denis Davidov, le censeur crut qu'Il avait jeté son bonnet par dessus les moulins. Le psaume de Glynka fait bien rire.

Si nous sentons percer une certaine animosité à l'égard du métropolite « qui a le temps libre pour lire des fantaisies », n'oublions pas que Pouchkine eut, à maintes reprises des démêlés avec Philarète, le métropolite de Moscou[1], et avec le prédécesseur de Séraphyn, « un vantard éhonté qui envoya certain jour des pommes à une belle pour lui faire croire qu'elle avait à faire à Priape, dieu des jardins, et qui chante les messes à la beauté céleste » de cette nymphe de la Néva.

C'est l'univers entier qui te jette sa voix...
... La gloire, ta vassale, artiste, livre à toi
Trois domaines sans fin et trois sceptres de roi :
Les chants au vol suprême ouvrant leurs plumes d'aigle;
Les récits enchantés et brisant freins et règles;
Le drame sous ta main comme un géant grandi,
O colosse du schisme! hérétique hardi! »

Cf. *les Poètes russes traduits en vers français par le prince Elim Mestscherski*, t. II. Paris, 1846.

1. Philarète fut l'âme du parti réactionnaire et clérical. Ajoutons que sous son nom laïque, Vasili Drosdov, il publia quelques poésies non dénuées de talent. Voir, sur sa « joute poétique » avec Pouchkine, Legras, *la Littérature en Russie*. Paris, 1929, p. 65.

Malgré cette animosité, Pouchkine ne manque pas de partager sur le poème poursuivi l'opinion de Krylov[1].

Afin d'expliciter la critique de Pouchkine, disons quelques mots de Denis Davidov et de Glynka.

Denis Davidov n'est autre que le célèbre partisan russe dont Tolstoï nous a laissé un portrait saisissant : Denissov dans *la Guerre et la Paix*.

Davidov était également poète à ses heures. Mais le poète gardait en lui les qualités du soldat : la précision, le goût de la clarté, la brutalité, la crudité de langage.

Quand un éditeur voulut expurger, pour les faire paraître, les œuvres de Davidov, Pouchkine offusqué s'écria : « De quoi se mêle-t-il ? C'est comme si un eunuque voulait donner des leçons à Potemkin[2]. »

De Glynka, au contraire, on peut dire que sa poésie se caractérise par une douceur toute mystique. Le contraste fut d'autant plus grand quand, dérogeant tout à coup, il prêta le langage suivant au tout-puissant Adonaï :

> Brille, mon épée ! joue, mon épée !
> Vole, détruis comme un serpent ailé !
> Banquette, promène-toi dans l'espace libre des batailles,
> Mets leurs boucliers en poussière ! Mets leurs cuirasses en mor-
> [ceaux, etc...

Pouchkine, qui surnommait son ami Glynka « la bête à bon Dieu », ne pouvait que se réjouir d'une telle incartade.

*
* *

Mais, à travers tant de digressions, revenons à Victor Hugo si durement traité par Pouchkine. Et revenons à lui, pour « digresser » une dernière fois.

Le 17 juillet 1851, Victor Hugo prononçait à la tribune de l'Assemblée législative son fameux discours sur la revision de

1. Le célèbre fabuliste avait formulé son jugement épigrammatique sur l'exemplaire de la *Bibliothèque de lecture*, appartenant au père de la jolie Olénina dont Pouchkine nous a gardé le nom. Cet exemplaire de la *Bibliothèque de lecture* se trouve aux Archives centrales de Léningrad.

2. Le favori de Catherine II qui a su fixer la trop changeante et insatiable impératrice.

la constitution. Parmi les interrupteurs de la droite se distingua par sa violence M. de Heeckeren.

Or, fait inconnu à Victor Hugo, M. de Heeckeren n'est autre que le meutrier de Pouchkine[1].

Victor Hugo devait écrire après cette séance mouvementée ces beaux vers pleins d'indignation et de mépris[2] :

> ... Quand l'austère penseur...
> Vient, au milieu de vous, dire la vérité...
> Éclatez, répandez cris, injures, furie,
> Ruez-vous sur son nom comme sur un butin!
> Vous n'obtiendrez de lui qu'un sourire hautain
> Et pas même un regard! — car cette âme sereine
> Méprisant vostre estime, estime votre haine[3].

1. C'est après avoir essayé de séduire la femme de Pouchkine que Georges d'Anthès de Heeckeren tua, au cours d'un duel, le grand poète russe. Ainsi mourut, en 1837, à l'âge de trente-sept ans, l'auteur de *Boris Godounov*. Quant à Heeckeren, il fut exilé de Russie. Il y revint au commencement de 1852, chargé par le prince-président d'une mission spéciale auprès de l'empereur de Russie.

2. *Les Châtiments*, l. IV (VI).

3. On pourrait rapprocher de cette apostrophe la réplique que s'attira, de la part du prince Jérôme Napoléon, le même M. de Heeckeren. C'était alors en 1861. De Heeckeren, « sénateur de l'Empire à 30,000 francs par an », suivant l'expression ironique d'Hugo, attaqua avec la dernière véhémence, devant la seconde Chambre, la cause nationale italienne, Garibaldi et Victor-Emmanuel, « il re galantuomo ».

« Il est des outrages, dit le prince impérial, qui honorent ceux qui en sont l'objet et des violences de langage qui ne font tort qu'à ceux qui les emploient. Je les constate sans y répondre. Je laisserai le soin de relever les outrages que vous adressez à Victor-Emmanuel, à l'opinion publique libérale et juste de toute l'Europe, aux patriotes de France et d'Italie et à ces deux cent mille soldats avec leurs illustres chefs et l'Empereur en tête, qui ont fait la glorieuse campagne d'Italie. Ils sauront défendre Victor-Emmanuel des insultes dont il a été l'objet. »

C'est à son retour de la Russie que Heeckeren entra au Sénat en vertu d'un : « Décret portant nomination de sénateurs. N 3916, du 27 mars 1852. Louis-Napoléon, Président de la République française,

« Décrète :

« Sont nommés sénateurs :

« M. le duc de Mortemart; M. le général Petit; Mgr l'archevêque de Paris; M. le général Pyat; M. Bineau, ministre des finances; M. le marquis de Brançois; M. le baron de Heeckeren.

« Fait au Palais des Tuileries, le 27 mars 1852.

« *Signé :* Louis NAPOLÉON.

« Par le Président, le ministre d'État,

« *Signé :* X. DE CASABIANCA. »

Cf. *Bulletin des lois de la République française*, X^e^ série, t. IX, p. 919-920.

Et, tandis que Nicolas I[er] recevait avec honneurs l'envoyé de Louis-Napoléon Bonaparte — meurtrier de Pouchkine et offenseur de Hugo — Delaru vieillissant et oublié au fond de sa province eut, peut-être, la consolation de savoir gravé à jamais au front de l'assassin de Pouchkine le trait vengeur de Victor Hugo :

> Ces hommes qui mourront, foule abjecte et grossière,
> Sont de la boue avant d'être de la poussière.

* * *

Quant au poème incriminé, sa destinée fait honneur à son malheureux traducteur. Il devint bientôt populaire en Russie, grâce surtout au revêtement musical dont il s'orna : la musique de François Liszt, du prince Pierre de Monténégro, de S. Grosgoff et de César Cui le mit en vogue, pour longtemps, dans tous les milieux.

Grégoire Morgulis.

REMARQUES SUR LES TYPES POPULAIRES

CRÉÉS PAR

LA LITTÉRATURE COMIQUE AMÉRICAINE

Si l'on prend le mot « littérature » dans son acception la plus large, englobant les périodiques quotidiens, on trouve qu'elle a enfanté, pour ainsi dire, dans tous les pays des types populaires d'importance et de durée variables. L'examen le plus superficiel de la matière montre que ces types se divisent naturellement en deux grandes classes : les créations satiriques impérissables des auteurs classiques et les productions infiniment plus rudes, plus ou moins éphémères, de la presse comique contemporaine. C'est dans la première catégorie que sont les types tels que le Dandin de Rabelais, l'Harpagon de Molière, le Don Quichotte de Cervantes, le Pasquin de la comédie italienne, le Prud'homme d'Henri Monnier, et aussi les personnifications des diverses nations, comme John Bull, Jacques Bonhomme, Oncle Sam, l'Allemand Michel.

Ce n'est pas de cette classe que nous nous occuperons ici, mais bien de la seconde qu'on connaît beaucoup moins bien, en dépit du fait que sa popularité, qui n'est pas toujours de très bon aloi, est considérable parmi les masses, plus considérable même que celle de l'autre groupe. Et nous avons fait porter notre étude sur les créations américaines, parce que c'est aux États-Unis que les types en question ont atteint leur plus grand développement. Il y a plus, ils ont envahi d'autres contrées : le Canada, et même un peu le reste de l'Empire britannique.

*
* *

Voici la première question qui se présente à l'esprit : quelle est la raison de cette prédominance du type comique améri-

cain? D'une manière générale, on peut répondre que c'est là avant tout une affaire de tempérament national. Les différences considérables qu'on relève en l'espèce entre les États-Unis et les autres nations sont fonction des différences entre les caractères idiosyncrasiques des divers peuples. En France, les rares types comiques populaires issus des périodiques rentrent généralement dans le domaine de la politique. Prenons par exemple Mayeux : le fameux bossu a été enfanté par la Révolution de 1830; c'est la personnification du bourgeois de l'époque, garde national poncif, ayant constamment à la bouche les mots de citoyen, charte, juste-milieu, etc. Il saute aux yeux que ces caractères politico-satiriques n'ont de valeur que par leur actualité : dans le cas particulier, Mayeux devint archaïque dès la chute du régime de Louis-Philippe. Ces types, donc, ne sont guère moins éphémères que les caricatures de personnages politiques donnés.

Aux États-Unis, les productions régulières des *comic papers* dépeignent des couches sociales étrangères à la politique, des travers *permanents :* par conséquent leur actualité persiste. Les sujets, du reste, sont de nature à plaire au gros public : le nouveau riche, les nouveaux mariés, l'enfant terrible, l'homme d'affaires israélite, l'amoureux transi, l'Allemand-Américain, la pension de famille d'ordre inférieur, la vie de bureau, la jeune fille ultra-moderne, etc. A ceux-là s'ajoute un groupe de grotesques extrêmement populaires (*The Katzenjammer Kids*, *Happy Hooligan*, *Mutt and Jeff*, *Barney Google* et son cheval *Spark Plug*, *Boob McNutt*, la mule *Maud*, etc.). Il est à remarquer, en passant, que, toutes choses égales d'ailleurs, ni l'une ni l'autre de ces catégories de sujets n'aurait pu, en dehors des États-Unis, atteindre le degré de vitalité qu'elles possèdent en Amérique. Il y a évidemment en elles quelque chose qui n'a pas de prise sur la mentalité latine, germanique ou slave. Il n'est qu'un cas, à notre connaissance, où l'on puisse relever en France une vague analogie avec les créations susmentionnées : c'est celui du « General Boum » sous le second Empire; la popularité, extrêmement éphémère du reste, de ce personnage de l'opérette *la Grande-duchesse de Gerolstein*, fut assez grande pour que l'on fabriquât de petites statuettes représentant ce type de mili-

taire de principauté minuscule, et se vendant comme presse-papiers ou bougeoir — un curieux précurseur d'un usage aujourd'hui assez répandu en Amérique, précisément en ce qui concerne certains types ultra-populaires.

Si la mentalité américaine explique en grande partie l'étonnant développement des types comiques de la littérature périodique aux États-Unis, il existe cependant une autre raison sérieuse : c'est la manière dont ces types sont présentés au public, une fois qu'ils ont été imaginés par le caricaturiste. Toutes les créations de ce genre sont publiées comme des sortes de feuilletons, soit dans les suppléments illustrés dominicaux des grands journaux, soit même chaque jour dans des quotidiens d'ordres divers. Par suite de l'organisation des syndicats de presse, possédant des feuilles sur différents points du territoire, les séries en question paraissent à la fois à New York, Chicago, Denver, San Francisco, etc.; en conséquence, au lieu de n'atteindre que les lecteurs d'une région donnée, elles sont vues un peu partout, de la frontière du Canada à celle du Mexique, et de l'Atlantique au Pacifique. Les éditeurs ont un flair très sûr en l'espèce : lorsqu'une série est acceptée par la rédaction, elle « marche » pour longtemps. Plusieurs d'entre elles paraissent régulièrement depuis dix, quinze ou vingt ans; *The Katzenjammer Kids* sont probablement plus âgés encore. De simples multiplications montrent combien de fois un de ces sujets est mis sous les yeux des lecteurs : un « comic » du dimanche paraît cinquante-deux fois par an, soit 520 fois en dix ans, et 1,040 fois en vingt ans. Avec un chiffre de tirage de 300,000, étant donné qu'un numéro est vu en moyenne par cinq personnes, ce sont donc 1,500,000 individus qui retrouvent *le même type* chaque semaine. Si *le même sujet* est publié par un syndicat dans dix périodiques dominicaux, il est vu par quinze millions de lecteurs. Quand la série dure des années, c'est un véritable martelage qui s'opère sur l'esprit d'une multitude de personnes, d'autant plus que parfois d'autres épisodes de cette série dominicale sont présentés journellement dans une édition quotidienne. Dans ces conditions, on peut se demander si la création d'un type populaire n'est pas en quelque sorte la carte forcée. Peut-être ceci est-il un peu vrai dans le cas des

comiques *grotesques*, qui ne représentent pas une classe ou catégorie spéciale de la société, ne plaisantent aucun travers déterminé, mais semblent le produit d'une imagination déréglée, quasi maladive, ainsi que nous le verrons plus loin. Quoi qu'il en soit, il est fort probable que ce « martelage » dont nous venons de parler est d'autant plus efficace qu'il opère sur une mentalité préparée à recevoir la suggestion que présente la série comique.

Il faut d'ailleurs reconnaître que les séries sont offertes au public avec beaucoup d'art. La variété ne fait jamais défaut, et l'intérêt du lecteur — américain, s'entend! — est tenu en éveil par l'épisode se déroulant un peu à la manière des images d'Épinal dans une suite de petits tableaux, généralement douze, parfois six, ou seulement quatre dans les quoditiens. L'auteur pousse toujours très loin le soin d'éviter la monotonie. C'est ainsi que les épisodes divers se présentent d'ordinaire dans des cadres appropriés aux saisons : on y retrouve l'influence des fêtes comme Noël, Pâques, l'anniversaire de Washington, ou celle des vacances et de la rentrée — et ainsi de suite. Le dessinateur va même jusqu'à faire varier avec la mode les toilettes de ses personnages : par exemple, si l'on feuillette la fameuse collection de la série *Bringing up Father* (l'Éducation de Papa), laquelle continue depuis plus de quinze ans, on peut suivre sur l'héroïne, Maggie, les transformations des costumes féminins.

* * *

L'origine du type populaire comique aux États-Unis remonte à environ trente-cinq ans. Le premier de ces types fut le *Yellow Kid* (le Gosse jaune), un nourrisson d'une laideur repoussante, affublé d'une robe jaune. Du jour au lendemain, cette vilaine création devint célèbre; on la copia dans des mascarades, on en fit des poupées, des bibelots. En peu de temps, d'ailleurs, le marmot jaune tomba dans l'oubli; mais il avait frayé le chemin. Le *Yellow Kid* fut suivi immédiatement d'autres séries, mais il s'écoula des années avant qu'un type acquît la popularité de cette production grotesque. M. MacManus, qui jouit aujourd'hui en Amérique d'une véri-

table renommée en la matière, fut le premier à établir la série comique des périodiques sur une base solide. Ses *Newly Weds* (les Nouveaux Mariés) et leur insupportable baby obtinrent un énorme succès, qui dura des années. On raconte qu'à un certain moment l'auteur soumit à une sorte de plébiscite des lecteurs la question de savoir si la série devait prendre fin : la réponse, dans le sens négatif, fut presque unanime. Plus tard, lorsque le caricaturiste, seul fatigué de sa création, la supprima d'office, il la remplaça par ce remarquable *Bringing up Father*, dont la vogue est sans précédent aux États-Unis et qui, aux yeux de l'observateur étranger, personnifie en quelque sorte l'humour américain de nos jours.

A l'heure actuelle, on compte environ une trentaine de « comics » permanents ayant atteint une véritable popularité — c'est-à-dire ayant acquis droit de cité dans la littérature du pays. Ici, prévenons une objection possible : on dira peut-être, en se basant sur ce qui a lieu pour les séries comiques anglaises entrevues dans *The Daily Mirror* ou les nombreuses feuilles à deux pence, aux noms caractéristiques de *Bo-Peep*, *Film Fun*, *Crackers*, etc., on dira : la popularité de ce que vous appelez les types populaires créés par les périodiques n'existe-t-elle pas presque exclusivement chez l'élément très jeune de la population ? La réponse est facile : non, tel n'est pas le cas, sans quoi cette popularité serait négligeable, et sa monographie serait déplacée dans ces colonnes. Tout d'abord, les « comics » *anglais* en série, autres que ceux qu'on tente d'importer d'Amérique, sont pour ainsi dire destinés d'une façon exclusive aux enfants. La plus répandue de ces séries, *Pip*, *Squeak and Wilfred*, a pour personnages des pingouins, et les épisodes sont incontestablement enfantins. D'ailleurs, au lieu de se trouver, ainsi qu'aux États-Unis, dans le corps d'un grand journal, ces productions sont d'ordinaire présentées dans de petits périodiques spéciaux, à format réduit, et qui restent par conséquent dans le domaine de la jeunesse ou même de l'enfance. Ces publications n'ont jamais réussi, du reste, à créer des types populaires, même parmi leurs jeunes lecteurs[1]. Leurs méthodes sont différentes de celle

1. A noter, toutefois, en France, la tentative faite par *le Dimanche illustré*,

des caricaturistes américains : souvent elles cherchent, non à créer des personnages, mais à en utiliser qui sont déjà connus de la jeunesse; elles prennent, par exemple, une étoile du cinéma comme Harold Lloyd, Jackie Coogan ou Charlot, et les mettent en scène toutes les semaines, dans des aventures variées, en compagnie de bambins. Ces productions n'intéressent point les adultes, parce que vraiment trop puériles. Il est toutefois une série anglaise analogue à celles d'Amérique : c'est *The Pater*, un père de famille ridicule, que l'on voit dans *The Daily Mirror;* mais cette pâle imitation des vigoureuses, brillantes créations d'outre-mer ne semble pas appelée à enfanter un type, même d'une durée éphémère. En réalité, les deux grandes différences entre les séries comiques anglaises et les américaines sont que, d'abord, un grand nombre de ces dernières s'adressent aux adultes, et qu'ensuite, si les anglaises, dans leur ensemble, sont et restent enfantines, *même celles des américaines qui paraissent avoir été imaginées pour les enfants* jouissent d'une forte popularité parmi les adultes. Ce dernier phénomène psychologique s'explique en partie, ainsi que nous l'avons vu plus haut, par le fait que les « comics » se trouvent dans le corps même du journal, mais aussi parce que ces productions ont un cachet *sui generis* susceptible d'attirer l'attention de l'adulte. Prenons *The Katzenjammer Kids :* l'adulte y voit, non les incorrigibles bambins (les « Kids »), mais le « Capitaine », « M^{me} Katzenjammer » et le grotesque « Inspecteur primaire », caricatures de l'élément allemand-américain aux États-Unis. Dans *Winnie the Bread Winner*, la grande personne s'intéresse non aux aventures qui délectent le lecteur enfantin, mais aux faits et gestes de *Winnie*, le « soutien de famille ». De même, dans *Cap. Stubbs*, mettant en jeu un écolier, sa grand'mère et son chien, ce sont ces deux derniers qui, par leur expression, le « chic » du dessin, retiennent l'attention du lecteur d'âge mûr.

avec *Bicot, président de club* (adapté d'un « comic » américain), et surtout *Zig, Puce et Alfred*. Cette dernière série a atteint, sans contredit, un certain degré de popularité parmi les enfants, et ses principaux personnages ont fait l'objet de reproduction dans des devantures de magasin, etc., un peu comme aux États-Unis.

* * *

Celles des créations comiques américaines dont nous avons à nous occuper ici se divisent d'une manière générale en cinq classes. Il est inutile de s'arrêter de nouveau sur la catégorie enfantine, au sujet de laquelle des explications ont été présentées plus haut. Les limites de ladite classe sont d'ailleurs assez vagues, car certains « comics », créés sans doute pour les enfants, rentrent par d'autres côtés dans les groupes de la « vie des affaires » ou des « nationalités ». Par catégorie de « nationalités », nous désignons les productions tournant en ridicule, avec plus ou moins de bonhomie, les étrangers établis ou naturalisés aux États-Unis — ironie qui ne pouvait manquer son effet. Il y a une demi-douzaine de « comics » de ce genre qui sont devenus des types populaires. D'abord un des doyens d'âge, *The Katzenjammer Kids,* connu de tout le monde d'un bout à l'autre du territoire, et ayant été reproduit en porcelaine, ou comme jouet, ou sur l'écran. Une autre satire des *German-Americans* est *Dingle Hoofer*, gros Allemand ne vivant que pour son chien Adolphe. La France est représentée par deux amis, *Gaston et Adolphe*, d'une politesse exagérée : leurs noms ont passé dans la langue courante et ils ont paru, plus ou moins dénaturés, sur la scène. La servante suédoise, d'une force herculéenne, est personnifiée par *Katrinka* qui a atteint, en peu de temps, une popularité respectable. *Tony*, le marchand de fruits italien, et *John*, le traditionnel blanchisseur chinois, sont des types aujourd'hui bien établis. Quant aux Israélites, on les voit sous les noms d'*Abe the Agent* et surtout de *Potash and Pearlmutter*, dont les dialogues sur les faits du jour rappellent, de très loin du reste, les célèbres conversations entre Pasquino et Marforio.

La classe de la « vie des affaires », elle aussi, est tout à fait américaine, et plusieurs de ses séries ont déjà une ancienneté respectable. *Jerry on the Job* (Jerry à l'œuvre), une satire du petit chemin de fer d'intérêt local, jouit d'une certaine faveur; toutefois sa popularité est loin de rivaliser avec celle des trois séries suivantes : *Tillie the Toiler* (reproduite en

Angleterre), *Winnie the Bread Winner* et *Somebody's Stenographer*. Nous aurons à dire quelques mots sur ces types.

La catégorie qu'on peut qualifier de « sociale » est la plus importante sous le rapport de la création des types populaires. Quelques-unes de ses séries s'en prennent aux jeunes filles modernes : *Polly and her Pals* (Polly et ses intimes); *Betty* (cette dernière a conquis le Canada français et paraît dans un grand journal de la province de Québec); *Rosie's Beau*, etc. D'autres dépeignent le mari tenu en lisières par sa moitié — comme *Petey* (également populaire au Canada français) et *Mr. and Mrs.* Il en est qui s'attaquent à la vie de pension de famille ou de chambre meublée : *Percy and Freddy* personnifient les jeunes gens prétendant mener grand train, alors que leurs salaires peuvent à peine les faire vivre; *Our Boarding House* nous a donné notamment le type d'un « major » fanfaron qui fait les délices de nombreux milliers de lecteurs. Un « comic », *The Doings of the Duffs* (faits et gestes des Duff), a eu un succès d'autant plus extraordinaire que ses débuts furent très modestes et qu'il n'apparaît pas dans les grands journaux, mais principalement dans des quotidiens de province. Il dépeint simplement la vie au jour le jour d'une famille de la classe moyenne américaine, et c'est sans doute ce qui l'a rendu si cher aux masses. Si cher que, quand son auteur mourut subitement et que du coup prit fin naturellement la publication, la désolation fut générale parmi une multitude de provinciaux : il manquait désormais aux feuilles en question une de leurs principales attractions, et des plaintes inquiétantes se firent entendre. Il fallut aviser; on finit par trouver un autre dessinateur qui se pénétra si bien du sujet que la série put être reprise, à l'intense satisfaction des lecteurs. Cet exemple montre bien la place tenue à l'heure actuelle, dans la presse, par certains types comiques. Dans cette même catégorie « sociale », il est des créations dont la vogue est énorme, mais qui sont difficiles à classer. Tels sont le fermier *Si* et sa mule *Maud*, qui, eux aussi, ont eu les honneurs de la reproduction comme bibelots, et le *Toonerville Trolley* — un tramway dépenaillé au conducteur impayable. Cette création a enthousiasmé le public, toujours enchanté de voir « mécani-

ser » les compagnies de transport; non seulement ledit véhicule se vend maintenant comme jouet, mais la série, avec tous ses personnages, a été mise sur la scène. De toutes les productions de cette classe, c'est *Bringing up Father*, la fameuse satire des nouveaux riches, qui tient la tête; cette série, répandue à présent dans tous les pays de langue anglaise, a fourni à la littérature comique de ces contrées deux types en train de devenir classiques : « Jiggs », l'enrichi qui est resté simple de goûts, mais irrémédiablement vulgaire, qui préfère la société de son ancien copain, le gargotier « Dinty Moore », à celle des membres du *high life* que lui impose son épouse, et un plat de *corned beef*-aux-choux à tous les festins dont il est accablé. L'autre type est « Maggy », la femme de Jiggs, ex-blanchisseuse dévorée d'ambition mondaine, et s'acharnant à faire l'éducation de son époux, mais commettant elle-même de désopilantes gaffes. Toujours est-il que la série a été « commercialisée » au point de faire l'objet d'un film; il est devenu courant d'appeler « Jiggs' dinner » un repas de *corned beef*-aux-choux; bien plus, un des cabarets bohèmes de New York porte le nom de « Dinty Moore », l'ami de Jiggs.

Une classe dont la popularité est difficile à comprendre, c'est celle des grotesques. L'intrigue des épisodes est faible et puérile; la série n'a aucune portée satirique : ses seules caractéristiques sont son absurdité et la laideur de son dessin. Et cependant on compte là une demi-douzaine de séries qui, en vogue et en durée, rivalisent avec les créations les meilleures des périodiques comiques. Sans aller aussi loin que Ruskin qui prétendait que l'Américain a le culte du laid, il faut bien reconnaître que le succès considérable et durable de ces monstruosités doit tenir à leur apparence anormale. Dans certains cas, tel que celui de *Boob MacNutt*, le caricaturiste ne s'est pas borné à donner à ses personnages un cachet désagréable, presque hideux : tous les objets accessoires de sa composition sont dessinés dans le même style — maisons, arbres, mobilier semblent le produit du cauchemar le plus fantastique, parfois le plus macabre. Ce qui n'empêche pas *Boob MacNutt* de gagner constamment du terrain dans la faveur populaire, et la rossinante du pitoyable *Barney Google*, « Spark Plug », d'apparaître sur les étagères comme bibelot

et sur la table en qualité de presse-papiers ou pot à moutarde. *Mutt and Jeff*, les deux inséparables, ont de longues années d'existence et figurent au cinéma. *Krazy Kat* (le chat insensé), totalement inepte, a aussi été mis sur l'écran et a envahi le domaine de la bijouterie : il est devenu un porte-bonheur. Quant à *Happy Hooligan*, qui occupe les pages comiques depuis plus d'un quart de siècle et figure familièrement dans les mascarades, c'est un des types acceptés de la littérature comique américaine. Ce personnage ridicule, ayant pour couvre-chef une boîte à conserves vide, est une sorte de Calino aux tendances de Don Quichotte. On doit avouer que son énorme popularité ne fait guère honneur au goût des États-Unis.

Avant de terminer sur ce point, il convient de faire remarquer un procédé presque invariable du caricaturiste américain, procédé qui est destiné à frapper l'esprit du lecteur et qui y réussit. Il consiste à mettre la taille des personnages en rapport avec leur rôle. C'est ainsi que l'homme timoré, le *business man* sans consistance, le mari qui n'est pas maître chez lui, sont représentés par un individu beaucoup plus petit que les autres types figurant dans la même série : la disproportion de taille est souvent invraisemblable, mais c'est là une affaire de convention, une chose qui va de soi et qui s'impose, quelque anormale qu'elle paraisse au lecteur européen.

*
* *

Quels enseignements peut-on tirer de l'étude de ces types comiques populaires des États-Unis au point de vue moral et utilitaire? La question doit se poser à cause de l'importance extraordinaire prise par ces créations dans cette branche de la littérature américaine et de leur diffusion parmi les masses. Un examen tant soit peu approfondi fait ressortir qu'un petit nombre seulement de ces « comics » devenus typiques peuvent être qualifiés de *neutres*, c'est-à-dire qu'ils ne sont susceptibles d'avoir ni bonne ni mauvaise influence. Les créations enfantines sont loin d'être toutes inoffensives : il est présumable, par exemple, que les innombrables tours joués à leurs parents par les *Katzenjammer Kids* ont été une détestable leçon de choses pour les jeunes lecteurs, auxquels on ne

saurait montrer impunément, pendant des années, la désobéissance et la méchanceté restant sans châtiment. Il en est apparemment de ces séries comme de certaines scènes du cinéma, dont l'effet nocif est indéniable en ce qui concerne la jeunesse. Aux créations grotesques on peut reprocher, sans être taxé de pudibonderie artistique, qu'elles sont de nature à corrompre le goût du gros public, ou, tout au moins, à en retarder le développement. S'il est nécessaire que des personnages comiques soient d'apparence risible, il n'y a aucune excuse pour donner à tous les objets accessoires et au paysage même un caractère anormal qui blesse l'œil. Quand on voit mettre sur le marché, subitement, des objets mobiliers, des bibelots dont les lignes ou formes choquent désagréablement les idées reçues en la matière, on est en droit de se demander si ces produits d'une imagination maladive n'ont pas été inspirés par les horreurs qu'ont répandues à foison les séries de *Barney Google*, *Boob Mc Nutt* et consorts. Or, dans un pays neuf comme l'Amérique, tout ce qui porte atteinte au sens artistique est plus que regrettable : c'est dangereux.

Quant aux types issus des séries sociales, leur influence, très réelle, est en général salutaire, soit parce que ces « comics » tournent en ridicule des travers répréhensibles, soit parce qu'ils font ressortir les beaux côtés, parfois cachés, de la nature humaine. C'est pourquoi *Bringing up Father*, par exemple, est sans contredit un facteur important dans l'éducation des masses : il attaque avec raison le parvenu vulgaire, le noble décavé et chercheur de dot, l'intrigant, mais nous montre, dans « Jiggs », une espèce de Chrysale, rafraîchissant malgré son manque de raffinements dans ce milieu factice. *Mr. and Mrs* font la leçon aux époux se querellant sur des vétilles. Les séries où paraissent *Rosie*, *Betty*, *Plooy* et d'autres « girls » disent des vérités très nettes à la jeune Américaine d'aujourd'hui : elles sont donc fort utiles. Il en est de même dans le domaine des affaires, où la femme joue maintenant un rôle si prédominant — du moins au bureau. La sténographe frivole, ne pensant qu'à ses plaisirs et flirteuse dans l'âme, est dépeinte d'une façon très efficace dans *Tillie the Toiler* (Tillie la Travailleuse) — tandis que le commis consciencieux, serviable et rudement mis à contribution par sa camarade de

bureau, est personnifié par l'inoubliable « Mac », un type tout à fait sympathique au lecteur. Cette série est salutaire et sa grande vogue parfaitement justifiée. *Somebody's Stenographer* (la Sténo de Quelqu'un) est, au contraire de « Tillie », un type dont on aimerait à avoir l'original dans son bureau : dévouée à son patron et à sa firme, elle aime cependant à s'amuser et, pour employer l'expression consacrée, elle s'en donne à cœur joie; mais, en dépit des apparences, reste raisonnable, candide et innocente. Est-il rien de mieux à mettre sous les yeux de la *business girl*?

Somme toute, il semble que les bons côtés des séries comiques populaires des États-Unis compensent, et au delà, leur mauvaise influence. Mais le fait qui domine toute cette matière, c'est que, dans aucun autre pays, les périodiques comiques n'ont produit un aussi grand nombre de types populaires et n'occupent, par suite, une place aussi importante dans la littérature nationale.

Georges Nestler Tricoche.

NOTES ET DOCUMENTS

LE CONTE DE PER GYNT

POINT DE DÉPART DU *PEER GYNT* D'IBSEN

Me trouvant un soir au théâtre de la Porte Saint-Martin avec quelques étudiants français, élèves de norvégien, pour voir jouer *Peer Gynt*, je demandai à une ouvreuse qui était l'auteur de la pièce. Elle répondit obligeamment que la pièce était d'Isben (*sic*). Cette petite déformation inattendue, créant un mot inédit qui rappelait pourtant un nom connu et familier, était d'un comique irrésistible. Et, quand nous avons vu se dérouler la pièce, nous avons tous été d'accord pour trouver qu'une déformation analogue s'était introduite dans la représentation elle-même : elle nous rappelait bien une œuvre que nous avions étudiée dans le texte, et pourtant ce n'était pas la même. Et ici le talent des artistes n'est pas seul en jeu. Il faut bien se rendre compte en effet que, malgré la popularité de ce spectacle, *Peer Gynt* est une des œuvres d'Ibsen les plus difficilement accessibles à un public français, si toutefois l'on y cherche autre chose que l'agrément d'une féerie accompagnée de la musique de Grieg. Cela tient à deux causes : la difficulté de la traduction et le sujet de la pièce.

Peer Gynt est un drame poétique, dont le charme réside en grande partie dans les vers tantôt chargés de sel, tantôt débordants de lyrisme : car Peer est un tempérament essentiellement lyrique. En Norvège, une foule de ces vers sont dans toutes les mémoires et même sont passés en proverbes au même titre que des vers de Corneille en français, tellement leur frappe est parfaite. Or, il est humainement impossible de donner du français en norvégien ou du norvégien en français une traduction vraiment satisfaisante d'une œuvre poétique. A l'impossible nul n'est tenu. Dirons-nous toutefois que le traducteur d'Ibsen ait approché de la limite du possible ? Je ne le pense pas. Mais sans chercher quel peut être, malgré tout et vu les difficultés de l'entreprise, son mérite, je constate qu'un morceau de haute poésie comme par exemple l'oraison funèbre du

cinquième acte, devient d'une platitude qui frise le ridicule. Et c'est bien la première raison pour laquelle j'admire les Français qui arrivent à goûter et à comprendre *Peer Gynt*.

La seconde raison tient au sujet de la pièce; elle n'est pas moins forte.

En bon romantique qu'il était à ses débuts, Ibsen s'était beaucoup occupé du folklore norvégien, récemment découvert. Pendant la crise spirituelle née de la guerre prusso-danoise (1864), Ibsen fut brutalement arraché à ses rêves romantiques, je veux dire au romantisme en tant que mouvement littéraire. Son indignation fait explosion dans *Brand*. Un peu calmé par ce grand effort, Ibsen s'aperçut qu'il lui restait de sa période romantique tout un bagage de légendes et de contes populaires. Ces matériaux ne seront pas perdus, puisqu'ils vont servir à étoffer le poème dramatique de *Peer Gynt*. Vue sous ce biais, cette œuvre est, en effet, un magnifique feu d'artifice qu'a tiré Ibsen avec toutes ses richesses « national-romantiques », et j'imagine difficilement qu'aucun poète ait dit un adieu plus étincelant et plus joyeux à une école littéraire désuète.

Il y a bien d'autres choses dans *Peer Gynt* que cet adieu, et je ne prétends point que le calcul d'Ibsen ait été aussi conscient que le pourrait faire croire cette mise au point rapide. Mais il résulte de cet élément de folklore que le poème entier est semé de récits et de scènes tirés des contes populaires, qu'il baigne dans une atmosphère de contes de fées tour à tour joyeux et troublants, que bien des allusions échapperont fatalement à qui n'est pas tant soit peu familier avec les croyances populaires en Norvège. Et le personnage de Peer Gynt lui-même qui est-il, sinon le héros d'un récit populaire : le chasseur Per Gynt de Kvam dans le Gudbrandsdal, transformé à coup sûr par le poète, mais demeurant aussi, par son origine comme par l'inspiration qui l'a créé, un type caractéristique du milieu paysan dont il est issu. C'est pourquoi il semble intéressant de donner ici le texte intégral de ce récit, l'un des points de départ du *Peer Gynt* d'Ibsen. Car, si une partie importante du folklore norvégien est désormais accessible au public français par la publication d'un choix des contes populaires d'Asbjörnsen et Moe[1], il a paru nécessaire, pour que le volume pût être mis entre toutes les mains, de supprimer des passages caractéristiques de *Peer Gynt*.

Gunnar Höst.

1. Asbjörnsen et Moe, *Contes norvégiens*, trad. L. Pineau, illustr. de M. E. Werenskiold. Paris, Delagrave, 1930, in-4° de 190 p.

PER GYNT

Il y avait autrefois à Kvam un chasseur qui s'appelait Per Gynt. Il restait tout le temps dans les montagnes et là il tuait ours et élan, car à cette époque il y avait beaucoup plus de forêts sur la montagne, et c'est là qu'elles se tenaient, ces bêtes sauvages. Il arriva ainsi qu'une fois, tard dans l'automne, longtemps après le retour des troupeaux, Per devait aller à la montagne. Tout le monde était descendu dans la vallée, sauf trois vachères. Quand il fut parvenu à la hauteur de Hövringen, car il devait y passer la nuit dans une chaume, il faisait si sombre qu'il ne pouvait pas voir à un poing devant lui, et les chiens se mirent à aboyer avec rage, de sorte que c'était vraiment effrayant. Tout à coup, voilà qu'il se heurta à quelque chose et, quand il le toucha, c'était en même temps froid, et gluant, et énorme, et il ne pensait pourtant pas avoir perdu le chemin, si bien qu'il ne savait pas ce que cela pouvait être; mais c'était inquiétant.

« Qui est là? » dit Per, car il s'aperçut que cela remuait.

« — Oh, c'est le Courbe », répondit l'autre. Avec cela, Per n'était pas plus avancé, mais il fit quelques pas à côté de la chose, car il y a bien une place où je pourrai passer, se disait-il. Tout à coup, voilà qu'il se heurta de nouveau à quelque chose et, quand il y toucha, c'était à la fois énorme, et froid, et gluant.

« Qui est-ce? dit Per Gynt. — Oh, c'est le Courbe, lui répondit de nouveau l'autre. — Eh bien, que tu sois droit ou courbe, il faut que tu me laisses passer », dit Per, car il comprenait qu'il tournait en rond et que le Courbe s'était enroulé autour de la cabane. Alors le Courbe s'écarta un peu, et ainsi Per s'avança jusqu'à la cabane. Quand il entra, il ne faisait pas plus clair dedans que dehors, et il chercha à tâtons le long des murs et voulait se débarrasser de son fusil et déposer son sac; mais, comme il avançait à l'aveuglette, voilà qu'il sentit de nouveau cette chose froide, et énorme, et gluante.

« Mais, enfin, qui est-ce? s'écria Per.

« — Oh, c'est le grand Courbe », répondit l'autre, et partout où Per mettait la main, partout où il tentait d'avancer, il rencontrait le cercle du Courbe. « Il ne fait pas bon rester ici, pensa Per, puisque ce Courbe est à la fois dehors et dedans; mais je viendrai bien à bout de cette bûche! » Il prit son fusil et sortit de nouveau, et tâtonna devant lui jusqu'à ce qu'il eût trouvé le crâne.

« Qui es-tu? dit Per.

« — Oh, je suis le grand Courbe d'Etnedal », dit le grand Trolle.

Per Gynt n'hésita pas et lui lâcha trois coups de fusil en pleine tête.

« Encore un », dit le Courbe. Mais Per en savait trop long, car, s'il avait tiré un coup de fusil encore, le coup se serait retourné contre lui. Quand ce fut fait, Per et les chiens saisirent le grand Trolle et le traînèrent dehors, pour pouvoir entrer à leur gré dans la cabane. Pendant ce temps, on entendait ricaner et rire alentour dans toutes les collines.

« Per Gynt en a traîné beaucoup, mais les chiens davantage », disaient des voix.

Le matin il voulait sortir pour chasser. Quand il fut arrivé en pleine montagne, il aperçut une fille qui menait son bétail par Tverhö. Mais, quand Per arriva là-haut, elle avait disparu et ses bêtes aussi, il ne vit qu'un grand troupeau d'ours.

« Je n'ai jamais vu d'ours en troupeau jusqu'ici », se dit Per; mais, quand il approcha, ils avaient tous ensemble disparu, sauf un. Et voici que des appels s'élevèrent d'une colline, près de là :

« Prends garde à ton verrat!
Per Gynt est par les chemins,
Il est avec sa queue[1]. »

« Oh, ce sera la guigne pour Per, mais pas pour mon verrat, car Per ne s'est pas lavé aujourd'hui », disait-on dans la colline. Per se lava les mains avec l'eau qu'il avait et tua l'ours. Des rires et des ricanements partaient des collines.

« Tu aurais pu prendre garde à ton verrat, cria-t-on.

« — Je ne me rappelais pas que Per avait l'arrosoir entre les jambes », répondit l'autre. Per écorcha l'ours et enfouit le corps dans l'éboulis; mais, pour le crâne et la peau, il les prit avec lui. Sur le chemin du retour, il rencontra un renard bleu.

« Regarde mon agneau, comme il est gros, dit une voix dans la colline. — Regarde la queue de Per, comme elle se tient haut », répondit-on d'une autre colline quand Per visa et tira. Il l'écorcha et l'emporta et, quand il arriva à la chaume, il fixa les têtes au dehors, la gueule béante. Il alluma du feu et mit dessus une marmite de soupe; mais la fumée fut si épaisse qu'il ne pouvait presque pas tenir les yeux ouverts, et il dut ouvrir une lucarne qui se trouvait là. Tout à coup, voilà qu'arriva un trolle, et il fit passer par la lucarne un nez si long qu'il atteignait jusqu'à la cheminée.

1. Sa queue — son fusil. Les trolles prennent le fusil qui prolonge le corps du chasseur pour une queue pareille à celle de tous les animaux. L'équivoque créée en français par le mot *queue* n'existe pas en norvégien.

« Regarde un peu ici ce museau, dit-il.

« — Flaire un peu ici ce gruau », dit Per Gynt, et il versa toute la marmite de soupe sur le nez. Le trolle bondit en arrière et poussa des hurlements; mais autour, dans toutes les collines, des ricanements, des gloussements et des cris répondaient :

« Gyri Museau de gruau, Gyri Museau de gruau! »

Maintenant il y eut un moment de calme, mais il ne se passa pas longtemps avant que le vacarme et le tapage ne recommencèrent au dehors. Per regarda dehors et vit une voiture attelée d'ours; le grand Trolle fut démembré et l'on entra dans la montagne avec lui. Tout à coup, un seau d'eau descendit par la cheminée et éteignit le feu, de sorte que Per resta dans le noir. Alors commencèrent des ricanements et des rires dans tous les coins :

« Maintenant, ça n'ira pas mieux pour Per que pour les vachères de Val. » Per ralluma le feu, prit les chiens, ferma la cabane, se mit en route vers le nord, pour la chaume de Val où campaient les trois vachères. Quand il eut fait un bout de chemin vers le nord, il y avait là un grand embrasement, comme si la chaume de Val était toute en flamme. Au même moment, il rencontra une bande de loups; il en tua quelques-uns à coups de fusil et en égorgea quelques autres. Quand il arriva à la chaume de Val, il y faisait noir comme dans un four : pas de trace d'incendie; mais il y avait à l'intérieur quatre intrus qui lutinaient les vachères; c'étaient quatre trolles des collines qui s'appelaient Gust-en-l'Air, Trond-Mont-de-Val, Tjöstöl-la-Berge et Rolf-Bourse-à-Feu. Gust-en-l'Air se tenait devant la porte et devait faire le guet pendant que les autres étaient à courtiser les vachères. Per tira sur lui, mais ne l'atteignit pas, et puis Gust prit le large. Quand Per entra, les trolles allaient fort avec les vachères. Deux de ces filles étaient complètement affolées et priaient Dieu de les prendre en pitié. Mais la troisième, qui s'appellait Kari la Folle, n'avait pas peur : ils n'avaient qu'à venir, disait-elle; elle verrait bien s'il y avait du nerf dans ces gaillards-là. Mais, quand les trolles s'aperçurent que Per était entré, ils commencèrent à se lamenter et dirent à Bourse-à-Feu qu'il devait faire du feu. Au même moment, les chiens se jetèrent sur Tjöstöl et le culbutèrent dans le foyer, si bien que les cendres et braises tourbillonnaient autour de lui.

« Tu as vu mes serpents, dis donc, Per? » dit Trond-Mont-de-Val. Ce sont les loups qu'il appelait ainsi.

« — Tu vas prendre le même chemin que tes serpents », dit Per, et il l'abattit; il tua aussi la Berge avec la crosse de son fusil. Mais Bourse-à-Feu avait disparu par la cheminée. Quand il eut terminé

cette besogne, Per accompagna les vachères jusqu'à la vallée, parce qu'elles n'osaient pas rester là plus longtemps.

Mais, quand on approcha de Noël, Per était de nouveau sur les chemins. Il avait entendu parler d'une ferme à Dovre où il venait tant de trolles, la veille de Noël, que les gens étaient obligés de déguerpir et de se réfugier dans d'autres fermes. Il eut envie d'y aller, car il voulait tâter du trolle. Il s'affubla horriblement, emmena avec lui un ours blanc apprivoisé qu'il possédait et prit une alêne, de la poix et du gros fil. Arrivé là-bas, il entra dans la maison et demanda à loger.

« Dieu nous aide, dit l'homme, nous ne pouvons pas te donner à coucher. Nous sommes forcés de partir nous-mêmes, car, chaque veille de Noël que Dieu fait, il vient tant de trolles ici ! »

Mais Per insinua qu'il pourrait nettoyer la maison pour les trolles ; on lui permit donc de rester et on lui donna par-dessus le marché une peau de truie. L'ours se coucha derrière la cheminée, Per sortit poix et alêne et gros fils et se mit à fabriquer une grande botte avec la peau de truie tout entière. Il mit une solide corde pour serrer et ficeler la botte ; il avait préparé aussi une paire de gourdins. Tout à coup, voilà qu'ils arrivèrent avec violon et musicien ; les uns dansaient, d'autres mangeaient des plats de Noël qui se trouvaient sur la table, d'autres faisaient griller du lard, d'autres des grenouilles et des crapauds et d'autres choses repoussantes : plats de Noël qu'ils avaient eux-mêmes apportés. Entre temps, quelques-uns aperçurent la botte que Per avait fabriquée ; ils trouvèrent qu'elle était faite pour un grand pied, puis ils voulurent l'essayer. Et, quand chacun y eut mis un pied, Per tira sur la corde, mit le gourdin et donna quelques tours, si bien qu'ils se trouvèrent pris dans la botte tous ensemble. Mais alors l'ours sortit le museau et flaira le rôti.

« Veux-tu des tripes, Blanchard ? » dit l'un des trolles, et lui jeta une grenouille braisée en plein dans la gueule.

« — Vas-y, Martin, griffes et pattes ! » dit Per Gynt. Alors l'ours se mit dans une telle rage qu'il bondit, tapa et griffa à droite et à gauche, et Per Gynt donnait dans le tas de l'autre gourdin comme s'il avait voulu leur défoncer le crâne. Alors les trolles durent décamper ; Per resta là et se gava des plats de Noël pendant toute la fête. Ils n'entendirent plus parler des trolles pendant des années. Mais l'homme avait une jument de poil clair et Per lui conseilla de la faire produire, et ses poulains gambadaient et folâtraient sur les collines.

C'était vers la Noël, bien des années après — l'homme était dans

la forêt et coupait du bois pour la fête — quand un trolle vint vers lui et cria : « As-tu toujours ton grand Blanchard, toi?

« — Oui, il est à la maison, derrière le poêle, dit l'homme, et il a sept jeunes maintenant, bien plus gros et plus mauvais que lui.

« — Alors nous ne viendrons plus jamais chez vous », cria le trolle.

Traduction Marcel LAUNEY et Marcel SIMON.

LETTRES INÉDITES OU NÉGLIGÉES DE VOLTAIRE
AYANT TRAIT A SES RAPPORTS AVEC L'ÉTRANGER

La première de ces lettres confirme l'hypothèse[1] selon laquelle le jeune poète d'*Œdipe* n'eut pas à attendre son fameux voyage d'Angleterre pour témoigner aux Britanniques une déférence qu'il n'était pas toujours disposé à manifester à ses compatriotes. Son destinataire est l'ambassadeur du roi d'Angleterre à Paris, lord Stair[2] :

Au château de Sully, 20 juin 1719.

Milord,

Je ne puis résister à l'envie de vous envoyer de mauvais vers sur *le biribi.* Ce n'est pas que je fasse grand cas de ce jeu ni de ma poésie, mais c'est toujours une occasion de vous faire ma cour et de vous remercier de toutes vos bontés et de celles du roi, que je ne dois qu'à vous. Je vous supplie, Milord, d'ajouter à toutes vos grâces celle d'envoyer chez mon père cette belle montre que vous m'avez fait voir. Il sera charmé qu'on s'adresse à lui et que les présents que le roi d'Angleterre daigne me faire passent par ses mains. Il demeure dans la Cour du Palais à la Chambre des Comptes.

Je viens de recevoir une lettre de Londres dans laquelle on me propose de me liguer avec les Anglais pour bannir la rime

1. Cf. *Revue de littérature comparée*, t. IX, p. 25 et suiv. : *Voltaire anglophile avant son séjour d'Angleterre.*

2. *Annals and Correspondence of the Viscount and of the first and second Earls of Stair*, published by J. M. Graham. Edinburgh and London, 1875, 2 vol., t. II, p. 128. Nous nous permettons de ramener à une certaine unité l'orthographe de toutes ces missives, comme l'ont fait Beuchot, Moland, etc.

de la poésie française. Je n'ai pas voulu entamer une négociation si difficile sans en parler avec Votre Excellence. Je ne tiens pas la chose praticable à moins que vous ne vous en mêliez. Vous avez su si bien accorder l'esprit de ces deux peuples qu'il y a apparence que vous pourriez accorder aussi les poètes des deux nations. Vous devez, Milord, montrer les vers du *biribi* à madame de Raimond; ils auraient dû être faits pour elle.

Je suis, avec beaucoup de respect, Milord,
de Votre Excellence
le très humble et très obéissant serviteur.

Arouet de Voltaire.

Cette lettre — qui n'est certes pas la seule qu'on puisse retrouver dans les belles archives britanniques privées, et que nos collègues d'Angleterre pourraient sans doute « doubler » de bien des documents curieux — semble marquer le moment où le jeune parasite des aristocrates français se détache de gentilshommes trop dédaigneux et répond aux avances de ces « milords », vainqueurs à Utrecht et trouvant la France à leur goût, d'autant que la livre sterling est en hausse. Le *biribi*, sorte de *loto* moins inoffensif, et dont la vogue n'a pas été passagère, inspire en effet au jeune Arouet un poème de vingt-trois vers, dédié à M^{me} de ***, et qui figurera dans les *Poésies diverses de Monsieur de Voltaire* à la suite de *la Ligue, ou Henri le Grand*, édition « d'Amsterdam » de 1724. On en connaît la « pointe » ingénieuse :

« Du Biribi la Déesse infidèle
Sur mon esprit n'aura plus de pouvoir,
J'aime encor mieux vous aimer sans espoir
Que d'espérer nuit et jour avec elle. »

Nous devons la communication de la lettre suivante à M. R. L. Flamin, qui en a pris copie dans le *Catalogue of the Collection of Autograph Letters*... Morrison. London, 1892, p. 328. Elle est adressée à ce Du Noquet, « trésorier des guerres à Calais », qui avait reçu au passage Voltaire en partance pour l'Angleterre :

Près de Londres, 14 juin 1727.

Il y a très longtemps que je ne vous ai écrit; j'espérais vous aller voir, mais ma destinée me retient en Angleterre. La per-

sonne qui vous rendra cette lettre est l'illustre monsieur Swift, qui va à Paris dans le dessein d'y passer un mois ou deux. Il a besoin d'une chaise de poste. Je crois que vous pouvez aisément lui en faire trouver une, soit à louer, soit à vendre. Je vous prie, mon cher Du Noquet, de lui rendre tous les services qui dépendent de vous. La plus grande consolation que je puisse recevoir sera d'apprendre que vous traitez mes amis comme moi-même, et que vous ne cessez point de me montrer de la bonté.

Je salue très humblement madame du Noquet, ayez la bonté de m'informer si elle n'a pas les mêmes maux de cœur qu'elle avait l'an passé de votre façon. Adieu, vous savez combien je vous suis attaché pour toujours.

V.

Le voyage projeté par l'auteur de *Gulliver* n'eut pas lieu, comme on sait, à cause de la mort soudaine du roi George Ier. Le projet en était singulièrement avancé puisque, non content d'envoyer à Morville et au président Hénault les lettres d'introduction que l'on connaît, Voltaire « alertait » déjà l'officieux Du Noquet pour s'assurer d'un équipage. Ce Du Noquet, en raison de ses fonctions elles-mêmes dans un port et une ville frontière, était une manière de personnage qui tient son rôle, en particulier, dans les dépêches diplomatiques[1]. Soit qu'il ait à assurer la transmission des courriers, soit que des voyageurs de marque aient besoin de ses bons offices, c'est un intermédiaire fort efficace — même en temps de guerre — entre la Grande-Bretagne et la France, et Voltaire avait eu soin, dès son premier voyage, de se mettre dans ses bonnes grâces et dans celles de sa femme.

Nous franchissons, avec les lettres suivantes, quelques lustres et bien des lieues. On sait avec quelle ardeur l' « ermite du Jura » accepta de travailler, à l'instigation des ambassadeurs moscovites en Occident, à une biographie de Pierre le Grand. Cette historiographie mit Voltaire en relations avec divers grands personnages russes, et nous n'avons pas toute la correspondance qui s'échange, par voie diplomatique, entre Ferney ou Tournay et Petersbourg. C'est ainsi que Voltaire, dans une lettre du 24 mai 1761, mentionne « plus de douze » missives écrites à cette destination depuis le début de l'année, alors que l'édition Moland n'en peut donner que deux pour ces

1. Aff. étr., Corr. pol. d'Angleterre, *passim*.

cinq mois. Les lettres suivantes, dues à l'obligeance de M. Patouillet qui en a pris copie à la Bibliothèque d'État de Russie, sont un complément excellent. Elles sont adressées, la première au comte Stroganof peu après l'avènement de l'éphémère Pierre III, et c'est la souscription au *Commentaire sur Corneille* qui en fait le principal objet; les deux autres au comte Schouvalof, le grand protecteur officiel de notre historiographe improvisé, et c'est autour de sa visite à Ferney et surtout des fameux vers de son neveu que tournent ces deux lettres :

A Ferney, 12 mars 1762.

Mon cher géant, je suis très édifié que vous vouliez bien vous ressouvenir de moi au milieu de vos belles neiges, et que le voisinage du cercle polaire n'ait pas refroidi votre amitié.

Vos compatriotes célèbrent comme vous les louanges de votre nouvel Empereur : la plus grande louange qu'on puisse donner à un souverain tout puissant est celle d'être aimé d'un peuple libre. Nous espérons que ce prince nous donnera la paix, et que la Russie deviendra la bienfaitrice de l'Europe. En attendant nous en goûtons les fruits par avance dans notre petit château de Ferney, nous y jouons des pièces nouvelles sur un assez joli théâtre; nous donnons le bal à vos dames, et nous vous regrettons au milieu de nos plaisirs. J'ai dit aux Crammer que leur liste devait s'honorer du nom de Stroganof pour trois exemplaires. A l'égard du grand chambellan Ivan de Schouvalof je lui ai écrit trois lettres, et il y en avait une toute entière à votre honneur et gloire. Il ne m'a fait réponse ni sur vous, ni sur le second volume de *Pierre le Grand* qu'il avait tant à cœur, ni sur les compliments que je lui ai faits. Vous voyez que je ne suis pas vain, et que je conviens très naïvement du peu de cas qu'on fait des seigneurs de Ferney à la cour de Russie. Si vous voyez monsieur de Schouvalof, je vous prie de lui dire que je n'ai point de rancune. Toute la troupe du château vous embrasse de tout son cœur.

A Ferney, 24 juin 17..

Mr,

Je ne pouvais jamais recevoir une lettre plus agréable, ni mieux présentée que celle dont M. le P^ce^ Galitzin m'a honoré de la part de V. E. Il m'a fait l'honneur de coucher dans mon

petit hermitage. L'avantage de voir un de vos neveux m'a fait presque oublier ma vieillesse et tous les maux qui l'accablent, il ne manquerait plus que de faire ma cour à M. son oncle pour être entièrement consolé.

Je trouve M. le Prince Galitzin bien bon de quitter Rome pour Genève; il quitte le sein des beaux arts pour des écoles bien sèches : mais son esprit embellira toutes les sciences auxquelles il voudra s'appliquer. Tout malade que je suis, j'ai vu combien il est aimable; il a fait la conquête de toutes les dames qui étaient chez moi : je n'ai jamais senti une plus douce consolation que quand il m'a dit que vous pouviez passer par nos frontières de la Suisse; il y a bien longtemps que vous êtes absent d'une patrie qui se couvre toujours de gloire : je serais trop heureux de me trouver sur votre route, et de vous renouveler le sincère respect et l'attachement inviolable avec lequel j'aurai l'honneur d'être pour le peu de temps que j'ai encore à vivre,

M. de V. E.

le très, etc.

VOLTAIRE.

La visite de Jean Schouvalof à Ferney eut lieu en 1774, et ce fut pour le châtelain une parfaite occasion de se réjouir du progrès que les « lumières » faisaient dans le Nord. Encore cette rencontre n'était-elle rien à côté du témoignage donné par le neveu de l'homme d'État, André Schouvalof, quand son *Épître à Ninon* démontra qu'un Moscovite pouvait réussir en français dans la « bagatelle » :

Ferney, 22 mars 1774.

Dessillez donc, Mr, les yeux de quelques-uns de nos Français qui ne veulent pas croire qu'un jeune homme du Royaume de Russie ait fait l'*Épître à Ninon*. Les charmes de votre conversation ont dû leur apprendre que l'esprit, le goût et les grâces ne sont point du tout étrangers à ce pays.

M. votre neveu est accoutumé à plaire en vers comme vous faites en prose : nous devons lui être bien obligés de l'extrême honneur qu'il fait à notre langue, son *Épître* sera un des plus précieux monuments de notre littérature. J'avoue qu'il est bien rare qu'on fasse de tels vers en Russie. Cela n'est pas plus

commun à Paris. Le bon est rare partout. Il y a peu de dames en France qui écrivent comme l'Impératrice.

VOLTAIRE.

Un dernier billet nous ramène aux choses helvétiques, si désagréables, dès 1755, à notre grand déraciné. On sait que, très décontenancée par l'agitation genevoise, la monarchie française essaya successivement, entre 1766 et 1777, de moyens variés pour maintenir dans la cité de Calvin l'ordre qu'avait établi l'Acte de médiation de 1738. J. Necker, bien qu'il refusât encore d'être résident de Genève auprès du roi, fut un des plus actifs parmi les intercesseurs. Le billet suivant, adressé à un familier de ce banquier, concerne la mise en liberté de Lenieps, vieil ami de Jean-Jacques à qui la Bastille servit de lieu de détention. Sa libération est de mars 1768, et c'est à une date du début de cette année même qu'il faut rapporter les lignes suivantes :

Vous pouvez dire à Mr Nekre qu'on m'a promis la délivrance de votre martir. J'ai répondu pour lui qu'il n'entendrait aucun sermon de sa vie, il en sera moins ennuyé et plus tranquille, c'est un exemple que je lui donne. On va reprendre l'affaire des Calas.

Made Denis et Moi nous présentons nos obéissances à madame votre femme; j'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments que je vous dois, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

V.

Il est bien ridicule de risquer les galères pour un mauvais sermon; mais aussi il est bien affreux d'enchaîner un pauvre sot pour avoir écouté un fou. Je suis bien aise d'être où je suis, loin de tant d'horreurs et de tant de bêtises.

Le « sot » qui a écouté le « fou », c'est Lenieps lui-même qui a cru en Jean-Jacques : on sait combien Voltaire et Rousseau, que la légende associe trop volontiers dans une œuvre commune d'émancipation rationnelle, étaient en réalité aux deux pôles de la pensée, de l'action et de la prophétie.

F. B.

NOTES MARGINALES DE S. T. COLERIDGE[1]

IV. EN MARGE DE STEFFENS

Le British Museum possède, parmi les livres provenant de la bibliothèque privée de Coleridge, quatre ouvrages de Steffens : 1. *Beyträge zur innern Naturgeschichte der Erde* (1801) ; 2. *Caricaturen des Heiligsten* (1819-1821) ; 3. *Grundzüge der philosophischen Naturwissenschaft* (1806) ; 4. *Schriften von H. Steffens. Alt und Neu* (1821). Dans ce dernier ouvrage, point de notes à ma connaissance. Elles sont assez abondantes dans les *Caricaturen*, mais comme elles ne rentrent pas bien dans le cadre où j'ai tâché de faire tenir mes groupes de citations, je les réserve pour une publication à part.

Au contraire, les *Grundzüge* et les *Beyträge* offrent un intérêt fondamental, en particulier pour la genèse de la *Theory of life* de Coleridge. Cette œuvre, en effet, ne renferme pas seulement un fond de la pensée steffensienne en fait de philosophie de la nature, mais la traduction littérale d'un passage important des *Beyträge*. Je profiterai de l'occasion pour signaler chaque fois les rapports entre la *Theory of life* et les passages correspondants des deux ouvrages de Steffens.

Ceux-ci sont reliés en un seul volume et il en était ainsi, probablement, quand Coleridge en était le possesseur. Les notes sont écrites sur des feuillets à part : celles qui concernent le premier ouvrage au commencement, celles qui concernent le second ouvrage à la fin du volume relié. En tête de celui-ci, un feuillet de papier fort porte des signes et des mots au crayon, en général indéchiffrables, qui selon moi se rapportent à l'ethnographie. Un autre feuillet, au début, sera signalé en son lieu.

A : Grundzüge der philosophischen Naturwissenschaft von Henrich Steffens. Zum Behuf seiner Vorlesungen. Berlin, Realschulbuchhandlung, 1806, 8.

La page de titre manque. Page III, au-dessus de *Vorrede*, les instructions de Coleridge à son relieur :

III *To be done third — and with two or three blank writing Paper Leaves, before this page, and at the end of the Volume.*

1. Suite. Voir la *Revue* des années 1927 à 1930.

Diese Potenzen sind als relative Gegensätze mit relativ über- 17
wiegender Subjektivität oder Objektivität gesetzt; nur so, dass, im Gegensatz gegen die Geschichte, die Natur überhaupt die herrschende Subjektivität darstellt; in sich aber ist die Natur ein geschlossenes Subjekt-Objekt, und in der ewigen Idee selbst nicht die relative Differenz, sondern die absolute Identität des Subjektiven und Objektiven, der Form und des Wesens, welche — die relative Differenz gesetzt — durch eine Rekonstruktion sich als Indifferenz offenbart.

This s[eems] a nee[dless] additi[on.   ] the Obje[ct] of the 17
Su[bject] we al[   ] constr[   ] as the [   ] / [   ] forma[   ] [   ] the fore[   ] = de[s   ] Wese[ns.]

Mit der bestimmten Richtung der Linie ist eine überwie- 21
gende Subjektivität auf der einen, und mit dieser nothwendig eine überwiegende Objektivität auf der andern Seite gesetzt.

+ *A chasm here in the reason[ing] which must be filled up* 21
or overbri[dged] or all beyond can but be seen [   ] a distance. Why must [   ] imply [?]

A all = Ov = God which is nothing to the purpose, and 23, haut
adds blasphemy to the O and leaves absurdity for the sum total.

So wie die Gegensätze überhaupt gesetzt sind, so sind sie 24
ins Unendliche gesetzt, und zwar mit ihrer Relativität, so dass auf einem jeden Punkte das Endlich-Unendliche und das Unendlich-Endliche und die Identität beider ist.

A côté de « Endlich-Unendliche » : *Time.* 29
Au-dessous de « Unendlich-Endliche » : Space.
Sans rapport immédiat avec le texte même de cette page.

Steffens has needlessly perplexed this reasoning by his strange 29
use of Subjective and Objective — his S = the O of former Philosophers, and his O = their S.

Es ist der Zweck aller Naturwissenschaft, dem trügerischen 37
Schein der endlichen Anschauung, durch welchen ein jedes Einzelnes von dem Ganzen verschlungen wird, so, dass weder

das Einzelne, noch das Ganze (welches ja ohne das Einzelne nichts ist) irgend eine Realität hat, aufzuheben. Das wahre Seyn des Ganzen ist nur dann, wenn die Ewigkeit des Einzelnen gesichert ist.

37 *Still there remains an equivoque between the Finite and the Individual* — a *Kitten, and* this *Kitten.*

43 Schon der Sprachgebrauch bezeichnet Norden mit Mitternacht, Süden mit Mittag, Osten und Westen aber mit Morgen und Abend.

43 *This is puerile. With a differen*[ ] *i*[.]

C'est le chapitre III (p. 36-65) du livre de Steffens qui offre la plus grande importance pour la *Theory of life* de Coleridge. Le *schema* dynamique qui y est proposé en dérive sans aucun doute. Cf. *Theory of life*, p. 68, ligne 10, à p. 70, ligne 7, au passage suivant de Steffens. Une étude minutieuse des citations parallèles des deux auteurs est la condition *sine qua non* de toute édition critique de la *Theory of life*.

45 Das überwiegende Endliche in der relativen Duplicität zeigt sich als Attraktiv-Kraft, das überwiegende Unendliche als Expansiv-Kraft. Beide Kräfte kommen unter der Potenz des Endlichen und Unendlichen vor.

Das relativ überwiegende Endliche in der seyenden Linie, oder in der magnetischen Axe, wird in der experimentalen Physik, wo es am reinsten hervortritt, *Kohlenstoff* genannt,
46 und kohärirt, wo // es für sich hervortritt, unter allen Materien am stärksten in sich, als Diamant. Im Ganzen repräsentirt der Kohlenstoff den kohärentesten nördlichen Pol der Erdkugel. Die Alten bezeichneten dieses nördliche Princip treffender und sinnvoller durch das Element *der Erde.*

Das relativ überwiegende Unendliche in der magnetischen Axe wird in der experimentalen Physik, wo es am reinsten hervortritt, *Stickstoff* genannt, zeigt die nicht-kohärente oder expansive Seite der magnetischen Linie an, und bildet das Wesen der irdischen Luft. Im Ganzen repräsentirt der Stickstoff den weniger kohärenten südlichen Pol der Erdkugel. Die

ältern Naturforscher bezeichneten dieses südliche Princip der Erde bedeutungsvoll durch das Element der *Luft*.

Weder das eine, noch das andere Princip, sondern die Identität beider, bildet die Masse der Erde, die als solche am reinsten und gediegensten da ist, wo der nordsüdliche Gegensatz in das identische Wesen am reinsten verschwindet, und die Masse, als solche, dem absoluten Schwerpunkte am nächsten verwandt ist; diese nimmt dadurch an der Unveränderlichkeit des Wesens unter allen irdischen Dingen am meisten Theil, und zeigt das Maximum der Schwere und das Maximum der Differenz gegen das Licht zugleich; die letzte sowohl durch ihre Undurchsichtigkeit, wie durch die irdische Unsterblich-
//keit ihres gediegenen Wesens. Es sind die edeln Metalle 47
welche die reinste Indifferenz der Erde überhaupt darstellen, und sich durch die unedlern Metalle der Differenz der südnördlichen Principe, nach entgegengesetzter Richtung, immer mehr und mehr nähern.

Das relativ überwiegende Endliche in der werdenden Linie oder in der Elektricität wird in der Physik, wo es am meisten hervortritt, *Sauerstoff* genannt, und repräsentirt die aktive Attraktiv-Kraft auf der Erde. Der Sauerstoff ist als das hervortretende Endliche unter der Potenz des Unendlichen ursprünglich richtungslos, aber zugleich das Bestimmende aller werdenden Richtungen auf der Erde (welche von der seyenden Richtung der Erde wohl unterschieden werden muss). Im Ganzen repräsentirt der Sauerstoff den beweglichen öst-
lichen Punkt (das Punktum saliens) der Erde. Die Al-//ten 48
bezeichneten dieses westliche Princip tiefsinnig durch das Element des *Feuers*.

Das relativ überwiegende Unendliche in der werdenden Linie wird in der Physik, wo es am reinsten hervortritt, *Wasserstoff* genannt, und repräsentirt die aktive Expansiv-Kraft auf der Erde. Der Wasserstoff ist selbst richtungslos und widerstrebt zugleich allen bestimmten Richtungen auf der Erde. Im Ganzen repräsentirt der Wasserstoff den beweglichen westli-
chen Punkt der Erde. Die Al-//ten bezeichneten dieses west- 49
liche Princip durch das Element des *Wassers*.

A ce paragraphe se réfèrent trois notes marginales sans rapport l'une avec l'autre : la première se trouve au haut des pp. 46-47 ; la deuxième suit immédiatement le mot *Luft*, dernier mot de l'alinéa au milieu de la p. 46; la troisième, très abîmée, occupe toutes les marges de la p. 48.

46 *Everywhere appears the* πρωτον ψευδος *of the system — the inexplicable polarity in the same agent, or the impossibility of connecting the Relative with the Absolute. Thus A relative to*
47 *B = Azote : the || self-same A relative to C = Carbon. Now what do B and C represent? No answer can be given that does not explain the Relative by the Relative, instead of it's Antecedent. —*

46, milieu *A confusion of the non-coherent with the expansive.*

48 *One consequence of all this Theory [n]either Steffens or Schelling seem to have [n]oticed : viz. that the causes being universal, [t]he effects ought to be so likewise — and [con]sequently [so of] every [bo]dy in [the] Universe, [ ] &c, [ough]t to [be] the [sa]me as [on the] Earth. [The] subject[iv]ity of [Ka]nt, so [mu]ch [ ]nes, has [cer]tainly [ad]vantages [in] this [resp]ect; by [all]owing [the] stab-||[il]ity of [diff]erent [ ]-forms in the mode of perceiving [the] Unity and [Omne]ity of the Absolute, i. e. [.]*

Comme on l'a observé, ce chapitre contient encore bien d'autres éléments qui devraient être confrontés avec les passages correspondants de la *Theory of life*. Le chapitre suivant (IV, p. 66-84) ressemble par son contenu au chapitre de conclusion des *Beyträge*, qui sera examiné plus loin. Chose curieuse, il n'est accompagné d'aucune note en marge. Celles-ci ne reprennent que p. 85.

85 Zwei Extreme der quantitativen Differenz sind auf der Erde, als Zwischenstufen des relativen Erkennens. Das Extrem der Universalität heisst Masse, das Extrem der Individualität Seele. Wo beide absolut sind, fassen sie ihr Entgegengesetztes ganz in sich : da wird Masse Materie, und Seele Geist.

Ein jedes Erscheinende hat eine doppelte Natur : eine, durch welche es als Masse in der Materie, eine, durch welche es als Seele im Geiste ist.

Seele und Masse sind nothwendig getrennt (auseinandergehalten), und nur durch die absolute Trennung — in der Materie und im Geiste — ewig vereinigt.

Die ewige Materie in der Masse ist die Schwere; der ewige Geist in der Seele ist die Vernunft, als Centrum des Lichts und der Aktivität.

Here and elsewhere St. confounds .... with Individuality — 85
and — becomes equivocal. Thus, Mass + Sp[irit] = Body : and B. is the Univ. particularized, not individualized.

For Mass I use « Matter », and St's Matter is my «Body ».

A côté du mot « Schwere », un signe renvoie à la note suivante, marge inférieure :

How does this consist with § 2. P. 1. —?

Voici les deux premiers alinéas de la page 1 :

Es gibt nur Ein wahres Erkennen, und dieses ist das absolute Erkennen der Vernunft.

Was in der Vernunft erkannt wird, ist nichts als die Vernunft selbst, und auch das Erkennen ist wiederum nur die Vernunft.

Das Starreste der Erde — ihre feste Masse — ist das Bild 86
der unendlichen Vergangenheit. Es ist eben so ungereimt, die vergangenen Epochen der Erdbildung durch Jahreszahlen bestimmen zu wollen, wie die Sterne zu zählen. Eine unendliche Tiefe der Vergangenheit thut sich hier auf : daher in ihr die Offenbarung zwangvoller Ruhe. //

Das Flüssigste der Erde — die Luft — ist das Bild der 87
unendlichen Zukunft. In ihr liegt die unendliche Möglichkeit, wie in der festen Erdmasse die unendliche Wirklichkeit : daher in ihr die Offenbarung der willkührlichsten Beweglichkeit.

Das Universum (Makrokosmos) ist das Bild der ewigen Gegenwart der Materie : daher durch dasselbe die Offenbarung der vernünftigen Nothwendigkeit.

Die Menschenorganisation (Mikrokosmos) ist das Bild der ewigen Gegenwart des Geistes : daher durch sie die Offenbarung der vernünftigen Freiheit.

87 A côté de la première ligne de la page, une + renvoie à la place vide au-dessous du texte, et c'est la fin du chap. v.

First, the air is not the symbol of Fluidity; but this most productive error is common to all the Naturphilosophen. Secondly, the contrast of the infinite, the infinite Possibility and Reality, is a thing to stare at when heard, to laugh or pish at when explained. Thirdly, the logical force of the Daher *is right curious! Especially, as the air servile to every power seems the negative of all will, but the very contrary of* Willkür, *or wanton choice.*

110 ...; nur theilweise, also relativ, vermochte der Porphyr sich der Erde aufzudringen, indem die Spannung erschlaffte, der grösste Theil der Masse aber, von der mit beharrender Spannung lebendigen Erde abgestossen, bildete den Mond — und die Porphyrbildung ist die erste Epoche der Mondbildung.

110 *Needed fuller explanation and a less asserting tone.*

137 Die Oscillation, durch welche die Wärme in den metallischen Körpern fortgeleitet wird, sondert einen jeden unendlich kleinen Theil in einem unendlich kleinen Moment von der Masse ab, und giebt ihn dieser wieder; wenn daher, durch die Politur daran verhindert, kein einzelner Theil der Metall-
138 masse, sondern nur das Ganze die Wärme fortleiten // kann, so wird dadurch die Oscillation selbst relativ isolirt, und das Metall ein schlechterer Leiter. Das Phänomen der langsameren Leitung einer ganzen spieglichten Metallfläche ist das der Reflexion strahlender Wärme. Wenn die Oberfläche rauh wird, d. h., wenn einzelne Theile für sich fortleiten können, so hört jene relative Isolation der Wärme auf.

Le signe × à côté de la première ligne de la citation « in », puis à côté des mots « fortleiten » et « isolirt », renvoie à la note suivante, placée p. 138 et 139, marge supérieure.

138 *A lame solution. How is it conceivable that a mere* Polish *or*
139 *removal of points large enough to be // noticed by the Eye should withstand so allpenetrative a Power as Heat? — And then the radiant -)-(continuous o[r] conductitious. The Polish, that lessens the one, increases the other. —*

Was in den Spannungsepochen unter der Potenz der Indifferenz oscillirt, ist am meisten an die Mondsbewegungen geknüpft; daher der Zusammenhang der Ebbe und Fluth mit den Bewegungen des Mondes. 161

Not more than with the position of the Sun relatively to that of the Moon. Any other Mass of the same weight, size, and distance would do the same. 161

Nicht allein das Meer, sondern alles Oscillirende der Erde, zeigt Oscillationen unter der Potenz der herrschenden Indifferenz; daher die Abhängigkeit der Witterung, der Organisationen, kurz alles Lebens von dem Mondwechsel. 161

Where is the Proof of this? I will not deny that the Moon may *be a co-cause of the weather; but if the cause, and even if an independent cause, how is it that in Malta you hear nothing of the Moon's influence; in Sicily [scarce] any thing [better]? [Ergo]. [There are Mountains in Sicily].* 161

Suit la longue note concernant la p. 172 : elle se trouve sur un feuillet relié en tête du volume. D'autre part, à la fin du volume, se trouvent d'autres feuillets reliés, au nombre de huit, mais dont seules les pages 5 à 8 sont couvertes d'écriture par Coleridge.

La note du début a un caractère de dissertation indépendante qui rend peu utile la citation de la p. 172 de Steffens : celui-ci parle de divers traités qui aboutissent au développement du *schema* dynamique dont la *Theory of life* offre l'analogue.

P. 172. (of the first tract in this volume). feuillet initial

It is in this and similar passages that I am stopped by my want of cōmprehensio[n] and my restless wish to place myself as a Pupil with H. Steffens. It is the word, Schein, *that most p[o-]zes me in the writing of the Schellingians : most intensely, in the Essay on Psychology in the Jahrb. d. Med. by Dr K. Schelling*[1]. *There seems to me a confusion of* Seem *with Pretereunce or impermanence. How can a man* seem *to himself to have a fit of the Colic? If Schein be a synonime of Manifestation, of Existence distinguished from Essence, it is unhappily chosen,*

1. *Jahrbücher der Medicin als Wissenschaft.* Tübingen, J. G. Cotta, 1805-1808. 8°. [Contient des articles de F. W. J. Schelling, K. E. Schelling, Oken, Franz Baader, Henrich Steffens, etc.]

methinks : and in any other sense how can it be said, that the Gradual (the Display of which is the great object of the second Tract in this Vol.) from the Coral to the Snail, the Vermes, the Insect, the Fish, the Bird, the Beast is blosser Schein? *Is it not a real, i. e. as much an objective form of manifested Being, i. e. of Existence, as the Coral itself quoad Coral, of the Molluscæ*[1] *themselves quoad Molluscæ, &c? What is gained by this that is not already supposed in the omnipresence, or potentiality of All in Each? By Gradual we mean Distinction in Continuity. But I feel convinced, that I misconceive Steffens &c; and therefore according to my own golden rule, not understanding their ignorance I conclude myself ignorant of their understanding.*

S. T. Coleridge.

Feuilles 5 à 7, à la fin du volume, après les *Beyträge*.

6 a, en haut *Schelling & all others have attempted to explain the multeity (ex. gr. the Planets of the Solar system) out of the Unity (ex. gr. the Sun*[2]*, by successive or simultaneous explosion. Now I take the reverse, and explain all out of the Multeity involved in each, and presupposed as the condition of its existence. This goes thro' the whole — the Earth* rose *in it's present position.*

This to be made plainer.

6 b *Let the Magnetic power, considered as unmodified, or as pure North and South (which it never is or can be in fact) represent the substantiating power, or that by which every phænomenon , is capable of appearing at all, abstracting the* what *it appears — principium apparitionis, modo et formâ apparendi haud adhuc inclusis. — Then it's declensions to the E. or W. designate, the East it's modification by Oxygen, or*

1. *Molluscæ*. Cf. *Theory of life*, p. 22, l. 31, où le singulier *mollusca* est employé. L'éditeur Ashe (dans son édition, p. 31) démontre que c'est là une forme inadmissible. C'est un cas, parmi d'autres, qui fournirait un argument pour l'authenticité de la *Theory of life*, au cas où l'on pourrait encore en douter.

2. Au lieu de , il faudrait évidemment une).

the contractive force, under which Drying and Frost are to be subsumed, while the declension Westward would signify the predominance of Hydrogen, Warmth, Fluidity, and generally the dilative Force.

But Magnets attract each other only by opposite Poles. Therefore, the Pole of the Magnetic Needle a[ ] *being attracted by the North Pole of the Earth, it must really be the South Pole & consequently, it's apparent Eastward must be it's real Westward, and vice versa.*

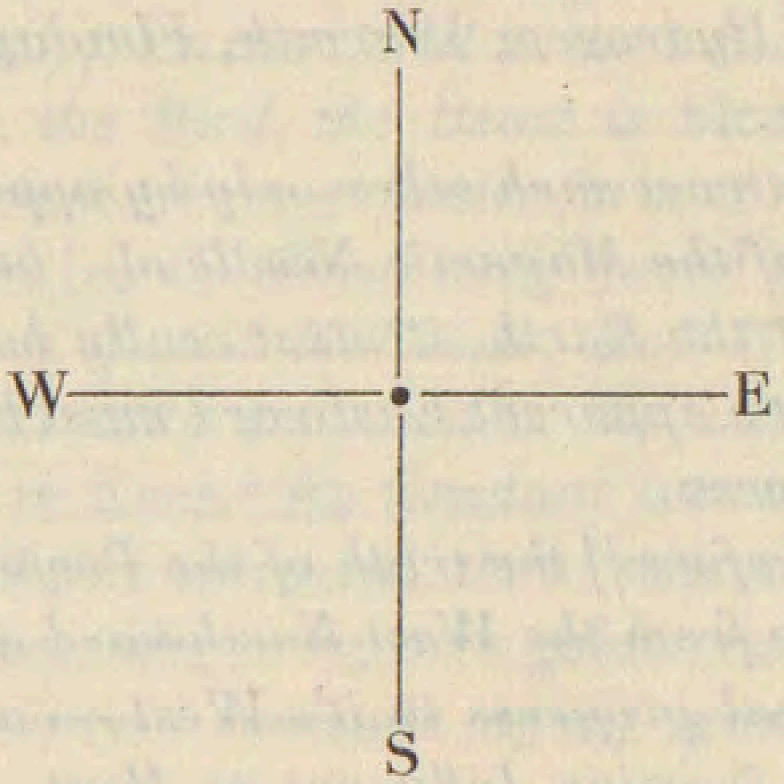
Supposing therefore || the truth of the Premises, the late re- 7 a
turn of the needle from the West Northward and consequently Eastward is a real progress to it's West — and if so, then a return from the freezing Influence to Heat, Thaw, &c — of which the Dissolving of the lowest Ice Barriers of the Northern Ocean may be the Commencement. — The Question is — of what length is the cycle? — and above all, why should we[1] *attribute the significancy to the motion of the minor magnet*[2] *(= the needle) and not to*[3] *that of the major Magnet, = the Earth? — The answer to the latter? is — because the former is motion, the latter motivity, the former indicates the* effects, *as being one of the effects, the latter the efficient cause*[*s*]. *In the magnetism of the Earth the Whole is a distinct agent, from it's component parts, as a mere Aggregate. This seems satis-*[*factor*]*y*[.]

Pour la note suivante, cf. le $\mathrm{E}\overset{\mathrm{M}}{\underset{\mathrm{M}}{+}}\mathrm{E}$ au texte correspondant de la « Theory of Life », p. 56.

It is really wonderful to see the difficulties, inadequacies[4], 5 b
and even misstatements, in which the Natur-philosophen involve themselves from the oversight respecting the essential diversity of the a*ttractive = adstringent, or — Magn. and the* con*tractive = insulating, Power, or, — Elect. And in like manner the diversity of the repulsive = self-projective Power*

1. *we* dans l'interligne.
2. *magnet*, corr. de *magnetic*.
3. *to* dans l'interligne.
4. Corr. ex *inadequate*.

or + Magn. and the dilative = indistinguishing, Power, or + Electricity.



Here the North and South represent, the N negative, the S positive Magnetism, or the dynamic Carbon and Nitrogen : the East and West negative and positive Electricity or the dynamic Oxygen and Hydrogen. Draw a Circle round the four points,
6 a, vers le bas *and the || mid point. will have a two-fold significance; first, it will represent centrality, or the point of indifference*[1], *relatively to the Line NS, or the Magnetic Axis : and • is = Gold : secondly, • will stand for the Indifference of the Superficies, represented by the supposed hemispherical Line, EW : and [i]n the relation • represents Water. ||*

Au-dessus, tiers inférieur du feuillet :

6 a *N. b. indistinguishing, or amorphosing*[2], *that which takes away*[3] *the distinctions of form =* fluidizing. *A mass of Ice consists of a myriad of Chrystals each having a distinguishable shape — by* fusion (i. e. *relative increase of the power designed by W.) these shapes are confused, and the result is Shapelessness. Water is shapeless per se : it's apparent shape being derived from the containing Vessel &c.*

Au-dessus, tiers au milieu :

6 a *The Powers of Nature, her Hand, as it were, form a Pen-*

1. *in* barré.
2. *or amorphosing* dans l'interligne.
3. Après *which*, biffé : *reduces; takes away* dans l'interligne.

tad = 5 fingers, or four fingers and the Thumb. 1. Attraction. 2. Repulsion. 3. Contraction. 4. Dilation. 5. Centrality. — Let the Thumb represent the 5^{th} or Central Power. — Of these the 1^{st} 2^{nd}[1] *and 5^{th} are the Constituent,* substantive *Powers : the 3^{rd} and 4^{th} the modifying or adjective Powers : 1 and 2 = Magnetism; 5^{th} = Galvanism; 3 and 4 = Electricity.*

Transcrit et annoté par Henri NIDECKER.

(A suivre.)

LES ROMANS ILLYRIENS DE CHARLES NODIER[2]

Les histoires de brigands telles que les a aimées le romantisme ne sont que des contes de fées à l'usage des grandes personnes. Dès

1. Barré : *and* après *1st*, et *are the* après *2nd*.

2. *Bibliographie*. — Textes : *Jean Sbogar*. Gide, éd., 1818, 2 vol. in-12 (voir Jean Larat, *Bibliographie*, p. 43); — *Mademoiselle de Marsan*. P. Renduel, éd., 1 vol. in-8°, 1832; — *les Morts fiancés*, nouvelle vénitienne, publiée dans *le Livre des Feuilletons*, recueil de nouvelles. Hinzelin, 1843 (Bibl. nat : Y' 249-351); — *Souvenirs de jeunesse*, extrait des *Mémoires de Maxime Odin*. Bruxelles, Société belge de librairie, Haussmann et Cie, réimprimé chez Charpentier avec addition notamment de *Mademoiselle de Marsan;* — *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*, nouv. éd. Charpentier, 1864, t. II; — *Correspondance inédite de Charles Nodier*, publiée par Estignard. Paris, librairie du *Moniteur universel*; — *l'Illyrie* (*Journal des Débats* du 7 février 1815); — Collection du *Télégraphe de Laybach* (1812-1813). On ne connaît aucune collection complète de ce journal. A Paris, la Bibliothèque nationale ne la possède pas. On trouve seulement les cinq derniers numéros de 1813 aux archives du ministère des Affaires étrangères (ils furent joints par Fouché à son Rapport du 27 septembre 1813 et figurent aujourd'hui dans la collection : AUTRICHE, *Mémoires et documents*, Provinces Illyriennes, 1810-1814). Bien qu'imprimés à Trieste, ils ne s'y rencontrent pas davantage. Seule la bibliothèque du lycée de Ljubljana dispose d'une collection presque intégrale; celle qui existe au Musée national comporte plus de lacunes.

Études sur Charles Nodier intéressant les romans illyriens et *le Télégraphe de Laybach :* Chateaubriand, *Mélanges littéraires*, éd. des *Œuvres complètes* (sur *Jean Sbogar*); — A. Fontaney, *les Œuvres de Charles Nodier* (chronique de la *Revue des Deux Mondes*, 1832, t. V, p. 116); — Jean Larat, *Bibliographie critique des Œuvres de Charles Nodier*, suivie de documents inédits. Paris, 1923; — Jean Larat, *la Tradition et l'exotisme dans l'Œuvre de Charles Nodier (1780-1844); Étude sur les origines du romantisme français*. Paris, 1923; — Dr. Rudolf Maixner, *Charles Nodier en Illyrie* (*Revue des Études*

lors se faut-il étonner si le dernier des successeurs français de Charles Perrault, l'auteur du *Chien de Brisquet* et de *la Fée aux*

slaves. Paris, 1924); — Abel Monnot, *la Slovénie et Charles Nodier* (*Bulletin trimestriel de l'Académie de Besançon*, 3e trimestre 1924); — Émile Montégut, *Nos Morts contemporains*, éd. 1883, t. I; — Félicien Pascal, *Au pays de Jean Sbogar* (*Correspondant*, 10 juillet 1915); — Léonce Pingaud, *la Jeunesse de Charles Nodier*. Paris, 1920; — abbé P. Pisani, *Charles Nodier rédacteur du « Télégraphe de Laybach »* (*Bulletin critique*, 15 novembre 1887); — Voylas M. Yovanovitch, *la Guzla de Prosper Mérimée*. Étude d'histoire romantique. Paris, 1911.

En allemand : Auguste Dimitz, *Geschichte Krains*, t. IV. Laybach, 1875; — Auguste Dimitz, *Charles Nodier in seinen Beziehungen zu Krain* (Laib. Wochenblatt, 1884, nos 210-214).

En langues slaves : Dr. Ivan Prijatelj, *Slovenščina pod Napoleonom* [*la Langue slovène sous Napoléon Ier*]. Veda I, 1911, Gorica; — Sime Urlič, *Je-li « Télégraphe officiel des Provinces Illyriennes » izlazio na srpsko-hrvatskom jeziku?* [*« le Télégraphe officiel » a-t-il paru en serbo-croate ?*]. *Prilozi za književnost, jezik, istoriju i folklor I*, Beograd, 1921; — Dr. Rudolf Maixner, *Charles Nodier i Ilirija* [*Charles Nodier et l'Illyrie*]. Rad Jugoslav. Akademije, knj. 229, Zagreb, 1924; — Dr. M. Kos, *« Télégraphe officiel » in njega izdaje* [*« Télégraphe officiel » et ses éditions*]. Glasnik Muzejskega drustva za Slovenijo, 1926-1927, Ljubljana; — Dr. Janko Tavzes, *Slovenski preporod pod Franzosi* [*la Régénération nationale des Slovènes sous la domination française*]. Ljubljana, 1929; — T. Martič, *Prosper Mérimée's Mystifikation kroatischer Volkslieder* (*Archiv für slav. Philologie*, 28-29); — Volontaire, *Charles Nodier o Ljubljani* [*Un article de Charles Nodier sur Ljubljana*]. Zivljenje in svet, knj. 6 štev. 14-15. Ljubljana, 1929.

Autres documents et ouvrages se rapportant à la présente étude. En français : Archives du Consulat de France à Trieste, *Correspondance*, 1807; — *Mémoires* du maréchal Marmont, duc de Raguse. Paris, Perrotin, 1857, t. III, livre XIII; — abbé P. Pisani, *la Dalmatie de 1797 à 1815*. Paris, 1893; — Raymond Warnier, *Napoléon et les Yougoslaves* (*la Méditerranée*. Marseille, 1930, no 11, p. 349-354).

En italien : Conte Girolamo Agapito, *Descrizioni storico-Pittoriche di pubblici passeggi suburbani di Trieste*. Vienne, 1826; — Bernardo Benussi, *l'Istria nei suoi due Millenni di Storia*. Trieste, 1 vol. gr. in-8°, 650 p.; Treves, Zanichelli, 1924; — Giuseppe Caprin, *I nostri Nonni (1800-1830)*, 5e éd. Trieste, 1926; — Carlo de Franceschi, *Memorie autobiografiche con prefazione, note e appendici a cura del giflio Camillo*. Trieste, tipografia del Lloyd Triestino, MCMXXVI, 1 vol., 300 p.; — Silvio Mitis, *Alcuni documenti dell' Archivio Capitanale di Pisino* (*Atti e memorie della Storia Istriana di Archeologia e Storia Patria*. Parenzo, 1919); — Giuseppe Pavanello, *le Strade e i traghetto della Fossetta*. Venezia, 1906; — Pichler, *Memorie di Rodolfo : Il Castello di Duino*. Trento, 1882; — Venzeslao Plitek. *I Napoleonidi a Trieste. I* (*Archeografo Triestino*. Trieste, 1924); — Attilio Tamaro, *Storia di Trieste*, t. II. Roma, Stock, MCMXXIV.

Pour ce travail nous devons des remerciments particuliers à M. France Dobrovoljc, étudiant à l'Université de Ljubljana, qui a bien voulu, sur la demande de M. Marc Wey, professeur agrégé détaché à l'Université, effectuer pour nous des recherches qu'il nous était impossible de poursuivre personnellement dans cette ville.

Il existe deux traductions de *Jean Sbogar*, l'une en italien, l'autre en slo-

Miettes, est aussi celui de *Jean Sbogar* et de *Mademoiselle de Marsan*?

En composant ces deux ouvrages, Nodier obéissait assurément à une mode, subissait ainsi que tant d'autres de ses contemporains l'influence des *Brigands* de Schiller, mais surtout il cédait à son penchant pour les thèmes romanesques alertement contés. C'est pourquoi chez lui le récit n'est qu'une fantaisie qui s'abandonne à elle-même pour notre plaisir et pour le sien. Du moins a-t-il besoin d'un décor, d'une anecdote autour de laquelle édifier son intrigue. L'Italie de Fra Diavolo les lui pouvait offrir[1]; il préféra les demander à l'Illyrie où les hasards d'une jeunesse tourmentée l'avaient amené en 1812.

On sait que sous ce nom Napoléon, faisant revivre une ancienne dénomination romaine qui n'avait d'ailleurs jamais complètement disparu de l'histoire, créa, le 14 octobre 1809, par le traité de Schönbrunn, une nouvelle unité politique[2]. Séparant l'Autriche de la mer,

vène : *Giovanni Sbogar, il bandito*. Racconto triestino di Carlo Nodier. Libera versione del Dr. Francesco Bianchi. Trieste, 1855; Charles Nodier, *Ivan Zbogar*, sgodovinski roman, traduit par Josip Krzišnik, publié d'abord dans le journal *Slovenski Narod* de Ljubljana en 1886, comme roman-feuilleton, puis en 1887, en un volume.

1. Le roman, la peinture, la musique utilisent à l'envi le thème du brigand. Nul en France n'a oublié le succès de l'opéra-comique d'Auber : *Fra Diavolo*, représenté le 28 janvier 1830. Le sujet est emprunté à l'histoire d'un brigand napolitain, Michel Pezza, qui est considéré en Italie comme un héros national. Anobli par la reine Caroline de Naples, il fut pendu au retour des Français, le 12 novembre 1806 (voir Henri d'Alméras, *le Centenaire de « Fra Diavolo »*, *Débats*, 20 janvier 1830).

Elles sont également de 1830, les lettres admirables que Mérimée adresse à la *Revue de Paris* (reproduites dans *Mosaïque*) « et où il dessine en traits appuyés à la Goya la figure du héros sympathique, le Robin Hood de notre temps, c'est le fameux José Maria, surnommé Il Tempranito, le matinal. C'est lui dont on parle le plus de Madrid à Séville et de Séville à Malaga » (Gabriel Hanotaux, *Préface aux « Lettres de Prosper Mérimée à la comtesse de Montijo, mère de l'Impératrice Eugénie »*. Édition privée, l' « Histoire nationale », 8, rue Garancière, Paris). El Trampanillo a inspiré récemment un roman que l'on a pu lire dans *le Temps* sous ce titre : *le Roi de Sierra* (*El Tempranillo*, par Munzo Escamez et M. Perez, adaptation française de Gaston Danville, n° du 13 août 1926 et suiv., publié ensuite en volume).

Et Stendhal qui, au début de *l'Abbesse de Castro*, parlera si bien des brigands, dira d'eux « qu'ils furent en Italie l'opposition contre les gouvernements atroces qui succédèrent aux républiques du moyen âge ».

Avec Montrilli (Caprin, *loc. cit.*, p. 83), le brigand sera un personnage de ballet, et l'on sait que Horace Vernet se plait à retracer les faits et gestes des malandrins en des croquis que popularisa l'estampe. Karl Schindler jette une note tragique avec l' « Attaque de la diligence ». Mais ce sera sans doute Edmond About qui, beaucoup plus tard, dans *le Roi des Montagnes*, saura donner au genre son œuvre le plus savoureuse.

2. Un décret qui porte la date du même jour stipulait que « le cercle de

les Provinces Illyriennes de l'Empire français s'étendaient de la Save à l'Adriatique, de l'Isonzo aux bouches de Cattaro et comprenaient notamment les territoires de Trieste, Monfalcone, Goritz, l'Istrie, la Carniole, dont le chef-lieu leur fournira sa capitale Laybach, aujourd'hui Ljubljana. Ce sont les seuls qui nous intéressent ici.

Nommé le 20 septembre 1812 par le général Bertrand, qui en fut le second gouverneur[1], bibliothécaire à Laybach et directeur du *Télégraphe*[2], il rejoignit son poste en décembre. « J'ai vu enfin l'Il-

Villach, de Carinthie, la ci-devant Istrie autrichienne, Fiume et Trieste, les contrées désignées sous le nom de Littoral, et tout ce qui a été cédé sur la rive droite de la Save, la Dalmatie et les îles qui en dépendent, prendront désormais le nom de Provinces Illyriennes ».

On sait que les Yougoslaves considèrent que les actes du 14 octobre 1809 représentent une date importante dans l'histoire de leur unité. C'est pourquoi ils ont tenu à la commémorer par de grandes fêtes qui ont eu lieu à Ljubljana, capitale de la Slovénie, le 14 octobre 1929. « Bien que d'une très brève existence, écrivait le Comité des fêtes, l'Illyrie française comprenait les parties sud-ouest de la Yougoslavie actuelle, fait d'une très grande importance historique, car elle marqua le premier pas vers une union des Serbes, Croates et Slovènes en un seul État. Pour la première fois après tant de siècles, la population retrouva le libre usage de la langue nationale dans les écoles et la vie publique et vit appliquer des principes démocratiques et une bonne administration. Cela laissa un souvenir éclatant à travers le XIXe siècle et servit de puissant stimulant lors des luttes nationales qui suivirent surtout en pays slovène, où se trouvait Ljubljana, la capitale. »

L'abbé Vodnik (1768-1819), qui professait au temps de l'Illyrie napoléonienne, chantre et apôtre de l'idée nationale slovène, disait dans une strophe demeurée fameuse et qui a été reproduite sur l'obélisque élevé à l'occasion des dernières fêtes :

« Napoléon dit : « Illyrie, réveille-toi ! »
L'esprit de Napoléon inspire le Slovène
Et une génération régénérée va surgir. »

Dans le beau discours qu'il a prononcé à Ljubljana à l'occasion de l'inauguration du monument commémoratif, le ministre de France, M. Émile Dard, a évoqué le souvenir de l'ancien bibliothécaire français. « Dans la liste que je suis forcé d'abréger, a-t-il dit, il convient de mentionner particulièrement Charles Nodier pour associer aux gloires militaires de la France le rayonnement de sa culture » (voir dans *les Débats* du 13 octobre 1929 l'article de M. Hubert Morand, *les Fêtes napoléoniennes à Ljubljana*, et, dans *le Temps* des 11 et 13 octobre, *les Fêtes à Ljubljana* par M. Gaston Deschamps, et *les Fêtes commémoratives de Ljubljana et l'Illyrie napoléonienne*, de M. Gaston Castéran. *Le Temps* a également publié un récit détaillé des fêtes dans son numéro du 15 octobre).

1. Le premier gouverneur avait été le maréchal Marmont, duc de Raguse, jusqu'en avril 1811. En mai 1813, Bertrand fut lui-même remplacé par Junot, duc d'Abrantès, jusqu'à la fin d'août et finalement par Fouché, duc d'Otrante.

2. Il écrit à Charles Weiss le 19 octobre 1812 : « L'Empereur m'a nommé le 21 septembre bibliothécaire de la ville de Laybach. Son aide de camp, le gouverneur général Bertrand, m'a confié la direction du journal officiel de

lyrie, écrivait-il[1], et à travers des neiges de deux pieds j'ai gagné les rigoureux sommets de la Carniole. A peine avais-je cessé de rencontrer l'heureux habitant de l'Adriatique légèrement vêtu d'un frac de toile lilas, et la tête couronnée de son grand chapeau où flottent des rubans de toute couleur, que j'ai aperçu l'Istrien frileux qui grelotte sous sa mante de poils de chèvre et son bonnet de laine à trois pièces. »

Le sort ne devait pas lui permettre de prolonger très longtemps son séjour en Illyrie, sa nomination ayant coïncidé avec le déclin de la puissance impériale. Huit mois après qu'il avait assumé la direction du *Télégraphe* en était publié le dernier numéro imprimé à Laybach, et le journal lui-même devait achever sa carrière à Trieste où Nodier, accompagné de sa femme et de sa fille, de ses rédacteurs, s'était transporté.

Bien que la feuille illyrienne[2] osât écrire dans son dernier numéro, le 26 septembre 1813 : « La ville de Trieste est restée fidèle et inébranlable à son attachement à son glorieux Empereur », son éditeur n'en dut pas moins quitter précipitamment l'auberge allemande où il s'était installé depuis un mois[3] et regagner non sans difficultés la France par la Vénétie, le Piémont et la Savoie.

ces Provinces Illyriennes. La première de ces places rapporte 1,700 francs, avec quelques avantages; Tercy (c'était le nom de son beau-frère, secrétaire de l'Intendance générale à Laybach) m'assure que la seconde doit me garantir une *très douce indépendance*, les avantages de l'autre mis à part. Je vais donc être fort à mon aise, à moitié du bout du monde, et avec la certitude presque absolue de vous revoir jamais » (*loc. cit.*, p. 135). Nous savons par cette même lettre et celle du 29 novembre que Nodier éprouva des difficultés à se procurer l'argent du voyage. En lisant ses lettres, on pense à Stendhal partant pour Trieste. Ce sont les mêmes préoccupations et presque le même style. Le 30 novembre, il écrit à Charles Weiss : « Je pars pour Laybach avec encore 1,200 francs qui suffiront exactement à mon voyage. J'arriverai à 6 francs près. »

1. *Correspondance inédite*, p. 141.

2. Sur *le Télégraphe*, fondé le 3 octobre 1810, les belles études de M. Rudolf Maixner complètent utilement celles de M. Pisani. Des recherches effectuées pour nous par M. Dobrovoljc il résulterait cependant que le dernier numéro imprimé à Laybach n'est pas, comme on l'a cru jusqu'ici, celui du 24 août, mais celui du 5 septembre 1813, le premier imprimé à Trieste étant le n° 72, du 16 septembre. Dans ce cas, il ne semble pas que Nodier ait pu s'y transporter le 16 août, mais seulement à la fin de la première semaine de septembre.

3. D'après une version, Nodier aurait passé dans une auberge allemande le temps de son séjour à Trieste (Yovanovich, *loc. cit.*, n° 4 de la p. 108); d'après l'autre (Caprin, *I Nostri Nonni*, p. 3), il aurait imaginé *Jean Sbogar* à la villa Serini. Rien n'empêche de les concilier. Il a pu s'asseoir à la table d'hôte qu'il a dépeinte dans *Mademoiselle de Marsan* (p. 9), avec des couleurs qui font penser à celles qu'emploiera Stendhal, puis s'installer ensuite dans une villa de cette colline de Saint-André dont la description sert de cadre au début

Le 11 novembre 1813, Nodier, de Quintigny, écrit à Charles Weiss : « J'ai perdu en Illyrie 16,000 francs d'appointements que j'avais depuis vingt-quatre heures, tous mes meubles, tous mes habits, tout mon linge, tous mes livres, toutes mes collections, tous mes manuscrits. J'ai vécu pendant deux mois dans les anxiétés les plus cruelles. J'ai été jeté deux fois par les voitures publiques dans des précipices affreux ; ma femme et mon enfant ont eu trois fois le même accident. J'ai ramené ma petite famille demi-nue et Désirée avec des béquilles qu'elle portera peut-être longtemps » (lettre publiée par G. Gazier dans *la Revue d'hist. litt.*, octobre 1922).

Des années passeront. L'heure viendra où l'ancien directeur du *Journal officiel* de Laybach se complaira de plus en plus dans l'évocation de ses souvenirs de jeunesse. Alors il écrira *Jean Sbogar*, puis *Mademoiselle de Marsan*. Rappeler le sujet de ses deux ouvrages, les replacer dans leur cadre historique, rechercher ce qu'ils contiennent de substance empruntée au milieu qu'a choisi Nodier, faire la part de la vérité des paysages et de la peinture des mœurs, c'est l'objet du présent travail.

I

L'action de *Jean Sbogar* se déroule en 1807. L'Illyrie et la Vénétie en sont tour à tour le théâtre. Un émigré français, M. de Montlyon, s'est réfugié à Trieste pendant la Révolution et y a fait fortune dans

de *Jean Sbogar* et qui convenait assurément mieux qu'une maison sombre de la vieille ville à la petite fille de deux ans qui sera Marie Ménessier-Nodier. A la vérité, les guides du temps ne mentionnent pas la villa Serini, dont nul n'a conservé le souvenir. Ce n'est pas à dire que la mémoire de Caprin soit ici en défaut, plus d'un siècle s'étant écoulé depuis lors.

Nodier a laissé de son départ de Trieste un récit d'un romanesque achevé qui figure dans son étude sur Fouché. Le duc d'Otrante, déjà retiré à Goritz, lui aurait enjoint d'interrompre sur-le-champ la publication de son journal et l'aurait destitué de « deux places assez lucratives dont il l'avait pourvu le mois précédent ». « Ces rigueurs étaient expliquées avec soin dans un formidable *considérant*, dont les trois paragraphes comprenaient autant de griefs capitaux qui auraient pu en bonne justice coûter la tête à trois hommes : connivence démontrée avec l'étranger, conspiration continue et flagrante contre le gouvernement de l'empereur, correspondance suivie entre les agents intérieurs et extérieurs de l'ancienne maison de France, dont j'étais le trait d'union secret... » Tout ceci n'était qu'une feinte destinée à le fournir d'une « patente de contre-révolutionnaire » si des violences avaient accompagné l'invasion (il s'en produisit, en effet, et Contades, intendant de Karlstadt, fut arrêté par les paysans et livré pieds et poings liés au général Knesevich : Pisani, *la Dalmatie de 1810 à 1815*, p. 348). Le bon Nodier se moque, comme d'ailleurs dans presque toutes ses pages sur Fouché commencées dans le style des mémoires et qui s'achèvent dans l'invraisemblance.

le commerce — nous l'identifierons en étudiant *Mademoiselle de Marsan.* — La mort vient de l'enlever. Il laisse deux filles, l'une, Mme Alberti, déjà veuve d'un négociant; l'autre, Antonia, qui a dix-sept ans. Mme Alberti en a trente-deux. Cultivée, sensible, mélancolique, imaginative, romanesque sans exaltation, elle se consacre à sa cadette. Celle-ci souffre, en effet, d'une maladie de langueur et semble promise à un prompt trépas. Svelte, élancée, d'un abandon qui annonce la faiblesse, impressionnable jusqu'au tremblement, elle personnifie le charme morbide des héroïnes romantiques.

Les deux sœurs se promènent chaque jour aux abords de la ville. Elles affectionnent particulièrement le Farnedo, petit bois qui s'élève au flanc d'une colline en arrière de Trieste. Un jour qu'elles écoutent une vieille femme d'Istrie qui chante en vers esclavons l'infortune des pauvres Dalmates chassés de leur pays par la misère — Mme Alberti se plaît aux spectacles populaires — l'aède évoque le nom de Jean Sbogar. C'est celui d'un bandit qui terrorise la région et dont les compagnons, les « Frères du Bien commun », occupent les ruines du château de Duino.

Encore sous l'impression de ce nom redouté, les deux femmes regagnent la ville, cependant que tombe le crépuscule. La rencontre d'un jeune homme « enveloppé d'un manteau noir à la vénitienne, coiffé d'un chapeau retroussé à panache flottant », les émeut d'abord, mais son chant les rassure, encore qu'un cri « sauvage, si douloureux, si formidable et si plaintif tout à la fois qu'il ne semblait pas procéder d'une voix humaine », les engage à s'abstenir désormais des retours tardifs.

Pourtant, un après-midi, tandis qu'Antonia reposait « sous un groupe d'arbres, dans un joli endroit d'où l'on découvre une partie de Trieste, jusqu'à l'église des Grecs », et que sa sœur s'était éloignée pour cueillir quelques fleurs, elle surprit avec stupeur entre deux hommes dissimulés dans le feuillage un dialogue où il était question d'elle. « Cette fille, disait l'un deux, est mon épouse devant Dieu et jamais une main mortelle ne détachera un seul fleuron de sa couronne de vierge. »

Croyant que la malade avait été l'objet d'une hallucination, Mme Alberti, à laquelle Antonia avait rapporté ce propos, résolut de ne plus aller au Farnedo. Mais, quelques jours plus tard, un nouvel incident qui se produisit au môle San Carlo — l' « actuel môle Audace » — augmenta ses alarmes. Elle saisit avec empressement le prétexte d'affaires importantes que son père avait laissées en suspens à Venise pour s'y rendre et soustraire ainsi sa cadette à « l'influence des lieux et des souvenirs ».

Par suite de l'insécurité des chemins, les départs s'effectuaient « à

un jour fixe où se réunissaient tous les voyageurs qui se dirigeaient vers un même point, pour se servir réciproquement d'escorte. La voiture de Mme Alberti se trouva la neuvième au rendez-vous sur la plate-forme sablonneuse d'Opschina, d'où l'œil embrasse au loin le golfe et les dunes inégales dans son long circuit hérissé[1] ».

Comme on approchait de Sistiana, un prêtre arménien du couvent de Venise sollicita la seule place libre qui demeurât dans la voiture. On la lui donna. Quelques instants plus tard, à la hauteur de Duino, la berline qui s'était trouvée séparée du reste du convoi s'arrêta. Elle était tombée dans une embuscade des bandits. Mais l'Arménien se jeta brusquement hors de la portière. On entendit un cri sinistre comme celui du Farnedo. En l'entendant, les brigands s'étaient dispersés[2].

A Venise, où elle possède un palais, Mme Alberti et Antonia n'entendirent parler que d'un homme extraordinaire nommé Lothario, jeune encore, fastueux, dont on ignorait les origines et qui y séjournait de temps en temps. Sa réputation de justicier l'avait rendu légendaire auprès du peuple, qu'il comblait d'ailleurs de ses bienfaits. Absent lors de leur arrivée, elles ne tardèrent pas à le rencontrer dans le monde, où le mystère dont il était entouré, son indépendance, l'originalité paradoxale de ses propos lui conféraient une sorte de prestige. Il fit une forte impression sur Antonia et cette impression apparut bientôt partagée. Mme Alberti, persuadée que le secret dont il s'entourait ne pouvait avoir que les plus nobles motifs et s'expliquait par le trouble des temps, autorisa sa sœur à disposer de sa main en sa faveur. Mais, à la stupéfaction des deux femmes, il laissa entendre que des obstacles insurmontables le séparaient de la jeune fille et l'offre même qu'elle lui faisait de son cœur provoqua son départ.

Dans ces conditions, les affaires de la succession paternelle étant terminées, Mme Alberti estima que pour le repos de sa sœur il con-

1. *Jean Sbogar*, p. 61. — De 1750 à 1810, en raison de l'insécurité des chemins, il n'y eut qu'une seule diligence postale allant une fois par semaine à Laybach; c'est seulement en 1815 qu'une course quotidienne fut organisée pour Goritz et, en 1824, qu'un départ régulier de courriers et de voitures bi-hebdomadaire s'effectua pour Gratz, Vienne, Prague, Brünn et Presbourg (Caprin, p. 85). Le groupement des voitures dont parle Nodier est donc de toute vraisemblance.

2. « Que le brigand Jean Sbogar de Nodier, écrit Mlle S. Peez (*l'Origine de la couleur locale scandinave* dans le « *Han d'Islande* » de Victor Hugo, *Revue de Littérature comparée*, 1929, p. 261), poussant des cris « si sauvages, si « douloureux, si formidables, qu'il ne semble pas procéder d'une voix humaine », dispersant à lui seul toute une foule de bandits, ne soit pas sans parenté avec Han, que nous importe. »

venait de regagner Trieste. Antonia et elle s'embarquèrent sur un bateau qui s'y rendait par les lagunes. « Cette manière de voyager lui avait paru préférable à toute autre, parce qu'elle leur faisait éviter les routes infestées par la troupe de Jean Sbogar et surtout le passage dangereux où elles avaient failli devenir ses prisonnières ». Comme elles approchaient de Duino, un coup de feu retentit; encore une fois les passagères étaient tombées dans une embuscade. Antonia se trouva bientôt séparée de M^me^ Alberti qui dormait au moment de l'attaque et transportée dans les profondeurs du vieux burg. Non seulement elle n'y fut pas traitée en prisonnière, mais une discrète sollicitude l'enveloppa; elle put librement s'engager dans les galeries, parvint au pont-levis qui s'abaissa à son approche et trouva, à la sortie du château, une voiture de voyage qui l'attendait. On croirait une féerie. Mais, ne voulant pas abandonner sa sœur, elle se refit volontairement captive et poursuivit son exploration des souterrains. Des chants mystérieux l'intrigant, elle réussit à se glisser inobservée dans une salle obscure. Les funérailles de M^me^ Alberti, tuée par le coup de fusil des bandits s'y célébraient. Antonia perdit connaissance. Lorsqu'elle revint de son évanouissement elle avait perdu la raison.

Deux mois s'étaient écoulés, quand Duino succomba sous l'assaut des troupes françaises décidées à purger le pays des malfaiteurs. Au moment de se précipiter dans la mer pour se soustraire à la capture qui le menaçait, leur chef voulut contempler une dernière fois la jeune fille à laquelle il n'avait cessé de prodiguer les témoignages de la plus tendre affection. « Son voile était tombé, mais Antonia ne voyait point son visage..., les lèvres du brigand s'attachèrent aux siennes et leur imprimèrent un baiser qui répandit dans les sens de la jeune fille une ivresse inconnue, une volupté dévorante qui participait du ciel et de l'enfer. » Ce pourrait être du Byron.

Les prisonniers avaient été transportés à Mantoue pour y être jugés. Antonia y fut conduite également. Des soins pieux ne tardèrent pas à lui rendre la raison et elle décida d'entrer dans les ordres. Le jour de sa profession était arrivé, quand deux sbires vinrent la mander au nom de la justice. Quarante brigands avaient été condamnés à mort, mais rien ne prouvait que Jean Sbogar se trouvât parmi eux. On pensa que la captive de Duino le reconnaîtrait. « Lotario, s'écria-t-elle, quand elle le vit figurer parmi les hommes que l'on conduisait au supplice? — Non, non, répondit-il, je suis Jean Sbogar. » Elle s'affaissa, tandis que les condamnés poursuivaient leur marche vers le lieu de l'exécution.

Tel est le sujet de ce roman, qui supporte encore la lecture en dépit de ce qu'il a d'invraisemblable et de suranné. On a dit que

l'argument anecdotique sur lequel a brodé l'auteur était inventé de toute pièce. Nodier s'en est défendu. Se justifiant dans sa préface avec beaucoup de verve, une verve qui fait penser à celle de Paul-Louis Courier, son contemporain, des reproches de plagiat qu'on a formulés contre lui, il affirme s'être inspiré des dossiers d'une affaire jugée à Laybach à l'époque où il s'y trouvait. Le greffier des assises lui aurait confié les pièces de la procédure « pour y corriger quelques germanismes esclavonisés dont il craignait de s'être rendu coupable dans la chaleur de la rédaction », et pour accréditer sa version il se plaît à citer les noms des juges qui siégèrent au procès. Dans son excellent livre sur la *Guzla*, M. Voyslav M. Yovanovitch a prétendu qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans cette histoire[1]. C'est un peu absolu. On lit, en effet, dans *le Télégraphe officiel* de 1813, n° 9 : « Laybach, le 20 janvier : les 11, 12, 13, 14 et 16 de ce mois, la cour spéciale de Laybach a entendu les débats et informations relatifs à l'affaire des nommés Martin et Marie Ciargo, mari et femme, Joseph Ciargo, leur fils, Philippe Sbogar, tous cinq prévenus d'assassinat commis sur la personne de Marie Clamich, le 1er novembre. Par le jugement survenu, Philippe Sbogar et Marie Ciargo, sa sœur, ont été condamnés à la peine de mort, et Joseph Ciargo à deux ans d'emprisonnement et 100 francs d'amende. Martin Ciargo et Joseph Sbogar ont été mis à la liberté. »

Charles Nodier, qui n'a par conséquent pas inventé le nom de Sbogar[2], n'a pas menti davantage en ce qui concerne les membres du tribunal. « Il n'a pas inventé les noms des juges, nous écrit M. Dobrovoljc, qu'il a personnellement connus. Seulement il n'est pas exact que Charles Nodier ait obtenu le dossier pour en corriger la langue, parce qu'il ne savait ni le slovène ni l'allemand dans lesquels le dossier était rédigé. » Nodier parle également avec une certaine fantaisie du procès Sbogar dans *les Souvenirs de la Révolution et de l'Empire* (p. 310). Il en avait entretenu Fouché. « La cour impériale venait de déposer sur un bureau le dossier d'un arrêt en suspens et attendait son aveu. C'était celui de ce fameux Jean Sbogar, dont les journaux de Paris ont si bien prouvé que j'avais volé le type à lord Byron, par anticipation, sans doute.

1. *Loc. cit.*, p. 84-90.

2. « D'abord le nom de son héros n'est pas un nom dalmate, écrit M. Yovanovitch, mais un nom tchèque » (*loc. cit.*, p. 88). Nodier, qui aimait les vieux bouquins, le découvrit sans aucun doute sur la couverture du *Theologia radicalis*, par Jean Sbogar (Prague, 1698 et 1708). Les deux souvenirs — celui du livre et celui du procès — peuvent s'être associés dans la mémoire de Nodier. Aussi bien le nom de Sbogar n'est-il pas aussi localisé que paraît le supposer M. Yovanovitch. On trouverait encore aujourd'hui à Trieste un Sbogar électricien, via Cesare Battisti, 20.

« Quel est cet homme? me dit le gouverneur.

« — Un bandit systématique, répondis-je; un homme à opinions exaltées, à idées excentriques et bizarres, qui s'est acquis au fond de la Dalmatie une réputation d'énergie et d'éloquence, accréditée par des manières distinguées et une figure imposante.

« — A-t-il tué?

« — Peut-être, mais à son corps défendant. Au reste, je n'en répondrais pas. Tout ce que je sais de lui, c'est que c'est un brigand fort intelligent et fort résolu, dont le nom revient souvent dans les conversations du peuple.

« — Assez, reprit le duc d'Otrante en jetant le dossier dans la corbeille des rebuts, il y a des circonstances où ce bandit peut rendre de plus grands services que la cour impériale. »

Est-ce à dire que *Jean Sbogar* soit un roman historique? On exagérerait en l'affirmant. Des similitudes de noms ne doivent pas nous leurrer sur la portée d'une analogie toute superficielle. Un événement connu ne sert pas de point de départ au récit qui ne met pas en scène des personnages ayant réellement existé; il ne repose pas davantage sur la reconstitution scientifique d'un milieu dans lequel évoluent des héros de fantaisie. Il est aussi éloigné de *Cinq-Mars* que de *Notre-Dame de Paris*. Toutefois, il nous apporte l'écho affaibli d'événements dont Nodier n'a pas été le témoin — ils sont antérieurs à son arrivée — mais dont le souvenir restait présent à tous les esprits de 1812.

Lorsqu'il arriva en Illyrie, en effet, l'opinion était encore sous l'impression des mesures de répression violente dont Marmont venait d'user à l'égard du brigandage en Istrie. Comment les eût-il ignorées, puisque aujourd'hui encore elles sont demeurées légendaires? — « Depuis trente à quarante ans, écrit le duc de Raguse, des voleurs au nombre de cent cinquante au moins, cantonnés entre Rovigno et Pola dans les bois qui couvrent cette partie de la province, faisaient trembler toute la population des environs. Sous les Vénitiens, une faible guerre, rendue peu efficace par l'argent distribué à propos, leur était faite. La proximité de la Croatie donnait d'ailleurs aux coupables le moyen d'échapper aux poursuites. Sous le gouvernement autrichien, ils s'étaient un peu modérés, et la mollesse des autorités avait fait leur salut. Quand l'Istrie appartint au royaume d'Italie, les désordres anciens avaient recommencé dans tous leurs excès. C'est à cet état de choses que j'avais à remédier. »

« Le désordre était tel que les habitants du nord de l'Istrie et de Rovigno n'auraient pas osé sortir de leur ville si, d'avance, ils n'avaient pris l'engagement de payer, chaque année, aux brigands une contribution dont la quotité était proportionnée à leur fortune.

Un homme voulait-il s'affranchir de cette dépendance, sa campagne était infailliblement brûlée. Une fois la taxe acquittée, chacun pouvait aller et venir librement; ses biens, sa famille et sa personne étaient constamment respectés. On était soumis à cette espèce de souveraineté de fait en payant une somme modérée, plutôt que d'attendre sa sûreté de la protection d'une autorité dont l'impuissance était démontrée[1]. »

Marmont proclama la loi martiale le 24 mars 1810. Son action fut impitoyable. Après avoir occupé les villages complices pour empêcher que les brigands fussent renseignés ou ravitaillés, ses troupes divisées en colonnes parcoururent la région contaminée. La chasse dura trois semaines. Soixante-dix hommes furent exécutés, les cadavres demeurèrent suspendus aux arbres pendant des mois. Dans une page impressionnante de ses souvenirs, Carlo de Franceschi a raconté comment, parcourant avec sa femme, à cheval, au printemps de 1811, la route de Pisino à Pola, il aperçut trois corps se balançant à la branche maîtresse d'un chêne; les corbeaux qui les dévoraient s'envolèrent au bruit du sabot des chevaux[2]. Après ces exé-

1. Duc de Raguse, *Mémoires*, p. 569-570. — Le désordre ne se limitait pas à la région de Rovigno. A Prévald, village situé sur la route de Trieste à Laybach, on laisse se balancer pendant un mois le corps des agresseurs de la diligence, rapporte Caprin, p. 84, qui extrait cette information de *la Gazette* de Laybach de 1808 : « Depuis quelques mois, plusieurs courriers français ont été attaqués par des voleurs et assassinés sur la route qui mène de Trieste en Allemagne. L'enseigne autrichien Pavich également, du régiment Sluin, fut dépouillé de tout ce qu'il avait sur lui et tué. Les autorités autrichiennes civiles et militaires prirent immédiatement les plus sévères dispositions pour assurer la protection des courriers. La conséquence de ces dispositions fut que deux bandes de voleurs purent être capturées. Trois voleurs qui résistèrent à main armée furent tués sur place, un aussitôt pendu, neuf autres furent pris qui attendent encore leur châtiment en prison. » — « On découvrit également que les bandes composées pour la majeure partie d'habitants des montagnes des régions limitrophes de l'Istrie et de la Dalmatie se réunissaient sur les points frontières mal gardés, et que rendues avides de ce que les courriers, en dépit de tous les avertissements et malgré tous les accidents, portaient toujours avec eux, elles tombaient fortement armées et en nombre considérable sur les voyageurs. »

2. Carlo de Franceschi, *loc. cit.*, p. 44. — Les brigands opéraient particulièrement sur la route de Trieste à Fiume et de Trieste à Pola. Les communes furent rendues par Marmont responsables des dommages causés par les malfaiteurs sur leur territoire : « Un assassinat survenait-il, on emprisonnait un nombre double de personnes traduites comme otages au château de Trieste jusqu'à la découverte et à la livraison des coupables » (Bernardo Benussi, *loc. cit.*, p. 438). « Les condamnés à mort étaient pendus et laissés exposés, un temps indéterminé, sur les voies publiques, et les habitants répondaient pendant six mois de conservation des corps des justiciers, sous peine d'une amende de mille francs » (*Ibid.*, p. 44).

Si l'on était tenté d'accuser Marmont d'avoir agi en trop rude prévôt, je

cutions et « tant que dura le régime français, on n'entendit plus parler de brigandage ». Cette province « devint aussi sûre que le reste de l'Illyrie[1] ». A cet hommage que Marmont se décerna lui-même, les contemporains comme de Franceschi, les historiens comme Bernardo Benussi se sont pleinement associés[2].

L'importance de cette bande, son organisation, ses méfaits, s'accordent assez bien avec le tableau de celle dont Nodier a placé le quartier général au château de Duino, et ce qu'il a dit de ses « chers Illyriens, de la bonne, paisible et heureuse Carniole[3] » suffit à écarter l'hypothèse qu'il ait choisi son héros — dont aussi bien il a placé la naissance en Dalmatie — parmi ses habitants. Sbogar d'ailleurs, naturellement, est de pure invention. « C'est, a dit M. Jean Larat, ce type favori de la littérature européenne de la fin du XVIIIe siècle,

rappellerais que l'usage de laisser longtemps les pendus se balancer aux arbres des chemins, à titre d'exemple, était alors courant en Europe. Dans son *Journal de voyage en Suisse et en Italie (1797)*. Paris, Plon, 1907, publié par Arthur Chuquet, le général Desaix écrit, p. 36 (Montée du lac Majeur) : « Gibet fréquent — à ce sommet se trouvent des fourches patibulaires avec les têtes décharnées des brigands qui ont commis des assassinats dans le lieu même ; c'est l'usage dans toute la Suisse. »

1. Duc de Raguse, *Mémoires*, t. III, p. 372.

2. « Un grand mérite des Français fut d'avoir en grande partie débarrassé pour quelque temps la campagne istrienne, le long de la route de Trieste à Fiume, mais spécialement de celle de Pola, Dignano et Rovigno, des nombreux voleurs qui l'infestaient, triste héritage dû à la faiblesse de la République vénitienne et à la modération du premier gouvernement autrichien » (*loc. cit.*, p. 437). « Mais, à peine revenu le gouvernement autrichien, recommencèrent les rapines et les homicides, de sorte que celui-ci se vit bientôt contraint de recourir, lui aussi, à la loi martiale » (*Ibid.*, p. 428).

Le brigandage est demeuré endémique en Istrie et le gouvernement italien a eu à le combattre depuis l'annexion de cette province. Le *Corriere della Sera*, dans un article publié le 7 décembre 1924, l'expliquait par l'extrême pauvreté de la population « vivant une vie un peu moins qu'insupportable » et par le fait que les « colons slaves que Venise importa en Istrie après la peste décrite par Manzoni, au lieu de se consacrer à l'agriculture, se donnaient plus volontiers à la rapine ».

En 1925, lors du procès du brigand Collarig qui s'était rendu coupable de nombreux méfaits dont un crime au Boschetto — le *Farnedo* de Charles Nodier, ce qui prouve que l'auteur de *Jean Sbogar* n'avait pas si mal situé le début de son roman, — on crut devoir prendre des mesures de sécurité inaccoutumées. C'est ainsi que pendant tout le cours du procès qui se déroula à Pola, en octobre 1925, Collarig et sa bande furent escortés de la prison au tribunal par une auto blindée. On craignait, en effet, une attaque de la part de ceux de leurs compagnons qui avaient échappé à l'action de la justice et qui eussent pu être tentés de les délivrer par un coup de main. Encore, en 1929, les carabiniers ont poursuivi leur œuvre d'assainissement (*Piccolo*, le 20 juillet 1929).

3. *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*, p. 315.

et du début du XIX^e^, qui exprima les désordres des âmes et se personnifiera dans le Karl Moor des *Brigands* ». L'auteur de la *Tradition et de l'Exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier* en a trop finement analysé les éléments constitutifs pour que nous voulions reprendre le même travail après lui[1].

Il nous suffira d'indiquer que peut-être Nodier n'a-t-il pas seulement trouvé la source de son inspiration dans ses lectures. Au temps de la jeunesse du romancier, le souvenir de Mandrin était encore vivant en Franche-Comté où l'on n'avait pas oublié sa randonnée de décembre 1754, sa marche dans la vallée de la Loue, son campement presque aux portes de Besançon, l'engagement de Mont-sous-Vaudrey[2]. Et que de traits communs entre le révolté de Saint-Étienne de Saint-Geoirs qui pille seulement la maltôte, et les brigands du romantisme ! Mandrin, pour Nodier qui avait songé à écrire l'histoire d'un bandit franc-comtois[3], c'est un magnifique sujet de roman historique. C'en serait un encore, si M. Franz Funck-Brentano n'avait donné du condamné de Valence la biographie la plus précise et la plus romanesque.

Convient-il maintenant de faire fi des descriptions de Charles Nodier et de les tenir pour imaginaires ? Réserve faite de celle du château de Duino, elles gardent une vérité générale. Assurément, le dessin en est mou et les couleurs se sont atténuées ; on se trouve en présence d'une défaillance de mémoire à laquelle ne rémédiait aucune note plutôt que d'une altération systématique.

Il ne s'agit que des impressions de nature ; les descriptions citadines excédaient les forces de Nodier. Avec une connaissance parfois superficielle des sciences naturelles, les premières exigent de la spontanéité et de l'émotion. Elles sont avant tout subjectives. Les

1. *Jean Sbogar* se trouve étudié dans le livre de M. Larat aux pages 115 à 123 (le thème du brigand généreux : 1° les origines de ce thème : d'Amadis à Schiller ; 2° influences subies par Nodier dans la composition de *Jean Sbogar ;* 3° les mélodrames ; 4° Beltram) ; p. 127, 136, 151, 203, 235, 289 (l'imitation de Rousseau dans *Jean Sbogar :* le contrat social et le brigand) ; p. 419, 420 (sur les articles consacrés à *Jean Sbogar* par *les Débats* et par la *Revue encyclopédique*) ; p. 422, 428, 431 (influence de Nodier sur Balzac), p. 433 et dans la *Bibliographie*, p. 21, 24 et 31. — « Jean Sbogar, a dit M. Félicien Pascal dont l'analyse mérite d'être rapportée, est un bandit qui opère en Illyrie, durant l'occupation française, non pas par patriotisme, encore moins par passion de la rapine, mais par amour unique de la révolte. Tout ordre social, toute autorité, tout organisme légal l'irritent et excitent sa fureur. Tout jeune, il a senti les maux de la société avec aigreur ; il en a été indigné jusqu'à haïr les hommes. Il a fui les villes et leurs habitants sous l'action de cette haine » (*loc. cit.*, p. 159).

2. Voir Funck-Brentano, *Mandrin*, p. 163 et suiv.

3. Voir J. Larat, p. 203, sur le roman de Lacuzon.

secondes, si difficiles, réclament de l'objectivité, une exactitude sans technicité, du goût, et cet art si peu commun qui consiste à faire passer dans l'harmonie d'une phrase la grâce des lignes et la beauté des reliefs[1]. Nodier n'était pas de taille à rivaliser sur ce terrain avec le génie de Victor Hugo ou la compétence de Mérimée.

De la Venise monumentale, il n'a rien su dire[2]. Sa description de

1. On nous permettra d'évoquer ici les admirables flâneries d'André Hallays, qui nous ont valu tant de précieuses images parisiennes et de délicieux croquis de la France provinciale, témoignage inestimable que la postérité, après les contemporains, saura maintenir à son rang.

2. A *Jean Sbogar* et à *Mademoiselle de Marsan*, pour évoquer toute l'œuvre vénitienne dc Charles Nodier, il faut rattacher une courte nouvelle, *les Morts fiancés*, qui parut dans *le Livres des Feuilletons* en 1833. En voici l'analyse : « Le 1^{er} janvier 1685, les portes de Saint-Marc s'ouvrent pour le double baptême du fils d'Onofrio Morosini, lui-même fils de l'illustre doge Francesco Morosini et de la fille de Bernardo Trevisano, sénateur-juge de la Quarantie. Leurs parents décident de les fiancer, apaisant ainsi une longue querelle de famille. Ils devront se marier le jour de leurs seize ans, mais à la date convenue Bernardo fait disparaître sa fille. Disciple de la cabale, il s'est persuadé que le « sort de toute la vie est caché aux yeux du vulgaire dans les « syllabes de notre nom ». C'est leur arrangement qui détermine les heureux ou méchants succès de nos entreprises, et c'est de leurs harmonies combinées que résulte, selon certaines règles d'années ou de jours qui se coordonnent avec elles, l'événement fortuit en apparence de nos affections » (p. 250).

L'année 1701 sera néfaste; les amants ne doivent pas se voir avant le 1^{er} janvier 1702, date de leur mariage, sous peine de mourir. Giovanni voyagera, mais il rencontrera Elisabetta en regagnant Venise, le 26 septembre 1700, « un jour solennel dans les fastes de la ville chrétienne qui fleurit sur les ruines de la ville d'Anténor (Padoue), l'anniversaire de la fête de sainte Justine, jeune prédestinée dont le culte des fidèles a conservé le souvenir dans ses murs pieux par un monument que n'égalèrent jamais sans doute en magnificence ni le temple de Vénus à Gnide, ni celui des Grâces à Orchomène, ni la merveille de Delphes, il pénétra dans la basilique. Du jour de cette rencontre, les amonts dépérissent et, le 1^{er} janvier 1702, leurs cercueils pénétrent ensemble à Saint-Marc. »

On trouve dans cette nouvelle un souvenir de la visite de Nodier à Padoue en 1812. Je voudrais citer ici toutes les parties de l'admirable lettre du 2 janvier 1813, dont j'ai extrait la description de l'Illyrie, qui se réfèrent à la Vénétie. Quelques-unes des impressions qu'il utilisera plus tard y apparaissent dans toute leur fraîcheur : « J'ai vu Padoue, l'Université de Palladio, les bas-reliefs de Saint-Antoine, les mosaïques de Sainte-Justine, d'excellents libraires, des huîtres de l'Adriatique et des chapelets. — J'ai vu les rives de la Brenta, toutes chargées de palais qui menacent le ciel et de pauvres qui obsèdent les portières. — J'ai vu Venise, c'est-à-dire des canaux immenses, de petites rues, des églises chrétiennes qu'on croirait bâties par les Turcs, des salles de spectacle d'une somptuosité éblouissante, cachées dans des carrefours obscurs; des grands seigneurs qui mangent gravement la courge rôtie au coin d'une borne, un populaire fièrement drapé dans ses haillons. On m'a traité d'Altesse et m'a demandé six francs pour deux pigeons à la crapaudine. — J'ai vu Conegliano, Passariano, Campoformio, célèbre par son combat et par

l'arrivée de M^{me} Alberti par la lagune est très molle. L'enterrement d'une jeune fille en gondole, le crépuscule dans la basilique de Saint-Marc lui suggéreront quelques touches heureuses, mais combien fugitives. Il est pourtant un morceau dans lequel l'auteur de *Jean Sbogar* s'approche des plus grands romantiques : la description du Lido et du cimetière des Juifs. Casimir Delavigne, dont l'œuvre a tant contribué à mettre à la mode la cité des lagunes, l'a reproduite dans une note des *Sept Messéniennes nouvelles*[1], et M. Pierre de Nolhac la rappelait récemment en des pages exquises consacrées à la Venise du temps d'Alfred de Musset[2]. Elle garde une élégance un peu surannée qui n'est pas sans grâce. C'est le même charme que nous retrouvons dans les descriptions inspirées à Nodier par Trieste, la pointe Saint-André[3], le Boschetto[4], où des Antonia peuvent encore rencontrer parmi les chênes verts des Jean Sbogar de faubourg. Je n'en citerai qu'une seule où il se retrouve tout entier :

« La position de Trieste, écrit-il, a quelque chose de mélancolique qui serrerait le cœur si l'imagination n'était pas distraite par la magnificence des plus belles constructions, par la richesse des plus riantes cultures. C'était le revers d'un rocher aride embrassé par la mer; mais les efforts de l'homme y ont fait naître les dons les plus précieux de la nature. Pressé entre la mer immense et des hauteurs inaccessibles, il offrait l'image d'une prison; l'art, vainqueur du sol, en a fait un séjour délicieux. Ses bâtiments qui s'étendent en amphithéâtre depuis le port jusqu'au tiers de l'élévation de la montagne, et au delà desquels se développent, de degrés en degrés, des vergers d'une grâce inexprimable, de jolis bois de châtaigniers, des buissons de figuiers, de grenadiers, de myrtes, de jasmins, qui embaument

un traité. J'ai voulu parcourir ces champs augustes encore fumants des trophées de l'empereur, et ma curiosité m'a coûté une foulure au pied... (Ici le passage sur l'Illyrie.) Ma course s'est bornée au rivage de la Lubiane, dans une ville moins grande que Dijon, mais agréable et riante. »

1. *Sept Messéniennes nouvelles*. Paris, Ladvocat, 1827. Quatrième note de la *Septième Messénienne*, p. 233 et suiv.

2. *Correspondant* du 25 mai 1929 : *Venise au temps d'Alfred de Musset*. — Parlant des promenades au Lido de George Sand et du poète des *Nuits*, M. de Nolhac écrit : « Toute une littérature les y précède. L'ami Nodier semble avoir décrit pour eux l'île solitaire qui sert de barrière à la mer et que remplit une végétation sauvage. C'est là que les héros de *Jean Sbogar* viennent exalter leur chagrin; la page (que cite partiellement M. de Nolhac) était alors connue de tous » (p. 519). Cette étude a été réimprimée dans une plaquette de grand luxe.

3. *Jean Sbogar*, *loc. cit.*, p. 31 et suiv.

4. *Jean Sbogar*, *loc. cit.*, p. 42. — C'est le nom actuel du Farnedo que décrit notamment Nodier aux pages 42, 50 (impression très juste de sirocco) de *Jean Sbogar* et aussi dans *Mademoiselle de Marsan*.

l'air, et au-dessus de tout cela les cimes austères des Alpes Illyriennes rappellent au voyageur qui a traversé le golfe l'ingénieuse invention du chapiteau corinthien : c'est une corbeille de bouquets, frais comme le printemps, qui repose sur un rocher[1]. » Chateaubriand, s'il eût daigné, aurait eu plus de grandeur; Stendhal a montré plus d'acuité, mais il n'écrivait point après coup, et non plus Desaix, dont sont si précieux les carnets.

En dépit de ce que nous leur trouvons aujourd'hui d'insuffisant et de flou, ces descriptions charmèrent les contemporains. Elles semblaient difficiles à surpasser. Nous en citerons tout à l'heure un témoignage.

La campagne vénitienne a également inspiré à Nodier des croquis charmants qui, au mérite d'une fraîcheur persistante, ajoutent celui d'un savoureux archaïsme[2]. Telle cette description des lagunes : « Les canaux des lagunes offrent peu d'intérêt au voyageur. Tracés par la nature entre des portions de terre désolées et arides que la mer envahit et abandonne tour à tour et qui ne peuvent offrir d'asile qu'aux troupes errantes des oiseaux du rivage, rien ne varie, rien n'annonce leur triste monotonie. Ils ne présentent partout au regard que des grèves stériles ou des forêts de roseaux, d'où s'élève quelquefois avec un long cri le héron surpris dans son sommeil par le bruit des mariniers et des passagers[3]. » Pour l'avoir ainsi décrite,

1. De ce panorama de la ville et du Carso, vu de la mer, il faut rapprocher (p. 36-37) celui du golfe vu des quais et les impressions de la page 55. Ainsi se trouve complétée la description de Trieste.

2. Malheureusement les souvenirs du romancier franc-comtois manquent trop souvent d'une précision qu'un simple regard sur la carte lui eût permis de leur restituer. C'est ainsi que menant ses héroïnes de Trieste à Venise il les fait passer par Goritz, ce qui lui permet d'ailleurs d'évoquer l'Isonzo, « la plus élégante des rivières de l'Italie et de la Grèce » (p. 69), et « les délicieux canaux de la Brenta bordés de riches palais ». Mais il fait une confusion entre la Brenta qui débouche à Malcontenta et les canaux de Mestre. L'erreur s'explique assez bien si l'on se souvient que de Mestre à Venise on naviguait jadis durant plusieurs heures sur des canaux semblables à la Brenta avant d'entrer dans la lagune. Voir notre étude, *En marge de l' « Itinéraire » : Chateaubriand à Venise et à Trieste (1806)* (*le Correspondant*, 10 novembre 1929, p. 145).

3. *Jean Sbogar*, p. 150. — Lorsque, après le départ de Venise de Jean Sbogar, Lucile et Antonia regagnent Trieste, elles y retournent par eau, nous l'avons dit, pour éviter le risque d'une nouvelle agression des brigands qui les avaient attaquées à Duino. Jusqu'à 1818 environ, les communications par barques courrières, empruntant tantôt la lagune et tantôt les canaux, soustraites ainsi presque sur tout leur parcours au péril de la mer et de la route, étaient fréquentes entre Venise et Trieste. Un « traghetto » effectuait trois fois par jour le trajet entre Venise et Monfalcone et les voyageurs pouvaient affréter des tartanes.

Nodier a certainement vogué sur les eaux endormies de la Vénétie, mais il ne sut pas goûter le charme de cette navigation paisible entre les berges basses au delà desquelles l'œil se repose sur des paysages à la Guardi.

La description de Duino est toute de fantaisie. Si l'on aperçoit de Trieste l'altier donjon du château fameux où peut-être médita Dante proscrit, qui se détache en ombre chinoise au crépuscule sur un couchant d'or, on n'en discerne pas les créneaux[1], et l'intérieur tel que le représente Nodier est purement de son invention. Lui-même a laissé entendre qu'il n'était pas dupe de son récit[2]. Quand il a choisi le vieux burg pour y placer son dénouement, il s'est souvenu de la beauté d'un site qu'avait déjà remarqué Desaix. « Duino, vieux grand château et village placé sur une hauteur », écrivait le jeune général de l'armée du Rhin dans son *Journal de voyage* de 1797[3]. « La route, tantôt haute, tantôt basse, le présente sous mille aspects différents; il est aussi remarquable parce qu'il est un péage. » Château fort, péage. En a-t-il fallu davantage pour suggérer à Nodier l'idée de son repaire de bandits? Mais pour le dépeindre il eût fallu la plume ou le crayon de Victor Hugo.

Ce que l'on peut reprocher à l'auteur de *Jean Sbogar*, c'est de n'avoir pas su mettre à profit les éléments que lui offrait la nature austère du Carso : grottes cyclopéennes dans lesquelles ses brigands auraient trouvé des habitations à leur taille[4]; fleuves souterrains, tel le Timavo virgilien dont les eaux mystérieuses eussent dû lui rappeler ses rivières natales[5]; dolines, sombres entonnoirs creusés

1. « Le château qui occupe le faîte, et dont je vois d'ici les créneaux, passe pour avoir été construit du temps d'une ancienne invasion des Barbares : le peuple l'appelle encore le palais d'Attila. Pendant les guerres civiles d'Italie, Dante, proscrit de Florence, y chercha un asile. On prétend que ce séjour sinistre lui inspira le plan de son poème et que c'est là qu'il entreprit de peindre l'enfer » (*Jean Sbogar, loc. cit.*, p. 37). — Voir *la Leggenda di Dante nella regione Giulia dal Dott. Giovanni Morisini, archeografo Triestino*. Trieste, 1899-1900.

2. « Dans ce siècle ou tout se décolore, je crains qu'il ne soit tombé en partage à quelque châtelain paisible, qui aura dépeuplé de démons ses tours formidables pour y faire nicher des colombes » (*Jean Sbogar, loc. cit.*, p. 37).

3. Desaix, *loc. cit.*, p. 288.

4. Les grottes d'Adelsberg, aujourd'hui de Postumia, en particulier, éloignées de quelques lieues de Laybach et que Nodier a certainement visitées, ou encore celles de San Canziano dont l'accès est plein de grandeur.

5. Le « Timavo » que Nodier mentionne d'ailleurs à la page 77 de *Jean Sbogar*, se perd aux grottes de San Canziano pour reparaître quelques dizaines de kilomètres plus loin entre Duino et Monfalcone.

On sait que le Doubs et la Loue sont sujets à des phénomènes analogues

par des géants où parfois un peu de terre végétale permet à l'abri des vents une maigre culture et qui, parées au printemps de la jeune frondaison des arbres et des fleurs rustiques, se transforment en corbeilles de verdure et de parfum; halliers sauvages hantés des vipères, refuge du chevreuil et du lièvre; hauts plateaux calcaires où pousse une herbe rare entre l'infinité grisâtre des pierres, que dominent, au flanc des collines, l'écharpe endeuillée des pins, le clocher d'une église isolée sur une éminence et, bordant l'horizon de son promontoire ardoisé, la masse formidable du Mont-Re. Ce paysage de mort, semé çà et là de pauvres villages slovènes, toujours brûlé par le soleil ou balayé du rude souffle de la bora, a je ne sais quoi dans sa sévérité tragique qui fait qu'on ne l'oublie plus et que, l'ayant quitté, on le regrette[1].

II

Mademoiselle de Marsan est de quatorze ans postérieure à *Jean Sbogar*. Elle parut, en 1832, en une jolie édition in-8° chez l'éditeur Renduel. Moins fortuné que le récit des aventures du brigand dalmate, ce roman n'a pas été réimprimé de nos jours. On peut s'en étonner car, s'il n'est pas aussi nourri — il se compose de trois épisodes faiblement reliés entre eux : les Carbonari, le Tugend Bund, la Torre Maledetta ou la Famine — débarrassé des dissertations qui constituent peut-être la valeur de *Jean Sbogar* au point de vue de l'histoire littéraire, mais nous semblent aujourd'hui bien surannées, il est autrement direct et d'une allure plus rapide. L'art con-

qui auraient d'autant plus frappé l'écrivain comtois qu'il les avait observés dans son pays. Il ne les mentionne pourtant pas.

Jules Verne a utilisé cette particularité des rivières carsiques dans le prologue de *Mathias Sandorf*, d'une exactitude si surprenante, lorsqu'il raconte la fuite fantastique de son héros du château de Pisino, sa descente dans la « foiba », sa course vertigineuse sur un tronc d'arbre emporté par le courant de la rivière souterraine vers le canal de Leme, où il aborde non loin de Rovigno.

1. Nodier a esquissé le tableau : « Les équipages se suivaient lentement dans les pentes roides et raboteuses du revers des montagnes de Trieste, à travers de vastes halliers semés de rochers qui lèvent çà et là leurs crêtes aiguës et sourcilleuses dans une mousse courte et aride. La seule verdure qu'on y remarque est celle de la feuille lustrée du houx et de quelques ronces qui traînent leurs bras épineux sur le sable. Au pied de la côte on aperçoit un groupe de maisons de l'aspect le plus triste, dont les toits, chargés de pierres énormes, attestent les ravages de la bora, par les obstacles souvent inutiles qu'on multiplie contre elle dans tous les lieux où elle a coutume de se déchaîner. C'était le hameau de Sistiana, peuplé de mariniers et de pêcheurs » (*Jean Sbogar*, *loc. cit.*, p. 62).

sommé de la narration, sa brièveté, ses qualités de style font oublier ce qu'elle peut avoir de puéril. L'intérêt ne se dément pas et le ravissement que cause une jolie langue écarte les réserves de l'esprit critique.

Ici encore nous nous trouvons en présence d'émigrés, mais, tandis que l'action de *Jean Sbogar* débutait à Trieste et se poursuivait à Venise, Nodier a adopté l'ordre inverse dans *Mademoiselle de Marsan*. L'exposition du roman qui s'ordonne comme un drame en trois actes a pour cadre, en effet, la ville de l'apôtre; sa péripétie nous ramène à Trieste et c'est au cœur du Frioul, sur les bords du Tagliamento, que le dénouement intervient. Nous sommes à la fin de 1808. Les Français occupent la cité des doges, incorporée depuis 1806 au royaume d'Italie. Parmi les victimes de la Révolution qui sont venues y chercher un asile figurent un vieux gentilhomme, M. de Marsan, ancien officier de Louis XVI, et sa fille Diane, âgée de vingt ans. « M^me^ de Marsan, attachée au service de Mesdames, sœurs du roi, avait peu survécu à leur établissement à Trieste. Elle les précéda dans la tombe[1]. » Veuf, son mari a préféré se retirer dans l'ancienne république de Saint-Marc, où il s'est lié depuis peu avec un de ses compatriotes désireux de se « dérober aux poursuites de la police impériale, moins vigilante et moins rigoureuse dans les pays conquis que sous les yeux de son maître ». En ce jeune homme de vingt-six ans, hier amoureux d'Amélie — c'est le seul lien, bien fragile, qui rattache *Mademoiselle de Marsan* à *Jean Sbogar* — aujourd'hui amoureux de Diana, « occupé à poursuivre ses explorations de voyageur naturaliste sur les longues grèves d'Illyrie », Charles Nodier, comme il l'a fait si souvent, s'est complu à retracer son image. Doué

1. *Mademoiselle de Marsan*, p. 8. — Le bon Nodier se retrouve ici avec son imprécision coutumière. Mmes Victoire et Adélaïde, auxquelles il fait allusion, étaient non sœurs du roi, mais filles de Louis XV et tantes de Louis XVI. Réfugiées à Trieste, elles y succombèrent, la première, moins d'une semaine après son débarquement, le 7 juin 1799; la seconde, huit mois plus tard, le 27 février 1800. Mme de Marsan ne pouvait donc guère les avoir précédées dans la tombe. Leurs dépouilles se trouvaient encore déposées dans les caveaux de la basilique de San Giusto quand Nodier séjourna à Trieste. Elles n'en furent exhumées pour être ramenées en France que le 12 novembre 1814.

Il est d'ailleurs curieux de relever qu'une comtesse de Marsan avait été gouvernante des enfants de France et avait élevé Louis XVIII. Lors de la mort de Mme Victoire, elle adressa des condoléances à celui-ci, qui vivait alors à Mittau sous le nom de comte de Provence. Il lui répondit : « Je la regretterai toute ma vie. Il est difficile de retrouver autant de vertu, de bonté, de tendresse pour moi. Mais je cherche à me consoler en songeant au sort que ses malheurs, ses souffrances et sa résignation lui ont assuré. » Le rapprochement effectué par Nodier repose donc, probablement à son insu, sur une réminiscence lointaine.

d'un tempérament généreux et aventureux, Maxime, — c'est le nom qu'il s'est donné, comme dans *les Souvenirs de jeunesse*, — rêve de l'émancipation des peuples, s'est affilié aux Carbonari et au Tugend Bund. « La vendita » à laquelle il appartient est divisée en deux fractions. Celle dont il se réclame revendique l'indépendance des États vénitiens et le rétablissement de leur ancienne république. Son chef, Mario Cenci, est issu de la célèbre et tragique famille romaine dont Stendhal et Shelley devaient à leur tour évoquer la légende[1]. Dernier descendant du frère cadet de Béatrice qui, proscrit après la sombre tragédie du château Saint-Ange, s'est réfugié dans un bourg frioulan, il y mène une existence solitaire à peine coupée de séjours à Venise où s'est écoulée son enfance. Tous les siens ont péri de mort violente, lui-même se sait guetté par le destin. Trait commun avec Jean Sbogar, le petit peuple vénitien le redoute et l'admire et voit en lui l'homme qui le délivrera des Allemands et des Français. Chaque fois qu'après son absence il débarque à la Piazzetta, on l'accueille aux cris de : Vive Mario Cenci! Vive le doge de Venise! et ce titre de doge est devenu son surnom.

Une réunion de la vente a lieu dans un palais délabré voisin du Rialto. Mario la préside, entouré de conjurés fidèles. Il sait que ses adversaires ont résolu de le faire surprendre à minuit. Dévoilant leur trame, il les accable de sa générosité, cependant que, par une porte invisible, de longs corridors menant à une poterne basse comme un guichet qui donnait sur un canal, une fuite opportune le soustrait ainsi que ses complices aux recherches de la police impériale. Au moment de quitter Maxime, qui l'a reconduit dans sa gondole à l' « Albergo d'Inghilterra[2] », Mario, sûr de sa fidélité, lui assigne un rendez-vous à Codroipo pour le jour de la fête de Sainte-Honorine.

Le jeune Français qui n'avait jamais vu le dernier des Cenci lui a voué sur l'heure, en effet, un dévouement sans borne que le soir même il aura l'occasion d'affirmer. Un dîner a lieu chez M. de Marsan. Quelqu'un faisant allusion au complot « d'aventuriers, pour la plupart étrangers, qui se proposaient d'égorger les Français et de changer le gouvernement », prononce avec mépris le nom de Mario. Maxime se déclare aussitôt son ami. En l'entendant, le visage de Diana s'est illuminé et au lieu de la froideur qu'elle lui avait toujours témoignée, elle lui manifeste maintenant de la confiance et de l'aban-

1. On sait que M. Corrado Ricci a restitué récemment dans sa vérité l'histoire des Cenci en utilisant les documents originaux du procès.

2. Voir, sur l' « Albergo d'Inghilterra », notre ouvrage *les Journées Adriatiques de Stendhal*, p. 150 et suiv.

don. Va-t-elle agréer son amour? Elle lui révèle qu'elle s'est secrètement unie à Mario Cenci, le seul des prétendants ayant sollicité sa main que son père ait écarté. — Maintenant que son suprême espoir de faire reconnaître son mariage s'est évanoui, elle va fuir pour rejoindre son époux. Maxime l'y aidera. Le lendemain, gagnant Trieste, il découvrira à la sortie des lagunes non loin des bouches du Tagliamento une gondole naufragée. Elle ne se distinguera des autres que par un chiffon de rubans. C'étaient les rubans de Diana. Ici s'achève le premier épisode.

Deux mois se sont écoulés. Maxime se rend à Codroipo. — Nous sommes au jour de la fête de Sainte-Honorine, qui offre à l'auteur l'occasion d'un épisode plein de fraîcheur et de grâce. Il y apprend la mort de Mario. Celui-ci, regagnant son château qui dresse sa tour ruineuse sur un rocher qu'entoure le Tagliamento, s'est noyé accidentellement. Rien ne rattache plus désormais le jeune Français aux sociétés secrètes. Il accompagnera pourtant à la demeure du dernier des Cenci un autre affilié, Jean Sobielski. On soupçonne, en effet, que les souterrains du vieux burg recèlent des mystères que l'humanité commande d'éclaircir.

C'est maintenant l'épisode final. Maxime et Sobielski ont rejoint la Torre Maladetta. Sous le pavé de la salle obscure où ils se sont retirés, on entend des coups sourds et des gémissements. S'agrippant aux aspérités des vieux murs à demi écroulés du donjon, les jeunes gens en escaladent le sommet à minuit. Comment, à travers mille péripéties émouvantes, ayant découvert une trappe, par l'ancien escalier de la tour, ils parviennent dans les sous-sols du château, y retrouvent Diana qu'y avait cachée Mario, devenue folle, et sa suivante morte de faim, nul après Nodier ne saurait s'aviser de le conter, tant son récit, en dépit de toutes ses invraisemblances, demeure entraînant et garde de verve, de pittoresque et d'allure. Diana sera conduite par Maxime à Venise au couvent de l'Annunziata. Lui-même regagnera la France, le mandat d'arrêt qui le retenait en exil ayant été levé.

Ce qui nous intéresse, ce n'est assurément pas la trame de ce roman dont je m'étonne pourtant que nul n'ait songé jadis à tirer un livret d'opéra, car il s'y prêterait à merveille; c'est la couleur locale qu'il renferme. Venise, comme dans *Jean Sbogar*, n'a guère inspiré Nodier, mais il y a dans la seconde et la troisième partie de *Mademoiselle de Marsan* des descriptions qui ne sont pas fantaisistes et des impressions qui peuvent retenir l'historien.

Accoutumé aux rivières franc-comtoises, Nodier a été frappé par l'aspect du Tagliamento qu'il a traversé deux fois, large lit de gravier interrompant la fertilité de la plaine frioulane, que pas

même un mince filet ne sillonne à la saison sèche, mais que l'orage ou la fonte des neiges remplissent d'une eau bourbeuse et tourmentée. Ces croquis sont d'un homme qui a vu le fleuve sous ces deux aspects les plus caractéristiques : « Quand nous fûmes sortis du courant, nous entrâmes dans les eaux mortes : le soleil luisait déjà gaîment à leur surface en les marbrant devant nous de larges losanges d'un vert foncé, encadrées de filets tremblants d'un jaune d'or. Quelques oiseaux de mer qui remontent jusque-là au temps des grandes eaux les rasaient de leurs ailes[1]. Le sol se composait d'énormes galets roulés[2], ovales ou ronds, qui noircissent là depuis des siècles sous l'action alternative de l'air et des eaux, mais dont un grand nombre sont relevés de taches hideuses par des lichens couleur de sang », — « le long ruban du Tagliamento, qui bouillonnait toujours, bleu, moiré de vagues blanches, rapide et sonore[3]. » Cela ne s'invente pas, mais il semble qu'avec le temps Nodier ait confondu le Tagliamento avec les eaux tour à tour si pures et lactées de l'Isonzo. Et voici une vision qui laisserait croire qu'à l'étape il a gravi le haut campanile de Codroipo[4] : « Tantôt le reposant (le regard) sur la tour brune, solitaire et carrée, de Saint-Veit, sœur plébéiennne de la noble tour de Saint-Marc; tantôt l'égarant au loin sur les lagunes aux canaux d'un vert mat et vitreux, comme ceux dont les bimbelotiers ornent les paysages d'un relief qu'on donne aux enfants, à travers d'innombrales îlots tout rougissants de bourgeons printaniers[5]. » Seule la Torre Maledetta n'a jamais dressé son donjon — et pour cause — sur un rocher du fleuve. Elle est empruntée à l'épisode dantesque d'Ugolin et sa description s'inspire vraisemblablement elle-même d'impressions d'enfance de Nodier transposées par une imagination romanesque, des souvenirs d'une excursion à quelques ruines franc-comtoises, Saint-Denis, qui domine si pittoresquement le miroir de Scey ou Vaulgrenant.

Sur Trieste même, Nodier n'a rien ajouté aux descriptions de *Jean Sbogar*. C'est toujours le même enchantement du Boschetto[6]. L'in-

1. *Mademoiselle de Marsan*, *loc. cit.*, p. 137.

2. Encore aujourd'hui l'œil est frappé de voir que les murs édifiés dans le voisinage du fleuve et même à une assez grande distance sont construits avec des galets.

3. *Loc. cit.*, p. 139.

4. *Loc. cit.*, p. 159. — Tous ceux qui ont fait l'ascension du campanile d'Aquilée reconnaîtront l'exactitude de ce paysage.

5. Il a placé dans l'église de Codroipo peut-être l'épisode le plus charmant de son livre, la rencontre de la petite Honorine et la description de la procession. Mais on chercherait vainement dans l'église l'image de sainte Honorine dont il a parlé.

6. « Je passais mes jours de résidence dans le Farnedo, vaste bosquet qui tenait lieu de promenade à Trieste avant que son spirituel et habile inten-

térêt de ce qu'il dit est ailleurs. Obligé de remplir avec des hors-d'œuvre le second épisode de *Mademoiselle de Marsan*, un peu mince, il nous entretient du Tugend Bund, d'André Hofer, évoque sous une forme discrète ses souvenirs de la domination napoléonienne. La notation est curieuse et semble bien coïncider avec celle des contemporains, telle que nous l'ont transmise les écrits du temps :

« A Trieste, le parti allemand et le parti de la conquête divisaient tous les esprits et toutes les conversations; mais, par un hasard qui vaut la peine d'être remarqué, l'émigration française n'y était pas suspecte. Les hommes de cette classe qu'un heureux choix avait fixés dans ces contrées charmantes s'y naturalisaient si facilement, qu'on oubliait de jour en jour leurs titres d'origine en les voyant se livrer à d'utiles et laborieuses industries. Un de nos plus brillants marquis y avait fondé une vaste maison de commerce dont la réputation est européenne[1]. La meilleure auberge du pays était tenue par un chanoine, l'aimable et savant abbé Maurice-Trophime

dant, Lucien Arnault, en eût ouvert de nouvelles, plus régulières, plus élégantes, plus françaises, plus rapprochées de la ville et du port, mais qui ne me rappelleront jamais autant de douces rêveries et d'impressions délicieuses. Le Farnedo, c'est la forêt du naturaliste, du poète et de l'amant. La saison n'était pas favorable à en jouir au commencement de mon séjour; mais, dès la fin, elle commençait à s'embellir. Le printemps prêtait à peine au Farnedo ses premières grâces; mais c'était le printemps du Farnedo qui a tout en naissant, des femmes, des fleurs, des papillons; qui avait cette fois-là, pour qu'il ne manquât rien à son attrait romanesque, des brigands et des dangers. Je ne sais si j'y ai été plus heureux sous la protection de nos gouverneurs, de nos régiments et de nos canons » (*loc. cit.*, p. 89-90). — L'Arnault dont il est ici question est Émile-Lucien, fils du célèbre secrétaire perpétuel de l'Académie française, auteur de *la Chute des feuilles*. Né à Versailles le 1er octobre 1787, mort le 24 avril 1863, après avoir terminé ses études à Saint-Cyr il fut nommé, en 1808, auditeur au Conseil d'État et, deux ans plus tard, intendant de l'Istrie, poste qu'il occupa jusqu'à la chute de la domination française.

1. Il s'agit ici du marquis de Pontgibaud, chevalier de Saint-Louis (1754-1824), qui, sous le nom de Joseph La Brosse, fonda une importante maison de commerce et joua un rôle auprès des napoléonides. On en voit encore la tombe dans l'ancien cimetière attenant à la basilique de Saint-Juste (voir Incontrera, *loc. cit.*, p. 44; Plitek, *loc. cit.*, p. 145, et Caprin, p. 98; également Caprin sur les autres émigrés français, p. 44). — « Le marquis de Pontgibaud, ancien colonel d'infanterie, est mort avant-hier à l'âge de soixante-dix ans, écrivait, le 27 juillet 1824, au ministère des Affaires étrangères, le consul de France à Trieste. Peu après la dissolution de l'armée de Condé, où M. de Pontgibaud a servi, il est venu s'établir à Trieste et y a fondé une maison de commerce sous la raison de Joseph La Brosse. Il y a acquis une fortune importante et surtout une considération qui l'a placé à la tête du commerce de cette ville. Son fils va quitter Trieste pour rentrer en France avec sa famille. » Cf. F. Baldensperger, *le Mouvement des idées dans l'émigration française*. Paris, 1925, t. I, p. 93.

Reyse[1], et il en était à peu près de même pour tout le reste[2]. Les opinions s'étaient identifiées comme les mœurs, souvent les positions et les caractères; mais les séductions de la gloire ont tant d'empire sur notre vanité nationale que le parti de Bonaparte dominait un peu. Il faut l'avoir vu pour le croire. Aussi, je le répète, il n'y avait point de prévention exclusive contre les Français, parce qu'il n'y avait point de simultanéité contre eux : chacun comptait les siens. » Les Français assiégés en 1813 dans la citadelle de Trieste trouveront auprès de la population de précieux concours et la police autrichienne redoutera les complicités que pourrait rencontrer Jérôme-Napoléon dans la population en 1814[3].

On doit aussi à Nodier une agréable description du carnaval de Trieste, imaginé sans doute d'après une fête dont il aura été le témoin : « Nous marchons encore bien tard..., à la lueur des flambeaux qui éclairaient la place et le péristyle du théâtre, parce que c'était pour le peuple un jour d'ivresse joyeuse et de bruyante gaîté, ce jour du carnaval qui a conservé longtemps tout son attrait dans

1. Charles Bassinet, qui s'est qualifié de « premier cuisinier de la glorieuse mémoire de Louis XVI et contrôleur de la cuisine des princesses royales de France » (!), avait fondé une table d'hôte à l'enseigne du « Laurier impérial », à la douane (voir Caprin, *loc. cit.*, p. 44). C'est probablement à ce personnage que Nodier fait allusion. « La table d'hôte à laquelle je m'asseyais tous les soirs offrait peu de ressources à la conversation et j'en étais enchanté. Les convives étaient ordinairement de très dignes gens, fort préoccupés de leurs affaires, qui me laissaient jouir en paix du bonheur de n'en point avoir et qui avaient d'ailleurs la complaisance, pour me mettre tout à fait à mon aise, de s'expliquer dans un des cinquante dialectes de l'esclavon, ou dans un des cinquante patois plus impénétrables à mon intelligence, du Frioul, du Tyrol ou de la Bavière » (*Mademoiselle de Marsan*, p. 90). On peut rapprocher cette description de celle du dîner de Stendhal (*Correspondance*, t. III, n° 500, p. 42).

2. « On tirait à l'épée et au sabre dans la salle d'escrime de M. Albret, via Molin Piccolo; le maître Lalanne donnait des leçons d'équitation au théâtre diurne; le fameux Hebert, danseur des théâtres de Paris, donnait des leçons de danse » (Caprin, *loc. cit.*, p. 44).

Au sujet de la présence de ces Français, voir notre article du *Correspondant* du 10 novembre 1929 : *En marge de l'* « *Itinéraire* », *Chateaubriand à Trieste et à Venise (1806)*.

3. Voir Plitek, *op. cit.*, *passim*. — « Il résulte de diverses informations confidentielles, écrivait le 13 décembre 1813 de Lubiana le baron Lattermann, président du gouvernement général de l'Illyrie autrichienne, au vice-gouverneur Gyurkowics, à Fiume, qu'en Illyrie l'affection du peuple pour le tendrement aimé monarque d'Autriche commencerait à se refroidir, tandis qu'au début le dévouement pour lui avait été presque enthousiaste : les maires (en français dans le texte) en sont cause, que l'ex-gouvernement français fit surgir de rien, ensuite leurs adjoints et les juges de paix, qui tous faisaient de l'agitation contre l'Autriche, craignant que l'Illyrie, étant réorganisée, elle y remit et autorités et intérêts. Qu'on veille secrètement sur ces agitateurs et, les faits prouvés, qu'on les punisse » (*Silvio Mitis*, *l. c.*, p. 140).

les États vénitiens. Je me doutais à peine de ce spectacle, moi, pauvre jeune homme que dix verrous tenaient reclus à Paris pendant ces fêtes éblouissantes des riches et des heureux de la cour impériale, que Mme la duchesse d'Abrantès a décrites avec tant de naturel et de grâce; mais il devait avoir un aspect particulier à Trieste, où il faisait foisonner sous les colonnades et à travers les illuminations cette partie casanière de la population qui est aussi un spectacle : les Grecs, les Albanais, les Turcs, dans leurs vêtements si variés et si pittoresques ; les jolies filles juives qui percent d'œillades si ardentes et si acérées les anneaux coquets de leur noire chevelure, celles d'Istrie qui s'enveloppent presque tout entières dans leur long voile blanc, et le paysan du littoral lui-même, avec ses rubans flottants et sa toilette d'opéra, que la saison permettait ce jour-là, car la soirée était aussi tiède qu'une des plus belles du mois de mai. Je n'ai pas besoin de le dire à ceux qui se souviennent comme moi du carnaval de Trieste en 1809, si quelqu'un s'en souvient. C'était une féerie. »

Le complot même qui a servi de point de départ au roman correspond à une réalité. En janvier 1807, « le comte Cassini organisa à Trieste une conjuration contre la domination française en Italie, à laquelle participèrent quelques officiers piémontais ». L'un d'eux, qui s'appelait Giorgio de Grandi, opérait à Venise. « Le complot avait déjà commencé à tendre sa trame quand il fut dénoncé au consul français Séguier, qui avertit les autorités du royaume[1]. »

Voici comment Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie et qui portait aussi le beau titre de prince de Venise, appréciait les renseignements recueillis par notre agent, auquel ils avaient été transmis : « Sans doute, ce ne sont là que des présomptions, et je suis loin de les accueillir avec une entière confiance; j'ai même une telle opinion des Vénitiens en général et de leur magistrat, et puis j'ai une telle confiance dans les troupes françaises qui sont à Venise, et dans le général qui les commande, que si le projet dont vous me parlez a réellement existé, je considère néanmoins l'exécution comme impossible. Cependant, comme il s'agit d'un fait très grave, j'ai donné les ordres nécessaires pour que les précautions et la surveillance redoublassent, et je vous invite, pour votre part, à continuer vos questions aux deux dénonciateurs et vos recherches sur leur caractère moral, sur leurs relations à Trieste et sur leurs moyens d'y exister. Vous aurez soin de me faire parvenir tous les nouveaux renseignements qui parviendront à votre connaissance. Ne serait-il pas

1. Voir A. Tamaro, t. II, et sur Séguier notre article intitulé : *En marge de l' « Itinéraire »*, *Chateaubriand à Venise et à Trieste (1806)*, p. 416.

possible que les déclarations que vous avez reçues fussent un piège tendu au gouvernement d'Italie pour lui donner l'apparence d'un premier tort envers la cour de Vienne ? C'est surtout à résoudre cette question que vous devrez appliquer tous vos soins et toute votre pénétration. Je m'en rapporte d'ailleurs à votre zèle[1]. » Si peu vraisemblable que fût une insurrection vénitienne, l'idée était dans l'air. Très légitimement, Nodier l'a faite sienne et de menus incidents qu'il a certainement ignorés viennent prêter à son récit la crédibilité.

III

Jean Sbogar parut sans nom d'auteur au mois de mai 1818, *Mademoiselle de Marsan* en 1832. Bien que quatre ans et demi seulement séparent la rédaction du premier de ces deux romans du séjour de Nodier en Illyrie, alors que dix-neuf ans s'étaient écoulés quand fut publié le second, la couleur locale n'y est pas rendue avec moins de bonheur. Mais elle l'est autrement. La chose s'explique aisément par la différence de composition des deux ouvrages. Dans l'un, l'auteur encore sous l'impression du pays qu'il vient de visiter s'est attaché aux détails du tableau; dans l'autre, il se borne à l'essentiel. Peut-être ce second procédé, si l'on peut ainsi qualifier un travail inconscient de l'esprit, l'a-t-il mieux servi. Une description minutieuse ne s'accommode pas du recul du temps. A certains égards celles de *Jean Sbogar* ont été rédigées ou trop tôt ou trop tard; trop tard, car en 1818 dans la mémoire de Nodier s'estompent déjà les traits des paysages qu'il a contemplés, d'où ce caractère flou que j'ai signalé; trop tôt, parce que les lignes essentielles ne se sont pas encore dégagées de l'accessoire. Ce sont les défauts de la plupart des descriptions de Nodier, écrites sans le secours de notes, que ce manque de solidité auquel ne remédie pas le génie d'un Chateaubriand.

Quoi qu'il en soit, *Jean Sbogar* a gardé l'ombre d'un prestige qu'on put lui croire refusé au premier moment. On sait comment, pensant piquer la curiosité du lecteur, Nodier le publia d'abord sans nom d'auteur et faillit se trouver pris au piège de son anonymat. La première édition, en dépit de sollicitations ingénieuses, ne s'était, en effet, que péniblement épuisée quand *la Renommée* du 17 octobre annonça, « d'après les journaux anglais », que Napoléon avait occupé une nuit à lire ce roman, quelques heures à l'annoter. En

1. La lettre de Séguier est du 26 janvier et la réponse du prince Eugène du 6 février 1807.

matière de réclame, on n'a pas fait mieux aujourd'hui. Celle-ci porta. Et l'exilé de Sainte-Hélène se trouva lancer à son insu le volume qu'il devait toujours ignorer.

Aussi bien Charles Nodier devait-il voir consacrer la réputation de son ouvrage par les témoignages de deux écrivains célèbres de son temps, l'un des plus grands et l'un des plus populaires : Chateaubriand et Casimir Delavigne. Énonçant quelques réflexions sur le roman : « Les peuples commencent par la poésie et finissent par le roman; la fiction marque l'enfance et la vieillesse de la société », l'illustre auteur de *René* terminait ainsi : « Les romans du jour sont donc, en général, d'un intérêt supérieur à celui de nos anciens romans. Des aventures qui ont cessé d'être renfermées dans les anciens lointains, des personnages que ne défigurent pas les modes du siècle de Louis XV, captivent l'esprit par l'illusion de la vraisemblance. Les passions aussi sont devenues plus variées à mesure que les mœurs, quoique moins bonnes, sont devenues plus naturelles : c'est ce qu'on sentira à la lecture de *Jean Sbogar* de Charles Nodier[1]. » Un tel jugement, sous une telle plume, a de quoi surprendre : « l'illusion de la vraisemblance » ! Comme on comprend que les contemporains qui jugeaient ainsi aient méconnu Stendhal dans sa nouveauté ! Et, lorsque celui-ci parle du temps qu'il lui faudra encore attendre pour être compris, il envisage assurément l'évolution psychologique que devront accomplir les lecteurs français pour arriver jusqu'à lui.

Nous avons vu Casimir Delavigne[2] reproduire une page de Nodier qu'il présentait en ces termes : « Il serait difficile de citer une description du Lido à la fois plus exacte et plus poétique que celle que nous allons emprunter à un des ouvrages que M. de Chateaubriand signale parmi les plus marquants de l'Europe actuelle[3]. »

C'est au paysagiste encore que Gérard de Nerval, visitant la Dalmatie, rendait cet éclatant hommage : « Je t'écris en vue de Trieste, ville assez maussade, située sur une langue de terre qui s'avance dans l'Adriatique, avec ses grandes rues qui la coupent à angles droits et où souffle un vent continuel. Il y a de beaux paysages, sans doute, dans les montagnes sombres qui creusent l'horizon; mais tu peux en lire d'admirables descriptions dans *Jean Sbogar* et dans *Mademoiselle de Marsan* de Charles Nodier; il est inutile de les recommencer[4]. »

1. Chateaubriand, *Mélanges littéraires*, p. 401, 404.
2. Casimir Delavigne, p. 19.
3. Casimir Delavigne, *Sept Messéniennes nouvelles*, p. 233.
4. Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*. Paris, 1851, t. I, p. 58.

Les contemporains découvrent d'ailleurs dans *Jean Sbogar* un charme poétique qui nous surprend aujourd'hui. C'est ainsi que Fontaney, un collaborateur de *la Revue des Deux Mondes* dont les souvenirs d'Espagne ne font pas si mauvaise figure à côté des pages de Mérimée, va jusqu'à regretter que cet ouvrage n'ait pas été écrit en vers. Il est curieux de voir un petit romantique, évidemment encore sous l'influence des écrivains du XVIII^e siècle, ne pas comprendre la différence de génie qui sépare la poésie et la prose. Fontaney situe d'ailleurs très exactement ce roman et *Mademoiselle de Marsan* parmi les productions de son temps[1]. Il remarque que « chez l'auteur la puérilité du fond contraste souvent singulièrement avec la magnificence de la forme ».

Trente ans plus tard, Émile Montégut, dont le *Charles Nodier* reste l'étude la plus complète et la plus vivante qui ait été consacrée au maître franc-comtois, s'exprimait ainsi sur *Mademoiselle de Marsan :* « Cette longue nouvelle, où il faisait retour à ces mystères du carbonarisme qui l'avaient tant préoccupé autrefois, venait à son heure à cette fin de la Restauration où la marée montante du libéralisme annonçait qu'elle allait encore une fois tout emporter : sans être trop préoccupé de l'à-propos, Nodier ne le négligeait cependant pas, et il n'est pas impossible que cette nouvelle ait été écrite en vue de l'heure où elle parut. C'est une seconde édition de *Jean Sbogar*,

1. « *Jean Sbogar* est, selon nous, bien moins un roman qu'un poème; c'est un poème à la manière de ceux de Walter Scott et de Byron, comme *Marmion*, comme *la Dame du lac*, comme *le Corsaire*. Ce ne sont pas seulement les replis du cœur sondés et développés; ce ne sont plus ses froissements et ses souffrances, naïvement étudiés et décrits : ici le drame domine; l'action est pleine, rapide et pressée. On suit avec anxiété les personnages; on court avec eux au dénouement, fasciné, comme la pauvre Antonia, par le regard de cette sombre et mystérieuse figure de Jean Sbogar, apparaissant de loin en loin, et entraînant irrésistiblement la jeune fille à l'abîme. Il est à regretter que M. Charles Nodier, qui possède si bien l'instrument poétique, n'ait point écrit cet ouvrage en vers; leur rythme eût accusé mieux encore la beauté de ses proportions et de ses contours » (Fontaney, *loc. cit.*, p. 118), et, sur *Mademoiselle de Marsan :* « *Mademoiselle de Marsan*, qui fait en quelque sorte suite aux *Souvenirs de jeunesse*, est un livre beaucoup moins intime et beancoup moins vrai, selon nous. Ce n'est pas qu'il n'y faille reconnaître de bien remarquables morceaux, entre autres l'épisode de la Torre Maladetta, dans le supplice d'Ugolin et de ses enfants, se trouve peint avec une si effroyable vérité par l'écrivain qui en a subi lui-même toutes les angoisses, toutes celles du moins qu'il en pouvait supporter sans mourir. Mais, en somme, *Mademoiselle de Marsan* n'est guère qu'un roman de l'école d'Anne Radcliffe, un roman criblé de trappes et de souterrains, écrit seulement comme écrit M. Charles Nodier, d'un style auquel on ne nous avait pas habitués dans ces sortes d'ouvrages. Considéré sous ce point de vue, c'est un essai curieux et vraiment bien original » (Fontaney, *loc. cit.*, p. 122).

revue, corrigée, moins naïve que la première, mais mieux composée et d'une tout autre unité de manière; on y sent manifestement l'influence de l'école romantique. » Nous avons indiqué nous-même notre préférence pour ce second ouvrage. Ses belles périodes se succédant d'un mouvement ondulatoire, harmonieux, comme des vagues qui se recouvrent l'une l'autre sans pouvoir mourir, n'ont pas perdu leur force de séduction.

Qu'est-ce donc, outre la beauté de la forme, qui fait encore pour nous l'agrément de *Jean Sbogar* et de *Mademoiselle de Marsan*, sinon ce que ces ouvrages gardent de couleur locale et de valeur documentaire? L'un et l'autre après un siècle se peuvent évaluer plus justement qu'au moment où ils furent publiés. Les contemporains, en effet, la génération qui a suivi celle de Nodier — je pense à Gérard de Nerval — ont exagéré la beauté de ces descriptions. Hormis quelques pages épistolaires ou romanesques, le conteur bisontin que la Franche-Comté a parfois si heureusement inspiré n'a pas rencontré dans ses peintures exotiques la note originale ou les raccourcis saisissants : les croquis qu'il nous a laissés ne sont cependant, nous l'avons vu, point négligeables et le temps en accroît le prix. Il l'accroît aussi de ce témoignage historique dont nous avons relevé les manifestations, plus nombreuses qu'on ne l'avait pensé jusqu'ici, et qui, par certains côtés, apparentent *Jean Sbogar* et surtout *Mademoiselle de Marsan* à des mémoires. Et c'est pourquoi on pourrait assez justement comparer les romans illyriens de Charles Nodier à ces petits tableaux de jadis qui nous plaisent par leur archaïsme. Ce ne sont pas des œuvres de maître; le dessin n'en est pas impeccable et les couleurs sont souvent fantaisistes. Pourtant sans eux nous comprendrions moins bien l'époque où ils ont été composés. Et dirais-je encore qu'ils font aussi penser à ces bouquets de fleurs desséchées qui gardent le souvenir d'un parfum?

René Dollot.

UNE REVUE ROMANTIQUE INCONNUE : *LE GYMNASE*

ÉTUDE SUR LES RAPPORTS DU SAINT-SIMONISME ET DE LA LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

La revue que nous étudions ici nous avait attiré parce qu'elle fut, en partie, imprimée par Honoré de Balzac, alors qu'il était complètement inconnu et qu'il n'avait encore publié que de mau-

vais romans signés de divers pseudonymes. Après avoir lu cette revue, il nous a semblé qu'il y aurait un certain intérêt, pour l'histoire littéraire, à ce qu'elle fût étudiée d'un peu près. Non, certes, qu'elle nous apporte des révélations extraordinaires, mais parce qu'elle est d'abord une manifestation nouvelle de cette merveilleuse effervescence intellectuelle qui caractérise la fin du règne de Charles X et des rapports étroits qui existèrent alors entre les préoccupations politiques et sociales d'une part, philosophiques et littéraires de l'autre; de plus, elle nous apporte une preuve, ajoutée à tant d'autres, de l'influence considérable exercée par la littérature étrangère en France à cette époque, et plus spécialement par la littérature allemande. C'est naturellement sur ce second point, qui intéresse plus spécialement la littérature comparée, que nous insisterons ici : nous ne pouvons cependant l'aborder sans avoir d'abord esquissé les physionomies assez curieuses des fondateurs de la revue et les tendances générales qui les dirigeaient.

I

Le catalogue de la Bibliothèque nationale mentionne la revue à la cote Z. 20376-20379, sous le titre : *le Gymnase, recueil de morale et de littérature*, par Hippolyte Carnot et Hippolyte Auger. Ces deux jeunes gens en furent, en effet, les directeurs et, je présume, les deux principaux rédacteurs, car, ainsi qu'il était d'usage à cette époque, presque aucun des articles n'est signé, sinon d'une initiale ou d'un pseudonyme, sous lesquels il nous a généralement été impossible de découvrir quelle personnalité se dissimulait[1].

C'est d'ailleurs de la rencontre d'Auger et de Carnot qu'est née la revue.

Hippolyte-Lazare Carnot est un homme politique de second rang, placé dans l'histoire entre deux personnages illustres : son grand-père, le conventionnel Lazare Carnot, « l'organisateur de la victoire », et son fils, Sadi Carnot, le populaire président de la Troisième République, qui mourut assassiné à Lyon en 1894. Sans être aussi glo-

1. On verra plus loin la part qu'il convient de faire à deux chroniqueurs de littérature étrangère : Paul Duport et Loëve-Weimars. Un article signé Edm. T... doit être sans doute attribué à Edmond Talabot, un des saint-simoniens avec lesquelles Carnot était en relations d'amitié, comme nous allons le voir. C'est à peu près tout ce que l'on peut affirmer. Un article du premier cahier, *le Bouillon de Saint-Mégrin*, est sans aucun doute d'Auger, on le verra plus loin; or, il est signé Z. Peut-être peut-on en inférer que tous les articles signés de cette initiale sont de lui. Ce serait vraisemblable, car ils sont les plus nombreux et Auger nous a dit lui-même qu'il avait fait de la revue « sa chose ».

rieux, le rôle politique d'Hippolyte Carnot n'en fut pas moins assez important : élu député de Paris en 1839, 1842, 1846, il siégea constamment dans l'opposition, prit part à la campagne des banquets, vota pour la République le 24 février et devint ministre de l'Instruction publique dans le gouvernement provisoire. Spécialisé dans les questions d'instruction et d'éducation populaires, il réalisa la gratuité de l'enseignement primaire et celle de l'École normale. Il fut naturellement exilé sous l'Empire et ne revint siéger à la Chambre qu'en 1864, parmi les trente-cinq opposants au régime. Maire du VII^e arrondissement dans le gouvernement de la Défense nationale, il fut nommé sénateur inamovible le 16 décembre 1875 et mourut en 1888; il s'était préparé à cette vie politique si agitée par une jeunesse inquiète et grave. Né en 1801, il avait suivi son père en exil à Magdebourg, et c'est là, nous a-t-il raconté lui-même, qu'il entendit pour la première fois parler de Saint-Simon par son père qui lui dit : « J'ai connu M. de Saint-Simon, c'est un singulier homme; il a tort de se croire un savant, mais personne n'a des idées aussi neuves et aussi hardies[1]. »

A l'époque où nous le retrouvons, en 1828, il est engagé à fond dans les idées saint-simoniennes, auxquelles il a été amené par son ami Laurent de l'Ardèche, qui l'a entraîné chez Enfantin et chez Aug. Comte, lequel commença en 1826 son *Cours de Philosophie positive*, promptement interrompu d'ailleurs par la maladie. Il était lui-même d'origine et de tendances révolutionnaires et républicaines, « mais, dit-il, au fond, ce qui m'attirait vers les études saint-simoniennes, c'est que je croyais voir dans leurs aspirations humanitaires le développement de la Révolution française[2] ». C'est lui qui prit l'initiative, après la disparition du *Producteur*, de réunir chez lui quelques amis pour s'entretenir avec eux du saint-simonisme. Bazard et Enfantin, qui étaient devenus les chefs du groupe, commencèrent là, rue des Saints-Pères, l'exposition de la doctrine et Carnot se chargeait d'en faire un exact compte rendu. Ce sont ces comptes rendus de séances qui ont formé l'*Exposition de la Doctrine*, l'ouvrage le plus complet et le plus cohérent que nous aient laissé les saint-simoniens : il parut en août 1830.

Mais Carnot ne se contentait pas d'assister aux assemblées saint-simoniennes, il participait encore aux travaux de la « Société de la morale chrétienne », antiultramontaine et anticongréganiste, à laquelle appartenaient des gens tels que Guizot, Benjamin Constant, Casimir Périer, Lamartine, et qui poursuivait des buts philanthro-

1. H. Carnot, *Sur le saint-simonisme* (travaux de l'Académie des Sciences morales. 6^e série, vol. 28). Paris, Picard, 1887-1888, p. 9.

2. H. Carnot, *op. cit.*, p. 12.

piques, comme l'abolition de la peine de mort, celle de la traite des nègres, la réforme des prisons, etc... Carnot fréquentait en même temps « des réunions très hostiles au pouvoir royal, réunions qui se tenaient tantôt chez Godefroid Cavaignac, tantôt chez Quinette, dans l'atelier de Droeling[1] »... Enfin, il ne négligeait pas les sociétés secrètes et maçonniques; il se fit affilier à l'ordre des Templiers qui subsistait encore en secret, mais il dut en sortir avec quelques camarades libéraux (Laurent de l'Ardèche, Emm. de Las Cases, Lannes de Montebello, Montalivet, Chevalier, etc.), disant « qu'ils ne sauraient consentir... à dépouiller l'esprit progressif qu'ils tiennent de leur institution et de leur serment..., en se soumettant au dogme de l'infaillibilité pontificale, à l'obéissance passive et à des distinctions entachées de féodalité...[2] ».

C'est précisément dans une de ces sociétés secrètes, la loge des « Trinosophes », que se fit la rencontre entre Auger et Carnot. Auger[3], qui avait alors trente-deux ans, étant né en 1796, se trouvait alors à Paris, ne sachant trop de quel côté porter son activité ardente. Il était un de ces nombreux jeunes gens de la Restauration dont l'instruction et l'éducation avaient été fort négligées pendant les guerres de l'Empire, et qui, élevés pour la guerre, se trouvaient inadaptés à la paix. Il avait lui-même subi de façon fort curieuse le contre-coup des guerres de Napoléon : il rencontra en effet à Paris, en 1814, des officiers russes qui lui proposèrent de l'emmener à Saint-Pétersbourg et de le faire entrer dans la Garde impériale. Il vécut là-bas dans le monde de la Cour et dans les milieux littéraires et lorsqu'il revint, en 1817, il rapportait non seulement une bonne connaissance de la langue russe, mais encore *le Lépreux de la cité d'Aoste*, dont il fit publier la première édition française, une nouvelle intitulée *Boris*, qu'il publia en 1819, et une traduction de l'historien Karamsin : *Marpha ou Novgorod conquise*, qu'il publia en 1818. Ainsi, dès ses débuts dans la littérature, il se présentait comme un intermédiaire entre la France et l'étranger. De retour à Paris, il est mis en relations par Mirande, l'ancien introducteur des ambassadeurs auprès du Directoire, avec le chevalier William Drummond, ancien ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, à Copenhague et en Sicile, retiré en France au château des Aygalades près de Marseille, qui le prend comme secrétaire. C'est en cette qualité qu'il accompagne Lord Drummond en Italie, à Naples et à Rome, où il fréquente le monde diplomatique anglo-franco-romain

1. Carnot, *op. cit.*, p. 15.
2. *Ibid.*, p. 6, 7.
3. Hipp. Auger, *Mémoires (1810-1859)*, publiés par Paul Cottin, aux bureaux de la *Revue rétrospective*, 1891, in-16.

et les artistes italiens et français, Canova, Rossini, Granet, Léopold-Robert, etc... Il revient à Paris où il entre en rapports avec deux Allemands, Loëve-Weimars et le prince de Hesse (qu'il juge d'ailleurs stupide). En 1823, c'est en Angleterre qu'il va faire un séjour de six mois en compagnie d'un Anglais nommé Benezet. En 1826, son ami Ernest d'Ange lui fait connaître le baron Charles Delmar, financier malheureux qui lui propose de l'accompagner en Suisse où il se rend pour essayer de calmer sa neurasthénie. C'est là qu'il rencontre l'économiste philosophe Sismondi et le philosophe idéaliste Bonstetten, qui lui est présenté par Auguste de Staël. En 1828, il était de nouveau à Paris, et c'est alors que par l'intermédiaire de son ami, l'avocat Tonnet, il fit la connaissance de Carnot à la loge des « Trinosophes ». C'est de l'étrange conjonction de cet « homme de lettres » à tendances cosmopolites et de ce philosophe républicain et saint-simonien qu'allait naître la revue *le Gymnase*.

Auger dit à Carnot qu'il préparait un *Essai historique sur la république de Saint-Marin*, et Carnot, rempli d'aise à ce seul mot de république, l'engagea à venir prendre part à des réunions qui se tenaient rue des Poitevins, entre des jeunes gens « désireux de s'entendre pour élaborer les idées qui travaillaient les esprits[1] ». Cette société, qui portait le nom de « Société de morale et de littérature », était une sorte de « conférence Molé » avant la lettre : elle était, en effet, essentiellement composée de jeunes avocats qui venaient là pour s'exercer à l'art de bien dire ; « mais, ajoute Auger, il s'agissait surtout de bien connaître ce qu'il faut bien dire ». Naturellement le public, composé par les amis des membres de la Société, comportait des saint-simoniens : « Or, parmi les curieux, deux hommes attirèrent mon attention, par l'unique raison que Carnot et Laurent de l'Ardèche leur avaient adressé la parole, et, la conférence finie, une autre petite conférence d'observations se produisait entre eux. Les deux habiles controversistes étaient Buchez et Bazard, toujours à l'affût de répandre les idées dont ils s'étaient faits les champions[2]... » Nous voyons ainsi, dès le début, des relations d'amitié s'établir entre la « Société de morale et de littérature » et le groupe des saint-simoniens. Elles devinrent, nous allons le voir, de plus en plus intimes.

Ce fut Auger qui eut un jour l'idée de publier, sous la forme d'une revue, le résultat de leurs conférences. Il écrit donc à Carnot à ce sujet; Carnot l'approuve pleinement et lui apporte même l'indispensable appui financier, mais le charge de tout le travail d'organisa-

1. Auger, *op. cit.*, p. 339.
2. Auger, *op. cit.*, p. 346.

tion, parce que lui-même est trop absorbé par les multiples associations dont il faisait partie. Auger monte donc l'affaire, dont il fait sa « chose », et commence par se mettre en quête d'un éditeur bon marché :

Quand il fallut imprimer, ménager de nos ressources, je m'adressai à une imprimerie sans trop d'importance qui se trouvait rue des Marais-Saint-Germain, dont le propriétaire se nommait Honoré de Balzac, le futur célèbre auteur de la *Comédie humaine*. Il se montra de bon vouloir[1], nous fûmes aussitôt d'accord, mais ce fut seulement le 8 mai 1828 que parut le premier cahier[2].

Auger nous raconte ensuite que Balzac, qui en sa qualité d'imprimeur devait prendre connaissance du contenu du recueil, le félicita sur sa « scène dramatique » (pourtant bien médiocre!) intitulée *le Bouillon de Saint-Mégrin*. Cela pourrait nous amener à étudier l'influence qu'Auger et son petit groupe purent avoir sur Balzac à cette époque si importante de sa formation intellectuelle, mais c'est une autre question et que nous ne pouvons traiter ici[3].

Cependant les relations avec les saint-simoniens devenaient de plus en plus intimes, car la conférence n'avait plus lieu rue des Poitevins, mais dans une vaste salle de la rue Taranne, où d'autres sociétés avaient aussi leurs réunions, et en particulier cette « Société de la morale chrétienne » dont nous avons vu que Carnot faisait partie, et c'est là aussi que les amis saint-simoniens de Carnot et d'Auger se mirent à enseigner leur doctrine, car *le Producteur* avait cessé de paraître et il fallait y suppléer oralement.

Bazard, Buchez, Boulland, Rodriguez, Enfantin étaient là. De plus, sur l'inspiration de Rodriguez, ils avaient décidé de se réunir dans un restaurant où Carnot et Auger se rendaient eux aussi régulière-

1. Hélas! le malheureux était à deux mois de la faillite!
2. Auger, *op. cit.*, p. 353.
3. Il est peu probable que Balzac ait fréquenté Auger, Carnot et leur groupe dès 1828. Il était, en effet, engagé à cette époque dans la plus terrible des aventures financières et au plus fort de son amour pour M^me^ de Berny. Il avait donc d'autres soucis alors que celui de réorganiser la société. D'ailleurs, il n'imprima qu'un seul des quatre volumes du *Gymnase*. Mais il devait retrouver Auger deux ans plus tard, lors de la fondation du *Feuilleton des journaux politiques* avec E. de Girardin et H. Varaigne. Balzac, dans les articles qu'il publia dans ce journal, se montra très accueillant à de nombreuses idées saint-simoniennes. Peut-être l'influence d'Auger, soumis lui-même alors à celle de Buchez, n'est-elle pas indifférente à l'orientation prise par l'esprit de Balzac à cette époque.

ment. C'est précisément à l'un de ces dîners que fut décidée la transformation et, en réalité, comme on va le voir, la mort du *Gymnase* :

Le *Gymnase*, nous raconte Auger, en était à son 12e cahier, et, sans avoir de retentissement, ce recueil avait des lecteurs attentifs, parce que les rapports établis avec l'enseignement de la doctrine de Saint-Simon lui donnaient une couleur moins banale que n'étaient à cette époque les publications de ce genre. A l'un des dîners hebdomadaires, on nous fit la proposition d'élargir notre cadre et de remplacer le défunt *Producteur*. Mais il s'agissait de trouver un imprimeur...[1].

Il s'adresse à son ami Pihan de la Forest et convoque tout le monde chez lui, dans son grenier de la place de la Madeleine :

On exposa l'idée, on chiffra les frais matériels, on supputa les chances de réussite, sans qu'il fût dit un mot d'aucune rémunération pour les rédacteurs. Chacun, au contraire, payait sa part en travail. L'école se fondait, on faisait œuvre de doctrine. Laforest demanda quelques jours de réflexion, parce que le plus lourd fardeau devait peser sur lui, celui des frais matériels de l'opération. Il promit de me donner une réponse définitive, et l'espoir était si bien assis que j'en fis l'annonce à partir du 12e cahier du *Gymnase*...[2].

Le dernier numéro de la revue se terminait, en effet, par le *post-scriptum* suivant :

Dans la crainte de choquer quelques opinions individuelles, nous avions cru prudent de prendre des précautions pour émettre les principes de la doctrine sur laquelle ce recueil est basé, mais l'expérience nous ayant démontré qu'il résultait de ces craintes et ces précautions une mosaïque intellectuelle qui ressemblait en quelque sorte à l'éclectisme que notre intention était de combattre, nous avons senti la nécessité de mettre à l'avenir plus d'unité dans la rédaction de notre journal. Si nous recevons quelques morceaux d'un mérite littéraire tel qu'il puisse charmer tout le monde, nous continuerons à les insérer, toutefois en ayant soin de mettre en tête

1. Auger, *op. cit.*, p. 359.
2. *Ibid.*, p. 360.

« article envoyé » et en nous réservant le droit d'y joindre des notes pour combattre les doctrines opposées aux nôtres[1].

Hélas ! le projet resta à l'état de projet : Laforest ne donna pas de réponse ; les saint-simoniens fondèrent *l'Organisateur*, publièrent l'année suivante *l'Exposition de la Doctrine* et traitèrent, en 1831, avec Pierre Leroux, qui leur céda *le Globe* : on sait quelle magnifique campagne ils y menèrent. Quant au malheureux *Gymnase*, il cessa définitivement de paraître, il avait vécu quatre mois[2].

B. GUYON.

(A suivre.)

1. T. IV, p. 271.

2. Les rapports de Carnot et d'Auger s'arrêtèrent là. Carnot continua son action saint-simonienne par des articles dans *l'Organisateur*. Il participa naturellement à la révolution de 1830 et fit intervenir Bazard auprès de La Fayette pour l'engager à s'emparer de la dictature, mais ce fut sans résultat. Il écrivit alors des articles dans *le Globe*, devenu saint-simonien, sous la direction de Michel Chevalier et Pierre Leroux ; il fit à l'Athénée une série de leçons sur la philosophie de l'histoire, l'économie politique, etc., et il alla en Belgique après la révolution faire de la propagande saint-simonienne, mais il fut mal reçu par les cléricaux. A son retour, il trouva la famille saint-simonienne entièrement désorganisée par le schisme entre Bazard et Enfantin ; il rompit alors avec eux, dirigea pendant un certain temps la *Revue encyclopédique* et s'orienta vers la vie politique, qu'il aborda en 1839. De son côté, Auger se lança dans la carrière littéraire, plus conforme à ses goûts, en collaborant à *la Mode* et au *Feuilleton des journaux politiques*, mais sans abandonner entièrement toute préoccupation d'ordre politique et social : après la révolution, en effet, il suivit Buchez, qui avait abandonné les saint-simoniens. Ils s'affilièrent tous deux à la « Société des amis du peuple » ; Auger écrivit alors une curieuse brochure adressée « au duc d'Orléans, prince royal », où il réclamait l'amélioration du sort des « classes populaires » et où il engageait la royauté « à s'appuyer désormais sur la classe populaire ». Puis ils formèrent un cénacle rue Chabanais d'où sortit *l'Européen, journal des sciences morales et économiques*. Mais sa véritable voie était dans la littérature : après avoir rompu avec ses amis pour des questions financières, il écrivit un certain nombre de pièces de théâtre sans grande valeur, mais aussi un livre fort curieux, *la Physiologie du théâtre*, qui demeure son œuvre la plus importante.

En 1839, il reprend son rôle d'ambassadeur intellectuel à l'étranger : il repart en effet pour la Russie, appelé par les agents du Tzar, pour réfuter le livre de Custine, *la Russie en 1839*, qui avait fait un certain scandale. Une fois là-bas, il ne travailla guère à cet ouvrage, que le Tzar lui décommanda, mais il usa de son influence pour se faire nommer censeur du théâtre impérial. Il demeura à ce poste jusqu'en 1847. De retour en France, continuant toujours ce rôle d'intermédiaire franco-russe, il envoie régulièrement des articles à la *Revue étrangère* de Saint-Pétersbourg, et, enfin, après la guerre de Crimée, il repart une troisième fois pour collaborer au *Journal de Saint-Pétersbourg*, tout en envoyant au *Pays*, à Paris, des feuilletons sur la Russie, et non sans avoir de nombreuses difficultés avec la censure russe, à la tête de laquelle était alors le fameux Dolgorouki. Il revint en France en 1859 et il se retira dans le silence sur la Côte d'azur.

SUR UN ÉPISODE DES *DIEUX EN EXIL*

D'HENRI HEINE

En avril 1853 Henri Heine publia dans la *Revue des Deux Mondes*[1] une étude intitulée *les Dieux en Exil*, qui fut plus tard, sous une forme allemande, incorporée aux *Œuvres* du poète. C'est un essai spirituel plutôt que savant sur la survivance des anciennes divinités du paganisme grec et romain en plein moyen âge. On y trouve, entre autres, la légende de la statue de Vénus[2], celle du Tannhäuser, le conte du trajet des morts, etc. L'épisode le plus curieux est pourtant le récit que le poète dit tenir d'un de ses amis, le baleinier norvégien Niels Andersen, personnage imaginaire sans doute. C'est l'aventure d'un baleinier russe jeté par une tempête sur une île polaire appelée l'île des Lapins, il y a quelque cent ans[3].

Dans le pays désert et inculte qu'est cette île l'équipage du baleinier trouve une cabane habitée par un vieillard misérablement affublé de peaux de lapin. Il est assis sur un siège de pierre et en train de chauffer ses mains amaigries. A sa droite se tient un oiseau d'une grandeur démesurée, une espèce d'aigle, mais entièrement chauve et horriblement laid. A sa gauche est couchée par terre une vieille chèvre au poil ras, d'un âge également vénérable. Parmi les marins il y avait quelques Grecs. L'un d'eux, croyant que le maître de la cabane ne comprenait pas son idiome, dit à ses camarades en langue grecque : « Ce vieux drôle doit être un revenant ou un méchant démon. » A ces paroles le vieillard se lève et dit tranquillement : « Vous vous trompez, jeune homme, je ne suis ni un fantôme ni un malin esprit, je suis un infortuné qui a vu de meilleurs jours. » Et il demande aux étrangers qui ils sont. On lui explique le sinistre qui les avait jetés sur cette côte, après quoi le vieillard leur apprend qu'il est Grec et qu'il habite de temps immémorial cette île où il mène une

1. XXIII[e] année, 2[e] série de la nouvelle période, t. II, p. 1 et suiv.

2. G. Huet, *la Légende de la statue de Vénus*, dans *Revue de l'histoire des Religions*, t. LXVIII (1913), p. 193-217; F. P. Baum, dans *Publications of the Modern Language Association of America*, t. XXXIV (1919), p. 523-579; t. XXXV (1920), p. 60-62; P. Trahard, *Prosper Mérimée de 1834 à 1853*. Paris, 1928, ch. IX.

3. *Revue des Deux Mondes, loc. cit.*, p. 35 et suiv.

vie précaire. Puis il leur demande des nouvelles de son pays et s'enquiert en particulier d'un certain temple qui, à son dire, avait été jadis le plus beau de toute la Grèce. Un jeune matelot lui dit que ce temple était tombé en ruines et que les cochons du village boivent maintenant dans la cuve de marbre où l'on avait recueilli le sang des victimes au temps de l'idolâtrie. A ces mots le vieillard pousse un profond soupir; il s'affaisse et retombe sur son siège; puis, se cachant le visage dans ses deux mains, il se met à pleurer comme un enfant. L'oiseau pousse des cris terribles, et la chèvre lèche les mains de son maître. Les marins, terrifiés, quittent la cabane en toute hâte. De retour à bord de leur navire, ils racontent leur aventure. Parmi l'équipage se trouve un savant qui déclare que le vieillard n'était autre que l'ancien dieu Jupiter.

Où Heine a-t-il puisé ce conte? On pense naturellement d'abord aux deux récits de Plutarque[1] que le sage de Chéronée raconte d'après le récit fait par un certain voyageur hellénique du nom de Démétrius. On y parle du dieu Cronos, plongé dans un profond sommeil dans une île près de la Grande-Bretagne et gardé par Briarée. Par malheur, ces épisodes manquent des détails les plus pittoresques du récit de Heine.

Un conte semblable a été recueilli chez les Slaves du Sud[2]. Là, un homme de Prilep naufragé est jeté sur la côte d'une île solitaire où il trouve Marco, le héros national des Yougoslaves, assis près d'un feu, parfois au haut d'une montagne. C'est là que Dieu l'a exilé, nous ignorons pourquoi, mais sans doute pour la même raison pour laquelle d'après Heine il a banni Zeus avec son aigle et sa chèvre dans l'île des Lapins. Il est clair pourtant qu'Henri Heine, qui n'était pas folkloriste, n'a pu avoir connaissance de ces textes absolument inconnus dans l'Europe centrale et occidentale avant les recherches de F. Krauss et de M. André Mazon.

A partir de 1839, le folkloriste et antiquaire suédois A. A. Afzelius publiait un recueil, en langue suédoise, des anciennes traditions populaires de son pays puisées non pas dans les récits oraux, mais exclusivement dans les écrivains du moyen âge et de la Renais-

1. *De la face qui apparaît dedans le rond de la lune*, c. 26; *Des oracles qui ont cessé et pourquoi*, c. 18.

2. André Mazon, *Contes slaves de la Macédoine sud-occidentale*. Paris, 1923, p. 97 et 189. J'ai appelé l'attention des folkloristes sur le parallélisme qui existe entre ce conte et l'essai de Heine dans le compte-rendu que j'ai fait de l'ouvrage de M. Mazon dans *Folklore*, t. XXXV, p. 296.

sance. La première partie du premier volume de la deuxième édition (1844) contient, entre autres, le conte suivant[1] :

On raconte que certains marins de Bohuslän, en Norvège, servant à bord d'un baleinier hollandais d'Amsterdam, il y a quelque cent ans, perdirent leur route, dans les parages du Groenland, et, ayant observé pendant plusieurs nuits la lueur d'un feu venant d'une île ou d'un rivage, quelques hommes de l'équipage, dont l'un venait précisément du Bohuslän, eurent envie de débarquer pour voir quelle sorte de gens il y avait. Ils prirent donc la chaloupe et ramèrent pour y arriver. Ayant débarqué et s'étant approchés du feu, ils y trouvèrent un vieillard assis et en train de se chauffer. Il leur demanda immédiatement d'où ils venaient. « De Hollande », répondit l'homme de Bohuslän. « Mais d'où viens-tu toi-même? » demanda le vieux. « De Säfve près Hisingen », répondit le matelot. « Connais-tu Thorsby? — Oui, très bien. » — « Sais-tu où se trouve l'Ulfveberg? — Oui, j'y ai passé souvent, parce qu'il y a une route directe de Gothenborg à Marstrand à travers Hisingen en passant par Thorsby. » — « Les grandes pierres et les tertres sont-ils toujours à leur place? — Oui, tous, sauf une seule pierre qui est prête à tomber. » — « Dis-moi encore », continua le vieux païen, « sais-tu où se trouve l'autel de Glosshed et s'il est en bonne condition? » Le marin dit que non, et le vieillard le pria alors de dire aux gens de Thorsby et de Thores-Bracka de ne plus détruire les pierres et les tertres en dessous de l'Ulfveberg et surtout de maintenir l'autel de Glosshed, et il lui promit du vent favorable. Le marin lui donna la promesse désirée et lui demanda son nom et la raison de l'intérêt qu'il portait à ces choses. Le vieux répondit : « Je m'appelle Thorer Brack, et je demeure ici; mais je suis un exilé. Ma race est ensevelie dans le grand tertre près de l'Ulfveberg, et nous adorions les dieux sur l'autel de Glosshed. » Sur quoi ils prirent congé du vieillard et obtinrent un vent favorable pour retourner dans leur pays.

Analysons d'abord ce récit curieux. Il ne dit pas, bien entendu, que le vieillard de l'île polaire fût un dieu; mais il peut y avoir peu

1. Arv. Aug. Afzelius, *Senska Folkets Sago-Häfder, eller Fäderneslandets Historia.* Stockholm, 1844, t. I, p. 13 et suiv.

de doute que c'en était un, à savoir Thor lui-même. Car comment s'expliquer autrement la longévité d'un Norvégien païen, exilé lors de la conversion de la Norvège au christianisme et toujours vivant au XVII^e siècle, période des baleiniers hollandais ? Cela étant, on ne peut s'empêcher d'être frappé du parallélisme qui existe entre le récit suédois et le conte d'Henri Heine. Dans les deux, il s'agit d'un baleinier, l'un russe, l'autre hollandais. Dans l'équipage des deux, il se trouve plusieurs marins compatriotes du dieu exilé, des Grecs chez Heine, des Norvégiens chez Afzelius. Car il va de soi que les Russes n'auraient pu comprendre Zeus ni les Hollandais Thor. Dans les deux récits le dieu est assis auprès d'un feu pour se chauffer. Dans la conversation qui résulte le vieillard montre des connaissances topographiques, soit de la Grèce, soit de la Norvège, et s'intéresse surtout aux lieux de son ancien culte. Ajoutons que Heine aussi mentionne au moins un Norvégien, son ami imaginaire Niels Andersen. Il est difficile d'éviter la conclusion que le récit du poète allemand a été modelé assez étroitement d'après le conte scandinave qu'on vient de lire. Disons aussi qu'on comprend fort bien l'exil d'un dieu scandinave dans une île polaire, tandis qu'on a de la peine à concevoir ce que le grand Zeus de l'antiquité hellénique aurait à voir dans ces parages glacés.

On se demande où l'érudit suédois a puisé son récit et par quelle route il est parvenu au poète allemand, exilé lui-même non pas dans une île polaire, mais dans un endroit infiniment préférable. Or, Afzelius a utilisé l'ouvrage intitulé *Chorographia Bahusiensis*[1] de Johan Oedman, recteur luthérien à Tanum, en Bohuslän, savant humaniste mort en 1749. Il ne peut pas être dans notre dessein d'examiner la question de la source d'Oedman. Qu'il suffise de dire que si le conte a une base vraiment populaire, ce qui est à la rigueur possible, le savant humaniste y a certainement mis beaucoup du sien propre, et Afzelius n'a pas fait œuvre strictement scientifique en incorporant le récit d'Oedman dans son recueil sans aucune réserve ni aucun commentaire.

Tout cela n'a pas empêché qu'au siècle passé le recueil d'Afzelius ne fût d'une autorité considérable auprès des folkloristes européens. Il fut en partie traduit en allemand dès 1842[2], et les frères Grimm le citent souvent. Notre conte, et bon nombre d'autres provenant du même ouvrage suédois, eut l'honneur d'une traduction en anglais dès 1851, dans un ouvrage qui avait un certain retentissement

1. Johan Oedman, *Chorographia Bahusiensis, thet är Bahus-läns beskrifning*. Stockholm, Lars Salvius, 1746. Notre conte se trouve à la p. 153.

2. A. A. Afzelius, *Volkssagen und Volkslieder aus Schwedens älterer und neuerer Zeit*, übersetzt von F. H. Ungewitter. Leipzig, 1842.

dans les pays de langue anglaise et qui se trouve maintenant dans bon nombre des bibliothèques même moyennes du Royaume-Uni et des États-Unis[1]. Aussi peut-on dire qu'en 1853, date de l'étude de Heine, notre récit était accessible même aux savants qui ne lisaient pas le suédois.

Heine, qui ignorait cette langue, a dû se servir d'une des deux traductions de l'ouvrage d'Afzelius. Comme la version allemande, faite sur la première édition de l'original suédois, ne contient pas notre récit, il est clair qu'il a utilisé le deuxième tome de l'œuvre de Thorpe, paru deux ans plus tôt. C'est que le poète savait fort bien l'anglais et avait des relations avec plusieurs Anglais de ses contemporains. La *Northern Mythology* lui était donc accessible. Mais il est utile de faire observer que, s'il a modifié les données ainsi que nous l'avons vu, il s'est laissé guider par des raisons artistiques et utilitaires a la fois. C'est qu'au temps où il écrivait, le public français ignorait Thor et la mythologie scandinave, tandis qu'il connaissait fort bien Zeus, son aigle et la chèvre Amalthée. Heine n'étant ni folkloriste ni savant, il serait injuste de lui en faire un reproche.

Alexander Haggerty Krappe.

SENANCOUR ET UN VOYAGEUR AU BRÉSIL

(Lettres inédites a Ferdinand Denis)

(*Addendum à la page 110 du n° de janvier*)

La lettre XVII, datée « 1838 » par Ferdinand Denis, me semble, après nouvel examen, s'intercaler plus vraisemblablement entre les lettres II et III, ou III et IV. L'adresse, 21, rue Notre-Dame-des-Champs, inviterait à placer la lettre XVII tout au moins avant la lettre XVI. Mais les allusions au *Brahme voyageur* (1832), à M. Zembo, à « feu le chevreuil », rapprochent très nettement cette lettre des lettres II et III. Il me paraît donc impossible que la lettre XVII ne soit pas de 1832 ou 1833.

Page 85, note 1. L'article de J. Merlant a pour titre : *Sainte-Beuve et Ferdinand Denis.*

André Monglond.

1. Benjamin Thorpe, *Northern Mythology*, t. II (London, 1851), p. 53.

CHRONIQUE

Deux nouveaux « amis de la *Revue de littérature comparée* » sont les bienvenus sur nos listes :

M. Eric Gannon, à Harrow (Angleterre).

L'Institut de littératures modernes comparées de la Faculté des lettres, Université de Paris.

Le bilan des commémorations romantiques de 1930. — La moisson fut abondante, nul ne le contestera : si l'on ajoute, aux nombreuses expositions, rétrospectives, reprises, etc., la production historique ou littéraire dont l' « année d'*Hernani* » fut le prétexte ou l'objet, les rééditions ou commentaires dont a bénéficié la génération de 1830, on reconnaîtra la vitalité de ces artistes, de ces écrivains, que des adversaires trop pressés avaient parfois portés en terre. Qu'il s'agisse de Lamartine ou de Delacroix, de Berlioz ou d'Hugo, il est décidément « des morts qu'il faut qu'on tue ».

Est-ce, cependant, une impression fausse? Il semble que les plus grands, parmi les romantiques français, ont pris décidément leur rang à la suite des classiques, sans qu'on puisse dire précisément que poètes, romanciers, dramaturges de l'heure présente se laissent guider ou séduire par ces grands ancêtres : nos contemporains restent sur leurs gardes où la sincérité des romantiques allait jusqu'à l'outrance, et même au ridicule. Et l'on aura beau retrouver des analogies de surface entre l'inquiétude de notre temps et les frémissements des Jeunes-France ou de leurs sœurs, la divergence est évidente entre des générations qui avaient foi dans l'art et dans la poésie, et des descendants qui ne mettent pas toujours l'essentiel de leur effort dans le souci « artiste » ou la joie de « vivre en beauté », comme tant de cadets des Cénacles.

Une réédition du *Préromantisme français* nous est donnée par M. A. Monglond (Grenoble, B. Arthaud, 2 volumes) avec des illustrations qui ajoutent à la fois à l'agrément de l'œuvre et à sa force de séduction : ces quarante-huit planches, admirablement appro-

priées au texte qu'elles éclairent, ont leur centre de gravité, si l'on peut dire, ailleurs que dans le romantisme, et s'accordent assez bien, comme *les Vendanges* ou *les Délices de la Maternité*, avec un primitivisme à la Jean-Jacques, lequel ne semble pas, à la romantique, aspirer à grand'chose au delà. *Grammatici certant*... D'autre part, la « Société Chateaubriand » a publié son premier *Bulletin* (« La Vallée-aux-Loups », Chatenay, 1930), fort intéressant et plein de nouveautés documentaires, distançant, il faut le reconnaître, la « Société d'Études staëliennes » dans la présentation de l'œuvre inédite du *sachem* des romantiques français.

A peine préromantique, sauf par la date (dont il ne faut pas exagérer l'importance, l' « antériorité » n'ayant point en histoire littéraire la même signification qu'en histoire tout court), *Benjamin Constant* a dû au centenaire de sa mort de nombreuses exhumations, dont deux monographies assez réussies de M. Paul L.-Léon (Paris, Éditions Rieder) et de M. L. Dumont-Wilden (*Nouvelle Revue française*). Mais ce n'est pas à nos lecteurs qu'il sera nécessaire de rappeler que l'identité d'Ellénore dans *Adolphe*, aujourd'hui démontrée, a été proposée ici même, et ne se trouve encore abordée que de biais dans ces deux volumes.

Avec grande raison, M. Henri Tronchon rassemble des études « d'âge inégal » — surtout 1912, 1922, 1926 — qui toutes éclairent quelque aspect du mouvement romantique ou de ses antécédents (*Romantisme et Préromantisme;* Paris, les Belles-Lettres; t. VI de la 2e série des *Publications de la Faculté des lettres de Strasbourg*). Et que ce soient les symptômes de la « crise d'âme » détachant les enfants du siècle, peu à peu, de l'esprit de la Restauration, ou les explorations de Diderot en Russie, que ce soient les curiosités de toute cette génération en fait de « philosophie de l'histoire » ou l'infiltration du *Romancero* par delà les Pyrénées, que ce soient les satisfactions éprouvées à Strasbourg par Edgar Quinet ou les résistances et les scrupules du « goût » à l'endroit de l'*esthétique* (science venue d'outre-Rhin), la publication nouvelle de ces études si informées ajoute à la connaissance d'une époque riche en révélations et en conquêtes de tout genre.

Sous le titre fort heureux de *Romanesques et Romantiques* (Paris, Plon), M. Émile Henriot réunit de même celles de ses chroniques du *Temps* qui, depuis 1927, ont touché à des hommes, des femmes, des choses où était en cause ce trop séduisant doublet « romanesque » « romantique ». La première de ces tendances a toujours existé, et l'on ferait de bien amusants recueils rien qu'avec les aventures, les extravagances, les irrégularités folles de l'époque de

1660, par exemple. Autre chose est de demander à la littérature, à sa théorie et à ses préceptes même, d'exploiter une zone distincte de celle-là : or il convient de réserver le nom de « romantiques » aux auteurs qui l'ont fait. Sachant fort bien la nécessité de cette distinction, notre érudit chroniqueur peut faire voisiner sans dommage Loaisel de Tréogate et Eugène Sue, Napoléon et M^me^ de Charrière, Delécluze et Mérimée, Hugo et George Sand. C'est d'ailleurs, semble-t-il, Stendhal et Musset qui tiennent le premier rang dans les dilections de l'auteur : c'est-à-dire un prosateur et un poète qui se seraient assez bien accommodés du XVIII^e^ siècle français. Quant à M. Thiers, à Auguste Comte et à M. Prudhomme, leur présence dans ces pages démontrerait à elle seule qu'une époque « romantique » ne signifie nullement un romantisme unanimement déchaîné parmi tous les contemporains.

Quatorze résidences parisiennes, sous le titre de *Logis romantiques*, nous sont présentées en eaux-fortes par M. A. Székely de Doba, en des scènes « romancées » par M. R. Escholier (Paris, Éditions des Horizons de France, 1930). Ce qu'on pourrait remarquer au sujet de ces décors qui abritèrent, au moins pour un temps, Hugo et Vigny, Dumas et Gérard de Nerval, c'est combien la France XVIII^e^ siècle, bourgeoise ou aristocratique, bien plus que toute évocation « troubadour », est impliquée dans ces gîtes où s'élaborèrent tant de rêves : Viollet-le-Duc dérivera de ceux-ci beaucoup plus qu'il ne les encadre. De même, les ingénieux épisodes qui permettent au conservateur de la Maison Victor Hugo d'évoquer pour le grand public les poètes ou prosateurs en question, et qu'il emprunte à leur propre témoignage, sont plus « romantiques » par les résonances suscitées que par des singularités ou des extravagances : discrétion dont les amis des beaux livres sauront gré à M. Escholier.

Ce n'est pas, hélas ! la perfection typographique, ni même l'égalité de l'encrage et la netteté du caractère, qu'on pourrait louer dans la réédition de deux volumes pleins d'intérêt, de documents et de faits, *François Buloz et ses amis* de M^me^ M.-L. Pailleron (Paris, Didot). Que ce soit pour *la Vie littéraire sous Louis-Philippe* ou pour la *Revue des Deux Mondes et la Comédie-Française*, le solide François Buloz reste le centre, l'araignée au milieu de la toile, l'astre parmi les satellites, que suppose un organisme tel qu'un théâtre subventionné ou un important périodique : il va de soi que les anecdotes qui se greffent sur un riche dossier de lettres et de commentaires touchent à toute la variété de l'effort romantique. *La Musique aux temps romantiques* de M. Julien Tiersot (Paris, Al-

can) met en bonne place le Weber du *Freyschütz*, comme le Schubert des *lieds*, mais laisse peut-être une place exiguë à Beethoven au nom de son universalité, alors que les générations romantiques ont accueilli comme un précurseur le Titan de *Fidelio*. Ensuite, s'agissant du mouvement suscité en France par des initiatives nationales ou étrangères, il va de soi que Berlioz, Liszt et Chopin tiennent le premier rôle : et il suffit de prononcer ces trois noms pour rappeler tout ce que les lettres durent à ces musiciens. Assez fâcheusement dépourvu de classement chronologique, un autre volume du même spécialiste musical, *la Chanson populaire et les écrivains romantiques* (Paris, Plon), met en pleine lumière Gérard de Nerval et ses *Chansons du Valois*, rattache habilement Chateaubriand — malgré ce qu'il a de « troubadour émigré » — à une veine du pays breton, fait la part qui convient à G. Sand, mais brouille plutôt les valeurs quand il s'agit de Dumas, si « bluffeur », et de Vigny, si clairvoyant et informé en matière musicale.

C'est, on le sait, l'utopie « naturiste » que M. S. Seillière ne se lasse pas de démasquer dans les manifestations les plus diverses de l'esprit moderne. Un fort volume déjà signalé ici, *1830-1930 : la Religion romantique et ses conquêtes* (Champion), réunit sous quatre divisions principales de nombreuses études consacrées à différents épisodes plus ou moins romantiques. Et le plus équitable qu'on puisse dire, c'est que la « mystique de la raison » ayant épuisé vers 1793 quelques-uns de ses corollaires les plus apparents, il était naturel à une partie de l'esprit occidental de suivre une oscillation inverse du balancier.

On pourrait objecter, au Hugo « fondateur de religion », présenté si ingénieusement par M. Denis Saurat dans *la Religion de Victor Hugo* (Hachette), ce que le baron d'Eckstein, il y a un peu plus d'un siècle, opposait au poète lui-même abandonnant la vieille mythologie pour un folklore « national » et moderne : puisque l'essentiel de tout cela est *symbole*, est-il bien opérant d'adhérer à une explication du monde qui donne simplement une autre image fictive des grandes forces cosmiques ? Un principe mâle fécondant éternellement un principe femelle, c'est, si l'on veut, une transcription allégorique de la vie atomique : est-elle moins inexacte que l'attrait de l' « éternel féminin » par quoi Gœthe avait dit la même chose en laissant subsister le christianisme catholique, à la fin du *Second Faust ?* Un reproche plus grave qu'on peut faire, du point de vue de la biographie, est celui-ci : Al. Weill, le mythagogue de qui M. Saurat fait l'informateur de Victor Hugo « depuis 1836 jusqu'en 1852 » (p. 19 et 21), n'est arrivé à Paris qu'en 1837 (ou 1838 d'après

son propre témoignage dans les *Souvenirs sur Henri Heine*) : or il y avait longtemps que l'auteur des *Chants du crépuscule* avait changé de foi, et, par exemple, Esquiros se flattait vers 1834 de l'avoir déjà fait croire au diable. Rien d'ailleurs ne montre mieux la difficulté des interprétations hétérodoxes et gnostiques que ce simple fait : M. Jacques Heugel, dans un *Essai sur la philosophie de Victor Hugo* (Paris, Calmann-Lévy), voit la marque du « génie celtique » dans le prophétisme naturiste de ce même poète que d'autres sont tentés de classer parmi les imaginations germaniques ou parmi les initiés de cultes ésotériques.

M. L. Guimbaud s'est constitué le biographe des ascendances hugoliennes, le chroniqueur des « enfances Hugo » ; il contribue ainsi à prouver l'importance de la personnalité en littérature et la médiocre explication offerte, sur des points essentiels, par l'hérédité. Prenons les *Souvenirs de Pierre Foucher, 1772-1845* (Paris, Plon), et même les témoignages fournis par la biographie de *la Mère de Victor Hugo* : le poète n'est point, sans doute, comme M^me de Berny le disait pour Balzac, « un aigle couvé par des oies », mais seules certaines énergies et certaines curiosités, chez les ascendants, pourraient être mises en un rapport de cause à effet avec l'extraordinaire puissance d'expression et de vision de l'auteur des *Contemplations*.

M. H. Lyonnet présente, d'une façon plus anecdotique qu'essentielle et non sans de nombreuses méprises dans l'orthographe des noms propres, *les Premières de Victor Hugo* (Delagrave) et il étend même la signification de ce titre à des lectures des *Châtiments* et à diverses adaptations. Nettement rattaché par son titre, au contraire, à la date illustre, le livre de M. Georges Lote, *En préface à « Hernani » — cent ans après —* (Paris, Gamber), dépasse de beaucoup la simple commémoration *ad usum populi*. Dominés par cette idée juste et féconde que « c'est par le théâtre que V. Hugo s'est converti au romantisme », les premiers chapitres étudient le détachement progressif du jeune auteur à l'égard de ses anciennes convictions (et il est regrettable que le *drame-chronique* de 1825 soit à peine évoqué, alors que *la Préface de Cromwell* lui signifiera si carrément son congé). La *bataille d'Hernani* et ses suites patentes ou secrètes, l'histoire et la couleur locale, la psychologie des personnages qui en émane, et enfin la « voix du poète » qui fait chanter l'ensemble, forment le centre de ce livre, un peu déparé par des *lapsus* comme l'orthographe de Guttinguer, de F. B. Hoffman, mais dont la solide qualité fait honneur à un chef-d'œuvre « expliqué par l'intérieur » et non par des commentaires de surface.

L'*Œuvre de Victor Hugo* est présentée, avec des illustrations habilement choisies, des notes qui sont explicatives et non redondantes, des *fac-similés* aptes à reconstituer une atmosphère, par M. Maurice Levaillant (Paris, Delagrave). Un fil conducteur biographique et de sobres analyses rattachent les grains du collier. Dirons-nous que l'énormité de la production de V. Hugo justifie très particulièrement, pour le grand public même, une concentration de ce genre, qui dispense certains lecteurs de se risquer dans un ensemble démesuré tout en les informant de son existence et de sa variété?

Nous avons, comme il convenait, signalé en son temps (IX, p. 595) l'indispensable *Balzac Bibliography* de M. W. H. Royce. En voici un complément singulièrement utile : les *Indexes to a Balzac Bibliography* (The University of Chicago Press, 1930), où l'infatigable balzacien, répondant à un vœu qui ressortait de la nécessité des choses, a réparti les 4,000 titres de sa matière entre de nouveaux mots-souches : les périodiques; les faits de la vie de Balzac; les titres de ses ouvrages; ses idées, ses personnages, etc.; ses appréciateurs dans la postérité et l'étranger. Répertoire commode chaque fois que ne sont pas trop « en paquets » des séries de chiffres, et qui certainement rendra plus aisée l'élaboration des nombreux travaux de détail qu'appellent la richesse même et la complexité de *la Comédie humaine*.

M. P. Rónai, dans un ouvrage hongrois qu'il serait souhaitable de posséder, au moins dans ses éléments principaux, en français aussi (*Jegyzetek H. de Balzac fiatalkori regényeihez*; Budapest, M. Rónai), examine l'authenticité des *Romans de jeunesse* et établit par quelle communauté de sang ces enfants mal venus restent malgré tout les frères siamois, si l'on peut dire, des fils avoués de *la Comédie humaine*. On a signalé déjà, lors de leur apparition, d'autres publications balzaciennes qui sont de nature à intéresser nos lecteurs et auxquelles M. Bouteron ne manque pas de conférer l'autorité de ses conseils ou de la bibliothèque de Chantilly. Ajoutons-y le pittoresque *Balzac* de M. Pierre Abraham (Rieder), qui réunit, d'accord avec l'esprit de ces présentations documentaires, un grand nombre de portraits, fac-similés, etc., et qui interprète l'auteur de *la Comédie humaine* dans un plan impresssionnant : celui de la « création intellectuelle en fonction du tempérament ».

C'est un aspect particulier, mais dont on connaît l'importance, qu'élucide M. René Bouvier dans *Balzac homme d'affaires* (Paris, Champion) en prenant comme « types » de ses *entreprises romancées* la faillite Birotteau, le « puff » Nucingen, les difficultés de

David Séchard et l'exploitation du domaine Graslin. Véracité ou vraisemblance se dégagent d'une étude *technique* de ces diverses affaires, que l'auteur encadre entre des vues plus générales sur le règne de l'argent et un rappel des tentatives, avortées mais viables, que le romancier fit au cours de son existence pour spéculer directement sur la richesse, les matières premières ou les trésors cachés. Ressort-il de tout cela, comme le propose l'auteur, p. 56, une adhésion foncière de Balzac aux vues de son Vautrin? Ce ne serait, en tout état de cause, qu'à la condition de les corriger par une déférence persistante, malgré ses éclipses, à l'ordre moral et aux droits du cœur — dont Vautrin lui-même offre la revendication déformée.

Le *Vigny* de M. P. Barrière (Paris, Figuière), en général juste et assez au courant, ne laisse pas d'être dominé, comme l'étaient naguère les livres du même auteur sur Balzac, par une sorte d'idée fixe qui laisse peu de souplesse à cette construction d'un « tout complet, cohérent », allégué en dépit des contradictions manifestes infligées par la vie. Combien plus satisfaisant, plus glorieux aussi pour le poète, le choix commenté de Vigny, par MM. H. Labaste et R. Nicolle (Paris, Hatier,) qui fait appel aux témoignages épistolaires ou inédits autant qu'aux œuvres décisives pour rendre pleine justice à une infatigable pensée! Il est d'ailleurs très caractéristique de ce temps que ce soit un livre étranger, celui que M. B. M. Boerebach a intitulé *le Rationalisme mystique de Vigny* (Hilversum, Brandt), qui présente l'auteur de *l'Esprit pur* dans toute la grandeur singulière de sa destinée et de son œuvre, à l'écart des protagonistes du Romantisme français.

« L'agonie de la couleur locale » : n'est-ce pas ainsi, du point de vue de l'histoire des notions esthétiques, que l'on pourrait caractériser ces *Dernières années de Mérimée* que M. P. Trahard relate avec tant de précision (Paris, Champion)? Car il est certain que si l'auteur de *la Guzla* et de *la Chronique* eut encore la joie de trouver, dans Colomba et dans Carmen, des personnages et des sujets où sa discrétion et son quant-à-soi pouvaient en même temps se sentir à l'aise et jouir d'une belle variété d'exotisme, on a l'impression que le favori des Tuileries, l'inspecteur des monuments historiques, fait décidément son deuil de toutes les singularités qu'il s'était plu à mettre en relief : et, comme son romantisme n'était ni religieux ni passionnel, on comprend que ses dernières années manquent de foi littéraire : Mérimée redevient un « honnête homme » distingué — ce qu'il aurait été, semble-t-il, à d'autres époques des lettres françaises. Signalons, à propos de Mérimée, un dépouillement utile de

formes et de « tropes » dans une thèse de Francfort (1929) : O. Theiss, *Sprache und Stil Mérimées in seinen Novellen.*

Preuve d'une adhésion assez générale aux commémorations de 1930 : l'impulsion donnée par la capitale a eu, comme il arrive, son retentissement en province. Expositions romantiques à Besançon, à Rennes, à Alger, etc.; célébrations « parlées » à Nancy et même à Boulogne; *Souvenirs romantiques recueillis aux Écluzettes*, édités à Bordeaux : un peu partout, curiosités penchant le rameau d'or sur une grande époque disparue.

Les pays d'outre-frontières, mais de langue partiellement française, ont eu leur tour. L'étrange, c'est plutôt ceci. Il est entendu que nos « Marches de l'Est » ont beaucoup fait pour acclimater des valeurs que l'esprit latin ou parisien goûtait moins que des pays plus perméables à des actions plus émotives, plus irrationnelles. Et voici, de M. G. Charlier, une précise étude sur *le Mouvement romantique en Belgique* (Paris, Boivin; extr. de *la Revue des Cours et Conférences*), où l'on voit Van Hasselt et Weustenraad suppléer tant bien que mal à l'absence d'une réelle tradition littéraire après le bel enthousiasme « national » de 1830; d'autre part, d'un groupe de collaborateurs suisses romands, *la Vie romantique en pays romand* (Lausanne, Éditions Freudweiller-Spiro), où M. Gonzague de Reynold caractérise, comme le plus analogue au tempérament suisse, le « préromantisme » du xviii^e^ siècle, auquel l'Helvétie a eu tant de part, et sur lequel ne se détachent qu'incidemment les Eggis et les Imbert Gallois : aussi les détails les plus significatifs, dans ce volume copieusement illustré, concernent-ils surtout le paysage, *romantique pour les étrangers*, et les survivances du passé, *attendrissantes pour les descendants*, sans que l'âme profonde de ces pays calvinistes et démocratiques ait à témoigner d'un renouvellement authentique de pensée ou de forme. Une plaquette de M. Ph. Gariel sur le « doux et taciturne » *Étienne Eggis* (Fribourg, impr. de l'Œuvre de Saint-Paul) confirme cette impression : un romantique devait d'abord se déraciner pour être lui-même. Enfin M. Paul Chaponnière, biographe humoristique de *Notre Töpffer* (Lausanne-Genève, Payot), fait à la fois bonne mesure à l'auteur des *Voyages en zigzag* et à l'antiromantisme qui anime, en somme, l'écrivain et dessinateur genevois. Peu de gages authentiques, semble-t-il, donnés à l'exubérance littéraire dans des régions souvent accusées de l'avoir suscitée.

On ne peut pas dire qu'en Italie le romantisme ait été commémoré avec la même ardeur. Certes, il n'a pas été oublié; et s'il fallait une preuve de l'estime où le tiennent d'excellents esprits, on

citerait le numéro spécial de *la Cultura* qui lui est consacré (juillet 1930). L. Salvatorelli, A. Cajumi, P. P. Trompeo, E. Giachino, V. Lugli, D. Petrini, G. A. Levi, N. Quilici, Mario Praz, V. Santoli, A. Gerbi, ont tenu à étudier le phénomène romantique sous ses aspects les plus divers, pour essayer d'arriver à son essence. Mais on ne voit pas, dans l'ensemble du pays, une volonté commune de valutation. Quelques tendances, assez divergentes, peuvent être signalées. Celle qui est la moins importante, et qui n'est pas toujours la plus heureuse, consiste à insister sur le côté biographique et romancé : c'est ainsi que la *Nuova Antologia* a commencé la publication de diverses *Vite romantiche* qui visent à l'effet. Nous connaissons, par expérience, la tendance qui consiste à appeler *Romantisme*, non une période nettement déterminée dans le temps, mais une certaine attitude d'esprit, qu'on va chercher très loin à travers la durée et qu'on prolonge jusqu'à nos jours, ou à peu près : or une telle tendance se retrouve également en Italie. Elle est manifeste dans l'important ouvrage où M. Mario Praz étudie *la Carne, la morte, e il diavolo nella letteratura romantica, con 14 tavole fuori testo* (Milano, Società ed. la Cultura). Un goût morbide de la mort, un appétit malsain de la chair, un satanisme prononcé, voilà ce que l'auteur indique chez les romantiques proprement dits, de toute nationalité et de toute espèce, en remontant jusqu'à de lointains prédécesseurs, et en consacrant son dernier chapitre à d'Annunzio et à son « amour sensuel du mot ». Ce qu'il nous donne, c'est l'enfer du romantisme, c'est la pathologie du romantisme, plutôt que le romantisme lui-même; c'est une longue lignée d'immoralistes, disséminés à travers le monde, plutôt qu'un groupement littéraire et intellectuel. Le point de vue opposé, c'est-à-dire la défense des romantiques appelés à comparaître devant un tribunal de moralité, se trouve également représenté; dans le *Convivium* de septembre-octobre 1930, A. Galimberti montre que s'il y a eu une pathologie romantique, ce mal n'a guère atteint les Italiens. — Enfin et surtout, la critique historique attache son attention, d'une façon plus précise et plus particulière peut-être qu'en aucun autre moment, au plus grand représentant du romantisme italien, à Manzoni. De nombreux articles sont consacrés, dans les revues spéciales et générales, à l'auteur des *Promessi Sposi*, à sa biographie, à la scène de son roman illustre, à l'éclaircissement du détail de l'œuvre, aux questions de style et d'art qu'il a suscitées. Le côté proprement romantique d'une œuvre qui d'ailleurs est classique par tant d'aspects n'est pas celui qui retient le plus les chercheurs : on s'efforce de reconstituer un Manzoni tous les jours plus voisin du Manzoni véritable, et non pas de le tirer vers un parti donné. Sa pensée

religieuse est l'objet d'un très vif intérêt; signalons, dans ce sens, les deux volumes du sénateur F. Ruffini (*La vita religiosa di Alessandro Manzoni, con documenti inediti, rittratti, vedute o facsimili.* Bari, Laterza), qui recherchent scrupuleusement les rapports de Manzoni avec le jansénisme, et prouvent la force de pénétration que la doctrine de Port-Royal a trouvée en lui.

Les rapports du romantisme français proprement dit avec les manifestations analogues de l'étranger ont fait l'objet d'articles de revue plutôt que de volumes indépendants nouveaux. De fait, les contacts furent, en quelque sorte, du *second degré*. M. L. A. Willoughby n'hésite pas, dans le net exposé qu'il fait du *Romantic Movement in Germany* (Oxford University Press), à consacrer un chapitre sur douze à cette infortunée « Jeune-Allemagne », si réprouvée par tant d'historiens; mieux encore, il fait de la « littérature universelle » le titre d'un autre chapitre, indiquant par là (non sans des arguments et des preuves parfois discutables) l'indéniable généralité d'un mouvement que certains seraient disposés à limiter à la seule Germanie. E. Séménoff, dans le *Mercure de France* du 15 décembre, tout en constatant le caractère éphémère du romantisme russe proprement dit, marque la grande influence qu'a eue George Sand sur la littérature russe de l'époque. Tourgueneff, plein d'admiration pour son œuvre, lui gagna l'estime des cercles littéraires; et elle mit sa marque sur les esprits parfois les plus indépendants. — Nous reviendrons sur d'autres travaux qui ont pris pour objet certains de ces rapports.

Travaux en cours. — M. P. Van Tieghem va publier dans la « Collection Armand Colin » un volume intitulé *La littérature comparée.*

M. R. Taupin a entrepris l'histoire de *l'Idée d'inspiration;* M. J. Zeitlin reprend la question des *Rapports de Montaigne avec le XVII^e siècle anglais;* M. Egilsrud étudie *le Genre du « dialogue des morts » au début du XVIII^e siècle.*

Tandis que M. L. Clarke aborde le problème du *Genre pastoral au XVIII^e siècle, en Angleterre et en France*, M. P. M. Angrand souhaite étudier à nouveau et poursuivre jusqu'aux temps modernes *l'Influence de L. Sterne dans les lettres françaises;* M. A. C. Keys, *les Théories sur l'union du drame et de la musique entre 1770 et 1850*, et M^{lle} de Weiss l'activité de *Métastase*, fournisseur de plusieurs genres artistiques en même temps que de divers pays.

M. F. J. Schier présentera le tableau des *Périodiques de l'Émigration française en Allemagne*, tandis que la carrière « compara-

tiste » de *J.-J. Ampère* sera retracée par M. Flamin, qui mettra aussi au point la question de *Mme de Graffigny et les lettres anglaises.*

Miss S. M. King étudie *l'Idée du Rhin chez Maurice Barrès;* M. T. Lingé, *Individu et Société dans le drame social de Dumas fils et d'Ibsen*; Mlle H. Frets, *Verhaeren et l'Allemagne;* M. C. Ginsburg, *Tolstoï et Romain Rolland.*

M. D. S. von Mohrenschildt se propose de faire le tableau d'ensemble des *Rapports intellectuels franco-russes*, en insistant sur l'influence reçue par la France.

M. Carlo Pellegrini, professeur à l'Istituto di magistero de Florence, préparant une édition des lettres de Sismondi, serait reconnaissant à qui voudrait bien lui fournir tous documents à ce sujet.

Quelques traductions récentes. — L'activité « traductrice » à laquelle il a été si souvent consacré, dans nos pages, des articles, des notes ou des titres bibliographiques, se poursuit sur un rythme à peine ralenti par la fameuse « crise de la librairie ». Soit dans des collections, soit par présentation séparée, les œuvres étrangères du passé et du présent s'offrent à un nouveau public. *La Tragédie de Jules César* dans la « Collection Shakespeare » (Paris, Les Belles-Lettres) est traduite, suivant la formule si habile employée par les collaborateurs de M. A. Koszul, par M. Ch.-M. Garnier et précédée d'une nette *Introduction* par le traducteur; M. R. Galland, qui présente dans la même collection *Mesure pour mesure*, insiste sur les « thèmes » inspirateurs de Shakespeare avec une lucidité parfaite et rattache ainsi cette comédie aux plus profondes inquiétudes de l'être humain en société. Beaucoup d'art et d'habileté, aussi, dans *les Noëls fantastiques* de Ch. Dickens restitués par M. L. Chaffurin (Larousse) qui, romancier lui-même, s'ingénie à rendre sans déchet les propos de Scrooge et de Pickwick.

Dans la « Série scandinave », *le Journal du Séducteur* de S. Kierkegaard, traduit et préfacé par J.-J. Gateau (Paris, Stock), fait bien voir comment « le sosie de toutes les folies humaines » — y compris le goût de la plus sombre mélancolie — glissait au rôle des Chambige et des Robert Greslou par une sorte de fatalité d'introspection.

M. A. Godoy réunit *Quatre Nocturnes* (Paris, Émile-Paul, 1929), traductions en vers du *Corbeau* d'E. Poe, d'une *Chanson* d'A. Della Porta, de *Fleurs du ciel* de J. Marti et d'une *Nocturne* de J. A. Silva : la bizarrerie ou l'artifice des originaux se retrouve assurément dans les vers qui les restituent en français.

Le plus lointain peut-être, par son origine, des romans récemment

présentés en traduction au public français, *les Larmes froides* de Maçamouné Hakoutchô (Rieder), reste assez peu séduisant, malgré la peine prise par MM. S. Asada et Ch. Jacob : en dépit de l'avant-propos de M. S. Elisséer, le « mystère intérieur », à une certaine limite, ne finirait-il point par devenir de l'indiscernable?

La « Collection bilingue des classiques étrangers » (Paris, Éditions Montaigne) continue son activité de bon aloi. Aux textes qui ont déjà été signalés ici (1930, p. 336) il faut ajouter *le Vieux Forestier* d'O. Ludwig (trad. G. Raphaël, avec une *Introduction* qui touche, entre autres, à deux points essentiels, le shakespearianisme du dramaturge et les affinités de la pièce avec le drame fataliste) ; *Agnès Bernauer* de Hebbel (trad. L. Brun) ; *Fälbel* et *Wütz* de J.-P. Richter (trad. G. Bianquis, avec une esquisse de la carrière de Jean Paul et une utile bibliographie); *Hans et Heinz Kirch* de Storm (trad. Pitrou, qui justifie son choix dans un avant-propos). Les *Französische Zustände* de Heine (traduction complète désormais, grâce à M. R. Schiltz) sont précédés d'une *Introduction* où le nouvel interprète éclaircit enfin, grâce à sa connaissance particulière du sujet, l'attitude de l'écrivain allemand à l'égard des puissances et des courants de l'époque. Mlle G. Bianquis, aux Éditions Kra, publie une excellente version française de *Désordre* et *Maître et Chien* de Th. Mann, et M. J. Delage, dans le même volume, les *Confessions de F. Krull* du même auteur.

Ne pourrait-on dire que, pour la série où M. R. Michaud donne une traduction avec notes de *Préjugés* d'H. Mencken (Paris, Boivin), le titre général de « Polémistes et Rêveurs américains » eût semblé plus convenable que celui d' « Écrivains et Penseurs américains »? Même le programme allégué p. IX justifie à peine ce dernier mot; et quand *l'Éducation d'Henry Adams* était signalée par F. Baldensperger, dès le 25 décembre 1920, aux lecteurs du *Correspondant*, ces « scrupules d'un Américain attardé » n'étaient pas proposés comme une philosophie. L'heureux sous-titre terminal du présent volume, « Paradoxes et Boutades », n'aurait-il point caractérisé au mieux le genre d'intellectualité par lequel le polémiste de l'*American Mercury* a conquis la vogue? Ainsi délimitée, cette « pensée » valait d'être présentée à un public nouveau.

L'autre ouvrage de la même série qu'il est également plaisant de signaler, le *Journal* de Thoreau, paraît pour la première fois devant le public français en fragments importants — assez importants pour que l'ermite de Walden Pond, avec son activité contemplative et sa volonté d'ascétisme naturiste, se révèle dans sa vérité. Car il est bien entendu que ce n'est pas ici « un promeneur solitaire » qui

rêve, ou un Amiel qui cède au phénoménisme : il y a du conquérant chez ce descendant de Normands de Guernesey, et il est bien plus voisin de Fabre l'entomologiste que des simples rêveurs se laissant glisser à de faciles extases. Avec *Vérité et Poésie* de M. L. Lewisohn, on est dans la même collection et dans une variété différente encore d'intellectualité, puisque ce sont, au plus juste, des problèmes d'adaptation ethnique et mentale qui se sont posés à un « Silbermann » d'outre-Océan, venu de Berlin aux États-Unis et finalement fixé à Paris. « Il faut de tout pour faire un monde », et l'on ne peut que savoir gré aux initiateurs de cette collection de mettre le public français en présence de types aussi variés. On peut se demander, par exemple, si le grossier contresens de la p. 138, où un vers fameux du *Tasse* de Goethe (V, 5) est commenté, doit être imputé à l'auteur américain ou à l'un de ses traducteurs.

Nous réservons à un numéro prochain l'énumération de tout ce qui, traduit de Goethe, s'offre dès à présent à une curiosité qui trouvera son point culminant, sans doute, à l'anniversaire de la mort du grand homme. Comme il serait souhaitable qu'une décision de vaste envergure eût prévu, par exemple, une traduction nouvelle des *Œuvres complètes!* Du moins aurons-nous, si l'on peut dire, la monnaie de cette pièce idéale.

De toutes les entreprises de traduction que nous sommes heureux de saluer, les *Œuvres complètes de H. Ibsen*, traduites par M. P.-G. La Chesnais (Paris, Plon), rappellent le mieux les grands ensembles où d'autres époques littéraires ont trouvé la consécration d'une gloire étrangère, *Shakespeare* de Letourneur ou de Schlegel et Tieck, *Schiller* de Barante, etc. D'amples préludes viennent, ici, familiariser le lecteur avec des conditions biographiques ou sociales nécessaires à l'intelligence d'une œuvre trop souvent déformée par la transplantation : le traducteur, qui s'en excuse, donne lui-même les meilleures raisons qu'on puisse avoir de passer condamnation sur ce point. La « découverte de la Norvège », « Ibsen républicain », « l'arrivée à Kristiania », avec tout ce que ces chapitres ou ces sous-chapitres supposent de précisions et de témoignages, sont de fortes études d'histoire littéraire. Cette grande entreprise (2 tomes parus en 1931), qui ne comprendra pas moins de seize volumes, est vraiment, pour son auteur, le couronnement d'une carrière efficace et sûre de scandinavisant convaincu.

Premier Congrès d'histoire littéraire. (Budapest, 21-23 mai 1931). — *La Commission internationale d'Histoire littéraire moderne* (président : F. Baldensperger; vice-présidents : R. S. Crane (Chicago); A. Farinelli (Turin); S. B. Liljegren (Greifswald); secrétaire

général : P. Van Tieghem) organise, à l'occasion de l'assemblée annuelle du Comité international des sciences historiques, qui se tient cette année à Budapest, un petit *Congrès d'histoire littéraire* qui se réunira dans cette ville du 21 au 23 mai, et qui sera le premier de son genre. Les lecteurs de la *Revue* apprécieront l'utilité de cette tentative pour rapprocher les historiens de la littérature appartenant aux diverses nations et leur permettre, non seulement d'échanger leurs idées et de se prêter une aide mutuelle dans leurs travaux, mais encore d'entrer en relations personnelles.

Le programme du Congrès porte : *Les méthodes de l'histoire littéraire*. Un certain nombre de savants, qui ont soutenu ou appliqué dans leurs travaux des idées personnelles sur l'objet et les méthodes de nos études, exposeront ces idées, et ces exposés seront suivis de discussions.

Des invitations au Congrès ont été adressées aux Universités et aux corps savants. Ceux des lecteurs de la *Revue* qui désireraient y assister peuvent s'adresser pour tous renseignements à M. P. Van Tieghem, 47, boulevard Garibaldi, Paris (xv^e^), qui leur enverra les circulaires relatives à l'organisation du Congrès et aux conditions matérielles du séjour.

Autour des Universités. — M. F. Baldensperger a été élu membre de l'Académie polonaise des sciences et lettres à Cracovie et président pour 1931 de la « Modern Humanities Research Association ». Il a fait des conférences dans les Universités de Yougo-Slavie. M. P. Hazard a rappelé *la leçon de Dante* dans une célébration de l'humanisme, le 25 mars.

M. K. R. Gallas a fait le 29 septembre 1930 une conférence sur *la Prose rythmée dans la littérature française moderne* (publiée chez H. J. Paris à Amsterdam) qui pousse jusqu'aux plus récents « poèmes discontinus » l'étude des plus délicats problèmes.

M. N. Jorga, le 22 janvier, a fait un exposé sur *la Roumanie vue par les Polonais* à la Bibliothèque polonaise de Paris.

M. R. Hoppe a présenté le 29 novembre, à la Sorbonne, l'œuvre picturale du Suédois *Elias Martin*, humoriste à son heure, et M. P. Rubow a rappelé quelle combinaison délicieuse de gravité et d'enjouement se jouait dans les contes d'*Andersen*. De son côté, M. S. L. Zaleski a fait en dix leçons un cours libre sur *les Années 1830-1831 dans la littérature polonaise*.

La « Semaine » organisée par le Comité de l'Alliance française d'Amsterdam du 30 janvier au 5 février a permis en particulier à notre collaborateur M. Gustave Cohen d'exposer dans trois leçons

l'effort accompli par les institutions françaises d'enseignement supérieur.

Les Vivants et les Morts. — *Genève et ses hôtes, de Voltaire à Byron, de Balzac à Dostoïevsky :* c'est le titre, fort alléchant, d'une des conférences faites par M. Robert de Traz dans plusieurs villes de Hollande, à la fin d'octobre dernier, sous les auspices des « Amitiés hollando-suisses ».

Le 22 mai 1930, les élèves et les amis de Ramiro Ortiz ont célébré le vingtième anniversaire de l'enseignement du maître à l'Université de Bucarest, en lui offrant, d'une part, des Mélanges italo-roumains (*Omagiu lui R. Ortiz*. Bucarest, *Revista Roma*, 1929, 204 p. in-8°), et, d'autre part, un volume rappelant son activité pédagogique (*Anuarul seminarului de literatura italiana*. Bucarest, 1929, 226 p. in-8°). La *Revue de littérature comparée* a plaisir à s'associer à cet hommage.

Charles A. Downer, chef du département des langues romanes au Collège de la ville de New York (1866-1930), laissera le souvenir d'une aimable personnalité, dévouée jusqu'à l'abnégation aux tâches variées que lui fit assumer sa parfaite connaissance de la France et de sa langue. Deux fois président de l'Alliance française, président, lors de sa mort, de l' « Association of the Teachers of French », il est de ces Américains pour qui la France était, selon le mot de Jefferson, une seconde patrie.

Georges Renard, professeur au Collège de France (1847-1930), avait fait une incursion dans nos domaines en publiant *la Méthode scientifique de l'histoire littéraire* (1900). Peut-être le mot de « science » lui apparaissait-il comme représentatif de procédés propres aux laboratoires, alors que la recherche de la vérité et le souci des évidences possibles se réclament, dans les questions d'art et de littérature, de rigueurs, de scrupules, de procédés qui peuvent être différents.

La mort de Pierre Lasserre (1867-1920) enlève aux lettres contemporaines un des hommes les mieux faits pour renouveler, scruter et animer les idées générales et leur expression littéraire. On sait que sa thèse sur *le Romantisme français*, pamphlet autant que travail objectif, avait été le point de départ de sa renommée : bien des indices permettent d'affirmer que, l'expérience aidant, les vues de l'auteur se rapprochaient nettement de celles qui nous guident ici.

Une preuve, parmi d'autres, de la croissante importance des « contacts » intellectuels, même pour les non-spécialistes : M. F.

Lefèvre commence, dans *les Nouvelles littéraires* du 1er novembre dernier, *Une heure avec Aldous Huxley*, par ces remarques :

« Ce n'est pas seulement à ceux qui s'occupent de littérature comparée — et peut-on aujourd'hui étudier une littérature, si étroitement nationale qu'elle soit, sans en rencontrer d'autres envers qui elle a contracté des dettes ou sur qui elle a des créances? — que le nouveau roman d'A. Huxley, *Contrepoint*, apportera matière à réflexions. »

Le Comité national italien pour le centenaire de Mistral a publié un volume intitulé : *Provenza e Italia* (Firenze, Bemporad, 1930). Il contient des études de MM. V. Bartholomaeis, A. Parducci, S. Debenedetti, L. Graziani, M. Casella, G. Bertoni. Ces études, suivies des volumes qui contiennent les traductions de Mistral, données par les soins du même Comité, sont la preuve d'une activité qui ne se borne pas aux discours.

De son côté, l'organe des études françaises en Italie, la *Rassegna di Studi francesi*, publie un numéro spécial consacré au poète de la Provence (anno 8, fasc. 4 et 5, juillet-octobre).

Signalons enfin les beaux discours prononcés, tant à Maillane qu'à Rome, par notre collaborateur et ami Arturo Farinelli, de l'Académie italienne des lettres.

Un « Comité Joseph Anglade » s'est constitué pour ériger un buste de Joseph Anglade, romaniste excellent, dans le jardin public de sa ville natale, Lézignan-Corbières (Aude). Les souscriptions seront reçues avec reconnaissance par les trésoriers de ce Comité.

La mort de Kr. Nyrop, survenue au moment même où le présent numéro était préparé pour l'impression, ne met pas seulement en deuil les études romanes et la linguistique; une entente admirable des vrais problèmes de la civilisation faisait, du professeur de Copenhague, une noble figure dont il faut pleurer la disparition.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1930 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

Ermatinger (Em.) [avec douze collaborateurs]. Philosophie der Literaturwissenschaft. Berlin, Junker und Dünnhaupt [en particulier la contribution de Strich (E.). Weltliteratur und Vergleichende Literaturgeschichte].

Ingarden (R.). Das literarische Kunstwerk : eine Untersuchung aus dem Grenzgebiet der Ontologie, Logik und Literaturwissenschaft. Halle, Niemeyer, 1931.

Valmont (A.). Huldigung an Fernand Baldensperger [à propos des « Mélanges »] (*Messager d'Alsace, Literar. Echo,* 13-14 décembre).

Motifs, thèmes et types.

Bassermann (A.). Die Ur-Commedia [de Dante] (*Deutsches Dante-Jahrbuch*, XII, 1930).

Baltzer (O.). Judith in der deutschen Literatur. Berlin, W. de Gruyter.

De Bartholomaeis (V.). Il simbolo dei fiori ed un miracolo della Vergine in versi antichi francesi (*Cassinensia*, 1929).

Thulin (O.). Johannes der Täufer im geistlichen Schauspiel der Mittelalters und der Reformationszeit. Leipzig, Dieterich.

Zirus (W.). Ahasverus, der ewige Jude. Berlin, W. de Gruyter.

Bush (D.). *Hero and Leander* and *Romeo and Juliet* (*Philolog. Quart.*, octobre).

Rudwin (M.). The Devil-Compact in legend and literature (*The Open Court*, juin et juillet).

Dustoor (P. E.). Legends of Lucifer in early English and in Milton (*Anglia*, LIV, 3).

Farinelli (A.). Der Aufstieg der Seele bei Dante (Vorträge der Bibliotek Warburg, VIII). Leipzig, Teubner.

Cross (T. P.) and Nitze (W. A.). Lancelot and Guenevere; a study on the origins of courtly love. The University of Chicago Press (Modern Philology Monographs).

Krappe (A. H.). Le rire du prophète [Merlin, et des analogues] (Studies... in honor of F. Klaeber). Univ. of Minnesota Press, 1929.

Moore (O. H.). The origins of the legend of Romeo and Juliet in Italy (*Speculum*, V, 3, juillet).

Tronchon (H.). Romanceros préromantiques. Dans : « Romantisme et Préromantisme ». Paris, les Belles-Lettres.

Voretzsch (K.). Spanische und französische Heldendichtung (*Mod. Philol.*, mai).

Entwistle (W.). The *Romancero del rey D. Pedro* in Ayala and the *Cuarta Crónica General* (*Mod. Lang. Rev.*, juillet).

Pernicone (V.). La novella del marchese di Saluzzo (*la Cultura*, déc.).

Gaedick (W.). Der weise Narr in der englischen Literatur von Erasmus bis Shakespeare. Berlin, Meyer und Müller, 1928.

Ramello (G.). Studi sugli apocrifi shakespeariani. The tragical historie of Hamlet Prince of Denmarke, 1603. Con un appendice sul testo anonimo *Der Bestrafte Brudermord oder Prinz Hamlet aus Dänemark*. Torino, Bocca.

Lothian (J. M.). An Italian drama on Henry the eighth [*Armido* de L. Alcardo] (*Mod. Lang. Rev.*, juillet).

Gardner (E. G.). English history and Italian drama. Presidential Address. Modern Humanities Association.

Primicerio (El.). La Historia del Abencerage y los Romances de Granada. Napoli, Giannini, 1929.

Desonay (F.). G. Meschino, Tannhäuser e il Paradiso della Sibilla (*Giorn. d'Italia*, 7 août).

Hyder (Cl. K.). Swinburne's *Laus Veneris* and the Tannhäuser Legend (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XLV, 4).

Bédarida (H.). Christophe Colomb dans la littérature française (*Genova*, X, 7, juillet).

Lieder (Fr. W. C.). The Don Carlos theme (*Harvard Studies and Notes in Philology and Literature*, XII). Cambridge, Harvard University Press.

Mezger (F.). Der Ire in der englischen Literatur bis zum Anfang des 19 Jahrhunderts (*Palaestra*, CLXIX). Leipzig, Meyer und Müller.

Croll (M. W.). The baroque style in prose [1575-1675; en France et en Angleterre] (Studies... in honor of F. Klaeber). Univ. of Minnesota Press, 1929.

Lorenzi de Bradi. Don Juan, la légende et l'histoire. Paris, Librairie de France.

Ramos (P. M.) [sur l'ouvrage précédent] (*Razón y Fe*, IX).

Mauclair (C.). Don Juan ou Don Miguel? (*Revue universelle*, 15 novembre).

Malo (H.). Le navire à travers les âges (*Revue de l'Alliance française*, octobre).

Gifford (G. H.). Hugo's *Pleine mer* and the « Great Eastern » (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XLV, 4).

Praz (M.). La carne, la morte, e il diavolo nella letteratura romantica. Milano-Roma, Soc. ed. *la Cultura*.

Scherbel (E.). Der Flagellantismus als literarisches Motiv. Leipzig, Parthenon Verlag.

Méndez Bejarano (M.). Lágrimas poeticas [thème du départ et de l'abandon] (*Homenage á Bonilla y San Martin*, publié par la Facultad de Filosofia y Letras de la Universidad Central).

Meissner (P.). Gestaltung und Deutung des Weltkrieges in der englischen Literatur (*Neuphilol. Monatschrift*, octobre).

Cysarz (H.). Zur Geistesgeschichte des Weltkriegs : die dichterischen Wandlungen des deutschen Kriegsbilds 1910-1930. Halle, Niemeyer.

Relations générales.

Luke (H. C.). Visitors from the East to the Plantagenet and Lancashire Kings (*Ninet. Cent.*, décembre).

Déprez (Eug.). Les grands voyages et les grandes découvertes jusqu'à la fin du xviii^e siècle : origines, développement, conséquences [dans l'ordre intellectuel en particulier] (*Bull. of the Intern. Committee of histor. Sciences*, juin).

Mill (A. J.). The influence of the continental drama on Lyndsay's *Satyre of the thrie estaitis* (*Mod. Lang. Rev.*, octobre).

Duméril (H.). Un guide anglais sur le Continent au xvii^e^ siècle [J. Howell, 1642] (*Rev. de l'enseignement des langues vivantes*, août-octobre).

Funke (O.). Zum Weltsprachenproblem in England im 17. Jahrhundert. Heidelberg, Winter.

Cidade (H.). A obra poética do Dr. José Anastácio da Cunha, com um estudo sobre o anglo-germanismo nos proto-românticos portugueses. Coimbra, Imprensa da Universidade.

Vossler (O.). Die amerikanischen Revolutionsideale in ihrem Verhältnis zu dem europäischen. München-Berlin, Oldenbourg.

Pellegrini (C.). Note Sismondiane (*Rassegna di Bibliografia e di Bibliofilia « All' insegna del libro »*, vol. II, 1930-1931).

Levaillant (M.). Émile Deschamps et les littératures étrangères (*Muse française*, 10 août-10 octobre).

Semenoff (E.). 1830 et le romantisme russe. George Sand, Tourgueneff et Bakounine (*Mercure*, 15 décembre).

Struve (G.). Un Russe en Espagne sur les traces de Mérimée [Sobolevsky en 1849] (*Figaro*, 30 septembre).

Connes (G.). Introduction à l'édition des *Études anglo-américaines* de Mérimée. Paris, Champion.

Kelley (C. P.). The early development of Henry James [et les types de fiction auxquels il se soumit tour à tour] (*Univ. of Illinois Studies in Language and Literature*, XV, 1-2).

Linder (St.). Ernst Ahlgren i hennes romaner : ett bidrag till det litterär åttitalets karakteristik [influences surtout réalistes]. Stockholm, Bonnier.

Luisi (L.). The literature of Uruguay in the year of its Constitutional Centenary (*Bulletin of the Pan American Union*, juillet).

Influences italiennes.

Walser (E.). Dantes Göttliche Komödie und ihre Ewigkeitswerte (*V. H. S. Blätter für Wissenschaft und Kunst*, III, 1-2).

Ostermann (Th.). Die moderne Aesthetik und Dantes Göttliche Komödie (*Preuss. Jahrb.*, août).

Richter (H.). William Blakes Dantebilder (*Deutsches Dante-Jahrbuch*, t. XI, 1929).

Schneider (Fr.). Dantes Briefe in deutscher Uebersetzung. Die deutsche Literatur über Dantes Briefe. Mit einem Hinweis auf die « tedeschi lurchi » (*Deutsches Dante-Jahrbuch*, t. XII, 1930).

Id. Neue Dante Literatur (*Ibid.*).

Giartosio de Courten (M. C.). « La Beatrice di Dante » di Dante Gabriel Rossetti (*Nuova Ant.*, 16 octobre).

Iukichi Oga. A Dante Bibliography in Japan (Osaka, printed for private circulation, 1929).

Id. Bibliografia dantesca giapponese. Seconda edizione riveduta e corretta. Firenze, Olschki, 1930.

Wolters (F.). Stephan George und die Blätter für die Kunst [influence de Dante]. Berlin, Georg Bondi.

Pellegrini (C.). Riflessi di cultura italiana nella prima opera di Margherita di Navarra (*Civiltà Moderna*, anno II, fasc. 8).

Fucilla (J. G.). Sources of Du Bellay's *Contre les Pétrarquistes* [entre autres l'*Asolani* de Bembo] (*Mod. Philol.*, août).

Id. Pedro de Padilla and the current of the Italian Quattrocentist preciosity in Spain (*Philol. Quart.*, juillet).

Lothian (J. M.). Shakespeare's knowledge of Aretino's plays (*Mod. Lang. Rev.*, octobre).

Wilson (R. H.). The Mariana Plot of *Measure for Measure* [et Cinthio-Whetstone] (*Philolog. Quart.*, octobre).

Fucilla (J. G.). Las imitaciones italianas de Comas Cantoral (*Rev. de filologia esp.*, avril-juin).

Gasparetti (A.). Giovan Battista Giraldi e Lope de Vega (*Bulletin hispanique*, XXXII, 3).

Picco (F.). La *Musique sacrée* du chevalier Marini [et son influence en France] (*Convivium*, mai).

Pellegrini (C.). Madame de Maintenon ed uno scrittore italiano del Seicento (*Civiltà Moderna*, anno II, fasc. 2).

Parducci (A.). Le imitazioni ariostee nella *Franciade* del Ronsard (*Archivium romanicum*, juillet-septembre).

Croce (B.). Isabella di Morra e Diego Sandoval de Castro. Bari, Laterza.

Lothian (J. M.). Sforza D'Oddi's *Erofilomachia* the source of Hawkesworth's *Leander* (*Mod. Lang. Rev.*, juillet).

Gargano (G. S.). Andrea del Sarto : come lo ha visto Browning (*Marzocco*, 28 septembre).

[Gaio]. Andrea in Musset (*Ibid.*).

Ambruzzi (L.). Por los cerros de Ubeda... « El viaje in Italia » de Moratín (*Convivium*, mai-juin).

Gillet (L.). Benedetto Croce et l'Italie baroque (*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre).

Battistini (M.). Le relazioni di Luigi de Potter col Vieusseux e con i collaboratori dell' *Antologia* (*Rassegna storica degli Archivi toscani*, janvier-mars).

Capograssi (A.). L'espulsione di T. Gautier dal regno di Napoli (*Nuova Antologia*, 1er novembre).

Id. La *Vita de Scipione de' Ricci* di L. de Potter (*Bilychnis*, octobre).

Ambruzzi (L.). A G. Restrepo, traduttore del Leopardi (*Convivium*, janvier).

Cian (V.). V. Gioberti nel Belgio (*Il Risorgimento italiano*, avril).

Ortiz (R.). L'Italia nella poesia di un romantico rumeno dell' Ottocento (*Marzocco*, 16 novembre).

De Benedetti (A.). Impressioni d'Italia nella poesia di R. Browning (*Nuova Ant.*, 1er octobre).

De Carli (A.). L'Italia nell' opera di V. Hugo. Torino, Chiantore.

Pompeati (A.). Id. [sur le livre précédent] (*Marzocco*, 14 décembre).

Picco (F.). Il viaggio in Italia di Federico Mistral (*l'Italia che scrive*, octobre).

Boselli (C.). Il libro italiano in Spagna (*Messaggero della Libreria italiana*, janvier-mars).

Levi (E.). Uno scrittore spagnuolo in Italia [Angel Sánchez Rivero] (*Marzocco*, 26 octobre).

Jorga (N.). L'Italia vista da un Romeno. Milano, La Spiga.

Influences espagnoles.

Farinelli (A.). Viajes por España y Portugal. [Supplément à la bibliographie de 1921]. Madrid, Mestre.

Levi (E.). Impronte e influenze catalane nell' Italia del secolo xiv. Pavia, Fusi, 1929.

Hainsworth (G.). La fortune de la première traduction française des *Novelas ejemplares* (*Bull. hispan.*, juillet-septembre).

Steiner (A.). Zum Thema des Don Quijote in Deutschland im 17 Jhdt (*Archiv*, t. 158, 1-2).

Habel (U.). Die Nachwirkung des picaresken Romans in England. Breslau, Priebatsch.

Van Praag (J. A.). Las ediciones holandesas de *Mémoires de la Cour d'Espagne* y *Relation du voyage d'Espagne* de Mme d'Aulnoy (*Bulletin hispanique*, juillet-septembre).

Pitollet (C.). Un episodio desconocido del segundo viaje de Jansenio a España en el año de 1626-1627 : documentos ineditos (au t. II de l'*Homenage a Bonilla y San Martin*, publié par la Faculdad de Filosofia y Letras de la Universidad Central).

Werner (E.). Zwei Spanienreisende aus Deutschland um die Mitte des xvi. Jahrhunderts (*Ibid.*).

Foulché-Delbosc (R.). Un voyage en Espagne au début du règne de Charles II (*Ibid.*).

Robert-Dumas (Ch.). Prosper Mérimée (*N. Sprachen*, XXXVIII).

Battelli (G.). Le « Saudades paganas » di Antero de Quental e la poesia classica di G. Carducci (*Byblos*, V).

Vázquez-Arjona (C.). Spanish and Spanish-American influences on Bret Harte (*Rev. hisp.*, LXXVI, 1929).

Duñaiturria (S.). Observaciones sobra la enseñanza y difusión de la lengua y cultura españolas en el extranjero. Madrid, Tip. Senén Martin.

[Inglès.] What Spain means to Europe (*National Rev.*, décembre).

Krappe (A. H.). Raymond Foulché-Delbosc. New York, The Hispanic Society of America, Pièce.

García (F.). Un gran hispanista aleman (Ludwig Pfandl) (*Religion y Cultura*, X).

Acosta (J. M.). Hispanofilos italianos. Alberto Viviani (*Rev. de las Españas*, 92-93).

Influences françaises.

[An.]. Villon in German [sur la trad. P. Zech] (*Times liter. Suppl.*, 4 décembre).

Türck (E.). Shakespeare und Montaigne. Berlin, Junker.

Cowell (H. J.). Les réfugiés de langue française [et de langue anglaise] à Francfort au xvi[e] siècle (*Proc. of the Huguenot Society of London*, XIV, 1).

Woledge (G.). Saint-Amand, Fairfax and Marvell (*Mod. Lang. Rev.*, octobre).

Zimmer (B.). La féerie au théâtre : le rêve de Falstaff (*Conferencia*, 20 février).

West (A. H.). L'influence française dans la poésie burlesque en Angleterre entre 1660 et 1700. Paris, Champion.

Gillet (J. E.). Voltaire's original letter to Mayans about Corneille's Héraclius (*M. L. N.*).

Peyre (H.). Racine et la critique contemporaine [et, entre autres, étrangère] (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, septembre).

Bosker (A.). Literary criticism in the age of Johnson [influences rationalistes françaises]. Groningue, J. B. Wolters.

Horn (E.). La langue française en Hongrie au xviii[e] siècle et de nos jours [compte-rendu de l'ouvrage de Z. Baranyai] (*Avenir*, 16 décembre 1929).

Broche (G. E.). Le *Discours* de Rivarol sur l'universalité de la langue française [à propos de l'édition Surau] (*Rev. de l'Alliance française*, octobre).

Praz (M.). An English imitation of Diderots *La Religieuse* (*Melmoth* de Maturin] (*Rev. of Engl. Studies*, octobre).

Doll (Ch.). Wordsworth et la Révolution française (*Alsace française*, 7 septembre).

Loiseau (H.). Goethe et la France. Paris-Neuchâtel, Attinger.

Id. Influences françaises dans les œuvres de Goethe (*Alsace française*, 30 novembre).

Cunningham (K.). Schiller und die französische Klassik. Bonn, Schroeder.

Brachfeld (O.). Un poète espagnol sur les barricades en 1830 [Espronceda; et quelques influences françaises] (*Revue mondiale*, 1[er] décembre).

Kroekel (F.). Europas Selbstbestimmung durch Nietzsche [principalement influences françaises]. München, Verlag der Nietzsche-Gesellschaft, 1929.

Martineau (A.). Stendhal, précurseur de James Joyce [suggestion inédite d'un carnet de 1804] (*Figaro*, 27 septembre).

Pacheco (F.). Pierre Plancher. Nouveaux renseignements sur le libraire-éditeur de Paris Pierre Plancher, fondateur du *Jornal do Commercio* de Rio de Janeiro. Paris, Pédone.

Séménoff (E.). 1830 et le romantisme russe : G. Sand, Tourguénieff et Bakounine (*Merc. de France*, 15 décembre).

Fiumi (L.). Fortune de Mistral en Italie (*Latinité*, octobre).

De Falgairolle (A.). Mistral, la Catalogne et l'Hispano-Amérique (*Ibid.*).

Chassé (Ch.). Browning et la France (*France-Grande-Bretagne*, novembre).

Dell'Isola (M.). Victor Hugo e Giosuè Carducci. [Discussion des sources et comparaison.] Imola, Galeati (Estratto dal vol. X degli *Studi e Memorie per la Storia dell' Università di Bologna*).

Vanwelkenhuyzen (G.). L'influence du naturalisme français en Belgique de 1875 à 1900 (Acad. roy. de langue et de littérature françaises de Belgique, *Mémoires*, t. IV).

Macpherson (H. D.). R. L. Stevenson : a study in French influence. New York, Institute of French studies.

Twitchett (E. G.). The English Proust [trad. Ch. Scott-Moncrief] (*London Mercury*, juillet).

Méras (A.). Charles A. Downer and France (*The City College Alumnus*, juillet).

Luppé (A. de). La France vue par un Allemand [Sieburg] (*Correspondant*, 10 décembre).

Asselin (Ch.). La langue française en Hollande (*l'Européen*, 26 novembre).

Influences anglaises.

Cowell (H. J.). Les réfugiés de langue anglaise [et de langue française] à Francfort au xvi^e siècle (*Proc. of the Huguenot Soc. of London*, XIV, 1).

[An.]. English Sonnets in French [sur : L. Clarence. Sonnets d'Angleterre, de Wyate à F. Thompson] (*Times literary Supplement*, 23 octobre).

Schaub (E.). F. Bacon and the modern spirit (*The Monist*, juillet).

Manly (J. M.). On the question of the Portuguese translation of Gower's *Confessio Amatis* (*Mod. Philol.*, mai).

Guilloton (V.). Autour de la *Relation* du voyage de S. Sorbière en Angleterre, 1663-1664 (*Smith College Studies in Mod. Lang.*, XI, 4).

[An.]. England seen from France [G. Ascoli] (*Times liter. Suppl.*, 16 octobre).

Miller (M. M.). Science and philosophy as precursors of the English influence in France : a study of the *Choix des anciens journaux* (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, septembre).

Woodhouse (A. S. P.). Collins in the eighteenth century [avec de rares mentions continentales] (*Times liter. Suppl.*, 16 octobre).

Stettner (L.). Das philosophische System Shaftesburys und Wieland's « Agathon » (Bausteine zur Gesch. der deutschen Literatur, XXVIII). Halle, Niemeyer, 1929.

Yvon (P.). Thomson et ses *Saisons* en Angleterre et en France [simple rappel] (*Figaro*, 26 septembre).

Schort (L.). Herders Beziehungen zur englischen Literatur. Breslau, Priebatsch.

Simmons (E. J.). Pushkin and Shenstone [pure supercherie] (*Mod. Lang. Notes*, novembre).

Lumbroso (A.). Una lettera dell' abate F. de Lamennais ad un patriota italiano (*Marzocco*, 12 octobre).

Edwards (O.). Englische Dichtung aus Goethes Zeitalter im Licht deutscher Kunstlehre. Bonn, Röhrscheid.

Prod'homme (J. G.). [De Quincey], Musset et Berlioz (*l'Anglais mangeur d'opium* et *la Symphonie fantastique*) (*le Ménestrel*, 17-31 octobre).

Drougard (E.). Le premier conte de Villiers de l'Isle-Adam : *Claire Lenoir* (1867) [et le *Zanoni* de Bulwer] (*Rev. d'hist. litt. de la France*, janvier).

Mazzoni (G.). Giulio Verne sbandito dalla storia letteraria (*Marzocco*, 9 novembre).

Clapton (G. T.). Baudelaire and Catherine Crowe [pour la *face nocturne de la nature*] (*Mod. Lang. Rev.*, juillet).

Roche (A. J.). Proust as translator of Ruskin (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XLV, 4).

Influences néerlandaises et flamandes.

Avermaete (R.). La littérature belge d'expression flamande depuis 1830 (*Rev. belge*, septembre).

Influences helvétiques.

Barrère (J.). A propos d'un épisode du voyage de Montaigne [Bâle, rencontre de Hotman] (*Rev. histor. de Bordeaux*, juillet-septembre).

Rameru (M. de). Une image des États-Unis européens (*Cahiers romands*).

Thérive (A.). La Suisse et l'Europe future [critique de l'article ci-dessus] (*l'Opinion*, 8 novembre).

Bouvier (B.). Marc-Monnier et Genève (*Bull. de l'Institut national genevois*, XLIX).

Influences allemandes.

Hatzfeld (H.). Die Deutschen in der Auffassung des heutigen Spaniens (*Zs. für Deutschkunde*, 7-8).

Richter (H.). Blake und Hamann (*Archiv*, CLVIII, 3-4).

Mendes dos Remédios. Lessing fabulista na literatura portuguesa (*Biblos*, 1929, V).

Howe (S.). Wilhelm Meister and his English kinsmen, apprentices to life. New York, Columbia Univ. Press.

Buzzini (L.). G. Flaubert et Goethe (*Rev. bl.*, 18 octobre).

Pierre (F. E.). Scott and Hoffmann [semble négliger le fameux article *On Demonology and Witchcraft*] (*Mod. Lang. Notes*, novembre).

Pochmann (H. H.). Irving's German sources in the *Sketch Book* (*Studies in Philology*, XXVII, 3, juillet).

Id. Irving's German tour and its influence on his tales (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XLV, 4).

Croce (B.). Riccardo Wagner e Francesco De Sanctis : due lettere inedite (*Critica*, 20 septembre).

Jäckel (C.). Richard Wagner in der französischen Literatur. Breslau, Priebatsch.

Toroutio (J. E.). Heinrich Heine si Heinismul in literatura romaneasca. Bucarest, tip. Bucovina.

Id. Hermann Sudermann in literatura romaneasca. Ibid.

Franke (K.). Deutsche Arbeit in Amerika : Erinnerungen. Leipzig, Meiner.

Dujardin (Ed.). Die Einstellung der jungfranzösischen Schriftsteller zur deutschfranzösischen Annäherung, trad. F. Norden (*D. Rundschau*, octobre).

Influences autrichiennes.

Oravetz (V.). Les impressions françaises de Vienne (Études françaises publiées par l'Institut français de l'Université de Szeged). Szeged.

Influences hongroises.

Strém (G.). La Hongrie à travers les écrivains français (*Rev. de Hongrie*, 15 septembre).

Trostler (J.). Ungarns Eintritt in das literarische Bewusstsein Deutschlands. I (*Deutsch-Ungarische Heimatsblätter*, 2).

Influences scandinaves.

Hotson (C.). Emerson and the Swedenborgians (*Studies in Philology*, XVII, 3, juillet, p. 517-545).

Influences slaves.

David (P.). L'Épître d'Antoine Godeau à la reine Marie-Louise de Gonzague (*Petit Courrier de France et de Pologne*, oct.-nov.).

Tronchon (H.). Un préromantique français en mission chez les Russes : Diderot [1773-1774]. Dans : « Romantisme et Préromantisme ». Paris, « les Belles-Lettres ».

Lascaris (M.). Tommaseo traducteur de chants serbes en grec (*Comptes rendus du Premier Congrès des Philologues slaves*. Prague, Impr. de l'État).

Dvoicenco (E.). Influenta literaturii Ruse asupra scriitorului Constantin Stamati (*Revista istorica*, juillet-septembre 1929).

Mongault (H.). Mérimée et Pouchkine. II (*Monde slave*, novembre).

Ahlström (G.). Fröding och Tolstoy (*Edda*, 4).

Influences américaines.

Gidney (L. M.). L'influence des États-Unis d'Amérique sur Brissot, Condorcet et M^me^ Roland. Paris, Rieder.

Eugenia (Sister). Coleridge's scheme of Pantisocracy and American travel accounts (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XLV, 4).

Williams (S. T.). Washington Irving et F. Caballero (*Journ. of Engl. and Germanic Phil.*, juillet).

Firkins (O. W.). Has Emerson a future? (*Mod. Lang. Notes*, décembre).

Prezzolini (G.). Poe e le lettere italiane (*Pegaso*, octobre).

Pearce, Jr. (H. J.). Clemenceau : chronicler of American politics (*S. Atlantic Quart.*, octobre).

Yvon (P.). Regards français vers l'Amérique [tirage à part]. Caen, Jouan et Bigot.

Larrabee (H. A.). Santayana through Austrian eyes (*Books abroad*, janvier).

Influences orientales.

Merkle (S.). Dante und die Mohammedanische Eschatologie (*Deutsches Dante-Jahrbuch*, vol. XI, 1929).

Gabrieli (F.). La Risālat al-gufrān di Abū'l-Alā' al Ma' arrī e la moderna critica orientale (*Atti della r. Acc. delle scienze di Torino*, LXIV, 1929).

Serfass (Ch.). Les esclaves chrétiens au Maroc du XVI^e au XVIII^e siècle [avec, souvent, des relations sur ce séjour forcé] (*Bull. de la Soc. de l'histoire du protest. français*, avril-juin).

Fletcher (H. F.). Milton's rabbinical readings. University of Illinois Press.

Orvieto (A.). Kalidasa in italiano (*Marzocco*, 21 septembre).

Summers (V. A.). L'orientalisme d'Alfred de Vigny. Paris, Champion.

Baschet (R.). Après le centenaire des *Orientales* (*Grande Revue*, novembre).

Marquardt (H.). Kipling und Indien. Breslau, Priebatsch.

Influences des races primitives.

Roger (N.). Regnard en Laponie (*Figaro*, 4 septembre).

Hatfield (J. T.). Longfellow's *Lapland Song* (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XLV, 4).

Benilan (J.). André Gide à Léré (*Rev. de France*, 1^er novembre).

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Georges Ascoli. **La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle.** Paris, Gamber, 1930. 2 vol. gr. in-8° de viii-517 et 357 pages.

Un de nos collaborateurs a dit (1928, p. 762) tout le bien qu'il fallait penser d'un volume de 1927 qui est en quelque façon le prélude des deux tomes que voici : par un souci caractéristique de l'admirable conscience de M. Ascoli, l'auteur avait voulu en effet se renseigner au préalable sur les données initiales de son sujet, donc sur les antécédents fournis par le xvi^e siècle. Il va de soi qu'à procéder ainsi en toutes matières, et à remonter de proche en proche pour n'importe quelle enquête historique, on risquerait d'abolir la notion même d'histoire et à négliger les « points de départ » dont la valeur et l'importance ne sont pas moindres dans la *reconstitution des faits* que dans leur déroulement. En est-il tout à fait autrement pour cette partie délicate du passé qui est l' « opinion » : ici la connaissance d'une collectivité exotique, l'idée juste ou fausse qu'on peut se faire d'un pays étranger, la « légende » qui a cours à son sujet? Ce n'est pas très sûr, et, en ces matières aussi, des « recommencements » modifient assez les points de vue pour qu'on puisse jalonner le passé au moyen d'autres pierres millaires que les bornes purement chronologiques d'un « siècle », d'une décade ou d'un règne.

Un roi se voir juger par ses propres sujets! Nul doute que ce vers de Saint-Amant ne représente, pour la France du xvii^e siècle, une de ces « nouveautés » qui brusquent et violentent le cours normal des appréciations. Le fidéisme politique de notre pays, serré autour de sa monarchie à la suite de désolantes rivalités, constituait pour la majorité des Français un angle d'observation plus ou moins conscient; corrélatif à cette obédience, le goût *actif* de la vie de société déterminait certains points de vue. La Révocation de l'Édit de Nantes fut plus tard, et par contraste avec l'autre côté de la Manche, un de ces événements dont l'effet se fait sentir sur l'histoire des idées aussi bien que sur la suite des faits.

Dirons-nous dès lors qu'à la triple coupe « longitudinale » — *Événements d'Angleterre; Connaissance du pays et des hommes; Con-*

naissance de la langue, de la pensée et des œuvres — qui sert ici de cadre à une matière véritablement encyclopédique[1], aurait pu se substituer, avec grand avantage de méthode, une division « transversale » qui, au lieu d'une sorte d'unité dans le *sujet* français comme dans *l'objet* britannique, aurait imprimé son mouvement à l'un et à l'autre et déplacé points de vue, sympathies ou antipathies, et même curiosités rétrospectives, et cela d'une façon qui semble analogue à la réalité la plus certaine?

Car il n'est pas douteux — s'agissant de deux ensembles aussi longtemps antagonistes que l'Angleterre et la France — que les dispositions préalables du visiteur, du lecteur, du commentateur, importent presque autant que les particularités exotiques dont on doit s'émerveiller, s'ébahir, s'indigner[2]. Tant vaut, pourrait-on dire, le « siège fait » de tout « angliciste » d'alors, et tant vaut son impression sur les choses d'outre-Manche. Ceci est très particulièrement notable à propos des protestants. L'histoire d'Angleterre tend assurément, de l'avènement de Jacques I^er^ à la mort de Guillaume d'Orange et malgré des épisodes contraires, à faire de ce pays la citadelle de l'antipapisme : la Rome calviniste de Genève représente à son égard, sinon un satellite continental, du moins un point où des continentaux de langue française, au contact avec leurs coreligionnaires du royaume de France, sont acquis à bien des singularités qu'un courtisan de Louis XIV ne comprenait guère. M. Ascoli, qui fait la part qui convient à G. Le Sage, Misson et Muralt (lequel est Bernois) et constate aussi le succès genevois de J. Hall, avait tous les éléments qu'il fallait — et auxquels d'autres s'ajoutent d'eux-mêmes dans le livre de W. Up Dike Vreeland, *Étude sur les rapports littéraires entre Genève et l'Angleterre...* (Genève, 1901) — pour isoler ce « courant » qui entraîne, jusqu'au delà de la Révocation, les Jean Le Clerc et les Pictet comme les M. Charas sur les voies d'Albion. La France est alarmée de ces sympathies au point de supposer, à tort ou à raison, une stratégie britannique destinée à prendre « de flanc » la monarchie catholique.

1. A quelques omissions, signalées plus loin, ajoutons l'absence de J. Parkes, *Travel in England in the 17th century*. London, 1925; A. Sayous, *Histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVII^e^ siècle*, 2 vol. Paris, 1853. Et, pour rectifier une sorte de regret, exprimé p. VI, sur une moindre activité consacrée au sujet même vers le début du siècle, qu'il nous soit permis de rappeler, d'une part notre article (conférence faite à Lyon) sur *l'Angleterre et les Anglais vus à travers la littérature française* (*Bibl. universelle et Revue suisse*, 1905, t. XXXVII), d'autre part les éditions successives qui aboutissaient en 1904 à la *Littérature comparée* de L. P. Betz.

2. Il est à peine utile de rappeler, à l'appui de ces vues, la diversité d'avis qui s'exprime par la bouche et la plume des enquêteurs actuels sur la Russie.

Moins importante, mais assez marquée pour mériter aussi une distincte mention, la « Neustrie », assez particulariste et se souvenant du Conquérant[1], n'est pas représentée alors par le seul Saint-Évremond dans un va-et-vient de voisinage : Bochart et N. Le Fèvre, Ch. Le Cène et du Bosc, sans compter Basnage, représentent parmi d'autres des curiosités qu'alarme sans doute moins que d'autres Français une certaine persistance féodale dans la grande île voisine; inversement, Roscommon et d'autres réfugiés étudient à Caen. Il y a là, faisant pendant à la « Bordelaise nation » que ses propres souvenirs maintiennent dans une familiarité relative, une réalité provinciale qui me paraît aussi utile à rappeler que la dissimilitude impliquée, dans cet ouvrage si attentif par ailleurs, en un certain cloisonnement entre Anglais, Gallois, Écossais, etc. Bien d'autres particularités échappent de même à une trop complète unification *préalable* de l'opinion française : dès lors ce ne sont pas uniquement des mérites d'information, d'observation, d'objectivité, qui différencient les divers intermédiaires, mais des données initiales dont, jusqu'à Napoléon lui-même, la politique française est obligée de faire état.

« Qu'est-ce qui fait, écrivait encore en 1767 un ambassadeur de France, que les Protestants suisses sont attachés aux Anglais, aux Hollandais ? La religion certainement, mais plus encore les fonds qu'ils ont à la banque de Londres et d'Amsterdam. » Ces affinités, dont la diplomatie française croyait devoir s'inquiéter en plein XVIIIe siècle et quand elle soupçonnait lord Abingdon de « protéger les libertés de Genève » contre le « roi bigot », sont les plus importantes de celles qui jouaient à plein au siècle précédent.

Tel qu'il est, avec ses tables, sa bibliographie (et en dépit de l'abréviation de certains titres, surtout *théologiques*), c'est un instrument de travail de premier ordre que M. Ascoli a fourni dans ses deux volumes : on ne peut que souhaiter, venant d'où ils voudraient, des analogues permettant aussi de s'informer de l'opinion relative à d'autres ensembles nationaux ou littéraires. La France se considérait en possession d'une littérature lui permettant de regarder sans envie les richesses élisabéthaines, les renouveaux puritains; son état social s'était cristallisé autour de « ferments » trop différents pour que le dédain ne jouât pas. Aussi aurait-on vu sans regret les caricatures françaises du Britannique dans tous les ordres, non seulement Mezzetin contrefaisant l'Anglais dans la farce à l'italienne, mais les

1. Le livre de P. Yvon, *Traits d'union normands avec l'Angleterre avant, pendant et après la Révolution*, Caen et Londres, 1919, marque assez bien les points où des « antiquaires » ou des ecclésiastiques restaient en sympathie.

proverbes et dictons dédaigneux et hostiles, renforcer les preuves d'incompatibilité : *Malborough s'en va-t-en guerre* sera à sa façon la fleur de cette ironie gauloise, et c'est à des refrains que l'opinion aura recours bien souvent, comme à la preuve par excellence d'une sorte de bravade nationale.

Ce qui ressort cependant de cette admirable enquête, outre les innombrables points de contact qui ruinent la légende de la mutuelle « ignorance », c'est bien que rien d'*irréductible* ne séparait deux pays faisant d'un goût croissant pour la civilisation véritable la raison de leur effort. L'un allait davantage vers le confort et les libertés individuelles, l'autre demandait plus d'éclat, des distinctions généralisées, autant que ses tardifs « droits de l'homme »; et la condition des femmes dans l'un et l'autre pays appelle des distinctions plus nuancées encore que celle des « citoyens » ou des « sujets », la religion et la morale se trouvant ici profondément en cause. Mais nul ne dira, quelques *cockneys* et quelques chauvins (avant la lettre) exceptés, qu'un antagonisme inexpiable, même au XVII^e siècle, ait séparé deux civilisations qui permettaient à un Saint-Évremond, plus tard à des milliers de Réfugiés, de passer la Manche pour longtemps, et à d'innombrables Anglais de trouver à leur goût la capitale ou les régions de Loire et de Languedoc.

Fernand BALDENSPERGER.

René TAUPIN. **L'influence du symbolisme français sur la poésie américaine de 1910 à 1920.** Paris, Librairie Champion, 1929, 302 pages.

Much has been written already on that subject incidentally, and much comment volunteered. The writer knows of a number of scholars who had proposed to prepare a thesis or a book on that very topic of Symbolism in America. Advised by Mr. F. Baldensperger, Mr. Taupin comes first, and he will no doubt inflict some disappointment to, if not arouse the wrath of, those who proved less industrious; for whoever reads him will feel it useless, surely, to enter the field again : the work has been done thoroughly.

Let us add that if others did not precede Mr. Taupin, they need not however be blamed altogether for their slow progress. First of all, a study like this requires much labor and patience, and a willingness tu peruse an enormous amount of periodical literature, much of which has been out of print for years, and often given out in very limited editions. A man must have an « érudition tenace »

to hold out against discouragement of all sorts strewn along the road. Mr. Taupin has that quality; every page of his book testifies to the fact that he worked quietly, but obstinately, to bring to a successful completion the formidable inquiry which alone could yield valid results.

This survey required, moreover, an unusual amount of discrimination; nothing would have been easier — and more dangerous — than to interpret mere similarities of thoughts as « influences », and draw right and left hasty conclusions. It would have been difficult, however, to be more cautious than Mr. Taupin. Indeed, one may regret the use of the word « influence » on the title page, a word that has fallen into well-deserved disrepute by now; the book is good in spite of that title. Moreover, the « influence » — what can actually be called so — appears rather thin after the author has taken good care to ascertain what may belong to French Symbolism in American poetry, and what might just as well belong to other factors; and again to ascertain what belonged directly to French Symbolism and what to English Symbolism; or even to French Symbolism transmitted to America by the medium of English poets.

If one remembers finally that the term « Symbolism » is not unfrequently used to designate a merely negative reaction — in any form — against realistic objectivism in literature, or against the dogmatism of proud scientists of a few decades ago, one will realise what task it was to write a book like Mr. Taupin's, and that it took really the courage of youth to jump in and to remain afloat.

Most of the poets involved and discussed were themselves at sea when they endeavored at times to realise what they were trying to do; they were unaware often of the « influences » that had actually passed into their poetry; or quite as often they would maintain having followed such or such a master, but as a matter of fact they had entirely betrayed that so-called master. In this almost hopeless labyrinth, Mr. Taupin has achieved success as much as it could humanely be expected; but one can imagine that he himself must have felt discouraged at times amd embarrassed seriously.

The general plan of the book was suggested by the very nature of the inquiry, namely a chronological survey of events. Thus, we have at first an account of the status of poetry before the reaction associated with Symbolism, that is from 1890 to 1910. The progress in this part will perhaps appear to be somewhat slow, since it occupies 44 pages, and since the author quotes approvingly Ezra Pound's satiric words (p. 12) that the only difference between the number of a periodical issued in 1880 and one issued in 1910, is in the date inscribed on the front page.

In that first part already, we realize Mr. Taupin's disposition to be quite outspoken in his appreciations. At the same time, his impartiality is never impaired, he strikes left as well as right, — moreover, his criticisms appear most of the time well founded.

When he comes to his actual topic, he shows how the first hint of a renewal of genuine poetical spirit must be traced to the heeding of English poets who indulged into abundant imitation of the old medieval « French forms » (*poèmes à forme fixe*), the ballad, the triolet, the rondel, etc. That led to an interest in general French literature before French Symbolism. Henry James, in his *French Novelists* (1878), may well be considered as having set the ball rolling. Other Americans, who like James had taken their abode in Europe, became acquainted with other phases of French art, and through their reports the first bits of information regarding French Symbolism reached these shores. Articles on contemporary French prose writers and poets came dripping in, especially in Prof. Peck's *Bookman;* there were also the articles by Symons in *Scribner's*. The sporadic articles were followed by little periodicals, on the model of the European publications, by young enthousiasts and iconoclasts, and which were always ephemereal (p. 32). The best known was the *Chap Book* (1894). Fourteen such little reviews were started and disappeared in the first half of 1897. Among the pioneers of the movement, one must never forget to mention the late Hunecker, the co-editor for a while of *Mademoiselle New York* (1895), and Vance Thompson, who launched his *French Portraits* in 1910 (p. 41).

The first names to be given of actual followers of Symbolism would be probably those of Richard Hovey, Vaughan Moody, and Bliss Carman. But according to the standards accepted by Mr. Taupin, they really lacked Symbolism in their poetry : « Mais où est le mystère symboliste ? » (p. 46) (see also the case of Ezra Pound, on p. 133).

Maeterlinck helped much to acclimatize Symbolism in America, because from the beginning he was an author acceptable both to the general public and to the « chapelles ».

Americans — this is a very interesting point that imposes itself to the reader of Mr. Taupin's book — never quite yielded to the « mystère symboliste ». They started with Baudelaire and Verlaine, and stopped at Henri de Régnier and Rémy de Gourmont. It is entirely to their credit that they were never duped by so many who, claiming the epithet. evidently tried to pass ill digested thoughts as profound poetry[1] (see p. 151, 156, 162, 218, etc.). To take Rémy de

1. This, however, did not remain true to the very end, when women took a hand in the game. But for this see below.

Gourmont, that fine modern, who always remained absolutely classic when it came to « clarté française », and Henri de Régnier, a very moderate « symbolist » if one takes into consideration the « mystère », is a proof of good sense; indeed, among the French poets most admired by the American poets classed as Symbolists, we have Théophile Gautier (see e. g. p. 156). They also like to claim among their authorities Bergson, and Th. Ribot, the very scientific author of *Psychologie des sentiments*.

All considered, the real borrowing by American poets from the French Symbolists appears to be much more in matters of form than of content. This was the case already with Richard Hovey who, directing his attention towards « technical researches », studies Greek poetry and French poetry (p. 45). And « it was in the name of artistic discipline, of technique, that the poetical revolution was made. It was not in the name of scientific modernity, or industrialism, or of an English or American tradition » (p. 72). More concretely, questions of rythm seem to be of paramount interest, or at any rate this is decidedly the aspect of Symbolism to which Mr. Taupin directs our attention mostly. When it comes to the use of symbolical expression, then the discussion centers about « imagism », which is the « nuance » that Symbolism has assumed first in England and then in America. One cannot help feeling that this « imagism » represents only the portico to real Symbolism as it obtained in France, that there was a soul to symbolistic poetry as well as a technique. However that may be, the « revolt » — as Mr. Taupin calls it — against traditional poetry was brought about by Ezra Poound, John Gould Fletcher, and Robert Frost, who in 1913 were « exilés » (on their own accord) in London. That revolt led, then, to that « imagism » long explained in Chapter iii of Book II, a theory sometimes consistently followed, mor eoften not.

What is the difference between « imagism » and « Symbolism », where does one cease and the other begin, since it is not quite the same thing (otherwise why two words?) — that is hard to tell, although Mr. Taupin succeeded in making the reader feel that one exists (to the writer, it is merely a question of emphasis, on form for the first, on form *plus* content for the second).

Some observations are disconcerting indeed, when it comes to state the debt of American « imagists » to French Symbolists : for instance, when we read that Yeats, whose poetry was « fortement influencée par le symbolisme français », does not know French (p. 90). In chapter iii, we read : « With the imagists, the way of proceeding is different [from the Symbolists] : Image is itself the synthesis; the image, new word, entirely new vision, springing out of the sensa-

tion which is at the bottom of it all, is this sensation directly communicated » (p. 97). How can it be the same thing if it is the opposite? Again : « Imagists never paint, they always name, but directly; and the pleasure derived from their poetry is not the pleasure derived from the gradually guessing, but from grasping instantly and in its entirety, the image which is a fusion of the real with the expression » (p. 101). Mr. Taupin finally summarises thus : « The Symbolists liked the image for its mysterious appeal. It seems that on the contrary the poetry of the imagists, by its quest of the instantaneous, of the accurate, would be the enemy of all mystery » (p. 105).

As to the *Vers libre*, so much talked about, is it not given undue importance in the question of renovation of American poetry? Of course, being an easy point to grasp, it was natural that whoever wishes to discuss poetry should take advantage of it; it reminds one of the famous doctrine of the « three units » in the drama, which, so secondary in itself, seems to many students to constitute the fundamental bone of contention between classicism and romanticism.

One strong impression remains, namely that there has been no end of groping in those poets; or, in other words, that they have landed nowhere definitely — so far. And it is not perhaps « à tort » that some have accused Pound « of having caressed every idea one after the other, of having undergone all influences... passing from the study of the troubadours to that of the modern French poets » (p. 137). They fall back on form. The sound in poetry seems to be their chief concern, at least when they mention the influence on them of French Symbolism (see e. g. p. 193, 195). And it is in speaking of form chiefly that Mr. Taupin can say : « It was starting with T. S. Eliot that American poetry joined the ranks of modern poetical evolution, and even took her place in the vanguard » (p. 211). As far as poetical inspiration — and after all there is something of this kind besides form — Gourmont remained the model as repeatedly asserted in the volume under consideration. Moreover, is there not something wrong in the fact that the style of the American 'imagists' can be parodied so easily that no one can see the difference with the genuine material (p. 242)?

These poets, then, have not discovered the promised land. Perhaps some did not particularly wish to find it since, in the eyes of a large public, obscurity has the higher prestige. The writer was struck by the number of women who contributed to that vague imagistic poetry. Not counting Amy Lowell, who changed her manner often, and was successively something definite, one cannot help reflecting after hearing that the poet « who, justly, is considered as

the most purely imagistic » is a woman, moreover a woman entirely lacking « femality » if not feminity (p. 158). Then, there is Margaret Anderson, who started and directed the *Little Review*, Harriet Monroe, Marg. Widdener, Florence Wilkinson, Marianne Moore, Mina Loy, Laura Riding, Clara Shannafelt, Rosalind Mason, Alice Corbin, Helen Hoyt, Dorothy Dudley, Muna Lee, Jeanne d'Orge, Mary Carolyn Davis, Agnes Lee..., and the *obscurissima* and *barbarissima* Gertrude Stein.

The conclusion of Mr. Taupin seems, however, true : « La poésie en Amérique aujourd'hui parle français. » And : « La question reviendrait à ceci : Existe-t-il en Amérique une langue capable d'exprimer *certaines choses* exprimées par la poésie française depuis la période symboliste ? Et si oui, depuis quand ? Il nous est à présent facile de répondre *oui* à la première question et de fixer la date de 1915 pour répondre à la seconde » (p. 288).

Albert Schinz.

Franz Blei. **Männer und Masken.** Berlin, Rowohlt, 1930.

Fritz Ernst. **Studien zur europäischen Literatur.** Zürich, Verlag der N. Zürcher Ztg., 1930.

Janko Lavrin. **Studies in European Literature.** London, Constable, 1929.

André Levinson. **Croisières : vingt études sur les écrivains étrangers de ce temps.** Paris, « La Renaissance », 1927.

Rien d'intéressant comme de confronter des recueils d'études consacrées, dans le même temps mais dans des pays distincts, à ce sujet en apparence identique et commun : la variété du monde des lettres. Passé ou présent, ou les deux ensemble, survivances et déchets, durables estimes et dédains proclamés, curiosités et indifférences, se dosent, se mêlent, s'opposent selon des formules si variées ! Il n'en reste pas moins qu'un rudiment d'identité, une âme de commune curiosité, sinon une réelle communauté d'appréciation, apparaît dans ces juxtapositions. Il s'en faut que ce soit l' « esprit européen », assuré et défini, qui se dégage de ces diversités : encore est-il vrai que l'éparpillement apparent n'est pas sans rencontrer quelques lignes décisives et communes de cristallisation.

Chez M. Blei, un attrait évident émane de ce qu'on pourrait appeler le « dandysme » littéraire et artistique, alors que M. Levinson manifeste un vif désir de rester dans l'actualité la plus aiguë et

une réprobation peu déguisée pour la convention des « romans publiés par les magazines de famille ». M. Blei cherche la sincérité, et sans doute ce titre, *Hommes et Masques*, doit-il être pris dans un sens profond : la désinvolture d'un Beau Brummell, l'ironie d'un Stendhal ne sont-elles pas l'indice d'une timidité qui ne se risquerait pas le visage découvert? Aussi est-ce le *Chateaubriand* de M. Blei qui satisfait le moins de toute sa galerie de portraits : l'idée que *René* n'est pas l'expression d'une « pose » eût suffi à animer d'une sympathie réparatrice des pages qui restent ici en « porte-à-faux ». Ce qui, chez M. Levinson, ne laisse pas d'être un peu inquiétant, c'est le sacrifice continu du passé au présent — ou même au futur; ce sont des négligences comme celle-ci : le mari de M^{me} Roland devenu « un certain Roland de la Platière » et le fameux concours de Berlin « le projet d'une Académie de la langue américaine » (p. 27); un discutable raccourci (p. 43) de la fin du XIX^{e} siècle, avec l'exagération de la phrase qui le commence : « Jamais dans l'histoire du monde moderne, depuis les affres de l' « an mille », malaise n'a été plus général, etc. » On comprend mal, de même, des généralités comme, p. 135, « De nos jours, le déclin de Beethoven et l'éclipse totale de Wagner... » Où M. Levinson donne le plus d'intéressantes indications personnelles, c'est dans son appréciation des relativités linguistiques. Le génie analytique du français inhabile à « rendre les nuances de certains suffixes italiens » dans Pirandello, l'effort de Stefan George pour « recréer, tonifier, creuser le verbe allemand, aplati par les rimeurs », la convention de « l'anglais tel qu'on l'écrit », les équivalences décevantes et toujours désirées entre la musique et la poésie : voilà, au fond, ce qui retient le plus pathétiquement un polyglotte rompu à tant d'idiomes.

Chez M. Lavrin, c'est le romantisme qui, pour le passé comme pour le présent, fournit la dominante de l'européanisme : et la « mentalité romantique », pour lui, est, avant tout, une sorte de substitut de l'esprit d'aventure, l'aveu d'un désaccord avec la vie réelle. A mesure que l'auteur progresse vers l'époque contemporaine, il se plaît à conjuguer deux écrivains de tendances ou de réputations analogues, Huysmans et Strindberg, Chekhov et Maupassant, Dostojevsky et Proust; là, au lieu des études « unitaires » consacrées à Balzac, Heine, Tourgueniev, Baudelaire, nous avons sinon des comparaisons ou des parallèles, du moins une série de définitions complémentaires qui sont assez efficaces et rappellent le procédé que R. M. Meyer appelait naguère « l'éclairage mutuel » de deux analogues. A en faire une méthode, on devine tout ce qu'un tel « comparatisme » aurait de périlleux; à dose discrète, il aide un public peu informé à étendre ses notions au delà des frontières.

Il est certain que de tous ces livres — et de quelques autres semblables, que leur date plus ancienne ou leur matière moins littéraire écartent du champ de ce compte-rendu, *Lectures étrangères* de L. Gillet, *Babel* de L. Maury, etc. — c'est celui de M. F. Ernst qui donne le plus l'impression d'un « européanisme » intérieur, je veux dire d'une entente à la fois multiple, et assez « une » pour suggérer non un vague cosmopolitisme, mais un patriotisme étendu dont ces études seraient la confession fragmentée. C'est que la plupart de ses objets d'investigation sont des témoignages autobiographiques, des œuvres et des vies de *sincérité*, et pas seulement des phénomènes de surface. Or (p. 114), « quiconque porte en soi, comme toute notre époque dans ses manifestations d'activité, la notion de l'unité et de la solidarité européennes, doit aussi avoir une clef qui s'applique à toute leur histoire. Cette clef seule donnera accès à la secrète affinité entre peuples et États, races et idiomes du continent, et rendra intelligibles ses élans de grandeur et ses inévitables souffrances. » Que ce soit le « titanisme » envahissant certaines âmes ou le drame de la vie intérieure permettant à une mystique animée de remplacer toute extériorité, que ce soit un intense désir d'action désintéressée ou une parfaite sécurité de foi religieuse, les personnages dont il nous parle et qui ne sont pas nécessairement des demi-dieux ou des héros, un Seuse, un Amiel, un Manzoni, un Azorin, possèdent précisément en commun des fragments de « sensibilité européenne » qu'un étranger ne peut manquer d'accepter comme complémentaires de son propre apport. La vie se développe du dedans au dehors, nous disent nos maîtres : peu importe donc, si des vibrations communes se laissent discerner dans les centres, que les périphéries diffèrent. « Les grands modèles de la littérature universelle démontrent leur valeur exemplaire, non en ce qu'ils contraignent la postérité à une correcte lecture, mais en ce que, mal compris, ils n'en sont que plus magnifiques » (p. 172).

Gardons-nous d'en douter : s'il doit y avoir jamais « une littérature européenne », c'est comme au temps de Goethe par un effort « de l'intérieur à l'extérieur », avec un rattachement à de sûres données communes — et non par des sauts dans l'inconnu que chaque groupe européeen pratiquerait selon une gymnastique différente.

F. B.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

M. Boussagol enrichit nos moyens d'information sur l'étranger en nous donnant, sous une forme concise, la traduction de textes essentiels (Delagrave, 1930, 370 p. in-16). Un *Essai sur l'évolution de la littérature espagnole des origines à nos jours* sert d'abord de guide; viennent ensuite les auteurs, groupés suivant la chronologie, et représentés, d'après leur importance, par un nombre variable de pages extraites de leurs œuvres. De brèves notices rappellent pour chacun les faits et les dates indispensables. Le choix, la présentation, la traduction sont fort à louer; on se servira de ce qui représente non seulement une heureuse tentative pour étendre la connaissance des textes principaux de la littérature espagnole, mais un véritable instrument de travail.

Ernest Mérimée avait donné en 1908 son *Précis d'histoire de la littérature espagnole*, qui fut réimprimé en 1913 et, sous une forme corrigée, complétée et mise à jour, en 1922. S. Griswold Morley, professeur d'espagnol à l'Université de Californie, le traduit aujourd'hui en anglais, profitant de notes de l'auteur qui lui avaient été fournies par Henri Mérimée, et de nouveau mettant l'ouvrage à jour, en particulier pour ce qui regarde la littérature contemporaine (*A History of spanish literature*. New York, Holt, 636 p. in-8°).

POMPONAZZI.

On se souvient de l'étude que la *Revue* a consacrée, en avril 1929, à l' « Influence du *De Incantationibus* de P. Pomponazzi sur la pensée française ». Cet article était présenté comme un fragment de la préface d'une traduction du *De Incantationibus*. C'est cette traduction que vient de nous donner M. H. Busson, l'historien averti du rationalisme de la Renaissance (Pietro Pomponazzi, *les Causes des merveilles de la nature, ou les Enchantements*, première traduction française avec une introduction et des notes, par Henri Busson. Paris, 1930, in-8°, 295 p.).

Cet ouvrage ne permet pas seulement aux philosophes l'accès d'une œuvre essentielle pour l'étude du rationalisme et dont les éditions, qui datent du xvi^e^ siècle, étaient fort rares; il intéresse particulièrement la littérature comparée. Une importante préface y est en effet consacrée à définir — avec toute la prudence qui s'impose en matière d'influences, et surtout d'influences idéologiques — les sources et le retentissement européen du *De Incantationibus*. Elle nous permet de reconnaître sur un exemple précis comment des idées issues des philosophies antique, arabe ou médiévale, critiquées

ou élaborées en systèmes à l'École de Padoue, vinrent s'insérer dans la pensée et la littérature française, espagnole, italienne du xvi^{e} et du xvii^{e} siècle. Plus d'un passage de Rabelais, de Montaigne, de Ronsard, de Pascal même et de Naudé s'en trouve vivement éclairé.

Le *De Incantationibus* traite longuement de l'existence des démons, des sorciers : occasion d'une étude de mœurs fort instructive sur cette démonomanie qui pesa si lourdement sur la pensée et sur l'activité du xvi^{e} siècle, et dont les traces dans notre littérature sont fort profondes.

Le *De Incantationibus* a, dans l'édition de 1556, 350 pages (scolies comprises); la traduction de M. Busson en occupe 173 : des nécessités d'édition ont forcé à résumer quelques passages sans intérêt. Les philosophes aimeront un texte allégé de la sorte; les historiens de la littérature s'en accommoderont moins volontiers; aussi curieux de la méthode et de la démarche d'une discussion que des vérités qu'elle établit, les digressions et les longueurs ne leur semblent pas moins significatives que les passages mieux composés; ils sauraient gré à l'éditeur d'indiquer par un procédé quelconque — en reproduisant, par exemple, la pagination de l'édition de base — l'importance des textes résumés, et de leur permettre ainsi de restituer à la pensée de l'auteur sa perspective véritable. — B.

SUR VICO.

Notre collaborateur Fausto Nicolini, dont les travaux sur Vico prennent rang à côté de ceux de Benedette Croce et de Giovanni Gentile, continue son labeur et nous en présente deux résultats. Il fait remarquer, avec raison, qu'on néglige aujourd'hui ce qui fit la gloire de Vico, de son vivant : sa science et son talent d'épigraphiste, et il répare cette négligence par une savante étude (*Giambattista Vico epigrafista.* Napoli, Ricciardo Ricciardi editore, 1930, 78 p. in-8°). L'autre travail est le commencement d'une entreprise de tout premier ordre. Il s'agit, en effet, de rendre accessibles au public les sources de Vico. Tous ceux qui ont abordé la *Scienza Nuova* sauront ce que ce dessein exige de savoir et de volonté (*Fonti e riferimenti storici della seconda Scienza Nuova. Puntata prima.* Bari, Laterza, 1931, 210 p. in-8°).

ATALA EN ANGLAIS...

Notre collaborateur M. W. L. Schwartz a eu l'heureuse idée de rééditer, pour le « Stanford Miscellany », la première traduction d'*Atala*, ces *Amours de deux sauvages* devenus *Love and Constancy of two Savages in the desert*, en 1802, sous la plume du « maître

ès arts » bostonien Caleb Bingham (Stanford University Press, California). Une introduction assez juste situe le petit livre dans l'existence de son auteur et indique les tendances du traducteur, souvent transformé en adaptateur pour les besoins de la cause. Car Bingham, qui se garde de traduire la préface mise par Chateaubriand en tête de son livre, écrit ceci, qui explique amplement les particularités de cette *Atala* américaine : « Comme ce livre a été évidemment écrit dans l'intention de promouvoir la cause du christianisme et de la civilisation parmi les païens, et comme il concerne spécialement nos frères de couleur de l'Ouest sauvage, le traducteur se flatte de rendre quelque service à l'humanité par sa publication, tout en ne méprisant pas une récompense pécuniaire. Boston, avril 1802. »

... *ET LE « DERNIER ABENCÉRAGE » EN ITALIEN.*

De Syracuse, imprimée par les soins de l'*Écho de la Province*, nous arrive une traduction italienne des *Aventures du dernier Abencérage*; traduction fidèle, et qui suit le texte de près. Enregistrons cette preuve de la survivance de Chateaubriand, et complimentons le traducteur.

UNE ANGLAISE FIDÈLE A L'IDÉAL RÉVOLUTIONNAIRE :

C'est de miss H. M. Williams qu'il s'agit, et l'on sait combien, autour de Wordsworth en particulier, mais aussi de T. Paine et de J. Barlow, cette figure assez mystérieuse avait lieu d'inquiéter les biographes. La nécessité d'élucider bien des obscurités a conduit M. L. D. Woodward (*Une adhérente anglaise de la Révolution française, Hélène-Maria Williams et ses amis.* Paris, Champion) à pousser surtout dans le sens historique et anecdotique ses recherches et son exposé; et plus d'un lecteur sera contraint de pratiquer pour son compte des considérations qu'on aurait pu y trouver sur le passage, chez cette « dissentress » évidente, de l'ardeur évangélique à la foi révolutionnaire et le retour à l'évangélisme après l'échec relatif du grand renouvellement; les expériences intimes de la voyageuse en Suisse; la nature exacte de son féminisme, etc. Du moins M. Woodward a-t-il enfin donné les précisions les plus assurées à tout cela; et si l'on songe que, dans le *Literary Times* par exemple, nombreuses ont été les demandes et réponses relatives à des faits concernant miss Williams et ses amis révolutionnaires, on saura gré à son biographe d'avoir étudié de près le rôle de cette femme dont la renommée — ne l'oublions pas — égala quelque temps celle de M^{me} de Staël elle-même.

LE PORTEFEUILE DE LAMENNAIS.

C'est le titre du volume publié par Georges Goyau dans *la Nouvelle bibliothèque romantique*, dirigée par Henri Girard (*la Renaissance du livre*). Les documents que contient ce précieux portefeuille nous permettent de mesurer, entre autres choses, la vaste répercussion que les œuvres et les idées de Lamennais exercèrent à l'étranger. Des Belges, comme Louis de Potter; un Suisse, comme Haller; des Italiens, parmi lesquels Charles Albert et Gioberti, montrent ici, par leurs lettres, combien Lamennais les a émus et les a fait penser. Des Européens, comme Xavier de Maistre, Liszt, Eckstein, l'ont tantôt consulté, tantôt approuvé, tantôt blâmé. Si l'on ajoute qu'on rencontre également, dans ces pages, les plus grands noms français, on comprendra leur importance pour l'histoire de la pensée religieuse au XIXe siècle.

LAMENNAIS ET L'ALLEMAGNE.

On est à moitié satisfait et à moitié déçu par le volume de 300 pages que publie sous ce titre Mlle L. Ahrens (*Lamennais und Deutschland : Studien zur Geschichte der französischen Restauration* : Münster i. W., Helios-Verlag, 1930), puisque l'introduction annonçait à la fois l'étude de ce que l'auteur des *Paroles d'un Croyant* pouvait devoir à la pensée allemande et l'action de Lamennais sur l'Allemagne. Or une soigneuse étude de documents imprimés et manuscrits nous met parfaitement au fait des malentendus ou des incompatibilités qui toujours séparèrent l'apôtre du catholicisme libéral d'une Allemagne indifférente à ce genre de religiosité; des chapitres étendus nous renseignent sur Senfft von Pilsach et sur le baron d'Eckstein, l'Autrichien et le Danois converti qui furent parmi les principaux informateurs de Lamennais en ces matières. Mais on verrait sans doute beaucoup mieux le désaccord se manifester si l'exposé en était fait chronologiquement, et si l'évolution de l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* dans le sens de l'émancipation (avec la date de 1830 mise en sa pleine valeur) avait comme contre-partie continue le renforcement des principes de Metternich : la rupture de 1832 avec Munich, déjà exposée à la fin du trop vaste chapitre II (à la fois théorique et historique), prendrait un accent plus fort et n'amènerait pas le lecteur à revenir en arrière; sans doute aussi verrait-on quelque effet malgré tout résulter de ce contact cruellement interrompu le 30 août 1832. Pour la période qui a précédé ces fins de non-recevoir, il est surprenant que l'auteur ne fasse point état des *Briefe eines Deutschen* über Gegenstände der Religion und Politik, verfasst von Tzschirner, hrsg. von Krug. Leipzig, 1828. Un des grands mérites du travail de Mlle Ahrens, ce sont les nombreux iné-

dits qu'elle reproduit d'après les archives de Vienne et d'autres archives. Une coïncidence fâcheuse lui fait donner, p. 174 et notes y afférentes, la date erronée de 1920 (au lieu de 1913) pour certaine communication de la *Revue d'histoire littéraire* sur Eckstein; quelque incertitude aussi, p. 185, dans la confession à attribuer aux « Flandres méridionales » après 1815. En somme, un travail qu'il serait très souhaitable de voir continuer par l'auteur elle-même.

CARLYLE EN FRANCE :

Si M. A. C. Taylor arrête en 1865 une première enquête sur l'accueil trouvé en France par l'auteur étranger le moins fait pour séduire un pays « latinisé », ce n'est pas que fassent défaut les indices d'une réputation dépassant un « point culminant » marqué par la *Littérature anglaise* de Taine. C'est parce que cette première période constitue un ensemble assez organique : avant la révolution de Février, on ne prend pas grand intérêt à la singularité d'un prophète peu sympathique aux tendances de l'heure; après la réaction de 1849-1851, on s'arme de ses vues pour expliquer les soubresauts de la société politique issue de 1789. Ni l'humoriste de Teufelsdrökh en un temps de foi romantique, ni l'ennemi du « mob » en un âge de confiance démocratique, ni le sonore grand-prêtre de la conscience en des années d'ardeur artiste et lettrée, n'avaient chance de trouver un ample écho de l'autre côté du détroit : ce qui n'empêche des actions isolées — sur Michelet en particulier — de se laisser observer, en attendant qu'un sage comme E. Montégut s'applique à transposer le rude positivisme de l'Écossais en une nouvelle interprétation des réalités françaises. M. Taylor a le mérite d'avoir retrouvé les fils épars d'une trame assez lâche. Nul doute que, plus significatives encore, les preuves d'influence ne s'accumulent quand il pourra donner une suite à ce *Carlyle et sa première fortune littéraire en France* (Paris, Champion).

« L'HISTOIRE INTELLECTUELLE DE LA GUERRE MONDIALE. »

« Le chemin qui mène de l'action à la parole semble plus court que celui qui mène de la parole à l'action » : cette formule si nette caractérise à merveille les deux phases principales qu'aperçoit M. H. Cysarz dans les « transformations littéraires de l'image allemande de la guerre, 1910-1930 » (*Geistesgeschichte des Weltkrieges.* Hall, Niemeyer, 1931). Ces dates terminales montrent, à elles seules, qu'il ne s'agit pas, à vrai dire, de suivre toute la variété d'expressions que le lyrisme allemand put donner aux événements de 1914 à 1918, mais plutôt d'encadrer ces événements dans l'atmosphère

successive de deux « règnes » différents de l'esprit. Et c'est là que l'opposition signalée plus haut semble absolue : on passait de la parole à l'action avec G. Hauptmann, Lissauer. H. Hesse; l'après-guerre vit passer de l'action à la parole de nombreux témoins, de renom moins assuré pour l'instant, mais de spiritualité incontestable. A l' « expressionisme » des années 1910-1916 s'opposerait ainsi, d'une manière générale, un néo-réalisme attentif à dégager pour les âmes, de l'expérience traversée, des valeurs qui ne soient pas trop caduques. « Ce n'est que si les choses de l'esprit sont maintenues à toute force jusqu'au bout, si l'affirmation triomphe de la négation et si l'accord se fait et s'établit entre les affinités des choses et des pensées pour une parfaite pénétration des unes par les autres — c'est alors seulement que la malédiction de l'histoire peut se transformer en une bénédiction historique pour l'esprit. » Avouons que tout n'est pas clair dans les formules qui caractérisent, pour un auteur dont la bonne volonté n'est pas niable, l'évolution subie par l'âme collective d'un peuple.

Le gérant : É. CHAMPION.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 1931.

LE TYPE D'AHASVÉRUS

AUX XVIIIe ET XIXe SIÈCLES

Les lecteurs de cette *Revue* auront certainement gardé le souvenir de l'étude si solidement documentée que Miss A. Killen consacrait ici même en 1925 à l'*Évolution de la légende du Juif errant*. Cette tradition, respectable par son ancienneté, intéressante aussi par le grand nombre d'œuvres poétiques qu'elle a suscitées, méritait à coup sûr qu'on en recherchât les origines lointaines et qu'on s'efforçât d'en découvrir la genèse et les différents aspects. Peut-être cependant y a-t-il une certaine opportunité à revenir sur un sujet trop complexe pour qu'on puisse se flatter de l'épuiser dans un travail d'approche. Aussi bien l'étude de Miss Killen, riche pourtant de vues ingénieuses, a-t-elle laissé dans l'ombre des points intéressants ou n'a-t-elle pu que jeter un coup d'œil rapide sur certaines œuvres du XVIIIe et du XIXe siècle qui n'entraient pas dans le plan par elle envisagé.

*
* *

Il y aurait de l'exagération à se figurer que la légende du Juif errant remonte à une très haute antiquité ; car, comme le fait remarquer G. Paris[1], on n'en découvre aucun vestige ni dans le vaste amas des apocryphes grecs et slaves ni dans les traditions les plus reculées du christianisme oriental. On peut admettre qu'elle se développa durant les premiers siècles du moyen âge et qu'à l'époque des croisades elle avait déjà pris en Orient suffisamment d'extension et de relief pour frapper des imaginations naturellement éprises de récits fabuleux,

1. Cf. Gaston Paris, *Ahasvérus* (article de l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, t. VII, p. 498 et suiv.).

teintées de mysticisme. Ce qui doit l'avoir fait naître, c'est le spectacle qu'offrait aux yeux des chrétiens la race juive dispersée après la mort du Sauveur et subissant la malédiction du Dieu qu'elle avait crucifié. Ahasvérus, errant et fugitif comme le fut autrefois Caïn, le premier fratricide, n'est au fond qu'un symbole ; c'est l'image concrète des Juifs éparpillés à travers le monde parce que l'anathème divin les a privés d'une résidence fixe.

Peut-être le premier germe de la légende ou tout au moins l'idée d'une existence terrestre prolongée à travers des siècles et des générations multiples est-elle contenue dans ce passage de l'évangile de saint Mathieu (XVI, 28) : « En vérité, quelques-uns de ceux qui sont ici ne goûteront pas la mort avant qu'ils aient vu le Fils de l'Homme apparaître dans sa splendeur » (paroles prononcées par le Christ peu de jours avant sa transfiguration).

C'est à partir des croisades, disons-nous, que la légende du Juif errant se transporta d'Orient en Occident; elle est en tout cas connue en Italie dès le XIII[e] siècle[1]. Si l'on a pu distinguer, pour ce qui concerne le fond même de la légende, trois versions distinctes[2] qui, après s'être répandues du XV[e] au XVII[e] siècle à travers les pays occidentaux, ont fini par se fusionner en une tradition unique, il y a lieu d'envisager, au point de vue littéraire (celui qui nous intéresse surtout ici), trois types d'œuvres dont l'esprit et les tendances diffèrent notablement.

Les romans ou poèmes du premier type nous montrent dans Ahasvérus un insurgé multipliant les blasphèmes et les outrages contre le Dieu qui l'a puni et gardant jusqu'à la fin l'attitude d'un rebelle audacieux, farouche et impie. Tel le héros de *Queen Mab* de Shelley, tel aussi celui des *Blasphèmes* de Jean Richepin.

Les œuvres du deuxième type nous présentent un Ahasvérus qui, après ses crises d'orgueil et de révolte égoïste, se laisse toucher par le repentir et demande pardon à Dieu de ses

1. Georg Herlitz und Bruno Kirschner, *Jüdisches Lexikon*, 1927, vol. I, p. 159.

2. Ce sont les versions de Cartaphile, de Buttadeo et de Malc ou Malchus. Pour les détails, cf. Miss Killen, *art. cité*, p. 10.

crimes. C'est le cas pour la sympathique et touchante figure du Juif errant que nous offre Édouard Grenier.

Enfin, dans les productions poétiques du troisième type, les auteurs s'attachent à nous faire sentir tout ce que cette étrange figure d'Ahasvérus contient de mystérieux, de sombre, de terrible et, en quelque sorte, de surhumain. Telle est par exemple la tendance du *Visionnaire* de Schiller.

A vrai dire pourtant, il serait difficile, dans une étude consacrée surtout aux influences subies ou exercées par les divers auteurs d'œuvres ahasvériennes, d'adopter un ordre de présentation basé uniquement sur les tendances morales (ou amorales) des écrivains. Tel poète à convictions chrétiennes a subi au point de vue *facture* ou *décor* l'action d'un écrivain incrédule ou rationaliste. C'est le cas, par exemple, pour le Belge André Van Hasselt qui, dans ses *Quatre incarnations du Christ*, s'est inspiré plus d'une fois, nous le verrons, de l'*Ahasvérus* d'Edgar Quinet.

Il nous semble donc préférable de suivre l'ordre chronologique, d'autant que les auteurs rapprochés par leurs époques respectives tendent souvent aussi à se rapprocher par la manière d'envisager et de traiter le sujet.

Pendant assez longtemps d'abord, Ahasvérus est considéré comme n'appartenant à aucune race déterminée[1]; c'est au début du XVII^e siècle seulement qu'un auteur anonyme d'Outre-Rhin s'avise d'assigner pour la première fois nettement la race juive au « marcheur éternel ».

Au reste, ce n'est pas au XVII^e siècle que notre légende paraît avoir tracé de profonds sillons dans le champ des diverses littératures européennes. Le XVIII^e qui, avec les premières années du XIX^e, représente l'époque *préromantique*, est à cet égard plus productif. Ainsi Schubart, dont l'activité littéraire s'exerce spécialement de 1760 à 1790, nous trace dans son *Juif errant* (regardé comme sa meilleure œuvre) le portrait d'un démon à l'aspect sinistre et terrifiant qui, poursuivant Ahasvérus avec une infatigable ardeur, le chasse d'un pays à l'autre sans lui accorder ni trêve ni répit. Le marcheur

1. Cf. Neubauer, *Die Sage vom ewigen Juden*, 1894, p. 12 (cité par Miss Killen, *art. cité*, p. 21).

éternel a beau se précipiter dans les eaux les plus tumultueuses et les plus profondes, affronter tous les égorgeurs de l'humanité, rien n'y fait. Après des années et des siècles, Dieu lui envoie enfin un ange pour lui dire : « Repose maintenant; endors-toi du sommeil éternel. »

Rien ne ressemble moins à la figure mise en relief par Schubart que l'*Ahasvérus* de Goethe (1773). Celui-ci est, peut-on dire, un type moliéresque mâtiné de voltairianisme. Malgré sa placidité tout optimiste, il sait décocher à l'occasion des traits malicieux[1]; avisé pour toutes les choses d'ordre pratique et temporel, il a l'esprit fermé à la doctrine du Christ qu'il regarde comme un rêveur, un homme épris de vaines chimères.

Au reste, le jeune écrivain ne semble pas avoir attaché une grande importance à ce poème qu'il a laissé inachevé. L'auteur songeait, dès ce moment, à son immortel *Faust* qui allait bientôt absorber toutes ses pensées. La matière du *Juif errant* était à ses yeux trop amorphe pour qu'il pût espérer la pétrir à sa guise.

Si Schubart nous montre dans son *Ahasvérus* une victime persécutée par les puissances infernales, si Goethe, d'autre part, nous fait voir dans le même personnage un railleur plein de malicieux humour, Schiller, lui, dans son *Visionnaire* (1794), nous présente une sorte de héros étrange, mystérieux, presque surnaturel, qui fascine tout en effrayant.

D'où il vient, où il va, nul ne le sait. Le fait est qu'il possède, dans le domaine des sciences occultes, des connaissances approfondies que d'après quelques-uns il a puisées chez les prêtres d'Égypte[2]. Son âge, on ne peut le deviner. Il paraît avoir quarante ans, mais les vieillards les plus décrépits se souviennent que leurs grands-parents déjà parlaient de lui et lui attribuaient le même âge.

Il a de plus le don d'ubiquité; car, d'après des témoignages probants, il a été vu simultanément en plusieurs endroits. Ajoutez à cela qu'il est invulnérable; aucune épée n'a trouvé le défaut de sa cuirasse; ni le poison, ni la flamme n'a de

1. Cf. A. Dupouy, *France et Allemagne : Littérature comparée*. Paris, 1913, p. 127.
2. *Schiller's sämmtliche Werke*, édition Cotta, 1847, t. X, p. 162.

prise sur lui; le temps même qui mine tout n'enlève rien à sa vigueur ni à son énergie.

Chose étrange! Cet être merveilleux qui semble soustrait à toutes les lois de la nature disparaît cependant toutes les nuits à une heure invariablement fixe : minuit. Quel que soit l'attrait de la société où il se trouve, quel que soit le charme de la conversation à laquelle il participe, dès qu'il entend sonner cette heure fatidique, vous voyez son visage se contracter violemment, son front se rider, ses yeux étinceler d'un éclat tel que personne n'ose le regarder ni lui adresser la moindre question. Rien ne l'arrête désormais; il faut, coûte que coûte, qu'il obéisse à l'appel de l'être mystérieux et invisible qui lui commande d'aller le trouver.

Une heure plus tard, il reparaît au milieu du groupe qu'il a quitté. N'était son masque pâle et son air abattu, on croirait que rien ne s'est passé. Car il reprend avec une parfaite aisance la conversation au point où il l'a laissée.

Cette bizarre évasion qui s'accomplit toujours à la même minute fait supposer à quelques-uns des témoins de l'étrange phénomène que le mystérieux héros pourrait bien n'être qu'un mort à qui Dieu aurait permis, par une faveur spéciale, de passer sur terre vingt-trois heures de la journée, mais à condition de retourner dans l'au-delà (au Purgatoire sans doute) à la vingt-quatrième heure. D'autres croient voir en lui saint Jean l'Évangéliste qui entendit un jour le divin Maître dire à saint Pierre ces paroles le concernant lui-même : « Si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? » C'est alors que le bruit courut parmi les apôtres que le disciple bien-aimé ne mourrait pas (ou que sa vie se prolongerait jusqu'au second avènement du Christ (Évangile de saint Jean, XXI, 22 et 23).

On le voit. L'Ahasvérus de Schiller n'est pas un rêveur misanthropique et morose qui fuit systématiquement le contact de la foule et n'ouvre la bouche que pour se lamenter sur sa triste destinée; c'est un homme du monde, grave et mystérieux, certes, mais qui fréquente les salons aristocratiques et sait captiver son auditoire.

De plus, pour l'extérieur même, il diffère du type classique du Juif errant : ce n'est pas un vieillard à longue barbe

blanche et flottante, aux traits hiératiques, à la démarche lente et fatiguée; c'est un homme en pleine force et dont rien n'a pu affaiblir la puissante vitalité.

Si les œuvres ahasvériennes des deux maîtres allemands ne jaillissent pas, semble-t-il, de la même source d'inspiration, on trouvera, en tout cas, une analogie bien visible entre *le Visionnaire* de Schiller et *le Moine* (*The Monk*) de Mathew Gregory Lewis[1] (1795).

Tout d'abord l'auteur anglais insiste, lui aussi, sur l'éclat des yeux de son héros[2]. De plus, l'apparition de l'étrange personnage suscite, comme chez Schiller, une impression de mystère et de vague effroi; chez l'écrivain anglais on le voit toujours paraître la tête entourée d'un bandeau de velours noir; ce bandeau est destiné à dissimuler aux regards la croix brûlante (stigmate douloureux d'un long et terrible châtiment) qu'il porte au front[3]. (Pour plus de détails, cf. F. Baldensperger, *le Moine de Lewis dans la littérature française* (*Journ. of Comp. Litter.*, 1903, *passim*).)

II

Avec la *Queen Mab* de Shelley (œuvre qui paraît quelque quinze ans plus tard, en 1813) nous entrons dans la période romantique de notre légende, période qui comprend plus d'un demi-siècle et dont les derniers échos expirent avec les *Quatre incarnations du Christ* d'André Van Hasselt (1867).

S'il est absurde de prétendre découvrir dans les productions ahasvériennes de cette époque tous les traits distinctifs de la poésie romantique, on peut cependant en démêler deux : l'esprit d'indépendance qui devient, plus d'une fois, l'esprit révolutionnaire; d'autre part, un sentimentalisme tour à tour passionné ou empreint de mièvrerie.

1. Mieux partagé que beaucoup de ses contemporains et confrères anglais, Lewis connaissait l'allemand; il était donc mieux à même de comprendre et d'imiter les œuvres d'outre-Rhin. Ne le voit-on pas, d'ailleurs, traduire de vive voix de longs passages de *Faust* à Byron? (cf. J.-M. Carré, *Gœthe en Angleterre*. Paris, 1920, p. 73).

2. « Few could sustain the glance of his eye, at once fiery and penetrating » (*The Monk*, 1832, p. 11).

3. Au cours du récit, ce moine, tout comme Faust, conclut un pacte avec le diable.

Il est aisé de reconnaître dans l'*Ahasvèrus* de Shelley les visées audacieuses et les rêves d'universel bouleversement, social et religieux, qui enfiévraient la cervelle du jeune et fougueux poète. Aux yeux du héros de cette œuvre, Dieu, sans doute, est tout-puissant, mais il est aussi vindicatif que fort. Quand il fait entendre sa voix, toute la terre en frémit; c'est un Dieu jaloux, autoritaire, despotique, qui sème autour de lui l'épouvante. Quant au Christ, il est, lui aussi, sans compassion pour des misères et des infortunes qu'il ne peut comprendre.

Ahasvérus, en retraçant le tableau de la Passion du Sauveur, est amené à nous faire le récit de sa propre cruauté vis-à-vis de Jésus. Une fois de plus, tous les torts, en cette occurrence, sont du côté du Messie. Écoutons le Juif errant exhaler sa rancune[1] :

> J'étais debout à ses côtés; sous l'accablant fardeau de la croix, ses organes dépourvus d'humaine sensibilité n'éprouvaient aucune souffrance, et pourtant il gémissait. Indigné, j'énumérais, à part moi, tous les massacres, toutes les calamités que son nom avait provoqués dans mon pays, et je m'écriai : « Va-t'en, va-t'en! » Un sourire de divine malice éclaira la figure pâle du Messie. — « Je m'en vais, s'écria-t-il; mais toi, tu marcheras éternellement à travers le monde agité. »

L'esprit de révolte, incoercible et farouche, s'exacerbe dans l'âme du Juif errant — ou plutôt de Shelley — au point de lui faire pousser cette exclamation impie, blasphématoire jusqu'à l'outrance :

> Mon âme, fatiguée d'avoir vu et senti les malheurs occasionnés par l'ignoble tyrannie, a depuis longtemps appris à préférer l'indépendance de l'enfer à la servitude du ciel[2].

Voilà un langage qui, sans doute, n'aurait pas déplu à Sten-

1. Shelley, *Queen Mab* (The complete poetical works of Shelley. Oxford, édition 1907, p. 781).

2. Le texte dit (*Queen Mab*, p. 781) :

« . . . . My soul
From sight and sense of the polluting woe
Of tyranny, had long learned to prefer
Hell's freedom to the servitude of Heaven. »

dhal, lui qui ne croyait pas en Dieu et qui, pourtant, le détestait comme un tyran[1].

A ce type de rebelle, fougueux et farouche, s'oppose en quelque sorte le trop sentimental héros d'Adalbert de Chamisso (*Nouvel Ahasvérus*, 1825). Tendrement épris d'une infidèle, il pense qu'il est condamné à une douleur sans fin et qu'il ne pourra mourir qu'au jour du Jugement dernier, lorsque le divin Maître fera sortir tous les morts de leurs tombes. Il marche, il marchera toujours; pour lui, les générations passent comme des minutes. A la fin de chaque siècle, une force irrésistible le pousse vers Jérusalem. Mais quand on le voit paraître dans l'antique cité, personne ne le reconnaît; personne ne se souvient de lui; celle qu'il aime éperdument le traite avec la même indifférence.

Il est aisé de voir tout ce que le rapprochement d'Ahasvérus et de l'amoureux éconduit présente, dans ce morceau, de factice et de forcé.

Les deux traits distinctifs — tendance révolutionnaire et sentimentalisme — qui se trouvent, dissociés, dans les œuvres respectives de Shelley et de Chamisso vont se rejoindre dans la vaste composition épique d'Edgar Quinet : *Ahasvérus*.

Aucune légende, assurément, n'était mieux faite pour séduire une jeune et ardente imagination qu'avait échauffée déjà, en 1827, un voyage en Allemagne plein de visions enchanteresses[2] et qui, depuis lors, faisait ses délices de la lecture — disons : l'étude — des œuvres de l'âpre et combatif écrivain mystique qui a nom Gœrres, comme aussi de l'idéaliste Herder. Joignons à cela l'enthousiaste admiration que lui inspirait Goethe. L'auteur de *Faust* le charma tellement qu'il n'hésita pas à lui adresser en même temps que sa traduction de Herder (*Philosophie de l'histoire de l'humanité*) une lettre non exempte de quelque flagornerie où, tout en se qualifiant lui-même de « jeune homme sans nom », il exprimait à l'Olympien tout son respect, toute sa vénération (25 mars 1827)[3].

1. Maurice Souriau, *Histoire du romantisme en France*. Paris, 1927, t. II, p. 183.

2. Cf. Allan Henning, *l'Allemagne de Mme de Staël et la polémique romantique*. Paris, 1929, p. 351.

3. F. Baldensperger, *Quelques lettres inédites de romantiques français à Goethe* (*Revue d'histoire littéraire*, 1908, p. 335).

Encore que Quinet n'ait rien d'un mystique ni d'un idéaliste au sens chrétien du mot, encore que son « germanisme » qui était d'abord une adhésion tout intellectuelle à la pensée allemande se soit déjà passablement refroidi au moment de la rédaction de son *Ahasvérus*[1], il est certain que son épopée trahit la triple influence des écrivains allemands qui, pendant ces dernières années, avaient surtout occupé son esprit : Gœrres, Herder et Goethe. On peut même dire que c'est l'enthousiasme pour les écrits du grand mystique qui contribua dans une large mesure à l'orienter vers le choix d'un sujet peu en harmonie avec ses tendances initiales.

Aux yeux d'Edgar Quinet, Ahasvérus est l'éternel pèlerin qui ne sait plus ni ne veut plus s'arrêter dans sa course errante et qui, après des migrations sans cesse renouvelées à travers le monde, n'a plus qu'un désir et qu'une aspiration : monter un à un tous les degrés de l'Être de monde en monde et ainsi s'élever jusqu'à l'infini[2]. Or c'est bien là une idée de Herder. Car lui aussi rêve pour l'humanité un état d'idéale perfection où l'élément naturel se trouverait harmonieusement fusionné avec l'élément moral et l'élément divin.

Quant à Goethe, détail curieux! ce n'est pas à son fragment épique intitulé *Ahasvérus* qu'a songé Quinet en écrivant son poème. Les deux œuvres ne se ressemblent point. La vague et décevante religiosité teintée de panthéisme qui caractérise celle de l'auteur français en fait, ce nous semble, une production d'esprit et de tendance germanique, tandis que l'*Ahasvérus* de Goethe, par sa bonhomie spirituellement gouailleuse et par ses traits finement satiriques est une œuvre de goût bien français (j'entends français au sens voltairien du XVIII^{e} siècle). C'est l'Allemand qui, en l'occurrence, se révèle Français ; c'est le Français qui se révèle Allemand.

1. H. Tronchon, *Herder et Lamartine* (*Revue de littérature comparée*, 1921, p. 530). — Rappelons ici qu'en 1832 Quinet commence, dans la *Revue des Deux Mondes*, une série d'articles dans lesquels, tout en reconnaissant que l'Allemagne fournira, pendant un certain temps encore, des inspirations à la philosophie et à la littérature françaises, il signale les dangers qu'il y aurait à persister dans les erreurs répandues en France par le livre, si justement célèbre, mais si plein aussi de visions chimériques, de M^{me} de Staël (cf. Allan Henning, *ouvr. cit.*, p. 356).

2. Cf. Jules Feller, *André Van Hasselt* (*Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, février 1925, p. 210).

Si Quinet n'a rien emprunté à l'*Ahasvérus* de son confrère d'outre-Rhin, il s'est, en revanche, inspiré à plusieurs reprises de *Faust*. Ainsi la sinistre Mob, la vieille femme d'aspect squelettique qui personnifie la Mort, tient des propos qui font instinctivement songer aux paroles sarcastiques et blasphématoires de Méphisto. Elle dit à la jeune Rachel, sa compagne (*Ahasvérus*, p. 199) :

Prie-le (Dieu) seulement avec les lèvres si tu peux. Qu'a-t-il à faire de ton âme?

Et plus loin :

Crois-tu vraiment que quelqu'un là-haut s'inquiète aujourd'hui de ce que pense ton cœur? (*Ibid.*, p. 201.)

Cette même femme qui surgit au jour du Jugement dernier pour faire comparaître les humains devant le trône de Jéhovah, rappelle par son ricanement impitoyable et féroce les non moins féroces éclats de rire de Méphisto. De même Rachel, la femme tendre et dévouée qu'Ahasvérus s'est mis à aimer, a des candeurs et des élans de passion tout semblables à ceux de Marguerite[1].

C'est cet amour mutuel, plus spontané, plus généreux chez Rachel, plus mêlé d'égoïstes retours sur soi-même chez Ahasvérus, qui constitue l'élément sentimental du poème de Quinet.

D'autre part si chez le Juif français les aspirations à l'indépendance et les instincts de rébellion sont moins accentués, moins fougueux que chez le Juif anglais, on découvre pourtant, chez l'un comme chez l'autre, des rêves d'un orgueil insensé. L'Ahasvérus de Shelley se figure que s'il pouvait remplacer Dieu, la tyrannie disparaîtrait de la terre et le monde verrait commencer une ère d'universelle justice! Le héros de Quinet pense qu'il est le Désiré des nations, le Messie annoncé depuis l'origine des temps. Il est vrai que cette étrange et criminelle illusion est encouragée et nourrie par le propre père d'Ahasvérus, Nathan.

1. Aug. Dupouy, *France et Allemagne*, p. 128.

Lorsque Élie, un des plus jeunes fils de la famille, demande au vieillard :

Pour être le Messie, faut-il être l'aîné?

Celui-ci répond :

Non, l'âge n'est pas compté; toujours on m'a prédit qu'il sortirait de ma maison un enfant éternel.

L'œuvre de Quinet, malgré ses défauts de structure, malgré la fâcheuse prolixité de plusieurs scènes, exerça, peut-on dire, une influence considérable et provoqua même des enthousiasmes justifiés d'ailleurs par l'originale grandeur de la conception.

Au nombre de ces admirateurs nous trouvons Eugène Sue qui, dans son *Juif errant*, qualifie l'œuvre de son prédécesseur de « magnifique épopée » (cf. le *Juif errant*, 1846, p. 294, note). Le roman de l'écrivain socialiste s'inspire, du reste, de tendances assez analogues[1].

Son Ahasvérus aussi est un insurgé, en conflit avec la société; ou plutôt il est en conflit avec ceux qui voudraient faire peser sur cette société le joug d'un odieux despotisme : les Jésuites! Aux yeux de Sue, les membres de la célèbre Compagnie ne poursuivent qu'un objectif : s'assurer une action prépondérante sur les gouvernements de tous les États d'Europe et même hors de l'Europe; et pour acquérir cette influence tâcher de mettre la main sur toutes les grosses fortunes qui, d'une manière ou de l'autre, fût-ce l'injustice et le crime, leur sont accessibles.

Ce qui fait le fond du roman, c'est bien, en effet, la lutte engagée pour la possession d'une fortune vraiment prodigieuse (cent-cinquante millions) entre les membres dispersés d'une famille (la famille Rennepont) et la Compagnie de Jésus. Le testateur, mort depuis 150 ans, victime de la scélératesse

1. Il emprunte aussi des traits à Lewis. De même que dans *le Moine* de l'écrivain anglais les malheurs et les deuils s'accompagnent toujours de perturbations atmosphériques, de même chez Eugène Sue les apparitions d'êtres mystérieux coïncident avec des tempêtes ou des ouragans (cf. Miss A. Killen, *ouvr. cit.*, p. 204 et suiv.).

des Jésuites, avait formellement stipulé que les héritiers, pour avoir droit à cette immense fortune, devraient faire une guerre à outrance à toute la Congrégation. Mais les Jésuites veillent. L'essentiel pour eux est d'empêcher la réunion de tous les membres dispersés de la famille ; car, pour l'ouverture du testament, il faudrait leur présence simultanée à Paris. Un des agents les plus actifs dont ils disposent est Morock, autrefois chasseur d'ours et de rennes.

La fatalité se déclare pour les Jésuites. Car, au moment même où l'on peut escompter la réalisation des espérances des divers héritiers, le choléra vient faire au sein de la famille Rennepont de funestes ravages. Les membres de la Compagnie triomphent. Mais le vieux Juif a gardé l'œil ouvert. Au lieu de beaux billets de banque on ne découvre au fond du portefeuille qu'un tas de cendres! Chose incroyable! Comme si la Providence voulait récompenser Ahasvérus pour avoir ainsi dupé les disciples de Jésus, voici que le Juif errant éprouve les premiers symptômes de la décrépitude et de l'affaiblissement sénile. Il pressent que l'heure de sa mort — heure tant de fois vainement appelée — n'est désormais plus fort lointaine; dans un discours emphatique, il remercie Dieu de cette faveur inespérée.

Pour atténuer dans une certaine mesure ce que le trop visible sectarisme de l'auteur communique à son œuvre de dissolvant et de pernicieux au point de vue moral[1], Eugène Sue parsème son récit de tirades souvent longues où la religion et la morale chrétiennes sont remplacées par une sorte de vague panthéisme social et humanitaire. En outre, il imagine de donner à son introduction une teinte à la fois pathétique et symbolique en gratifiant son héros d'une sœur douée, comme Ahasvérus, du triste privilège de la pérennité. Cette sœur, il la rencontre une fois au bout d'un siècle. Qu'on juge de cette introduction ou de ce prologue par cet extrait sur lequel l'auteur a cherché à répandre une sorte de mélancolique poésie :

Alors, au milieu de la vapeur transparente et azurée qui s'étendait sur les deux terres, deux figures humaines apparurent.

1. Cf. E. Gilbert, *le Roman en France pendant le XIX^e^ siècle*. Paris, 1909, p. 230.

Sur le cap sibérien... un homme à genoux étendait les bras vers l'Amérique avec une expression de désespoir incommensurable.

Sur le promontoire américain, une femme jeune et belle répondait au geste désolé de cet homme en lui montrant le ciel...

Pendant quelques secondes, ces deux grandes figures se dessinèrent ainsi, pâles et vaporeuses, aux dernières lueurs de l'aurore boréale.

Mais le brouillard s'épaississant peu à peu, tout disparut dans les ténèbres (*le Juif errant*, 1846, p. 13).

Le romancier accentue d'ailleurs la note sentimentale de son œuvre par l'épisode — dont la morbidezza langoureuse voudrait sans doute évoquer le pathétique duo d'amour d'Hernani et de Doña Sol — et qui narre les entrevues du prince Djalma et de M^lle^ Adrienne Cardoville. Ces deux jeunes gens qui figurent au nombre des sept héritiers de la fabuleuse fortune se trouvent, à un moment donné, être les seuls survivants de la famille décimée par le choléra. Ne songeant qu'à leur tendresse mutuelle, ils se promettent une existence toute de félicité. Par malheur, Adrienne a, dans Paris même, un sosie que Djalma surprend un jour en conversation trop familière et trop intime avec un jeune étranger. Complètement dupe de la ressemblance, il la tue dans un accès de jalousie furieuse. Peu de minutes plus tard, il croit rêver en voyant reparaître M^lle^ Cardoville. Le mystère s'explique. Mais Adrienne ne peut ni ne veut se lier pour la vie à un meurtrier; seulement par une étrange inconséquence et sous l'action, sans doute, d'une sorte de délire érotique, elle déclare qu'elle est prête à se donner au prince si celui-ci consent à mourir avec elle. Le jeune homme accepte avec joie, et les deux amoureux, après avoir vidé ensemble une fiole de poison, ne tardent pas à rendre le dernier soupir.

Si le roman d'Eugène Sue, malgré quelques scènes d'un pathétique qui n'a rien de factice, nous fait vivre dans une atmosphère viciée par un sectarisme haineux, on ne peut, certes, faire le même grief à *la Mort du Juif errant*, d'Édouard Grenier, qui paraît quelque douze ans plus tard (1857). Le poème, dans son ensemble, reflète une sorte de calme et d'apaisante sérénité qui fait du bien à l'âme. Et pourtant l'Ahasvérus de Grenier, tout comme le héros de Quinet, a

caressé pendant quelque temps des rêves insensés. Lorsque, par une nuit de tempête, il est hospitalièrement accueilli dans une demeure seigneuriale et qu'il raconte au châtelain sa douloureuse odyssée, il rappelle l'étrange illusion qu'il s'était faite sur sa propre personne. Être doté d'une existence éternelle, alors même que celle-ci ne devait être que terrestre, n'était-ce pas un privilège glorieux, unique dans son espèce?

Vivre éternellement, comme Dieu dans le ciel,
N'est-ce pas le désir, le vœu de tout mortel?
Être maître du temps, c'est l'être aussi du monde.
Je jouirai de tout dans une paix profonde;
J'aurai la gloire, l'or, l'empire, et je verrai
Tous les peuples fléchir sous mon sceptre adoré.

(*La Mort du Juif errant*, chant III[1].)

Ensuite, puisque, d'après lui et ses coréligionnaires, le divin Crucifié n'était qu'un faux Messie, n'avait-il pas des raisons de croire que lui, Ahasvérus, était peut-être le vrai?

Qui sait même? Il se peut que je sois le Messie.

Malgré ses visées démesurément ambitieuses, Ahasvérus garde un cœur sensible. Il aime tendrement sa femme, et c'est ici la note sentimentale du poème. Lui qui, par l'effet de sa triste prérogative, conserve toujours le même âge et la même vigueur, souffre de voir sa compagne s'étioler, s'affaiblir et dépérir de jour en jour. Après des années de souffrance et de maladie, elle meurt dans ses bras. Constatation navrante! Les fils d'Ahasvérus, jaloux de voir leur père éternellement jeune alors qu'eux-mêmes subissent les flétrissures de l'âge, quittent successivement la maison. Il ne reste plus au Juif maudit que son dernier-né, le doux Emmanuel « né le jour où le Christ donna pour nous sa vie ». Cet enfant chéri meurt prématurément. Pour comble de malheur, Ahasvérus se voit condamné à l'exil par les Pharisiens envieux. Dès lors il cherche dans les enivrements de la volupté des consolations qu'il ne trouve pas. Désespéré, il s'écrie :

Vainement dans l'ardeur de la fièvre

1. On sait que le poème comprend cinq parties : *la Solitude*, *l'Orage*, *l'Expiation*, *le Repentir*, *le Pardon*.

Je voyais la beauté se suspendre à ma lèvre;
Je savais que ces traits adorés et charmants
Ne seraient bientôt plus que d'affreux ossements.

Si la divinité du Christ s'est imposée à l'esprit d'Ahasvérus comme une certitude indiscutable, sa foi demeure stérile parce qu'elle n'est pas fécondée par l'amour. Le Juif errant croit au Christ, mais il le hait; il voit en lui l'ennemi de sa race. C'est à Rome, au Colisée, que va se dénouer ce drame intime de conscience. Ahasvérus qui se promène un soir en ce lieu consacré par tant de souvenirs entend des prières et des chants d'une harmonie toute céleste. Cette fois, son âme, si longtemps cuirassée contre toute émotion pieuse, s'attendrit et des larmes de regret jaillissent de ses yeux. Il sort de là, plein d'espoir et de repentir; il est comme transfiguré.

Le douloureux récit du Juif errant est achevé[1]. Soudain, pendant que le châtelain et son hôte continuent à s'entretenir, le Christ lui-même, ô prodige! paraît au milieu d'eux. Il annonce au Juif que son pieux repentir a racheté sa faute et que la malédiction divine cesse désormais de planer sur lui. Et le divin Crucifié vient à peine de disparaître, rapide et bienveillant fantôme, qu'Ahasvérus, depuis si longtemps avide de repos, a le bonheur d'exhaler son dernier soupir.

Le souffle chrétien qui anime l'œuvre de Grenier vibre aussi à travers les dernières pages de l'*Ahasvérus à Rome* (*Ahasver in Rom*) de l'Autrichien Robert Hamerling[2] (1866). Le christianisme, d'abord — inconsciemment sans doute — bafoué dans ses dogmes et sa morale par Néron et par Agrippine qui se livrent tous deux aux excès de la plus sanguinaire cruauté[3],

1. Peut-être convient-il de rappeler ici que George Sand, à qui Édouard Grenier avait fait hommage de son poème, s'exprime à cet égard fort élogieusement puisqu'elle répond à l'auteur : « Votre poème réunit deux qualités qui vont rarement ensemble : la grandeur et la fraîcheur. Je n'aurais pas compris ainsi cette légende, mais je reconnais à l'artiste le droit absolu de traiter son sujet en toute liberté » (cf. E. Grenier, *Souvenirs littéraires*. Paris, 1894, p. 107).

2. On sait que l'ouvrage est divisé en six chants : 1. *La Taverne de Locuste;* 2. *Les Bacchanales;* 3. *Agrippine;* 4. *L'Incendie;* 5. *La Maison d'or*; 6. *Ahasvérus*.

3. L'auteur, dans la dissertation assez longue dont il fait suivre son poème, nous dit que son principal guide ou sa principale source historique a été *l'Histoire des Césars* de Suétone.

est, au dernier chant, glorifié comme étant, par excellence, la religion de l'amour. De même que dans le poème de Grenier, le Christ paraît en personne pour proclamer et prouver la grandeur et l'origine divine du culte institué par Lui.

De plus, ce qui, pendant un certain temps, avait paru, aux yeux de Néron, l'effet d'une mystérieuse et inéluctable fatalité, c'est-à-dire d'une puissance supérieure à la nature et à l'esprit, est reconnu, au dénouement, être le résultat de la volonté d'un Dieu éternel et souverainement juste. Quant au personnage d'Ahasvérus, qui devrait être l'acteur dominant du drame (je prends le mot *drame* ici dans son sens général d'*action*), son intervention dans l'ensemble de l'œuvre est assez vague et sa figure a quelque chose d'erratique et de flottant.

Elle est complètement éclipsée par les physionomies sinistres de Néron et d'Agrippine qui, elles, apparaissent en pleine lumière.

III

Si le héros de R. Hamerling n'est que vaguement estompé (circonstance qui diminue évidemment la valeur esthétique du poème), *les Quatre incarnations du Christ*, d'André Van Hasselt, qui paraissent l'année suivante (1867), nous présentent un Ahasvérus aux contours plus nets et plus précis. Il serait du reste téméraire d'affirmer que l'œuvre du poète belge doive quelque chose à la composition épique d'Hamerling, encore que l'auteur des *Quatre incarnations*, polyglotte érudit, se tînt fort au courant des principales productions des diverses littératures européennes[1]. Il est même douteux, quoique Van Hasselt ait certainement lu Grenier, qu'on trouve chez l'auteur belge des réminiscences directes de son confrère français ; sauf que l'inspiration est aussi chrétienne d'une part que de l'autre, les deux poèmes n'offrent guère d'analogie visible. Mais il y a une autre source. Il ne faut pas perdre de vue, tout d'abord, que les *Quatre incarnations* qui étaient virtuellement terminées en 1865, et qui furent accueillies par des éloges enthousiastes non seulement en Belgique mais en

1. Cf. notre article *Van Hasselt et ses modèles français* (*Revue d'Histoire littéraire*, octobre-décembre 1928).

France et en Allemagne[1], n'avaient pas coûté à leur auteur moins de vingt-cinq années de travail.

Et même l'idée première de l'œuvre remonte à trente-quatre ans de là (1833). En cherchant bien on en découvre les traces dans les dernières strophes d'une pièce intitulée l'*Avenir* (I, 186) et qui date de novembre 1833. Elle contient comme en germe les grands thèmes développés dans le premier chant des *Quatre incarnations* :

> Courage, mes amis ! Votre nuit éclaircie
> Verra se rallumer l'étoile du Messie,
> Et les peuples se mettre en marche à sa clarté,
> Cherchant leur Bethléem, comme autrefois les Mages,
> Pour porter leur encens, leurs cœurs et leurs hommages
> Aux pieds du Christ qui doit sauver l'humanité.

Il y a là une coïncidence de date tout à fait significative. Nous savons, en effet, qu'en 1833 parut l'*Ahasvérus* d'Edgar Quinet dont la lecture produisit chez le poète belge encore jeune à cette époque (il avait vingt-sept ans) une admiration mêlée de désenchantement. Nous expliquerons tout à l'heure pourquoi. — Chose certaine : l'impression qu'il en reçut fut aussi vive que durable, et elle se traduisit dans l'élaboration de son œuvre de diverses manières.

Tout d'abord les cadres des deux épopées, quoique celui du poème français soit plus large, se ressemblent fort. De même que Quinet divise son œuvre en quatre journées : la Création, la Passion, la Mort et le Jugement dernier, de même Van Hasselt introduit dans son poème quatre grandes parties : 1. Naissance et vie terrestre du Sauveur. 2. Chute de l'Empire romain, c'est-à-dire extinction du foyer du paganisme en Europe et diffusion de la religion chrétienne sur notre continent. 3. Les Croisades, première manifestation d'une idée commune à tous les peuples de cette partie du monde. 4. Le quatrième chant nous introduit dans l'avenir et nous fait entrevoir une ère de paix et de prospérité sociale telle qu'elle fut rêvée de tout temps par les poètes et les philosophes.

1. Émile Deschamps y voit une œuvre de haute philosophie religieuse, de prosodie savante et ciselée qui suffirait pour une renommée brillante et durable de poète (cité par J. Feller, *André Van Hasselt : Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, février 1925, p. 234).

Mais quel est le rôle d'Ahasvérus au milieu de ces scènes diverses?... Le Juif errant, dans l'un des poèmes comme dans l'autre, sert de lien à tous ces tableaux; il est le symbole de l'homme qui souffre et qui aspire à une existence plus parfaite.

Il n'est pas malaisé, en outre, de découvrir dans les deux compositions épiques des procédés tout à fait analogues. Nos deux écrivains prêtent la voix et l'intelligence aux phénomènes de la nature; tous deux font un ample usage de la personnification. Le poète belge fait parler les étoiles, mais chez Quinet l'Étoile de Bethléem converse plus longuement que chez Van Hasselt avec les Mages qui la consultent. En outre, chez le poète français, l'Océan lui-même sent vibrer son âme, le Désert éprouve des sensations étranges et conçoit des pensées.

Parfois certaines visions prophétiques se présentent chez les deux auteurs sous des aspects assez semblables. Chez Quinet, les Rois mages, en offrant leurs dons à l'Enfant de Bethléem, prononcent ces paroles :

> En présent, nous vous apportons un beau calice de vermeil. Tous nos rois y ont bu l'un après l'autre, tous nos dieux avant eux. Le plus puissant a mêlé, avec son doigt, comme l'eau et le vin, les plaisirs et la sueur des mondes. Buvez-y à votre tour; buvez pour votre soif dans cette coupe enchantée.
>
> La vierge Marie. — Non, Seigneur, ne prenez pas, je vous en prie, en votre main ce calice; *il y a du fiel et de l'absinthe sur ses bords* (*Ahasvérus*, p. 84).

Van Hasselt, après avoir fait dire aux Rois mages :

> . . . . Nous allons reconnaître
> En son berceau l'Enfant divin qui vient de naître.
> L'Orient par nos mains lui porte ses présents,
> (*Les Quatre incarnations*, p. 15.)

donne la parole aux coteaux d'Engaddi et même à l'éponge du Calvaire pour lui faire exprimer ses noirs pressentiments :

> Les coteaux.
>
> Nos vignes, pour remplir les coupes de sa table,
> Garderont le trésor de leur jus délectable,
> Et nos grappes seront plus douces que le miel.
>
> L'éponge du Calvaire.
>
> *Son breuvage sera fait d'absinthe et de fiel.*

Nous découvrons pourtant ici une différence essentielle entre les deux poèmes et elle est toute à l'avantage, cette fois, de l'épopée de Quinet. L'horreur qu'inspire la vue de la coupe au fond de laquelle Marie aperçoit le fiel et l'absinthe est beaucoup plus vraie et plus touchante dans la bouche de la Vierge Mère qu'exprimée par une éponge, fût-ce celle du Calvaire.

En outre, la scène capitale où nous voyons le Juif refusant impitoyablement au Messie exténué la faveur de s'appuyer quelques instants contre le mur de sa maison est présentée chez l'auteur français avec une ampleur, avec une richesse de détails évocateurs et pittoresques que l'on ne trouve pas chez le poète belge. Van Hasselt ne fait répéter au Christ sa demande qu'une fois; puis, se voyant rebuté, le Messie prononce les paroles de malédiction qui, dans leur noble simplicité, ne manquent pas de relief :

> Homme au cœur sans pitié, que ton seuil soit maudit!
> Mes pieds et mes genoux achèveront la route
> Que mon sang doit marquer en coulant goutte à goutte,
> Pour que tout l'avenir retrouve au Golgotha
> La colline où le Fils de l'Homme s'arrêta.
> Mais toi, tu marcheras, cœur impie et sévère,
> Jusqu'à la fin des temps, sans trouver ton calvaire,
> Et vers ton Golgotha, des siècles tout entiers
> Verront tes pieds user les cailloux des sentiers.

Chez Edgar Quinet, le Christ demande d'abord un peu d'eau :

> — La coupe est brisée, dit Ahasvérus. — Aide-moi, reprend Jésus. — Je ne suis pas ton porte-croix. — Laisse-moi m'asseoir sur ton banc. — Mon banc est rempli. — Et sur ton seuil? — Il est vide et la porte fermée au verrou. — Touche-la de ton doigt et tu entreras pour prendre un escabeau. — Va-t'en! — Si tu voulais, ton banc deviendrait un escabeau d'or. — Va-t'en blasphémer où tu voudras. Marche, marche.

C'est après toutes ces vaines tentatives faites en vue de toucher l'âme endurcie d'Ahasvérus que le Fils de Dieu se décide à le maudire :

> C'est toi qui marcheras jusqu'au jugement dernier pendant plus de mille ans. Va prendre tes sandales et tes habits de voyage.

Si Quinet l'emporte à certains points de vue sur son confrère belge, on trouvera, d'autre part, chez Van Hasselt, une conception pleine d'une impressionnante grandeur et que n'offre aucune autre œuvre ahasvérienne. C'est le passage intitulé *les Deux remords*, où notre poète ménage une rencontre entre Judas Iscariote et le Juif maudit, l'un qui a trahi le Christ, son Maître, l'autre qui lui a refusé un secours facile à une minute de lamentable détresse physique. C'est assurément une idée géniale de nous faire voir l'un en face de l'autre ces deux grands coupables qui ont contribué, chacun à sa manière, au déicide. Le crime d'Ahasvérus, à tout considérer pourtant, est moins grave que celui de Judas, parce que son manque de charité n'implique qu'une part indirecte au crucifiement. Judas, reconnaissant toute l'énormité d'un forfait dont il désespère de jamais obtenir le pardon, se condamne au suicide. Son repentir est stérile; celui d'Ahasvérus est fécond parce que, sans se dissimuler la gravité de son péché, il garde pourtant la confiance en la miséricorde de Dieu. Mieux inspiré que Judas, il ne songe qu'à obéir à l'ordre du Christ.

La fin de la scène, sous ce rapport, est significative.

AHASVÉRUS.

Où donc vas-tu?

JUDAS.

Je vais mourir.

AHASVÉRUS.

Et je vais vivre.

(*Les Quatre incarnations*, p. 38.)

Nous avons dit tout à l'heure que l'enthousiasme inspiré à Van Hasselt par la lecture de l'*Ahasvérus* de Quinet s'était tempéré, à un moment donné, d'un sentiment de douloureuse déception. Tandis que son héros, à lui, accepte avec joie le pardon que lui offre le Messie, tandis qu'il est heureux de voir venir la mort qui lui ouvrira les portes du paradis, l'Ahasvérus de Quinet déclare qu'il voudrait vivre, vivre encore et toujours, monter tous les degrés de l'Être pour en épuiser toute la plénitude[1]. Mais tandis que le Ciel et la Terre sont fiancés et que tout semble finir dans ce magique et glorieux étincellement[2],

1. N'y a-t-il pas encore là une analogie entre Ahasvérus et Faust?
2. Cf. J. Feller, *art. cit.*, p. 241.

voici que le Christ, chose inouïe! se prend à douter de lui-même et se demande s'il n'est pas, lui aussi, une forme destinée à passer. Et l'Éternité, l'Éternité froide et implacable, creuse le tombeau du Père et du Fils et anéantit tous les mondes créés!

Voilà, certes, une conclusion de nature à blesser profondément toute conscience chrétienne. Le Dieu tout-puissant tel que nous le connaissons, n'est plus désormais qu'un être borné comme l'homme lui-même, un être à qui l'Éternité trace des limites et impose des lois, comme l'antique Fatalité faisait sentir sa force mystérieuse et invincible aux divinités mythologiques de l'ancienne Hellade.

IV

Comme les *Quatre incarnations du Christ* peuvent être regardées comme la dernière œuvre inspirée par l'esprit romantique — on sait que Van Hasselt est un des principaux représentants du romantisme belge — nous entrons maintenant dans la période contemporaine. Il est assez difficile de découvrir, dans les œuvres écloses depuis 1870 du courant ahasvérien, des caractères bien déterminés. Et pourtant, à les considérer de près, on démêle dans quelques-unes du moins de ces productions une tendance à philosopher non seulement sur la personne d'Ahasvérus, mais sur le monde israélite en général ou sur les œuvres ahasvériennes que les époques précédentes ont vues naître. Il en ainsi notamment du *Juif errant* d'Otto Schaching, charmant conteur qui n'a peut-être pas toute la réputation qu'il mérite, et de *Mes rencontres avec Ahasvérus*, extraites de l'ouvrage : les *Fumées de l'encens*, de Louis de Launay. Mais nous aurions tort de généraliser; car toutes les compositions ahasvériennes appartenant à notre époque sont loin de présenter les mêmes caractères.

Il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur deux œuvres, tout opposées de tendances et dues à des poètes d'une égale renommée : *la Charité*, de Catulle Mendès, et *les Blasphèmes*, de Jean Richepin. Le premier poème, qui contraste d'ailleurs étrangement — ajoutons : heureusement — avec les préoccupations naturalistes et les subtilités voluptueusement per-

verses de l'auteur, nous offre dans son harmonieux et délicat ensemble une sorte de miniature du poème d'Édouard Grenier : la *Mort du Juif errant*. Jean Richepin, par contre, nous fait voir un Ahasvérus animé du même esprit de rébellion farouche que celui de Shelley. Une véritable fringale de révolte semble être montée au cerveau du poète, et dans ses *Blasphèmes* elle s'épanche, elle déborde avec une extraordinaire violence[1]. Le Juif de Richepin, tout en reconnaissant parfois la bonté, la mansuétude du Christ, est pour lui plein de haine. Il s'écrie dans un élan de rage :

Aujourd'hui, comme au jour lointain de mon supplice,
O Christ, je ne veux pas être un de tes témoins.
Je ne crois pas en toi. J'y crois de moins en moins.

Quant à la malédiction du Messie, il l'accueille avec une insouciance cavalière ; il y répond, gouailleur :

Tu m'as dit : marche ! Eh bien ! j'aime à voyager.

Le Juif de Catulle Mendès, lui, nous apparaît dans un cadre tout analogue à celui de Grenier ; l'auteur nous le présente par une nuit de tempête où le vent glacial lui fouette le visage, « la barbe dans la bise et les pieds dans la neige ». Mais, malgré son état d'affaissement physique, malgré ses souffrances morales, il ne pousse pas un cri de révolte contre le Dieu qui l'a puni. Un vœu ardent qui prend aussitôt la forme d'une prière aux accents douloureux et poignants jaillit de ses lèvres :

Qu'il sera doux le roc où je m'endormirai,
Dût la neige y glacer la sueur de ma face !
Dieu qui me châtias, n'est-il donc rien qui fasse
Que je puisse m'asseoir, ô Dieu bon, et mourir ?

L'occasion s'offre aussitôt pour lui d'accomplir un acte de charité. Un mendiant, hâve et décharné, presque nu, lui tend la main ; il lui donne les cinq sous qui restent dans son escarcelle et lui jette son manteau sur les épaules. A l'instant, Dieu lui accorde, comme à l'Ahasvérus de Grenier, la grâce d'exhaler le soupir suprême.

1. E. Dupuy, *Poètes et critiques*, 1913, p. 17.

Le récit d'Otto Schaching, d'une psychologie assez sommaire, mais pittoresque et vivant, nous transporte dans une région montagneuse du Tyrol[1], au milieu d'êtres frustes et naïfs qu'effraie à ce moment l'apparition, à certaines heures et en certains lieux, mais toujours inattendue, d'un vieillard mystérieux à barbe blanche, aux traits spiritualisés. Lui aussi, tout comme les héros de Schiller et de Lewis (auxquels l'auteur a sans doute songé), possède dans son regard pénétrant, parfois flamboyant, un étrange pouvoir de fascination. Toutes les personnes jeunes et vieilles des environs fuient l'*Alma* ensorcelée; seule Rose, jeune fille aussi courageuse que dévouée, désirant venir efficacement en aide à sa mère malade, ose aller se mettre au service du « Rosenbauer », dont les propriétés se trouvent sur ces hauteurs vertigineuses. Un bandit abuse de la terreur superstitieuse de ces braves gens pour commettre partout des vols et des déprédations. Il attaque aussi le « Juif errant » qui a sur lui toute une quantité de pièces d'or; sans que l'éclat des regards de « l'éternel voyageur » ait, cette fois, la moindre prise sur lui, il le dépouille après l'avoir dangereusement blessé. Il entre ensuite chez Rose pour la dévaliser, elle aussi. Mais la jeune fille lui oppose une énergique résistance. Au moment où elle est sur le point de succomber dans cette lutte inégale, Gervais, le fils du Rosenbauer, surgit comme un *deus ex machina* et terrasse le scélérat qui, bientôt, est saisi par la justice.

Entre temps Toni, le frère de Rose, a découvert le corps du Juif errant; mais, malgré tous les soins qu'on lui prodigue, le vieillard meurt peu après, non sans avoir eu le temps de disposer d'une partie de sa fortune en faveur de Rose qui, ainsi, pourra épouser Gervais, son sauveur, dont elle est aimée.

Ce qui est typique dans ce récit champêtre et ce qui, peut-on dire, le fait ressembler dans une certaine mesure au Don Quichotte de Cervantès, c'est que le héros n'est pas un être de pure fantaisie, mais bien un homme doué d'une existence contingente. C'est un malheureux exalté, de famille noble (le baron de Hochberg), qui a passé ses trop copieux loisirs à s'assimiler et à méditer les diverses œuvres ahasvériennes;

1. Cf. Otto Schaching, *Der ewige Jude, eine Geschichte aus den Bergen*. Regensburg, 1895.

mais, cervelle un peu faible, il n'a pu digérer ce prodigieux amas de lectures sans en subir un fâcheux contre-coup. Si la raison du pauvre homme n'a pas complètement sombré, il est du moins atteint d'une étrange monomanie : Étienne de Hochberg se figure être le Juif errant; sa vie se passe hors de son château, dans de lointaines et parfois périlleuses pérégrinations[1]. Mais peu d'instants avant de mourir il retrouve sa lucidité d'esprit; il en use, nous l'avons vu, pour faire deux heureux.

Si le récit de Schaching, sous son cadre un peu vieillot et simpliste, ne laisse pas d'offrir une note assez originale, l'œuvre de Louis de Launay, d'allure et d'aspect fort différents, ne nous intéresse pas moins. Les rencontres que l'auteur suppose avoir eues avec Ahasvérus ont eu comme théâtre successivement les endroits les plus éloignés l'un de l'autre. La première fois (c'est en Normandie) Ahasvérus cherche à justifier ou tout au moins à expliquer la violence de ses procédés vis-à-vis du Christ en disant[2] :

> Je n'avais pas à connaître cet homme qui venait bouleverser ma religion, critiquer mes prêtres et changer l'image de mon Dieu... Votre Christ l'a emporté pour un moment. Mais patience!

Si Ahasvérus, au lieu de dire : *changer l'image de mon Dieu*, se fût servi de l'expression : *rectifier*, *préciser la notion de Dieu*, il eût été plus près de la vérité.

Plus tard, à Amsterdam, il semble regretter sa conduite non par vrai repentir, mais plutôt par diplomatie :

> J'aurais dû donner au Christ ce qu'il me demandait au lieu d'affecter une inutile incrédulité... Il avait déjà un parti dans ce temps-là... Il faut toujours ménager les puissances qui grandissent (p. 216).

A Prague a lieu une nouvelle rencontre. Cette fois, ce sont les cinq sous restés dans son escarcelle de cuir qui suggèrent au Juif diverses réflexions. Il trouve (et peut-être a-t-il raison!) que tout le drame des passions humaines tient dans les quatre

1. Remarquons que l'auteur s'efforce d'expliquer d'une façon naturelle des particularités tout d'abord surprenantes de ce récit : ainsi l'étrange éclat des regards du héros est dû au fait qu'il est albinos.

2. L. de Launay, *les Fumées de l'encens*, 1925, p. 202.

règles. Souvent les crimes, les meurtres, les actes de brigandage ne sont dus qu'à un chiffre!...

Que pouvons-nous à présent conclure de cette rapide enquête?

Abstraction faite du XVII^{e} siècle que la légende ahasvérienne semble avoir peu intéressé, il y a lieu de considérer dans l'évolution du type du Juif errant trois principales périodes. Le XVIII^{e} siècle nous fait voir tout ce que ce type présente d'étrange, de mystérieux, parfois d'émouvant. Qu'on se rappelle Schubart, Schiller et Lewis.

L'époque romantique nous présente un Ahasvérus chez qui les aspirations révolutionnaires (au gré de Shelley) marchent de front avec un sentimentalisme tour à tour factice (comme chez Chamisso) ou sincère (comme chez Quinet et Grenier). Quinet, qui porte si manifestement l'estampille de Herder et de Goethe, inspire à son tour, concurremment avec Lewis, Eugène Sue, dont le naturalisme d'école abdique, cette fois, devant la poussée romantique, tout en se muant à certaines heures en un sectarisme déplaisant. Édouard Grenier et surtout André Van Hasselt subissent à leur tour l'influence de Quinet, mais en nous faisant vivre dans une atmosphère plus imprégnée de christianisme.

L'*Ahasvérus* de Robert Hamerling reflète, du moins dans son dernier chant, des tendances analogues.

Enfin, la période contemporaine des productions ahasvériennes nous fait voir chez leurs auteurs — et c'est un fait psychologique que l'on constate aussi dans les romans terrifiants ou romans noirs de la dernière période — une tendance à expliquer naturellement des phénomènes étranges ou apparemment surnaturels; une tendance, aussi, à philosopher sur les œuvres précédemment dérivées du même courant. Encore faut-il se garder, en l'occurrence, de trop généraliser; car certains écrivains — tels que Catulle Mendès et Jean Richepin — continuent à s'inspirer de leurs devanciers, l'un prenant comme guide Édouard Grenier, l'autre Shelley.

Henri Glaesener.

QUINAULT ET DRYDEN

UNE SOURCE DE *THE SPANISH FRYAR*

Avez-vous *lu* l' « Astrate » ?

Du vivant même de Dryden, ses ennemis l'ont accusé d'avoir pillé nombre d'auteurs dramatiques français, entre autres Quinault. Le plus acharné comme le mieux informé, Gérard Langbaine[1], signale que « non seulement l'intrigue, mais une grande partie des paroles de *Sir Martin Mar-all* sont empruntées » à l'*Amant indiscret*, quand ce n'est pas au *Dépit amoureux* de Molière; la même comédie de Quinault (acte V, scène IV) aurait fourni à Dryden un jeu de scène et un revirement de l'intrigue dans *An Evening's Love* (V, I); enfin le début de *The Assignation* imiterait celui de la *Comédie sans comédie*. Cette dernière ressemblance est, à vrai dire, trop faible pour que l'on ne donne pas raison à Walter Scott et à M. Saintsbury[2], lorsqu'ils accusent Langbaine de malveillance inintelligente pour l'avoir relevée. Il est donc surprenant qu'à propos du *Spanish Fryar* le dénicheur de plagiats se borne à citer une nouvelle française[3] comme source des parties co-

1. *An account of the English dramatick poets*... Oxford, 1691.

2. *The works of John Dryden*, illustrated with notes... by Sir Walter Scott, Bart. Revised and corrected by George Saintsbury. Edinburgh, 1882-1893, vol. IV, p. 368. — Toutes nos citations de Dryden seront faites d'après cette édition, sauf avis contraire.

3. « Monsieur S. Bremond's novel *The Pilgrim*. » Nous n'avons pu voir cet ouvrage, très rare et qui semble ne pas se trouver à la Bibliothèque nationale. Les *Supercheries littéraires* de Quérard et le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier en donnent cette description : « *Le Pèlerin*, nouvelle par le sieur S. B. R. E. (Bremont), chez Georges l'Indulgent, à Saint-Jacques-de-Galice (Hollande, vers 1670), petit in-12. » La rubrique confirme ce que l'imitation de Dryden permettait de supposer, à savoir que cette nouvelle était une satire anticatholique. Rappelons que *The Spanish Fryar*, publié en 1681, avait été joué dès 1679/80, en pleine ferveur protestante, ravivée par le prétendu « complot papiste ».

miques, sans rien dire des parties tragiques ou héroïques. De nos jours M. Allardyce Nicoll, bien qu'il cite Quinault à plusieurs reprises et note justement une parenté plus étroite de la tragédie anglaise avec celle de cet écrivain romanesque qu'avec l'œuvre du grand Corneille, se contente, à propos du *Spanish Fryar*, de nous renvoyer pour certains traits comiques à l'*École des femmes* et au *Médecin malgré lui*[1].

Dryden, il est vrai, avait pris ses précautions pour dérouter les critiques : de la Tyr du xe siècle avant Jésus-Christ il avait transporté son sujet dans l'Aragon du xve siècle de notre ère. Pour ce faire il a ajouté un peu de couleur locale — surtout dans les scènes comiques — mais il n'a eu à en effacer aucune : l'*Astrate*[2] de Quinault est le type parfait de la tragédie dont l'action peut se placer en n'importe quel temps et n'importe quel lieu, ou, si l'on préfère, restera irréelle partout et toujours; au reste, pièce bien faite et passablement écrite, qui ne semble pas aujourd'hui trop indigne des larmes versées jadis sur elle.

Élise, reine de Tyr, a hérité le trône de son père qui l'avait usurpé sur le roi légitime, Adraste. Son royaume, attaqué par les Syriens, est mal défendu par son cousin Agénor, à qui la volonté de son père l'a fiancée : après deux batailles perdues la capitale est assiégée. Mais Astrate, « cru fils de Sichée », seigneur tyrien, et en réalité fils d'Adraste (seul son père putatif connaît le secret de sa naissance), rétablit la situation et repousse les envahisseurs.

Par sa feinte générosité Agénor tire d'Astrate l'aveu que celui-ci aime la reine (acte I, scène i, les événements qui précèdent nous sont racontés dans l'exposition).

Élise ajourne son mariage avec Agénor, qui devait avoir lieu incessamment (I, iii).

Elise avoue à Sichée qu'elle aime Astrate et veut l'épouser. Il se trouble, puis essaie de l'en dissuader. Elle lui impose silence (I, v).

1. *A history of Restoration drama*, 2nd edition. Cambridge, 1928, p. 89 et 174-175.

2. Joué et publié en 1665. — Nous nous sommes servi de l'édition complète du théâtre de Quinault, publiée en 1715 chez Pierre Ribou. *Astrate* se trouve dans le troisième volume.

Élise tire d'Astrate l'aveu de son amour et lui avoue le sien (II, IV).

Astrate et Agénor se querellent, et le premier défie le second (III, III).

Élise disgracie Agénor et accorde ouvertement sa faveur à Astrate (III, IV).

Sichée reproche à Astrate de vouloir épouser une usurpatrice. Il lui parle d'une conspiration destinée à remettre sur le trône le fils du roi légitime, échappé au massacre de toute sa famille. Astrate, parfait amant, ne songe qu'à défendre Élise (III, V).

Sichée révèle alors à Astrate qu'il est le fils d'Adraste, héritier de son trône et son vengeur-né. Astrate persévère néanmoins dans son amour pour l'usurpatrice, et Sichée résout de le sauver de ce déshonneur par les moyens les plus énergiques (IV, II).

Astrate révèle son identité à Élise (IV, III).

Une sédition éclate dans la ville et parvient jusqu'aux portes du palais. Astrate prend les armes contre ses propres partisans (IV, IV).

Jusqu'ici tous ces incidents, toutes ces situations se retrouvent dans *The Spanish Fryar*, presque dans le même ordre (l'action commence un peu plus tôt, selon la tradition anglaise; nous assistons à la levée du siège de la capitale) : il suffit de remplacer Élise par Leonora, Astrate par Torrismond, Sichée par Raymond, Agénor par Bertran (qui a perdu une bataille de plus que son prototype — jamais deux sans trois), Adraste par Sancho et les Syriens par les Maures.

Les dénouements divergent plus qu'ils ne diffèrent :

Astrate, désarmé et maîtrisé par Sichée, le menace puis le supplie pour obtenir qu'il fasse grâce à Élise et renonce à venger sur elle le roi légitime (V, III). Au moment où Sichée fléchit, Élise reparaît et annonce qu'elle s'est empoisonnée pour ne pas mettre Astrate plus longtemps en danger. On l'emporte mourante,

Torrismond désarme et maîtrise Raymond, puis essaie d'obtenir de lui qu'il le dispense de venger sur Leonora le roi légitime. Leonora arrive en scène et se déclare prête à se sacrifier pour assurer le bonheur de Torrismond. Raymond commence à fléchir. Après un intermède comique tout s'arrange à la satis-

et Astrate tombe évanoui (scène dernière).	faction générale par la nouvelle que le vieux roi n'a pas été assassiné (V, II).

En résumé, d'une tragédie Dryden a fait une tragi-comédie. D'ailleurs sa dédicace, si elle n'avoue aucun emprunt, prévient une accusation éventuelle de manque d'originalité en louant dans *The Spanish Fryar* justement les deux seules caractéristiques qu'il ne doive pas à l'*Astrate :* la dualité de l'intrigue et le dénouement heureux. De la partie comique ajoutée par Dryden et qui (le titre en témoigne) formait le principal attrait de la pièce pour des spectateurs avides de satire politique et religieuse, nous dirons seulement qu'en dépit de Dryden lui-même, de Samuel Johnson et de Walter Scott, nul Français n'accordera jamais qu'elle soit habilement rattachée à la partie héroïque[1]. Très habile, par contre, lui apparaîtra la justification du dénouement par l'auteur : « Ce n'est pas une entreprise si banale que de faire finir heureusement une tragédie; car il est plus difficile de sauver que de tuer. Le poignard et la coupe de poison sont toujours prêts à servir; mais amener l'action à la dernière extrémité, et alors, par des moyens vraisemblables, tout rétablir, requerra l'art et le jugement d'un écrivain et lui coûtera mainte douleur dans le travail de l'enfantement[2]. » Une fois de plus Dryden se révèle meilleur critique que dramaturge, plus habile à faire valoir les mérites et à pallier les défauts de ses pièces qu'à les débarrasser de ceux-ci ou à rendre ceux-là durables. Il n'en est pas moins vrai que les rares différences positives (nous parlerons tout à l'heure des omissions) entre l'intrigue héroïque du *Spanish Fryar* et l'*Astrate* procèdent toutes du désir de conduire les amants à bon port contre vents et marées :

Le roi légitime Adraste a été	Le roi légitime Sancho est vi-

1. Voir la dédicace de la pièce, vol. VI, p. 402 et 409 — la vie de Dryden dans *The Lives of the English poets* — et les notices préliminaires de Scott et de Saintsbury, vol. VI, p. 395 et 401. Il faut remarquer que le dernier en date de ces critiques, tout en reconnaissant à la pièce « not inconsiderable merits of construction », les déclare « more technically than really interesting ». Allardyce Nicoll, *op. cit.*, p. 219, va plus loin et s'avance jusqu'à dire : « Its serious and comic portions are kept rather rigidly apart. » « Rather! » sera tenté de s'écrier l'angliciste français.

2. Dédicace, vol. VI, p. 410.

réellement assassiné avant que ne commence la pièce. Combien de temps avant, nous l'ignorons; mais nous savons que l'usurpateur s'est contenté de le jeter « du trône dans les fers », où il est resté jusqu'au moment où Élise a décidé d'en finir avec lui (I, iii).

vant au début de la pièce. Il est en prison depuis sa chute. Poussée par Bertran, Leonora donne à celui-ci en termes équivoques l'ordre de l'assassiner. Mais Bertran se contente d'annoncer que l'assassinat a été commis. Au dénouement il peut donc acheter son pardon en annonçant que le vieux roi n'est pas mort.

Élise, qui a réellement versé le sang d'Adraste, se suicide, son union avec le fils de sa victime choquant la bienséance.

Leonora, dont l'intention criminelle, d'ailleurs provoquée par un autre, n'a pas été suivie d'effet, peut, repentante, vivre heureuse avec Torrismond. Pour rendre plus pathétique la situation des deux amants au moment où ils apprendront que le destin les sépare, Dryden les unit au préalable par un mariage secret, célébré et consommé (entre III, ii, et IV, ii) : le spectateur est ainsi amené à souhaiter, dans l'intérêt même de la morale, que l'amour, devenu conjugal, triomphe.

Agénor, devenu inutile à l'action après avoir servi de repoussoir à Astrate, est tué par les mutins (IV, iv).

Bertran est bloqué par les mutins dans le château (V, i). Il en sortira avec un sauf-conduit pour participer à l'amnistie finale.

On admettra sans doute que ces différences, ainsi expliquées, renforcent notre hypothèse au lieu de l'infirmer. Mais l'on pourrait nous faire une objection diamétralement opposée en se fondant sur la spirituelle remarque de M. Gustave Reynier : « Il n'y a pas eu, au xvii^e siècle, trente ou même dix tragédies romanesques, mais, à dire le vrai, il n'y en a eu qu'une. » Et voici à quoi elle se ramène : « Le fond de l'intrigue c'est... une substitution d'enfant suivie d'une reconnaissance. Le héros est ordinairement un jeune capitaine qui s'est déjà illustré par maint exploit : il aime sans espoir la fille

de son roi et se prépare à s'éloigner pour toujours, quand un billet retrouvé par miracle fait reconnaître en lui l'héritier légitime du trône et lui permet ainsi d'épouser sa maîtresse... Quant au cinquième [acte], il est régulièrement occupé par l'inévitable sédition qui doit précipiter le dénouement : ... à la tête de quelques soldats fidèles, le jeune prince longtemps méconnu accourt pour faire tête à l'orage[1]... » Si nous voulions chercher chicane à Dryden, nous remarquerions que ce schéma « si peu tragique » ressemble au *Spanish Fryar* plus encore qu'à l'*Astrate.* Mais la question est de savoir si toute la ressemblance entre ces deux pièces se ramène à la formule banale de l'imbroglio romanesque. Ceux que n'aurait pas convaincus l'analyse donnée au début du présent article, et qui voudraient se faire une opinion sans s'infliger la lecture du *Darius*, du *Pyrrhus*, du *Maximian* de Thomas Corneille, de la *Bérénice* de Du Ryer et de l'*Amalasonte* de Quinault lui-même, pourront d'abord rappeler leurs souvenirs de *Don Sanche d'Aragon* et d'*Héraclius*, et ensuite se reporter à la savante étude de M. Étienne Gros[2] sur les sources de l'*Astrate.* On sait par le *Dialogue des héros de roman*, où Boileau malmène assez plaisamment Quinault, que le fondement historique de la pièce se ramène à ces deux mots : « Astratus vixit » ; mais on ignore peut-être que l'intrigue à laquelle le roi de Tyr a donné son nom (et encore estropié — il s'appelait en réalité Astarte) provient de l'histoire d'Égypte... telle que la raconte le *Grand Cyrus*[3]. Sésostris, Timarète, Aménophis et Héracléon sont les premières incarnations d'Astrate, Élise, Sichée et Agénor. Mais alors Dryden, grand lecteur de M^lle^ de Scudéry, n'aurait-il pas trouvé directement chez elle le sujet de pièce? Sans hésitation nous répondons que non : il faut toute l'habileté et toute l'autorité de M. Gros pour nous convaincre de la dette de Quinault envers la prolixe romancière qui noie dans une pastorale parfumée une ou deux des situations tragiques dont sera fait l'*Astrate;* et la ressemblance entre Sésostris, Timarète, Aménophis et Héracléon d'une

1. *Thomas Corneille*, 1892, p. 134-135.
2. *Philippe Quinault*, 1926, p. 316-324.
3. Sixiesme partie, livre second (p. 287-473 de l'édition de 1654).

part, et Torrismond, Leonora, Raymond et Bertran d'autre part, au reste très vague, réside dans les traits conservés par Quinault aux rôles correspondants.

Au scepticisme que pourrait engendrer le jugement d'ensemble de M. Reynier sur la tragédie romanesque, s'oppose donc le résultat presque négatif des laborieuses recherches de M. Gros : le *Spanish Fryar* est beaucoup plus voisin, comme scénario, de l'*Astrate*, que celui-ci ne l'est du *Grand Cyrus* ni d'aucune des tragédies françaises auxquelles on peut le comparer.

* * *

Mais les emprunts de Dryden ne se bornent pas à la ligne générale de l'action ; ils portent aussi sur les ressorts particuliers, c'est-à-dire les mobiles des personnages, et sur l'expression même. Prenons d'abord les scènes qui se répondent dans les deux pièces :

A) Scène entre le fiancé de la reine et l'héritier légitime du trône :

Agénor : Je suis... Prêt de voir cette fière et char- [mante princesse Livrer tous ses appas à l'amour [qui me presse (I, I).	*Torrismond :* To-morrow will de- [liver all her charms Into my arms... (I, I, *ad finem*).

B) Scène entre l'usurpatrice et le père putatif du prince légitime ; il faut noter que Dryden place cette scène après la scène *C*. L'ordre des révélations faites par la reine au père et au fils sur l'état de son cœur est donc interverti ; mais peu importe, puisque Sichée n'a pas plus prévenu Astrate que Torrismond n'a prévenu Raymond ; la surprise est la même pour les quatre personnages :

Élise : En un mot, ce grand choix [regarde votre fils.	*Leonora :* Need I inform you, 'tis [for Torrismond, That all this grace is shown? . . . .
Sichée : Mon fils? Madame, ô [Dieu !	*Raymond :* Arm me with pa- [tience, heaven! . . . .

Sichée : Il a sans doute un cœur [qui ne cède à nul autre,	*Raymond :* What though his heart [be great, his actions gallant,
Mais il n'a point de sceptre à [joindre avec le vôtre,	He wants a crown to poise against [a crown,
Point de rang qui mérite un si [glorieux soin.	Birth to match birth, and power [to balance power.
Élise : Il a de la vertu, c'est de [quoi j'ai besoin.	*Leonora :* All these I have, and [these I can bestow ;
. . . .	But he brings worth and virtue [to my bed ; And virtue is the wealth which [tyrants want :
J'ai besoin d'un époux illustre et [magnanime,	I stand in need of one, whose [glories may
Qui m'allie à la gloire et me tire [du crime ;	Redeem my crimes, ally me to [his fame,
Dont la vertu pour moi calme les [factieux,	Dispel the factions of my foes on [earth,
Écarte la tempête et désarme les [dieux.	Disarm the justice of the powers [above.
Sichée : . . . . Le sceptre entre ses mains fera [mille jaloux.	*Raymond :* The people never will [endure this choice.
Élise : S'il n'importe pour moi, [qu'importe-t-il pour vous ?	*Leonora :* If I endure it, what im- [ports it you ? . . . .
Sichée : J'ai cru qu'un bon sujet [ne vous devait rien taire.	*Raymond*[1] *:* My zeal for you must [lay the father by,
Élise : C'est trop être sujet, soyez [un peu plus père (I, v).	And plead my country's cause [against my son (IV, ii).

C) Scène où l'usurpatrice avoue son amour au prince légitime. C'est la situation la plus banale de l'*Astrate*, et Dryden s'est ici fort peu inspiré de Quinault. Notons pourtant la fin :

Élise : Ah !	*Leonora* [sighs] : O my torture !
Astrate : Votre cœur soupire ?	*Torrismond :* Might I presume, [but oh, I dare not hope That sigh was added to your [alms for me !
Élise : Malgré toute ma plainte, [allez, je vous permets	*Leonora :* I give you leave to [guess, and not forbid you

1. Cette réplique se place un peu plus haut dans la scène, juste avant : « What though his heart... ». Nous suivons l'ordre de Quinault.

D'expliquer ce soupir au gré de
[vos souhaits (II, iv).

To make the best construction
[for your love (II, i).

D) Scène entre le prince légitime et son père putatif. Chez Dryden elle suit immédiatement la scène *B* et fait partie du même tableau :

Astrate : ... Ah! souffrez que je
[prenne,
Avant tout autre soin, celui de
[voir la Reine.
Je ne puis moins, Seigneur, et je
[lui dois assez.
Sichée : Vous pourriez lui devoir
[moins que vous ne pensez.

Astrate : ... Qu'aurais-je encore
[à craindre?
La reine aussi pour moi peut-elle
[avoir su feindre?
Et puis-je perdre encor l'espoir
[que je reprends,
Lorsque j'en ai ce gage[2] et l'A-
[mour pour garants?
Sichée : . . . .
Enfin, si vous voulez, vous n'avez
[rien à craindre,
Vous serez son époux.
Astrate : Hélas! si je le veux?
Doutez-vous qu'un amant, Sei-
[gneur, veuille être heureux?

Sichée : Je vous estime assez pour
[ne vouloir pas croire
Qu'en votre cœur l'amour l'em-
[porte sur la gloire.
Astrate : Je crois que pour les
[feux dont je me sens brûler
Ma gloire et mon amour n'ont
[rien à démêler.
Qu'est-il de plus glorieux que
[l'hymen d'une reine?

Torrismond : Your pardon, sir;
[my duty calls me hence;
I go to find my queen, my earthly
[goddess,
To whom I owe my hopes, my
[life, my love.
Raymond : You owe her more,
[perhaps, than you imagine[1].
. . . .
Torrismond : ... I see no danger.
The city, army, court, espouse
[my cause,
And more than all, the queen,
[with public favour,
Indulges my pretentions to her
[love.
Raymond : Nay, if possessing her
[can make you happy,
'Tis granted, nothing hinders
[your design.
Torrismond : If she can make me
[blest? she only can;
. . . .
And doubt you if such love can
[make me happy?
Raymond : Yes, for I think you
[love your honour more.

Torrismond : And what can shock
[my honour in a queen?

1. Est-il nécessaire de faire remarquer que le « more » est ironique?
2. L' « anneau royal ». Voir *infra*.

Sichée : D'une reine coupable, [odieuse, inhumaine, Qui pour son coup d'essai s'im- [mola nos vrais rois, Et qui n'a de leur rang que ses [crimes pour droits?	*Raymond :* A tyrant, an usur- [per? [Ici Dryden intercale une controverse sur le « droit de conquête », pleine d'actualité entre les deux révolutions d'Angleterre; mais comme il donne l'avantage au légitimiste Raymond, Torrismond revient aux arguments que lui fournissait Astrate et qui sont caractéristiques de Quinault.]
Astrate : Ah! Seigneur, est-ce à [moi de la trouver coupable? . . . . Que n'excuse-t-on point dans un [objet aimé? L'éclat de deux beaux yeux adou- [cit bien un crime.	*Torrismond :* I see no crime in [her whom I adore, Or, if I do, her beauty makes it [none : . . . .
Sichée : Si l'horreur des forfaits [n'a rien qui nous arrête, Appréhendez du moins l'orage [qui s'apprête. . . . . On murmure, on cabale, on cons- [pire en secret (III, v).	*Raymond :* O virtue, virtue! [what art thou become! . . . . Now, son, suppose Some brave conspiracy were [ready formed, To punish tyrants and redeem [the land.

Ici Astrate apprend de Sichée que celui-ci est à la tête de la conspiration et court le dénoncer à l'usurpatrice. Après un entr'acte il revient apporter à Sichée le pardon d'Élise, sous condition de dénoncer le prince légitime que l'on sait depuis le début de la pièce avoir survécu. Chez Dryden il n'y a pas d'interruption : Raymond apprend à Torrismond, qui l'ignorait encore, l'existence d'un héritier légitime du trône; Torrismond réplique par des bravades qui enchérissent sur celles d'Astrate, car il insiste sur la mauvaise qualité de sa cause pour faire ressortir son amour et son courage :

Astrate : J'irai seul l'attaquer [sans secours que mon bras, ... Laissez-le enfin paraître...	*Torrismond :* I dare him to the [field, with all the odds Of justice on his side, against [my tyrant :

. . . . Et qu'enfin l'un des deux à l'autre [ôtant le jour Montre qui peut le plus, la ven- [geance ou l'amour.	Produce your lawful prince, and [you shall see How brave a rebel love has made [your son. . . . .
Sichée : De quelque fermeté dont [vous soyez capable, Je suis sûr de vous voir pâlir [d'étonnement, Et frémir de terreur à son nom [seulement.	*Raymond*[1] *:* ... the lawful heir ... whom when I shall produce I rest assured to see you pale with [fear And trembling at his name. . . . .
Sichée : Par cet aveu qu'un père [a commis à ma foi, Apprenez donc le sort du dernier [fils du roi.	*Raymond :* Read that; 'tis with [the royal signet signed, And given me, by the king, when [time should serve, To be perused by you.
Astrate (lit dans les tablettes que Sichée lui montre) : Le plus jeune de mes trois fils Échappe aux cruels ennemis Dont sur moi l'injustice éclate; Et quand il sera temps de décou- [vrir son sort, Ou pour rompre mes fers, ou [pour venger ma mort, Sichée en est cru père, et son [nom est Astrate.	*Torrismond* (reads) : I, the King, My youngest and alone surviving [son, Reported dead, to escape rebel- [lious rage, Till happier times shall call his [courage forth, To break my fetters, or revenge [my fate, I will that Raymond educate as [his, And call him Torrismond.

Suivent les lamentations du héros sur la cruauté de son sort, librement imitées par Dryden. Puis Sichée explique pourquoi il a lui-même « engagé » Astrate dans le parti de la reine « contre des ennemis armés pour *le* venger » (les Syriens) :

Sichée : Ils n'en voulaient qu'au [trône où vous devez prétendre; Et si vos soins contre eux ne l'a- [vaient su défendre, Nous aurions eu besoin d'efforts [beaucoup plus grands	*Raymond :* I... Permitted you to fight for this [usurper, Indeed to save a crown, not hers, [but yours,

1. Cette réplique se place juste avant celle de Torrismond que nous venons de citer.

Pour l'ôter de leurs mains que [des mains des tyrans.	All to make sure the vengeance [of this day.
La vengeance d'un père à vous [seul était due.	

Nouvelles supplications du héros :

Astrate : ... par pitié, soyez tou- [jours mon père.	*Torrismond*[1] *:* Oh, yet be kind... And be my father still.
Sichée : Votre sort est trop beau.	*Raymond :* Your lot's too glo- [rious...
Astrate :	*Torrismond*[2] *:* . . . . . .
Laissez-moi...	Redeem me from this labyrinth [of fate,
Repousser de mon cœur cette af- [freuse clarté,	And plunge me in my first obs- [curity.
Et garder de mon sort l'heureuse [obscurité.	

Les deux scènes se terminent de la même façon :

Sichée : J'en vais donc prendre [soin [de votre devoir] pour [vous, malgré vous-même. (IV, II).	*Raymond* (aside) : ... in despite Even of himself, I'll save him (IV, II).

La « scène à faire » symétrique, celle où le prince légitime se dévoile à l'usurpatrice, a été presque évitée par Dryden : Torrismond remet la lettre révélatrice à Leonora et la prie de se retirer pour la lire (V, I). Rien de commun avec l'explication très explicite entre Astrate et Élise (IV, III).

E) Scène entre l'héritier légitime et son père putatif pendant l'émeute où ils combattent dans des camps opposés :

Astrate : Pour me rendre ici maî- [tre, annoncez qui je suis.	*Torrismond :* Proclaim my title.
	. . . .
Sichée : Ne vous en flattez point, [c'est ce que je ne puis.	*Raymond :* . . . .
	You shall still be plain Torris- [mond with me;
. . . .	
Astrate : Quand donc réservez- [vous à me faire connaître ?	. . . . no king,

1. Cette réplique se place avant celle de Raymond que nous venons de citer.

2. Ces deux vers font partie de la réplique, citée ci-dessus, qui se termine par : « And be my father still. »

Sichée : Quand j'aurai vu venger [le sang qui vous fit naître.

. . . .

Astrate : Je vous en justifie, et le [prends tout sur moi.

Sichée : Qu'à cet aveuglement [ma foi vous abandonne ?
Traiter ainsi mon roi ? (V, III).

Till you deserve that title by your [justice.

. . . .

Torrismond[1] : I take the blame [of all upon myself;
Discharge thy weight on me.
Raymond : O never, never!
Why, 'tis to leave a ship tossed [in a tempest,
Without the pilot's care (V, II).

F) Scène entre l'usurpatrice, le prince légitime et son père putatif :

Astrate : Mon amour a fléchi ce [sujet trop fidèle,
Su vaincre son devoir, et sé- [duire son zèle;
Nous n'avons plus sujet d'en ap- [préhender rien.
Élise : Mais votre amour croit-il [séduire aussi le mien ?
Non, non, Seigneur, l'amour doit, [quand il est extrême,
Tout séduire et tout vaincre, ex- [cepté l'amour même (V, v).

Torrismond : He weeps! now he [is vanquished.

. . . .

Leonora : If he were vanquished, [I am still unconquered.
I'll leave you in the height of all [my love,
Even when my heart is beating [out its way,
And struggles to you most (V, II).

Si nous poursuivions cette recherche des passages parallèles en dehors des situations qui se correspondent, nous pourrions citer beaucoup, mais la ressemblance serait naturellement plus diffuse : toute tirade où le héros sacrifie l'honneur, le devoir, la vengeance à l'amour procède de cette morale anticornélienne qui est déjà celle des tragédies, qui sera celle des opéras, de Quinault, et que Boileau qualifiera de « luxurieuse » et de « lubrique » avec l'approbation du grand Arnauld (qu'auraient-ils dit du théâtre de Dryden?). Mais sur trois points plus particuliers on peut faire des rapprochements probants :

1. C'est par amour pour Astrate qu'Élise a fait tuer le vieil

1. Cette réplique et la réponse de Raymond précèdent celle de Torrismond citée ci-dessus : « Proclaim my title... ».

Adraste dans sa prison; c'est par amour pour Torrismond que Leonora donne son assentiment au meurtre du vieux Sancho :

Élise (à sa confidente) : J'ai tout
[fait pour Astrate...
J'ai tenté, pour donner un trône
[à ce que j'aime,
Ce que jamais mon cœur n'eût
[osé pour moi-même;
Et les raisons d'État qu'on m'a
[vu mettre au jour
N'ont servi que de voile à des
[crimes d'amour (II, III).

Leonora (to Torrismond) : The
[king...
Must die, that I may make you
[great,
And give a crown in dowry with
[my love.
. . . .
His doom is past and for your
[sake, he dies (III, III).

Une fois éclairée sur l'identité de son amant, chacune des usurpatrices persiste dans cette justification passionnelle :

Élise : Ne me reprochez pas d'ai-
[mer le diadème.
S'il m'a pu tant coûter d'injustice
[et de soin,
C'était pour vous l'offrir, l'Amour
[m'en est témoin.
Je n'ai fait cependant rien qui ne
[vous trahisse;
Le ciel contre mes vœux tourne
[mon injustice,
Et tout ce que pour vous j'ai com-
[mis de forfaits,
Au lieu de nous unir nous sépare
[à jamais (IV, III).

Leonora : But all my guilt was
[caused by too much love.
. . . .
But interest never could my
[conscience blind,
Till love had cast a mist before
[my eyes,
And made me think his death
[the only means
Which could secure my throne
[to Torrismond.
Torrismond : Never was fatal
[mischief meant so kind,
For all she gave has taken all
[away (V, II).

Mais Astrate n'est pas suivi par Torrismond lorsqu'il tire cette conclusion logique :

C'est donc moi qui vous fis sacrifier mon père...
Et je fus parricide à force d'être aimé.

A moins qu'il ne faille interpréter dans ce sens la réponse elliptique de Torrismond à Raymond qui lui demande de sacrifier Leonora à Sancho :

Condemn a wife!
That were to atone for parricide with murder.

2. Si Élise et Leonora veulent chacune tuer celui dont elles occupent le trône (pour celle-là le prince encore inconnu, pour celle-ci le vieux roi), c'est afin de ne pas perdre le bénéfice de leurs crimes précédents :

Élise (à Sichée) : C'est erreur de [tenter des crimes superflus
Et de n'en pas jouir pour un [crime de plus (I, v).
Astrate (à Sichée, parlant d'Élise) :
Souffrez-lui, s'il se peut, encor [cette injustice (IV, II).

Leonora (à Torrismond) : Let me [but do this one injustice more (III, III).

3. Élise, après avoir dit à Astrate qui vient de lui révéler sa naissance :

Vous devez me venger et même me haïr,

corrige ce premier mouvement dans des termes dont s'inspirera Leonora pour répondre à Raymond lorsque celui-ci invitera Torrismond à la haïr :

Élise : ... Vengez-vous, mais hé- [las !
Astrate, s'il se peut, ne me haïs- [sez pas (IV, III).

Leonora : Can he not punish me [but he must hate ? (V, II).

* * *

Il resterait à faire une étude qui serait le complément, ou la contre-partie, de celle-ci : l'étude des différences entre les deux pièces. On montrerait d'abord ce que Dryden laisse tomber de l'*Astrate :* l'oracle de Jupiter Hammon, par exemple (I, v, et II, I) — que remplace, si l'on veut, le rêve de Leonora (III, III) — et surtout « l'anneau royal »; mais pour célèbre que l'ait rendu l'admiration compromettante du campagnard moustachu et empanaché de Boileau, cet ornement symbolique n'apparaît que dans un épisode destiné à étoffer le troisième acte. Ensuite on montrerait combien Dryden transforme les personnages secondaires. Du banal Géraste, type abstrait du « capitaine des gardes », il fait Lorenzo, soudard coureur de gueuses, qui lui sert de trait d'union entre l'in-

trigue héroïque et l'intrigue comique. Des vagues partisans de Sichée, Bazore et Nicogène, il fait Alphonso et Pedro, dont le second au moins attire l'attention par sa brusquerie de parole et son bon sens terre à terre : avec ses boutades de soldat anticlérical il fait pénétrer jusque dans l'intrigue héroïque un peu de la satire qui anime l'intrigue comique. De Corisbe, classique confidente qui se borne à poser des questions sans enfreindre les lois de l'étiquette et à s'exclamer au bon moment, Dryden fait Theresa, chambrière peu bégueule et même disposée à tenir la chandelle. Tous ces rôles se transforment en personnages, sinon vrais du moins vivants. On leur sait presque gré d'un cynisme, ou du moins d'une gaillardise qui ranime un goût affadi par les propos doucereux des amants. On constate avec plaisir que Dryden n'est pas dupe de son Torrismond, puisqu'il fait s'exclamer ainsi Pedro, irrité de voir le jeune général esclave de sa passion pour l'usurpatrice :

> Now, plague and pox on his smock-loyalty!
> I hate to see a brave bold fellow sotted,
> Made sour and senseless, turned to whey by love,
> A drivelling hero, fit for a romance (II, I).

Le même Pedro, quand Leonora assiégée dans sa capitale était allée, derrière son cortège de prêtres, implorer l'aide divine à la cathédrale, avait flétri l'hypocrisie de l'usurpatrice devenue dévote, mais résolue à ne rien restituer (I, I) : la satire antipapiste ne s'arrête pas aux marches du trône. Et Theresa, quand Leonora lui raconte un rêve où Torrismond la sauvait d'un péril en lui faisant passer une rivière sans pont, a vite déchiré le voile sentimental de la sensualité :

> This dream portends some ill which you shall scape.
> Would you see fairer visions, take this night
> Your Torrismond within your arms to sleep (III, III).

Tout ceci est rafraîchissant, mais comment l'élément romanesque supporte-t-il cet assaisonnement? Et les personnages mêmes de Torrismond et de Leonora sont-ils plus complexes que ceux d'Astrate et d'Élise, ou simplement moins cohérents? La fausseté des sentiments peut s'oublier dans la pièce de

Quinault, parce que la réalité en est soigneusement exclue. Dans celle de Dryden la réalité occupe trop souvent la scène pour que le romanesque ne s'y révèle pas entièrement artificiel[1]. L'unité d'atmosphère dont peut se passer le drame shakespearien, parce qu'il est « l'enfant de la nature », demeure indispensable à la tragédie de Quinault qui n'a sucé d'autre lait que celui de M[lle] de Scudéry et ne peut vivre que dans un air raréfié. L'amour de tête qu'Élise a pour Astrate se conforme à cette exigence. Mais comment Leonora échapperait-elle à l'odieux, si ce n'est par le ridicule, quand, à la nouvelle de la mort du vieux roi qu'elle a contremandée trop tard (croit-elle et croyons-nous), elle s'écrie, après un très bref repentir et la promesse de cérémonies expiatoires :

> Here end our sorrows, and begin our joys :
> Love calls, my Torrismond; though hate has raged
> And ruled the day, yet love will rule the night.
> . . . .
> What hinders now, but that the holy priest
> In secret join our mutual vows? and then
> This night, this happy night, is yours and mine (III, III).

Ce n'est plus du romanesque; c'est, en dépit du sacrement, du dévergondage. Et les confidences de Leonora à Theresa sur sa nuit de noces et sur la brièveté de son bonheur conjugal sont plus impudiques encore (V, I). Aussi, moins que Quinault, Dryden, malgré les adoucissements qu'il apporte à l'intrigue tragique, réussit-il à éveiller notre sympathie pour l'usurpatrice; or c'était la condition même du pathétique. L'*Astrate* tire donc meilleur parti de la donnée que *The Spanish Fryar;* mais à travers celui-ci on aperçoit un écrivain supérieur à son œuvre; à travers celui-là on n'aperçoit rien

1. Dans *A parallel of poetry and painting* (1695), Dryden, revenant sur l'apologie contenue dans la dédicace du *Spanish Fryar*, avoue que cette pièce se ressent un peu de la barbarie « gothique », comme toute la tragi-comédie anglaise : « Neither can I defend my *Spanish Fryar,* as fond as otherwise I am of it, from this imputation : for though the comical parts are diverting, and the serious moving, yet they are of an unnatural mingle : for mirth and gravity destroy each other, and are no more to be allowed for decent than a gay widow laughing in a mourning habit » (*Essays of Dryden*, ed. Ker, II, 147). Allant plus loin, nous trouvons cette incongruité à l'intérieur même de l'intrigue héroïque.

qu'un habile homme de théâtre, un montreur de marionnettes.

Toutes ces différences signalées, la dette de Dryden envers Quinault demeure importante[1]. Or deux ans avant *The Spanish Fryar* avait été représenté *All for love*, pièce où la critique salue le retour de Dryden à la tradition nationale, symbolisée par le vers blanc. Ce retour n'exclut pas, nous espérons l'avoir démontré, une large hospitalité accordée aux inventions de nos dramaturges.

Pierre LEGOUIS.

1. L'influence de Quinault sur l'opéra anglais et sur celui de Dryden en particulier exigerait une étude à part... et des connaissances musicales.

La seule allusion à Quinault que nous ayons trouvée dans l'œuvre de Dryden le range, avec Molière et Thomas Corneille, parmi les auteurs français qui « depuis peu imitent de loin les péripéties et les grâces vives de la scène anglaise » et « introduisent de la gaieté dans leurs pièces sérieuses, comme nous faisons dans nos tragi-comédies » (Ker, *op. cit.*, vol. I, p. 68-69). Cette remarque de l'*Essai sur la poésie dramatique*, si elle renferme une part de vérité, ne s'applique nullement à l'*Astrate*. — Dans sa note sur ce passage Ker signale « quelque ressemblance » entre *les Rivales* de Quinault et *The Rival Ladies* de Dryden; observation exacte mais qui perd beaucoup de sa portée si l'on considère que Dryden a pu imiter directement les modèles de Quinault : *les Deux pucelles* de Rotrou ou plutôt *Las Dos Doncellas* de Cervantès, et qu'en tout cas ses emprunts se tiennent toujours dans le domaine public du romanesque. — Ker, vol. I, p. 301, relève aussi une allusion probable dans le même essai de Dryden à une scène de *l'Amant indiscret* de Quinault, d'ailleurs plus ou moins confondue avec un acte de *l'Amour à la mode* de Thomas Corneille.

LES

SWEDENBORGIENS EN FRANCE

DE 1820 A 1830

Un soir de 1826, l'abbé Guillaume Œgger, premier vicaire à Notre-Dame, de garde cette nuit-là, méditait. « Le moment était favorable... Une seule lampe éclairait cette immense basilique; et il y régnait un silence parfait. » Des pensées tumultueuses agitaient le prêtre : que d'abus dans l'Église! est-ce que la Providence nous délaisserait? Ses agents subalternes, dans les sphères célestes, se relâcheraient-ils de leur devoir? Œgger s'échauffe : « et peu à peu, nous avouera-t-il plus tard, je finis par m'indigner au point que, m'avançant vers le grand autel, je prononce à haute voix ces étonnantes paroles : « S'il est vrai qu'il se trouve ici quelques-uns de « ces anges ou esprits qui peuvent influencer les destinées « humaines, et qui ne font pas tout ce qui est en eux pour mettre « fin à nos désordres religieux, je les rends responsables devant « l'Éternel! »

Il va se coucher, l'âme encore troublée. Brusquement il se réveille, et, secouant son jeune frère qui dormait à ses côtés : « Je viens de voir un *ange noir*, un *ange noir!* » Tous deux savent assez de magnétisme pour que ce fantôme les bouleverse. Des semaines passent; les mêmes cauchemars se reproduisent chaque nuit; jusqu'à ce qu'enfin la Providence, prenant pitié du malheureux abbé, le mène chez l'avocat Gobert, et lui fait rencontrer Jean-Jacques Bernard, capitaine d'artillerie, dépositaire du message divin révélé naguère à Swedenborg[1].

1. On trouvera cet exposé bien romanesque : mes citations sont pourtant textuelles, et je résume fidèlement le récit d'Œgger : *Rapports inattendus*

I

La première génération swedenborgienne, en France comme à l'étranger, était disparue. Dom Pernety avait emporté dans la tombe le secret des Illuminés d'Avignon. On avait oublié jusqu'au nom de Gombauld, de Thomé, de Corberon. De rares continuateurs substituaient aux fantasmagories d'antan leurs froids commentaires théologiques. Voltaire ou Bonald régnaient. Alors vint Bernard : il entreprit de ranimer la flamme défaillante.

Fils d'un procureur du roi à Nantes et frère de Bernard des Essarts, qui, premier adjoint de cette ville[1], s'occupait de magnétisme, le capitaine partageait les mêmes goûts. Dans les révélations des somnambules, il voyait la preuve d'une substance immatérielle : contre ces faits, l'incrédulité ne tenait guère; jadis peu religieux, Bernard revient au spiritualisme, puis au christianisme, mais non à celui de l'Église. L'Église condamne les magnétiseurs; eux la regardent comme déchue. Ils prophétisent un « nouveau règne » où les sectes se confondront. Leur néophyte se lie avec les survivants du martinisme et, bientôt, prend la tête de cette école renouvelée. Il en approfondit les doctrines, les enrichit d'emprunts faits à d'autres théosophes, en décèle les traces chez Joseph de Maistre, et commente, dans ses *Opuscules*, les *Soirées de Saint-Pétersbourg*[2]. Peu à peu, sa foi se transforme. Swedenborg prend le pas sur Saint-Martin. C'est à la Nouvelle Jérusalem que Bernard s'attachera désormais « invariablement ». Et son zèle ne tarit pas. « Dans toutes les villes où il a séjourné, à Nantes, à Bayonne, à Tarbes, à Blois, à Besançon, il a fait des disciples. En Espagne même, plusieurs membres

entre le monde matériel et le monde spirituel, ou transition de Guillaume Œgger, premier vicaire de la cathédrale de Paris, à la nouvelle Église du Seigneur (Paris-Tubingue, 1834), p. 2 et suiv.

1. Pour la biographie du capitaine Bernard, voir Richer, *Des guérisons opérées par M^{me} de Saint-Amour* (Nantes, 1828), et surtout une longue notice publiée au t. II de la revue *la Nouvelle Jérusalem* (année 1839-1840). Un autre Bernard, médecin à l'île Bourbon, figura quelques années plus tard parmi les magnétiseurs de Nantes (*Recueil sur le magnétisme*, par Gardey. Bibl. de Nantes, ms. 376).

2. Cf. nos *Sources occultes du Romantisme*, t. II, p. 260-263.

distingués du clergé se sont rendus à ses exhortations[1]. » Il rentre enfin à Paris. Quatre ou cinq swedenborgiens s'y réunissaient déjà[2]. Un chef va s'imposer à eux. Ils se montrent respectueusement cet « homme d'une trentaine d'années, vêtu d'un habit militaire », qui s'occupe, aux bibliothèques, d'annoter saint Thomas[3]. La destinée met fin brutalement à sa carrière. Il meurt, en pleine jeunesse, d'une fièvre cérébrale, le 23 février 1828.

Il n'avait plus rien publié depuis les *Opuscules théosophiques*, mais les lettres qu'il adressait à ses disciples permettent de reconstituer sa doctrine. Elle suit fidèlement Swedenborg, sans qu'il s'interdise de citer un Eckartshausen[4] ou d'autres mystiques. Bernard veut rester chrétien avant tout, et, l'occasion s'offrant, on le verra tenter de convertir un juif[5]. Une grande partie de ses manuscrits n'offrait rien que d'anodin; il s'agissait d'expériences médicales, comme chez Deleuze ou Puységur[6]. Devant les adversaires, on se retranche sur ce terrain : mais les initiés pratiquent le « magnétisme

1. Richer, *Des guérisons opérées par Mme de Saint-Amour*, p. 28. — Voici les dates données par la *Nouvelle Jérusalem* : Naissance de J.-J. Bernard à Vannes, 6 octobre 1791; études à l'École militaire de Fontainebleau, 1809-1811; campagnes de Russie, de Saxe (il est blessé à Leipzig) et de France. Premier séjour à Nantes, 1814-1819; à Brest, 1819; conversion au swedenborgisme et séjour à Bordeaux, 1820; voyage à Paris, à Nantes, 1820; séjour à Bayonne, 1821; campagne d'Espagne. Il s'occupe ensuite de magnétisme à Tarbes, puis visite Paris, Toulouse, Nantes, et rentre à Tarbes en juillet 1825. Puis il réside à Tours, Blois, Amboise, où Tournyer, ancien secrétaire de Saint-Martin, lui communique certains manuscrits de son maître; après un bref séjour à Angers, il s'établit à Paris en avril 1826, et y demeure jusqu'à sa mort, sauf six mois passés à Besançon (avril-octobre 1827). — En Espagne, ajoute la notice, il avait noué des relations avec l'évêque de Barcelone Torres Amat, ainsi qu'avec don Ellole, le général Palafox et don Augustin Quinto.

2. Humann, *la Nouvelle Jérusalem* (Paris, 1889), p. 117-118. Le chiffre de quatre ou cinq noms est donné par Œgger (*Rapports inattendus...*, p. 15).

3. Du moins semble-t-il, qu'il faille le reconnaître dans ce personnage d'Édouard Richer (*Nouvelle Jérusalem*, Nantes, 1832, t. II, p. 21).

4. Compte-rendu d'expériences faites à Tarbes, le 3 janvier 1825 et les jours suivants (*Recueil sur le magnétisme animal*, de Gardey, ms. 377 de la bibl. de Nantes, p. 137). Bernard, aisément reconnaissable, n'est désigné que par l'abréviation B...d.

5. « Un juif nommé Saint-Paul », dit le manuscrit (nom bizarre pour un juif), et « plusieurs de ses coreligionnaires » (Gardey, ms. 377, p. 158).

6. L.-F. de Tollenare, *Mélanges de littérature et d'économie politique* (Nantes, 1828), p. 24.

spirituel ». Ils écoutent des pythies. Le 4 octobre 1825, à Blois, « M^me^ V...t, aussi heureuse que l'apôtre Paul, fut élevée spirituellement au ciel et eut le bonheur de pouvoir contempler notre divin Sauveur ». Le même, quelques jours auparavant, avait rencontré Swedenborg : « Il est bienheureux et brillant... la doctrine révélée par lui s'établira... il a reçu la mission de la publier. » Et l'on tremble, lorsque le Messie en personne anathématise ceux qui prêchent « un Dieu cruel, méchant » :

L'accomplissement des temps est proche et tout est préparé. Surtout je ne veux pas qu'il y ait du sang répandu. Tout se prépare selon ma volonté. L'orgueil du sacerdoce est parvenu au dernier période. (D'une voix formidable :) Il faut qu'il succombe.

Sur cette révolution, on échafaude des conjectures. « Il y a actuellement en France un grand homme qui a une mission comme Swedenborg. Ce sera lui qui sera chef de la nouvelle Église, il travaille pour se préparer. » Ainsi vaticine M^me^ V...t. Ses auditeurs enregistrent des paroles que chacun peut s'appliquer. Leur bonne volonté — l'oracle l'affirme — ne sera pas déçue. On verra force merveilles. « A Paris de grands personnages adopteront la doctrine, le gouvernement la favorisera. Des ministres seront convertis : d'ici deux ans[1] il se formera beaucoup de disciples... il ne faudra qu'un moment. Les ministres protestants feront beaucoup parce qu'ils ont déjà des temples[2]. » Et les nouveaux illuminés s'enflamment aux mêmes chimères dont brûlaient leurs devanciers ; leurs conciliabules retentissent des mêmes clameurs apocalyptiques ; ils attendent, comme naguère, le jugement universel et le triomphe imminent des justes. Les élus Coëns ou les Philalèthes du XVIII^e^ siècle, s'ils revenaient au monde, s'assoiraient parmi eux sans surprise. Incorrigibles, ils murmurent tout bas les mêmes incantations, sans prendre garde à la fuite des années...

Leur chef, Bernard, était resté dans la pénombre : à peine si nous entrevoyons l'ardeur et l'importance de son prosély-

1. 13 octobre 1825.
2. Toutes ces citations prises de Gardey, ms. 377, p. 119-141.

tisme. D'autres se feront mieux connaître : revenons à Guillaume Œgger.

II

Né le 17 septembre 1789 à Bitche[1], il appartenait à une famille ecclésiastique : un de ses frères devint curé, une sœur religieuse[2]; lui-même entre à Saint-Sulpice, où il connaît M. Emery, mais lorsqu'il en sort prêtre, sa foi n'est plus qu'un vague déisme[3]. Il exerce diverses fonctions dans le diocèse de Metz, enseigne la philosophie[4], puis est nommé premier vicaire à Notre-Dame de Paris. Docile aux engouements de son époque, il admire Jean-Jacques, « cet homme immense qui se surprenait quelquefois à prouver le pour et le contre, mais qui évidemment était encore cent fois plus chrétien que tous ses prétendus disciples du XIX^e^ siècle, qui, ou ne l'ont jamais lu, ou ne l'ont jamais compris[5] » ; ennemi de la superstition comme de l'intolérance, il souhaite la réunion des Églises[6], et les événements politiques la lui font espérer :

Je crois que dans un certain laps de temps on pourra dire, avec vérité, qu'il n'y a plus ni Allemands, ni Français, ni Italiens, ni Espagnols, mais uniquement des Européens. L'Europe va n'être plus qu'une même nation, plus unie que ne l'étaient autrefois les provinces d'un même État. La Sainte-Alliance a commencé à opérer cette grande union des peuples pour le civil : plût à Dieu qu'elle le fût aussi pour le moral! La Vérité est aussi une. Pourquoi tant de variétés qui la détruisent[7] ?

Elles n'ont rien d'extravagant, ces aspirations qu'exprimait l'*Éloge de M. de Thou*, après le *Manuel de religion et de mo-*

1. Archives nationales. F 7 9506 (collège de Quimper).
2. Œgger, *Rapports inattendus*..., p. 16.
3. *Ibid.*, p. 117 : *Lettre sur la nécessité de rétablir l'harmonie entre les principes religieux et les principes du gouvernement représentatif* (Paris-Saint-Amand-Rethel, 1846), p. 6.
4. « Pendant les années 1813-1816 et 1817 » (lettre d'Œgger, 4 septembre 1830. Arch. nat., F 19 5744).
5. Œgger, *le Vrai Messie* (Paris, 1829), p. 226.
6. Œgger, *Manuel de religion et de morale* (Paris, 1822), p. 118-120; *Éloge de M. de Thou* (Paris, 1827), p. 18.
7. *Éloge de M. de Thou*, p. 51.

rale; il eût fallu un œil bien exercé pour y reconnaître l'influence d'Eckartshausen[1]. Les grands vicaires de l'archevêché se fient à l'orthodoxie d'Œgger, et le chargent même de « suivre les expériences que l'on faisait à l'Hôtel-Dieu sur le somnambulisme, afin de voir, disaient-ils, s'il n'y entrait pas quelque diablerie[2] ». Ils le savent curieux de phénomènes étranges. Son *Traité philosophique sur la nature de l'âme* commentait le système de Gall, montrant que ce système ne révèle que « l'antichambre de l'âme[3] » et ne prouve rien contre le spiritualisme; l'abbé fréquentait personnellement l'inventeur de la phrénologie[4]. Distel, médecin de Louis XVIII, lui avait communiqué des ouvrages sur le magnétisme, dédiés au roi par quelques savants allemands; il lisait aussi Puységur et Deleuze. Pour de telles études, sa tête, apparemment, n'était pas assez solide.

Méfions-nous, en général, des interprétations pathologiques : on en abuse trop souvent, et rien n'a plus nui à la connaissance de l'illuminisme; mais Œgger semble bien tomber sous la juridiction des psychiâtres. Son effroi ne trompe guère : il a « vu » ce dont il parle; il frissonne encore au souvenir de ses hallucinations. Dès 1814, une fièvre nerveuse l'avait privé momentanément de sa mémoire, tout en le plongeant dans un délire étrange[5]. Les mêmes phénomènes se reproduiront au cours de sa grande crise morale, jusqu'à le faire interner. Mais la folie est-elle une preuve d'erreur? des révélations ne l'expliquent-elles pas? Elle « peut être causée par la présence d'esprits bons aussi bien que par celle d'esprits mauvais. L'homme est toujours accompagné au moins de deux esprits, qui sont à peu près de sa nuance morale, l'un meilleur, l'autre moins bon que lui, et cela pour l'avantage

1. Il avait écrit son premier livre en s'inspirant de celui publié par Eckartshausen sous le titre : *Dieu est l'amour le plus pur* (cf. *Rapports inattendus...*, p. 79).

2. *Rapports inattendus...*, p. 127, note.

3. Œgger, *Traité philosophique sur la nature de l'âme et ses facultés* (Paris, 1823), p. 21.

4. On le dénonce pour avoir dîné chez Gall (*Rapports inattendus...*, p. 128-129).

5. *Traité philosophique de la nature de l'âme*, p. 119. *Rapports inattendus...*, p. 133.

moral de tous les trois. Mais dans les transports de quelque passion violente, l'homme peut dépasser cette ligne destinée à maintenir sa liberté, et il peut rendre attentifs sur lui des êtres d'une autre sphère, qui, jusque là, ne se doutaient pas de sa présence, et ne pensaient pas à l'influencer, puisqu'ils ne le voyaient que sous des emblèmes vagues... Les fous ne sont en général que des extatiques, des individus qui dorment du sommeil magnétique, et dont la seconde vue, ou la vue sur le monde spirituel, est ouverte[1] ». Lorsqu'il plaide ainsi, Guillaume Œgger ne songe-t-il pas à tout ce qui choque le bon sens dans sa propre histoire?

Ses démarches, depuis quelque temps, avaient motivé des plaintes : il se croyait persécuté; dès 1824, tel chanoine de ses amis refusait de s'entremettre pour obtenir à son *Éloge de M. de Thou* un prix de l'Académie française[2]. La réflexion, maintenant, l'éloigne de l'Église : ses visions le troublent; il erre en quête de vérité, tantôt chez les somnambules[3], tantôt chez le président du consistoire évangélique; c'est le moment qu'on choisit pour le dénoncer une seconde fois. Tout de suite il s'épouvante. « Le souvenir de la moindre marque d'amitié, que j'avais eu la faiblesse de donner à quelques jeunes personnes du sexe qui m'avaient témoigné de la tendresse, me causait de la terreur[4]. » Au fait, que lui reproche-t-on? Serait-ce, comme il dit, « l'intérêt un peu trop vif que j'avais porté, dans le temps, à une malheureuse jeune personne que quelques lettres anonymes m'avaient représentée comme fille publique et comme coupable de tentative d'empoisonnement, mais dont les traits étaient loin d'annoncer une telle noirceur »? En vain son curé le rassure. Il se résout au pas décisif : deux jours avant l'octave de la Toussaint 1826, il démissionne, et les instances de l'archevêque ne peuvent l'ébranler.

1. Œgger, *Essai d'un dictionnaire de la langue de la nature* (Paris, 1831), p. 38-39. Cf. les théories de Nodier et de Balzac sur la folie (*Louis Lambert*).

2. *Éloge de M. de Thou*, p. 1.

3. *Rapports inattendus...*, p. 25. Notez ses rapports avec la maison d'Orléans : c'est M. Charles Debuquoy, attaché à cette maison, qui le mène chez les somnambules; c'est à la duchesse d'Orléans qu'il dédiait son *Manuel de religion et de morale*. D'autre part, dit-il p. 93, « Chateaubriand m'avait invité avec une douzaine de littérateurs de ses amis ».

4. *Rapports inattendus...*, p. 9. Sauf avis contraire, les citations suivantes sont tirées du même ouvrage.

Le voilà « chrétien libre ». Certains journaux assurent qu'il se fera pasteur : il leur oppose un démenti. Naguère il avait envisagé cette solution ; il connaît Marron, président du consistoire, Charles Coquerel[1], l'évêque anglican Luscombe : mais il n'est pas plus anglican que calviniste ; son idéal reste l'union des Églises. « Loin de m'être constitué en état d'hostilité envers l'Église vraiment catholique, je me suis montré au contraire son partisan le plus sincère... L'*union*, voilà notre salut[2]. » Il espère en un pape qui réformera la chrétienté[3]. De sa retraite, faubourg Saint-Honoré, il va le dimanche entendre la messe à Saint-Roch, et de là se rend au temple de l'Oratoire ; il fait ses pâques chez Luscombe. Entre temps, il fréquente la maison Gobert, y rencontre Bernard et se convainc « que Berkeley, Fontenelle, Kant, Mesmer, Gall et autres, dans tout ce qu'ils nous avaient dit de plus remarquable, n'avaient fait que piller Emmanuel Swedenborg ». Le 25 août 1827, il a le premier de ses rêves emblématiques.

Désormais ses affirmations échappent à tout contrôle rationnel. Il revendique hautement une vocation messianique. « J'ai été choisi pour proclamer définitivement sur la terre l'existence de cette Nouvelle Jérusalem terrestre, qui avait été prédite par le Seigneur dès l'origine du christianisme, sur laquelle Emmanuel Swedenborg avait écrit ses vingt volumes de révélations et d'explications scripturaires, et qui consiste tout simplement dans la connaissance généralement répandue de la langue de la nature », clef du monde spirituel. Des manifestations divines guident sa conduite : de Little Massingham (comté de Norfolk), où il était précepteur, elles le ramènent à Londres, le 21 juillet 1828 : alors se produit une extase suprême, et le nouveau règne commence :

Non, Messieurs, écrira-t-il aux Juifs, je le déclarerai sans crainte devant ceux qui, depuis longtemps, ont connu la possibilité de communiquer avec le monde des esprits. Ce n'est plus par des induc-

1. Il lui dédie *le Vrai Messie* (1er mai 1829) pour le remercier de sa lettre de 1827 « relativement à une profession de foi générale de toute l'Église protestante ». Inversement, un de ses amis proteste dans le *Courrier français* du 31 décembre 1828 contre les allégations de la *Gazette de France* du 21 (F. B.).

2. Avertissement à *l'Allocution pastorale adressée aux Anglais qui sont en France par M. Luscombe, leur évêque* (Paris, 1827), p. 8-9.

3. *Vrai Messie*, p. 466.

tions et de vains raisonnements, quelque plausibles qu'ils soient, que je parlerai du sort extraordinaire et inattendu de Judas Iscarioth. Non seulement il est vrai que, depuis trois ans que j'étudie la langue de la nature, il s'est établi entre moi et mes ancêtres et protecteurs défunts des rapports assez clairs pour m'expliquer la plupart des mystères de la morale et de la religion demeurés inexplicables jusqu'ici à l'esprit humain; non seulement il est vrai que mon homme intérieur et immortel, celui qui agit dans les songes, s'est tellement développé, qu'il sent et goûte souvent sa nouvelle existence dans l'univers emblématique, de la manière la plus ineffable; mais il est vrai encore qu'après ces préparations nécessaires, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de Horeb, de Sinaï et du Calvaire, que Jéhovah-Jésus-Christ, en un mot, s'est présenté devant moi en personne, pour me donner ses dernières explications sur la nature de son être et ses rapports avec le genre humain et pour me permettre de répandre enfin généralement sur la terre la connaissance de la langue de la nature; connaissance par laquelle les hommes communiqueront dorénavant d'une manière plus étroite avec le ciel, et en feront ainsi descendre cette *nouvelle Jérusalem* dont la Jérusalem terrestre n'était que le *type*. Et, dans cette circonstance, il est vrai comme tout le reste (car dans cette matière une simple assertion, un simple *oui*, doit tenir lieu de tous les serments possibles) que celui des douze qui fut choisi pour me transmettre les nouveaux pouvoirs spirituels capables de donner naissance à une nouvelle hiérarchie de prêtres humbles, désintéressés, tolérants, charitables, et se souvenant éternellement de leur origine, ne fut autre que ce même malheureux disciple, qui aujourd'hui est au ciel, aimant beaucoup parce qu'on lui a beaucoup pardonné, et dont un Maître, tel que le Dieu du Calvaire, pouvait seul charmer le désespoir, en disposant les destinées éternelles des humains de telle sorte qu'en définitif ce sera un Judas qui aura le plus contribué à la gloire de Jéhovah et à l'exaltation de son nom[1].

Œgger qualifie bien l'ébranlement nerveux causé par cette vision, lorsqu'il déclare qu'après trois jours il tomba des esprits célestes aux esprits infernaux[2]. Une fièvre cérébrale le prend : impossible, dans son récit, de faire leur part aux événements réels et aux chimères qu'enfante le délire; il se débarrasse de tout son argent en le donnant, croit rencontrer deux personnages qui veulent lui remettre une lettre en carac-

1. Œgger, *Lettre à MM. de Rothschild et à leurs coreligionnaires sur le « Vrai Messie » et sur la langue de la nature* (Paris, 1830), p. 29-32.
2. *Rapports inattendus...*, p. 73.

tères maçonniques ou rabbiniques, les éconduit, est abordé par un autre vieil israélite, et finit — nous reprenons pied sur terre — par échouer dans une maison de santé. Il y reste une quinzaine, puis s'enfuit sur les toits, et proteste contre une séquestration arbitraire[1]. Ses frères les swedenborgiens l'accueillent : il séjourne quatre mois à Westminster, chez un certain Morgan, étudiant les ouvrages latins que lui prête M. Tulk[2] : puis il rentre en France, avide de jouer un rôle.

Le *Vrai Messie* paraît en 1829. Un an plus tard, le trône croule, et Guillaume Œgger croit les temps venus : pour convertir « MM. de Rothschild et leurs coreligionnaires », il leur adresse une lettre publique ; « je me propose, ajoute-t-il, de demander soit au gouvernement, soit à une société, et par souscription, qu'on me mette en possession de ce qui reste de l'ancienne église des Feuillants, afin d'y établir le premier temple de la Nouvelle Jérusalem, et commencer ainsi nos réformes religieuses au même endroit où ont commencé nos réformes civiles[3] ». Mais le gouvernement fait la sourde oreille[4]. Ce « christianisme tout à fait universel », que prêche un défroqué, ne lui dit rien qui vaille. Et les souscriptions n'affluent guère. Œgger, tombé de ses espoirs, rampe très humblement : pour vivre, il lui faut un poste quelconque : on l'envoie au collège de Quimper. Sa présence semble un défi au clergé breton ; il doit repartir ; ses protecteurs se lassent ; en vain, dans sa *Lettre à M. le ministre de l'Instruction publique*, il se résigne « à ne plus professer la philosophie et à accepter tel autre emploi que l'Université voudra bien lui confier[5] » ; l'Université ne lui confie rien du tout. Les ouvrages qu'il publie n'éveillent aucun écho : en 1831, l'*Essai d'un dictionnaire de la langue de la nature* avait passé inaperçu ; trois ans plus tard, ce sera sa curieuse autobiographie ; l'année d'après, ses *Nouvelles questions philosophiques*, où il déguise mal une demande de secours[6] ; puis, d'autres écrits, aujourd'hui presque introu-

1. Dans *le Times* du 18 septembre 1828.

2. *Rapports inattendus...*, p. 121. Tulk était le bailleur de fonds de la traduction Moët.

3. *Lettre à MM. de Rothschild*, p. 44.

4. Cf. les documents que nous publions en appendice.

5. Œgger, *Lettre à M. le ministre de l'instruction publique...* (Paris, 1832), p. 1.

6. « S'il se trouvait une société de chrétiens qui voulussent me permettre

vables[1]... Il rôde en Suisse, en Allemagne, noue des relations avec les extatiques alsaciens qui perpétuent le souvenir d'Oberlin et de Lezay-Marnésia[2]; incroyablement téméraire et naïf, il tente d'amener à ses idées Mgr de Quélen, puis l'archevêque de Reims[3]; en 1846, seulement, il reparaît en France, et vers le début du Second Empire il dirige encore la communauté swedenborgienne de Versailles[4]...

III

« Le 8 septembre 1828, on apprend à Nantes qu'une femme, arrivée de Paris récemment, a guéri des malades par la prière[5]. » C'était encore une swedenborgienne. Anne-Françoise-Jeanne-Élisabeth de Frémery avait épousé le major Renaud de Saint-Amour, camarade et ami du capitaine Ber-

de leur prêcher l'Évangile en prenant pour but les principes exposés dans ce livre, je reprendrais aussitôt mes fonctions » (post-scriptum à la préface des *Nouvelles questions philosophiques*. Tubingue-Paris-Berne, 1835, p. VI).

1. En 1835, il insère dans la revue *la Nouvelle Jérusalem* une note quémandant des subsides en vue de faire paraître une *Encyclopédie raisonnée*; d'amples extraits de cet ouvrage figurent dans les numéros suivants de la revue. Plus tard, elle annonce la publication d'une lettre au synode des Allemands-Catholiques : *les Bases fondamentales de la nouvelle Église*, par G. Œgger. Elberfeld, 1845.

2. Chandani, Alfred Astio, Lineweg, Palmettas, tels sont les noms de ces visionnaires parfaitement obscurs, qui tiennent des séances à Lahr, Strasbourg, Argentière, et travaillent au brochage des livres d'Œgger (cf. Hofaker, *Elilytha, ou le Portique des amis de Dieu*, traduit par Œgger. Paris-Saint-Amand-Tubingue, 1840). Il y a cependant un nom beaucoup plus remarquable : celui d'un certain Lambert, guéri par le magnétisme, à qui Dieu fait savoir qu'il sera bientôt mûr pour les communications célestes : « Cette prédiction est admirablement accomplie dans la personne de Lambert, qui a eu beaucoup à souffrir, et a mûri en peu de temps. Il est un instrument très actif dans le royaume du Seigneur » (*Elilytha*, p. 397, note). Serait-ce le prototype de *Louis Lambert?*

3. « Ressuscitez-moi un mort et je vous écouterai », lui dit Mgr de Quélen (*Elilytha*, préface, p. XX). Beaucoup plus tard, l'archevêque de Reims lui accorde une heure d'audience, et le rappelle au principe d'autorité; tous deux, bien entendu, restent sur leur position (Œgger, *Lettre sur la nécessité de rétablir l'harmonie entre les principes religieux et ceux du gouvernement représentatif...*, p. 15).

4. Œgger, *Philosophie du christianisme* (1852), p. 1.

5. Cf., sur cet épisode Richer, *Des guérisons opérées par Mme de Saint-Amour*. Comparez aussi les cures « miraculeuses » du prince de Hohenlohe, dont s'occupent tous les swedenborgiens de l'époque (Œgger, *Vrai Messie*, p. 380; Richer, *Guérisons opérées par Mme de Saint-Amour*, p. 18; Gardey, *Recueil de dialogues*, Bibl. de Nantes, ms. 1032); Balzac lui confie sa mère.

nard[1] : convertie en 1820 par ce dernier, qui mourut plus tard entre ses bras, elle implore du ciel le don des miracles; le 14 mai 1828, elle ramène à la santé des enfants fiévreux. A son arrivée, « pendant trois jours l'enthousiasme va croissant ». Mais bientôt « on répète que les malades qu'a touchés Mme de Saint-Amour sont tous retombés dans leur premier état ou dans un pire »; on la chansonne; le clergé intervient; des bagarres se produisent devant sa porte; quinze jours suffisent à la discréditer. Elle avait eu tort de s'imaginer « que Nantes est destinée à devenir le berceau de la nouvelle Église ».

Pourtant ses illusions s'expliquaient. « Venue seulement dans le dessein de voir M. Richer avec l'intention de le guérir[2] », elle trouvait en son malade un adepte enthousiaste, autour duquel se groupaient l'économiste Tollenare, ou Bywoet, commissaire du port; lui-même, écrivain de talent, très apprécié dans sa province, consacrait désormais toutes ses forces à la propagande mystique.

Il était né le 12 juin 1792, à Noirmoutier[3], et, de bonne heure, avait manifesté un penchant vers la mélancolie religieuse. Ses admirations sont celles du temps : Bernardin de Saint-Pierre, Rousseau, Fénelon, qui le sauvent de l'incrédulité, Young, Addison, Goldsmith, qu'il s'exerce à traduire : mauvais élève, il s'évade des collèges; à l'école de Saint-Cyr, il a pour maître Azaïs[4] : l'écoute-il? nous l'ignorons. Ses lectures sont nombreuses et diverses : il s'occupe de littérature, d'astronomie, compose un poème, *Victor et Amélie*, et réfute le système mythologique de Dupuis en se basant sur les hypothèses de Court de Gébelin et de Bailly. A cette époque, il est catholique : mais certains dogmes le froissent; il n'admet point qu'on exclue du salut les enfants morts sans baptême. Sa demi-claustration — il est poitrinaire — l'encourage à la rêverie et aux curiosités avides. Saint-Martin lui plaît : « Une

1. Bayonne, Arras, Schlettstadt, telles sont quelques-unes des garnisons de cet officier.

2. Archives municipales de Nantes, rapport de police, 25 septembre 1828.

3. Cf. sur sa vie Piet, *Mémoires sur la vie et les œuvres d'Édouard Richer*. Nantes-Paris, 1836.

4. Nous avons parlé d'Azaïs dans nos *Sources occultes du romantisme*, t. II, ch. I.

poésie vraiment sublime respire dans ses écrits, mais il faut néanmoins le deviner trop souvent, et il y a trop de risques pour la conscience dans une religion qu'il faut deviner... Je vis que c'était un livre à étudier plutôt qu'à suivre[1]. » C'est pourtant d'après Saint-Martin qu'il compose le *Mot de l'énigme;* mais, sur ces entrefaites, en 1824, il rencontre le capitaine Bernard, et cet habile homme le gagne à Swedenborg.

On s'étonne, et quelques lecteurs s'indignent, de le voir publier inopinément un article très élogieux sur la *Nouvelle Jérusalem*. Édouard Richer avait changé. « Depuis cinq ans, il s'était réellement passé en lui des choses qui en avaient fait un homme nouveau. Il professait un dédain marqué pour tout ce qui est ici-bas. Il ne trouvait, disait-il, qu'erreurs, niaiseries de toute espèce dans les livres les plus renommés; les hommes auxquels on accordait du génie n'étaient à ses yeux que des nains littéraires, qui donnaient le ton à une société d'hommes plus petits qu'eux. Il ne voyait plus sur la terre que des fous caressant leur marotte, rétrécissant la vie dans le présent, bornant l'univers à ce qu'ils aperçoivent, et n'ayant d'avenir que l'intervalle qui existe entre la sensation présente et celle qui va suivre. Il m'avait laissé, ajoutait-il (en parlant à son ami Piet), dans un monde où tout est incertain et variable, pour entrer dans celui où tout est vrai, où rien ne passe et ne s'anéantit, et il gémissait de mon refus de l'y suivre. » Prêcher ce monde « vrai », telle sera la tâche de ses dernières années. Il fait le point, dans un nouvel article sur l'*État actuel de l'esprit théosophique en Europe;* il entreprend une volumineuse correspondance, et chez lui, presque tous les soirs, on discute religion[2]. Les brochures succèdent aux brochures. Ce malade, dont la tuberculose s'aggrave, trouvera-t-il la force d'exposer l'ensemble du swedenborgisme? Il s'y met fiévreusement, dès 1826, et sa *Nouvelle Jérusalem*, dont le premier tome paraît en 1832, ne comprendra pas moins de huit volumes dans l'édition posthume qu'en donneront ses amis. Les objections de certains autres mystiques ne l'arrêtent pas[3].

1. Richer, *Nouvelle Jérusalem*, t. VII, p. 256.
2. Piet nomme ces entretiens les « soirées de Belair ».
3. Broussais, frère du médecin et swedenborgien, lui écrit en 1833 pour le dissuader de publier son livre (Piet, p. 319, note). Est-ce méfiance ou jalousie?

Mais il peut bien craindre que la mort n'interrompe ses travaux. En vain, lui qui croit à la vertu thérapeutique de la prière, et qui défend M^{me} de Saint-Amour envers et contre tous, en vain, il se confie aux soins de cette dame; en vain ses amis, Tollenare, Lamanière, Goupilleau, tous trois magnétiseurs, se réunissent chez Bywoet et demandent aux somnambules de leur indiquer un remède[1]; la maladie est la plus forte. Édouard Richer meurt le 21 janvier 1834. Après lui, le swedenborgisme continue de vivoter à Nantes : Dupotet y vient professer l'année suivante[2]; il semble que des réunions se soient poursuivies longtemps. Mais aucune œuvre remarquable n'en sortira.

IV

Il faut admirer, écrit Richer en 1826 — et l'auteur des *Opuscules théosophiques* et Joseph de Maistre lui-même l'approuveraient — il faut admirer ce mouvement religieux... qui se manifeste actuellement de toutes parts. Des sociétés, des congrégations religieuses se forment chez tous les peuples. Les catholiques rivalisent avec les protestants pour la publication des livres saints. Des sociétés spiritualistes, exégétiques dans le Nord, des associations pour la conversion des Juifs en Angleterre, d'autres qui placent en France les moyens de prospérité publique sous la sauvegarde de la morale chrétienne, s'efforcent toutes de répandre cet esprit religieux mis en oubli dans le dernier siècle, et qu'on avait essayé de rappeler au commencement de celui-ci par des tableaux poétiques qui font sourire maintenant. Il semble voir l'accomplissement de cette prophétie de Joël : « Je répandrai mon esprit sur toute chair, vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards seront instruits par des songes, et vos jeunes gens auront des visions[3]. » Bien d'autres signes confirment cet optimisme.

Le même Broussais s'exclamera plus tard : « J'ai été choisi... Qui d'ailleurs a jamais vu rien de grand s'exécuter dans le monde sans un secours spécial et *ad hoc?* » (Émile Broussais, *Régénération du monde*. Paris, 1842, p. 31).

1. Ces réunions ont lieu à partir du 21 juin 1833. Cf. Gardey, *Recueil sur le magnétisme* (bibl. de Nantes, ms. 376), t. I, p. 68.

2. Gardey, t. I, p. 180.

3. E. Richer, *De l'état actuel de l'esprit théosophique en Europe* (*Lycée armoricain,* t. VII, p. 151).

« Le genre humain se réveille à la clarté de la religion... Notre métaphysique, qui était purement matérialiste, proclame aujourd'hui les doctrines spiritualistes. Nos poètes rougissent des chants obscènes qui étaient jadis de mode, et beaucoup d'entre eux, à leur insu même, saluent le nouveau jour. Un esprit de charité et de bienveillance se répand dans toutes les classes. Le livre saint est imprimé avec une profusion si étonnante par des milliers de sociétés bibliques qu'on ne saurait à quoi attribuer ce phénomène, si ce livre ne devait pas être l'instrument d'une nouvelle dispensation de la lumière divine, à la troisième étape de la régénération du genre humain[1]. » Les théosophes, qui s'accordent sur l'essentiel, se divisent pourtant en deux écoles : martinistes et swedenborgiens.

Peu nous importe de rappeler l'histoire ancienne de ces deux sectes. Voyons plutôt en quoi elles se distinguent, sous Charles X. « Les martinistes, explique Richer, en appellent sans cesse à l'âme humaine, pour expliquer les prodiges de la religion ; les disciples de Swedenborg s'en rapportent aux visions de leur prophète[2]. » Différence de sources plutôt que de doctrines. Et ces doctrines se voudraient orthodoxes : leurs propagandistes insistent sur tout ce que Joseph de Maistre doit à Saint-Martin[3]. Ils cherchent d'autre part une justification rationnelle. « Si nous admettons la chute de l'homme, nous voyons... que ce qui est de tous les jours est de notre nature fausse, et que ce qui arrive accidentellement peut appartenir à notre vraie nature, pour ainsi dire renouvelée en nous. Les visions, les songes seraient donc, en quelque sorte, le mode primitif, caché jusqu'alors, qui se développerait[4]. » Œgger comme Richer basent sur cette notion l'ensemble de leurs théories.

Tout est symbole. Antérieure aux langues que parlent les hommes, il existe une « langue de la nature », hiéroglyphique, où chaque image représente une idée : grâce à elle, le penseur, creusant plus loin que l'écorce, élucidera le sens mystique des Écritures, interprétera le grand livre de l'univers.

1. É. Richer, *Nouvelle Jérusalem*, t. I, p. 35.
2. *Lycée armoricain*, t. VII, p. 140.
3. *Ibid.*, p. 141. Richer mentionne avec raison l'influence de Clément d'Alexandrie et de Fénelon sur le Philosophe inconnu.
4. *Ibid.*, p. 147-148.

Ainsi « le sang de Jésus-Christ, partout où il en est question dans l'Évangile, ne rappelle et ne représente que la collection des vérités de salut annoncées par lui à l'univers[1] ». De même, « Swedenborg dit avoir vu le dernier jugement se passer dans le monde spirituel, l'an 1757. Soit; je traduis ceci en disant : l'an 1757, Swedenborg a vu dans un monde sans temps des images symboliques exprimant certains rapports de l'homme avec Dieu. Je dois donc, moi, homme fixé sur la terre, attendre la manifestation extérieure de l'événement pour dire : le voilà[2] ». Chaque voyant éprouve « des impressions telles qu'en ont reçues ceux qui ont établi les premiers cultes[3] ». Œgger est averti par une sorte d'instinct physionomique : « Tel individu je le sentais bon, tel autre innocent, un troisième méchant, impie. Cette pénétration inconcevable me fit faire, entre autres choses, des représentations si énergiques et si justes à une dame qui nous accompagnait et qui n'élevait point sa fille avec toute la délicatesse convenable sous certain rapport essentiel, qu'elle finit par se rendre, et par me promettre, de la manière la plus sérieuse, qu'elle élèverait mieux son enfant par la suite, et lui donnerait de meilleurs exemples qu'elle ne lui en avait donné jusqu'alors[4]. » Les rêves surtout renferment des allégories qu'il faut déchiffrer : « Une personne qui a de fortes tentations verra, par exemple, en songe, des araignées énormes au milieu de sa chambre ou près de son lit; si elle vient à vaincre ces tentations plus facilement, les araignées paraîtront moins grandes et près de la fenêtre; enfin, délivrée de ces tentations, elle les verra blanches, petites, en dehors de la fenêtre, d'où elles disparaîtront enfin entièrement[5]. » Dirait-on pas le D^r^ Freud? Bien plus, « l'état de songe et le prélude de notre existence immortelle. Les images hiéroglyphiques vues en songe annoncent d'ordinaire les choses à venir[6] ». Cependant, il « est extrêmement dangereux, pour tout homme qui ne se sent pas la force de tout sacri-

1. Œgger, *Vrai Messie*, p. 31.
2. Richer, *Nouvelle Jérusalem*, t. III, p. 153.
3. *Ibid.*, t. IV, p. 72.
4. Œgger, *Rapports inattendus...*, p. 42.
5. Œgger, *Essai d'un dictionnaire de la langue de la nature*, p. 36.
6. Œgger, *Essai d'un dictionnaire*, p. 87; *Nouvelles questions de philosophie*, p. 90.

fier à Dieu, d'entrer en rapport avec le monde des esprits par des songes emblématiques; les plus terribles des privations, la pauvreté, la maladie, la folie et la mort l'attendent ». Qui brave ces risques communique avec les défunts dans l'extase naturelle ou provoquée. Ainsi parle Œgger; et Richer conclut : « L'homme qui pense et aime sur la terre, pour se trouver en communication avec les esprits, n'a donc besoin que de sortir du temps et de l'espace. Il n'a besoin, en un mot, que de rentrer dans sa pensée pour vivre avec eux, et dans un mode de perception différent des cinq connus, pour les voir et les entendre[1]. »

Tout cela, Swedenborg y consentirait : c'est bien lui qui reste le véritable inspirateur d'Œgger et du groupe nantais : on imagine le monde spirituel comme il le décrit. Ce monde ne diffère du nôtre « que d'une nuance : et cette nuance est celle d'un monde matériel à un monde substantiel[2] ». Au centre se trouve Dieu, « homme-incréé », prototype de l'homme créé, et qui, pour ainsi dire, « à transpiré la vie[3] ». Les âmes groupées autour de lui ne sont pas « un souffle invisible et impalpable, comme une fausse théologie l'a prétendu, mais un homme véritable, ayant tous ses organes[4] ». Si toutefois elles ont pêché, il se peut — les rabbins l'affirment — qu'elles revêtent des formes animales[5]. Du moins apparaissent-elles ainsi aux êtres supérieurs en moralité[6]. Regardons le feu de l'enfer comme une figure : mais « les souffrances des damnés n'en sont pas moins terribles[7] » ; et l'on a bien le droit de nommer Satan, de peindre sous les traits d'un être monstrueux

1. Richer, *Nouvelle Jérusalem*, t. V, p. 52.
2. Œgger, *Vrai Messie*, p. 18, note.
3. Richer, *Nouvelle Jérusalem*, t. I, p. 99.
4. Œgger, *Essai d'un dictionnaire de la langue de la nature*, p. 7.
5. Richer, *Nouvelle Jérusalem*, t. V, p. 71. Richer indique lui-même sa source : *les Dissertations* de dom Calmet. Œgger écrit à son tour : « L'idée de ce théologien, qui disait les bêtes animées par des diables, n'était peut-être pas aussi sotte qu'il la supposait lui-même; je ne m'oppose pas du tout à ce que l'on fasse influencer les bêtes féroces par des esprits méchants, pourvu que les affections bonnes, que nous rencontrons chez d'autres animaux... soient attribuées à l'influence d'esprits bons » (*Nouvelles questions de philosophie*, p. 60).
6. Œgger, *Essai d'un dictionnaire de la langue de la nature*, p. 27.
7. Œgger, *Vrai Messie*, p. 358-359.

« la société entière de tous ces hommes pervers que notre terre vomit à chaque instant dans le monde des esprits, et qui, dépouillés de leurs organes matériels, poussent encore les mortels aux crimes qu'ils ne peuvent plus commettre eux-mêmes[1] ». Tableau conforme, somme toute, à celui que brosse le « prophète du Nord », dont les disciples empruntent même des théories aussi particulières que la conservation d'une bible primitive au cœur de la Grande-Tartarie[2].

Cependant ils ne veulent pas être les hommes d'un seul livre : la tradition qu'ils restaurent, ils l'empruntent à tout le genre humain ; ils ont beaucoup lu ; Œgger tendait au syncrétisme longtemps avant sa crise morale, et Richer ne lui cède en rien. Le christianisme, dit son ami Tollenare, « absorbe en lui le Zend et les Védas, l'Edda et le Koran, le *Tien* des Chinois, le *Bel* assyrien, le *Kneph* d'Égypte, et le fétichisme africain, non moins que les interprétations diverses d'Augsbourg, de Byzance et de Rome[3] ». Partout, « à Genève comme à Rome, à Moscou comme à Mossoul, comme à Médine, comme à Bénarès, comme chez tous les Gentils, il y a des vérités catholiques, universelles, révélées, qu'ont conservées les nations sous des symboles divers : elles ne sont autres que celles qu'a consacrées la Bible[4] ». Ainsi, dit Œgger, « la doctrine des Mythras est exactement celle de saint Jean, comme elle est également celle de l'extatique Swedenborg[5] ». Pour peu qu'ils s'élèvent au-dessus du symbole littéral, les voyants, dans toute religion, perçoivent une même rédemption divine :

Je vois Jésus-Christ, non seulement dans le soleil qui triomphe de l'hiver, dans Apollon qui tue le serpent Python, dans Bacchus, dans Osiris, mais dans les Rama, les Crishna des Indiens, dans les Hercule, les Thésée des Grecs.

Il n'y a qu'une même explication pour tous les monuments de l'antiquité. L'extase étant établie, c'est elle qu'il faut connaître pour tout comprendre[6].

1. Œgger, *Vrai Messie*, p. 341-342.
2. Richer, *Nouvelle Jérusalem*, t. I, p. 287.
3. Préface à Richer, *Nouvelle Jérusalem*, t. II, p. XXXI.
4. Richer, *Nouvelle Jérusalem*, t. IV, p. XIV.
5. Œgger, *Vrai Messie*, p. 233, note.
6. Richer, *le Livre de l'homme de bien* (Paris-Nantes, 1842), p. 117.

Les swedenborgiens rejoignent ici Joseph de Maistre ou Lamennais, pour qui le consentement universel atteste le dogme chrétien tout entier, et non pas seulement quelques vérités fondamentales : ils utilisent les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, et leur commentateur l'abbé Schmitt : « Hors du christianisme, écrivait ce dernier, tout n'est qu'emblème ou erreur... Le vain échafaudage du paganisme repose sur la révélation, et il existe une tradition générale, descendue des hauteurs du monde primitif, dont l'éclat trop longtemps obscurci se répandit sur tous les peuples du globe[1]. » Dégager cette tradition, y ramener les théogonies païennes, c'est la tâche que s'assignent les mystiques. « On ne comprendra bien les livres en langue sanscrite que quand les disciples de la nouvelle Église se mêleront de leur interprétation[2]. » Œgger cite aussi bien le Chou-King et l'Y-King des Chinois, Zoroastre, les Égyptiens; il assimile, par une étymologie fantaisiste, Jupiter à Jéhovah; et Richer comme lui se découvrent partout des ancêtres. « Dans toutes les sectes chrétiennes, il y a eu des théosophes et des mystiques, bien que la première de ces désignations ne s'applique plus aujourd'hui qu'à quelques philosophes qui se sont séparés de toutes les communions, pour s'attacher au christianisme primitif. Chez les catholiques, saint Clément d'Alexandrie, saint Augustin se rapprochent de la théosophie; l'auteur de l'*Imitation*, saint François de Sales, Fénelon, appartiennent tous trois à la mysticité. La théosophie paraît être la religion de l'intelligence, et la mysticité celle du cœur[3]. » Théosophie et mysticité datent des premiers siècles. Voyez plutôt le Bhagavad-Gita, voyez « cette philosophie celtique » (le druidisme) « que l'érudition moderne a tant prônée[4] », voyez Pythagore, dont la métempsycose traduit peut-être en symbole la dégradation des êtres vicieux[5]; au moyen âge, les vérités suprêmes se retrouveront indifféremment dans la *Cabale* et chez saint Thomas d'Aquin, « un des génies les

1. B.-J. Schmitt, *la Rédemption du genre humain annoncée par les traditions et les croyances religieuses*, trad. Henriou (Paris, 1827), p. x-xi.
2. Œgger, *Essai d'un dictionnaire de la langue de la nature*, p. 13.
3. Richer, article sur Fénelon. *Lycée armoricain*, t. X, p. 224.
4. Richer, *Nouvelle Jérusalem*, t. VI, p. 13.
5. *Ibid.*, t. VI, p. 30.

plus extraordinaires, peut-être, qui aient existé [1] ». Enfin vient la Renaissance : « le platonisme est renouvelé, la cabalistique, la magie et la théosophie sont remises en honneur [2] » ; désormais les maîtres abondent ; au cours de ses loisirs de malade, Richer semble les avoir tous lus, sainte Thérèse et les rose-croix, Muralt et Vico, Mme de Staël et Joseph de Maistre ; Court de Gébelin, Charles Bonnet, voisinent dans sa bibliothèque avec Keleph-ben-Nathan (Dutoit-Membrini), Mme de Krüdener, Eckartshausen, Zacharias Werner, Fabre d'Olivet, Schubert, d'Eckstein, Ballanche[3], l'abbé Turlot[4] : s'ils paraissent se contredire, la Nouvelle Jérusalem les mettra d'accord, et c'est elle aussi qui fera l'union des Églises : elle « n'est point ici présentée comme une nouvelle secte dissidente. Appuyée sur les principes qu'adoptent toutes les communautés religieuses, elle ne demande qu'à leur communiquer les lumières qu'elle croit posséder, qu'à les animer plus rationnellement de cet amour du bien que toutes veulent provoquer, enfin, qu'à produire entre toutes cette harmonieuse unité devant Dieu, que ne saurait troubler la variété des formes ou

1. *Ibid.*, t. VI, p. 108. Cette tendance à revendiquer des auteurs orthodoxes se retrouve aussi chez Œgger, qui cite, pêle-mêle, au sujet des prédictions concernant la Révolution française, « les Lalande, les Mathieu Lansberg, les Demaistre et les Bienheureux-Holzhauser » (*Traité philosophique de la nature de l'âme*, p. 133). Il est vrai qu'au moment d'écrire cet ouvrage Œgger était encore prêtre. Sa carrière intéressait fort l'Allemagne : cf. *Hesperus*, novembre 1827 (F. B.).

2. Richer, *Nouvelle Jérusalem*, t. VI, p. 121. En revanche, le protestantisme n'a su que détruire (*Ibid.*, p. 117).

3. Ballanche aurait encouragé les débuts d'Œgger. « En voyant paraître *le Vrai Messie*, il s'écria : « Voilà ce que j'attendais depuis longtemps. » Il est vrai que mon travail ensuite ne répondit pas entièrement à son attente » (Œgger, préface à Hofaker, *Elilytha*, p. VI). On trouvera une certaine parenté entre le thème de *la Palingénésie sociale* et les idées de régénération progressive que nous exposons plus loin.

4. L'abbé Turlot avait publié en 1810 deux volumes d'*Études sur la théorie de l'avenir*, dédiées à Mme de Chastenay (cette dernière s'était occupée de magnétisme avec la duchesse de Bourbon). Théosophe honteux, Turlot répudie Swedenborg : « Je crois, dit-il, toutes ses visions apocalyptiques les effets d'une imagination exaltée » (t. I, p. 180) ; déclaration qui ne l'empêche point de citer copieusement le visionnaire suédois, que ridiculisent ses disciples, mais « dont les principes cependant étaient conformes à ceux de la plus pure morale » (t. II, p. 415). Il s'appuie aussi sur Eckartshausen, Ch. Bonnet, Suzette Labrousse, Mlle Brohon et son introuvable *Manuel des victimes ;* il croit au fluide universel, au corps astral et à la renaissance des morts dans une étoile (t. II, p. 302).

des cultes[1] ». Le second avènement du Christ est déjà derrière nous[2]. Si le genre humain se régénère d'une manière « progressive, et comme insensible », si des siècles s'écoulent entre un degré d'initiation et l'autre, il semble néanmoins que le monde va franchir le pas, à la suite du nouvel Emmanuel[3]. Richer s'offre pour faciliter cette « révélation intellectuelle » : « Quand quelqu'un aura étudié l'esprit humain sous ses vrais rapports, quand il aura signalé l'origine de nos erreurs et de nos progrès, alors la science de l'homme sera rétablie sur ses bases[4]. » Mais prenons garde : la « réaction des esprits dégradés » entrave nos progrès[5]; bien des théosophes se sont laissé tromper par des « influences égyptiennes[6] ». Un jour on enchaînera de nouveau la Bête. Lorsque la Nouvelle Jérusalem aura fait l'union de tous les hommes, alors, mais alors seulement, la liberté paraîtra superflue, et l'on reviendra au régime idéal qu'est la théocratie[7].

1. Richer, *Nouvelle Jérusalem*, t. III, p. 245. « Le disciple de la Nouvelle Jérusalem, dit-il plus loin, ne s'exclut d'aucun temple où la parole du Seigneur est reçue. quelque différence qu'il y rencontre dans les interprétations d'entendement » (t. III, p. 497). On a vu la conduite et les théories d'Œgger. — La Nouvelle Jérusalem, lit-on dans un manuscrit signé T...n, s'adapte à toutes les sociétés religieuses existantes, sans en condamner aucune, mais les fidèles que ces sociétés déçoivent forment entre eux des assemblées spéciales (bibl. de Nantes, ms. 1032).

2. Œgger, *Vrai Messie*, p. 442.

3. C'est-à-dire Emmanuel Swedenborg (Œgger, *Essai d'un dictionnaire de la langue de la nature*, p. 33). « L'univers est réellement arrivé à une époque décisive, écrit encore Œgger en 1835; il faut, ou jamais, que le mot de l'énigme soit donné » (*Nouvelles questions de philosophie*, p. 130).

4. Richer, article sur *l'Encyclopédie progressive* de Guizot (*Lycée armoricain*, t. X, p. 381).

5. Œgger, *Vrai Messie*, p. 347.

6. « Plus d'un théosophe, plus d'un martiniste, plus d'un magnétiseur avant moi, était tombé victime de ces influences égyptiennes. Sans parler de tous les cabbalistes, que leur dangereuse science a toujours conduit à des folies plus ou moins caractérisées, plusieurs membres de la *société harmonique*, de la *société d'Avignon*, du *sanctuaire* de Fabre d'Olivet, etc., après avoir commencé leurs expériences théurgiques avec des intentions plus ou moins pures, ont éprouvé les funestes effets des persécutions de ces esprits égyptiens, parce qu'ils étaient devenus incapables de se faire des idées exactes sur la personne du Messie Rédempteur » (Œgger, *Rapports inattendus...*, p. 101).

7. « Le rétablissement dans la société d'un pontificat théocratique sous une forme ou sous une autre, ne pourrait donc être que parallèle à une régénération morale qui ramènerait tous les hommes à l'état qu'ils ont perdu; il serait fils et non chef de la liberté... » (Tollenare, avant-propos à Richer, *Nouvelle Jérusalem*, t. IV, p. XI).

V

Ainsi le swedenborgisme, nourri d'éléments pris à tous les mystiques du XVIII^e siècle, se prolonge fort avant dans le XIX^e. Une chaîne ininterrompue relie ses premiers adhérents avec ceux qui, vers 1840, rééditeront les œuvres de leur maître. Ils se connaissent mutuellement, échangent des correspondances ; Richer cite Œgger, Œgger est en rapports avec l'Anglais Tulk et l'Allemand Hofaker. Ont-ils agi sur des profanes ? Leur doctrine offre des similitudes frappantes avec celle de Balzac. Mesmer, Saint-Martin, s'y amalgament avec le théosophe suédois en une mixture bizarre, telle que le système dont « l'Étrangère » s'étonnait. M. Van der Elst faisait observer ici même son peu d'authenticité : et pourtant Balzac n'invente rien ; ce qu'il ajoute au vrai swedenborgisme, il l'emprunte aux mêmes sources que les nombreux initiés de son époque.

Bornons-nous, pour l'instant, à ces remarques. Victor Hugo livre à nos conjectures un problème plus délicat. Certaines analogies semblent indiquer en son œuvre une influence qui, prouvée, serait *la plus considérable que les illuminés aient jamais exercée*. Examinons-les : et tout d'abord, après M. Fernand Baldensperger[1], demandons-nous si Hugo connut Œgger.

Rien ne nous le prouve. Nulle part, le défroqué, dans ses revendications auprès du ministère, ne sollicite l'appui du vicomte Hugo, futur pair de France, et déjà grand personnage : il n'eût pas manqué de s'en prévaloir si leurs rapports l'y avaient autorisé. Pourtant, certaines concordances restent troublantes. Lorsque Hugo s'occupa tout d'abord d'architecture médiévale[2], ne put-il rencontrer, à Notre-Dame, ce religieux érudit, compatriote de son père ? Œgger n'a-t-il pu fournir quelques traits à Claude Frollo ? La « langue de la nature », le symbolisme universel que l'auteur du *Vrai Messie* entend nous restituer, son précurseur légendaire ne l'appliquait-il

1. Dans une note (p. 390) de l'article de M. R. Michaud sur *Œgger et le « vrai Messie »* (*Rev. de litt. comp.*, juillet-sept. 1921).

2. Sans doute faudrait-il tenir compte de Gilbert, « conservateur des tours de Notre-Dame » à cette époque, lié avec Cuvier en particulier.

pas à l'interprétation des cathédrales? L'un et l'autre, férus d'occultisme, ne se tiennent-ils pas en garde contre la nécromancie? Claude Frollo dénonce les sorciers, Œgger est chargé par l'Archevêché d'examiner les manifestations diaboliques que pourraient comporter les pratiques du magnétisme[1]. « Plus d'une fois, nous dit Hugo de son héros, un enfant de chœur s'était enfui effrayé de le trouver seul dans l'église, tant son regard était étrange et éclatant » : n'imaginons-nous pas ainsi monsieur le premier vicaire, en ce fameux soir de 1826 où il prit les anges à témoin? Bien qu'il eût observé toujours le célibat, il en dénonce les inconvénients[2], et nous savons qu'il se reproche certaines complaisances envers le beau sexe. — Le parallèle s'arrête là. Tous ceux à qui Œgger eut affaire nous vantent « ses mœurs douces, son caractère toujours égal, sa probité[3] » : ce n'est pas lui, malgré sa véhémence contre les sociétés mystiques « égyptiennes », qui se proposerait de violer et de martyriser Esmeralda. Mais il dénonce les crimes où peut entraîner la continence : elle « risque de donner naissance à tout ce que l'ordre des choses possibles peut offrir de plus monstrueux et de plus exécrable : à des enfants de Dieu qui seraient à la fois débauchés, assassins, et... prêtres[4] »! Témoins Mingrat et Reimbauër. Pour tout le fond du caractère de Claude Frollo — le prêtre amoureux et criminel — ce sont bien de tels noms qu'il nous faut évoquer : la *Gazette des tribunaux*, entre 1820 et 1830, est pleine d'affaires de mœurs où l'on implique des religieux; on retrouve ce thème chez tous les pamphlétaires libéraux, Béranger, Paul-Louis Courier; et Stendhal ne s'en inspire-t-il pas lors-

1. Berbiguier, qui s'intitule « Berbiguier de Terre-Neuve du Thym », nous confirme ses récits. Ce fou voyait partout des « farfadets » et se croyait la mission de les exterminer : contre ses persécuteurs (dont l'aliéniste Pinel) il porte plainte à l' « église métropolitaine » de Paris; on l'adresse à « M. le grand vicaire », qui, dit-il, l'écouta « jusqu'au bout » (Berbiguier, *les Farfadets*. Paris, 1821, t. I, p. 77).

2. « Les prêtres, vaticine-t-il, seront de nouveau mariés comme ils l'étaient du temps des apôtres. Moi-même, quoique je ne sois plus tout à fait jeune, il m'a été prédit que je finirais par l'être... On est allé jusqu'à me dire le nom de la compagne que le ciel me destinait... [mais je ne connais] personne qui porte ce nom » (*Rapports inattendus*..., p. 142).

3. Golias, principal du collège de Quimper, au recteur de l'Académie de Rennes, 9 août 1831 (arch. dép. du Finistère, fonds T, collège de Quimper, affaires diverses). Même note aux Arch. nat., F 17 9506.

4. Œgger, *Vrai Messie*, p. 427.

qu'il écrit le *Rouge et le Noir*? Plus que le procès du séminariste Berthet, celui du curé Mingrat a pu servir à Victor Hugo[1] : le style même du réquisitoire rappelle le sien; son esprit s'est emparé d'un tel sujet, où il voyait une belle antithèse; et, pour étoffer son personnage, il a beau lui donner la défroque et l'attitude du prêtre halluciné qu'il avait peut-être entrevu dans la nef de Notre-Dame, Claude Frollo n'en reste pas moins une figure complexe; plusieurs détails semblent nous indiquer, rien ne nous assure qu'Œgger ait contribué à sa création; d'autres éléments, à coup sûr, s'ajoutent à ceux qu'il apportait — faits extérieurs, physionomies entrevues, et, surtout, l'étincelle féconde du génie.

Quant à Richer, son influence est d'un autre ordre : il n'a rien d'un héros romanesque, et ne sert de modèle à personne, mais son esthétique déduit pour la première fois les conséquences littéraires du swedenborgisme. Émule de Joubert, il écrit des *Pensées* qui révèlent une âme délicate, et ses articles, de très bonne heure, définissent et préconisent le romantisme, en des termes que la critique moderne ne désavouerait pas. Sous son nom, ou sous le pseudonyme de Mériadec, il collabore régulièrement au *Lycée armoricain*. Victor Hugo avait publié dans cette revue trois fragments d'une traduction de l'*Énéide*, Eugène Hugo des *Stances à Thaliarque*, et leur cousin Trébuchet de nombreux essais : voyons quels jugements Édouard Richer y formule à la même époque.

Il s'insurge, avant tout, contre les grammairiens, pour qui l'observation des règles devient un but, au lieu d'un simple moyen : car « la langue n'est qu'un instrument, elle est à la poésie ce que le calcul est à la physique[2] », et « le goût en littérature vient de l'esprit, mais l'inspiration et l'enthousiasme viennent du cœur[3] ». Le génie et le goût, le cœur et l'esprit, la vraie poésie et les règles s'opposent : si le second terme de ces antithèses a sa raison d'être, au premier appartient la fécondité véritable :

La littérature a plus que jamais besoin d'être ramenée au senti-

1. Cf., en particulier, Pauline Raynaud, *Notice historique sur le crime commis par Mingrat* (Paris, juin 1824).
2. Richer, *Théorie philosophique de la poétique générale des beaux-arts* (bibl. de Nantes, ms. 527), p. 7.
3. Richer, *Mes pensées* (Nantes-Paris, 1825), p. III.

ment pour produire. On s'en rapporte trop généralement pour cela au goût. Mais le goût est plus juge que créateur : son discernement est plus dans le style que dans les émotions de l'âme; il explique davantage la pratique de l'art que l'intention morale de l'écrivain, et il n'aperçoit pas toujours les sentiments du cœur au delà des expressions.

Les règles en littérature sont comme le calcul en physique : elles guident l'inspiration, mais elles nė l'excitent pas. Ce ne sont pas elles qui arrachent le poète au repos, quand tout sommeille autour de lui; ce ne sont pas elles qui produisent dans son cœur ces mouvements confus, les avant-coureurs de l'inspiration. Le sentiment seul est avec lui quand il interroge les ruines, quand il s'égare parmi les tombeaux et qu'il promène de toutes parts la mobilité de son imagination et l'inquiétude de son génie[1].

Une histoire authentique des lettres illustrerait ces principes. Richer souhaitait l'écrire. « Les exemples ne me manqueront pas, confiait-il à son ami Piet. Je passerai en revue tous les grands écrivains tels que Homère, Shakespeare, Milton, etc. Je démontrerai que s'ils étaient dénués de goût, ils n'en ont pas moins, par leur génie, ébranlé toutes les fibres de notre organisation, tandis que les Longin, les Quintilien, les Rollin, les Batteux, n'ont rien produit et nous ont laissés froids comme de la glace. Combien de gens qui n'étudient un ouvrage que d'après les règles du goût se défient de leurs propres émotions! Ils éprouvent du plaisir et craignent de le montrer, tandis qu'un enfant, docile à la voix du sentiment, manifeste aussitôt, ou par sa joie, ou par ses larmes, l'impression qu'il ressent à la lecture d'un livre qui l'intéresse[2]. » Heureux le mélodrame où Margot a pleuré. Lorsqu'il expose

1. Richer, *De la philosophie religieuse et morale dans ses rapports avec les lumières* (Paris-Nantes, 1821), p. 36-37. Faut-il rappeler les vers de Musset :

« Celui qui ne sent pas, quant tout est endormi,
Quelque chose qui l'aime errer autour de lui...
. . . .
Celui qui n'a pas l'âme à tout jamais aimante...
. . . .
Que celui-là rature et barbouille à son aise :
Il peut, tant qu'il voudra, rimer à tour de bras,
Ravauder l'oripeau que l'on nomme antithèse
. . . .
Grand homme, si l'on veut, mais poète, non pas. »

2. Piet, *Mémoires sur Richer*, p. 79.

à ses lecteurs provinciaux la situation littéraire, Richer, dès 1823, indique l'essor croissant du « romantisme », en faveur duquel la balance semble pencher :

Vers le milieu du siècle dernier, quelques littérateurs allemands, voulant donner un caractère nouveau à leur langue, et trouvant tous les genres traités par les anciens envahis par des hommes dont ils ne pouvaient espérer de surpasser les travaux, se jetèrent dans une route différente.

Les anciens avaient peint la nature extérieure sans se rendre compte des émotions qu'elle procure, ils avaient représenté l'homme aux prises avec la fortune, la gloire, le malheur dans ces circonstances où la vie est toute en action; mais, dans aucun cas, ils n'avaient essayé de peindre ces passions solitaires, ce tourment d'une âme qui se consume sans objet apparent. Toutes ces sensations confuses qu'on retrouve en soi, et qui naissent subitement comme autant de révolutions, étaient ignorées de la littérature grecque et latine. On donna à celle-ci le nom de littérature *classique*, nom qu'elle méritait en effet; et l'autre, qui semblait ne se nourrir que d'un certain vague plus idéal que réel, fut appelée la littérature *romantique*[1].

C'est là plus qu'une définition : à cette époque, et dans le premier fascicule d'une nouvelle revue, de telles phrases ont toute la portée d'un manifeste ; leur auteur favorise une littérature neuve ,mais sans extravagance, et spiritualiste avant tout ; il critique M. d'Arlincourt ou ces autres écrivains qui ne savent qu'imiter plus outrancièrement les « brillants défauts de l'auteur de *René* ». « Voilà ce que quelques-uns s'obstinent à appeler le genre romantique; mais ce n'en est que l'abus... Nous avons une religion qui met l'homme en communication avec l'invisible, et les Grecs et les Romains, nos éternels instituteurs, ne nous ont parlé que de ce qui affecte nos organes... La littérature romantique, puisée à sa source véritable, sera d'accord avec ces théories qui expliquent l'homme et sa fin, et elle ne tombera ni dans le vague, ni dans l'absurde. Elle nous agrandira à nos yeux, et elle excitera le talent partout où il y aura de la poésie et du sentiment[2]. »

Le romantisme doit exprimer les vérités éternelles : déjà

1. Richer, *Du romantique* (*Lycée armoricain*, t. I, p. 53).
2. *Lycée armoricain*, t. I, p. 56.

ses initiateurs nous montrent la voie : ils restaurent une poésie chrétienne, trop matérielle seulement avec Chateaubriand[1] et trop insoucieuse de métaphysique chez Lamartine : « Ce n'est pas ainsi que se serait exprimé M. de Maistre[2]. » Mettons-nous en contact avec « l'âme invisible » cachée derrière les objets, « avec ce principe obscur, mais certain des choses », que Buffon se proposait d'atteindre[3]. Les théories de Richer deviennent plus nettes à mesure qu'il s'initie. Une fois swedenborgien, il assigne au poète un rôle d'intermédiaire avec l'au-delà. « Nos créations littéraires perdent ce nom usurpé; elles deviennent des inspirations[4]. » Ce sont des prières, dirait M. l'abbé Bremond; elles reflètent la divinité même; au lieu de s'épuiser à des imitations stériles, le *vates* doit écouter ses voix intérieures, et les œuvres qu'il engendre portent le signe d'une mission :

Quand le peintre, le statuaire, l'architecte sont poètes, ils sont voyants...

Tous les poètes, tant anciens que modernes, dans leurs plus beaux moments, dans les moments où ils étaient inspirés, avaient reçu l'esprit. Comme les prophètes, ils ont exprimé la vérité aperçue par intuition, car l'homme n'invente rien. L'enthousiasme, en effet, c'est Dieu en nous, comme le dit le mot lui-même...

La poésie future s'inspirera du cœur humain, et non plus des livres; elle exprimera les métaphores venues de la langue naturelle :

Ce que vous croyez chez elle le fruit du travail ne lui a pas coûté le moindre effort. Elle rencontre les aperçus heureux, les pensées sublimes; elle ne les cherche pas...

Le génie n'est ni la patience, comme l'a dit Buffon, ni l'attention comme le veut Condillac. Sa marche est rapide comme celle du temps dans le moment du plaisir; il ne cherche pas, il improvise, il ne calcule pas ce sentiment qui l'échauffe, il s'y livre; tandis que les autres vont lentement d'une borne à l'autre, il franchit d'un pas

1. *Lycée armoricain*, t. II, p. 107 (article sur *la Fille de Moab* par le vicomte Walsh).
2. *Ibid.*, t. I, p. 78 (sur *les Méditations* de Lamartine).
3. *Ibid.*, t. VII, p. 25-26 (année 1826 : article sur *Buffon*).
4. *Nouvelle Jérusalem*, t. V, p. 45-46.

tout l'espace; et personne ne sait, pas plus que lui-même, par quelle route il a atteint le but. Moins l'homme s'en rapporte donc à lui, plus son impatience est vraie et forte. Réduit à lui seul, il copie; entraîné par l'enthousiasme créateur, on dirait qu'il repose sa tête sur le sein de la providence, et que c'est dans cet instant de sommeil qu'il a trouvé tant de choses sublimes.

Ces réflexions nous conduisent naturellement sur la voie d'une nouvelle poétique des arts. Cette poétique désabusera l'homme de l'idée d'enfanter des chefs-d'œuvre de vérité, par l'observation exacte des règles établies, et lui prouvera qu'il n'est qu'un moyen de réussir, c'est de chercher l'inspiration à la source divine, qui est la vraie et l'unique source, de s'y abandonner pour en recevoir les flots, et de voguer sur ceux-ci avec confiance et coopération[1].

Ainsi les illuminés, longtemps hésitants, finissent par se reconnaître dans le lyrisme moderne : ils demandent aux poètes de laisser agir le souffle divin; les fables antiques leur apparaissent comme de « pures représentations significatives des choses[2] »; remontant à cette source, ils saluent les nouveaux venus qui mettent en scène des prédictions, des apparitions, « ces prétendues inconvenances théâtrales, qui sont dans la nature[3] »; entre la niaiserie et le sublime, ils ne voient qu'une seule différence : « la vérité dans les affections[4] ». A Richer, théoricien élégant et subtil, une audience plus vaste a seule manqué : ce Nantais, transplanté dans la capitale, eût obtenu tout au moins la renommée de Ballanche; peut-être certains de ses propos ne sont-ils pas tombés en vain sous les yeux du futur « mage » de Guernesey. Nous nous en rendrons mieux compte, lorsque nous saurons par quels avatars l'illuminisme renouvelé devint un jour le spiritisme : et la crise mystique de Hugo perdra beaucoup de son aspect imprévu. Les premiers germes, longtemps stériles, en pourraient bien remonter à son contact avec Œgger et avec les collaborateurs du *Lycée armoricain;* ces initiateurs problématiques méritent en tout cas les uns et les autres qu'on souligne leur rôle trop oublié.

1. *Nouvelle Jérusalem*, t. VI, p. 319-331.
2. *Nouvelle Jérusalem*, t. VI, p. 283.
3. *Lycée armoricain*, t. X, p. 375 (*De l'inspiration dans les arts*).
4. *Mes pensées*, p. 64.

APPENDICE

Nous croyons utile de reproduire ici les documents d'archives, trop rares, qui concernent Guillaume Œgger; tous se rapportent à son passage en Bretagne; il nous permettent de voir comment on le jugeait, en même temps qu'ils éclairent d'un jour curieux certains épisodes de la lutte religieuse sous Louis-Philippe.

La première pièce conservée aux Archives nationales (F^{19} 5744) est une lettre d'Œgger au duc de Broglie, ministre de l'Instruction publique et des cultes :

« Monsieur le Duc,

« J'ai eu l'honneur, il y a quelques mois, par l'intermédiaire de M. Daunou, d'offrir à votre famille un exemplaire de mon ouvrage sur le *Vrai Messie et la langue de la nature*. Le moment heureux est venu, où l'on pourra donner suite à la demande que j'ai faite à la page x de cet ouvrage. Qu'on me laisse ouvrir dans la Capitale une église d'un *christianisme tout à fait universel;* le bien de la Religion non moins que celui de l'État le demandent; je suis sûr d'obtenir dans peu de temps l'assentiment universel. J'ose vous prier, Monsieur le Duc, de vouloir bien prendre cet objet en une sérieuse considération.

« Veuillez agréer mes félicitations sur votre élévation à un poste où mes vœux vous plaçaient depuis longtemps, et sur le triomphe des vraies lumières.

« Je suis avec respect, etc.

« G. Œgger.

« Paris, ce 14 août 1830.

« Barrière de Neuilly, place de l'Arc-de-Triomphe, n° 3. »

Il semblerait qu'Œgger ait eu des relations antérieures avec le duc, et nous savons en quelle estime les swedenborgiens tenaient Mme de Staël; l'affaire n'en est pas moins confiée au rapport d'un fonctionnaire qui porte un avis défavorable :

« Monsieur le Duc,

« M. Œgger, prêtre, ancien vicaire de Notre-Dame à Paris, ayant renoncé depuis à son état, sollicite l'autorisation d'ouvrir dans la capitale une église d'un *christianisme tout à fait universel.*

« La loi du 18 germinal an X a établi des cures et des succursales pour les Catholiques, des temples et des oratoires pour les Pro-

testants, et des synagogues pour les Juifs. Rien n'annonce que la demande de M. Œgger ait pour objet un établissement dépendant de l'un de ces trois cultes, les seuls qui, jusqu'à présent, soient officiellement exercés dans le Royaume.

« C'est au projet d'une religion nouvelle qu'il semble vouloir intéresser le Gouvernement, se réservant le soin de la fonder.

« Si M. Œgger présentait un corps de doctrines, un mode de culte avec ses règles de discipline, déjà adoptés et servis par une nombreuse population, il y aurait peut-être lieu d'examiner si cette nouvelle religion, qui demanderait à partager avec les religions anciennes la protection de la puissance publique, se trouverait, par ses dogmes et son esprit, sans danger pour elle et en harmonie avec nos institutions. Ce serait une haute question politique.

« Mais M. Œgger n'annonce qu'un projet vague qui pourrait bien être le fruit d'une imagination exaltée. L'État garantit à chacun la liberté de conscience et se contente d'accorder le bienfait de sa protection particulière aux cultes établis et éprouvés. Il laisse à la raison publique et au temps le jugement des innovations religieuses. L'intérêt de son repos et de sa sécurité ne lui permettent de les accueillir qu'avec beaucoup de réserve.

« Pour ces motifs, j'ai l'honneur de proposer à Votre Excellence de répondre à M. Œgger que sa demande n'est susceptible de recevoir aucune suite.

« Daignez agréer, etc.

« Le chef de la 2e division,

« CHATILLON. »

Ce rapport date du 23 août. Dès le lendemain, le ministre répond à Œgger. Voici la minute de sa lettre :

« M., vous m'avez témoigné le désir d'ouvrir, dans la capitale, une église d'un *Christianisme tout à fait universel*.

« Si vous demandez l'autorisation de former des réunions chez vous ou ailleurs, où l'on s'occuperait de matières religieuses à certains jours marqués, ces réunions sont permises au-dessous de 20 personnes.

« Si elles doivent être plus nombreuses, c'est à M. le Préfet de Police que vous avez à vous adresser, conformément aux règles établies par les articles 291 et suiv. du code pénal.

« Si votre demande a pour objet d'obtenir un édifice propre à recevoir ces sortes d'assemblées, j'ai l'honneur de vous informer qu'il n'en existe aucun à ma disposition. »

Œgger revient à la charge, tout en quémandant, faute de mieux, un emploi quelconque :

« Monsieur le ministre,

« C'était un *local matériel* pour une nouvelle église d'un christianisme tout à fait universel, et l'encouragement indispensable à la réunion publique d'une société morale en harmonie avec les besoins actuels que j'avais sollicités par ma lettre du 24 août dernier. Votre réponse du 24 du même mois me débute (*sic*) de ma demande.

« Il me semblait pourtant que rien n'était plus opportun aujourd'hui que l'exécution de mon projet. Et je persiste à croire que le christianisme en général aussi bien que l'État y gagneraient. L'Église de France exige impérieusement une réforme, et une réforme toute nouvelle, planant au-dessus d'une misérable distinction de secte, et digne de tout point du siècle des lumières. La tranquillité de l'État ne l'exige pas moins impérieusement. Il faut absolument que le gouvernement nouveau fasse cette concession à l'esprit du siècle s'il ne veut pas se préparer de nouveaux embarras. Mon nouveau protestantisme, d'ailleurs, n'occasionnerait aucun bouleversement brusque dans l'état présent des choses, ma société du christianisme tout à fait universel ne ferait que s'engrener insensiblement dans le catholicisme romain et le protestantisme actuel. La seule circonstance qui m'ait découragé un peu dans une entreprise que je poursuis depuis trois ans avec autant d'ardeur que de conviction, c'est de voir qu'un homme que je regarde comme l'esprit le plus solide parmi les conseillers actuels de la couronne ait paru y attacher peu d'importance.

« Si donc cette nouvelle insistance de ma part vous décidait à prendre ma demande en plus sérieuse considération, je vous prierais de m'accorder quelques minutes d'audience pour une courte explication verbale.

« Mais si tel n'était point le cas, alors je me bornerais à demander, le plus tôt possible, un emploi, soit dans une des branches de votre administration, soit dans l'Académie de Paris ou dans l'Université en général. Avant d'entrer à la Cathédrale comme premier vicaire j'avais déjà professé la philosophie pendant les années 1813-1816 et 1817. J'ai cultivé les langues anglaise et allemande, etc., et j'étais dans le temps sur les rangs pour une chaire d'hébreu et d'Écriture sainte. La carrière que j'ai embrassée depuis trois ans et dans laquelle mon zèle pour les vraies lumières et le bien général m'avait seul jeté a complètement dérangé mes affaires personnelles. En faisant droit par conséquent à l'une ou à l'autre de mes demandes, vous ne ferez que rendre justice à un homme qui méritait

un meilleur sort que celui qui l'a frappé depuis plusieurs années.

« Je suis, etc.

« Œgger.

« Paris, ce 4 septembre 1830. »

Le 19 février 1831, Œgger est nommé, à titre provisoire, régent de philosophie au collège de Quimper. Il ne se presse guère. Le 14 mars, Léon Golias, principal du collège, se plaint au recteur de l'Académie de Rennes : « Je vous prie, M. le recteur, de vouloir bien écrire à M. Œgger, pour l'engager à se rendre au plus tôt à son poste. » Enfin, le lendemain, l'ancien vicaire donne de ses nouvelles : « A peine avais-je déposé à la poste ma lettre d'hier, que j'en reçus une de M. Œgger qui est maintenant à Paris : il m'annonce qu'il y doit rester encore sept ou huit jours retenu par des affaires de famille[1]. » Dans quel guêpier il s'allait fourrer!

« Capacité distinguée, diront ses notes administratives[2] ; beaucoup de zèle, de travail et d'exactitude. Tenue des élèves passable. Instruction variée. Caractère doux. Excellente conduite. Considération de la part de ceux qui l'ont apprécié, aversion extrême du clergé. » Sa présence tend encore les relations déjà peu courtoises entre l'école et les prêtres bretons. Le corps enseignant, presque entièrement formé d'ecclésiastiques avant 1830, avait cédé la place à de nouveaux venus. Sur trente-deux élèves du petit séminaire qui suivent les cours, vingt-six, en guise de représailles, cessent de payer leurs cotisations; le 18 avril, on signale que leur supérieur les a tous retirés sauf quatre et les instruit par ses propres moyens : « Un pareil établissement, s'il est autorisé, mande Golias, nuira beaucoup au collège de Quimper. Ses élèves n'y paieront ni rétribution collégiale, ni rétribution universitaire, ce qui engagera plusieurs familles à y envoyer leurs enfants. Le petit séminaire de Pont-Croix, où l'on ne paie aucune rétribution, compte déjà 250 élèves. J'ai cru que c'était le seul qui s'est établi dans le département, et je n'ai considéré celui de Quimper, je le répète, que comme un simple pensionnat dont les élèves, jusqu'à ce moment, ont constamment suivi les cours du collège. » Lorsque l'on saura d'où vient le nouveau régent de philosophie, la lutte prendra des proportions épiques :

« (11 juillet 1831) Encore des hostilités de la part du petit séminaire de Quimper... Deux des pensionnaires de cet établissement

1. Cette lettre et toutes les suivantes, sauf indication contraire, se trouvent aux archives départementales du Finistère, fonds T, lycée de Quimper, correspondances diverses 1827 à 1866.

2. Arch. nat., F^{17} 9506.

continuaient à suivre au collège le cours de philosophie. Le 1er de ce mois, monsieur le Supérieur les a retirés, sans m'en donner avis : il s'est contenté d'en parler à Monsieur Trouëssart qui en a prévenu le régent de philosophie. Il ne pouvait souffrir, a-t-il dit, que ses pensionnaires suivissent les leçons d'un ancien ecclésiastique qui a renoncé à ses fonctions. Car il a appris que Monsieur Œgger a exercé cet état.

« D'un autre côté, les pensionnaires du petit séminaire, qui ont leur salle d'étude au-dessus de la 3e et de la 6e, y font fréquemment un vacarme tel qu'ils troublent les régents de ces deux classes et les empêchent de continuer leurs leçons. Il leur est même souvent arrivé de vider des pots pleins de matières fécales sur le seuil de la 3e, car ils ont aussi un dortoir au-dessus de cette classe. De là, Monsieur le recteur, des querelles entre mes pensionnaires et ceux du petit séminaire, que je ne puis empêcher de se mettre aux fenêtres qui ouvrent sur mes cours de récréations. »

Bref, Œgger, qui s'était fait désirer, reprend le coche quatre jours à l'avance. On ne le retient pas :

« Œgger au recteur, 8 août. — Ayant obtenu l'agrément de M. le principal d'allonger mes vacances de quatre jours, en partant pour Paris par une occasion qui s'est offerte avant la distribution des prix, j'ai l'honneur de vous faire part de cette circonstance. Je vais prendre un peu l'*air* de la capitale, et si on juge convenable de me renvoyer à mon poste, je serai flatté de continuer à être un de vos administrés, et j'aurai l'honneur de vous voir à mon passage.

« Agréez, etc. »

« Golias au recteur, 9 août. — Je joins ici une lettre de M. Œgger, régent de philosophie, à qui j'ai également permis de partir pour la capitale. Il a désiré profiter du départ de M. le préfet qu'il a beaucoup connu à Paris, et qui se rend à cette même destination. Ses vacances sont déjà ouvertes pour lui puisque, depuis quelques jours, il n'a plus d'élèves.

« M. Œgger ne reviendra probablement plus à Quimper. On a su ici qu'il appartient à l'état ecclésiastique, et aussitôt ses confrères ont jeté les hauts cris, et ont répandu des bruits qui pourraient nuire à l'établissement. On assure même que plusieurs élèves ont manifesté l'intention de ne pas revenir à la rentrée des classes. C'est cette considération qui a porté M. Œgger à partir subitement. « Je « me trouve très bien ici, m'a-t-il dit, mais je crains que ma pré- « sence n'apporte quelque préjudice à votre établissement, et je me « décide, quoiqu'à regret, à vous quitter. »

« Je regrette bien vivement ce digne professeur. Ses mœurs douces, son caractère toujours égal, sa probité, tout m'attachait à lui, mais je ne dois pas, dans cette circonstance, consulter mes affections particulières, et je vous avoue que je n'ai fait aucun effort pour le retenir. Car il est certain que désormais sa présence au collège de Quimper serait nuisible, et que la malveillance ne manquerait pas d'en profiter pour engager les élèves à se retirer. M. Œgger m'a promis de m'écrire peu de temps après son arrivée à Paris. J'aurai l'honneur de vous faire connaître le parti qu'il a pris. »

Un certain Dubourg est chargé du cours de philosophie. Désignation prématurée : Œgger, qui n'a pu se faire nommer ailleurs, rentre inopinément, au grand émoi du principal :

« Golias au recteur, 11 octobre. — M. Œgger vient d'arriver à Quimper pour reprendre ses fonctions, et je me trouve ainsi fort embarrassé. Son arrivée a également déconcerté M. Dubourg qui craint que la place qu'il occupait à Pontivy ne soit déjà remplie, et qu'il ne soit ainsi dépourvu d'emploi, du moins pendant quelque temps. Je l'ai cependant engagé à continuer de faire la classe de philosophie jusqu'à ce que j'aie reçu de nouveaux ordres à ce sujet, bien persuadé que ce sont là vos intentions. La lettre que M. Œgger a reçu de M. le ministre de l'Instruction publique ne lui donne pas l'ordre de se rendre à son poste; elle lui dit seulement qu'on ne peut, en ce moment, lui accorder le changement qu'il sollicite; il en a tiré la conséquence qu'il devait reprendre ses anciennes fonctions. Il restera à Quimper jusqu'à ce que M. le préfet, qui a déjà écrit à ce sujet il y a deux jours, ait reçu une réponse du ministre qui lui avait promis de le placer avantageusement aux environs de Paris, ou que vous m'ayez transmis vous-même votre décision.

« J'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, M. le recteur : la présence de M. Œgger au collège de Quimper ne peut manquer de lui porter un coup funeste. M. le maire, M. le préfet et lui-même en sont convaincus, et c'est ce qui a engagé ce magistrat à demander avec instances qu'il fût placé ailleurs.

« Je vous prie, Monsieur le recteur, de vouloir bien vous joindre à lui à cet effet.

« Ce sera un nouveau bienfait que vous devra le collège de Quimper, et M. Œgger lui-même en sera reconnaissant, il sent qu'il ne peut rester ici, sans faire beaucoup de mal à l'établissement.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Nous n'avons pas la réponse du recteur, mais elle doit être néga-

tive, car le maire de Quimper, Blot, vient en personne à la rescousse :

« (19 octobre). — Monsieur le principal du collège m'a donné communication de la lettre que vous lui avez écrite concernant M. Œgger.

« J'ai l'honneur de vous faire connaître, au nom du bureau d'administration du collège, que la présence de ce professeur dans notre établissement a produit les plus mauvais effets, et que les mères de famille en sont effrayées. Personne n'est disposé plus que moi à rendre justice à la bonne conduite et au talent de M. Œgger, mais vous n'ignorez pas, M. le recteur, qu'il faut faire des concessions aux circonstances, et ôter tout prétexte de nuire aux nombreux ennemis de notre collège déjà si affaibli par leurs attaques.

« Veuillez donc, M. le recteur, aviser aux mesures les plus promptes pour donner à M. Œgger une nouvelle destination.

« Agréez, etc. »

Le 31 octobre, Dubourg est nommé définitivement. Six mois après, Œgger publie sa *Lettre à M. le ministre de l'Instruction publique* afin « de défendre publiquement les *idées nouvelles* que j'ai émises en basse Bretagne, et qui ont eu le malheur de déplaire » ; je ne les ai formulées, affirme-t-il, « qu'après que quelques ecclésiastiques du pays eurent imaginé de me faire rendre raison de mes principes religieux et de ma foi » ; et il proteste qu'il attendait mieux d'un régime constitutionnel. Ses doléances restent sans effet ; il ne trouve un gagne-pain qu'à l'étranger : en 1835, ses *Nouvelles questions de philosophie* seront datées de Wabern, près Berne. C'est l'exil. Mais il faut noter, comme l'indice d'une authentique transmission que me signale M. Baldensperger, que M. Jules Bois ayant interviewé le « pasteur » de la Nouvelle Jérusalem, est mis au courant par lui de Bernard et d'Œgger (cf. le *Figaro littéraire* du 9 décembre 1893).

Auguste VIATTE.

L'INFLUENCE D'EDGAR POE

SUR QUELQUES CONTEURS RÉALISTES

ERCKMANN-CHATRIAN, HENRI RIVIÈRE, EUGÈNE MOUTON

Quand les œuvres d'Edgar Poe pénétrèrent en France, vers 1850, le romantisme avait fait place au réalisme.

Ce dernier mouvement présentait, en son essence, plus d'affinités avec Hoffmann qu'avec Poe; et le chef de l'école, Champfleury, avait en effet voué un culte à l'auteur allemand. L'année même où paraissaient les *Histoires extraordinaires*, il traduisait les *Contes posthumes* d'Hoffmann : il se reconnaissait, évidemment, dans cette peinture minutieuse de gens médiocres, dans ces longues intrigues un peu flottantes.

Mais les réalistes qui pratiquaient le conte fantastique ne pouvaient pas échapper à l'influence de Poe, tant le génie de celui-ci avait frappé tous les Français; et Erckmann-Chatrian relèvent bien de lui pour une partie de leur œuvre.

On ne lit plus guère que leurs romans; les enfants suivent avec intérêt ces longs récits où les auteurs évoquent l'histoire tragique ou triomphale de la Révolution et de l'Empire; les lettrés recherchent plutôt les livres où ces deux Alsaciens se sont montrés les peintres exacts et émus de l'Alsace. Mais ils ont également écrit des *Contes fantastiques* qu'ils ont réunis dans divers recueils, non seulement dans celui qui porte ce titre, mais encore dans les *Contes populaires*, les *Contes de la Montagne*, les *Contes des bords du Rhin*. Aucun de ces livres ne présentant une unité bien nette, il convient d'étudier ces contes dans leur ensemble.

Comme ceux d'Hoffmann, les récits les plus étranges d'Erckmann-Chatrian se passent dans les lieux que les auteurs ont observés. Presque toujours, nous nous trouvons dans

un endroit isolé et désert du village. Ici c'est l'échoppe de l'abattoir, une vieille bâtisse abandonnée et qui donne le frisson avec ses escaliers de ténèbres. Là, c'est la synagogue croulante avec ses hautes fenêtres en ogive d'où il sort parfois d'effrayants oiseaux de nuit. Ailleurs encore, ce sont les ruines d'un vieux château; il n'en reste guère qu'une vaste citerne, dont personne n'a vu le fond et d'où il monte constamment une rumeur troublante.

Comme dans Hoffmann encore, ce ne sont point seulement les constructions des hommes, mais aussi la nature qui offre des décors vrais et pourtant inquiétants. Il ne faut point s'étonner que les *Contes de la Montagne* soient des contes fantastiques, car ces montagnes sont effrayantes, surtout en hiver, au coucher du soleil. Les ombres qui s'allongent dans les vallées, les massifs qui prennent des proportions colossales, les feuilles mortes qui bruissent sous vos pas, la chute d'eau qui bourdonne au loin vous font frissonner d'une terreur indicible. Quand la neige tombe, elle recouvre sentiers et chemins, elle engloutit les voitures égarées; et de la forêt chargée de givre et secouée par la brise, s'élève alors la voix rauque et sinistre des corbeaux.

Fidèles disciples d'Hoffmann, Erckmann-Chatrian apportent le même réalisme suggestif à la peinture des personnages et nous présentent des êtres ordinaires qui, sous un certain jour, prennent des aspects grotesques et effarants. Voyez ce vieillard entrant dans la taverne, la tête enfoncée dans son gros bonnet, les épaules couvertes de sa houppelande, les paupières abaissées sur son nez rouge et sur ses joues luisantes de pluie. Ce n'est point un être fantastique, c'est certainement une créature de chair et d'os; mais on voit bien qu'il n'est pas venu au cabaret pour boire, on sent bien qu'il apporte quelque étrange nouvelle.

Voyez aussi ce médecin, les regards plongés dans un globe de cristal; sa figure maigre, son nez effilé empruntent au globe des teintes livides; on dirait une tête de mort fraîchement coupée, et le liséré rouge de sa robe de chambre complète l'illusion. Après l'avoir regardé, vous ne le prendrez certes point pour un fantôme; mais vous étonnerez-vous qu'il ait inventé quelque remède extraordinaire?

Comme chez Hoffmann toujours, ces personnages ont la berlue, souvent parce qu'ils sont ivres. En sortant de la taverne où ils ont bu du vieux « johannisberg », il arrive à ces paisibles bourgeois des aventures surprenantes et hoffmannesques. *Entre deux vins*, Vanderbach était assis un soir, dans l'estaminet, avec un de ses amis; tout à coup, et comme par magie, il s'est trouvé transporté dans une maison voisine; et son ami, qui portait un habit noir et un plastron blanc, s'est soudain transformé en une pie bavarde.

Ce double aspect des gens, il est quelquefois si tranché qu'ils apparaissent alors véritablement comme des êtres à double face, comme atteints d'un dédoublement de la personnalité. C'est là, on s'en souvient, le procédé peut-être le plus caractéristique de la manière d'Hoffmann. *Mademoiselle de Scudéry* nous en a fourni un excellent exemple : Cardillac, le riche orfèvre, se transforme la nuit en un brigand qui vole les bijoux. Erckmann-Chatrian se sont évidemment souvenus de lui dans l'un de leurs contes. Comme le personnage d'Hoffmann, leur héros est, le jour, un marchand cossu, un bourgeois considéré, qui a l'air tendre et paterne d'un chat pacifique. La nuit, il parcourt les toits, vêtu de haillons et la mâchoire crispée comme celle d'un tigre à l'affût; il pénètre par les lucarnes et égorge toutes les créatures humaines qu'il peut surprendre dans leur sommeil.

Mais, si grande que soit la dette d'Erckmann-Chatrian envers Hoffmann, ils ont subi considérablement l'influence d'Edgar Poe. Dans leur description des hommes et des choses, ils sont restés fidèles au réalisme à peine teinté d'étrangeté que le romancier allemand a pratiqué. Dans leur récit, ils ont emprunté la technique et la méthode de Poe; les événements franchement mystérieux restent l'exception; chaque conte amorce au moins la solution de l'énigme; et si audacieux et si fragile que soit l'échafaudage, il repose toujours sur des assises scientifiques.

C'est d'abord aux sciences de la nature qu'Erckmann-Chatrian, tout comme Edgar Poe, demandent leur inspiration. *Hans Schnaps*, l'excellent opticien, a construit une lunette merveilleuse qui rend chacun heureux en réalisant son rêve le plus cher; prenez l'appareil et si vous êtes ambitieux, vous

vous verrez présidant à quelque séance d'une académie fameuse; si vous désirez la richesse, vous vous apercevrez roulant carrosse et maniant des monceaux d'or; si vous êtes amoureux, vous découvrirez tout à coup que votre belle est prête à tomber dans vos bras. L'explication de l'appareil est empruntée à la physique; il présente un spectacle brillant et toujours différent, tout comme le kaléidoscope; il reproduit et fixe les images que vous avez dans le cerveau, absolument comme le daguerréotype fixe les images qui vous tombent sous les yeux.

Voulez-vous un autre exemple de ce que les sciences de la nature peuvent devenir aux mains d'audacieux conteurs? Vous vous souvenez du conte de Poe qui s'appelle *le Sphinx :* un insecte insignifiant, grossi par l'imagination de quelqu'un qui apprécie mal les distances, devient aussitôt un monstre effrayant. Erckmann-Chatrian ont repris la même idée, en la traitant d'une manière plus scientifique et plus positive encore. Le petit village de Spinbronn est dans la consternation : la source thermale qui faisait sa fortune s'est mise à vomir des cadavres d'animaux et même un squelette humain; c'est qu'un monstre, caché dans une caverne, dévore tous les êtres vivants qui passent à sa portée. Il ne s'agit point d'un dragon fabuleux, mais d'un animal connu et classé en histoire naturelle, l'*Araignée-crabe*, à laquelle l'atmosphère humide et chaude de la grotte a permis d'atteindre une taille gigantesque.

Ce n'est point seulement aux sciences de la nature que Poe empruntait son inspiration, mais encore et surtout aux sciences psychiques. Là, son originalité consiste à démonter le mécanisme de la pensée, à en isoler les rouages : obsessions, hallucinations, impulsions.

C'est bien à son école qu'Erckmann-Chatrian se sont mis pour composer *le Juif polonais*, une pièce de théâtre qui a trouvé place dans les *Contes populaires*. Mathis a commis un crime par cupidité; mais, depuis, il s'est montré si prudent et si avisé que personne ne l'a jamais soupçonné et qu'il est devenu le bourgeois le plus influent et le plus honoré du village. La nuit, dans ses rêves, il mène une vie fantastique; il comparaît devant un tribunal, il subit les questions d'un juge et

il s'efforce de nier et de garder son secret; mais bientôt, dans son cauchemar, il est obligé de tout avouer, il mime la nuit tragique; de nouveau, il en éprouve toute l'angoisse et toute l'horreur, il en revit toutes les péripéties; il attend le traîneau dans la neige, il entend les clochettes du cheval, il porte le coup, et le voilà traînant le cadavre lourd, ah! si lourd. Et même au grand jour et devant témoins, il croit, dans le tintement de l'or qu'il verse, entendre le son grêle des clochettes du traîneau.

Sans doute, ce personnage double pourrait figurer dans la galerie d'Hoffmann; mais c'est bien à Edgar Poe qu'il doit cette désarticulation systématique de son esprit. La persistance, sous forme de cauchemar, d'une série complète de faits réels, elle se trouvait déjà dans les *Souvenirs de M. Auguste Bedloe;* mais surtout, l'idée fondamentale du conte dialogué d'Erckmann-Chatrian vient du *Cœur révélateur :* chez un meurtrier, persiste, sous forme d'obsession et d'hallucination, une image auditive perçue juste avant le crime : tintement des clochettes ou battements du cœur.

La loi psychologique que Poe a peut-être le mieux mise en lumière, c'est le besoin de réaliser en acte toute image qui s'impose à nous et que n'arrêtent pas à temps nos facultés d'inhibition. C'est bien sur un tel cas de perversité que repose le récit de *l'Auberge des trois pendus*. Quel maléfice aurait pu induire trois voyageurs qui ne se connaissaient point à se pendre successivement à la tringle qui supporte l'enseigne de l'auberge? Mais, en face, se trouve une maison exactement semblable, où demeure une vieille sorcière. Lorsqu'elle constate l'arrivée d'un voyageur dans la chambre verte, elle se procure des vêtements pareils à ceux qu'il porte et elle en habille un mannequin. Vous croyez peut-être qu'elle va se livrer à quelque séance d'envoûtement, avec incantation magique et chaudron fumant? Non point; c'est une sorcière moderne, qui connaît les dernières découvertes de la psychiâtrie; elle appelle à son secours la perversité d'Edgar Poe, c'est-à-dire le vertige mental. Elle accroche son mannequin semblable au voyageur à une tringle semblable à celle qu'il a sous les yeux : il n'est point d'homme assez fort pour résister à cette suggestion impérieuse.

C'est en se servant encore de la perversité d'Edgar Poe qu'Erckmann-Chatrian ont écrit le *Tisserand de la Steinbach*, qui n'est certes pas le plus original, mais qui est peut-être, en sa simplicité, le plus puissant de leurs contes fantastiques. Voici un homme qui, d'une hauteur, regarde des Bohémiens campés au pied d'une pente; une idée étrange lui passe par la tête : si une grosse pierre se détachait par hasard, elle roulerait jusqu'en bas, et elle écraserait cette pauvre vieille accroupie près du feu. Une curiosité mauvaise s'empare de l'esprit de cet homme : quelles drôles de grimaces feraient les Bohémiens, affolés par la chute de cette pierre! Obéissant à un véritable vertige mental, l'homme, du pied, a poussé la pierre; elle n'est pas si tôt détachée qu'il voudrait la retenir. Trop tard : la vieille femme est écrasée. Pour qu'un honnête homme devînt un meurtrier, il a suffi d'un mouvement qu'il n'a pas pu réprimer.

Ainsi, Erckmann-Chatrian ont su concilier la manière d'Hoffmann avec celle de Poe. Au maître allemand, ils doivent l'observation précise, le soin minutieux avec lesquels ils décrivent les décors et peignent les personnages moyens de la vie rhénane; mais, en imitant la composition simple et serrée de Poe, ils ont évité le pire défaut d'Hoffmann, son incohérence dans le récit, sa manière de suivre aveuglément les caprices de sa fantaisie.

A l'autre maître du fantastique, à Edgar Poe, ils ont emprunté l'art d'exciter l'imagination à l'aide des résultats de la science positive; ils se sont surtout souvenus de sa manière d'analyser l'âme humaine, d'en retrouver les manifestations élémentaires et morbides. La persistance d'une image auditive chez un meurtrier qu'Edgar Poe avait utilisée dans *le Cœur révélateur*, on la retrouve dans *le Juif polonais;* et la perversité au sens strictement poesque, le besoin de réaliser en acte une image déplaisante, elle est le sujet même du *Tisserand de la Steinbach*. Mais, en se plaçant dans un décor réel et parmi des personnages ordinaires, ils ont corrigé Poe par Hoffmann et évité son pire défaut : la tension fiévreuse et la folie latente.

En somme, ils n'ont point montré une grande originalité dans le conte fantastique; mais, dans un genre où peut-être

une tête française ne pouvait rien inventer, ils ont apporté cet équilibre et cette mesure à quoi se reconnaissent presque toujours les écrivains de notre pays.

II

Ils sont bien supérieurs à tel autre disciple de Poe, leur contemporain Henri Rivière.

Celui-ci place, comme eux, ses histoires les plus extraordinaires dans un cadre réel, mais il ne sait pas choisir le décor qui convient. On ne dirait guère que l'auteur est un officier de marine qui avait fait son tour du monde. Il lui arrive de situer une action dans un port lointain, mais il se contente de citer un nom, sans la moindre description exotique, sans le moindre détail qui évoque un ciel étranger.

Cet homme qui mourut en héros semble avoir traîné partout derrière soi l'atmosphère de Paris, du Paris brillant du Second Empire. La plupart de ses histoires se nouent par un adultère et se terminent par un duel.

Mais ses personnages doivent certainement quelque chose à Edgar Poe. Dans *la Seconde vie du docteur Roger*, le protagoniste est un de ces logiciens et de ces maniaques comme Poe les aimait : « Il avait l'enchaînement logique des idées étranges, et de ces idées, que d'ailleurs il s'était rendues familières au point de les avoir converties en systèmes, découlaient pour lui des conséquences qui se précisaient de plus en plus dans son esprit. »

Son idée favorite, c'est encore à Edgar Poe qu'il l'a empruntée : il croit « à la transmigration des âmes, aux destinées semblables », comme tout bon lecteur des *Souvenirs de M. Auguste Bedloe*. Le docteur Roger, en se promenant, croit reconnaître un de ses ennemis, puis deux de ses amis. Il interroge ces passants, mais s'aperçoit qu'il s'est trompé ; ils n'en auront pas moins une destinée semblable à celle des gens qu'il a connus : mari trompé, amants éperdus, ils rejoueront — ou presque — un drame précédent.

Cette métempsychose n'est pas l'idée principale que Rivière doit à Poe. Comme le maître américain, il croit surtout à l'importance des images mentales. Dans les *Visions du lieu-*

tenant Féraud, l'officier, qui, comme l'amant de *Bérénice*, abuse des stupéfiants, a une vision prémonitoire, tout comme *Usher :* il se voit en rêve, et comme *M. Bedloe*, luttant contre des ennemis qui l'abattent, dans la poudre et la fumée; et il succombe, en effet, à l'attaque suivante.

Nous sommes ici encore dans le domaine mystique; mais c'est dans le domaine psychologique pur que, à l'instar de Poe, Henri Rivière montre surtout l'importance des images. C'est une victime de la « perversité » que le personnage de *Pierrot*. Cet homme, épris d'une actrice personnifiant Colombine, devient un mime de génie et tue sur la scène l'acteur jouant le rôle d'Arlequin; par deux fois, il a été victime du mimétisme; d'homme il est devenu acteur et personnage de théâtre; de personnage de théâtre, il est devenu homme et meurtrier.

Mais si l'idée est bien empruntée à Poe, elle est noyée dans l'atmosphère du Second Empire et du théâtre des Funambules. L'influence de Poe agit avec plus de pureté, au contraire, dans *Caïn*. Un officier de marine a, dans une minute d'aberration, laissé mourir, tué peut-être, son meilleur ami et son frère d'armes. En rentrant à bord, il ouvre le testament du mort, et il y lit ce vœu : « Il faut après ma mort que, pour conserver et pour accroître, s'il est possible, la ressemblance qui existe aujourd'hui entre nous, tu t'études à imiter les gestes que je faisais, à te servir de mes expressions que j'employais de préférence, à prendre mes habitudes de tous les jours. »

Il a beau s'en défendre, le mimétisme le saisit; il ne s'agit pas ici de métempsychose, mais de l'application de la loi psychologique connue et que Poe a si bien mise en valeur : l'image que l'officier porte en lui, elle se réalise peu à peu sur lui. Il prend l'écriture de son ami, son visage ressemble de plus en plus à celui du mort. Un jour, la paralysie le frappe au visage : il a le masque de l'homme assassiné.

Il y a dans la conception de ce conte une vigueur dramatique et une ampleur poétique certaines; mais l'exécution pèche par platitude et par défaut de vraisemblance. Le fantastique qui inspire les *Voix secrètes de Jacques Lambert* semble plus subtil et plus adroit. Un officier de marine a vu

assassiner sous ses yeux l'un de ses camarades, qui a eu le temps de murmurer : « C'est le mari. » Jacques ne connaît point celui-ci; mais, tout à coup, un visage lui apparaît nettement, surgi du fond de lui-même : c'est certainement celui du meurtrier. Il retrouve l'homme en effet, et acquiert bientôt la preuve qu'il ne se trompe pas; il l'avait rencontré quelques minutes avant le crime. Sa vision était-elle une simple réminiscence, ou était-elle d'un caractère plus mystique et servait-elle à lui rappeler son devoir de vengeance? On ne peut le savoir; mais cette ambiguïté de double aspect logique et mystérieux est bien dans la manière de Poe.

L'officier provoque donc le meurtrier de son camarade et il est tué en duel; il s'était souvent vu, dans ses rêves, périr d'une telle mort. Et ici, Rivière préfère la pure explication psychologique à toute interprétation étrange. Si l'officier a été tué, c'est qu'il savait que, dans la réalité, il serait pusillanime comme dans son rêve :

Certains rêves qui reviennent périodiquement ou à des intervalles plus ou moins éloignés, mais toujours les mêmes, nous indiquent, d'après les sentiments qu'ils nous font éprouver, de quelle façon nous agirons dans des circonstances analogues de la vie réelle. En ce sens, on peut dire que les songes annoncent l'avenir, car, si les circonstances auxquelles ils ont trait se présentent, ils ont sur nous une influence d'habitude.

Dans la partie fantastique de son œuvre, Henri Rivière reprend donc tous les thèmes de Poe : vision prémonitoire, image impérieuse. Et il la met en œuvre à la manière de Poe : d'une vieille superstition, métempsychose ou sens des songes, il fait une vérité de psychologie expérimentale.

Malheureusement, il n'a point l'originalité de son maître; il n'a même pas, comme Erckmann-Chatrian, le talent de trouver un milieu approprié; il manque d'ailleurs de concentration, et toutes ses histoires, à la fois fantastiques et sentimentales, ne convainquent guère le lecteur.

III

Si les œuvres de Henri Rivière peuvent être rattachées au

réalisme, c'est plutôt par leur date que par leur tendance générale. C'est le contraire qui se produit pour un autre disciple de Poe, Eugène Mouton, dit Mérinos. Ses œuvres ont été publiées après 1870; mais il décrit les petites gens, carabins ou bourgeois, avec le même humour que les réalistes notoires. L'un de ses contes qui eurent le plus de succès, *le Bœuf*, est d'ailleurs franchement inspiré de ce chapitre des *Bourgeois de Molinchart*, où Champfleury a conté les méfaits d'une biche entrant dans une boutique d'épicerie.

Eugène Mouton a poussé l'imitation de Poe jusqu'à écrire, lui aussi, sa petite cosmogonie, dans un essai intitulé *l'Origine de la vie.* Avec la logique rigoureuse qu'aimait Poe, il déclare que, puisque la génération spontanée est impossible et que cependant la vie existe sur notre planète, il faut donc qu'elle ait été amenée d'une autre planète qui, à une époque indéterminée, est entrée en collision avec la nôtre. Et, comme Poe encore, respectant les Écritures saintes, il propose de voir, dans l'arche de Noé, l'image symbolique de cet aérolithe apportant la vie différenciée en espèces. Il ne craint pas, comme son maître, d'aller au bout de son idée, et suggère que tout ce qui, dans la Bible, est antérieur au déluge, a dû se passer sur une autre planète.

Pour faire pendant à cette *Origine de la vie*, Eugène Mouton a écrit une *Fin du monde.* Toujours respectueux des Écritures, il prophétise la combustion totale de notre planète et, ici encore, il ne s'éloigne pas de Poe; mais il imagine que la combustion se produira par suite d'un excédent de la vie et de la consommation sur les facultés productives de la planète. Ces deux essais, quoique probablement sérieux en leur fond, sont semés de traits badins, comme Poe lui-même n'a point dédaigné d'en mettre dans *Eurêka.*

Mais plutôt que comme essayiste, c'est comme conteur qu'Eugène Mouton marche, de loin, sur les traces de Poe. Comme lui, il aime à se servir de la science positive pour donner un tour nouveau à des idées mystiques. L'un de ses personnages a inventé *l'Historioscope*, dont voici l'idée maîtresse :

Si tout objet lumineux émet des ondulations qui se propagent in-

définiment en ligne directe tant qu'ils ne rencontrent pas d'obstacle, ne voyez-vous pas que, depuis l'origine du monde, tout ce qui existe sur la terre, tout ce qui y a passé, tout ce qui y a paru, ne fût-ce qu'une seconde, a émis autant d'images qui se sont envolées, à travers l'atmosphère terrestre, dans les espaces interplanétaires.

Il n'y a donc qu'à saisir et à fixer ces images, ce qui n'est évidemment qu'un jeu d'enfant. L'appareil rappelle tout à fait celui qu'avait imaginé *Hans Schnapps*, le héros d'Erckmann-Chatrian.

Mais ceux-ci n'avaient utilisé la science dans leurs récits que pour en tirer des effets sérieux. Eugène Mouton, tout comme Poe, aime à écrire des contes où il provoque quelque illusion et qui ont une allure générale de mystification. C'est le cas pour *le Cheveu de femme blonde* que trouve un capitaine à bord de son navire, alors qu'il croise dans les mers du Sud. Il garde ce cheveu précieusement, se livre à toutes sortes de suppositions romanesques et sentimentales sur son origine. Un beau jour, il rencontre un savant qui lui déclare qu'il a tout simplement dans les mains un filament d'une plante d'Australie, le « phormium tenax ». Comme dans *le Sphinx* ou dans la *Mille deuxième nuit*, le fantastique est tiré des sciences de la nature.

C'est encore par une illusion que s'explique l'aventure du *Crapaud blanc*. La servante, entrant dans la chambre de son maître, s'aperçoit qu'il est disparu et voit à sa place un immense crapaud blanc. « Une bête a dévoré mon maître! » Affolement du village. Un homme courageux entre et trouve la supposée victime incapable de se défaire de la position la plus fâcheuse : elle est en caleçon, les cuisses accrochées par-dessus les épaules. Comme quoi il est dangereux de vouloir imiter les acrobates quand on n'en est pas un. C'est bien là une illusion d'optique, comme celle qui, dans *les Lunettes* de Poe, faillit amener un myope à épouser son arrière-arrière-grand'mère. La situation, horrible en apparence, est en réalité fort bénigne, comme dans *l'Enterrement prématuré*.

Il y a donc un humoriste dans Eugène Mouton comme dans Poe. Deux des meilleurs contes bouffons du Français doivent beaucoup à l'Américain. Le héros du *Bœuf* se trouve dans une

situation terrible que l'auteur ne veut pas prendre au sérieux, pas plus que Poe n'a voulu le faire dans l'*Article pour la Blackwood*. Le héros d'Eugène Mouton reste effondré sur une fenêtre : derrière lui est un bœuf furieux qui ravage la pièce; sous lui est un troupeau de bœufs qui menacent de le recevoir sur leurs cornes s'il veut sauter. Ainsi, le personnage de Poe restait suspendu en l'air, sous la terrible menace d'une immense aiguille d'horloge.

L'Invalide à la tête de bois eut un gros succès du temps d'Eugène Mouton; le conte paraît encore plaisant, s'il est bien illustré; mais les aventures de l'Invalide à travers le monde semblent longues. Peut-être l'auteur aurait-il pu s'en tenir aux abords du sujet. C'est ce que Poe avait fait dans *Un homme usé*, dont Eugène Mouton s'est manifestement inspiré. Comme le général imaginé par Poe, le soldat inventé par Mouton a d'abord un nez d'argent, un œil en verre et une mâchoire en toutes sortes de substances; les deux hommes vivent par le caprice de l'auteur et quoiqu'ils aient, l'un et l'autre, perdu les organes essentiels.

Mais si Eugène Mouton est un disciple de Poe, ce n'est pas seulement parce qu'il a écrit des contes humoristiques ou des récits où la science sert à provoquer une illusion comique. Lui aussi, il s'est exercé, et non sans succès, à jouer de l'horreur et à faire frissonner son lecteur. Il imagine *le Supplice du ballon :* un homme est attaché à un ballon qui, dans les airs, éclatera et le précipitera à terre. Ainsi, Mouton combine deux idées chères à Poe : l'aérostation d'une part; et d'autre part une torture physique d'autant plus cruelle que le personnage, semblable au héros du *Pendule*, la voit peu à peu s'approcher de lui.

Pour provoquer la terreur, Mouton a quelquefois besoin, comme Poe, d'une mise en scène un peu laborieuse. Des marins s'aperçoivent tout à coup que leur navire est en panne, quoique les machines fonctionnent bien. Le loch, puis la sonde, jetés à la mer, disparaissent mystérieusement. Un serpent sort de l'eau, puis un autre, qui enlèvent des hommes du bord. Il n'y a point de doute : les marins ont rencontré les fameux serpents de mer. Mais non : l'animal paraît, vient sur le pont, où on ne tarde pas à le tuer. C'est une bête classée

en histoire naturelle, une poulpe géante, connue sous le nom de *kraken*. La donnée en est identique à *l'Araignée-crabe* d'Erckmann-Chatrian. Mouton non seulement s'est souvenu du *Sphinx*, mais encore, reprenant une méthode chère à Poe, a transformé une vieille superstition en un fait d'observation scientifique.

Eugène Mouton sait aussi provoquer la terreur par des moyens plus simples. *La Mouche noire*, une seule mouche noire dont la piqûre provoque la mort dans les souffrances, suffit à affoler un équipage qui la cherche dans tous les coins du navire. Il y a, dans *la Fièvre jaune*, une idée à la fois simple et grandiose et qui rappelle la terrible situation de Pym à bord du navire. Le capitaine s'aperçoit tout à coup que la fièvre jaune est à bord. Un homme périt que l'on jette à la mer. Mais d'autres sont atteints ; les marins valides ne suffisent plus à les soigner; les hommes tombent maintenant sur le pont, des cadavres restent accrochés aux vergues; d'autres pourrissent partout. Le capitaine reste désormais seul à la barre. D'abord debout, il s'affaisse; et c'est à genoux, accablé par la maladie qu'il ramène au port le navire désolé et sa cargaison macabre.

Horribles ou humoristiques, tous ces contes sont adroits. Ils restent inférieurs à ceux d'Erckmann-Chatrian, parce qu'ils ne peignent pas avec amour les mœurs d'une province, et que tout y paraît inventé à plaisir. On sent qu'il y manque la sincérité, et la personnalité de l'auteur s'y trouve effacée par l'imitation volontaire de Poe.

L'homme cependant n'était pas sans talent, et il l'a montré dans deux contes qui, quoique inspirés de Poe, gardent une allure personnelle : *le Squelette homogène* et *le Coq du clocher*. Un artiste veut un squelette entier; il s'abouche avec un garçon d'hôpital et va voir le mourant dont il aura les os. Mais le squelette l'impressionne, justement parce qu'il a connu le vivant. D'ailleurs, tout le monde est effrayé par ce squelette qui n'est point, comme tant d'autres, fait de pièces et de morceaux, mais qui est, bel et bien, une personne humaine décharnée. Des carabins l'arrosent de punch, et l'un d'eux devient fou, après avoir vu ce squelette environné de flammes, après avoir touché la tiédeur de ses os.

L'auteur continue de développer la situation, sans la logique absurde de Poe, avec une aisance tranquille ; et en chemin, il décrit des personnages observés. Un jour, le peintre reçoit la visite d'une femme aimée. Sans phrases, sans cris horribles, elle reconnaît le squelette de son mari. Le peintre alors décide d'enterrer ce — comment dire? — ce cadavre. Mais il se présente une objection rituelle : on ne peut pas enterrer un chrétien deux fois ; par bonheur, un bon curé arrange la chose en creusant une fosse dans un coin inconnu. Le ton passe aisément d'une horreur discrète à un humour léger ; l'ensemble donne une impression juste de réalité.

Ce sont les mêmes qualités que l'on retrouve dans *le Coq du clocher*. L'animal est tombé sous un coup de foudre. Consternation dans le village. Comment le remettre en place? Enfin se présente un couvreur qui ne paie pas de mine et qui ne demande qu'un maigre salaire. Il grimpe avec facilité, admiré de tous les paysans. Il pose le coq ; il est si heureux qu'il enfourche l'animal et étend les bras en un geste de triomphe. Horreur : le coq se met à tourner ; et quand il s'arrête, l'homme reste immobile, sans doute frappé de catalepsie. Personne ne peut l'ôter de là ; les corbeaux commencent à le becqueter. Et comme dans le poème de Poe qui porte le nom de l'oiseau sinistre, la donnée réelle se termine par un effet d'immobilité qui semble lui prêter une valeur symbolique :

> Le coq ne tourne plus. Il a perdu son apparence, il découpe sur le ciel des profils indéfinissables qui changent à mesure que le souffle des grands vents arrache quelques lambeaux des débris qui le couvrent encore.
>
> Il ne tourne plus. Soit que l'agonisant, dans une convulsion suprême, l'ait faussé, soit que le sang, coulant sous la morsure des oiseaux de proie, en ait engorgé les pivots, on dit qu'il doit rester ainsi, jusqu'à la fin des temps, immobile comme les pierres de l'église où il est scellé.

Replacé dans le contexte, ce tableau n'inspire aucun dégoût et est d'un effet puissant. L'auteur, en effet, n'a point abusé de l'horreur ; il l'a glissée seulement dans les dernières lignes, après s'être approché d'elle par degrés insensibles. Au début,

le ton amusé ne laissait rien prévoir. Et en cours de route, l'émoi du village a été fort bien décrit.

Ainsi, Eugène Mouton, ayant appris de Poe à manier l'humour et l'horreur, a su les combiner en un mélange original, à la faveur de son réalisme discret.

Il est donc un point sur lequel les réalistes n'ont pas suivi Poe et ne pouvaient pas le suivre. Ils n'ont jamais, comme lui, inventé leurs décors, ils se sont toujours placés, comme Hoffmann, dans un milieu réellement observé.

Avec eux, l'influence de Poe se confond en partie avec celle de la science. Ils aiment à utiliser des données positives, des appareils et des machines de verre et d'acier, en vue de fins extraordinaires. Ou, par un effet contraire, ils prennent une vieille superstition et la rajeunissent à l'aide des données des sciences naturelles.

Les sciences psychiques également influent sur eux par l'intermédiaire de Poe. Grâce à lui, ils tirent des effets romanesques, souvent vigoureux et simples, de ce que l'Américain appelait la perversité : cette loi fatale de la machine humaine qui nous pousse à accomplir malgré nous ce que nous imaginons.

Les plus heureux de ces conteurs réalistes sont ceux qui ont su équilibrer le chimérique de Poe par une observation émue ou amusée des milieux provinciaux dans lesquels ils avaient vécu.

Léon LEMONNIER.

MADAME ACKERMANN ET LES ÉTRANGERS

Dans le remarquable article que consacrait Arvède Barine à M^{me} Ackermann (*Débats* du 1er mai 1906), elle n'avait garde d'oublier les étrangers qui étaient admis aux samedis de la rue des Feuillantines. « Des figures exotiques, écrit-elle, se mêlaient aux amis de la maison. »

Pourquoi les étrangers venaient-ils aux Feuillantines? D'abord M^{me} Ackermann fit deux séjours à Berlin, avait été présentée à la cour et connut tout ce qu'il y avait de distingué en Allemagne (*Ma Vie*). Les Allemands ne l'oubliaient pas. Elle vint même pendant le siège s'enfermer à Paris, espérant pouvoir être utile à son pays. Par l'intermédiaire de l'ambassade anglaise elle n'obtint que quelques adoucissements personnels. Ensuite elle avait passé une partie de sa vie près de Nice, ville cosmopolite. Mais tout cela ne suffirait pas à expliquer la vogue de M^{me} Ackermann à l'étranger. Voulant réaliser une œuvre objective, elle avait dépouillé son inspiration de tout élément intime ou national pour n'y laisser que le collectif et l'humain. En cela elle était classique, et les étrangers allaient à elle comme aux classiques. Sa poésie était générale et n'exigeait aucune initiation.

Vienne fournissait le plus fort contingent d'admirateurs. L'enthousiasme de Betty Paoli n'y fut pas inutile. De Vienne, le 30 avril 1876, elle envoyait à M^{me} Ackermann l'article où elle essayait de « faire connaître au public allemand son noble esprit et son admirable talent », tout en s'excusant d'insister « sur le fond sans s'arrêter à la forme pleine de grandeur et de charmes mélancoliques ».

Parmi ces étrangers viennois, les uns étaient attirés par la libre penseuse, les autres — plutôt religieux — par la femme de douleur, et tous l'admiraient avec un excès qui effrayait M^{me} Ackermann. Aux admiratrices de la femme de douleur —

car c'étaient surtout des femmes — et en particulier à Betty Paoli, elle envoyait le manuscrit de *Ma Vie* pour leur paraître une cérébrale. Le 24 janvier 1881, elle écrivait à Louise Read :

Betty Paoli écrivait dernièrement à M^me^ de Knorr qu'elle était très perplexe à mon sujet : qui étais-je? qu'avais-je été? Elle se figure probablement que pour arriver à la poésie j'ai passé comme elle par des ardeurs et des déceptions d'amour. Je suis donc forcée de lui communiquer aussi le même susdit manuscrit [*Ma Vie*], afin de bien la convaincre que chez moi le feu de l'esprit s'est allumé et a brûlé tout seul (*Nouvelle Revue* du 1^er^ février 1898, p. 394).

Quand ces Viennoises étaient riches comme la comtesse Callimaki ou la baronne de Knorr, on les voyait régulièrement à Paris.

La comtesse Callimaki avait été gagnée à la poésie de M^me^ Ackermann par les souffrances de son propre veuvage (lettre du 20 janvier 1885). A Paris elle crut ouvrir à M^me^ Ackermann les portes de la *Revue des Deux Mondes* et lui adressa le 22 février 1878 une lettre où elle triomphait trop tôt :

L'affaire est faite. M. Buloz s'est engagé, mais il demande encore deux pièces au moins... [c'était l'échappatoire]. Nous battrons M. Buloz pendant qu'il est chaud sans lui laisser le temps de se refroidir...

M^me^ Ackermann n'était point femme à battre M. Buloz pour se faire imprimer, et les pièces parurent dans le *Temps* l'année suivante.

La baronne de Knorr, chanoinesse du chapitre de Brünn, catholique ardente, débarquait fréquemment à Paris. Alors un équipage de grande remise, avec un valet de pied en habit à côté du cocher en livrée noire, s'arrêtait rue des Feuillantines. M^me^ Ackermann avait pour sa chanoinesse un attachement très vif et même de l'admiration. Si bizarre que cela soit, venant de la contemptrice des dévots, il le faut bien constater, et sans rien en rabattre sur l'équipage, que d'ailleurs elle ne voyait pas, habitant sur la cour. Elle admirait d'abord en elle sa haute culture. Comptant alors parmi les

meilleurs poètes lyriques de l'Autriche, la baronne de Knorr traduisit en vers allemands le *Daphné* de M^{me} Ackermann (lettre du 21 décembre 1878). A ses poésies allemandes elle joignit plus tard des « pensées » françaises, publiées chez Lemerre, et dont plusieurs sont exquises. Mais ce qui touchait surtout M^{me} Ackermann, c'était la pureté candide de M^{me} de Knorr. Elle n'était point mariée et devait à son titre de chanoinesse d'être appelée Madame, comme on fait toutes les religieuses.

Les *Pensées du soir* permettent de deviner quelle était sa délicatesse morale :

Rien n'est plus difficile que de rester considéré dans une condition méprisée. Les Juifs et les vieilles filles le savent (*Nouv. éd.*, XIV, p. 5). — Dans une journée bien remplie une part doit être faite aux absents par la correspondance, aux morts par la prière (XX, p. 7). — Pour ne pas perdre la tête, il ne s'agit que de penser juste ou de ne penser à rien (XXXVI, p. 11). — Le souvenir chez les uns, c'est la rancune, chez les autres la reconnaissance (LXIV, p. 19). — Un homme du monde peut être un ignorant de la vie (LXXIII, p. 21). — Il y a des êtres que tout le monde aime et qui n'ont cependant jamais été aimés (LXXVIII, p. 23). — Quelle crédulité chez les menteurs! Ils croient qu'on les croira (XC, p. 26). — L'espérance est tellement innée à l'âme qu'on continue d'espérer même quand on a cessé de désirer (CXVII, p. 33). — Dans une maison bien agencée il faut une infirmerie pour les choses comme pour les personnes (CLXXIII, p. 48).

Personne ne nous montre mieux comment les catholiques étaient gagnés à M^{me} Ackermann. Ne lui écrivait-elle pas : « Je comprends toutes les conséquences de la douleur, même l'esprit de révolte. » Elle se disait simplement : elle a souffert et la grâce lui a manqué. Aussi n'éprouvait-elle aucun embarras à lui parler de sa foi et même à lui demander les prières de sa domestique, Rose, pour ne pas être empêchée de voir sa mécréante amie :

Je salue l'excellente Rose; comme elle et moi nous avons le besoin de prier, il faut qu'elle m'aide à prier pour obtenir mon heureux retour auprès de vous (14 novembre 1887).

On peut être assuré que la commission fut faite et les prières dites.

Parmi les hôtes brillants de Vienne, n'oublions pas le comte Attila de Gerando Teleki qui avait épousé la fille de la grande amie de Mme Ackermann, Mme Coignet, et, quand il ne voyageait pas avec Reclus (1883) habitait tantôt à Vienne tantôt à Paris.

L'élément libre-penseur était représenté par la famille Merwart. En même temps que les pieuses lettres de la chanoinesse, Vienne lui expédiait du romaniste Charles Merwart des lettres ardentes et anticléricales : « L'océan de la réaction inonde le sol de la liberté », écrit-il le 11 mars [1882]. « L'hydre de l'intolérance se dresse devant la libre pensée! » Que s'était-il donc passé? Merwart avait fait un éloge de Mme Ackermann qui avait été confisqué « par le gouvernement clérical ». Comme toujours la persécution se tournait à l'avantage des persécutés. Il y eut interpellation au Parlement et Mme Ackermann fut plus connue à Vienne que si l'article avait paru en toute liberté :

> Tout le monde parle de vous et tout le monde voudrait connaître vos œuvres. Votre nom, Madame, est sur toutes les lèvres et le mien, un peu, aussi...

Le frère de Charles Merwart, Paul, était peintre et il s'établit à Paris. Mme Ackermann fréquentait son atelier; il venait rue des Feuillantines, accompagné de sa mère, et bientôt fit le portrait de Mme Ackermann, non moins connu que celui d'Ostrowski.

L'Italie, après l'Autriche, fournissait à Mme Ackermann de nombreux admirateurs. Il y avait d'ailleurs communication constante entre les deux pays. Rome et Florence étaient alors les villes d'hiver de l'Europe, et elles envoyaient à Mme Ackermann non seulement des Autrichiennes comme la baronne de Stein, mais des Roumaines comme la princesse Gika, des Norvégiennes comme Marie Colbau et même des Italiens comme le comte de Gubernatis. Ledrain nous montre la princesse Gika, connue dans les *Lettres* sous le nom de Dora d'Istria, revenant d'Amérique et, avant de regagner ses jardins de Florence, s'arrêtant à Paris chez Mme Ackermann qui crut devoir l'avertir qu'elle était « une petite bourgeoise » (*l'Éclair*, 2 mai 1898).

Marie Colbau, auteur de traductions et de romans, représente le mieux l'union du Nord et du Midi. Née à Christiania en 1814, elle fait de 1856 à 1882 de fréquents séjours en France et en Italie, retourne en Norvège et meurt à Rome le 27 mars 1884. Sans partager l'incrédulité de M^me^ Ackermann elle lui adresse du Tyrol, de Nice, de Rome, de Christiania des lettres enthousiastes, et elle se plaît à lui répéter les paroles affectueuses qu'elle en recevait : « Vous êtes le caractère de femme qui m'est le plus sympathique » (27 décembre 1878) ou : « Votre souvenir restera jusqu'au bout de ma vie dans mon vieux cœur » (25 octobre 1882). A Rome elle rencontrait Betty Paoli et toutes deux établissaient la liaison entre les amies dispersées de M^me^ Ackermann :

Betty Paoli vous envoie son portrait. A Rome, son amie et la mienne, la baronne de Stein, a fait faire je ne sais pas combien de douzaines de votre portrait d'après le mien. Le groupe de femmes supérieures à Vienne, Betty Paoli en tête, vous adorent. J'ai dû donner des lambeaux de votre lettre pour leurs recueils d'autographes... (Nice, 27 décembre 1878).

Tantôt à Vienne, tantôt à Rome, la baronne de Stein, mourante à Rome, part pour Vienne « achever de mourir », comme nous l'apprend une lettre de Marie Colbau (13 juillet 1879). Peintre, elle avait entrepris de faire le portrait de M^me^ Ackermann d'après la photographie que possédait Marie Colbau. Ses forces, ses yeux la trahissent : du moins elle fait reproduire continuellement la susdite photographie, qu'elle donne, par exemple, à de Gubernatis.

A M^me^ Ackermann, dont plusieurs des contes sont indiens, de Gubernatis soumettait ses poésies indiennes ; il lui faisait une place parmi les illustrations contemporaines dont il avait entrepris le recensement à travers l'Europe.

Mais les lettres les plus passionnées lui venaient, par l'intermédiaire de M^lle^ Read, de Saint-Pétersbourg. M. Bazile Bernstein écrivait en effet :

19-31 décembre 1880. — ... J'ai fait la lecture de ses *Poésies philosophiques* dans toute espèce de mondes et, sauf quelques personnes très pieuses, furieuses d'avoir à avouer leur admiration, tous hommes faits, femmes, jeunes filles sont *ravis!* Quantités d'exemplaires ont

été demandés de Paris, et en attendant le mien court d'une main à l'autre. On s'extasie sur le choix des termes si simples dans un sujet si élevé, sur l'harmonie, la magnificence, la perfection du vers. On hésite à croire qu'une femme soit capable d'exprimer avec tant d'énergie et avec une conviction si absolue des pensées si contraires à celles que la plupart des hommes tiennent pour probables ou qui consolent le commun des mortels... Je voudrais qu'elle pût compléter son œuvre en faisant voir, dans de beaux vers, qu'en acceptant la doctrine peu consolante du néant de l'homme, ce dernier ne sacrifie pas, comme les croyants l'affirment, les principes de *moralité* qui doivent les guider dans cette courte existence. [C'était abonder dans le sens de Mme Ackermann; aussi, pour le rassurer, elle lui fera envoyer l'*Homme*.]

Pour citer un exemple de l'influence inouïe qu'exercent les vers de Mme Ackermann, il raconte que le « roi des sucres » se propose de faire graver dans son château sur un rocher une pièce de protestation qui commence ainsi :

Sur la foi notre espoir se fonde...

et se termine par ces vers :

Je laisse à d'autres la misère
D'aspirer au Néant, d'insulter l'Infini.

Malgré tout « le roi des sucres » est touché; il ne fait que parler de Mme Ackermann et confesse :

A vous dire la vérité, ces opinions matérialistes, je crains fort de les avoir aussi; mais la différence entre nous, c'est que je les ai avec répugnance, avec dégoût, tandis que Mme Ackermann les a avec enthousiasme... Ne m'envoyez pas d'exemplaire ici.

Et M. Bernstein conclut :

La dernière recommandation, ne m'envoyez pas le volume, en dit plus que tout le reste. Il a peur pour lui et sa famille que Mme Ackermann ne les révolutionne...

Surprise, contente et quelque peu effrayée, elle fait parvenir sa *Vie* au plus véhément de ses admirateurs; et avec une modestie charmante elle prie Mlle Read de l'avertir que sa poésie n'est pas aussi originale qu'il semble le croire :

Ce que j'ai écrit n'est ni très personnel ni très neuf. Bien d'autres

ont déjà pensé tout cela, sinon exprimé. Mon seul mérite c'est d'avoir extrêmement soigné la forme que j'ai donnée à des idées qui courent vaguement dans les esprits cultivés (*Nouvelle Revue*, ibid., p. 393).

En 1883, M. Bernstein raconte à M^lle Read qu'une dame voulut faire au comte Léon Tolstoï la surprise des *Poésies philosophiques*. Il répondit que non seulement il les connaissait, mais qu'il les avait lues à la campagne à un certain nombre de littérateurs russes et qu'ils avaient décidé « d'un commun accord qu'il y avait là un poète dont la valeur dépassait celle de Victor Hugo ». Et M. Bernstein ajoute : « M^me Ackermann ne se doute peut-être pas de sa popularité en Russie. »

De moins loin était venu à M^me Ackermann Georges Rodenbach. Devant faire une conférence sur le *Pessimisme et ses poètes* à Anvers, à Liége et à Gand, il lui écrit le 13 novembre 1881 pour lui demander des renseignements biographiques et il lui rappelle « le jeune belge qui avait beaucoup d'illusions et beaucoup de cheveux blonds » qu'elle recevait autrefois aux Feuillantines.

On le voit, le rayonnement de la poésie de M^me Ackermann dépassait la France ; il se pourrait même qu'à l'étranger l'admiration fût poussée à un plus haut point. Ce ne serait pas dans notre littérature un exemple unique.

Marc Citoleux.

NOTES ET DOCUMENTS

UN CHANTRE MOLDAVE DE L'AME SENSIBLE

Il s'appelle Constantin Konaki (1777-1849) et ne fait de vers que pour s'amuser et pour amuser ses contemporains, lesquels apprécient fort sa mélancolie langoureuse et ses lamentations, débitées dans des poésies légères ou des élégies circulant en manuscrit et accompagnées de musique. Ce riche boyard et grand dignitaire — il aspira même au trône de Moldavie — est si peu homme de lettres que son unique recueil ne parut que sept ans après sa mort. Il avait peut-être du talent. Mais on ne saurait l'affirmer, car le principal de son effort porte sur la langue dans laquelle il rime et qui s'y prête péniblement vers 1800. Quoi qu'il en soit, l'excellent homme ne sollicite plus guère aujourd'hui que l'attention des historiens de la littérature.

La poésie de Konaki demeure en effet significative pour l'état d'âme régnant dans le premier tiers du XIXe siècle roumain. C'est déjà définir cet état d'âme que de prononcer les noms de Colardeau, de Dorat, de Léonard et de Saint-Ange, auxquels Konaki doit une bonne partie de son inspiration, comme nous le montre M. Charles Drouhet dans une étude succincte des sources du poète moldave[1].

Konaki a pu trouver les *Idylles morales* de Léonard (*Œuvres*, 1787) dans le sac de voyage de son précepteur l'émigré Fleury, porteur d'un « cœur sensible » et du surnom, d'ailleurs usurpé, de *régicide*[2].

Il y choisit une des pièces les plus caractéristiques, le *Souvenir*, sorte de romance fort bien tournée, mais dont il rend assez maladroitement le sens dans le vers encore mal discipliné de sa propre langue. Il adapte de Colardeau la *Lettre amoureuse d'Héloïse à Abailard* (d'après Pope[3]), et de Dorat deux autres héroïdes : *Héro*

1. *Viata Românească* (*Revue roumaine d'Iassy*), janvier-mars 1930.

2. Sur Fleury et les émigrés français dans les principautés danubiennes, voir P. Eliade, *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie*, Paris, 1898.

3. La version que le poète moldave donne par ailleurs de l'*Essay on man*

à Léandre et *Julie à Ovide*. Comme le texte de ces deux héroïdes diffère d'une édition à l'autre et qu'on ignore l'édition dont s'est servi Konaki, il est difficile d'apprécier le mérite de son adaptation. M. Drouhet constate néanmoins que l'adaptateur supprime systématiquement les allusions et les personnages mythologiques qui alourdissent l'original, qu'il simplifie, surtout dans l'épître de Colardeau, l'analyse trop compliquée des mouvements de l'âme, et qu'il remplace par des détails pittoresques certaines expressions incolores à force d'être générales.

Ovide l'attire enfin, autant qu'il attirait les générations françaises de la Révolution. Mais le poète moldave ne va point à la source et fait appel au truchement de Saint-Ange, l'illustre (hélas!) traducteur en vers des *Métamorphoses*, publiées fragment par fragment, pendant vingt ans, dans plusieurs périodiques de l'époque, et notamment dans l'*Almanach des Muses*[1]. Konaki traduit des *Métamorphoses* de Saint-Ange environ cent vers tirés du livre XIII, c'est-à-dire les deux « fables » contenant les plaintes de Polyxène que les Grecs s'apprêtent à égorger sur la tombe d'Achille, et les lamentations de sa mère Hécube. Le traducteur se tient assez près du texte. Mais pour donner une fin à son fragment, il s'avise curieusement de clore les lamentations d'Hécube par quelques vers tirés d'une de ses propres poésies, où il déplorait la mort de sa femme.

Dorat, Colardeau, Léonard, Saint-Ange, affligés tous les quatre par une âme bien trop *sensible* et se piquant de rendre dans leurs vers trop élégants les sons de la lyre antique, ne se doutaient guère qu'ils iraient un jour occuper les loisirs moldaves d'un veuf inconsolable vêtu d'un long cafetan à l'orientale, avec un monumental couvre-chef rappelant les coupoles moscovites, et qui s'appliquait à rimer ses soupirs... et ceux des autres. L'étude où M. Drouhet précise les détails de cette aventure enrichit d'une nouvelle contribution l'histoire de la littérature française en Roumanie.

B. MUNTEANO.

est faite probablement d'après Letourneur. Voir P. Eliade, *ouvr. cité*, p. 339. Konaki ne doit rien à Piron, ni à Gilbert, comme l'affirme Eliade, *ibid.*, p. 335.

1. Professeur aux Écoles centrales, Saint-Ange fut reçu à l'Académie française en 1810, à la veille de sa mort. Ses *Métamorphoses*, parues en 1800 et rééditées un grand nombre de fois sous l'Empire et la Restauration, jouirent d'une réputation presque égale à celle des *Géorgiques* de Delille et servirent longtemps dans les classes. A chaque nouvelle édition, les critiques, et notamment Ginguené, consacrent de copieux extraits à cette traduction « élégante » et sentencieuse.

CHATEAUBRIAND ET LA « REVUE D'ÉDIMBOURG »

Que Chateaubriand, le père de nos romantiques, ait été critiqué comme les romantiques anglais, voilà qui nous étonne peu. La *Revue d'Édimbourg*, si sèchement intellectuelle et calviniste, pouvait-elle accorder quelque importance à un auteur dont l'imagination poétique et la fantaisie se haussaient à vouloir traiter des choses graves de la religion et même incidemment de critique littéraire? Inutile d'insister sur la critique morale. On s'attendait à une réaction plus nette encore. *René* échappe longtemps à la censure. Il est vrai que ce fut par oubli total et c'est justement cet oubli qui nous paraît le plus curieux à expliquer, ainsi que la cause profonde du revirement de la *Revue* après 1830.

* * *

La première critique du *Génie*, la seule jusqu'après 1830, est une allusion qu'y fait Mackintosh dans un article sur *De l'Allemagne* (1813). Son jugement fut prophétique : « The disasters of a revolution, allied to incredulity, threw a more than usual discredit and odium on irreligious opinions », affirme-t-il, « in France they have produced in some men of letters the play of a sort of poetical religion round the fancy. » Mais, « when the ardour of short-lived enthusiasm has subsided, the poetical philosophy, which exalted the fancy to the level of belief, may probably leave the same ultimate result with the argumentative scepticism which lowered the belief to the level of fancy ». Ces quelques lignes suffisent à condamner et marquent bien l'importance relative de leur auteur. Sans les *Martyrs*, Mackintosh eût-il consenti à imprimer le mot « poétique[1] »?

A vingt-quatre ans de là, la critique littéraire de Chateaubriand n'eut pas plus de chance. Bulwer (Lord Lytton) juge l'*Essai sur la littérature anglaise* dès 1837. Mais le compte-rendu détaillé lui devient rapidement impossible. Incapable de subir sans broncher toute la série d'erreurs qu'il commence d'abord à relever, il s'évade en traçant son propre point de vue, remarquable surtout par une sorte de synthèse historique... où Chateaubriand disparaît. Ce der-

1. C'est la première allusion à Chateaubriand et ces lignes constituent *toute* la critique relative à lui dans cet article, où son *nom n'est pas cité* (octobre 1813, art. XII).

nier n'est plus qu'un élève à qui l'on donne une bonne leçon. Et quelle leçon ! Tous ses défauts lui viennent de sa conception du style. Un auteur ne vit point par son style, simple vêtement de la pensée, sujet aux modes, et les lançant ou les subissant. « In his regard for style, in his passion for the glitter of words, and the ornate pageantry of sounding phrases, we see the worst and most contagious vice of M. de Chateaubriand as an author », dit Bulwer.

Car les images lui servent à cacher « des sophismes et des paradoxes ». « He is so perpetually throwing mock jewels into the well of Truth, that the disturbance of the surface scarcely ever permits us a quiet glimpse of the nymph below », ajoute encore Bulwer. Si bien que l'impression définitive laissée par la lecture de Chateaubriand « is wholly inadequate to the noise which attends for a short time each of his brilliant but unsound productions ». Il reste bien « a grand pyrotechnist — but fireworks bequeath no light ». Mackintosh ne réclamait-il pas aussi de M^me^ de Staël « un fond simple et solide » sur lequel brilleraient aisément, par contraste, quelques images bien choisies? Critique d'école, on le voit. Comme idéal de style : un solide article de revue. Et Brougham avait déjà prodigué de pareilles remarques dès 1824[1] (à propos du pamphlet : *le Roi est mort, vive le roi!*).

Mais pourquoi attaque-t-on ainsi un pamphlet politique, un essai de critique littéraire, où ces défauts sont le plus manifestes et nuisibles? Pourquoi les œuvres de pure imagination sont-elles à peu près délaissées? Il n'existe nulle critique de *René*, des *Natchez*, de l'*Itinéraire*, ni du *Dernier Abencérage*. *Atala*[2] et même les *Martyrs*[3] sont fort parcimonieusement traités. Un article publié lui aussi en 1824, intitulé *French romances*[4] et traitant surtout des œuvres du vicomte d'Arlincourt, nous donne la clé de cet oubli systématique. Chateaubriand lui-même rattache les *Martyrs* au genre de *Télémaque*. *Atala* s'inspire de *Paul et Virginie*. Allant plus loin, notre *Revue* voit surtout en lui un continuateur de Florian et du « tawdry sentimental, first introduced by Florian's translations from the Spanish Pastorals ». Chateaubriand écrivant des « pastoral ravings », cela suffit à le classer, à reléguer ses œuvres au coin des livres populaires qu'on lit peut-être encore avec un secret plaisir, mais sans oser l'avouer. L'évolution profonde qui s'est produite

1. Octobre 1824, art. I.
2. Novembre 1821. Critique en quelques lignes. Voir plus loin.
3. Novembre 1820. Voir plus loin.
4. Mars 1824, art. VII. Tout l'article attaque d'ailleurs Chateaubriand et son influence. On applaudit à d'Arlincourt pour sa *caricature voulue* de Chateaubriand. Il combat ainsi pour la restauration du bon goût.

chez le public anglais dans la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle sous l'influence des nouvelles conditions qui firent naître le roman réaliste est cause de cette défaveur après la vogue dont le genre avait joui depuis le XVI^e^ siècle. Tout ce qui rappelait la pastorale faisait l'effet d'une seconde cuvée d'un vin déjà trop vieux abandonné au menu peuple et méprisé. Chateaubriand dut son injuste sort à cette évolution qui précéda la nôtre, comme *Jocelyn* fut dédaigné parce qu'il paraissait n'apporter rien de nouveau après *The Excursion*.

Il semble cependant qu'il entre encore un élément de plus dans cette méfiance. La pastorale passe depuis longtemps pour un article d'importation dont la France a fourni une part. On se rappelle La Calprenède et Scudéry. La nouvelle vague du « tawdry sentimentalism » est ainsi rattachée, grâce à son style soutenu qui sert de point de ressemblance, à des modèles aussi peu aimés que nos tragédies classiques dites déclamatoires. Ceci reste implicite pour Chateaubriand dont on parle peu, mais on le sent à chaque ligne. Tout ce qui répond au Français classique en lui provoque immédiatement une réaction chez nos voisins.

On pourrait objecter qu'il doit beaucoup à l'influence anglaise et à la Bible. Mais son inspiration biblique n'emprunte que le texte français pour s'exprimer et paraît ainsi une traduction toujours moins belle que l'original. Ce n'est pas non plus très nouveau en Grande-Bretagne à cette époque. Les scènes du ciel et de l'enfer dans les *Martyrs* provoquent aussi le sourire [1]. Des calvinistes pouvaient difficilement s'accommoder d'une telle familiarité profane, malgré le haut exemple de Milton. Ils discutent théologie en s'appuyant sur force citations des Testaments sans vouloir frapper l'imagination. Tous les propagandistes populaires, pour qui cette source d'influence paraît inépuisable, sont accueillis avec scepticisme par la *Revue*. Elle attaque même violemment le méthodisme par exemple, trop proche pour être indifférent. L'envahissement de l'imagination c'était un empiétement des passions déréglées sur la suprême intelligence et la seule foi digne de ce nom, celle qui s'appuie sur la théologie et ses arguments ; notre *Revue* se devait donc de le combattre et n'y a point failli. Pas plus qu'elle n'a failli dans sa censure morale et religieuse d'Atala, lorsqu'au dénouement celle-ci avoue avoir « désiré que cette divinité se fût anéantie » pourvu que, serrée dans les bras de Chactas, elle eût pu rouler

1. On en donne des extraits en 1820, et Milton lui-même n'échappe point à la critique. Voir aussi une caricature de l'inspiration apocalyptique dans l'article sur d'Arlincourt.

« d'abîme en abîme avec les débris de Dieu et du monde ! » Et nous ne pouvons oublier l'apostrophe contre « one of the choosen priests of Libitina » (Brougham, 1824), ni « the sickly sentimentalism » de notre auteur (1824, art. sur d'Arlincourt).

Est-il besoin de souligner maintenant à quel point le *Génie du Christianisme*, défense du catholicisme traditionnel, c'est-à-dire du papisme abhorré des calvinistes, pouvait être difficilement jugé d'une façon équitable par nos critiques? Il fallait la *Blackwood Magazine*, conservateur, et High Church, pour proclamer, dès 1832[1], Chateaubriand émule de la gloire nationale, Walter Scott, comme gardien de la tradition et d'un génie comparable en tous points à celui du célèbre romancier. C'est pourquoi la première publication des œuvres complètes de Chateaubriand passa sans aucun commentaire de la *Revue*, contrairement à toutes les habitudes de celle-ci. L'ami du « trône et de l'autel » dût attendre encore cinq années.

Son premier pamphet politique[2] cependant fut cité, parmi d'autres titres, en tête d'un article de Jeffrey appuyant en France toutes les influences en faveur de la paix et de la soumission à la fortune. C'est la seule fois où politiquement Jeffrey et ses amis furent d'accord avec Chateaubriand. Le second pamphlet sur les libertés constitutionnelles fut seulement défendu par la *Quarterly* contre l'accusation d'un ultra-royalisme révoltant. Puis Brougham n'y tenant plus attaqua violemment Chateaubriand et son troisième pamphlet : *le Roi est mort: vive le Roi!* sous le titre de *High Tory Principles* (en même temps que d'autres publications). « He who provided water from the river Jordan to baptize the young Napoleon withal must surely have some cedar deal from Lebanon, if not a rafter of Salomon's Temple to make a coffin for the King who saved France from Napoleons old and young », dit Brougham.

Ainsi l'argument d'une portée décisive, et tout de suite asséné sur la tête du lecteur pour l'empêcher de réfléchir plus avant, c'est l'histoire d'un revirement politique. N'était-il pas logique qu'une éclatante fidélité à des principes politiques et à une monarchie déchue qui s'était ostensiblement montrée ingrate envers lui servît Chateaubriand mieux que toute son œuvre? Voilà la cause de la profonde évolution de la *Revue* après 1830. Peu à peu le silence et la retraite définitive de Chateaubriand triomphèrent de Brougham, qui finit par rendre publiquement les armes dans un article sur le

1. Article sur le *Génie du christianisme* (n° 32).

2. Traduction anglaise : « Of Bonaparte, the Bourbons, and the necessity of rallying round our legitimate Prince, for the Happiness of France and of Europe » (London, in-8°, 1814) (avril 1814, art. I).

Congrès de Vérone en 1838[1]. Comment l'ambitieux Brougham n'eût-il pas été subjugué par un désintéressement si méritoire, pour lui incompréhensible autrement que par l'explication d'une noblesse d'âme exceptionnelle ?

L'homme domine donc l'œuvre et s'impose par lui-même. On lit ses ouvrages pour mieux le connaître. Alors seulement on réussit à librement apprécier l'artiste malgré l'abîme qui le sépare de la mentalité édimbourgeoise.

Les *Martyrs* furent seuls, incidemment, l'objet de quelques lignes favorables avant 1837, car l'ouvrage contenait « more bright pictures and fanciful thoughts than are to be found perhaps in any one poem in his language ». Le sujet plaisait en effet et l'exécution parfois si réaliste frappait les moins prévenus. Son auteur était « the only real poet » que la France possédait à ce moment. Il fallut attendre ensuite le numéro de janvier 1837, où Bulwer fit paraître sa critique de l'*Essai*, pour trouver, à propos de *Jocelyn*, une comparaison entre Lamartine et Chateaubriand toute en faveur de ce dernier. La fameuse description du clair de lune près du Niagara y est citée, sa fermeté et son relief servant à rendre plus sensible la faiblesse de la brumeuse imprécision lamartinienne. Ce qui n'empêcha pas que, l'année suivante, en juillet, tout en accordant à Chateaubriand le bénéfice de sa belle attitude politique, et après avoir jugé le « Congrès de Vérone », « written with great cleverness, and although somewhat affected and very much filled with egotism, as all such works must indeed be from their very nature, yet so lively and full of original pieces, in support of the author's statements respecting the important transactions in which he was engaged », Brougham préférât cependant les anecdotes « told in an agreable and lively manner » aux sérieuses discussions que le livre contient. Il déclare l'éloquence de Chateaubriand « frequently inflated, indeed, and somewhat apt to become dull and whining » bien que « displaying much power over the language of his country and showing no little resources of fancy ». Ici encore notre auteur a donc déçu et devait décevoir les critiques recherchant avant tout le fond et non la forme. Le malheur a voulu que la *Revue* s'intéressât surtout aux œuvres qui prêtaient le plus aux critiques du bons sens ou à la vérification de faits trop complaisamment transformés[2].

Bulwer n'est point pour démentir cette impression. Son article,

1. Juillet 1838, art. XI ; les trois quarts de l'article sont une défense de Talleyrand.

2. Comme le bruit des canons de Waterloo entendu à Gand. Brougham note qu'il soufflait un vent contraire.

le seul traitant avec assez d'ampleur l'œuvre et l'influence de Chateaubriand, offre une partie critique très curieuse et d'une remarquable inégalité. Un fort bon début rappelle l'état des esprits au moment où parut le *Génie du Christianisme*. Après une période si troublée, il fallait un auteur « who rushed at once to hearts open to receive him ». Chateaubriand réussit dans cette tâche et non M^me^ de Staël, car « she implies, she hopes » tandis que lui, faisant un pas de plus, « asserts and promises ». Le livre fut ainsi « popular and effective » précisément parce qu'il fut écrit « for the mass, not for individuals », si bien qu'on peut le lire maintenant sans plus d'émotion qu'un discours qui autrefois enthousiasma la foule. Comme « Philip Sydney, Cowley, Dryden, Byron », il dut principalement sa célébrité « to his coincidence with a sentiment peculiar to his age ».

Suit une mise au point assez étrange de la position relative de Chateaubriand et des romantiques. On le déclare non point un précurseur, mais le dernier des descendants de l'école de Rousseau : « Rousseau reasons and then sentimentalises, Chateaubriand sentimentalises and then reasons », mais tous deux appartiennent « to the school of words, not of things ». Ils ne créent point de caractères. Chez V. Hugo, au contraire (si l'on veut bien l'admettre comme chef des romantiques, à la demande de Bulwer), on trouvera « the exageration of character, not diction ; of scenes, not sentiments; of passion, not rhetoric; of a feverish desire to produce not original phrases, but original personages; not striking similes, but striking dramatic situations » ! Et celui-ci, si audacieusement ramené par amputation à une influence bien plus étrangère que française, devient tout différent de Chateaubriand qui perd du même coup le chef de file de sa descendance.

Il y a bien une objection possible qui embarrasse beaucoup Bulwer. Et l' « école George Sand »? (car de Musset il n'est pas une seule fois question dans la *Revue*). C'est bien Chateaubriand qui enseigna « to make in fact one's own egotistical feelings the deciders upon points the most sacred and solemn in philosophy and morals ». C'est lui qui, attaquant l'exercice de la raison pour la propagation de la foi, comme préjudiciable à l'enthousiasme de l'imagination, donna libre cours, « under the cover of fine sentiments and sublime emotion, too elevated for vulgar minds », à tous les instincts dissolus qui se sont fait jour dans la littérature de l'école George Sand[1]. Mais Chateaubriand reste différent : « He may not always penetrate into the Truth, but he is never enamoured of the Cor-

1. Il est à noter que pas un instant Bulwer ne songe à accuser l'influence de M^me^ de Staël, qui reste le grand modèle presque indiscuté.

rupt... His very weaknesses have something of the « Preux Che« valier ».

Nous voici revenus à l'homme. Et la conclusion même de l'article insiste sur l'impossibilité de le séparer de son œuvre : « We sincerely think that he will be considered as one of those whose career is like a part of their works, whose personal and literary character are inseparably blended together; whose action has been poetry, whose poetry action; and that, whatever station, regarded simply as an author, he may assume, he will — at least in the more complex character of a man whose path lying through many picturesque reverses has been always brightened by the light of a graceful, eloquent, and honourable mind — go down to distant generations as not the least interesting and attractive actor in an age that must ever appear an astonishing epoch in human records whether from the events it has witnessed or the men it has produced. »

Bulwer nous laisse encore un autre témoignage de son opinion, celui-là moins soigné pour le public, moins déférent envers la gloire d'un pays voisin. C'est une lettre à Macvey Napier (alors éditeur de la *Revue*) lors de l'envoi de cet article : « You will see if you like to qualify what I have said of the Vicomte himself. I have gone to the utmost verge of my own courtesy towards him out of respect for something fine and gentlemanlike about that eloquent *twaddler* (in italics in the printed letter). »

Il s'agit bien de l'homme plus que de l'œuvre. A l'exception d'un seul article paru en 1855 sur la critique littéraire de Vinet (on y parle pour la première fois de prose poétique rythmée et il s'y trouve condensé, grâce à Vinet, plus de bonne critique en une page et demie que dans tout ce que la *Revue* a publié auparavant sur la question), tous les articles qui parurent ensuite s'occupèrent soit de la carrière politique, soit du rôle social de l'homme (*Mémoires de Marcellus*[1], articles concernant M^me^ Récamier[2], les deux Ampère[3]). Il en émane un souvenir rendu mélancolique par la fin de M^me^ Récamier, tandis que l'aventure politique continue à faire rêver les ambitieux du type Brougham. Et le tout s'auréole de l'attrait bien anglais du « gentleman ».

Ainsi, bien que tout éloignât de lui nos « reviewers » : ses caractéristiques déjà romantiques, le genre littéraire dont il s'inspira

1. Avril 1853, art. VIII. Il n'existe aucun article sur les *Mémoires d'outre-tombe*.

2. *Souvenirs et correspondance de M^me^ Récamier*. Paris, 1859 (Janvier 1860, art. VIII).

3. Janvier 1876, art. III.

au début, son style encore trop marqué d'une artificielle tradition, et dont plus tard le brillant lui servit à recouvrir des paradoxes, sa religion enfin et son rôle politique, l'adresse qu'il déploya à bien camper son personnage triompha même du groupe d'Édimbourg. Et l'on reconnut ses mérites comme peintre de paysages après avoir incidemment souligné, dix-sept ans plus tôt, sa valeur comme poète. Mais, si l'on peut justement affirmer qu'il doit en grande partie sa popularité en France « to his coincidence with a sentiment peculiar to his age », il est non moins certain que Chateaubriand se ressentit toujours d'avoir brillé pour ainsi dire à contretemps en Grande-Bretagne et surtout près du groupe d'Édimbourg. On le lui fit suffisamment expier en attaquant surtout sa faiblesse doctrinale et critique. Et toujours en lui ce brin d'emphase, traditionnellement française aux yeux de nos voisins, resta comme un obstacle à son appréciation.

H. RODDIER.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES ARTICLES PUBLIÉS DU VIVANT DE CHATEAUBRIAND

1. Mackintosh.	Oct. 1813, art. XII.	(Allusion au *Génie du christianisme.*)	[M^me de Staël : *De l'Allemagne.*]
2. Jeffrey.	Avril 1814, art. I.	(*Premier Pamphlet politique.* Rien que le titre.)	[*State and prospects of Europe.*]
3. ?	Nov. 1820, art. VII.	(*Les Martyrs.*)	[M^lle de Tournon, titre anglais : *French Novels.*]
4. Chenevix.	Mars 1821, art. X.	(*Atala.*)	[Litt. française de Chénier : *English and French Literature.*]
5. ?	Mars 1824, art. VII.	(Attaque contre le sentimentalisme, la pastorale et l'influence de Chat.)	[Œuvres de d'Arlincourt : *French romances.*]
6. Brougham.	Oct. 1824, art. I.	(*le Roi est mort, vive le Roi!*)	[*High tory principles.*]
7. ?	Janv. 1837.	(Citation du *Génie du christianisme* et comparaison avec Lamartine.)	[*Jocelyn.*]
8. Bulwer-Lytton.	Janv. 1837, art. X.	(*Essai sur la littérature anglaise.*)	[*Chateaubriand on the Literature of England.*]
9. Brougham.	Juill. 1838, art. XI.	(*Congrès de Vérone, guerre d'Espagne...*)	[*Chateaubriand on the Congress of Verone; character of « Talleyrand. »*]

UNE LETTRE INÉDITE DE Mme DE STAEL

Pour tout ce qui concerne le séjour de Mme de Staël en Allemagne, le livre de M. Larg[1] apporte d'utiles précisions. Il y a pourtant un petit épisode qu'il passe sous silence, mais qui n'est pas sans intérêt pour ceux qui croient que la vie de l'auteur de *Corinne* est de celles dont il ne faut laisser inexploré aucun recoin.

A peine Mme de Staël avait-elle renoncé à l'espoir de garder l'affection du médecin écossais Robertson, qu'elle fit à Berlin, où elle venait d'arriver (mars 1804)[2], la connaissance d'un autre Écossais, William (plus tard Sir William) Drummond[3]. Celui-ci, âgé alors de trente-quatre ans, et auteur de deux livres assez remarqués (l'un sur *le Gouvernement de Sparte et d'Athènes*, l'autre consistant en quelques *Esquisses philosophiques sur les principes de la société et du gouvernement*, était bien fait pour plaire à la voyageuse ennuyée déjà de l'aridité et du formalisme de la vie allemande. Il venait de quitter Constantinople, où il était ambassadeur, et s'était arrêté à Berlin, en route pour Londres. Il devait y rester seulement huit jours, mais il avait compté sans Mme de Staël. Les huit jours se prolongent en six semaines avant qu'il puisse parvenir finalement à s'arracher aux charmes de son éblouissante conversation. L'ambassadeur anglais Sir George Jackson la trouvait évidemment moins à son goût. Il écrit le 8 mars : « Mr Drummond, our ambassador at the Porte, has been with us this last three weeks and is likely to remain some time longer. He waits partly on account of the unfavourable state of the weather, but more still on account of the pleasure he finds in the society of Mme de Staël, who favours us at times with invitations to her readings of her own works. Those who can best flatter her, and pay the most servile homage, not only to the intellect she has, but to the beauty she has not, are her most welcome guests[4]. » Trois semaines plus tard il annonce dans les termes suivants le départ de Drummond : « Mr Drummond left us yesterday. He is a loss to us, being a most pleasant man, full of information and possessing a fund of anecdote. He has been upon the *go* for some weeks;

1. *Mme de Staël. La seconde Vie* (1928).

2. Voir sa lettre à Necker du 12 mars 1884 : « J'ai rencontré à la cour un Anglais, M. Drummond, qui vient de Constantinople où il était envoyé et retourne à Londres la semaine prochaine. »

3. 1770-1828. Voir *Dict. Nat. Biog.*

4. *Diaries and Letters of Sir George Jackson*, publ. par Lady Jackson (2 vol., 1873), t. I, p. 179.

but the charms of Mme de Staël, with whom he was deeply smitten, detained him till now. The roads furnished him with an excellent excuse for lengthening his stay; however, hero-like, he tore himself away from the chains which were binding him closer every day, lest by longer delay he should find them too firmly riveted to be broken[1]. » Ce que Jackson attribue ironiquement à l' « héroïsme » de Drummond, ne faudrait-il pas l'expliquer plutôt par le souvenir de la femme[2] qu'il avait laissée en Écosse et la crainte de se compromettre en restant plus longtemps dans la compagnie de Mme de Staël? Drummond courait-il réellement le danger de se voir entraîné dans une histoire d'amour avec la fille de Necker (comme l'avait été son compatriote Robertson)? Je ne le crois guère. En tout cas, son nom ne revient plus dans les nombreuses lettres ni dans les mémoires non moins nombreux où il est question de Mme de Staël. Pourtant cette brève amitié n'a pas passé sans laisser de trace dans l'âme de celle-ci. Dix ans plus tard, elle s'en souviendra lors de son séjour en Angleterre, où, bien qu'elle fût reçue avec tous les honneurs dus à une grande célébrité européenne, ennemie et victime d'ailleurs de la puissance impériale, elle ne laisse pas de s'ennuyer. La foule de ses nouveaux amis ne la dédommage pas de la perte des anciens. Ces brillantes réunions, où toute l'aristocratie anglaise se rassemble pour rendre hommage à son talent, ne font qu'augmenter sa nostalgie pour la rue du Bac. Ce qui lui manque surtout dans ce pays d'exil (qu'elle aime surtout à distance), ce sont, comme elle le dit, des « souvenirs », quelques-uns de ces amis de choix qu'elle s'était faits autrefois; et en attendant que le plus estimé de ceux-ci, sir James Mackintosh, arrive de l'Inde pour la distraire de la monotonie de la vie, elle se rappelle son ancien adorateur Drummond (alors à Perth) à qui elle lance l'appel suivant[3] :

Richmond, 19 août 1813.

Je me flattais Monsieur de vous voir à Londres et j'ai demandé de vos nouvelles à tous ceux que j'ai vus — depuis, un grand malheur[4] est tombé sur moi dont peut-être les gazettes vous ont informé et la vie s'est couverte d'un nuage que de longtemps je ne pourrai dissiper — vous y contribueriez ce-

1. *Diaries and Letters of Sir George Jackson*, p. 190.

2. Il avait épousé, en 1794, la fille de Charles Boone M. P.

3. Cette lettre, dont nous devons la communication à notre collègue M. Shears, professeur à l'Université d'Aberdeen, se trouve dans les « Laing MSS » à l'Université d'Édimbourg.

4. Mort de son fils Albert.

pendant si je pouvais me flatter de vous revoir. Venez passer l'hiver à Londres ; ce qu'il me manque ici ce sont des souvenirs et votre présence me donnera ce doux avantage. Je voulais trouver vos projets dans votre lettre et je n'y ai trouvé que votre aimable opinion de *Corinne*. Je vous demande de lire avec intérêt *l'Allemagne* qui a été cause de toutes mes persécutions en France. Quand cet ouvrage paraîtra j'ai besoin de votre avis à cet égard. L'été prochain, *si*, *si*, car les *si* sont plus puissants que jamais, je veux aller en Écosse[1], mais je n'irai que si vous êtes venu me voir à Londres. Agréez Monsieur mes compliments empressés et ne cessez pas de m'écrire jusqu'à ce que je vous revoye.

P. S. — L'extrait que M. Jeffrey[2] a bien voulu faire d'un ancien livre de moi au moment de mon arrivée en Angleterre est l'acte d'une bonté délicate, et j'en suis reconnaissante sous ce rapport, indépendamment de tout l'esprit supérieur qu'il y a montré, adieu, adieu.

R. A. JONES.

UNE PAGE DE MATURIN COPIÉE PAR BALZAC A DEUX REPRISES

QUELQUES PASSAGES INTÉRESSANTS DE LA CORRESPONDANCE DE BALZAC

En lisant le livre si documenté de MM. Hanotaux et Vicaire (*la Jeunesse de Balzac*, nouv. éd. augmentée, Paris, 1921) qui, entre autres mérites, a aussi celui de nous donner, à côté des lettres d'amour de Balzac à M^{me} de Berny, les brouillons de ces mêmes lettres, on y saisit au vif un procédé de travail de l'écrivain : très économe, il ne perdra pas la moindre de ses saillies, de ses expressions une fois trouvées. Dans un brouillon, il jette sur le papier telle comparaison ou image, mais ne parvient pas à la placer dans la copie définitive. Pourtant, il ne la laisse pas tomber, mais se la réserve et, le

1. Les *si* l'ont emporté. Elle n'a jamais visité l'Écosse.

2. Jeffrey avait publié, dans l'*Edinburgh Review* de février 1813, un compte-rendu très élogieux de *De la littérature*, dont l'éditeur Colburn avait donné en 1812 ce qu'il appelle une nouvelle édition, mais qui n'est, en réalité, qu'une réédition de l'ouvrage de 1801.

moment venu, il la glisse dans une autre lettre. Les épanchements de l'amoureux sont donc soumis au contrôle de l'écrivain : l'extase de l'amour ne l'empêche pas de ménager habilement ses trouvailles stylistiques.

Il y a mieux. A première lecture, on aperçoit certaines phrases à effet, d'un pathétique et d'un sentimentalisme criards. Surpris et entraîné par la sentimentalité de M^{me} de Berny, qui vient de se révéler à lui[1], Balzac s'efforce d'atteindre un modèle de style emphatique et larmoyant. Il ne se contente pas d'en parsemer ses lettres écrites à la Dilecta, mais en pare aussi ses fameux romans de jeunesse où, sous le nom d'Horace de Saint-Aubin, il rivalise avec les Pigault-Lebrun et les Ducray-Duminil.

Une de ces lettres à M^{me} de Berny, par exemple, contient une véritable petite dissertation sur l'amour, un « parfait exercice de style »[2] :

Aimer, c'est quitter son existence passée et future et présente pour en adopter une nouvelle. C'est la sienne, penser comme il pense, avoir des milliers d'idées quand nous sommes loin d'elle et, quand on la voit, n'en pouvoir exprimer une seule; mettre de l'éloquence dans tout, dans un geste. Aimer... c'est vivre la vie d'un autre... trouver de la douceur dans les larmes, dans l'abaissement et abjurer même sa croyance, mourir même! Aimer... c'est être en contradiction perpétuelle avec toutes les idées reçues...

(Vicaire et Hanotaux, *ouvrage cité*, p. 193.)

Balzac a dû trouver ce morceau très pathétique et très bien écrit. Autrement il ne l'aurait pas inséré dans *la Centenaire*, un de ses romans pseudonymes, avec quelques changements insignifiants. L'ordre du développement y est un peu interverti, mais tous les points sont soigneusement conservés :

Marianine, aimer, c'est cesser de vivre en soi... c'est mettre de la grandeur dans l'abaissement, trouver de la douceur aux larmes, du plaisir à la peine et de la peine dans le plaisir; enfin rassembler en soi toutes les contradictions. Aimer, c'est avoir mille choses à se dire quand on ne se voit pas et n'en exprimer aucune alors qu'on est près l'un de l'autre; c'est de don-

1. Voir Baldensperger, *Orientations étrangères chez Balzac*, ch. III.
2. *Ibid.*

ner autant que l'on reçoit, mais s'efforcer mutuellement de donner plus et combattre de sacrifices.

(*Le Centenaire*, 1re éd., vol. III, p. 9-12.)

Lequel des deux passages est antérieur à l'autre, on ne saurait en décider : le roman parut en 1822, la lettre semble dater de la même époque. D'ailleurs, cela importe peu, puisqu'on trouve encore un troisième passage analogue certainement antérieur à tous deux : il est pris cette fois dans *Melmoth*, le célèbre roman « noir » de Maturin, publié en français en 1821, dans la traduction de J. Cohen. C'est également une définition de l'amour, amenée exprès et bien mise en valeur dans cet ouvrage tout narratif. La belle Isidora, un des personnages principaux, demande à Melmoth de lui dire ce qu'il entend par le mot « aimer » :

En me priant de vous expliquer l'amour, dit Melmoth avec un sourire amer, vous m'imposez une tâche qui m'est si agréable que je ne doute pas de la remplir à votre entière satisfaction. Aimer, belle Isidora, c'est vivre dans un monde que nous avons créé nous-mêmes... Aimer, c'est vivre dans une existence remplie de contradictions perpétuelles... être rempli de dix mille pensées quand nous sommes loin de lui; songer au bonheur que nous éprouverons à lui en faire part en le voyant : et quand le moment de notre réunion arrive, nous sentir, par une timidité également oppressive et insupportable, hors d'état d'exprimer une seule de ces pensées; être éloquent en son absence et muet en sa présence... Aimer, c'est sentir que notre existence est tellement absorbée dans celle de l'objet aimé que nous n'avons plus de sentiment que celui de sa présence... la femme qui aime ne doit plus se rappeler son existence individuelle; elle ne doit considérer ses parents, sa patrie, la nature, la société, la religion elle-même... que comme des grains d'encens qu'elle jette sur l'autel du cœur.

(*Melmoth*, vol. V, p. 106 et suiv.)

Déjà M. Le Breton, dans son excellente monographie, a fait allusion à *Melmoth*, entre autres ouvrages du même genre, comme ayant exercé une influence considérable sur le jeune Balzac. Le rapprochement que nous venons de faire prouve que Balzac n'a pas hésité à faire des emprunts presque textuels à son « illustre » modèle : il

les a faits en sa double qualité d'écrivain et d'amoureux. Ainsi cet « exercice de style » se réduit à un exercice de simple transcription.

Il y a dans les lettres d'amour d'autres passages qui sentent trop la littérature; celle-ci, par exemple :

Si les croisés dans la mêlée s'écriaient « Dieu le veut », mon cri sera « Laure l'espère » à chaque fois que je me sentirai au fort des travaux qui pourront me donner quelque gloire.

(Vicaire et Hanotaux, p. 221.)

Quel faux brillant, quelle emphase redondante! On retrouvera son pendant dans un autre roman fait sur commande, dans *Clotilde de Lusignan :*

Dès lors, la jeune fille s'abandonne au torrent (de ses passions) qui l'emporte... en s'écriant comme les croisés : « Dieu le veut! »

La mythologie même fera son irruption dans cette correspondance : c'est là que Balzac ira chercher des arguments pour séduire M^me^ de Berny.

Héro, la nuit, éclairait le détroit que traversait Léandre et les nombreuses allégories de la fable prouvent qu'il n'existe point d'obstacles pour ceux qui aiment.

(Vicaire et Hanotaux, p. 273.)

Ceci encore pourrait paraître un peu bizarre, si l'on ne connaissait les romans de Saint-Aubin, où les personnages de la mythologie fourmillent un peu partout. Dans la foule des Ariane, Protée, Diane, Vénus, Niobé, on retrouve sans faute Héro et Léandre dans un troisième roman de jeunesse, *Annette et le criminel :*

Argow avoit entre ses bras une femme qui gracieusement caressoit sa chevelure, son visage. A les voir, on eût dit Léandre reçu, à la faveur d'une nuit orageuse, par Héro.

(*Annette*, vol. IV, p. 177-178.)

Ne doit-on pas s'étonner de voir Balzac qui, au moment même d'écrire ses premiers romans, en comprit parfaitement la nullité, abaisser son amour jusqu'à en utiliser, dans ces productions de « littérature marchande », les accents qu'aucun autre n'aurait dû en-

tendre sauf M^me de Berny; ou chercher dans ces romans innommables certaines tirades pour remplir des lettres d'amour à l'adresse d'une femme qu'il a vraiment aimée? Il ne semble pas s'être fait de scrupules à cet égard ; au contraire, il entendait tirer profit de toutes ses inventions stylistiques — et même de celles des autres — quitte à manquer de respect à ses propres sentiments.

Paul Rónai.

UNE REVUE ROMANTIQUE INCONNUE : *LE GYMNASE*

ÉTUDE SUR LES RAPPORTS DU SAINT-SIMONISME ET DE LA LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE[1]

II. — Orientation et tendances générales.

La revue se présente sous l'aspect de quatre volumes in-12, comprenant chacun trois cahiers d'une centaine de pages, parus à peu près régulièrement tous les dix jours, de mai à septembre 1828. Le premier volume est imprimé chez Balzac, les trois autres (après la faillite du romancier) chez le libraire Pinard. Voici le prospectus qui parut en tête du premier volume :

Les questions littéraires, politiques et philosophiques inspirent aujourd'hui un intérêt général, mais les facilités de publication n'étant point à la disposition de tout le monde, bien des personnes capables d'en éclairer l'examen se trouvent réduites au silence. Rien cependant ne favorise autant le progrès des lumières qu'une libre discussion; cette vérité sentie a fait éclore un grand nombre de sociétés ou des hommes de tous les âges s'éclairent mutuellement en se communiquant le résultat de leurs travaux et de leurs réflexions, soit sur des spécialités de leur profession, soit sur des objets généraux qui intéressent l'ordre social. Ces exercices, outre qu'ils sont une étude excellente de l'art de la parole[2], ont surtout l'avan-

1. *Suite et fin.* Voir la *Revue* d'avril-juin.

2. Ce passage nous éclaire le sens un peu mystérieux du titre même de la revue. Elle sera une espèce de champ clos ou de jeunes intelligences viendront essayer leurs forces, s'assouplir en quelque sorte par une véritable « gymnastique intellectuelle ».

tage d'arrêter les idées sur des questions auxquelles personne, dans l'étal actuel de la civilisation, ne doit rester étranger. Nous avons pensé que ce serait étendre leur favorable influence que d'y ajouter *la discussion publique par écrit.* C'est dans ce but que nous commençons la publication d'un recueil dans lequel toutes les opinions pourront se combattre avec des armes égales et sur le même terrain.

Ce n'est pas que les fondateurs de ce recueil soient indifférents à toute opinion : persuadés au contraire qu'à cette époque de transition, où plusieurs écoles philosophiques et littéraires sont en présence, un examen loyal assurera le triomphe des saines doctrines et contribuera à les rendre populaires, ils appellent de tous leurs vœux des explications qui peuvent rapprocher les penseurs et contribuer à fixer définitivement les bases des sciences morales...

Voici quelques-unes des questions qui seront proposées les premières et sur lesquelles nous appelons les réflexions de nos lecteurs :

« Y a-t-il inégalité dans la répartition des avantages sociaux entre les différentes classes de la Société? Si cette inégalité existe quelles en sont les causes? Ces causes doivent-elles se perpétuer?

« Un père doit-il diriger l'éducation de ses enfants d'après ses opinions personnelles ou d'après les règles de la Religion dominante dans le pays qu'ils sont destinés à habiter?

« Les préceptes de la morale sont-ils invariables et indépendants des temps et des lieux?

« Quel est, de Voltaire et de Rousseau, celui qui a exercé la plus grande influence sur la civilisation?

« Les connaissances spéciales enseignées sous la direction de l'Université répondent-elles à la condition sociale à laquelle sont appelés ceux qui reçoivent cet enseignement?

« De l'institution actuelle du Mariage. Le déshonneur que les infidélités des femmes font rejaillir sur le mari est-il ou non dénué de justice?

« Le Gouvernement doit-il diriger la Société ou se borner à réprimer les violations prévues par la loi?

« Ces discussions occuperont la première partie du recueil. La seconde sera consacrée à des travaux tantôt graves, tantôt

légers, le but de cet ouvrage étant de présenter une part d'agrément à tous les genres d'esprits. La troisième partie enfin contiendra une revue des œuvres dramatiques et autres productions littéraires. Chaque volume offrira des morceaux d'assez longue haleine, et en même temps une composition assez variée pour faire de la collection une lecture instructive et amusante. »

Comme on peut le voir d'après ce prospectus, dont les promesses furent assez scrupuleusement exécutées, la revue se divise en trois parties d'importance très inégale : la première et la plus importante est la partie philosophique et sociale; nous pourrions l'appeler « Tribune libre ». La deuxième est composée d'œuvres littéraires, scènes, contes, récits, vers, traductions, etc... La troisième, enfin, est constituée par des « chroniques » : chroniques dramatiques, chroniques bibliographiques, échos, variétés, qui étaient, comme on le sait, des pointes acérées, lancées en quelques lignes ou en quelques mots, et dont la presse de cette époque était remplie.

Toute cette dernière partie n'était visiblement pas encore au point lorsque la revue cessa de paraître. Les chroniques bibliographiques en particulier sont extrêmement rares et très insuffisantes, trop facilement transformées d'ailleurs en prospectus-réclames pour les collaborateurs ou amis de la revue. Quant aux « Variétés », ces petits articles sont eux aussi assez rares et jamais bien méchants.

Nous n'avons pas affaire ici, en effet, à une feuille boulevardière, mais à une revue sérieuse, qui sacrifie seulement un peu au goût naturel du lecteur pour des matières moins sévères que la philosophie sociale ou l'économie politique. Seule la chronique théâtrale est bien faite et vivante; cela tient, sans doute, à la présence d'Auger, qui est un homme du métier, et à celle de Paul Duport, auteur dramatique lui aussi, dont nous reparlerons plus loin.

La partie véritablement importante de la revue, c'en est donc la partie philosophique. La simple lecture des sujets à traiter dans le prospectus nous renseigne suffisamment sur les préoccupations qui animaient ces jeunes écrivains, et l'histoire de la revue, telle que les *Mémoires* d'Auger nous ont permis de la reconstituer, nous laisse facilement prévoir dans quel esprit vont être abordés ces problèmes et dans quel sens ils vont être résolus. En effet, bien que le nom de Saint-Simon ne soit presque jamais prononcé, nous sentons à chaque page l'influence de la doctrine saint-simonienne.

Cette influence je la trouve d'abord dans ce goût si prononcé pour *la philosophie de l'histoire*, goût partagé, il est vrai, à cette époque

par tous les réformateurs sociaux de droite ou de gauche et en particulier si sensible chez Ballanche[1], dont la *Palingénésie sociale* paraît cette année même et dont la revue parle à plusieurs reprises avec grande admiration. Mais ce qui est plus spécialement saint-simonien, c'est la part très grande faite à la science (cf. vol. I, p. 7) et surtout l'appel à une vaste synthèse scientifique (vol. II, p. 26)[2]. Naturellement une importance très grande est accordée aux questions sociales. Ne nous étonnons donc pas de retrouver ici la critique de la société contemporaine et des principaux maux qui la rongent : l'égoïsme, l'individualisme et le scepticisme.

« Vous voyez bien, dit le Juif errant, dont nous retrouvons ici l'histoire transformée en satire de la société contemporaine, qu'il n'y a que de l'individualité parmi ceux qui pensent comme vous (il s'adresse à un libéral). On ne croit plus à rien, mais on ménage tout... Chaque coterie réclame pour son propre intérêt, au nom du bien public. On fait de la philanthropie en amateur, cela donne un maintien dans la so-

1. Sur les rapports entre les saint-simoniens et Ballanche, cf. : *Exposition de la Doctrine*, éd. Bouglé-Halévy, p. 121, n. 1. Autant ces jeunes écrivains sympathisent avec les idées de Ballanche, autant ils s'éloignent de l'éclectisme sans jeunesse ni vigueur d'un Victor Cousin. On sait quelle attitude sévère les saint-simoniens, d'accord avec les Théocrates, adoptèrent à l'égard de cette philosophie dont le succès était alors si vaste auprès de la grande masse bourgeoise qui faisait de l'opposition à la politique de Charles X. Les rédacteurs du *Gymnase*, dont certains, quoique saint-simoniens, sont comme Carnot d'origine libérale se montrent moins sévères à l'égard de Cousin. Cependant, sans attaquer la philosophie éclectique en son principe même, ils marquent (dans deux articles intitulés : *Un moraliste au cours de M. Cousin*, t. I, p. 258, et t. IV, p. 116) leur déception devant l'incapacité de l'illustre professeur à se renouveler, à dire autre chose en 1828 qu'en 1819, et surtout à sortir du domaine de la spéculation, pour entrer franchement dans celui des applications pratiques. Ce désenchantement de la jeunesse intellectuelle devant la philosophie de ce professeur qui avait obtenu quelques années auparavant un tel succès auprès d'elle est sans aucun doute un des symptômes les plus curieux de l'inquiétude qui travaille les esprits aux environs de 1830.

2. D'ailleurs, dans certains passages, la philosophie de l'histoire proprement saint-simonienne se dévoile clairement : ainsi dans le 10e cahier (t. IV, p. 6 et suiv.) nous rencontrons la fameuse distinction entre « les époques organiques » et « les époques critiques », et, à l'intérieur de ces dernières, la distinction de deux phases : celle de la lutte contre l'ancienne organisation et celle de la préparation de la nouvelle. C'est presque, mot pour mot, ce que Carnot écrit exactement à la même époque sous la dictée de Bazard, pour la première leçon de l'*Exposition de la Doctrine* (éd. Bouglé-Halévy, p. 127 et suiv.), nul doute que le pseudonyme de James Burton ne cache ici le nom de Carnot.

ciété... », et un peu plus loin il conclut : « Il y a chez vous quelque chose de bien positif, c'est la fatigue et le doute. » Mais nos jeunes gens sont optimistes et croient au progrès : « Regardez le chemin que vous avez parcouru. Il y a des époques où les hommes éprouvent un besoin vague de changements, cependant un seul en vertu d'une raison supérieure ouvre la voie nouvelle... », et il conclut : « Vous êtes harassés d'une longue marche à travers le chaos du scepticisme. Le genre humain attend un nouveau Fils de l'Homme[1]. »

Quant au scepticisme, voici le remède qu'ils y proposent à la fin d'une nouvelle sur le « suicide » où s'étale longuement l'analyse du fameux « mal du siècle » :

Demain, pensai-je en retournant chez moi, demain je lui ferai comprendre la philosophie du travail, l'heureuse influence d'une occupation constante; il faut qu'il trouve son bonheur dans l'éducation de ses enfants, en suivant des doctrines nouvelles. Qu'il est doux, m'écriai-je, qu'il est digne d'envie, le sort de l'homme riche qui, secouant la poussière des temps passés, prépare un ordre de choses plus justes[2].

En quoi consistera exactement cet « ordre de choses plus justes », nous ne le voyons guère, et c'est évidemment la faiblesse de cette revue que de ne pas l'avoir nettement précisé. En revanche, nos jeunes gens savent de façon très précise quels sont les abus « qui pèsent sur la société » et qu'ils auront à extirper ou à réformer : ils concernent *l'éducation publique*, d'abord, « qui n'est point en rapport avec la condition future de ceux qui la reçoivent et ne leur prépare ainsi que de tristes déceptions »; *le mariage*, « lien contracté sans liberté et auquel on doit reprocher tous les désordres qui le rendent souvent malheureux »; *la propriété de la terre*, « qui devrait appartenir à tous et qui demeure l'apanage de quelques-uns, la plupart oisifs, à l'exclusion de ceux qui l'exploitent pour les nourrir »; enfin, *la concurrence illimitée* qui excite à regarder un confrère comme un rival...

De cet état permanent d'hostilité, non seulement entre les peuples, mais entre les individus, effet de l'absence d'une

1. T. I, p. 171.
2. T. III, p. 151.

doctrine générale qui assigne à tous un but commun, il résulte que chacun étant exclusivement occupé à conquérir ou à défendre quelques avantages matériels, d'un côté, une foule de bras sont perdus pour la production industrielle, et, de l'autre, des esprits supérieurs sont enlevés aux travaux théoriques indispensables au progrès de l'humanité[1].

Qui ne reconnaîtrait dans de pareilles phrases un écho direct de la critique saint-simonienne de l'organisation économique et sociale de la société moderne[2] ?

Or, le rapprochement s'impose encore, quoique de façon moins évidente, à propos du *problème religieux*. On sait l'importance que les saint-simoniens accordaient au sentiment religieux : ils ne concevaient pas comme possible une organisation sociale d'où il serait exclu; mais, d'autre part, ils voyaient dans le catholicisme un arbre mort ayant désormais donné tous les fruits qu'on en pouvait attendre et, par conséquent, il était pour eux de première urgence de créer une religion nouvelle. Telle est à peu près la position de la revue à l'égard du problème religieux, abordé dans la question de l'éducation que le père de famille doit faire donner à ses enfants[3]. Se plaçant délibérément à l'encontre des libéraux et des philosophes du XVIII^e^ siècle, l'auteur de l'article réhabilite à la fois le sentiment religieux et la religion chrétienne, reconnaissant en particulier de quels immenses progrès sociaux nous leur sommes redevables, mais il avoue d'autre part qu'il lui apparaît impossible d'adhérer à l'heure actuelle à tous les dogmes et à tous les mystères de la religion catholique. Seulement, en attendant la création de la

1. Signalons enfin un compte-rendu critique (t. IV, p. 71) de l'ouvrage de Rey de Grenoble : *Lettres sur le système de la coopération mutuelle et de la communauté de tous les biens, d'après le plan de M. Owen*, où le chroniqueur, après s'être accordé avec l'économiste anglais sur les maux dont souffre la société contemporaine, critique les remèdes proposés; il s'élève en particulier contre tout système communiste de partage égalitaire au nom des deux principes saint-simoniens de l'inégalité foncière des hommes et de la rétribution de chacun selon sa « capacité » et ses « œuvres ».

2. T. IV, p. 5 et suiv., article déjà cité de James Burton (Carnot).

3. Trois dialogues intitulés *les Académies* (t. III, p. 71-74, 212-225; t. IV, p. 22-32 et 116-125) sont consacrés à la question de l'éducation qui devra être réorganisée de fond en comble. Cf. les trois leçons consacrées à cette question dans l'*Exposition de la Doctrine*. Les mêmes idées générales s'en dégagent, à savoir que la société doit être composée non « d'oisifs » mais de « travailleurs », que l'éducation ne doit pas être abandonnée à la libre initiative individuelle, et que son rôle est de distinguer les capacités de chaque individu et de les développer pour le plus grand profit de l' « Association » humaine.

religion de l'avenir, il estime qu'il est nécessaire, au point de vue social, que les pères de famille fassent élever leurs enfants dans la religion traditionnelle et nationale, c'est-à-dire, pour la France, dans la religion catholique.

Enfin, l'aspect le plus caractéristique de la philosophie sociale de cette revue et qui me paraît essentiel parce qu'il nous permet de comprendre l'orientation si nette vers les littératures étrangères, c'est une espèce d'*internationalisme humanitaire*, une aspiration très vive à l'union entre les peuples. Dès le premier numéro, dans le premier article intitulé « les deux Alexandre », sorte de dialogue des morts entre Alexandre Ier de Russie et Alexandre le Grand, celui-ci, après avoir vivement reproché à l'autre sa politique nationaliste, lui dit :

Rousseau s'est trompé quand il a dit que l'on devait renoncer à l'état d'homme pour devenir citoyen. Je préfère à sa doctrine celle d'un sage qui fut presque mon contemporain et qui voulait que l'amour de la patrie fût subordonné à celui de l'humanité. Croyez-m'en, fils de Paul, il n'y a point de saine politique, ni de véritable gloire pour les rois comme pour les peuples, hors des intérêts de la grande famille humaine[1].

C'est en vertu de tels principes que la revue ne laissera passer aucune occasion de critiquer toutes les manifestations d'un nationalisme trop étroit et bien entendu de provincialisme. Ainsi qu'à l'occasion d'un banquet de Bretons dont le journal *le Globe*, qui était alors libéral avait parlé avec intérêt, nous trouvons dans les *Mélanges* du deuxième cahier un article violemment indigné contre ce journal et qui se termine en ces termes :

On ne conçoit vraiment pas comment les fondateurs d'une feuille qui se dit philosophique et qui s'appelle *Le Globe* peuvent applaudir et s'associer, en 1828, à des solennités dont le but est d'entretenir et de ranimer les distinctions surannées du patriotisme étroit auquel nos pères furent condamnés par la barbarie de leur âge.

Faut-il établir un lien rigoureux entre le cosmopolitisme de la revue et la part considérable qu'elle fait aux littératures étrangères? Je ne sais; en tout cas, il nous faut bien constater que les deux ten-

1. T. I, p. 23.

dances se trouvent ici réunies et que l'une favorise naturellement l'autre. D'ailleurs ce cosmopolitisme n'est pas purement de façade et je n'en veux pour preuve que cette triple série de *Souvenirs sur l'Allemagne*, qui me paraissent mériter d'arrêter quelques instants notre attention. Nous y voyons, en effet, se dessiner la figure classique de l'Allemagne telle que se la représentait la littérature de l'époque romantique : l'Allemagne pure, de mœurs simples, franche, douce et hospitalière à l'étranger, et l'Allemagne philosophique et idéaliste : ainsi dans le passage sur les fiançailles longues et chastes opposées à l'hypocrisie et à la rapidité du mariage parisien (II, 255). Cependant, notre observateur n'est pas aveuglé par l'enthousiasme et sa sympathie se nuance parfois d'une charmante ironie, comme dans tels passages sur les parties de campagne ou sur la politesse de nos voisins ou encore sur leur conception de l'amour qui nous rappellent certain épisode de *Colette Baudoche* :

J'ai déjà vu, dit-il, des jeunes gens qui portaient à leurs pipes des cordons tressés par leurs futures épouses. En attendant qu'hymen pût venir, ils fumaient. Je ne crois pas que la pipe eût la vertu de consolider le sentiment[2].

Ce même sentiment d'admiration philosophique, religieuse et sentimentale à l'égard de l'Allemagne, nous le retrouvons dans l'article de James Burton qui, au sujet de l'éducation religieuse à donner aux enfants, nous cite les Allemands en exemple :

Les Allemands, dit-il, sont, entre tous les peuples, cités à juste titre pour la candeur et la franchise de leur caractère et, sous ce rapport, on ne saurait rien imaginer de plus recommandable que les savants et modestes professeurs qui se trouvent en si grand nombre dans leurs universités. Ces hommes dont l'immense érudition et la judicieuse critique ont si profondément éclairé toutes les questions religieuses, n'ont assurément pas sur tous les points des croyances complètement orthodoxes. Cependant, ils respectent, ils pratiquent le Christianisme... Ce n'est pas eux pourtant qu'on accusera d'indifférence religieuse, de calcul, d'hypocrisie, car rien n'égale la candeur de ces nobles intelligences, que les doctrines morales les plus élevées peuvent seules satisfaire et rien non plus n'égale la ferveur religieuse de ces âmes con-

1. T. III, p. 54.

templatives bien plus portées à tomber dans le mysticisme que dans l'indifférence[1].

Enfin, un dernier texte vient confirmer cette impression générale de sympathie à l'égard de l'Allemagne et d'une façon d'autant plus éclatante que le génie germanique s'y trouve cette fois opposé au génie italien. C'est le récit intitulé *Vengeance allemande. Imitation de Meissner* (II, 231-240). Il s'agit d'un prince allemand qui, pendant un séjour à Venise, ne manque pas de souffrir, ainsi que son chambellan, de toutes les moqueries italiennes contre les mœurs allemandes. Et voici quelle fut la vengeance du chambellan : la veille du départ, il réunit toute la haute société italienne et lui offre comme divertissement une petite pièce dont le simple décor est une rue de Sienne où arrive en pleine nuit un Allemand qui ne trouve pas une seule porte ouverte : « Allons, se dit-il, ce n'est pas la première nuit que j'aurai passée sans dormir, mais que faire ? L'oisiveté, si délicieuse pour des peuples efféminés, est pour nous, habitants du Nord, plus insupportable que les privations et les dangers. » Et il se met à lire debout dans la rue en pleine nuit. Puis il fait sonner sa montre et tire un coup de pistolet pour réveiller les habitants, mais il ne réussit qu'à effrayer une ombre blanche qui l'observe curieusement. Cette ombre n'est autre que celle de Cicéron qui se montre aussi étonné qu'admiratif devant toutes ces nouvelles découvertes et qui, apprenant successivement que ce sont des Allemands qui ont découvert l'imprimerie, la poudre à canon et les montres, s'écrie :

Encore? Et comment tant de lumières ont-elles pénétré chez les sauvages du Nord? Dans mon siècle tes compatriotes étaient un des peuples les plus ignorants de la terre, féroces, insociables, étrangers aux beaux-arts et à l'industrie... Aujourd'hui, vous avez fait, je le vois, des progrès immenses dans la civilisation et vos découvertes honorent l'humanité autant qu'elles lui sont utiles; désormais aussi mon estime vous est justement acquise, car on doit apprécier les nations et les hommes pour les services qu'ils rendent; le ridicule n'est dû qu'à l'ignorance et surtout à l'oisiveté.

Il demande alors à voir les Romains modernes et nous devinons sans peine ce qu'on va lui présenter :

Il appela et bientôt parurent quelques paillasses, marchands

1. T. I, p. 108 et suiv.

d'orviétan, joueurs de gobelets, lazzaroni, etc..., tous gens qui semblent se complaire sous les haillons dans une honteuse indolence et ne chercher qu'à divertir, surprendre ou détrousser les oisifs opulents pour partager avec eux les moyens de vivre sans rien faire.

Tout cela confirme pleinement ce que M. Reynaud nous dit après bien d'autres (*l'Influence allemande en France aux XVIII*e *et XIX*e *siècles*) sur la tradition du voyage en Allemagne, devenu un véritable rite après le livre de Mme de Staël. Mais ce texte nous permet aussi de corriger le jugement sévère que M. Reynaud porte sur l'enthousiasme, parfois excessif il est vrai, de ces voyageurs. Il conclut, en effet, que « tous nos Français du xixe siècle ne font guère que répéter la leçon de Mme de Staël[1] ». Or, l'auteur des *Souvenirs sur l'Allemagne,* que nous avons analysés plus haut, s'est défendu à l'avance contre une pareille attaque, car il a pris la peine de nous exposer durant plusieurs pages la difficulté qu'il y a pour tout voyageur à porter sur le pays qu'il visite un jugement véritablement objectif, et les moyens qu'il a adoptés pour arriver à une vue personnelle et impartiale des choses[2].

III. — Part faite aux littératures étrangères.

Quoi qu'il en soit, nous trouvons ici un jugement très enthousiaste porté sur l'Allemagne et parallèlement une sentence très dure contre les civilisations méridionales. Aussi ne serons-nous que fort peu surpris de la très grande part faite à la littérature allemande et de celle si minime, au contraire, qui est accordée aux littératures méridionales : à part, en effet, quelques strophes d'une romance espagnole et une « imitation du portugais », d'ailleurs totalement dénuée

1. Reynaud, *ouv. cité,* p. 145.

2. T. III, p, 47-50. Cf. page 49 : « C'est ainsi que j'ai traversé l'Allemagne, la trouvant triste ou gaie, suivant que le temps était mauvais ou beau. Selon mon humeur aussi, les habitants me plaisaient ou me déplaisaient. Mais voici ce que j'ai fait pour rectifier mes jugements : je notais, le jour même, des impressions, telles que je les avais senties, et le même cahier renferme les impressions, en apparence les plus contradictoires; par là j'apprenais à ne pas étendre sur la nation ce qui n'appartenait qu'à des particuliers, et, plus tard, choisissant de sang-froid et impitoyable pour tout ce qui n'était pas vrai, je faisais de mon mieux la part des illusions et celle de la réalité. Plus tard, il me faudra peut-être encore choisir parmi ce choix. En attendant, je vous présente comme vérités générales, ce qui résulte du plus grand nombre de faits particuliers que j'ai recueillis jusqu'ici. »

d'intérêt, nous n'y rencontrons aucune imitation, aucune traduction ni même aucune allusion aux littératures espagnoles ou italiennes.

Je pourrais signaler des emprunts faits aux littératures russe, polonaise ou grecque, mais aucun de ces morceaux n'a d'intérêt véritable. *Annette et Marie, scène d'une auberge russe, imitation de Karasmin*[1], est d'une faiblesse extrême et d'une naïveté déconcertante. Il en est de même de la comédie du Grec M. Paléologue, *le Derviche ou le tartuffe turc*[2], dont la revue donne quelques extraits. Quant aux deux extraits de *Chants historiques* de Niemcewicz[3], ils ont ceci d'intéressant qu'ils sont alors inédits en France (et même sans doute aujourd'hui encore), et cela n'est pas sans importance si nous songeons à quelle époque nous sommes alors, à la personnalité de l'auteur et surtout au rôle qu'il devait jouer dans la révolution polonaise de 1830. Sans doute la présence de ces deux pièces russe et polonaise s'explique-t-elle par la connaissance qu'Auger, qui avait voyagé en Russie, pouvait avoir de ces deux langues[4]. Mais la traduction du poète patriote polonais s'expliquerait d'ailleurs suffisamment par le mouvement polonophile qui se prépare déjà pour éclater bruyamment deux ans plus tard.

Avant d'aborder la littérature allemande, il me reste encore à signaler les comptes-rendus des représentations de Shakspeare par la troupe anglaise d'Abbott. Sur cette question du théâtre anglais en France sous la Restauration, nous possédons un ouvrage excellent de M. Borgerhoff[5], mais, celui-ci n'ayant pas eu connaissance de notre revue, peut-être pourrons-nous apporter quelques compléments à son étude, où l'essentiel pourtant semble bien avoir été dit. La troupe anglaise avait subi un complet échec en 1822, époque encore bien proche des « honteux traités de 1815 », et elle avait été accueillie aux cris de « Mort à Shakspeare! C'est un des aides de camp de Wellington! »; elle revint en 1827, non sans de grandes difficultés diplomatiques. Les représentations eurent lieu du 6 septembre 1827 au 25 juin 1828. Parmi les vedettes de la troupe, seul Kemble fut là

1. T. III, p. 247.
2. T. IV, p. 244.
3. T. II, p. 265.
4. Auger avait rencontré Karamzine pendant son séjour en Russie. Cf. *Mémoires*, p. 65 : « Je rencontrai chez M. Blondoff l'historien Karamzine, l'émule de l'anglais Robertson, de l'allemand Müller et que nul en France ne pouvait alors égaler. » — Dès ce moment, il s'était attaché à le traduire : « Je publiai le résultat d'un travail qui eut l'approbation des auteurs dont je voulus faire connaître le mérite en France. La *Marpha* de Karamzine fut publiée à Paris en 1828, et eut du succès (*Mémoires*, p. 74).
5. J. L. Borgerhoff, *le Théâtre anglais à Paris sous la Restauration*. Paris, 1912, in-8°.

dès le début; les autres, Mac Ready et Kean, n'arrivèrent que le 7 avril et le 12 mai 1828. Le répertoire comprenait *Hamlet*, *Macbeth*, *le Roi Lear*, *Richard III* et *le Marchand de Venise*, en somme, on le voit, les drames les plus célèbres, les plus classiques du grand poète anglais. Mais tous avaient subi d'importantes coupures : certaines d'entre elles étaient habituellement pratiquées en Angleterre même pour des raisons purement matérielles, d'autres avaient été imposées par la censure française et aussi par les dimensions trop exiguës de la salle et l'insuffisance des décors. M. Borgerhoff signale les protestations de Magnien, dans *le Globe*, contre toutes ces mutilations; le chroniqueur du *Gymnase* n'y fait au contraire aucune allusion. Cela ne nous étonne guère si, comme je le suppose, ce chroniqueur n'est autre que Paul Duport, que nous retrouverons tout à l'heure à propos de Schiller, et qui fit paraître cette année même des *Essais littéraires sur Shakspeare*[1], sortes d'extraits habilement reliés par une analyse et destinés à permettre aux lecteurs français de prendre une connaissance de l'œuvre de Shakspeare plus rapide que ne leur permettait la traduction complète de Letourneur, la seule qu'on eût alors en France et dont une nouvelle édition revue par Guizot avait paru en 1828. Or, la lecture du prospectus de cet ouvrage, annoncé avec de grands éloges dans le septième cahier du *Gymnase*, est fort instructive sur les libertés que P. Duport prenait à l'égard du texte anglais et sur les préventions du public français, contre lesquelles il se mettait en garde :

> Quelle lecture, s'écrie-t-il, pour les gens du monde! A peine les lecteurs de profession peuvent-ils en supporter la longueur, et l'ennui y déborde le sublime. Peut-il être d'ailleurs indifférent aux dames, pour elles et surtout pour leurs filles, qu'on leur rende possible la lecture de celui de tous les grands écrivains qui a le plus fréquemment « bravé l'honnêteté » dans ses mots et dans ses idées? Du reste, nous avons fait main basse sur tout ce qui a paru détail oiseux, trivialité, conversation commune...

Avec de tels principes ne soyons donc pas étonnés de ne pas le voir protester contre les mutilations que les acteurs anglais eux-mêmes font subir aux pièces de Shakspeare.

D'ailleurs, au cours de ses chroniques, si d'une façon générale il ne ménage pas ses compliments aux acteurs, il n'en conserve pas

1. P. Duport, *Essais littéraires sur Shakespeare ou analyse raisonnée scène par scène des pièces de cet auteur*. Paris, Le Tellier, 2 vol. in-8°, 1828.

moins tout son sens critique à l'égard des pièces elles-mêmes et il voit d'une façon assez nuancée quels défauts empêchent le drame du poète anglais d'avoir en France un succès complet ; ainsi à propos du *Roi Lear* :

Le *Roi Lear* étincelle de beautés de premier ordre, on y sent le génie de Shakspeare et Kean y a mérité d'unanimes applaudissements. Il a produit moins d'effet dans les derniers actes et il ne faut pas s'en étonner, car le spectacle de cet état de folie, où l'ingratitude de ses filles a jeté le malheureux roi, finit, trop longtemps prolongé, par devenir pénible pour les spectateurs[1].

Ce sont précisément ces réactions du public finement notées qui font l'originalité de cette chronique et permettent d'ajouter quelques précisions à l'étude de M. Borgerhoff. C'est ainsi qu'à propos de la scène où, dans *Richard III*, Gloster, après avoir tué le roi Henri, s'acharne sur le cadavre, puis vient sur le devant de la scène montrer son épée sanglante au public, il écrit :

Le public anglais était dans le ravissement et criait presque de plaisir, nous autres Français nous étions à la gêne et nous éprouvions un frémissement involontaire... [Mais il ajoute :] Patience, nous nous formerons[2].

Ce qui nous intéresse surtout dans ces représentations parisiennes de pièces de Shakspeare, c'est la répercussion qu'elles ont pu avoir sur notre théâtre national. Sur ce point *le Gymnase*, qui n'a vécu que quelques mois, ne peut naturellement pas nous répondre, mais il peut nous dire, et cela n'est pas moins précieux, ce que ces jeunes auteurs espéraient du théâtre étranger pour le renouvellement de l'art dramatique français. Or, c'est précisément cela surtout qui les préoccupe. Le théâtre français est alors dans une complète décadence et ils nous en font la peinture la plus sombre. Cela tient, selon eux, d'abord au monopole de certains auteurs à succès, comme Casimir Delavigne et Scribe, qui empêchent les tendances nouvelles de se faire connaître et qui ne prennent pas eux-mêmes la peine de se renouveler. Cela tient aussi à l'anarchie qui règne dans les doctrines littéraires et à l'hésitation du public, « assez fort pour siffler l'ancien classique, mais pas assez pour goûter le régime nouveau ».

1. T. I, p. 89.
2. T. I, p. 188.

Enfin, les acteurs eux-mêmes sont médiocres, pleins d'emphase et de déclamation. Le chroniqueur du *Gymnase* met donc tout son espoir dans le théâtre anglais, d'abord pour le renouvellement des sujets :

Il n'est pas sans intérêt, dit-il à la suite d'une des premières représentations, de remarquer les passages qui ont frappé le plus; décidément, le temps des grands mots est passé et, s'il est vrai que chez nous tout soit mode, la mode est revenue du simple et du naturel... On a tant vu sur notre théâtre des tyrans et des conspirateurs, on est tellement habitué à des tirades et à des morceaux d'apparat bien compassés et bien académiques, que c'était une nouveauté intéressante que d'entendre, dans une tragédie, les causeries familières d'un père avec sa fille sur le ton de la plus grande simplicité et le plus opposé aux habitudes de la scène[1].

Mais c'est surtout sur le jeu des acteurs qu'il espère en la bonne influence du théâtre anglais; il y revient à plusieurs reprises :

Quant aux acteurs, le temps qui marche, marche aussi pour eux; tout porte à croire qu'ils sauront profiter des comparaisons qui leur sont offertes, renoncer à la psalmodie notée qu'on appelle « déclamation » et que, pour nos plaisirs et notre gloire, ils s'abaisseront enfin à parler comme les autres hommes[2].

Ainsi, un enthousiasme assez intelligent pour savoir au besoin se nuancer de quelques réserves, un réel amour du théâtre de Shakspeare, mais sans que soit précisé en quoi ce théâtre pourra fournir à nos auteurs soit une source d'inspiration nouvelle, soit une technique dramatique différente (sauf cette simple indication d'un retour au naturel — encore n'est-elle pas donnée à propos d'une pièce de Shakspeare), enfin une importance très grande, au contraire, donnée au jeu des acteurs, tels sont, je crois, les principaux caractères de la chronique dramatique du *Gymnase;* j'ajoute qu'en dehors de ces manifestations dramatiques, la littérature anglaise, qui joue pourtant un rôle si important alors dans notre développement littéraire, paraît être totalement ignorée des rédacteurs de la revue.

1. T. I, p. 98-99.
2 T. I, p. 97.

Il est loin d'en être de même de la littérature allemande. Celle-ci tient, en effet, dans le recueil une place prépondérante.

A quoi tient cette prédominance de la littérature germanique? Sans doute à la présence, parmi les collaborateurs de la revue, de l'inévitable Loeve-Weimars qui se glisse à cette époque dans tous les milieux et qui se trouve être alors à Paris, en même temps que Koreff, le grand spécialiste de la littérature allemande. Son nom, à vrai dire, ne se trouve au bas d'aucun article, mais comment ne pas le soupçonner d'être l'auteur de la nouvelle intitulée *Colas, roi de France*, qui occupe les trois premiers cahiers et qui porte en sous-titre : *Imitation de l'allemand de Zschokke* (I, 132)? N'oublions pas, en effet, que c'est à la même époque exactement qu'il fait paraître chez Balzac aussi une première traduction de Zschokke : *le Ménétrier*. D'ailleurs, une note au bas de la page se charge de nous le rappeler : « Nous nous proposons de rendre compte des ouvrages de cet auteur en même temps que de la traduction de ses romans historiques par M. Loeve-Weimars. » Sans doute est-ce à lui aussi que nous devons ce conte d'Hoffmann qui se trouve dans le premier cahier, car il prépare dès ce moment la traduction de cet auteur qu'il fera paraître dès l'année suivante chez Renduel.

Quoi qu'il en soit, le caractère le plus frappant de cette production allemande si abondante, c'en est l'extraordinaire médiocrité. A part, en effet, ce conte d'Hoffmann et deux remarquables extraits de Schiller, sur lesquels nous aurons à revenir, tout le reste est d'une platitude déconcertante. D'abord et surtout ce Zschokke, qui va jouir, grâce à Loeve-Weimars, d'une si grande vogue, romancier suisse dont les œuvres, à moitié historiques, à moitié réalistes, sont totalement dénuées de vigueur et de sens dramatique. Presque aussi tristes à lire sont les trois lettres de M^lle^ Louise Brachmann groupées sous le titre de *Clotilde, scènes de la vie domestique* (III, 154), dont le seul intérêt est de mettre mieux en relief tout ce qui se cache de valeur réelle sous une forme imparfaite encore dans les *Scènes de la vie privée* de Balzac, qui paraîtront deux ans plus tard. Il en est de même de cette *Veille du mariage* (I, 32), imitation de l'allemand, qui fait penser aux plus stupides récits d'une Zénaïde Fleuriot, ou du conte *Paiwaï Paiwauzzo* (II, 120), dont je livre ici l'édifiante conclusion :

> Du fils d'un pauvre tisserand, Dieu a fait un empereur afin de prouver au monde que la vertu est devant lui plus que la naissance et qu'il peut à son gré élever les grands et abaisser les petits.

Si cette littérature de second ordre n'a sans doute pas eu une forte influence littéraire, peut-être en a-t-elle eu une morale très considérable. Ne pourrait-on, par exemple, expliquer en grande partie par elle le développement du mythe de la généreuse, tendre, idyllique et familiale Allemagne?

Cependant, au milieu de cette platitude générale, trois morceaux émergent, qui ont une véritable valeur esthétique et sont, en même temps, comme on va le voir, d'un réel intérêt pour l'histoire littéraire : un conte d'Hoffmann et deux extraits de Schiller.

Le *Conte* d'Hoffmann est intitulé : *l'Archet du baron de B.* (I, 35). En voici l'analyse : le baron de B. donne des soirées musicales qui font courir tout Berlin, et le jeune Hoffmann, désireux de le connaître, se fait conduire chez lui par le chef d'orchestre Haak, son professeur de violon. Il va donc chez lui, écoute religieusement les discours enflammés sur la musique en général et sur le violon en particulier, s'étonne des critiques violentes que fait le baron à son maître Haak, mais finit, sur le conseil de celui-ci, par demander des leçons au baron. Alors — et nous voici arrivés au « fantastique » — le baron se met à jouer lui-même :

> Il se mit à racler impitoyablement les cordes de son violon, tout à côté du chevalet, c'étaient des coassements, des sons criards, des miaulements aigus... Il me semblait entendre une vieille édentée qui, les lunettes sur le nez, s'efforce de glapir la chanson de sa grand'mère. Pendant ce temps-là, il levait les yeux au ciel comme une sainte Cécile en extase, et, lorsqu'il eut fini de martyriser son instrument et mes oreilles, il s'écria avec transport et d'une voix très émue : « Voilà des sons! voilà des sons! »

Mais au moment où Hoffmann le quitte, le baron lui glisse un ducat dans la main et Haak lui conseille d'y retourner, à la fois pour gagner de l'argent à si bon compte, pour faire plaisir au baron et pour se faire une réputation...

Ce morceau, je viens de le dire, n'est pas sans intérêt pour l'histoire littéraire : il est, en effet, très probablement la première traduction française d'une œuvre d'Hoffmann. M. Breuillac[1], dans son étude pourtant si documentée sur *Hoffmann en France*, n'en parle pas, ignorant sans doute l'existence du *Gymnase*, et nous dit qu'en

1. M. Breuillac, *Hoffmann en France* (*Revue d'histoire littéraire*, 1906, p. 427 et suiv.).

dehors du conte publié en 1823 par Henri de Latouche sous le titre d'*Ollivier Brusson,* plagiat de celui d'Hoffmann intitulé *Mademoiselle de Scudéry,* Hoffmann ne fut connu en France qu'en 1829 par la traduction de ses œuvres que Loeve-Weimars commença cette année-là à publier. Il faudrait donc reprendre cette étude sur ce point et préciser que dès le mois de mai 1828, avant même l'article de J.-J. Ampère dans *le Globe* du 2 août 1828, Hoffmann fut présenté par *le Gymnase* au public français.

Il ne s'agit là que d'un point de détail de l'histoire littéraire, mais voici qui me paraît plus important. Ce conte présente une curieuse ressemblance avec une nouvelle de Balzac intitulée *le Chef-d'œuvre inconnu,* qui parut dans *l'Artiste* des 31 juillet et 6 août 1831 avec le sous-titre de *Conte fantastique.* Nous y voyons le peintre Frenhofer qui, passionné pour la peinture comme le baron de B. l'est pour la musique, fait de sublimes discours sur son art et finit par céder aux instances de ses amis Pourbus et Poussin en leur révélant un chef-d'œuvre auquel il travaille depuis des années et qui, selon lui, éclipse toutes ses autres œuvres. Or, « ce n'était qu'un chaos de couleurs, de tons, de nuances indécises, espèce de brouillard sans forme..., des couleurs confusément amassées et contenues par une multitude de lignes bizarres qui forment une muraille de peinture ». M. Baldensperger[1], dans son ouvrage sur *les Orientations étrangères d'Honoré de Balzac,* avait déjà fait ce rapprochement entre la nouvelle de Balzac et le conte d'Hoffmann qui, dans la traduction Loeve-Weimars, porte le titre de *l'Elève de Tartini.* Mais la source n'était que probable, désormais elle est sûre, puisque ce conte fut publié dans le premier numéro de cette revue, dont Auger nous affirme qu'il fut lu par Balzac de façon assez attentive pour qu'il pût lui donner son opinion sur l'un des morceaux qui y étaient contenus. D'ailleurs, si Balzac s'est inspiré du thème général, qui est celui de l'opposition parfois tragique qui existe entre la conception d'une œuvre et son exécution, il l'a développé avec une ampleur et une profondeur telles qu'il dépasse de très loin son modèle. Il a eu soin d'abord de supprimer cette fin ironique où l'on voit le baron exploité par les deux musiciens et qui fait ressembler ce conte à un récit du XVIIIe siècle; de plus, il a bien davantage fouillé la psychologie de son héros et l'a rendu beaucoup plus tragique; enfin, il a autour de lui créé une « atmosphère ».

Schiller est sans aucun doute de tous les auteurs allemands, et

1. F. Baldensperger, *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac.* Champion, 1928, p. 108-109.

même de tous les auteurs étrangers, celui qui occupe dans la revue la place la plus importante. Cela est d'autant plus notable que Gœthe, au contraire, n'obtient pas l'honneur d'une seule ligne. Cette ignorance de Gœthe dramaturge est alors un phénomène général en France, et M. Reynaud l'explique ainsi : « Gœthe eut un succès moins durable et moins universel; plus méconnu encore que Schiller sous l'Ancien régime, il n'avait pas obtenu de Mme de Staël des éloges aussi sincères que son émule et ami. En outre, ses dons dramatiques étaient certainement plus faibles et il n'offrait que deux catégories d'œuvres très tranchées : d'un côté, des drames à la Shakspeare et à la Diderot; de l'autre, des pièces d'un classicisme rigide. Il y avait donc peu à prendre de lui[1]. » Mais il n'en demeure pas moins étrange qu'il ne soit jamais dit un mot dans cette revue de *Werther* ni de *Faust*, deux œuvres dont nous savons assez quelle fut alors l'influence en France.

Autre fait notable : la prédominance de Schiller sur Shakspeare. A quatre reprises, il est question de Schiller dans la chronique dramatique de la revue, car on ne joua pas moins de cinq imitations ou adaptations de *Guillaume Tell* dans les théâtres de Paris cette année-là. Or, tandis que tout à l'heure c'est aux acteurs anglais beaucoup plus qu'aux drames de Shakspeare que s'intéressait le chroniqueur, sans songer une seconde à protester contre les coupures qu'on leur faisait subir, c'est à la pièce maintenant qu'il s'attache surtout; dès le premier compte-rendu il nous montre la connaissance approfondie qu'il a de l'œuvre de Schiller en nous résumant sa vie et l'évolution de son génie[2], et surtout il s'indigne à chaque représentation nouvelle de ce qu'il appelle « une mutilation barbare d'un chef-d'œuvre » ou encore « une scandaleuse profanation! », « une parodie indigne de la critique », et il conclut (nº 7) : « Voilà, bien calculé, cinq *Guillaume Tell* qui enlèvent à la fois leur pomme sur les théâtres de la capitale... Après cela, cependant, il restera probablement encore un *Guillaume Tell* à faire en France : c'est une bonne traduction du drame de Schiller » (III, 82).

Mais Schiller n'est pas représenté dans cette revue seulement comme auteur dramatique, mais aussi comme penseur, comme esthéticien et comme historien, dans deux œuvres fort curieuses. L'une de ces deux pièces, intitulée *les Favoris des Arts* (IV, 195), est la traduction du grand poème de Schiller sur *les Artistes*. C'est un magnifique chant à la gloire des artistes, dont la mission est dé-

1. Reynaud, *op. cit.*, p. 93. Cf. F. Baldensperger, *Gœthe en France*, 2e éd. Paris, 1920, p. 93.
2. T. I, p. 178, *De Schiller et de ses imitateurs.*

finie par le poète allemand dans les termes les plus enthousiastes et les plus sublimes :

« Favoris des arts, la dignité de l'espèce humaine est confiée en vos mains ; conservez-la ; elle tombe par votre chute, elle s'élèvera quand vous prendrez l'essor. C'est à la poésie, cette enchanteresse sacrée, à mettre la société d'accord avec les sublimes harmonies de la nature », et il conclut en conviant les poètes à « se donner la main devant le trône de cette intelligence qui réunit tout, à s'associer dans le sein de la Vérité pour ne trouver qu'un torrent de lumière éternelle ».

Qui ne reconnaîtrait dans cette conception du poète, oracle et interprète de la nature et de Dieu, mage et prophète en même temps que guide moral de l'humanité, toute la conception esthético-métaphysique du rôle du poète chez les romantiques ?

Ce texte est donc d'une importance capitale, et il se trouve qu'il est alors inédit en France. M. Eggli qui, dans son volumineux ouvrage sur *Schiller et le Romantisme français*, le cite et le commente longuement[1], nous l'affirme. Il accorde une certaine valeur à cette traduction « ferme et nette » et s'attache surtout aux commentaires qui l'accompagnent. Traduction et commentaires sont de ce même Paul Duport que nous avons déjà rencontré à propos de Shakspeare et qui semble avoir été un spécialiste de littérature étrangère à cette époque. Son commentaire est, en effet, assez curieux ; il s'efforce, comme tout à l'heure pour Shakspeare, à rassurer le public français, un peu inquiet de la forme ici adoptée par le poète :

Cette pièce, dit-il, est l'histoire idéale et mystique, j'oserais presque dire la théologie des beaux-arts. Il m'a été malgré moi plus facile d'en affaiblir les beautés sublimes que d'en éclaircir la sainte et poétique obscurité.

Et, en bon Français et en bon classique épris malgré tout de logique, il finit en reprochant au poète « de jeter le désordre de l'ode au milieu de considérations purement abstraites » et de confondre deux sujets : « La question de l'idéal et du réel et celle du perfectionnement de l'humanité par les beaux-arts. »

Comment M. Eggli, qui connaît si bien le *Gymnase*, ne dit-il pas

1. E. Eggli, *Schiller et le Romantisme français*. Paris, 1927, 2 vol. in-8°, t. II, p. 38-40.

un mot de l'autre texte de Schiller que contient cette même revue? Ce texte est pourtant, lui aussi, du plus haut intérêt, car il nous dévoile la philosophie de l'histoire du grand poète-historien allemand. Il est intitulé *Discours sur les migrations des peuples, les croisades et le moyen âge*[1]. Cette fois-ci, le traducteur a gardé l'anonymat et n'a signé que par un W. qui peut-être cache le nom de Loeve-Weimars. Quoi qu'il en soit, Schiller nous y apparaît comme un prophète de l'idée de progrès (ce qui est fait pour ravir nos saint-simoniens), et ce progrès consiste en une marche du genre humain vers la liberté étendue à une masse de plus en plus grande d'êtres humains :

Échappés au repos de la servitude, dans lequel l'ancienne Rome énervait les nations dont elle s'était rendue souveraine, nous voyons le genre humain passer par la liberté orageuse et désordonnée du moyen âge pour se reposer enfin entre les deux extrêmes, unir les lois à la liberté, l'activité à la paix, la diversité à l'harmonie.

Les croisades, guerre sacrée, « monstre enfanté par la double calamité du système religieux et féodal », sont l'événement essentiel qui a préparé l'avènement de la liberté en Europe, parce que les Européens écoutèrent la leçon de l'Asie :

Revenu pauvre dans sa patrie, après avoir brillé sur les bords de l'Euphrate, il (l'Européen) abandonne enfin l'idole de son indépendance et de son orgueilleux pouvoir; il permet à son esclave de racheter à prix d'argent les droits de la nature... et la terre arrosée de sueur par les serfs est enfin arrosée par des hommes.

Seul le pape voit ses espérances déçues et Schiller esquisse alors à grands traits l'histoire de l'Église au moyen âge :

Qui aurait pensé que l'ennemi de la liberté contribuerait à son rétablissement? Pendant les débats que la royauté eut à soutenir contre l'aristocratie, il se jeta entre les combattants et suspendit les événements jusqu'au jour où dans le tiers état s'éleva un champion plus redoutable qui précipita l'issue de la contestation. La papauté, nourrie par le désordre, languit et mourut lorsque l'ordre fut rétabli; enfant de la nuit, elle disparut aux approches de la lumière.

1. T. III, p. 276.

Ici le traducteur proteste avec véhémence : il accuse Schiller de se laisser emporter par sa « prédilection pour le protestantisme » et montre la contradiction qu'il y aurait à accuser le pouvoir papal de « s'être élevé par l'anarchie et par l'ignorance », tandis que, d'autre part, on lui reproche « cette concentration, cette unité qu'il tendait à introduire dans l'ordre social », et il affirme au contraire « que pendant longtemps c'est du sein du clergé qu'a jailli la lumière, que c'est lui qui prêchait l'égalité chrétienne en face d'une aristocratie grossière, barbare et cruelle » :

Quel spectacle majestueux, au contraire, dans une époque de barbarie où régnaient la force et la hiérarchie des rangs assignés par la naissance, de voir les puissants de la terre agenouillés devant un simple moine, sorti souvent des classes les plus humbles de la société! Et ce sont des philosophes qui blâment ce triomphe de l'autorité morale sur la force matérielle! Et ce sont des écrivains « libéraux » qui reprochent avec courroux à un « vilain » d'avoir abaissé devant lui des seigneurs féodaux et des têtes couronnées! En vérité, on ne s'y reconnaît plus!

Très intéressant ce commentaire, car il nous montre la résistance que commence à rencontrer en France la pensée allemande en tant qu'elle est d'inspiration protestante, et cela tient sans doute au réveil du sentiment religieux qui est l'un des caractères essentiels de cette période de notre histoire. Il est fréquent, en effet, qu'on rencontre sous la plume aussi bien des saint-simoniens que des philosophes sociaux à tendance catholique cet éloge du catholicisme comme force d'organisation sociale; on lui sait gré, en particulier, du rôle bienfaisant qu'il a joué en maintenant les lumières, la liberté et l'égalité... Il est vrai qu'en général cette apologie du catholicisme dans le passé s'accompagne bizarrement d'une profession de scepticisme à l'égard de la religion catholique actuelle, sur laquelle pèsent les soupçons ou les calomnies d'ordre politique que l'on sait; aussi le commentateur conclut-il ainsi :

Si le catholicisme entoure aujourd'hui le chevet des mourants, ce n'est assurément pas dans un but aussi désintéressé, nous nous hâtons de le dire, afin que l'on ne nous accuse pas de méconnaître le présent comme nous accusons Schiller de méconnaître le passé.

Mais ce qui me paraît surtout important dans ce texte de Schiller,

c'est qu'il exprime une philosophie de l'histoire et que cette conception d'une histoire plus philosophique que narrative de l'histoire est alors très en faveur. Balzac, en particulier dans le *Feuilleton des journaux politiques*[1], qu'il rédigera deux ans plus tard, rendant compte de plusieurs ouvrages d'histoire politique ou religieuse, la défend avec énergie; c'est alors qu'Augustin Thierry prépare ses premiers ouvrages où il développera sa fameuse loi des « races conquises et des races conquérantes », et que le philosophe Auguste Comte expose sa loi « de trois états ». Cette conception de l'histoire ne fait d'ailleurs que prendre alors une vigueur nouvelle, car déjà au XVIIIe siècle elle a eu un brillant destin, mais elle tend désormais peu à peu à se détacher d'une certaine partialité qui l'avait déformée et qui avait naturellement provoqué une réaction en faveur de l'histoire purement narrative dont Barante est alors le principal représentant. Ainsi Schiller, bien qu'il se fût heurté lui-même à cet écueil de transformer l'histoire en un système philosophique, comme d'ailleurs le lui reproche ici son commentateur, est sans doute à l'origine de ce regain de faveur que connut alors chez nous la conception philosophique et synthétique de l'histoire[2].

Telle est donc cette revue dont l'existence fut bien courte, dont les directeurs et rédacteurs ne sont guère que des hommes de second plan, qui, à côté de quelques textes inédits et d'assez grande valeur littéraire, est encombrée d'une masse inerte d'œuvres médiocres, mais qui, par là même peut-être, est d'une grande valeur pour nous, parce que, derrière la façade brillante des événements politiques et des chefs-d'œuvre littéraires, elle nous révèle ces inquiétudes religieuses, philosophiques, morales et sociales qui tourmentaient la jeunesse de 1830. Elle nous montre aussi les rapports étroits qui s'établissent alors entre les préoccupations d'ordre politique et littéraire, elle nous fait enfin pénétrer dans l'une de ces nombreuses sociétés de jeunes gens qui toutes se donnaient pour tâche de refondre à la fois l'ordre social et de ressusciter la littérature, et sans l'existence desquelles les événements de la grande

1. Balzac, *Œuvres complètes*, éd. Calmann-Lévy, t. XXII, p. 64 et suiv., compte-rendu de l'ouvrage de S. F. Schoell, *Cours d'histoire des États européens depuis le bouleversement de l'empire romain d'Occident jusqu'en 1789*.

2. Signalons enfin, pour être complet, une étude sur *Platon et M. de Bonstetten*, due sans aucun doute à la plume d'Auger qui, nous l'avons vu, avait rencontré ce philosophe pendant son séjour en Suisse en 1826. Ce vieillard, idéaliste et platonisant disciple de Rousseau et ami de Mme de Staël, était sans doute assez loin des préoccupations qui agitaient la jeune école saint-simonienne. Mais n'oublions pas qu'Auger est surtout un littérateur et qu'il ne fut jamais qu'un philosophe d'occasion.

histoire ne se seraient sans doute pas produits, sans la connaissance desquelles ces mêmes événements demeureraient pour nous inexplicables.

Bernard GUYON.

UNE LETTRE DE BERCHET A FAURIEL

Cette lettre se trouve dans la correspondance de Fauriel à la Bibliothèque de l'Institut (M. S. 2327, B, 19); MM. Paul et Victor Glachant la signalent, sans l'identifier, dans leur brochure : *Lettres à Fauriel conservées à l'Institut*. Paris, 1902; ils l'attribuent, en effet, à un correspondant imaginaire de Fauriel, Jean Benly, poète. Il suffit pourtant de lire cette lettre pour voir qu'elle n'est pas sans intérêt : elle restreint, en particulier, la période pendant laquelle Berchet a pu terminer *I profughi di Parga :* on sait que les critiques se contentent d'en placer l'achèvement entre le 19 janvier 1821, date à laquelle Manzoni annonce à Fauriel le poème de son ami, et l'année 1823, où parut la traduction de Fauriel[1]; or, nous voyons d'après cette lettre que, dès le 3 juin 1822, la version française était prête pour l'impression :

Londres, le 3 juin 1822.

Mon cher Fauriel,

Vos deux lettres du 7 et du 29 mai, me sont en effet parvenues par le même courrier, comme vous aviez prévu. Il m'a fait beaucoup de plaisir d'avoir enfin des nouvelles de vous : il est vrai qu'elles ne sont pas les plus consolantes au regard de votre santé, mais j'espère que vous serez maintenant tout à fait rétabli; apprenez-le moi, je vous en prie le plutôt (*sic*) que vous pourrez; car outre l'intérêt que votre bonne amitié m'inspire, je vous avouerai que j'ai quelques remords d'avoir contribué moi-même avec ma malheureuse *Parga* à vous chagriner et à altérer votre santé. De grâce, n'allez pas m'en gronder : soyez bon et pardonnez-moi.

Le port des lettres est si cher que je tâche toujours de guetter des occasions particulières pour vous envoyer mes lettres, et vous l'épargner. Ce moyen, je m'en aperçois, est un peu

1. *I profughi di Parga*, poème de Jean Berchet, traduit librement de l'Italien. Paris, Didot, 1823, in-12.

lent quelquefois, et les lettres restent en route un peu trop de manière à me faire passer vis-à-vis de vous pour un paresseux. Désormais je me servirai d'une entremise plus directe.

En attendant vous aurez sans doute reçu un autre billet que je vous ai écrit après celui du 18, et une autre lettre que j'ai consignée, jeudi passé, à mon ami M^r^ Marietti. Il me semble que toutes mes lettres vous auront assez fait voir la ferme intention dans laquelle je suis de faire imprimer mes vers à Paris et non à Londres. J'espère qu'au lieu de dire à M^r^ Didot de suspendre, vous aurez eu la bonne inspiration de le presser. Après tant de peines, auriez-vous le courage, mon cher ami, de m'abandonner. Quant à la formation des pages, faites ce que vous croyez le mieux. J'aime que l'édition soit belle et agréable, que la brochure ne soit pas trop mince, que le papier soit un peu fort, que les caractères ne soient pas trop petits, qu'il y ait du marge (*sic*), du luxe enfin un peu plus que dans la misérable édition de l'*Ildegonda;* du reste je ne m'obstine sur rien, et vous laisse maître de tout faire comme bon vous semblera, sauf seulement à la permission de vous en remercier du mieux de mon cœur.

Il est très bien que vous tâchiez de remettre l'ouvrage à une maison de commerce qui puisse en débiter quelques exemplaires à Londres. Je me flatte que si le libraire sait faire, l'ouvrage réussira ici en Angleterre, pas pour son mérite littéraire, mais pour la popularité de l'argument. Mais de l'imprimer à Londres avant que à Paris ce ne serait pas prudent. Souvenez-vous des 4 douzaines d'exemplaires qu'il me faut avoir moi-même, et de la manière de me les envoyer comme je vous ai écrit dans ma dernière lettre, en les adressant à M^r^ Mamel à Calais pour M^r^ A. Obicini.

Je m'étonne de ce que vous me dites du silence d'Arconati. Il faut absolument que sa lettre se soit égarée, puisqu'il m'assure de vous avoir annoncé formellement qu'il s'engageait pour une quantité d'exemplaires; et il m'a fait dire — il n'y a pas six jours — par M^r^ Trotti la même chose encore, ajoutant qu'il en avait besoin de beaucoup car il avait promis d'en fournir à des Grecs qui se trouvent en Hollande et qui veulent en envoyer des copies chez eux.

Je ne sais que dire; mais il me semble que vous pouvez

être sûr que Arconati vous écrira de Francfort ou de Berne (il est maintenant en voyage) pour réclamer ses exemplaires et vous dire à qui les remettre.

Je mets cette lettre à la Poste pour qu'elle vous parvienne vite. Si vous m'écrivez par des occasions particulières, voilà mon adresse : à Mons^r Jean Berchet, 28, Soho Square, ou bien chez Obicini comme auparavant; mais Soho Square est plus facile à trouver. Il vous parviendra une autre lettre que je remets aujourd'hui à un ami; et dans laquelle je renferme d'autres lettres dont vous aurez la bonté de soigner l'envoi suivant l'indication. Je vous remercie de m'avoir fait part du projet de journal, et de l'idée de m'y appeler à concourir. En cas que la chose ait lieu vous voudrez bien m'en informer. Jusqu'à présent je n'ai rien conclu à Londres. Les journalistes sont ici comme partout. Mais j'espère qu'avec le temps je trouverai à m'occuper. En attendant je suis tenté de fredonner quelques autres romances, et j'y songe; mais je ne trouve p[as ou plus][1] le moyen de faire un vers qui soit juste. Mon Dieu! que je suis plus bête que jamais. Et à propos, n'allez pas rire d'une commission que je vous donne. Si quelque personne part de Paris pour Londres, et veut bien se charger de porter un livre avec soi, chargez-la d'un *rimario italiano* pour moi; vous le trouverez chez Fayol (ou Fajol) le libraire auquel vous m'avez présenté, et tenez compte de la dépense.

Adieu, mon cher Fauriel; présentez mes respects à M^me Condorcet, mes adieux à Cousin et croyez-moi

votre dévoué

Jean Berchet.

L'adresse que porte cette lettre est ainsi conçue :

A Monsieur

Monsieur Claude Fauriel

Rue de Seine, n° 68

Quartier du Luxembourg

Paris

Tosi.

1. Le papier est troué.

UN BILLET D'AMOUR DE JOSEPH MAZZINI

Parmi les lettres interceptées par la police autrichienne de Lombardie, en 1834, se trouvait aussi un billet de Joseph Mazzini adressé à M^me^ Gérard, née Bovis, à Florence.

Cette lettre, que nous reproduisons ici grâce à l'amabilité de M. Striszko et de M^lle^ la baronne Winkler, fut envoyée par le comte Hartig, gouverneur autrichien de Milan, au trop fameux chef de la police impériale de Vienne, Sedlnitzky, « sans commentaires ».

On ne saurait assez regretter les dégâts causés aux Archives du Ministère de l'Intérieur de Vienne par l'incendie de 1927. Beaucoup de documents de première importance, inappréciables pour historiens et littérateurs, disparurent dans les flammes.

La lettre en question de Mazzini fut sauvée. Mais les premiers mots de chaque ligne ont été léchés par les flammes. Parfois il est bien aisé de deviner le texte, parfois il présente certaines difficultés. Dans les deux cas nous nous limiterons à remplacer les mots brûlés par plusieurs points.

Berne, le .

Je n'ai plus de tes lettres, j'en souffre beaucoup, rien à te dire. Tout est tracasserie pour moi..., ennui. Le Général a imprimé sa réponse; c'est... du Corsaire qui l'a rédigée pour lui. Jésuitement les deux tiers du pamphlet portent sur moi. J'y suis... en inepte, en lâche. Dieu merci, j'ai partagé... l'accusation avec les Bolonais dont personne ne... mal, très mal dans le délire absolu, je crois... dit j'avais mal calculé de mes forces physiques... rales. Voilà tout, je reste en faux, paroles,... ne m'a rien dit, je n'ai rien dit. Je n'ai rien... qui m'ont emporté le savent ceci au reste je... que pour toi, pour que tu n'aies qu'à maudire... point à rougir, je suis chassé de Berne je... de Genève; je le suis de Lausanne. On vient... signifier. Pourtant je t'écris, amour, j'ai la... plie de toi, je l'oppose à toi. Dis moi un... d'amour, et il aura compensation et au delà... Ac... autant que tu le peux.

Le comte Sedlnitzky, plus avisé et plus perspicace que son subordonné le comte Hartig, ne vit pas dans cette missive du célèbre Italien qu'un vulgaire billet doux. Aussi attira-t-il dans son rapport au

prince Metternich, en date du 26 mars 1834, l'attention particulière de celui-ci sur l'écrit de Mazzini.

Le contenu d'un écrit de Mazzini présenté sous le n° 6 est digne d'attention parce que, outre sa position critique, il donne un sincère aveu d'avoir trop compté sur ses forces.

En quoi l'astucieux politicien s'était trompé. Mazzini était un de ces hommes d'acier qui deviennent plus forts et plus courageux dans les malheurs.

Grégoire Morgulis.

LA LITTÉRATURE COMPARÉE EN ROUMANIE

Conditions spéciales. — Travaux d'approche. — Ouvrages récents sur les relations intellectuelles et politiques des Roumains avec l'Occident : la France, l'Allemagne, l'Italie.

La littérature comparée en est encore en Roumanie aux travaux d'approche, aux notes et aux monographies qui éclairent, au hasard des recherches, les aspects partiels de ce que sera un jour le tableau des rapports spirituels roumano-étrangers. Pour le moment, les actions étrangères sur le passé roumain nous apparaissent comme des lignes entrecoupées ou brisées, leur origine et leur aboutissement enveloppés souvent de mystère, leurs croisements hasardeux.

La littérature roumaine moderne semble, en effet, assez confuse jusque vers 1840. Une langue littéraire mal assouplie et peu propre à exprimer des finesses et des nuances, un vers raboteux et cahotant, un public sommeillant sous un lourd passé de langueur orientale, autant de causes qui expliquent pourquoi elle n'eut point, dès sa naissance vers 1820, l'exclusif souci de la beauté. Si, à cette date, l'élite intellectuelle des Principautés danubiennes s'oriente délibérément vers l'Occident, au prix d'une rupture violente avec l'esprit local et l'enseignement courant, qui était grec, il lui faudra, avant de prétendre à la création d'œuvres originales, traverser l'inévitable période d'apprentissage et d'humble adaptation. La joie d'écrire en roumain, et d'abondance, suffisait à l'époque, dirait-on, aux manieurs de plumes, fiers de collaborer ainsi à la lutte et à l'affirmation nationales. Pour se mettre au pas de l'Europe, ils importèrent pendant quelques lustres ce que plusieurs littératures avaient

produit pendant des siècles. Tout leur fut bon qui venait de l'Occident. De là, une avalanche de traductions et le choix le plus hétéroclite que l'on puisse rêver — Baculard d'Arnaud voisinant avec Boileau, Kotzebue avec Racine, Bossuet avec Condorcet, Alfieri avec Young, Lesage avec Byron. Éliade-Radulesco[1], la personnalité qui domine cette première période de la littérature roumaine moderne, représente de façon troublante, par son action autant que par son œuvre, cette confusion de tendances.

Si bien que, jusque très tard dans le XIXe siècle, il est assez risqué de distinguer dans la littérature roumaine des écoles et des époques littéraires, des tendances s'opposant à d'autres tendances : confusion imputable en grande partie à l'absence d'une véritable armature théorique. La littérature esthétique n'existe guère en Roumanie jusque vers 1870, quand le critique Titus Maïoresco vint révéler certains préceptes de source allemande. On n'y bataille pas pour ou contre le romantisme. Le mot même et la notion y répondent à des réalités assez différentes de celles de France et d'ailleurs — pour cette raison que la littérature roumaine n'avait point connu d'époque classique. Classicisme et romantisme, ce sont là notions importées toutes faites, pour lesquelles on ne se passionne guère, qui n'ont aucune prise sur le fond des choses. D'autre part, l'absence d'une forte tradition humaniste privait la littérature roumaine de son développement organique et normal.

Il est donc naturel que les conflits et les débats littéraires aient évolué, au XIXe siècle roumain, sur des terrains et vers des solutions différents de ceux de l'Europe. On transporte, la plupart du temps, dans la littérature des préoccupations stériles touchant les mœurs et la politique nationales. On s'efforce, par exemple, de concilier le récent acquis occidental avec une tradition locale difficile à définir — interminable querelle qui dure encore de nos jours. La discussion que l'on mena autour de la littérature populaire, si riche en Roumanie, opposée à la littérature de création individuelle et savante, n'en est qu'un épisode. Dans tout cela, le fond importe bien davantage que la forme, reléguée, contrairement à ce qui se passe en Occident, au dernier plan des soucis de gens obligés d'être Roumains avant d'avoir du génie.

Confuse et dominée par un souci plutôt linguistique que stylistique, par un sentiment plutôt national qu'esthétique, la littérature roumaine à ses débuts présente, plus qu'ailleurs, de grandes diffi-

1. Sur le livre que M. G. Opresco a consacré aux rapports de cet écrivain avec la France, voir le compte-rendu de la *Revue de littérature comparée*, 1927, p. 198.

cultés pour les chercheurs d'influences et de courants. Faite de fragments mal cousus, elle impose aux comparatistes l'obligation presque constante de s'en tenir à la pure énumération et description de phénomènes souvent sans lendemain. En général, l'étude de la fortune d'un auteur étranger en Roumanie offre peu de ressources. Traduit aujourd'hui, oublié demain, repris dans dix ans par un autre traducteur pour être de nouveau abandonné, il est difficile de parler de son influence suivie et profonde. Un Grégoire Alexandresco, par exemple, subit au même degré l'influence de Boileau, de Voltaire et des romantiques[1]. Et les difficultés deviendraient encore plus considérables, s'il s'agissait de suivre, dans la littérature roumaine, les avatars d'un thème ou l'évolution d'un courant. Que dire alors des possibilités d'un travail de synthèse qui tenterait de départager l'influence en Roumanie de chacune des littératures étrangères et de déterminer l'importance de leur action respective? Mais ce travail ne semble pas près de voir le jour.

En attendant, il n'est que juste de reconnaître l'état florissant de l'érudition roumaine. On s'efforce de rétablir le texte authentique et de l'éclairer par des notes. Les discussions auxquelles M. Ibraïléanu, professeur à l'Université d'Iassy, se livra ces dernières années, dans la grande revue *Viața Românească*, sur le texte et les variantes des poèmes d'Eminesco, l'édition que le même érudit a donnée de ces poèmes marquent une date dans l'histoire littéraire du pays. De toutes parts, d'ailleurs, on annonce des éditions rigoureusement établies : celle de la prose et du théâtre de l'admirable Caragiale par M. Zarifopol, celles d'Alecsandri, de Balcesco, des conteurs Créangă et Slavici, d'autres encore, parues ou à paraître dans la collection des *Classiques roumains commentés*, dirigée par la compétence éprouvée de M. Cartojan, l'érudit professeur de littérature roumaine de l'Université de Bucarest.

Fait nouveau et significatif pour les relations littéraires franco-roumaines, M. Jean Boutière, ancien élève de l'Institut français de Bucarest, a passé l'an dernier en Sorbonne une thèse sur *la Vie et l'œuvre de Ion Créangă* (1837-1889) (Paris, Gamber, 1930), remarquable monographie composée selon les meilleures traditions du genre, et prépare une traduction française des *Souvenirs* et des *Contes* de son auteur, qu'il juge comme « l'un des écrivains moldaves les plus originaux et l'un des meilleurs conteurs populaires de l'Europe ». Le langage paysan de celui-ci, émaillé de locutions savoureuses et de vigoureux provincialismes, lui a valu la réputation

1. Voir, à ce sujet, notre compte-rendu sur une étude de M. Drouhet (*Revue*, 1928, p. 338).

d'être intraduisible. Admirable connaisseur du roumain, M. Boutière affronte sa tâche ardue avec des chances de succès. Éditions, biographies, traductions, autant de signes d'une renaissance de l'historiographie littéraire roumaine. La littérature comparée n'aura qu'à y gagner.

Le dépouillement des périodiques roumains ou étrangers[1], des archives publiques ou privées de France, d'Italie et de Roumanie, attire de plus en plus les chercheurs. Dans ce sens, les divers essais consacrés, ces dernières années, aux grands amis des Roumains, Émile Picot, Edgar Quinet, Paul Bataillard[2], dépassent la signification d'une œuvre pie et préparent la voie aux recherches plus poussées et plus complètes dont il faudra tenir compte en littérature comparée.

Celle-ci profitera également de l'étude, très en faveur en Roumanie, des relations personnelles entre Roumains et étrangers, des relations politiques, des voyages, de la vie des étudiants roumains à l'étranger et des professeurs étrangers en Roumanie, des recherches de source, etc. Ce sont là autant de facteurs qui, ayant préparé la voie aux influences, permettent aujourd'hui de les dépister et de les expliquer. Dans tous ces genres de recherches, on rencontre invariablement le nom de M. Nicolas Iorga, dont l'œuvre innombrable fourmille d'indications précieuses et qui, armé de son immense savoir, s'oriente de plus en plus vers les vues et les explications d'ensemble, utiles aux chercheurs futurs par ce qu'elles apportent et davantage encore peut-être par ce qu'elles suggèrent. On lira, par exemple, avec fruit son « Introduction synthétique » à une *Histoire de la littérature roumaine*[3], ainsi que les deux volumes d'*Études roumaines* où le recteur de l'Université de Bucarest a réuni quelques-unes de ses leçons en Sorbonne : *Influences étrangères sur la nation roumaine* et *Idées et formes françaises dans le sud-est de l'Europe* (Paris, Gamber).

Parmi les ouvrages que le comparatiste pourrait appeler « de cadre », il convient de citer à cette place celui de M. Alexandre Marcu, *Conspirateurs et conspirations à l'époque de la renaissance politique de la Roumanie (1848-1877*[4]*)*. Le réveil des nationalités

1. Tel celui que M. Cartojan fit de la première en date des revues roumaines, *le Luth roumain* (1837), où l'on trouve des traductions de Voltaire, de Schiller, de Bürger, etc. L'étude de M. Cartojan a paru dans le volume d'*Hommages à M. I. Bianu*. Bucarest, 1927.

2. Par MM. Georgesco-Tistu, Bréazu et Boïtos, dans la collection des *Mélanges de l'École roumaine en France*, chez Gamber.

3. En roumain. Bucarest, éd. Pavel Suru, 1929.

4. En roumain. Bucarest, éd. « Cartea Româneasca », 1930. Une étude de

soumises depuis des siècles aux trois empires constitue dans la vie de l'Europe un fait nouveau d'une immense portée, en ce sens qu'il révèle aux dirigeants et aux diplomates l'existence, à peine soupçonnée auparavant, de ces foules indistinctes et mystérieuses qui s'avisent tout d'un coup de formuler des revendications massives et qui, renversant toutes les idées reçues en fait de gouvernement, montent à l'assaut des privilèges politiques comme des vieilles disciplines de l'état et de l'esprit. Phénomène capital, et qui tient de la politique autant que de la pensée et du sentiment. Car, au fond, toutes les innovations d'une époque se tiennent dans leur source et se rejoignent dans leurs effets. Lorsque les vieilles perruques traitaient Hugo et ses lieutenants romantiques de barbares et leurs écrits de pâture pour la canaille, ils voyaient court, mais juste : le romantisme, en effet, est la littérature en révolte d'une foule en révolte. Non seulement parce que le beau Lord ténébreux s'immole à Missolonghi, que Lamartine mène la révolution de Février, que Mickiewicz s'érige, au Collège de France, en apôtre des peuples opprimés et que Victor Hugo se morfond à Guernesey et « châtie » Napoléon le Petit; une parenté bien plus étroite unit le romantisme et la renaissance des foules nationales. Un Talleyrand, un Metternich considèrent les tourments de la nouvelle Europe avec les mêmes yeux qu'un Daunou *Hernani* et qu'un Désiré Nisard les *Nuits* de Musset. Romantiques et agitateurs excipent d'une même foi et d'une même formation ou, si l'on préfère, déformation intellectuelle : ils sentent plus qu'ils ne comprennent, veulent plus qu'ils ne peuvent, se surpassent et se dépassent. Un grand élan les emporte au delà de la raison, par-dessus les fausses certitudes des routines, dans le vague fécond des intuitions et de toutes les divinations.

L'Europe se transforme, au XIX^e^ siècle, en un vaste champ de tractations insolites, de mystérieux conciliabules. Des nuées de tracts incendiaires, de brochures de propagande, de manifestes en trois, quatre et cinq langues envahissent les chancelleries. Les ambassadeurs officiels se doublent d'agents aussi peu officiels que possible, mais extrêmement agissants. La Pologne en exil, la Hongrie de Kossuth, les Principautés danubiennes en mal d'indépendance, les Serbes et les Tchèques se font représenter dans les capitales et, de Vienne à Turin, de Londres à Constantinople, de Paris à Bucarest, c'est un incessant va-et-vient de missionnaires énigma-

M. M. Fotino a de même déterminé *l'Influence française sur les grands orateurs politiques roumains de la seconde moitié du XIX^e^ siècle*. Bucarest, éd. « Cartea Româneasca », 1928.

tiques. Chacun joue double jeu dans cet invraisemblable imbroglio de comités, de sociétés secrètes, de transports clandestins d'armes et de munitions et de rassemblements de légionnaires.

La part la plus importante dans cette folle activité un peu trouble semble bien revenir à Cavour et à la diplomatie piémontaise, qui avaient compris le parti que l'idéal de l'unité italienne pourrait tirer de l'insurrection des nationalités encloses dans les frontières de l'Autriche. A cet effet, et tout comme Mazzini dont il approuvait secrètement l'action, Cavour caressa longtemps le projet d'une fédération de l'Orient européen fondée sur une entente magyaro-roumaine. D'autres ouvrages de M. Marcu nous permettront plus loin de préciser le rôle de Cavour dans la résurrection nationale des Roumains. L'ouvrage que nous présentons maintenant a le mérite de placer la question roumaine dans l'ensemble de la politique européenne du siècle dernier et de faire ainsi comprendre l'attention que lui prêtèrent, vers 1850, la presse et l'opinion françaises et italiennes. La littérature comparée ne peut rester indifférente aux manifestations de ce genre, et moins encore à la propagande littéraire qui les rend possibles.

Quant aux recherches de source, celles de M. D. Caracostéa, professeur à l'Université de Bucarest, sur le poète moldave Georges Asaki[1] s'annoncent sous les meilleurs auspices. Docteur en philosophie de l'Université de Lwów, ayant longtemps résidé à Vienne et à Rome, Georges Asaki (1788-1869) fut un polyglotte versé dans toutes les grandes littératures de l'Europe. Il savait le latin et semble avoir aimé surtout Horace qu'il imite ou adapte en plus d'une occasion et qui lui prête sa conception d'une littérature de cour, utile aux mœurs et profitable à la vertu. Boileau et Pope, que le poète moldave connaît excellemment, ne feront que renforcer les idées que, tout jeune, il avait puisées dans la fameuse épître aux Pisons. C'est à bien mettre en évidence cette antique dette que M. Caracostéa s'attache principalement dans son ouvrage, dont la suite portera sur les nombreuses influences modernes subies par Asaki.

Cette revue sommaire resterait trop incomplète si nous ne jetions un coup d'œil sur deux publications périodiques, l'une, vieille de dix ans, *Gândirea* (la Pensée), et l'autre à peine naissante, *Revista*

1. *Izvoarele lui G. Asaki*, éd. Socec, 1928. — Du même auteur : *Lenore. O problemă de literatură comparată si folklor*. Bucarest, éd. « Cultura Natională », 1929. Ce travail, dont nous attendons, pour en parler plus longuement, le second volume, se propose de suivre la circulation en Europe du thème de Lénore et d'expliquer la genèse de ses variantes. Ce thème est copieusement représenté dans la littérature et le folklore roumains.

istorică română. Elles témoignent toutes deux de l'ampleur actuelle du mouvement intellectuel en Roumanie et tendent, par des voies opposées, à la solution du même problème capital, celui du caractère ethnique et de l'originalité spirituelle des Roumains. La littérature comparée ne peut se désintéresser d'un débat de ce genre.

Gândirea, qui fêta en décembre 1930 son dixième anniversaire, est une publication mensuelle de grand luxe — format in-4° sur papier glacé, abondantes illustrations, vignettes stylisées et gracieusement archaïques. Fondée dans des circonstances difficiles par l'excellent romancier César Petresco, son directeur actuel, Nikifor Craïnic, poète, essayiste et professeur à la Faculté de théologie de Kişineu, en a fait d'abord un organe traditionaliste, soucieux de définir le spécifique roumain, tel qu'il se dégage de l'histoire, et de le faire vivre dans tous les domaines de l'activité présente. *Gândirea* entendait ainsi réagir contre l'engouement stérile pour les modes de penser et de sentir importées de l'étranger, contre le dilettantisme et la simple imitation, sous quelque forme qu'ils se présentent. Elle n'en restait pas moins attentive aux manifestations étrangères propices à l'affirmation de sa propre doctrine. Celle-ci semble en pleine évolution. Déjà dominant dans la tradition attribuée par *Gândirea* au peuple roumain, le caractère religieux se dégage, s'amplifie et tend vers l'indépendance absolue. De traditionaliste, *Gândirea* semble devenir strictement religieuse et spiritualiste. Le genre qu'elle cultive de prédilection, c'est l'essai. L'histoire pure et simple et l'historicité ne l'intéressent que dans la mesure où elles expriment les « grandes attitudes » de l'esprit et les orientations générales. *Gândirea* préfère interpréter le passé, plutôt que de l'étudier dans le menu détail de ses faits matériels. Non sans quelque mépris pour l'application laborieuse des purs historiens, ses principaux rédacteurs pratiquent en virtuoses une philosophie de l'histoire émaillée de grandes pensées et parée de beau style.

Moins ambitieuse, *Revista istorică română*, dont nous avons sous les yeux le premier fascicule, annonce, au contraire, des préoccupations franchement historiques. Son comité de direction est formé d'universitaires rompus aux disciplines de l'histoire moderne (MM. Georges Bratiano, Constantin Giuresco, P. P. Panaïtesco), de l'histoire antique (M. Scarlat Lambrino), de l'histoire littéraire (M. N. Cartojan), de l'histoire de la langue (M. Al. Rosetti). L'*Avant-Propos* de ce premier fascicule trace le programme des recherches à venir autour de cet aphorisme qu'il est bon de rappeler de temps en temps : « Point d'antinomie entre le patriotisme et l'*objectivité*. » Les divers aspects du passé intéressent la revue au

même degré : histoire politique, sociale et économique, langue, littérature, art, religion, vie populaire. On nous promet de considérer avec soin les emprunts étrangers dans tous ces domaines, ainsi que la contribution nationale à la civilisation des pays voisins. Les directeurs de la revue espèrent parvenir, par ces discriminations successives, à dégager les caractères originaux d'un spécifique « racial roumain » encore mal défini et rejoignent, dans la position de cet idéal lointain, les préoccupations d'antan de *Gândirea*. L'opposition réside, on l'a vu, dans les méthodes, intuitives et passionnément synthétiques d'un côté, historiques et analytiques de l'autre. Admirablement imprimée, la jeune revue d'érudition accueille la collaboration des savants étrangers dans les principales langues de l'Europe[1].

*
* *

Un aperçu complet des relations spirituelles roumano-étrangères devrait tout d'abord faire état de l'apport oriental, slave ou byzantin. Les premières en date, ces influences sont, en même temps, les plus difficiles à éclaircir. Nous nous proposons de considérer ici une autre fois ce chapitre essentiel et de rendre compte des travaux qui lui ont été consacrés, notamment par M. Cartojan[2]. D'ici là, de nouveaux travaux auront peut-être vu le jour qui faciliteront notre tâche. On sait, par exemple, qu'un spécialiste éminent, M. D. Russo, professeur à l'Université de Bucarest, prépare

1. On nous excusera de ne citer qu'en note *la Science de la littérature* que M. Dragomirescou, de l'Université de Bucarest, fait paraître en plusieurs volumes chez Gamber. Pour bien juger de l'originalité et de l'efficacité normative de ce système d'esthétique littéraire, il faudrait procéder à la fois en historien et en philosophe : en historien, quant à la parenté qui unit ce système aux systèmes similaires ; en philosophe, quant aux idées de l'auteur sur l'essence même du phénomène littéraire, le beau, l'émotion esthétique, la musicalité, etc. Les appréciations que l'on porterait, sans une étude préalable, sur une œuvre d'une pareille envergure, ne présenteraient que peu d'intérêt.

2. Le premier volume de son important ouvrage sur *les Livres populaires dans la littérature roumaine*, 1929, traite de l'influence sud-slave sur la littérature roumaine ancienne. En roumain. — Puisqu'il est ici question des relations historiques des Roumains avec leurs voisins, déplorons la pénurie des recherches magyaro-roumaines. Nous pouvons toutefois signaler, bien que situé en marge de la littérature comparée, l'excellent travail d'un Roumain et en roumain sur la littérature magyare de Transylvanie : Ion Chinézu, *Aspecte din literatura maghiară ardeleană (1919-1929)*. Cluj, 1930. Chose digne d'intérêt, ce travail a valu à son auteur le titre de docteur de l'Université de Cluj.

un grand ouvrage sur l'hellénisme en Roumanie. Nous réservons également le chapitre des relations polono-roumaines, que les travaux récents de M. P. P. Panaïtesco nous montrent plus suivies et plus fécondes qu'on ne le croyait auparavant, et présenterons dans les pages suivantes les derniers travaux consacrés en Roumanie aux influences occidentales.

L'étude des relations franco-roumaines jouit à juste titre d'un tour de faveur. Politique, morale, intellectuelle et littéraire, l'action presque deux fois séculaire de la France se fit sentir dans la plupart des événements qui ont préparé la Roumanie moderne. Feu Pompiliu Éliade en a essayé la démonstration dans les trois volumes de son *Influence française sur l'esprit public en Roumanie* (1898, 1905, 1914), ouvrage largement conçu, mais caduc aujourd'hui dans certaines de ses parties. Trop tôt venu et trop ambitieux, celui de feu N. Apostolesco peut néanmoins donner une idée d'ensemble de ce que fut l'*Influence des romantiques français sur la poésie roumaine* (Champion, 1909). Les divers travaux de M. Drouhet, signalés dans la présente Revue, se distinguent au contraire par leur méthode rigoureuse.

Les deux tomes de la *Bibliographie franco-roumaine* (Leroux, 1930) de M. et Mme Alexandre Rally sont le résultat d'une fusion de la *Bibliographie* (2e éd., 1907) de feu Georges Bengesco et des fiches tirées de plusieurs catalogues, dont ceux de la Bibliothèque nationale et de la bibliothèque de l'Académie roumaine. On trouvera, au tome I, les *Œuvres françaises des auteurs roumains* classées par ordre alphabétique et, au tome II, les *Œuvres françaises relatives à la Roumanie* classées par matières. Ce double plan prête à discussion. D'autre part, les erreurs et les lacunes, inévitables dans une bibliographie[1], ne devraient point dépasser certaines limites, et il reste à voir jusqu'à quel point les unes et les autres nuisent, par leur nombre et leur gravité, à la valeur de l'ouvrage. L'examen de cette question exigerait des sondages et des vérifications qu'il ne nous a pas été loisible de faire, et donnerait sans doute lieu à des commentaires auxquels nous ne pouvons nous livrer ici. Aussi, réservant notre jugement, nous contentons-nous pour le moment de signaler l'ouvrage, non sans remarquer sa belle tenue typographique et l'utilité inhérente, en tout état de cause, à un travail de de ce genre.

L'ouvrage que M. V. Haneş consacre à la *Formation de l'opinion*

1. M. I. M. Rascou, ancien élève de Sorbonne, en signale quelques-unes dans l'excellente étude qu'il a publiée sur cet ouvrage. Voir la revue *Indreptar*. Bucarest, août 1930.

française sur la Roumanie au XIX[e] siècle[1] appartient à ces travaux de « cadre » qui préparent l'étude des influences et dont nous avons déjà dit la grande vogue en Roumanie. L'auteur analyse longuement les principaux ouvrages ayant contribué, jusque vers 1848, à répandre en France la connaissance de plus en plus exacte des Roumains, de leur pays et leur idéal politique. La bibliographie du sujet est très vaste : récits des voyageurs français ou récits, traduits en français, des voyageurs étrangers (Thornton, Wilkinson, Raicevitch); ouvrages publiés en français par des Roumains ou dus à des Français résidant en Roumanie en qualité d'agents diplomatiques, de professeurs, de précepteurs, etc. A côté du livre, la presse — les *Débats*, le *National* d'Armand Carrel, la *Revue des Deux Mondes*, etc. — accueille souvent, sur le même sujet, des articles qui prennent souvent la forme de véritables plaidoyers. D'illustres personnages se mêlent ainsi en France au mouvement croissant de sympathie pour les Roumains. Tel Saint-Marc Girardin, qui fit le voyage d'Orient et donna aux *Débats*, en 1836, treize lettres sur les Principautés. Tel encore Lamartine qui accepte, en 1846, de patronner la Société des Étudiants roumains en France. A la faveur d'une intense publicité, un « problème roumain » naissait peu à peu, s'imposant à l'attention des gouvernements français. Mais il a fallu, pour en arriver là, quelques dizaines d'années de « littérature ». Les ouvrages cités, analysés ou jugés par M. Hanes étaient déjà connus, tous ou presque tous. Il est vrai que plusieurs d'entre eux méritent le renouveau d'actualité que leur vaut ce nouveau commentaire. Nous croyons cependant que le dépouillement systématique des journaux, des revues et des archives réserve encore d'agréables et nombreuses surprises aux chercheurs de l'avenir.

Malgré les quelques traductions de l'anglais — Byron, Young, etc. — données au cours du XIX[e] siècle, il ne semble pas que la connaissance de la littérature anglaise ait été très poussée en Roumanie. Celle de la littérature allemande l'a été certainement davantage. Les noms de Goethe, de Schiller, de Bürger, de Gessner, de Kotzebue se recontrent fréquemment dans la littérature roumaine du siècle dernier. La plupart des membres du cercle *Junimea* (la Jeunesse), fondé en 1864 et dont l'importance est si grande dans l'évolution de l'esprit roumain, possédaient de la littérature et de la philosophie allemandes une connaissance profonde. Le professeur Titus Maïoresco, l'âme de cette association, avait étudié en

1. En roumain. T. I-II, éd. « Scrisul Romănesc. », 1929.

Allemagne et fit école. Plusieurs de ses disciples professent encore dans les Universités roumaines.

Membre lui-même de *Junimea*, Michel Eminesco, un des plus grands poètes de la littérature européenne du XIX^e^ siècle, a profondément subi l'influence allemande, sous la forme notamment du pessimisme de Schopenhauer Tout en se défendant de se livrer à une recherche de sources, M. Tudor Vianu[1] n'en examine pas moins avec finesse, dans son livre récent, les avatars subis dans l'œuvre d'Eminesco par les principaux thèmes schopenhaueriens — la volonté de vivre, la négation de l'identité de l'individu, etc. Esthéticien par goût et par profession (il professe l'esthétique à l'Université de Bucarest), M. Vianu considère sans indulgence l'humble besogne du chercheur de menus détails sans conséquence apparente. Il partage avec la revue *Gândirea*, dont il est le collaborateur fidèle, son aversion pour l'historicité[2] et ne se complaît que dans les grandes altitudes de l'esprit. Si cela nous change des mauvais historiens enlisés dans les impasses du temps révolu, il faut rendre à l'historien intelligent cette justice qu'il n'entend pas sacrifier l'esprit à la fiche. Et cette antinomie qui, dans bien des pays, oppose de façon formelle la philosophie à l'histoire nous semble bien artificielle et nuisible à l'une comme à l'autre. Les hostilités, on le voit, ont gagné la Roumanie, car c'est le propre de toutes les guerres que d'être contagieuses. Espérons, du moins, que celle de l'essai contre la statistique littéraire tournera à l'avantage de l'intelligence.

Parmi les poètes allemands, le plus aimé en Roumanie et le plus copieusement traduit semble avoir été Heinrich Heine. La lecture du petit livre clair et modeste de M. N. Tcaciuc[3] ne laisse aucun

1. *Poesia lui Eminescu*. Bucarest, éd. « Cartea Românească », 1930. — Dans une plaquette sur *Eminescu si Goethe*, éd. Ramuri, s. d., M. Ion Sân-Giorgiu démontre, par certains rapprochements de textes, que le poète roumain avait beaucoup lu l'œuvre de Goethe, dont il admirait particulièrement le *Faust*. Sur l'influence française subie par Eminesco, M. I. M. Rascou prépare un travail dont il vient de publier plusieurs fragments dans la revue *Indreptar*, déjà citée. L'ouvrage en français de M. D. Al. Nanu, *le Poète Eminesco et la poésie lyrique française*, 1930, ne présente aucun intérêt. On lira, par contre, avec fruit, l'ouvrage du Dr. Friedrich Lang, *M. Eminescu als Dichter und Denker*. Cluj, 1928.

2. M. Bogdan-Duică, l'érudit professeur de littérature roumaine à l'Université de Cluj, a relevé le défi et commenté en historien le livre de M. Vianu.

3. *H. Heine in der rumänischen Literatur*. Cernăuti, 1926. Sur le même sujet, un livre de M. I. Toroutiu, *H. Heine si heinismul în literatura română*. Bucarest, 1930. L'auteur de ce travail confus a eu l'idée singulière de classer les traducteurs par ordre alphabétique! Du même auteur, un travail sans intérêt

doute à cet égard. Une foule de poètes mineurs s'acharnent à rendre en roumain les exquises modulations dont Heine disait lui-même (préface de la traduction française de 1855) qu'il ne reste en traduction que « du clair de lune empaillé ». Aussi les réussites sont-elles peu nombreuses. On en trouvera quelques-unes parmi les traductions souvent fantaisistes, mais toujours bien sonnantes, du poète Stefan O. Iosif (1901 et 1909). Quelques libertés que celui-ci se permette avec l'original, on sent que le souffle de Heine parcourt ses transpositions délicates.

* * *

Les études italo-roumaines datent, peut-on dire, d'hier. L'initiative en revient incontestablement à M. Ramiro Ortiz, dont l'ouvrage *Per la storia della cultura italiana in Rumania* (Bucarest, 1916) est de ceux où les chercheurs ne cesseront dès longtemps de puiser et dont l'enseignement de langue et de littérature italiennes à l'Université de Bucarest (où l'on vient de le fêter et de lui offrir un volume de Mélanges) a suscité des vocations et ouvert des horizons prometteurs à des jeunes érudits en quête de sujets fertiles. En facilitant à ces chercheurs le séjour en Italie, l'École roumaine de Rome, pendant de celle que M. Iorga dirige à Fontenay-aux-Roses, vint, il y a environ dix ans, appuyer les efforts de M. Ortiz en faveur des études italo-roumaines. Peu à peu, une école d'italianisants s'est formée à Bucarest que, à la fois ancien élève de M. Ortiz et ancien membre de l'École roumaine de Rome, M. Alexandre Marcu représente avec distinction.

La liste est longue des voyageurs italiens ayant traversé ou séjourné dans les Principautés danubiennes à partir de 1700[1]. Ils y vont pour des raisons fort diverses. Les uns, comme Luigi Ferdinando Marsili (1658-1730), y sont conduits simplement par les hasards d'une vie aventureuse. Le Florentin Del Chiaro et l'abbé Domenico Sestini occupent à Bucarest le poste de secrétaires auprès des princes régnants. Il y a ensuite la catégorie nombreuse des agents diplomatiques, dont, toujours au XVIII^e^ siècle, le Dalmate

pour la littérature comparée, en dépit de son titre : *H. Sudermann în literatura românească*. Bucarest, 1930.

1. Voir Alexandre Marcu, *Romanticii italieni si Românii*, Notes (dans *les Mémoires de l'Académie roumaine*). Bucarest, 1924; *Un student român la Pisa si Paris către 1820*, 1929 (la première moitié de cette étude figure aussi dans les *Mélanges Baldensperger*, t. II, sous le titre : *Athènes ou Rome ?*). Signalons, du même auteur, une brochure sur *le Romantisme italien*. Bucarest, 1929, recueil de leçons faites à l'Université de Bucarest en 1926-1927.

Giovanni Raicevich. Le célèbre naturaliste Spallanzani y est conduit, vers 1786, par les recherches de sa spécialité. Au début du XIXe siècle, Felice Caronni, réfugié à la cour du prince de Transylvanie, s'y voit chargé d'organiser le Musée des antiquités. D'autres voyageurs traversent seulement les Principautés pour se rendre ailleurs, en Pologne, en Russie, à Constantinople, ou bien, résidant dans les pays voisins, parlent des provinces roumaines par ouï-dire. Parmi les premiers, il faut signaler Ruggero Boscovich (1711-1787), savant de réputation européenne, qui parcourt l'orient de l'Europe pour voir du pays et s'instruire. Parmi les autres, il y a Francesco Algarotti et ses *Lettere sulla Russia.*

Mais la classe la plus nombreuse des Italiens ayant parlé des Roumains est celle des historiens et des philologues, qui connaissent les Principautés par les livres et qui se lancent, avec plus ou moins de compétence, dans des discussions à perte de vue sur la latinité de leurs origines et de leur langue. Tels Scipione Maffei, l'auteur de *Mérope* et grand érudit, le cardinal Giuseppe Mezzofanti, Giacomo Leopardi lui-même, non moins ardent philologue que poète de génie et dont le fameux *Zibaldone* abonde en informations de seconde main sur les Roumains et en considérations sur leur langue, Carlo Cattaneo, Tullo Massarani, l'introducteur de Heine en Italie, Niccolò Tommasèo, l'historien Cesare Cantù, l'illustre romaniste G. I. Ascoli, d'autres encore...

Voyageurs ou non, tous ces compilateurs, grammairiens, philologues, historiens, aventuriers ou curieux s'émerveillent devant la persistance de l'élément latin en plein orient slave, établissent avec plus ou moins de rigueur le parallélisme du roumain et de l'italien, transcrivent des pages entières du premier en y soulignant les termes d'origine latine... C'est là, en effet, leur préoccupation dominante et l'objet de leur inépuisable curiosité. Les hypothèses les plus bizarres, les affirmations les plus biscornues y voisinent avec la claire vision d'un Mezzofanti et de son génial *Discorso sulla lingua valacca* (1815), avec l'importante étude *Del nesso fra la lingua valacca e l'italiana* (1837) de Cattaneo, ou enfin avec l'enthousiaste et juste article de Massarani, *I Popoli della Romania* (1855), sans compter les études plus tardives et, cette fois, rigoureusement scientifiques d'un Ascoli.

Quelques-uns de ces voyageurs ont su bien voir et bien noter ce qu'ils ont vu dans les Principautés. L'*Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia* (Venise, 1718) de Del Chiaro, le *Viaggio per la Valachia*, *Transilvania*, etc. (Florence, 1815) de Sestini, le *Giornale* (1784) de Boscovich, celui même de Spallanzani et, enfin, les *Osservazioni storiche e naturali intorno la Valachia e Moldavia*

(Naples, 1788) de Raichevich, les *Mie osservazioni locali, nazionali, antiquarie sui Valachia, ... la mirabile analogia della lingua valacca coll'italiana*, etc. (1812) de Caronni, les notes de l'abbé Domenico Zanelli, envoyé dans les Principautés par le Vatican vers 1835 — tous ces ouvrages, dont quelques-uns servent de source à l'histoire roumaine pour l'époque, abondent en descriptions des sites et des monuments, des villes et des villages, en détails sur les mœurs, les surperstitions et la psychologie du peuple roumain. La couleur locale y est versée à pleines mains et, jointe à l'étrangeté, plus étrange que nature, de certaines coutumes locales, marque bien ce goût de l'Orient et de l'exotique qui s'empare de l'imagination européenne aux abords du romantisme.

Cet intérêt des Italiens pour les pays roumains ne fut pas sans effet, ni sans réciprocité. De fait, l'Italie occupe, au XVIIIe siècle, dans les préoccupations des princes régnants et de la classe instruite, une place d'une importance à peu près égale à celle qu'y tient la France. Au début du siècle, Constantin Brancovan et son proche parent le *stolnic* (grand dignitaire) Constantin Cantacuzène, ancien étudiant à Padoue, sont en correspondance avec Marsili. Le fils du *stolnic* étudie également à Padoue, où sa connaissance de l'italien lui attire l'admiration de ses professeurs (ce jeune homme finira ses études à Paris). La plupart des princes phanariotes du XVIIIe siècle et de nombreux boyards savent l'italien et le font enseigner à leurs enfants. Par son testament de 1719, le *stolnic* Cretzulesco lègue à ses fils une riche bibliothèque italienne et latine. Vers la fin du siècle, de jeunes séminaristes transylvains se rendent à Rome, au collège *De propagande fide*, et s'y livrent avec ferveur à l'étude des origines de leur langue et de leur nation. En 1820, quatre boursiers de Bucarest prennent le chemin de Pise et, avant de se rendre à Paris, y font des études brillantes[1].

Cette traditionnelle sympathie italo-roumaine culmine entre 1850 et 1860 et se traduit par un de ces enthousiasmes dont l'Italie seule connaît le secret. Nombre de revues consacrent des articles pleins de tendresse à l'égard des malheureuses provinces danubiennes. On traduit des échantillons de poésie moldo-valaque et les noms des

1. Le plus connu d'entre eux, Siméon Marcovici, occupera plus tard une place importante dans l'enseignement national naissant et traduira, à côté de quelques ouvrages français (Baculard d'Arnaud, Massillon, le *Gil Blas* de Lesage, le *Bélisaire* de Marmontel, les *Entretiens de Phocion* de Mably, sans compter son très classique *Cours de rhétorique*, 1834, illustré la plupart du temps par des exemples français et anglais, *Young*, d'après Letourneur), deux tragédies d'Alfieri, *Philippe* et *Oreste*, et la *Francesca da Rimini* de l'obscur dramaturge pisan Ulvio Bucchi.

écrivains qui illustrent la jeune littérature — ceux notamment d'Éliade et d'Alecsandri — deviennent de plus en plus familiers aux Italiens[1].

Pour bien comprendre l'affection que se vouèrent à ce moment-là les deux nations, il ne suffit pas d'invoquer la conscience que, grâce à la longue suite des informateurs, elles ont acquise de leur proche parenté. On n'en est plus aux déclarations platoniques d'amitié, ni à toute la rhétorique latinisante. Un intérêt vivant s'y ajoute, un intérêt politique doublé d'un intérêt national. Tout comme les Principautés, l'Italie s'agite pour sa propre libération. Et son ennemi se trouve être un de ceux qui ont le plus contrarié l'existence nationale des Roumains, c'est-à-dire la monarchie des Habsbourgs. De là, une parfaite identité dans les buts poursuivis de part et d'autre : contre un ennemi commun des efforts unis. Un Nicolas Balcesco (mort à Palerme en 1852), un C. A. Rosetti, un Démètre Bratiano sont en relation avec le grand patriote Mazzini et le secondent dans sa formidable agitation en faveur d'une utopique « confédération danubienne ». En 1851, Mazzini lance dans les pays roumains un de ces foudroyants manifestes qui lui sont familiers contre la tyrannie de tous les impérialismes. « Vous êtes d'une race immortelle... », débute ce manifeste grandiloquent. L'appui que le comte de Cavour prête à la cause roumaine à l'occasion du Congrès de Paris, sa pression auprès de Napoléon III en faveur de la même cause sont bien connus. Victor-Emmanuel II, roi du Piémont, est considéré par Basile Alecsandri comme le « chef de la famille la-

1. A propos de cette tentative de vulgarisation de la littérature roumaine en Italie, il faut noter ici les efforts de Cantù et surtout ceux des grands philo-roumains Ruscalla et Canini. Celui-ci, grand agitateur politique, publiciste et philologue, séjourne longuement en Roumanie à partir de 1858, apprend le roumain et va jusqu'à se mêler dans les affaires intérieures des Principautés. La littérature roumaine lui doit, entre autres, d'être représentée avec une ampleur inaccoutumée dans sa collection *Il Libro d'amore* (1885-1889), où figurent des dizaines de pièces de vers traduites du roumain.

Un curieux reflet de l'intérêt des Italiens pour les Roumains nous a été conservé dans un puissant poème d'Aleardo Aleardi, *I sette soldati* (1861). C'est une élégie vibrante inspirée du sort malheureux des peuples subjugués par l'Autriche et finissant par de violentes imprécations à l'adresse des Habsbourgs qui obligent les Serbes, les Bohêmes et les Transylvains à lutter contre l'Italie. Aleardi ne fait que romancer quelque épisode de la guerre du Piémont contre l'Autriche, en 1859. Il s'agenouille devant le cadavre d'un soldat roumain que veille un prêtre. On imagine les cris véhéments du poète romantique, le discours du prêtre et le reste.

Dans son conte fantastique *Armando* (1868), Giovanni Prati introduit un prince moldave. Une partie de l'action se passe dans le palais magique de ce prince.

tine », et les déclarations de Cavour au poète-diplomate en mission à Turin ne laissent aucun doute quant à la conviction, partagée en 1859 par Italiens et Roumains, que les deux peuples sont destinés à s'avancer éternellement la main dans la main vers un idéal assez nébuleux de civilisation latine[1].

Si profondément ancrées dans la conscience italienne étaient ces idées vers 1859, que l'excellent écrivain politique N. Tommasèo, qui ne reculait point devant l'hypothèse de voir l'Italie revendiquer les pays roumains, adresse aux soldats transylvains de l'armée autrichienne qui devait affronter l'armée franco-piémontaise un manifeste où il les exhorte, de par leur fraternité et leurs aspirations communes avec les Italiens, à déserter en masse!

A chacune des étapes de l'ascension roumaine, au XIX^e^ siècle, vers la liberté et l'indépendance, on rencontre infailliblement, à côté de la France, l'Italie. La France des Quinet et des Michelet enseigne aux cohortes d'étudiants roumains qui les applaudissent frénétiquement au Collège de France l'idéologie révolutionnaire et le culte de la liberté. L'enthousiasme des Mazzini, des Cavour, des Garibaldi, communique aux mêmes hommes le sens de l'action et la conscience de se sentir appuyés par une volonté moins théorique que celle de Quinet. Et les résultats ne se font guère attendre : les révolutions, avortées mais non pas vaines, d'Iassy et de Bucarest en 1848, l'union des Principautés le 24 janvier 1859, la reconnaissance de cet acte par les puissances et, en somme, toute la fondation de la Roumanie moderne. Tant il est vrai que la littérature ne demeure jamais inopérante et qu'elle aboutit tôt ou tard à des événements qui marquent dans la destinée des nations.

*
* *

Dans l'ensemble, les relations italo-roumaines aux deux derniers siècles semblent tenir plutôt du sentiment que de l'intelligence. Les échanges purement intellectuels et l'influence par le livre y occupent une place bien moins considérable que dans les relations franco-roumaines. Certes, les débuts du théâtre roumain national, vers 1820, restent associés au nom et à l'œuvre d'Alfieri, et le nombre n'est point négligeable des traductions roumaines faites, au

1. « En défendant les Roumains, déclare Cavour, j'ai suivi ma propre conviction en conformité avec les intérêts de la famille latine, et je persévérerai de toutes mes forces dans la même politique... Personne ne peut plus empêcher aujourd'hui que l'acte magnifique (l'union des Principautés, en 1859) accompli au pied des Carpathes ne le soit au pied des Alpes. »

cours du XIXe siècle, d'après l'italien; sans doute encore faut-il tenir compte des accointances avec l'Italie des deux fondateurs de la littérature roumaine moderne, le Moldave Georges Asaki et le Valaque Éliade-Radulesco, et ne point oublier, d'autre part, que des boursiers roumains étudièrent dans les Universités italiennes, ni que de nombreux politiques et écrivains firent le voyage ou, dans bien des cas, le pèlerinage d'Italie. Mais, tout compte fait, il n'y a dans tout cela rien de comparable à l'avalanche du livre français, original ou traduction, en Roumanie, à la connaissance bien plus répandue de la langue française, au flot d'idées et de manières de sentir françaises qui submerge l'esprit public et la littérature roumaine du XIXe siècle, ni enfin aux légions d'étudiants qui achèvent dans les Universités françaises leur éducation scientique, littéraire ou politique.

Il existe des relations italo-roumaines au XIXe siècle un exemple significatif et en quelque sorte symbolique. C'est le cas du poète-diplomate Basile Alecsandri (1819-1890), dont M. Alexandre Marcu nous relate, avec des précisions nouvelles, la vie et les voyages en Italie [1].

Point inquiet, ni trop profond poète, Alecsandri fut comblé de qualités moyennes — don de l'observation et de la satire, sensibilité prompte à s'émouvoir, goût de la vie calme et du paysage champêtre, conversation facile et spirituelle, un certain sens, peu raffiné, de l'harmonie poétique — qui lui permirent de composer une œuvre considérable et très diverse (poésie, théâtre, prose), répondant aux aspirations et aux nécessités de l'époque et lui assurant la juste réputation d'une des personnalités les plus complètes du XIXe siècle roumain.

Or ce Moldave si diversement doué passa sa vie à contempler l'Italie ou à en rêver. Il alla même jusqu'à se vouloir une ascendance vénitienne (il avait découvert des Alessandri à Venise...), demeurée douteuse aux yeux de ses biographes. En 1834, il s'installe à Paris, y passe son baccalauréat, s'enivre de littérature romantique. Mais déjà son tempérament, l'influence de son ami Constantin Negri, autre grand amoureux de l'Italie, et peut-être aussi la lecture de *Corinne* et des *Méditations* le poussent vers le pays qui deviendra le climat constant de son âme. Il y débarque enfin en 1839, accompagné de Negri, lequel savait déjà la langue et connais-

1. *Alecsandri si Italia*, dans les *Mémoires de l'Académie roumaine*, 1927. Une édition italienne de cette étude a paru à Rome, en 1929, sous le titre : *V. Alecsandri e l'Italia. Contributo alla storia dei rapporti culturali tra l'Italia e la Rumenia nell'Ottocento*.

sait le pays[1], et y flâne pendant huit mois — Turin, Gênes, Florence, Bologne, Venise — dans un état d'âme voisin de l'ivresse.

Rentré, l'air de son pays ne lui convient décidément pas. En août 1845, en plein amour pour la sœur de son ami Negri, il s'embarque pour Constantinople et le Bosphore.

En mai 1846, Hélène Negri, malade, s'installe à Venise. Comment résister à la tentation de vivre pour son compte un de ces amours vénitiens qui hantent les rêves de ses contemporains? Alecsandri n'hésite pas. Après un long détour par Constantinople et l'Asie Mineure, où il se grise encore de couleurs violentes et refait les *Orientales* de Victor Hugo, il rejoint à Venise sa bien-aimée. Le palais Benzon (actuellement Palazzo Vianello), sur le Grand Canal, abrite les amoureux. Tout est romantique dans leurs amours, jusqu'à la demeure, que hantait le souvenir de Vittore Benzon, ami de Byron et chantre, sur nouveaux frais, de Werther, et où Byron lui-même et Thomas Moore et Pindemonte s'étaient rendus plus d'une fois au célèbre salon littéraire de Marianna Benzon. Pâle, rêveuse, nonchalante et malade de la poitrine, Hélène Negri ne dépare pas ce décor romantique et ces illustres souvenirs. Mais sa santé dépérit à vue d'œil. Il faut tout de même songer à la soigner. Et, d'abord, on quittera Venise, où l'hiver est trop rude.

En janvier 1847, les amoureux rencontrent à Naples leur ami Balcesco. Malade, lui aussi, de la poitrine, le grand patriote et historien roumain s'installe deux mois plus tard près de Palerme. Les amoureux l'y suivent. Promenades charmées le long de la côte sicilienne, veilles prolongées sur la terrasse de leur villa, toute cette douceur de vivre prend bientôt fin. Car, désespérant de sauver Hélène, Alecsandri s'embarque avec elle pour le pays. Elle expira sur le bateau, près de Constantinople.

En 1853, nouveau voyage, nouvelle évasion. Alecsandri traverse cette fois la France méridionale, admire les ruines de Nîmes, visite l'Espagne et l'Afrique du Nord et note ses souvenirs dans un précieux *Journal*.

Mais la maturité était venue. Alecsandri songe à ses devoirs de patriote et collabore de tout son cœur à l'union des Principautés, dont il est le premier ministre des Affaires étrangères. Le voici en mission à Paris, où il est reçu par Napoléon III, à Londres, à Turin enfin où il est accueilli à grande pompe et cordialement reçu par Cavour et le roi, dont nous avons déjà signalé les déclarations. Il assiste à la guerre contre l'Autriche et à l'entrée des souverains à Milan.

1. Il publiera en 1844, dans une revue d'Iassy, ses souvenirs de Venise.

Et la longue suite de ses voyages n'est point close. En 1867, en 1870, il est à Nice et contemple la Méditerranée; en 1882, à Milan, Gênes, Monte-Carlo, Montpellier, où il est reçu par Mistral et les félibres, qui avaient couronné en 1878 son *Chant de la race latine*.

Son incessant vagabondage est commandé par un instinct de migration qui est le propre du voyageur romantique. « Je n'entends pas le voyage, écrit Alecsandri dans sa jeunesse, comme la plupart des gens, esclaves d'un itinéraire déterminé... J'appelle voyage ce qui, libre de toute influence extérieure, suit les caprices éphémères de l'imagination et s'accomplit sans préparatifs et sans but fixé d'avance. Le vrai voyageur, c'est l'homme qui, une fois parti, se met en tête d'aller où le conduira sa fantaisie, aujourd'hui vers le Levant, demain vers le Couchant, par mer aujourd'hui, demain par terre. » Fantaisie, flânerie, rêve... Mieux que cela : cure intellectelle ! « J'ai fait ma cure intellectuelle et je m'en trouve bien, aussi mes doigts brûlent de manier la plume. » (Lettre du 20 juin 1882 à Grenier.)

Tout comme les oiseaux migrateurs (il envie, dans un de ses poèmes, le sort des hirondelles et des grues !), ce voyageur se dirige d'instinct vers le soleil. « Le doux soleil, le soleil souhaité, le soleil aimé » représente pour lui ce que la lune représente pour Eminesco et pour la plupart des romantiques. Il lui voue un vrai culte païen, de même qu'au ciel d'azur, à la Méditerranée bleue et tiède, au printemps en fleurs, à la clarté éclatante, à tout ce qui est limpide, net et d'une beauté toujours égale, jamais contrariée par l'accident de la laideur et de l'ombre. Chose rare dans les annales du romantisme, où les contrastes violents sont la règle, de même que le goût de l'ombre et du sombre, ce refuge de tous les mystères qui permettent de moduler ses plaintes en beaux vers, Alecsandri est un romantique de l'optimisme et de la clarté, tant il les exalte sous toutes leurs formes, dans tous leurs effets.

Or, aucun pays au monde ne réunit ces attributs mieux que l'Italie. Alecsandri le dit sur tous les tons, en toute occasion. En 1847 : « J'aime les citronniers et les orangers fleuris, j'aime les roses éclatantes de Poestum, qui nous chantent, par la richesse de leurs couleurs, qu'elles sont heureuses de vivre dans ce pays ensoleillé, dans cette atmosphère brillante, dans cette beauté ineffable du golfe de Naples. » En 1858, il exalte, dans une lettre à Grenier, le « royaume du bleu ». En 1870, devant la mer : « Rien n'est plus beau, plus attrayant, rien ne fascine mieux la pensée que la contemplation de ce vaste azur de la Méditerranée. Je serais capable de rester des années entières à la regarder ainsi, sans me jamais ras-

sasier de ce magnifique spectacle. » En 1882, en longeant une fois de plus la Côte d'Azur : « Quel dommage que mon domaine de Mircesti ne soit voisin de Monte-Carlo! Quel admirable effet que le bois du Sereth transplanté sur la Méditerranée! »

Il aime certes la France, où il a fait ses études et où il représente son pays à partir de 1885. Mais le ciel pluvieux de Paris, son long hiver, son bref printemps ne font point son affaire. « Pourquoi le printemps n'est-il pas ici éternel? — se lamente le vieillard en 1888. Je crois que l'homme vivrait doublement et que ses mauvaises inclinations s'en trouveraient mitigées... L'absence de soleil est la cause des plus horribles méfaits. » Heureusement, le rêve lui reste. Et le grave ministre plénipotentiaire, pour qui fuir l'hiver était peut-être devenu un besoin physiologique, de repasser ses souvenirs méditerranéens : « Je nage dans la lumière, confie-t-il en 1887 à son ami Georges Bengesco, je voyage dans le bleu et me délecte dans cette délicieuse paresse napolitaine qui porte le nom harmonieux de « dolce far niente »...

L'Italie représente tout cela, et aussi Florence, Naples et Venise, le peuple qui habite ces villes, avec l'aisance de ses manières, son humeur riante, ses chansons, ses légendes, ses superstitions. Il y a les orangers, les gondoles et les gondoliers... Il y a encore, chez cet « homo mediterraneus » du type le plus pur, le sentiment puissant de sa parenté avec un peuple qu'il aime, sentiment qui fait de lui un grand Latin et qui imprègne jusqu'à sa façon de concevoir la vie et les idées. Il y a tout cela, mais pas davantage. Les monuments de l'Italie, les ruines de l'antiquité, le laissent à peu près indifférent. Il a appris l'italien à la pratique, en dilettante, sans jamais l'avoir étudié. Chose plus grave encore, il ignore la littérature italienne. Si l'on retrouve dans son œuvre la trace de Pétrarque, c'est à travers Lamartine! L'Italie n'exerce sur lui aucune influence livresque, et il est étrange de voir cet obsédé de l'Italie puiser aux sources françaises le plus clair de son inspiration, de ses thèmes, de ses formes[1]. L'Italie imprègne son œuvre d'une manière différente, plus subtile et peut-être plus profonde. Elle lui prête certaines nuances sentimentales, le souvenir mélancolique de choses vues et vécues dans le bel âge, l'obsession de Venise, de Naples, de Florence. On la connaît, l'héroïne de sa *Bouquetière de Florence* (publiée en 1840), histoire d'amour violent et dramatique, où les amants contrariés se retrouvent finalement et chantent, en s'embrassant, la *Casta Diva*.

1. Sur *Alecsandri et les écrivains français*, il existe un excellent ouvrage de M. Charles Drouhet, dont il a été rendu compte dans la *Revue de littérature comparée* de janvier-mars 1926.

C'est une certaine Giuseppina, « prima donna » du théâtre de Florence, amoureuse de Negri. La *Montagne de feu* (1843), type de la nouvelle romantique, s'inspire d'une légende (le jaloux méchant métamorphosé en volcan) racontée au poète par un restaurateur, près de Florence. Venise, le Canal Grande, les légendes et les chansons des gondoliers, son amour vénitien, lui inspirent en 1846 tout un cycle de poésies[1]. Et il serait facile de multiplier les exemples.

Plus précieuse encore que ces détails matériels, que ces évocations des villes merveilleuses, que ces « sensations » d'Italie, une atmosphère limpide et légère embaume d'un bout à l'autre la vie du poète, plane sur son œuvre, l'enveloppe et la pénètre. Et cette atmosphère est, à n'en pas douter, une atmosphère italienne. L'influence par le livre n'a pas toujours cette vertu.

B. Munteano.

1. Dans une lettre du 1er octobre 1858, il communique à Édouard Grenier une légende vénitienne dont le poète français tirera le poème intitulé *la Bigolante*. Alecsandri l'avait mise en vers dès 1846.

CHRONIQUE

L'actualité : le premier Congrès international d'histoire littéraire (Budapest, 21-24 mai 1931). — Sous les auspices de la « Commission internationale d'Histoire littéraire moderne » et grâce à l'initiative et aux efforts de son secrétaire général M. P. Van Tieghem, s'est tenu à Budapest le premier Congrès international d'histoire littéraire, à l'occasion de la 5e assemblée du Comité international des Sciences historiques. Grâce au dévouement du Comité organisateur, représenté par M. J. Hankiss en Hongrie, cette initiative a été couronnée d'un plein succès, malgré la date de l'année scolaire qui rendait difficile, à beaucoup d'historiens littéraires, l'interruption de leurs tâches professionnelles : plusieurs adhérents (dont M. B. Popovitch) durent renoncer à un long voyage, et certaines contrées ne se trouvaient pas représentées. Par contre, quatorze pays avaient témoigné, par la présence de représentants réputés, l'intérêt qui s'attache, dans tout l'Occident, à la détermination, à l'étude et à la mise en valeur du passé littéraire, « conscience permanente, mouvante toile de fond de toute vie intellectuelle » : la personnalité de M. Benedetto Croce, un message de M. A. Farinelli *in absentia*, signifièrent en particulier qu'un des pays où s'est le plus tôt manifesté ce genre de préoccupation continuait à vouer, à l'histoire littéraire et à ses objets, une sollicitude clairvoyante.

Présidé par M. F. Baldensperger avec MM. O. Walzel et W. Folkierski pour vice-présidents, le Congrès ne pouvait se flatter d'escompter des vues unanimes sur le problème des *méthodes de l'histoire littéraire* qui avait été mis spécialement au programme. Les communications, comptes-rendus de séances et discours officiels seront imprimés par les soins de M. P. Van Tieghem, qui remplit les fonctions de secrétaire, avec M. L. Russo pour secrétaire-adjoint : on pourra se rendre compte par ces textes de l'importance des problèmes soulevés et, en même temps, des divergences qui séparent surtout deux conceptions (sinon deux *pratiques*) opposées de notre discipline elle-même.

On peut dire, en effet, qu'entre MM. Nadler, auteur d'une co-

lossale *Littérature allemande* fondée sur la géographie humaine et physique, et Dragomirescu, poursuivant la publication d'une *Esthétique* en plusieurs volumes, ou Eckhoff, qui a récemment publié ses vues sur la méthode « synthétique », toute la « gamme » des variations possibles s'est trouvée exposée au Congrès — sans qu'on puisse dire qu'un accord immédiat ait pu concilier ces antagonismes évidents. La littérature est-elle étroitement liée aux conditions physiques, ethniques, sociales, qui présideraient à sa création, et son étude, dès lors, doit-elle procéder par des explications qui sont la poursuite d'une « causalité » dont certaines contingences détiennent le secret? Les *chefs-d'œuvre* — seul élément dominateur des littératures — vivent-ils au contraire d'une vie tellement supérieure, et même transcendante, que leur appréciation n'a guère à faire état de particularités plus encombrantes qu'explicatives? On sait que ce sont là les deux « pôles » de tout un monde conceptuel; et l'on peut dire que, dans la courtoisie et l'objectivité des débats, leur opposition n'a pas été dissimulée — surtout s'il s'agissait, pour MM. Cysarz et Faÿ, pour MM. Schücking et G. Ascoli, de *l'enseignement* autant que de la *recherche*. Car il semblait, pour les doyens d'âge du Congrès, MM. B. Croce ou O. Walzel, que la pratique de l'histoire littéraire n'excluait nullement les appréciations esthétiques; et la « pluralité » souhaitable des méthodes, en raison de la diversité des problèmes, paraissait au président du Congrès, à M. P. Kohler et à nombre d'assistants la seule attitude de principe qu'il pût sembler opportun de préconiser.

On verra plus loin, par un compte-rendu afférent à ces questions (p. 557) combien M. Ermatinger, avec sa revendication en faveur des « jugements de valeur », devait intéresser, au Congrès, des maîtres de l'enseignement littéraire. Ajoutons que la littérature comparée ne pouvait manquer de se trouver au premier plan de ces assises d'un salubre esprit international. Non seulement par la présence simultanée de personnalités disposées à mettre au contact leurs habitudes intellectuelles, mais par des exposés ou des remarques de MM. Eckhardt (*Problèmes de la littérature comparée dans l'Europe centrale*), Folkierski (*Littérature comparée ou histoire littéraire nationale?*), Van Tieghem (*La littérature générale*), l'impossibilité de rendre compte des mouvements d'idées et de formes par la simple tradition autochtone fut démontrée une fois de plus. Et l'on ne peut que souhaiter, pour de nouvelles réunions de ce genre, en même temps que le perfectionnement de certains détails matériels, la représentation de l'histoire littéraire anglaise, américaine, néerlandaise et russe : le comparatisme y gagnera d'office.

Autour des Universités. — M. A. Farinelli, membre de l'Académie italienne et professeur à l'Université de Turin, a été chargé d'organiser, à l'Université de Cologne, l'étude des relations littéraires de l'Allemagne avec l'Italie.

Dans le numéro d'avril de la *Modern Language Review*, M. J. G. Robertson, qui a tant fait pour le développement des curiosités et des recherches « continentales » dans le haut enseignement britannique, observe ceci (p. 236) : « Ni en Angleterre, ni en Allemagne, la notion de littérature comparée, en tant que province indépendante de la recherche, n'a acquis l'acceptation qu'on aurait dû attendre. Nos universités n'ont toujours point de chaires ou de lectorats sur ce sujet, bien que ces postes pussent évidemment donner des « offices de compensation » utiles pour nombre d'enquêtes difficiles à adapter aux catégories existantes, ou en danger de tomber entre celles-ci. Une raison de cette carence, c'est sans doute que ces sujets sont mal adaptés au système d'*examens* qui domine nos manuels... »

On ne saurait mieux dire, et, si ces justes revendications sont rapprochées de celles de M. E. Partridge (*A critical Medley*, p. 225), on admettra que l'opinion britannique a été saisie, et par des indications bien fondées. Est-il exact qu'il faille opposer à celles-ci les objections soulevées, dans une Université d'un pays renommé pour sa vieille activité « comparatiste », contre une discipline que certains se contentent de juger sur son étiquette apparente, ou sur des travaux de second ordre, ou sur la prétendue partialité nationale qu'encourageraient les études d'influences? « Qui veut noyer son chien, il dit qu'il a la gale », est un vieux dicton toujours vrai.

Les *Études italiennes*, qui avaient subi un temps d'éclipse, ou qui, du moins, avaient abandonné leur forme de revue proprement dite pour paraître en fascicules groupant les travaux d'une ou même de deux années, commencent une nouvelle série (*Nouvelle série, tome I, 1931, douzième année*) et reprennent leur forme normale. Nul, plus que nous, n'est heureux de saluer cette activité, dans un champ d'études auquel nous attribuons une toute particulière importance.

Travaux en cours. — M. Pinatel reprend *les Origines du drame bourgeois en Allemagne*. Tandis que M^lle^ Ehrhard prépare une thèse sur *Joukovski et le préromantisme russe*, M. J. Ehrhard s'occupe du *cosmopolitisme dans la littérature française du XIX^e^ siècle*.

Principaux « mémoires » présentés, à l'Université de Paris, pour

le diplôme d'études supérieures ou le diplôme d'études universitaires et concernant des questions de littérature comparée : MM. Barbier, *le Japonisme des Goncourt;* Garnot, *le Voyage en Orient de G. de Nerval;* Hugueny, *Nodier et les influences anglaises;* Lachenaud, *Étude sur les « Orientales »*; Segalen, *Quinet et la pensée allemande;* M^lle^ Laignel, *The abbé Yart, translator and critic of English poetry;* M^lle^ Blanche, *l'Abbé Raynal et l'influence anglaise;* M^lle^ Costello, *l'Irlande et les Irlandais dans le romantisme français.*

Signalons parmi les communications faites, du 29 au 31 décembre 1930, au Congrès de la Modern Language Association of America : F. H. Heidbrink, *l'Académie française de peinture et les théories artistiques de l'Angleterre;* R. M. Peterson, *Échos du* Risorgimento *dans la poésie américaine contemporaine;* J. W. Bowyer, *le Mot* romantique *dans la littérature anglaise de 1700 à 1710;* M. Morand, *la Poésie romantique française et les critiques anglais;* Th. J. Beck, *le Préromantisme français et le « style oriental »*; O. Stepanek, *Robin des Bois en Slovaquie:* T. J. Vacquier, *Dostojevsky et le monde actuel;* H. Slochower, *Emerson et Goethe; leurs affinités discursives.*

Publications récentes. — Un beau volume in-folio, sorti des Presses universitaires de Jackson, Wylie and C° à Glasgow, *The printed Books in the Library of the Hunterian Museum in the University of Glasgow*, nous offre le catalogue, établi par feu M. Ferguson et « indexé » par M. D. B. Smith, des imprimés légués en 1783 par le D^r^ William Hunter, anatomiste de renom et humaniste par goût. Dans ce répertoire, une liste « topographique » donne, à part et en tête, les lieux d'édition des livres imprimés avant 1600, et l'on reconnaîtra là le souci de mettre en évidence les Alde, les Estienne, les Jean de Tournes, les Plantin, etc. Dans l'ordre d'idées qui nous intéresse ici, notons L. Alamanni, Baretti, G. Bruno, Chaucer, Dante, Fontenelle, Lavater, Marot, Perez de Hita, le Pogge, Rabelais, Vico, curieusement représentés; beaucoup de récits de voyages, des traductions nombreuses de savants arabes, et d'importantes collections de périodiques, tels que la *Bibliothèque britannique*, la *Bibliothèque universelle*, etc.

La publication illustrée par laquelle la *Pierpont Morgan Library* rend compte des cinq dernières années de son activité (New York, 1930) est, elle aussi, fort bien présentée, et les listes de manuscrits ou d'éditions anciennes sont précieuses autant qu'alléchantes et témoignent de l'activité de la directrice, miss Da Costa Green,

Parmi les richesses qui touchent à nos domaines, il convient de signaler les manuscrits de J. Locke (*Human Understanding*), de L. Sterne (*Sentimental Journey*) et de Balzac (*Eugénie Grandet*).

Notre regretté collaborateur E. Walser a mis deux fois sous les yeux de nos lecteurs le contenu varié de la « Bibliothèque Warburg ». Ajoutons aujourd'hui que les *Vorträge*, 1927-1929 (Leipzig, Teubner, 1930), renferment, outre des singularités folkloriques illustrées, bizarrement intitulées *Der Unterbau des Dramas* par M. K. Preuss, des vues sur la dramaturgie antique (J. Geffcken, *Der Begriff des Tragischen in der Antike*; O. Regenbogen, *Schmerz und Tod in den Tragödien Senecas*) ou médiévale (J. Kroll, *Zur Geschichte des Spieles von Christi Höllenfahrt*), et des pages de généralisation parfois contestable mais d'intention excellente de M. Karl Vossler : *Die Antike und die Bühnendichtung der Romanen.* Soit sur l'importance de la tragédie française en général et la signification de Racine en particulier, soit sur la persistance de l'alexandrinisme idyllique chez les Latins, il y a là des vues dignes d'être retenues ; d'autant plus que l'article se termine sur une profession de foi que n'endossent pas précisément d'autres collaborateurs de la collection : « Il s'agit à présent, pour les Germains et les Latins, de faire un commun effort pour se rapprocher à nouveau de la valeur apollinienne de l'Antique, de son harmonie et de sa beauté. »

Bien que notre matière, déjà fort vaste, nous interdise l'étude de tout ce qui est antérieur à la Renaissance des lettres, signalons, dans le *Handbuch der Literaturwissenschaft* dirigé par M. O. Walzel, les huit cahiers (livraisons 106 et suiv.) où M. L. Olschki fait « pour la première fois l'essai de présenter dans leur ensemble les littératures romanes du moyen âge ». Avec le latin d'église comme basse continue, une sorte d'unité permet, en effet, d'attribuer une structure assez homogène aux littératures héritières de la latinité. S'y détache, en langue vulgaire, « le poème héroïque qui est pour la France laïque ce que la cathédrale gothique est pour la France religieuse » : et ici l'auteur reprend (ainsi qu'un peu plus loin pour la chronique espagnole) les anciennes conjectures sur l'origine germanique de cette inspiration. Suit l'épopée « littéraire » ; et les légendes celtiques viennent parfaire enfin le tout. De leur côté, la satire populaire, l'histoire et la politique se manifesteraient avec plus ou moins d'indépendance à l'égard de la tradition : tout cela conduit, à travers les allégories de sagesse et le lyrisme des troubadours, jusqu'à saint François et à Dante. Avec de très belles reproductions de documents divers et un commode index, ces fascicules constituent un ensemble imposant, où nous signalerons par-

ticulièrement (p. 33 et 34) les objections adressées à la théorie dont M. Bédier est le représentant par excellence.

The Year's Work in English Studies (Oxford University Press, 1931) paraît avec sa louable ponctualité, et sans trop de retard réel par rapport à sa matière : ce tome X, dont M. F. S. Boas a eu la charge principale, concerne l'année 1929. Le mérite n'est pas mince de réunir la production internationale — ou presque — relative à la littérature anglaise, et sans trop de doubles emplois (comme *Anthony Mundy*, p. 195 et 208), de lapsus (comme le masculin d'*œuvre*, p. 15, ou sir Louis Cazamian, p. 402 ; ou, p. 4 et 338, *Revue de* la *littérature comparée*). Le tout est un outil excellent. Est-il légitime de signaler, dans plusieurs des « adresses » ou des essais groupés dans le 1er chapitre (*Literary History and Criticism*), l'indice d'une sorte d'hésitation entre le souci de véracité inclus dans la pratique de l'histoire littéraire et la crainte d'être en proie à une érudition opaque? En tout cas, ce titre même, qui remplaça en 1923 celui de *Literary Criticism and History*, est de bon augure par sa persistance même, et l'on pourrait parier que dans dix ans, *all being well*, une rubrique de *Comparative Literature* trouvera sa place indépendante dans cet utile répertoire.

On saura gré à M. J. B. Pike d'avoir inclus dans ses *Classical Studies and Sketches* (The University of Minnesota Press, Minneapolis) un article dont le rattachement à l'un des « genres » les plus modernes de la littérature ressort de son titre même : « Prédécesseurs classiques de la Nouvelle. » Qu'il s'agisse des *Contes milésiens* ou d'Apulée, il est certain que de brefs récits comme ceux-là témoignent d'une curiosité éternelle chez les hommes, d'une disposition analogue chez les conteurs : à côté de cela, l'étiquette du « genre » est peu de chose.

Il ne semble pas que l'enseignement secondaire d'aucun autre pays possède un manuel comparable à celui qu'a publié M. Ch. Navarre, *les Grands écrivains étrangers et leur influence sur la littérature française* (Paris, Didier, 1930, 714 pages illustrées). « Donner une idée sommaire et des littératures étrangères et de la dette considérable que notre littérature au cours de son développement a contractée envers elles » : ce simple dessein, si méritoire, est fort bien adapté à des fins d'enseignement et d'initiation préalables que beaucoup d'étudiants et de maîtres, et non seulement d'écoliers, seront heureux d'adapter à leur propre cas.

Rien ne démontre mieux les « sécessions » dans l'étude de la littérature qu'un ouvrage, consciencieux à souhait, comme *Das literarische Kunstwerk* de M. Roman Ingarden (Halle, Niemeyer, 1931).

Ses regards vers l'Occident ne semblent guère avoir dépassé Fribourg-en-Brisgau, où l'enseignement de M. Husserl l'attira; et si des ouvrages comme ceux d'H. Bergson ou de MM. Ch. Lalo et Pierre Audiat l'arrêtent, c'est en note seulement. Aussi ne nous étonnons-nous pas qu' « une enquête sur les confins de l'ontologie, de la logique et de la science de la littérature » nous paraisse moins opérante que celles qui, en Angleterre, en Amérique, en France, en Italie, se placent par le même dessein sur les frontières de la psychologie et de la sociologie, interrogent les auteurs plutôt que les métaphysiciens, Goethe et Flaubert plutôt que Hegel ou Kant. Serait-ce à dire que l' « œuvre littéraire » n'est pas la même chose pour un esprit curieux de « pure logique » et pour un esprit préoccupé de « création littéraire »? Cela n'est pas impossible, mais on ne voit pas bien pourquoi l'œuvre d'art devrait glisser au plan de la logique pure.

Une bibliographie shakespearienne ne pouvait, de toute évidence, accueillir aujourd'hui *toute* une matière gonflée à l'infini par l'exégèse du XIXe siècle. Aussi nul ne songera-t-il à reprocher à la *Shakespeare Bibliography* publiée par MM. W. Ebisch et L. L. Schücking (Oxford, Clarendon Press, 1931, gr. in-8° de 294 pages) de s'en tenir à quelque quatre mille références et de s'arrêter au millésime de 1929. De même, on ne s'étonnera pas de voir subdiviser à l'infini les titres entre lesquels est répartie une aussi abondante matière. Chacun trouvera là, avec une admirable correction typographique, l'essentiel de ce qu'il aurait besoin de trouver. C'est plutôt la nature du choix qu'on serait, çà et là, tenté de contester : pourquoi (p. 49) *le Public et les hommes de lettres* de Beljame? Pourquoi deux mentions (p. 31 et 180) du même livre de Georges Duval, *Londres au temps de Shakespeare*, alors que son volume sur *l'Œuvre shakespearienne, son histoire*, fait défaut? L'importante étude de G. C. Taylor, *Shakespeare's Debt to Montaigne* (p. 74), se présente en réalité sous la raison sociale de la « Harvard University Press ». Mais ce sont là vétilles qui n'enlèvent rien à l'utilité de ce nouvel instrument de travail.

M. Elmer E. Stoll rassemble dans *Poets and Playwrights* (The University of Minnesota Press, 1930) diverses études ayant leur axe principal dans le XVIIe siècle anglais et dont on peut dire que la grande ombre de sir Walter Raleigh leur sert en quelque sorte de répondant. À égale distance d'une minutie stérile et d'une généralisation inconsidérée, avec une connaissance assurée des textes et des « contextes », l'auteur examine un certain nombre de questions ou de personnages, de styles ou de procédés, avec le désir de faire

comprendre et toucher du doigt des réalités humaines ou des certitudes artistiques. Qu'il confronte *Shakespeare et les modernes*, qu'il restitue à *Milton* une partie de son puritanisme essentiel, ou qu'il précise le romantisme de *Spenser*, il y a plaisir à suivre un esprit alerte et sans faux « humanisme » dans des considérations où les vues générales foisonnent. Le danger, c'est assurément la coquetterie avec laquelle R. Rolland ou J. J. Bernard sont appelés en témoignage, et non seulement H. James ou Eug. O'Neill, l'équanimité qui aligne « Corneille et Racine » comme des artistes identiques ou qui, p. 71, cite un vers faux de *Polyeucte;* mais il y a plaisir à savoir que les étudiants de Minneapolis peuvent être formés à la culture littéraire par un maître aussi ingénieux.

La belle édition des Œuvres complètes de Moses Mendelssohn a été suscitée par le deux centième anniversaire de sa date de naissance et encouragée par les sociétés savantes israélites de l'Allemagne. Les volumes que nous avons sous les yeux (1er vol. : *Schriften zur Philosophie und Aesthetik*, préfacées par F. Bamberger; 7e vol. : *Schriften zum Judentum*, présentées par S. Rawidowicz) font également honneur à l'Akademie-Verlag, qui édite l'œuvre, et au zèle des commentateurs. On s'étonne cependant de lire (I, p. xxiii) que *Candide* avait paru en 1757 (imprimé en février 1759) ou (VII, p. 451) que diverses lettres de Bonnet à Lavater sont encore inédites, alors que M. Viatte les a publiées ici même, en tout ou en partie, en 1924, p. 660 et suiv. Il convient d'ailleurs d'y ajouter la lettre de Bonnet, rendue significative entre toutes par l'utile appendice du volume examiné, et si nette dans ses conclusions : « Les philosophes allemands *n'analysent* guère : ils vont presque toujours par la *synthèse*, qui n'est bonne que pour les vérités acquises. Leur oracle, le grand Leibniz, n'avait pas étudié la nature en observateur... »

L'étude, un peu lente et non sans répétitions, que M. Johan Smit consacre à *Bilderdijk et la France* (Amsterdam, H. J. Paris, 1929) nous montre le poète néerlandais en pleines contradictions nationales et « humanistes ». Être à la fois le protégé de Louis Napoléon, roi de Hollande, et le pamphlétaire de *Hollands Verlossing;* apprécier le meilleur de la civilisation de nos siècles classiques et considérer le Code civil comme « déshonorant Dieu et les hommes » ; voir dans le « détestable français, digne du diable seul », un outil de perversité mentale et reconnaître en même temps ce que la culture occidentale doit à cette langue : attitudes sucessives ou coïncidantes d'un homme qui n'accepte pas une époque révolutionnaire et qui, voyant se modifier profondément la situation même de son

pays, celle aussi des lettres françaises dans le monde, imagine mal le redressement qui pourra suivre. Peut-être un exposé plus biographique aurait-il mieux rendu compte de ces variations. Quelques détails contestables (p. 14 sur la mort de Gœthe; p. 89 et 129 sur Clotilde de Surville; p. 169 la « perfectibilité » mise au compte de J.-J. Rousseau) ou des expressions douteuses comme la confusion entre « Réfugiés » et « Émigrés » français, ou *Ce qui plaît aux dames* qualifié de « romance érotique », n'empêchent pas ces trois cents pages de français d'avoir leur indéniable mérite.

Très heureux dans sa découverte de documents inédits, M. R. L. Hawkins nous donne (*Madame de Staël and the United States.* Harvard University Press, 1930) grâce à quelques-uns de ces témoignages, éclairés par un sobre commentaire, l'histoire — à peine soupçonnée jusqu'ici — des intentions, des tractations, des actes d'achat, qui ont rendu Mme de Staël propriétaire de terrains dans l'État de New York et, à plusieurs reprises, faillirent lui faire traverser l'Atlantique. Pourquoi, au fond, ne l'a-t-elle pas fait? M. Hawkins observe très justement que l'ambassadrice de Suède aimait trop la société pour se risquer dans un pays où la vie de salon, au dire d'informateurs qui étaient des amis émigrés, n'existait guère. Ne faut-il pas ajouter encore deux raisons d'hésitation décisive? Un aussi bon observateur que Talleyrand, décidé à préparer là-bas « quelque position où nous puissions être tous » (à Mme de Staël, de Boston, 4 août 1794), prévenait son amie que l'opinion américaine était fort exigeante pour les femmes : et ce fut peut-être, à cette époque, un premier obstacle. Le second est sans doute plus avouable : la femme extraordinaire qui fut, à travers tant de régimes, le champion de la liberté civique, n'a jamais douté de celle-ci au point d'aller chercher outre-mer de plus accueillantes cités.

Le « voyage imaginaire » a été, pour les derniers siècles, une si riche matière à comparaisons et à surenchères qu'il ne faut pas se lasser d'ajouter à des nomenclatures perpétuelles des numéros nouveaux. Dans *Bacchus roi* (Paris, Nouvelle Société d'édition), M. R. Bonnefoy imagine qu'on franchit la « porte haute » grâce à des tubes de *mirabilium :* après quoi l'on trouve une « Francinie » que dominent encore, dans un incontestable agrément, des dieux mythologiques.

Un Personnage nouveau du roman français : l'enfant (Paris, Hachette) nous est présenté par M. A. Dupuy, que ses fonctions pédagogiques en même temps que son goût des lettres préparaient à embrasser l'ensemble de ce vaste problème. « Si la littérature française des siècles classiques consent bien à connaître « de l'En-

« fance », elle ne connaît pas *les enfants*. Aussi bien ne sont-ils nés au monde littéraire qu'au temps du Romantisme. » S'il y a un peu d'absolu dans cette démarcation, il est naturel qu'une étude qui débute avec le *Jack* d'A. Daudet (1876) et se termine sur une abondante moisson de 1926 constate que ce demi-siècle a singulièrement enrichi la part de l'enfant dans la littérature romanesque. Ne pourrait-on dire que des civilisations très latinisées, disposées en conséquence à demander aux hommes

« Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été »,

avaient besoin d'être assouplies et comme « attendries » pour mettre un accent nouveau, non sur des apitoiements à la Desbordes-Valmore, mais aux notations d'une psychologie sympathique? Et qu'entre des conceptions assez différentes, nos « hommes de Loire » tels que R. Boylesve (un peu négligé dans cette étude) marquent assez l'hésitation entre deux manières de voir l'enfant? L'une est celle du « bel avenir » et s'intéresse à la formation de l'adulte futur; l'autre fait une place autonome à des individualités en formation. En tout cas le roman, mieux que le théâtre où l'enfant sert surtout à la *thèse*, mieux que la poésie, sollicitée par l'appel élégiaque de l'enfant, permettait une enquête comme celle que nous donne M. Dupuy.

Il y a plaisir à trouver sous la plume de M. Ch. Cestre une étude complète d'*E. A. Robinson*, le poète de *Lancelot*, de *Tristram* et de *Cavender's House* (New York, Macmillan). « Classique moderne » en raison de sa combinaison de pouvoir imaginatif avec des qualités de pensée et de netteté — c'est ainsi que l'envisage son critique français et qu'il nous le présente dans quelques chapitres soigneusement discriminés. Peut-être le côté d' « épigone » malgré tout n'apparaît-il pas assez dans ces jugements fermes autant que sympathiques, dont il est beau de voir accompagner l'analyse d'une œuvre chatoyante et mesurée — assez à part, aujourd'hui, dans la poésie américaine.

Il fallait toute la délicatesse de touche d'un poète pour faire à *Renée Vivien, femme damnée, femme sauvée* (Aix-en-Provence, aux éditions du Feu, 1930), un sort biographique et littéraire digne de son talent et d'une destinée singulière : M. Y. G. Le Dantec met à sa juste place cette Américaine transplantée en France et s'inspirant d'une particularité peu avouée depuis Sapho. Morte en 1909, Renée Vivien — de son vrai nom Pauline Tarn — a laissé dix volumes de vers et une renommée qui souffre de ce qu'aux « laideurs masculines » elle avait préféré le « sororal amour ». L'atmosphère

du préraphaélitisme ne laisse pas de s'opposer, dans son inspiration et sa mélancolie même, aux nettetés de Lesbos : de quoi son critique, aux chapitres III, IV et V, nous donne à la fois la preuve et l'explication, sans porter atteinte à cette douloureuse personnalité.

Les Vivants et les Morts. — Notre ami Americo CASTRO, dont nous avons étudié ici même le beau livre sur *la Pensée de Cervantès* (*Revue*, t. VIII, 1928, p. 318) est nommé ambassadeur d'Espagne à Berlin.

La revue hollandaise *English Studies* a consacré un numéro commémoratif à Daniel DEFOE (mort le 26 avril 1731) dont nous donnons (*Bibliographie*) les titres qui sont de notre domaine : rien mieux que cet hommage néerlandais n'est fait pour nous rappeler les profondes attaches qui ont de tout temps, et dès l'origine, relié l'activité du pamphlétaire et du romancier ou le premier succès de *Robinson* aux sympathies du pays maritime attaché à la Grande-Bretagne « comme la chaloupe au vaisseau de ligne ».

La Société des Mussettistes français a décerné cette année sa médaille du « Mérite littéraire » à notre collaborateur M. G. MORGULIS pour son étude (*Revue*, janvier-mars 1930, numéro consacré au Romantisme après 1830) sur *la Véritable histoire d'*Un caprice *de Musset en Russie*.

La vaillante *Rassegna di studi francesi*, de Bari, consacre son numéro du 1er janvier au souvenir de Charles DEJOB. Toute une série de collaborateurs italiens et français y font revivre la figure aimée et respectée de l'homme qui fut l'un des initiateurs de la littérature italienne en France.

W. DIBELIUS (1876-1931), professeur de littérature anglaise à l'Université de Berlin, vient de mourir : il laisse entre autres un *Dickens* et des études sur *le roman anglais au XVIIIe siècle* et sur *l'Angleterre* de 1923.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1931 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

SCHÜCKING (L. L.). Die Soziologie der literarischen Geschmacksbil dung. 2te Auflage. Leipzig, Teubner.

GIDE (A.). Nationalismus in Literatur (*Neue Rundschau*, janvier).

VAN TIEGHEM (Ph.). Histoire littéraire et baccalauréat (*Revue universitaire*, avril).

BONET (C. M.). Escollos y reflexiones sobre estética literaria. La Plata, Fac. de Humanidades, 1930.

Motifs, thèmes et types.

STREM (G.). Les contes populaires et les aspirations humaines (*Revue mondiale*, 15 mai).

ESPINOSA (A. M.). Origen oriental y desarollo histórico del cuento de las doce palabras retorneadas (*Rev. de fil. española*, 1930, 4).

PIKE (J. B.). Classical predecessors of the short story (dans : *Classical Studies and Sketches*. The University of Minnesota Press).

ADDONIZIO (F.). La leggenda di S. Alessio nella letteratura e nell' arte. Napoli, Leone, 1930.

SEMRAU (E.). Dido in der deutschen Dichtung. Berlin, de Gruyter.

SMITH (M. E.). Æsop, a decayed celebrity : changing conception as to Æsop's personality in English writers before Gay (*Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America*, XLVI, 1).

GRÉGOIRE (H.). Une source byzantine du *Second Faust* (*Rev. de l'Univ. de Bruxelles*, décembre 1930-janvier 1931).

LEVI (E.). Il Processo di Faust (*Marzocco*, 1er mars).

RUDWIN (M.). The salvation of Satan in modern Poetry (*The open Court*, février).

THIBAUT DE MAISIÈRES (M.). Les poèmes inspirés du début de la Genèse à l'époque de la Renaissance. Louvain, Librairie universitaire.

GARDNER (E. G.). The Arthurian legend in Italian literature. London, Dent.

FOULCHÉ DELBOSC (R.) et HAGGERTY KRAPPE (R.). La légende du roi Ramire (*Rev. hist.*, 1930, 78).

BROWN (P. A.). The development of the legend of Thomas Becket. Philadelphia, Univ. of Pensylvania.

MILLÉ GIMÉNEZ (J.). Guzmán el bueno en la historia y en la literatura (*Rev. hist.*, 1930, 78).

QUARTI (G. A.). La battaglia di Lepanto nei canti popolari dell'epoca. Milano, Ist. ed. avio-navale, 1930.

LATHAM (M. W.). The Elizabethan Fairies. New York, Columbia Univ. Press.

CAMPBELL (L. B.). Theories of revenge in Renaissance England (*Mod. Philol.*, février).

EOFF (Sh.). The sources of Calderón's *A secreto agravio secreta vengenza* (*Ibid.*).

DE GANDIA (E.). Historia critica de los mitos de la Conquista americana. Buenos-Ayres et Madrid, Juan Roldán y C[ia], 1929.

DI FRANCIA (L.). « La comtesse de Toulouse » de Luigi Alamanni et la tradition populaire (*Études italiennes*, janvier-mars).

SCHULTZE-JAHDE (K.). Dreissigjähriger Krieg und deutsche Dichtung (*Histor. Zeitschr.*, CXLIII, 2).

MACANDREW (R. M.). Exotic naturalism in Spanish poetry (*Mod. Lang. Rev.*, avril).

CROCE (B.). Il romanzo dell' « Infortuné napolitain » (In : *Nuovi Saggi sulla letteratura italiana del Seicento*. Bari, Laterza).

BELTRAME (T.). Gli scenari del Museo Correr (*Giornale storico*, janvier-mars).

APOLLONIO (M.). Storia della Commedia dell' Arte. Roma-Milano, Augustea, 1930.

MARCUS (H.). Friedrich der Grosse in der englischen Literatur (*Palaestra*, 173). Leipzig, Mayer und Müller.

Krauss (W.). Das Doppelgängermotiv in der Romantik. Berlin, Ebering.

Schömann (M.). Napoleon in der deutschen Literatur. Berlin, de Gruyter.

Dupuy (A.). Un personnage nouveau du roman français : l'enfant [depuis 1870]. Paris, Hachette.

Wais (K. K.). Das Vater-Sohn Motiv in der Dichtung bis 1880. Berlin, de Gruyter.

Grant (E. M.). Victor Hugo, Vesuvius, and Etna (*Smith College Studies in Mod. Lang.*, juillet 1930).

West (V. R.). Folklore in the works of Mark Twain (*Univ. of Nebraska Studies in Lang. and Lit.*).

Fehr (B.). Die englische Literatur der Gegenwart und die Kulturfragen unserer Zeit. Leipzig, Tauchnitz.

Klenze (H. von). Germany's unknown soldier in literature (*Books abroad*, janvier).

Hagboldt (P.). Der Kampf des jungen Menschen im neueren deutschen Drama (*Mod. Philol.*, février).

Schönemann (F.). Der Weltkrieg in der amerikanischen Literatur (*Neuphilol. Monatshefte*, avril).

Schmidt (W.). Der Blinde in der schönen Literatur. Berlin, Vaplen, 1930.

Relations générales.

Studies in European Literature, being the Taylorian Lectures. Second Series, 1920-1930. Oxford, Clarendon Press.

Schirmer (W. F.). Der englische Frühhumanismus. Ein Beitrag zur englischen Literaturgeschichte des 15. Jahrhunderts. Leipzig, Tauchnitz.

Deanović (M.). Voltaire, Boscovich et l' « Accademia degli Arcadi » [en croate] (*Annuaire de la Faculté des Lettres de Zagreb*, 1929).

Dontcher (N.). Les influences des littératures étrangères sur les lettres bulgares (*Rev. bulgare*, sept.-déc. 1930).

Price (L. M.). Charlotte Buff, M^{me} Riccoboni and Sophie Laroche (*Germanic Rev.*, janvier).

Frois (E.). Théophile Gautier voyageur (*Revue de l'Alliance française*, janvier).

Grabowski (T.). Krytyka literacka w Polsce w epoce romantyzmn (1831-1863) [et nombre de jugements sur des auteurs étrangers]. Krakow, Académie polonaise.

Svensson (Sv.). Ibsen och Göticism (*Edda*, XXX, 4).

Markus (C. D.). Ibsen och Göticism : en Replik (*Ibid.*, XXXI, 1).

Le Gentil (G.). Le mouvement intellectuel en Portugal (*Bulletin hispanique*, janvier-mars).

Maver (G.). Carattere patriottico e tendenze universali nella letteratura polacca. Roma, Istituto per l'Europa orientale, 1930.

Stupka (V.). Otakar Březina et Paul Valéry (*L'Europe centrale*, 9 mai).

Influences italiennes.

Osgood (C.). Boccaccio on Poetry. Princeton University Press.

Smith (W.). Maistre André, Italien [simple note] (*Mod. Lang. Notes*, mars).

Neri (F.). Panurge [et Folengo] (*Erma*, II, 4).

Sänger (W.). Goethe und G. Bruno. Berlin, Ebering.

Praz (M.). De Foe and Cellini (*Engl. Studies*, avril).

Bond (R. W.). Lucian and Boiardo in « Timon of Athens » (*Mod. Lang. Rev.*, janvier).

Simpson (L. B.). The sources of Lope de Vega's *La Prueba de los Amigos* [Boiardo pour une part] (*Univ. of California Publ. in mod. Philology*, XIV, 6), 1930.

Zanco (A.). Machiavelli nella critica inglese (*Vita Nova*, mars 1930).

Segré (C.). Il Lessing a Torino (*Nuova Antologia*, 1er mars).

Ferrando (G.). Amor di Toscana e scrittori inglesi dell' Ottocento (*Marzocco*, 8, 22 février).

Croce (B.). « Le couvent de Baiano » e un romanzo di Girolamo Brusoni (In : *Nuovi Saggi sulla lett. ital. del Seicento*. Bari, Laterza).

Id. Un dramma tedesco su Masaniello (*Ibid.*).

Id. Intorno a un giudizio del Macaulay su Vincenzo da Filicaia (*Ibid.*).

Id. Un insegnante di lingua italiana in Germania : Nicolò di Castelli (*Ibid.*).

Rusack (H. H.). Gozzi in Germany. New York, Columbia Univ. Press.

Deetz (M.). Anschauungen von italienischer Kunst in der deutschen Literatur von Winckelmann bis zur Romantik. Berlin, Ebering.

Hagenmeyer (G.). W. Waiblingers Gedichte aus Italien. Berlin, Ebering.

Zippel (A.). W. Heinse und Italien. Iena, Fromann.

Ferrando (G.). Un poeta amico dell' Italia : Arthur H. Cloug (*Marzocco*, 18 janvier).

Moreau (P.). Notes sur Gérard de Nerval et l'Italie (*Rassegna di studi francesi*, mars-avril).

Stern (Cl.). Leopardi und Schopenhauer [surtout confrontation] (*N. Schw. Rundschau*, février).

Picco (F.). Il viaggio in Italia di F. Mistral (*L'Italia che scrive*, octobre 1930).

Márly (F.). Influssi italiani in una moderna commedia ungherese (*Vita Nova*, avril 1930).

Influences espagnoles.

Eschweiler (K.). Die Philosophie der spanischen Spätscholastik auf den deutschen Universitäten des 17. Jahrhunderts. Münster i. W., 1928.

Matulka (B.). The novels of Juan de Flores and their European diffusion. A study in comparative literature. New York, Institute of French Studies.

Pogo (Al.). The anonymous *La conquista del Perù* (Séville, apvril 1534) and the *Libro ultimo del summario delle Indie Occidentali* [Venise, 1534] (*Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences*. Boston, juillet 1930).

Croce (B.). Appunti sui costumi e la letteratura spagnuola in Italia (In : *Nuovi Saggi sulla letteratura ital. del Scicento*. Bari, Laterza).

Bardon (M.). « Don Quichotte » en France au xvii^e et au xviii^e siècle, 1605-1815. Paris, Champion.

Id. Édition de la « Critique du livre de Don Quichotte de la Manche, par Pierre Perrault, 1679 ». Paris, les Presses modernes.

Hazard (P.). Don Quichotte (livre IV, *l'Europe;* livre VI, *Au cours des siècles*). Paris, Mellotée.

Giusti (W.). Sul Donchisciottismo di alcuni personaggi del Dostojevski (*La Cultura*, février).

Ruggieri (J.). Le Cid, di Corneille, e Las Mocedades del Cid, di Guillén de Castro (*Archivium romanicum*, 1930, XIV).

Pitollet (C.). Une mystification littéraire : le bibliomane assassin. Contribution à l'histoire des œuvres de Flaubert (*Mercure de Flandre*, novembre 1930).

Leathers (V. L.). L'Espagne et les Espagnols dans l'œuvre d'H. de Balzac. Paris, Champion.

Desdevises du Dezert (G.). Adolphe Coster, sa vie et son œuvre (*Revue hispanique*, 1930, 79).

De Reparaz (G.). Jean Brunhes, hispanisant (*Bulletin hispanique*, janvier-mars).

Fitz Gerald (J. D.). J. Fitzmaurice Kelly (*Bulletin of Spanish Studies*, 1930, 7).

Peers (E. A.). R. Foulché-Delbosc (*Ibid.*).

Influences françaises.

Kastner (L. E.). Saint-Amant and the English poets (*Mod. Lang. Rev.*, avril).

Baldensperger (F.). Le madrigal de Voltaire à la princesse Ulrique (*Rev. de Paris,* 15 juin).

Chinard (G.). Notes de John Adam sur Voltaire et Rousseau (*Mod. Lang. Notes*, janvier).

Brunelli (B.). Il romanzo della sensibilità e la sua fortuna : Paolo e Virginia di Bernardin de Saint Pierre (*Marzocco*, 1^er février).

Hankiss (J.). Jókai et le *Dictionnaire de l'Amour* [anonyme, publié à Troyes] (*Rev. des Études hongroises*, octobre-décembre 1929).

Bustico (G.). Madama di Staël nel ricordo di Vincenzo Monti (*Rassegna nazionale*, janvier-février).

Leska (G.). Postille inedite di Al. Manzoni a storici della Rivoluzione francese (*Nuova Antologia*, 1er et 16 mars).

Ruffini (F.). Manzoni e Lamennais (*La Cultura*, avril).

Benedetto (L. F.). Il Canonico Borghi e Lamartine (*Marzocco*, 1er mars).

Bordato (E. E.). Mérimée y el duque de Rivas (*Humanidades*, 1930, XXI).

Rosenblatt (L.). L'idée de l'art pour l'art dans la littérature anglaise pendant la période victorienne [et l'influence française]. Paris, Champion.

Nicolson (H.). Swinburne and Baudelaire. Oxford, Clarendon Press.

[A. O.] Bibliografie : Mistral e l'Italia (*Marzocco*, 8 février).

Lauret (R.). Livres allemands sur la France [Pfaff, Bergsträsser, Curtius] (*Le Temps*, 16 mars).

Ronai (P.). L'enseignement du français en Hongrie. Paris, l'Université littéraire.

Maurois (A.). Étudiants américains et romans français (*Revue universelle*, juin).

Influences anglaises.

Vallese (T.). Chaucer visto da un Italiano. Milano, Soc. An. Ed. Dante Alighieri, 1930.

Heller (O.). Faust and Faustus : a study of Goethe's relation to Marlowe. Washington Univ. Studies, new series, 2.

Lea (K. M.). English Players at the Swedish court [1592-1600] (*Mod. Lang. Rev.*, janvier).

Croce (B.). Shakespeare, Napoli, e la Commedia napoletana dell' arte (In : *Nuovi studi sulla lett. ital. del seicento*. Bari, Laterza).

Antonucci (G.). Le traduzioni shakespeariane inedite di A. Verri (*Marzocco*, 8 février).

Leroy (O.). A French Bibliography of sir Thomas Browne. Thèse de Paris. London, Harrap.

Blömker (F.). Das Verhältnis von Bürgers lyrischer und episch-lyrischer Dichtung zur englischen Literatur. Diss. Münster i. W., 1930.

Isaacsen (H.). Der junge Herder und Shakespeare. Berlin, Ebering.

Staverman (W. H.). Robinson Crusoe in Holland (*Engl. Studies*, avril).

Dottin (P. G.). De Foe et la France (*Ibid.*).

Praviel (A.). Le père de Robinson : Daniel de Foe (*Correspondant*, 25 avril).

Miller (E. E.). « Der Zuschauer », 1739-1743 [d'après le *Spectator*] (*Mod. Lang. Notes*, janvier).

Matheson (P. E.). German visitors to England 1770-1795, and their impressions. Oxford, Clarendon Press.

Zeydel (E. H.). Ludwig Tieck and England. The University of Cincinnati Press.

Chinard (G.). *Agatha* [roman anglais anonyme] et le vœu fatal d'*Atala* (*Mod. Lang. Notes*, février).

Augustin-Thierry (A.). Walter Scott et Augustin Thierry (*Figaro*, 3 janvier).

Chinard (G.). Vigny et l'amiral Collingwood (*Mod. Lang. Notes*, mars).

Gustafson (A. T.). Englischer Einfluss in Frederika Bremer (*Journ. of Engl. and Germanic Philol.*, avril).

Olivero (F.). La letteratura inglese nella corrispondenza del Taine (*Erma*, novembre 1930).

Lemonnier (L.). La condamnation d'Oscar Wilde et l'opinion française (*Revue mondiale*, 15 janvier).

Soupault (Ph.). A propos d'une traduction [*Anna Livie Plurabelle* de Joyce] (*Nouvelle Revue française*, 1er mai).

Influences allemandes.

Viénot (J.). Étudiants montbéliardais à Tubingue [listes] (*Bull. de la Soc. de l'Histoire du protestantisme français*, janvier-mars).

Richter (H.). Blake und Hamann (*suite*) (*Archiv*, CLIX, 1-2).

Mann (Th.). Gœthe et Tolstoï : points de tangence, trad. A. Vialatte (*Rev. hebdom.*, 3 janvier).

Simon-Baumann (L.). George Eliot über Heinrich Heine (*Anglia*, avril).

Contenson (L. de). Le baron de Steuben et la propagande allemande aux États-Unis (*le Correspondant*, 10 avril).

Influences hongroises.

Kostolanyi (D.). Défense d'une langue nationale [et, incidemment, de la littérature hongroise] (*Revue mondiale*, 15 janvier).

Influences scandinaves.

Giese (A.). Die Beziehungen F. W. Webers zur nordischen Dichtung [poésies suédoises]. Diss. Münster i. W. Braunschweig, Westermann.

Bull (Fr.). To franske beretninger om opforelsen av « Gildet paa Solhaug », 1856 (*Edda*, XXXI, 1).

Wais (K. K. T.). H. Ibsens Wirkung in Spanien (*Archiv*, CLIX Bd, 1-2).

Id. Ibsens Aufnahme bei der französischen Kritik [semble ignorer le livre de miss Reque] (*Ibid.*).

Influences slaves.

Urzidil (J.). Gœthe in Böhmen (*Preuss. Jahrb.*, février).

Damiani (E.). Gli studi dostojevskiani in Italia (*la Cultura*, février).

Id. Gli studi di lingue e letterature slave in Italia. I. Prima della guerra (*Rivista italo-bulgara di letteratura, storia, arte*, I, 1).

Solmi (A.). Bulgaria e Italia (*Ibid.*).

Influences américaines.

Faÿ (B.). Les débuts de Franklin en France (*Revue de Paris*, 1er février).

Id. Le triomphe de Franklin en France (*Ibid.*, 15 février).

Pavolini (C.). Walt Whitman in Francia (*la Cultura*, janvier).

Liebermann (M.). Lettre ouverte d'un Américain à M. Georges Duhamel (*la Vie intellectuelle*, 10 janvier).

Thiry (M.). M. Duhamel et l'Amérique (*Revue générale*, 15 janvier).

Brunet (G.). Georges Duhamel et la civilisation américaine (*Mercure*, 1er janvier).

Influences orientales.

Sykes (P.). The influence of Persia on Europa (*Ninet. Cent.*, janvier).

Caillat (J.). L'Algérie dans la vie intellectuelle française entre 1830 et 1930 (*Revue universitaire*, janvier).

Dehérain (H.). La vie de Pierre Ruffin, orientaliste et diplomate (1742-1824). 2 vol., Paris, Geuthner.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Philosophie der Literaturwissenschaft, herausgegeben von Emil Ermatinger. Berlin, Junker und Dünnhaupt, 1930, gr. in-8°, VII-478 pages.

M. Emil Ermatinger, professeur à l'Université de Zurich, a groupé dans ce volume, dense de matière et riche d'idées, treize études de psychologie et de méthodologie littéraires, dues à autant de savants de langue allemande, pour la plupart déjà connus par leurs vues personnelles et leurs tendances originales dans l'étude de la littérature. Analyser, interpréter, discuter tant d'idées, où toute la matière littéraire est considérée de tant de points de vue différents, serait une tâche énorme, et un numéro entier de la *Revue* y suffirait à peine. Je me bornerai donc à résumer chacun de ces travaux, à en faire ressortir l'essentiel, et à présenter ensuite quelques observations sur l'ensemble du volume et les tendances qu'il accuse.

L'Avant-propos de M. Ermatinger indique le but du recueil : présenter, à défaut d'une *philosophie de la science de la littérature* offrant un système lié, tâche impossible en raison des divergences actuelles, du moins un « tableau systématique du mouvement contemporain dans le domaine de la science de la littérature ». Chaque étude ne vise pas tant à exposer une des tendances méthodologiques actuelles qu'à poser un problème. La liste de ces problèmes n'est d'ailleurs pas épuisée par la table des matières du volume. Il s'agit surtout d'éclaircir la situation présente. — On a remarqué l'analogie de ce programme avec celui du Premier Congrès international d'histoire littéraire, dont M. Baldensperger rend un compte succinct dans ce même numéro de la *Revue;* avec cette différence essentielle que le Congrès était international, tandis que M. Ermatinger et ses collaborateurs se bornent presque toujours à la science allemande, par une convention tacite, ou qui du moins n'est expressément formulée nulle part, ni dans le titre, ni dans l'Avant-Propos, ni, sauf un mot ici et là, dans le texte même du volume. C'est la première remarque qui s'impose : comme titre, *Philosophie der deutschen Literaturwissenschaft* aurait été plus exact,

Le seul article qui traite directement du développement historique de la science de la littérature est le premier, dû à M. Franz Schultz. Il offre deux titres qui se complètent : celui de la table des matières : *Die philosophisch-weltanschauliche Entwicklung der literarhistorischen Methode;* et celui qui précède le texte : *Die Entwicklung der Literaturwissenschaft von Herder bis Wilhelm Scherer.* L'auteur passe en revue, d'abord, ce que la nouvelle histoire littéraire héritait de la philologie, des poétiques et des esthétiques du XVIII^e^ siècle; ses points de contact avec l'érudition bibliographique et critique; avec la critique au jour le jour et avec les tendances intellectuelles de tout ordre dont elle offre souvent le reflet; l'influence essentielle, multiple, de Herder, qui présente au moins en germe toutes les formes de l'histoire littéraire au XIX^e^ siècle; celles plus limitées de Gœthe et de Schiller; celle plus importante du Romantisme. Puis vient l'hégélianisme et ses adversaires; la réaction contre la spéculation abstraite favorise la tendance historique; contre celle-ci se dressent à leur tour des conceptions philosophiques : alternance de systoles et de diastoles, dit assez heureusement l'auteur. L'école historique est surtout représentée par Hettner (*Contre l'esthétique spéculative*, 1842) et Gervinus, qui enclôt l'histoire littéraire dans l'histoire, se donne pour tâche de la raconter historiquement et d'ensemble, mais laisse peu de place à l'individualité. Ses contemporains et successeurs offrent des tendances nationales plus accentuées, auxquelles se joint le culte des héros. A cet historicisme succède un réalisme qui cultive la philologie la plus spécialisée, qui rassemble des matériaux en laissant à l'avenir le soin de les utiliser. Vers 1865, l'histoire littéraire demande à entrer comme discipline distincte dans l'enseignement académique; la critique verbale et les études de genèse sont appliquées aux lettres allemandes modernes. Wilhelm Scherer unit en lui des tendances diverses, séparées depuis Herder et les exigences scientifiques modernes. Scherer et son école mettent la précision au service de la causalité historique, sans assez insister sur les âmes individuelles. Vers 1890 se précise la réaction, avec un retour à l'esthétique. Cet article cite de nombreux textes fort intéressants. Il serait utile de chercher si dans d'autres grandes nations des variations analogues peuvent se constater, et, dans l'affirmative, sous l'action de quelles causes communes.

Il est aussi question, quoique moins directement, de l'évolution des méthodes en histoire littéraire dans deux très importants articles, celui de M. Walter Muschg (*Das Dichterporträt in der Literaturgeschichte*) et celui de M. Ermatinger. Le premier remarque

que la littérature est le seul art dans lequel le critique se serve du même instrument (le langage) que l'artiste. D'où l'élément personnel dans le *portrait littéraire* ou évocation de l'écrivain à travers son œuvre, dont la place est essentielle en histoire littéraire, et dont les caractères ont bien changé depuis un siècle. Les poètes ont vu volontiers les autres poètes d'une vue subjective, les stylisant ou les idéalisant de manière à en faire de véritables symboles : ainsi Tieck sur Gœthe, Heine sur Voss, et nous ajouterions Hugo sur Shakespeare. C'est ce que l'auteur appelle l'*individualisme créateur*. Puis vient l'*individualisme naïf* des historiens de la littérature comme Gervinus, qui réduit l'histoire à une série de portraits. Scherer, que l'auteur paraît ranger dans la même catégorie, représente pourtant une tendance toute différente. Sur Gervinus et Scherer, M. Muschg porte des jugements beaucoup plus sévères que ceux de M. Schultz, et il est sévère aussi pour le plus célèbre disciple de Scherer, Erich Schmidt. La réaction est marquée par l'*individualisme d'opposition*. Hermann Grimm dégage dans Gœthe une figure éternelle, indépendante du temps et des circonstances, et tend ainsi à recréer un mythe. De même Gundolf, en pleine réaction contre l'historicisme. Ernst Beltram va jusqu'à nier la possibilité d'une connaissance objective : « L'infinitude de la vie accomplie n'est saisissable que dans la légende, non dans la recherche descriptive. » Il intitule son *Nietzsche :* « Essai d'une mythologie » ; ce qui, fait remarquer M. Muschg, est contradictoire dans les termes : on n'*essaie* pas une mythologie, elle se crée. L'auteur attribue à Stefan George et à Gundolf le mérite décisif d'avoir replacé au centre de l'histoire littéraire le mystère de l'individualité. « Bertram et Gundolf marquent la renonciation consciente à toute histoire littéraire collective. La seule forme possible est la juxtaposition de monographies indépendantes comme autant de statues... » Jamais le divorce entre l'étude de la littérature et l'histoire, déjà marqué par M. Cysarz (dont M. Muschg ne parle pas), ne s'est prononcé avec autant de netteté. L'auteur indique tout ce qu'il y a là de fatuité, de simplification théâtrale, de mépris des faits. Puis il passe à la tendance intermédiaire entre ces deux extrêmes, la *spéculation philosophique et esthétique*, qui se limite à une « pure contemplation ». Le père de cette méthode est Hegel ; ses principaux représentants furent d'abord Rosenkranz, Danzel, Haym, Hettner, plus récemment Cassirer. Le portrait d'un grand écrivain est tracé suivant l'idée que le critique se fait de son développement interne, des lois de son esprit. Point de souci du métier, de la forme. Le plus important metteur en œuvre de cette mé-

thode a été Dilthey, dont l'influence s'est fait sentir tardivement (sur Ermatinger, Unger et Cysarz notamment), qui donne pour devise à son *Schleiermacher* « Individuum est ineffabile », et qui pourtant (M. Muschg ne paraît pas remarquer cette contradiction) concentre toute l'étude de la littérature sur la pénétration de l'individu, appuyée sur la connaissance des textes et des faits. — Contre l'histoire littéraire réduite à une série de portraits se dresse la tentative de J. Nadler, dans son ample *Literaturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften*, pour réintégrer dans la littérature nationale la masse des écrivains qui en forment le tissu mouvant et multicolore; tentative que M. Muschg n'approuve guère, et qui lui paraît relever d'un passé aboli. Il constate que, dans ces derniers temps, à l'étendue du coup d'œil on préfère la profondeur de la pénétration, et ne laisse pas entrevoir un mouvement de réaction dont le grand ouvrage de Nadler est peut-être un témoignage.

Les mêmes questions sont en partie reprises, quoique d'un point de vue différent, dans l'article de M. Ermatinger, *Das Gesetz in der Literaturwissenschaft*. La science de la littérature n'a pas les mêmes lois que les sciences du calcul ou de la nature. L'école historique positiviste a fait son temps, dit-il lui aussi, et avec plus d'énergie encore. Il y a cependant des lois dans la littérature; il ne faut pas renoncer à les établir. L'auteur distingue longuement les conditions de la nature et celles de l'esprit, d'où suit la différence de leurs lois. Puis il cherche à déterminer méthodologiquement les lois de la littérature dans ses trois domaines : le temps et le milieu; la personnalité de l'écrivain; l'analyse de l'œuvre d'art. En opposition nette, dit-il, avec les tendances de Walzel (cette opposition s'est sentie au Congrès de Budapest, où tous les deux ont exposé leurs idées), il veut « sacrifier le point de vue descriptif de la méthode positiviste et s'appuyer sur le caractère essentiellement métaphysique de la science de l'esprit ». Toute science de la littérature s'accompagne d'un jugement de valeur; quiconque l'étudie doit prendre parti, car ce n'est pas une matière inerte, mais une somme de forces qui tendent vers un but (Brunetière avait déjà dit quelque chose comme cela). M. Ermatinger pousse à l'extrême cette théorie : « Die Wahrheit ist nicht Summierung von 'richtigen' Wirklichkeitstatsachen, sondern Neuschaffung von als richtig festgestellten Tatsachen zum ideel geformten Gebäude eines Weltbildes. » Puis il développe une théorie rigoureuse de la *polarité* de l'esprit, éclairée par un schéma d'allure mathématique. Il a trouvé quatre lois : l'unité de sens — le rapport du type et de l'individuel — la polarité comme développement de l'unité vivante

dans la dualité des forces opposées — la continuité sans lacunes, de forme en forme, de l'unité vivante. Ces quatre lois, il les applique chacune à la communauté littéraire dans la nation et dans l'époque — à la personnalité de l'écrivain — à l'œuvre littéraire; ce qui donne lieu à douze développements d'une parfaite symétrie. En passant, il parle des genres littéraires, dont il est loin de nier, comme d'autres le font, l'existence réelle et la légitimité. Il reprend l' « Individuum est ineffabile », mais il l'explique, en disant que l'individu ne peut s'exprimer par la seule logique des concepts. Plus inquiet que M. Muschg, il craint « qu'une nouvelle vague de positivisme dépourvu de principes ne submerge notre science ». — Ce n'est là qu'un résumé rapide de cet article de quarante-cinq pages massives, très vigoureux mais très rigoureux, qui offre une des tentatives les plus poussées et les plus hardies pour substituer dans l'étude de la littérature la métaphysique à l'histoire.

Deux autres articles offrent certains points communs, parce qu'ils traitent de la division chronologique de l'histoire littéraire; c'est dire qu'ils se placent, plus que les trois précédents, au point de vue historique. Ceux qui ont lu *Literaturgeschichte als Geisteswissenschaft* et tels autres écrits de M. Herbert Cysarz, ou qui ont écouté au Congrès de Budapest son exposé sur *Dichtung, Geschichte and Dichtungsgeschichte* reconnaissent aisément son style hardi, imagé, néologique et pittoresquement abstrait, dans les pages qu'il consacre à *Das Periodenprinzip in der Literaturwissenschaft.* Il passe d'abord en revue les nombreuses manières, proposées depuis deux siècles, de partager l'histoire de l'humanité en périodes. Puis il examine les essais de répartir en périodes l'histoire littéraire; les premiers efforts pour rendre cette répartition indépendante des périodes de l'histoire politique; et ici une idée très importante et très discutable : « L'histoire littéraire n'est pas une enclave de l'histoire universelle; comme telle, elle resterait une pauvre science reléguée dans un coin (*eine armselige Winkelwissenschaft*)... Elle n'est pas une province, mais un empire à elle seule », car elle est le pays de l'éternel présent, de l'actuel qui vit indépendamment du temps. Les périodes littéraires sont donc indépendantes des périodes historiques. La question ne se pose pas dans les deux cas dans les mêmes termes, car « l'art, en tant qu'art, n'a pas d'histoire ». Les vraies périodes, ce sont des cercles dont une grande œuvre ou un grand écrivain est le centre, qui embrassent aussi bien son rayonnement posthume que ses origines. Après avoir développé ces idées et beaucoup d'idées accessoires avec une éblouissante richesse d'exemples et d'expressions, l'auteur

combat ceux qui ne voient dans les périodes ainsi conçues que pure fiction sans réalité. Puis il réfute d'autres objections, et entre dans divers détails d'application. Une utile bibliographie termine l'article, de la richesse duquel je n'ai pu donner qu'une faible idée, car il est assez difficile de le résumer.

La contribution de M. J. Petersen, *Die literarischen Generationen*, est une des plus intéressantes; les vues de l'auteur diffèrent sur certains points de celles de M. Cysarz. Après avoir montré l'importance de la notion de générations successives, à laquelle l'historien de la littérature ne saurait se dérober, surtout aujourd'hui, il étudie d'abord la notion de *génération littéraire*. Cette notion est fuyante : les contemporains n'offrent pas d'homogénéité, comme le montrent des exemples empruntés cette fois à la France aussi bien qu'à l'Allemagne; il faut tenir compte des dates de production autant que de celles de naissance. Puis l'auteur passe en revue les diverses théories sur les générations : théories mécaniques anciennes (Lorenz) ; biologiques récentes (Pinder, Hans von Müller, que l'auteur réfute); historiques, appliquées au romantisme allemand (Dilthey, Fr. Kummer et J. Petersen lui-même). Il expose sa *théorie des types*, d'après laquelle, parmi tous les contemporains nés avec des aptitudes diverses, les uns offrent le *type directeur*, les autres le *type dirigé*, d'autres enfin le *type refoulé* ou réfractaire; ces derniers rappellent les générations précédentes ou annoncent les générations suivantes. Il continue par l'analyse des idées de Mannheim, de Wechsler surtout. — Nous entrons au cœur de la question, avec les *facteurs constitutifs des générations :* l'hérédité; les dates de naissance, avec leurs surprenants synchronismes, dus surtout au hasard; les conditions de la formation; les rapports personnels; ces deux derniers points sont très importants; les événements contemporains; les types ou guides qui s'imposent à l'imitation; le langage commun à une génération; la pétrification de la génération précédente. L'unité vraie d'une génération réside dans la communauté de ses impressions et de ses goûts. L'auteur étudie enfin l'extension des générations dans l'espace intellectuel, extension qui va croissant dans le monde moderne. De cet intéressant travail on peut conclure que le terme de *génération littéraire* est bien souvent fallacieux, et qu'en tout cas une génération se caractérise plus par son contenu que par ses limites.

M. Hermann Gumbel traite le problème *Dichtung und Volkstum*. Une note nous avertit qu'il s'agit uniquement de littérature et de nationalité allemandes. Il commence par expliquer en détail ce qu'il faut entendre par ces deux termes. Puis il considère leurs rapports : la création littéraire dans ses relations avec la *race*; et il

rappelle quelques-unes des constructions chimériques ou fantastiques qu'on a édifiées sur cette notion; avec le *pays* et le paysage accoutumé; et il fait ressortir les plaisantes contradictions de tant de théories vaines sur le rapport du caractère national avec le terroir : « dilettantisme fanatique », dit-il; avec les groupes ethniques plus limités (*Stammestum*), tribus ou cantons; et lui aussi il discute de près les vues et la méthode de M. Nadler; — avec la *famille;* et il montre qu'on ne peut rien fonder de bien solide là-dessus; — avec les *traditions* et les *chants populaires.* Sa conclusion paraît être qu'il faut se garder des formules simplistes, mais qu'il y a peut-être une continuelle évolution qui modèle peu à peu la littérature sur le peuple. « Auch Dichtwerke sind 'Verkehrgut', und mehr von den fassbaren Wirklichkeiten politischen Geschehens, dynastischer Führung, territorialer Konsolidierung, verkehrsbestimmter Zügigkeit bedingt als von bluthaften und mystischen Erblichkeiten, Stammeseigenarten oder Landschaftsgeistigkeiten. » Dans cette rapide énumération manquent l'état social et intellectuel et surtout les conditions religieuses qui, comme MM. L. L. Schücking, Schöffler et d'autres l'ont montré, jouent un rôle essentiel.

L'article de M. Fritz Medicus, *Das Problem einer vergleichenden Geschichte der Künste*, nous éloigne un peu de l'histoire littéraire. C'est d'abord une théorie de l'art en général, considéré comme une apparence et une révélation. Puis est posée « la question de l'indépendance esthétique des différents arts ». N'y a-t-il que *des arts* (Fiedler)? ou existe-t-il *un art* (B. Croce, Fr. Flora : l'expression des arts varie avec les sens, mais l'esprit est un; O. Walzel, etc...)? L'auteur admet que la thèse de l'unité des arts est l'exagération d'une juste réaction contre le principe du *Laokoon.* Suivent de fines réflexions sur la matière et la portée des différents arts, et notamment de la poésie et de la littérature en général. Une troisième partie examine *les arts dans l'histoire* et leurs rapports avec elle. Il y a là des essais intéressants pour déterminer les analogies des différents arts et de la littérature à diverses époques dans plusieurs nations. L'ensemble de cette contribution, riche en textes critiques et en vues personnelles, constitue un effort soutenu pour examiner la littérature comme art et parmi les autres arts.

Avec M. Robert Petsch (*Die Analyse des Dichtwerkes*), nous nous plongeons dans l'esthétique de l'œuvre littéraire, analysée en elle-même, comme œuvre d'art, dans les relations de ses différentes parties; analyse ni biographique, ni historique, ni philologique. Elle a pour *bases* la situation historique, les événements personnels à l'auteur; son *point de départ* est la transformation esthétique de la

réalité ; son *contenu* doit être étudié dans son intégralité spirituelle, non dans sa substance de faits (l'auteur distingue *Inhalt*, *Stoff* et *Gehalt*, et insiste surtout sur ce dernier). L'analyse de la *forme* ne se séparera pas de celle du fond ; elle est traitée ici avec un détail minutieux : d'abord la forme interne, puis les formes externes. L'analyse se conclura par une synthèse qui rassemblera en un faisceau les conclusions partielles. Cet article un peu abstrait est pourtant vivant, grâce aussi à de nombreux exemples, empruntés surtout à Goethe.

Le sujet de M. Carl Gustav Jung (*Psychologie und Dichtung*) se rapproche un peu de celui de M. Petsch. La psychologie a sa part dans l'étude de la littérature, et de deux côtés : psychologie de l'œuvre d'art dans sa structure, psychologie de l'artiste dans sa création. L'œuvre d'art a tantôt été construite *psychologiquement* (l'auteur aurait bien dû trouver deux termes différents pour désigner le genre et l'espèce) comme le premier *Faust*, tantôt de manière *visionnaire* comme le second *Faust;* les éléments personnels au poète y sont alors transposés d'une façon difficilement explicable ; elle repose sur la vision primitive, sur l'inconscient. Quant à la psychologie de la création artistique, elle ne peut être précisée : Freud en a tenté une explication. L'écrivain, au moment de la création, intéresse le psychologue ; quelle est la part consciente ou inconsciente de son travail ? Ce dernier est souvent la mise en œuvre d'obscures prédispositions de sa race.

M. Josef Nadler étudie *Das Problem der Stilgeschichte*. Il distingue d'abord la méthode *spéculative*, qui donne des poétiques, et la méthode *empirique*, qui aboutit à l'histoire du style. L'une influe sur ce qui va être, l'autre expose ce qui fut. L'histoire du style collectionne les faits particuliers de phonétique, de vocabulaire, de structure de la phrase ; elle en tire des conclusions sur le style d'un ouvrage ou d'un écrivain. Elle constitue des ensembles, qui sont parfois des genres littéraires. Elle cherche les causes de leurs caractères et de leurs différences. L'écrivain obéit à deux ordres de lois : sa poétique et son public. Dans cette dernière catégorie d'exigences entrent la censure et les mœurs. Il y a de plus des caractères généraux, sociaux, etc... L'auteur discute de près les idées de Walzel et d'Ermatinger, en désaccord souvent avec ce dernier. — Puis, en sens inverse, l'histoire du style remonte de l'écrivain à l'œuvre. L'auteur touche ici à la communauté des arts, sujet traité par M. Medicus dans ce même volume. Il faut tenir surtout compte des habitudes involontaires du style. Les études de style, dit M. Nadler en conclusion, sont assez avancées, mais l'*histoire* du style est à peine ébauchée. — Je crois fermement, pour ma part,

et depuis longtemps, que c'est par là surtout que doit se renouveler l'histoire des littératures nationales. Que de beaux travaux à faire, en accumulant des faits précis, au lieu de vagues généralités qui ne sont que des impressions sur le style d'un écrivain! L'article de M. Nadler est neuf et substantiel, mais bien abstrait : en pareille matière il faudrait des exemples précis; la place lui aura manqué.

Le travail de M. Max Wundt, *Literaturwissenschaft und Weltanschauungslehre*, porte d'abord sur les relations de la science de la littérature et de l'esthétique. La diversité des méthodes de l'histoire littéraire vient de leurs diverses conceptions philosophiques. On peut les répartir en *naturalisme*, *psychologisme* et *idéalisme ;* celui-ci diffère beaucoup suivant qu'il est *subjectif* ou *objectif;* de ce dernier relèvent les plus récentes tendances de l'histoire littéraire (en Allemagne). M. Wundt passe ensuite aux relations de la science de la littérature et de la création littéraire (*Dichtung*). Il étudie la forme, les genres, l'imitation de la nature. La philosophie de l'écrivain, même inconsciente, influe sur son œuvre.

Un critique de profession parmi tant de professeurs de littérature, M. D. H. Zarnetski, expose dans un style vif, éloquent, et qui laisse une agréable impression, les rapports de la science de la littérature avec la littérature qui se fait et avec la critique au jour le jour (*Die Literaturwissenschaft und die Dichtung und Kritik des Tages*) : trois mondes intellectuels, dit l'auteur, qui parfois ne s'accordent guère et se font des reproches mutuels. Le créateur se trompe en refusant au critique non créateur le droit de le juger; l'historien de la littérature du passé se trompe en ignorant la littérature qui se fait, sous prétexte qu'on ne peut porter sur elle que des jugements relatifs et provisoires, en dédaignant le critique au jour le jour; celui-ci se trompe en exécutant des variations à propos de l'œuvre d'art ou en dissertant au delà d'elle, au lieu de chercher à la comprendre pour guider ses lecteurs. L'histoire littéraire érudite et souvent desséchante de Scherer et de son école (autre jugement, très différent de ceux de MM. Schultz et Muschg) fit naître le mécontentement chez les producteurs de littérature, qui ne reconnaissaient plus dans ces analyses leur vitalité créatrice. Dilthey (que les collaborateurs de M. Ermatinger citent à l'envi et toujours avec une sympathique approbation) les rassura. L'école de Stefan George pousse à l'extrême l'interprétation mystique, anti-historique, de l'œuvre d'art. L'auteur esquisse alors le type de l'histoire littéraire moderne, pénétrant la création, mais l'entourant de ses conditions, « une science vaste », qui comprend le passé à la lu-

mière de l'expérience présente : « l'analyse au service de la synthèse. » — Qui a qualité pour critiquer? Le créateur seul, disent les créateurs; ils veulent accaparer la critique. L'auteur réduit ces prétentions : le créateur ne comprend que ce qu'il sent, et ne sent que ce qu'il crée; il ne peut être objectif. Mais continuons à examiner les rapports des écrivains et de la critique au jour le jour. Puis on nous expose les caractères de celle-ci, telle qu'elle devrait être, et telle qu'elle n'est pas toujours; les dangers qui la menacent; les qualités du vrai critique. Le producteur, l'historien et le critique doivent se comprendre et se pénétrer.

J'ai gardé pour la fin celui de ces articles qui touche directement au domaine de la *Revue :* l'étude de M. Fritz Strich intitulée *Weltliteratur und vergleichende Literaturgeschichte*, l'une des plus courtes du recueil (vingt pages). L'auteur commence par blâmer le terme de *littérature comparée :* la plupart des études de thèmes, d'influences, etc..., ne comprenant pas de *comparaison* proprement dite, ne sont pas d'après lui de la littérature comparée. Il propose *littérature universelle* (*Weltliteraturgeschichte* ou *Weltliteraturwissenschaft*). Mais qu'est-ce que « littérature universelle »? — L'auteur exécute en passant, et nous y donnons volontiers les mains, les collections qui usurpent ce nom, n'étant composées que d'histoires littéraires nationales juxtaposées. — Est-ce celle de l'Europe? En ce cas elle offre une indiscutable unité et des concordances frappantes. Mais il faut préciser davantage : n'appartient à la littérature universelle que ce qui dépasse les frontières nationales, ce qui a été connu et a eu de l'influence au dehors. Les questions importantes sont alors : Quand une littérature nationale est-elle entrée dans la littérature universelle ainsi comprise? Qu'a-t-elle donné aux autres, qu'en a-t-elle reçu? — L'inconvénient de la définition proposée plus haut, c'est que la littérature universelle se composera surtout d'ouvrages médiocres, qui ont fait fureur à une époque, et d'ouvrages d'actualité. Étendre cette définition en ajoutant : « elle comprendra les œuvres d'une portée internationale plutôt que nationale », c'est donner une prime à la littérature française, qui offre souvent ce caractère, aux dépens de la littérature allemande, plus originalement nationale. Il vaut mieux y comprendre toutes les œuvres qui, quoique très nationales, offrent un intérêt humain. La littérature allemande a pénétré difficilement les autres nations, parce qu'elle est trop spécifiquement nationale. Les divers genres se répandent inégalement. L'auteur retrace ensuite les phases de la littérature universelle et dit quelques mots des débuts de l'étude comparée des littératures. — Comme cette dernière partie, la bibliographie sommaire qui complète cet article est très insuffisante :

d'anciens travaux enregistrés par Betz, plus quelques titres plus récents, alignés un peu au hasard, tous allemands, sauf B. Croce et la *Revue de la* (sic) *littérature comparée*. Le principal intérêt de cet article est dans l'essai de préciser l'étendue du domaine que doit explorer l'histoire littéraire en tant qu'internationale : *générale* plutôt que *comparée*.

Concluons par quelques remarques générales que suggère la lecture de cet important et massif recueil. La première qui s'impose, je l'ai indiquée au début de ce compte-rendu, c'est l'ignorance systématique de l'histoire de la littérature telle qu'elle est pratiquée dans les pays non allemands; presque seul parmi les étrangers, B. Croce est nommé plusieurs fois comme esthéticien. Cet intransigeant particularisme est à regretter. Si la science de la littérature est nationale par son objet — en ne l'envisageant par hypothèse que comme telle — elle est, comme toutes les sciences, internationale par ses méthodes; or, c'est de méthodes qu'il s'agit ici. Publierions-nous un manuel de microbiologie qui ne connaîtrait que les procédés français? Le concours conscient de tous les efforts venus de tous les points de l'horizon n'est pas de trop pour arracher un peu du voile de la vérité. Les importantes discussions sur les méthodes, qui ont eu lieu depuis quelques dizaines d'années en France, en Italie, en Amérique, auraient utilement éclairé plus d'un point ici débattu. Et puis, c'est à ce particularisme systématique qu'il faut sans doute attribuer l'odeur de renfermé qui se dégage par moments de ce volume, d'ailleurs si riche en idées intéressantes, hardies même, en pages suggestives, en exemples frappants : on y entend parfois l'écho de querelles de boutique.

Les sujets de ces articles coïncidant sur plusieurs points, il n'est pas étonnant que certaines questions soient reprises trois ou quatre fois, de points de vue différents. Il est curieux de constater alors les divergences d'opinion, qui sont parfois notables, comme nous l'avons remarqué à l'occasion. Mais l'impression d'ensemble reste très nette : l'équipe que M. Ermatinger a recrutée, et qui compte des talents très originaux, manœuvre dans son ensemble contre la conception historique de la science de la littérature — avec des nuances et des concessions chez certains, mais qui ne modifient pas sensiblement la direction générale. Ce qu'on y substitue, c'est une esthétique ou une philosophie de l'œuvre, chez certains une psychologie de la création littéraire, chez d'autres une véritable mystique qui s'enivre de symboles. C'est, semble-t-il, le dernier terme d'une réaction commencée, d'après certains détails donnés ici, vers 1890-1895, contre l'abus de l'histoire littéraire documen-

taire, historique et philologique; réaction que la guerre et l'après-guerre, nous disent certains de ces collaborateurs, ont exaspérée. Des deux grandes tendances qui se sont affrontées au Congrès de Budapest, on voit quelle est celle qui prévaut ici. Mais ajoutons qu'il n'est nulle part question dans ce volume de l'*enseignement* de la littérature; c'est une lacune qui étonne, car certains problèmes se posent dès que le professeur sort de sa bibliothèque et entre dans la salle de cours.

Enfin, j'ai noté avec plaisir qu'il est plusieurs fois question des *genres littéraires* dans ce recueil, et qu'on paraît en comprendre le fondement psychologique et la détermination esthétique. Mais ce qui est frappant, c'est la place presque exclusive que tiennent dans tous les articles les genres de littérature que comprend le nom de *Dichtung* : poésie, roman, théâtre; on dirait que la littérature se borne à eux, et que ni l'essai ou le traité moral ou religieux, ni l'éloquence, ni l'histoire ou les mémoires, ne font partie de la littérature. Nietzsche est cité... pour ses idées critiques. Cette inconcevable réduction de la riche flore littéraire à certaines espèces où s'épanouissent certaines facultés d'imagination, de passion ou de rêve, avait frappé quelques-uns de nous au Congrès de Budapest. Elle s'explique ici par le parti pris de puiser tous les exemples, sauf rares exceptions, dans la littérature allemande. Mais pour le reste du monde Platon entre dans la *littérature* aussi bien que Sophocle, Cicéron que Virgile, Montaigne que Ronsard, Machiavel que l'Arioste, sainte Thérèse que Calderón, Carlyle que Dickens, et Nietzsche que Gottfried Keller, qui occupe dans ces pages une place privilégiée.

Paul Van Tieghem.

Norman L. Torrey. **Voltaire and the English Deists** (Yale Romanic Studies, vol. I). New Haven, Yale University Press, 1930. In-8° de 224 pages.

M. Torrey a eu le précieux avantage, en 1927, de passer quelques mois d'été avec son collègue américain M. G. R. Havens à la Bibliothèque publique de Leningrad pour y effectuer l'inventaire et l'étude des livres de Voltaire acquis en 1778, comme on sait, par Catherine de Russie. Cet examen méthodique, ébauché jusque-là par divers investigateurs, à déjà permis de préciser, dans *Modern Philology* et ailleurs, des points importants. Il rend possible une « évaluation » nouvelle, dans le présent volume, de ce problème central

de la pensée voltairienne : sa dépendance exacte à l'égard du déisme anglais. Car l'existence pure et simple, dans la bibliothèque de Voltaire, de tel ou tel ouvrage (que celui-ci pouvait n'avoir pas lu) n'est pas seule à intéresser M. Torrey[1]; la place — inchangée — des signets glissés par le grand polémiste, ses marques ou annotations marginales, offrent des points de repère incontestables, des indices réels d'adhésion ou de dissentiment, dès que se trouvent en cause les pensées anti-bibliques, ou anti-chrétiennes, ou anti-cléricales, ou providentialistes, ou matérialistes, des nombreux Anglais qui pouvaient alimenter d'arguments sa polémique religieuse et sa conception du monde.

Que le déisme « critique » de Voltaire et le déisme « constructeur » de la plupart de ses modèles anglais ne coïncident pas, voilà qui se trouve démontré d'une façon quasi irréfutable par les rapprochements de M. Torrey. On peut dire que dès lors les mots de *free thinker* et de *libre penseur* ne sont plus coïncidants, et l'on en vient à regretter *franc-pensant,* qui a failli s'imposer à la langue du XVIIIe siècle pour exprimer une pensée simplement émancipée, et pas nécessairement agressive. La confrontation des principaux Anglais avec notre homme vérifie cette divergence.

Le dirons-nous? Il eût été, semble-t-il, plus convaincant en même temps que plus vivant, d'associer ces témoignages extérieurs à une présentation qui eût davantage suivi la carrière d'un homme qui n'a jamais été un théologien en chambre, mais un terrible sensitif, impressionnable et mobile, dont la croyance est rarement une doctrine définie et strictement formulée. Ce qui, au cours d'un demi-siècle, s'est passé « dans le temps » doit être reconstitué dans le temps, et

1. Il n'est pas tout à fait impossible de supposer que, malgré tout, la bibliothèque *anglaise* de Voltaire, d'abord exclue de l'achat impérial, puis rajoutée dans les conditions que l'on connaît, ne représente pas exactement les lectures britanniques de l'écrivain : 1° puisque 227 volumes anglais, donnés par le châtelain de Ferney, durent faire l'objet d'une allocation supplémentaire à Henri Rieu, et qu'on a lieu de croire que d'autres ouvrages de même nature étaient allés *in extremis* en d'autres mains; 2° puisque, le 2 novembre 1758, Voltaire signale l'arrivée de livres que je ne vois pas signalés parmi ses textes de Leningrad; 3° puisque deux ou trois déménagements comme ceux qui conduisirent Voltaire de Cirey à Potsdam et de Berlin à Colmar, puis en Suisse, risquaient de diminuer la collection *des premières acquisitions* même de notre anglomane; 4° puisque, en 1753, Voltaire rend un *Locke* qu'il avait emprunté, il faut bien supposer que d'autres moyens de lecture étaient à sa disposition. De même, le carnet de Voltaire, sur lequel M. Torrey se fonde avec raison pour y trouver des impressions relatives en particulier au séjour d'Angleterre, est loin d'être seul de son espèce : les relevés de la *Historical Manuscript Commission* permettent de soupçonner l'existence d'autres *scrap books* de même sorte dans plus d'un chartrier d'outre-Manche.

il y a quelque singularité à présenter dès la page 13 des pamphlets voltairiens de 1769 et 1776, ou à réserver, inversement, pour le chapitre v des contacts aussi précoces que ceux de Tindal. Au contraire, on pourrait marquer qu'une défiance permanente de Voltaire pour l'*enthousiasme* (au sens étymologique, celui de l'article du *Dictionnaire philosophique* et de la lettre à Hénault du 26 février 1768), assimilé à des singularités « convulsionnaires » de jansénistes, de quakers en société, de prophètes huguenots, lui fait accepter sans retard le point de vue de certains Anglais, spécialistes ou non de l'idée religieuse, mais également hostiles à toute « expérience » fondée sur une intuition aussi véhémente. Et ici, n'en déplaise à des apparences qui, parfaitement fondées sur le terrain *doctrinal*, semblent en défaut sur le plan de la psychologie, la désinvolture des « mylords », Bolingbroke en tête, a fait partie de l'indéniable prestige subi par le jeune poète dès 1719, sujet à maint affaiblissement dans la suite mais aussi à plus d'une reprise, et qui range Voltaire aux côtés de ceux qui, en tout cas, contestent la chronologie mosaïque[1] et préconisent la soumission de la chose religieuse à la société civile. Puisqu'il est aujourd'hui démontré que l' « anglophilie » de Voltaire a précédé son voyage outre-Manche, il semble admissible de considérer comme un assagissement, de la part du jeune libertin trop séduit par la société du Temple, cet ordre nouveau de préoccupations, qui donne un but à ce qu'il y avait primitivement de salubre, mais d'assez frivole, dans sa « mondanité ».

Mais dès lors, est-il possible d'isoler l'action exercée par les lectures anglaises — et surtout le développement de ces germes initiaux — de circonstances qui ont varié selon les résidences de Voltaire ou les incidents polémiques de sa vie militante ? Or ce serait là, selon nous, le principal avantage d'un exposé qui, au lieu de confronter les déistes anglais avec des doctrines dont la mobilité a été aussi permanente que l'instabilité même du subtil Voltaire, constaterait que son « déisme » s'est, suivant les cas, chargé d'acrimonie irréligieuse ou adapté à une certaine religiosité. M. Torrey observe très justement (p. 8, et *passim*) que c'est aux alentours de 1760 que les critiques de Voltaire deviennent particulièrement agressives à l'adresse du judaïsme et du mosaïsme : c'est que l'attitude du clergé

1. Ajouter sur ce sujet, aux précieuses *Bibliographies* données par M. Torrey, S. Berington, *Dissertations on the mosaïcal Creation* (London, 1750, ouvrage orthodoxe) et, dans le *Recueil nécessaire* (Leipzig, 1765), l'*Examen important*; Frédéric cite, d'autre part, dans sa correspondance le *Fourth Freegift* de Woolston de 1724.

calviniste de Genève et, à moindre degré, d'autres localités helvétiques, impatientait tout spécialement le seigneur de Ferney : d'où un recours nouveau, à demi encouragé et renseigné par Frédéric, à une documentation qui se trouvait ainsi ranimée[1]. Inversement, les exagérations de La Mettrie et d'autres matérialistes de Potsdam ramènent le Voltaire des *Discours sur l'homme* à des vues plus analogues à celles de Pope ou de Shaftesbury : elles ne font pas illusion à ses adversaires berlinois, tels que Formey qui, dans son *Anti-Sans-Souci*, maintient que l'hôte de Frédéric « ne se couvre du voile de la religion naturelle que pour cacher sa plus profonde impiété ». Il y a ainsi, à l'égard des « déistes » d'Angleterre, une variation dans l'influence et surtout dans les résultats, que marquerait mieux, à notre sens, une répartition surtout biographique de la matière.

Mais cette matière est là, et c'est elle qui, par sa précision, son abondance, sa sobre présentation, permet à ce *desideratum* de se formuler en connaissance de cause. Il y a plus : M. Torrey vient au-devant de lui lorsqu'il dit (p. 96) : « Voltaire avait à sa disposition, à travers toutes ses œuvres critiques, certains groupes d'idées qui apparaissent çà et là, avec des variantes dans la présentation et l'accent pour s'accommoder au sujet actuel, et dans un ordre assez régulier. » On ne saurait mieux dire : cette « masse de manœuvre » comprend, d'une part, une certaine confiance dans la vie et dans la raison humaine, et d'autre part, l'inintelligence des symboles, des valeurs légendaires, de tout ce que, par exemple, un Vico ou un Reimarus présentaient sous un autre jour à la pensée de l'Italie et de l'Allemagne, en attendant que de violents « revivals », en Angleterre même, en ranimassent le pouvoir[2].

1. Frédéric à Voltaire, 10 février 1767 : « L'Anglais Woolston prolonge la durée de l'*infâme* selon son calcul à 200 ans... Voilà ce que Bayle a commencé de faire : il a été suivi par nombre d'Anglais, et vous avez été réservé pour l'accomplir. » Il ne faut jamais oublier, au sujet du roi de Prusse, cette idée confiée par Voltaire à son « sottisier », que Frédéric, s'il avait voulu, aurait pu anéantir l'Autriche et le christianisme!

2. Pour Warburton (p. 9), noter que Voltaire écrit dans une lettre à Argence de Dirac, 1er octobre 1759 : « L'Anglais Warburton, que M. Silhouette a traduit en partie, prétend que Moïse n'avait pas besoin de ce ressort [l'immortalité de l'âme] ». Pour Woolston, si excellemment analysé par M. Torrey, p. 59-103, Voltaire à Damilaville, 10 octobre 1762 : « J'ai vu Woolston, à Londres, vendre chez lui 20,000 exemplaires de son livre contre les miracles... Nous n'avons pas la manière des Anglais, ayons au moins leur raison. » Sans doute s'agit-il des *Six Discourses* de 1726. Pour Bolingbroke, ne peut-on admettre que la déception causée par ses *Mémoires* en 1754 n'a pas empêché Voltaire de subir d'une façon continue le prestige *d'homme à homme* que ce « mylord », entre tous, a exercé sur le jeune familier des aristocrates? En tout cas, il le retrouvait dans la commode *encyclopédie* du déisme que cons-

Ce furent surtout les occasions qui firent le reste, avec toute la subtilité, la souplesse et, parfois, la mauvaise foi que l'on sait. Il était bon de préciser, comme M. Torrey l'a fait après tant de commentateurs trop aisément satisfaits d'une allégation générale, la part *théorique* à attribuer à des informateurs d'outre-Manche; son travail est bien fait pour aider quiconque tend à aller au delà de la doctrine religieuse et à surpendre dans ses évolutions secrètes ce mobile et déconcertant génie.

Fernand Baldensperger.

Studi verghiani. *A cura di* Lina Perroni. *Saggi critici. — Testi. — Documenti inediti.* Edizioni del Sud [Palermo, Via Cuba, 20], 1929. Fascicules I et II-III. In-8°, 135 et 159 pages, avec des fac-similés hors texte.

Par ces cahiers, dont elle a entrepris la publication, M[lle] Lina Perroni se propose de ramener l'attention du public italien et du public étranger sur un écrivain qui eut son heure de célébrité européenne, mais qui depuis quelque quarante ans n'a été compris et goûté que d'une élite italienne. A cette victime de la mode, M. Benedetto Croce, M. Luigi Russo et Natale Scalia ont consacré des études qui font encore autorité; et, tout récemment encore, M. Giulio Marzot publiait dans l'*Annuario dell'Istituto Magistrale di Vicenza* une centaine de pages sur *l'Arte del Verga*. Mais les *Studi verghiani*, dont on annonce une série complète en douze volumes, n'entendent pas se borner à des jugements esthétiques sur l'œuvre du romancier sicilien. Ces études porteront encore sur la biographie, jusqu'ici trop négligée, de cet amateur, de ce gentilhomme de lettres, sur ses relations et ses amitiés littéraires, sur les influences qu'il a subies et sur celles qu'il a exercées ou qu'il exerce encore.

Ces recherches qui ne craignent pas le détail minutieux, ce vaste travail de documentation, d'analyse et d'interprétation devraient remettre Giovanni Verga au rang qui lui est dû : au rang d'un

tituait malgré tout l'ouvrage de J. Leland, *A View of the principal deistical Writers...* (1754-1755), trop négligé, à mon sens, par M. Torrey. Car il reste évident que toutes les listes un peu complètes de ses maîtres (lettres des 28 septembre 1767, 22 janvier 1768) mettent Bolingbroke en très bon rang. Pour Lyttelton, voir la lettre de celui-ci à Voltaire (sans doute octobre 1760), témoignant d'un contact qui n'est pas seulement celui de la poésie (p. 173). Quelques errata, p. 10, l. 5; p. 213, *la Grande Encyclopédie*.

grand artiste, d'un classique, peut-être le plus original, en tout cas « le plus moderne et le plus noble des classiques de la nouvelle littérature italienne ». Pour cela, certains des historiens, des biographes et des critiques auxquels M^lle^ Perroni a fait appel se chargeront de replacer la personnalité artistique de l'auteur de *Cavalleria rusticana* et des *Malavoglia* dans « l'atmosphère plus large de la littérature européenne », de « déterminer ce qu'il a emprunté à son époque et ce qu'il a donné à cette même époque et à la nôtre ».

Le projet intéresse donc la littérature comparée. Et les deux cahiers publiés déjà méritent d'être signalés à ceux qui voudraient étudier le développement du roman naturaliste, non plus seulement en France, comme l'ont fait Brunetière et M. Pierre Martino, mais en Europe. Ces premières livraisons des *Studi verghiani* seront particulièrement utiles à qui s'attache aux origines du *verismo* que l'on a considéré longtemps comme une manifestation italienne du naturalisme, comme une dérivation de l'école de Zola.

Le vérisme a été précédé par un réveil romantique assez curieux. Les écrivains qui avaient brillé en Italie de 1820 à 1860 n'avaient pas épuisé le contenu du romantisme. Le chef-d'œuvre reconnu de l'époque, les *Promessi Sposi*, était tout classique par sa forme et en grande partie classique par sa conception. Il avait servi de modèle à toute une série de médiocres romans historiques. A la génération qui suivit le Risorgimento, il laissait de multiples expériences à tenter.

Avant de se laisser séduire par les formules naturalistes, à l'exemple de son compatriote sicilien Luigi Capuana, Verga suivit le courant qui entraînait le roman italien. Quand on ne connaissait pas encore les *Memorie di un ottuagenario* d'Ippolito Nievo (ouvrage retrouvé après la mort de son auteur et publié en 1867, une dizaine d'années après l'achèvement), il écrivait lui aussi un des derniers romans historiques. Bientôt dégagé de l'exaltation patriotique, de la passion primitive et comme fermée, de la tradition étroite et austère de son île natale, il se lança dans le suprême tourbillon romantique. C'était l'époque de la *scapigliatura* milanaise, qui rappelle par tant de côtés les différentes *bohèmes* parisiennes d'après 1830. Désireux de sortir de son terroir et de lui-même, de connaître une vie plus large, il se laissa porter vers les expériences que lui suggéraient les romans d'un Dumas fils ou d'un Feuillet. Et il faut reconnaître que les livres qu'il écrivit pendant cette période, de *Una Peccatrice* (1866) à *Eros* (1875) en passant par la *Storia di una Capinera* (1871), connurent un succès auquel n'atteignirent pas toujours ses œuvres véristes.

Par le fascicule II-III des *Studi verghiani*, qu'elle a composé en entier sous ce titre : *Ricordi di D'Artagnan. — La prima giovinezza di Giovanni Verga e due suoi romanzi sconosciuti : « Amore e Patria », « I Carbonari della montagna »*, M^lle^ Perroni nous apporte quelques lumières sur les débuts littéraires de Verga. Accompagné de plus de quarante pages extraites des deux ouvrages en question et d'une douzaine de lettres qui se rapportent à l'activité du jeune patriote un moment journaliste, cet essai se présente comme le commencement d'une vaste étude biographique et critique[1]. Après avoir analysé les caractères particuliers du romantisme sicilien, M^lle^ Perroni énumère les motifs, les thèmes et les procédés que l'on reconnaît dans les toutes premières œuvres de Verga : *Amore e Patria*, roman qu'il écrivit à seize ans et qui est resté inédit; *I Carbonari della montagna*, livre devenu presque introuvable.

« Enthousiasmes foscoliens ; élévation des personnages au rang de types; intuition du grotesque latent sous les manifestations exaltées du sentiment et tentatives de replonger dans la réalité, au moyen d'un sourire qui atténue l'exagération, des personnages précédemment idéalisés; humanitarisme sentimental et optimisme moral et religieux; fatalisme silencieux; conception de la vie active comme une libération à l'égard du pessimisme; admiration extasiée pour la richesse; abandons romanesques; précision descriptive qui va jusqu'à décomposer son objet » : voilà ce que notre critique découvre dans ces deux histoires dont l'une a pour théâtre l'Amérique du Nord et pour héros un corsaire allemand, dont l'autre se passe dans les montagnes de la Calabre entre 1812 et 1821.

Mais ce qui se dégage surtout de cette analyse et des notes biographiques qui l'éclairent, c'est l'influence qu'exercèrent sur le jeune auteur non seulement Ugo Foscolo, le Foscolo des *Ultime lettere di Jacopo Ortis*[2], mais encore Alexandre Dumas père. Ce n'est pas pour rien que cette évocation de l'adolescence de Verga est intitulée *Souvenirs de D'Artagnan*. A l'école d'Antonino Abate,

1. Disposant des manuscrits et de la correspondance de Verga, M^lle^ Perroni a pu étudier dans le détail *la Preparazione de « I Malavoglia »*, dans le fasc. I des *Studi* (p. 109-125), et donner ensuite au journal *l'Italia letteraria* (20 juillet-24 août 1930) une série de *Lettere di Giovanni Verga a sua madre*, avec une introduction sur le séjour du romancier à Florence en 1869.

2. Cette influence est sensible aussi dans le grand roman historique de Nievo et l'on s'étonne que M^lle^ Perroni n'ait fait nulle part ce rapprochement. Il avait sa place, par exemple, dans les pages (66-70) qui sont consacrées à l'indignation soulevée en Italie par les préliminaires de Villafranca. Cette indignation rappelle celle qui suivit le traité de Campoformio ; et Verga pensa un moment raconter, dans un nouveau roman, *Le Lagune*, « la passion de Venise deux fois trahie ».

pédagogue à l'antique et patriote ardent qui se croyait poète, Giovannino put bien apprendre la haine de Napoléon, de Murat, de la France peut-être. Il n'en lut pas moins les *Trois Mousquetaires;* et cette lecture fit sur lui une impression si profonde qu'il introduisit ce roman dans sa vie d'enfant et que longtemps il correspondit avec ses amis de jeunesse, Catalano (*Athos*) et Pietrino Abate (*Porthos*), sous le nom de guerre que fait revivre aujourd'hui sa biographe.

Ne reconnaissait-il pas aussi une certaine filiation intellectuelle quand il faisait hommage de ses *Carbonari della montagna* au garibaldien français devenu directeur de journal à Naples? Sans doute s'adressait-il surtout à l'ami du héros de Sicile en lui envoyant « un tributo di ammirazione »[1]; mais dans sa « coscienza di aver soddisfatto un dovere » n'y avait-il que cela? Pudique ou orgueilleuse, cette conscience cachait au fond d'elle-même le sentiment que le roman historique pouvait obéir à d'autres formules — moins sévères, moins nobles, plus populaires pour tout dire — que celles de Manzoni.

Dû à des collaborateurs variés, le premier fascicule des *Studi verghiani* présente moins d'unité; mais il offre plus d'intérêt encore pour les comparatistes.

Négligeons l'étude de M. Giovanni Bottai (*Verga politico*) qui nous montre dans l'ancien journaliste de 1864 un nationaliste de toujours et ce qu'on appelle aujourd'hui un « préfasciste ». Laissons de côté des notes comme celles de M. Antonio Prestinenza qui font apparaître dans l'auteur des *Malavoglia* un vériste moins fidèle qu'on le croit à la topographie, à la représentation comme photographique des lieux, ces lieux fussent-ils Aci Trezza et ses abords. Mentionnons le témoignage particulièrement précieux de M. Luigi Pirandello qui analyse avec sagacité le sicilianisme de Verga, et les pages où M. Francesco Biondilillo, reliant le grand écrivain à la tradition italienne, veut montrer une certaine parenté de doctrine et de sentiment entre Verga et Leopardi[2].

Et arrêtons-nous aux contributions qui marquent de diverses fa-

1. Le document est reproduit en entier dans le fasc. I des *Studi verghiani*, p. 69. On y lit aussi (p. 148) une lettre adressée de Catane en 1864 à Adolphe Goujon, l'administrateur de *l'Indipendente* de Naples, le journal de Dumas. « L'illustre autore dei Tre Moschettieri » avait envoyé sa photographie au jeune Sicilien, son admirateur.

2. Dans sa réponse à l'enquête dont il va être question, le même critique rattache encore Verga à la tradition de Manzoni. Il n'est pas inutile de rappeler que M. G.-A. Borgese avait fait déjà ce double rapprochement.

çons la portée européenne de l'œuvre dont elles traitent. Européenne, ce n'est pas assez dire, puisque M. Orlo Williams, en tête de quelques pages nuancées sur *the Art of Giovanni Verga*, a tenu à mentionner les traductions qui ont paru en Amérique, depuis celle des *Malavoglia*, due à la plume de Mary A. Craig, jusqu'aux versions plus fidèles que M. H. D. Lawrence a données il n'y a pas longtemps du même roman et de quelques-uns des morceaux de *Vita dei Campi*. De même, c'est peu après la publication d'une nouvelle traduction, faite par M. Paul Rival, de *Cavalleria rusticana*, *la Lupa*, *Malaria*, *Rosso Malpelo* et autres nouvelles[1], c'est au moment où l'on annonçait en France une réédition des *Malavoglia* que M. Benjamin Crémieux composait pour le recueil de M^lle^ Perroni le petit chapitre d'histoire et de critique qu'il a intitulé *Giovanni Verga et le Vérisme*.

« Le vérisme italien, dit M. Crémieux, si on s'en tient à la doctrine littéraire, apparaît comme une copie servile du naturalisme français ». A preuve, les manifestes que Verga a mis en tête de deux de ses œuvres : d'abord la lettre par laquelle il a dédié à Salvatore Farina sa nouvelle *l'Amante di Gramigna*; ensuite, la préface des *Malavoglia*. On cite à l'envi ces déclarations, sans penser assez que des programmes et des professions de foi Verga a dit plus tard : « Parole. Parole. Parole ». M. Crémieux a raison, d'ailleurs, de noter l'impuissance de cet auteur à traduire l'abstrait et la gaucherie des formules dont l'écrivain sicilien emprunte le fond à Zola. Sous les déclarations abstraites d'apparence européenne, il convient de « pénétrer jusqu'au contenu concret et purement national ». C'est ce que veut faire le critique français. Reprenant quelques observations énoncées dans son *Panorama de la littérature italienne contemporaine*, il croit découvrir la signification profonde du vérisme dans l'apposition de cette école « à la rhétorique, à l'éloquence, aux développements stylistiques chers à la littérature italienne et en particulier à Carducci ».

Cette question des origines du vérisme et des rapports que l'on peut établir entre ce mouvement et celui du naturalisme est loin d'être neuve. De 1880 à 1890, on reprocha amèrement à Capuana et même à Verga d'introduire en Italie les idées et les méthodes de Zola et consorts. Au début du présent siècle, M. Benedetto Croce crut pouvoir faire justice d'une assertion trop courante. Dans le

1. Quelques-uns de ces récits avaient déjà été traduits, assez faiblement à la vérité, par M^me^ Jean Carrère, à la suite du *Mari d'Hélène* (1892). Le premier ouvrage de Verga présenté en français l'avait été par Édouard Rod (*les Malavoglia*, 1887). On eut aussi, à l'époque, une version d'*Eva* par A. Moureaux, et une de *Maître don Gesualdo* par M^me^ Charles Laurent.

fond, disait-il, l'art de Verga ne doit à peu près rien au naturalisme étranger, français ou anglais[1]; les théories venues du dehors ne se sont jamais appliquées sur Verga que comme un vernis, elles n'ont eu pour lui de valeur (on peut ajouter : une valeur momentanée) que parce qu'elles confirmaient ou éclairaient des dispositions intimes, une aspiration spontanée.

Ce jugement a été répété et dilué à satiété. Aux éditeurs des *Studi verghiani* il a semblé que le moment était venu de faire le point. Ouvrant une enquête sur le prosateur sicilien, ils ont demandé notamment : « L'œuvre de Giovanni Verga se rattache-t-elle à quelques éléments de la tradition italienne ou étrangère, et quels seraient ces éléments? » Sur ce point, l'enquête paraît avoir abouti à un résultat plutôt décevant.

Il s'est trouvé une dizaine de critiques italiens (sur vingt-deux) pour nier toute action du naturalisme sur le talent de Verga. Une dame va jusqu'à trouver absurde le parallèle. Moins absolu que M[me] Maria Messina, M. Alfredo Baccelli assure que l'écrivain italien ne dérive que de lui-même. Certains, comme M. Giani Calderone, qui note une certaine affinité entre Verga et Flaubert, comme MM. Enrico Cardile et Giuseppe Lipparini, donnent l'influence du naturalisme comme purement formelle ou extérieure. D'autres encore, tels M. Antonio Prestinenza et surtout M. Gesualdo Manzella-Frontini, décrètent que « le génie du maître détruisit le vérisme de marque française, en le surpassant avant même de se l'être assimilé ».

Quelques réponses admettent, au contraire, que Verga a retenu quelque chose des exemples français. M. Biondilillo mentionne Zola et Flaubert à côté de Manzoni et de Leopardi. M. Lucio D'Ambra nous révèle l'admiration que le romancier catanais professait pour Balzac, « le maître des maîtres », l'écrivain qui avait agi le plus profondément sur lui en éveillant sa vocation de narrateur et de témoin de la vie. M. Silvio Tissi, nomme pêle-mêle, à côté de Balzac encore, Renan et Verlaine. M. Luigi Tonelli rattache, en premier lieu, l'œuvre de Verga au naturalisme et au réalisme français de Balzac à Flaubert et à Zola, en second lieu, à la tradition manzonienne; mais il ajoute aussitôt cette réserve : « Son originalité est si grande, cependant, que la moindre intelligence peut se convaincre, à l'examen, de la mince importance esthétique

1. Cette mention du « vérisme anglais » ne semble guère tenir compte de la chronologie, d'une part, et, de l'autre, des caractères du réalisme d'outre-Manche. Rappelons que l'essai de M. Croce sur Verga, écrit en 1903, a été repris en tête du tome III de *la Letteratura della nuova Italia*. Voir notamment les pages 13-14.

de ces *rattachements.* » Tout cela ne s'éloigne guère de la pensée de M. Croce. Et la plus honnête des réponses n'est-elle pas fournie par M. Ferdinando Pasini, qui renvoie simplement aux études critiques dès longtemps consacrées à Verga : à celle de M. Croce précisément, et à celle de M. Russo, où sont reprises quelques idées fondamentales de la première?

Enfin, M. Arrigo Cajumi semble avoir dit le mot qui peut résumer toute la discussion : « Que Verga dérive du naturalisme français, la chose est évidente. Mais cet observateur de race qui avait un monde à lui à représenter n'a fait que se servir du mouvement — ou de la mode — du temps. » La mode naturaliste une fois passée, la série des *Vaincus* s'est arrêtée au second roman. Et l'écrivain sicilien s'est tourné, moins résolument peut-être, mais sans trop de regret, vers une autre mode. Témoin, certaines déclarations qu'il faisait en 1894 à Ugo Ojetti et que celui-ci a consignées dans son livre *Alla ricerca dei letterati.* Le vent était alors aux romans psychologiques et Verga assurait que ses productions véristes avaient été taxées à tort de purement physiologiques. Quant à son dernier roman, *Dal tuo al mio*, paru en 1906, il était donné comme le résultat final et décisif d'une « méthode faite de vérité et de sincérité artistique ». La vérité, cette vérité que Manzoni prêchait jadis, avait tué le vérisme.

Cette disposition d'esprit, Verga n'avait pas craint de la manifester à celui qu'elle devait atteindre dans l'orgueil d'une paternité littéraire peut-être usurpée. Ce fut au cours des entretiens que Zola eut à Rome avec ses « chers confrères » siciliens, dans la maison de Capuana. M. Paul Arrighi a dit ici même (8^e année, n° 3, juillet-septembre 1928, p. 488-499) les raisons qui conduisirent dans la Cité éternelle l'auteur du cycle des *Trois Villes*, et comment il y fut accueilli. Sous le titre de *Incontro di Verga con Zola*, M. Lucio D'Ambra ajoute quelques touches d'une ironie pittoresque à un tableau d'où la gloire du maître naturaliste sort quelque peu dédorée.

Dans une note à cet article, les éditeurs des *Studi verghiani* (I, p. 76-77) reportent le texte d'une lettre adressée par Zola à Verga. La lettre roule sur le projet que les amis parisiens de l'auteur italien nourrissaient alors : faire jouer à Paris, à l'Odéon faute de mieux, les « scènes populaires » de *Cavalleria rusticana*, récemment parues dans la *Cronaca Bizantina.* Cette lettre est donnée comme la seule qui se trouve actuellement parmi les papiers de Verga. Mais d'autres ont été certainement dispersées, puisque, avant de mourir, Natale Scalìa pouvait publier en 1922 un trop

court fragment de l'une d'elles, datée aussi de 1884 (*Giovanni Verga*, Ferrara, Taddei, p. 256, note).

Quant à M. Lucio D'Ambra, il égrène ses souvenirs des réunions où il put suivre les conversations de Zola, de Capuana et de Verga. Férus de doctrine, les deux premiers parlaient sans cesse d'écoles. « *Le vérisme italien* — disait Zola — *oui, oui, je comprends : c'est mon naturalisme.* Je vis alors, au fond de son fauteuil, Verga sursauter légèrement. Mais il réprima son premier mouvement. Puis, cherchant ses mots, il dit en secouant sa tête grave et souriante à la fois : *Vérisme, vérisme... Je préfère dire : la vérité.* Et il se reprenait à parler de Flaubert, de Maupassant, des hommes, des hommes qui vivaient dans leurs œuvres. Ce qui l'intéressait, c'était la vie, la création dans la vérité. C'était un grand artiste. Il n'était que créateur... Verga parti, Capuana dit à Zola toute la grandeur de celui qui avait écrit les *Malavoglia*. Et j'entends encore Émile Zola répondre : *Oui, oui, je sais. On m'a bien dit qu'il était un très grand écrivain.* Et, rajustant son lorgnon, tournant une de ses mains dans l'autre d'un geste qui lui était habituel, il déplorait : *Mais il n'a pas de théories bien arrêtées...* »

En 1894, l'auteur du récit qui vient d'être rapporté n'était encore que le jeune Renato Eduardo Manganella. Il atteignait à peine sa dix-septième année. Peut-être les souvenirs qu'il nous livre sont-ils quelque peu romancés, à la mode d'aujourd'hui. Il n'en exprime pas moins, en les attribuant ou non à l'auteur de *Nana* et de *Rome*, des jugements plausibles, des appréciations fondées.

Et l'on doit souhaiter, dans l'intérêt de l'histoire générale des littératures, que les *Studi verghiani* apportent d'autres témoignages de cette qualité, qu'ils continuent à fournir des études documentées et des inédits comme ceux qui honorent déjà les débuts de l'entreprise.

Henri BÉDARIDA.

JUAN DE FLORES :

Suivre la fortune de deux nouvelles, cela semble une entreprise assez aisée. Mais quand ces nouvelles ne se comprennent vraiment que si on les replace dans les grands courants de la pensée contemporaine; quand on étudie leur genèse; quand on mesure non pas seulement leur diffusion, mais leur influence, sachant bien que ces deux termes sont loin d'être toujours équivalents; quand on parcourt tout le champ de l'Europe; et quand enfin on se refuse à laisser inexplorée toute question relative à l'auteur : alors l'entreprise

initiale devient singulièrement compliquée. C'est celle qu'a menée à bien, de la façon la plus satisfaisante, M^lle^ Barbara Matulka (*The Novels of Juan de Flores and their European Diffusion. A Study in Comparative Literature.* New-York, Institute of French Studies, xvii-475 pages gr. in-8°). L'érudition et la pénétration psychologique de l'auteur du livre sont également à louer; il ne restera guère à glaner, après elle, dans une matière qui intéresse la vie morale et artistique aussi bien que les échanges intellectuels de la Renaissance.

PARINI MIS EN FRANÇAIS :

La *Collection de textes bilingues*, que nous avons eu déjà l'occasion de signaler, à propos de la traduction de Heine par Raymond Schiltz, ne comprenait pas encore d'auteur italien. Elle en comprend un maintenant, et d'importance : Parini (Parini, *le Jour*, texte traduit et présenté par M. Sébastien Camugli. Paris, Éditions Montaigne). La traduction rend à merveille la densité et la rude vigueur du texte; elle est excellente.

BALZAC AUX ÉTATS-UNIS :

Un beau sujet manqué, et c'est dommage : une fois encore, c'est le regret qu'on se trouve obligé de manifester à propos du livre publié sous ce titre par M. Griffith (Paris, les Presses modernes). Mettre face à face un vaste peuplement, guidé dans ses vues par des valeurs changeantes, et une œuvre stupéfiante par son ampleur et son « dynamisme », ce n'était pas échantillonner d'après Poole des articles de revues et collectionner, d'après quelques travaux déjà faits, des indices d'influence; c'eût été rechercher par quels cheminements un romancier réputé « immoral » a pu, malgré tout, s'emparer de quelques positions provisoires (et il va de soi que, de 1836 à 1842, l'initiation swedenborgienne de certains milieux compte pour beaucoup); puis sur quels points la réprobation de la critique *anglaise* cesse de faire loi outre-Océan. Une consolation évidente, c'est que le sujet pourra être repris sur ses vraies fondations : ceci étant admis, on trouvera dans le présent volume des éléments utiles, et en particulier l'indication d'un affranchissement progressif du goût et d'une libération croissante à l'égard d'anciennes habitudes. Balzac a aidé à modifier les caractéristiques générales du roman américain entre 1850 et 1920.

Le gérant : É. Champion.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 1931.

VOLTAIRE

ET LA DIPLOMATIE FRANÇAISE

DANS LES « AFFAIRES DE GENÈVE »

« Tout cela parce que J.-J. Rousseau a échauffé quelques têtes d'horlogers et de marchands de drap... »

VOLTAIRE au comte DE LA TOURAILLE, 19 janvier 1767.

Les années 1765-1770 marquent, dans les « affaires de Genève », une période d'extrême acuité; Voltaire et Rousseau sont également impliqués dans cette crise, quoique paradoxalement placés, le Parisien dans la « zone » même, le citoyen de Genève plus ou moins à l'écart de sa ville natale : d'où un redoublement d'acrimonie mutuelle. Rien de plus enchevêtré que les intérêts, les passions, les partis pris et les arrière-pensées que met en jeu, chez les particuliers aussi bien que dans des classes entières de la population, une lutte aussi ardente : tempête dans un verre d'eau si l'on veut, mais où bouillonnent presque tous les éléments qu'on allait voir en effervescence dans la France révolutionnaire.

Aussi peut-il être intéressant de venir au-devant de recherches entreprises par un écrivain genevois[1] et d'indiquer plusieurs des points de vue occupés par la diplomatie française et par le malin septuagénaire qui, de son domaine de Ferney, soufflait sur la flamme, tantôt pour l'éteindre et tan-

1. Je fais allusion aux recherches entreprises par M. Paul Chaponnière. Cf., d'autre part, extraits d'une bibliographie dont on imagine l'abondance : J. Gaberel, *Voltaire et les Genevois*. Genève et Paris, 1856; J. Cornuaud, *Mémoires sur Genève et la Révolution*. Genève, 1912; F. Caussy, *Voltaire pacificateur de Genève* (*Rev. bleue*, 4 janvier 1908), et *Voltaire seigneur de village*. Paris, 1912; J.-P. Ferrier, *le Duc de Choiseul, Voltaire et la création de Versoix-la-Ville*. Genève, 1922; *l'Interdiction de commerce et l'expulsion de France des Genevois en 1766* (*Étrennes genevoises pour 1926*).

tôt pour l'attiser. Comme pour de précédentes études parues ici même[1], on se servira en grande partie de documents empruntés aux Archives du ministère français des Affaires étrangères et confrontés avec les témoignages connus.

I

L' « illustre Médiation » par laquelle, le 8 mai 1738, la France avait garanti la Constitution de Genève conjointement avec Leurs Excellences de Berne et de Zurich concédait à la monarchie française beaucoup plus qu'un droit de regard sur la cité de Calvin, toujours un peu gênante, par sa proximité même, pour les vues unitaires d'un État de plus en plus centralisateur. Et il importe, par surcroît, de signaler dès l'abord une double raison de défiance que la diplomatie française semble avoir articulée, plus ou moins véridiquement, à l'égard de cette cité qu'on aurait pu croire paisible et quasi bucolique — autant que la plus grande partie de l'Helvétie légendaire — et qui se révélait au contraire de plus en plus turbulente et quasi « déréglée ».

La première de ces suspicions est, en somme, d'ordre ethnographique en même temps que religieux. Pour les envoyés de la France et pour les bureaux avec lesquels ils communiquent, il n'est pas douteux que les stables éléments de la Rome calviniste n'aient été mélangés de nouveaux venus remuants, huguenots du sud de la France, « Albigeois » de toujours, de qui le socinianisme troublait l'orthodoxie genevoise[2]. « Une douzaine de séditieux, la plupart réfugiés français, ou eux ou leurs grands-parents » (Aff. étr., Genève, Corr. pol., vol. 71, fol. 7) sont à la source des turbulences

1. *Voltaire anglophile avant le séjour d'Angleterre* (*Revue*, 1929, p. 25); *les Prémices d'une douteuse amitié : Voltaire et Frédéric II de 1740 à 1742* (*Revue*, 1930, p. 230).

2. Cf. F. Reverdin, *Prosélytes et Réfugiés à Genève* (*1714-1717*) dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, 1930. On pourrait donc admettre que le changement, dans les dispositions des Genevois comme dans la provenance de leur peuplement, remonterait à la Révocation de l'Édit de Nantes. De fait, rien qu'en cinq semaines, 8,000 huguenots venaient s'y réfugier. Et si Voltaire, un jour de particulière mauvaise humeur, devait taxer d' « arianisme » certains pasteurs de la cité de Calvin, il y avait donc là une idée que d'autres partageaient avec lui.

genevoises. Et si l'unité de foi du royaume de France est, pour les dirigeants d'alors, une doctrine reçue, comment ne transposeraient-ils pas dans une large mesure ces principes autoritaires dans leur façon de traiter la cité de Calvin? Si sa foi est troublée, son oligarchie reste fidèle, à l'égard des catholiques, à des principes exclusifs auxquels font pendant, chez les conseillers ou les agents de la Royauté française, des doctrines tout aussi rigoureuses.

Plus singulière et beaucoup plus difficile à prouver, une autre supposition ne laisse pas d'expliquer quelque peu la mauvaise humeur des diplomates français à l'égard d'une cité de 25,000 habitants, qu'on ne pouvait pas accuser de machinations politiques ouvertement antifrançaises : c'est l'Angleterre qui aurait, face à la Royauté très chrétienne, tenu à maintenir là un foyer quasi *stratégique* d'opposition.

On sait en effet que l'intention de Cromwell avait été d'entretenir dans la Suisse protestante une espèce de corps de réserve qui même dans son inaction pouvait devenir formidable à la France et qu'il pourrait arriver que cette idée qui est très praticable par rapport à la conformité de religion se renouvelât dans l'esprit des Anglais et des Hollandais[1].

Soit donc qu'au cours des « troubles de Genève » on signale sans aménité la présence de lord Stanhope et de son fils lord Mahon sur les rives du Léman, soit qu'en 1767 une intervention réelle de l'Angleterre se produise, lord Abingdon protégeant officiellement « les libertés de Genève » et, de Carouge, écrivant à Chatham contre « le roi bigot », soit encore que « le sieur Vernet », associé de Necker, et « le sieur Pictet, soi-disant ministre d'Angleterre », inquiètent nos commis — on prendra ombrage en haut lieu de manigances qui paraissent assurer la turbulente cité de l'appui britannique en cas de tension extrême : bien qu'on ne trouve pas, semble-t-il, de trace officielle d'une doctrine anglaise à ce sujet, un ouvrage de George Keate dédié à Voltaire dès 1761, ce *Short Account of... Geneva*, qui reparaîtra à Londres en 1764, semble définir le point de vue admis de la Grande-Bretagne. Enfin le fait que la *London Chronicle*, en 1763, s'occupe de l'affaire de

1. Aff. étr., Mém. et Doc., Suisse, vol. 11A, fol. 43 : mémoire de 1762.

l'*Émile* à Genève ajoute une sorte de présomption à des inquiétudes assez naturelles.

Dans une certaine mesure, cette double suspicion commande la politique des résidents de France autant que leurs dispositions personnelles. Des deux représentants successifs de la France à Genève pendant cette période de tension, l'un, Montpéroux, brave homme satisfait de mener là grand train, déteste si peu la population genevoise qu'il travaillerait volontiers, en 1759, à ramener en France des réfugiés qui viennent de là et en qui il sait bien reconnaître des compatriotes, et il s'afflige de voir tous les protestants « regarder le roi de Prusse comme le protecteur de leur religion, on ne sait sur quels fondements ». L'autre, Hennin, épousera en mai 1772 une Genevoise calviniste, Mlle Mallet-Tudert, qu'il aime depuis neuf ans, ce qui ne témoigne certes pas d'une réprobation individuelle trop vive à l'égard des hérétiques genevois. Il est pour son compte plus subtil que son prédécesseur et formé, par un séjour antérieur en Pologne, à la pratique des oligarchies. Sa politique de derrière la tête semble fondée sur l' « économique », et il voudrait, en mars 1767, « rendre les Genevois sujets du roi par l'utile » en leur ouvrant le pays de Gex.

Si peu définie que fût la situation de Voltaire aux portes mêmes de la cité de Calvin et avec ses multiples « terriers » en pays bernois de Vaud, dans la banlieue de Genève et dans le territoire de Gex, il va de soi qu'un personnage de cette taille était de ceux avec qui devait compter un résident de France auprès de la République. Pour notre philosophe, l'essentiel en somme était d'avoir ses coudées franches pour la publication de ses livres et le placement de ses deniers, pour le ravitaillement de son personnel et l'agrément de ses relations de voisinage : à quoi s'ajoutèrent assez vite, à peine distincts des plus importantes questions de principes, les soucis relatifs au théâtre, qu'il s'agissait de faire accepter de près ou de loin, en gros ou en détail, ouvertement ou par d'obliques approches, à une théocratie attardée. Enfin, quand une guerre ouverte mit aux prises l'infortuné « citoyen de Genève » et le seigneur de Ferney, Voltaire devait surtout tenir à ce que son antagoniste Jean-Jacques ne bénéficiât pas

trop de mouvements d'opinion qui, par ailleurs, agréaient assez à Voltaire, puisqu'ils aidaient à ruiner l'autorité des « perruques carrées » et faisaient pièce à ces « loups » huguenots qu'il s'était mis à détester autant que les « renards » jésuites.

Grandeur et misère de la « zone », *quantum mutata* depuis le temps où le philosophe pensait trouver là le parfait bonheur! Quand Montpéroux, signalant le 14 décembre 1754 le premier passage de Voltaire à Genève[1] et souhaitant, comme « les savants de cette ville », un plus long séjour de l'écrivain en ces parages, se doutait-il que l'harmonie ne régnerait pas toujours entre lui et le nouveau venu? Au début, lui-même avait aussi donné toute satisfaction à son voisin le « bonhomme des Alpes et du Mont-Jura ». Bien que le voisinage de Voltaire, pour un diplomate ami de son repos, entraînât des inconvénients trop évidents, et que par exemple une affaire relative à la longue plaisanterie de *la Pucelle* le 6 août 1755, les démêlés de Voltaire avec le libraire Grasset, d'autres tractations encore, fussent la rançon d'une proximité illustre, Montpéroux, hôte fréquent de Ferney, reste longtemps en bon accord avec son compatriote. Il emprunte de l'argent à Voltaire, ce qui donnait barre à l'homme privé sur le diplomate, et ne rend guère à son hôte de Ferney — de moins en moins disposé à diriger vers la Corraterie les chevaux de son carrosse — l'hospitalité et les politesses qu'il accepte ainsi en banlieue : autre supériorité que Montpéroux laissait à son compère, et dont celui-ci devait se prévaloir le moment venu.

Pour ne pas revenir trop en arrière à propos de ces « troubles » auxquels il est difficile d'assigner un strict point de départ, rappelons sous la plume même de l'envoyé de France l'essentiel de ce qui s'était passé à partir de 1762 et de la condamnation genevoise de l'*Émile* et du *Contrat social*, faisant immédiatement écho aux rigueurs parisiennes[2] :

... Les démagogues, pleins de leurs idées, auraient versé dans l'âme de la plupart des citoyens la haine de l'autorité et la chimère

1. Aff. étr., Genève, Corr. pol., t. 66, fol. 258. Dépêche déjà citée par F. Caussy.
2. Aff. étr., Genève, Corr. pol., t. 71, fol. 395.

d'une égalité républicaine, qui ne peut plus subsister aujourd'hui : leur plan fait et tracé, ils n'aspiraient qu'au moment de pouvoir l'exécuter, lorsque deux livres fameux, *Émile* et le *Contrat social*, leur en fournirent l'occasion et donnèrent, pour ainsi dire, le signal des divisions qui travaillent aujourd'hui la République.

Ces deux ouvrages parurent au mois de juin l'année 1762. Le Conseil, effrayé des principes qu'ils contenaient et de l'avidité avec laquelle ils furent reçus du public, se hâta de les flétrir comme destructifs de la Religion chrétienne et de tout gouvernement; mais il ne s'arrêta pas là. Sa frayeur lui représentant Rousseau à ses portes pour dicter ses nouvelles lois au peuple, il crut lui ôter l'envie de venir à Genève en ordonnant qu'il serait saisi et appréhendé, s'il paraissait sur les terres de la Seigneurie.

Ce jugement ne causa d'abord dans la ville aucun effet sensible. Il n'y eut que le S[r] Charles Pictet, conseiller des 200, qui s'avisa de le critiquer dans une lettre qu'il écrivit au nommé Duvillard. Le S[r] Pictet faisait entendre que cette sentence était *émanée* de Ferney et que Rousseau avait été sacrifié à la jalousie de M. de Voltaire.

. . . .

Près de onze mois s'écoulèrent depuis l'arrêt contre Rousseau sans que l'on aperçût aucune effervescence dans la Bourgeoisie. Cet homme orgueilleux qui croyait être en droit de tout attendre des Genevois, dont il disait qu'il avait honoré le nom, fut humilié de l'indifférence que ses concitoyens montrèrent pour la défense de sa cause. Il imagina donc qu'il se vengerait d'eux, ou qu'il les irriterait contre le Magistrat, en abdiquant son droit de cité, et une lettre rendue aussitôt publique porta au premier syndic son abdication [en marge : abdication du 12[e] mai 1763].

Ce rapport, on le voit, ne mentionne qu'en passant une part possible de Voltaire dans l'effervescence commençante. Dès ce moment, cependant, l'inquiet écrivain n'est plus satisfait du représentant de la France. « Voici un temps favorable pour employer ailleurs M. de Montpéroux, résident à Genève. Il y a bien des places dont M. le duc de Praslin dispose », écrit assez sinistrement, le 16 décembre 1762, le vieillard de Ferney à d'Argental : il s'agit à ce moment, pour l'intrigant Voltaire, de donner le poste à Cormont de Vaugrenant, qui pourrait dès lors épouser sa protégée, la fameuse nièce du grand Corneille : d'où ces démarches insinuantes dont l'on s'excuse quand l'affaire est dans l'eau.

Les vingt-trois ans de l'aimable cornette de dragons, Dupuits, ne se prêteraient guère à un emploi aussi important que celui de résident de France à Genève : ce prétendant plus sérieux à la main de l'orpheline se contentera donc de demeurer sur ses terres, et, d'ailleurs, Montpéroux reste solide en sa charge et dans la confiance de ses chefs, et Voltaire ne peut, en 1763, qu'affecter la satisfaction : Choiseul en mai, Chauvelin en octobre, reçoivent de lui d'évidents apaisements dont la *Gazette littéraire*, confiée en partie à Montpéroux, est l'occasion dans le même temps.

Dès l'année suivante, l'hostilité plus ou moins déguisée se manifeste à nouveau : l'affaire du *Dictionnaire philosophique* ne saurait agréer au représentant officiel de la France à Genève, et Montpéroux envoie à Paris le rapide rapport que voici (vol. 70, fol. 126) :

A Genève, le 26 sept[bre] 1764

Monseigneur,

Le *Dictionnaire philosophique* a fait tant de bruit ici et la Bourgeoisie a marqué tant d'indignation contre cet ouvrage que le Conseil n'a pu se dispenser de recondamner hier comme téméraire, impie, destructif de la Révélation, avec très expresses inhibitions et défenses à tous libraires, imprimeurs et colporteurs d'en imprimer, vendre ou distribuer à peine d'être poursuivis extraordinairement, enjoignant à tous ceux qui en auraient des exemplaires de les rapporter en chancellerie dans l'espace de trois jours pour y être supprimés.

En conséquence de ce jugement, le Dictionnaire fut lacéré et brûlé par l'exécuteur de la haute justice devant la Porte de l'Hôtel de Ville.

Je suis avec respect
Monseigneur
Votre très humble et très
obéissant serviteur,
MONTPÉROUX.

Sans doute parce qu'il pressent en Montpéroux un insuffisant défenseur, et parce qu'il sait que Jean-Jacques, sur ces entrefaites, entre en rapports directs avec le résident de France, Voltaire souhaite à nouveau le départ de celui-ci, en dépit d'un raccommodement, fin mai 1765. Puisque « la discorde est dans Genève » et qu'un médiateur officiel doit venir de

France, il convient qu'un ami de Voltaire remplace le « pauvre petit Montpéroux ». Pourquoi pas d'Argental lui-même? Il faut en tout cas un « philosophe », non « un bigot fanatique » et qui pourrait sympathiser avec le réfugié du Val-Travers. Renseigné par le Dr Tronchin sur la santé précaire de Montpéroux, Voltaire n'attend pas la mort du diplomate, le 26 août 1765, pour souhaiter son remplacement. Il suggère des candidats de son goût : Astier, commissaire de marine en Hollande, tout à fait pour la bonne cause; ou son ami Fabry, subdélégué de l'intendant de Bourgogne en pays de Gex. Celui-ci sera en effet chargé de l'intérim; mais avec une rapidité significative, un mois n'est pas écoulé depuis la mort de Montpéroux que Paris lui a donné un successeur à Genève. C'est Hennin, qu'il faut bien accepter quoiqu'il ne soit pas de la main de Voltaire : dès le 29 septembre, les félicitations de Ferney accueillent ce « prêtre de la philosophie », ami des lettres et des arts et propriétaire d'une bibliothèque de plus de 6,000 volumes : lequel, fort touché des congratulations d'un futur voisin qu'il a peu pratiqué au cours de sa carrière étrangère, est d'autant plus flatté de ce parfait accueil.

Nul doute qu'installé vers la mi-décembre 1765, il ne prenne au plus vite les avis du « patriarche de Ferney », et c'est assez naturel. Il se hâte de rapporter à ses chefs (vol. 70, fol. 501) un propos du philosophe, si dédaigneux de la démocratie. « M. de Voltaire prétend que je puis encore pacifier *cette fourmilière où l'on se dispute pour un fétu*, il me fait trop d'honneur. » Il est probable qu'il transmet à Paris des vues où Ferney a sa grande part dans les dépêches que, deux mois plus tard, il envoie à son chef; Voltaire, « juge de paix » à l'égard des *natifs* qui le consultent, joue évidemment un double jeu dès qu'il s'agit de renseigner le gouvernement français à travers ce truchement naturel : le résident de France.

Voyons plutôt. Deux jours après la lettre solennelle où Voltaire, écrivant au secrétaire d'État de Genève Lullin, se défendait d'être pour rien dans la condamnation de Jean-Jacques, Hennin écrivait au duc de Praslin cette lettre :

Genève, 1er février 1766.

Parmi les Bourgeois plusieurs sont séduits ou intimidés, un très petit nombre persuadés des principes du *Contrat social*, et douze

ou quinze mènent cette cohorte par vanité, par enthousiasme ou par un sentiment encore plus dangereux. Sans vouloir mettre ceci au nombre des grands événements par les petites causes, il est incontestable que c'est la condamnation des livres de J.-J. Rousseau qui a été la pomme de discorde, que ses Lettres tant publiques que particulières ont fomenté le trouble, et qu'actuellement il s'agit encore de savoir qui de ses partisans ou du Conseil a le plus d'esprit. La fureur de commander s'est mise de la partie. Les Démagogues y sont parvenus à un point extrême; leurs adversaires me font entendre que si on n'en punit pas quelques-uns, on ne pourra rien faire de stable. Je me garde bien d'appuyer cette idée, je la combats même; je les flatte qu'on trouvera des moyens plus doux, mais quand je les examine à part moi, je m'estime heureux de n'être pas chargé de cette besogne qui est assurément une des plus grandes si on la mesure sur les difficultés (vol. 71, fol. 194).

Quatre jours plus tard, Hennin revient à la charge, après avoir envoyé à Paris diverses brochures, être remonté plus haut pour expliquer l'origine des « querelles ». A la même date à deux jours près, Voltaire assure de nouveau Damilaville que tout est tranquille à Genève. L'envoyé de France, plus clairvoyant ou moins double, n'est pas du tout de cet avis :

Je vois clairement que l'origine de ces divisions est du temps de la médiation, que De Luc le père, Marc Chapuis, un nommé Desarts et deux ou trois autres s'occupaient depuis ce temps à chicaner les Conseils, à aigrir les citoyens contre le Gouvernement, que J.-J. Rousseau en mettant en système dans le *Contrat social* et dans les *Lettres de la montagne* les idées de Micheli et de Deluc a donné à la Bourgeoisie de Genève l'espérance et les moyens d'atteindre à la forme de gouvernement qui est proposée dans le premier de ces ouvrages; qu'on a profité de la circonstance de la condamnation des livres de Rousseau pour échauffer les esprits...

La doctrine de Rousseau a germé dans bien des têtes, et l'idée d'être souverain formera de nouveaux enthousiastes. Cependant il faut que le sort de cette République soit fixé, et qu'on sache qui des Magistrats ou du peuple doit commander. Pour moi, Monseigneur, je trouve cette besogne assez forte pour que les meilleurs esprits y soient embarrassés (vol. 71, fol. 227).

De Ferney, Voltaire s'ingénie à diminuer l'importance des difficultés genevoises, alors que le torchon brûle fuligineusement dans la ville : il plairait fort, évidemment, à notre phi-

losophe, qui est à la fois l'ennemi de Jean-Jacques et l'adversaire de ses persécuteurs théocratiques, de faire triompher ses propres vues. Rien de mieux quant à présent, au moins en apparence. Voltaire, au cours de l'intérim Montpéroux-Hennin, avait assurément pratiqué la conciliante politique dont il se targue à la fin de 1765, recevant chez lui ensemble de mutuels adversaires politiques et leur prêchant la concorde, persuadé, dit-il à Damilaville le 16 octobre, « que le peuple ne veut que la liberté et que la magistrature ambitionne une puissance absolue », se gardant de mettre en personne le pied dans la ville, pouvant d'autant mieux exhorter à la paix, « comme bon voisin », ces partis divisés, et jouer ainsi un rôle qu'il juge *diamétralement opposé* à celui de Jean-Jacques.

Je leur ai dit que je regardais Genève comme une grande famille dont les magistrats sont les pères, et qu'après quelques discussions cette famille doit se réunir.

Je n'ai point caché aux principaux citoyens que, s'ils étaient regardés en France comme les organes et les partisans d'un homme dont le ministère n'a pas une opinion avantageuse, ils indisposeraient certainement nos illustres médiateurs, et ils pourraient rendre leur cause odieuse (à Tronchin-Calendrin, 13 novembre 1765).

Oui, mais en même temps un « plan de pacification », envoyé à d'Argental, avait été mis au point par deux jurisconsultes, communiqué aux autorités parisiennes, et, quand Hennin va occuper son poste, est donné le 17 décembre pour « un *mémoire* de deux avocats de Paris sur les tracasseries de Genève »; Hennin le mettra « dans le nombre des pièces de ce malheureux procès » (27 décembre) sans lui attribuer de valeur particulière. Plus tard, quand Voltaire en est reconnu l'auteur, le « vieux bonhomme » ne sait plus trop comment se tirer d'affaire : sa lettre du 1er mai 1766 à ce sujet est singulièrement embarrassée. Son cas ne serait défendable que si ses vues étaient applicables : or, le 5 mai 1766, Hennin, dans une lettre assez sèche qui répond sans retard à une missive de Voltaire, attire son attention sur une certaine inexpérience, très fâcheuse dans la pratique, dont un spectateur irresponsable n'a que trop beau jeu à se servir à la légère :

Il est inutile maintenant de vous dire, monsieur, quel sentiment

produisit cet ouvrage dans le temps. Je fis en sorte qu'il n'en fût plus parlé ni en France, ni à Genève. Je soutins que vous n'aviez fait au plus qu'y corriger quelques mots... En voilà trop, monsieur, pour vous rassurer sur l'idée que je puis avoir du *mémoire à consulter*... J'ai de très fortes raisons pour vous parler ainsi, et ma lettre serait ridicule au possible si elle n'était malheureusement trop sérieuse.

Notre homme se le tient pour dit, au moins pendant quelques semaines. Ces Genevois sont absurdes; par bonheur, il n'est point marguillier de leur paroisse! Sans doute Voltaire avait-il cru sincèrement, vers la fin de 1765, que la crise politico-sociale dont souffrait Genève sous des apparences de théologie et de morale était chose bien aisée à arranger; il lui avait même plu d' « arbitrer » le différend supposé en invitant à dîner quelques-uns des contestants, en les exhortant à la paix *sub rosa*. Porter le rameau d'olivier, à la manière d'un grand personnage de tragédie, lui semblait à la fois le geste le plus digne d'un homme raisonnable et aussi des procédés de bonne compagnie, et l'attitude la plus opposée aux maléfices du détestable Jean-Jacques, de qui les intrigues maintiennent la guerre intestine dans la « taupinière ». Le moment venu, il lui faudra bien avouer que ses pronostics avaient été d'assez courte vue, et il écrira le 23 mai 1766 :

Je vous prédis encore que jamais on ne parviendra à la plus légère conciliation entre les esprits genevois. On pourra leur donner des lois, mais on ne leur inspirera jamais la concorde.

II

Dans l'intervalle — et pendant les neuf derniers mois de 1766 — la France est obligée d'envoyer à Genève, à côté du résident, un mandataire spécial chargé, s'il est possible, d'opérer une médiation comparable à l'Acte de 1738[1]. Avec la même insistance que naguère pour la succession de Montpéroux,

1. Rappelons quel vocabulaire particulier désigne partis ou assemblées dans la Genève du XVIIIe siècle : le *Conseil général*, réunion de tous les citoyens et bourgeois, nommait les magistrats une fois l'an ; le *Conseil des 200* et le *Conseil des 25* présentaient les candidats à ces magistratures. Quatre syndics, pris dans le *Petit Conseil*, administraient la ville. Quant à la population, elle se distinguait en *bourgeois*, privilégiés autochtones, *citoyens*, nés

mais avec d'excellents arguments que lui fournit par surcroît son culte très sincère de l'amitié, Voltaire avait souhaité posséder un diplomate à sa guise, et s'était employé, une fois encore, à faire désigner le comte d'Argental. Cet agent de second ordre pouvait fort bien faire l'affaire : « une petite ville fort au-dessous d'Orléans et de Tours » mérite-t-elle qu'on dérange, pour de misérables agitations et des petites guerres de *Batrachomyomachie*, des sommités diplomatiques? Et de diminuer l'importance de la « taupinière » et de ses tumultes ridicules :

Il n'y a point de trouble à Genève, avait-il répété le 22 janvier, comme on se tue de le dire : il n'y a que des tracasseries, des misères, des pauvretés, auxquelles les médiateurs mettront ordre dans quatre jours.

Fin janvier, il fallut faire bon visage au choix officiel, qui ne s'était point porté sur l' « ange » d'Argental. Le chevalier de Beauteville, ancien officier, déjà ambassadeur de France auprès des Cantons, semble singulièrement désigné pour connaître de cette difficile affaire surgie dans une ville encore distincte, mais voisine. Une fois nommé ce ministre plénipotentiaire chargé par la France de la médiation, Voltaire reconnaît loyalement que « la convenance est tout entière » dans cette désignation : il ne néglige pas un instant les moyens de se concilier les bonnes grâces du médiateur et de son secrétaire, le chevalier de Taulès. Ces messieurs, dès le mois de mars 1766, s'invitent au « couvent de Ferney » avec Hennin, et le grand railleur semble agréablement surpris de trouver beaucoup d'esprit à d'anciens militaires. Beauteville, qui est arrivé à Genève le 19, prononce le 24 mars sa harangue d'arrivée aux Genevois : a-t-il suivi des indications fournies par son hôte de Ferney? Il est probable que ses instructions officielles cadraient assez avec les suggestions qui pouvaient lui venir de Voltaire. « Nous attendons... M. de Beauteville avec

de pères bourgeois, *habitants*, étrangers — surtout réfugiés — accueillis dans la ville, *natifs*, enfants de ceux-ci, et *sujets*, paysans du voisinage.

Le Consistoire et le Conseil étaient, dans l'ancienne Genève, en communauté de principes et d'action. A partir de 1763, enfin, les citoyens qui, partisans de Rousseau, avaient porté les représentations, prirent le nom de *représentants;* on appela *négatifs* ceux qui demeurèrent attachés aux Conseils.

un plan, avait-il écrit à d'Argental le 19 mars; c'est celui de rendre sages les Genevois. Ce qui est bien sûr, c'est que la pièce finira comme M. le duc de Praslin voudra » : appel à la « manière forte » cette fois, l'autre n'ayant pas réussi.

Après quoi se déroule, dans l'incertitude et le trouble, mais aussi dans l'imprévu d'une opératien chirurgicale subie par Beauteville, l'activité des médiateurs. L'ambassadeur d'Angleterre à Berne, Granville, ne manque pas de la surveiller de près : or on signale le 11 avril 1766 que par deux fois ce diplomate fort intrigant — dont Walpole disait qu'il faisait brûler des torches en ayant soin de n'être jamais surpris à en allumer — est allé faire visite au vieil anglophile de Ferney. Un ennemi de la France devait, en somme, souhaiter désormais qu'on en vînt au pire, et que la cité de Calvin, décidément brouillée avec Paris, ne se trouvât plus guère d'affinités avec la France politique : à force de répéter, pendant ces mois troublés de 1766, « que les Suisses comprennent qu'à bien des égards ils dépendent de la France » (Aff. étr., Suisse, Corr. polit., vol. 373, *passim*), ne risquait-on pas de créer un état d'esprit assez contraire à celui qu'il eût été habile de favoriser? La communauté d'esprit que suppose sur certains points l'identité de langue entre deux milieux trouve assurément sa limite dans les différenciations religieuses, économiques et sociales, dans des traditions plus ou moins vivaces et dans une volonté *actuelle* plus ou moins marquée. Il est significatif cependant que Voltaire, imprégné comme il l'était de la grande littérature française du XVII^e siècle classique, ait renoncé à jouer le rôle de haut arbitrage intellectuel qui eût été le plus digne de lui dans divers cas de ce genre : ici comme vis-à-vis du Refuge huguenot à Berlin, ou de l'Académie prussienne, ou de l'effort classicisant des Anglais de 1726, il est entraîné par une sorte de nervosité égotiste à la partialité et à l'hostilité les plus maladroites à l'égard des milieux qu'il eût pu « manœuvrer » de si haut!

Les mois difficiles de l'été et de l'automne 1766 représentent donc, dans l'attitude du seigneur de Ferney, une époque décisive. Coupable jusque-là d'un peu de rigueur puritaine et de beaucoup de ridicule, la ville des « grandes perruques », des « prêtres et autres gueux de Genève » devient un cloaque

d'absurdités et d'horreurs hypocrites au gré du sémillant voisin, si heureux naguère de se réfugier dans un pays de « vraie liberté ». Lui qui se dépense à cette heure si généreusement pour La Barre et qui parachève si vaillamment sa défense des Sirven à Toulouse, il est animé, à la même époque exactement, contre les « grenouilles du lac de Genève », d'un zèle combatif qui irait aisément à l'ardeur persécutrice : ses billets au chevalier de Taulès, secrétaire du plénipotentiaire français, témoignent d'une satisfaction croissante, à sentir que la coercition n'est pas exclue des moyens envisagés par Choiseul, « lassé et indigné de toutes les manœuvres des Genevois », pour ramener au calme la petite République. Et, plutôt qu'une théocratie du xvi^e^ siècle se réadaptant difficilement au mouvement des temps, il est disposé à voir, une fois pour toutes, dans la patrie de Jean-Jacques où ce bateleur a encore des partisans, un nid horrible d' « enthousiastes », analogues aux Camisards cévenols, ces massacreurs, et à tous les persécuteurs fanatiques dont c'est assurément son honneur d'avoir voulu purger la terre.

C'est de Frédéric II, plus encore que de M^me^ Du Deffand, que lui viennent à cette heure, pourtant, les plus sages conseils. « Nous connaissons les crimes que le fanatisme de religion a fait commettre, lui écrit par exemple, le 13 août, « frère Frédéric ». Gardons-nous d'introduire le fanatisme dans la philosophie... ». Et, le 1^er^ septembre : « Je ne sais si, tout bien considéré, il n'est pas plus avantageux de travailler à la population qu'à faire de mauvais arguments... » Enfin, le 13 : « Pour moi, dont la foi est tiède, je tolère tout le monde, à condition qu'on me tolère, moi, sans m'embarrasser même de la foi des autres. » Son vieux complice de Potsdam, et qui le connaît si bien, semble fort sincère dans les conseils qu'il donne à son correspondant. Rien n'y fait : et Voltaire en vient, dans les contradictions de sa fureur septuagénaire, à dénoncer de la même encre la « barbarie welche » qui a pu dicter les arrêts d'Abbeville, et la vilenie de Jean-Jacques, coupable d'avoir « mal parlé de la cour de France » ; à désespérer de ses compatriotes de Paris ou de Versailles et à souhaiter, en même temps, une forte démonstration du prestige français contre la mesquinerie et l'étroitesse genevoises.

A défaut d'une initiative personnelle, Voltaire dans la coulisse travaille évidemment à accentuer le caractère d'*ultimatum* que prendra la décision finale de la France :

Avez-vous vu, lui écrit Hennin en juillet, la réponse qu'on a donnée à ces bonnes gens? Ils en sont tout ébaubis et ne conçoivent pas comment un roi de France peut parler ainsi à des citoyens de Genève. Ce serait bien pis s'ils savaient que M. le chevalier de Beauteville a pris sur lui cette tournure pour leur épargner de plus grands désagréments. Ils ne l'en détestent pas moins; mais la crainte d'une malédiction injuste ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir...

Nous n'avons pas la réplique de Voltaire à cette lettre[1], et c'est plutôt par des invitations à le venir voir à Ferney qu'au cours de l'été ce grand voisin répond aux diplomates ses compatriotes. Mais, puisque *la Guerre de Genève*, « calculée pour le méridien de Genève » comme *la Pucelle* l'était sans doute pour celui de Nancy jadis, semble à son auteur une présentation équitable et probante des horreurs genevoises, puisque *les Scythes*[2] trouvent dans ces mois décisifs leur allègre point de départ, il faut bien admettre, chez l'extraordinaire vieillard, une ardeur hostile et quasi furieuse que ne calme même pas l'établissement d'un théâtre dans la ville de l'obscurantisme calviniste.

Voltaire a dû, par conséquent, se frotter les mains quand eurent échoué décidément, à la fin de l'année, les efforts des diplomates qu'il avait conseillés et que n'avaient pas grandement aidés les représentants de Zurich et de Berne (obligés de tenir compte, eux aussi, du sentiment démocratique croissant de leurs propres Républiques).

Peut-être la situation était-elle vraiment inextricable. On sait que, le 15 décembre 1766, le Conseil général de Genève ayant rejeté le projet de règlement élaboré par les média-

1. A moins que ce ne soit le billet daté « jeudi matin » dans Moland, p. 333, et qui est placé avant la lettre d'Hennin : « Ma foi, monsieur, les beaux esprits se rencontrent. Vous ne me dites point que messieurs les plénipotentiaires avaient employé la même formule que moi chétif, quand je vous montrai mon édit émané contre le col Toro ou Tors. »

2. Cf. mon article de la *Revue des Cours et Conférences*, 15 juillet 1931 : *Voltaire contre la Suisse de Jean-Jacques : la tragédie des « Scythes »*.

teurs, les tractations ne tardent pas à être rompues. Les derniers jours de l'année sont une pénible liquidation de ce grand effort de pacification. Encore une fois, la part de Voltaire dans ces négociations manquées reste indéterminée; tout ce qu'on peut dire d'assuré, c'est que son influence n'a pas servi la cause de la conciliation, et qu'il a mal compris, lui que pouvait instruire son long séjour en terre helvétique ou dans la « zone », l'essentiel des questions impliquées dans les « affaires de Genève ». N'y a-t-il pas, en tout état de cause, une nuance de désapprobation dans cette nouvelle de la dernière heure transmise à Choiseul, le 31 décembre 1766, par le secrétaire Taulès (vol. 73, fol. 332), quand le repli des négociateurs français est décidé et que le « patron » a pris les devants sur son auxiliaire?

Monseigneur,

M. l'Ambassadeur jugea à propos de se rendre hier à Ferney, comme s'il n'avait eu d'autre objet que de dîner chez M. de Voltaire, et il y a couché cette nuit. Je pars pour joindre Son Ex^ce^ demain matin; nous prendrons la route de Soleure.

III

Les négociations ayant échoué, d'autres moyens allaient être envisagés pour ramener la turbulente République à un peu de calme. Les « gens du Haut », nous dit la correspondance diplomatique, sont navrés; l'arrogance du Bas augmente. Dans quelle mesure, au temps où la ville de Calvin donnait déjà de la tablature à celui qui entendait la policer en lui octroyant à toute force le théâtre et les acteurs qui faisaient jeter les hauts cris à Jean-Jacques, Voltaire avait-il déjà imaginé des moyens radicaux pour assouplir des dispositions trop rigides à son gré? Assurément, il ne faudrait pas prendre à la lettre des boutades comme en contient la lettre à Chauvelin du 5 décembre 1761, à propos de « Genève, qui a déclaré la guerre aux théâtres. Ne trouvez-vous pas qu'il faudrait brûler cette ville »? Et ce n'est qu'en octobre 1768 que « ce mot funeste, *Genève* », prendra tout à fait, dans la gamme des détestations voltairiennes, une place de choix.

Les mesures coercitives — la fermeture de la frontière et

l'expulsion de nombreux Genevois résidant en France — sont les mesures bien connues que le ministère Choiseul ne tarda pas à appliquer. Ce qu'on sait moins, c'est que Necker, ayant été chargé d'une sorte de mission officieuse par Choiseul, écrivit à celui-ci une lettre dont la fin ne manque pas de pathétique (vol. 75, fol. 234). Elle est datée de Genève, 27 avril 1767, et prend peut-être un accent plus singulier par le fait qu'un frère du banquier avait eu une « affaire de mœurs » dont Genève s'était fort émue :

Je supplie Votre Grandeur de vouloir bien m'entendre encore avant que de décider du sort de Genève; je me prosterne à vos pieds, Monseigneur, pour implorer cette grâce; sans besoins et sans ambition, je ne vous en demanderai jamais pour moi, Monseigneur, mais pour ma patrie, mais pour le bonheur ou le malheur de 25 mille âmes. Votre cœur bienfaisant me le pardonnera sans doute; que les difficultés du bien que vous vouliez procurer ne vous lassent point encore, Monseigneur. A côté de leurs défauts les Genevois ont des vertus qui les en rendent dignes; pour moi sous votre protection, Monseigneur, j'y consacrerai encore tous mes soins, heureux d'y réussir et plus heureux encore si je pouvais ensuite, plein de reconnaissance pour Votre Grandeur, vouer le reste de ma vie à tout ce qui pourrait lui plaire.

Je suis avec respect
Monseigneur
De Votre Grandeur
Le très humble
et très obéissant serviteur,

Genève, 27 avril 1767. NECKER.

On ne voit pas que, pour son compte, Voltaire ait « bougé » le moins du monde, se soit jeté à la défense d'une petite République : « trahison d'un clerc » due sans doute, sur ce point, à la solidité de sa haine, mais aussi aux résultats qu'il devait escompter, pour ses propres entreprises, des mesures envisagées. Car l'activité pratique de Voltaire, très salubre élément de son existence, pouvait profiter de l'interdiction de commerce[1], avec tout ce qu'elle comportait de déplacements de

1. Cf. Jean-P. Ferrier, *l'Interdiction de commerce et l'expulsion de France des Genevois en 1766* (*Étrennes genevoises pour 1926*; Genève, Atar). On sait par la publication de F. Caussy que la difficulté du ravitaillement ne tarda

frontières. On regrette presque — la forme mise à part — que ne puisse être attribuée au seigneur de Ferney cette pièce de vers qu'Hennin joint à ses dépêches du 31 avril 1767, quand des régiments français barrent les accès et les débouchés de la ville (vol. 76, fol. 137) :

REQUÊTE

Envoyée à Son Excellence Monseigneur
le duc de Choiseul

Souffrir, et ne pas oser dire
Ce qu'on sent peser sur le cœur,
C'est souffrir un double martyre;
Je vais donc parler, Monseigneur.

D'abord un seul mot va décrire
Ce que je suis... Représentant.
Ce début est peu prévenant;
Les ordres de Votre Excellence
M'en sont un bien triste garant;
Mais je la prie, avec instance,
D'examiner tranquillement
Si je ne suis pas innocent
Ou digne de son Indulgence.

Jean-Jacques mon concitoyen,
En homme qui n'est pas trop sage,
Donne au public certain ouvrage
Qui n'est pas jugé d'un Chrétien,
Quoiqu'il en prenne le maintien,
Et l'encolure et le visage.
Le livre est brûlé, c'est fort bien.
A-t-on enfreint ou non l'usage?
Sur ce point-là je ne dis rien;
Mais en dépit d'une loi claire,
Faire un décret contre l'auteur!
Le traiter avec la rigueur
Dont on traiterait un Corsaire!
Un Citoyen avec pudeur
Sur cela pouvait-il se taire?
J'en appelle à vous, Monseigneur?

[Suit un rappel du projet d'accord élaboré par « cinq seigneurs », représentant la médiation de trois puissances; un « appel au sentiment » termine la requête :]

Renvoyez, je vous en conjure,
Le Fantassin et le Dragon,
Je ne peux pas voir leur figure,
Près de nos murs, en faction,
Sans éprouver certain frisson,
Quoique l'on me ferait injure
Si l'on me traitait de Poltron!
Puis ordonnez qu'en diligence,
Un bel et bon arrangement,
Par nous pris amicalement,
Rétablissant la confiance,
Nous donne une solide paix,
Qui nous rende heureux à jamais.

Réalisez cette espérance!
Nous vous devrons notre bonheur!
Aussi, pleins de reconnaissance,
Nous ferons tous, avec ardeur,
Mille vœux pour Votre Excellence;
Et prier pour vous, Monseigneur,
Ce sera prier pour la France.

Yverdon, le 27^e^ avril 1767.

« Le fantassin et le dragon » avancent, à la satisfaction du philosophe, jusqu'aux lisières du territoire genevois, et les mesures de coercition suivent leurs cours. Elles sont pour Voltaire, au début, l'occasion d'avoir souvent chez lui le chevalier de Jaucourt, collaborateur de l'*Encyclopédie* et « com-

pas à compenser, pour Ferney, les avantages de la concurrence industrielle faite à l'horlogerie genevoise.

mandant pour S. M. dans les provinces de Bresse, Bugey, Valromey et pays de Gex », à la tête d'une partie des troupes de blocus : agréable compensation pour bien des tracas et des difficultés qui vont venir, et dont les requêtes de Voltaire à Choiseul sont l'amusant écho! Hennin avait écrit à Paris, le 14 janvier 1767 :

Vous connaissez ma façon de penser sur ces affaires, qui n'ont peut-être pas été menées comme nous l'avions espéré. Vous pouvez être sûr que je me vais jeter à la traverse de tout mon pouvoir; mais je crains qu'il ne soit bien tard...

Au contraire, il semble que, pour « plaindre Genève », Voltaire ait attendu de souffrir sérieusement d'un blocus qui gênait son ravitaillement. Aux doléances bien connues du seigneur de Ferney (*cf.* F. Caussy, p. 212 et suiv.) s'ajoute une réclamation que, dans la correspondance diplomatique (vol. 74, fol. 183), Jaucourt lui-même transmet à Choiseul le 23 janvier 1767 :

M. de Voltaire m'écrit, Monsieur le Duc, et m'assure qu'il ne brûle plus que de la chandelle, et que si vous ne lui accordez pas un passeport pour envoyer à Genève chercher des provisions on ne mangera plus chez lui que de la vache; il me semble que cette grâce-là ne peut tirer à aucun inconvénient.

A ces difficultés variées, une éclatante compensation : le théâtre établi à Genève pendant le cours des négociations médiatrices avait continué le cours de ses succès, le paradoxe de la situation ayant en effet permis, et au représentant normal de la France, Hennin, de demeurer dans la ville « bloquée », et à la scène naguère installée de continuer son activité — huit ans après l'article scandalisé de l'*Encyclopédie* et la réplique furieuse de Jean-Jacques! Voltaire, sur ce point, a partie gagnée; et comme ses vues sont pour une grande part déterminées par l'optique théâtrale, il est heureux de marquer un point. Que devient-il, quand un rapide incendie, en 1768, dévore le léger édifice? On peut supposer qu'il partage l'indignation de Hennin, qui écrit le 3 février 1768 (vol. 77, fol. 62) :

La nuit de vendredi à samedi dernier on a mis le feu à la salle

de Comédie bâtie ici pendant la médiation. Il est plus que probable que les Représentants sont auteurs de cette infamie, quoique jusqu'à présent les dépositions ne chargent personne en particulier. Ils ont eu pour objet : 1° d'intimider; 2° de satisfaire aux désirs de quelques-uns de leurs chefs qui ont toujours déclamé contre la Comédie parce qu'elle éloignait des cercles; 3° de faire pièce aux gens riches qui fréquentaient le plus le spectacle. La troupe est à Berne, mais elle avait encore des effets dans cette salle et c'est une perte pour elle d'environ vingt-cinq mille livres. Je ne puis rendre, Monseigneur, la joie insensée des Représentants en voyant brûler cet édifice, quoiqu'il y eût beaucoup de danger que le feu ne communicât aux maisons les plus voisines. Ils empêchaient d'y porter des secours qui, à la vérité, n'auraient conservé que peu de choses d'un édifice de bois où le feu s'était manifesté de toutes parts. Ceux qu'on interrogeait répondaient que ce n'était qu'un prélude et que bientôt on en ferait autant à toute la ville, mais malgré ces bravades on lisait sur le visage de la plus part qu'ils craignaient une esclandre pour le moins autant que leurs adversaires.

Vous serez sans doute sollicité, Monseigneur, par les malheureux que cette méchanceté ruine. De Luc le père et Vieussieux peuvent en être regardés comme les fauteurs puisqu'ils ont eu le front de refuser de payer les impôts pour les gardes tant que le Théâtre subsisterait dans cette ville. Quoi qu'il en soit, les sujets du Roi ne sont pas faits pour être la victime des troubles de Genève.

Dès la semaine suivante, de nouveaux détails, sous la date du 12 février :

Les Représentants se sont si bien trouvés de leurs attroupements autour de la maison de ville et de l'incendie de la Comédie qu'ils continuent à employer les mêmes moyens. Il y a quelques jours qu'on apporta au Syndic de la garde des matières combustibles trouvées la nuit dans des allées de boutiques. Ces sortes d'épouvantails se multiplieront sans doute beaucoup à la fin de ce mois si les Conseils n'acquiescent pas aux demandes de la Bourgeoisie.

Je me suis trompé en quelque chose, Monseigneur, dans la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire sur l'article de Du Luc le père et consorts : ce n'est point l'impôt pour la garde que ces gens s'étaient donné le mot de ne pas payer tant que la Comédie subsisterait, mais la collecte des hôpitaux qui se fait trois fois l'an et à laquelle personne ne refuse jamais de contribuer selon ses facultés. Toutes les recherches qu'on a faites sur l'incendie de la Comédie n'ont donné aucun indice. Ce bâtiment était isolé dans

une promenade, personne n'y entrait, et les clefs en étaient déposées à un corps de garde voisin. Il y a apparence que le feu a été mis par une porte basse hors de la vue des sentinelles.

Autre interprétation, sous la date du 17 février :

On a trouvé dans un des troncs de la Grande Église de cette ville un billet portant qu'il était inutile de faire des perquisitions sur l'incendie de la Comédie, puisque c'était le Cercle des *Imprévus* qui y avait mis le feu. Ce Cercle est composé d'environ deux cents Bourgeois les plus fanatiques et qui ont déjà voulu prendre les armes plusieurs fois. Je ne les crois pas gens à désavouer le billet. L'entrepreneur de la Comédie est ici où il va avoir un procès à soutenir contre les Charpentiers dont il était encore débiteur. Cet homme est très à plaindre.

Un peu plus tard, une note annonce à Choiseul un « écrit » qui malheureusement n'est pas joint à cette dépêche d'Hennin en date du 5 mars 1768 (vol. 77, fol. 120) :

Parmi la multitude énorme d'écrits qui ont paru, en voici enfin un qui est clair, exact, et capable de faire impression. Si on pense encore à ces affaires-ci en France, peut-être, Monseigneur, jugez-vous convenable de le reprendre. On l'attribue à un Ministre grand ennemi de M. de Voltaire et qui aurait pu se dispenser de parler de lui.

Comment Voltaire, à propos de l'incendie d'un théâtre, ne prendrait-il pas feu? Si mal en point que l'hiver rigoureux le mette, et malgré les tracas particuliers que lui vaut l'exhumation du *Dîner du comte de Boulainvilliers*, il voit en noir le sinistre.

Les Genevois, écrit-il à Taulès le 6 février, ont brûlé le théâtre de ce pauvre Rosimond : que ne brûlaient-ils pas celui de Paris? on dit qu'il est détestable. Je n'aime pas les incendiaires; cela peut aller loin. Rome fut brûlée sous Néron, et Genève pourrait bien être brûlée sous le vieux Duluc.

Et, le 12, à Chabanon, particulièrement disposé à partager son interprétation des choses :

Les Genevois se sont avisés de brûler le théâtre qu'on avait bâti dans leur ville pour les rendre plus doux et plus aimables...

IV

Les dernières mentions importantes que la correspondance diplomatique fait de Voltaire à cette date concernent cet « établissement » de Versoix, qui procédait naturellement des mesures douanières prises contre Genève pour mettre à la raison la turbulente cité. La grandeur et la décadence de cette entreprise sont connues[1] : « tourner » Genève par l'est, dériver son important trafic sur des voies nouvelles, recueillir dans une ville improvisée les transfuges ou les chômeurs de la ville de Calvin, c'était à la fois de bonne guerre mercantile et de belle propagande « raisonnable », car on accordait la plus parfaite liberté de culte à des gens recrutés un peu à la diable.

Cette improvisation urbaine, hélas! eut le sort qui guette le plus souvent les créations de ce genre. Ni les routes précipitamment rectifiées pour aboutir au lac, ni le trafic dévoyé de son cours séculaire pour rattacher la région lyonnaise à la Savoie, à la Suisse intérieure et aux Allemagnes sans passer par Genève, ni les franchises accordées aux nouveaux venus qui s'installent à Versoix, ni même l'incontestable autorité attachée à la personnalité de Voltaire qui domine moralement le projet — rien de tout cela ne supplée à une simple tradition vérifiée par un long usage. Sur ce point précis comme sur beaucoup d'autres, on a l'impression que les créations rationnelles, surtout décrétées *ab irato*, sont impuissantes à côté de certaines épreuves du temps. Si la descendance ou le parti de Vico, Herder et Burke s'apprêtent implicitement, vers cette date de 1770 qui est un des grands « tournants » du siècle, à s'opposer à l'action voltairienne en matière de traditions sociales, on peut dire qu'une expérience limitée et précise d'économie politique démontre que les « décisions » sont peu efficaces à côté des héritages du temps. L'établissement de Versoix occupe bien souvent l'envoyé de France, toujours toléré parmi ces Genevois que morigène son gouvernement. Le 16 mars 1770 (vol. 78, fol. 128), la part

1. Cf. l'étude citée de J. Ferrier.

financière de Voltaire dans l'improvisation concurrente est indiquée :

M. de Voltaire dans la ferveur du premier moment aurait donné des fonds, mais malheureusement il a deux cent quarante mille livres en rescriptions, et peu d'argent comptant. Il a cependant promis de faire quelques avances. S'il était possible de lui faire escompter ses rescriptions on l'engagerait aisément à fournir de quoi mettre sur-le-champ en activité un très grand nombre d'ouvriers.

La tentative de Versoix, si elle offre une ingénieuse diversion aux « troubles de Genève », est donc fort éloignée d'y mettre une fin, ou même d'apaiser ses contre-coups sur l'inquiétude de Voltaire : on sait que sa critique de l'Ancien Testament est particulièrement virulente en ces temps où il paraissait, sans doute, redouter un retour d'esprit biblique dans les affaires humaines ! Comme, par surcroît, ses relations genevoises, les Tronchin, les Vernet, les Pictet, les Cramer, sont tous peu ou prou intéressés dans les polémiques du moment, et que leur rôle passé ou présent fait l'objet de maintes attaques ou justifications, on ne s'étonnera point de trouver, dans la correspondance diplomatique, maint document relatif à ce récent passé. Voici, par exemple (vol. 73, fol. 267), un brouillon de lettre à Pictet, daté de Versailles, 17 décembre 1766 — et c'est la sempiternelle aventure de 1762 qui s'y était trouvée évoquée par Choiseul :

Il est constant que le mauvais effet d'une lettre injurieuse au Conseil que vous avez répandue à l'occasion du jugement rendu contre le S^r^ Rousseau en 1762, et sur laquelle le Conseil a prononcé, a été une des premières époques des divisions qui affligent aujourd'hui la ville de Genève.

La réponse de Pictet, assez digne en somme, était du 26 décembre de la même année (fol. 316) :

La lettre que j'écrivis en 1762, à l'occasion du Jugement rendu contre le S^r^ Rousseau, bien loin d'avoir été répandue par moi, devint publique contre mon intention, et sans entrer dans le détail des Preuves qui démontrent cette vérité, j'en appelle simplement à la véracité du Conseil de cette ville, personne ne sait mieux que lui toutes les démarches que je fis pour arrêter une publicité que je n'avais pas même soupçonnée possible ; j'ose encore aujourd'hui,

après le laps de plusieurs années, demander à tous ces messieurs si, au moment que j'appris qu'on répandait une lettre qu'on m'avait surprise par un faux exposé, si j'eus rien, dis-je, de plus pressé que d'avoir l'honneur d'écrire au Conseil trois lettres consécutives dans lesquelles je me déclarais auteur d'une lettre qu'on rejetait sur d'autres...

... Je conviens sans doute avec Votre Excellence que l'époque de cette lettre a été une de celles des divisions qui affligent la République...

Les Tronchin, si chers à Voltaire dès l'origine, se retrouvent dans une des dernières dépêches relatives à cette affaire. Il s'agit cette fois du troisième frère, Jacob, frère du docteur et du procureur général, qui est persuadé qu' « on veut le noircir dans l'esprit du peuple ». Hennin mande à son sujet, le 30 mars 1770 (vol. 78, fol. 175) :

On l'accusait d'avoir dit chez M. de Voltaire à un natif que dans deux ans il serait aussi libre dans Genève que le premier syndic et on citait pour preuve une lettre de ce natif à sa femme. Deluc même m'avait débité cette anecdote avec un air de mystère. M. Tronchin a été à la source, il a trouvé la lettre, elle dit positivement le contraire. C'est M. de Voltaire qui, au moment où M. Tronchin entrait, dit à ce natif qui lui demandait si étant devenu sujet du Roi il pourrait aller à Genève : « Vous y serez aussi en sûreté que le premier syndic. »

M. Tronchin a présenté requête au Conseil pour qu'on éclaircît cette calomnie et d'autres...

Autre mésaventure relatée le 24 mai 1770 (fol. 210) :

Un natif retiré à Ferney a été insulté sur le grand chemin par un bourgeois. M. de Voltaire, que son imagination trompe quelquefois sur les faits, avait vu la chose au grand criminel et m'en avait écrit sur ce ton. La justice de Genève, après avoir écouté tous les témoins, a condamné le bourgeois à quelques jours de prison. J'espère que cet exemple suffira pour en imposer. A cette occasion, Monseigneur, je ne puis me dispenser de vous dire que les personnes élevées dans les monarchies ont bien de la peine à ne pas être révoltées de la liberté des propos républicains...

On revient à la tentative de Versoix avec une dépêche de Hennin, le 16 juin 1770 (fol. 222) :

La faveur dont vous honorez la manufacture de Ferney et les

secours que M. de Voltaire lui donne engagent les meilleurs ouvriers de Genève à s'y porter. Il ne manque en ce lieu ainsi qu'à Versoix que des maisons pour recevoir tous ceux auxquels le bouleversement de la République et le mécontentement général inspirent le désir de chercher une autre patrie...

Mais, pour finir, cette information transmise par l'envoyé de France le 26 décembre 1774 (vol. 81, fol. 258) :

J'étais à Ferney il y a quelques jours lorsque M. de Voltaire, qui venait récemment de recevoir des marques de la protection du Ministère pour sa manufacture et les ouvriers genevois qui la composent, apprit que les bannis [surtont des ouvriers horlogers ayant déserté Genève] agissaient comme s'ils voulaient rentrer dans cette ville. C'était une chose curieuse que de l'entendre déclamer contre la tournure d'esprit inquiète et brouillonne du peuple de Genève...

Ce n'était donc plus la ridicule cité puritaine et hypocrite, le théâtre de *la Guerre de Genève*, parfaitement bouffonne dans sa tartufferie,

> Noble cité, riche, fière et sournoise :
> On y calcule, et jamais on n'y rit;

c'était une démocratie réclamant ses droits qui désormais semblait au philosophe l'abomination de la désolation : l'antinomie foncière des attitudes voltairiennes en matière sociale se montre ici à plein.

V

Ainsi s'achevaient, en effet, pour Voltaire, ce qu'on pourrait appeler « les grandeurs et misères de la zone ». Aussi longtemps que, pour lui, santé, régime, climat, liberté de mouvements et de propos, relatives commodités d'édition se trouvèrent favorisés sur les pentes du Jura, en face du Salève et au contact d'une ville qui possédait une forte idiosyncrasie pourtant, les choses étaient au mieux : il lui semblait trouver, loin des princes et des cours, loin des capitales et des foules, la résidence idéale — les résidences plutôt, d'où l'on pouvait narguer les puissances du jour. Même les pasteurs genevois lui paraissaient alors de très tolérables théologiens,

qu'un peu de socinianisme n'effrayait pas, qu'une certaine gaillardise maintenait dans le siècle, éloignait de l'ascétisme détesté.

Vinrent les démêlés avec Jean-Jacques, et, sans beaucoup attendre, l'or pur se changea en plomb vil. Retardataire, suspecte d'un « enthousiasme » suranné et de fâcheuses traces de barbarie à la Rousseau, « scythe » jusqu'au ridicule et au scandale, la cité de Calvin devint un enfer dont Voltaire songeait sérieusement à quitter le voisinage. A la fois irréligieux et antidémocratique, l'auteur du *Dictionnaire philosophique* trouvait moyen de n'être satisfait, ni du pouvoir suranné qui avait fait Genève, ni des forces montantes qui en modifiaient la figure politique.

Fernand BALDENSPERGER.

DAVID ET LAMARTINE

A PROPOS DU CENTENAIRE DES *HARMONIES*

David? Mais oui, le psalmiste. Il a collaboré aux *Harmonies*, dont bien des vers paraphrasent ses versets. Le trait n'a pas été relevé, que je sache, dans les nombreuses études, et quelques-unes fort savantes, qu'a fait éclore l'année dernière le centenaire du célèbre recueil. Déjà, dans les *Méditations*, le poète était tributaire de Job, et dans les *Nouvelles méditations*, de Salomon[1]. Il ne nous déplaît point que les *Harmonies* soient tissées de mille fils arrachés au psautier. Ainsi Lamartine, à toutes les époques de sa carrière poétique, aura demandé aux Saints Livres une inspiration appropriée à ses états d'âme successifs.

L'ouvrage parut au mois de juin 1830 chez Charles Gosselin, « libraire de Son Altesse Royale monseigneur le duc de Bordeaux, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9. » Il est intitulé : « *Les Harmonies poétiques et religieuses*, par A. de Lamartine, ornées de vignettes gravées sur bois par Poret, d'après les dessins d'Alfred et de Tony Johannot ». Les intentions religieuses sont soulignées dès le seuil du volume : on voit sur la couverture une croix de pierre se détachant sur un fond de paysage et, au pied de la croix, la harpe du saint roi David : images symboliques qui en résumaient l'inspiration.

Le recueil primitif comprenait trente-huit pièces, dont la composition s'échelonne sur quatre années, de 1826 à 1830. On les a réparties, suivant leur date et le lieu de leur rédaction, suivant aussi leur contenu, en deux groupes fort différents de ton : les *Harmonies toscanes*, écrites en 1826 et

1. On me permettra de renvoyer aux notes de mon édition commentée des *Méditations*. Lyon, Vitte, 1925.

1827; les *Harmonies de France*, écrites en 1828-1829. Les *Harmonies toscanes*, les plus nombreuses, puisqu'on en compte vingt-quatre, sont des hymnes de bonheur et rendent un son davidien, tandis que les *Harmonies de France* reviennent à l'inspiration pessimiste, jobienne, des premières *Méditations*.

Les *Harmonies toscanes* virent le jour sous un signe heureux. Le séjour de Lamartine en Toscane marque pour lui une période de véritable épanouissement moral. Ah! le radieux été! Ses lettres de ce temps, parfois un peu lâchées, écrites visiblement au courant de la plume, révèlent chez ce diplomate à la réputation élégiaque une humeur joviale doublement piquante.

Nous sommes en 1826. Lamartine a trente-six ans. Déjà célèbre, et partout célébré, heureux époux, heureux père, il est alors secrétaire à la Légation de France auprès du grand-duc de Toscane. Mille promesses d'avenir s'offrent à ses ambition. Jeune, beau, riche, il tire un parti merveilleux de sa jeunesse éclatante et de sa gloire naissante. L'hôtel de la Légation, comme les moindres demeures de Florence, avait fort grand air. Situé sur les bords de l'Arno, il donnait l'impression d'un véritable palais. Dans ce cadre somptueux, qui s'accordait parfaitement avec ses goûts somptuaires, le jeune diplomate respirait l'air qui lui convenait, et il trouvait là, jusque dans cet humble détail de l'habitation, un milieu des plus favorables à l'épanouissement de son bonheur. L'immeuble existe toujours, mais a changé d'affectation. Il est devenu, m'écrit le consul de France à Florence, le Palace-Hôtel fréquenté par la meilleure société étrangère.

Lamartine mène à Florence une vie de grand seigneur, passe les mois chauds aux bains de mer et achète, pour 120.000 francs, la villa de Sante-Maria-Novella, située aux portes de la ville. Il vit dans un songe de lumière, tout à la joie d'être célèbre, d'aimer et de servir. Son salon est le lieu de rendez-vous de l'aristocratie florentine. Il n'eût tenu qu'à lui de cueillir bien des succès et des fortunes de plus d'une sorte. La fortune et le succès suffisent à sa sagesse. Sa foi collabore à sa félicité et la confirme. L'air qu'il respire est parfumé d'encens, et l'on y entend des orgues chanter.

La peinture nous a conservé le dessin de son salon de Florence[1]. Au beau milieu, une harpe! C'est le temps où lady Blessington, noble anglaise qui eut en 1826 l'occasion de le voir, traçait de lui ce portrait :

M. de Lamartine a très bel air, est distingué d'aspect et s'habille si bien en gentilhomme qu'on ne le supposerait jamais poète... Ses traits sont beaux et son attitude particulièrement intelligente et intellectuelle. Ses manières sont polies et sa conversation brillante et intéressante. On découvre en lui un profond sentiment religieux... tout à fait libre de bigoterie...

(*Souvenirs de voyage en Italie*, parus en 1839 et 1840. D'après Maurice Levaillant, *Lamartine, œuvres choisies*, p. 357.)

Enfermé dans ce bonheur, il coule des jours limpides. Il était seulement à craindre que cette félicité continue n'endormît son génie et ne lui fît oublier les lettres. Heureusement, il n'en est rien. Mais qu'il se mette à écrire, et je veux que ses vers soient empreints d'un bel optimisme. Ils seront aussi, n'en doutez pas, soulevés d'un beau souffle chrétien.

Que l'on y prenne garde, le titre auquel le poète avait d'abord songé pour son recueil est celui de *Psaumes modernes*. Ses intentions primitives sont encore apparentes sur la couverture où trône la harpe de David. Elles apparaissent également dès la première page. L'épitaphe du volume? Deux versets de *Psaumes :*

Cantate Domino canticum novum; cantate Domino, omnis terra...
Quia mirabilia fecit...

(Ps. 105 et 107.)

Dès la première page encore, et dans l'*Avertissement* du poète au lecteur, nous lisons ces lignes :

Les vers ne s'adressent qu'à un petit nombre.

Il y a des âmes méditatives que la solitude et la contemplation élèvent invinciblement vers les idées infinies... Elles cherchent en elles-mêmes, et dans la création qui les environne, *des degrés pour monter à Dieu*, des expressions et des images... pour se révéler à Lui. Puissé-je leur en prêter quelques-unes!

1. Le tableau fait partie de la collection de Saint-Point. Je l'ai reproduit dans mon édition des *Harmonies* (Vitte, éd.), p. 16.

Des degrés pour monter à Dieu! Cela ne dit rien au profane. Mais pour peu que l'on ait l'expérience du psautier, on reconnaîtra aisément de quelles suggestions sacrées est née une telle formule. *Heureux l'homme*, lisons-nous dans le psaume 83 (verset 6), *qui a placé dans son cœur des degrés pour s'élever jusqu'à vous.*

Les titres seuls ne sont pas moins significatifs. Ils suffisent parfois à nous renseigner sur le contenu des pièces. *Hymne du matin*, *Hymne du soir*, *Hymne à la douleur*, *Hymne à la mort.* Des hymnes! Et accordés au son de la harpe davidienne. L'obsession du psalmiste affleure à tout instant entre les vers. Nouveau David, le poète entend expier en vers sacrés les premiers errements de sa vie et se punir de l'accent trop profane de ses premières œuvres :

... (Seigneur!) pour chanter tes merveilles
Tu m'as donné dans l'âme une seconde voix,
... C'est un souffle affaibli des *bardes d'Israël.*

(*Harmonies. Invocation.*)

Oh! puissé-je, souffle suprême,
Instrument de promission,
Sous ton ombre frémir toi-même
Comme une *harpe de Sion!*

(*Harmonies. A l'Esprit-Saint.*)

Mais si la harpe de David chante et pleure tour à tour, la sienne a retenu surtout les airs d'allégresse, l'hymne triomphal de l'action de grâces et de l'adoration. Il redit sur tous les mètres et sur tous les tons le *Coeli enarrent gloriam Dei* du saint roi.

La poésie de David, en effet, est tour à tour personnelle, nationale, largement humaine. Elle est personnelle dans des psaumes comme le *Miserere* et le *De Profundis* où le roi-pénitent exprime son repentir et implore le pardon : « Pitié Seigneur... » (ps. 50). « Ne me traitez pas selon la multitude de mes iniquités, mais selon votre miséricorde infinie » (p. 78). Elle est nationale dans les parties de son œuvre où le psalmiste s'afflige des tribulations de sa patrie et appelle le Tout-Puissant au secours d'Israël. Elle est largement humaine dans les psaumes, plus nombreux, où il interprète les sentiments

généraux d'admiration et d'adoration que l'humanité de tous les siècles éprouve devant la divinité. Dans les *Harmonies*, Lamartine a utilisé ces trois thèmes lyriques, mais avec une fréquence inégale.

Les soupirs du *Miserere* et du *De Profundis* sont exceptionnels parmi la joie des *Harmonies*. Ils ne se font entendre que dans *la Pensée des morts*, et encore largement coupés d'effusions plus sereines.

Dans *l'Invocation pour les Grecs*, le poète reprend à son compte, pour les appliquer aux Grecs en péril, les pathétiques adjurations du psalmiste en faveur d'Israël abandonné.

Mais les *Harmonies* les plus inspirées, les plus nombreuses, sont celles où, après le psalmiste, il rend gloire au Créateur pour la grandeur et la beauté de son œuvre divine. Oh! les hymnes magnifiques chantés sur les promontoires, sous la voûte libre du ciel, au bruit de la mer et des vents! L'opulente Italie, son ciel, sa mer, ses montagnes, ses forêts, ses merveilleuses nuits d'été, lui fournissent mille occasions et mille raisons de bénir le Créateur. Il convie tous les êtres à associer leurs hymnes aux siens et à magnifier le nom du Seigneur.

A cet immense concert il donne le nom d'*Harmonies*. Il aurait pu, tout aussi bien, garder le titre primitif de *Psaumes modernes*. Car rien n'est plus conforme à la tradition davidienne que ces appels constants au sentiment de la nature pour soutenir, entretenir, exalter, l'enthousiasme religieux.

Parmi les spectacles de la nature, c'étaient les grands phénomènes, les grandes manifestations de puissance, qui faisaient sur l'imagination du psalmiste l'impression la plus forte. Sa poésie est toute vibrante d'orages, de tempêtes, du fracas de la foudre et des vents. Il dit la mer en furie, les nues fendues par l'éclair, les eaux du Jourdain qui grondent, et le Carmel ébranlé sous les coups du tonnerre :

Que toute la *terre* retentisse du *nom* du Seigneur; chantez. Accompagnez vos *hymnes* avec la harpe. Que la *mer* et tout ce qu'elle renferme, que la terre et ses habitants fassent éclater leur allégresse. Que les *fleuves* applaudissent, que les montagnes retentissent de cris de joie à la présence de Jéhovah (ps. 97).

Bénis le Seigneur, *ô mon âme;* Seigneur, que vous êtes grand

dans votre magnificence... Les *orages* sont vos messagers et les *flammes* vos ministres... A votre menace, les eaux ont fui ; au bruit de votre *tonnerre*, elles se sont écoulées (ps. 103).

Or, les attributs de Dieu qui se révèlent le plus nettement à Lamartine sont justement ceux-là mêmes qui faisaient frissonner le psalmiste, les attributs de grandeur et de force.

Quand les vents sifflent sur l'onde,
Quand la mer gémit ou gronde,
Quand la foudre retentit,
Tout ignorants que nous sommes,
Qui de nous, enfants des hommes,
Demande ce qu'ils ont dit?
L'un a dit : « Magnificence ! »
L'autre : « Immensité ! Puissance ! »
L'autre : « Terreur et courroux ! »
L'un a fui devant sa face,
L'autre a dit : « Son ombre passe ;
Cieux et terre, taisez-vous ! »

(*Désir.*)

Souvent même il est possible de déterminer les versets sacrés dont notre poète développe les suggestions.

Mer, pourquoi as-tu fui? Jourdain, pourquoi as-tu reculé vers ta source? Montagnes, pourquoi avez-vous tressailli comme le bélier, et vous, collines, comme l'agneau? C'est que la terre a été émue à la présence du Seigneur (ps. 113). Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament proclame les œuvres de ses mains (ps. 28).

Pourquoi bondissez-vous sur la plage écumante,
Vagues dont aucun vent n'a creusé les sillons?
Pourquoi *secouez-vous votre écume flottante*
En légers tourbillons?
... Forêt qui tressaillez... (pourquoi?...)
... C'est que le ciel s'entr'ouvre ainsi qu'une paupière.
... Chaque être s'écrie : (c'est lui !)

(*Hymne du matin.*)

C'est pour s'être nourris des mêmes lectures sacrées que Lamartine et Hugo se ressemblent parfois si étrangement.

Comparez la strophe ci-dessus, de l'*Hymne du matin*, avec *Extase* des *Orientales :*

Et les bois, et les monts, et toute la nature...
Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient en inclinant leur couronne de feu;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient en recourbant l'écume de leur crête :
C'est le Seigneur, le Seigneur-Dieu!

La poésie religieuse des *Harmonies* se présente à nous comme l'épanouissement large et facile du lyrisme sacré du xviii[e] siècle, lequel, à travers les chœurs de Racine et ceux de Garnier, à travers aussi les odes de Malherbe et de Desportes, se rattachait à une tradition poétique très en faveur au temps de la Réforme, celle des paraphrases du psautier.

Mille formules, héritées de David, se sont ainsi transmises de la Renaissance au Romantisme à travers le xvii[e] siècle et le xviii[e], et elles donnent à notre poète catholique un air étrange de parenté avec ses lointains ancêtres huguenots :

Aux éclairs de sa face les *nuages se sont fendus* (ps. 17).

Dieu se lève en courroux...
Les cieux se sont fendus, tremblant, suant de crainte.
(A. d'Aubigné, *les Tragiques.*)

Le nuage encore loin que *l'éclair a fendu*
(*Harmonies. Bénédiction de Dieu.*)

La nue orageuse
Se fend...
(*Ibid. Hymne du matin.*)

Fends la nue et suscite un homme...
(*Ibid. L'Esprit-Saint.*)

Le courant davidien, qui traverse les *Harmonies*, se remarquait déjà dans les œuvres antérieures du poète. Les *Harmonies toscanes* témoignent d'une telle expérience du psautier, leur auteur s'est si bien assimilé les images et les formules de David, et il rend avec un tel succès le ton et les tours de l'original sacré que, manifestement, ce coup de maître a été précédé de nombreux coups d'essai. Au fait, parmi les tout pre-

miers essais poétiques de Lamartine, parmi ses poésies de collège, que trouvons-nous? Des paraphrases du psautier.

... Quelquefois je composais en silence des psaumes enfantins, à l'imitation de ceux de David que j'entendais sans cesse murmurer par le Père Varlet, récitant son bréviaire. J'en ai conservé quelques strophes incomplètes... Les voici : on y verra la pente et la première goutte de ce ruisseau de poésie qui devint plus tard des *Harmonies*.

(*Cours de littérature*, 23ᵉ entretien.)

Et, à l'appui de cette confidence, il cite en entier le *Cantique sur le torrent de Tuisy* qui figure aujourd'hui dans les *Recueillements*. C'est d'ailleurs par les psaumes qu'il prit son premier contact avec la littérature sacrée. Il n'a pas lu Genoude encore que déjà il sait par cœur des versets épars du psautier : souvenirs de chants d'église ou pieuses effusions maternelles apprises avec ses premières prières. Le peu de latin biblique qu'il cite alors dans ses premières œuvres se trouve justement appartenir aux psaumes. Ces premiers souvenirs, les plus vivaces, resteront toujours dans sa mémoire.

Dans le même temps que s'élaborent les premières *Méditations*, il écrit sa tragédie de *Saül* (1818), dont David est le personnage principal. Et comment faire parler David autrement que dans la langue des psaumes? Quant aux *Méditations* (1820) et aux *Nouvelles méditations* (1823), l'inspiration des psaumes n'en est point absente. Sans doute, la voix de Job prédomine dans le premier de ces recueils, et celle de Salomon dans le second; mais des pièces telles que : *Ode*, *Chants lyriques de Saül*, *Stance*, *A la Grande-Chartreuse*, nous font entendre les accents de David et sont déjà des *Harmonies*.

Après les *Harmonies*, Lamartine va-t-il renoncer à ce culte poétique qu'il rendait jusque-là au psalmiste avec une ferveur persévérante? On se doute que non. « David, écrit-il en 1839 dans l'entretien-préface des *Recueillements*, je sais par cœur ses plus admirables psaumes, je prie avec ses versets, je chante et je pleure intérieurement aux sons de sa harpe. » Et l'une des plus belles pièces des *Recueillements* chante justement le *Tombeau de David à Jérusalem*.

Les *Recueillements* sont de 1839. A partir de cette date, La-

martine ne compose plus guère de vers : il a bien d'autres soucis. Mais la pensée de David ne le quitte point, même dans la période si agitée de 1848, alors qu'il cumule les fonctions de membre du gouvernement provisoire et de ministre des Affaires étrangères. Cette hantise du psalmiste aurait même joué au ministre un tour fort amusant. Il avait rencontré, au hasard de ses méditations, une pensée, une pensée du psautier qui lui paraissait digne d'être retenue. Afin de n'en pas perdre la mémoire, il inscrivit sur son calepin à la suite d'autres noms cette brève mention : David. Puis, comme il arrive d'ordinaire, il se hâta d'oublier le mémento. Or, il advint qu'ayant à pourvoir aux consulats vacants, il avait noté les candidats de son choix sur le même agenda. Lorsqu'arriva le jour des nominations diplomatiques, il se contenta de présenter les feuilles du calepin, afin que les noms qui y figuraient fissent l'objet des décrets ordinaires. Ce qui devait arriver arriva. Les ampliations furent adressées aux élus. Une pourtant demeurait en souffrance sur le bureau du directeur. On ignorait l'adresse du titulaire qui, de son côté, ne donnait pas signe de vie.

L'insouciant! Après quinze jours d'attente, on dut recourir au ministre. M. David, nommé consul à Brême, était introuvable. Lamartine fit vainement appel à ses souvenirs. Il demanda seulement à revoir les feuilles de son calepin. Alors, soudain : « Oh! vous avez fait du roi David un consul de la République! — Quel roi? — Celui qui dansait devant l'arche. » Quelques jours après, on pouvait lire dans le *Moniteur* : « M. X... est nommé consul à Brême en remplacement de M. David, nommé à d'autres fonctions[1]. »

Le trait est-il historique? Je ne sais. Mais il n'importe. Authentique ou non, il garde sa signification : il témoigne du singulier prestige dont jouissait le chantre des *Psaumes* auprès de Lamartine dans l'appréciation même de son entourage. En conférant à David cet impossible consulat, le ministre acquittait à sa façon les dettes du poète : avec ce royal créancier, comme avec les autres, hélas! Lamartine restait bien au-dessous de ses obligations.

Durant les années trop surmenées de sa vieillesse, si La-

1. D'après *Mon Journal*, 16 octobre 1909. Paris, publications Hachette.

martine ne nous a point donné une version nouvelle des *Harmonies*, ce ne fut pas le désir, mais le temps uniquement qui lui manqua.

La vie me permettra peut-être de donner ma vraie forme littéraire, confiait-il un jour à son ami Henri de Lacretelle[1]. Un livre se mûrit lentement en moi au soleil couchant de la vieillesse. Il résumera, sous l'enveloppe concise du vers, tout ce que j'aurai pensé de moins indigne. Je l'appellerai *Psaumes*. Il sera mon testament devant Dieu, en religion et en politique. Si une de mes œuvres doit surnager sur les flots du temps, je désire que ce soit celle-là. J'en écrirai quelques versets à chaque automne.

(Henri de Lacretelle, *Lamartine et ses amis*, p. 33.)

Quand les années courbent les fronts, disait-il en 1851 à son secrétaire Charles Alexandre, ils ne se relèvent que vers Dieu. Mes créanciers me forcent à faire de la farine, ils me mettent sous la meule; mais, au premier répit, si j'ai la fortune de ressaisir la harpe, je prendrai celle de David.

(Charles Alexandre, *Souvenirs*, p. 351.)

Si après les sueurs, les lassitudes de la journée humaine, écrit-il encore en 1854, la volonté de Dieu me destinait un long soir de repos, je sens que je deviendrais volontiers à la fin de mes jours ce que je fus au commencement : ... un adorateur, un chantre de sa création... : mes hymnes ne contiendraient que le nom éternel et infini, et mes vers, au lieu d'être des retours sur soi-même, des plaintes ou des délires personnels, seraient une note de ce cantique incessant et universel que toute créature doit chanter devant son créateur.

(De *l'Adieu au lecteur* qui termine les *Lectures pour tous* de Lamartine.)

En 1857, il fait de nouveau allusion à ce dessein dans la dernière pièce qu'il ait écrite :

Veux-tu que, remontant ma harpe qui sommeille,
Comme un David, assis près d'un Saül qui veille,
Je chante encor...?

(*La Vigne et la maison.*)

C'est le temps où il consacre à David deux longs entre-

1. L'auteur ne date pas cette conversation. Mais, d'après le contexte, elle paraît sensiblement contemporaine des deux confidences que nous rapportons à la suite.

tiens de son *Cours de littérature*, les 12e et 33e, tout remplis de citations de psaumes : il cite même en entier les psaumes 2, 3, 6, 8, 17 et 22.

David, s'écriait-il, c'est le roi des lyriques! Jamais la fibre humaine n'a résonné d'accords si intimes, si pénétrants et si graves!... Lisez de l'Horace et du Pindare après un psaume! Pour moi, je ne le peux plus.

Il fut saisi par la mort avant d'avoir pu reprendre la harpe de David. Mais ces psaumes de sa vieillesse, qu'il se promettait d'écrire, sûrement il les entendait chanter en lui. Et savez-vous la seule inscription qu'il voulut que l'on gravât sur le tombeau de sa mère, qui devait être aussi le sien? Trois simples mots, mais empruntés au psalmiste : *Speravit anima mea*.

Claudius Grillet.

LECONTE DE LISLE

ET

LA PHILOSOPHIE INDIENNE

Quelque sentiment que l'on professe sur Leconte de Lisle, on s'accorde assez volontiers à voir en lui un poète « hindou », d'aucuns précisent même : un poète bouddhiste. On veut bien tenir ses poèmes finnois ou scandinaves pour des jeux d'artiste érudit, mais ses poèmes indiens révéleraient le disciple, voire l'émule, des sages qu'il y a fait parler. N'était-il pas, lui aussi, par sa naissance, un homme de l'Orient? Ne le sent-on pas jaloux d'atteindre à l'impassibilité des Yogis? Et lorsqu'il décrit en vers nostalgiques la splendeur accablante d'un éternel azur, ne reconnaît-on pas dans ces sensations personnelles les

..... inertes voluptés des ascètes antiques
Assis, les yeux ouverts, cent ans, au fond des bois?

Convenons que c'en est assez pour assigner dans son œuvre, aux poèmes d'origine indienne, une place privilégiée; et l'on se demande à bon droit si la curiosité littéraire ne se double pas ici d'un intérêt plus intime. Mais poser la question n'est pas la résoudre, et quand nous affirmons que Leconte de Lisle est « bien hindou », notre assurance n'est-elle pas faite un peu de notre ignorance? Mieux informés des choses de l'Inde, nous verrions tout ce qu'il y a de vague dans certains rapprochements. Il s'en faut, d'autre part, que la biographie de Leconte de Lisle nous ait livré ses derniers secrets; même après les travaux excellents consacrés au poète et à l'homme, l'histoire de cette âme reste trop incertaine, trop imprécise, trop mal datée, pour que nous puissions établir des concor-

dances toujours sûres entre l'œuvre et la vie. Quels besoins, quels désirs ont conduit Leconte de Lisle vers les littératures de l'Inde, et s'il y a cherché une nourriture spirituelle, a-t-il su la trouver? Nous ne serons fixés sur ce point que le jour où une documentation suffisante nous aura fait pénétrer dans l'intimité de son cœur. Mais en attendant, nous avons son œuvre. On a étudié ses thèmes et ses sources d'inspiration. Nous voyons ce que l'écrivain a tiré de l'Inde et, chose non moins importante, ce qu'il en a négligé. Tâchons au moins de dégager, de ces données un peu trop purement livresques, toute la lumière qu'elles peuvent fournir et, révisant ainsi certaines affirmations trop hâtives, tentons, faute de l'atteindre, de cerner la vérité.

*
* *

Les cases ombragées de palmiers sous le ciel ardent de Bourbon, les forêts revêtues de lianes, l'élégance nerveuse et bronzée des Telingas porteurs de palanquins — tous ces spectacles familiers à la jeunesse de Leconte de Lisle préparaient peut-être en lui le curieux et l'adepte de la pensée indienne, mais ils le préparaient de loin. A peine si l'Inde s'entrevoit dans ses vers de jeunesse, lorsqu'il lui arrive d'évoquer, en termes bien conventionnels, une habitante des bords du Gange ; et rien ne montre qu'il ait fait ces voyages dans l'Hindoustan mentionnés sans preuves à l'appui par certaines notices biographiques. C'est vers la trentaine, semble-t-il, à Paris, dans le demi-jour des bibliothèques, que ce fils des mers lumineuses dut commencer à connaître le génie indien. Peut-être avait-il été orienté vers les doctrines de la métempsycose par les rêveries cosmiques de Fourier; en tout cas, il se rattachait encore à l'école phalanstérienne quand il publia le premier de ses ouvrages qui contienne des allusions à la philosophie de l'hindouisme : c'est le 7 novembre 1847 que parut, dans la *Démocratie pacifique*, le conte en prose de la *Princesse Yaso'da*. Certes, il aurait fallu beaucoup d'optimisme pour discerner, dans ce grêle opuscule, la promesse d'un grand « poète hindou ». Aujourd'hui même on hésite à prendre au sérieux ces tribulations d'une jeune princesse enlevée par un génie du mal, délivrée, mais trop tard, par un

génie du bien, et rendue expirante à son père et à son fiancé qui ne lui survivent guère. En vain, Leconte de Lisle prétend avoir emprunté son sujet à « Jayadeva le lyrique » : on ne trouve rien de pareil chez cet écrivain sanscrit fort célèbre, et la source du conte nous demeure inconnue : mais faut-il même parler de source pour un récit à ce point banal? Il reste toutefois que certains détails accessoires semblent tirés du tome III, paru cette même année, du *Bhâgavata Purâna* traduit par Burnouf : de là viennent les noms de deux personnages, le démon Hyayagriva, et le saint Satyavrata[1], dont les ablutions nous sont décrites sur un ton d'ironie assez peu édifiant. Fantaisie encore que les indications chronologiques qui terminent le conte à grand fracas. L'auteur aurait-il donc voulu en imposer à son public? D'un bout à l'autre, on pourrait croire à une mystification médiocre, si, jetées dans le cours du récit, ces quelques lignes ne faisaient rêver :

La piété confond la pensée et le cœur dans l'abîme de ce qui est, un et et par soi-même. La piété plonge les justes dans l'essence une et première. Leurs yeux se ferment alors pour les manifestations visibles et passagères. Leurs oreilles n'entendent plus rien des bruits sensuels. Que verraient, en effet, les justes? Qu'entendraient-ils? L'abîme de ce qui est, un et par soi-même, est noir, inouï.

Telle est la doctrine des justes, elle est consolante.

Consolante? certes, pour l'homme qui n'attend plus rien de la vie; mais a-t-on besoin de consolations aussi négatives quand on a foi au progrès social? Et Leconte de Lisle n'avait-il pas annoncé en commençant que son conte symbolisait, « sous la forme flottante des poésies sanscrites, la défaite momentanée du Bien par le Mal, et son triomphe à venir »? Un passage qui semble trahir le besoin de consolations mystiques fait suspecter la solidité de cet optimisme de journal. Au surplus l'épigraphe que le poète tirait, disait-il, de Jayadeva, n'exprimait qu'une confiance mitigée dans les revanches de la justice : « Qu'elle est dure la destinée des hommes et des femmes! Cela est-il à jamais? Il y a des sages qui disent : non! » Mais

1. Cf. *Bhâgavata Purâna*, trad. Burnouf, t. III, p. 359. — Ni l'un ni l'autre ne jouent dans le *Purâna* le rôle que Leconte de Lisle leur attribue dans son récit.

si de plus sages disaient oui? Le bon génie Atouli-Jama a beau proclamer par la suite : « les destinées sont noires, elles seront brillantes »; ce propos rassurant a peut-être pallié pour les lecteurs phalanstériens l'effet d'un dénouement tragique, mais le poète n'a pas l'air profondément convaincu. Le conte trouve ainsi sa place à côté des vers de la *Phalange* où un fouriérisme défaillant s'absorbe dans un hellénisme vigoureux : lui aussi, sous sa forme bien moins puissante, est une œuvre de transition. Il laisse entrevoir la crise intérieure qui détache Leconte de Lisle d'une secte qu'il ne veut pas encore renier : d'où les flottements, les compromis, les déguisements destinés à sauver la face. Près de combattre pour des idées auxquelles il ne croit plus du fond du cœur, le futur délégué du « Club des Clubs » s'adapte déjà à la défaite; et si la Grèce l'attire par des images de radieuse beauté, l'Inde, plus mystérieuse, commence à lui révéler que des sages cherchent la paix dans l'oubli des « manifestations visibles et passagères », dans « l'abîme noir, inouï » de l'éternelle unité.

Mais pour voir s'accuser des tendances, encore bien incertaines dans la *Princesse Yaso'da*, il faut attendre 1852, et le premier recueil des *Poèmes antiques* : là parurent, avec *Surya* et *Bhagavat*, deux éblouissantes visions de l'Inde. On ne sait au juste à quelle date furent composées ces deux pièces dont on n'a pas retrouvé de publication en revue; mais elles semblent se rattacher aux temps si durs pour le poète qui suivirent ses échecs politiques de 1848. Il a vu la cruelle stupidité des foules, et, au lieu de progrès, le cycle fatal du désordre et de l'oppression; le « triomphe à venir » du bien lui apparaît, sinon impossible, du moins ajourné *sine die*. A l'ère nouvelle il ne doit que la ruine commencée de sa famille, et des déboires personnels. Pauvre, isolé, mal venu de ses amis de la veille, il travaille pour des libraires, ou va courir le cachet par les rues boueuses de Paris. Jamais la fuite dans le rêve ne lui a été plus nécessaire : n'est-ce pas le moment de se retourner vers l'Inde, pour lui demander le secret de ses dogmes consolateurs?

Les secours ne lui manquaient pas pour s'initier : mais, ici encore, nous voudrions plus de précisions biographiques; nous sommes mal renseignés sur l'aide ou l'excitation que Leconte

de Lisle put recevoir, dans ses curiosités indiennes, de compagnons tels que Louis Ménard ou Ferdinand de Lanoye. Nous savons pourtant, ce qui est essentiel, que, vers 1850, un Français cultivé était en mesure d'acquérir des connaissances sérieuses sur l'Inde, même sans se donner la peine d'étudier le sanscrit[1]. Il n'y avait guère qu'un demi-siècle d'écoulé depuis l'époque révélatrice où Parraud traduisait la *Bhagavad Gîtâ* sur l'anglais de Wilkins[2], où les *Upanishads* passaient d'une version persane dans le latin d'Anquetil-Duperron[3] : mais ce demi-siècle avait été fécond en vocations, en efforts, en œuvres. Les épopées ne devaient être traduites en français qu'après 1852; mais, dès avant, Leconte de Lisle pouvait lire le beau drame de *Çakuntalâ*[4]; surtout, il pouvait satisfaire sa curiosité religieuse ou philosophique grâce aux traductions des Vedas[5], des lois de Manou[6], du *Bhâgavata Purâna*[7], et à l'*Introduction à l'histoire du buddhisme indien*[8], où Burnouf résumait ou citait nombre de documents originaux. Védisme, brahmanisme philosophique, bouddhisme, les trois formes essentielles de la pensée religieuse de l'Inde s'offraient à son atteinte par ces travaux de valeur inégale, mais tous savants et suggestifs. Et pour lui aplanir l'accès de cette littérature un peu abstruse, il disposait d'un ouvrage d'ensemble, clair et déjà bien informé, celui de Bochinger sur la *Vie contemplative chez les Indous*[9].

Mais il faut le noter dès à présent : devant ces trésors révélés par un nouvel humanisme, Leconte de Lisle n'eut pas

1. Et, selon toute apparence, Leconte de Lisle n'a pas pris cette peine; il n'y a aucun indice chez lui de connaissances directes, d'emprunts à des textes non traduits.

2. 1787.

3. Cette traduction, parue en 1801-1802, fut résumée et expliquée par Lanjuinais en 1823. En outre, deux upanishads furent traduites en 1835 et 1836 par Poley.

4. Traduction française par Chézy en 1830 et 1832 (dès 1803, mais sur la version anglaise de Jones, par Brugnière).

5. Par Langlois, 1848-1851.

6. Par Loiseleur-Deslongchamps, 1833.

7. Par Burnouf, qui donna trois volumes, comprenant les neuf premiers livres, de 1840 à 1847. Les tomes IV et V n'ont paru qu'en 1883 et 1898.

8. T. I, 1844. Le tome II, constitué par la traduction du *Lotus de la bonne loi*, parut en 1852.

9. Strasbourg, 1831.

l'ivresse qui avait saisi ses devanciers, les poètes de la Renaissance, à la lecture des chefs-d'œuvre grecs et latins; il ne fit, des richesses littéraires, et surtout philosophiques, de l'Inde, qu'un usage assez discret. De ses deux premiers poèmes indiens, l'un, *Surya*, est un hymne védique au soleil, de forme grandiose, mais sans portée morale; l'autre, en revanche, *Bhagavat*, est tiré d'un des monuments de la théologie brahmanique, le *Bhâgavata Purâna*, qui inspirera aussi la *Vision de Brahma* en 1859[1]. Après 1854, la traduction du *Râmâyana* nous vaudra deux belles évocations de l'Inde légendaire : une histoire sentimentale, *Çunacépa*, et l'*Arc de Civa*, une fresque épique[2], mais point de poème qui fasse revivre l'esprit profondément religieux de l'œuvre de Vâlmîki. Nous revenons à la mythologie primitive en 1866, avec la *Prière védique pour les morts*[3]. Puis, l'Inde semble disparaître assez longtemps des préoccupations de Leconte de Lisle; il ne publiera de nouvelles pièces indiennes qu'en 1881, avec cette *Mort de Vâlmîki*[4] où il glorifie l'indifférence parfaite, tandis que *Mâyâ*[5] reprend le thème de l'universelle illusion. Le recueil posthume des *Dernières poésies* clôt la série avec une *Joie de Siva* inspirée des *Poésies populaires du sud de l'Inde*[6].

Liste suggestive à plus d'un égard : le nombre des poèmes indiens n'y apparaît pas considérable; il égale à peu près celui des poèmes scandinaves écrits par Leconte de Lisle et reste bien inférieur à celui des poèmes grecs. De plus, la chronologie des sujets semble indiquer une curiosité capricieuse, qui passe des Védas aux Purânas, des Purânas à l'épopée, puis revient aux hymnes védiques, sans grand souci de l'ordre des temps ni de l'utilité morale. C'est la promenade d'un dilettante, plutôt que le progrès d'une initiation. Les deux seuls

1. Parue à cette date dans *la Revue contemporaine*, *la Vision de Brahma* figurera dans les *Poésies nouvelles* en 1858.

2. Ces deux pièces parurent dans les *Poèmes et poésies*, en 1855. *Le Râmâyana* fut traduit par Val. Parisot (1853) et par H. Fauche (1854-1858).

3. *Parnasse contemporain.*

4. *Poèmes antiques*, 1881.

5. Parue alors dans *Paris moderne;* puis, en 1884, dans *les Poèmes tragiques*.

6. Traduites par Lamairesse en 1867. Nous ne parlons pas des poèmes relatifs à l'Inde du Mogol; mais il faut ajouter à notre liste le conte en prose de *Phalya Mani* paru en 1876 dans *la République des Lettres :* c'est une reprise, sur un ton plus sérieux, du sujet de *la Princesse Yaso'da*.

poèmes qu'on pourrait qualifier de philosophiques, *Bhagavat* et la *Vision de Brahma*, comptent parmi les plus anciens; le polythéisme naturaliste des Védas attire encore Leconte de Lisle quand il a délaissé pour toujours le mysticisme raffiné des Purânas. Il serait imprudent, sans doute, de trop épiloguer là-dessus; il faut faire la part des circonstances, imparfaitement connues de nous, qui ont orienté ou gêné ses choix. S'il a négligé les *Upanishads*, ce peut être parce que l'accès en était encore trop difficile; mais on est surpris de l'ignorance où il semble tenir un des joyaux les plus purs de la poésie religieuse, l'épisode dès longtemps célèbre de la *Bhagavad Gîtâ*[1]. L'on n'est pas moins frappé de voir qu'il n'emprunte à la littérature bouddhique ni un sujet, ni un personnage, et non pas même le mot si courant de *Nirvâna*. C'est un indice assez inquiétant pour ceux qui veulent que Leconte de Lisle ait parlé de l'Inde en dévot, plus qu'en artiste ou en curieux; de toutes les religions indiennes, le bouddhisme, à le prendre sous sa forme première, est la plus morale et la plus humaine, celle qui, sans mythes monstrueux ni subtilités scolastiques, parle le plus directement au cœur. Tandis que les autres sectes se renfermaient dans leur terre d'origine, le bouddhisme a conquis l'Extrême-Orient et, de nos jours, l'austère douceur de ses doctrines a charmé plus d'un Européen. Abandonnant les spéculations métaphysiques, plein d'une tendre pitié pour le mal universel, le Buddha enseignait à ses disciples « la vérité sur la douleur, sur l'origine de la douleur, sur le chemin qui mène à la suppression de la douleur ». Il leur disait que la souffrance a sa cause dans l'illusion qui nous fait croire à l'existence du monde et du moi, et il leur apprenait à rompre, grâce à la pureté de la vie, à la méditation, au renoncement, le cercle sans fin en apparence qui crée le désir par l'illusion et l'illusion par le désir. Si Leconte de Lisle cherchait à calmer son inquiétude d'âme, quel enseignement pouvait lui convenir mieux que cette prédication si grave, si simple, si apaisée? On nous assure, il est vrai, que le silence de l'écrivain ne prouve pas l'indifférence de l'homme : Leconte de Lisle se

1. Outre la traduction précitée de Parraud, il y avait celle d'Émile-Louis Burnouf, parue en 1861; de plus, *le Mahâbhârata*, dont *la Gîtâ* est un épisode, fut traduit par Fauche en 1863-1870.

serait pénétré profondément de la philosophie bouddhique, mais, rebuté par la médiocrité littéraire des œuvres qui en gardent le dépôt, il aurait préféré demander l'inspiration de ses poèmes à des systèmes différents, voire ennemis. L'explication serait mieux qu'ingénieuse, si l'on pouvait admettre aisément qu'un bouddhiste convaincu trouve à tel point médiocres les textes où parle le Buddha. Nous savons que le style de ces homélies, avec la monotonie de ses formules indéfiniment répétées, déconcerte à première vue le lecteur européen et met sa patience à l'épreuve; mais il y a l'onction des paroles, le ton de conviction paisible et recueillie, je ne sais quoi de solennel et pourtant d'intime et familier; il y a la poésie des images, les étangs fleuris de lotus et le parfum du santal. Nous risquerons-nous à ajouter que même les répétitions peuvent avoir leur vertu subtile, un rythme qui se communique aux mouvements de l'esprit, le calme, le fixe peu à peu? C'est là peut-être un mérite d'ordre trop spécial; mais quel poète n'admirerait ces incomparables légendes bouddhiques, où la beauté morale d'un évangile s'enveloppe d'une atmosphère des *Mille et une nuits?* Leconte de Lisle n'avait qu'à feuilleter le grand ouvrage de Burnouf pour y trouver de ces récits qui touchent et enchantent. Il pouvait évoquer dans un palais d'Orient, au milieu du tournoiement des bayadères, le jeune prince pensif qui devait devenir Buddha; il pouvait le suivre dans les bois peuplés de gazelles, avec ses disciples en robe jaune, le bol à aumônes dans la main, et le voir s'endormir, sa tâche remplie, dans la paix définitive, sous deux arbres miraculeusement fleuris. Et combien de traits émouvants, depuis le sacrifice du sage qui offrit sa chair en pâture à une tigresse affamée, jusqu'à la compassion du marchand qui, après avoir su résister aux avances d'une courtisane, s'attendrit devant sa déchéance et vint rendre à son corps rongé par des plaies répugnantes l'hommage qu'il avait naguère refusé à sa beauté! La mythologie brahmanique peut déployer pour l'artiste des couleurs plus éclatantes, des épisodes plus variés et plus dramatiques, un merveilleux plus démesuré; mais on croira difficilement que Leconte de Lisle eût dédaigné le bouddhisme s'il avait cherché avant tout dans la littérature indienne la poésie du cœur.

Bhagavat témoigne cependant de l'intérêt du penseur pour les doctrines du brahmanisme; et même, si l'on en juge par quelques lignes écrites en 1852, l'auteur s'est flatté de faire tenir dans le poème l'essence de toute la philosophie religieuse des Indiens : « On a tenté d'y reproduire, disait-il, au sein de la nature excessive et mystérieuse de l'Inde, le caractère métaphysique et mystique des Ascètes viçnuïtes, en insistant sur le lien étroit qui les rattache aux dogmes bouddhistes[1]. » Peut-être n'eût-il pas été inutile de préciser la nature de ce « lien » si péremptoirement attesté. *Bhagavat*, comme M. Vianey l'a indiscutablement établi[2], est tiré d'une compilation de date assez récente, écrite au temps où le bouddhisme, bien que repoussé par les brahmanes comme une hérésie, avait touché de son influence même l'ancienne religion. Burnouf expliquait dans son *Introduction* comment le brahmanisme et le bouddhisme, malgré leurs divergences, reposent sur certaines conceptions générales qui constituent le fonds commun de l'esprit indien[3], et, de nos jours, les historiens les plus autorisés de la pensée de l'Inde s'accordent à voir dans le système du célèbre philosophe brahmane Çankara une ingénieuse combinaison du bouddhisme avec la doctrine des *Upanishads*[4]. Il y a donc, entre les deux grandes religions indiennes, un lien, ou plutôt des liens complexes, dus à la communauté d'origine et à des actions réciproques dont les circonstances historiques ne sont pas toutes élucidées. Vouloir dégager du *Bhâgavata Purâna*, non seulement les traits propres au vishnouisme qui l'inspire, mais aussi les caractères généraux de la philosophie des Indiens, c'était tenter une œuvre possible et pleine d'intérêt, mais singulièrement délicate. Rien de plus enchevêtré que ce vaste ouvrage, où se mêlent métaphysique et *folk-lore*, mysticisme et mythologie, où les expressions les plus ferventes de la piété envers Vishnou voisinent avec la négation radicale de l'existence des dieux personnels. Éclectisme indien, s'il en fut, bien fait pour dérouter la logique de nos es-

1. *Poèmes antiques*, éd. de 1852, préface, p. xvii.
2. *Les Sources de Leconte de Lisle*, p. 61 et suiv. Disons, une fois pour toutes, la grande reconnaissance que nous devons au bel ouvrage de M. Vianey.
3. T. I, p. 155.
4. Cf. Dasgupta, *History of Indian philosophy*, t. I, p. 493 et suiv.; Grousset, *Histoire de la philosophie orientale*, p. 99.

prits classificateurs : on songe à une sorte de *renanisme*, sympathique aux formes les plus plus diverses de « Dieu » et du « Divin », mais qui, sans songer à s'amuser de leurs contrastes, les confondrait dans l'ardeur égale d'un amour exempt d'ironie. Il ne suffit pas à l'exégète de savoir retrouver les idées spéculatives sous l'appareil légendaire : ces idées mêmes sont parfois contradictoires, car les divers systèmes qu'admettait la tolérance assez large des brahmanes ont fort bien pu trouver place dans le même recueil. Ainsi le *Bhâgavata Purâna* renferme un exposé du *Sâmkhya*, c'est-à-dire d'un dualisme analogue à la distinction européenne de la matière et de l'esprit, ce qui n'empêche nullement d'autres pages, parmi les plus belles, de procéder du *Vedânta*, du monisme absolu. Or, c'est cette notion de l'unité des choses que Leconte de Lisle a retenue dans *Bhagavat* et dans la *Vision de Brahma;* plutôt que poète bouddhiste, c'est poète védântiste qu'il faudrait l'appeler. Il a pu être l'interprète de la pensée indienne dans la mesure où il a compris et fait comprendre le Vedânta.

Et ce serait beaucoup d'avoir fixé dans ses vers le sens de cette doctrine puissante et subtile, qui, esquissée déjà dans les *Upanishads*, environ sept siècles avant l'ère chrétienne, trouva son expression la plus parfaite dans le système de Çankara, au VIIIe siècle après Jésus-Christ, et fut jusqu'à nos jours la ressource spirituelle d'innombrables générations. Sous la forme rigoureuse que Çankara lui a imprimée, le Vedânta nie la réalité des choses sensibles et des esprits individuels, pour laisser subsister un être unique, le Brahman, dont on peut seulement affirmer qu'il est pensée et béatitude. C'est par l'effet d'une puissance d'illusion mystérieuse, la Mâyâ, que l'unité de cette substance semble se disperser en mille reflets divers : âmes ou mondes, ce sont là des apparences tout aussi vaines que les étincelles du soleil se jouant sur les flots. Les dieux même n'existent pas comme distincts du Brahman, ils ne sont que les modifications illusoires de l'Être réel et infini. Pensée salutaire au gré des sages indiens, dont le pessimisme a toujours confondu existence personnelle et souffrance. L'homme souffre sans rémission jusqu'à ce qu'il dissipe l'erreur qui lui fait croire que son moi existe : mais, pour l'illuminé, il n'est plus de changement et de peine, de crainte

déchirante ni d'espoir menteur : l'Être illusoire et fini qui souffrait s'est absorbé dans un infini de béatitude. Celui qui connaît le Brahman devient le Brahman lui-même, ou plutôt, comme on revient à soi au sortir d'un mauvais rêve, il reprend conscience d'être le Brahman.

Il y a loin sans doute de cette hardiesse métaphysique à la réserve du Buddha touchant l'ontologie ; on n'en découvre pas moins, entre le Vedânta et le bouddhisme, des affinités profondes, que traduisent des postulats communs. Quelle que soit leur opinion sur la vraie nature de l'Être, les philosophes indiens s'accordent généralement à proclamer que l'existence individuelle est illusion et douleur ; tout l'effort de leur pensée est tendu vers une délivrance, que le dogme indiscuté de la métempsycose ne permet pas de chercher simplement dans la mort. Pour échapper au cycle des renaissances, il faut obtenir la sagesse parfaite : alors le moi, selon le bouddhisme, s'éteint dans la paix du Nirvâna, selon le Vedânta, s'identifie à l'essence suprême : deux façons d'exprimer le même rêve d'immuable sérénité. Ainsi védântistes et bouddhistes s'acheminent vers le même but, et par des voies assez analogues ; car le sentiment de l'unité, où le Vedânta place le salut, ne peut être le résultat d'un effort de la raison raisonnante ; c'est une intuition qui récompense l'âme purifiée par une ou plusieurs existences de charité universelle, d'ascétisme, de méditation[1]. Certains docteurs védântistes ajoutent à ces conditions la dévotion, ou *bhakti*, qui peut surprendre dans une doctrine aussi éloignée du théisme ; mais — sans parler des variantes qui atténuent, même en théorie, le monisme de Çankara, — la piété fervente des Indiens ne se soucie pas des exclusives qu'une logique trop rigoureuse semblerait devoir lui opposer. En déclarant illusoire l'existence des dieux personnels, le Vedânta n'a jamais prétendu les chasser de la conscience populaire[2] : l'adoration de formes où semble s'incarner le Brahman est admise tout au moins comme un mérite préparatoire, un premier stade sur la voie qui mène au salut. Les avis peuvent différer sur l'excellence relative de la connaissance et de la dévotion, mais cette dernière n'a jamais été répudiée comme

1. Cf. Dasgupta, *op. cit.*, p. 469 et suiv.
2. Cf. Max Müller, *Introduction à la philosophie vedânta*, p. 96-97.

illégitime. C'est précisément le mélange de philosophie transcendante et de culte sentimental qui fait du *Bhâgavata Purâna* une œuvre si déconcertante pour le lecteur mal averti : on y chante Vishnou-Hari[1], dont la grandeur, la bonté et les avatars héroïques remplissent bien des pages du poème; puis on nous rappelle qu'il n'existe pas; il crée le monde, mais ce n'est que l'illusion d'une illusion; il faut l'adorer, mais la vraie récompense de ses fidèles est de pénétrer le néant du Dieu comme leur propre néant.

Telle est, bien grossièrement résumée, la « doctrine consolante » qui attirait déjà Leconte de Lisle au temps de la *Princesse Yaso'da*; c'est cette promesse de consolation qui l'y ramène à l'époque plus triste encore où il écrit *Bhagavat*. Est-il besoin de rappeler ce magnifique prélude, où les trois héros du poème, en dévoilant leurs propres infortunes, semblent prêter leurs voix à l'universelle douleur? Dans les roseaux du Gange, tandis que frémit autour d'eux la vie de la forêt, trois brahmanes immobiles se recueillent, méditent et pleurent; l'un est victime d'un tourment d'amour, l'autre a le cœur déchiré par le souvenir de sa mère morte, le troisième se ronge de doutes sur le mystère de la destinée; et tous trois terminent leurs plaintes par une invocation à Bhagavat, l'Être suprême, en qui ces âmes douloureuses aspirent à s'absorber :

M'ensevelir en toi comme un fleuve à la mer!

L'image et l'idée sont vedântiques[2], et, sans s'alourdir de commentaires, grâce à l'éloquence naturelle des sentiments et des faits, Leconte de Lisle nous inculque un précepte essentiel du Vedânta : le salut, en ce monde de douleur, consiste dans l'abolition de l'existence individuelle. Comme ce principe est commun au bouddhisme et à d'autres écoles indiennes, les annonces de la préface semblent déjà presque justifiées; au

1. C'est lui qu'on appelle Bhagavat, « le Bienheureux », titre de vénération que, de leur côté, les bouddhistes appliquent au Buddha. Il va de soi que, pour le vêdântiste, Bhagavat, comme dieu personnel, n'est qu'une forme illusoire du Brahman.

2. Cf. *Mundaka Upanishad :* « De même que les rivières coulent vers l'Océan, où elles perdent leur nom et leur forme, de même le Sage, délivré du nom et de la forme, atteint, au delà de l'au-delà, l'essence radieuse de l'Esprit » (III, 2, 8). Leconte de Lisle avait peut-être lu cette upanishad, traduite en français par Poley en 1836.

sein d'une « nature excessive et mystérieuse » qui décourage l'action, le vœu désespéré des brahmanes nous fait comprendre le rêve où l'âme de l'Inde aime à se plonger.

Que manquait-il pour que cette explication poétique fût, à sa manière, achevée ? Un seul trait, il semble, mais essentiel ; il restait à souligner encore « le caractère métaphysique et mystique » des consolations espérées, à nous représenter vivement que le vrai Bhagavat est tout esprit, et qu'on l'atteint par un effort de purification spirituelle. Tels qu'ils nous apparaissent au début, les trois héros de Leconte de Lisle ont adopté le genre de vie le plus propice à l'émancipation. Qu'ils demeurent sous les roseaux, les mains jointes, les jambes croisées sur une peau d'antilope, fermés aux sensations du dehors, concentrant leur pensée en Brahman... Mais l'auteur ne l'entend pas ainsi, et a cru devoir apporter à leur ascétisme un secours assez imprévu. Des profondeurs du fleuve émerge, fraîche et souriante, une femme au corps blanc « comme la neige », aux boucles blondes comme « l'or fluide », aux lèvres roses « comme le matin » ; elle n'est autre que Gangâ, la déesse du Gange, qui a interrompu tout exprès les rites de sa toilette pour apporter aux saints personnages les révélations supplémentaires dont ils ont, paraît-il, besoin. Sur quoi les brahmanes se prosternent — et le lecteur, rêvant aux brunes et opulentes héroïnes des poèmes sanscrits, se demande de quel lac norvégien a pu venir cette déesse du Gange ! Épaules d'albâtre et cheveux blonds, elle incarne sous le soleil de l'Inde un idéal de beauté féminine dont Leconte de Lisle fut toujours épris. Elle ressemble notamment à l'*apsara*, à la courtisane céleste que le premier des trois brahmanes voudrait effacer de son cœur, et le salut a revêtu la même forme que la tentation. Cependant, ce n'est pas pour leur salut que, dans les épopées de l'Inde, des divinités trop aimables vont provoquer les anachorètes au fond de leurs forêts... En personnifiant ainsi le Gange, Leconte de Lisle a pu songer à la vertu purificatrice que les Indiens attribuent à l'eau de ce fleuve sacré ; mais l'apparence et le langage qu'il lui prête semblent de pure fantaisie. C'est de son imagination, peuplée de vierges scandinaves et de nymphes homériques, que cette blonde néréide est sortie toute formée.

Peu importerait, si ses lèvres roses enseignaient vraiment aux brahmanes, et par conséquent aux lecteurs, ce que l'Inde pense du salut. Mais l'intervention de Gangâ marque le commencement d'épisodes où le sens de la philosophie indienne risque de se perdre ou de s'obscurcir. La déesse indique aux solitaires le chemin de la délivrance, et ce chemin en est un dans l'acception littérale du mot; elle leur conseille d'entreprendre un voyage vers le mont « Kailaça », le paradis où Bhagavat réside dans sa gloire, où les attend, tout prêt, le remède à leurs douleurs. Et le récit de cette ascension, coupé des louanges de Bhagavat, va faire désormais le sujet du poème.

Tandis que les pèlerins gravissent les pentes du mont sacré, où « mille fleurs » bercent « mille oiseaux » parmi les sourires de « mille femmes », les Kinnaras, musiciens célestes[1], célèbrent les incarnations de Vishnou. C'est l'occasion de fort belles strophes, condensant avec une sobriété de bas-relief hellénique le merveilleux luxuriant du *Bhâgavata Purâna*. Mais ne faudrait-il pas nous avertir, que, pour le sage, ces incarnations sont illusoires comme les autres formes de Mâyâ ? Ce jeune Héraclès qui brise en se jouant les dents d'un crocodile, ce géant qui soutient d'un doigt l'Himâlaya, ce sanglier qui accroche la terre à ses défenses — autant d'apparences et de mirages, voilant la vérité unique du Brahman sans qualités. Le poète indien ne nous permet pas de nous y méprendre; il chante « les naissances et les actions de celui qui réellement n'agit pas et qui n'est pas né[2] »; il s'en faut que le poète français nous mette aussi expressément en garde contre les prestiges du monde extérieur : même les premières phrases des Kinnaras, qui parlent de l'Être originaire « unique et virtuel », ne sauraient suffire à nous éclairer, puisque la Mâyâ qui le modifie est appelée la source :

Et de ce qui n'est pas
Et des choses qui sont !

L'existence n'est donc pas déniée à ces couleurs et à ces

1. « Les doux Kinnaras, musiciens des Dieux ». Leconte de Lisle n'a garde de dire que la mythologie indienne leur donne une tête de cheval.

2. *Bhâgavata Purâna*, l. I, ch. III, verset 35; trad. Burnouf, t. I, p. 27.

formes, dont la séduction ne fait que grandir à mesure qu'avance l'action; et quand le dieu se découvre aux trois brahmanes ravis, c'est encore une vision matérielle qui s'élève au-dessus du « vert feuillage » et des « bleus étangs ». Mais cette fois, ne chicanons plus sur la couleur locale : à cette « noire et lisse chevelure », à ces yeux de lotus, à cette ceinture merveilleuse de lacs et de vallons et de bois verdissants, ne reconnaît-on pas une de ces divinités à qui l'imagination indienne a prêté des aspects multiples, formidables ou délicieux? Tantôt incarnées dans un corps humain, tantôt vaguement confondues avec l'univers physique, ayant pour tête le ciel, le soleil et la lune pour yeux, elles sont semblables aux songes flottants d'une chaude nuit orientale. Et l'on admire avec quel art Leconte de Lisle a combiné ces deux représentations, individuelle et cosmique, dans une image qui charme et déconcerte à la fois, d'abord élégante et précise, puis confuse et démesurée, mais toujours baignée de splendeur. Toutes les formes de Bhagavat se résument dans cette apparition; ce qui manque seulement, c'est la négation de ces formes, la vérité suprême que le Purâna ne nous laisse pas oublier :

C'est par les qualités de Mâyâ, qui sont l'intelligence et les autres principes, qu'est produite dans l'âme cette forme de Bhagavat qui n'a pas de forme réelle, qui est tout esprit.

Quand... ces formes que l'ignorance crée au sein de l'Esprit ont été niées par la Science, qui reconnaît ce qu'elles sont, c'est alors que l'on voit Brahman[1].

Rien d'analogue dans le poème de Leconte de Lisle, où les trois brahmanes sont sauvés parce qu'ils ont vu le dieu illusoire avec les yeux illusoires de leurs corps :

L'Air vital, attiré par la chaleur divine,
D'un insensible effort monta dans la poitrine,
Et, sous le crâne épais, à l'Esprit réuni,
Se fraya le chemin qui mène à l'infini.

Les rapprochements de M. Vianey nous ont montré que ces vers résument assez bien le physiologie de la mort telle que la concevait l'Inde antique; mais la mort n'est pas la déli-

1. *Bhâgavata Purâna*, l. I, ch. III, versets 30 et 33; Burnouf, t. I, p. 25-27.

vrance, et l'âme échappée à son corps ne fera que changer d'enveloppe, si elle ne satisfait pas aux conditions morales du salut. Voilà ce que Leconte de Lisle ne nous indique nulle part; il nous présente l'émancipation comme un phénomène physique, une suite mécanique de la vision du dieu matériel. De ce fait, une équivoque pèse sur le dénouement de *Bhagavat*, et, malgré leur accent mystique, les derniers vers ne peuvent la dissiper, puisque Leconte de Lisle semble mêler dans une même adoration le Brahman et la Mâyâ, c'est-à-dire l'esprit et la matière, la béatitude et la souffrance, la vérité et l'illusion :

L'unique, l'éternelle et sainte illusion.

Ainsi, dans un fracas d'antithèses, le poème se termine par un hommage inattendu à la Mâyâ sanctifiée[1].

Certes, on aurait mauvaise grâce à trop presser ces fictions brillantes. Une imagination qui crée, ou seulement recrée des mythes, ne s'impose pas les correspondances d'un symbolisme précis. Nous ne cherchons dans *Bhagavat* que le sens et l'esprit d'une doctrine, avec la fidélité relative qu'on peut attendre d'un poète lorsqu'il se proclame lui-même philosophe et historien. Pour reproduire « le caractère métaphysique et mystique des ascètes viçnuïtes », il n'était pas besoin d'exposer le détail de leurs systèmes; mais suffit-il de nous faire connaître du dehors ces hommes pour qui la vie intérieure est tout? La mise en scène trop somptueuse inventée par Leconte de Lisle nous dérobe la spiritualité profonde qui, dans l'ontologie et la morale, est le propre du Vedânta; le symbole trahit la pensée, Mâyâ fait tort au Brahman. Il est peu vraisemblable, d'ailleurs, qu'en accordant tant d'importance aux formes sensibles du divin, l'auteur ait voulu signifier qu'il refusait de suivre dans ses conséquences extrêmes l'idéalisme du Vedânta, qu'il prenait parti contre Çankara pour les docteurs moins rigoureux de l'école, et tendait à

1. Pour illogique qu'elle puisse paraître, cette déification n'est pas étrangère aux Indiens, dont le sentiment religieux a vénéré Mâyâ elle-même comme une faculté de Brahman. Le but de l'ascète n'en est pas moins d'échapper aux prestiges de Mâyâ, et c'est là, semble-t-il, ce que Leconte de Lisle ne fait pas ressortir avec une parfaite netteté.

rendre avec eux la réalité à la matière, la personnalité à Dieu, un sens logique à la dévotion. L'histoire des sectes du védântisme était alors fort peu connue, et Leconte de Lisle, à supposer qu'il pût choisir entre elles, ne semble pas prédisposé aux choix timides et moyens. Nous croyons plutôt que dans ses recherches à travers le *Bhâgavata Purâna*, imparfaitement éclairé par l'*Introduction* de Burnouf qui était surtout philologique[1], il n'a pas toujours su s'orienter parmi cet assemblage bizarre de mythes et de spéculations. Il a mêlé deux conceptions que la pensée indienne place sur des plans très différents : la croyance en un paradis, et la doctrine de la délivrance. Le védântisme admettait la première, mais c'est la seconde seulement qui l'intéressait; le ciel n'est pour lui qu'une récompense inférieure et provisoire, le prix des vertus temporelles qui ne donnent pas l'illumination; après avoir joui au ciel du fruit de ses mérites, l'âme doit se réincarner jusqu'à ce que des vertus plus sublimes l'identifient à Brahman; alors il n'y a plus pour elle ni terre ni cieux, plus rien qu'une béatitude sans fin et sans objet[2]. Ces deux plans, que la philosophie védântique superposait, sont confondus dans le dénouement de *Bhagavat* où le salut des trois brahmanes apparaît comme la conséquence immédiate de leur entrée dans le paradis. Que ce soit erreur sur les idées ou artifice littéraire, cette fin trop pittoresque laisse le lecteur indécis sur la nature de « l'Essence première » à laquelle les pèlerins se sont si aisément unis. Leconte de Lisle obscurcit la distinction, classique depuis les *Upanishads*, entre la morale vulgaire et la morale supérieure, entre le « fruit des actes » et la félicité du voyant. La clef même des doctrines mystiques de l'Inde nous a glissé entre les doigts.

C'est ainsi qu'un des interprètes les mieux informés de Leconte de Lisle, M. Pierre Flottes, commentant *Bhagavat*, a pu en extraire une conclusion qui n'est pas proprement indienne : « Dépouillée de l'appareil éclatant et touffu dont le poète a chargé son symbole, cette épopée... enclôt un double

1. Burnouf ne vécut pas assez pour terminer son œuvre et écrire les commentaires philosophiques qu'il projetait.

2. Tel est le principe en résumé; avec des variantes diverses, on le retrouve dans les autres systèmes orthodoxes, et dans le bouddhisme.

sens : qu'un heureux suicide résout au mieux l'insondable problème...; et aussi, que la vérité ne se décèle pas dans l'action des villes, le commerce des hommes, mais dans l'étreinte de la nature maternelle[1]. » Soit, mais ne sont-ce pas là des lieux communs du romantisme, plutôt que les thèses du Vedânta, pour qui la nature est trompeuse et le suicide inopérant? Leconte de Lisle, qui nous avait promis une sorte de définition poétique du mysticisme indien, a laissé dans l'ombre tout ce que ces doctrines ont d'original et de vivant. Il ne nous a pas fait sentir comment elles consolent l'âme. Son admirable prologue annonçait de grandes vérités morales : nous avons eu la blonde Gangâ, et les incarnations de Vishnou. Pris comme poème philosophique, *Bhagavat* nous paraît une œuvre évasive et tronquée; mais il ouvre superbement la série de ces grandes fresques, où Leconte de Lisle a fait revivre, avec plus de puissance épique que d'intime émotion, les aspects héroïques du passé. Peu d'attendrissement mystique, mais une vision d'épopée; une intelligence assez sommaire des dogmes et des sentiments, mais une peinture saisissante des attitudes et du milieu. On songe au *Runoïa*, à la *Légende des Nornes*, à ce peuple de figures colossales, mais simplifiées et raidies. Déjà s'affirme dans *Bhagavat* un art prestigieux de décrire, de grouper et de raconter; mais sa force se prêtera mieux à évoquer des légendes primitives qu'à exprimer les nuances d'une pensée subtile, épurée jusqu'à s'anéantir.

C'est pourtant le Vedânta encore qui, cinq ans après *Bhagavat*, inspire la *Vision de Brahma*. Il semble que dans l'intervalle Leconte de Lisle avait précisé, sinon étendu, ses connaissances. Il persiste à utiliser le *Bhâgavata Purâna* et suit d'assez près l'épisode où Brahma, voyant apparaître une incarnation de l'Être suprême, chante ses louanges et reçoit ses exhortations[2]; mais cette fois, les principes métaphysiques impliqués par ces conseils divins ressortiront plus clairement de l'adaptation du poète; le cadre est plus simple que dans *Bhagavat*, l'action moins chargée de matière, les symboles plus transparents. Quelque équivoque s'attache cependant au nom de *Brahma*, qui ne désigne point ici le *Brahman*, l'es-

1. P. Flottes, *Leconte de Lisle*. Paris, 192.
2. *Bhâgavata Purâna*, ch. VIII et IX. Cf. Vianey, *op. laud.*, p. 45 et suiv.

sence unique, mais un des dieux personnels qui lui prêtent une forme illusoire et pourtant vénérée[1]. Brahmâ, pour le vishnouïsme du *Bhâgavata Purâna*, n'est du reste qu'un dieu inférieur à Vishnou-Hari. C'est l'apparition de ce dernier qui inonde de joie le cœur de Brahmâ, dans l'épisode que Leconte de Lisle s'est habilement approprié. Plus de Gangâ ni de Kailâsa; mais Brahmâ demande à Vishnou, manifesté dans sa gloire, de lui expliquer la nature de l'Être, dont le mystère tourmente son cœur. Et l'on retrouve ici un des plus beaux thèmes de la poésie sanscrite, celui-là même qu'immortalisent les sublimes accents de la *Bhagayâd Gîtâ* : le dialogue entre l'angoisse humaine et la bienveillance du dieu suprême consentant à se dévoiler. Car Brahmâ a beau être dieu, son angoisse est aussi humaine que celle du héros de la *Gîtâ*, lui aussi apaisé par Vishnou; et chez Leconte de Lisle comme chez ses devanciers indiens, le secret qui rassérène l'âme n'est autre que l'explication du monde selon la métaphysique du Vedânta :

... Rien n'a de substance et de réalité,
Rien n'est vrai que l'unique et morne éternité;
O Brahma! toute chose est le rêve d'un rêve.

Mais, dans le *Purâna* et dans la *Gîtâ*, Vishnou enseigne par quels moyens l'homme échappe aux illusions du monde et de la personnalité, et, recommandant les austérités, la science sacrée et la dévotion, il encourage chez ses disciples l'espoir de « venir à lui[2] ». Le Hari de Leconte de Lisle est plus vague et plus distant; sa condescendance hautaine répugne aux explications détaillées; et il disparaît sur une défense d'interroger plus avant « l'auguste vérité », après ces allusions obscures aux conditions morales du salut :

... Par l'inaction, l'austérité, la foi,
Tandis que, sans faiblir durant l'épreuve rude,
Toute vertu se fond dans ma béatitude,
Les noires passions sont distinctes en moi.

1. En ce sens, le mot est masculin; il faudrait l'écrire *Brahmâ* pour le distinguer du neutre, qui désigne l'Être absolu et sans qualité.

2. Cf. *Bhagavad Gîtâ, passim; Bhâgavata Purâna*, l. III, ch. VIII; l. I, ch. VI.

De plus, s'il a proclamé l'inanité du monde, il ne dit pas explicitement que sa propre forme est vaine aussi, et le sens philosophique du poème manque de clarté pour le lecteur s'il ignore tout du Vedânta. Lorsque Hari nous apparaît, entre les guirlandes fleuries qui pendent de son parasol, éventé par deux cygnes et croisant avec mollesse

> Comme deux palmiers d'or, ses vénérables cuisses,

tandis qu'alentour « mille belles filles » reflètent la « neige » prévue « de leur gorge »

> Dans l'onde où le Lotus primitif a fleuri,

comment, à moins d'être avertis, le prendrions-nous pour un vain fantôme, ce dieu jeune et charmant? Mais le poète le décrit avec trop de complaisance pour trouver le loisir d'expliquer que de tels tableaux sont mensongers. Et aurait-il le courage d'effacer une peinture si amoureusement caressée? Il sait que le monde est illusion, mais il trouve l'illusion si belle qu'il oublie longtemps son intention de nous en montrer la vanité. Puis, à la fin, il dépêche en quelques mots son message philosophique, un peu comme La Fontaine s'avise, en terminant sa fable, qu'il lui faut une morale, et l'ajoute tant bien que mal. Si l'idée est moins enveloppée que dans *Bhagavat*, elle reste sacrifiée à l'effet pittoresque ; éthique et métaphysique s'absorbent dans l'éclat d'un merveilleux tout matériel.

Ici encore, nous savons qu'un poème n'est pas un traité, et qu'à s'expliquer davantage, l'écrivain risquait de tomber dans le didactisme le plus froid. Mais, à défaut de précision dogmatique, une poésie vraiment religieuse peut avoir l'élan, l'accent parti du cœur : les images passent sans peser, l'ardeur du souffle mystique purifie et entraîne tout. Si donc la *Vision de Brahma* étale un luxe un peu lourdement païen, n'en accusons pas la poésie, reconnaissons seulement le génie propre du poète. Quoi qu'il fasse — et quoi qu'il pense — Leconte de Lisle est, à l'égal de Gautier, « un homme pour qui le monde extérieur existe » ; il lui faut le décrire, fût-ce pour le nier, et chez lui l'idée ploie sous l'image. C'est une

disposition peu propice, nous ne disons pas à comprendre les théories du Vedânta, mais à sentir et à « vivre » une conception philosophique qui, en dernière analyse, est une façon de prendre la vie. Ajoutons que si cette morale l'avait vraiment passionné, il aurait pu, sans faire violence à ses habitudes de style, l'incorporer à des tableaux autrement suggestifs : la littérature sanscrite nous a transmis bien des légendes qui peignent la vie des ascètes, leur patience, leur résignation, leur détachement absolu des choses d'ici-bas. Le poète n'avait qu'à choisir parmi ces vivants symboles, s'il avait la double ambition de parler aux yeux et aux cœurs. Mais Leconte de Lisle n'était pas fait pour écrire la vie des saints, pas même des saints brahmaniques. Les ascètes qui traversent son œuvre sont décharnés et rigides à souhait ; ils ornent volontiers leurs discours de maximes altières sur la vanité des songes qui enchantent le commun des mortels ; il s'en faut pourtant que leur conduite nous retrace clairement l'idéal des yogis. Ainsi de Viçvâmitra, l'une des figures les plus saisissantes de l'ascétisme indien, à qui le poème de *Çunacépa* prête un rôle assez bizarre. Dans sa retraite, au fond des bois, il rêve, toujours immobile ; ses ongles s'enfoncent dans son corps ; les ronces se mêlent à sa chevelure qui retombe le long de ses jambes pareilles à des pieux de fer... Leconte de Lisle se plaît à l'horreur de ces détails, et de quelques autres, pires encore ; mais il ne les a pas inventés, il conserve la représentation populaire et traditionnelle de ces hommes détachés de tout, que leurs austérités élevaient à une puissance plus que divine[1]. Lorsque le héros du poème vient, accompagné de sa fiancée, implorer la pitié de Viçvâmitra, et lui demander le moyen d'échapper à la mort injuste qui le menace, on ne s'étonne, ni de cette supplication, ni de la réponse du sage, qui exhorte l'adolescent à se résigner. Toutefois, sa loquacité jure un peu avec le vœu de silence que s'imposaient souvent les « Munis », et ses arguments négligent un dogme qui est pourtant le principe de ses mortifications, celui de la métempsycose. Il assure à ce jeune homme que la mort va le plonger dans l'essence première, comme si le cycle des incarnations

1. Cette description n'est pourtant pas prise de l'épisode du *Râmâyana*, où est racontée, assez brièvement, l'histoire de Çunacépa : l'ascète y est nommé, non décrit ; mais les traits de ce tableau sont épars dans l'épopée sanscrite.

devait nécessairement finir pour lui. Dès lors, ne peut-on trouver étrange que ce pénitent endurci se laisse attendrir par la grâce de la fiancée, et livre au héros un secret magique qui prolongera sa vie d'illusion? Dénouement d'un romanesque assez banal, rehaussé, il est vrai, par un hymne admirable à l'amour; mais ces strophes palpitantes de volupté sont toutes profanes! Ne reprochons point à Viçvâmitra l'apitoiement un peu brusque qui succède à sa première et extrême rigueur; mais le personnage serait plus typique si l'auteur, lui épargnant cette inconséquence, avait montré les raisons que pouvait trouver un cœur d'ascète pour sauver le jeune infortuné. Dans le passage du *Râmâyana* qui a fourni la donnée du poème, Çunacépa doit aussi la vie à la compassion de Vicvâmitra, mais il n'est pas fiancé, et nulle prière ne se joint à la sienne; l'ascète n'a pas à se démentir; il n'a pas exhorté à mourir celui qu'il arrache à la mort; obéissant au précepte d'universelle pitié, il a reçu tout de suite avec bonté un adolescent dont la brusque fin ne pouvait être une délivrance. Leconte de Lisle a fait fleurir sur ce sujet austère l'idylle qui réveille soudain une « âme sensible » dans l'anachorète, et change l'histoire pieuse en glorification de la jeunesse et de l'amour.

Çunacépa date de 1855; il faut attendre l'édition de 1881 des *Poèmes antiques* pour voir paraître chez Leconte de Lisle une nouvelle figure de contemplatif indien[1]; il s'agit de l'auteur du *Râmâyana*, le poète et ascète Vâlmîki, personnage énigmatique pour l'histoire, mais grandement vénéré dans l'Inde, où plus d'une légende a cours à son sujet. Une de ces traditions, dont l'origine nous est mal connue, veut qu'un jour Vâlmîki, absorbé dans sa pensée, se soit laissé recouvrir par une termitière[2]; le fait n'est pas exceptionnel dans l'hagiographie de l'hindouisme, et, pour nous borner à un exemple, le drame célèbre de *Çakuntalâ* nous parle d'un « pieux solitaire, fixant, dans une immobilité parfaite, le disque radieux du soleil; le corps déjà à moitié plongé dans un monticule de sable, que les termites amoncèlent sans crainte autour de lui[3] ».

1. *La Mort de Vâlmîki.* La date de composition est difficile à préciser, mais on ne connaît aucune publication antérieure à 1881.

2. Cf. Monier-Williams, *Sanskrit English Dictionary*. Oxford, 1899, p. 946, col. 3.

3. Acte VII, trad. Chézy (1832), p. 225.

L'indifférence à la douleur et la patience envers toutes les créatures ne sont-elles pas des vertus de profession pour les Yogis? Mais les accidents de ce genre ne sont pas donnés pour mortels; soit que la victime ait été incomplètement recouverte, soit qu'elle ait dû son salut à des pouvoirs surnaturels, elle survit à son aventure, et aucun récit indien ne montre Vâlmîki ni ses semblables dévorés vivants par des fourmis[1]. Tel est, au contraire, le sort qui, d'après le poème de Leconte de Lisle, lui échoit sans troubler sa sérénité. Pendant qu'il rêve, impassible, les « blêmes » insectes envahissent son corps, rongeant la chair, s'engouffrant dans les yeux et la bouche, pour ne laisser qu'un raide squelette :

> Planté sur l'Himavat comme un Dieu sur l'autel.

En lui-même, ce raffinement d'horreur ne diminue pas la portée philosophique du poème, car le mépris de l'ascète pour les contingences n'en apparaît que plus saisissant; mais, chez Leconte de Lisle, le songe où Vâlmîki s'absorbe n'est pas essentiellement indien. S'il oublie sa dépouille mortelle, ce n'est pas que son moi s'évanouissse dans la pensée du Brahman, c'est parce qu'il s'enivre du souvenir de l'œuvre qu'il a composée. De l'âpre sommet où il est allé chercher la solitude, il découvre l'Inde avec « les fleuves, les cités et les lacs et les bois », et peu à peu les personnages qu'il a animés de son génie, les héros du *Râmâyana* semblent rejaillir de leur terre natale pour flotter devant son regard. Les formes charmantes qu'il a créées, plus vraies que la réalité prochaine, lui font oublier la douleur, et dans la plus belle agonie que puisse souhaiter un artiste, Vâlmîki « s'anéantit dans ce qu'il a conçu ». S'anéantit? non pas; les fourmis en rongeant sa chair n'ont pu détruire tout entier

> le poète immortel,
> Dont l'âme harmonieuse emplit l'ombre où nous sommes
> Et ne se taira plus sur les lèvres des hommes.

Après un début d'accent religieux, et plein de réminis-

1. Nous devons sur ce point de précieux éclaircissements à l'obligeance de M. A. Foucher, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne, et de M. Courtillier, chargé de cours à la Faculté des lettres de Strasbourg, et auteur d'une adaptation du *Râmâyana*.

cences de la théorie vêdântiste de l'illusion, l'auteur aboutit à proclamer l'éternité de la gloire poétique, c'est-à-dire d'une de ces apparences dont l'ascète doit mépriser la vanité. Nous avons peu à peu dévié. Vâlmîki, dans son horrible apothéose, fait songer aux fervents de la poésie, à Vigny, à Leconte de Lisle lui-même, à tous les artistes passionnés qu'un beau rêve console de la vie, que la gloire venge de l'injustice. Il est le génie toujours supérieur au vulgaire qui le déchire, l'artiste fragile dans sa personne, immortel dans sa création; c'est-à-dire qu'en définitive il évoque beaucoup plus un parnassien ou un romantique qu'un solitaire des forêts de l'Hindoustan. Il n'y a qu'une ressemblance assez lointaine d'attitude entre le brahmane recouvert par une termitière et le martyr de l'art pour l'art que les fourmis rongent sur l'Himavat.

Faut-il donc beaucoup s'étonner que l'un des derniers poèmes indiens de Leconte de Lisle soit un hymne à Mâyâ? hymne singulier, mêlé d'invectives et d'hommages, œuvre d'un adorateur involontaire et vainement révolté. Le poète qui avait redressé Qaïn en face de Iahveh s'avoue désarmé contre la puissance qui crée l'éternelle illusion :

Éclair, rêve sinistre, éternité qui ment,
La Vie antique est faite inépuisablement
Du tourbillon sans fin des apparences vaines.

Et pourtant, bouddhistes ou vêdântistes, les penseurs de l'Inde lui enseignaient qu'on peut échapper à ce tourbillon; mais c'est la partie de leur doctrine que les adaptations de Leconte de Lisle ont toujours méconnue ou négligée. Il a beaucoup répété après eux que la nature est mirage, la vie déception et douleur; quant aux joies mystiques qui leur donnent l'oubli de ce monde imparfait, nous n'en avons trouvé dans son œuvre qu'une assez vague notion. Ni Viçvâmitra, ni Vâlmîki, ni les trois disciples de Gangâ, ne nous ont fait vraiment pénétrer dans une âme d'ascète, ni appris comment on arrache les racines de l'illusion. Incapable de se dégager « des noms et des formes », le poète cherchera le calme dans de sinistres visions; il lui restera la consolation d'imaginer l'anéantissement de ce monde dont il ne sait pas se détacher :

Et, d'heure en heure aussi, vous vous engloutirez,

O tourbillonnement d'étoiles éperdues,
Dans l'incommensurable effroi des étendues,
Dans les gouffres muets et noirs des cieux sacrés[1] !

Apre joie, qui va encore trouver son symbole sous les espèces d'une divinité indienne : selon la cosmogonie hindouiste, Çiva incarne la force qui détruit l'univers lorsque, dans les périodes de dissolution, il s'anéantit pour renaître. Leconte de Lisle a fait de ce dieu redoutable, au collier de crânes humains, une sorte de justicier qui lui assure sa revanche sur Mâyâ :

... Quand l'Illusion qui conçoit et qui crée,
Stérile, aura tari sa matrice sacrée...
Siva, dansant de joie, ivre de volupté,
O Mort, te chantera dans ton Éternité[2] !

Mais qu'est-ce en réalité que Çiva, pour le philosophe, sinon une des formes innombrables destinées à la mort et à la renaissance[3]? Le sage n'attend rien de ce dieu mythique : c'est dans son cœur qu'il doit combattre et vaincre l'illusion. *Mâyâ* et la *Joie de Siva*, ces deux poèmes qui semblent d'abord se contredire, se complètent en réalité, et rythment l'alternance normale de l'accablement et de la fureur. Les instincts de révolte représentés par Çiva confessent dans *Mâyâ* leur fatale impuissance. Le poète n'a pas trouvé le chemin du salut; les visions où sa colère s'assouvit un instant servent seulement à montrer tout ce qui sépare sa violence de l'idéalisme serein du Vedânta.

* * *

Mais l'orgueil, le désir, la haine, tous les démons qui tourmentaient son cœur n'empêchaient pas que ce mâle poète ne fût de naissance un créole, ami des siestes indolentes et des paisibles rêveries. Les paysages tropicaux avaient entouré sa jeunesse de leur splendeur majestueuse et de leur grâce alan-

1. *La Dernière Vision* (*Poèmes barbares*).
2. *La Joie de Siva* (*Derniers poèmes*).
3. Ou, tout au moins, aux alternatives de création et de dissolution cosmiques.

guie. En laissant son regard errer dans le vide incandescent de l'azur, il avait senti ses yeux se fermer, sa pensée défaillir avec délices. Il avait cherché l'ombre et le repos sur des nattes fraîches, et le soir descendant sur l'île lui avait versé sa paix. Voluptés profondes et sans fièvre, dont le souvenir lui devint plus cher par l'éloignement. Même les passions qui l'arrachaient à cette inertie heureuse en faisaient renaître le besoin : son « âpre désir des choses éternelles » s'affligeait de trouver partout des bornes, et s'usait dans un monde fini. L'idée de la caducité universelle n'était pas, pour cette âme extrême, un moyen d'aiguiser les jouissances d'un jour : dès qu'il les sentait éphémères, elles lui paraissaient mornes et glacées :

> Puisqu'il n'est, par delà nos moments révolus,
> Que l'immuable oubli de nos mille chimères,
> A quoi bon se troubler des choses éphémères?
> A quoi bon le souci d'être ou de n'être plus[1]?
> ... Qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas éternel[2]?

« Que ferai-je, disait déjà l'épouse d'un brahmane dans une *Upanishad*, que ferai-je d'une chose qui ne me rendra pas immortelle[3]? » Échapper à la loi du changement, se détacher de tout ce qui passe pour s'absorber dans la paix suprême de l'infini ou du néant, un tel rêve séduisait en Leconte de Lisle, non seulement les langueurs du créole, mais le désenchantement du compatriote lointain de René. On conçoit que les Yogis de l'Inde aient parfois hanté sa pensée. Mais il ne faudrait pas forcer des analogies très générales qui, par delà les influences du siècle et du climat, tiennent aux communes aspirations de la nature humaine. Le doute, la crainte, la souffrance, le besoin d'un bien plus durable que des joies incertaines et mêlées ne furent jamais le partage exclusif des Indiens ; mais original est leur effort pour échapper à ces angoisses, pour saisir et fixer ce « bien inconnu ». Leur métaphysique a tenté de résoudre l'énigme de l'être, leur morale, d'apprendre à l'homme à extirper le désir. Or, Leconte de Lisle n'a guère

1. *Si l'aurore...* (*Poèmes tragiques*).
2. *L'Illusion suprême* (*Poèmes tragiques*).
3. *Brihadâranyaka Upanishad*, 2, 4, 3.

retenu de leur métaphysiqne que l'irréalité transcendante du monde sensible, c'est-à-dire un aspect négatif et presque banal[1], il ne s'en est pas moins enivré des formes et des couleurs, et la nature qui parfois le ravit en extase est la collection des apparences, non pas le Brahman spirituel. De la morale, il n'a gardé qu'un conseil d'indifférence, bien peu fidèlement suivi. L'Inde lui disait que pour son salut, il fallait fermer les yeux aux séductions des sens, et son œuvre est pleine de leurs prestiges; abolir en soi l'impatience, la colère et la haine, étendre à tous les êtres la compassion et la douceur; et il prend un sombre plaisir aux scènes de carnage, son lyrisme est nourri d'imprécations, sa violence, errant des dieux aux hommes, aime à les accabler de l'idée de leur néant, car cette pensée ne l'imprègne point comme le bouddhiste d'une douce tristesse, d'une indulgente pitié; elle trompe plutôt en lui un désir de vengeance. Et l'on songe au ravissement de Lamartine après la lecture de quelques fragments d'épopées sanscrites : « En fermant le livre... on est meilleur[2]. » Leconte de Lisle, lui aussi, a eu son cri d'admiration pour le « large chant d'amour, de bonté, de vertu[3] » qu'est le *Râmâyana;* mais cette « flottante haleine », ce souffle bienfaisant n'a guère attendri son âpreté. Même les accents apaisés de ses dernières années témoignent plutôt d'heureuses contingences que d'un progrès philosophique dans la voie du renoncement : ce n'est pas un ascète détaché de tout qu'ont vu passer les ombrages de Louveciennes; mais, sûr du lendemain, glorieux, aimé peut-être, il pardonnait un peu au destin sa trop longue parcimonie. Peut-être aussi faut-il ajouter que les souvenirs d'enfance, plus présents à l'esprit du vieillard, lui retraçant les beaux soirs de l'île natale, l'environnaient parfois de cette paix auguste où il semble que l'âme

> Sans regret ni désirs, sachant que tout est vain,
> En un rêve éternel s'abîme ensevelie[4].

1. C'est même pourquoi certains commentateurs l'ont déclaré bouddhiste; son bouddhisme consisterait à ne pas suivre la métaphysique du Vedânta; mais qui ne voit que cette ressemblance toute négative ne suffit point?
2. *Cours familier de littérature*, entretien IV. Cf. aussi l'entretien III.
3. *La Mort de Vâlmîki* (*Poèmes antiques*).
4. *L'Orbe d'or* (*Poèmes tragiques*).

Car il ne faut rien pousser à bout, et nous ne voulons pas oublier que Leconte de Lisle n'est pas tout entier dans la colère et la révolte. Trop rares, mais précieux pour son œuvre, sont les instants où son inquiétude fait place à la sérénité; et ses invocations tant répétées au repos suprême sont d'un homme fait pour comprendre une partie au moins de l'idéal indien. Sans adopter l'Inde, comme on l'a cru, pour sa patrie spirituelle, il a souvent ramené vers elle une pensée respectueuse, sympathique et émue; et l'on croira volontiers que les impressions du créole ne furent point perdues pour le lecteur de Fauche et de Burnouf. Elles ne lui permettaient pas seulement de colorer des pages qui n'évoquent aucun souvenir pour la plupart des Occidentaux; mais, sous l'étrangeté des formes, elles l'aidaient à discerner le fond humain. De là la valeur d'explication qu'en dépit des obscurités et des lacunes, on a raison de reconnaître à ses poèmes sanscrits. La nature n'y est pas un vain décor; malgré la surcharge un peu trop voulue de serpents et de crocodiles, de *Kokilas* et d'*açvatthas*, ces descriptions de l'Inde, où plus d'un trait rappelle Bourbon[1], sont d'une beauté qui enivre et accable; elles préparent à comprendre le contraste au premier abord déconcertant d'une mythologie éclatante et d'un idéal religieux fait d'ombre et d'oubli. En retour, lorsque le poète, sans souci de nous conduire dans l'Hindoustan, exprime seulement la torpeur de son âme sous le poids de « Midi, roi des étés », ou le bienheureux apaisement qui l'envahit au crépuscule, peut-être une réminiscence des religions indiennes lui donne-t-elle ces accents d'hymne, ce ton solennel et recueilli. Quelque chose a sanctifié ces inertes délices. Ce n'est point un épicurien qui chante l'agrément du *far niente*, c'est un prêtre qui fait fumer l'encens. Heureuses donc les affinités grâce auxquelles Leconte de Lisle a pu s'initier à la pensée indienne, et recevoir d'elle la lueur mystique qui transfigure quelques-unes de ses voluptés.

Mais l'initiation paraît bien incomplète, si l'on songe à l'importance des disciplines morales dont le poète n'a parlé que par brèves et vagues allusions. Et ce que nous savons de

1. Comparer notamment les évocations de *Çunacépa* (IV) avec les « maïs onduleux », aux paysages bourboniens.

sa vie n'invite pas à croire que l'homme en ait tiré meilleur parti que l'écrivain. L'avenir réserve peut-être des révélations imprévues ; mais jusqu'à présent, les biographes ne démentent pas l'œuvre quand elle nous laisse distinguer, sous l'affectation d'impassibilité, un voluptueux attristé de ce que la volupté est fugitive, un artiste épris des belles formes et désolé de les voir périr, un amant passionné de la vie, qui la maudit d'être trop brève. Mieux que Brahman, l'être immuable, Leconte de Lisle sentit Mâyâ, l'illusion changeante et dispersée ; personnifiée sous ce beau nom, la séduction des apparences devint une sorte de divinité, bien faite pour l'inquiétude religieuse d'une âme qui à la soif du blasphème joignait un vague besoin d'adorer. Ce ne fut pas le moindre bienfait de la philosophie indienne que de fixer ainsi quelques-uns des thèmes fondamentaux de son lyrisme ; par là, elle l'aidait à préciser ses émotions confuses, à les exprimer poétiquement, et, dans une certaine mesure, à s'en délivrer. Ignorant presque tout de l'ascèse qui dissipe les mirages de Mâyâ, Leconte de Lisle n'atteignit point à la sérénité définitive ; mais c'est encore se consoler que de contempler sa tristesse à travers les reflets d'un symbole étrange et somptueux.

E. Carcassonne.

LES

RELATIONS POLONAISES

DE FLAUBERT

« L'*Éducation sentimentale* de Flaubert est une condamnation de la polonophilie[1] » : cette phrase glissée dans un article polonais m'a paru quelque peu suspecte et le sujet digne d'un examen plus sérieux. Je lui dois d'ailleurs le plaisir d'avoir relu non seulement l'œuvre de Flaubert, d'une beauté si rigoureusement condensée, mais sa correspondance, où la personnalité de l'auteur de *Madame Bovary* s'affirme et se déploie délicieusement, libérée alors de la contrainte d'un art impersonnel et impassible. « Flaubert, me demandai-je, si enfermé dans son héroïque solitude d'artiste, avait-il des contacts plus directs avec la réalité polonaise et sous quel aspect? » Dans le domaine de l'art, qui fut l'essence même de sa vie, tout d'abord. — A moins que les notes inexplorées provenant des 1,500 volumes lus pendant la préparation de *Bouvard et Pécuchet*[2] ne nous révèlent un fait nouveau, je crois pouvoir affirmer que dans le domaine des lettres le con-

1. *Pamietnik Literacki*, 1912, p. 430-453, *passim*.

2. Il faut y ajouter évidemment les manuscrits inédits de Flaubert, dispersés récemment lors de la vente effectuée dans la villa Tanit à Antibes, après la mort de Mme Franclin-Grout (la nièce du grand écrivain). Il y aurait ou il y aura probablement beaucoup à glaner dans ces trésors. Ne s'y trouverait-il pas, par exemple, une allusion à la Pologne dans « le compte-rendu du bal donné au czar » (9 et 10 juin 1867), cinq pages manuscrites (acheté par M. J. Marchand), dont parle M. Jean Desthieux dans son article, *la Vente Francklin-Grout ou la Seconde mort de Flaubert?* (*Nouvelles littéraires* du 16 mai 1931). Dans une lettre à George Sand citée plus loin, Flaubert parle (à propos du même bal) avec beaucoup d'irrévérence du tsar Alexandre II et fait une allusion peu claire, mais plutôt sympathique, à la fameuse exclamation de Floquet : Vive la Pologne! Monsieur. « Le compte-rendu du bal donné au czar » renferme-t-il les mêmes remarques ou des allusions différentes?

tact de Flaubert avec la Pologne ne s'établit pas d'une façon plus directe, surtout plus efficace. Les relations amicales, sinon intimes, de l'auteur de *Salammbô* avec Chojecki, littérateur bilingue[1] (connu en France sous le pseudonyme de Charles-Edmond), et dont nous parlerons plus loin, ne semblent pas devoir sensiblement modifier cette assertion. On ne constate pas en somme, du côté polonais, une amitié intellectuelle et littéraire pareille à celle que Flaubert a vouée avec tant d'ardeur, surtout vers la fin de sa vie, au grand écrivain artiste russe Tourguéniev. Cette amitié slave, venue sur le tard[2], n'a pas pu d'ailleurs influencer beaucoup son art ni ses conceptions esthétiques, malgré quelques « conseils de détail » donnés par Tourguéniev et suivis par l'auteur de la *Tentation de saint Antoine*[3]. Il en est tout différemment, si l'on considère l'ambiance, le milieu intellectuel et social où se passa sa jeunesse : les faits et les hommes.

* * *

Au moment où éclata la révolution de novembre 1830 à Varsovie, Flaubert va entrer dans sa dixième année. Il devait alors souvent entendre parler de cet événement d'une actualité si impérieuse. L'opinion, en effet, se passionna pour les opérations militaires devant Varsovie et les événements politiques qui les accompagnaient. Les colonnes du *Journal de Rouen*, si modéré d'opinion, sont remplies de nouvelles de Pologne. A la fin de 1831, quand le désastre est consommé,

1. Notons que Flaubert avait certainement lu un autre littérateur « bilingue » polonais, J. Klaczko, comme le prouve la lettre à Louis Bouilhet du 7 juin 1855 à propos de *Tolla* d'Edmond About. Une citation de Wronski dans l'*Éducation sentimentale* témoignerait enfin que ce philosophe du messianisme n'était pas non plus un inconnu pour Flaubert.

2. Les rapports des deux écrivains ne deviennent plus fréquents qu'à partir de 1863, le 23 février, date à laquelle Tourguéniev fut présenté aux dîneurs de chez Magny, précisément par Charles-Edmond (Chojecki). Et l'intimité des relations entre Flaubert et Tourguéniev ne s'établirait, selon la biographie de celui-ci (M. Haumant), qu'après 1866. Cf. René Descharmes et René Dumesnil, *Autour de Flaubert*. Paris, *Mercure de France*, 1912, t. II, p. 95 et 147-148.

3. « ... quel auditeur et quel critique!... écrit Flaubert à propos de Tourguéniev, le 28 janvier 1772, à George Sand — il m'a donné pour Saint-Antoine deux ou trois conseils de détail exquis (*Correspondance*, éd. du centenaire. Paris, Librairie de France, 1928, t. III, p. 5).

l'intérêt du public ne faiblit pourtant point, le courant de préoccupations fiévreuses se transforme peu à peu, pour employer le terme de W. James, en un « courant de conscience » obstiné et fervent. En feuilletant le *Journal de Rouen* de l'époque, on trouve une multitude d'informations très diverses sur les vainqueurs et surtout sur les vaincus. On voit nettement que le public a besoin d'être tenu au courant et qu'il s'intéresse à la suite tragique du drame polonais. C'est ainsi que dans le seul numéro du 1er janvier 1832, on parle de la confiscation des biens du prince Czartoryski pour la somme de trente millions de florins, de la suppression du couvent d'Oliva par le roi de Prusse, et on s'étend d'une façon sympathique sur les déportations des officiers polonais qui n'ont pas voulu répondre à cette question insidieuse du gouvernement russe : « Savez-vous si le gouvernement français a favorisé la révolution et par quels moyens? »

En 1832, nous sommes déjà en plein afflux d'émigrés : le gouvernement de Louis-Philippe s'efforce de les éloigner de Paris et les disperse dans les dépôts d'Auxerre, Poitiers, Besançon, Avignon. Ils arrivent aussi à Rouen. Nous lisons le mardi 20 mars, dans le *Journal de Rouen*, à côté de diverses nouvelles de Pologne et de Lithuanie, cette note significative : la souscription des femmes du département de la Moselle en faveur de la Pologne a produit 8,621 fr. 72 cent. L'intérêt pour la cause polonaise, qui symbolise à la fois l'idéal de la liberté des peuples et la défaillance de la monarchie de Juillet devant cet idéal, stimule les passions de l'opposition et est utilisée contre le régime par tous les partis mécontents aux nuances les plus diverses, comme un cri de ralliement et de colère. La jeunesse vibre à son appel. Il est facile de le constater. On le voit en feuilletant l'édition du *Colibri*, la petite revue littéraire bimensuelle où précisément Flaubert va débuter comme auteur[1]. Dans le n° 21 (10 juillet 1836), une *Marseillaise de la légion étrangère* est publiée, où se trouve le couplet suivant :

Au premier rang, Polonais généreux,

1. Dans le n° du 30 mars 1837 du *Colibri* paraît *Une leçon d'histoire naturelle genre commis.*

Marchez ! l'honneur vous vit toujours fidèles.
Pour vous guider, déjà du haut des cieux
Votre aigle blanc a déployé ses ailes.
La vierge libre a répété
En abandonnant Varsovie
Combattez pour la liberté.
Vous reverrez tous la patrie.

Suivent les apostrophes aux « enfants du Rhin si fiers d'être Français », et aux « Italiens opprimés mais vaillants... ».

Les numéros du 4 et du 7 août 1836 publient les poèmes consacrés à la mémoire d'Armand Carrel[1]. Ici encore les allusions ne manquent pas à des « nobles proscrits » et à « une autre paix à Varsovie ».

Dans le n° 23 (dimanche) du 17 juillet 1836, une *Ode à la Pologne*, longue et non, certes, sans longueurs, mais qui exprime fortement l'admiration pour le vaincu, la sainte colère pour l'oppresseur et quelques idées d'une clairvoyance qui frappe :

Héroïque Pologne, en ton espoir trompée,
A des larmes sans fin ne t'abandonne pas ;
La France un jour pour toi jettera son épée
Dans la balance des combats.

Or, cette ode est de la meilleure plume du meilleur ami de Flaubert, Alfred Le Poittevin[2].

1. Le premier de ces poèmes, *Sur la mort de M. Armand Carrel*, est de Alfred Le Poittevin ; le deuxième, placé en guise d'article de fond, est d'Un invalide, signature qu'on rencontre fréquemment dans *le Colibri*. Le n° du 31 juillet contient un poème par L. Belmontet, *l'Arc de Triomphe*, « dédié à notre ami Carrel ».

2. « De tous les amis de Flaubert, Alfred Le Poittevin est certainement celui qui a tenu la plus grande place dans sa vie et exercé sur sa formation intellectuelle la plus sérieuse influence » (René Descharmes, *Flaubert, sa vie, sa création, ses idées avant 1857*. Paris, Librairie des amateurs, 1909, p. 47). Il serait peu vraisemblable que l'auteur de *l'Ode à la Pologne* ne parlât jamais à son ami le plus intime de cette poésie et du sujet qui l'avait inspiré. Qu'il me soit permis de citer ici cette *Ode*, en notant qu'indépendamment de mes recherches, elle m'a été signalée avec bonne grâce par un jeune romanisant, M. Zarach.

Ode à la Pologne.

Qu'un autre des tyrans aille adorer les crimes
De ce fétide encens il recevra le prix :
Mais le poète saint s'attache à leurs victimes

*
* *

Mais voici qu'un Polonais authentique apparaît dans l'existence du jeune écolier. Il s'appelle Antoine Orlowski : c'est un musicien, compositeur, professeur de piano et chef d'or-

Ainsi que le lierre aux débris.
C'est à lui d'annoncer aux humaines misères
Le jour libérateur qui les verra finir,
Car son œil est lucide et perce les mystères
De l'impénétrable avenir.
Héroïque Pologne, en ton espoir trompée,
À des larmes sans fin ne t'abandonne pas;
La France un jour pour toi jettera son épée
Dans la balance des combats.
Laisse tes oppresseurs savourer leur puissance;
La vengeance boiteuse arrive, quoique tard,
Et de son bras terrible imprime la sentence
Sur les lambris de Balthazard.
Monstrueuse Russie, infécond assemblage
De peuples différens, l'un de l'autre ennemis;
Toi qui veux enchaîner dans le même esclavage
L'Occident à ton sort promis;
Toi, dont le Nord vaincu supporte les entraves;
Toi qui sous l'aigle altier de tes sombres drapeaux
Pousses à coup de fouet des nations esclaves
Ainsi qu'un pâtre des troupeaux :
Tremble, le jour approche où tu dois redescendre
Du suprême pouvoir par le crime acheté;
Où les peuples unis viendront réduire en cendre
Cette Babel d'iniquité!
Tu fuiras vainement dans ces vertes contrées
Où règnent les frimas sur des déserts glacés;
Les vainqueurs jusqu'aux bords des mers hyperborées
Poursuivront tes fils dispersés.
Car il faut à la fin que justice se fasse,
Que sous les opprimés tombent les oppresseurs;
Que du sol dévasté, le vestige s'efface
De ces vautours envahisseurs.
En attendant cette heure où finiront vos peines,
O Polonais bannis, venez dans nos cités;
Là se trouvent toujours pour les tyrans des haines,
Du pain pour les persécutés.
Des prophètes hébreux, croyez-en les paroles :
« Les forts dans leur orgueil seront humiliés,
Et les faibles, vengés de ces vaines idoles,
Les verront rouler à leurs pieds. »
Bientôt se lèveront dans l'Europe tardive
Après tant de délais, cédant à leurs remords,
Les hommes valeureux qui gardent notre rive

chestre. Né en 1811, il a fait ses études au conservatoire de Varsovie chez le même Elsner qui fut le maître de Chopin. Il s'expatrie en 1830 pour se fixer bientôt à Rouen, où il donne des leçons de musique et remplit les fonctions de chef d'orchestre au théâtre. Il compose toutes sortes de mazurs, de valses, de rondeaux, de quatuors. Il est le professeur de musique de la sœur de Flaubert, Caroline, qu'il initie non seulement à Beethoven et Spohr, mais aussi à Chopin[1], et il nous apparaît dans la correspondance de Flaubert comme un joyeux compagnon, ami de la maison (il habitait la rue de Lecat, n° 13, et les parents de son élève la même rue, n° 33), se mêlant à la vie quotidienne de la famille : comme Eustache-Hyacinthe Langlois, dessinateur, qui représente visiblement une autre branche de l'éducation artistique dans la famille de Flaubert. « Le père Langlois et Orlowski, écrit par exemple Flaubert à Ernest Chevalier le 24 mars 1837[2], ont dîné hier à la maison et ils ont passablement bu, mâqué, blagué. Achille, moi et Bizet sommes invités pour dimanche à aller riboter, fumer et entendre de la musique chez Orlowski. Tous les réfugiés polonais y seront. Ils sont trente[3]. C'est une fête nationale, tous les dimanches de Pâques il en est ainsi chez l'un d'eux. On mange des saucisses, des boudins, des œufs durs, de la cochonnaille et il n'est permis d'en sortir que saouls et après avoir vomi cinq ou six fois. » Et le 11 octobre (jeudi) 1838 : « J'ai vu hier Orlowski festoyant chez lui avec des Polonais et des acteurs, et ensuite, sur le port, Jules Delamarre fumant

Et pour qui vos frères sont morts!
Héroïques croisés pour des guerres si saintes
Ils ne poseront point leurs drapeaux glorieux
Sans avoir de Praga relevé les enceintes,
Et, comme leurs nobles aïeux,
Délivrant les tombeaux des martyrs de notre âge,
Chassé les renégats de ce sol indompté
Où, malgré vos efforts, fut brisé par leur rage
L'étendard de la liberté.

Alfred Le Poittevin.

1. « ... Tu pianotes du Chopin, du Spohr, du Beethoven... », écrit Flaubert à sa sœur en décembre 1842 de Paris. Cf. *Correspondance*, éd. du centenaire, t. I, p. 84.

2. *Correspondance*, éd. du centenaire, t. I, p. 20.

3. Parmi ces trente réfugiés polonais pouvait se trouver Zwierkowski que l'almanach polonais de l'époque indique comme habitant Rouen.

son cigare en gants blancs[1]... », ou encore le 28 octobre 1838 : « Orlowski est venu tout à l'heure me voir, il est toujours aussi facétieux[2]. » Puis, le 31 mai 1839 : « C'est demain qu'on se marie[3]. Je suis dans une atmosphère de dîners ; mercredi dernier Achille nous a payé son dîner d'adieu chez Jay[4]. Le grand homme d'Orlowski l'avait commandé d'une façon pas trop canaille[5]... » Et dans une autre lettre du 21 octobre 1842 : « On donne aujourd'hui à la maison un grand dîner où les Crepet vont venir manger ! Quelle soirée d'artistes ! Heureusement que le père Orlowski va y être : ce sera le seul homme capable d'apprécier les bons mots et les bons vins dont on va régaler les pourceaux[6]. » Puis, le 21 mai 1842 : « Orlowski Avokourvlask (prononciation de Cadel) est parti aujourd'hui chasser le canard dans la forêt verte ; il couche à Quincampoix. Quel gars ! Nous consommons assez souvent de l'absinthe ensemble ; il m'en a fait cadeau de deux flacons d'excellente qui venait de la Forêt-Noire. Ne pas confondre avec *la Forêt-Noire*, chanson que ton grand-papa nous chantait[7]. » Une autre fois, parlant des essais littéraires de son ami, Flaubert dit plaisamment : « Ébloui par les feux du génie, je suis d'abord resté dans l'admiration la plus complète de ta description de Palmyre. Ça vaut vraiment les honneurs de l'impression et du concours académique. Que dis-je, la collection complète du *Colibri* pâlirait devant, et Condor avec ses deux pâtés et Orlowski avec ses douze cafés se prosterneraient, la tête dans la poussière, à la façon orientale[8]. » Et il y a ainsi une longue suite d'allusions et de remarques toujours dans un ton enjoué et sympathique sur le « brave Orlowski » dont, hélas ! le jeune Flaubert admire bien plus — semble-t-il —

1. A Ernest Chevalier (*Correspondance*, éd. du centenaire, t. I, p. 26). Rappelons que Jules Delamarre, officier de santé, se transmuera littérairement un jour en... Charles Bovary.
2. Au même (*Correspondance*, *op. cit.*, t. I, p. 26).
3. Il s'agit du mariage du frère de Gustave, Achille.
4. Jay, restaurant de Rouen très renommé à l'époque.
5. A Ernest Chevalier (*Correspondance*, t. I, p. 39).
6. Au même (*Correspondance*, t. I, p. 121).
7. Au même (*Correspondance*, éd. citée, t. I, p. 111).
8. Au même, Rouen, dimanche 28 octobre 1838 (*Correspondance*, éd. citée, t. I, p. 35).

les qualités gastronomiques et mondaines qu'il n'apprécie le talent de virtuose et de compositeur[1].

Dans une lettre datée de Trouville le 23 août 1853 et adressée à Louis Bouilhet, l'auteur de *l'Éducation sentimentale*, hanté sans doute par ses chers « fantômes de Trouville », y associe encore le musicien polonais de Rouen : « J'ai revu hier à deux heures d'ici un village où j'avais été il y a onze ans avec le bon Orlowski. Rien n'était changé aux maisons, ni à la falaise, ni aux barques; les femmes au lavoir étaient agenouillées dans la même pose, en même nombre et battaient leur linge sale dans la même eau bleue; il pleuvait, un peu comme l'autre fois. Il semble à certains moments que l'univers s'est immobilisé, que tout est devenu statue et que nous seuls vivons. Et est-ce insolent la nature[2]!... » « Ce bon Orlowski » devient ici pour un instant fugitif une sorte d'intermédiaire et de transition entre ce large courant de vie sentimentale où plonge le moi lyrique de Flaubert et ce spectacle « insolent » de la nature, « univers immobilisé » et « devenu statue ». Incorporé comme par hasard dans une évocation d'un passé déjà lointain, il semble y apporter une note plus vive et plus gaie. Témoin discret des joies d'adolescence, compagnon peut-être de quelques « frasques » innocentes du jeune Flaubert, « ce bon Orlowski » traverse à pas rapides le champ du souvenir... pour s'engouffrer dans l'abîme bleuissant de l'oubli, ou pour se fondre plutôt avec le passé que « nous portons en nous... pendant toute notre vie[3] ». Pas complètement en tout cas. Dans la fugitive silhouette de Yanoda, ce médecin et réfugié polonais qui a « décampé » comme exprès pour laisser sa place et sa maison à Charles Bovary, on distingue sans peine quelques traits d'Antoine Orlowski : son goût de vivre commodément, largement, amour de luxe et de bonne chère, et jusqu'à sa manière de changer de domicile[4]. « C'est comme

1. Citons encore les lettres du 26 décembre 1838 et du 23 février 1842 à E. Chevalier, ainsi que celle du 3 mars 1850 à sa mère, où le nom d'Orlowski apparaît également.

2. *Correspondance*, éd. du centenaire, t. II, p. 110.

3. G. Flaubert, Lettre à sa mère, Constantinople, 14 novembre 1850 (*Correspondance*, éd. du centenaire, t. II).

4. J'ai relevé dans l'*Almanach* de Rouen de 1835 à 1838 pas moins de quatre adresses où il habita consécutivement : quai du Havre, 72; quai de Paris, 49; rue du Lieu-de-Santé, 38, et rue de Lecat, 13.

j'avais l'honneur, dit le pharmacien, de l'exprimer à monsieur votre époux, à propos de ce pauvre Yanoda qui s'est enfui, vous vous trouverez, grâce aux folies qu'il a faites, jouir d'une des maisons les plus confortables d'Yonville... D'ailleurs, elle est fournie de tout ce qui est agréable à un ménage : buanderie, cuisine avec office, salon de famille, fruitier, etc. C'était un gaillard qui n'y regardait pas; il s'était fait construire au bout du jardin, à côté de l'eau, une tonnelle tout exprès pour boire de la bière en été[1]... »

*
* *

Dans son voyage en Orient en 1849-1850, Flaubert rencontre aussi les Polonais qui l'intéressent, l'impressionnent même, semble-t-il. Il en fait part à ses correspondants habituels, à sa mère, à son ami Louis Bouilhet : « Il y a quelques jours, écrit-il le 3 mars 1850[2] à Benisouef, nous sommes ainsi montés à bord d'une cange où voyageait un certain Robert du Dauphiné, en compagnie d'un Polonais dont j'ai, bien entendu, oublié le nom en sa qualité de nom polonais. Quand il a su le mien, il s'est mis à me dire : « Ah! monsieur, vous « portez le nom d'un homme que j'ai bien connu (cela m'a fait « dresser les oreilles); j'ai connu un célèbre médecin qui s'ap- « pelait comme vous. » Lui ayant dit que c'était mon père, il m'a fait beaucoup de politesses et de compliments. Ce Polonais a habité Neufchâtel, m'a demandé des nouvelles de plusieurs familles de Rouen; il connaît Orlowski. C'est un homme de taille moyenne, brun, avec de très beaux yeux noirs. Le médecin de Siout, à qui j'en ai parlé et qui l'avait vu quelques jours avant nous, crut que c'était un médecin lui-même. Cette rencontre inattendue m'a fait un singulier plaisir, que tu comprendras mieux que je ne pourrais te l'écrire. »

Détail curieux, dans *Madame Bovary* nous trouvons le passage suivant : « Après s'être tourné de côté et d'autre, Charles (Bovary) apprit qu'il y avait, dans l'arrondissement de Neuf-

1. *Madame Bovary*, p. 76.
2. Flaubert, Lettre à sa mère, écrite « entre le mont Farchout et Resseh » (Keneh), 3 mars 1850 (*Correspondance*, éd. du centenaire, t. I, p. 378).

châtel, un fort bourg nommé Yonville-l'Abbaye, dont le médecin qui était un réfugié polonais venait de décamper la semaine précédente. » C'est ainsi que le médecin rencontré à Benisouef est « au figuré » ramené par Flaubert à Neufchâtel. On surprend ici le procédé de l'écrivain : il a l'habitude d'incruster minutieusement dans l'édifice de ses romans de petits faits vus et vécus, recherchés et collectionnés avec tant d'ardeur, en poussant la précision plus loin que ne devait le permettre l'observation même du réel : une sorte de « surréalisme » avant la lettre, du moins étymologiquement parlant...

Au cours du même voyage, Flaubert rencontre encore un Polonais dont il parle à deux reprises à sa mère et à son ami Louis Bouilhet, le 15 et le 19 décembre 1850. C'est le comte Ladislas Koscielski, nom que Flaubert simplifie en l'écrivant Kosielski. Rien d'étonnant, disons entre parenthèses, ce *s* et ce *c* réunis devaient répugner à son oreille française! Le comte Koscielski qui occupait à cette époque un poste important dans l'émigration polonaise ou mieux dans cette diplomatie des émigrés que présidait avec tant d'autorité le prince Czartoryski, et qui s'efforce toujours — comme Marcel Handelsman l'a bien démontré — de combattre la Russie[1]. L'impression produite sur Flaubert par Koscielski l'a incité à faire cette longue confidence quasi romantique que nous retrouvons, avec des variantes bien curieuses, dans la lettre à sa mère et à son ami : « Pendant que Maxime (du Camp) était resté à la maison pour s'occuper des préparatifs du départ (douane, argent, envois de caisses, etc.) — écrit Flaubert de Constantinople à sa mère[2] — j'étais parti dès le matin avec notre ami le comte Kosielski pour la ferme polonaise qui est de l'autre côté du Bosphore, en Asie. Nous avons fait en notre journée quinze lieues ventre à terre, galopant sur la neige qui couvrait la campagne déserte. C'étaient de grands mouvements de terrain qui ondulaient comme des

1. Cf. Marcel Handelsman, *les Éléments d'une politique étrangère de la Pologne, 1831-1856* (*Comptes-rendus de l'Académie des sciences morales et politiques*, juillet-août 1930, et aussi *la Question d'Orient et la politique yougoslave du prince Czartoryski* (*Ibid.*, novembre-décembre 1929).

2. Lettre citée, éd. du centenaire, t. I, p. 374-375.

vagues monstrueuses dont la blancheur monotone était déchirée de place en place par de petits chênes rabougris ou des bruyères. Un pâle soleil brillait sur cette étendue froide. Nous nous sommes égarés. Des pâtres bulgares couverts de peaux de bêtes et qui ressemblaient plutôt à des ours qu'à des hommes nous ont remis sur notre route. Quant à un chemin frayé, nous ne voyions sur la neige que la trace des lièvres et des chacals qui avaient couru pendant la nuit. Dans les montées et descentes, notre guide chantait à tue-tête une chanson sur un air aigu que le vent aussitôt arrachait à sa bouche et emportait dans la solitude. Il faisait très froid, le mouvement du cheval cependant nous faisait suer. Kosielski me disait : « Oh ! il me semble que c'est la Pologne... »

« Tu me demanderas peut-être ce que c'est que le comte Kosielski : c'est un grand seigneur polonais, avec nous au même hôtel, aux trois quarts ruiné par suite des guerres de son pays, couvert de blessures et horions, homme charmant et de bonne compagnie. Il est chef de l'émigration polonaise et hongroise accueillie par la Sublime-Porte sur les terres de l'empire. C'est lui qui leur distribue de l'argent et assigne à chacun le lieu où ils doivent résider. J'ai vu à cette ferme quelques-uns de ces pauvres diables. L'amour de la patrie mène loin (soit dit sans calembour) ; Kosielski est encore une des nombreuses connaissances que nous avons faites en voyage, et des meilleures ! C'est étonnant, du reste, comme on s'accroche vite ; n'importe, cela a son petit moment d'amertume de quitter ainsi des sympathies toutes fraîches. Ce pauvre garçon est tellement embêté de nous voir partir qu'il va quitter l'hôtel quand nous n'y serons plus. Sais-tu de quel nom il m'appelle? C'est comme Herbert, il m'appelle *papa :* « Voulez-vous un cigare, papa; allons, papa, venez, etc. »

Dans une lettre à Louis Bouilhet, écrite quelques jours plus tard d'Athènes, 19 décembre 1850 (au lazaret du Pirée), Flaubert recopie presque mot à mot le passage cité en y changeant quelques phrases et en amplifiant la description de la course à cheval : « ... Il y a aujourd'hui huit jours, commence-t-il, j'ai fait quinze lieues à cheval en Asie d'un train d'enfer sur la neige. J'allais à la colonie polonaise. Pauvres

diables !... » Et puis, à la fin, ce beau passage descriptif : « ... Au détour de la route, le comte Kosielski, mon compagnon, dirigeant sa bête comme un lancier et se couchant tout entier sur son col, fondait sur les chiens et leur lançait de grands coups de fouet, puis, faisant une volte, continuait sa route sans arrêter. » C'est comme une image courante de cette noble Pologne, des beaux cavaliers « couverts de blessures et de horions », « hommes charmants et de bonne compagnie »... Le voyage en Orient, si riche en impressions intenses et en sensations démesurées, rapproche ainsi Flaubert (moralement parlant), sinon de la Pologne véritable, du moins de son image à la fois romantique et romanesque, qui résumait alors pour un Français moyen toute la réalité polonaise submergée par l'adverse destinée. Rien d'étonnant que même le centurion romain, dans un *Massacre des Innocents* vu à Bethléem, rappelle à Flaubert, par son costume, Poniatowski[1]...

*
* *

Les Goncourt notent dans leur *Journal*, à la date du 9 mai 1858 :

Nous dînons à Bellevue chez les Charles-Edmond, dans une petite maison, toute pleine de mousseline, d'un frais et joli luxe de tapisserie et de femme : un petit nid avec un jardin grand comme une corbeille. Et là dedans le sourire de l'œil de Charles-Edmond, et l'accueil et la bonne enfance et le franc rire de Julie[2]. La causerie va à Proudhon et à son livre dont Saint-Victor jette des morceaux au vent, et Charles-Edmond parle curieusement de l'homme qui se cache derrière cette plume révoltée et de la tendresse et de la sensibilité de ce rude pamphlétaire[3]...

Nous sommes introduits ainsi chez un correspondant et ami de Flaubert, Polonais authentique, de son vrai nom Chojecki, connu surtout sous sa signature habituelle, formée de ses deux prénoms : Charles-Edmond. Personnage curieux,

1. Lettre à Louis Bouilhet, Jérusalem, 20 août (*Correspondance*, éd. du centenaire, t. I, p. 345).
2. M^me^ Charles-Edmond.
3. *Journal* des Goncourt. Paris, Charpentier, 1887, t. I, p. 240.

sympathique, parfois attachant, Chojecki mériterait à lui seul une étude spéciale sinon purement littéraire, du moins biographique et anecdotique, quelque peu sociologique si l'on veut, et qui pourrait jeter çà et là quelques lueurs utiles sur la psychologie du succès et sur le problème plus général de l'adaptation d'un écrivain à un milieu littéraire étranger[1].

Né en 1822 en Podlachie, pays d'origine de Henri Sienkiewicz, Chojecki commence sa longue carrière d'homme de lettres précocement à Varsovie. Quelques démêlés politiques avec la police de l'occupant russe en Pologne lui valent en 1844 le titre de proscrit. Voyageur, sinon explorateur de vocation, il s'en console, semble-t-il, facilement. Reçu à bras ouverts par l'émigration polonaise en France, présenté par le poète Bohdan Zaleski à Séverin Galezowski, par Galezowski à Xavier Branicki et par celui-ci au prince Jérôme Napoléon, Chojecki va se battre en Crimée, devient en 1856 secrétaire particulier du prince impérial, l'accompagne en ses voyages dans les mers du Nord, est nommé bibliothécaire au ministère de l'Algérie et des colonies, remplit en 1867 les fonctions de commissaire du vice-roi d'Égypte à l'exposition universelle et devient en 1869 administrateur de la bibliothèque du Sénat[2]... En même temps il voyage, fait des affaires, écrit pour le théâtre, publie des romans, dirige les journaux, s'exerce au métier de critique littéraire... Rédacteur en chef de la *Presse*, puis collaborateur et actionnaire du *Temps*, il a présidé même le Conseil d'administration de ce journal et l'a sauvé — dit-on — d'une dislocation certaine lors de la Commune[3]. En tant qu'auteur dramatique, il fait jouer ses pièces au Théâtre-Français (*l'Africain*, comédie en quatre actes), à l'Ambigu (*l'Aïeule*, drame en cinq actes), sur plusieurs autres scènes de Paris, et il lui arrive d'obtenir un réel succès... Il lui arrive même de gagner les bonnes grâces de Francisque Sarcey qui écrit en 1873 à propos de *l'Aïeule* précisément : « Je la regarde comme un des meilleurs drames qui aient été

1. On me dit qu'une des descendantes de Chojecki prépare en effet un volume sur Charles-Edmond.
2. Il est mort en 1899.
3. Voir *Journal* des Goncourt, dimanche 23 avril 1871 (*op. cit.*, t. IV, p. 275).

faits et le meilleur assurément de tous ceux qu'on nous a offerts depuis douze années sur la scène[1]. » Quant à ses romans oubliés depuis, ils rapportaient aussi à leur auteur plus qu'un « succès d'estime », plus et moins peut-être à la fois... Or, dans ce tourbillon d'occupations et de préoccupations si diverses, Chojecki n'oublie pas cependant sa patrie d'origine. Tout d'abord il écrit et publie certaines de ses études et de ses romans en polonais, puis il croit mieux servir la Pologne en se servant de sa meilleure plume française. J'ai lu sa brochure *la Paix et la guerre*[2], publiée en 1849. Elle a de l'allant et même de l'allure. Le cri « la Révolution est immortelle » y termine assez crânement la défense du principe des nationalités. Mieux connue et justement appréciée fut sa *Pologne captive*[3], volume publié en 1864 à l'heure de l'insurrection. Chojecki participe aussi plus directement à la vie complexe et tumultueuse de l'émigration. En 1866, il édite en polonais une feuille intitulée *Ognisko* (*le Foyer*). Il fait, en outre, partie du Conseil d'administration de l'École polonaise, fondée encore par la « grande émigration de 1830[4] ».

La vie parisienne de Chojecki semble se dérouler ainsi dans un perpétuel éparpillement. C'est une existence riche, variée, brillante, scintillante, toute remplie de succès immédiats, mais exempte du souci plus profond de la survie littéraire : l'angoisse de la durée, l'appétit de la gloire posthume y semblent être rares, sinon absents... Toute cette activité multiple et trépidante, conjuguée à une large aisance matérielle, devait procurer nécessairement à Chojecki une riche moisson de relations intellectuelles, politiques et littéraires les plus diverses. Le grand chimiste Marcelin Berthelot, Louis Blanc,

1. Francisque Sarcey, *Quarante ans de théâtre*, *passim*.

2. Edmond Chojecki, *la Paix et la guerre*, lettre à M. Paul de Bourgoing, ex-ministre de France à Munich et à Saint-Pétersbourg, au sujet de sa brochure sur la *Guerre d'idiome et de nationalité*. Paris, Garnier, 1849.

3. *La Pologne captive et ses trois poètes : Mickiewicz, Krasinski, Slowacki*. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1864, p. 240.

4. Chojecki prononce même un discours émouvant à l'occasion de la réouverture de cet établissement transporté dans les locaux actuels de la rue Lamandé, nos 13-15 (aujourd'hui transformé en un *Foyer de savants polonais*). L'influence qu'exerçait Chojecki sur le prince Jérôme Napoléon n'était pas étrangère, semble-t-il, aux largesses du gouvernement impérial en faveur de *l'École polonaise*. Je tiens ces renseignements de M. Denis Zaleski, fils du poète. Il voudra bien trouver ici mes sincères remerciements.

à qui il a voué une admiration, presque un culte[1] et son frère Charles, puis Saint-Victor, Edmond About, Aurélien Scholl, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Ludovic Halévy, les frères Goncourt, surtout Edmond, la princesse Mathilde, Tourgueneff et Herzen, George Sand dont il devient, selon Mme Karénine, « un ami... un familier de sa maison et son homme d'affaires littéraires[2] », enfin Flaubert et Georges Clemenceau — voici quelques-uns de ses contacts intellectuels mieux repérés jusqu'ici. Le *Journal* des Goncourt nous trace plusieurs croquis de la figure souriante de Charles-Edmond et abonde en allusions à son hospitalité vraiment inlassable. Le 13 juin 1858, par exemple : « Le soir après dîner, dans le jardinet de Charles-Edmond, sur la petite terrasse contre la ruelle menant aux champs, Saint-Victor et nous nous évoquons le passé, remontant aux Grecs et aux Latins[3]. » Puis, le 14 mai 1559 : « ... Charles-Edmond, qui a vécu partout et comme tout le monde, et qui de temps en temps, dans la causerie, entr'ouvre ses mémoires et en tire une curieuse figure, un souvenir caractéristique[4]... » Ou encore, le mardi 18 octobre 1870 : « ... Puis ce qu'on mange d'anormal fait raconter à chacun ce qu'il a mangé d'extraordinaire et Charles-Edmond nous conte avoir goûté du fameux mammouth[5]... » Causeur délicieux, « compagnon confortable », fin blagueur à l'occasion, répandant autour de lui un fluide de bien-être moral et mondain, Chojecki devait remplir à merveille le rôle d'hôte toujours accueillant, naturellement porté à rendre service et à sourire... Nous le voyons tel à travers tout ce que disent de lui, parfois avec une pointe

1. Je tiens ce détail de M. T. Chojecki, qui a bien voulu me parler de son sympathique homonyme dans une causerie attachante et pittoresque. M. T. Chojecki m'a raconté en outre que Charles-Edmond, amateur passionné du beau livre — au cours d'une de ses explorations chez les bouquinistes — « a découvert » un jeune homme nommé Thibaut, le futur grand romancier Anatole France, qu'il fit de lui son secrétaire, le combla de son amicale protection et se plaignit plus tard amèrement de l'ingratitude du célèbre écrivain.

2. Cf. Wladimir Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*. Paris, Plon, 1826, t. IV, p. 304. Mme Karénine parle de nombreuses lettres inédites de Charles-Edmond à George Sand, dont elle cite des extraits. Voir t. IV, p. 240-250.

3. *Journal* des Goncourt, t. I, p. 245.

4. *Ibid.*, t. I, p. 276.

5. *Ibid.*, t. IV, p. 86.

d'attendrissement nonchalant, les frères Goncourt dans le *Journal*... Citons encore quelques passages : « 27 octobre 1867. A Bellevue, chez Charles-Edmond qui vient de se faire bâtir un petit palais bourgeois. Nous allons avec lui chez Berthelot, son voisin, et tombons dans l'intérieur du chimiste... Nous battons toute la journée en compagnie de Berthelot les bois de Sèvres et de Viroflay, et nous retombons, le soir, dîner dans le ménage Charles-Edmond[1]. » Et plus tard, lorsque la maladie et la mort ensuite auront visité la maison de Goncourt, Edmond va noter le 8 mai 1870 : « Aujourd'hui dimanche pour le distraire (il s'agit de son frère Jules), l'arracher à lui-même, je l'ai mené à Saint-Cloud. Nous avons dîné à une table sur la place et nous avions devant nous le soleil couchant, la Seine, les grands arbres du parc, le coteau de Bellevue où Charles-Edmond est heureux dans sa maison et où je n'ose plus le (son frère malade) conduire[2]. » Et trois mois plus tard encore cet aveu mélancolique : « Dimanche 14 août 1870. Triste de la mort de mon frère, triste du sort de la patrie, je ne puis tenir chez moi, j'ai besoin de dîner dans une maison amie, et je vais, un peu à l'aventure, demander à dîner chez Charles-Edmond. Je trouve dans la maison de Bellevue, prêts à se mettre à table, Berthelot et Nubar Pacha[3]... »

C'est dans le *Journal* des Goncourt que nous trouvons aussi des preuves que des relations assez familières sinon très sympathiques s'établirent entre Flaubert et Chojecki. « ... A notre table, notent les Goncourt le jeudi 12 janvier 1860, il y a Flaubert, Saint-Victor, Aurélien Scholl, Charles-Edmond, Julie (M^me^ Charles-Edmond), M^me^ Doche coquettement coiffée d'une résille rouge... On parle du roman d'*Elle et lui* de M^me^ Colet, où Flaubert est férocement peint sous le nom

1. *Journal* des Goncourt, t. III, p. 174.
2. *Ibid.*, t. III, p. 338.
3. *Ibid.*, t. IV, p. 11. Nous retrouvons l'ancien ton enjoué et insouciant dans un long passage où Edmond de Goncourt résume des souvenirs d'enfance racontés par Charles Blanc sur son frère Louis et sur lui-même. Ce passage commence ainsi : « Dimanche 1^er^ août (1875). Aujourd'hui à Bellevue chez Charles-Edmond, après un certain macaroni remplaçant la soupe, précipité par beaucoup de verres de Sauterne; après une tranche de melon exquis, combattu par un verre de très vieille eau-de-vie Charles Blanc... » (*Ibid.*, t. V, p. 215).

de Léonce[1]... » Et le 24 août de la même année : « Aubryet a invité à dîner aujourd'hui chez lui tous les dîneurs de Charles-Edmond de dimanche dernier. Nous sommes Saint-Victor, Flaubert, Charles-Edmond, Ludovic Halévy, Claudine et Théophile Gautier[2]. » Encore, le vendredi 21 février (en 1862) : « ... Nous dînons avec Flaubert chez Charles-Edmond. La conversation tombe sur ses amours avec M^{me} Colet[3]... » Ici suit le résumé d'une longue et pathétique confidence de Flaubert. Les trois extraits qui précèdent démontrent en tout cas que Flaubert fréquentait la maison et la table de Charles-Edmond, qu'ils se rencontraient à dîner chez des amis communs et que l'atmosphère de ces réunions était suffisamment libre et intime pour permettre des conversations très personnelles et des épanchements réservés d'habitude aux confidents de choix.

Sans doute, les relations entre Flaubert et Chojecki semblent déjà avoir évolué à la date où elles ont laissé leur première trace dans le célèbre *Journal*. En effet, dès 1857, quand Chojecki est rédacteur en chef de la *Presse*, Flaubert lui promet pour le feuilleton de son journal le roman à peine commencé dont le titre semble encore incertain : *Salammbô*. Promesse arrachée, dérobée peut-être par le charmeur polonais au cours de quelque amicale agape !... Rentré chez lui à Croisset, Flaubert se rebiffe. Il songe avec répugnance à cette publication dans un journal et surtout à cette publicité anticipée dont le « menace » l'entreprenant rédacteur en chef de la *Presse*. Une longue lettre, écrite un « mardi soir », presque sûrement en octobre 1857[4], témoigne de cette horreur : horreur du journal et du public, mêlée de timidité d'artiste et peut-être d'un peu de « colère rentrée » : « Mon cher ami, mon affaire, écrit Flaubert à Charles-Edmond, aura (je crois) pour titre *Salammbô*, roman carthaginois... Mais je ne sais pas quand je donnerai le *numéro un*. Ça ne va pas du tout. Je suis malade, moralement surtout, et, si vous voulez me rendre un *éminent service*, ce serait de ne pas plus parler de

1. *Journal* des Goncourt, t. I, p. 303.
2. *Ibid.*, t. I, p. 330.
3. *Ibid.*, t. II, p. 17.
4. *Correspondance*, éd. du centenaire, t. II, p . 318.

ce roman que s'il ne devait pas exister. Si je le fais, il sera pour vous, puisque je vous l'ai promis. Il y en a un chapitre d'écrit. C'est détestable. Je me suis engagé, j'en ai peur, dans une œuvre impossible... Est-il indispensable que vous l'annonciez? En ne disant rien songez, cher ami, que vous m'épargnerez un ridicule, si je renonce à cette œuvre par impossibilité de l'exécuter, ce qui est bien possible. Voyons, soyez généreux; ne parlez pas du Flaubert... » Et il insiste encore : « En tout cas, je serai à Paris vers le 20 du mois prochain. Attendez jusque-là, je vous en prie. Qui vous talonne? » Nous ne connaissons pas la réponse de Chojecki à cette missive pleine d'une amicale insistance. Il est certain, en tout cas, que ce petit incident — car la *Presse* a bel et bien annoncé la publication du nouveau roman[1] — a dû vivement « embêter[2] » Flaubert et qu'il s'en souvient longtemps. Dans une confidence à un ami sûr, Ernest Feydeau, sa mauvaise humeur éclate même en gros mots : « Je vais, comme par le passé, dit-il, écrire pour moi, pour moi seul. Quant à la *Presse* et au Charles-Edmond, m..., contre m... et rem...! Avant tout il ne faut pas crever d'ennui[3]. » Quelques mois plus tard, en apprenant que Chojecki quitte la rédaction de la *Presse*, il écrit au même E. Feydeau : « ... J'ai eu néanmoins, et j'ai encore un fier poids de moins sur la conscience depuis que je sais que le sieur Charles-Edmond n'est plus à la *Presse*. L'idée de la publicité me paralyse et il est certain que mon livre serait maintenant fini, si je n'avais eu la bêtise d'en parler[4]. » Et à la fin du même mois il reparle de cette affaire à son « amie lointaine », M^lle^ Leroyer de Chantepie : « J'ai eu une fausse joie. J'avais cru que Charles-Edmond, le directeur du feuilleton de la *Presse*, nommé bibliothécaire du ministère de l'Algérie, était sorti du journal; je me regardais

1. « ... Le livre annoncé dans la presse, écrit Flaubert au commencement d'avril 1858 à un correspondant non identifié, est bien loin d'être fait, puisque c'est pour le faire que je me transporte à Carthage » (*Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 338).

2. La lettre à Charles-Edmond qu'on vient de lire se termine en effet par ces mots : « A bientôt donc, et croyez-moi, nonobstant mes embêtements, le vôtre qui vous serre la main très fort » (*Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 318).

3. Lettre du 24 juin 1858 (*Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 318).

4. Lettre écrite dans la seconde quinzaine d'octobre 1858 (*Correspondance*, éd. du centenaire, t. II, p. 355).

comme dégagé de ma parole, et la publication indéfiniment ajournée; car, ajoute-t-il, l'idée de l'impression *m'est odieuse* et me paralyse. Pour que je travaille bien il faut que personne ne me regarde; du moment que je pense au public, je suis perdu[1]. » Il écrit enfin, le 16 janvier 1859, à M^{me} Maurice Schlésinger, héroïne principale de sa vie amoureuse et de son roman préféré (M^{me} Arnoux de la deuxième *Éducation sentimentale*) : « Sollicité par le journal *la Presse*, je lui ai promis une étude antique et, avant d'en savoir le premier mot, au bout de huit jours on me talonnait déjà en me demandant : « Est-ce « fini[2]? ». On peut croire que le souvenir de cette promesse trop facile le « talonnait », le poursuivait aussi, puisque encore dans une lettre écrite en mars ou avril 1867 à Eugène Crépet nous trouvons cette allusion : « Vous êtes bien aimable, mais bien pressé! Cela me flatte, mais me gêne. Pour avoir fait une promesse de pareille nature à Charles-Edmond, je me suis reculé d'un an dans la confection de *Salammbô*[3]!... »

Cet « incident de publicité littéraire anticipée », où d'ailleurs Flaubert semble en vouloir moins à Chojecki qu'à lui-même, ne ternit pas leurs amicales relations. Ils se rencontrent aux dîners Magny[4] et chez les amis communs (les Goncourt) et Flaubert dîne bien souvent chez Charles-Edmond : « Ce soir et demain, écrit Flaubert à sa nièce Caroline en décembre 1863, je dîne chez moi; vendredi chez Charles-Edmond : telles sont les nouvelles, mon bibi[5]. » Une autre fois (le 3 octobre 1864), il note, comme pour souligner sa résolution de vivre en ermite volontaire : « J'ai de même refusé pour mardi un dîner chez Charles-Edmond, où l'on s'amuse beaucoup d'habitude[6]. »

Entre temps, les relations de Flaubert et de Chojecki semblent graviter bien plus autour de petites « affaires littéraires » que de la « grande littérature ». Des recommandations

1. *Correspondance*, éd. du centenaire, t. II, p. 356.
2. *Correspondance*, éd. du centenaire, t. II, p. 370.
3. *Ibid.*, t. III, p. 108.
4. A partir de 1862 seulement, car le dîner Magny fut fondé le 22 novembre de cette année.
5. *Correspondance*, éd. du centenaire, t. II, p. 575.
6. *Ibid.*, t. III, p. 29. Et dans une lettre du 13 mai 1866 : « Nous avons hier dîné chez Charles-Edmond » (t. III, p. 57).

amicales, des interventions plus ou moins pressantes en faveur de quelques femmes de lettres, protégées par Flaubert et avides de « placer leur production », tel est le sujet habituel de lettres adressées au très influent Charles-Edmond par l'auteur de *Salammbô*. Cet empressement confraternel n'allait pas sans accrocs. Si Flaubert est toujours prêt à recommander, Chojecki résiste souvent. On devine ces résistances à travers les explications embarrassées qu'envoie Flaubert à ses correspondants. « Le conte que j'ai reçu de vous — écrit-il, par exemple, le 4 septembre 1858 à M^lle^ Leroyer de Chantepie — n'a pas été remis à la *Presse*... je sais d'ailleurs qu'on le refuserait à cause du sujet, qui ne convient pas aux exigences du journal. J'essayerai cependant[1]. » Et cinq mois plus tard, expérience faite, il annonce à la même : « ... Quant à la *Presse*, je suis en délicatesse avec cette feuille (tout cela entre nous). Ils m'ont refusé un service analogue que je leur demandais et auquel je tenais beaucoup[2]... » Une autre fois Flaubert intervient auprès de Chojecki pour « placer » un roman de la charmante et remuante M^lle^ Amélie Bosquet. Chojecki fait la sourde oreille... Flaubert s'irrite, mais en même temps lui trouve des excuses : « Je ne comprends rien, dit-il, au gars Choïecki (*sic!*). Pas de nouvelles! Il est vrai qu'il doit maintenant être en répétitions au Français. Mais j'en aurai le cœur net dans un mois. Et je vous dis que votre roman paraîtra et qu'il réussira, *quoique ce soit bon*[3]. » Mais avant que ce mois se soit écoulé, la réponse de Chojecki arrive. Elle ne doit pas être bien satisfaisante, puisque Flaubert réplique aussitôt et signale le fait à sa correspondante : « Ci-joint, chère amie, une réponse que j'ai reçue de Charles-Edmond il y a quelques jours et une réplique de votre serviteur que j'ai gardée afin de vous la montrer. J'attends la

1. *Correspondance*, éd. du centenaire, t. II, p. 347.

2. Lettre datée du 18 février 1859 de Croisset (*Correspondance*, t. II, p. 375). Il s'agissait de la nouvelle intitulée : « la Légende de Pâquerette », dont il est question aussi dans la lettre citée plus haut. Notons en passant que M^lle^ Leroyer de Chantepie hébergea pendant de longues années plusieurs réfugiés polonais et que Flaubert admirait beaucoup chez elle cette grande et rare vertu de l'hospitalité.

3. Lettre datée de Croisset un mercredi (de juillet 1860) (*Correspondance*, t. II, p. 425).

suite[1]. » Chojecki cependant fait jouer, en effet, au Théâtre-Français *l'Africain*, comédie en quatre actes, dont la première représentation a lieu le 9 août 1860. Dès le 11 août, après avoir lu le compte-rendu de la pièce dans le *Journal de Rouen*, Flaubert s'empresse de féliciter son auteur : « Taïeb! Taïeb Retir!!! *l'Africaine* (*sic!*) a complètement réussi. Voilà ce que j'ai lu ce matin par hasard dans une feuille locale. Ah! sacré nom de Dieu, j'en suis bien content! Mille félicitations, mon cher vieux. Mais ce n'est pas gentil de n'avoir point prévenu les amis. Vous savez bien que j'aurais été dès le commencement le premier à vous applaudir, et, à la fin, le premier qui vous aurait sauté au col. Du reste, dans quelques jours je vous renouvellerai en personne mes congratulations. D'ici là, cent poignées de main. Question à la partie la plus charmante de vous-même. Le cœur vous battait-il un peu? Commentaire : Oh! que j'aurais voulu poser une main sur iceluy[2]. » Malgré le ton cordial et plus familier, plus enjoué encore que cordial de cette lettre, on y sent comme un manque de spontanéité, une gêne et une contrainte mal définie, sinon indéfinissable... Serait-ce parce que Flaubert n'est pas suffisamment convaincu de la valeur réelle de la pièce de Chojecki et qu'il juge cependant opportun de ménager sa susceptibilité et son amour-propre d'auteur? Cette bonne entente persiste en tout cas et permet à Flaubert d'intervenir encore auprès de Charles-Edmond, cette fois au profit de M^me^ Régnier, Daniel Darc en littérature. Une lettre écrite en août 1864 en témoigne longuement. Elle commence par une sorte de confidence plaisante : « Je regrette bien, dit Flaubert, que vous ne puissiez faire avec moi ce petite voyage à Villeneuve. Je m'embête tellement en chemin de fer qu'au bout de cinq minutes je hurle d'ennui. On croit dans le wagon que c'est un chien oublié; pas du tout, c'est M. Flaubert qui soupire! Voilà pourquoi je désirais votre compagnie, mon cher vieux. Cela dit, passons (style Hugo)[3]. » Ici suit une allusion à un échange de lettres entre Flaubert, Chojecki et M^me^ Régnier au sujet des corrections que Charles-Edmond voulait appor-

1. Lettre du même mois 1860 (t. II, p. 425).
2. *Correspondance*, t. II, p. 243.
3. *Correspondance*, t. III, p. 21.

ter sans doute au manuscrit de M^me^ Régnier, ce que Flaubert considérait visiblement comme une grave « incorrection esthétique » de sa part. La lettre devient ainsi un véritable plaidoyer en faveur du « droit moral » absolu de l'auteur, principe intangible selon Flaubert et sauvegarde nécessaire de toute originalité.

J'enverrai votre lettre à Mme Régnier et je ne doute pas — souligne Flaubert non sans malice — que, dans son *envie d'être imprimée*, elle ne cède à vos exhortations; mais si elle me demande mon avis là-dessus, je lui conseillerai de vous envoyer promener carrément (en admettant même que vous ayez raison). Oui, mon bon, et cela par système, entêtement, orgueil, et uniquement pour soutenir les principes.

Ah! que j'ai raison de ne pas écrire dans les journaux et quelles funestes boutiques (établissements). La manie qu'ils ont de *corriger* les manuscrits qu'on leur apporte finit par donner à toutes les œuvres la même absence d'originalité. S'il se publie cinq romans par an dans un journal, comme ces cinq livres sont corrigés par un seul homme ou par un comité ayant le même esprit, il en résulte cinq livres pareils. Voir comme exemple le style de la *Revue des Deux Mondes*. Tourgueneff m'a dit dernièrement que Buloz lui avait retranché quelque chose dans la dernière nouvelle. Par cela seul, Tourgueneff a déchu dans mon estime. Il aurait dû jeter son manuscrit au nez de Buloz, avec une paire de gifles en sus et un crachat comme dessert. Mme Sand aussi se laisse conseiller et rogner. J'ai vu Chilly lui ouvrir des horizons esthétiques et elle s'y précipitait. Il en était de même de Théo, au *Moniteur*, du temps de Turgan, etc. N... de D...! de la part de pareils génies, je trouve que cette condescendance touche à l'improbité. Car, du moment que vous offrez une œuvre, si vous n'êtes pas un coquin, c'est que vous la trouvez bonne. Vous avez dû faire tous vos efforts, y mettre toute votre âme. Une individualité ne se substitue pas à une autre. Un livre est un organisme compliqué. Or toute amputation, tout changement pratiqué par un tiers le dénature. Il pourra être moins mauvais, qu'importe, ce ne sera pas lui!

Mme Régnier n'est pas en cause, mais je vous assure, mon bon, que *vous êtes sur une pente* et que vous autres journaux vous contribuez par là encore à l'abaissement des caractères, à la dégradation chaque jour plus grande des choses intellectuelles! Je vous montrerai le manuscrit de *Bovary*, orné des corrections et suppressions de la *Revue de Paris*. C'est curieux. On m'objectait, pour me calmer, l'exemple d'Arn. Fremy et d'Ed. Delessert.

Il est certain que Chateaubriand aurait gâté un manuscrit de Voltaire et que Mérimée n'aurait pu corriger Balzac. Bref, nous sommes si bien fâchés que mon procès est sorti. Ces messieurs avaient tort, et pourtant quels malins! Laurent Pichat, le bon du Camp et le père Kauffmann de Lyon, fort en soieries, Fovard, notaire. — Là-dessus, mon vieux, je vous bécote[1].

Malgré ce ton familier, l'irritation, l'indignation même de l'intraitable défenseur de l'art pur et de ses droits sacrés se laissent surprendre nettement à travers la bonhomie voulue de cette conversation épistolaire. Ces recommandations, ces interventions de Flaubert auprès de Chojecki en faveur des débutants ne s'arrêtent d'ailleurs pas à la clientèle exclusivement féminine. Dans une lettre du 29 février 1872, où il parle également de l'article promis par Charles-Edmond (sur les *Dernières chansons de Bouilhet*) et auquel il paraît tenir assez médiocrement, Flaubert recommande à la bienveillance de Chojecki un journaliste connu sous le nom de Jules Dementhe : « Mon cher vieux, M^me^ Sand m'a écrit hier qu'elle ferait cette semaine un article sur *Dernières chansons*. Donc, *c'est chose bien convenue*, ne vous en occupez plus. Je voulais vous demander un service. Pouvez-vous placer dans votre journal un brave garçon qui s'appelle dans les petits journaux Jules Dementhe et de son vrai nom Jules Rohaut? Je vous le recommande comme un homme très intelligent, probe et pouvant tout faire, depuis les échos jusqu'à la satyre (*sic!*) en vers, il est très au courant de la trituration des feuilles. En lui donnant actuellement de quoi vivre vous m'obligeriez. Tout à vous, mon bon. — *P.-S.* Ma recommandation n'est pas banale[2]! » Enfin une courte lettre fort curieuse écrite en mai 1877 à Guy de Maupassant qui, sans doute, demandait à Flaubert un mot pour Charles-Edmond, démontre indirectement le caractère de ce commerce amical, où la serviabilité et peut-être même la patience du bon Chojecki étaient parfois mises à l'épreuve. « Venez demain matin (jeudi), écrivait Flaubert, ou le soir après votre dîner. Je vous donnerai une lettre pour Chennevières. Sa recommandation vaudra mieux que celle de Charles-Edmond que j'ai trop bousculé pour en réclamer

1. *Correspondance*, t. III, p. 21-22.
2. *Correspondance*, éd. du centenaire (1928), t. III, p. 58-59.

un service[1]... » Il faut croire que cette « bousculade » n'était pas trop sérieuse, puisque le 8 octobre 1879 Flaubert écrit encore à Chojecki une assez longue lettre très amicale, presque affectueuse, où il demande en toute confiance un petit service bien naturel entre amis, mais assez embarrassant toutefois : « Mon cher vieux solide, Caroline m'écrit d'Étretat que vous ne pouvez venir maintenant à Croisset, mais qu'il faut compter sur une visite de vous à la fin du mois. A la fin de ce mois, c'est-à-dire à la Toussaint même, Hérédia doit venir; nous ne nous verrions pas librement. Donc venez soit de dimanche en quinze, ou le dimanche qui suivra celui de la Toussaint. Autre histoire. Dites-moi en quels termes il faut que je vous écrive pour que vous puissiez toucher *mon argent* du ministère? Vous me l'apporteriez à votre prochain voyage. Sans doute, vous savez que maintenant la somme est doublée, sous le nom d'indemnité, votre ministre me l'a écrit dans une lettre fort aimable; je l'en ai remercié hier, et j'ai écrit en même temps à M. Rambaud qui m'a répondu aujourd'hui. On n'est vraiment pas plus aimable que nos supérieurs. Ça ne va pas, mon cher! J'ai eu dernièrement une vilaine histoire qui m'a tapé et sur la tête et sur le gésier. Je vous conterai cela! Bref, j'ai rarement été plus gorgé de l'existence. » Ici suit un passage sur les « lectures stupides » que fait Flaubert pour son *Bouvard et Pécuchet* et la lettre se termine par ces mots : « Et vous! Cette santé? Et les travaux? Je vous embrasse bien tendrement[2]... » Malheureusement une question se pose... Cette lettre, où la plus naturelle simplicité s'allie à une sorte d'affectueux abandon, fut-elle vraiment destinée à Chojecki? M. Edmond Spalikowski, son premier éditeur et propriétaire actuel, l'affirme et le réaffirme. Mais René Descharmes, éditeur de la *Correspondance*, en négligeant, il est vrai, ou en ignorant plutôt cette première indication[3], suppose qu'elle fut

1. *Correspondance*, p. 304. La lettre se termine par ces mots : « et qui (c'est-à-dire Charles-Edmond) d'ailleurs déchire Duquesnel à pleine gueule. Je vous plains si vous avez affaire avec ce drôle de Du...el. Peu d'hommes inspirent autant l'envie de leur foutre des gifles ».

2. *Ibid.*, éd. du centenaire (1928), t. III, p. 416-417.

3. René Descharmes note, en effet, que cette lettre a été « publiée par M. Edmond Spalikowski dans *le Radical* du 26 décembre 1921, sans indication de destinataire (*Correspondance*, t. III, p. 416, note 2). En réalité, elle l'a

adressée à Guy de Maupassant. Si la première conjecture était la vraie, cela indiquerait que les relations de Flaubert ont suivi une courbe ascendante et qu'elles sont devenues vers la fin plus affectueuses et plus véritablement intimes. Mais le doute subsiste et ordonne de suspendre cette conclusion[1]...

En tout cas, même cette lettre à destination incertaine conserve ce trait commun de presque toutes les autres écrites à Chojecki, du moins celles qui furent publiées jusqu'ici : elle se rapporte surtout à un fait d'ordre pratique et contient un appel à l'obligeance amicale, à la « serviabilité » du destinataire. Citons encore une lettre caractéristique à cet égard, fort

été pour la première fois dans *la Dépêche de Rouen* du 23 décembre 1921 avec indication de Charles-Edmond.

1. Ce petit problème d'identification du destinataire reste difficile à résoudre. L'argument de René Descharmes, que l'expression « votre ministre » ne peut s'appliquer qu'à Guy de Maupassant, fonctionnaire du ministère, n'est pas tout à fait probant, car Chojecki en tant que bibliothécaire au Sénat pouvait également être considéré comme le subordonné du ministre de l'Instruction. En effet, Flaubert, depuis peu de temps bibliothécaire à la Mazarine, emploie aussi cette expression : « nos supérieurs ». D'autre part, M. Edmond Spalikowski maintient son point de vue dans « Quelques notes sur Flaubert d'après des documents inédits », article publié dans ses *Études de littérature normande contemporaine*. Rouen, 1923, p. 12. Dans une lettre par laquelle, avec une grande amabilité dont je le remercie très sincèrement, M. Spalikowski a bien voulu répondre à mes « doutes » et « objections », il écrit : « La Lettre de Flaubert dont il s'agit à *mon cher vieux solide* me semble bien destinée à Charles-Edmond. Voici pourquoi. L'expression du début « mon cher vieux « solide » ne pouvait s'appliquer à Maupassant, tout jeune homme encore, tandis que Chojecki était déjà d'un certain âge. Ce dernier se trouvait mieux placé comme collègue de Flaubert — tous deux étant bibliothécaires — pour toucher les appointements du maître de Croisset. Enfin la lettre autographe de Flaubert était vendue dans un dossier portant la mention : « A Charles- « Edmond », provenant de chez Charavay, qui devait avoir de bonnes raisons pour y avoir annoté cette mention. Sans doute, on peut discuter cette manière de voir. Mais elle se défend malgré tout. Jusqu'à plus ample informé je m'en tiens à mon attribution ». Ces arguments me paraissent de valeur sérieuse. En effet, dans toute son abondante correspondance avec Maupassant, Flaubert n'emploie jamais une expression pareille à celle de « mon cher vieux solide ». Cependant le ton de la lettre en question cadre mieux avec celui des lettres adressées à Maupassant. Particulièrement le passage liminaire « Caroline m'écrit d'Étretat que vous ne pouvez venir maintenant à Croisset, mais qu'il faut compter sur une visite de vous à la fin du mois. A la fin de ce mois... Heredia doit venir; nous ne nous verrions pas librement », doit éveiller notre attention. Ce désir de se « voir librement », bien explicable s'il s'agit de Maupassant, serait une chose nouvelle dans les rapports de Flaubert et de Chojecki. De même, l'allusion à Caroline nous surprend un peu. Ainsi le doute subsiste malgré tout.

amusante d'ailleurs et d'une familiarité de ton presque agressive : « Ma petite vieille, pouvez-vous m'envoyer deux billets d'introduction pour les séances du Sénat? C'est pour ma nièce qui aime les momies (étant mon élève). Je vous ferai observer, ma biche, que vous êtes un cochon : 1° parce que je ne vous vois jamais; 2° parce que je vous ai demandé plusieurs fois sur *quelles bases* s'était reconstitué le dîner Magny. Je n'ai pu être aux deux agapes où j'étais convoqué, pour la raison que la première fois et la seconde je n'étais pas à Paris. Voilà mon bon. A vous[1]. »

Une seule lettre de Flaubert à Chojecki semble déroger à cette règle générale de « motivation » d'ordre pratique, si l'on peut ainsi s'exprimer. C'est celle, écrite en octobre 1865 (date probable[2]), où Flaubert parle d'avoir « touché à la terminaison de la première partie de *l'Éducation sentimentale* » et où il invoque plaisamment « Apollon, dieu des ratures ». Mais ici encore, si Flaubert fait allusion à des préoccupations strictement littéraires, il passe bien vite à un sujet d'ordre « professionnel », selon la terminologie actuelle, et entretient Chojecki du « labeur » et du « salaire » en littérature : « ... Ouïssez d'ailleurs ceci, ô mon mignon. *Madame Bovary* m'ayant de bénéfice net coûté *trois cents francs*... j'ai envie désormais de donner un livre pour rien du tout. Ce serait une pose, mais distinguée, convenez-en. Le labeur et le salaire me semblent deux choses tellement loin l'une de l'autre, tellement disproportionnées, que leur rapport m'échappe... »

« Donc, n'y pouvant rien, je me résigne et, pourvu que je paye à peu près mon papier, je n'en demande pas plus. Nous causerons de tout cela prochainement, à la première de Goncourt. »

Toute cette correspondance, toutes ces lettres de Flaubert à Chojecki, où d'ailleurs de nombreux chaînons ne nous sont pas connus, semblent indiquer avec une précision suffisante

1. Lettre sans date publiée dans *le Radical* le 13 mars 1922 par M. Edmond Spalikowski et reproduite dans *la Correspondance*, éd. du centenaire, 1928, t. III, p. 52.

2. Cette lettre fut publiée par Jules Claretie dans *le Temps* du 16 juin 1883 « sans indication précise du destinataire ». « Je crois bien — dit René Descharmes — ne pas me tromper en rétablissant Charles-Edmond » (*Correspondance*, éd. du centenaire (1re), t. III, p. 41-42 et 41, note).

le contenu, les limites et surtout la tonalité morale de cette « amitié littéraire ». Amitié d'hommes de lettres bien plutôt... En effet, si le charme de Chojecki opère sur Flaubert, c'est avant tout dans le domaine des contacts personnels, de cette « sociabilité » générale qui s'affirme entre les bons convives... Le champ des confidences strictement littéraires, la haute région des spéculations morales et esthétiques semblent ici interdits. Oscillant entre la cordialité et la familiarité — cette familiarité un peu massive qui accuse bien plus qu'elle ne diminue les « distances morales » — subissant des bourrades et des « bousculades », doublée d'une certaine mésentente esthétique[1] — cette « amitié » de Flaubert et de Charles-Edmond n'arrive jamais, semble-t-il, à franchir les frontières de l'intimité profonde des esprits et des cœurs. En pouvait-il être autrement? Ce « parfait adapté » que fut toujours Chojecki, ce « charmeur délicieux », gourmet de la vie ou plutôt ce gourmand, homme de talent et homme à talents à la fois, pouvait-il aspirer à l'intimité parfaite de Flaubert, ce martyr du beau, frondeur de son époque, héros d'une âpre croisade contre le « bourgeois infini », grand écrivain et grand artiste, méprisant, abhorrant le succès et guettant néanmoins le bruit des larges ailes d'une gloire rédemptrice?...

*
* *

Revenons maintenant sur nos pas et après la première grande randonnée de Flaubert en Orient, ses furtifs contacts avec le médecin polonais de Neufchâtel et le comte Koscielski, rentrons à Paris, où Louise Colet, l'amie généreuse et encombrante quelquefois du grand écrivain, avait consacré dès 1846 dans ses *Chants des vaincus*[2] plusieurs poèmes à la Pologne. Nous trouvons dans la correspondance de Flau-

1. Cf. *Une remarque de Flaubert dans une lettre adressée le 8 décembre 1879 à la princesse Mathilde, à propos de Zephyrin Gazavan en Égypte*, roman de 467 pages publié par Charles-Edmond chez Calmann-Lévy en 1880 (en réalité en 1879) : « Je doute — dit-il — que ces deux œuvres (il parle, en même temps, d'un roman de Chesneau) vous causent un vif plaisir ». G. Flaubert, *Lettres inédites à la princesse Mathilde*. Paris, Louis Conard, 1927, p. 230-231.

2. Louise Colet, *les Chants des vaincus*, poésies nouvelles. Paris, A. René et C^ie^, 1846. — On trouve dans ce recueil plusieurs vers consacrés à la Pologne ou ayant trait indirectement aux choses polonaises, citons : *Envoi de*

bert quelques passages, hélas tronqués[1], qui se rapportent sûrement à cette offrande de la Muse aux peuples opprimés. « Oh! non, j'aime les vaincus, mais j'aime aussi les vainqueurs », écrit-il le 8 août 1846; et le jour précédent : « Les oiseaux en cage me font tout autant de pitié que les peuples en esclavage. De toute la politique il n'y a qu'une chose que je comprenne, c'est l'émeute[2]. » Précieuse confidence, en effet. Une moue imperceptible de mauvaise humeur semble l'accompagner... Contre qui? Contre les peuples opprimés et glorifiés? Ou contre leur jolie glorificatrice? Sans doute, Flaubert s'impatiente surtout de son « devoir » de louer la médiocre inspiration poétique de la *Muse*, devoir que lui impose presque sa situation d'amant heureux et comblé. Mais qui

l'Émigration polonaise, écrit en 1844 (p. 13-14), où on peut lire cette apostrophe :

« C'est à vous, exilés, à vous, nobles victimes
D'un pouvoir oppresseur,
Que la France en pleurant sur vos malheurs sublimes
Ouvrit ses bras de sœur. »

Ensuite *le Réveil de la Pologne*, écrit le 6 mars 1846 (p. 157-158), qui commence par la strophe suivante :

« Elle se lève, elle appelle la vie
La nation qu'on veut anéantir !...
De son tombeau sort le peuple martyr
Et l'aigle blanc plane sur Cracovie,
Sublime élan... »

et qui se termine par les deux quatrains caractéristiques de l'état de l'opinion en 1846 :

« Ta noble lutte, hélas! n'a pas d'issue.
Tu le sais bien... et pourtant tu combats,
Fière Pologne, immortelle vaincue,
Que l'on enchaîne et qu'on ne dompte pas.

La France en vain rêve ta délivrance,
Quel bras fatal arrête son secours?
Qui donc retient le grand cœur de la France?
Qu'est devenu le peuple des trois jours? »

Ajoutons que Louise Colet a publié aussi dans *les Romans populaires illustrés*. Paris, Gustave Barba, 27, la traduction du *Journal de Françoise Krasinska*, le tout intitulé : *Mme Hoffmann Tanska*, p. 2-20, précédé d'une introduction (sur la Pologne), écrite avec aisance et facile sympathie.

1. René Descharmes signale l'existence de plusieurs lettres de Flaubert à Louise Colet qui, par la volonté des héritiers de la Muse (le surnom donné familièrement à Louise Colet), demeurent inédites. Il en est de même de nombreux passages d'autres lettres publiées ainsi avec des omissions regrettables.

2. *Correspondance*, éd. du centenaire, t. I, p. 159.

sait?... Son mouvement un peu vif a peut-être une autre signification aussi... Car ce n'est pas l'oppression, la tyrannie en général qui le met en fureur... « Je déteste — concède-t-il dans la même lettre — la tyrannie moderne parce qu'elle me paraît bête, faible et timide d'elle-même, mais j'ai un culte profond pour la tyrannie antique que je regarde comme la plus belle manifestation de l'homme qui ait été[1]. » Et son « entendement obtus pour les idées peu claires[2] » — il s'agit ici de l'idée de progrès — hospitalise facilement celle du tyran beau et puissant, beau parce que puissant... Une lettre à Louis Le Cormenin, écrite en juin 1844, contient déjà un long passage fort caractéristique à cet égard. Flaubert y confesse son admiration d'artiste (est-ce d'artiste seulement?) pour Héliogabale et plus encore pour Néron, « plus calme, plus beau, plus antique, plus posé, en somme supérieur », c'est-à-dire supérieur à Héliogabale qui lui paraît « plus asiatique, plus fiévreux, plus romantique, plus effréné[3]... ». Et deux ans plus tard, écrivant à Louise Colet, il fait encore un aveu curieux, à propos de Napoléon, cette fois : « Ce qu'il y a de beau dans l'empire, c'est l'adoration de l'empereur, amour exclusif, absurde, sublime, vraiment humain[4]... ». Ici encore la beauté se place au-dessus de la liberté et de son cortège de vertus héroïques, révolutionnaires. Et cette beauté semble se confondre pour Flaubert avec le spectacle de la puissance individuelle : une personnalité qui s'épanouit intégralement et s'affirme universellement. Par quels moyens? Dans le plan de l'art?... ou dans celui de la politique?... Peu importe!...

Cette sorte d'individualisme « universaliste » n'exclut pas, il est vrai, le patriotisme. Mais les deux tendances s'opposent assez nettement. L'idée de la patrie apparaît à Flaubert comme une valeur périmée, conception étroite destinée à disparaître ou — ce qui revient presque au même — à s'étendre, à se dilater jusqu'aux frontières de l'univers. La correspondance avec Louise Colet, même élaguée et mutilée, si incom-

1. A Louise Colet, 7 août 1846 (*Correspondance*, t. I, p. 159).
2. Ibid.
3. A Louis Le Cormenin, juin 1844 (*Correspondance*, éd. L. Conard, t. I, p. 141).
4. A Louise Colet, le 11 décembre 1846 (*Correspondance*, éd. du centenaire, t. I, p. 223).

plètement qu'elle nous soit connue, porte les traces d'une âpre polémique à ce sujet : « ... l'idée de la patrie, c'est-à-dire l'obligation où l'on est de vivre sur un coin de terre marqué en rouge ou en bleu sur la carte et de détester les autres coins en vert ou en noir — dit Flaubert — m'a paru toujours étroite, bornée et d'une stupidité finie. Je suis frère en Dieu de tout ce qui vit, de la girafe et du crocodile comme de l'homme, et le citoyen de tout ce qui habite le grand hôtel garni de l'univers[1]. » Trois mois plus tard, un après-midi d'hiver, il reprend le même sujet et pousse encore plus loin la même confidence : « La patrie, c'est la terre, c'est l'univers, ce sont les étoiles, c'est l'air, c'est la pensée elle-même, c'est-à-dire l'infini dans notre poitrine ; mais les querelles de peuple à peuple, de canton à arrondissement, d'homme à homme m'intéressent peu et ne m'amusent que lorsque ça fait de grands tableaux avec des fonds rouges[2]... » Plus tard, à l'époque de Sadowa, à en croire Maxime du Camp, Flaubert se fâche tout rouge contre ses amis qui s'occupent de savoir si les « habits bleus ont battu les habits blancs ». « La Prusse, l'Autriche, disait-il, qu'est-ce que cela peut nous faire[3] !... »

1. Lettre du 26 août 1846 (*Correspondance*, éd. du centenaire, t. I, p. 180).

2. A Louise Colet, vendredi, 4 heures du soir, Rouen, 11 décembre 1846 (éd. du centenaire, t. I, p. 223).

3. Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, t. II, p. 291. — Dix ans avant Sadowa, il s'exprimait ainsi dans une lettre citée plus haut : « ... pourquoi... j'entends peu ce qui est pour nous aujourd'hui la patrie. Je saisis bien ce que c'était pour le Grec qui n'avait que sa ville, pour le Romain qui n'avait que Rome, pour un sauvage qu'on vient traquer dans sa forêt, pour un Arabe qu'on poursuit jusque sous sa tente. Mais nous, est-ce qu'au fond nous ne nous sentons pas aussi bien Chinois ou Anglais que Français ? n'est-ce pas à l'étranger que vont tous nos rêves ? » (A Louise Colet, *Correspondance*, éd. du centenaire, t. I, p. 223). Est-ce un aveu ? ou une boutade simplement ? L'un et l'autre peut-être. Un aveu sous la forme d'une boutade... La patrie, en effet, semble être pour Flaubert quelque chose d'élémentaire et d'insaisissable à la fois... Comme l'air qu'on respire et dont la tempête seulement fait sentir l'universalité et la puissance. De même le sentiment patriotique saisit Flaubert par accès, par crises, comme une exaltation ou un tourment. En 1855, il exulte de joie à la nouvelle d'une victoire française : « J'ai appris avec enthousiasme — écrit-il de Croisset le 17 septembre à Louis Bouilhet — la prise de Sébastopol (le 8 septembre 1855) et avec indignation le nouvel attentat dont un monstre s'est rendu coupable sur la personne de l'Empereur » (ici suit même une phrase presque digne du fameux *Dictionnaire des idées reçues :* « Remercions Dieu qui nous l'a encore conservé pour le bonheur de la France »). Et à quelles angoisses, à quelles véhémences contre l'envahisseur ne s'abandonne-t-il pas en 1870 !... En somme, il voue à sa patrie des

Le trésor de son patriotisme indéracinable, pour lui-même insoupçonné, sommeille alors au fond de son âme tournée uniquement vers le soleil de l'art universel, absolu, conquérant.

L'idée de patrie, dissoute ainsi dans une sorte de panthéisme esthétique ou esthético-moral, va cependant réapparaître un jour chez Flaubert dans toute sa farouche grandeur. En 1870, en effet, ses yeux s'ouvrent soudain sur l'horreur du désastre et ses lettres à la princesse Mathilde témoignent de son angoisse ou de sa fureur[1]. En écrivant à George Sand, le 25 juillet 1870, plus calme, il dit : « On commence à haïr la Prusse d'une façon naturelle, c'est-à-dire on rentre dans la tradition française[2]. »

Mais n'anticipons pas. A l'époque où Flaubert écrivit *l'Éducation sentimentale*, de toute la politique il semble, en effet, ne comprendre que l'émeute et ce qui fait « de grands tableaux avec des fonds rouges ». Sa haine du « bourgeois infini[3] » lui dicte cette attitude. L'émeute, c'est pour lui avant tout la négation de cette tyrannie « bête, faible et timide » à la fois que présente pour le « vagabond rêveur[4] », comme il se nomme lui-même, le régime présidé par le plus bourgeois des rois.

Nous pouvons donc constater chez Flaubert une sorte de

sentiments pour ainsi dire « éruptifs » et toujours extrêmes. Par contre, il semble lui refuser cette « tendresse quotidienne » dont sa piété filiale (envers sa mère) lui suggère à la fois la notion et le devoir (voir la lettre à son frère Achille, datée du Caire, le 15 décembre 1849).

1. Citons au hasard : « ... je meurs de chagrin, écrit-il le dimanche 23 octobre 1870. Pauvre France, celle qui depuis cent ans s'est battue pour l'Amérique, pour la Grèce, pour la Turquie, pour l'Espagne, pour l'Italie, pour la Belgique, pour tous et que tous regardent mourir froidement. Comme on nous hait! et comme ils nous envient, ces cannibales-là! Savez-vous qu'ils prennent plaisir à détruire les œuvres d'art, les objets de luxe quand ils en rencontrent. Leur rêve est d'anéantir Paris, parce que Paris est beau » (*Lettres inédites à la princesse Mathilde*. Paris, 1928, p. 97). Et le 18 mai 1872 : « ... D'ailleurs, après l'invasion prussienne il n'y a plus de malheur possible » (*Ibid.*, p. 126).

2. *Correspondance*, éd. du centenaire, t. III.

3. « Le bourgeois, par exemple, est pour moi quelque chose d'infini » (Lettre à Alfred Le Poittevin, Croisset, septembre 1845 : *Correspondance*, éd. du centenaire, t. I, p. 142).

4. Lettre à Ernest Chevalier, du 9 avril 1851 (*Correspondance*, IIe série, p. 37).

méfiance envers cette mode si répandue de glorifier sentimentalement le vaincu[1], cette mode dont la Pologne était alors le principal bénéficiaire. Pourtant, c'est la Pologne qui servait en même temps de prétexte à tant de protestations, de cris de révolte et d'émeutes, précisément. De ces deux tendances une sorte d'équilibre instable semble résulter, un équilibre de dispositions sentimentales divergentes, mais réunies, soudées, harmonisées dans l'accord apaisant du souvenir.

Cette attitude, en somme assez distante quoique discrètement sympathique au pays de Copernic, de Mickiewicz et de Wronski (ce sont les trois noms que cite Flaubert dans *l'Éducation sentimentale*), semble propice à la peinture impartiale de cet élément de la vie française engendré directement ou indirectement par le drame polonais de 1830-1831 et dont les résultats politiques se font sentir en France d'une façon si pathétique aux abords de 1848. L'héritage polonais de cette période généreuse et tourmentée va peser d'ailleurs sur toute la politique du Second Empire, sinon comme un facteur déterminant les actes, du moins comme un ferment de l'esprit.

La présence permanente de l'émigration semblait raviver ces souvenirs et peut-être éveiller aussi quelques regrets ou quelques remords. Elle devait se manifester naturellement dans toute peinture du spectacle de la vie scrupuleusement

1. « ... or, j'admire le vainqueur quel qu'il soit », affirme Flaubert avec un geste frondeur dans la lettre du 26 septembre 1853 à Louise Colet. Il est vrai que dans la suite de la même lettre il exalte précisément « la flamme de la liberté et de l'enthousiasme » sans se soucier si elle va allumer le flambeau de la victoire... « ... Où bat-il donc maintenant le cœur synthétique de toutes les forces nobles de l'être humain ? A Constantinople, dans la poitrine d'un derviche chevelu qui hurle contre les Moscoves. C'est là que s'est réfugiée à cette heure la seule *protestation morale* qui soit encore. Pauvre flamme de la liberté et de l'enthousiasme ! tu brûles là-bas... Ah ! ces bons Turcs, ces vieux Bakaloum, comme je les aime ! quels souhaits je fais pour eux !... » (*Ibid.*, éd. du centenaire, t. II, p. 131). Ainsi dans une lettre à M^{lle} Leroyer de Chantepie il n'aura pas tort de dire : « J'ai en haine tout despotisme. Je suis un libéral enragé » (lettre du 30 mars 1857, *Correspondance*, éd. du centenaire, t. II, p. 276). Toutes ces divergences et contradictions ne sont d'ailleurs qu'apparentes. Elles disparaissent pour la plupart, elles se dissolvent et s'harmonisent en tout cas, si on les considère du point de vue de Flaubert lui-même, ce *fanatique du beau*, le beau n'étant pas seulement « la splendeur du vrai », comme il l'affirmait suivant Platon, mais l'épanouissement, le jaillissement complet — n'importe dans quelle direction — de toutes les forces morales de l'humanité.

observé. L'œuvre de Flaubert en est la preuve. L'œuvre — chose curieuse — bien plus que la *Correspondance*, où pourtant on rencontre çà et là des allusions sympathiques à la Pologne. Mais si l'on met à part les personnes (Orlowski, Chojecki), il s'agit ici des « actualités », des événements qui passent... et qui, en passant, s'insinuent dans la pâte encore chaude de la *Correspondance*. En 1863, par exemple, dans une lettre adressée à M^lle^ Leroyer de Chantepie, après avoir parlé des tables tournantes et de « la barbarie du moyen âge », Flaubert ajoute incidemment : « Parlez du progrès après cela!... Et ajoutez à nos misères morales les massacres de la Pologne, la guerre d'Amérique, etc.[1] » En 1867, lors du fameux « Vive la Pologne!, Monsieur » de Charles Floquet, Flaubert écrit à George Sand : « Le tsar de Russie m'a profondément déplu; je l'ai trouvé pignouf. En parallèle avec le sieur Floquet, qui crie sans danger aucun « Vive la Po« logne »! nous avons des gens *chic* qui se font fait inscrire à l'Élysée. Oh! la bonne époque[2]! » En 1870 enfin, quand l'angoisse patriotique lui arrache des cris d'indignation et d'épouvante, par deux fois il cherche en Pologne une comparaison évocatrice. « Je m'attends, écrit-il le 10 septembre 1870 à George Sand, à ce que Paris va avoir le sort de Varsovie, et vous m'affligez, vous, avec votre enthousiasme pour la République. » Et puis dans la même lettre cette exclamation poignante : « Nous allons devenir une Pologne et puis une Espagne[3]... » Ce choix quasi automatique d'un terme de comparaison, ce recours immédiat à l'expérience douloureuse de la Pologne pour exprimer le sentiment de l'accablement le jour du malheur national, me semblent ici bien significatifs : la Pologne apparaissant à la génération de Flaubert comme une sorte de symbole vivant du désastre.

Les quelques éléments du « polonisme » qu'on rencontre dans les romans de Flaubert ont un caractère bien différent. L'artiste qui — selon une confidence célèbre de Flaubert lui-

1. Croisset, 23 octobre 1863 (*Correspondance*, éd. du centenaire, t. II, p. 565).

2. *Correspondance*, éd. du centenaire, t. III, p. 121. Il faut ajouter encore plusieurs passages de lettres (à Ernest Feydeau par exemple) où le nom de la Pologne apparaît d'une façon incidente.

3. *Correspondance*, éd. du centenaire, t. III, p. 267 et 268.

même[1] — « doit être dans son œuvre, comme Dieu dans la création, invisible et tout-puissant », n'abandonne évidemment pas son auguste immanence à propos de la seule Pologne. Donc, il ne s'agit plus ici de cette incorporation presque automatique et irréfléchie de quelques faits d'une actualité courante que charrie la *Correspondance*. Le roman qui doit évoluer au milieu de la vraie image de l'époque, ou plutôt avec l'image vivante de l'époque, aspire en quelque sorte tout l'essentiel, tout le typique qui pouvait flotter dans l'atmosphère morale de son temps. Bien entendu cette doctrine, ce postulat ne commence à être appliqué qu'à partir de *Madame Bovary*.

Dans les œuvres de jeunesse — où précisément la note romantique aurait dû attirer l'auteur vers le sujet polonais — on ne trouve — il se peut d'ailleurs que je n'aie pas tout glané — que des allusions d'ordre général à la situation des peuples opprimés : « Oui, la tyrannie pèse sur les peuples, dit-il dans ses *Agonies* (angoisses II), et je sens qu'il est beau de les en affranchir. » Dans la première *Éducation sentimentale* également, nous entendons à peine deux ou trois fois nommer la Pologne ou les « choses polonaises ». Est-ce l'effet d'une opposition morale et sentimentale entre le tragique du problème polonais et l'aspect pittoresque de l'expérience personnelle de Flaubert, de ce « polonisme » facile et joyeux qu'il frôle et observe à Rouen en la personne « de ce bon Orlowski » et ses gais compagnons? Dans *Madame Bovary*, nous l'avons vu, l'élément polonais est représenté tout juste, discrètement, par le médecin réfugié polonais « qui a décampé » si à propos de Yonville et dont la silhouette plutôt sympathique (du point de vue de Flaubert) nous est tracée par Homais. Au cours du récit, on rencontre encore cette allusion si caractéristique pour l'époque dans sa brièveté nonchalante : « Son billard — dit le pharmacien à M^me^ Lefrançois — vous avez beau dire, est plus mignon que le vôtre; et qu'on ait l'idée, par exemple, de monter une poule patriotique pour la Pologne ou les inondés de Lyon[2]... » Il en est tout autrement dans

1. A M^lle^ Leroyer de Chantepie, Paris, 18 mars 1857 (*Correspondance*, éd. du centenaire, t. II, p. 272).
2. *Madame Bovary*, éd. L. Conard, 1923, p. 166 et 172.

Bouvard et Pécuchet et surtout dans la seconde *Éducation sentimentale*, sans parler de *Trois contes* où l'élément polonais apparaît timidement dans le *Cœur simple* sous les traits d'un amoureux de l'héroïne du récit qui, lui aussi, aimait trop la bonne chère, au gré de Félicie tout au moins. Mais l'étape essentielle, c'est *l'Éducation sentimentale*. Ce roman est pour nous surtout intéressant parce que le polonisme s'y trouve organiquement lié et fondu avec la masse du récit dans le contenu général de l'existence française de cette époque. De plus, il apparaît au cours du récit sur tous les plans de la vie, dans tous ses compartiments. Ainsi nous apprenons à la fois l'existence de la mode de s'habiller à la polonaise[1] et la renommée dont jouissaient les fêtes de charité polonaises à l'hôtel Lambert, chez le prince Czartoryski[2], et l'existence de ce drame intellectuel passionnant qui s'est joué alors sur la scène austère du *Collège de France* et qui unissait les noms de Quinet et de Mickiewicz[3]. On nous dit — est-ce une allusion directe à Louise Colet — que M^lle^ Vatnaz fut comparée à M^me^ de Staël à cause d'une *Ode à la Pologne* « où il y avait du cœur[4] ». On nous permet d'admirer à la page 380-381 la phrase sacramentelle de Louis-Philippe, phrase comme tirée du *Dictionnaire des idées reçues* : « La nationalité polonaise ne périra pas[5]. » Nous sommes ensuite conviés à cette farce juridique quelque peu bouffonne où le candidat Deslauriers, s'échauffant pour attaquer le droit de prescription, s'écrie : « Abolissons-le, et les Franks ne pèseront plus sur les Gaulois, les Anglais sur les Irlandais, les Yankees sur les Peaux-Rouges, les Turcs sur les Arabes, les blancs sur les nègres, la Pologne... » ; mais à ce mot de Pologne, précisément, l'indulgence du président est épuisée : « Bien ! bien ! monsieur ! nous n'avons que faire de vos opinions politiques[6]. » Ailleurs ce même avocat Deslauriers conseille dans un charabia pompeux de se méfier de la Pologne : « Mais si vous chantez des messes pour la Pologne, dit-il, si à la place du Dieu des Dominicains qui était

1. *Éducation sentimentale*. Paris, L. Conard, 1923, p. 166 et 172.
2. *Ibid.*, p. 226.
3. *Ibid.*, p. 302.
4. *Ibid.*, p. 83.
5. *Ibid.*, p. 381.
6. *Ibid.*, p. 158.

un bourreau vous prenez le Dieu des romantiques, qui est un tapissier[1]... » C'est dans cette même tirade de Deslauriers, disons-le entre parenthèses, que se trouve cette citation du philosophe messianique polonais Wronski, un chef-d'œuvre de citations, à moins que cela ne soit un chef-d'œuvre d'imitation littéraire. M. Wronski, géomètre, appelle en son langage la censure : « Répression critique de la spontanéité spéculative[2]. »

Mais voici une conversation en apparence toute fortuite. Combien révélatrice pourtant!... Plusieurs amis de Frédéric, Deslauriers, Senecal, Hussonnet, Dussardier, sont rassemblés. Avocat, Deslauriers pérore contre « tout ce qu'on nomme privilège, monopole, direction, hiérarchie, autorité, État! » « Tous applaudissent et Dussardier principalement... Le spectacle des injustices lui faisait bondir le cœur... Enfin, n'y tenant plus :

« — Moi, ce que je reproche à Louis-Philippe, c'est d'abandonner les Polonais.

« — Un moment, dit Hussonnet. D'abord la Pologne n'existe pas; c'est une invention de Lafayette! Les Polonais, règle générale, sont tous du faubourg Saint-Marceau, les véritables s'étant noyés avec Poniatowski. »

Bref, « il ne donnait plus là dedans », il était « revenu de tout ça »! C'était comme le serpent de mer, la révocation de l'Édit de Nantes, et « cette vieille blague de la Saint-Barthélémy[3] ». Senecal, sans défendre les Polonais, releva les derniers mots de l'homme de lettres. « On avait calomnié les papes. » On voit que Hussonnet, contrairement au candidat Deslauriers, est bel et bien le partisan fougueux du droit de prescription!

Si on lit attentivement ce bout de conversation politico-morale, on perçoit, comme dans l'éclat d'une fusée, le tableau exact des positions prises.

1. *Éducation sentimentale*, *op. cit.*, p. 254.
2. *Ibid.*, p. 255.
3. *Ibid.*, p. 200. Pour Hussonnet, la Pologne n'existe pas, probablement parce que tous les Polonais riches ou ayant une position sociale se sont noyés avec Poniatowski. Les habitants du faubourg Saint-Marceau (actuellement le quartier du faubourg Saint-Marcel) étaient généralement pauvres.

Si Dussardier généreusement s'indigne, c'est qu'il raisonne avec simplicité et croit naïvement, mais avec fougue. Tout autrement Hussonnet « qui, à force d'écrire quotidiennement sur toute sorte de sujets — dit de lui Flaubert — ... avait fini par perdre la notion exacte des choses, s'aveuglant lui-même avec ses faibles pétards... et son impuissance qu'il ne voulait pas s'avouer le rendait hargneux, sarcastique[1] ». Si l'honnête Dussardier incarne ici la candeur héroïque et la probité de l'instinct populaire, Hussonnet semble représenter cette opinion désabusée qui change au gré des saisons, opinion inconstante et inconsistante à la fois, faite de fragiles impressions, sinon dictée par l'intérêt immédiat ou de vains calculs. Et ce n'est pas, je crois, sans une intention autant morale qu'esthétique que Flaubert avait confié le rôle de défenseur de la cause polonaise au brave et généreux Dussardier — dont la générosité, il est vrai, frise parfois la sublime naïveté — et qu'il a chargé le demi-méprisable Hussonnet de s'opposer à ce noble élan de solidarité des peuples, solidarité qui commence à se manifester d'abord en interdisant d'abandonner les peuples amis. La même remarque peut s'appliquer aussi à la distribution des rôles dans une controverse analogue (au sujet de l'intervention armée en faveur de la Pologne) dans *Bouvard et Pécuchet :*

Chavignolles reçut le contre-coup des agitations de Paris.

. . . .

La première discussion violente eut pour objet la Pologne.

Hertaux et Bouvard demandaient qu'on la délivrât.

M. de Faverges pensait autrement.

— De quel droit irions-nous là-bas? C'était déchaîner l'Europe contre nous! Pas d'imprudence!

Et tout le monde approuvant, les deux Polonais se turent[2].

M. de Faverges préconisa plus tard l'intervention en Italie :

Rien de plus légitime que cette intervention.

Bouvard écarquilla les yeux.

1. *Éducation sentimentale, op. cit.*, p. 301. On sait que Flaubert détestait le journalisme.

2. *Bouvard et Pécuchet.* Paris, L. Conard, 1923, p. 194.

— A propos de la Pologne vous soutenez le contraire?
— Ce n'est plus la même chose.
— Maintenant il s'agissait du pape[1].

C'est ici précisément que Bouvard semble mériter ce jugement de Flaubert, cité par M. René Dumesnil dans son étude si pénétrante et si suggestive, *Bouvard et Pécuchet sont-ils des imbéciles?* : « Une faculté pitoyable se développe dans leur esprit : celle de voir la bêtise et de ne plus la tolérer[2]. » Visiblement la « sympathie inconsciente pour ses héros », selon le mot de M. R. Dumesnil[3], opère ici chez Flaubert, en faveur des partisans de la Pologne dans cette controverse provinciale. En effet, le candide Bouvard, avec son inséparable compagnon Pécuchet, de même que ce brave capitaine Hertaux, appartiennent aux plus sympathiques et, en tout cas, aux moins antipathiques parmi les personnages de *Bouvard et Pécuchet*, de cette sorte d' « éducation intellectuelle », véritable « somme de la bêtise humaine », qui devait, selon son auteur lui-même, « ahurir tellement le lecteur qu'il en devienne fou[4] ».

Fuyons ce danger, et rentrons pour finir dans le décor moral plus spacieux, plus aéré de *l'Éducation sentimentale.*

Nous y avons laissé l'honnête Dussardier quelque peu abasourdi par les blagues et paradoxes hargneux de Hussonnet, abasourdi mais point ébranlé dans sa foi, dans ses convictions si rigoureuses... Nous assisterons, en effet, consécutivement et à sa joie délirante et au délire de son désespoir de vaincu. « La République est proclamée! on sera heureux maintenant!... on va affranchir la Pologne et l'Italie!... Toute la terre libre! toute la terre libre[5]!... »

Et puis ce simple cri : *Pauvre Pologne! Pauvre Italie*[6]...

Car le mouvement de 1848 a sombré. Une immense décep-

1. *Bouvard et Pécuchet*, p. 209. — Cette dernière remarque révèle incidemment l'anticléricalisme foncier de Flaubert.
2. René Dumesnil, *En marge de Flaubert*. Paris, Librairie de France, 1928, p. 48.
3. *Ibid.*, p. 55.
4. Lettre à Mme Brainne, Croisset, 30 décembre [1878] (*Correspondance*, éd. du centenaire, t. III, p. 359).
5. *Éducation sentimentale*, p. 419.
6. *Ibid.*, p. 571.

tion fut le seul résultat de cette fièvre généreuse. Et encore une fois le mot Pologne, la « pauvre Pologne », semble résumer, symboliser chez Flaubert-Frédéric cet infini *désenchantement*.

Pourtant, après la double faillite sentimentale, personnelle et collective, une lueur de résignation plus douce semble briller à la fin du roman. Frédéric (et Deslauriers) se réfugient dans la patrie enchanteresse du souvenir... Les années de « l'inquiète adolescence », la vie tumultueuse et candide du collège rouennais ressuscitent devant leurs yeux, imperceptiblement, irrésistiblement. Et voici que dans la mosaïque claire de ce souvenir s'incruste encore un fragment de cette réalité polonaise qui pénétra en France avec la grande émigration de 1831. Parmi les quelques figures à peine nommées par Frédéric, apparaît soudain le profil du « Polonais, le compatriote de Copernic, avec son système planétaire en carton, astronome ambulant dont on avait payé la séance par un repas au réfectoire[1] ». Fugitive évocation terminale, mais enveloppée de cet attendrissement presque serein qui fait songer à une confidence de Flaubert dans une lettre à M^lle^ Amélie Bosquet, et en élargit, approfondit peut-être le sens : « Je suis d'argile pour recevoir les impressions et de bronze pour les garder. »

Ainsi, l'*Éducation sentimentale*, comme d'ailleurs *Bouvard et Pécuchet* et toute œuvre de Flaubert, loin d'être une condamnation de la polonophilie, l'hospitalise au contraire simplement, discrètement dans son vaste édifice où « le beau ne cesse jamais d'être la splendeur du vrai ». Selon la remarque de Faguet, « *le Quarante-huit* de Flaubert est certainement exact, mais par trop incomplet[2] ». Ne serait-ce pas d'ailleurs parce que l'intention du romancier ne fut nullement d'écrire de l'histoire, mais de suggérer le sentiment de la vérité historique[3]? Cependant, dans cette représentation « incom-

1. *Éducation sentimentale*, *op. cit.*, p. 610.

2. Émile Faguet, *Flaubert.* Paris, Hachette, 1906, p. 121. Mais cette appréciation de Faguet doit être complétée précisément ou même corrigée par celle plus récente de M. Henri Bachelin, que « *l'Éducation sentimentale...* dans le même sens que les romans de Balzac, quoique à des titres un peu différents, est un document sur une époque », cité par R. Dumesnil, *op. cit.*, p. 23.

3. Flaubert semble bien l'indiquer dans une lettre à Armand Barbès écrite

plète » et visiblement stylisée, la Pologne garde sa place naturelle, strictement mesurée, il est vrai, selon les exigences de l'art architectural, bien plus grande, en tout cas, que d'autres pays étrangers : Angleterre, Allemagne, Italie, Espagne, Russie, Hongrie... Bien plus, dans l'économie morale de l'œuvre, elle joue un rôle de réactif sensible sinon puissant, réactif qui fait apparaître sur le tissu de la vie les nuances subtiles de sottise, de banalité, de platitude, mais aussi de cette générosité spontanée qui envahit parfois les âmes et leur insuffle des ardeurs héroïques. Et ce réactif agit ainsi sur tous les paliers de la société de cette époque tourmentée et ardente : depuis les Dussardier, les Deslauriers, les Hussonnet, les Bouvard et les Heurtaux jusqu'aux de Faverges et peut-être jusqu'à Flaubert lui-même, attendri par les souvenirs de sa jeunesse qui « crient sous ses pas comme les coquilles de la plage[1] ».

Z. L. Zaleski.

le 8 octobre 1867, où il dit à propos de *l'Éducation sentimentale* : « Bien que mon sujet soit purement d'analyse, je touche quelquefois aux événements de l'époque. Mes premiers plans sont inventés et mes fonds réels » (*Correspondance*, t. III, p. 130).

1. Lettre à Louise Colet, datée de Trouville, 21 et 22 août 1853 (*Correspondance*, éd. du centenaire, t. II, p. 105).

UNE FEMME DE LETTRES FRANÇAISE A BERLIN

(1857-1865)

MADAME COSIMA DE BULOW

(COSIMA WAGNER)

En 1857, deux alsaciens de Paris, Charles Dollfus[1] et Auguste Nefftzer[2] qui se rencontraient fréquemment à la *Presse* ou dans le Salon libéral de M^{me} d'Agoult, conçurent le projet de fonder une *Revue germanique* destinée à favoriser le rapprochement intellectuel de la France et de l'Allemagne. Sa première livraison parut le 31 janvier 1858. Elle n'eut jamais l'ambition, malgré des collaborateurs comme Littré, Renan, Taine, Émile Deschanel, Laboulaye, Challemel-Lacour, de rivaliser avec la puissante *Revue des Deux Mondes*, dirigée avec tant de talent par François Buloz; elle n'en rendit pas moins des services incontestés durant son éphémère existence[3].

En avril, Ch. Dollfus entreprit un voyage de propagande et de documentation à travers l'Allemagne. Il visita successivement Heidelberg, Iéna, Weimar, Dresde, Berlin, et fut accueilli avec sympathie par des savants considérables tels que D.-F. Strauss, dont il traduisit avec Nefftzer la *Nouvelle vie de Jésus*[4], Bunsen, Kuno Fischer et bien d'autres.

A Weimar, il alla voir Dingelstedt, intendant général des Beaux-Arts. Celui-ci lui promit des *Correspondances* mais ne

1. Mulhouse, 1827; Paris, 1913. — Les manuscrits et la correspondance de Charles Dollfus m'ont été libéralement confiés par la famille.

2. L'éminent rédacteur de la *Presse*, fondateur du *Temps* en 1861.

3. Cf. Georges Pariset, *la « Revue germanique » de Dollfus et Nefftzer (1858-1868) d'après la correspondance inédite des deux auteurs*. Paris, Félix Alcan, 1906.

4. 2 vol. in-8°, librairie internationale J. Hetzel et A. Lacroix, 1864.

tint pas sa promesse. Liszt était absent; Dollfus savait pourtant qu'il pouvait espérer de lui quelques dissertations sur la *Musique de l'avenir*. Effectivement, il reçut, l'année suivante, de l'illustre musicien, cette lettre qui apporte de nouvelles clartés sur son ardent désir de contribuer à la « fusion » des nationalités dont il incarnait si merveilleusement les génies divers. Elle ne manquera pas, d'autre part, d'intéresser les fervents de l'œuvre wagnérienne[1] :

12 mars 59. — Weymar.

Monsieur,

Votre *Revue* est un fait nouveau dont l'importance s'appréciera de plus en plus parmi les deux nations qu'elle intéresse également, aussi bien dans cette Allemagne que vous avez pris à cœur de faire mieux connaître à vos compatriotes, puis en France où l'esprit de civilisation est toujours avide de nouvelles conquêtes. La littérature offrait déjà nombre de volumes consacrés à la description et à l'appréciation du mouvement de l'art et de la science en Allemagne, mais jusqu'à présent aucun recueil périodique ne s'était donné pour tâche spéciale de transvaser, si j'ose dire, les idées, les tendances, les préoccupations poétiques et scientifiques de cette nation dans une autre par un travail qui poursuit ce but jour par jour. Les publications de ce genre sont un rapprochement évident vers cette fusion suprême des diverses nationalités dans une littérature commune à toutes, et que Goethe semblait prophétiser lorsqu'il parlait de la *Welt-Litteratur*.

Aussi ne peut-il que m'être agréable de participer en quelque chose à la mission si fructueuse que vous vous êtes proposée, et que depuis un an je suis avec un vif intérêt par la lecture de votre *Revue*.

On veut bien affirmer que ce que j'ai publié sur Wagner a contribué à l'intelligence de ses œuvres et à leur propagation. Je ne les ai pourtant pas prêchées; je n'ai point doctriné à leur sujet. Je me suis contenté de dire de mon mieux que je les trouvais admirables, et de motiver mon admiration par leur description. En littérature aussi je ne puis qu'être artiste.

Si cette manière, la seule que je puisse avoir relativement à un poète de cette trempe, vous convient, je serai très charmé, Mon-

1. La lettre, inédite en France, appartient à Mme Valentine Dollfus, fille de Charles Dollfus. Je l'ai communiquée à M. S. Rocheblave qui l'a publiée dans *la Revue franco-hongroise*, n° 3, janvier 1929 : *Souvenirs : autour de Liszt*.

sieur, de vous envoyer un article sur le nouvel opéra de mon illustre ami, *Tristan et Isolde*, lequel sera probablement représenté dans le courant de cette année. J'imagine, en faisant faire connaissance à vos lecteurs de la dernière création de ce génie, leur inspirer plus de sympathie pour lui que par un résumé rétrospectif des circonstances au milieu desquelles il s'est fait jour, et où il y aurait peut-être lieu de me nommer trop souvent pour que je m'en charge moi-même. La polémique soulevée à son égard a été si vive qu'aujourd'hui, où la victoire est assurée à son nom et à sa cause, il serait presque fastidieux de revenir sur des faits qui pour nous sont d'avant-hier, et dont je préfère ne considérer que le résultat satisfaisant. Si pourtant vous désiriez préparer votre public et lui faire préalablement connaître Wagner, je me permets de vous faire observer que M. de Bulow, qui sera prochainement à Paris, se chargerait sans doute volontiers de traduire pour la *Revue germanique* la Préface semi-biographique, semi-esthétique, que Wagner a placée en tête du volume contenant les poèmes de trois de ses opéras, sous forme de lettres adressées à ses amis (Leipzig, Breitkopf und Hückel).

En vous priant, Monsieur, de me croire très sensible à votre obligeante demande, je joins ici l'expression de mes sentiments très sincèrement distingués et affectueux.

F. Liszt.

A Berlin, Dollfus fut reçu, le 6 mai 1858, par Alexandre de Humboldt qui avait accepté d'être inscrit parmi les collaborateurs de la *Revue*. Il vit aussi Varnhagen d'Ense, âgé et malade; enfin, l'historien Ranke. Naturellement, il ne manqua pas d'aller rendre visite à Mme Cosima de Bulow, fille cadette de Franz Liszt et de la comtesse d'Agoult.

C'est à la « Maison rose[1] » dont il avait été l'hôte assidu, qu'il avait connu, encore enfant, Cosima Liszt, cette « sœur un peu excentrique de la sage Blandine », comme le lui écrivait sa mère[2]. C'est là qu'il avait pu applaudir, en maintes circonstances, au remarquable développement des facultés de ces jeunes filles et de leur frère Daniel.

Cosima avait épousé, l'année précédente, le célèbre pianiste Hans de Bulow et, depuis lors, résidait à Berlin. Déjà, elle collaborait à la *Revue germanique* comme traductrice. Elle al-

1. Cf. comtesse d'Agoult (Daniel Stern), *Mémoires (1833-1854), avec une introduction de M. Daniel Ollivier*. Paris, Calmann-Lévy, 1527, p. 219-225.

2. Mme d'Agoult à Charles Dollfus, 15 août 1857, inédite.

lait, par la suite, et pendant plusieurs années, envoyer de Berlin, sous des pseudonymes divers, les correspondances les plus symptomatiques d'un tempérament qui devait infailliblement la pousser à se dévouer, corps et âme, durant plus d'un demi-siècle, à son idole : Wagner. Les lettres inédites qui suivent m'ont, en effet, permis d'authentifier un certain nombre de ses courriers. Ses biographes, en particulier le professeur comte Du Moulin, de Munich, n'ont pu établir cette collaboration. Et si Mme Cosima Wagner, interrogée quelques mois avant sa mort, a bien voulu me faire confirmer qu'elle avait envoyé des articles et traductions à la *Revue germanique*, entre 1857 et 1865, elle n'a pu préciser ses souvenirs qu'en ce qui concerne la *Marie-Madeleine*, de Hebbel, dont il sera question plus loin.

Mme de Bulow se fit donc un plaisir de faire connaître à Charles Dollfus sa nouvelle résidence et ses ressources artistiques. Elle se révéla même *cicerone* aussi expert en matière de théâtre et de littérature qu'en matière d'art. Malheureusement, Dollfus ne pouvait prolonger son séjour à Berlin plus d'une semaine : il manqua le dernier rendez-vous de Cosima, à son très grand désappointement, comme elle nous l'apprendra.

Voici sa première lettre, non datée, mais vraisemblablement du mardi 11 mai 1858, adressée à « Monsieur Charles Dollfus, hôtel du Nord, Unter den Linden » :

Le répertoire a malheureusement été changé, Monsieur, et au lieu de *Struensée*[1] on donne *Egmont*[2]. Or, comme cette pièce est d'un intérêt médiocre et qu'elle est en outre pitoyablement jouée ici, j'ai pensé que vous préféreriez peut-être disposer autrement de votre soirée, et je n'ai pas fait prendre de billets. Si, en revanche, il vous était agréable de voir le vieux musée demain, je me ferais un plaisir de vous éviter les recherches toujours ennuyeuses dans cette galerie que je soutiens si fort mais qui contient nombre de croûtes.

Ainsi donc, en cas que vos heures soient libres, je vous attends demain vers 11 heures.

1. Tragédie de Michel Beer, avec musique de son frère Meyerbeer, 1827.

2. Tragédie de Goethe, partition de Beethoven. Cosima partage les sentiments de Liszt sur ce point. Cf. la scène curieuse et tragique du 22 octobre 1856 entre Wagner et Liszt (Guy de Pourtalès, *la Vie de Franz Liszt*. Paris, Gallimard, 1927, p. 192).

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Cosima DE BULOW.

Mais Dollfus avait quitté Berlin pour Nuremberg, se contraignant malgré lui à suivre un itinéraire fixé depuis plusieurs semaines. En manière d'excuse et en souvenir des conversations mi-graves, mi-familières qu'il avait eues avec M^me^ de Bulow, pour tenir sa « promesse » enfin, il lui fit envoyer de la moyenâgeuse cité quelques-uns de ces bibelots qui font sa renommée séculaire. Cosima l'en remercia sur-le-champ, de cette plume alerte et primesautière qu'on retrouve dans toutes ses correspondances de Berlin datées de cette époque :

Timbre de l'enveloppe : 18 mai 1858.

Vous m'avez si bien prouvé, Monsieur, qu'il est inutile et ridicule de désirer quoi que ce soit, même par exception, qu'après vous avoir presque attendu toute la journée du mercredi, je me suis dit que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, qu'il eût été absurde à vous de séjourner 24 heures de plus dans le Margraviat de Brandebourg, et que vous aviez fort bien fait de troquer Berlin contre Nuremberg et Bruno Bauer contre Feuerbach. Aussi ne m'attendais-je guère à vous voir remplir votre promesse et ai-je été agréablement surprise par votre lettre. Je ne compte pas beaucoup que le souvenir de la Centralstrasse se maintienne vivant au milieu des joies de famille[1] et des préoccupations germaniques, mais en attendant l'oubli complet, je vais vous mander ce qui s'est passé à Berlin depuis votre départ ou plutôt vous dire ce que j'y ai fait d'insignifiant et d'inutile. Dès que vous avez eu tourné le dos à Poussiéropolis, les répertoires des différents théâtres sont devenus magnifiques, est-ce pour punir les voyageurs ou pour consoler les statuquosiens (pardon du néologisme)? Je ne sais, tant il y a que *Goetz*[2], la *Flûte enchantée*[3], l'*Enlèvement de Cortez*, les *Wills*[4], le *Faust*, sont venus tour à tour enchanter les Berlinois et me séduire, moi malheureuse qui préfère un drame de Shakespeare à tous les soleils couchants, et une tragédie de Schiller à la Méditerranée et ses rivages que je n'ai pas vus.

1. La lettre est adressée à Mulhouse.
2. *Goetz von Berlichingen*, drame de Goethe.
3. De Mozart.
4. Les pièces de William Shakespeare.

N. B. — En notre an de grâce 1858, il est si difficile aux petits esprits d'avoir quelque chose de bon à dire qu'ils n'ont qu'à opter entre le paradoxe et le lieu-commun; je penche donc pour le premier qui a au moins l'avantage d'exciter l'esprit et d'avoir l'air de quelque chose.

Pour en revenir au spectacle, j'ai donc vu *Goetz* qui est décidément la meilleure pièce de Goethe, celle où il s'est le plus rapproché du grand *Wil*, sans l'imiter pourtant. Ses autres drames me font la même impression que ces admirables costumes des princesses de Valois, je les regarde avec curiosité et enthousiasme même, mais sans que l'idée de m'en revêtir me traverse l'esprit. *Goetz* au contraire est resté jeune, sa destinée est palpitante d'intérêt et à son fameux discours aux paysans qui finissent cependant par l'entraîner, je n'ai pu m'empêcher de songer à Robespierre, et à Danton, et à tous ces hommes qu'on bafoue ou qu'on exalte aujourd'hui et qui eux aussi ont succombé sous la nécessité d'être conséquents, nécessité que leur imposait le peuple peu disposé à se contenter d'abstractions et de spéculations! Les deux caractères d'Adélaïde et de Frany sont si comiques sur la scène allemande qu'ils n'ont point encore été compris par le public. Mais je m'aperçois que je bourdonne des phrases creuses depuis une demi-heure, et que je cours le risque de recevoir sous peu un baillon en ivoire, car j'ai compris l'apologie des objets de Nuremberg et le rouet est venu m'avertir à temps que la femme forte de l'Évangile ne s'occupe guère des méditations métaphysiques. Je coupe donc court à mon récit, sans quoi je vous en raconterais des 12 à 15 pages pleines, et je termine en vous disant que le petit saint, tout en contenant une ironie amère contre mes tombeaux de catholicisme, m'a cependant été le très bien venu et que je l'ai orné d'une petite couronne, pour le rouet, il me rappellera mes devoirs, et quant à l'échiquier je n'ai pas compris. Lorsque les sentiments sont sincères les formules sont bonnes, ainsi je vous envoie mes meilleures amitiés.

C.

Mon mari se rappelle à votre souvenir; soutenu et encouragé par vous, il ne cesse de railler le pauvre... qui est au lit, attaqué de la poitrine, de sorte qu'il n'aura plus longtemps l'avantage d'égaudir (*sic*) qui que ce soit.

Cosima de Bulow, quelques jours après, partit pour Weimar, où elle allait volontiers retrouver son père Liszt, durant les déplacements fréquents et longs de son mari. On sait le culte de Hans de Bulow et de Liszt pour la musique et la per-

sonnalité de Wagner[1]. Tous deux, depuis plusieurs années, s'étaient employés sans compter à faire connaître le génie de leur ami, au service duquel Liszt exerçait un véritable sacerdoce, allant jusqu'à l'effacement personnel dont une partie de son œuvre souffre encore aujourd'hui. Ce que le grand-duc Charles-Auguste avait fait à Weimar, pour Goethe et la poésie, un demi-siècle auparavant, Charles-Alexandre l'avait répété, dès son avènement, en faveur de la musique, et Liszt, grâce à cet appui et malgré des difficultés sans nombre, avait pu faire représenter *Tannhäuser* et *Lohengrin*, décidant ainsi de la renommée définitive de Wagner. Hans de Bulow, lui, devait accepter bien d'autres sacrifices, le plus grand peut-être, le plus douloureux en tout cas, puisqu'il allait lui falloir bientôt immoler son cœur et son foyer au *Messie* de la *Musique de l'avenir*.

C'est en 1853, à Paris, que Cosima avait rencontré pour la première fois Wagner. Elle n'avait alors que quinze ans, mais déjà excellente musicienne, elle n'avait pu rester insensible à la lecture du dernier acte du *Crépuscule des Dieux*, ni à l'exécution, par Wagner, du *Tannhäuser*. Effarouchée pourtant, sous le regard de l'aigle, elle pressentit sa puissance : son culte de la musique devint passion et son destin se dessina. Il allait, en effet, la rapprocher du jeune virtuose Hans de Bulow, le disciple préféré de Liszt et de Wagner, qu'ils avaient amené avec eux à Paris, en ce voyage d'octobre 1853, et qui devait y revenir souvent pour y donner des concerts.

En 1855, pour rapprocher Liszt de ses filles, la princesse de Wittgenstein, l'Égérie passionnée du maître de Weimar, les avait fait appeler auprès d'elle pour les confier ensuite à M^me^ de Bulow, la mère de Hans, nommé récemment professeur de piano au Conservatoire de Berlin. Celui-ci, naturellement, fut invité par Liszt à développer l'instruction de ses filles et il fut étonné de n'avoir qu'à seconder des dispositions naturelles, remarquables surtout chez Cosima. « Vous me demandez, mon cher maître, écrivait-il, de vous donner des nouvelles de M^lles^ Liszt. Jusqu'à présent, cela m'aurait été impossible vu l'état de stupéfaction, d'admiration et même d'exal-

1. Cf. Guy de Pourtalès, *la Vie de Franz Liszt*. Paris, Gallimard, 1927, et Louis Barthou, *la Vie amoureuse de Richard Wagner*, Flammarion, éd.

tation où elles m'avaient réduit, surtout la cadette. Quant à leurs dispositions musicales, ce n'est pas du talent, c'est du génie qu'elles ont... Hier soir, M^lle^ Blandine a joué la *Sonate en la* de Bach et M^lle^ Cosima la *Sonate en mi bémol* de Beethoven. Je les fais travailler aussi à des arrangements pour piano à quatre mains des œuvres instrumentales. Je leur en fais l'analyse et je mets plutôt trop de pédantisme que trop peu dans la surveillance de leurs études... Je n'oublierai jamais la délicieuse soirée où je leur ai joué et rejoué votre *Psaume*. Les deux anges étaient agenouillés et plongés dans l'adoration de leur père. Elles comprennent mieux que personne vos chefs-d'œuvre et vraiment vous avez en elles un public donné par la nature. Comme j'ai été ému et touché en vous reconnaissant *ipsissimum Lisztum*, dans le jeu de M^lle^ Cosima[1]. »

Charmé tout à la fois par sa beauté et sa compréhension spontanée des tendances de la nouvelle école, il allait avoir le rare bonheur d'être agréé par cette âme d'élite et de devenir ainsi comme le véritable fils de Franz Liszt dont il était depuis si longtemps déjà le fils spirituel. Car, le 18 août 1857, à Berlin, Liszt eut la douceur d'unir auprès de lui Cosima et Hans de Bulow, et cette communion dans la musique dut lui sembler définitive, à cette heure où il ne pouvait deviner qu'en sa fille revivaient son âme tourmentée et celle de sa mère !

Cependant, un an encore, presque jour pour jour, Wagner allait demeurer en exil à Zurich. Période féconde et décisive dans sa vie ! C'est dans cet exil que Cosima le revit pour la deuxième fois, au cours de son voyage de noces. Wagner avait tenu à installer le jeune couple près de lui, à l'asile que venait de lui procurer, sur la « Colline verte », la ferveur de Mathilde Wesendonck. Et bien qu'il fût tout à son amour pour sa généreuse amie, l'inspiratrice de *Siegfried*, de *Tristan et Isolde*, cet homme qui ne pouvait rester étranger au charme féminin fut captivé — autant qu'il la captiva lui-même — par l'âme étrange et sensible de la jeune femme.

Cosima de Bulow, en ces premiers jours de juin 1858, à

1. Cité par Guy de Pourtalès, p. 176.

son retour de Weimar, songeait à son prochain séjour à Zurich. Elle avait prêté une édition du *Lohengrin* à Ch. Dollfus : elle eût été désolée de ne point amener le directeur de la *Revue germanique*, dont elle savait la compréhension, à s'intéresser à la *Musique de l'avenir* et à son créateur génial. Si Dollfus, en effet, avait cité Wagner dans l'*Étude sur l'esprit français et l'esprit allemand* qui servait d'introduction à la *Revue germanique*, et s'il avait signalé avec son mépris « des formes conventionnelles » son effort pour rendre plus intime l'alliance des paroles et de la musique, il avait indiqué que Wagner n'avait pas encore atteint « la région sereine des gloires non contestées ». Il s'agissait donc de convaincre Dollfus, et l'intention de Cosima perce assez bien au cours de cette nouvelle lettre des premiers jours de juin 1858 :

C'est à Weimar que j'ai reçu votre lettre, Monsieur, j'y ai passé une huitaine de jours, et ne suis rentrée qu'à regret dans Poussiéropolis qui me représente mille et une choses plus ou moins agréables, et certainement inutiles à énumérer ici. Je devrais vous remercier pour l'envoi des livres, mais comme (en véritable femme) je n'ai encore lu que le petit roman, je me bornerai à vous dire mon sentiment, en ajournant à notre rencontre de Zurich l'expression du plaisir que j'ai ressenti en voyant que vous n'oubliez pas *toutes* les promesses que vous faites. Donc, j'ai gravi le *Calvaire*[1] et cela sans peine ni difficulté; bien au contraire j'ai été charmée par les pages sur la tendresse conjugale, la peinture de l'amour d'une âme et le sentiment à la fois religieux et naturel dont votre petit volume est imprégné; quelques-unes des lettres m'ont fait souvenir d'*Obermann*[2] et je suppose que vous étiez sous l'impression de cette œuvre plus dominatrice qu'aucune autre que j'aie lue lorsque vous avez laissé échapper ces pages presque toutes empreintes de poésie et d'émotion. Mais puisque vous m'avez laissé mon franc-parler et que vous m'avez permis de vous entretenir de ces volumes comme s'ils étaient composés par M. de Lamartine ou quelque autre, je tiens à vous dire que j'ai été un peu choquée par la redondance des phrases, l'..... je commence à dire des sottises et me souvenant de ces paroles du concile de Carthage : « Une femme, quelque sainte et quelque savante qu'elle soit, ne présume

1. *Le Calvaire*, par Ch. Dollfus. Paris, Michel-Lévy frères, 1855.
2. Cf. Ch. Dollfus, *A travers monts* (Paris, Ollendorf) : *Un poète de la montagne : Obermann*.

pas d'enseigner les hommes », je me tais en vous priant toutefois de ne pas trop vous souvenir de saint Clément qui disait fort impertinemment « que nos femmes fassent preuve de douceur et de mansuétude et qu'elles manifestent la modération de leur langue par le silence ». Ainsi donc j'aborde un autre sujet, en vous promettant de vous remettre à Zurich le petit exemplaire du roman que j'ai tout sali de notes au crayon.

Vous ferez sans doute la connaissance de notre ami Trismégiste[1] avant que nous ayons quitté l'Allemagne; il vit seul comme un hibou, ce qui ne l'empêche pas d'être très bienveillant avec les natures intelligentes, et tout à fait charmant et sympathique quand il se livre. Or, comme vous avez apprivoisé le mignon muguet Bruno[2] et que vous avez fait la conquête de la Théogonie que je vois d'ici, je ne doute pas que vous ne preniez très bien avec Richard esprit d'aigle et cœur de lion. Vous ne m'avez toujours point parlé du *Lohengrin;* l'auriez-vous égaré; je vous en voudrais car c'était mon dernier exemplaire. Dans un mois nous partons pour Baden-Baden, où je mènerai quinze jours d'une existence odieuse, puis nous déguerpirons et nous aborderons la Suisse que je n'aime guère, vu qu'aux montagnes arides et à l'orgueil je préfère les plaines fécondes et l'humilité, mais où je trouverai ma mère que j'ai quittée il y a déjà deux ans! Ainsi donc vous protégez *Marie-Madeleine*[3]; c'est fort galant, mais je crains que vous ne vous en repentiez; sans contredit il s'y trouve de grandes beautés, et je ne sache pas de drame allemand moderne qui puisse lui être comparé quant à la portée morale, mais il faut faire abstraction de trop de défauts choquants, et je crois que je suis à peu près seule à ne pas daigner m'apercevoir de quelques grossièretés de formes, pour admirer librement l'exquise suavité des sentiments et le dramatique de la situation. Je viens de relire *Hervé* par Daniel Stern; vous le connaissez sans doute; pour moi, je ne puis m'empêcher en lisant ces ouvrages de songer à ces vues de minuit du cap Nord; elles sont lumineuses mais froides et les hommes vous ont l'air de fantômes, l'eau est bleue comme un saphir, mais elle est comme congelée et son mouvement frissonné est dépourvu de vie comme son repos est privé de calme. Aussi, après avoir admiré cette singulière et belle nature glaciale, soupire-t-on après le golfe de Naples et sa vraie vie et son vrai soleil brûlant, et ses hommes de chair et d'os et aussi me suis-je hâtée d'ouvrir le *Léone-Léoni* de M^{me} Sand, plein d'im-

1. Richard Wagner.
2. Bruno Bauer, philosophe et critique allemand.
3. Drame en trois actes et en prose de Frédéric Hebbel.

perfections, j'en conviens, mais véritablement chaleureux et passionné.

Le concile de Carthage et Saint-Clément m'entraîneront à la vallée de Josaphat si j'ajoute un mot, je clos donc au plus vite en vous priant de croire à mes sentiments de sincère estime.

C.

Mon mari vous fait ses cordiales amitiés. Il a remis votre lettre à Kossack.

Quelles belles pages d'autobiographie toutes spontanées! Ainsi, Cosima de Bulow avait traduit pour la *Revue germanique Marie-Madeleine*, le drame en prose de Hebbel dont le premier acte venait de paraître dans le numéro du 31 mai. A vrai dire, cette traduction avait nécessité bien des retouches de Nefftzer[1]. Mais Cosima devait se perfectionner rapidement dans cet art de rendre en français le génie de la langue allemande, et ce fut, dès lors, un de ses passe-temps favoris que cette collaboration à la *Revue germanique*, comme traductrice, puis comme courriériste. Les correspondances de Berlin des douze premiers volumes sont, pour la plupart, de Félix Werner. Nefftzer s'était préoccupé de trouver de nouveaux corrrespondants dans cette ville. Dollfus, par l'intermédiaire de Hans de Bulow, put obtenir de E. Kossack, le brillant journaliste, la promesse de courriers réguliers. En fait, E. Kossack ne collabora qu'épisodiquement à la *Revue*[2].

Pourquoi Cosima de Bulow n'eût-elle pas adressé elle-même à Dollfus ses impressions sur les manifestations littéraires, artistiques et même politiques de Berlin? Effectivement, la livraison du 31 décembre 1860 donne un *Courrier littéraire* daté de Berlin et signé des initiales C. F. qui est, j'ai pu l'établir, de Cosima de Bulow. Et c'est sous les mêmes initiales C. F. qu'elle donna d'autres courriers les 15 février, 15 mars, 15 mai et 15 juillet 1861. Le 15 novembre de la même année, pourtant, elle signa son courrier F. Hoffmann. Enfin, les 15 février et 15 avril 1862, son pseudonyme devint E. Franz.

Chemin faisant d'ailleurs, elle donna d'autres collabora-

1. Nefftzer à Dollfus, 18 mai 1858, inédite.
2. 25 juillet 1858.

tions à la *Revue germanique*. Le 9 juillet 1860, par exemple, elle proposa à Nefftzer la traduction de fragments du philosophe Fichte :

Monsieur,

Il vient de paraître à Berlin un volume intitulé *Demokratisches Taschenbuch* et publié par Louis Walesrode dont le nom vous est connu sans doute. Parmi les différents articles qui composent ce volume, j'en ai trouvé un (le Testament de Fichte) qui m'a paru d'une grande portée et que j'ai traduit; au cas où vous croiriez que les lecteurs de votre *Revue* partageraient mon sentiment, je vous enverrais mon petit griffonnage en vous laissant libre naturellement de retrancher ou de conserver selon que bon vous semblerait. Ces fragments politiques de Fichte sont à peine connus même en Allemagne et résument admirablement à mon sens la situation de l'Allemagne et la voie qu'elle a suivie pour obtenir cette unité dont *tout* le monde parle et que personne ne voit ni plus ni moins qu'un fantôme. J'ai eu beaucoup de plaisir et beaucoup de mal à rendre en français le jargon philosophique, et quoique j'aie fait de mon mieux, je suis loin d'être enchantée de mon gribouillis; ainsi ne vous faites pas conscience de le jeter au panier s'il ne vous plaît pas. C'est en vous priant de me faire savoir si vous en voulez que je vous prie de croire, Monsieur, à mes sentiments de considération affectueusement distingués, à l'expression desquels M. de Bulow joint l'assurance de son amitié cordiale et dévouée.

Cosima de Bulow.

Berlin, 9 juillet 1860.

Nefftzer trouva malheureusement cette publication « intempestive[1] ». Par contre, il accepta pour la livraison du 15 mai 1861, les *Extraits des Mémoires du baron de Gentz tirés des papiers posthumes de Varnhagen d'Ense*. Et Cosima publia encore, les 15 janvier et 15 avril 1862, sous le pseudonyme E. Franz, un article de commentaire avec des extraits du *Journal de Charles-Auguste Varnhagen d'Ense*. Lui doit-on d'autres collaborations ou traductions, à cette même époque? On peut le supposer. Mais, le 24 mai 1862, à la suite d'un retard de « son directeur » à faire paraître une de ses traductions,

1. Nefftzer à Dollfus, 14 juillet 1860, inédite. « ... Ci-joint une lettre de Mme Cosima de Bulow que j'ai reçue hier. La proposition de publier du Fitche politique en ce moment me paraît intempestive... »

M^{me} Cosima se fâcha, — mais oui! — et renonça à envoyer, dorénavant, son « courrier de Berlin ». Voici cette lettre fantasque. Elle dénote certes une humeur inégale qui se ressentait sans doute de ses soucis de cœur :

Timbre de l'enveloppe : 29 mai 1862.

Mon cher Monsieur Dollfus,

Je viens vous ennuyer. Pourquoi la nouvelle de Meissner ne paraît-elle pas ? J'ai compté sur votre parole, et voilà qu'après avoir patiemment attendu le mois de juin, je vois que vous ne songez pas à ce petit « ehregottes ». Ce n'est pas bien du tout, et si ma nature était assez bonne pour me passer sa colère, je serais très fâchée. Cependant je suis un être apathique, et mon ressentiment ne prend jamais d'autre forme que la surprise, aussi je ne suis que surprise, mais cela très fort. Si vous ne voulez pas publier la nouvelle, pouvez-vous me répondre du manuscrit que je voudrais adresser à d'autres ? La surprise m'a empêchée de faire mon courrier, et m'empêchera peut-être d'ici à longtemps; soyez aussi patient que moi, et ne vous fâchez pas plus contre votre correspondant que je ne me suis fâchée contre mon directeur; nous avons raison tous les deux sans doute, vous de votre point de vue, moi du mien.

Si vous étiez à Berlin ou moi à Mulhouse, j'aurais maille à partir avec vous, au sujet des *Misérables*[1] ; peut-on s'amuser à être équitable vis-à-vis du sublime ou être *thétisien* au point de mettre dans une balance les défauts et les qualités, et peser et peser encore et peser toujours ? Sainte-Beuve ne procédait pas ainsi jadis et n'était pourtant pas un mauvais critique ; abandonnons donc enfin la critique des défauts pour la critique féconde des beautés, a dit Chateaubriand, et il avait raison. Cependant, je ne veux point vous ennuyer plus longtemps de mes griefs, car dans la hiérarchie de la presse vous êtes mon supérieur, et étant catholique je sais respecter les hiérarchies.

Mille choses affectueuses malgré tout et bien à vous d'affectueuse considération.

DE BULOW.

Un remaniement de la *Revue germanique* rendit d'ailleurs peu sensible cette abstention. Et Dollfus commença la publication de la longue nouvelle de Meissner, le 1er janvier 1863.

1. *Revue germanique et française,* 16 mai 1862, t. XXI, p. 287-295; *Bulletin bibliographique et critique... : les Misérables,* par Victor Hugo. Dollfus refuse de se rallier à la critique « aveuglée » par le « Jupiter du Romantisme ».

Grande joie pour Cosima, dont Meissner était « l'ami et admirateur dévoué »[1].

Au surplus, la destinée de Cosima se précisait et la période qui s'ouvrait allait la faire entrer dans l'histoire. Faut-il la condamner? Il faut admirer plutôt le sublime dévouement de Hans de Bulow à Liszt et à Wagner : il restera l'étonnement de la postérité. Pour le reste, il convient seulement de répéter le mot de Pictet au sujet de Marie d'Agoult : « Les fautes des génies portent en elles-mêmes leur absolution. »

Dollfus signala à plusieurs reprises les concerts parisiens de Hans de Bulow ainsi que ceux de Tausig, autre élève de Wagner. Louis Lacombe consacra, le 28 février 1860, une étude dans la *Revue germanique* à l'œuvre de Wagner, et, après la représentation houleuse du *Tannhäuser*, à l'Opéra, en 1861, Dollfus écrivit un compte-rendu assez original de la représentation sous la forme d'un dialogue entre l' « Adepte » de la musique moderne et le « Profane ». Tout en exprimant maintes réserves sur l'œuvre, il s'élevait contre la cabale montée par le *Jockey-Club;* son libéralisme l'obligeait à protester contre cette hostilité préconçue, alors surtout qu'il s'agissait de sauvegarder la liberté de l'expression dans l'art.

*
* *

Sans vouloir citer de longs extraits des articles ou correspondances de Mme de Bulow que l'on retrouvera facilement dans la *Revue germanique*, je voudrais donner cependant une idée de ses tendances et montrer quelle culture, générale autant que profonde, elle avait acquise à l'instigation de Daniel Stern. Dans ses chroniques qui traitent successivement d'art, de théâtre, de littérature, de politique et, avec une prédilection marquée, de musique, elle apporte des jugements où l'intelligence et l'esprit de finesse ne paralysent jamais une sensibilité « complète », accessible à toute la gamme des émotions.

Tel jour, elle nous convie dans son courrier à la suivre à travers le *Salon* où, en dépit d'abondantes médiocrités, quelques belles œuvres la font « persister dans la croyance

1. T. XXIV, 1er janvier 1863, et sept livraisons suivantes : *Ad Majorem gloriam*, nouvelle traduite de l'allemand de A. Meissner.

que la peinture allemande est encore appelée à jouer un rôle considérable ». « Je vous promets, écrit-elle, de ne pas être un *cicerone* trop consciencieux et de ne pas vous forcer, comme certains amateurs, d'admirer *l'idée* d'un tableau, lorsque le dessin est contraire à toutes vos notions du beau et que le coloris choque par trop votre sentiment de la nature. » Veut-on un exemple de ses analyses? « Nous voilà devant un tableau à proportions gigantesques, et dont nous cherchons vainement le sujet : est-ce une bacchante ou une folle, que cette femme échevelée s'échappant de son lit? Non, c'est la *Lady Macbeth* de M. Schrader, nous dit le catalogue. Effectivement, en la regardant de près, nous voyons qu'elle indique « la tache que tous les parfums d'Arabie ne sauraient effacer », et nous découvrons derrière elle, dans l'ombre, la figure du médecin et celle de la suivante. On peut hardiment déclarer la composition de ce tableau absurde. Est-il permis de représenter Lady Macbeth dans le trouble et le désordre de l'ivresse, tandis que le remords n'est que la clairvoyance puisque le crime n'est qu'un aveuglement, et que Shakespeare, en la faisant parler en rêve, voile son aveu de toutes les réserves et de tous les mystères du somnambulisme? Aussi ai-je tout d'abord crié à la monstruosité, et vous aurais-je épargné cette halte si l'admiration de quelques gens de goût pour cette toile ne m'avait engagé à l'examiner avec attention; j'ai été forcé de découvrir alors que le coloris en était fort beau, et ce mérite est tellement rare céans, qu'on est en devoir de le relever. En somme, on peut, je crois, dire de *Lady Macbeth* que c'est un mauvais tableau bien peint ».

Chemin faisant, elle raconte volontiers quelque anecdote, telle celle-ci qui concerne Schumann : « M. Thalberg, lui ayant rendu visite à Dusseldorf, se mit au piano et lui joua plusieurs de ses compositions, d'abord une *Fantaisie sur Moïse*, après laquelle Schumann ne dit mot, puis un *Air russe varié*, suivi du même silence, enfin une *Étude en la*, au milieu de laquelle l'exécutant regarda l'auditeur impassible comme pour lui arracher un signe d'admiration : « Hé! mon cher Monsieur, faites donc une fausse note! », s'écria alors Schumann abasourdi d'un jeu auquel il n'y avait rien à redire… »

Ou bien encore, elle évoque un souvenir personnel. Rappelant l'intérêt que les Allemands attachent à la célébration de Noël, « fête nationale, religieuse et populaire », elle ajoute : « Je me souviens toujours avec émotion d'une veille de Noël passée chez Bettina, la célèbre *enfant* des lettres de Goethe, morte il y a environ deux ans... » Elle y avait distribué des jouets et des étrennes utiles à une douzaine d'enfants pauvres...

Ailleurs, le ton s'élève et Mme de Bulow nous donne sur la « naissance » de l'artiste une théorie qui, l'intervention divine mise à part, ne serait point démentie par Taine : « Tout artiste supérieur est la vivante incarnation dans le beau de l'idée régénératrice de son temps; sa vie et ses productions sont liées intimement aux éléments qui bouleversent et renouvellent le monde; il y a une fatalité ou une providence dans l'heure à laquelle il est né, il est comme le chapiteau de la colonne du progrès qui s'élève à toute époque; c'est donc à tort qu'on le considère en général comme un être isolé, excentrique, dont les fantaisies sont arbitraires, dont la pensée flottante est indépendante du passé et étrangère au présent en tout ce qui n'est pas de sa spécialité, et qu'on ne lui reconnaît pas d'autre action que celle de distraire ou d'étonner... »

A propos de Goethe, aux œuvres duquel la ramènent souvent ses comparaisons, elle s'arrête au problème délicat de ses liaisons et, aussitôt, elle s'élève contre la légèreté avec laquelle les auteurs traitent en général des influences du cœur et de la passion. Songe-t-elle, en cet instant, à Liszt et à Daniel Stern, à George Sand et à Musset? Quoi qu'il en soit, on peut dire que, par une intuition singulière, c'est sa propre destinée qu'elle pressent, demandant par avance à la postérité de ne jamais juger sommairement des mobiles qui poussent l'un vers l'autre certaines âmes d'élite. Au surplus, voici ce fragment; il s'agit des cours organisés « en faveur de l'érection d'un monument à la gloire de Goethe ». La séance du 23 mars 1861 a été consacrée par Hermann Grimm au *Voyage d'Italie :* « Je ne saurais vous donner une idée du talent littéraire de M. Grimm qu'en le comparant à celui d'Emerson : même alliance de l'analyse critique et de la digression poétique, même réserve d'allure et même indépen-

dance domptée de la pensée, même concision de style, consision un peu prétentieuse parfois et toujours étudiée ; on pourrait comparer également leurs productions respectives à ces fines sculptures sur bois du XIV^e siècle qui, sans avoir la puissance d'expression du marbre, du bronze ou de l'ivoire, ont une netteté, une grâce, une physionomie toute particulière qui leur prêtent le plus vif attrait. Se rattachant à la donnée reçue de la transformation de Goethe à la suite de son voyage en Italie, M. Grimm a tâché de montrer pourquoi cette terre illustre, et Rome en particulier, sont aptes à développer et, pour ainsi dire, à déblayer l'esprit de tous ceux qui ont eu le bonheur d'y séjourner quelque temps... Je ne m'arrêterai pas à demander si la transformation de Goethe ne se fût pas accomplie en tout lieu aussi bien qu'en Italie, le grand poète s'y étant réfugié à l'âge de quarante ans, c'est-à-dire à l'âge où généralement l'individualité s'épanouit après que les diverses aptitudes sont écloses, et où, après s'être approprié les pensées de ses précurseurs, l'homme de génie exhale à son tour sa pensée fécondante... Je ne terminerai pas sans adresser à M. Grimm un reproche qui s'applique à plusieurs des orateurs de ces cours ; il a trait à la liaison de Goethe avec M^me de Stein, que l'on connaît par le volume de correspondance publié il y a une dizaine d'années. M. Virschow et M. Hettner avaient déjà parlé de la « hautaine baronne » à laquelle Goethe préféra la « simple fille du peuple », et M. Grimm dit négligemment qu'il quitta Weimar alors que cette liaison lui fût devenue insupportable. Or, on n'a pas le droit, ce me semble, de coudoyer en passant des relations aussi intimes ; si l'on eût consacré une séance à l'exposé de cette passion, que l'on eût commenté les conséquences qu'elle eut, et l'importance dont elle fut pour Goethe, on aurait pu alors condamner ou approuver les expressions de cet exposé, en louer ou en blâmer la tendance et la valeur psychologique, mais on n'eût pas été choqué comme par cette façon de bâcler en deux mots un sentiment aussi complexe et de donner en passant une ruade à des émotions qui, nobles ou non, sympathiques ou froissantes, ont creusé un profond sillon dans deux âmes. »

Mais si elle ne veut pas qu'on juge à la légère la vie intime d'un Goethe, elle admet parfaitement qu'on puisse rechercher

les influences écrites qui ont contribué à exalter le génie. C'est ainsi qu'elle cite en l'approuvant entièrement cette exclamation de Varnhagen d'Ense : « Quoi, le premier tribunal venu, grossier et borné, aura le droit, par des lois misérables et inconstantes, de pénétrer tous mes secrets lorsque je parais impliqué seulement dans une affaire criminelle, et le plus haut intérêt inspiré par la participation toute spirituelle, par l'amour de la vérité et par la plus intime compréhension devrait reculer? La maxime que la vie privée doit être murée, outre qu'elle est lâche et fausse, n'est appliquée nulle part, n'est reconnue dans la pratique par aucune société, par aucune communauté, par aucun individu. »

En matière politique, son libéralisme, qu'elle tient de Daniel Stern, se retrouve souvent en ses propos. Signalant, par exemple, la statue de Frédéric-Guillaume III, elle ne manque pas d'ajouter : « Soit dit en passant, cette statue est la première qui ait été érigée à Berlin à une célébrité non militaire, car Goethe et Schiller attendent toujours, et pour M. de Humboldt, il n'en est point encore question. » Un autre jour, elle s'étend sur le couronnement, cet « acte creux et solennel de Königsberg » et sur les commentaires divergents des réactionnaires et des libéraux opposant l'esprit nouveau et la tradition. Elle constate le libéralisme apparent qui a présidé aux fêtes de Berlin que n'ont troublées le moindre incident. Et pourtant, il n'y avait pas de police! « En admettant que la défiance soit mère de la sûreté, il est certain qu'elle fait mieux de prendre le masque de la confiance que celui du *policeman* », ajoute-t-elle. « ... Le roi qui leurre son peuple se dupe, et... toute pierre qu'il refuse à l'édifice du progrès, il l'ajoute au sépulcre de sa sécurité. » Épiloguant sur la dissolution de la Chambre et le remplacement du prince de Hohenzollern par le prince Hohenlohe « d'une médiocrité évidente », elle affirme que le roi a tort de considérer en ennemi la démocratie.

Enfin, il est une page ou s'expriment admirablement ce bouillonnement intérieur, cet enthousiasme claironnant qui s'emparent parfois de tout son être. Elle vient de commenter *Tilly et la guerre de Trente ans* d'Otto Klopp et de traduire un fragment sur la guerre civile, politique et religieuse. Sans

transition, elle signale le passage à Berlin du violoniste hongrois Remingi Ede et s'écrie : « En lui, c'est une nation qui joue, et plus qu'une nation, une race. Il est plus hongrois que musicien, plus Bohémien que Hongrois; la Hongrie, c'est la serre chaude où s'épanouit l'art des Bohémiens, qui dépérirait ailleurs; Remingi est né dans cette serre; il a aspiré les parfums enivrants, contemplé les couleurs éclatantes de la plante; il a inhalé l'atmosphère de feu, et puis il vient dépeindre sur son violon, aux peuples étrangers, la double patrie qu'il a, la patrie errante, sonore, et la patrie stable où des sons s'élèvent et vivent. Êtes-vous curieux de l'enchaînement de mes idées? Le voici : tout à l'heure, en transcrivant le résumé de la guerre civile, politique et religieuse, tout ce que je me représentais se convertissait en sons, sons vagues et confus d'abord, puis distincts, puis connus : c'était le Rakoczy qui se détachait de ses pensées de patrie perdue, arrachée, reconquise. Cette marche, Remingi l'a jouée dernièrement, et son souvenir me hante, comme s'il y avait quelque chose de prophétique dans ces cris sauvages de la liberté. C'était d'abord comme le brandissement fougueux de l'épée par le guerrier qui s'arme et s'élance, comme l'embrassement farouche entre l'homme et son sabre, puis le rassemblement des héros, la joie du combat, le battement des éperons, le cliquetis de la liberté, le scintillement des lances sur lesquelles viennent danser les esprits de la guerre, le mot de *patrie* qui brille sur les fronts, l'allégresse fauve du triomphe qui se compose de toutes les souffrances endurées et des pressentiments de la mort; puis, c'était la foule qui arrive de loin, qui monte lentement; non une armée, une foule fière, sauvage, déguenillée, menaçante, qui a le coutelas en main, le rire sur les lèvres; une foule qui murmure comme le vent, qui se meut comme la mer, dont les yeux sont autant d'étoiles fixes, dont la peau est noire comme la chevelure d'Azraël, l'ange de la mort, qui semble la conduire. Un cri, et tout est confondu, mêlé, chef et foule; un cri, et tout est rangé, et l'armée de la délivrance défile à la Victoire! Voilà ce que m'ont dit Remingi et le Rakoczy; je doute que Tyrtée ait si bien chanté. »

Mais ce sont peut-être ses appréciations sur la musique qui intéresseront le plus ses admirateurs. Dès son premier « Cour-

rier » (20 décembre 1860), constatant la préférence du public de Berlin pour l'opéra italien, au détriment de l'opéra allemand, elle déplore cet abandon comme une humiliation injuste. A la mort de Frédéric-Guillaume IV, elle évoque la noblesse du souverain qui « favorisa les lettres et les arts, ... comprit, aima et soutint Franz Liszt ». Consacrant un autre jour une longue étude critique à l'œuvre de Schumann, *le Paradis et la Péri*, composée sur le poème de Thomas More, elle précise sa conception de la musique : « La musique est la grande transfiguratrice de la poésie qu'elle paraphrase. Depuis sa mort, Schumann est presque mis au rang des classiques, ce qui compense mal les attaques de toutes sortes auxquelles il fut en butte durant sa vie. Au début de sa carrière, il ne se trouva qu'un grand artiste pour le reconnaître et l'apprécier à sa valeur; ce fut Franz Liszt qui, en 1837, publia sur l'*Impromptu* et les deux premières sonates quelques pages, dont Schumann dit plus tard qu'elles étaient les plus belles qui aient jamais été écrites sur ses œuvres. » Elle exprime seulement le regret que vers la fin de sa carrière, il se soit formé une sorte d'église autour de lui; elle critique ces « petites congrégations, hermétiquement fermées à tout ce qui s'accomplit en dehors d'elles » et qui « semblent plutôt avoir fonction d'embaumer des cadavres que mission d'interpréter des idées ». On peut dire qu'elle s'est souvenue de cet écueil à la mort de Wagner.

Au sortir d'un concert donné par la Société Bach, elle signale ces œuvres « où le sentiment est tellement drapé dans la science que celui qui n'est pas versé dans la musique, et particulièrement dans la musique moderne, ne saurait s'y reconnaître. Je dis bien, répète-t-elle, la musique moderne, en ce qu'elle exige qu'on lui consacre un recueillement absolu et continu, parce qu'elle a pour base l'unité de sentiment et rompt avec la routine de la musique à remplissages qui autorisent les distractions et une attention partagée... » Et c'est la même idée qu'elle reprend, quelques semaines après, à l'audition de la *Messe en si mineur* de Bach : « J'hésite à ajouter quelques mots, la louange étant aussi impertinente que la critique, et il faut être arrivé à un degré de connaissances musicales peut-être inaccessible aux *dilettanti*, pour se per-

mettre d'exalter cette œuvre aussi abstraite que grandiose. Quand, à la suite de cette exécution, le public, épuisé et fatigué, n'en pouvant plus d'ennui, s'écria que c'était magnifique et sublime, j'en fus impatientée[1] peut-être plus encore que de lui voir souvent critiquer avec la suffisance de l'ineptie plusieurs des plus hautes œuvres modernes, et je désirai que les grands hommes incontestés reçussent au moins le tribut du respect, le silence, et qu'ils ne fussent pas troublés dans leur immortalité par l'admiration convenue, comme ils ont été pourchassés durant leur vie par le blâme du parti-pris. Je vous dirai donc aussi timidement que possible qu'il m'a paru que ce gigantesque édifice était élevé à la musique plus encore qu'à la religion, et que Bach a basé les étonnantes combinaisons et les groupements admirables de sa plus vaste conception, non sur une foi personnelle, comportant les émotions et les élans du sentiment individuel, mais sur la foi générale de son temps; foi d'airain, foi intacte et inébranlée, plus forte et plus tranquille qu'ardente et militante, et qui se prête aux nombreuses et riches digressions de science musicale dont cette partition est hérissée. L'*Incarnatus*, le *Crucifixus*, et le *Resurrexit* m'ont paru les plus belles parties de cette œuvre et hormis quelques fragments de la *Missa Solemnis* de Beethoven, je ne sache aucune page de musique classique qui m'ait aussi profondément atteinte et ébranlée. Mais qui saurait parler dignement de la musique?... »

Après l'échec du *Tannhäuser* à l'Opéra, en 1861, elle trouva mainte occasion pour exprimer sa rancœur. Parlant de l'*Armide* de Gluck, sa colère lui revient et s'exprime âprement : « L'*Armide* est du nombre des œuvres qui feraient fiasco au grand Opéra de Paris; c'est au moins aussi asphyxiant que l'*Alceste* et aussi assommant que le *Tannhäuser;* les ballets sont ravissants; quant à la musique... c'est sublime, n'en déplaise aux abonnés de l'Opéra, et le monde ne sera jamais assez civilisé pour qu'il ne se trouve constamment une petite phalange qui admire ce sublime... En dépit de l'orchestration primitive, de mainte partie vieillie, il est impossible de ne pas

1. Chose curieuse, ses chroniques, relues en général par le secrétaire de rédaction, sont corrigées comme s'il s'agissait d'un auteur masculin. Cette fois, la main féminine transparaît, à l'évidence, cinq ou six fois dans l'article.

reconnaître dans cette œuvre la pierre angulaire du drame musical, édifice dont Wagner a trouvé pour nous la clef de voûte... Ne peuvent l'apprécier que ceux qui vont au théâtre avec recueillement et non ceux qui n'en attendent qu'une diversion à leur honteux ennui, ou la surexcitation de leurs ignobles instincts. »

Ainsi son œuvre de propagande en faveur de la *Musique de l'avenir* est incessante. Elle en fait de plus en plus sa religion, et, le 6 février 1862, commentant longuement le mot de Spontini : « Les Allemands traitent de la musique comme une affaire d'État », elle ajoute :

Il avait raison; dans aucun pays, je crois, on n'attache autant d'importance et l'on n'apporte autant de recueillement à une exécution musicale; nulle part les musiciens ne sont prisés si haut, nulle part aussi, ils ne sont aussi instruits et cultivés, aussi indépendants, aussi ardemment épris, aussi humblement dévoués à leur art; tous les systèmes, tous les préjugés, toutes les envies et toutes les bassesses qui pullulent ici comme ailleurs ne sauraient renverser cette assertion. Ailleurs la musique est un divertissement et un métier, ici elle est une étude, une religion, et si l'artiste est en Allemagne plus en butte aux invectives, plus aux prises avec la foule, c'est qu'il fait partie essentielle de la vie publique; c'est qu'on s'y préoccupe plus de lui. L'exécution de la *Cinquième symphonie* et de la *Missa Solemnis* de Beethoven, celle de la messe en si mineur de Bach, le première représentation du *Lohengrin* de Wagner ont été des événements dont on parle encore à Berlin; on pourrait dire que la musique est la vigne spirituelle qui verse aux oreilles son breuvage immatériel, lequel ranime et vivifie tout un peuple. Depuis mon dernier courrier, nous avons eu d'abord la commémoration de Mendelssohn célébrée par un concert composé exclusivement d'œuvres du célèbre artiste, une cantate, un psaume, le finale de *Loreley*, un fragment d'*Œdipe*, un air de concert, un prélude et une fugue, des fragments du *Songe d'une nuit d'été*. C'est pour un compositeur l'épreuve du feu que cette exécution consécutive de ses œuvres diverses et je ne sache que Beethoven et un compositeur contemporain qui la puisse soutenir victorieusement[1]. Ce qu'il y a d'artificiel dans la facture se révèle impitoyablement, ce qui semble une originalité dans une œuvre isolée apparaît comme une manière

1. Elle songe à Wagner, mais Liszt également avait soutenu l'épreuve avec succès.

stéréotypée ou comme un tic et l'on démêle trop vite si l'on a affaire à un ministre de l'art ou à un de ses habiles avocats. On reconnaît, en un mot, non pas si l'artiste a été *objectif* dans l'interprétation de son sujet (mérite accessoire trop vanté comme celui de l'impartialité chez l'historien), mais si c'est une de ces puissantes individualités qu'il faut écouter avec un respect pénétrant, quoi qu'elles disent ou qu'elles chantent, une de ces individualités qui voient, entendent, marchent et s'expriment autrement que nous, qu'un sentiment intense meut toujours, qu'elles rient ou qu'elles gémissent, qu'elles rêvent ou qu'elles agissent; comme l'aigle, soit qu'il plane au-dessus d'un lac, soit qu'il rase les rocs, nous semble toujours à la poursuite du soleil. Mendelssohn n'était pas une de ces individualités; ce concert, dont l'impression fut monotone, me l'a prouvé, c'était de la *notation* excellente (je prends ce mot faute de mieux, il ne doit rien avoir de méprisant), qui plaît comme une belle allée, bien tracée et bien ratissée; ce n'était pas de la belle musique. *Vers parfaits, pas de poésie*, dit-on de certaines œuvres encore assez rares; mot juste qui me revint en mémoire en entendant ces compositions qui, toutes parfaites, admirables et excellentes qu'elles sont, ne correspondent pas au sens que j'attache au mot musique, sens mystérieux et indéfinissable, où se confondent la passion, la prière, la souffrance, la béatitude, la lutte, la résignation et l'extase...

Enfin, son dernier courrier du 10 avril 1862, consacré en partie à la biographie de Gluck par le professeur Marx, exalte la consécration de l'artiste par la Providence : « Certes, c'est une belle pensée que celle de cette aventure mystérieuse...; quand on considérera les artistes comme les volontaires de Dieu, quand on apportera du recueillement au lieu de la dissipation aux œuvres d'art et que l'on en attendra édification et non distraction, quand les révélations du beau seront considérées comme des révélations de la divinité, alors un grand pas aura été fait... J'aurais voulu qu'il indiquât que Gluck n'avait jeté qu'un fondement et qu'il étendît les considérations générales jusqu'à notre époque moderne afin de montrer comment l'œuvre de Gluck avait été développée et parachevée. Je voudrais qu'on ne fouillât jamais dans le passé sans montrer ses relations avec le présent. Ce travail vivifie l'admiration pour les morts et facilite la compréhension des vivants... »

*
* *

La fille de Liszt allait bientôt montrer de quelles audaces elle était capable pour accomplir la mission à laquelle elle se croyait appelée par la Providence : aider celui qu'elle croyait véritablement inspiré de Dieu. Pendant vingt ans, elle apporta à Wagner une collaboration de tous les instants, s'employant à créer autour de lui le calme, générateur de beauté. Puis, après sa mort, prêtresse infatigable d'un temple nouveau, elle voulut encore et toujours servir la mémoire de Celui qu'elle avait tant aimé et admiré. A son tour, elle a forcé l'admiration des hommes et son nom restera indissolublement uni au nom du fondateur génial du drame musical.

René Martin.

NOTES ET DOCUMENTS

MATERIAL FOR A STUDY OF THE SOURCES OF SHAKESPEARE'S

MEASURE FOR MEASURE

The frequent recurrence of the *Measure for Measure* theme in European literature of the latter half of the sixteenth century has been commented on by one or two critics in the past[1], but no editor of Shakespeare's play seems to have felt the necessity of investigating the relationship between all the various pre-Shakespearian treatments. The result is that the paragraphs on Shakespeare's sources which each editor feels an obligation to submit have been consistently marred by mis-statements or misleading half-truths based upon second-hand information and, what is even more regrettable, by the omission of information that a full study of the early versions would have revealed. The purpose of the present paper is to provide the basis for such a study.

In the first section I give a descriptive list of *non-dramatic* accounts of crimes similar to Angelo's that were committed prior to the production of *Measure for Measure* (1604), and of which Shakespeare might therefore have known; accounts of the same crime, where more than one exist, are grouped together, and these groups are arranged in the chronological order of publication or known composition of the earliest version of each. In the second section I give a similar list of *dramatic* versions published or produced before 1604; I have, moreover, included here two non-dramatic versions, the novels of Giraldi and Whetstone, for convenience of comparison with the plays of those authors, and also three 'commedie dell' arte' which, in spite of the late dates of their written scenarii, may well have been acted in the sixteenth century. Obviously any or all of the works in this section might, in respect of

1. Dunlop, *History of Fiction* (ed. Wilson, 1911), vol. II, pp. 198-200; Douce, *Illustrations of Shakespeare* (1807), vol. I, pp. 152-156; Creizenach, *Geschichte des Neueren Dramas*, vol. II, pp. 372, 406, 534.

chronology, have influenced Shakespeare, and on the evidence to be given I suggest that, in addition to his orthodox, accepted source, Whetstone's *Promos and Cassandra*, three of them, namely the two novels and Giraldi's *Epitia*, were directly utilised by him. However this may be, a comparative study of these versions in chronological order has its own value in providing an interesting illustration of a growing preference for tragi-comedy over tragedy as the century progresses and in testifying to the similarity of dramatic taste in Italy, England, and, to some extent, in France, at this time.

(a)

1. — [**1566**.]

The Historie of Philip de Commines [*Englished by Thomas Danett*]. *London, 1596*, pp. 247-248.

The story occurs in « A Supply of the Historie », written by Danett himself. No source is indicated. Danett's version was ready in MS. by 1566[1].

After Louis XI's death, his criminal favourites, including his Flemish barber, Oliver le Dain, met their long-delayed punishment. One of the crimes for which this Oliver, together with his servant Daniell, was executed in 1484 was his betrayal of justice in causing Daniell to drown a prisoner whose young and beautiful wife had submitted to his lust on condition that he would deliver her husband out of prison to her.

2. — **1566**.

(a) *L'Introduction au Traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes. Ou, Traité préparatif à l'Apologie pour Hérodote..... Henri Estienne... MDLXVI*, p. 210.

(b) *Histoires admirables et mémorables de nostre temps..... Simon Goulart... seconde edition. A Rouen... MDCVI*, p. 224 recto-verso.

(c) *A World of Wonders : or An Introduction to a Treatise touching the Conformitie of ancient and moderne wonders : or A Preparative Treatise to the Apologie for Herodotus.....*

1. See Ded. Ep. to Lord Burghley.

London. *1607*, p. 132. A translation of (a) (« out of the best corrected French copie ») by R. C[arew].

(d) *Admirable and Memorable Histories Containing the wonders of our time. Collected into French out of the best Authors by I.* [*i. e. S.*] *Goulart. And out of French into English. By Ed. Grimeston... London. 1607*, pp. 346-7.

The story concerns the Provost la Vouste, who met a wife's plea for the release of her husband with the proposition that she should first grant him one night's pleasure. In her dilemma she consults her husband, and, with his consent, yields; but in the morning the Provost, « (after he had caused her husband to be hanged) said thus unto her, I did promise indeede to restore you your husband, I keepe him not, but I yield him unto you[1] ».

3. — 1581.

The Second part and Knitting up of the Boke entituled Too good to be true [i. e. *Siuqila*, 1580.] *Newely penned and published, by Thomas Lupton. London... 1581*, sig. Liv recto-Oiv verso.

As « a notorious example of a detestable judge », Siuila [= Aliquis] tells Omen [= Nemo] a long story of a wife who, going to plead with a judge for the pardon of her husband, then in prison through having slain his bosom friend in a fit of jealousy, is invited to return on the following day, when she is met with a variation of the usual proposition, which perforce she accepts. The judge betrays his promise of her husband's life, and so she lays her case before the magistrates and chief rulers of the country, who satisfy her demands for justice and reparation. (In this version the wife does not visit her husband in prison nor is his corpse delivered to her by the judge.)

There are one or two small points original to Lupton which are found later only in *Measure for Measure :*

(1) The judge, whose appointment forms the subject of the

1. From (d) this La Vousle was « Françoys Dupatault, seigneur de la Voulte, Prevost de son hostel, and des Mareschaulx de France ». In 1545 he was commissioned to suppress robber bands pillaging in Poitiers, and, being victorious in one encounter, he hanged or strangled thirty captives and imprisoned the rest in Poitiers while they awaited death or sentence to the galleys (see Bouchet, *les Annales d'Aquitaine*... MDXLV, p. 245 recto). The story told above in all probability concerns one of these prisoners.

opening lines, is, like the so-called Puritan Angelo, a man of « wisedome, godlinesse, and pietie » whose « great learning, rare wisedome, commendable conditions, and modest manners » have led to his preferment. He differs from Angelo only in being young.

(2) His first interview with the wife resembles the corresponding interview in both *Promos and Cassandra* (1578) A. II. iii and *Measure for Measure*, II. ii, with this difference, that only in Lupton and *Measure for Measure* does the judge object in the *first* interview that the law will not allow the heroine's request for the victim's pardon. As in *Promos and Cassandra* and *Measure for Measure*, but not as in Giraldi's Novel, the judge bids her return on the following day.

(3) When she returns, he proposes that on the following night (in the Novel and *Measure for Measure* it is the following day, but in *Promos and Cassandra* two days elapse) she should come alone to him, and, entering by a secret door, present him first with five thousand crowns and then submit her person to his pleasure. The mention of the secret entry suggests Angelo's plan for admitting Isabella (IV. i, 28 *et seq.*).

(4) So also the time at which the husband is executed, namely « about 8, or 9 of the clocke » on the morning following the wife's submission, suggests the original time appointed for Claudio's death in the Provost's warrant (IV. ii, 63).

(5) In both Lupton and Shakespeare the judge is compelled to marry the lady he has seduced, whereupon he is sentenced to execution and his wife is endowed with his confiscated goods. This last point is not given in any previous version, prose or dramatic.

4. — **1582**.

Le sixiesme tome des histoires tragiques, extraittes des œuvres Italiennes de Bandel. Contenant trentes Histoires... Plus est adiousté trois belles histoires, de l'invention de Françoys de belle Forest Comingeois. A Paris... 1582, pp. 173 verso-201 verso.

In the first of his three original additions, published for

the first time in 1582, Belleforest, with a view to illustrating the effects of overwhelming passion, tells a long and at times moralising story, similar in essentials to the previous one, about a Captain of the garrison of Turin who falls in love with Catherine, the wife of one of his soldiers René, with the usual disastrous results. Belleforest, who professes to be narrating an incident that actually occurred in Piedmont, explains that he invents these names for husband and wife as he does not know their real ones. The lord of appeal here is Charles de Cossé, Seigneur de Brissac, who at one time during the wars in Piedmont between the Kings of France and Spain governed the country as lieutenant for King Henry II.

Original to Belleforest are, first, the Captain's deliberate subornation of a private soldier to provoke René to a serious breach of discipline whereby the latter's imprisonment and condemnation are secured and the path to his wife made clear, and, secondly, his device for 'giving back' the husband to the deceived wife by opening the window of the room in which he has enjoyed her and showing her René's body hanging opposite. Similarities to *Philanira* and *Promos and Cassandra* are to be found in the wrestling of the Captain with his passion and, at the close, when his execution is upon him, in his praying to God, his acknowledgment of the Governor's justice in condemning him, and his final confession of his sins at the place of execution. Moreover there is a striking likeness between *Promos and Cassandra* A. III. iv, and the prison scene in which Catherine, returned from her pleading with the Captain, informs René of the proposed price of his pardon[1].

1. René, like Andrugio, weakens. Catherine, like Cassandra, says she would willingly die to save him if thereby she could preserve her chastity. To this he replies : « Mamie, ... le corps souillé sans le consentement du cœur, et de l'esprit, ne peut en rien intéresser l'honneur » (p. 185 verso). So also Andrugio says :

« Nay Cassandra, if thou thy selfe submyt,
To save my life, to Promos fleashly wyll,
Justice wyll say, thou dost no crime commit,
For in forst faultes is no intent of yll. »

(This, in its turn, probably suggested Angelo's remark when tempting Isabella :

« our compelled sins

5. — 1597.

(a) *Tragica seu tristium historiarum... libri ii... Islebiæ... 1597*, pp. 107-8.

The anonymous author tells briefly in Latin a story concerning a 'Dux Hispanus' and the wife of a citizen of Como who in 1547 lay in prison on a charge of murder. The final dispenpenser of justice is Gonzaga, Duke of Ferrara. In this case, the head or corpse of the husband is not presented or revealed to the wife. Peculiar to this version are the extortion by the Spanish Captain of 200 ducats from the lady *after* wronging her, and the restitution of these, together with 700 crowns, *before* he is made to marry her.

(b) *The Theatre of Gods Iudgements... Translated out of French, and augmented by more than three hundred Examples, by Th*[*omas*] *Beard. London... 1597*, pp. 313-4.

Exactly as in (a), except that the 'Dux Hispanus' is here simply described as a 'Captain'.

(c) *Histoires admirables... Simon Goulart. MDCVI*, p. 221 recto-verso.

As in (a), except for the omission of the Duke's name, Gonzaga, and of the 'Conscius iste flagitii' when the Spanish Captain confesses, and for the addition of a final phrase telling that the widow was honourably sent to her house.

(d) *Admirable and Memorable Histories... Ed. Grimestone... 1607*, pp. 341-3.

A translation of (c) without variation.

(e) *The Vindication of the professors and profession of the law. By John Cooke. London. 1646*, pp. 61-4.

Cooke's story is akin to the previous one. The husband here is Raynucio, who was imprisoned at Milan for betraying a fort to the French during the wars between Charles V. and Francis I; his wife is Aemelia, the Spanish Captain is Don Garcias, and the

Stand more for number than accompt. »

M. for M., II. iv, 57-58). After René, like Andrugio, with many reasons, prayers, tears and sighs, has begged his wife to yield, she, like Cassandra, consents.

Duke of Ferrara is not Gonzaga but Hercules of Este, who was general for Charles V. One or two other changes from (a), (b), (c) and (d) may be noticed. Raynucio, on hearing of the Governor's proposition and his wife's rejection of it, at first commends her, but later, as the time for his execution draws nigh, he weakens and persuades her to submit; 10,000 crowns instead of 200 ducats are extorted from the wife; the Governor, nevertheless, has Raynucio executed for fear « that the man might be revenged on him » (cf. Angelo in *Measure for Measure* IV. iv, 26-28); and the dead body is sent to the wife.

6. — 1605.

(a) *Iusti Lipsi Monita et Exempla Politica. Libri Duo, Qui Virtutes et Vitia Principum spectant. Antverpiæ... MDCV.*, Lib. II, Cap. IX, § vii, pp. 125-127.

Lipsius here narrates in Latin an incident the historical authenticity of which is unquestionable.

It concerns the newly-appointed Prefect of Zealand and a married lady whom he courts in vain and whose husband in consequence he falsely accuses of treason and arrests (cf. Belleforest). The overlord is Charles the Bold, Duke of Burgundy — 'eximius Iustitiae cultor'. Thereafter the story is mainly as in Cooke, except for the omission of the extortion of money from the wife and for the addition of a new dénouement. The wife, having been married to the Prefect and made his heir, expresses herself as satisfied, but not so Charles the Bold, who, sending her away, has the Prefect executed in the very cell wherein the husband previously had met his fate[1] and then bids the wife go visit him. She, overcome by the loss of two husbands in so brief a time, falls into a disease and dies, leaving as her heirs her children by the first marriage. The mention of these children and of the overpowering grief of the wife for her second husband finds a parallel elsewhere only in *Philanira*.

(b) *The Wonders of the Little World... Nathaniel Wanley... London. 1678*, Bk. III, ch. 29, pp. 194-195.

As in (a).

1. Cf. Duke's sentence on Angelo in *Measure for Measure*, V. i, 410-411 :
« We do condemn thee to the very block
Where Claudio stooped to death, and with like haste. »

(c) *Unparallel'd Varieties by R[ichard or Robert] B[urton]... Third edition, 1699*, pp. 42-5.

As in (a), except that the Prefect uses violence towards the wife.

(d) *The Spectator*, No. 491.

Mainly as in (a).

(e) *Histoire des Ducs de Bourgogne... Par Brugière de Barante... Bruxelles... 1840*, vol. II, pp. 329-330.

Barante here records the historical incident as occurring to the Governor of Flushing, a brave and renowned knight[1].

(b)

1. — 1548.

Le jugement du duc Charles.

A non-extant « jeu et moralité » dealing, probably, with Charles the Bold's judgment on the Governor of Zealand. Acted at Besançon on July 11, August 21, 26, 27, 1548; for the last two performances, the anonymous authors received no less than twenty francs[2].

2. — 1556.

Rouillet's Philanira.

(a) The first of four Latin tragedies in *Claudii Roilleti Belnensis varia poemata... Parisiis... 1556*. Claude Rouillet (?1500-1576), Principal of the Parisian College de Bourgogne, although he writes in Latin instead of his vernacular French, is no mere academic pedant. Within the limits of a

1. A further story of Charles the Bold's justice is given in Goulart's : *Thresor d'Histoires admirables et memorables de nostre temps... Deuxiesme Edition... Geneve, 1628*, pp. 373-374. It tells how Charles compels one of his courtiers to marry a peasant girl whom he has seduced while out hunting; Charles then has him executed and endows the girl with his property.

I have not listed versions of crimes which were perpetrated after the publication of *Measure for Measure*, such as that of Count Waldbourg in the reign of Gustavus Adolphus or that ascribed to Colonel Kirke in James II's time.

2. See Ulysse Robert, *les Origines du théâtre à Besançon* (*Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. LIX, p. 70).

modified classical five-act form, he finds scope for the free expression of his genuinely romantic spirit. Furthermore, in dramatising a sordid incident of real life enacted only a few years previously in Insubria or Piedmont[1], he anticipates the Elizabethan writers of tragedy on topical crimes. Considerations of date, place and circumstance suggest that Rouillet's crime is the same as the one described by Belleforest, or even, allowing for changes of name and nationality, as that perpetrated by the Spanish Captain at Como in 1547.

In Rouillet the heroine is Philanira, wife of Hippolytus, who has been imprisoned and sentenced to death for having oppressed and robbed the people entrusted to his care. The judge to whom she sacrifices her honour only to be rewarded with the dead body of her husband is Severus, the otherwise upright deputy for the Prorex, Governor of Piedmont, who has been called away to reduce to allegiance to his master, the King of France, a rebellious state beyond the River Ticino. Returning unexpectedly, the Prorex overhears Philanira lamenting to her three children their father's death. To save her honour, he compels Severus to marry her and then dooms him to Hippolytus's fate. Philanira is thus deprived of both her husbands and, lamenting the one as violently as the other, she resolves on suicide.

I have endeavoured to show elsewhere[2] that *Philanira* was the dramatic model to which Whetstone in his *Promos and Cassandra* moulded the substance of Giraldi's Novel. If this be admitted *Philanira* becomes in consequence a secondary source for *Measure for Measure*. I suggest, furthermore, that it is a probable source for *Il Giusto Principe* and *L'Ingiusto Rettore*, two Italian 'commedie dell' arte' to be considered later. At all events, *Philanira* was undoubtedly popular in its own age. At some time during the years 1564-5, a *Philanira* was acted at Trinity College, Cambridge, and there can be little doubt that this was Rouillet's Latin play[3]; in addition, a French translation appeared in 1563, and this was re-issued in 1577.

1. See *Argumentum*.
2. See *Rouillet's* Philanira *and Whetstone's* Promos and Cassandra (*Revue of English Studies*, vol. VI, janvier 1930, pp. 31-48).
3. *Ibid.*, p. 47.

(b) *Philanire Tragédie françoise du Latin de Claude Roillet... Paris... 1563.*

A French translation of (a), probably by Rouillet himself[1].

(c) *Tragédie françoise de Philanire femme d'Hypolite. A Paris... 1577.*

A re-issue of (b)[2].

3. — **1565.**

Giraldi's Novel.

(a) *La Seconda Parte degli Hecatommithi di M. Giovanbattista Cinthio... Nel Monte Regale... MDLXV*, Deca VIII [on Ingratitude], Nov. 5, pp. 415-430.

Reappeared in the editions of 1566, 1574, 1580, 1584, 1593 and 1608.

Whereas *Philanira* was avowedly a realistic treatment of a contemporary crime, Giraldi's novel is an imaginative interpretation of the same or a similar crime in which the facts are altered to suit the moralising purposes of a philosopher who is telling stories to illustrate primarily the sin of Ingratitude, not of Lust. Hence a general lightening of the tone.

Vico and Epitia, the victim and heroine, are changed from husband and wife to brother and sister; the crime for which Vico is condemned to death is merely ante-nuptial transgression with one whom he desires to marry; the proposition of Juriste, Governor of Innsbruck, no longer involves adultery but even carries with it a suggestion of marriage (a thing impossible in *Philanira*); and, although the victim suffers execution and his corpse is sent to Epitia, there is a semi-happy conclusion. Epitia, to avenge her wrong, goes and lays her case before the Emperor Massiminiano (Maximilian) at the capital and he, as in the other versions, compels the unjust judge to marry her and then condemns him to Vico's fate. In this case, however, Epitia, prompted by her natural kindness and by the fear that Juriste's death would be attributed to a cruel desire for revenge on her part rather than to her desire for justice, pleads philosophically with the Emperor for her newly married husband, obtains his pardon, and, strangely enough, settles down with him to a life of happiness.

1. *Ibid.*, p. 32, n. 6.
2. *Ibid.*, p. 33, n. 1.

One or two points of resemblance to *Measure for Measure* suggest that in all probability Shakespeare had read Giraldi's novel :

(1) From the opening lines of the Novel he may have taken the incident of the opening scene of *Measure for Measure*, the appointment of the deputy, since, except for the two Italian 'commedie dell' arte' to be considered later, this incident finds full treatment in these two versions only[1].

Shakespeare, however, while adopting Giraldi's incident, has reversed the attitude of the overlord towards the deputy. In the novel, the Emperor offers Juriste the Governorship of Innsbruck because of the esteem in which he holds him, esteem well-won by faithful service, but he urges him to decline the post if he feels unfitted for it, since, once accepted, any abuse of justice will be unhesitatingly punished. Juriste « *vie più lieto dell' ufficio, à che il chiamava lo Imperadore*, che buon conoscitore di se stesso[2] », eagerly accepts. In *Measure for Measure*, on the other hand, Angelo does not seek the office of deputy; he is the Duke's own careful choice, his selection is approved by the Council, and when at first he declines the appointment, requesting that more test should be made of him, the Duke insists on his accepting it — and then remains behind in disguise in the hope of seeing him fail. This reversal of attitudes, consequent upon Shakespeare's new conception of the overlord's character, does not nullify the probability that the incident itself is borrowed directly from the Novel.

(2) In the novel and *Measure for Measure* the heroine has to bring back her answer to the judge's proposition in one day, not, as in *Promos and Cassandra*, in two.

(3) After the proposition, Epitia and Isabella go to consult their brothers on their own initiative. So also does Cassandra in the *Heptameron*, but in *Promos and Cassandra* the brother sends a messenger to summon her.

(b) *Le premier et le second volume des Cent Nouvelles de M. J.*

1. The references to the judge's appointment in Lupton and in Whetstone's *Heptameron* are much briefer.
2. P. 417.

B. Giraldy Cinthien... mis d'italien en français par Gabriel Chappuys... Paris... 1583-1584. (2 vol.)

A French translation of (a) by Gabriel Chappuys.

4. — [Before **1573**.]

Giraldi's Epitia.

Epitia Tragedia di M. Giobattista Giraldi Cinthio, Nobile Ferrarese. In Venetia... MCLXXXIII.

A dramatisation of his own novel[1]. Giraldi died in 1573, and *Epitia* was probably his last play, written not long before his death. It was never acted and was not published until 1583[2], when it appeared in the posthumous collected edition of Giraldi's tragedies. Whetstone, therefore, writing his play in 1578, could not have known *Epitia*, probably not even in manuscript.

Giraldi, imbued as he was with pseudo-classical ideas of the drama, begins his play after the reprieve of Vico in order to preserve the Unity of Time. Consequently he omits from the dramatic action the early incidents of the novel, including Juriste's appointment, Epitia's first visit to him to plead for her brother, his resolution to wrong her, his proposition to her on her second visit, her interview with her brother in prison, her consequent submission to Juriste and Vico's reprieve. For dramatic purposes the five characters of the novel are supplemented by eleven others, including a merciful Secretary, a stern Podestà, who stands in the same official relationship to Juriste as Escalus goes to Angelo, and, most important of all, Angela, elder sister of Juriste.

The lightening of tone observable in the novel as compared with *Philanira* is carried a very considerable step further in

1. Sir Arthur Quiller-Couch says that Giraldi « had told the tale in a tragedy, *Epitia*, and *repeated it* in a collection of prose tales, *Hecatommithi* » (*Measure for Measure*, Cambridge, 1922, introduction, p. VII). Not only is this chronological order improbable on artistic grounds, but it is in contradiction with Giraldi's normal practice of writing his novels first and dramatising them afterwards.

2. The dramatist's son, Celso Giraldi, says in his Dedicatory Epistle to the Duchess of Ferrara : « le offro Epitia Tragedia di mio Padre per ancora nè in publico esposta, nè rappresentata in scena. »

Epitia. Here Juriste is represented as a youth head over heels in love, his passion for Epitia is of long standing, his intentions towards both her and her brother are honourable, and his ultimate treachery to Vico is the result of pressure brought to bear on him by the Podestà. Though weak, he is well-intentioned, and the love which he inspires in his sister Angela, who resolves on death if the Emperor executes him, constitutes a further recommendation. His seduction of Epitia, which takes place before the play opens, is robbed of sordidness and reduced from violation to ante-nuptial transgression by virtue of the contract of marriage existing between the two parties, by Epitia's happy consent, and by the active encouragement given to the deed by the virtuous Angela. Finally, the conclusion is no longer half-happy, as in the novel, but entirely so, as in *Promos and Cassandra* and *Measure for Measure*, and for the same reasen, that the brother as well as the judge is eventually preserved. Giraldi's play, although he called it a tragedy, is, apart from its pseudo-classical technical impedimenta, as good an example of romantic tragi-comedy as any Elizabethan could have wished, and I strongly suspect that Shakespeare realised this when considering the plan of his *Measure for Measure*. The grounds for my belief are as follows :

(1) Whereas Giraldi's novel is a study in Ingratitude, *Epitia*, like *Measure for Measure*, is a dissertation on Justice. The novel and *Promos and Cassandra*, it is true, involve the same theme, but they are not preoccupied with it to nearly the same extent. To facilitate his discussion of Justice from several points of view, Giraldi introduces into his *Epitia* two new and strongly contrasted characters, the Podestà and the Secretary, and scene after scene is reserved specifically for their philosophisings and set discussions on the theme. The Podestà, Juriste's immediate subordinate, believing that the laws have their origin in heaven, stands for Justice in its most uncompromising and least merciful form; and in this he represents the stern, just side of Angelo. On the other hand, the Secretary, like Escalus, advocates the saner view of Justice that takes circumstances into consideration. Juriste, like Angelo, and, for that matter, Severus, is the originally severe

judge whose one lapse from rectitude is occasioned by his sudden passion for a fair suppliant. The Emperor, like the Duke, is a lord of appeal whose disquisitions on Justice and whose final judgment are models of their kind. Practically every opinion on Justice expressed in *Measure for Measure* is canvassed at greater length in *Epitia*.

(2) The theory with which the professedly chaste Duke and Isabella justify their pandering for Mariana and Angelo (although they ignore the fact that it justifies equally the much-condemned fault of Julietta and Claudio), namely, that ante-nuptial transgression is, morally, no transgression at all if the parties are betrothed, may well have been borrowed from *Epitia*. It finds no expression, or even suggestion, elsewhere. In *Epitia*, however, the heroine, being contracted to Juriste, feels no more sense of shame over her seduction than does Mariana; indeed, she has less cause, for she is to be married immediately, whereas Mariana's marriage with Angelo is more in hope than in prospect. Again, Juriste's sister, the virtuous Angela, whose very name may have suggested that of Angelo, represents a combination of the equally virtuous Duke and Isabella in her well-intentioned and almost maternal pandering for the judge and Epitia. Shakespeare may well have been indebted to Giraldi for the idea of the Duke-Isabella-Mariana business.

(3) In *Epitia* and *Measure for Measure*, as in Belleforest, *Philanira* and the 'commedie dell' arte', but not as in the Novel and *Promos and Cassandra*, the overlord arrives for the final judgment not at the heroine's request but by accident, although in *Measure for Measure* the accident is only apparent. Again, the Duke's speaking 'on the adverse side' at the opening of the trial of Angelo finds a counterpart only in *Epitia*.

(4) The details of the 'execution' of the victim in *Epitia* and *Measure for Measure* show striking resemblances. In *Philanira*, the novel and (to anticipate a little) *Promos and Cassandra*, the secret execution takes place without any complications or additional commands. In *Epitia* III. i, however, the Messenger tells Epitia's Maid that the Captain of Justice

was just about to deliver Vico from prison alive, in accordance with Juriste's promise to the heroine, when the Executioner arrived with a commission to execute Vico. (This is the secret commission which the stern Podestà had forced from Juriste). Immediately the Messenger was sent to the Podestà to protest against this command, but the Podestà showed him a

> Lettra di man d'Iuriste, & del sigillo
> Di lui segnata, che gli commetteva,
> Che, senza udir cosa, che fusse detta,
> Levar gli fesse il capo... etc.

The Messenger returned to the prison and, weeping, broke the news. Even the Executioner was moved to tears and probably would not have raised his axe had not the Podestà, in his fear lest Juriste should change his mind, sent a further message ordering the immediate execution of Vico.

The resemblance between this and *Measure for Measure*, IV. ii, is obvious. There, just as hopes of reprieve for Claudio are running high, a Messenger arrives from Angelo with a strict and urgent 'note' to the Provost, which begins :

> Whatsoever you may hear to the contrary, let Claudio be executed by four of the clock...

What is the force of « Whatsoever you may hear to the contrary »? From whom would the Provost be likely to hear anything? It seems that here we have a rather meaningless repetition of Giraldi's « senza udir cosa, che fusse detta ».

There are one or two other resemblances of a less striking nature apparent here. Just as the Messenger describes the Podestà as « crudele Più d'ogn' altro crudel », so the Provost exclaims « It is a bitter deputy ». So also the opening of the Maid's lament on hearing of Juriste's treachery :

> O scelerato, ò traditore Juriste,
> O dolorosa Epitia, ò miserella...

foreshadows that of Isabella on the corresponding occasion :

> Unhappy Claudio! wretched Isabel!
> Injurious world! most damned Angelo!

(5) Giraldi realised that the semi-happy ending of his Novel would have proved ineffective and unconvincing on the stage. If there were to be a happy ending at all, it would have to be completely happy and, at the same time, theatrical; and the only way of securing this was to preserve the brother. Giraldi, consequently, preserves him, as do Whetstone and Shakespeare later, and the manner in which he does so is again remarkably similar to Shakespeare's except that Giraldi gives no hint of the preservation — not even in his Argument — until the very last scene of the play, where it is revealed to effect an astonishing conclusion.

The Captain of Justice (the equivalent of the Provost in *Measure for Measure*), learning that Vico had agreed to marry the girl whom he had seduced, decided to spare him on his own responsibility. By good fortune he had in prison a hardened criminal, condemned for fratricide to die at the same time as Vico, who was so like Vico in appearance that they were indistinguishable. Consequently, when the Captain received the Podestà's urgent commands for Vico's death, he executed this murderer instead, dressed the corpse in Vico's clothes, and sent it to Epitia, who was completely deceived. Shakespeare (IV. iii) departs from this solution only in resolving Giraldi's murderer into two entities, Barnardine and Ragozine, just as he resolves Epitia into Isabella and Mariana.

In my opinion the foregoing exclusive parallels warrant the confident assumption that Shakespeare knew, and knew well, Giraldi's *Epitia*.

5. — 1578.

Whetstone's Promos and Cassandra.

The Right Excellent and Famous Historye of Promos and Cassandra : Devided into two Commicall Discourses... The Worke of George Whetstones Gent. [1578.]

A tragi-comedy in two parts of five acts each. The main plot is borrowed from Giraldi's novel, the chief points of which are fairly closely followed. Once more the victim, Andrugio, and the heroine, Cassandra, are brother and sister,

not husband and wife; the judge is here Promos, Governor of Julio, and the overlord is Corvinus, King of Hungary and Bohemia. To expand Giraldi's novel to the necessary proportions, Whetstone introduces a large number of would-be comic scenes dealing chiefly with the tyranny and the love-making of Promos's man, Phallax. He also modifies and amplifies the material of the novel itself with a view to adapting it to the requirements of the stage. The fact that these modifications and amplifications find counterparts only in Rouillet's tragedy, and that the dramatic development of the plot of that play is strikingly parallel to that of the tragic element in the plot of *Promos and Cassandra* suggests that *Philanira* served as Whetstone's dramatic model[1]. Whetstone's one fundamental innovation on the novel and on *Philanira*, apart from the addition of the comic scenes, is the preservation of the victim, and in this he had been anticipated by Giraldi. In Whetstone the Gaoler, moved thereto by God, allows Andrugio to escape into the country and takes to Cassandra the head of a man « that suffered th'other day ». Shakespeare did well to follow Giraldi and not Whetstone in this matter.

The indebtedness of *Measure for Measure* to *Promos and Cassandra*, evident as it is from a parallel reading of the two plays, is sufficiently generally acknowledged to make any discussion of the fact unnecessary here.

6. — 1582.

Whetstone's Novel.

(a) *An Heptameron of Civill Discourses... The Reporte of George Whetstone, Gent... At London... 1582*, sig. Nii verso-Oiii verso.

In « The Fourth Dayes Exercise » Whetstone retells in the form of a Euphuistic prose novella the main story of his play, omitting the crude comic element and the sub-plot. Unique to the *Heptameron* version are the mention that Andrugio « through envie was accused » of having trespassed the law against adultery, although his crime, like Claudio's, was really fornication, and the fact that it is he and not the judge

1. See p. 16.

who first suggests that Cassandra's seduction may be compensated by marriage. As in Giraldi's novel and in the Argument to his own play, but not as in any of the plays themselves, Cassandra goes to plead with Promos solely on her own initiative. Again, there is a slight modification in the Giraldi-Shakespeare direction when the « dead man's head, that suffered th'other day » becomes « the head of a yonge man newe executed, who somewhat resembled Andrugio. »

Two points suggest the possibility that Shakespeare used Whetstone's prose version as well as the play :

(1) The name of his heroine Isabella may have been borrowed from that of the lady who narrates the *Heptameron* story.

(2) The Duke's disguising as a Friar, in which capacity he acts as the spiritual comforter of the doomed, may have been suggested by Andrugio's similar disguise when, for Cassandra's sake, he voluntarily returns to Julio from the 'desart woodes', into which with the Gaoler's connivance he had previously escaped. In the play (B. V. i), Andrugio merely disguises « in some long black Cloake », until he confesses his identity to the King; in the *Heptameron*, however, he disguises « in the habyt of an hermyt », and in that capacity attends on the doomed Promos as one « of his ghostly fathers[1] ».

(b) *Aurelia, The Paragon of Pleasure and Princely Delights... by G. W., Gent... 1593.*

The *Heptameron* under a new title.

7. — 1604.

Shakespeare's Measure for Measure.

Performed at Court before James I. on St. Stephen's Night, 1604, but first published in the Folio of 1623, where it appears among the comedies. Based, according to orthodox opi-

1. Angelo's revival of the law against adultery, which had been left to sleep through the mildness of the Duke, is not foreshadowed in the text of *Promos and Cassandra,* but only in the Argument prefixed thereto and in the *Heptameron*.

nion, on *Promos and Cassandra*. I suggest, on the evidence given above, that in addition Shakespeare had read possibly Lupton's story, probably the novels of Giraldi and Whetstone, and almost certainly Giraldi's *Epitia*.

Just as Whetstone had changed Giraldi's names and setting, so Shakespeare changes Whetstone's. In its broad outlines, however, his story remains as in *Epitia* and *Promos and Cassandra*, except for three important and unique divergences :

(1) The overlord Vincentio, Duke of Vienna, although apparently he leaves his capital in haste to settle affairs of state, actually remains behind in the disguise of a friar to pull the strings against his deputy, Angelo.

(2) The chastity of the heroine Isabella is preserved by the introduction of Mariana, formerly fiancée of the deputy. This involves a further lightening of the tone beyond which no subsequent version could well go if it were to retain anything at all of the original tragic atmosphere of the story.

(3) The heroine marries, not the unjust judge, but the overlord. This is consequent upon.

One further matter calls for a passing consideration here. Mr. T. Dover Wilson, in his discussion of « The Copy for *Measure for Measure* », says that « there is a possibility that the public play was a revival of an old play only partially revised by Shakespeare[1] ». Mr. J. M. Robertson goes further and remarks that « All the anomalies of our play, which have perplexed so many critics and repelled so many readers, explain themselves when we realise it as but a working re-cast by Shakespeare of a play drafted by Chapman on the basis of the older play of Whetstone, or perhaps of an earlier condensation of that two-part drama into a single one[2]. » Three points which lead Mr. Robertson to this conclusion may be noticed in the light of the pre-Shakespearian treatments of the theme :

(1) Firstly, the abrupt opening of *Measure for Measure*, no-

1. *Measure for Measure. Cambridge. 1922*, p. 106.
2. *The Shakespeare Canon. Part II.* p. 208.

ted by Mr. Wilson but allowed by Mr. Robertson to be no more abrupt than the opening of *Promos and Cassandra* (actually it is much less so, since, as in the Novel, it gives the appointment of the judge in full), suggests to Mr. Robertson that Shakespeare was at the outset curtailing a too lengthy opening exposition by the author of the hypothetical intermediate version. Presumably the abruptness lies in the Duke's opening speech, where he refuses to unfold the properties of government to Escalus, and contents himself with delivering the commission. Now in Giraldi's novel, the Emperor, when appointing Juriste, makes a very similar statement :

> ... Ispruchi, sul quale reggimento molte cose ti potrei commandare, ma tutte in una le voglio ristringere, laquale è, che servi inviolabilmente la Giustitia[1].

Could not Shakespeare have been following the novel in this, as well as in the rest of the appointment scene? If, however, Shakespeare were really curtailing a lengthier version, this could be found in *Epitia*, where the unfolding of the properties of government occupies the whole of the first act as well as many later scenes.

(2) Secondly, in discussing « Points of Style and Substance », Mr. Robertson devotes a page and a half to belabouring « Isabella's wooden reception of the Duke's cruel announcement of her brother's death » :

ISABELLA. O, I will to him and pluck out his eyes!
DUKE. You shall not be admitted to his sight.
ISABELLA. Unhappy Claudio! wretched Isabel!
Injurious world! most damned Angelo!

He scarcely allows this to be good enough even for Chapman, so he suggests that it is a relic of a pre-Chapmanese condensation of *Promos and Cassandra*, pointing out that the first line is a variant of a formula occurring in several pre-Shakespearian plays. Is such an hypothesis necessary? If Shakespeare needed written sources to suggest to him that a woman,

1. P. 416.

under certain trying conditions, might wish to scratch out her opponent's eyes, there were already two such to hand in *Philanira* and *Epitia*. In the former, when Severus delivers to Philanira the dead body of Hippolytus, she rages, and to his enquiry as to what violence she is preparing, she exclaims :

> Ut oculos tibi unguibus eruam,
> Clarumque tollam candidi lumen poli.
>
> (III. [I].)

In *Epitia*, the same desire is ascribed to Angela when she hears of her brother's deception of the heroine; Juriste himself says that Angela

> voleva trarmi
> Gli occhi del capo, perch'io havea mandato
> A Epitia il Fratel morto.
>
> (III. v.)

Moreover, as has been noted above, Epitia's Maid, on hearing from the Nuntius that Vico's dead body had been sent to her mistress, exclaims :

> O scelerata, ò traditore Juriste,
> O dolorosa Epitia, ò miserella...

This appears to be as good a source for Isabella's last two lines as the hypothetical play of Mr. Robertson.

(3) Thirdly, Mr. Robertson, speaking of Chapman as the undoubted author of the unrevised *Measure for Measure*, says in conclusion : « Chapman, we know, held that poetic merit lay in novelty of tale, style, stanza, theme and topic[1]. » This paper, if it does nothing else, will, I hope, at least show that novelty of tale, theme and topic is the very last thing that can be claimed for *Measure for Measure*.

The above points do not affect Mr. Dover Wilson's suggestion of the possibility of an intermediate version; they merely throw light on some of the 'evidence' which Mr. Robertson adduces to support his more confident assertions.

1. *Op. cit.*, p. 211.

8.

Three Italian 'Commedie dell' arte'.

(a) *Il Principe Severo.*

Locatelli Collection of scenarii, II, 52[1].

(b) *Il Giusto Principe Tragedia di Basilio Loccatello Romano.*

A three-act tragedy in the Locatelli Collection, II, 53. Apparently a popular play, as it is copied out in the selection from Locatelli at the Corsiniana in Rome[2]. The plot runs as follows :

The Prince of Padua, on hearing that some of his castles are about to rebel, sets out in person to remedy matters, leaving Franzese to govern and bidding him maintain justice and keep the state quiet under pain of disgrace. Those present accompany the Prince as far as the gate of the city (cf. *Measure for Measure*).

Cintia, daughter of Pantalone, is given in marriage to Lelio, son of Gratiano and gentleman to the Prince, after she has tactfully repelled Franzese's advances. He thereupon decides to enjoy her by force, and sends a Captain to fetch her. Lelio, however, slays the Captain in an attempt to rescue his wife, and he is, in consequence, imprisoned. Thereafter, as in *Philanira* and in some of the prose accounts, the judge seduces the wife under promise to release her husband, he plays her false, she appeals to the Prince, who unexpectedly returns at the critical moment, Franzese confesses, he is made to marry Cintia and endow her with all his goods, and the tragedy ends with a spectacle of the execution of the unjust judge.

One or two interesting features may be noticed :

(1) The tragic story is enlivened by occasional horseplay and comedy.

(2) The judge makes the proposition regarding Cintia's sacrifice not directly to her, but to Lelio's father.

1. Not reprinted, but described by Emilio Re as dealing with the *Measure for Measure* theme (*Giornale Storico*, vol. 62, p. 178, n.). I have not seen the scenario.

2. See Winifred Smith : *Two Commedie dell' Arte on the* Measure for Measure *Story* (*Romanic Review*, vol. XIII, 1922, pp. 263-275), where the scenarii of this play and of *L'Ingiusto Rettore* are reprinted.

(3) When Cintia consults her husband at the prison window about Franzese's proposal, he reproves her and disappears in wrath, but they wrongly conclude that he has consented.

(4) As in the Novel, the head of Lelio is borne in on a hearse by a messenger and delivered to the anxious wife as a present from the judge.

(c) *L'Ingiusto Rettore.*

Occurs in the collection of scenarii discovered by Benedetto Croce and presented by him to the Biblioteca Nazionale at Naples; Vol. II, 48[1].

Apart from a change of names and of scene, the plot is much the same as in *Il Giusto Principe.* The overlord here is the King of Denmark, who, resolving to go in person to quell a rebellion of the people of Sparta [!], creates his son Charles governor, with the usual recommendation to preserve justice. The heroine is Inesa, daughter of the Doctor, and her husband is Oratio, cup-bearer to the King. The chief differences from *Il Giusto Principe* lie in :

(1) The more uniformly tragic atmosphere.

(2) The new relationship between overlord and governor, with its consequent heightening of theatrical effect.

(3) The abortive attempt of Oratio to escape from prison in the disguise of a woman and his unveiling by the libertine Prince, who had enforced a decree that all women should go unveiled (cf. the unhooding of the Duke in *Measure for Measure*, V. i).

(4) The omission of any bargain between the Prince and Inesa, whom he seduces by force and without her consent.

(5) The manner in which Oratio's death is revealed to his wife — a small room opens, disclosing him bound to a stake, dead and lacerated.

(6) The absence of any mention of making over the Prin-

1. Reprinted by Miss Smith. For an account of the Neapolitan Collection see B. Croce : *Una nuova raccolta di scenarii* (*Giornale Storico*, vol. 29, 1897, p. 211 *et seq.*).

ce's property to Inesa when his father compels him to marry her.

(7) The manner of informing the audience of the Prince's execution — « s'apre spettacolo con il talamo, e la testa del principe, e finiscono la tragedia ». This bears some resemblance to *Philanira*, where, the Nuntius reports, the severed head of Severus, still palpitating, sought in its fall the marriage bed.

Miss Smith, in her introductory remarks to her reprint of the scenarii of these two 'commedie', states dogmatically that they « are undoubtedly based upon Giraldi Cintio's *Epizia*, either novella or drama, and as undoubtedly have nothing directly to do with Shakespeare's *Measure for Measure* ». While agreeing with the latter part of this statement, I entirely deny the former. These two 'commedie' agree in essentials with *Philanira* and with *Philanira* alone of previous dramatic versions, and they have practically nothing in common with either the Novel or *Epitia* that could not have come from Rouillet's play. They adopt the husband-and-wife relationship of victim and heroine, and their conclusions are entirely tragic, involving as they do the deaths of victim and judge alike. In each case, again, the overlord is called away by the rebellion of his distant subjects and in each case he returns unexpectedly and of his own accord at the critical moment. This is exactly as in *Philanira* and in *Philanira* alone, the closest approximation to it elsewhere being found in *Measure for Measure*. The greater freedom of the 'commedia dell' arte' technique over that of classical tragedy accounts for the chief additions to the *Philanira* story as found in these 'commedie', namely the events preceding the husband's imprisonment, but from that point onwards they differ very little from the Latin tragedy.

I suggest, therefore, that *Il Giusto Principe* is based either directly on an actual crime, probably that dramatised by Rouillet, or on a prose account of it, or, which is the likeliest, on *Philanira*, whether in Latin or in French, and that *L'Ingiusto Rettore* is a later re-working of *Il Giusto Principe* in which the theatrical features are emphasised and supplemented by the change in the relationship of overlord and

judge, by the addition of the disguise-escape episode of Act II, and by the utilisation on two occasions of the device of suddenly revealing a chamber of horrors. I also venture to make a more tentative suggestion that, in spite of the late date of the written scenarii[1], the 'commedie' themselves were being acted before any of the happy-ending dramatic versions were published, that is before 1578, although, naturally, the comedians might easily have remained in ignorance of *Promos and Cassandra* and *Epitia* years after they were printed, for neither play reached the theatre. It is in view of the possibility of this early date that I have treated these 'commedie' rather fully, as if they were potential sources of *Measure for Measure*[2].

To conclude, the foregoing versions of this popular theme vary mostly, it will be noticed, in their endings, the plays particularly showing a marked tendency away from the tragic to the comic. Critics have been unusually severe on Shakespeare's dénouement, ill-suited as it is to the title of the play, but none more so than Mrs. Charlotte Lennox. She, after whole-heartedly condemning Shakespeare's innovation on Giraldi's Novel, especially his introduction of Mariana, whom she dismisses from the ideal plot, submits a suggested conclusion which I cannot refrain from quoting, typical of eighteenth-century stage-sentimentalism at it is :

« Here [i. e. where, in the novel, the Emperor grants the Governors' pardon at the request of the latter's newly-married wife] the Novelist should be dropt, and the Catastrophe, according to poetical Justice, might be thus wound up.

The Lady having performed her Duty, in saving the Life of a Man, who, however unworthy, was still her Husband,

1. Miss Smith assigns that of *Il Giusto Principe* to 1622, and that of *L'Ingiusto Rettore* to the last quarter of the seventeenth century.

2. No useful purpose would be served by discussing definitely post-Shakespearian dramatic treatments of the *Measure for Measure* theme, such as Antoine Maréchal's *Le Jugement équitable de Charles le hardy* (1646) or Sir William Davenant's *The Law against Lovers* (1673). The former is interesting in that, like *L'Ingiusto Rettore*, it shows the unjust ruler, Rodolph, Governor of Maestrick, as the *son* of Duke Charles the Bold; the latter is a strange medley of Shakespeare's *Measure for Measure* and *Much Ado*, the action, as in Belleforest, taking place at Turin.

should devote herself to a Cloister, for the remainder of her Life; and the wretched *Juriste*, deprived of his Dignity, in Disgrace with his Prince, and the Object of Universal Contempt and Hatred, to compleat his Miseries, he should feel all his former Violence of Passion for *Epitia* renewed, and falling into an Excess of Grief, for her Loss, (since the Practice is allowed by Christian Authors) stab himself in Despair[1]. »

Frederick E. Budd.

LES LIVRES DE SMOLLETT

DÉTENUS PAR LA DOUANE A BOULOGNE EN 1763

Dans les *Travels through France and Italy* que publia Tobias Smollett en 1766, la France fut fort malmenée par l'irascible auteur écossais, dont les remarques maussades provoquèrent des répliques non moins pétulantes de la part des revues françaises. La *Gazette littéraire* de février 1766 prend un ton sarcastique pour parler de « cette maladie incompréhensible qui fait sortir tant d'Anglais de leur bienheureuse patrie, qu'ils adorent, pour aller se désennuyer chez ces peuples barbares et frivoles qu'ils méprisent ». Les autres journalistes s'expriment de même.

La mauvaise humeur de Smollett fut avivée, comme on sait, dès son arrivée en France, par un malentendu qui se produisit au sujet des livres que le voyageur érudit traînait avec lui. Les employés de la douane, à Boulogne, trouvèrent nécessaire de les faire examiner par la censure et à cet effet envoyèrent les précieuses caisses à la chambre syndicale à Amiens. Smollett jeta les hauts cris et mit en marche la machine diplomatique. Le duc de Praslin, alors ambassadeur de France à Londres, reçoit une plainte officielle qu'il expédie à Paris, où Lamoignon de Malesherbes donne les ordres nécessaires pour libérer les captifs et permettre au voyageur, qui ne dérageait pas à Boulogne, de poursuivre sa route après un retard de six semaines (septembre 1763).

Ce contretemps, assez frivole dans l'espèce, il est vrai, mais ad-

1. *Shakespear Illustrated... By the Author of the Female Quixote* (3 vols., London, 1753-1754), I, 26.

venant, ne l'oublions pas, après une vingtaine d'heures de mal de mer, à un homme souffrant et naturellement peu patient, empoisonna dès le début le séjour de Smollett en France.

Quels étaient donc les « livres de poche » d'un écrivain anglais au XVIII^e^ siècle? En voici la liste, que nous avons trouvée dans les Archives des Affaires étrangères[1] :

Histoire universelle, ancienne et moderne, 58 vol.
Histoire complète d'Angleterre, 8 vol.
Traduction des œuvres de Voltaire, 25 vol.
Romans de Smollett, 12 vol.
Traduction de Don Quichotte, 4 vol.
Œuvres de Shakespeare, 8 vol.
Comédies de Congreve, 3 vol.
Revue critique. Critique, 12 vol.
Magazin britannique, 4 vol.
Système complet de géographie. Grand format.
Quelques autres livres d'amusement en anglais, comédies et brochures.
Homère.
Sophocle.
Virgile.
Horace.
Juvénal.
Tibulle.
Don Quichotte en espagnol.
Cinq dictionnaires, grec, latin, français, italien, espagnol.

A. C. Hunter.

QUELQUES LETTRES INÉDITES DU XVIII^e^ SIÈCLE[2]

I. — *Melchior Grimm au comte d'Escherny.*

François-Louis d'Escherny, écrivain et philosophe, qui eut sa petite heure de célébrité, naquit en Suisse le 24 novembre 1733 et mourut à Paris le 15 juillet 1815. Ancien chambellan du roi de Wurtemberg, il vint en France et se lia avec Diderot, d'Alembert, Grimm et Rousseau. Disciple de ce dernier surtout, il partagea la passion de son maître pour la musique : dans son meilleur ouvrage,

1. Archives des Affaires étrangères, Correspondance politique, Angleterre, vol. 451.

2. Toutes ces lettres proviennent des collections d'autographes de l' « Historical Society of Pennsylvania », à Philadelphie.

Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de philosophie (Paris, 1809), il consacra une soixantaine de pages à la musique dramatique et vocale.

En décembre 1766, d'Escherny écrivit à Grimm pour le prier de demander à Sedaine d'écrire un livret d'opérette, dont la musique serait composée par Gluck. Grimm répondit à la lettre de d'Escherny, mais sa réponse, paraît-il, s'égara. Ainsi s'explique le malentendu entre le Suisse et l'Allemand, que celui-ci tâche de dissiper dans la lettre que nous reproduisons. L'intérêt de ce document est rehaussé par la mention de quatre sommités de l'opéra français du XVIII[e] siècle : Sedaine, Gluck, Favart et Anseaume :

Je viens, Monsieur, de lire, dans une lettre que vous avez écrite à M. le baron d'Holbach, une forte mercuriale pour mon compte. J'ai pour principe qu'il faut tirer parti de tout, et comme je n'ai mérité en aucune manière ce que vous mandez à M. d'Holbach, j'en apprendrai d'être encore plus réservé dans mes jugemens que je n'ai cherché à l'être. Il est certain que je ne charge pas volontiers ni indistinctement de mes commissions, mais quand une fois je me le suis permis, je supposerois plutôt une mort subite, un bouleversement général que de croire qu'un homme dont je ne suis pas en droit de mal penser ait manqué aux plus simples usages de politesse.

Aussitôt votre lettre du mois de décembre dernier reçue, je m'adressai à M. Sedaine, dont j'estime le génie et le talent, et je fis l'impossible pour l'engager à se charger de ce que vous me demandiez. Outre le plaisir de faire quelque chose qui vous fût agréable, je m'y portai encore par l'idée que l'ouvrage de notre meilleur faiseur seroit mis en musique par le célèbre chevalier Gluck et pourroit paraître avec cet avantage sur notre propre scène. Je vous rendis compte sur-le-champ de ce qui détermina M. Sedaine à me refuser; et pour vous faire mon apologie dans les formes, je joins ici sa réponse, qui est du 2 janvier, et que je ne jugeai pas à propos de vous envoyer alors en original. Je me contentai de vous mander en même temps que M. Favart et M. Anseaume, les seuls qui méritassent l'honneur de fournir une pièce au chevalier Gluck, étoient tous les deux malades, ce qui me mettoit hors d'état, vu le peu de temps que vous m'accordiez, de faire ce que vous exigiez de moi.

Je puis vous assurer, Monsieur, que ma lettre a été mise à la poste avec plusieurs autres qui sont arrivées à leur destination. Si celle qui vous étoit adressée s'est perdue, il n'y a certainement pas de ma faute, et je ne connois aucun moyen que j'eusse pu employer pour éviter cet inconvénient. Si l'on avoit moins gêné M. Sedaine sur le nombre des personnages et sur l'alternative de les faire chanter ou de leur faire réciter ce qui doit être chanté, je n'aurois pas désespéré de l'engager à faire ce que vous désiriez.

J'ai l'honneur d'être, avec une considération très distinguée, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

GRIMM.

A Paris, ce 6 avril 1767.

J'espère que cette lettre sera plus heureuse que la première. Je la donne à un de mes amis qui écrit à M. le baron de Fries.

II. — *Beaumarchais à M. le baron de Steuben.*

Rappelons en quelques mots les principaux événements de la vie de Friedrich-Wilhelm von Steuben, le Prussien qui joua un rôle important dans la révolution d'Amérique.

Né en 1730 à Magdebourg, Steuben servit comme chef d'état-major sous Frédéric le Grand pendant la guerre de Sept ans. Le 2 mai 1777, il arriva à Paris, où le comte de Saint-Germain, récemment nommé ministre de la Guerre, lui conseilla d'aller chercher fortune aux États-Unis et lui remit en même temps une lettre d'introduction pour Beaumarchais, qui à son tour le présenta aux commissaires américains Silas Deane et Benjamin Franklin. Quand Franklin refusa d'avancer à Steuben l'argent nécessaire pour payer son passage en Amérique, Beaumarchais, toujours enthousiaste, toujours le cœur sur la main, offrit de prêter à l'Allemand « cent louis d'or et davantage ». Steuben, indécis, retourna en Allemagne; mais, le 17 août, il revint à Paris, prêt à partir pour le nouveau monde. Franklin, Deane et Beaumarchais le munirent de lettres de recommandation pour le Congrès, pour George Washington, Samuel Adams, Robert Morris et d'autres Américains de marque, et Beaumarchais, dont la générosité en cette occasion fut vraiment sans bornes, lui prêta de quoi payer ses frais de voyage.

Le 26 septembre 1777, Steuben s'embarqua à Marseille à bord du *Flamand*, l'un des vaisseaux marchands de Beaumarchais. Parmi les passagers se trouvaient le neveu de Beaumarchais, à qui Silas Deane, de son autorité privée, avait promis un grade élevé dans l'armée américaine, et Théveneau de Francy, que Beaumarchais envoyait aux États-Unis comme son chargé d'affaires.

Le 1er décembre, Steuben débarqua à Portsmouth (New-Hampshire), où les habitants et les hauts fonctionnaires lui réservèrent un accueil des plus chaleureux. Dès son arrivée à Portsmouth, Steuben écrivit au Congrès et au général Washington pour leur offrir ses services comme simple volontaire : il ne demandait ni contrat ni promesse de récompense; il cherchait seulement un emploi honorable et l'occasion de se distinguer comme soldat. Le 12 décembre, il quitta Portsmouth pour Boston. Là, il reçut de Washington un mot qui l'engagea à se rendre à York (Pensylvanie), où le Congrès siégeait à cette époque (à cause de la lenteur de la communication de Washington, Steuben fut obligé de rester un mois à Boston, les bras croisés). Le 14 janvier 1778, il partit pour York et y arriva le 5 février. Après un séjour de deux semaines dans cette ville, il alla aux quartiers d'hiver de l'armée américaine, à Valley Forge. Près de trois mois pour se transporter de Portsmouth à la destination si ardemment désirée!

Quand Steuben arriva à Valley Forge, l'armée américaine était dans un état lamentable : elle venait de perdre plusieurs batailles; par un hiver extrêmement rigoureux, elle manquait de vêtements, de vivres, de munitions, de tout enfin, sauf de courage, de ténacité et de patriotisme. Le mécontentement et le désespoir commençaient à se répandre à travers les colonies, on commençait même à douter de la victoire finale.

Il y avait une chose surtout qui faisait presque totalement défaut aux troupes américaines, c'était la discipline, la connaissance du métier de soldat, et ce fut précisément cette chose si essentielle que Steuben apporta à Valley Forge. Nommé, en mai 1778, « instructor general of the Continental Army », avec le grade de major général, l'ancien compagnon d'armes de Frédéric II se consacra immédiatement et avec le plus grand zèle à la lourde tâche de réorganiser les milices américaines sur le modèle de l'armée prussienne. Pour rendre ses enseignements plus efficaces, il composa et publia un manuel de tactique militaire qui fut adopté par le Congrès et qui devint par la suite la base du système militaire américain.

En dépit des fâcheux délais qu'il eut à subir, Steuben arriva à Valley Forge à point nommé. Les troupes anglaises, bien armées, bien équipées, bien nourries et, de plus, pleines de confiance après

leurs victoires récentes, nourrissaient l'espoir que la campagne de 1778 mettrait fin à la rebellion des colonies. Grâce, en grande partie, aux réformes faites par Steuben, les miliciens américains, naguère si inexpérimentés et si maladroits, devinrent des soldats qui, trois ans plus tard, vainquirent et humilièrent la fière Angleterre.

A l'encontre de Beaumarchais, Steuben ne fut pas victime de l'ingratitude de la république qu'il avait contribué à fonder. Après la guerre d'Indépendance, il reçut de plusieurs États des concessions de terrains, et du gouvernement fédéral une pension de 2,400 dollars. Il mourut, en 1794, dans une cabane sise sur un terrain dont l'État de New-York lui avait fait don.

De Rochefort, où il alla inspecter des vaisseaux qu'il expédiait en Amérique, Beaumarchais adressa cette lettre inédite au baron de Steuben, cinq semaines après l'arrivée de celui-ci à Valley Forge :

Rochefort, ce 29 mars 1778.

J'ai reçu, mon cher Baron, de vos nouvelles de Portsmouth avec tout l'intérêt que vos succès et vos peines m'inspireront toujours. Je ne m'attendais guerre que vous rencontreriés en Amérique les difficultés qui vous ont retenu si longtemps à Boston ou Portsmouth. Je désire bien que la connaissance de vos talens finisse par vous attacher tous les grands personnages de ce pays, comme l'espoir que nous avons fondé dessus pour leur avantage nous a fait prendre à tous un fort attachement pour votre personne.

En mon particulier, je me félicite, malgré vos dégoûts passés, de vous avoir encouragé dans vos vues honorables. Conservés-moi votre amitié, cher Baron. Un peu de bienveillance pour mon petit soldat de neveu[1] si vous en trouvés l'occasion ; et comptés qu'en tout tems personne ne prendra plus de part à tout ce qui vous arrivera que

Votre ami Beaumarchais.

Le traité de commerce entre la France et l'Amérique a été enfin dénoncé à la cour de Londres[2]. Grand bruit, comme

1. Fils de la sœur aînée de Beaumarchais et de son mari, un horloger nommé de Lépine. D'après Louis de Loménie (*Beaumarchais et son temps*, 3e éd. Paris, 1873), le neveu de Beaumarchais, qui s'était élevé au grade de major dans l'armée américaine, fut tué sur le champ de bataille aux États-Unis.

2. Le 6 février 1778, la France conclut avec l'Amérique deux traités, l'un d'amitié et de concorde, l'autre de commerce. Suivant Mignet, la signature

vous pensés. L'ambassadeur[1] a été rapellé sur-le-champ. Mais pas encore de déclaration de guerre. Cependant, comme ils ont refusé de rendre un vaisseau allant en Amérique et appartenant à un Français, l'on vient de faire arretter tous les vaisseaux anglais qui se sont trouvés dans nos ports. Ainsi la rupture ouverte est probablement encore l'affaire de quelques jours. M^rs Franklin et Deane ont été présentés publiquement au Roi[2], à la grande joie de toute la cour. M^r de Saint-Germain est mort[3].

Le roi de Prusse est entré en Bohême avec 60,000 hommes. Il a déjà enlevé deux régimens et pris un château. Tout cela sous le prétexte de son opposition au démembrement de la Bavière, sur laquelle, après la mort de l'Électeur, l'Empereur vient de former quelques prétentions, soutenues de troupes[4].

Ainsi, pendant que l'on se bat franchement où vous êtes, on commence à battre le tambour et le briquet en Europe. Les Russes sont engagés de nouveau dans la guerre avec les Turcs. Bravo! Vous voyés que les doigts démangent à tout le monde dans ses quatre parties.

Je vous salue et vous aime. Je vous ai déjà mandé que votre première lettre de change sur Strasbourg n'a pas été payée, faute, a-t-on dit, d'avoir des fonds. J'ai retiré l'effet sans frais et je le garde. Il sera joint aux subséquens que moi ou Francy avons de vous.

Adieu, mon cher Baron, encore une fois adieu. Aimés un peu un homme qui vous aime beaucoup.

Je travaille à la commission de Francy, que vous et lui m'avés demandée.

Huit mois plus tard (6 décembre 1778), Beaumarchais écrivit à son fidèle Francy :

Rappelez-moi souvent au souvenir et à l'amitié de M. le ba-

de ces traités fut « le seul acte qui ait honoré à cette époque la politique française ».

1. Lord Stormont.
2. Le 20 mars 1778.
3. Il mourut le 15 janvier 1778.
4. Le roi de Prusse : Frédéric le Grand; l'Électeur : Maximilien-Joseph, électeur de Bavière, mort le 30 décembre 1777; l'Empereur : Joseph II, empereur d'Allemagne.

ron de Steuben. Je me félicite bien, d'après ce que j'apprends de lui, d'avoir donné un aussi grand officier à mes amis les *hommes libres* et de l'avoir en quelque façon forcé de suivre cette noble carrière. Je ne suis nullement inquiet de l'argent que je lui ai prêté pour partir. Jamais je n'ai fait un emploi de fonds dont le placement me soit aussi agréable, puisque j'ai mis un homme d'honneur à sa vraie place. J'apprends qu'il est inspecteur général de toutes les troupes américaines. Bravo! Dites-lui que sa gloire est l'intérêt de mon argent et que je ne doute pas qu'à ce titre il ne me paye avec usure[1].

C'est, malheureusement, un fait avéré que Steuben ne rendit jamais à Beaumarchais l'argent que celui-ci lui avait prêté si généreusement. Le 2 septembre 1789, l'auteur du *Mariage de Figaro*, révolté par la mauvaise foi des Américains à son égard, s'exclama : « Et vous, baron de Steuben... et cent autres, qui n'ont jamais acquitté leurs dettes envers moi, sortez de vos tombes et parlez[2] ! » Vraiment, l'air du nouveau monde faisait oublier leurs obligations même aux Européens!

Et quel contraste, aujourd'hui, entre la renommée aux Etats-Unis de Beaumarchais et de Steuben! Le nom et les bienfaits du Français qui fit comprendre à son gouvernement l'importance qu'il y avait à aider les insurgents américains contre la Grande-Bretagne, qui envoya à l'armée américaine une cinquantaine d'officiers supérieurs et qui ravitailla les colonies d'armes, de munitions, d'équipements et de subsides, le nom et les bienfaits de cet ami magnanime ne sont connus outre-Atlantique que de quelques rares universitaires; tandis que le nom du Prussien, connu même des écoliers, se perpétue dans des statues, dans des noms de municipalités, de *townships*, de *counties*, de sociétés politiques, littéraires et religieuses, et, de l'avis de bien des Américains, mérite de figurer dans les fastes de la guerre de l'Indépendance, non pas à côté des noms de La Fayette, Rochambeau, Pulaski et Kosciuszko, mais bien au-dessus.

Vers la fin de sa vie, Beaumarchais, accusé par Talleyrand d'être dupe de tout le monde, répliqua : « Être *dupé* par tous ceux qu'on a obligés — du sceptre jusqu'à la houlette — c'est être victime et non dupe. Au prix d'avoir conservé tout ce que l'ingrate bassesse m'a ravi, je ne voudrais pas une seule fois m'être comporté autre-

1. Cité par Louis de Loménie, *op. cit.*
2. Élizabeth S. Kite, *Beaumarchais and the war of American Independence.* Boston, 1918, vol. II, p. 247.

ment. Voilà ma profession de foi. » Et cette profession de foi est tout à l'honneur de l'homme désintéressé qui, exilé à Hambourg et se croyant ruiné, apostropha les Américains en ces termes : « Américains, je vous ai servis avec un zèle infatigable; je n'en ai reçu dans ma vie qu'amertume pour récompense, et je meurs votre créancier... Américains, faites l'aumône à votre ami, dont les services accumulés n'ont eu que cette récompense. *Date obolum Belisario*[1]. »

III. — *Jacques Cazotte à M. Paul Barde, libraire, en son particulier, à Genève.*

Ces lignes, écrites dans la vieillesse de Cazotte — il avait soixante-huit ans — contiennent des remarques intéressantes sur l'auteur du *Diable amoureux* et sur quelques-uns de ses contes, que personne, hélas! ne lit plus aujourd'hui :

Paris, ce 1er février 1788.

Je vous crois, Monsieur, arrivé en bonne santé, et m'en félicite avec vous. J'ai vu M. Roïer; il a gasconné avec nous en disant qu'il vous cédoit volontiers mes nouvelles. Il a été bien aise de paroître tenir parole, pour avoir occasion de se lier avec vous, et vous a laissé celles dont il pouvoit se passer pour completter le volume qu'il fait imprimer, avec un mot de préface de moi sur le genre d'ouvrages qu'on apelle nouvelles. Quand son volume paraîtra, vous y pourés prendre, si cela vous convient, ces trois-cy : *les Mœurs d'Alger*, *Échec et mat* et *Comme on jugeoit jadis*, avec ce qu'il y aura dans la préface qui aura attrait (*sic*) aux nouvelles. Quand aux cinquante écus que vous lui devriés, je lui en tiendrai compte, et nous nous entendrons. Je marche de toutes mes forces à l'accomplissement de ma parole, mais je vais lentement depuis votre départ. Le conte que je fais, qui est *le Courageux*, aura dix à onze feuilles. Je ne suis qu'à la septième. Le héros en est, malheureusement, poëte, et s'arrête à chaque instant pour le prouver comme il le peut, et, de parbleu! puisque je l'ai mis dans ma tête, j'en ferai le meilleur poète de l'Arabie, en prose, s'entend; car notre mesure et notre rime se refusent

1. Les deux dernières citations se trouvent dans Louis de Loménie, *op. cit.*

au naturel d'un genre de poësie qui doit être tout images. Le plus fort de ce travail est fait, mais je n'ai pas pu courir la poste. Ce conte, qui contient l'histoire d'un chevalier errant, troubadour, de ce païs-là, est d'autant plus extraordinaire qu'on trouve, dans le fond, des idées qui ont raport à *Télémaque*, à *Robinson Crusoé*, à *Dom Quichotte*, à l'*Émile* de Rousseau. La scène est au cœur de l'Arabie ou dans des déserts, toujours sous des tentes et des pavillons. Les repas qu'on y sert, la musique et la vaisselle des services n'ont jamais paru autour et sur les tables d'aucun roman que je connoisse. Tous ces petits tableaux sont neufs, et ce conte ne sera pas le moins riche de la collection. Mais je n'en puis composer, en travaillant beaucoup, que quatre pages de mon écriture par jour, et il me reste l'ouvrage de la revision. Le conte qui suivra sera celui de *l'Avare*, à quelques égards pendant de *Xailoun*. Selon ce que vous me manderés, je vous enverrai ces deux contes l'un après l'autre, ou, pour épargner les frais, j'attendrai que les deux soient finis. Et ils formeront un volume complet.

Mon Arabe a pris goût à votre argent. A présent, il me fait envisager un volume de plus. Mais j'ai donné ma parole pour six; il faut qu'ils soient prêts et livrés pour Pasques. Quoiqu'il soit bon homme, ou il a trop besoin, ou il a trop soif, et il poura chercher quelqu'autre que moi.

Je me recommande à vous, Monsieur, pour l'impression. Suivés-moi comme un enfant. Je fais des fautes d'écolier et me relis, malheureusement, aussi chaudement que je compose.

Quand vous aurés imprimé un volume, faites vos réflections sur l'effet qu'il peut vous faire, et si vous pensés qu'indépendamment d'une préface générale un petit discours critique sur les ouvrages qui entreront dans chaque volume puisse être nécessaire, je tâcherai de le faire court, philosophique et agréable. J'ai un peu le sommaire des contes dans la mémoire. Je ferois mieux si j'avois le volume.

Mon ami le censeur vous a fait votre arrangement pour la censure.

Adieu, Monsieur. Je me félicite beaucoup d'avoir fait votre

connoissance. J'espère que vous n'aurés pas à vous plaindre de la mienne, ou je serois le roi des maladroits.

Je suis, avec un très parfait attachement, Monsieur,

Votre très humble et
très obéissant serviteur,

CAZOTTE.

Rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 23.

IV. — *Charles Palissot à M. Vernes, ministre de l'Évangile, à Genève.*

L'amitié qui unissait Palissot et Jacob Vernes dura plus de quarante ans — depuis le milieu du XVIIIe siècle jusqu'à la mort de Vernes, en 1791. Encore que Palissot ne fût jamais d'un caractère très facile, il se plaisait à encenser le théologien genevois : par exemple, en tête de ses *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature (1771)*, il plaça une lettre datée d'Argenteuil, le 25 juillet 1769, dans laquelle il parle en termes élogieux de « son ami de vingt ans », et dans les *Mémoires* eux-mêmes il honora Vernes d'un long article qui n'est qu'une suite ininterrompue des louanges les plus extravagantes. Brouillé avec Voltaire et avec Rousseau, Vernes garda des relations toujours très amicales avec Palissot.

La lettre que nous publions ci-après a trait à une période critique de la vie de Palissot. Au commencement de la Révolution, dont il était un ardent partisan, il quitta sa belle maison de campagne à Argenteuil et s'établit à Paris, 250, rue Saint-Jacques; en 1790, la pension de 800 livres que lui allouait le *Journal de Paris* fut supprimée; en mai 1791, il se chamaillait avec les acteurs du Théâtre-Français; en novembre de la même année, il publia ses *Questions importantes sur quelques opinions religieuses*, brochure qui, respirant la haine de l'Église, du clergé et surtout du sacrement de la confession, lui valut des ripostes acerbes de la part des polémistes catholiques. Tant de changements, de tracas et de luttes, la tourmente révolutionnaire qui grondait autour de lui, la vieillesse qui commençait (en 1791, il avait soixante et un ans), toutes ces causes le firent songer à prendre sa retraite dans un endroit paisible, à Genève peut-être, près de son cher ami Vernes, ou à Morges, petite ville du canton de Vaud, au bord du lac Léman. C'est pendant qu'il était dans cet état d'esprit qu'il écrivit à Vernes l'intéressante lettre que voici :

Enfin, mon cher Vernes, je touche à la fin de ce bail qui a

retardé si longtems l'extrême désir que j'ai d'aller achever ma vie auprès de vous. Mon parti est pris; il l'était, vous le savez, avant les événemens qui ont changé la face de la France, et ces événemens augmentent le désir que j'ai toujours eu de m'éloigner du tourbillon de Paris et de finir mes derniers jours en paix. Si j'avais l'espérance d'être utile à ma patrie, je me ferais un scrupule de cette émigration; mais à mon âge on n'est plus propre qu'à la retraite. D'ailleurs, ce n'est pas quitter la France que d'aller à Genève, et il n'est pas dit encore que Paris ne me reverra jamais. Je voudrais me mettre en route vers la fin de mars, et passer tout naturellement par Lyon. Cette route est la plus belle, et je la crois très praticable dans cette saison. Qu'en pensez-vous? J'ai une autre question à vous faire. Peut-on porter des assignats chez vous? Votre commerce avec Lyon doit en faciliter le cours, et je ne pense pas que leur échange soit plus désavantageux qu'à Paris. Vous sentez que j'ai besoin sur cet objet d'une réponse positive.

J'ai des meubles, j'ai d'ailleurs une petite bibliothèque d'environ mille volumes. Quels sont les meubles que vous me conseilleriez de garder? Je crains que le transport ne me coûte infiniment cher, à moins que vous ne puissiez m'indiquer quelques moyens d'économie, mais qui n'exposeront pas mes effets. Je me conformerai à tout à que vous jugerez le plus sûr et le plus convenable.

La révolution m'a fait éprouver des pertes; mais je n'ai que ma femme, une fille aînée veuve et sans enfans, et une autre fille qui n'a pas encore quatorze ans. Je n'aurai pas d'autre suite, et je prendrai un domestique dans le pays. Il s'agirait, mon ami, de me procurer, pour ce monde-là, un logement borné d'abord au plus étroit nécessaire, et dont tout l'ornement fût la propreté. Je verrai là si je suis assez aisé pour vivre à Genève. Vous sentez combien je serais charmé de vivre auprès de vous; mais, si mes moyens ne me le permettaient pas, je pourrais trouver à Morges, comme j'en avais eu l'idée, un petit établissement que vous me faciliteriez. Vous voyez, mon cher Vernes, que le temps n'a pas affaibli ma confiance en vous. Je me souviens toujours de nos belles années, de nos doux entretiens et des momens heureux que j'ai

passés auprès de vous. Puissent tous ces souvenirs se réveiller dans votre cœur! Je ne peux vous dire combien j'éprouverais de plaisir à vous revoir, à vous embrasser et à vous demander votre amitié pour une famille à qui votre nom n'est point du tout étranger. Adieu, mon digne et ancien ami. Votre réponse va me décider sans retour, peut-être même accélérer encore mon départ, si la route n'offre ni dangers ni inconvéniens. Adieu encore une fois. Je vous embrasse de tout mon cœur.

PALISSOT.

Paris, ce 10 décembre 1791.

Par malheur, Palissot ne put jamais réaliser son beau rêve : il ne reçut pas de réponse à sa lettre, il n'alla pas en Suisse et il ne revit jamais le pasteur Vernes. Celui-ci, à l'insu de l'auteur des *Philosophes*, était mort le 22 octobre 1791[1], c'est-à-dire sept semaines avant que Palissot n'écrivît sa missive. Palissot resta à Paris, où, vers 1797, il fut nommé bibliothécaire de la bibliothèque Mazarine. Il mourut, comme on le sait, le 15 juin 1814.

V. — *Beaumarchais à MM. Chevalié et Rainetaux, à New-York.*

Lettre écrite pendant que Beaumarchais attendait à Hambourg sa radiation de la liste des émigrés. Avec quel dédain l'ancien chef de la maison Rodrigue Hortalez et Cie parle des pauvres cent milliers de tabac râpé !

Hambourg, ce 27 janvier 1796.

Je joins, mon cher Chevalié, au triplicata de mon paquet du 10 courant ce peu de mots. Vous y avés vu que, tout en vous engageant à vous faire aider par votre ami Mr Gernon, de Philadelphie[2], dans l'expédition des cotons, sucres et caffés que je vous demande à vous-mesme, j'ai entamé avec Mr Lecomte, associé de Mr Gernon, une spéculation sur du tabac râpé au moulin dont ils ont acheté la patente exclusive pour dix ans, accordée à l'auteur pour toute l'étendue de la

1. Pour cette date, voir la thèse d'Édouard Dufour, *Jacob Vernes*. Genève, 1898, p. 39, et Théophile Dufour, *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*. Paris, 1924, vol. II, p. 102, note.

2. Richard Gernon and Co., marchands, 130, South Front Street, Philadelphie.

République fédérale. Comme M[r] Lecomte m'a assuré que vous étiés l'un des amis les plus sincères de M[r] Gernon, ne voulant pas tomber dans le deffaut des anciens ministres de France qui prétendaient diriger les campagnes des généraux éloignés : vous, qui êtes mon général, je vous laisse toute liberté de tenir ou de rompre la petite spéculation d'un envoi de cent milliers de tabac râpé. Si, d'accord avec votre ami M[r] Gernon, vous trouviés que, soit pour le tems de l'envoi, soit pour la qualité, soit pour la nature des paiemens, des assurances, ou de telle autre chose, quelque difficulté que je n'aurais pas prévue en Europe tendait à offenser mes intérêts ou ceux de votre ami, je vous laisse toute liberté de rompre et résilier ce marché, auquel je ne mets pas une grande importance, telle que je la mettais à une fourniture de huit à neuf cents milliers par an, pendant toute la durée de la patente du moulinage acquis par votre ami Richard Gernon, mais dont son associé, homme d'ailleurs du plus grand mérite, a chargé ou voulu charger le contrat d'une manière si onéreuse pour moi qu'à l'instant de la signature, ne pouvant le ramener sur rien, le contrat est resté sans effet, comme un verre qui tombe et se casse. Ce petit reste de cent milliers est plus tôt une marque du désir que j'ai eu de lui donner une assurance de mon estime qu'un vrai désir, de mon côté, de commencer une mesquine affaire, après en avoir rompu une immense. Je vous laisse donc la liberté de rompre ou de tenir le marché de ces cent milliers, selon que vous trouverés qu'il y a plus d'obstacles que de moyens, ou plus de moyens que d'obstacles que l'affaire se fasse facilement et couramment pour les intérêts de Richard Gernon et les miens.

Je vous salue, vous honore et vous aime.

P.-A. Caron-Beaumarchais.

VI. — *Volney au vicomte Louis de Noailles, à Philadelphie.*

Depuis la publication de l'excellente étude de M. Gilbert Chinard, *Volney et l'Amérique* (Baltimore, 1923), le séjour de l'auteur des *Ruines* aux États-Unis est connu dans ses moindres détails. Arrivé à Philadelphie le 12 octobre 1795, Volney passa l'hiver suivant

dans cette ville. En juin 1796, il entreprit un long voyage dans ce qui constituait alors l'ouest des États-Unis : dans le Kentucky, l'Indiana, l'Ohio et le Michigan; puis, après avoir visité les chutes du Niagara, il se rendit à Albany et à Boston, et fut de retour à Philadelphie en novembre 1796. Le 20 janvier 1797, il fut élu membre de l'American Philosophical Society. Quoique de tempérament froid et méfiant, il noua de bonnes relations aux États-Unis : il fréquenta, entre autres, Alexander Hamilton et John Jay, chefs du parti fédéraliste, et surtout Thomas Jefferson, chef des républicains, avec lequel il entretint une active correspondance pendant dix ans. Mais, soudain, les choses se gâtèrent : Volney fut accusé d'athéisme, véritable désastre dans un pays où tous les réfugiés français étaient plus ou moins suspects et où l'ombre des Cotton Mather et des Johnathan Edwards faisait toujours trembler ceux qui osaient manifester la moindre indépendance de pensée. Cette accusation eut-elle son origine dans la méchanceté du président des États-Unis, John Adams, ulcéré parce que Volney avait eu l'audace de critiquer sa *Defence of the Constitution of Government of the United States of America*, ou dans la malice de l'Anglais Priestley, pasteur hargneux et malveillant? On l'ignore. En tout cas, dans la première moitié de l'année 1798, Volney, après un séjour de plus de deux ans en Amérique, se vit obligé de retourner en France, sans aigreur, nous assure M. Chinard, mais, il faut bien l'avouer, sans avoir trouvé au delà de l'Atlantique la tranquillité, le bonheur, les richesses, en un mot, le paradis terrestre qu'il avait rêvé.

Faute d'un historien compétent, les vicissitudes du vicomte Louis de Noailles aux États-Unis sont moins connues que celles de Volney. Colonel des chasseurs d'Alsace au commencement de la guerre de l'Indépendance, en 1777, à l'âge de vingt et un ans, il accompagna La Fayette en Amérique, où il se signala par sa bravoure et par son ardeur pour la cause de la liberté des treize colonies. A la fin de la guerre, il fit partie de la commission qui arrêta les termes de la capitulation des Anglais à Yorktown (1781). Rentré en France, il fut élu aux États généraux. Membre de la Constituante, il se déclara partisan fervent de réformes radicales : ce fut lui, en effet, qui proposa et fit voter l'abolition des droits féodaux (4 août 1789) et la suppression des livrées et des titres nobiliaires (19 juin 1790). Cependant, les excès des jacobins le contraignirent de s'expatrier une seconde fois : vers le commencement de 1792, il passa en Angleterre, puis en Amérique, où il resta jusqu'au début du XIX[e] siècle. Envoyé en 1803, comme général de brigade, à Saint-Domingue, il fut blessé mortellement, le 9 janvier 1804, dans un combat avec les Anglais devant La Havane.

La lettre de Volney qu'on va lire fut écrite vers la fin d'une période où les rapports entre la France et les États-Unis étaient plus que tendus : en fait, un semi-état de guerre existait depuis deux ans entre les deux nations. En février 1799, le président John Adams fit des ouvertures dans le dessein de renouer les relations diplomatiques avec la France, et, vers la fin de la même année, il envoya à Paris une commission de trois hommes, Oliver Ellsworth, William Richardson Davie et William Vans Murray, qui négocièrent, le 30 septembre 1800, la convention destinée à mettre fin au différend franco-américain.

La lettre, écrite sept semaines avant la signature de la convention précitée, offre des observations pénétrantes sur Bonaparte, sur les affaires de la France, des États-Unis et de l'Europe et sur les affaires personnelles du vicomte de Noailles et de Volney.

Paris, 23 thermidor VIII, 11 août 1800.

Vous serez sans doute étonné, mon ami, que, malgré mes demandes répétées, l'affaire qui vous concerne et qui m'intéresse autant que vous-même ne soit pas encore terminée[1]. Ce n'est pas que l'on m'ait opposé aucune difficulté, pas même le titre de cit. américain (déjà comme dans la personne dont vous me parlez), mais il semblerait que d'une part l'on eût voulu se réserver un mérite direct, et de l'autre se montrer indépendant d'une influence trop indiquée par le public. Ce serait une double qualité de plus dans un gouvernant. Par malheur pour lui et pour nous, l'avantage qu'il a pu s'en promettre a été gâté par des intrigues subalternes auxquelles il n'a pas échappé. J'eusse réussi d'emblée avec de tels moyens, mais je me suis ressouvenu que vous ne vouliez et ne deviez rentrer que par des portes d'honneur. A cet égard, l'issue n'est pas équivoque; car dernièrement, sans provocation de ma part, l'on me cita votre nom comme l'un des 7 ex-constituans placés sur la liste prochaine, et cela avec des détails qui prouvent une information préméditée. Au reste, votre position est trop bonne pour consentir à la gâter par précipitation, même à la changer sans précautions. Outre les motifs de sentiment que vous avez d'attendre en paix — motifs respectables et chers à mon amitié — il en est de sage prévoyance

1. Il s'agit de la radiation du nom de Louis de Noailles de la liste des émigrés.

qui ne vous échappent pas et que je vous indiquerais si vous les ignoriez. Sans doute, depuis neuf mois, la situation de notre patrie s'est améliorée à un degré qui tient du prodige. Sans doute, nous avons lieu d'espérer le progrès et l'affermissement de cette situation. Cependant, il ne faut pas se taire que l'édifice repose sur une base fragile soumise à beaucoup de hasards. Si Bonaparte vit, selon les probabilités de sa santé et de son âge, non seulement le gouvernement de la France, mais ceux de toute l'Europe prendront une consistance durable, car le spectacle de la barbarie et de la dissolution de tout ordre social en Turquie l'a fortement pénétré de la nécessité d'un gouvernement quelconque. Alors notre patrie sera un séjour préférable à une terre d'hospitalité, fût-elle plus bienveillante que je ne l'ai quittée. Mais si, par les accidens de la vie humaine ou par la démence des passions, cette digue venait à manquer, le torrent révolutionnaire recommencerait ses ravages avec plus de violence, et pour la France et pour l'Europe entière, qui ne retire aucune instruction de notre exemple. Ce que je vous ai souvent dit à ce sujet n'a pas cessé d'être vrai : le système veilli de l'Europe ne saurait se maintenir; toute la sagesse consiste à le modifier selon les mœurs et les opinions présentes. Trouvant cette sagesse réunie à d'autres circonstances heureuses dans une tête extraordinaire[1], j'en tire des présages et des calculs de conduite pour vous comme je ferais pour moi-même. Dans ces calculs je fais entrer la variation possible que trop de prospérité précoce peut amener dans une âme à volontés fortes : cette variation qui de l'Alexandre d'Issus fit l'Alexandre de Babylone. Or, dans tous les cas, le meilleur système pour vous sera toujours d'avoir un point d'appui là où vous êtes, et pourtant je ne partage pas les rêves de notre pauvre Dupont (de Nemours). Je me borne à voir que les circonstances des États-Unis sont plus favorables à la liberté civile et à l'aisance domestique que celles de notre Europe. Du moins, on a de l'espace chez vous pour tuer les tyrans, et pendant longtems le travail sera la plus précieuse denrée. Notre pays est peut-être davantage celui des jouissances parce qu'on se hâte de vivre; le vôtre est plus celui des espérances parce qu'on y est plus

1. Quelques mois plus tard, Volney se brouilla avec Bonaparte.

sûr du lendemain : c'est dire qu'il est davantage le pays des pères de famille. Ce sujet m'amène à vos enfans[1]. Je les ai vus souvent, et j'ai pris sur eux des renseignemens indirects, mais sûrs. Vous ne pouvez trouver d'instituteur plus dévoué que le leur; mais, à mesure que les élèves deviennent plus forts, la main directrice le devient moins. Vos alarmes sur la jeunesse de ce tems sont trop raisonnables pour être négligées, et je pense que, si vous faisiez respirer à vos enfans l'air de l'Amérique, ils y affermiraient des habitudes de simplicité, d'égalité et de travail que se piquent ici de n'avoir point les enfans de ceux qui ont souffert de la révolution à tort ou à raison. Examinez à loisir cette question d'attirer à vous vos deux fils si vous tardez à venir.

Vos pronostics sur une campagne brillante sont vérifiés. Une paix continentale paraît probable; sous vingt jours la question sera décidée. La paix avec l'Angleterre est plus difficile, sans être impossible. Elle me sourit par l'idée de vous voir l'an prochain.

Nous ferons avec vos amis du moins une visite de voyageurs. Ici, nous comptons sur le rétablissement de l'harmonie entre les États-Unis et nous, quoique le traité Jay[2] y jette des dissonances bien difficiles à sauver, surtout quand les envoyés n'apportent d'autre pouvoir que de nous faire signer l'acte qu'on a dressé à Philadelphie. Je reconnais là la liberté de son irascible auteur. S'il est vrai que le public en soit désengoué, vous y gagnerez plus que nous, car d'habiles diplomates tireraient meilleur parti de la fougue de M^r^ J. A.[3]

1. De son mariage, en 1773, avec sa cousine germaine Anne de Noailles, le vicomte de Noailles eut trois enfants, deux fils, Alexis (1783-1835) et Alfred (1786-1812), et une fille, la marquise de Vérac.

2. En 1793-1794, une nouvelle guerre entre la Grande-Bretagne et les États-Unis était imminente : la Grande-Bretagne refusait d'exécuter plusieurs clauses du traité de paix signé à Versailles en 1783; elle refusait aussi de faire un traité de commerce avec les États-Unis, et elle s'efforçait, par toutes sortes de moyens, de restreindre le commerce de la jeune république. En 1794, John Jay et lord Grenville firent un traité qui favorisait tellement la Grande-Bretagne que Jay fut brûlé en effigie de la Nouvelle-Angleterre à la Georgie et que Jay et Washington furent accusés de s'être vendus aux Anglais. Malgré ces manifestations de mécontentement, le Congrès ratifia le traité Jay le 30 avril 1796.

3. Le président John Adams, qui avait manifesté de l'animosité non seulement contre Volney, mais aussi contre la France.

que du flegme de M^r^ Jefferson. Nous verrons si mon horoscope est vrai; mais je prétends que les anti-fédéralistes seront encore plus américains qu'anti-anglais. D'ailleurs, il nous suffira qu'ils soient justes et sensés. Le système du gouvernement actuel étant que chacun soit maître chez soi, sauf à le traiter comme il traite, quel que soit le ministre que l'on nous envoyera, il est probable qu'il sera choisi avec précaution, vu l'importance éprouvée de n'être pas follement représenté. Dès ce moment, rien n'empêche qu'il ne s'établisse par tout moyen sûr une correspondance entre vous et moi, à laquelle j'attache tout le prix et porterai tout le zèle de l'amitié. Adressez-moi qui il vous plaira d'envoyer ici pour vos spéculations de commerce. L'on peut en faire de bonnes si l'on ne rencontre pas certains personnages en son chemin. Veuillez même me considérer comme l'un de vos banquiers, et tirer à votre convenance sur moi jusqu'à une somme égale à celle que vous portâtes aux États-Unis : je me la rappelle bien, et vous me comprenez. Nos papiers ont gagné; nos fonds de terre montent un peu. Malgré les prétendus bons marchés, à peine a-t-on eu 6 et 7 °/₀ en patrimoniaux; maintenant 5 bien clairs sont beaux. Peu de ventes sûres. Les biens de clergé à 8 net sont très bien. J'ai tout vendu chez moi et placé en cette nature près de Meaux. Les masses qui passent 5,000 sont les meilleures. Mais à la paix le commerce emportera tout. Les biens d'émigrés sont au plus bas. Au reste, vous aurez ici de bien meilleurs thermomètres, mais vous n'aurez pas d'ami plus attaché que

C. Volney.

Comment va la santé à Philadelphie cette année? Je pense avoir trouvé les causes de vos fièvres : elles sont radicales[1]. C'est un mauvais climat des siècles. Je prépare lentement un mémoire qui sera court et plein[2]. Veuillez offrir mes respects à M^me^ Bingham[3]. M^r^ Jefferson doit être content de moi : il me pria à mon départ de ne pas lui écrire; je lui ai obéi[4]. Les

1. A cette époque, la fièvre jaune sévissait périodiquement à Philadelphie.
2. Volney publia son *Tableau du climat et du sol des États-Unis* en 1803.
3. Une femme de qualité appartenant à la haute société de Philadelphie.
4. La situation politique aux États-Unis obligea Jefferson d'interrompre sa correspondance avec un homme qui avait été accusé d'athéisme et que quelques

notes sur le commerce des colonies espagnoles paraîtront sous huit jours dans le *Moniteur*.

Richmond Laurin HAWKINS.

AUTOUR DE L'*ITINÉRAIRE*

I. — LA DÉCOUVERTE DE LA TRADUCTION D' « ATALA » EN GREC MODERNE A MISTRA

Pour rattacher son nom à la gloire de Lacédémone et satisfaire sa gloriole d'auteur, Chateaubriand fait bon choix de sa scène dans l'*Itinéraire* : il place dans la pittoresque métropole byzantine de Saint-Dimitri à Mistra sa découverte d'*Atala* traduite en grec moderne. L'épisode est charmant. Il vaut la peine d'être rappelé, il mérite aussi d'être expliqué.

En descendant de l'imposante forteresse qui couronne la colline de Mistra, Chateaubriand passa devant la métropole médiévale où des « papas » l'attendaient. Ceux-ci l'invitèrent à y entrer, lui donnèrent l'hospitalité, lui firent visiter l'église, le menèrent enfin dans la bibliothèque pour s'empresser à lui montrer des traductions imprimées de quelques ouvrages français. Par bonne fortune, il s'y trouvait une *Atala* en grec moderne. Laissons-le nous dire sa joie : « Parmi ces traductions, je n'oserois dire que je trouvai *Atala*, si M. Stamati ne m'avoit aussi fait l'honneur de prêter à ma sauvage la langue d'Homère. La traduction que je vis à Misitra n'étoit pas achevée : le traducteur étoit un Grec natif de Zante; il s'étoit trouvé à Venise lorsque *Atala* y parut en italien, et c'étoit sur cette traduction qu'il avoit commencé la sienne en grec vulgaire. Je ne sais si je cachai mon nom par orgueil ou par modestie : mais ma petite gloriole d'auteur fut si satisfaite de se rencontrer auprès de la grande gloire de Lacédémone, que le portier de l'archevêché eut lieu de se louer de ma générosité[1]. »

Il est possible, d'une part, que Chateaubriand ait vu une traduction *complète* d'*Atala* à Mistra, car les églises et monastères étaient,

ennemis avaient même soupçonné d'avoir comploté dans le Kentucky et en Louisiane. Immédiatement après l'inauguration de sa magistrature comme président des États-Unis (17 mars 1801), Jefferson reprit sa correspondance avec Volney.

1. *Itinéraire*, 3ᵉ éd., t. I, p. 98.

pendant la domination turque, des lieux de refuge pour tous les documents manuscrits ou imprimés, des petits centres modestes de lumière. D'autre part, on peut douter de cette rencontre, parce que le récit de Chateaubriand, rédigé quelques années après son retour, semble se composer de souvenirs bien détachés. Nous examinerons de près les renseignements qu'il met à notre portée.

La traduction originale d'*Atala* en grec moderne, dont il s'agit, est anonyme. Nous en avons retrouvé l'édition originale — Venise, 1805 — à la Bibliothèque nationale d'Athènes[1]. C'est un petit exemplaire in-12 complet en 150 pages, parfaitement conservé dans une reliure vénitienne de l'époque. Une lettre ornée commence chaque chapitre. L'impression sur papier ordinaire laisse à désirer. En voici le titre complet : **ΑΤΑΛΑ | Η'' ΟΙ' | ΕΡΩΤΕΣ ΔΥΩ ΑΓΡΙΩΝ | ΕΓΧΩΡΙΩΝ | ΤΗΣ | ΒΟΡΕΙΟΥ ΑΜΕΡΙΚΗΣ | ΠΟΙΗΜΑ | ΤΟΥ | ΦΡΑΝΤΖΕΣΚΟΥ ΑΥΓΟΥΣΤΟΥ ΣΑΤΟΒΡΙΑΝ.** | Μέταφρασθὲν ἐκ τῆς Γαλλικῆς εἰς τὴν μιξο- | βάρβαρον Ε'λληνικὴν φωνὴν. | ψωέ. ΕΝΕΤΙΗΣΙΝ, 1805. | Παρὰ Πάνῳ Θεοδοσίου τῷ ἐξ Ι'ωαννίνων | CON SOVRANA APPROVAZIONE. — [Atala ou les Amours de deux paysans sauvages de l'Amérique du Nord (petite modification du titre original : *de deux sauvages dans le désert*). Poème par François-Auguste de Chateaubriand, traduit du français en grec vulgaire. Venise, 1805. (De l'imprimerie) de Panas Théodose de Janina. Avec approbation suprême.]

L'édition ne porte ni préface ni introduction. Le traducteur anonyme attaque le texte : il commence par le *Prologue*; suivent les divisions principales : *le Récit*, *les Laboureurs*, *le Drame*, *les Funérailles* et *l'Épilogue*. L'idiome dont se sert le traducteur est un grec vulgaire bien caractéristique de l'époque, c'est-à-dire un langage qui avait subi bien des altérations par suite des conquêtes des Romains, Francs, Vénitiens et Turcs, et qui était à la portée de la masse qui se trouvait sous le joug musulman. Cette remarque sur la langue est importante, car l'auteur traduit non pour faire plaisir à Chateaubriand, mais bien plus pour accomplir un devoir : devoir qu'avaient pris à cœur les Grecs qui vivaient à l'étranger, d'instruire leurs compatriotes infortunés. C'est ce qui explique aussi que cette traduction comporte des notes explicatives : historiques, géographiques, botaniques, zoologiques, mythologiques (mythologie indienne), qui laissent entrevoir que le traducteur possédait une culture variée et assez profonde.

Voilà un exposé très bref de cette traduction complète et ano-

1. Cote ΝΦ 1911. Il s'en trouve aussi un exemplaire au British Museum, cote 868. C 26.

nyme d'*Atala* en grec moderne, datée : Venise, 1805. Comment se fait-il donc que Chateaubriand soit si certain du nom du traducteur, et qu'il puisse nous donner des détails sur une traduction incomplète dénichée dans la métropole de Mistra?

Chateaubriand, en étroit rapport avec ses éditeurs, devait savoir, dès 1804, qu'une traduction de son petit joyau se projetait, et qu'elle allait se publier à Venise. Voici ce que nous lisons dans l'avertissement des éditeurs propriétaires de l'édition in-18 du *Génie du christianisme* : « La traduction en grec moderne du même ouvrage (*Atala*) a été faite à Rome; elle doit s'imprimer à Venise[1]. » *Le Journal de l'Empire*, en 1808, publiait deux articles[2] sur la *Traduction d'Atala en grec moderne vulgaire* où Boissonade, qui signe Ω[3], au lieu d'en faire un compte-rendu prend l'occasion d'exprimer sa sympathie tant pour les Grecs avilis que pour l'ouvrage de Chateaubriand. Si dans ces deux articles le critique ne signalait ni le nom du traducteur ni celui de l'éditeur, l'initiale cependant du traducteur lui avait échappé dans un article précédent publié en mai sur le *Répertoire de littérature ancienne* par Fred. Schoell : « La littérature actuelle des Grecs est infiniment plus étendue que l'on ne pense... Je parlerai de sa littérature avec quelque détail, dans un prochain article sur la traduction d'*Atala* par M. S.[4] » Ce M. S. ne saurait être que Stamaty. Chateaubriand a bien voulu le nommer : il l'aurait connu bien avant ses éditeurs et son critique, comme nous allons le voir.

Les renseignements biographiques sur Contantin Stamaty sont incomplets[5]. Il se trouve cependant dans ces renseignements des faits connus qui nous serviront de points de repère et nous permettront de préciser ce qui nous intéresse.

Stamaty, un Grec de Constantinople, vint en France en 1787 pour faire des études de médecine. Comme tant d'autres Grecs qui

1. *Génie du christianisme*, 4e éd. Lyon, 1804, t. I, p. XI.

2. *Journal de l'Empire*, 11 et 20 septembre 1808. L'article du 20 septembre est reproduit aussi *in Génie du christianisme*, 6e éd. Paris, 1816, t. V, p. 232-237.

3. Cf. J.-F. Boissonade, *Critique littéraire sous le Premier Empire publiée par F. Colincamp... précédée d'une notice historique sur M. Boissonade par M. Naudet...* Paris, Didier, 1863, t. I, p LXXVIII.

4. *Journal de l'Empire*, 27 mai 1808.

5. Voici les documents que nous avons trouvés sur Stamaty : Jules Lair et Émile Legrand, *Documents inédits sur l'histoire de la Révolution française...* Paris, Maisonneuve, 1872; Émile Legrand, *Lettres de Constantin Stamaty à Kodrikas sur la Révolution française* (*in Annuaire de l'Association pour l'encouragement des Études grecques en France*. 6e année, 1872, p. 103-166); Spiridon G. Pappas, *la France et la Grèce à l'époque du Directoire*. Athènes, 1907; Spiridon G. Pappas, *le Directoire et les Grecs* (extrait de la *Revue de France moderne*, février 1900. Paris, E. Paul, 1900, 5 p.).

se trouvaient en France à cette époque, Stamaty, au lieu de se vouer à sa profession, s'enròla au service de sa patrie adoptive. En 1793 nous le voyons remplir les fonctions de consul de France à Hambourg. En 1795 il accepte le poste d'agent secret près des hospodars de Valachie et de Moldavie. En 1797 il se trouve attaché au ministère des Relations extérieures d'abord, puis à l'agence d'Ancône. Par une lettre datée le 7 juin 1801 de Barbié du Bocage à son ami Philippidès, nous apprenons que Constantin Stamaty est consul de France à Cività-Vecchia[1] et, ce qui est plus important, Stamaty s'y trouvait encore en 1803[2]. Il figure jusqu'en 1809 dans l'*Almanach impérial*[3]. Ceci explique beaucoup de choses. Le traducteur d'*Atala* se trouvait en 1803 dans l'État romain, dans le voisinage de l'auteur d'*Atala*, secrétaire de la légation à Rome. Le consul et le secrétaire ne se seraient-ils pas rencontrés à Rome? Le traducteur n'aurait-il pas profité de la proximité de l'auteur pour lui montrer son ouvrage en préparation, lui demander des conseils? L'hypothèse n'est pas invraisemblable. Quoique nous n'ayons aucune preuve documentaire, il nous semble presque certain que Chateaubriand a pris connaissance de la traduction *inachevée* d'*Atala* en grec moderne à *Rome*. C'est lui aussi vraisemblablement qui informait, en 1804, les éditeurs de l'édition in-18 du *Génie du christianisme* qu'*Atala* en grec moderne paraîtrait prochainement à Venise.

Ceci jette un tout autre jour sur le récit du poète. Et, comme premier résultat de notre enquête, nous aimerions suggérer la lecture suivante du passage de Chateaubriand : « Parmi ces traductions, je n'oserois dire que je trouvai *Atala*, si M. Stamati ne m'avoit aussi fait l'honneur de prêter à ma sauvage la langue d'Homère. La traduction que je vis à *Rome* n'étoit pas *achevée*. » Mais combien plus poétique est la conception de Chateaubriand qui place entre les mains d'un caloyer de Mistra son Atala habillée d'une robe grecque!

Mais il y a aussi confusion de souvenirs dans l'esprit de Chateaubriand. Comment se fait-il, d'après son récit, que ce Stamaty, traducteur d'*Atala*, soit natif de Zante et qu'il se soit trouvé à Venise lorsque *Atala* y parut en italien? C'est que Chateaubriand fond ici en une seule scène des souvenirs bien détachés; c'est qu'il confond deux personnages, deux médecins grecs : Stamaty et Avramiotti. Nous rappellerons qu'au cours de son voyage en Grèce, en 1806, Chateaubriand fit la connaissance d'un certain médecin à Ar-

1. Jules Lair et Émile Legrand, *Documents inédits...*
2. *Ibid.*, p. 23.
3. P. 179.

gos du nom d'Avramiotti : « médecin italien, nous dit-il, qui avoit fait sa fortune et commençoit à soupirer après l'Italie[1] ». Mais nous savons qu'Avramiotti était un Grec de Zante[2]. De nouveaux documents nous apprennent qu'il avait fait ses études à Padoue et qu'il se trouvait peut-être en Vénétie lors de la publication d'*Atala* en italien[3]. Or, ne paraît-il pas vraisemblable que Chateaubriand avait une documentation exacte sur Avramiotti et qu'elle se trouve, par confusion, transplantée à Sparte pour caractériser un tout autre personnage, Stamaty, qu'il aurait connu à Rome? C'est tout simplement une fiche qui aurait sauté de place dans le classeur idéologique de Chateaubriand. La confusion est assez naturelle quand on se rend compte que Chateaubriand aurait fait la connaissance de Stamaty en 1803, qu'il a fait celle d'Avramiotti en 1806 et qu'il ne rédigeait son *Itinéraire* que vers 1810.

En conclusion nous admettrons toujours la possibilité que Chateaubriand ait vu une traduction *achevée* d'*Atala* en grec moderne dans la petite et charmante métropole de Mistra, mais sous une grande réserve, car il se trouve dans le récit de Chateaubriand une confusion si apparente de souvenirs qu'il nous semble que le « chercheur d'images », en rédigeant, ait voulu donner une touche de couleur locale à sa sauvage qui parlait maintenant le langage d'Homère.

II. — Chateaubriand chevalier de l'ordre du Saint-Sépulcre d'après des documents inédits

Le 12 octobre 1806 fut une journée mémorable pour Chateaubriand à Jérusalem. Ce fut aussi une journée émouvante. Le sentiment de sa propre valeur fut satisfait : il fut reçu chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre. Le grand événement est raconté d'une manière intime et bien modeste, modestie de pèlerin, dans l'*Itinéraire* :

J'avois tout vu à Jérusalem... Je commençai donc à songer à mon départ. Les Pères de Terre-Sainte voulurent me faire un

1. *Itinéraire*, t. I, p. 130.

2. Alice Poirier, *les Notes critiques d'Avramiotti sur le voyage en Grèce de Chateaubriand*. Paris, 1929, p. 40-41.

3. Nicolas Katrame, *Recueils littéraires* (en grec). Zante, 1880, p. 445; P. Chiotes, *Mémoires historiques des Sept-Iles* (en grec). Zante, 1887, p. 288-290; Léonidas Ch. Zoe, *Dictionnaire littéraire et historique de Zante* (en grec). Zante, 1898, t. I, p. 4. — Sur les traductions d'*Atala* en italien, cf. Teresio Napione, *Studi sulla fortuna di Chateaubriand nella letteratura e n'ell' arte italiana*. Torino, G. B. Paravia et C^ie^, 1928, p. 100-101.

honneur que je n'avois ni demandé, ni mérité. En considération des foibles services que, selon eux, j'avois rendus à la Religion, ils me prièrent d'accepter l'Ordre du Saint-Sépulcre[1].

Cette humilité est à retenir! Suit la cérémonie[2] pontificale, majestueuse, impressionnante. Chateaubriand en fut ému : il l'admet.

Mais voici qui est désillusionnant. Pour la journée du 12 octobre 1806 nous n'avons point de témoignage de la part de Julien, le bon et fidèle domestique, compagnon de voyage. En effet, dès le 10 octobre, Julien se trouve sur la grande route. Il est très précis : « Nous sommes partis le vendredi 10 pour retourner à Jaffa, où nous sommes arrivés le lundi[3]. »

Or, en tenant compte des dates de Julien et de son récit, un peu trop court, sur Jérusalem, il faudrait conclure que la cérémonie n'eut point lieu (puisqu'il n'en fait pas mention), ou qu'elle se tint entre le 7 et 10 octobre à l'insu de l'humble compagnon de voyage (ce qui rendrait Chateaubriand mauvais chronologiste, comme d'habitude). La critique littéraire donne raison au récit du domestique. M. Champion, dans son excellente petite édition de l'*Itinéraire* de Julien, commente ainsi sur ce point : « Que de choses vues, que de merveilles minutieusement décrites, que de détails observés en ces trois jours[4] ! » Soulignons *en ces trois jours*. Le Père Garabed, dans une étude fort sérieuse sur le voyage de Chateaubriand en Orient, va plus loin; il est assez catégorique : « Il faut placer dans les journées du 8 au 10 (octobre), entre tant de choses, l'étude topographique du Tasse, qui plaît spécialement à Sainte-Beuve, la réception de Chateaubriand comme chevalier du Saint-Sépulcre, cérémonie ignorée de Julien », et conclut trop sévèrement, à notre avis : « Chateaubriand ne renonce pas aux fictions en allant adorer la vérité dans les lieux où elle s'est révélée[5]. »

Par une heureuse fortune, en refaisant l'itinéraire de Chateaubriand et en l'étudiant sur les lieux mêmes en vue d'une édition critique, nous sommes tombé sur des documents révélateurs sur le séjour de Chateaubriand à Jérusalem. Ce sont des registres ma-

1. *Itinéraire*, 3e éd., t. III, p. 38.

2. La description que Chateaubriand nous en donne, *Ibid.*, p. 38-39, est fort exacte. Cf. *Elenchus Cœremoniarum Terrae Sanctae*... Congestus per P. Patritium A. S. Maria... Lisbona... MDCCLIV, chap. XXIII, p. 479-486.

3. *Itinéraire de Paris à Jérusalem par Julien... avec introduction et notes*, par Édouard Champion. Paris, 1904, p. 89. Nous avons vérifié, le 10 octobre 1806 était un vendredi.

4. *Ibid.*, n. 2, p. 88.

5. P. Garabed Der-Sahaghian, *Chateaubriand en Orient*... Venise, 1914, p. 299 et 301.

nuscrits qui se conservent aux archives du couvent du Saint-Sauveur en Terre-Sainte[1]. Nous ne mentionnerons que ce qui a trait à la journée du 12 octobre et à la réception de Chateaubriand comme chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre.

Serie de Cavalieri dell SS. Sepulcro dell anno 1561 all'anno 1831, p. 67[2] : « Milites Creati sub Gubernio Rmi Pris Bonaveture a Nola[3] Terre Sante Custodis Die 12 7bris[4] an 1806. De consensu omnium Prum hujus Vnblis Discretorii creatus fuit equis ssmi sepulcchri DN. J. C. illmus Doñus Franciscus Augustus Chateaubriand civitatis Machunensis[5] Britanie Provincie, Gallia. »

Voici un second document plus intéressant de beaucoup :

Registro degl' atti del V. Discretorio Sotto il governo del P. Rvmo Zanobi Zuccini di Firenze... 1801[6], p. 92-93 : « Il giorno parimente 12 8bre ad oggito di un Nobile Francese della cospicua, e nobilissima Famiglia di Ruan nommato D. Frañco Augusto Sciatorbrion, che instantemente pregava d'esser fatto cavagliere del SS. Sepolcro, si convocarono i PP. de Venble Disctorio, e a proposto, e a pieni voti venne eletto l'istesso in Cavagliere del SS. Sepolcro, in riguardo ancora delle forti, e grandi raccomandazioni per il medesimo avvanzataci da Constantipoli del Ambasciato di Francia Su

1. Pour ceci nous nous faisons un plaisir de remercier bien chaleureusement M. d'Aumale, consul général de France à Jérusalem ; le Révérend Père vicaire du Saint-Sauveur, le Révérend Père procureur et surtout le Révérend Père Paul-Eugène Trudèle, qui, avec un zèle inlassable, nous aida à dépouiller les manuscrits du couvent.

2. C'est un fort volume in-folio sans pagination. Le texte est évidemment plein de fautes d'orthographe et d'abréviations. Nous ne nous sommes pas permis de le corriger.

3. Lire : *Bonaventure a Nola*. Chateaubriand l'a connu (*Itinéraire*, t. II, p. 237 *et passim*). Le Père Bonaventure a Nola est arrivé en Terre-Sainte le 29 octobre 1773; custode du couvent du Saint-Sauveur, 29 août 1805-13 septembre 1808; mort à Naples, 10 septembre 1822. Cf. *Registro ove sono notati i Religiosi Sacerdoti e Laici che vennero in Terrae Sanctae dal 1668 al 1840*, archives Saint-Sauveur, p. 70, n° 2104; *Valentano Cronica di Terrae Sanctae, 1841-1843*, archives Saint-Sauveur, p. 212; *Necrologium Custodiae Terrae-Sanctae* ... Jérusalem, 1924, sous la date 10 septembre.

4. Le scribe se trompe de mois.

5. On peut lire aussi *Macluvensis*; c'est sans doute *Macloviensis* (Saint-Malo).

6. Registre manuscrit grand in-folio qui commence en l'année 1801. Nous reproduisons de nouveau sans corrections, comme tout est compréhensible.

Ecclza Sebbastiani[1], per li quali si stimo bene nulla dire della solita limosina da impiegarsi a benefizio di Santi Luoghi, solita a farsi, e prescritta dalle Nre Leggi[2]. »

On nous permettra certaines conclusions. En premier lieu, les dates que nous donne Chateaubriand pour son séjour à Jérusalem sont précises. Il se trouvait à Jérusalem entre le 7 (confirmé par Julien) et le 12 octobre (d'après les documents manuscrits cités). En cinq jours il aurait eu le temps de visiter la ville sainte et les alentours. Rappelons-nous que le poète qui logeait au couvent même devait commencer sa journée vers les cinq heures du matin. En second lieu, il a été reçu chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre. En troisième lieu, il faut douter aussi de la chronologie de Julien. En voyage on est plus ou moins mauvais chronologiste; c'est un état d'esprit. On oublie l'heure, le jour de la semaine, la date. On n'enregistre que l'expérience vive, saisissante; on la note, on la date. Et c'en était une pour Chateaubriand que celle du 12 octobre 1806, qui couronnait « les faibles services qu'il avait rendus à la religion » ; il l'a datée. Tant soit dit pour la chronologie et le fait ignoré par Julien que Chateaubriand fut reçu chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre.

Mais il y a plus. Le rapport du Père du discrétoire sur « le noble Français de l'illustre et très noble famille de Rouen, nommé Monsieur François-Auguste Chateaubriand, qui pria instamment d'être fait chevalier du Saint-Sépulcre... », est une source narrative autrement révélatrice sur la méthode de travail de l'auteur de l'*Itinéraire*, un document de valeur pour vérifier un incident personnel des *Mémoires d'une année de sa vie*. Qu'y a-t-il de caché dans ces lignes : « Les Pères de Terre-Sainte voulurent me faire un honneur que je n'avois ni demandé ni mérité... », où l'auteur caresse la vanité de l'homme? Hasarderons-nous que ce serait encore une déception, en cours de route, pour le défenseur de la religion; une situation humiliante pour le « Nobile Francese », dont le nom n'était point connu au couvent avant son arrivée en Terre-Sainte, qui devait se servir de la lettre de recommandation de l'ambassadeur Sébastiani pour obtenir son « brillant diplôme de chevalier et l'humble patente de pèlerin »?

Émile MALAKIS.

1. Chateaubriand tenait une lettre de recommandation de cet ambassadeur de France (*Itinéraire*, t. II, p. 237).

2. En effet, cette « solita limosina » ne figure pas dans le tableau des dépenses du drogman Michel (*Itinéraire*, t. II, p. 351-355).

VICO EN FRANCE

(DOCUMENT INÉDIT)

Les notes qui vont suivre ont été prises directement par Fauriel sur la *Scienza Nuova*. Elles se trouvent parmi ses papiers (carton 2368) à la bibliothèque de l'Institut.

Remarquons que Fauriel semble s'être intéressé à Vico, ne fût-ce que par intervalles, même après la date à laquelle ont été prises ces notes (28 thermidor an VII). Il n'est pas impossible, tout d'abord, qu'il pense à Vico, entre autres philosophes, lorsque, l'an VIII, dans ses articles de la Décade philosophique (10, 20, 30 prairial), sur le livre *De la Littérature*, il reproche à M^me^ de Staël de n'avoir pas vu suffisamment l'importance de la philosophie italienne du XVIII^e^ siècle.

Plus tard, dans une lettre datée du 24 octobre 1817, nous voyons Guizot demander à Fauriel, pour les *Archives philosophiques*, un article sur Vico qui a dû être promis, mais qui ne fut sans doute jamais écrit.

Nous croyons entrevoir enfin, dans une lettre de E. Visconti à Manzoni datée du 25 novembre 1819 (*Carteggio de Manzoni, tome I. Milan, 1912*), que Vico a dû fournir à Fauriel et à Manzoni, alors à Paris, maint sujet de conversation.

E. TOSI.

Principj di Scienza Nuova.

N° 1

Le 28. Thermidor VII.

. . . .

Cinque libri di Giambattista Vico de' Principj d'una Scienza Nuova d'intorno alla Commune Natura delle Nazioni. Napoli. Mosca. 1730, in-12°.

Assiomi o degnità filosofiche
e filologiche. p^a^ 134^a^-libro 1° 1.

1° Questa è *proprietà della mente humana* che ove gli uo-

mini delle cose *lontane* e *sconosciute* non possano far niuna idea, le stimano dalle cose loro *conosciute*, *presenti*.

(Quindi si spiegano tutti gli errori ossia delle nazioni ossia degli uomini dotti intorno l'origine delle nazioni, errori innumeri.)

4ª La Filosofia per giovare al genere Umano dee sollevare e reggere l'uom caduto, non convellergli la natura, nè abbandonarlo nella sua corrozione. (La sola filosofia platonica coll'ammetere 1° la providenza divina, 2° l'anima umana immortale, 3° quel principio che si debbano moderare le umane passioni colla giustizia conviene a questo precedente assioma dal quale si scostano gli stoici col volere eradicare i sensi, e gli Epicurei col volere che tutta la condotta morale umana da essi dipenda.)

5° La filosofia considera l'*uomo*, *quale dee essere*, e si non può fruttare che a *pochissimi* che vogliono vivere nella repubblica di Platone, non rovesciarsi *nella Feccia* di *Romolo*.

6° La legislazione considera l'*uomo qual'è*, per farne *buoni usi nella umana società*, come della *ferocia*, *dell'avarizia* e dell'*ambizione* che sono i tre vizi che portano a travverso tutto il genere umano ne fa la *milizia*, la *mercatanzia* e la *corte*, e si la *fortezza*, l'*opulenza*, e la *sapienza delle repubbliche*. (Questa dignità pruova esservi providenza divina.)

7° *Le cose fuori dello stato loro naturale nè vi si adagiano, nè vi durano.*

8° Gli *uomini che non sanno il vero delle cose*, procurano *d'attenersi al certo*, perchè non potendo *soddisfare* l'*intelletto* con la *scienza*, almeno la volontà riposi sulla *coscienza*.

9° La *filosofia contempla la ragione*, onde viene la *scienza del vero*, la *filologia osserva* l'*autorità* dell'*umano arbitrio*, onde viene la *coscienza del certo*.

10° L'*umano arbitrio*, di sua natura *incertissimo*, si accerta, e *determina* col *senso commune* degli uomini intorno alle umane utilità, o necessità, che sono i *due fonti perenni* del *diritto naturale delle genti*.

11° Il *senso commune* è *un giudizio* senza alcuna *riflessione* communemente *sentito da tutto* un'*ordine*, tutto un *popolo* o *nazione*, o da tutto il *genere umano*.

12° *Natura di cosa* altro non è, che nascimento di *esse in certi tempi*, e con *certe guise*, le quali *sempre* che sono *tali*, indi *nascono* tali, e *non altre le cose*.

13° Le *proprietà inseparabili* da' *subbjetti* devon esser produtte *dalla modificazione*, o *guisa;* con che le *cose* son *nate :* perlochè esse ci posson avverare *tale*, e *non altra* essere la *natura*, o *nascimento* di *esse cose*.

14° Le *tradizioni volgari* devon' avere avuto pubblici *motivi* di *vero* onde *nacquero*, e si *conservarono* da *intieri popoli* per lunghi spazi di tempi.

15° I *parlari volgari* debbon 'essere i testimoni più *accertati degli antichi costumi de' popoli*, che si celebrarono nel *tempo*, ch'essi si formaron le lingue.

16° *Lingua di nazione antica*, che da' primi tempi suoi si è conservata *sempre regina*, e pervenne al suo *compimento*, innanzi d'impurarsi con *lingue straniere*, dev'esser' un gran *testimonio* dei *costumi dei primi tempi del mondo*.

19° I *Greci filosofi affrettarono* il *natural corso* che doveva fare la *loro nazione*, col provenirvi, essendo, ancor cruda — la *Greca barbarie;* onde passarono *immediatemente* ad una *somma delicatezza*, e nello stesso tempo *serbaron intiere* le loro *storie favolose*, cosi *divine*, come *Eroiche :* ove *i Romani*, i quali ne' lor costumi caminarono con *giusto passo*, perderon' affato di veduta la loro *storia* degli dei, onde l'*étà degli Dei* che gli *Egizi* dicevano, — Varrone chiama il *Tempo oscuro de' Romani;* e conservarono con *favella volgare* la *storia* degli Eroi, che si stende da *Romolo*, sino alle leggi *Publilia*, e *Petelia* che risponde a *livello* alla *storia Eroica* de' *Greci*...

20ª E necessario che vi sia nella natura delle cose umane una *lingua mentale*, *commune* a *tutte le nazioni* la qual' *uniformemente* intenda la *sostanza delle cose* — *agibili* nell' umana vita socievole, e la *spieghi* per tante *diverse modificazioni*, per quanti *diversi aspetti* posson' avere esse cose : siccome lo sperimentiamo vero ne' *proverbj*, che sono *massime di sapienza volgare*, l'*istesse* in *sostanza*, *intese* da tutte le *nazioni* o *morte*, o *viventi*, quante elleno sono, per *tanti diversi aspetti* significate.

Queste precedenti Dignità stabiliscono il metodo — della scienza nuova — Le seguenti nella sua materia.

28ª (risultante dalle sette precedenti ed omesse) il *mondo civile* dappertutto comminciò dalle *religioni*.

29ª Ove i *popoli* sono *infieriti* con le *armi*, talchè *non vi abbianno* più *luogo l' umane leggi*, l'unico potente mezzo a ridurgli è la *religione*.

30ª *Gli uomini ignoranti* delle *naturali cagioni* delle cose, ove non le possano nemmeno spiegare per *cose simili*, essi danno alle cose ch'ignorano, la *loro propria natura* come il vulgo, per esempio, dice, la *calamita essere innamorata del ferro*.

31ª *La fisica degl' ignoranti* è una *methafisica volgare*, con laquale rendono le cagioni *naturali delle* cose, ch'ignorano, alla volontà di Dio, senza considerare i mezzi, de' quali la divina volontà si serve.

32ª Vera *proprietà* di *natura umana civile* è quella avvertita da *Tacito*, ove disse *mobiles ad superstitionem perculsae semel mentes*.

34ª La *fantasia* tanto è più *robusta*, quanto è più *debole* il raziocinio.

45ª La *mente umana* è *naturalmente* portata all' *uniforme*.

47ª Ne' *fanciulli* è *vigorisissima* la *memoria*, e quindi *vivida all'eccesso la fantasia* che altro non è che *memoria* o *dilatata* o *composta*.

48ª Gli *uomini* prima *sentono* senza *avvertire*, dappoi *avvertiscono* con animo commosso, e perturbato, finalmente *riflettono* con mente pura.

Questa degnità è il *principio delle sentenze poetiche* che sono formate con *sensi di passioni*, e *d'affetti*, a differenza delle *sentenze filosofiche* che si formano dalla *riflessione* con raziocinj, onde queste più s'appressano al *vero* — quanto più s'*innalzano* agli *universali;* quelle sono più certe quanto più s'appropriano a' *particolari*.

52ª I primi autori tra gli Orientali, Egizj *Greci* e Latini, e nella *barbarie ricorsa* i *primi scrittori* nelle nuove lingue di *Europa* si trovano essere stati *Poeti*.

53ª I *mutoli* si spiegano per *atti* o *corpi*, ch'hanno *naturali rapporti all'idee* ch'essi vogliono significare.

Questa degnità è il principio de' Geroglifici co' quali si truovano *aver parlato tutte le nazioni* nella loro prima barbarie. A questi dovette succedere la *locuzione poetica* per *immagini*, *somiglianze comparazioni* e *naturali proprietà*.

59ª La *mente humana* è inchinata naturalmente co' *sensi* a *vedersi fuori nel corpo*, e con *molta difficoltà*, per mezzo delle *riflessioni* ad *intender sè stessa*.

60ª L'*ordine dell'umane* idee procede *secondo* l'*ordine delle cose humane*.

61ª L'*ordine delle cose humane* procedette, che prima furono le *selve*, dappoi i *tugurj*, quindi i *villaggi*, appresso le città, finalmente l'*Accademie*.

62ª Gli uomini prima sentono il *necessario*, dipoi badano all'*utile*, appresso avvertiscono il *comodo*, più innanzi si dilettano del *piacere*, quindi si dissolvono nel *lusso*, finalmente impazzano in *istrappazzar* le *sostanze*.

63. La *natura* de' *popoli* prima è *cruda*, dipoi *severa*, quindi *benigna*, appresso *delicata*, finalmente *dissoluta*.

64. Nel genere umano prima sorgono immani e goffi, quali i *Polifemi;* poi magnanimi ed orgogliosi, quali gli *Achilli;* quindi valorosi e saggi, quali gli *Aristidi*, gli *Scipioni;* più innanzi gli appariscenti con grandi immagini di virtù che s'accompagnano con grandi vizj, ch'appo il volgo fanno strepito di vera gloria quali gli *Alessandri* e i Cesari; più oltre i tristi riflessivi, quali i *Tiberj;* finalmente i furiosi — dissoluti e *sfacciati* qual'i *Caligoli*, i *Neroni* e gli *Eliogabali*.

Questa degnità dimostra, che i *primi* bisognarono, per ridurre l'huomo ad ubbidire all'huomo nello *stato delle famiglie*, e disporlo ad *ubbidire alle leggi* nello stato, che aveva a venire delle città. I secondi per istabilire sulle famiglie le *Repubbliche* di *forma aristocratica;* i *terzi*, per apprirvi la strada alla *libertà popolare;* — i *quarti* per introdurre ne' *popoli liberi*, dentro essi medesimi come tra i *Romani* le *Monarchie;* i quinti, per *istabilirlevi*, i *sesti* ed *ultime* per *rovesciarle*.

E questa con le *due antecedenti* degnità danno i principj alla nostra *storia ideal eterna* sopra la quale *corron' in tempo*

tutte le *nazioni* ne' loro *sorgimenti*, *progressi*, stati, *decadenze* e *fini*.

64. I *Governi* debbon'essere conformi *alla natura degli uomini governati*. Il che dimostra che la *scuola pubblica de' principi è la morale de' popoli*.

87. I *deboli* voglion le *leggi;* i *potenti* le *ricusano*, gli *ambiziosi* per farsi seguito, le *promuovono;* i *principi* per uguagliare i potenti co' deboli le *proteggono*.

Principj della scienza nuova :

Può ammettersi quasi un *lume* conduttore nell'immenso arcano degli errori intorno al *mondo civile;* questo *principio* ossia *fatto :* che *questo mondo civile* è *certamente stato fatto dagli uomini :* onde se ne possono perché se ne debbono *ritrovare i principj dentro* le *modificazioni della nostra medesima mente humana*.

Se dunque gli uomini hanno fatto il mondo civile siccome ha fatto Iddio il mondo naturale, conviene cercare in quali cose abbiano sempre convenuto, e convengano tuttavia gli uomini, perché tali cose ne daranno i *principj universali* ed *eterni*, sopra i quali *tutte sursero* e tutte vi si conservarono.

Si troverà che tutte le nazioni si barbare come umane, quantunque tra loro lontane e di tempi e di luoghi, guardino questi tre costumi : *religione*+*; matrimonj solennj*', *e sepolture cerimoniose*. Da queste tre cose si puo dunque conchiudere che abbia appo tutte *le nazioni* incominciato l'*umanità*, e che si deggiano appo tutte custodire e venerare perché il mondo non torni ad infierire e a rinselvarsi.

(+) Si ritrovano solo quattro religioni primavie per tutta la scorsa si de' luoghi come de' tempi : una degl' *Ebrei* un' altra de' *Cristiani;* la *terza* de' *Gentili*, la quarta de' *Maumettani*.

Metodo della stessa :

La propria continova pruova che in questa opera farassi, sarà il *combinare* e' l *riflettere*, se la *nostra mente* umana nella *serie* de' *possibili*, la quale ci è permesso d'intendere e per

quanto ce n'è permesso *possa pensare o più* o *meno* o *altri consigli* di quelli, ond'escono tutti gli effetti *di questo mondo civile :* lo che faccendo i *leggitori* pruoverano un *divino piacere in questo mortal corpo di contemplare nelle divine idee questo mondo delle nazioni* per tutta la distesa de' loro *luoghi, tempi, e varietà.*

Per andare a trovare la natura delle *cose umane socievoli*, procede questa scienza con *una severa analisi de' pensieri umani d'intorno alle umane necessità*, o *utilità della vita socievole* che sono i due *fonti perenni del diritto natural delle genti.* Quindi per questo *altro principale suo aspetto*, questa scienza è una *storia delle umane idee* dalla quale dovevano i *filosofi incomminciare* la *metafisica della mente umana*, la qual *regina della scienza*, incomminciò d'allora che i *primi uomini comminciarono umanamente* a *pensare* non già da quando *essi incomminciarono* a *riflettere sopra le umane idee.*

Per determinare a si *fatta storia* i *tempi*, e i *luoghi*, usa questa scienza un' *arte critica* per *metafisica sopra gli autori delle nazioni;* tralle quali debbono correre al meno un *mille anni*, per provenirvi gli *scrittori* sopra i quali la *volgar critica si è fin' or occupata.*

E il criterio di che si serve è quello *insegnato dalla provvedenza divina, comune a tutte le nazioni*, ch'è il *senso comune* di *esso genere umano*, determinato dalla *necessaria convenevolezza dell'umane cose*, che fà tutta la *bellezza* di *questo mondo civile* — Onde questa scienza viene a descrivere una *storia ideal' eterna* sopra la quale *corrono in tempo le storie di tutte le nazioni ne' loro sorgimenti, progressi, stati*, decadenze e fini.

Queste sono le *pruove filosofiche* che userà questa scienza; e in conseguenza, quelle che per insegnare tal scienza sono assolutamente necessarie ed unicamente necessarie. — Le Filologiche vi terrano l'*ultimo luogo.*

LIBRO 2° (2°) *DELLA SAPIENZA POETICA :*

Il corpo intero di questa poetica sapienza concorrono a comporlo *rozza metafisica* come tronco principale e come rami di questo tronco, *Logica*, *Morale*, *Iconomica*, *Politica*, e *Fi-*

sica da cui dirama la *Cosmografia* e da questa diramano anche la *Cronologia* e la *Geografia* (tutte queste partizioni si debbono considerare come *poetiche*).

Metafisica poetica :

Furono i *primi uomini stupidi*, *insensati*, *goffi balordi scempj* e bestioni. — Adunque dovette la *Poetica sapienza* incomminciare da una *Metafisica* non *ragionata* ed *astratta*, qual'è or quella degli *addottrinati*, ma *sentita* ed *imaginata*. — Questa fù la loro medesima *Poesia*, che fù in essi una *facoltà loro connaturale*, perchè erano di *tali sensi* e di si *fatte fantasie* naturalmente forniti, nata da *ignoranza* di *cagioni madre* di *meraviglia* di tutte le *cose*, che quelli *ignoranti* di tutte le cose, *ammiravano*.

Questa *poesia* incomminciò in loro *Divina;* perchè, nello stesso tempo, che essi *imaginavano* le *cagioni delle cose*, che *sentivano* ed *ammiravano davano loro* l'*essere* di *sostanze dalla loro propria idea*, e si le *criavano;* onde furon detti *Poeti* — (di più) essendo l'uomo naturalmente portato a dilettarsi dell' uniforme (perchè...) e non potendo quelli, per la loro troppo sensuale natura, usare la *facoltà di astrarre da' subbjetti* le *proprietà* e le *forme* alle quali le *particolari cose* che essi *sentivano* ed' *imaginavano*, si conformassero; per ridurle alle loro *unità* si finsero le *favole,* e naturalmente appresero per *generali verità* quelle che in fatti erano non altro che *generi fantastici* o *unità imaginarie*, o fussero *finti modelli* ai quali riducevano tutte le *particolari* cose che *sentivano* o *imaginavano*, o essi stessi *facevano*.

(Dugento anni dopo il diluvio nel rimanente della terra e certo in Mesopotomia dovette fulgorare e tuonare il cielo — ed indusse l'aspetto del cielo folgorante e tuonante que' primi giganti abitatori dispersi dei monti, a crearsi come cagione di questo strano e romoroso effetto un qualche enorme animato corpo che fù chiamato *Giove*.)

In tal Guisa si finsero i *primi Poeti Teologi* la *prima favola divina* la più grande di quante mai ne vennero appresso — cioè — *Giove* riverito con *religioni ispaventose*.

Da questi fatti della primitiva storia umana si può conchiudere.

1° Che la poesia sia nata da diffetto di umano raziocinio il che stà contrario all' openione di tutti quanti i Filosofi scrissero sopra l'origine di questa.

2° Incomminciano le prime rozze origini della scienza dalla contemplazione del cielo.

3° La storia delle idee commincia da idee divine.

4° La successione dell' autorità di diritto all'autorità de natura perchè i Giganti pria erranti ne' monti si nascosero nelle grotte dopo l'aver udito i fulmini, vi si stabilirono e s'impadronirono delle terre vicine.

5° I principj di tutte le nazioni furono fraude e forza no da nomini incontro altri nomini ma degli nomini a se medesimi.

Logica Poetica :

Or perché quella ch'è *metafisica*, in quanto contempla le cose per tutti *i generi* dell'*essere*, la stessa è logica, in quanto considera le cose per tutti i *generi*, affin di *significarle;* siccome la *poesia* è stata da noi fin'ora considerata per una *metafisica poetica* con la quale i *poeti Teologi* imaginarono le cose essere *divine sostanze*, così la stessa *poesia* or si considera come *Logica poetica*, per la qual le significa.

λόγός significa parimente *idea*, *parola* e *sermone* μῦθος suona lostesso, e fù da prima inteso per *vera narratio*, il che fù il parlare primitivo, parlare per *sostanze* tutte animate, da' primi uomini imaginate *divine* prima con *idee*, poi con *cenni* e finalmente con le *voci articolate*.

Tropi poetici :

Sono corollarj di questa *logica* tutti i primi *tropi* i quai si possono ridurre a quatro principali e quasi fonte di tutti gli altri.

Cioè la *metafora* di tutti il più luminoso e per ciò il più *necessario*, e il proprio della quale è dare *senso* e *passione* ad insensate *cose*, talche sia ogni *metafora* una *accorciata favola*.

La *metonimia*, la *sineddoche* e l'*ironica* sono l'altri e furono tutti questi poetici tropi *necessarj modi di spiegarsi* di *tutte* le *prime nazioni poetiche*.

Origini delle Lingue :

Gli Egizj narravano essersi per tutta la *scorsa* del *loro mondo innanzi* parlate *trè-lingue* corrispondenti nel *numero* e nell'*ordine* alle trè-età scorse pur innanzi nel loro mondo, degli *Dei*, degli *Eroi* e degli *uomini* e dicevano la prima essere stata *Geroglifica* ossia *ságra*, la seconda *simbolica*, ò per *segni* ovvero *imprese* eroiche, la terza *pistolica* per communicare *gli uomini lontani* trà-loro i *presenti bisogni della vita*.

2° *Teutto* o *Mercurio* ritrovò le leggi (dicono anche gli *Egiziani*).

3° Appo i Greci i *nomi* significarono lo stesso che *caratteri* altri fatti generali.

Le *prime nazioni gentili* essendo tutte quante *mutole* ne' loro incomminciamenti, dovettero lasciare le loro *memorie*, con *segni scolpiti* prima e poi *dipinti*. — 2° Dovettero assicurarsi de' confini de' loro *poderi*, ed avere perpetue *testimonianze* de' loro *diritti*. — 3° Tutte si sono trovate usare *monete*.

Omero in sei luoghi di tutti e due i suoi *pœmi*, fà menzione d'una *lingua più antica della sua*, la qual certamente è *eroica*, e la chiama egli la lingua degli *Dei*. — Appo i Romani s'adoperò *Varrone* nell'enumerare *trenta mila dei* che dovettero bastare per un *copioso lessico divino* da spiegare le genti del *Lazio* tutte le *loro bisogne umane* che in quei tempi semplici e parchi, dovetter essere *pochissime*, perocchè erano le *sole necessarie alla vita*. — Talchè le *favole divine* de' *Latini* e de' *Greci* dovetter' essere i *veri primi Geroflici*, o caratteri sagri o divini degli *Egizj*.

Il *secondo parlare*, che risponde all' età degli Eroi, dissero gli *Egizj* essere stato per *simboli*, che furono appo i Greci i σήματα coi i quali scrivevano gli Eroi d'Omero, e appo i Romani se ne conservano alcuna memoria ne' *frammenti de' versi saliari*.

Il terzo pistolare linguaggio non potè esistere o crearsi se non per *unanima convenzione* di tal o tale popolo appo cui si trovasse usato questo stesso linguaggio.

Si osservi adesso pria di giungere alla spiegazione dell'origine di queste *tre sorte di lingue* con altre tante *sorte* di *let-*

tere contemporanee e *corrispondenti* che le *lingue volgari articolate* non *significhino a placito*, siccome è stato asserito e creduto da tutti i *Filologi*. — Elleno al contrario, per queste loro *origini naturali* debbono *significare naturalmente* imperciocchè ogni parola volgare dovette *incomminciare* certamente *da uno* d'una *nazione*, il quale con *atto* o *corpo* ch'avesse *natural rapporto all' idea* ch'esso voleva communicare ad altrui, e come *mutolo* dargliele con tal'*atto* o *corpo* ad intendere, che cosa egli con tal voce volesse dire : — e si avere l'*origine naturale*, e perciò *significare naturalmente*.

Rimane adesso la difficoltà; come *quanti sono* i *popoli*, *tante* sono le *lingue* volgari *diverse?* la qual per solvere, è qui da stabilire, chè, come certamente i *popoli*, per la *diversità* de' *climi* hanno sortito *diverse nature;* onde sono usciti tanti *costumi diversi;* così dalle *loro diverse nature* e *costumi*, sono provenute altrettante *diverse* le *lingue* — Siccome han guardato, per la stessa *diversità* delle *loro nature*, le *stesse utilità della vita civile*, con *diversi aspetti*, onde sono uscite *tante* per lo più *diverse*, ed alle volte tre loro *contrarie consuetudini;* Cosi han guardato con diversi aspetti le *stesse cose*, le quali sono state *spiegate* con *diversi aspetti*.

Si entri adesso nella *difficilissima guisa* della *formazione* di tutte e *tre* queste *spezie* e di *lingue* e di *lettere*.

Come *dallo stesso* tempo cominciarono *gli dei* gli *eroi* e gli *uomini*, così nello stesso tempo cominciarono *tali tre lingue*, e del pari le *lettere* cominciarono con queste *tre* notabili *differenze* che la lingua degli *dei* fu quasi tutta *muta*, pochissimo *articolata*, onde dovette essere in *grandissima parte* per *caratteri divini mentali*. — la lingua *degli Eroi*, mescolata e di *articolata* e di *muta* e'n conseguenza, di parole volgari, e di caratteri Eroici co' quali scrivevano gli Eroi e che *Omero* dice σήματα. — La lingua degli *uomini* quasi tutta *articolata* e pochissima *muta* perocchè, non vi hà lingua *volgare*, tanto *copiosa* ove non sieno *più* le *cose* che le *voci*. Quindi fù nel suo principio, la lingua Eroica, sommamente *scomposta*, il che è un gran fonte dell'oscurità delle favole.

Nello stesso tempo che si formò il *carattere di Giove* che fù il primo di *tutti i pensieri umani gentileschi*, incomminciò parimente a formarsi la *lingua articolata*, con l'*onomatopea;*

ed esso *Giove* fù detto da' latini, dal fragor del tuono, dapprima, *Ious*, o dai *Greci* dal fischio del fulmine Ζεύς; dal suono che dà il fuoco ove bruccia, fu detto dagli orientali, *ur*. Colla favola di Giove incommincia ugualmente *sublime* la *locuzione poetica* con l'*onomatopea*. — Seguitarono a formarsi le lingue articolate con l'*interjezioni*, che sono *voci articolate* dall'*empito di violenti passioni*, che in tutte le lingue son' *monosillabe*. — Onde non è fuor del verisimile, che da' primi fulmini, *incomminciata a destarsi* negli uomini la *meraviglia* nascesse la *prima interjezione* da quella di *Giove*, formata con la voce πα, che poi restò raddoppiata πάπς.

Questa parte della storia dell'*umane idee*, vien' confermata da essa *storia* de' *Filosofi*, che la 1ª *maniera* di *rozzamente Filosofare*, degli uomini, fù l'adrotía, ò l'*evidenza* de' *sensi*. Dipoi venne *Esopo*, ò i *moralt Filosofi volgari*, che comminciarono *innanzi* de' *sette savj della Grecia*. Questi ragionò con l'*induzione* d'*un solo simile* e questo anche *finto;* Appresso venne *Socrate*, ed introdusse la *Dialettica* con l'*induzione* di più *cose certe*, ch'abbian *rapporto* alla cosa *dubbia* posta in *quistione*. — Le *medicine* per l'*induzione* dell' *osservazioni*, innanzi di *Socrate*, avevano dato *Ippocrate principe di tutti* i *medici*, cosi per *valore* come per *tempo*, che meritò l'immortal elogio : *nec fallit quemquam*, nec *falsus ab ullo est*. — Le *Matematiche* per la via *unitiva*, della *sintetica*, avevano a' *tempi di Platone* fatto i loro *maggiori progressi* nella *scuola italiana* di *Pyttagora*, come si può veder nel *Fimeo*. — Sicchè, per questa via *unitiva*, ai tempi di *Socrate*, e di *Platone* sfiorava *Atene* di tutte l'*arti* dell' *ingegno umano*, cosi di *Poesia*, di *Eloquenza*, di *Storia*, come di Musica, di *Fonderia*, di *Pittura*, di *Scoltura*, d'*Architettura*. Poi vennero *Aristotile* che introdusse il *sillogismo* il quale è un *metodo*, che piuttosto *spiega* gl'universali ne' loro particolari, che *unisce* i particolari per intendere gl'universali e *Zenone* che, col *Sorite*, il quale risponde al *metodo* de' *moderni Filosofanti*, che *assotiglia*, non *aguzza* i *cervelli*, e *non fruttarono*, *alcuna cosa più di rimarco al prò del gener umano*. Onde a gran ragione il *Verulamio* gran *Filosofo* e gran *politico*, propone, commenda ed illustra l'*induzione* nel suo *organo*.

Morale Poetica :

Siccome la *Metafisica de' Filosofi* per mezzo dell' *idea di Dio* fa il primo suo lavoro ch'è di *schiarire la mente umana*, ch'è *proprio della Logica;* onde dallo *schiarimento della mente* ella scende a *purgare* il *core* dell'uomo con la *morale;* così la *Metafisica* de' *Poeti* i *Giganti* ch'avevano *fatta la guerra* al cielo con l'*Ateismo*, gli *vinse* col *terrore* di *Giove Fulminante* e non meno che i *corpi*, *atterrò* le loro *menti* con una *Logica conforme*, con laquale si finsero *tal' idea* di *Giove;* che germogliò la *morale poetica* con fargli *Pj*.

E la *pietà* incomminciò dalla *religione* che *propriamente* è *timore della divinità;* l'*origine Eroica* della qual voce si conservò fin da questi tempi primi appo i *Latini* per coloro che la voglion detta a *religando*, non a *relegando*, cioè da quelle catene, con le quali ò *Tizio*, ò *Prometeo* o entrambi erano *incatenati* alle *rupi* a' quali l'*aquila divorava* il *cuore* e le viscere. Comminciò qual dee la *moral virtù* dal conato col quale i *Giganti* dalla *spaventosa religione de' fulmini* furono *inchiodati* per *sotto i monti* — da questo conato altresì comminciò da spuntare in sì fatti *Giganti* la *virtù* dell'*animo*, in quali dallo stesso tempo del loro *incatenamento*, in vece di esercitare in *faccia del cielo la libidine loro bestiale* avendo di lui sommo spavento, ciascheduno di essi si diede a strascinare *per sè una donna* dentro le *loro* grotte, e tenerlavi in *perpetua compagnia* di *vita*. — Quindi nacquero *con varj ritti* i — matrimonj solenni, e fù imaginata la seconda divinità gentilesca *Giunone* sorella e sposa di Giove perchè dovettero i primi matrimonj essere contrattati dalle sorelle co' fratelli.

Economia poetica :

Sentirono gli *Eroi* per *sensi umani* quelle *due verità* che compiono tutta la *dottrina Iconomica* che le *genti latine* conservarono con *queste due voci* di *educere* e di *educare* delle quali con signoreggiante eleganza la prima s'appartiene all' *educazione dell'animo*, la *seconda* a quella del *corpo :* e la prima fù con dotta metafora trasportata da' *Fisici al menar fuori le forme della materia;* perocché con tale *educazione Eroica* s'incomminciò a *menar fuori* in un certo modo, la

forma dell'anima umana, ch'era affatto sepolta dalla materia, ne' *vasti corpi* de' *Giganti;* e s'incomminciò a *menar fuori* la *forma di esso corpo umano* di *giusta corporatura* dagli *smisurati corpi Giganteschi*. Perciò che riguarda la 1ª Parte, i *padri Eroi* dovettero essere i *Sapienti*, i *Sagrificatori*, e quindi *Legislatori*, e certamente cotali *padri* dovetter' essere *che momarchi famigliari* solamente *soggetti* a *Dio*, *forniti* d'*Imperj armati* di *spaventose religioni*, e *consegrati* con *immanissime pene*. Sia egli qui lecito di riflettere, *quanto vi volle*, acciocchè gli *uomini gentili* dalla *ferina libertà natia*, si trovassero *addimesticati* ad *ubbidir* poi negli *stati civili* naturalmente *alle leggi*. — Vi bisognava *forza divina* e non altra per *ridurre* a' *doveri umani* i tanto *goffi* e fieri *Giganti;* la qual *forza* non potendo dirsi *in astratto*, fù detta *in concreto*, con esso corpo d'una *corda*, che χορδά si dice in *Greco*, ed in *Latino* dapprima si disse *Fides;* la qual propriamente s'intese in quel motto *Fides deorum* figurata poi, per quanto a' suoi Affetti civili dalla *monocorda lira d'Orfeo*.

Per quanto alla 2ª parte.

I Padri Eroi dovettero *edurre*, o menar fuori *dalle* vaste *corporature Gigantesche* de' lor figli la *giusta forma corporea umana*. Quivi in *esso nascere* dell' *Iconomica*, la compierono nella *sua idea ottima* la qual'è che *i padri* col *travaglio*, e con l'*industria* lascino a' *figlinoli patrimonj*, ov'abbiano *facile* e *sicura* tutta la loro *sussistenza;* anco mancassero gli *stranieri commerzi; anco* mancassero *tutti* i *frutti civili;* anco mancassero esse *città;* acciochè in tali *disperati casi* almeno *si conservino le famighie* dalle quali sia speranza di *risurgere le nazioni* che debbano lasciare loro *patrimonio*, in luoghi di *buon'aria*, con *propria aqua perenne*, in *siti* per *natura forti*, ed in *campi* di *larghi fondi*. Quivi si fantasticò la *terza deità maggiore* la qual fù *Diana*, che fù *la prima umana necessità*, laqual si fece sentire a' *Giganti fermati* in *certe terre*, e congiunti con *certe donne*. Onde la favola di *Diana* figura la *pudicizia'* de' *matrimonj*.

I *Giganti Pj postati ne' monti* dovettero risentirsi del *puttore* che davano i *cadaveri* de' lor *trapassati*; onde sì diedero a *sepellirgli* de' quali si sono trovati e si truovano tuttavia *vasti* Teschj ed ossa sopra l'alture de' Monti, e sparsero i se-

polcri di tanta *religione*, ossia *divino spavento* che *religiosa loca* per eccellanzo restarono detti a' *Latini* i luoghi ove fossero di *sepolcri*. E quivi incomminciò l'*universal credenza* dell'*immortalità delle anime umane*. — Fù quindi fantasticata la *quarta divinità delle genti maggiori*, *ciò* è Appollo preso per dio *della luce civile*. Ma standossi gli *Eroi fermi* in certe terre, e crescendo *vieppiù le loro famiglie*, nè bastando loro i *frutti spontanei della terra*, furono *necessitati* di dar *fuoco alle selve*, ridurle a *coltura*, e seminarvi il *frumento*. Di tal *civile fatica*, la più grande e la più gloriosa spiccò naturalmente il carattere di *Ercole*, che ne fà tanta gloria a *Giunone* che *comandolla* per *nutrir* le *famiglie*.

Al nascere di queste cose si destarono nelle *Greche fantasie trè altre deitadi delle genti maggiori* con *ordine* d'*idee* corrispondente all'*ordine delle stesse cose*. Prima *Vulcano*, appresso *Saturno*, quindi Cibele o *Berecintia*, la *terra colta*, la *gran madre*, *Vesta a' Romani*.

CHRONIQUE

Le quatrième Centenaire du Collège de France. — Il est peu probable que le Collège de France ait célébré son premier centenaire : ce n'était pas la mode, en 1630, de ponctuer ainsi le cours du temps. 1730 avait d'autres préoccupations; et le romantisme de 1830, tout historique qu'il voulût être, était plus fier de ses jeunes gloires que disposé à ramener à l'honneur l'humanisme grec ou latin. Notre génération, qui fait volontiers l'inventaire de ses richesses ancestrales, et qui est beaucoup plus curieuse du passé qu'elle n'affecte de le montrer, a fêté avec éclat les quatre cents ans bien sonnés de l'antique maison que François I^er^ institua, aux jours de la Renaissance. Si le détail des fêtes n'importe pas ici, on peut du moins marquer l'esprit et le caractère de cette célébration.

* * *

Ce qui frappe d'abord, c'est à quel point on y exalta la science désintéressée. Sentiment complexe, où entrent à la fois une manière de défi aux puissances matérielles qui, à notre époque, ont prétendu dominer le monde d'une manière plus brutale et comme plus cynique que par le passé; un regret, à l'idée des tâches multiples qui, accablant ceux qui sont chargés de propager la science, paralysent trop souvent la recherche et l'effort personnel; une fierté, une confiance, une certitude, procurées par l'exemple même de la vie du Collège de France : frêle institution à ses débuts, sans locaux, sans argent — et qui n'en a pas moins maintenu, à travers les difficultés d'une vie précaire et tout au long de quatre siècles, le principe de la liberté inconditionnée de la science.

Il n'est guère d'orateur, parmi ceux qui ont été appelés à prendre la parole au cours des cérémonies, qui n'ait traduit ce sentiment. On voudrait les reproduire tous, les beaux et nobles discours qui affirmèrent et nuancèrent, qui parèrent d'émotion l'idée de la science nécessaire et dominatrice. Donnons-en, pour souligner ce premier caractère, deux extraits. Dans le grand amphi-

théâtre de la Sorbonne, écoutons la voix du recteur de l'Université de Paris, M. Charléty, qui s'exprime en ces termes :

« Il faut avant tout aimer la vérité, vouloir la connaître, croire en elle, travailler si l'on peut à la découvrir ; il faut savoir la regarder en face et se jurer de ne jamais la fausser, l'atténuer ou l'exagérer, même en vue d'un intérêt qui semblerait plus haut qu'elle, car il ne saurait y en avoir de plus haut, et du moment où on la trahit, fût-ce dans le secret de son cœur, on subit une diminution intime qui, si légère qu'elle soit, se fait bientôt sentir dans toute l'activité morale. Il n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes d'accroître son domaine ; il est donné à tous de se soumettre à ses lois. Soyez sûrs que la discipline qu'elle imposera à vos esprits se fera bientôt sentir à vos consciences et à vos cœurs. L'homme qui a jusque dans les petites choses l'horreur de la tromperie et même de la dissimulation est par là éloigné de la plupart des vices et préparé à toutes les vertus. » Paroles mémorables de Gaston Paris, que rappelait en un jour solennel celui que vous avez maintenant placé à votre tête et à quoi il ajoutait : « Ne croyez pas que ces idées puissent jamais fléchir ni vieillir ; elles ne forment pas, disait-il, une doctrine abstraite que l'on critique et que l'on juge ; elles sont pour nous la règle acceptée, en nous incarnée ; non pas la règle dure, mais la loi souple et forte, la bonne nouvelle qui confère à notre vie sa part de joie et de beauté. » Oui, c'est ce regard purificateur jeté sur la réalité qui est le secret de toute vie scientifique et qui, à lui seul, suffit à créer une vie morale supérieure ; aimer la vérité, c'est aimer la justice. Travailler à l'établissement de la probité intellectuelle dans le monde, travailler à l'abnégation devant le vrai, c'est le fond des passions nobles sur lequel il faut édifier l'avenir et édifier sa propre vie.

« Est-il indifférent à votre gloire ou à votre tâche que le petit Breton qui voyait comme le plus noble terme de son ambition son entrée au Collège de France, Ernest Renan, ait écrit à vingt-cinq ans, dans la mansarde où il aimait frénétiquement la vérité, à la première page du livre où d'avance il résumait sa vie et où il décrivait l'*Avenir de la Science :* « Une seule chose est nécessaire : j'admets dans toute sa portée philosophique ce précepte du grand maître de la morale, je le regarde comme le principe de toute noble vie... Ce n'est pas une limite étroite que nous posons à la nature humaine en proposant à son activité une seule chose comme digne d'elle, car cette seule chose renferme l'infini. »

Il voulait dire (et c'est sous la protection de ses hautes paroles

prononcées devant votre porte que nous célébrons ce quatrième centenaire de votre gloire), il voulait dire qu'une seule chose est nécessaire, c'est de travailler à la recherche de la vérité.

Voici d'autre part Joseph Bédier, administrateur du Collège de France, prenant la parole à son tour :

« Le roi avait compris, lui le premier, que la recherche scientifique, source non seulement de connaissance, mais aussi de puissance, doit être organisée fortement, comme un service d'intérêt national et d'intérêt humain; que les travaux de la science, aussi bien que ceux de l'art et de la poésie, requièrent avant tout la liberté et le plus entier désintéressement de l'esprit; et ce qu'il voulut instituer, ce fut une école à part, indépendante de toute autre, qui serait uniquement vouée à la poursuite libre et désintéressée du vrai. Ainsi fut édifiée cette étrange maison où l'on s'applique moins à communiquer aux jeunes générations la somme des vérités acquises qu'à en accroître le trésor; où toute nouveauté sérieuse, toute science naissante est la bienvenue; où l'on enseigne portes ouvertes; où l'on ne délivre aucun diplôme; où chaque maître traite chaque année, aux allures qu'il veut, le sujet qu'il veut; où seul l'intérêt de ses recherches personnelles détermine son programme; où il ne se connaît de devoirs qu'envers les disciples qu'il s'est librement choisis. Liberté entière, mais qui a sa rançon, une rançon dure, aimée pourtant. Une seule règle, mais impérieuse, comme toutes celles que trace l'honneur : ne jamais se répéter. On ne doit traiter que de problèmes neufs, non résolus : c'est le nouveau qu'il faut chercher, et encore le nouveau, n'en fût-il plus au monde, d'un effort quotidien, sans cesse repris, et l'on y doit mettre sa vie. Un professeur du Collège de France qui aurait perdu le goût de l'investigation personnelle n'aurait plus rien à enseigner, plus rien à dire. Il doit payer d'exemple, encore et toujours. De là un enseignement de type très particulier qui accorde à l'idée née de la veille, à l'hypothèse chanceuse toute la liberté de ses audaces et qui en même temps offre le vivant spectacle des doutes, des tâtonnements, des repentirs de quiconque essaye de se frayer une voie dans la brousse obscure de l'inconnu; qui s'applique à recueillir les faits avec scrupule, à les interpréter avec prudence, mais pour les dépasser : afin que tous comprennent, comme l'a dit notre Renan, que « la science se paye cher » et que « pour extraire une goutte d'arome, il faut des monceaux de ma- « tière gâchée »; ou, comme l'a dit notre Berthelot, qu' « on ne « sait que ce qu'on refait »; afin que tous comprennent, comme l'a

dit notre Bergson, que « l'invention doit être partout, jusque dans « la plus humble recherche de fait, jusque dans l'expérience la plus « simple, et que là où il n'y a pas effort personnel, il n'y a même « pas commencement de science » ; ou encore, comme l'a dit notre Claude Bernard, que « toutes nos théories sont fausses, absolu- « ment parlant, et qu'il faut savoir changer ses idées quand elles « ont assez servi, comme on change un bistouri quand il s'est « émoussé » ; enfin, en un mot, que se maintienne et se propage dans notre pays cet esprit à la fois de critique et d'initiative, d'innovation, de non-conformisme qui est la loi même de notre maison. C'est aussi la loi qui régit tous les hommes de science, où qu'ils enseignent, où qu'ils travaillent, au Collège ou hors du Collège, en France ou hors de France; ils n'ont tous qu'un même idéal, une même doctrine essentielle, et leurs âmes brûlent toutes de la même soif véhémente. »

Étant admis qu'il s'agit là, en effet, de la loi qui régit tous les hommes de science, où qu'ils enseignent, où qu'ils travaillent; et sans insister davantage sur l'éclat particulier avec lequel une telle loi fut rappelée, dans cette commémoration solennelle, venons-en à la discipline qui nous intéresse ici de plus près.

* * *

S'il est vrai que la littérature comparée, en étudiant la complexité des rapports qui, d'un pays à l'autre, unissent les idées et les formes, ne se borne pas au passé, et a l'ambition d'établir des contacts directs entre tous les hommes de bonne volonté ; si l'un des privilèges qu'elle revendique est celui de ne pas considérer les choses d'un point de vue unique et exclusif, mais sur le plan général de l'Europe et du monde : elle eut lieu, dans l'occasion, d'être satisfaite. Toutes les idées, tous les pays voisinèrent en amitié. Trente-sept nations furent représentées, et deux cent quarante-trois corps savants. A la réception du premier jour, dans la cour du Collège transformée en jardin fleuri, parlèrent un Anglais, M. Allen, de l'Université d'Oxford; et un Allemand, M. Lueders, de l'Académie prussienne des sciences. Au banquet de l'Hôtel de ville, parla un Américain, M. Grandgent, professeur à l'Université d'Harvard. A la séance de la Sorbonne, parla un Italien, M. Ghigi, recteur de l'Université de Bologne — la première université du monde par droit d'ancienneté. A l'excursion de Fontainebleau, parla M. Bernard Bouvier, de Genève, et les représentants de toutes les nationalités, aimablement mêlés les uns aux autres, fraternisèrent. Au banquet du Claridge, on entendit une série d'orateurs dont nous

voulons indiquer les noms et les pays, non pour la curiosité, mais pour montrer comment on fit, dans une seule salle, le tour du monde. Le professeur Curtius débuta : « Au nom des Universités, des Grandes Écoles, des Académies allemandes, j'ai l'honneur de vous adresser mes félicitations et mes vœux de prospérité. Les corporations savantes de l'Allemagne sont heureuses de participer à la solennité qui réunit ici les représentants du monde entier, venus pour rendre hommage à l'un des foyers les plus ardents de l'humanisme... » Vinrent ensuite, par ordre alphabétique des nations, MM. Heinrich Srbik, de l'Académie des sciences de Vienne; de la Vallée Poussin, de l'Université de Louvain; Jean Bruchesi, de l'Université de Montréal; Cruz Ocampo, délégué des Universités chiliennes; Lin Yutang, délégué de l'Academia Sinica; Norlund, président de l'Académie royale du Danemark; Sharpe Schafer, qui voulut que le souvenir de l'Écosse fût nommément invoqué; Pug y Cadafalch, de l'Institut d'études catalanes; Paul Kogermann, de l'Université de Tartu; Welch, de l'Institut Rockefeller; Langfors, de l'Université d'Helsingfors; Allen, de l'Université d'Oxford; Aighinitis, recteur de l'Université d'Athènes; Salverda de Grave, de l'Université d'Amsterdam; Horne, de l'Académie hongroise; Harmworth, du Trinity College de Dublin; Coppola, de l'Académie royale d'Italie; Sanki Ichikawa, de l'Université impériale de Tokio; Janek, de l'Université de Riga; Roemeris, professeur à l'Université de Vytautas le Grand; Bodtker, de l'Académie norvégienne des sciences et lettres; L. W. Carrisso, de l'Université de Coïmbre; Titulesco, délégué de l'Université de Bucarest; S. E. le comte Ehrenwald, ministre de Suède; Claude Du Pasquier, recteur de l'Université de Lausanne; Hostinsky, vice-recteur de l'Université Masaryk; Muammer Rached Bey, délégué de l'Université de Stamboul... Quelle liste ! quelle belle liste, pour qui, étant comparatiste, connaît l'importance des relations directes et des contacts personnels !

Gabriel Hanotaux, parlant au nom de l'Académie française, a rappelé ces dimanches de Gaston Paris, ces après-midi justement célèbres où l'on rencontrait, chez le maître des études médiévales, alors administrateur du Collège, « le flot continu d'écrivains et de savants du monde entier ». On crut les voir renaître, pendant ces fêtes officielles, pendant les réunions privées qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent les cérémonies : lesquelles ne durèrent pas moins de cinq jours. Si l'on ajoute les comptes-rendus des journaux les plus éloignés dans l'espace; si l'on rappelle que l'écho du centenaire s'est prolongé jusqu'aux contrées les plus variées, et, par exemple, jusqu'au Mexique, qui organisa une soirée littéraire et un banquet, pour s'associer à la célébration parisienne : on ob-

tient un excellent total de littérature comparée en action, et comme un chapitre de l'histoire de l'humanisme dans le monde.

*
* *

Un des problèmes les plus difficiles à résoudre pour la pratique quotidienne de la vie est celui qui oppose dans les consciences le concept *national* et le concept *international*. Dans le domaine des idées, nous avons toujours soutenu ici cette doctrine, que la bonne entente devait venir non pas de l'effacement du caractère individuel de chaque nation, mais de sa nette affirmation, accompagnée de respect et de gratitude pour les caractères nationaux voisins. La littérature comparée montre trop clairement de quelle façon une influence exercée par un pays se traduit par un gain, pour tous ceux qui, subissant à quelque degré l'influence, sont dignes de gagner; elle est trop fortement imprégnée de la notion d'échange, pour ne pas croire qu'il y a, dans les deux éléments en discussion, un des rythmes nécessaires de la vie intellectuelle.

Or, dans la circonstance, ce problème fut nettement rappelé; et la solution proposée fut celle même que nous préconisons. J'en prends à témoin le professeur Lueders, de l'Académie prussienne des sciences. Après avoir parlé des liens tout particuliers qui ont uni l'orientalisme allemand et l'orientalisme français, il conclut de la façon que voici :

« Mesdames et messieurs, nous désirons cordialement que ces liens se rétablissent. Il y a ce qu'on pourrait appeler un nationalisme des sciences. Les nations ont aussi bien que les individus des qualités particulières qui se manifestent aussi dans leurs poursuites scientifiques. En vous, nous admirons la clarté des idées, la finesse de l'esprit, l'élégance du style. Il se peut que d'autres nations soient douées différemment. C'est précisément par la diversité de ces dons que s'explique la diversité des méthodes auxquelles on donne la préférence. Mais au delà, la science ne connaît ni barrière ni privilège de nationalité. Les rangs serrés, le cortège des savants d'un commun accord s'avance vers l'autel de la vérité pour y allumer le feu éclaircissant les ténèbres des vastes domaines de la nature et des temps passés, et le chemin qu'ils parcourent est une voie sacrée se continuant sur les hauteurs où ne pénètre aucun bruit disharmonique des combats de la vie profane. Laissez-nous nous réunir pour suivre ce chemin, pour le progrès de la science et le bien de l'humanité. »

J'en prends à témoin l'helléniste admiré et respecté des savants du monde entier, Maurice Croiset :

« L'empressement avec lequel tant de savantes compagnies ont

répondu à notre appel nous a profondément touchés. Il atteste, d'une manière vraiment émouvante et décisive, à quel point la science, sous toutes ses formes, est un lien puissant entre les nations. Certes, chaque peuple se doit de rester fidèle à son génie propre et chaque peuple aussi doit préserver de l'oubli les grandes œuvres de l'esprit qui sont ses titres d'honneur. Car, de nos jours, ce n'est plus à l'étendue du territoire ni au nombre de ses habitants que se mesure la grandeur relative des nations ; c'est bien plutôt à la valeur des services que chacune d'elles a rendus à l'humanité. Mais n'est-ce pas en se rapprochant les unes des autres, en se communiquant ce qu'elles ont de meilleur, qu'elles la servent le plus efficacement ? Et combien ce rapprochement nécessaire est particulièrement facile entre ceux qui ont voué leur activité à la recherche laborieuse du vrai : cette recherche, en effet, n'est-elle pas, par elle-même, une invitation impérieuse à la collaboration ? Quel est le savant qui pourrait dire qu'il ne doit rien à personne ? Quel est celui qui ne fait pas son profit chaque jour de tout ce qui se publie dans le monde entier ? Nous vivons en un temps où les idées traversent les terres et les mers avec une facilité merveilleuse. Vraiment le chercheur ne peut plus être l'homme qui s'enferme en lui-même, confiant en sa méditation solitaire. Non, c'est seulement grâce à une large information, en écoutant, pour ainsi dire, tout ce qui se dit au dehors, qu'il peut mener à bien son œuvre personnelle. De tout côté, les renseignements ou les suggestions utiles affluent vers nos laboratoires ou nos cabinets d'étude, et que de fois la pensée d'un autre a été dans l'esprit d'un savant comme l'excitation électrique, qui brusquement a fait jaillir l'étincelle : nous travaillons tous sous le signe de l'alliance scientifique universelle et c'est de là que cette fête doit tirer sa plus haute signification. Elle n'aura pleinement réussi que si chacun de nous en remporte un sentiment plus fort de la solidarité qui doit régner entre tous les peuples pour le progrès de la science, qui est aussi celui de la civilisation. »

J'en prends à témoin Joseph Bédier qui, dans son discours de bienvenue — le plus beau peut-être, le plus émouvant à coup sûr de ceux qu'il a prononcés au cours de ces fêtes — a marqué les limites et les rapports des deux concepts : l'œuvre de la Nation :

« Dans ce Collège, librement chacun des professeurs a pu chercher en paix, dans sa loi, la lumière. Comment l'auraient-ils pu, sans le joyeux assentiment de la Nation ? C'est la Nation elle-même, c'est son consentement quatre fois séculaire que représentent ici les délégations envoyées vers le Collège par les cinq classes de l'Institut de France, par nos Académies régionales, parure et doux

honneur de notre pays, par nos plus célèbres établissements de haut enseignement, par toutes nos Universités, Universités d'État, Universités libres, que nous saluons les unes et les autres avec le même respect et la même gratitude. La diversité de tous ces corps savants, leur enchevêtrement, leur émulation sont autant de richesses nécessaires à l'honneur du nom français. En tout pays de noble culture, les forces contrastées, mais solidaires, des maisons de science sont les composantes de cette force une et indivisible qui s'appelle la Nation.....

Et l'apport de l'étranger :

« Mais voyez : aux murs de notre cour d'honneur, sous le regard du roi François Ier, les drapeaux de trente-sept nations brillent au soleil, et les couleurs françaises les encadrent, joyeuses. Aussi joyeusement les Français ici présents s'uniront pour entourer, pour dignement accueillir les hôtes qui nous sont venus d'au delà de nos frontières, en messagers de ces trente-sept nations. Qu'ils en soient remerciés, remerciés selon l'esprit même de celui qui fonda ce Collège, aux jours de la Renaissance, pour répandre le culte des lettres plus humaines et toujours plus humaines. Les conseillers, les inspirateurs de François Ier et de sa sœur, la Marguerite des Marguerites, quels furent-ils? Des Français sans doute, un Le Fèvre d'Étaples, un Guillaume Budé, un Jean du Bellay; mais aussi bien Lascaris, Vives, Érasme. Le génie de la Renaissance, ce fut l'allégresse de rattacher l'homme à l'homme dans la longue suite des siècles et dans le présent, et de renouer entre les vivants, d'une nation à l'autre, ainsi qu'aux époques les plus généreuses du moyen âge, le pacte d'une auguste amitié. Par la voix de leur plus ancien zélateur, Rabelais, les premiers lecteurs royaux ont reçu un commandement, et ce fut d'ouvrir leurs âmes à toutes les aires des vents de l'esprit et de se montrer larges donneurs et larges emprunteurs : « Imaginez, leur dit Rabelais, un monde où « chacun preste, chascun doive : quelle harmonie ! Tous soient pres- « teurs, tous soient debteurs ! Croyez que chose divine est prester, « devoir est vertu héroïque. » Ce commandement, nos devanciers l'ont observé d'âge en âge, j'en atteste, en même temps qu'eux, leurs maîtres et leurs disciples des autres nations, notre Turnèbe et notre Casaubon en même temps que George Buchanan, notre Baluze aussi bien que Muratori. Et j'en atteste encore notre Gassendi, dont l'honneur, écrit un de ses anciens biographes, fut de rester en commerce avec tous les habiles gens de son temps, Galilée, le P. Mersenne, Élie Diodati, le savant Peiresc, Campanella, les PP. Scheyner et Fabri, Vossius, le grand Descartes, Grotius, et plusieurs autres, tous personnages fameux dans la République

des Lettres et dans le monde savant. Oui, la consigne héréditaire fut observée d'âge en âge, et nos maîtres les plus récents — tel Gaston Paris — ne l'ont pas méconnue. Avec quel scrupule, avec quelle magnificence il l'a pratiquée, la vertu héroïque! Ceux-là s'en souviennent, ses disciples étrangers, que voici revenus aujourd'hui vers sa salle de cours comme vers un sanctuaire, un Salverda de Grave, un Johan Vising, un Erik Staaf, un Charles Grandgent, un Bodtker, un Emmanuel Walberg! s'ils l'ont admiré et chéri plus encore, s'ils ont aimé en lui ce Collège et en ce Collège la France, ce fut sans doute pour sa puissance de direction et de rayonnement, mais aussi parce qu'il fut toujours accueillant aux inspirations venues du dehors, toujours prêt à exalter ses émules, les Pio Rajna, les Hermann Suchier et les Christophe Nyrop, toujours plus attentif à reconnaître ses dettes qu'à se prévaloir de ses bienfaits; et la meilleure leçon qu'ils aient apprise au pied de sa chaire, c'est qu'il faut honorer les nations dans la mesure où elles participent à une même tâche humaine, chacune selon son rythme et son style, chacune selon son génie. Ai-je eu tort d'évoquer ce grand souvenir personnel? Ainsi feront aussi tous mes collègues : en ces jours de pieuse commémoration, aucun d'eux ne pourra penser aux maîtres qui l'ont précédé dans sa chaire, sans penser aussi à leurs émules des autres pays. Si nous acceptions vos hommages pour nos seuls devanciers, nous irriterions leurs mânes, voulant les honorer. Ainsi, vous, nos hôtes, venus des autres nations, vous les très désirés et les très bienvenus, sachez-le bien : ces fêtes seront vôtres. Si vous dites Ampère, nous répondrons Œrsted et Faraday; Renan, nous repondrons Hegel; Cuvier, nous répondrons Linné. Vainement élèverez-vous vers les nôtres votre louange : elle retombera en rosée sur vous et sur vos patries, « comme la prière « redescend sur celui qui prie... ».

Et nous nous associons, pour notre compte, à l'appel qui termina ce discours : « Les beaux vers de Schiller en son poème de *La Cloche* me reviennent en mémoire : « Venez tous : consacrons et baptisons la cloche : CONCORDIA sera son nom! »

Travaux en cours. — M^me^ Merle se propose d'étudier *la Valeur poétique du mythe*, M. Gibelin *l'Influence de l'esthétique de Schelling sur l'* « *Allemagne* » *de M^me^ de Staël*, miss P. M. Turner *Maupassant et la critique américaine*, miss L. Lewis *l'Interprétation des États-Unis dans la littérature française entre 1887 et 1900*.

Autour des Universités. — M. F. Baldensperger fait au cours des mois d'août-septembre, à l'Institut franco-brésilien de Rio-de-

Janeiro, deux séries de conférences sur *Balzac* et sur la *littérature française d'après guerre.*

Le directeur de la *Rassegna di studi francesi*, M. Cacudi, de Bari, sur l'invitation de la Faculté des lettres de l'Université de Besançon, fera un cours aux étudiants étrangers sur *les Voyageurs en Italie.*

Voici le programme du cours professé à Columbia University par M. Fidelino de Figueiredo, sur l'*Histoire comparée des littératures espagnole et portugaise :*

Criterio de nacionalidad en literatura. — Noción de literatura española o castellana. — Noción de literatura portuguesa. — División cronológica de la literatura castellana. — División cronológica de la literatura portuguesa. — Características de la literatura castellana. — Características de la literatura portuguesa. — Su enlace en la unidad del genis literario ibero.

Paralelismo y asincronía de las dos evoluciones históricas. El portugués como lengua literaria medioeval : los cancioneros provenzales. — Materia castellana en el *Cancionero General* de García de Rezende. — El bilinguismo literario en Portugal. — El condestaile D. Pedro. — Colaboración portuguesa en la novelística peninsular : el ciclo de los *Amadises*, Bernardim Ribeiro, João de Barros, Francisco de Moraes, Jorge de Moniemór, Jorge Ferreira de Vasconcellos. — Influencia de los primeros italianisantes españoles en Portugal. — Gil Vicente y el teatro poético peninsular. — La literatura de los descubrimientos en Portugal. — La tradición orientalista en Portugal y la tradición occidentalista en España. — El japonismo como género típico portugués. — Africanismo literario en Portugal. — La epopeya nacional española y la epopeya nacional portuguesa. — Génesis y significación estética de las dos epopeyas. — Tradición camonéana, épicos castellanisantes. — Materia portuguesa en el teatro del Siglo de Oro. — Literatura Quijotana en Portugal. — Diferencia entre la mistica española y la mistica portuguesa. — Juicios de la literatura española sobre Portugal y los Portugueses. — Francesismo y enciclopedismo en Portugal y España. — El despotismo iluminado y la cultura intelectual. — Orígenes de la literatura brasileña, sus épocas históricas y caracteres típicos. — Caracteres que apartan el romanticismo portugués del romanticismo español. — Influencia de Herculano en España. — Evolución de la novela portuguesa : Herculano, Garrett, Rebello da Silva, Julio Diniz, Camilio, Eça de Queiroz, J. Lourenco Pinto, Abel Botelho, autores contemporáneos. — Evolución de la novela española, de los costumbristas a los autores de la generación del 1898. — El lirismo, como castiza expresión de

la sensibilidad portuguesa. — El ensayismo crítico, como castiza expresión de la inquietud española. — Ejemplos de mútua incomprensión, resultantes de la asincronía espiritual. — Influencia de Eça de Queiroz, Anthero de Quental y Oliveira Martins en España. — Menéndez y Pelayo y Portugal. — Tendencias contemporáneas en ambos paises.

Publications récentes. — La détestable formule « la littérature expression de la société » aura-t-elle fait assez de mal! Il y a un siècle, par exemple, elle aboutissait à faire établir la plus romantique des équations entre l'idéalisme métaphysique ou la rêverie musicale de l'Allemagne et les réalités sociales de ce pays. Aujourd'hui, par une sorte de choc en retour, les faits démographiques ou les particularités ethniques d'outre-Rhin amènent des historiens de la littérature à se poser à l'inverse le même problème. On connaît (cf. *Revue*, 1923, p. 485; 1927, p. 776) les systématisations de M. L. Reynaud. Avec moins de fièvre et plus de prudence, M. René Lote procède à une révision des valeurs également intéressante et périlleuse : son *Explication de la littérature allemande* (Paris, Boivin) a bien raison de vouloir débrouiller les « choses allemandes », mais recrée pour cela une « unité profonde » et s'autorise (p. 7) de Taine avec un contresens significatif sur le milieu, traduit par l' « époque ». Quand donc de telles généralisations procéderont-elles de *deux séries* distinctes, la statistique et ses données, et les produits de l'esprit d'autre part? Le livre, qui a des qualités d'entrain et de vie, est dédié à Voltaire — qui a si mal compris l'Allemagne et s'est si maladroitement comporté à l'égard de Gottsched et de sa femme : ce n'est peut-être pas de très bon augure.

La réédition de la grande *History of German literature* de M. J. G. Robertson (Edinburgh and London, 1931, 752 pages) est autrement rassurante. Son auteur observe, dès l'*Introduction*, que « nulle littérature européenne n'est rattachée par des liens plus étroits, n'est plus profondément redevable à ses pareilles que la littérature allemande ». Des retards fréquents sur la France et l'Angleterre et, dès lors, des nécessités d'imitation sont un fait capital relevé par l'auteur qui conclut ces pages de début, si importantes pour les amples développements consécutifs, par ces vues excellentes : « Sa principale contribution à l'ensemble poétique du monde a toujours été romantique, personnelle, individuelle; sa littérature est essentiellement « insociable », alors que celle des peuples latins a été par excellence une littérature « sociable » s'adressant à la collectivité. Et aux époques où l'Allemagne aspira

à la simplicité, à la symétrie classiques, elle y a ajouté, soit une subjectivité contraire à leur nature, soit un romantisme fantasque dérivant en une note de baroque nettement septentrionale. »

Créatures chez Balzac, de M. Pierre ABRAHAM (Paris, Gallimard, 342 p. in-16, 1931), c'est à la fois plus et autre chose que la promesse du titre. Et quoique l'auteur s'excuse d'offrir là « un livre ennuyeux et mal composé », sa rigueur expérimentale lui tient amplement lieu d'agrément. Dédaignant donc les « routes frayées » de l'histoire, un balzacien de formation scientifique s'occupe de donner leur véritable état civil aux types de la *Comédie humaine*. Qu'ils tiennent surtout de leur père spirituel (et l'on discutera beaucoup de ces paternités) ou que leur vitalité vienne d'une source extérieure, cette « morphologie balzacienne » se revêt de caractéristiques concrètes dont, ici, les traits du visage, la couleur des yeux et des cheveux, l'évocation des analogies dans la nature, l'art et l'histoire font successivement les frais. « L'homme et son génie » ne sortent certainement pas diminués de cette enquête expérimentale, qui se termine par des vues ingénieuses sur la création opposée à l'automatisme.

On donnerait sans trop d'inexactitude un titre comme *les Échos de Maeterlinck* au recueil d'études intitulé par M. M. ELLEHAUGE *Striking Figures among modern English dramatists* (Copenhagen, Levin et Munksgaard, 1931, 152 p. in-8°). Réaction contre l'intellectualisme, compromis entre l'esprit continental et les conventions traditionnelles, humour de la situation, « atmosphère » donnaient des suggestions, même pour des pièces à thèse : il va de soi qu'une revue qui va de Barrie à Masefield et de Yeats à Galsworthy ne saurait ramener à l'unité des traits de ce genre : aussi l'unité relative de ces études est-elle surtout dans le fait, souligné dans cet ouvrage, que tous ses auteurs plièrent les conventions victoriennes à d'autres interprétations de la vie; et le théâtre de Maeterlinck fut pour beaucoup de cas une manière d'utile aiguillage...

Une large enquête, que sans doute la connaissance des précisions documentaires permettra plus tard de restreindre et d'approfondir plutôt que d'étendre et d'élargir, situe dans l'ordre européen l'attitude sociale de M. Bernard Shaw (Martin ELLEHAUGE, *The Position of Bernard Shaw in European drama and philosophy*. Copenhagen, Levin & Muntsgaard; gr. in-8° de xv-390 p.). S'agissant de théâtre social, et souvent de pièces à thèse, le « sujet dramatique » est mis, par l'auteur de ce gros livre, au premier plan, et « l'intimité entre la philosophie, le théâtre et la vie » étudiée dans plusieurs manifestations essentielles de l'Europe contemporaine ou récente.

Tout cela importe-t-il vraiment pour rendre un compte plus authentique de l'auteur de *Getting married?* C'est une autre question ; mais il est intéressant de voir rompre implicitement les traditionnels procédés qui voyaient évoluer des genres dans des séries closes et trop aisées à déterminer. Et la connaissance générale du théâtre social est incontestablement enrichie par une large étude comme celle-ci.

L'ample production qui permettra quelque jour de décrire la crise actuelle du roman vient de s'enrichir d'un petit livre assez désenchanté de M. Marcel Barrière, *Essai sur l'art du roman* (Paris, Champion, 1931, in-16 de 110 p.). De même que, dans sa prétention d'assurer le gouvernement du peuple, la démocratie contemporaine consomme un nombre incalculable d'hommes politiques de toutes les nuances d'opinion : de même la littérature actuelle dévore une quantité d'écrivains, principalement de romanciers et de journalistes, « qu'il est impossible d'évaluer ». Les partis littéraires, les coteries qui sont aux antipodes de la souhaitable aristocratie de l'esprit : tels sont, suivant l'auteur, les soutiens redoutables et tenaces de la triomphante médiocrité.

Sans doute parce que moins déterminé que d'autres activités littéraires par des nécessités sociales sous-jacentes, le lyrisme se prête mieux aussi aux reconstructions logico-métaphysiques auxquelles se livre volontiers l'esthétique allemande d'aujourd'hui. On trouvera bien des suggestions intéressantes, par conséquent, dans J. Pfeiffer, *Das lyrische Gedicht als ästhetisches Gebilde : ein phänomenologischer Versuch* (Halle, Niemeyer, in-8° de 113 pages), en particulier sur « la métamorphose d'une instantanéité donnée en un durable présent ». Mais que dire d'une méthode qui, à propos des éléments de sonorité, passe à côté du caractère spécifique de la *rime?* Et quel paradoxe, au fond, que ces constructions où surabondent les vocables d'origine latine, et où tout, bibliographie, exemples, idées directrices, mentalité générale, se trouve concentré dans une sorte de germanisme exclusif?

Les Vivants. — Le cercle *Autour du monde* a célébré, le 14 juin 1931, son vingt-cinquième anniversaire. Cent sociétaires, associés, délégués et amis se sont groupés autour de son fondateur, Albert Kahn; après les discours du président, D. Roustan, et du secrétaire, Ch.-M. Garnier, les délégués des fondations Albert Kahn hors de France ont pris la parole. M. Félicien Challaye, au nom de la fondation française; M. Émile Borel, au nom des membres associés; M. Yoshizawa, ambassadeur du Japon à Paris; M. André François-Poncet, alors sous-secrétaire d'État à la présidence du Conseil, ont achevé de définir l'œuvre qui a tant fait pour la péné-

tration intellectuelle et morale des peuples. Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire ici la lettre envoyée par Henri Bergson à cette occasion ; elle dit excellemment la valeur de l'expérience mondiale instituée par les bourses de voyage autour du monde :

Paris, le 12 juin 1931.

Mon cher président et ami,

Je regrette que l'état de ma santé ne me permette pas d'assister à la réunion de dimanche. J'aurais été heureux de dire encore une fois combien j'aime et j'admire l'œuvre accomplie par le Cercle depuis sa fondation. Quand M. Albert Kahn institua ses bourses de voyage, il avait bien voulu me mettre dans la confidence de son projet. Je pus donc saisir, à sa naissance même, l'idée dont je devais suivre avec tant d'intérêt le développement. Il s'agissait d'abord, dans la pensée du fondateur, d'ouvrir chaque année à une élite de jeunes maîtres ce que Descartes a appelé « le grand livre du monde », et de l'ouvrir assez grand pour qu'ils pussent le parcourir tout entier : plus tard ils feraient bénéficier leurs travaux et leur enseignement du contact prolongé qu'ils auraient pris avec les réalités. Mais il s'agissait d'autre chose encore. Des bourses de voyage autour du monde étaient également instituées à l'étranger, le fondateur espérant que des sentiments, des idées communes seraient puisés par les élites de différents pays dans la commune expérience mondiale à laquelle il les conviait, et que ce serait un acheminement à ce qu'un grand universitaire américain a appelé « the international mind ». Tel était le double objet de la fondation. Le Cercle aura puissamment contribué à le réaliser. Par son effort ininterrompu depuis vingt-cinq ans, par les activités si variées de ses membres, grâce aux intelligentes initiatives et au dévouement infatigable de ceux qui le dirigent, il a fini par créer quelque chose d'unique : une atmosphère morale, que tiennent à venir respirer, ne fût-ce que pour quelques heures, des hommes éminents de tous pays, plus particulièrement ceux qui caressent le rêve d'une humanité organisée et meilleure...

La *Rassegna* (Aprile-Giugno 1931) donne, par la plume de Francesco Picco, un compte-rendu détaillé des *Mélanges Baldensperger*. Ce compte-rendu ne comprend pas moins de vingt pages, et analyse, article par article, les diverses contributions à l'ouvrage collectif. La *Revue de littérature comparée* est sensible à cet acte d'amitié, et elle exprime sa gratitude particulière à Achille Pellizzari et à Francesco Picco.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Sauf indication contraire, suppléer la date de 1931 à la suite de chacun des titres ci-dessous.

Théorie.

Eckhoff (L.). Den nye Litteraturforskning : syntetisk metode. Oslo, Gyldendal, 1930.

Haxo (H. E.). Value of intellectual relations between nations (tirage à part sans signalement).

Dörsam (H.). Ubersetzungs Kunst (*Schöne Literatur*, janvier).

Matthiessen (F. O.). Translation an Elizabethan art. Cambridge, Harvard Univ. Press.

Belloc (H.). On Translation. Oxford, Clarendon Press; Londres, Milford.

Thérive (A.). La traduction et les échanges intellectuels (*L'Europe du Sud-Est*, août).

Soreil (A.). La littérature expression de la société [et l'attribution de cette formule à Bonald ou à Mme de Staël] (*Rev. belge de philol. et d'hist.*, janvier-juin).

De Cezamy (J.). Le cosmopolitisme littéraire (*Revue mondiale*, 1er juillet).

Motifs, thèmes et types.

Böhm (B.). Sokrates im 18. Jahrhundert. Leipzig, Quelle und Meyer.

Heiss (H.). Virgils Fortleben in der romanischen Literatur (*Das Erbe der Alten*, II, 20).

Frey-Sallmann (A.). Aus dem Nachleben antiker Göttergestalten. Die antiquen Gottheiten in der Bildbeschreibung des Mittelalters und der italienischen Frührenaissance. Leipzig, Dieterich.

FLEMMING (W.). Der Wandel des deutschen Naturgefühls vom 15 bis 18. Jahrhundert. Halle, Niemeyer.

STUDER (E.). Russisches in der Thidreksage. Bern, Haupt.

MANACORDA (G.). Problemi eterni del Faust (*Nuova Antologia*, 16 juillet).

LEVI (E.). La risurrezione di Faust (*Marzocco*, 19 juillet).

DENKINGER (E. M.). Some Renaissance references to *Sic vos non vobis* (*Philol. Quart.*, avril).

BEALL (C. B.). A Virgilian simile in Tasso and Chateaubriand [le sanglier] (*Mod. Lang. notes*, juin).

LATHAM (M. W.). The Elizabethan Fairies. The Fairies of Folklore and the Fairies of Shakespeare. New York, Columbia University Press; London, Milford.

CHANCEREL (L.). Arlequin (*Jeux, Tréteaux, Personnages*, 15 août).

BRUNELLI (B.). Una storia inedita della commedia dell' arte (*Marzocco*, 15 mars).

SORBELLI (A.). Bologna negli scrittori stranieri. Volumes III et IV. Bologna, Zanichelli.

CHARLIER (G.). *Athalie* et la Révolution d'Angleterre (*Mercure de France*, 1er juillet).

BATTELLI (F.). Il terremoto di Lisbona nelle stampe portoghesi del tempo (*La Bibliofilia*, janvier-février).

SCHINZEL (E.). Natur und Natursymbolik bei Poe, Baudelaire und den französischen Symbolisten. Düren, Damilewski.

CIROT (G.). L'hirondelle et les petits oiseaux dans « El Conde Lucanor » (*Bulletin hispanique*, avril-juin).

ROGERS (P. P.). Sherlock Holmes on the Spanish stage (*Mod. Lang. Forum*, juin).

Relations générales.

MELO (C. F.). La resurrección de Occitania. Buenos Ayres, Espiasse, 1930.

STEINER (A.). Massinger's *The Pictures*, Bandello, and Hungary (*Mod. Lang. Notes*, juin).

De Figueiredo (F.). A Epica portuguesa no seculo xvi. Madrid, Imprenta de Ramona Velasco.

Davila (V.). Archivo del General Miranda. Viajes. Diarios. 1750-1785. Editorial Sur-America, Caracas. 1929, 2 vol. in-8°.

Praz (M.). Preromanticismo e postromanticismo (*La Cultura*, juillet).

Petersen (C.) et plusieurs collaborateurs. Deutschland und der Norden. Breslau, F. Hirt.

Reynaud (L.). France et Allemagne. Paris, Fayard.

[G. A.-B.] G. D. Romagnosi e il Gran Maestro L. de Fontanes (*Bollettino storico piacentino*, octobre-décembre 1930).

Pompeati (A.). Decadentismo straniero e italiano (*Marzocco*, 29 mars).

Faure (E.). Réflexions sur l'Occident (*Europe*, 15 août).

Ellehauge (M.). The position of Bernard Shaw in European drama and philosophy. Copenhague, Levin & Munksgaard.

Temborius (H.). Vom neuen Kosmopolitischen Roman in Frankreich (*Neuphilol. Monatshefte*, juin).

Vermeil (Ed.). L'Allemagne et les Démocraties occidentales. I. Les Relations intellectuelles dans le passé. Paris, Dotation Carnegie.

Lebel (R.). Histoire de la littérature coloniale en France. Paris, Larose.

Influences italiennes.

Sœur M. H. Seiler. Anne de Marquets, poétesse religieuse du xvi^e siècle [influence de la renaissance italienne]. Washington, l'Université catholique d'Amérique.

Giordano Orsini (N.). Un trattatello sconosciuto di G. Florio (*La Cultura*, juin).

Olivero (D.). Echi d'Italia nella poesia anglo-sassone. *In* Studi britannici. Torino, Bocca.

Croce (B.). Ricordi personali del Chapelain sul Marino (*La Critica*, 20 juillet).

Hazard (P.). La pensée de Vico. I : Avant la Scienza Nuova (*Revue des Cours et Conférences*, 30 juillet).

Ferrando (G.). Amor di Toscana e scrittori inglesi dell'Ottocento (*Marzocco*, 15 et 29 mars, 19 avril, 10 et 17 mai).

Benedetto (L. F.). Due recapiti fiorentini del Lamennais (*Marzocco*, 31 mai).

Bédarida (H.). Le Romantisme français et l'Italie (*Rev. de l'Univ. de Lyon*, IV, 2).

Dubray (M.). La storia dei romanzi di Al. Dumas [série italienne] (*Cultura moderna*, 1930, fasc. 11 et 12).

Bachschmidt (F. W.). Das italienische Element in D. G. Rossetti. Diss. Münster, 1930.

Prezzolini (G.). Poe e le lettere italiane (*Pegaso*, 10 octobre 1930).

Bertuccioli (A.). Une page inédite de Pierre Loti sur l'Italie (*Études italiennes*, avril-juin).

Reboul (F.). De Pirandello au pirandellisme (*Études italiennes*, avril-juin).

Influences espagnoles.

Ford (J. D. M.) et Lansing (R.). Cervantes. A tentative bibliography of his works, and of the biographical and critical material concerning him. Harvard University Press, Cambridge (Mass.).

Erckmann (R.). Der Einfluss der arabisch-spanischen Kultur auf die Entwicklung des Minnesangs (*De Vierteljahrsschrift für Literaturwissensh. und Geistesgesch.*, IX, 2).

Acosta (J. M.). Traductores franceses de Gracián (*Rev. de las Españas*, 1930, V).

Gilman (M.). Some French travellers in Spain (*Hispania*, 1930, XIII).

Petriconi (H.). Mérimées *Histoire de Don Pèdre I^er^* in ihrem Verhälnis zur chronik Ayalas und zur Geschichte (*Volkstum und Kultur der Romanen*, IV, 1-2).

Bédarida (H.). Le Romantisme français et l'Espagne (*Rev. de l'Univ. de Lyon*, IV, 2).

Influences françaises.

Audra (E.). L'influence française dans l'œuvre de Pope. Paris, Champion.

Mazzoni (G.). La morte dell' abate Prévost e il secondo centenario di Manon (*Marzocco*, 29 mars).

Benedetto (L. F.). Un attacco contro la Signora di Staël (*Marzocco*, 28 juin).

Kaboth (K.). George Eliots Beziehungen zu Frankreich. Diss. Breslau, 1930.

Rosenblatt (L.). L'idée de l'art pour l'art dans la littérature anglaise pendant la période victorienne [et l'influence de la formule et de l'exemple français]. Paris, Champion.

Raubert (Fr.). Baudelaire in der deutschen Dichtung (*Deutsch-franz. Rundschau*, avril).

De Haas (Ph.). La France en Hongrie (*Revue mondiale*, 15 juillet).

Pitrou (R.). Ernst-Robert Curtius et la France (*Nouvelles littéraires*, 29 août).

Schoell (F. L.). Enquête sur le français dans le monde (*Nouvelles littéraires*, 22 août et 12 septembre; suite d'une enquête poursuivie depuis le numéro du 24 mai).

Rati Opizzoni di Torre (C[te] L. A.). La culture française à Turin et dans le Piémont (*Revue de l'Alliance française*, juillet).

Leroy (D[r] E.). De quelques Flamands en Provence à travers les siècles (*Bulletin du Comité flamand*, janvier-mars).

Influences anglaises.

Offor (R.). A collection of books in the Library of the University of Leeds... (a) Translations from English into French; (b) Books written in French on Great Britain. Part. 3 (*Proc. of the Leeds Philosophical Society*, mai).

Ascoli (G.). Othello mis au goût français (*France-Grande-Bretagne*, mai).

Petersen (J.). Schiller und Shakespeare (*Euphorion*, XXXII, 2).

Ferrando (G.). John Dryden. Nel terzo centenario della nascita (*Marzocco*, 28 juin).

[Id.] L'altro de Foe (*Ibid.*, 6 juin).

Hazard (P.). Comment les enfants se sont emparés de Swift (*Nouvelles littéraires*, 12 septembre).

Burkhard (A.). The beginnings of the new poetic language in Germany [et certains éléments d'origine britannique] (*Philol. Quart.*, avril).

Reesink (H. J.). L'Angleterre et la littérature anglaise dans les trois plus anciens périodiques français de Hollande de 1684 à 1709. Zutphen, Thieme; Paris, Champion.

Olivero (F.). La letteratura inglese nei « Pensieri di varia filosofia » di Leopardi. *In* Studi britannici. Torino, Bocca.

Audra (E.). Les traductions françaises de Pope (1717-1825); étude de bibliographie. Paris, Champion.

Influences helvétiques.

Merian-Genast (E.). H. F. Amiel im Spiegel der europäischen Kritik, 1881-1931. N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, G. Braun, Marburg a. d. Lahn.

Influences allemandes.

Gout (R.). Anatole France et le théâtre de Hrotsvitha. Une source de Thais (*Mercure*, 1er août).

Prodhomme (J. G.). Les premières traductions françaises de Gœthe (*Mercure de France*, 15 juin).

Lalou (R.). Gœthe et l'attitude goethéenne (*Nouvelles littéraires*, 19 septembre).

Woolley (G.). Richard Wagner et le symbolisme français : les rapports principaux entre le wagnérisme et l'évolution de l'idée symboliste. Paris, Presses universitaires.

Sorel (G.). Le germanisme et l'historicisme de Renan [fragment inédit] (*La Critica*, 20 mars et 20 mai).

Grantoff (O.). Deutschland im Lichte Frankreichs (*Deutsch-franz. Rundschau*, avril).

Influences hongroises.

Márffy (O.). Il centenario di un poeta ungherese, Carlo Kisfaludy (*Convivium*, janvier-février).

Influences slaves.

Langlade (J.). Kochanowski vu par un Français. Cracovie, Polska Akadamja.

Schoell (Fr. L.). Motifs polonais dans la littérature française (*La Pologne*, 1er juin).

Kampmann (Th.). Dostojewski in Deutschland. Münster i. W., Helios.

[Civis.] La dernière mode littéraire : le bolchévisme (*Correspondant*, 10 juin).

Influences américaines.

[AN.] « Un Gil Blas en Californie » [roman de Dumas père, 1852] (*Mod. Lang. Forum*, juin).

BOURGEOIS (Y. R.). Sidney Lanier et le Goffic [*The Revenge of Hamish* et *le Marquis rouge*] (*Rev. anglo-amér.*, juin).

WILLIAMS (S. T.). The first version of the Writings of Washington Irving in Spanish (*Modern philology*, 1930, XXXVIII).

Influences orientales.

HAGGERTY KRAPPE (Al.). Le mirage celtique et les sources du « Chevalier Cifar » (*Bulletin hispanique*, avril-juin).

FORMICHI (C.). Dante e la Persia (*Nuova Antologia*, 16 juillet).

SEGALOWITSCH (B.). B. Disraelis Orientalismus. Berlin, « Kedem », 1930.

FAURE (E.). Orient et Occident (*Mercure*, 15 juillet).

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Maurice Bardon, professeur au lycée Rollin. **Don Quichotte en France au XVII^e et au XVIII^e siècle, 1605-1815.** *Bibliothèque de la « Revue de littérature comparée »*. Paris, Champion, 1931, 2 vol., 932 p.; gr. in-8° avec 5 gravures hors texte.

En 1930 paraissait le *Cervantes in Frankreich* de Max Hellmut Neumann[1]; 1931 voit consacrer deux nouveaux ouvrages à l'influence de Cervantes dans notre pays : miss Crooks se limite au xvii^e siècle; M. Bardon, avec sa thèse principale, apporte sur le *Don Quichotte* en France, de 1605 à 1815, un ouvrage considérable[2].

En 1812 et 1813, Bouterwek et Sismondi, dans leurs littératures, donnaient les premiers à l'œuvre de Cervantes l'interprétation « symbolique et pessimiste » qu'adoptèrent les romantiques. M. Bardon présente aujourd'hui un *Don Quichotte* gai, tel que le virent nos classiques.

L'espagnol était en faveur au début du xvii^e siècle en France : des grammaires, des romans, des ouvrages de théologie étaient traduits en français. Si un Antonio Pérez n'a guère eu d'influence, sauf peut-être sur les épistoliers, on se plaisait à citer quelque proverbe ou quelque phrase castillane.

Dès 1608, Nicolas Beaudouin traduisait le *Curieux impertinent*. L'année suivante, c'était le tour de l'histoire de Marcelle et du berger Chrysostome (devenu Philidon), suivie du discours *De l'excellence des armes sur les lettres*, de sorte que le *Don Quichotte*, satire du romanesque, plut d'abord par ses pages « pastorales et amoureuses ».

En 1614, César Oudin publiait sa traduction de la première partie, où il poussait l'exactitude jusqu'à l'obscurité. Dans la dédi-

1. *Revue hispanique*, t. LXXVIII, n° 173. Février 1930.

2. Citons aussi les trois chapitres consacrés par M. Paul Hazard, dans son excellent *Don Quichotte* (Paris, Mellottée, s. d. [1931]), à la vie du livre « au cours des siècles ».

cace, il présentait le roman comme divertissant. François de Rosset, en 1618, donnait la seconde partie de « L'Ingénieux et Redoutable Chevalier Dom-Quichot », qui était aussi à ses yeux un « ouvrage de loisir et d'amusement ». Moins scrupuleux qu'Oudin, il allonge et affadit souvent son auteur. Les deux livres eurent de nombreuses éditions. Bientôt[1] on réunit première et deuxième parties dans un même volume, et voici le « premier *Don Quichotte* français et l'un des plus ressemblants ».

Le livre de M. Bardon, outre « les Débuts » que nous venons de résumer, comprend cinq parties : l'époque de Louis XIII, l'âge classique, le commencement du XVIIIe siècle, le temps de Voltaire, et les dernières années du XVIIIe siècle. Les principaux chapitres de ces différents livres sont consacrés aux jugements et allusions, à l'opinion, aux grands « emprunteurs », au roman, au théâtre et aux traductions.

Nous allons, à la lumière des faits mis en valeur par M. Bardon, retrouver chaque période dans l'interprétation qu'elle donne au roman espagnol.

L'époque de Louis XIII est celle où la connaissance de l'espagnol était la plus répandue. Mmes de Chevreuse et de Motteville, Maynard, Tallemant (qui traite un sien cousin de Don Quichotte) apprécient le roman. Voiture parcourt en Andalousie la « ruta de Don Quijote ». Saint-Amant lui consacre cent vers de sa *Chambre du Débauché*.

Scarron, tel Cervantes, fait du burlesque « une arme de combat littéraire », et s'en prend au romanesque faux des auteurs contemporains. M. Bardon apparente également le style et la verve de l'auteur français, dont le *Virgile* et le *Typhon* sont remplis de proverbes, à ceux du *Don Quichotte*. Le *Roman comique*, les *Jodelets*, qui tiennent de Sancho, et *Don Japhet* confirment cette opinion. L'effort de Scarron « continue en France celui de Cervantes en Espagne. Il est, chez nous, comme son disciple le plus gai, le plus divertissant, le plus brillant ».

Le *Don Quichotte* romanesque des admirateurs de l'*Astrée* devient, vers 1630, « la critique et la satire de l'esprit chevaleresque », avec Charles Sorel. Quoi qu'il ait pu dire, son *Berger extravagant* doit à Cervantes l'intention satirique et les grandes lignes de l'action, transposée dans le mode pastoral : Lysis, qui a la tête tournée par ses romans, et adore Charite (Catherine, une fille de chambre), se fait berger et devient le jouet d'Anselme.

1. En 1639 suivant M. Bardon ; en 1625 suivant Miss Crooks, qui nous renvoie au *Catàleg de la collecció cervàntica Bonsoms*, de Givanel i Mas, vol. 1, Barcelone, 1916.

Après avoir été changé en fille, puis en arbre, il entreprend de délivrer une princesse captive d'un dragon, mais on parvient à lui rendre la raison, et l'histoire se termine par son mariage. Sorel est intéressant par sa verve satirique et son réalisme. Mais il n'a voulu que démolir; ses personnages sont outrés, ses effets excessifs, et surtout son héros est artificiel, tandis que Cervantes s'est pris d'amour pour le sien et lui a donné la vie.

Le théâtre emprunte des situations et des personnages. Mais Don Quichotte choque à la scène; le contraste entre la folie et les beaux sentiments du chevalier est déplaisant. Il faut que nous l'imaginions à notre gré. « Nous devons pouvoir arbitrairement le reconstruire. Et chacun de nous se fait, en définitive, un Don Quichotte selon son propre tempérament, ses propres idées sur l'honneur, le dévouement, sur leurs limites raisonnables, sur leurs excès dérisoires. A cette création sans cesse renouvelée du personnage, le texte de Cervantes est merveilleusement propre. Il suggère et n'exige pas; il n'impose pas une vision déterminée, achevée une fois pour toutes, du héros[1]. »

Ces lignes pleines de finesse expliquent que le Chevalier de la Triste Figure apparaisse presque toujours sur la scène comme un fantoche ou un matamore; d'ailleurs, on s'inspire surtout de la partie sentimentale, et le héros est réduit à un rôle secondaire.

Le caractère de matamore est le seul qui apparaisse dans les mascarades et ballets. Pour les comédies et tragi-comédies, les principaux emprunts sont dus à Pichou, dont les *Folies de Cardenio* (1628) contiennent de beaux vers, mais où l'intérêt est dispersé, et à Guérin de Bouscal, qui, de 1638 à 1641, n'écrivit pas moins de trois comédies sur Cardenio, le chevalier des Miroirs et le *Gouvernement de Sanche Pansa.* Il versifie des chapitres du roman avec verve et parodie même spirituellement Corneille.

L'âge classique (1660-1700) a une connaissance plus superficielle de l'espagnol et n'admire guère le *Don Quichotte.* Il semble n'y voir qu'une satire et un recueil de bons mots! Le roman et le théâtre ne lui empruntent presque rien. Seul Saint-Évremond en a senti réellement le charme.

M[me] de Sévigné aime le grand roman et y fait des allusions amusantes. Boileau a quelques souvenirs (Un rimeur sans péril, delà les Pyrénées...), mais oublie Cervantes dans le dialogue sur les *Héros de roman.* Molière joue le *Sancho* de Guérin de Bouscal, et celui de Fourcroy, que nous n'avons pas. Sa philosophie ironique, le but qu'il poursuit permettent de le rapprocher de Cervantes, en remarquant néanmoins que ses personnages sont plus humains.

1. P. 168-169.

M^me Jourdain ne tient-elle pas à son mari le même raisonnement que Thérèse Pança à Sancho ? N'y a-t-il pas dans Alceste quelques traits de Don Quichotte ? Et surtout ne retrouvons-nous pas quelque chose de Sancho dans les valets de l'auteur comique, dans ce Sganarelle à qui l'on ôte ce qu'il a sur son assiette à mesure qu'il se sert ?

Enfin La Fontaine s'est écrié, après un éloge des grands romans amoureux : « Cervantes me ravit », et M. Bardon, en nous expliquant ingénieusement les raisons qui pouvaient rendre Cervantes aimable aux yeux de notre grand fabuliste, se laisse peut-être entraîner un peu loin.

Si Chapelain juge que Cervantes manque de « l'équité historique » due aux vieux romans, si Ménage et Segrais estiment l'œuvre divertissante, Saint-Évremond, lui, a fait de *Don Quichotte* son ouvrage préféré et s'en est souvent inspiré. Il se nomme lui-même le Chevalier de la Triste Figure dans ses lettres à M^me de Mazarin, qu'il signe : « Hasta la muerte... » Il cite le roman, en faveur des Modernes, dans la Querelle. Enfin il s'inspire de Cervantes en écrivant sa comédie satirique des *Opéras*, où Crisotine ne s'exprime qu'en vers et en chantant, et fait preuve de bon sens lorsque sa manie n'est pas en cause.

Pierre Perrault, dont la critique est rébarbative, a eu la chance d'être publié par M. Bardon[1]. Le Père Bouhours, mal disposé contre l'Espagne, n'est pas favorable non plus à Cervantes.

La fin du siècle voit paraître la traduction complète de Filleau de Saint-Martin, *Histoire de l'admirable Don Quixotte*. Moins consciencieux que ses prédécesseurs, il « accomode » son texte « au génie et au goust des François », en laissant néanmoins quelques endroits qui « sentent l'espagnol ». Il allonge parfois, mais en général il abrège ; il a de l'élégance et se lit avec agrément. Il n'en fallait pas plus pour qu'il eût un grand succès (quarante et une rééditions jusqu'à 1882) : c'est lui qui a « naturalisé en France le *Don Quichotte*. »

Il lui a également donné une suite, où le caractère de Don Quichotte est assez bien reproduit, tandis que Sancho n'est qu'un rustre grossier.

M. Bardon poursuit ses recherches avec la même patience pour le XVIII^e siècle, qu'il nous montre aussi superficiel dans ses jugements que l'époque précédente. Le mot de Montesquieu n'en est-il pas une preuve ?

1. M. Bardon, *la Critique du livre de Don Quichotte de la Manche*, par Pierre Perrault. Paris, les Presses modernes, 1931.

Examinons rapidement les différentes étapes marquées par l'auteur. A Filleau de Saint-Martin succède Lesage qui s'en prend à la *Deuxième partie* d'Avellaneda, l'adapte et l'améliore. Chose curieuse : en continuant à intéresser le public français, c'est en définitive à l'œuvre de Cervantes qu'a profité la version de notre romancier. Marivaux, ensuite, prélude à son théâtre en écrivant ses *Folies romanesques* qui dérivent nettement du *Don Quichotte* et parodient « l'extraordinaire et le faux ».

Le théâtre surtout emprunte à Cervantes. Et, à ce sujet, s'il n'est pas niable que le P. Ducerceau se soit rappelé les mésaventures de Sancho gouverneur, peut-on affirmer que d'Ennery et Brésil aient emprunté à cet auteur, pour leur opéra comique, *Si j'étais Roi!*, le « thème, plaisant à la fois et profond, de l'homme de rien promu tout à coup homme d'importance[1] »? L'idée qui avait souvent été utilisée dans les contes et apologues, avant le XVII^e^ siècle, en Italie par exemple, semble venir d'Orient. Cervantes lui-même s'est peut-être rappelé un de ces textes. N'attribue-t-on pas au calife Haroun-er-Reschid la cession pour un jour de son trône à un pauvre homme qu'il avait fait endormir? Le *Conde Lucanor* cite un jeune étudiant qu'un sage magicien transporte ainsi en rêve au comble des grandeurs, pour lui montrer, il est vrai, jusqu'où ira son ingratitude. Rappelons enfin que, peu d'années après le *Don Quichotte*, Calderón a fait de Sigismond le héros d'une aventure semblable, dans *La Vida es sueño*.

Les philosophes, les encyclopédistes sont trop raisonnables pour comprendre la folie de Don Quichotte : aussi l'hidalgo leur est une arme satirique contre la superstition. Voltaire le juge superficiellement, mais se dit lui-même un Don Quichotte. Seul parmi les critiques, un Bernardin de Saint-Pierre voit plus loin, et prépare « les interprétations modernes du chef-d'œuvre ».

Enfin, en 1799, paraissait la traduction de Florian (que devait suivre en 1807 celle de Bouchon-Dubournial). Le fabuliste aime et admire Cervantes, mais lui est infidèle, car « la traduction la plus agréable est à coup sûr la plus fidelle ». Il lui suffit donc de faire éprouver à son lecteur l'impression que lui a donnée chaque chapitre. Le livre est affadi, mais, mis au goût du jour, il plaît, et l'on se remet à lire le roman[2].

Nos siècles classiques ont en somme refusé tout symbolisme au

1. P. 485, note.

2. Signalons la phrase de Chateaubriand sur Cervantes, citée par M. Bardon (p. 765) : « Blessé à Lépante en 1570, esclave à Alger en 1575, racheté en 1581... ». Deux des dates sont inexactes. La bataille de Lépante s'est livrée le 7 octobre 1571, et Cervantes était racheté en septembre 1580.

Don Quichotte, et n'y ont vu qu'une œuvre divertissante. Ils lui ont beaucoup emprunté, mais sont restés loin de leur modèle. Nous ne saurions trop remercier M. Bardon d'un travail aussi consciencieux, qui a été l'objet de longues années de recherches. Son plan est net; sa critique élégante et fine; sa langue alerte. Point de longueurs ou d'énumérations monotones. M. Bardon nous présente des auteurs vivants; il explique le sens de leurs œuvres, les tendances de leur époque. On admire, en parcourant les cinquante-deux pages de bibliographie, la somme de lectures que représentent les deux volumes, qu'illustrent cinq planches, reproductions de gravures ou de tableaux dont nous entretient l'auteur, qui a étudié également l'iconographie française de *Don Quichotte*.

M. Bardon vient de rendre la vie à toute une génération littéraire, issue du Don Quichotte, connue jusqu'ici par des allusions ou des études partielles; on ne saurait désormais qu'ajouter des observations de détail à cette œuvre définitive.

Paul Mérimée.

Esther J. Crooks, Associate Professor of Spanish, Goucher College, **The influence of Cervantes in France in the Seventeenth Century** (The Johns Hopkins studies in romance literatures and languages). Baltimore, The Johns Hopkins Press, et Paris, les Belles-Lettres, 1931, xii-271 p.

Ce volume, bien présenté, dépasse parfois les limites fixées par son titre, puisque l'auteur se laisse entraîner à parler du xviii^e^ siècle (p. 109 à 112 pour le théâtre), cite aux p. 89-90 des œuvres théâtrales anglaises ou allemandes, et aux p. 20-23 les traductions des œuvres de Cervantes en d'autres langues que le français.

Le plan du livre ne ressemble en rien à celui de M. Bardon; nous sommes ici en présence d'une étude méthodique des différents genres littéraires. Elle comprend une introduction de vingt-trois pages, consacrée à la connaissance de l'Espagne en France au xvii^e^ siècle (le volume de Morel-Fatio sur *Ambrosio de Salazar* a été fortement mis à contribution) et à la valeur des traductions, sur lesquelles l'auteur passe rapidement — et sept chapitres : réminiscences et allusions, — influence de Cervantes sur la poésie, — sur le roman, — influence du *Don Quichotte*, — des *Nouvelles exemplaires*, — et des œuvres dramatiques. — Conclusion.

Ce plan, s'il permet de comparer les opinions sur Cervantes ou les emprunts qu'on lui fait, est gênant lorsqu'on désire connaître

l'ensemble de ce que doit un auteur français au romancier espagnol, ou seulement l'opinion d'un de nos compatriotes sur le *Don Quichotte*. Car miss Crooks est forcée de subdiviser ses chapitres comme son livre : au chapitre Ier, par exemple, elle examine les jugements favorables au bon chevalier, puis les allusions défavorables. C'est ainsi que nous trouvons Sorel cité à la page 29, où son opinion n'est, à la vérité, ni louangeuse ni hostile, et à la page 33. Et nous devons sauter à la page 64 pour savoir ce qu'est le *Berger extravagant*. Ce cas précis montre les inconvénients du plan, puisque les jugements de Sorel s'expliquent par son désir de dissimuler les emprunts qu'il a faits à Cervantes.

Ainsi, les fluctuations de notre critique à l'égard du *Don Quichotte*, les engouements littéraires de notre XVIIe siècle nous échappent, d'autant plus que l'auteur limite son étude des écrivains français aux seuls passages où apparaît un souvenir du roman espagnol : nous ignorons donc les tendances de leurs œuvres, nous saisissons mal la portée de leurs emprunts et la valeur de leurs appréciations. Examinons les six lignes consacrées par miss Crooks à Segrais[1] que M. Bardon étudie en une page et demie[2]. Segrais considère le *Don Quichotte* comme une des meilleures satires modernes; il préfère la première partie à la deuxième; il estime particulièrement la conversation du curé et du barbier sur la tragédie. Mais que dit-il de Cervantes? N'est-il pas significatif qu'il juge la première partie supérieure à la deuxième? Pourquoi met-il sur le même pied la *Satyre Ménippée* et le *Don Quichotte?* Un autre passage caractéristique est celui qui concerne Mme de Sévigné[3]. En somme, nous désirerions trouver chez Miss Crooks ces « explications de textes » dont M. Bardon tire un si bon parti.

Nous rendons hommage, par contre, au travail considérable fourni par l'auteur et à l'abondance de sa documentation, mise en valeur par de très nombreuses références. C'est ainsi qu'aux pages 80-82 sont cités *l'Heureux désespéré;* les *Amantes* de Nicolas Chrestien; et la *Supercherie d'Amour* dont M. Bardon ne nous parle pas[4].

Le plan de *The influence...*, s'il a des inconvénients, permet des rapprochements intéressants. Les allusions à Cervantes sont presque toutes laudatives. On ne se préoccupe guère en France des circonstances où a été composé le *Don Quichotte*. Les épisodes les

1. P. 28.
2. P. 272-274.
3. *The Influence...*, p. 29. *Don Quichotte en France...*, p. 215-220.
4. Ces œuvres sont signalées par M. Lancaster dans son *History of French Dramatic Literature in the Seventeenth Century*, part I.

plus souvent cités sont ceux des moulins à vent, de Cardenio et du *Curioso impertinente*. La poésie française ne doit presque rien à Cervantes : outre le *Don Quichotte*, seule *la Gitanilla* aurait inspiré quelques poésies[1].

Les *Nouvelles Exemplaires* sont peu connues en France au début du siècle : l'intérêt est accaparé par le *Don Quichotte.* Elles ont servi cependant à Camus, à Lancelot, à Regnard, mais ces auteurs adaptent plutôt qu'ils n'imitent.

Le théâtre, nous l'avons vu chez M. Bardon, doit beaucoup à Cervantes. Signalons que Pichou aurait fait quelques emprunts aussi au *Don Quixote de la Mancha*, de Guillen de Castro, pour ses *Folies de Cardenio.* Miss Crooks attribue à Saint-Évremond l' « Opera of les Comédies » : c'est là un lapsus sans gravité, pour la « Comédie des Opéra ».

La Gitanilla, *Las dos doncellas*, *La ilustre Fregona*, entre autres, fournissent la scène d'intrigues : Hardy, Rotrou, Quinault, Guérin de Bouscal, Scudéry s'en inspirent. Le théâtre de Cervantes, qui n'a été traduit qu'au XIX^e^ siècle, n'a pas une grande influence : Dancourt, et peut-être Molière, en ont tiré quelque parti.

L'ouvrage se termine sur une bibliographie de quarante pages, qui aurait gagné à être divisée en chapitres, et un index. Notons simplement, à la page 212, que le titre de la première traduction de Oudin est incomplet, et que la quatrième édition, 1625, n'est pas citée.

Le volume de Miss Crooks constitue un répertoire méthodique et bien informé, que l'on consultera avec profit.

Paul MÉRIMÉE.

Claire-Eliane ENGEL. **La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles.** Chambéry, librairie Dardel, 1930. 287 pages. — **Byron et Shelley en Suisse et en Savoie (1816).** Chambéry, Dardel. 113 pages.

C'est « l'évolution générale du sentiment de la montagne dans la littérature » que M^lle^ Engel a voulu établir. Étant donnée la place considérable prise par le thème alpestre en France et en Angleterre

1. Signalons au passage que *de Vaux* (p. 69) est le pseudonyme de Montluc, comte de Cramail : pourquoi ne pas mettre le *Dom Quixote Gascon* sous ce nom de Cramail, qui figure d'ailleurs à l'index? Ailleurs, Miss Crooks attribue l'*Heureux Désespéré* à C. A., seigneur de C., et le *Don Quichotte de la Manche, chevalier errant espagnol révolté*, à C. D., sans rechercher quels noms cachent ces initiales.

depuis cent cinquante ans, on voit tout l'intérêt de ce travail. Les difficultés qu'il présentait ne sont pas moins évidentes. Comment ne pas tomber dans la compilation, ne pas donner au lecteur l'impression qu'il parcourt un catalogue? Comment, si l'on néglige les détails, éviter l'abstraction et l'arbitraire isolement du thème? M. A. Raymann, qui soutint à l'Université de Grenoble en 1912 une thèse sur *l'Évolution de l'Alpinisme*, n'avait pas évité le premier danger, et sa laborieuse analyse, qui passe successivement en revue la littérature alpine proprement dite, la littérature scientifique et l'art alpin, n'apporte pas de conclusions très satisfaisantes. Mlle Engel a réussi à nous donner sur un sujet très vaste une synthèse de réelle valeur, fort bien écrite et illustrée d'une douzaine de reproductions empruntées à Cozens, Linck, Lory et Turner. On ne peut que louer la charpente et l'articulation du livre : cinq grandes divisions nous mènent des premières découvertes alpestres à J.-J. Rousseau, Saussure et Ramond, puis à la période de la Révolution et de l'Empire, enfin aux deux périodes du XIXe siècle : 1814-1856 et 1856-1868. Aussi les remarques que nous allons faire n'entament-elles en rien le mérite essentiel de l'ouvrage.

Mlle Engel a bien vu l'impulsion donnée par les savants à la littérature de montagne qui, sans eux, risque toujours de s'enliser dans les répétitions de thèmes moraux comme celui de la liberté. Mais, à notre avis, elle n'a pas assez insisté sur les thèmes scientifiques, surtout dans les deux derniers chapitres. La théorie du soulèvement des montagnes et l'épopée de leur formation, pour ne prendre qu'un exemple, ont enflammé l'imagination de Michelet. Il fait allusion aux controverses qui mirent aux prises les partisans des soulèvements d'origine volcanique et des révolutions du globe (cf. Élie de Beaumont, *les Systèmes de montagnes*) et ceux de la thèse évolutionniste, comme l'Anglais Lyell. Chez ce dernier, note Michelet, « pour la première fois la terre figure comme une ouvrière qui, d'un labeur pacifique, incessant et sans secousse, se manufacture elle-même ». Cette idée devait plaire à l'historien qui voyait dans « le travail de soi sur soi » un principe d'explication fondamental.

Si Mlle Engel avait accordé plus d'attention à ces controverses, elle aurait sans doute mené son enquête jusqu'à la fin du XIXe siècle, et rencontré les ouvrages de Suess, depuis *Die Entstehung der Alpen* (1875) jusqu'à l'*Antlitz der Erde* (1er volume : 1883), et ceux de ses disciples français, les Bertrand, les Termier, qui ont tant fait pour établir la théorie des « grandes nappes ». Si les savants renouvellent notre manière de voir les choses et rajeunissent en fin de compte les thèmes des littérateurs, on ne saurait les négliger, et, ce faisant, risquer d'aboutir à une conclusion arbitraire.

Que si M^lle^ Engel avait poussé son étude jusqu'à 1890 ou 1900, elle aurait pu consacrer quelques pages à Meredith dont on peut dire, sans exagérer, qu'il est avec son ami Leslie Stephen un de ceux qui, à la fin du XIX^e^ siècle, ont le mieux senti la montagne. Il ne l'a guère chantée en vers, et l'on peut négliger *Swathed round in mist* (1851), *The Rosanna* (1862) et *On Como* (1908), mais il est impossible de passer sous silence la lettre où il traduit ses premières impressions en face des Alpes (Meran, 26 juillet 1861), le morceau célèbre de *Harry Richmond* : « Carry your fever to the Alps, you of minds diseased... », enfin et surtout *The Amazing Marriage* (1895) qui contient la plus belle description que je connaisse d'une aube en montagne, et dont l'héroïne, Carinthia, symbolise à n'en pas douter la force et la liberté des cîmes[1].

A l'autre extrémité de la courbe, nous trouvons Burnet, auquel M^lle^ Engel ne rend pas justice. Certes, sa *Théorie sacrée de la terre* n'est, selon le mot de Buffon, qu'un « très beau roman historique », mais les montagnes et la Bible lui ont inspiré des pages éloquentes, témoin cette oraison funèbre des mondes habitables que cita le *Spectator* (n° 146). « Ce ne sont pas seulement les cités et tous les ouvrages des hommes qui fondront comme la cire au soleil, mais aussi les monts grandioses dont on cherchera vainement la place. L'énorme masse des Alpes... se dissoudra comme un nuage se change en pluie. » Coleridge admirait beaucoup la prose majestueuse de Brunet, dont il s'est souvenu à plusieurs reprises et qu'il avait même songé à mettre en vers !

M^lle^ Engel a du romantisme une juste vue d'ensemble, mais nous relevons, dans le détail, quelques erreurs. Si l'on écrivait une vie romancée de Wordsworth à la manière de Maurois[2], on pourrait faire état de la boutade d'après laquelle il (Wordsworth) avait choisi Jones pour compagnon, « en raison de sa grande force musculaire, utilisable au besoin contre de féroces aubergistes ». Mais faut-il prendre De Quincey au sérieux quand il dit cela? Un amour commun des montagnes (Jones était gallois, « reared on Clwydd's banks »), une hardiesse semblable animaient les deux étudiants. L'invitation faite par Wordsworth dans un esprit d'aventure fut acceptée dans le même esprit, « with no timid mind ». Bien petite chose, si l'on veut, mais qui risque de fausser l'idée qu'un lecteur français se fera de Wordsworth. Autre erreur dans le même cha-

1. A signaler aussi un court poème, *Manfred* (1887), où Meredith proteste contre l'attitude adoptée par le « bilieux Childe » en face des montagnes.

2. Comme l'est la relation qui constitue la pièce de résistance de *Byron et Shelley en Suisse*, et où ne manquent pas les « transpositions » à effet.

pitre : l'hymne de Coleridge (*Hymn before Sunrise in the Vale of Chamouni*) ne fut pas écrit en 1805, mais parut le 11 septembre 1802 dans *The Morning Post*. Le poème allemand n'a que vingt vers, celui de Coleridge, quatre-vingt-cinq. On ne peut donc dire que « la fidélité de l'imitation était poussée à l'extrême », et nous savons, par ailleurs, que c'est l'impression faite sur Coleridge par l'ascension de Sca-Fell qui inspira son hymne. Peu importe, quant à l'effet produit sur les lecteurs, que Coleridge ait, ou non, vu le mont Blanc.

Il n'y aurait pas lieu de s'attarder à ces points de détail si l'étude de Wordsworth et de Coleridge avait été plus fouillée. Celui-ci ne voit pas la montagne comme celui-là, et il eût été bien de marquer les différences qui distinguent leur sentiment de la nature. M^lle^ Engel ne parle que du *Prélude*, publié en 1850, et néglige *The Excursion* qui parut en 1814, et dont l'influence sur Byron éclate, à mon avis, dans les deux passages que cite M^lle^ Engel à la page 156; on pourrait en relever d'autres traces. Je ne vois guère, par contre, l'influence de Shelley sur Byron; faute de textes précis, on ne peut rien affirmer. Or, à part « le règne d'Ahriman », entrevu dans les Alpes par les deux poètes, ils ont bien peu d'idées communes. Le mysticisme affirmé par Shelley dans *Mont Blanc* n'était pas à la portée de Byron, et M^lle^ Engel, qui apprécie ce poème comme il le mérite, le reconnaîtra volontiers.

Quelques lacunes à relever encore : les Pyrénées, plus que les Alpes, ont inspiré Hugo. Néanmoins, dans *Toute la Lyre*, on rencontre à côté de *Nuages*, écrit à Cauterets, un *Balma*, non daté, dont l'idée peut remonter au voyage fait avec Nodier ou à 1839. Le poème qui a pour titre *Dieu* contient une admirable évocation du cirque de Gavarnie et de sa création par l'eau.

Nous pourrions encore faire grief à M^lle^ Engel d'avoir un peu négligé le Dauphiné, décrit par Faujas de Saint-Fond, en 1781, et utilisé par Balzac dans le *Médecin de campagne* (1833), également lui reprocher quelque dureté pour Victor de Laprade, le poète d'*Alma Parens*, et quelque injustice pour le Taine du *Voyage aux Pyrénées*, mais, en fin de compte, lorsqu'on aime la montagne comme elle et qu'on chérit un haut idéal de ce que doit être la littérature alpestre, il est difficile d'être froidement impartial. C'est sa passion pour les Alpes qui lui a permis d'écrire un livre aussi vivant, aussi vibrant, où l'essentiel a été dit, et bien dit, sur le thème et son évolution en Angleterre et en France. Ne lui marchandons pas notre reconnaissance.

René GALLAND.

Alfredo Galletti. **Alessandro Manzoni. Il pensatore e il poeta.** Milano, Società editrice « Unitas », MCMXXVII; 2 vol. in-8° de XII-426 et 547 pages.

Luigi Tonelli. **Manzoni.** MCMXXVIII, Edizioni « Corbaccio ». Milano (coll. *Cultura contemporanea*, vol. XXII); in-8° de 500 pages.

Benedetto Croce. **Alessandro Manzoni. Saggi e discussioni.** Bari, Gius. Laterza & Figli, 1930 (*Biblioteca di cultura moderna*, N. 191); in-8° de 111 pages.

Au moment où l'on célébrait le centenaire de l'achèvement des *Promessi Sposi*, M. Giuseppe Toffanin faisait dans *la Cultura* (juin 1923) une remarque fort juste. La « belle et riche littérature critique » qui avait précédé ces solennités leur conférait le caractère d'une « tacite » apothéose de Manzoni et justifiait l'impression que le fameux roman commençait seulement à s'élever au rang des chefs-d'œuvre reconnus.

Après le centenaire de 1923 (qui coïncidait avec le 50e anniversaire de la mort du grand écrivain), le centenaire de 1927, commémorant l'apparition en librairie des *Fiancés*, a donné lieu à un certain nombre de manifestations et de publications. Ce vaste courant ne s'est pas arrêté depuis lors; et les études d'ensemble ou de détail sur les idées et l'art de Manzoni se sont multipliées. Ces ouvrages concernent au premier chef l'histoire des lettres italiennes; quelques-uns d'entre eux intéresseraient aussi la littérature comparée. Pour ne pas remonter trop haut, nous nous bornerons à signaler ici trois livres différents par l'intention ou par le caractère, mais qui abordent tous trois, directement ou par un biais, le rôle que le poète a joué dans l'évolution du romantisme italien, dans l'histoire de la pensée et des lettres européennes pendant la première moitié du XIXe siècle.

Les deux volumes de M. Alfredo Galletti portent la date de 1927. Mais l'*Introduction* nous avertit que le premier était tout imprimé trois ans plus tôt et que des difficultés imprévues ont retardé la publication du second. D'où certaines inégalités ou discordances (*disuguaglianze*) que l'auteur demande d'excuser. D'où aussi des répétitions et des redondances[1] qui peuvent rendre moins attrayante la

1. A vrai dire, répétitions et insistances ne chevauchent pas toujours sur les deux volumes : ainsi les chap. VIII (*La Storia*) et XI (*Dai « Promessi Sposi »*

lecture de l'ouvrage, qui en estompent les contours, mais qui ne diminuent pas la valeur scientifique de cette longue méditation sur Manzoni et son temps, un peu aussi sur Manzoni et notre temps.

« Ce livre, lit-on encore dans l'*Introduction*, n'est pas une étude critique et biographique où l'on exposerait en ordre chronologique les événements de la vie de Manzoni et où l'on analyserait et apprécierait successivement ses ouvrages; c'est plutôt une biographie intellectuelle, autrement dit l'histoire de la pensée manzonienne qui inclut aussi, par voie de conséquence nécessaire, l'histoire critique de l'art de Manzoni ». M. Galletti était admirablement préparé à ce travail par quelques études antérieures sur les idées morales de l'écrivain lombard[1], sur une partie de son œuvre lyrique[2], sur la correspondance entre ses tragédies et les drames de Shakespeare, sur l'influence exercée par Bossuet sur les œuvres de Manzoni y compris son roman[3], sur l'opposition manifestée contre l'éclectisme édulcoré de Victor Cousin par l'auteur des *Observations sur la morale catholique*[4]. C'est dire que le professeur de l'Université de Bologne ne pouvait pas isoler Manzoni dans l'espace et dans la durée, qu'il devait, au contraire, en fondant ces essais dans un ensemble plus vaste, s'attacher à mettre en relief ce qui unit la pensée et l'art du poète italien à la pensée et à l'art étrangers.

Poète italien, Manzoni l'est au premier chef. C'est aussi un des meilleurs théoriciens, mieux un des meilleurs praticiens de la langue de son pays. En l'étudiant sous ce double aspect, M. Galletti ne craint pas de contredire tel maître de la critique italienne, De Sanctis, par exemple, qui croyait expliquer les faiblesses artistiques des

al « Saggio sulla Rivoluzione francese ») n'ont pas chacun un contenu assez distinct; et l'on peut en dire autant des deux chapitres contenus dans le t. I (v : *Religione e filosofia*; vi : *Le idee estetiche*). — Sans doute la question de l'unité de la langue italienne a-t-elle préoccupé Manzoni pendant une grande partie de sa vie; mais un plan plus mûri aurait permis à M. Galletti de mieux rassembler ses observations sur ce point et de ne pas revenir six fois, au cours de deux chapitres (t. II, p. 321-322, 405-407, 413-415, 418-420, 422, 437), sur un essai de Manzoni resté près de cent ans inédit et publié en 1923 par M. Domenico Bulferetti : *Sentir messa; Libro della lingua d'Italia contemporaneo dei « Promessi Sposi »*.

1. *Le idee morali di A. Manzoni e le « Osservazioni sulla morale cattolica »*, dans *Il Rinnovamento*, an. III, 1909, fasc. I et II, p. 1-41 et 180-212.

2. *Gl' « Inni Sacri »*, dans le vol. commémoratif publié par le Collège de Merate, *Le Opere di Alessandro Manzoni nel cinquantenario della morte... Pagine inedite di critici contemporanei...* Como, « La Provincia di Como », 1923.

3. *Manzoni, Shakespeare e Bossuet*, dans *Saggi e Studi*. Bologna, Zanichelli [1915], p. 1-139.

4. *A. Manzoni e la filosofia di V. Cousin*, dans *Il Convegno*, juillet-août 1923, p. 285-298.

Inni Sacri par un défaut de « recueillement » et de « simplicité » dans la foi de celui qui les écrivit. Le surnaturel n'aurait pas exalté le sentiment du poète; il aurait seulement cherché un refuge dans son imagination. Tout en reconnaissant que son prédécesseur a vu juste quand il a défini la « base idéale » de ces Hymnes[1], M. Galletti veut, lui, que les interrogations, les apostrophes, les métaphores trop poussées, toute la rhétorique en somme qui abonde encore dans certaines de ces compositions, soient l'effet « de perplexités artistiques et de préoccupations doctrinales ». Que Manzoni se fût encore mal dégagé du formalisme néo-classique auquel il avait été soumis jusque-là, c'est très probable; mais divers ouvrages parus en ces dernières années, notamment celui de M. Ruffini[2], ont prouvé qu'à l'époque des *Inni Sacri* le poète était nettement revenu à la foi. Ce qui est vrai, ce qui mieux encore que la seconde des raisons indiquées par M. Galletti explique le peu d'harmonie intérieure et de mesure artistique de ces poèmes, c'est que la foi reconquise n'avait pas encore agi sur l'esthétique de Manzoni comme elle devait le faire plus tard. Il était réservé à l'ode du *Cinque Maggio* et aux *Promessi Sposi* de montrer que l'inspiration pouvait procéder du plus pur et du plus profond d'une conscience religieuse harmonieusement disciplinée, d'une fusion complète entre les convictions et l'art de l'écrivain.

Plus pertinent est le plaidoyer de M. Galletti en faveur des essais de Manzoni sur la question de la langue[3]. Il s'en prend cette fois à G. Carducci et à M. Benedetto Croce. Il ne s'agit pas de savoir si l'auteur des *Promessi Sposi* et du traité inachevé *Della lingua italiana* a réussi ou non à accorder deux concepts contradictoires, l'unité, la langue; mais de savoir s'il a traité de manière pratique et réaliste une question longuement et jusque-là assez vainement controversée. Le mérite de Manzoni, assure notre critique, c'est d'avoir enfin substitué aux discussions vides une réponse pleine de sens et riche par sa valeur d'exemple. De fait, la langue italienne n'a pu, depuis le milieu du siècle dernier, s'enrichir et se fortifier qu'en suivant les préceptes du grand Lombard, en tendant à « l'uniformité du vocabulaire dans la diversité des styles ».

1. Base substantiellement démocratique : « C'est l'idée du siècle baptisée sous le nom d'idée chrétienne, l'égalité des hommes tous frères du Christ, la réprobation des oppresseurs et la glorification des opprimés; c'est, évangélisée, la fameuse triade : liberté, égalité, fraternité » (*Il mondo epico-lirico del Manzoni*, cité t. I, p. 145. La discussion se poursuit jusqu'à la p. 152).

2. *La vita religiosa di Alessandro Manzoni*. Bari, Laterza, 1931, 2 vol.

3. La question occupe tout le chapitre final du livre : XII. *La questione dell'unità della lingua* (t. II, p. 403-469).

Le meilleur styliste de l'Italie entre 1820 et 1850 est considéré à juste titre comme un des champions du romantisme européen. Par touches successives, notre critique précise la position de Manzoni dans ce courant ondoyant et divers. Il commence par établir, après tant d'autres, ce que le poète doit à la philosophie rationaliste du XVIII^e^ siècle, à l'idéologie de l'époque révolutionnaire. Les vers de jeunesse *Il Trionfo della Libertà* sont significatifs à cet égard. M. Galletti a raison de les opposer aux compositions des derniers classiques italiens, Monti, Alfieri et Foscolo, qui tous plus ou moins sacrifièrent au préromantisme nordique; dans ce poème il voit à bon droit l'annonce du meilleur Manzoni : raisonnable, social, libéral. De même, quand il oppose la sincérité profonde des *Inni Sacri* au caractère conventionnel de la poésie religieuse des autres pays vers la même époque[1].

Sur les rapports entre Manzoni et les coryphées du romantisme étranger, l'auteur revient à différentes reprises, dans le chapitre sur les *Inni Sacri*, dans les deux autres intitulés *Religione e filosofia* et *Le idee estetiche*. On aurait aimé que ces observations fussent plus ramassées et aboutissent à une conclusion plus ferme. Du moins avons-nous dans le chapitre qui suit, sur la poétique dramatique et sur la « catharsie » chrétienne[2], un bon exposé de ce que Manzoni a retenu des théories d'Auguste-Guillaume Schlegel et des leçons qu'il a empruntées à Shakespeare. C'est l'étude des premières qui porta vers le drame historique l'auteur du *Comte de Carmagnola* et d'*Adelghis*. C'est en s'inspirant des secondes qu'il en vint à considérer que le genre tragique, en dévoilant les profondeurs du cœur humain, peut être moral et chrétien.

Le dessein fondamental du livre est de montrer l'opposition entre le romantisme de Manzoni et le romantisme germanique sous toutes ses formes et particulièrement sous sa forme philosophique. Entre l'esprit de Manzoni, qui représente tout un courant de la pensée moderne de l'Italie et de l'Europe, d'une part, et, de l'autre, l'esprit des philosophes et des doctrinaires allemands depuis Luther, le contraste est certain. Voilà ce que le professeur de Bologne souligne à grand renfort d'arguments et de rapprochements, reprenant l'œuvre esquissée, il y a plus de vingt ans, par M. Toffanin[3].

Le *Cinque Maggio* évoque « due secoli, — L'un contro l'altro ar-

1. Ce rapprochement appellerait une question plus précise, savoir l'influence que ces *Inni* ont pu exercer hors d'Italie. M. Galletti se borne dans ses notes au chap. III (t. I, p. 200) à rappeler les *Hymnes sacrées* d'E. Turquety, renvoyant sur ce point à une étude de M. Guido Mazzoni.
2. Chap. VII : *Il dramma e la « catarsi » cristiana*, t. II, p. 3-68.
3. *Il romanticismo latino e i « Promessi Sposi »*. Forlì, Borlandini, 1913.

mato ». Ces deux siècles représentent, l'un, la foi et l'absolutisme, l'autre, la raison et le libéralisme. Après la Restauration, ces deux principes, ces deux forces — révolution, réaction — continuèrent à s'affronter. Napoléon avait cru pouvoir se dresser ou, pour reprendre l'image de Manzoni, puissante dans sa simplicité, s'asseoir en arbitre entre ces deux siècles. Or, pour le critique italien, une troisième force commençait à s'affirmer au temps même de la toute-puissance impériale : l'idéalisme germanique, né selon les uns du développement harmonieux de la doctrine de Kant, selon les autres d'une déformation panthéiste de cette doctrine. Dérivé en tout cas de la Réforme luthérienne et aboutissant à l'idolâtrie de l'État, ce système se faisait fort de concilier en les dépassant les deux thèses; il se flattait d'accorder la science et la religion, l'esprit critique et la tradition, d'assigner sa juste place à chaque idée et à chaque principe, de démontrer la noblesse rationnelle et partant la divine nécessité de tout. De cet idéalisme transcendantal, Manzoni n'eut pas une connaissance directe. Il ne le combattit pas de front; mais il fut amené d'abord à en discuter certaines prémisses en examinant la philosophie de Victor Cousin, puis à en juger le caractère et la portée quand Rosmini lui en eut fait un exposé critique. Quant à lui, il trouva dans son génie latin une autre sorte de conciliation entre la raison et la foi, entre le libéralisme et la conservation des antiques valeurs spirituelles, entre le catholicisme et le sentiment national qui lui faisait souhaiter l'unité de sa patrie.

Si M. Galletti se plaît à étudier dans le détail l'antagonisme entre l'esprit manzonien et cet idéalisme qui, venu d'Allemagne, envahit l'Europe de 1815 à 1848, c'est que pour lui les mêmes problèmes se posent de nos jours sous des formes à peine différentes dans une situation historique modifiée[1]. Il est certain qu'un peu de l'esprit de la Restauration et de la Sainte-Alliance revit dans le monde d'aujourd'hui et particulièrement en Italie où la « Philosophie d'État » tient tant à Hegel et à l'idéalisme d'origine germanique. Si nous voulons éviter un domaine où l'on passerait trop facilement de l'histoire des idées à la politique et si nous nous en tenons au passé, nous devons admirer la force avec laquelle le professeur très disert de Bologne a souligné la sagesse toute latine de la position prise

1. *Introduction*, t. I, p. XI-XII. — Voir la *Conclusion :* « La pensée de Manzoni revit dans les luttes de la pensée contemporaine, et les problèmes qu'il agita nous passionnent plus que jamais ». « Combattre le paganisme renaissant, enfariné d'idéalisme chrétien, cette doctrine qui prétend dépasser la religion traditionnelle et qu'il aurait détestée comme une idolâtrie de bas politiciens, aurait paru méritoire à Manzoni lui aussi » (t. II, p. 498 et 538).

par Manzoni dans le conflit des « deux siècles ». On peut trouver que, pour s'être intimement familiarisé avec l'écrivain qu'il étudiait, M. Galletti a hérité de lui une certaine forme d'esprit. On sait que Manzoni n'a pas su toujours discipliner exactement sa pensée, que, par exemple, au cours de ses recherches sur la langue, il s'est laissé entraîner par la curiosité vers une foule de questions voisines, qu'il s'est souvent dispersé. Mimétisme ou tendance naturelle, M. Galletti n'est pas exempt de ce défaut. Il accumule sans assez organiser. Il est dominé par son abondante et complexe matière plus qu'il ne la domine[1]. Mais il analyse avec force et expose avec une chaleur qui atteint quelquefois le ton épique. Il interprète très personnellement les faits, à la façon de M. Arturo Farinelli.

Son livre eût pu être mieux composé, être condensé, fournir une conclusion moins nuageuse. Il n'en constitue pas moins un effort vigoureux de critique. Il ne résout pas tous les problèmes posés; mais il fait penser et, à ce titre, il restera[2].

Le sous-titre donné au recueil de M. Benedetto Croce atteste qu'il s'agit aussi d'un ouvrage en grande partie consacré à la discussion. Ce petit volume a été constitué par les éditeurs au moyen d'essais antérieurs du philosophe napolitain : un chapitre des « Notes sur la littérature européenne du XIXe siècle » réunies sous le titre de *Poesia e non poesia*, un autre de la *Storia della storiografia italiana*, une communication présentée, en 1930, à l'Académie des sciences morales de Naples, deux articles polémiques de *la Critica*[3]. Livre fragmentaire, donc; mais seulement en apparence. La personnalité intellectuelle de M. Croce, comme la figure littéraire de Manzoni, lui confère une certaine unité. Autant qu'une étude sur le second nous avons là un témoignage sur la vie spirituelle du premier, un document sur le drame intellectuel que l'Italie, au dire de M. Galletti, a vécu depuis le début de ce siècle : depuis que les pro-

1. Un exemple encore. Après deux *excursus*, d'ailleurs suggestifs, sur la vaste influence exercée par la France du XVIIIe siècle et sur les leçons que Manzoni aurait pu tirer de la Renaissance italienne (chap. I, § 2 et 3), M. Galletti en vient, au début du paragraphe suivant, à cet aveu : « Les insuffisances et les misères de l'école italienne du *Settecento* nous ont entraîné loin de Manzoni adolescent » (t. I, p. 29).

2. Des menues erreurs typographiques nous relèverons ces deux qui risquent de tromper les lecteurs : t. I, p. 399-400, il faut lire G. Bindoni et non *Dindoni;* t. II, p. 398, l'auteur renvoie au chap. VIII et non au chap. VII de son propre livre ; p. 469, Labande-Jeanroy, et non *Làbaude*. S'en tenir (t. I, p. 280) à l'essai léger de Faguet sur Lamennais, c'est méconnaître la valeur des études, autrement approfondies, consacrées depuis à cet écrivain.

3. Pour le détail et les références, voir la note de la p. 109.

blèmes capitaux de la morale et de la foi, de l'histoire et de l'existence nationale ont été posés devant la conscience italienne en termes tout différents des termes fixés par Manzoni.

Toute la production de ce dernier est examinée par M. Croce. Les observations nouvelles et pénétrantes abondent sous la plume du philosophe de l'esthétique. Ici, c'est un rapprochement entre le moralisme de Manzoni et la pudeur cornélienne : « La représentation de l'amour inspirait une aversion analogue à un autre poète de la volonté délibérée, à Pierre Corneille, tout différent par le milieu historique et par les qualités de l'esprit, mais semblable sur ce point à l'auteur des *Fiancés* »[1]. Là, c'est l'analyse du jugement trop pessimiste et conventionnel laissé par Manzoni sur ce *Seicento* qui a été de la part de M. Croce l'objet de tant d'études[2] et qu'il réhabilite volontiers. Ailleurs encore, c'est l'explication d'un fait qui a navré les meilleurs Italiens : le fait que ce grand livre « n'a pas obtenu dans la *Weltliteratur* la place qui lui revient »[3]. D'autres appréciations sont plus contestables. C'est ainsi que le critique voit dans *le Comte de Carmagnola* une « œuvre faible dans l'ensemble, composée sous l'influence évidente de l'*Egmont* de Gœthe, dont elle porte les défauts ». Une grande partie de la critique italienne depuis De Sanctis avait été sévère pour la première en date des tragédies de Manzoni. Mais n'y a-t-il pas quelque exagération à dire que la pièce « se déroule comme une anecdote historique coupée en scènes »[4] ?

Ce jugement de détail procède d'une idée plus générale sur Manzoni historien. Critique littéraire par goût et d'une curiosité infiniment variée, M. Croce est avant tout un doctrinaire. Quand il étudie l'histoire et l' « historiographie », il ne se dégage pas de son système philosophique : tenant plus ou moins direct et avoué de l'hégélianisme, il affirme implicitement le caractère rationnel et sacré de l'histoire, qui pour lui est moins une donnée de fait, une suite d'accidents ou d'événements, qu'une perspective de l'esprit, que le spectre lumineux projeté par la raison dans son déroulement

1. P. 25.
2. P. 30. — Voir le compte-rendu, que M. Paul Hazard a donné ici même (11e année, n° 1, janvier-mars 1931, p. 166), de la *Storia dell'età barocca in Italia.*
3. P. 33-34.
4. P. 16-18. — Plus mesurée et plus juste était la critique de M. Michele Barbi, pour qui cette pièce qui veut représenter la condamnation d'un innocent « ne constitue pas sans doute un grand tableau. Simple dessin peut-être, c'est un dessin de grand maître, aux touches nettes et sûres, dont les figures sont bien tracées par traits sobres et dont les groupes sont pleins de mouvement » (*Di alcuni pregiudizi intorno al « Carmagnola » del Manzoni*, dans les *Miscellanea in onore di G. Sforza*, 1920, p. 161).

continu. Cette métaphysique conditionne tous les jugements que notre philosophe porte sur les historiens. Selon lui, les conceptions historiques de Manzoni sont faibles et incomplètes parce que le poète d'*Adelchi*, l'auteur de la *Storia della Colonna infame* et le romancier des *Promessi Sposi* s'est laissé « fourvoyer » par des préoccupations morales et légalitaires, parce qu'il ne se serait jamais délivré complètement de l'abstraction rationaliste du XVIIIe siècle. Ce qui manquerait, en somme, à Manzoni, c'est l'intérêt purement scientifique pour l'inépuisable nouveauté de l'histoire. Son catholicisme austère lui tenait lieu de tout ; sa passion de moraliste faussait ses jugements et ses tableaux, qu'ils portassent sur les luttes entre les Lombards et la Papauté ou sur la Révolution française[1].

Dans le chapitre sur *La « Morale cattolica »*, M. Croce va plus loin. Paraissant renoncer au respect, voire à l'attendrissement nostalgique avec lesquels, dans sa *Filosofia della pratica*, il avait parlé de la morale religieuse, il fait bon marché de l'effort apologétique de Manzoni, auquel il dénie toute valeur de pensée[2]. A la faiblesse de ce *pensum* que le chanoine Tosi avait imposé au jeune converti il oppose sans ambages la force du livre de Sismondi, cette *Histoire des républiques italiennes* dont Manzoni entendait réfuter certaines conclusions. Après De Sanctis, qui reconnaissait cette *Histoire* pour un des livres qui préparèrent le *Risorgimento*, il en exalte la valeur éducatrice, tout en en condamnant la méthode et le fondement philosophique[3].

Tant de sévérité vis-à-vis de Manzoni peut paraître inattendue. Il n'y a pas si longtemps que, traçant l'histoire intellectuelle et morale de l'Italie unifiée, M. Croce faisait au romantisme particulier de son pays, et nommément à Manzoni, un mérite d'avoir éliminé la rhétorique, détruit l'enflure des mots et des sentiments conventionnels. Il savait gré à l'auteur des *Promessi Sposi* d'avoir fait pénétrer l'unité dans la langue en la réduisant au toscan vivant. Il regrettait que la génération d'après 1870 eût laissé dormir les grandes pensées, les problèmes moraux, politiques et religieux agités par Manzoni et les écrivains de son temps, qu'un D'Annunzio eût compromis la sincérité et la simplicité enseignées aux Italiens par Manzoni encore et par De Sanctis[4]. Qu'on ne s'étonne pas trop de ces apparentes contradictions. M. Croce dédaigne les opinions reçues et goûte le paradoxe. Surtout, il est un peu à l'égard du grand Lom-

1. II : *Il Manzoni storiografo*. Voir notamment p. 39 et 53.
2. P. 68.
3. P. 56-57.
4. *Histoire de l'Italie contemporaine (1871-1915)*, traduction française. Paris, Payot, 1929, p. 93-94, 153, 268. — L'original avait paru à la fin de 1927.

bard dans la position où fut toujours Giosue Carducci : attiré et repoussé tour à tour ou simultanément[1]. Que, d'aventure, un disciple trop zélé insiste un peu lourdement sur une de ses thèses, le voici qui se dresse en défenseur du chef-d'œuvre manzonien.

M. Giuseppe Citanna avait écrit dans la propre revue de M. Croce les lignes que voici : « Il faut avoir le courage d'affirmer que les *Promessi Sposi* sont une œuvre parfaite, mais non une œuvre de poésie; une grande œuvre de persuasion, un merveilleux instrument de propagande, forgé au feu d'un idéal moral et religieux profondément sincère, une œuvre oratoire dans le sens le plus haut et le plus noble du mot ». Aussitôt le directeur de *la Critica* de préciser que le caractère « oratoire » n'empêche pas une œuvre d'être pleine de poésie, même si la poésie y est asservie et comme refrénée par le dessein moral ou politique; de démontrer que le nom d'œuvre d'art s'applique parfaitement à l' « admirable roman », où M. Croce, pour sa part, n'a jamais découvert ni faiblesse ni aridité, où il reconnaît, au contraire, « une singulière fusion de tons, une harmonie continuelle, jamais troublée »[2].

A la fin de ce chapitre de *Critique manzonienne*, l'auteur revient sur l'étude qu'il juge nécessaire des sources du roman. Il fait quelques rapprochements intéressants entre telles scènes ou telles descriptions des *Fiancés* et divers passages de W. Scott. Mais l'important n'est pas là, dit-il. « Ces imitations de procédés et de passages donnés ne concernent pas l'essentiel de l'esprit manzonien ». Mieux vaut examiner les rapports entre cet artiste et ceux avec lesquels il eut de « réelles affinités ». Suit un parallèle entre certain épisode de *l'Ingénu* de Voltaire et la consultation que Renzo demande au docteur Azzeccagarbugli. Dans la page de Voltaire, M^{lle} Saint-Yves raconte à son confesseur, le Père Tout-à-tous (« remarquez, conseille M. Croce, la relation entre les deux noms »), les propositions malhonnêtes dont elle est l'objet de la part d'un grand seigneur. Le Jésuite s'indigne jusqu'au moment où il apprend que cet « abominable pêcheur », ce « vilain homme » n'est autre que M. de Saint-Pouange, cousin d'un puissant ministre. Sa colère tombe alors; il entreprend de convaincre de méprise sa pénitente : « Il faut que vous ayez mal entendu »[3].

Le rapprochement est ingénieux. Est-il probant? Et le plaisant passage du chapitre III des *Fiancés* ne peut-il pas procéder des *Provinciales*, des écrits ou des propos des jansénistes, plus directement

1. Voir à ce sujet de fines observations dans le livre d'A. Galletti qui vient d'être analysé : t. II, p. 480-489.

2. P. 97-100.

3. P. 103-105.

que du conte de Voltaire ? Manzoni n'aimait ni les Jésuites, ni les casuistes ; mais cette antipathie lui venait de ceux qui, en le ramenant à la foi, avaient fortement teinté de jansénisme ses croyances religieuses et ses aspirations sociales. M. Ruffini l'a bien montré dans le volumineux ouvrage qui a été signalé plus haut et sur lequel nous comptons revenir plus tard ici même.

Plus organique et plus complet, l'essai de M. Luigi Tonelli ne discute qu'accessoirement. Il expose plutôt. Avec talent, avec ordre, en tenant compte des résultats acquis de la critique manzonienne. Le terme de « biographie intellectuelle » convient aussi à son ouvrage. Mais M. Tonelli, qui travaillait sans le savoir sur le même sujet que M. Galletti[1], a fait ce que celui-ci ne voulait pas faire. Il suit pas à pas la vie de Manzoni, comme l'indiquent parfaitement les titres successifs des chapitres : l'adolescence ; à Paris ; des *Inni Sacri* à la *Morale cattolica;* de *Carmagnola* à *Adelchi;* les *Promessi Sposi;* après le chef-d'œuvre ; le soir de la vie. L'auteur qui connaît bien la littérature française[2] semble avoir eu devant les yeux le modèle de Sainte-Beuve. Il a ajouté du sien une certaine rigueur dans la méthode.

Sa pénétration est rarement en défaut. Il devra convenir, toutefois, que certaines suppositions deviennent trop facilement pour lui des certitudes. Ainsi, quelques passages des lettres que Manzoni échangea avec d'autres romantiques ou des compagnons d'études comme Ermes Visconti, Pagani et le Grec Mustodixi, l'amènent à écrire que le petit-fils de Beccaria « suivit probablement, sans s'immatriculer régulièrement à l'Université de Pavie, les cours de Monti, de Zola et, je n'hésite pas à ajouter, de Tamburini ». Avec Vincenzo Monti, le poète lombard fut longtemps, sinon toujours, dans les rapports de disciple à maître ; mais il n'eut pas besoin pour cela d'écouter les leçons, si peu régulières d'ailleurs, du chevalier Monti devenu par la grâce de Bonaparte le professeur Monti. Quant à trouver dans l'assistance aux cours d'histoire des mœurs, de droit naturel et public, donnés à Pavie, l'origine des tendances jansénistes de Manzoni, c'est aller un peu vite en besogne. Quoi qu'il en soit, l'induction du début, relativement prudente, revient dans toute la suite du livre comme une vérité acquise[3]. Il y aurait lieu aussi

1. Le *Manzoni* de M. Tonelli porte la date de 1928, mais l'achevé d'imprimer donne plus précisément : 17 octobre 1927.

2. Outre une étude sur Eugénie de Guérin, dont il a traduit partiellement le *Journal*, on a de lui un volume sur *Lo spirito francese contemporaneo* (Milano, Treves, 1917).

3. P. 28-32 ; puis 50, 89, 174-175.

de discuter ce que M. Tonelli dit de l'influence exercée par la pensée de Lamennais sur l'apologétique de Manzoni[1]. Celui-ci a éprouvé à l'égard de celui-là des sentiments divers suivant les époques : au moment où il composait ses *Observations sur la morale catholique* il n'éprouvait que répulsion pour l'ultramontanisme et l'on sait qu'il n'acheva jamais la traduction entreprise de l'*Essai sur l'indifférence*[2]. Enfin, les trois pages qui sont consacrées au projet que Manzoni caressa en 1809 de composer un poème sur la fondation de Venise entendent prouver que « Manzoni subissait profondément l'influence du milieu littéraire de Paris ». Mais quand, pour préciser, le critique insiste sur cette « esthétique romantique en embryon ou préromantique » qui portait vers les sujets d'histoire et d'histoire du moyen âge, il oublie que le retour à cette époque de foi, d'enthousiasme, de passion et aussi de gloire nationale avait été prêché déjà dans l'Italie du *Settecento*[3].

Par contre, nous devons à M. Tonelli toute une série de trouvailles délicates et de fines observations. Ainsi, quand il note que les souvenirs de la réaction austro-russe de 1799 en Lombardie ont servi au romancier à colorer le tableau de l'invasion au pays et au temps de Renzo et de Lucia. Ainsi, quand il écrit que les vers composés par Manzoni pendant son séjour à Venise (1803-1804) « témoignent du progrès accompli en un court laps de temps » : le bonnet phrygien du poète de l'*Hymne à la liberté* couvrait une tête restée inconsciemment fidèle à la morale évangélique; « dans les *Sermoni*, la défense de cette morale, toute négative qu'elle est, se fait plus ouverte et plus sûre et ces vers comportent la claire désapprobation tant des excès de la Révolution guillotinante que des guerres et des lois de Napoléon ». Ainsi encore, lorsque l'auteur définit l'évolution des idéologues vers le spiritualisme stoïque de Fauriel et trouve des traces persistantes de ce même spiritualisme dans la correspondance manzonienne de 1805 à 1807, lorsqu'il démontre que la conversion de Manzoni, comme celle du personnage de l'*Innominato*, a été préparée par tout un travail antérieur. Ainsi enfin, dans le pa-

1. P. 213-215.

2. M. Tonelli (p. 214) donne comme « probable » l'attribution à Manzoni de ce commencement de traduction. Après M. Guido Zadei (article de la *Rivista d'Italia*, 15 juin 1926), M. Ruffini a définitivement réglé la question dans un article de *la Cultura* d'avril 1930 (*Manzoni e Lamennais*) et dans son grand ouvrage sur la vie religieuse de Manzoni.

3. P. 99-101. — Voir à ce sujet quelques observations de M. Giulio Natali dans un article sur *Le origini italiane del Romanticismo « italiano »* (*Nuova Antologia*, 16 mai 1928) et quelques lignes de notre étude sur *Le romantisme et l'Italie*, parue dans la *Revue de l'Université de Lyon*, avril-juin 1931, p. 167-168.

ragraphe qui marque la position exacte du poète des *Inni Sacri* en face du romantisme étranger et même du romantisme des collaborateurs du *Conciliatore* dont la foi religieuse dissimulait généralement son caractère positif[1].

On voit que M. Tonelli ne manque pas de se rapporter aux milieux divers où vécut Manzoni dans le temps de son activité littéraire la plus intense. Cette reconstitution d'ambiances historiques et littéraires, les comparaisons qui l'accompagnent ou les descriptions des grands courants dans lesquels est venu s'insérer la pensée du grand écrivain italien : voilà ce qui rend particulièrement précieux pour nous un livre où nous voyons défiler tour à tour les « philosophes » italiens du XVIIIe siècle finissant et les classiques attardés, les idéologues à la Condorcet, à la Cabanis et à la Destutt de Tracy, les initiateurs du mouvement romantique italien. Et l'auteur dégage avec beaucoup de bonheur le jeu des influences d'abord subies puis exercées par Manzoni. Nous partons du court poème composé pour la mort de Carlo Imbonati : « Écrit en France, il ne porte aucune trace d'influence française; il est tout italien dans la forme et dans la substance » : le fils de Giulia Beccaria vient seulement de rejoindre sa mère à Paris. Mais voici Fauriel, dont le nom, comme de juste, revient si souvent dans l'ouvrage de M. Tonelli comme dans ceux de MM. Galletti et Croce. Fauriel ne se borne pas à soutenir son jeune ami dans la voie du spiritualisme; c'est lui qui lui fait connaître les littératures étrangères, Mme de Staël, Chateaubriand. Plus tard, Manzoni se familiarise avec les apologistes français du XVIIe siècle et son livre de morale se ressent moins peut-être des jansénistes, ses maîtres et ses convertisseurs directs, que des grands orthodoxes comme Bossuet. Enfin, les historiens libéraux comme Guizot et Augustin Thierry inspirent très nettement le dramaturge, le romancier et l'amateur d'histoire[2]. Inversement celui-ci réagit fortement sur les idées de Victor Cousin, voit triompher ses tragédies dans une France où le mouvement romantique n'avait pas encore pris consistance, prend position sur les conseils fraternels et quasi paternels de Claude Fauriel dans les controverses parisiennes au sujet des unités et du théâtre en général. M. Tonelli retrace fort diligemment et fort exactement ces épisodes de l'histoire générale des littératures. S'il y a une réserve à faire, c'est sur le passage où, après M. Paolo Bellezza et après Mlle de Courten, il déplore le peu de succès que les *Fiancés* auraient obtenu à l'étranger[3]. Nous savons

1. P. 16, 50, 74-75, 121-122, 202-203.
2. P. 56, 82-90, 219-223, 264-267.
3. P. 372. — Voir à ce sujet Paul Hazard, *Pour un Centenaire. Les « Promessi Sposi » relus par un Français*. Rome, Circolo di Roma, 1927.

que M. Croce a cherché lui aussi à expliquer ce fait. Mais la première tâche serait d'en mesurer exactement les limites. On verrait alors, comme l'a montré pour la France M. Hazard, que l'idée qu'on s'est faite, hors d'Italie, du fameux roman n'est pas aussi « inadéquate » que le veut M. Tonelli, dans un livre par ailleurs aussi mesuré que ferme[1].

Henri Bédarida.

B. M. Boerebach. **Le rationalisme mystique d'Alfred de Vigny.** Hilversum, P. Brand, 1929. In-8° de 229 pages.

V. A. Summers. **L'orientalisme d'Alfred de Vigny.** Paris, Champion, 1930. In-8° de VIII+220 pages.

I. — Un mystique étudiant un rationaliste : il l'aime et ne peut se déprendre de son charme. Attitude rare et périlleuse, car elle expose le critique à de faciles déformations. M. Boerebach se défend contre elles par l'intelligence souple et sympathique de son sujet, et le poème intérieur qu'il développe sur l'œuvre de Vigny n'est pas indigne du poème qui a provoqué son étude.

Ce que M. Boerebach a retenu surtout de Vigny, c'est le « vrai mystique » attiré par cet autre mystique que fut Julien l'Apostat (p. 8), le mystique actif « qui n'admet pas de division entre son idéal et la réalité de sa vie » (p. 16). Ce mysticisme engendre par conséquent un moralisme parfait (p. 26). Il s'alimente à une double source : christianisme et platonisme. Le christianisme se reflète dans l'abnégation chère à l'auteur de *Servitude :* « En dehors du christianisme, ce principe n'a jamais été connu » (p. 39). Le platonisme conduit à un « amour spéculatif du souverain bien » infé-

1. Cet excellent ouvrage de vulgarisation devrait s'accompagner d'une table des matières moins succincte. A quoi bon numéroter les paragraphes de chaque chapitre, si ces divisions ne correspondent à aucun sommaire? Par contre, on apprécie les *Note* qui suivent chaque chapitre et dont l'ensemble forme un répertoire bibliographique suffisant. Signalons deux erreurs qui déparent ces notes : le *Journal* de Ginguené a été publié en 1910 et non en *1916* (p. 142, n. 21); les *Scritti postumi* de Manzoni, dont il est question p. 375 (n. 11), ont été publiés par Giovanni, et non par *F.* Sforza, en 1900 et non en *1909*. Dans le texte, on peut encore relever, au bas de la p. 18, le nom de *Rosmini*, au lieu de celui de Romussi, qui en fait révéla le poème sur *le Triomphe de la Liberté;* et quelques erreurs de dates : juin *1814* (p. 73), au lieu de 1810, pour la fin d'un des séjours de Manzoni à Paris, et octobre *1817* (p. 106), au lieu de 1807, pour la lettre où l'écrivain parle d'un projet manqué de mariage.

rieur au christianisme, parce qu'il tend à se résoudre en jouissance de soi-même; toutefois, « la philosophie de Vigny et celle de Platon se ressemblent comme deux sœurs » (p. 53). Le pessimisme de Vigny n'est donc qu'apparence : « Vigny surtout ne s'est jamais laissé abattre par son pessimisme; il a dominé constamment la vie; il l'a toujours étreinte, telle qu'elle s'est présentée, il l'a acceptée avec tout ce qu'elle avait d'accablant, de misères matérielles, de défauts moraux, avec la cruelle métaphysique du christianisme, qui est la seule institution capable de préserver de sa perte la perle de la morale, mûrie par les philosophes des siècles.

« Il n'a jamais cherché à se délivrer de sa contrainte en s'adonnant à l'immoralisme d'un Gide, ni en se plongeant dans le bain de volupté qui jettera une M^me^ de Noailles dans l'angoisse de sa fin; il ne s'est pas non plus laissé entraîner à des révoltes frénétiques contre une destinée implacable comme un Émile Verhaeren. Il ne s'est pas laissé séduire à épuiser la coupe des mensongers plaisirs terrestres, qui, en laissant un arrière-goût d'amertume, rendent l'âme inassouvie et la personnalité amoindrie. L'esclavage des sens, il ne l'a pas plus voulu que cet autre esclavage que serait, selon lui, l'agenouillement humble de la créature devant son Créateur tout-puissant » (p. 112).

Mais, en s'insurgeant contre le Créateur, Vigny s'est appauvri et a pris conscience de sa solitude. Son analyste catholique l'exhorte à sortir de l'erreur, sur un ton de tendre reproche : « O cher Vigny, vous qui n'avez pas voulu subir ce que vous appeliez avec Rousseau le préjugé chrétien, comment, débarrassé des entraves de la foi, n'avez-vous pu saisir dans la liberté de toutes les tendances de votre âme une félicité plus vraie? Pourquoi, ô cher philosophe, l'histoire de votre vie que vous nous avez laissée en toute franchise, pour des raisons de probité morale, est-elle si pleine d'amertume? Dans vos mémoires, vous nous montrez une âme d'une beauté souveraine, mais aussi une âme si déchirée et si navrée! Comme l'enveloppe du stoïcisme lui va mal et laisse à nu chacune des plaies saignantes de votre chair! Les passions et l'amour qui vous ont embrasé toujours, pourquoi n'ont-ils pas rempli votre existence? D'où venait donc ce désenchantement cruel qui se peint dans chaque mot des révélations de votre âme? Ah! comme nous comprenons votre reproche à M^me^ Lachaud peu avant votre mort! Comme nous comprenons que vos dernières années se soient passées dans le silence... » (p. 224).

N'importe, par son mysticisme à la fois actif et tendre, Vigny se détache bien loin et au-dessus des nobles de son temps « qui s'obstinaient à se confiner hors de la société réelle dans l'îlot désert de

leur monde fictif ou affecté », tandis que lui « veillait seul sur l'avenir de l'humanité » (p. 247).

Nous avons cherché à résumer fidèlement la thèse, claire et bien liée, de M. Boerebach ; on voit qu'elle rejoint, dans ses données fondamentales, l'interprétation que suggèrent les critiques français de Vigny. L'effort de M. Boerebach a été de rattacher tous les détails de son analyse à une base commune : le mysticisme essentiel du poète. Ce dernier point n'est pas aisé à établir : je ne vois pas qu'on puisse faire disparaître l'antinomie de Stello le mystique et du Docteur Noir le rationaliste, et Vigny lui-même proclamait sa dualité intime. Mais n'est-ce pas sa dualité qui le rend émouvant et lui suscite ces « flots d'amis renaissants » auxquels vient se mêler M. Boerebach ?

La bibliographie qui termine l'ouvrage est un peu incomplète. Plusieurs des études biographiques consacrées à Vigny, même des thèses de doctorat, n'y figurent pas ; on attendait une mention des travaux de M. Dorison, qui a, un des premiers, dégagé la valeur du symbole de l'Esprit pur. Le livre de M. Boerebach n'en est pas moins un témoignage éloquent du rayonnement qu'exerce l'œuvre de Vigny hors des pays de langue française sur l'élite intellectuelle.

II. — La bibliothèque de la *Revue de littérature comparée* vient de s'enrichir d'une précieuse contribution par l'ouvrage de M^{lle} Summers, qui met en lumière un des aspects les plus négligés, jusqu'ici, de la pensée du grand poète. Il semblait que ce fils de la tradition aristocratique et de la philosophie agnostique eût vécu et réfléchi dans un cadre tout européen. Les conclusions de M^{lle} Summers n'infirment pas l'opinion commune ; l'auteur « essaye d'estimer à sa juste valeur, réelle mais non pas excessive, l'orientalisme de cet esprit au fond chrétien et occidental » (p. 203).

Quelle est cette valeur ? A l'origine, Vigny a connu l'Orient par la Bible, par les commentateurs de la Bible et les poètes inspirés des livres saints. « Le mahométisme l'a occupé de temps en temps, mais sans le séduire, parce qu'il y voit un système trop rigide qui interdit tout effort personnel et tout progrès social... Le bouddhisme lui plaît beaucoup plus que le mahométisme ; il en admire... l'importance assignée à la charité, au domptement des passions. Il trouve la perfection qu'enseigne le Bouddha plus belle que celle du christianisme, parce qu'elle est plus désintéressée... Cependant, Vigny ne se donne pas tout entier au bouddhisme ; ce qu'il veut garder du christianisme, c'est la morale. Il la croit excellente, parce qu'elle est le résumé de l'expérience des nations... Il désire qu'elle soit préservée et perfectionnée. Au fond, malgré ses critiques plus

ou moins austères de quelques aspects du christianisme, il reste chrétien, comme, malgré ses préoccupations orientalistes, il reste homme de l'Occident. »

Telles sont les conclusions de M^lle^ Summers; elles nous paraissent fondées sur une excellente méthode, une étude objective et minutieuse des sources (plusieurs sont extraites du *Journal inédit*) et des commentaires, dont M^lle^ Summers a fait un inventaire très complet. C'est un ouvrage intéressant et agréable à lire, par la clarté et l'ordre de l'exposé, par sa langue saine et mesurée.

Peut-être aurait-on pu infuser une sorte de vie plus dramatique en cherchant, dans les variations de l'orientalisme de Vigny, le reflet de sa propre évolution intérieure. Le plan suivi est chronologique, et c'est une bonne disposition; mais l'auteur a, par une sorte de timidité ou de scrupule, fort honorable d'ailleurs, scindé la vie de Vigny en autant de chapitres que le poète a publié d'œuvres; on assiste à une sorte de recensement de notations ou d'influences orientales, chacune fort intelligemment interprétée. Ainsi aurait-on pu s'affranchir de ces divisions, marquées, en somme, par des dates de librairie, et chercher à saisir les souples articulations de la pensée profonde. Cette pensée est aujourd'hui une forêt assez trouée de sentiers, assez explorée en tous sens pour qu'on y puisse retrouver son chemin.

Peut-être assisterions-nous dès lors à un déroulement de trois phases dans l'orientalisme de Vigny. Il est, vers 1820, un jeune officier qui cherche sa voie; la poésie passe à sa portée et, dans la poésie, les formes, les couleurs, les passions de l'Orient. Pourquoi? parce qu'il emporte la Bible dans ses bagages, parce qu'il lit Byron et qu'on parle d'expéditions possibles contre les Turcs. *Helena* naît de cette rencontre fortuite; Vigny l'a reconnu plus tard : « *Mora*, nom mal choisi et au hasard, sans étude assez attentive des Bozaris, Canaris, etc. » (*Journal d'un poète*, éd. Delagrave, p. 261). C'est un orientalisme balbutiant et improvisé.

Vers 1829, s'achève la jeunesse sentimentale du poète par une crise morale profonde; déçu par l'amour, inassouvi par la renommée, il songe à demander à l'Orient sa rêverie consolatrice. De là l'ébauche de l'*Almeh*: l'attention qu'il montre aux pays arabes et au décor des Mille et une nuits; on en trouve une trace signalée par M^lle^ Summers (p. 127) dans *Stello*. Mais déjà la révolution de 1830 a ramené le jeune homme vers l'action; comme le rappelle notre auteur, « entre 1831 et 1837 Vigny n'a rien publié d'important pour l'étude de son orientalisme » (p. 129). Ajoutons : parce que l'action dans le cadre politique l'attire alors d'une force si vive que l'Orient endormeur a perdu son charme à ses yeux. Quand Vi-

gny dit adieu, vers 1837, à ses velléités politiques, c'est pour concevoir une existence de gentleman-farmer intelligent et pitoyable, celle que lui suggère le voyage en Angleterre et que reflètent plusieurs poèmes philosophiques; il pense encore à l'Islam, mais avec dédain. C'est l'époque où il lui reproche de n'être qu'un « christianisme corrompu » (*Journal*, 12 mars 1838), où il applaudit à la conquête civilisatrice de l'Algérie (« la France, en gémissant, rase les champs arabes »), jusqu'à sa célébration comme prix de poésie en 1847. Pourtant, c'est alors qu'il écrit *Daphné* où d'autres aspects de l'Orient ont mis leur empreinte; rêve hellénique, d'une part, et prescience, d'autre part, du rôle que vont tenir les Juifs dans le monde. Mais est-ce d'Orient qu'il faut encore parler? Julien n'est-il pas le symbole du très occidental christianisme de Lamennais? Et Joseph Jechaiah n'est-il pas une préformation du juif de *Prospero* et de *Christian?* C'est Péreire, c'est Rothschild, ce sont les concessionnaires de voies ferrées et les conseillers de Louis-Philippe, personnages contemporains sous un voile oriental.

Quand enfin, après 1848, Vigny rentre dans « la forteresse de sa conscience », l'Orient bouddhique lui apparaît comme, vingt ans plus tôt, l'Orient musulman, mais avec plus de profondeur consolante; il n'en tire aucune œuvre, rien que des notes sur son journal intime, mais jamais il n'avait été plus proche de l'Orient, plus apte à se faire, par instants du moins, une âme bouddhique. Ainsi Leconte de Lisle, vers le même temps, essayait d'oublier sa misère dans la *Vision de Brahma*. Peut-être l'ouvrage de Mlle Summers aurait-il gagné à distinguer plus nettement les moments où l'Orient a été pour Vigny l'aliment de sa pensée et ceux où il n'en a été que le vêtement. Ces quelques remarques n'ôtent rien à la valeur d'un livre dont le seul défaut est d'être, ou de paraître, exagérément analytique, ce qui est au surplus la preuve d'une prudente et saine méthode.

Pierre FLOTTES.

UNE POÉTESSE RELIGIEUSE DU XVIe SIÈCLE :

Il s'agit d'Anne de Marquets, religieuse du monastère royal de Poissy (*Anne de Marquets, poétesse religieuse du XVIe siècle. Thèse présentée à la Faculté de l'École supérieure des arts et des sciences de l'Université catholique d'Amérique, par Sœur Mary Hilarine Seiler, C. D. P.* Washington, D. C.), qui écrivit sonnets, prières et devises, et dont l'œuvre, qui se trouve ici solidement étudiée, n'est

pas sans intérêt. Elle nous fait voir, en effet, « un aspect spécial de la Renaissance française : la pénétration et l'influence des nouvelles idées littéraires dans un milieu souvent considéré comme inaccessible aux influences extérieures : le couvent des religieuses cloîtrées », et elle confirme, dans ce sens, l'action de l'Italie sur toute notre création littéraire de ce temps.

BIBLIOGRAPHIE DE CERVANTES :

Le titre de l'ouvrage contient un mot prudent : tentative de bibliographie (*Cervantes. A tentative bibliography of his works and of the biographical and critical material concerning him, prepared by Jeremiah D. M. Ford and Ruth Lansing.* Harvard University Press, Cambridge, 1931, 239 p. in-8°). Quiconque s'est occupé de Cervantes connaît, en effet, la masse énorme de publications, et de publications de détail, suscitées par cet auteur. Quant à son sillage, il est presque infini ; et le récent ouvrage de Maurice Bardon, que nous analysons dans le présent numéro de cette *Revue*, consacre des centaines de pages à le suivre, pendant moins de deux siècles et dans un seul pays.

L'entreprise est donc considérable. Mais elle est mieux qu'une tentative ; et il faut protester ici, chose rare, contre la modestie des auteurs. Même si l'on peut apporter des compléments à cette longue liste, elle n'en prouve pas moins une très vaste information, une érudition parfaitement consciencieuse ; le livre, bien plus qu'un essai, est un monument solide et durable, qui sera précieux aux spécialistes et qu'admireront tous les travailleurs.

THOMAS BROWNE ET LA FRANCE :

La communauté « invisible et présente » des fidèles de *Religio Medici* apprécieront — en même temps que l'ample et fine monographie consacrée à son auteur par M. O. Leroy — le recueil mi-documentaire mi-critique intitulé par celui-ci *A French Bibliography of sir Thomas Browne* (Londres, Harrap, 1931 ; in-8° de 97 pages) : les principaux contacts littéraires avec la France y sont évoqués. D'un point de vue plus essentiel cependant, on regrettera pour l'un et l'autre volume que le médecin érudit et humoriste qui a fait façon de tant de bigarrures scientifiques ne soit pas véridiquement replacé dans l'atmosphère qui est la sienne : celle de l'effervescence naturiste de la Renaissance, de la fervente découverte des forces, de toute cette physique et cette biologie que médecine, chirurgie et pharmacie tentèrent de tirer à elles à Montpellier, Bologne et ailleurs — pour s'en remettre finalement à l'expérimentation baconienne et à la méthode cartésienne du soin de faire un peu

d'ordre dans tout cela. Faute d'être étayée sur ses vrais arcs-boutants, une étude purement littéraire de sir Thomas Browne risque d'être toujours en porte-à-faux, et il n'en est pas autrement de sa bibliographie française. Rien qu'à parcourir, par exemple, l'ouvrage de Brierre de Boismont sur *les Hallucinations* (Paris, 3e éd., 1862), on ne trouve pas son nom mentionné moins de trois fois; et, si l'on veut savoir un minimum « brownien » que des milliers de lecteurs de notre XVIIIe siècle ont pu apprécier, en traduction, de son œuvre, il suffit de se reporter au *Spectateur*, qui donnait avec une mention élogieuse deux passages importants.

AMIEL ET LA CRITIQUE EUROPÉENNE :

Aux ouvrages qui nous font réfléchir sur les bizarres vicissitudes de la fortune des auteurs vient s'ajouter celui-ci : *H. F. Amiel im Spiegel der europäischen Kritik, 1881-1931, von Ernst Merian-Genast* (Die Neueren Sprachen, 21 Beiheft; N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, G. Braun. Marburg ad. Lahn, 166 p. in-8°). Une première partie montre l'accueil fait au *Journal intime* par la critique française, anglaise, allemande; un vif intérêt est éveillé dans des esprits comme ceux de Nietsche et de Tolstoï. Vient ensuite *Die Grosse Pause* (1894-1921), sans toutefois que l'œuvre soit tout à fait oubliée, puisque d'autres pays commencent à l'apprécier : Amérique, Espagne, Italie, Suède. En troisième lieu, une éclatante renaissance... Une étude du problème d'Amiel considéré à la lumière de notre temps termine cet ouvrage, perspicace et fortement documenté.

BIBLIOGRAPHIES DE L'AMÉRIQUE DU SUD :

S. E. Leavitt a publié ici même une étude (*Latin-american literature in the United States; Revue*, janvier-mars 1931) qui faisait prévoir la grande œuvre tentée par le Harvard Council of Hispano-American Studies, que préside J. D. M. Ford, pour faire l'inventaire des richesses littéraires sud-américaines. En voici l'aboutissement partiel, dans les monographies publiées par les presses de l'Université Harvard. Ce sont : *A tentative bibliography of Brazilian Belles Lettres*, by J. D. M. Ford, A. F. Whittem, M. J. Raphael; *A tentative bibliography of the Belles Lettres of Porto Rico*, by G. Rivera; *A bibliography of the Belles Lettres of Santo Domingo*, by S. Montefiore Waxman; *Bibliography of Uruguayan Literature*, by Alfred Costes. Les États-Unis, et plus particulièrement l'Université Harvard, rendent ainsi à la cause des lettres un service éminent que nous nous plaisons à signaler et à louer.

SUR UN POÈTE YOUGO-SLAVE CONTEMPORAIN :

Rénovateur de la poésie slovène, se trouvant ainsi « poète de premier ordre dans sa langue maternelle », *Oton Joupantchitch* appelle une interprétation que, « poète de second ordre dans une langue plus connue », il eût attendue sans dommage. M. Lucien TESNIÈRE tient surtout, dans le lucide volume qu'il consacre à l'homme et à l'œuvre (Paris, les Belles-Lettres, 383 p. in-16 carré), à insister sur la structure organique de ses poèmes, sur les affinités qui les rattachent l'un à l'autre : si la part qui revient, de toute évidence, à des ferments étrangers dans cette œuvre si riche se trouve ainsi réduite, nous y gagnons de précises évocations d'un pays pittoresque et mal connu, des données fort intéressantes sur la vie intellectuelle de Lioubliana, et surtout d'abondantes traductions. Il ne manque vraiment à telles de celles-ci (les sonnets qu'on appellerait « pathétiques », ou encore telles pièces de forme *lied*) qu'une apparence rythmique ou une indication de rimes pour donner une vraie impression de poésie à la fois intime et angoissée, confiante et inquiète. Et c'est, croyons-nous, faire de ces exemples et de leur commentaire le meilleur éloge que de dire qu'ils font regretter au lecteur son ignorance — assez répandue, avouons-le — de l'idiome slovène que M. Tesnière connaît si bien.

L'AUTRE AMÉRIQUE :

Tout le côté de « moelleux » et d'intimité qu'un voyageur pressé ne saurait découvrir aux États-Unis, et que, malgré toutes les machines et toute la vie intense, recèlent certains milieux : c'est là ce que M^me^ M. CAZAMIAN tient à mettre en valeur dans *l'Autre Amérique* (Paris, Champion; in-16 de 328 pages). Protestation explicite contre certaines « découvertes » de ce vaste pays, et, comme la plupart des protestations, plaidoyer un peu partiel en faveur de valeurs méconnues; et il est entendu que ce seront surtout celles de la famille, de l'autonomie de l'individu, de l'humanité profonde, de la spontanéité désintéressée : tout ce qui s'oppose à la standardisation, dénoncée trop uniquement comme la tendance dominante aux États-Unis. Les notations de M^me^ Cazamian feront une heureuse contre-partie à toute une littérature récente; et sans qu'on puisse dire que la pente incline de ce côté plus aimable la masse américaine elle-même, on reconnaîtra qu'une expérience de cette qualité, faite « en famille », méritait d'être alléguée en face du rapide impressionnisme des explorateurs isolés.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES DE FOND.

BALDENSPERGER (F.). Voltaire et la diplomatie française dans les affaires de Genève 581
BÉDARIDA (H.). Sur la fortune de J.-M. de Heredia en Espagne et dans l'Amérique latine 54
CARCASSONNE (E.). Leconte de Lisle et la philosophie indienne. 618
CASATI (E.). Quelques correspondants français de Shaftesbury. 219
CITOLEUX (M.). Mme Ackermann et les étrangers 466
DAIREAUX (M.). Le roman russe et la littérature hispano-américaine 67
DELL'ISOLA (M.). Edmondo De Amicis et l'Amérique latine. . 44
GLAESENER (H.). Le type d'Ahasvérus aux XVIIIe et XIXe siècles. 373
GRILLET (Cl.). David et Lamartine, à propos du centenaire des *Harmonies* 607
HAZARD (P.). Foscolo et Gray au Nouveau-Monde 5
LE GENTIL (G.). L'influence parnassienne au Brésil 23
LEGOUIS (P.). Quinault et Dryden. Une source de *The Spanish Fryar* 398
LEMONNIER (L.). L'influence d'Edgar Poe sur quelques conteurs réalistes : Erckmann-Chatrian, Henri Rivière, Eugène Mouton. 451
LOOTEN (C.). Le voyage en Europe (1853-1854) du chanoine chilien Eyzaguirre 13
MARTIN (R.). Une femme de lettres française à Berlin (1857-1865) : Mme Cosima de Bulow (Cosima Wagner). . . 687
MORGULIS (G.). Autour de quelques vers des *Feuilles d'automne* : vicissitudes de Victor Hugo en Russie . . . 237
PONS (E.). Les langues imaginaires dans le voyage utopique. Les jargons de Panurge dans Rabelais. 185
TRICOCHE (G. N.). Remarques sur les types populaires créés par la littérature comique américaine 250
VIATTE (A.). Les Swedenborgiens en France de 1820 à 1830 . 416
ZALESKI (Z. L.). Les relations polonaises de Flaubert . . . 647

VARIÉTÉ.

BRULL (M.). Une traduction inédite de Paul Valéry en espagnol : fragment de la *Jeune Parque* 74

NOTES ET DOCUMENTS.

BALZAC : une page de Maturin copiée par lui à deux reprises (P. RÓNAI) 485
BEAUMARCHAIS : lettres inédites (R. L. HAWKINS) . . . 739 et 748
BERCHET : lettre à Fauriel (E. TOSI) 511
CAZOTTE (J.) : lettre inédite (R. L. HAWKINS) 744
CHATEAUBRIAND : les *Martyrs* en vers espagnols (P. HAZARD) . 82
CHATEAUBRIAND et la *Revue d'Édimbourg* (H. RODDIER) 475
— : Autour de l'*Itinéraire* (E. MALAKIS) . . . 755
COLERIDGE : Notes marginales. IV. En marge de Steffens (H. NIDECKER) 274
DE LOY (A.) : un romantique français au Brésil (F. BALDENSPERGER) 78
GRIMM (M.) : lettre inédite (R. L. HAWKINS) 737
HEINE (H.) : sur un épisode des *Dieux en exil* (A. H. KRAPPE). 322
HUGO : ses traductions au Brésil (P. HAZARD) 117
IBSEN : le conte de Per Gynt point de départ du *Peer Gynt* d'Ibsen (G. HÖST) 262
KONAKI (C.) : un chantre moldave de l'âme sensible (B. MUNTEANO) 473
LAMARTINE : ses traductions au Brésil (P. HAZARD) 117
Latin-American literature in the United States (S. E. LEAVITT). 126
Le Gymnase : revue romantique. Voir SAINT-SIMON.
LIAIS (E.) : observateur franco-brésilien des conflits intellectuels (F. BALDENSPERGER) 81
MAZZINI (J.) : un billet d'amour (G. MORGULIS) 514
NODIER : ses romans illyriens (R. DOLLOT) 285
PALISSOT (Ch.) : lettre inédite (R. L. HAWKINS) 746
[ROUMANIE.] État de la littérature comparée (B. MUNTEANO) . 515
SAINT-SIMON : une revue romantique inconnue : *le Gymnase*. Étude sur les rapports du saint-simonisme et de la littérature étrangère (B. GUYON) 314, 489
SENANCOUR et un voyageur au Brésil : lettres inédites à Ferdinand Denis (A. MONGLOND) 85, 326
SHAKESPEARE : Material for the sources of *Measure for Measure* (F. E. BUDD) 711
SMOLETT : ses livres détenus par la douane à Boulogne en 1763 (A. C. HUNTER) 736
STAEL (M^me DE) : une lettre inédite (R. A. JONES) 483
STEFFENS : voir COLERIDGE.
VICO : analyse inédite, par Fauriel (E. TOSI) 763
VOLNEY : lettre inédite (R. L. HAWKINS) 749

Voltaire et les affaires sud-américaines (F. Baldensperger) . 76
— : lettres inédites ou négligées ayant trait à ses rapports avec l'étranger (F. B., Flamin, Patouillet). 268

CHRONIQUE.

Per un' intensificazione degli studi della letteratura latino-americana (lettre d'Arturo Farinelli à Paul Hazard), 149. — Les relations intellectuelles entre l'Europe et l'Amérique latine (P. H.), 152. — Monterrey : lettre d'Alfonso Reyes à Max Daireaux, 162.
Deux nouveaux amis de la R. L. C. 326
Le bilan des commémorations romantiques de 1930. . . . 327
Quelques traductions récentes 337
Premier congrès international d'histoire littéraire à Budapest 339, 536
Le quatrième centenaire du Collège de France 778
Travaux en cours 336, 538, 786
Autour des Universités 340, 538, 786
Publications récentes : voir le détail aux « Analyses d'ouvrages » 327, 337, 539, 788
Les Vivants et les Morts 341, 546, 790

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Ascoli (G.). La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVIIe siècle (F. Baldensperger) 356
Bardon (M.). Don Quichotte en France au XVIIe et au XVIIIe siècle, 1605-1815 (P. Mérimée) 799
Blei (F.). Männer und Masken (F. B.) 364
Boerebach (B. M.). Le rationalisme mystique d'Alfred de Vigny (P. Flottes). 822
Croce (B.). Storia della età barocca in Italia. Pensiero, Poesia e Letteratura. Vita morale (P. Hazard). . . . 166
— Alessandro Manzoni. Saggi e discussioni (H. Bedarida) 810
Crooks (E. J.). The influence of Cervantes in France in the Seventeenth Century (P. Mérimée) 804
Daireaux (M.). Littérature hispano-américaine (Mathilde Pomès). 180
De Athayde (Tr.). Estudos. Deuxième série (G. Le Gentil) . 176
Engel (Cl. E.). La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIIIe et XIXe siècles. — Byron et Shelley en Suisse et en Savoie (René Galland). 806

ERMATINGER (E.). Philosophie der Literaturwissenschaft (ouvrage collectif) (Paul VAN TIEGHEM) 557
ERNST (F.). Studien zur europäischen Literatur (F. B.) . . . 364
FARINELLI (A.). Conferencias brasileiras (P. H.) 183
GALLETTI (A.). Alessandro Manzoni. Il pensatore e il poeta (H. BEDARIDA) 810
LAVRIN (J.). Studies in European Literature (F. B.) 364
LEVINSON (A.). Croisières. Vingt études sur les écrivains étrangers de ce temps (F. B.) 364
PERRONI (L.). Studi Verghiani (H. BEDARIDA) 572
PIRES (H.). Junqueira Freire, sua vida, sua época, sua obra (G. LE GENTIL) 174
SUMMERS (V. A.). L'orientalisme d'Alfred de Vigny (P. FLOTTES). 822
TAUPIN (R.). L'influence du symbolisme français sur la poésie américaine de 1910 à 1920 (A. SCHINZ). 359
TONELLI (L.). Manzoni (H. BEDARIDA). 810
TORREY (N. L.). Voltaire and the English Deists (F. BALDENSPERGER) 568

ANALYSES D'OUVRAGES.

ABRAHAM (P.). Balzac. Créatures chez Balzac. 332, 789
AHRENS (L.). Lamennais und Deutschland : Studien zur Geschichte der französischen Restauration 370
BARRIÈRE (M.). Essai sur l'art du roman. 790
BARRIÈRE (P.). Vigny. 333
Bibliothèque Warburg 540
BOAS (F. S.). The Year's Work in English Studies 541
BONNEFOY (R.). Bacchus Roi 544
BOUSSAGOL. Essai sur l'évolution de la littérature espagnole . 367
BOUVIER (R.). Balzac homme d'affaires 332
Bulletin de la Société Chateaubriand 328
BUSSON (H.). Traduction du *De Incantationibus* de Pomponazzi 367
CAZAMIAN (M.). L'autre Amérique. 829
CESTRE (Ch.). E. A. Robinson 545
CHAPONNIÈRE (P.). Notre Töpffer 334
CHARLIER (G.). Le mouvement romantique en Belgique . . . 334
CHATEAUBRIAND : trad. d'*Atala* (1802) 368
— : trad. italienne du *Dernier Abencérage* . . . 369
COSTES (A.). Bibliography of Uruguyan literature. 828
Cultura : numéro spécial consacré au romantisme italien . . 335

Cysarz (H.). Transformations littéraires de l'image allemande de la guerre 371
Daireaux (M.). L'Amour en Amérique du Sud (M. Pomès) . . 184
Della Porta. Traduit par Godoy 337
De Reynold (G.). La vie romantique en pays romand . . . 334
Dickens. Traduit par L. Chaffurin 337
Dumont-Wilden (L.). Benjamin Constant 328
Dupuy (A.). Un personnage nouveau du roman français : l'enfant. 544
Ebisch (W.) et Schücking (L. L.). Shakespeare Bibliography . 542
Ellehauge (M.). Striking Figures among modern English dramatists. — The position of Bernard Shaw in European drama and philosophy 789
Escholier (R.). Logis romantiques 329
Ferguson (et D. B. Smith). The printed Books in the Library of the Hunterian Museum in the University of Glasgow. 539
Ford (J. D. M.) et Lansing (R.). Bibliographie de Cervantes . 827
Ford (J. D. M.), Whittem (A. F.), Raphael (J.). A tentative bibliography of Brazilian Belles Lettres 828
Galimberti (A.). Caractères du romantisme italien 335
Gariel (Ph.). Étienne Eggis 334
Goyau (G.). Le portefeuille de Lamennais 370
Green (Da Costa). Pierpont Morgan Library 539
Greffcken. Der Begriff der Tragischen in der Antike . . . 540
Griffith (M.). Balzac aux États-Unis 580
Guimbaud (L.). Souvenirs de Pierre Foucher ; la Mère de Victor Hugo 331
Hakoutchô. Traduit par Asada et Jacob 338
Hawkins (R. L.). Mme de Staël and the United States . . . 544
Hebbel. Traduit par L. Brun 338
Heine. Traduit par R. Schiltz. 338
Henriot (E.). Romanesques et Romantiques 328
Heugel (J.). Essai sur la philosophie de Victor Hugo . . . 330
Ibsen. Traduit par La Chesnais 339
Ingarden (R.). Das literarische Kunstwerk. 541
Kierkegaard. Traduit par J.-J. Gateau 337
Kroll (J.). Zur Geschichte des Spieles von Christi Höllenfarth 540
Lansing (R.). Voir Ford (J. D. M.).
Le Dantec (Y. G.). Renée Vivien. 545
L.-Léon (P.). Benjamin Constant 328
Leroy (O.). Thomas Browne et la France 827

LEVAILLANT (M.). L'œuvre de Victor Hugo 332
LEWISOHN. Vérité et Poésie 339
LOTE (G.). En préface à *Hernani* : cent ans après 341
LOTE (R.). Explication de la littérature allemande 788
LUDWIG (O.). Traduit par G. Raphaël 338
LYONNET (H.). Les premières de Victor Hugo. 331
MANN (Th.). Traduit par G. Bianquis et J. Delage 338
MARTÍ. Traduit par A. Godoy. 337
MATULKA (B.). The Novels of Juan de Flores and their European diffusion 579
MENCKEN. Traduit par R. Michaud 338
MENDELSSOHN (M.). Œuvres 543
MERIAN-GENAST (E.). H. F. Amiel im Spiegel der europaeischen Kritik 828
MÉRIMÉE (E.). Précis d'histoire de la littérature espagnole, édité et traduit par S. Griswold Morley 367
MONGLOND (A.). Préromantisme français (réédition) 327
NAVARRE (Ch.). Les grands écrivains étrangers et leur influence sur la littérature française 542
NICOLINI (F.). G. B. Vico epigrafista; Fonti e riferimenti storici della seconda Scienza Nuova 368
OLSCHKI (L.). Littératures romanes du moyen âge 540
PAILLERON (M.-L.). François Buloz et ses amis. 329
PARINI. Traduit par S. Camugli 580
PFEIFFER (J.). Das lyrische Gedicht als aestetisches Gebilde . 790
PIKE (J. B.). Prédécesseurs classiques de la nouvelle . . . 541
POE. Traduit par A. Godoy 337
POMPONAZZI. Voir BUSSON.
PRAZ (M.). La carne, la morte, e il diavolo nella lett. romantica. 335
PREUSS (K.). Der Unterbau des Dramas. 540
RAPHAEL (J.). Voir Ford (J. D. M.).
REGENBOGEN (O.). Schmerz und Tod in den Tragödien Senecas. 540
RICHTER (J. P.). Traduit par G. Bianquis 338
RIVERA (G.). A tentative bibliography of the Belles Lettres of Porto Rico 828
ROBERTSON (G.). Réédition de l'*History of German literature* . 788
RÓNAI (P.). [Les romans de jeunesse de Balzac] 332
ROYCE (W. H.). Indexes to a Balzac Bibliography 332
RUFFINI (F.). La vita religiosa di A. Manzoni 336
SAURAT (D.). La religion de Victor Hugo 330
SCHÜCKING (L. L.). Voir W. Ebisch.

Schwarz (W. L.). : réédition de la première traduction anglaise d'*Atala* 368
Seiler (Sœur M. H.). Une poétesse religieuse du xvi[e] siècle . 826
Seillière (E.). La religion romantique et ses conquêtes. . . 330
Séménoff (E.) : influence de G. Sand sur la littérature russe . 336
Shakespeare. Traduit par A. Koszul, Ch.-M. Garnier, R. Galland (Collection Shakespeare) 337
Silva (J. A.). Traduit par A. Godoy. 337
Smit (J.). Bilderdijk et la France. 543
Smith (D. B.). Voir Ferguson.
Stoll (E. E.). Poets and Playwrights 542
Storm. Traduit par Pitrou. 338
Székely de Doba (A.). Logis romantiques (eaux-fortes). . . 329
Taylor (A. C.). Carlyle en France 371
Tesnière (L.). Sur un poète yougoslave contemporain . . . 828
Theiss (O.). Sprache und Stil Mérimées in seinen Novellen . 334
Thoreau. Traduction française du *Journal*. 338
Tiersot (J.). La musique aux temps romantiques. 329
— La chanson populaire et les écrivains romantiques 330
Trahard (P.). Dernières années de Mérimée 333
Tronchon (H.). Romantisme et Préromantisme 328
Vossler (K.). Die Antike und die Bühnendichtung der Romanen. 540
Waxmann (S. M.). A bibliography of the Belles Lettres of Santo Domingo 828
Whittem (A. F.). Voir Ford (J. D. M.).
Willoughby (L. A.). Romantic movement in Germany . . . 336
Woodward (L. D.). Une adhérente anglaise de la Révolution française, Hélène Maria Williams et ses amis . . . 369

BIBLIOGRAPHIE

DES QUESTIONS DE LITTÉRARURE COMPARÉE.

Livres et périodiques 343, 547, 792

Le gérant : É. Champion.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR.

18. P. Trahard. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du xix^e siècle » (1835) . 18 fr.
19. A. F. B. Clark. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830). 60 fr.
20. M. Martin. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff. 24 fr.
21. M. Gilman. Othello in French . . . . 18 fr.
22. A. C. Hunter. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard. 18 fr.
23. E. K. Mapes. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. . . . . . 18 fr.
24. R. Murris. La Hollande et les Hollandais au xvii^e et au xviii^e s. vus par les Français. 36 fr.
25. J. Fransen. Les comédiens français en Hollande au xvii^e et au xviii^e siècle . . 45 fr.
26. D. Gunnell. Sutton Sharpe et ses correspondants français . . . . 35 fr.
27. Chateaubriand. Les Aventures du dernier Abencérage, éditées par Paul Hazard et Marie-Jeanne Durry . . . . 35 fr.
28. H. A. Needham. Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au xix^e siècle. . . . . 40 fr.
29. F. L. Schœll. Études sur l'humanisme continental en Angleterre à la fin de la Renaissance . . . . 50 fr.
30. M. M. Gibb. Le roman de Bas-de-Cuir : étude sur F. Cooper et son influence en France . . . . 40 fr.
31. F. Baldensperger. Orientations étrangères chez H. de Balzac. . . . . . . 40 fr.
32. T. R. Palfrey. L'Europe littéraire (1833-1834), une tentative de journalisme cosmopolite . . . . 25 fr.
33. H. J. Minderhood. La Henriade dans la littérature hollandaise . . . . . . 25 fr.
34. M. Henry. Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français. 40 fr.
35. M. E. Smith. Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Miss Mary Clarke . . . . 25 fr.
36. F. Walter. La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique . . 25 fr.
37. M. M. Cameron. L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France . 30 fr.
38. Abbé Prévost. Mémoires et Avantures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre; édition critique par M. E. I. Robertson . . . . 30 fr.
39. Ed. Purdie. The Story of Judith in German and English Literature . . . . 30 fr.
40. W. L. Schwartz. The imaginative Interpretation of the Far East in modern French Literature (1800-1925) . . . . 45 fr.
41. G. Gill-Mark. Une femme de lettres au xviii^e siècle. Anne-Marie du Boccage. 30 fr.
42. P. de Lallemand. Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger . . 20 fr.
43. R. Guiette. La légende de la Sacristine . . . . 80 fr. (*net*)
44. M.-R. Garnier. Henry James et la France . . . . 35 fr.
45. H. Bedarida. Parme et la France . . . . 80 fr.
46-47. A. Viatte. Les sources occultes du romantisme. Illuminisme. Théosophie. 2 vol. 60 fr.
48. M. E. Storer. La mode des contes de fées (1685-1700) . . . . 40 fr.
49. M. Dempsey. A contribution to the sources of the Génie du Christianisme . . 25 fr.
50. F. Desonay. Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens . . . . 60 fr.
51. L. F. Thompson. Kotzebue. A survey of his progress in France and England . 30 fr.
52. R. W. Hartland. Walter Scott et le roman « frénétique » . . . . 40 fr.
53. V. M. Jeffery. John Lily and the Italian Renaissance . . . . 30 fr.
54. M. I. Markovitch. Jean-Jacques Rousseau et Tolstoï . . . . 55 fr.
55. M. I. Markovitch. Tolstoï et Gandhi . . . . 30 fr.
56. M. E. Elkington. Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration (1814-1830) . . . . 30 fr.
57. D. G. Larg. Madame de Staël. La seconde vie (1800-1807) . . . . 40 fr.
58. J. A. Henning. « L'Allemagne » de Madame de Staël et la bataille romantique . 50 fr.
59. R. Messac. Le « detective novel » et l'influence de la pensée scientifique. . . 75 fr.
60. J. Scott. Les Sonnets Élisabéthains. Les Sources et l'apport personnel . . . 45 fr.
61. A. C. Taylor. Carlyle. Sa première fortune littéraire en France (1825-1865) . . 35 fr.
62. R. Taupin. L'influence du symbolisme français sur la poésie américaine de 1910 à 1920 . . . . 35 fr.
63. J. de Cours. Francis Viélé-Griffin . . . . 32 fr.
64. L.-D. Woodward. Une Anglaise amie de la Révolution française : Hélène-Maria Williams et ses amis . . . . 35 fr.
65. A. M. Reque. Trois auteurs dramatiques scandinaves Ibsen, Björnson, Strindberg, devant la critique française. . . . . 32 fr.
66. V. A. Summers. L'orientalisme d'Alfred de Vigny . . . . 30 fr.
67. H. J. Reesink. L'Angleterre et la littérature anglaise dans les trois plus anciens périodiques français de la Hollande (*sous presse*).
68. Ch. Beuchat. Edouard Rod et le cosmopolitisme (*sous presse*).
69. M. Bardon. Don Quichotte en France (*sous presse*).
70. L. Rosenblatt. La théorie de l'art pour l'art dans la littérature anglaise pendant la période victorienne (*sous presse*).
71. Gœthe. Voyage en Italie. Traduction nouvelle intégrale avec notes par M. Mutterer (*sous presse*).
72. E. Audra. La littérature française dans l'œuvre de Pope (*sous presse*).

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE
Dirigée par F. BALDENSPERGER et P. HAZARD

TOME LXIII

FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN
SON OEUVRE, SA PENSÉE, SON ART

PAR
JEAN DE COURS

In-8° raisin, 242 pages et un portrait hors-texte . . . . 32 fr.

ÉDITIONS DU « STENDHAL-CLUB »

N° 29
FERDINAND BOYER

GIULIA
OU LE
MARIAGE MANQUÉ DE STENDHAL

In-8° écu . . . . 15 fr.

N° 30

BIBLIOGRAPHIE STENDHALIENNE
(1928-1929)

PAR
LOUIS ROYER

In-8° écu . . . . 15 fr.

PIERRE JOURDA
Professeur au lycée de Montpellier

MARGUERITE D'ANGOULÊME
DUCHESSE D'ALENÇON, REINE DE NAVARRE
(1492-1549)
ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

Deux forts volumes in-8° raisin de 1185 pages et 15 planches hors-texte. Ensemble . . . . 100 fr.

DU MÊME AUTEUR :

RÉPERTOIRE ANALYTIQUE
DE LA
CORRESPONDANCE DE MARGUERITE D'ANGOULÊME

In-8°, 263 pages . . . . 80 fr.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 1931.

Onzième Année. — N° 2. Avril-Juin 1931

N° 295 1931

REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

SOMMAIRE

Pages

É. Pons. . . . . *Les langues imaginaires dans le voyage utopique. Les* jargons *de Panurge dans Rabelais* 185

E. Casati. . . . *Quelques correspondants français de Shaftesbury* 219

G. Morgulis . . *Autour de quelques vers des* Feuilles d'automne : *vicissitudes de Victor Hugo en Russie* 237

G. N. Tricoche. *Remarques sur les types populaires créés par la littérature comique américaine.* . 250

Notes et Documents : Le conte de Per Gynt, point de départ du *Peer Gynt* d'Ibsen (G. Höst). — Lettres inédites ou négligées de Voltaire ayant trait à ses rapports avec l'étranger (F. B., Flamin, Patouillet). — Notes marginales de S. T. Coleridge. IV. En marge de Steffens (H. Nidecker). — Les romans illyriens de Charles Nodier (R. Dollot). — Une revue romantique inconnue : *Le Gymnase*. Étude sur les rapports du saint-simonisme et de la littérature étrangère (B. Guyon). — Sur un épisode des *Dieux en exil* d'Henri Heine (A. H. Krappe). — Senancour et un voyageur au Brésil (*Addendum*) (A. Monglond). 262

Chronique 327

Bibliographie des questions de littérature comparée . . . 343

Comptes-rendus critiques : G. Ascoli. La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle (F. Baldensperger). — R. Taupin. L'influence du symbolisme français sur la poésie américaine de 1910 à 1920 (A. Schinz). — F. Blei. Männer und Masken ; F. Ernst. Studien zur europäischen Literatur ; J. Lavrin. Studies in European Literature ; A. Levinson. Croisières : vingt études sur les écrivains étrangers de ce temps (F. B.). — Analyses d'ouvrages. 356

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

Tous droits réservés

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **75** francs par an pour Paris, **80** francs pour la Province et les Colonies et **125** fr. pour l'Étranger Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **1** fr.

Le titre d' « AMI DE LA *Revue de littérature comparée* » sera donné à tout souscripteur d'une somme une fois versée de 500 francs.

PREMIÈRE TABLE DÉCENNALE
DE LA
REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE
(TOMES I à X : **1921-1930**)

PAR

F. BALDENSPERGER

In-8° raisin, 86 pages. . . . . 20 fr.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

Vol. in-8° raisin. — *Réduction de 20 °/° pour les abonnés sauf pour les tomes 11 et 43*

1. G. COHEN. Écrivains français en Hollande (*épuisé*).
2-3. H. GIRARD. Émile Deschamps. 2 vol. (*épuisés*).
4. ALICE M. KILLEN. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. . . . . 19 fr.
5. E. ESTÈVE. Études de littérature préromantique . . . . 18 fr.
6. F. C. ROE. Taine et l'Angleterre. 18 fr.
7. B. FAŸ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIII° siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. . . 48 fr.
8. G. CHINARD Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . 7 fr. 20
9-10. J. LARAT. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier . . . . 42 fr.
11. H. LIEBRECHT. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux XVII° et XVIII° s. 60 fr. (*net*)
12. A. L. SELLS. Les sources françaises de Goldsmith . . . . 18 fr.
13. L. FERRARI. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII° e XVIII° . . . . 48 fr.
14. E. PARTRIDGE. The French Romantics' Knowledge of English Literature. . . 48 fr.
15. S. GOULDING. Swift en France au XVIII° siècle . . . . 18 fr.
16. D. G. LARG. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800) . . . . . . 18 fr.
17. M. CITOLEUX. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. 42 fr.
18. P. TRAHARD. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du XIX° siècle » (1835) . 18 fr.
19. A. F. B. CLARK. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830). 60 fr.
20. M. MARTIN. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff. 24 fr.
21. M. GILMAN. Othello in French . . . . 18 fr.
22. A. C. HUNTER. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard. 18 fr.
23. E. K. MAPES. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. . . . . . 18 fr.
24. R. MURRIS. La Hollande et les Hollandais au XVII° et au XVIII° s. vus par les Français. 36 fr.
25. J. FRANSEN. Les comédiens français en Hollande au XVII° et au XVIII° siècle . . 45 fr.
26. D. GUNNELL. Sutton Sharpe et ses correspondants français . . . . 35 fr.
27. CHATEAUBRIAND. Les Aventures du dernier Abencérage, éditées par Paul HAZARD et Marie-Jeanne DURRY . . . . 35 fr.
28. H. A. NEEDHAM. Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIX° siècle. . . . . 40 fr.
29. F. L. SCHŒLL. Études sur l'humanisme continental en Angleterre à la fin de la Renaissance . . . . 50 fr.

Onzième Année — N° 4. Octobre-Décembre 1931

851
31

REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

SOMMAIRE

Pages

F. Baldensperger. *Voltaire et la diplomatie française dans les « affaires de Genève »* 585

C. Grillet . . . . *David et Lamartine. A propos du centenaire des* Harmonies 607

E. Carcassonne . . *Leconte de Lisle et la philosophie indienne.* . . 618

Z. L. Zaleski . . *Les relations polonaises de Flaubert* 647

R. Martin . . . . *Une femme de lettres française à Berlin (1857-1865). Mme Cosima de Bulow (Cosima Wagner).* 687

Notes et documents : Material for a study of the sources of Shakespeare's : Measure for Measure (F. E. Budd). — Les livres de Smollett détenus par la douane à Boulogne en 1763 (A. C. Hunter). — Quelques lettres inédites du xviiie siècle : Grimm, Beaumarchais, Cazotte, Palissot, Volney à divers destinataires (R. L. Hawkins). — Autour de l'*Itinéraire* de Chateaubriand : la découverte de la traduction d'*Atala* en grec moderne à Mistra ; Chateaubriand chevalier de l'ordre du Saint-Sépulcre, d'après des documents inédits (E. Malakis). — Vico en France (document inédit) (E. Tosi) . . . 741

Chronique 776

Bibliographie des questions de littérature comparée 792

Comptes-rendus critiques : M. Bardon. Don Quichotte en France au xviie et au xviiie siècle, 1605-1815 (P. Mérimée). — E. J. Crooks. The Influence of Cervantes in the xviiith century (P. Mérimée). — Cl.-E. Engel. La littérature alpestre en France et en Angleterre aux xviiie et xixe siècles ; Byron et Shelley en Suisse et en Savoie, 1816 (R. Galland). — A. Galletti. Alessandro Manzoni. Il pensatore e il poeta ; L. Tonelli. Manzoni ; B. Croce. Alessandro Manzoni. Saggi e discussioni (H. Bédarida). — B. M. Boerebach. Le rationalisme mystique d'Alfred de Vigny ; V. A. Summers. L'orientalisme d'Alfred de Vigny (P. Flottes). — Analyses d'ouvrages 799

Table des matières du tome XI 830

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, quai Malaquais (vie)

Tous droits réservés

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **75** francs par an pour Paris, **80** francs pour la Province et les Colonies et **125** fr. pour l'Étranger. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **1** fr.

Le titre d' « AMI DE LA *Revue de littérature comparée* » sera donné à tout souscripteur d'une somme une fois versée de 500 francs.

PREMIÈRE TABLE DÉCENNALE
DE LA
REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE
(TOMES I à X : **1921-1930**)
PAR
F. BALDENSPERGER

In-8° raisin, 86 pages. . . . . 20 fr.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

Vol. in-8° raisin. — *Réduction de 20 °/₀ pour les abonnés sauf pour les tomes 11 et 43*

1. G. COHEN. Écrivains français en Hollande (*épuisé*).
2-3. H. GIRARD. Émile Deschamps. 2 vol. (*épuisés*).
4. ALICE M. KILLEN. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. . . . . 19 fr.
5. E. ESTÈVE. Études de littérature préromantique . . . . 18 fr.
6. F. C. ROE. Taine et l'Angleterre. 18 fr.
7. B. FAŸ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIII^e^ siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. . . 48 fr.
8. G. CHINARD Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . 7 fr. 20
9-10. J. LARAT. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier . . . . 42 fr.
11. H. LIEBRECHT. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux XVII^e^ et XVIII^e^ s. 60 fr. (*net*)
12. A. L. SELLS. Les sources françaises de Goldsmith . . . . 18 fr.
13. L. FERRARI. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII^e^ e XVIII^e^ . . . . 48 fr.
14. E. PARTRIDGE. The French Romantics' Knowledge of English Literature. . . 48 fr.
15. S. GOULDING. Swift en France au XVIII^e^ siècle . . . . 18 fr.
16. D. G. LARG. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800) . . . . . . 18 fr.
17. M. CITOLEUX. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. 42 fr.
18. P. TRAHARD. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du XIX^e^ siècle » (1835) . 18 fr.
19. A. F. B. CLARK. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830). 60 fr.
20. M. MARTIN. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff. 24 fr.
21. M. GILMAN. Othello in French . . . . 18 fr.
22. A. C. HUNTER. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard. 18 fr.
23. E. K. MAPES. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. . . . . . 18 fr.
24. R. MURRIS. La Hollande et les Hollandais au XVII^e^ et au XVIII^e^ s. vus par les Français. 36 fr.
25. J. FRANSEN. Les comédiens français en Hollande au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle . . 45 fr.
26. D. GUNNELL. Sutton Sharpe et ses correspondants français . . . . 35 fr.
27. CHATEAUBRIAND. Les Aventures du dernier Abencérage, éditées par Paul HAZARD et Marie-Jeanne DURRY . . . . 35 fr.
28. H. A. NEEDHAM. Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIX^e^ siècle. . . . . 40 fr.
29. F. L. SCHŒLL. Études sur l'humanisme continental en Angleterre à la fin de la Renaissance . . . . 50 fr.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE
Dirigée par F. Baldensperger et P. Hazard

TOME XVII
MARC CITOLEUX

ALFRED DE VIGNY

PERSISTANCES CLASSIQUES ET AFFINITÉS ÉTRANGÈRES

In-8° . . . . 42 fr.

TOMES XLVI-XLVII
AUGUSTE VIATTE

LES SOURCES OCCULTES DU ROMANTISME

ILLUMINISME — THÉOSOPHIE

2 vol. . . . . 60 fr.

TOME LXXVI
RENÉE DE BRIMONT

AUTOUR DE « GRAZIELLA »

TEXTES LAMARTINIENS INÉDITS

AVEC DEUX PLANCHES EN HÉLIOGRAVURE :
LAMARTINE A NAPLES ET *VALENTINE DE LAMARTINE*

In-8° raisin . . . . 20 fr.

ŒUVRES DE FRANÇOIS RABELAIS

Édition critique

TOME V

LE TIERS LIVRE

Introduction par Abel LEFRANC
Textes et notes par Henri CLOUZOT, Dr Paul DELAUNAY
Jean PLATTARD et Jean PORCHER

In-4°, cxiii-391 pages, sur Lafuma . . . . 140 fr.
Les tomes I à IV. Ensemble . . . . 240 fr.

TRISTAN DERÊME

RÊVERIES TARBAISES

Recueillies par Paul MIEITTE

In-16 (19×12), sur pur fil Lafuma, tiré à 250 exemplaires numérotés . . 25 fr.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 1931.

30. M. M. Gibb. Le roman de Bas-de-Cuir : étude sur F. Cooper et son influence en France . . . . 40 fr.
31. F. Baldensperger. Orientations étrangères chez H. de Balzac . . . . 40 fr.
32. T. R. Palfrey. L'Europe littéraire (1833-1834), une tentative de journalisme cosmopolite . . . . 25 fr.
33. H. J. Minderhood. La Henriade dans la littérature hollandaise . . . . 25 fr.
34. M. Henry. Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français. 40 fr.
35. M. E. Smith. Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Miss Mary Clarke . . . . 25 fr.
36. F. Walter. La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique . . 25 fr.
37. M. M. Cameron. L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France . 30 fr.
38. Abbé Prévost. Mémoires et Avantures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre; édition critique par M. E. I. Robertson . . . . 30 fr.
39. Ed. Purdie. The Story of Judith in German and English Literature . . . . 30 fr.
40. W. L. Schwartz. The imaginative Interpretation of the Far East in modern French Literature (1800-1925) . . . . 45 fr.
41. G. Gill-Mark. Une femme de lettres au xviii^e siècle. Anne-Marie du Boccage. 30 fr.
42. P. de Lallemand. Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger . . 20 fr.
43. R. Guiette. La légende de la Sacristine . . . . 80 fr. (*net*)
44. M.-R. Garnier. Henry James et la France . . . . 35 fr.
45. H. Bedarida. Parme et la France . . . . 80 fr.
46-47. A. Viatte. Les sources occultes du romantisme. Illuminisme. Théosophie. 2 vol. 60 fr.
48. M. E. Storer. La mode des contes de fées (1685-1700) . . . . 40 fr.
49. M. Dempsey. A contribution to the sources of the Génie du Christianisme . . 25 fr.
50. F. Desonay. Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens . . . . 60 fr.
51. L. F. Thompson. Kotzebue. A survey of his progress in France and England . 30 fr.
52. R. W. Hartland. Walter Scott et le roman « frénétique » . . . . 40 fr.
53. V. M. Jeffery. John Lily and the Italian Renaissance . . . . 30 fr.
54. M. I. Markovitch. Jean-Jacques Rousseau et Tolstoï . . . . 55 fr.
55. M. I. Markovitch. Tolstoï et Gandhi . . . . 30 fr.
56. M. E. Elkington. Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration (1814-1830) . . . . 30 fr.
57. D. G. Larg. Madame de Staël. La seconde vie (1800-1807) . . . . 40 fr.
58. J. A. Henning. « L'Allemagne » de Madame de Staël et la bataille romantique . 50 fr.
59. R. Messac. Le « detective novel » et l'influence de la pensée scientifique. . . 75 fr.
60. J. Scott. Les Sonnets Élisabéthains. Les Sources et l'apport personnel . . . 45 fr.
61. A. C. Taylor. Carlyle. Sa première fortune littéraire en France (1825-1865) . . 35 fr.
62. R. Taupin. L'influence du symbolisme français sur la poésie américaine de 1910 à 1920 . . . . 35 fr.
63. J. de Cours. Francis Viélé-Griffin . . . . 32 fr.
64. L.-D. Woodward. Une Anglaise amie de la Révolution française : Hélène-Maria Williams et ses amis . . . . 35 fr.
65. A. M. Reque. Trois auteurs dramatiques scandinaves, Ibsen, Björnson, Strindberg, devant la critique française. . . . . 32 fr.
66. V. A. Summers. L'orientalisme d'Alfred de Vigny . . . . 30 fr.
67. H. J. Reesink. L'Angleterre et la littérature anglaise dans les trois plus anciens périodiques français de la Hollande . . . . 90 fr. (*net*)
68. Ch. Beuchat. Edouard Rod et le cosmopolitisme . . . . 40 fr.
69. M. Bardon. Don Quichotte en France. Avec planches . . . . 100 fr.
70. L. Rosenblatt. La théorie de l'art pour l'art dans la littérature anglaise pendant la période victorienne. 45 fr.
71. Gœthe. Voyage en Italie. Traduction nouvelle intégrale avec notes par M. Mutterer. . . . . 80 fr.
72. E. Audra. La littérature française dans l'œuvre de Pope. . . . . 75 fr.
73. J. Dechamps. Sur la légende de Napoléon . . . . 40 fr.
74. A. H. West. L'influence française dans la poésie burlesque en Angleterre entre 1660 et 1700 . . . . 30 fr.
75. A. J. Farmer. Le mouvement esthétique et décadent en Angleterre . . . . . 50 fr.
76. R. de Brimont. Autour de « Graziella ». Textes lamartiniens inédits . . . . 20 fr.
77. J. R. de Salis. Sismondi et son œuvre historique (*sous presse*).
78. V. L. Leathers. L'Espagne et les Espagnols dans l'œuvre d'Honoré de Balzac . 25 fr.

Onzième Année — N° 3. Juillet-Septembre

REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

SOMMAIRE

Pages

H. GLAESENER. *Le type d'Ahasvérus aux XVIII^e et XIX^e siècles.* 373

P. LEGOUIS . . *Quinault et Dryden. Une source de* The Spanish Fryar 398

A. VIATTE . . *Les Swedenborgiens en France de 1820 à 1830.* 416

L. LEMONNIER . *L'influence d'Edgar Poe sur quelques conteurs réalistes : Erckmann-Chatrian, Henri Rivière, Eugène Mouton* 451

M. CITOLEUX . *Madame Ackermann et les étrangers* . . . 466

Notes et Documents : Un chantre moldave de l'âme sensible (B. MUNTEANO). — Chateaubriand et la *Revue d'Édimbourg* (H. RODDIER). — Une lettre inédite de M^me de Staël (R. A. JONES). — Une page de Maturin copiée par Balzac à deux reprises. Quelques passages intéressants de la correspondance de Balzac (P. RÓNAI). — Une revue romantique inconnue : *Le Gymnase*. Étude sur les rapports du saint-simonisme et de la littérature étrangère (*fin*) (B. GUYON). — Une lettre de Berchet à Fauriel (TOSI). — Un billet d'amour de Joseph Mazzini (G. MORGULIS). — La littérature comparée en Roumanie (B. MUNTEANO) 473

Chronique 536

Bibliographie des questions de littérature comparée . . . 547

Comptes-rendus critiques : E. ERMATINGER. Philosophie der Literaturwissenschaft (P. VAN TIEGHEM). — N. L. TORREY. Voltaire and the English Deists (F. BALDENSPERGER). — L. PERRONI. Studi verghiani (H. BÉDARIDA). — Analyses d'ouvrages 557

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

Tous droits réservés

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à 75 francs par an pour Paris, 80 francs pour la Province et les Colonies et **125** fr. pour l'Étranger Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **1** fr.

Le titre d' « Ami de la *Revue de littérature comparée* » sera donné à tout souscripteur d'une somme une fois versée de 500 francs.

PREMIÈRE TABLE DÉCENNALE
DE LA
REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

(Tomes I à X : **1921-1930**)

PAR

F. BALDENSPERGER

In-8° raisin, 86 pages. 20 fr.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

Vol. in-8° raisin. — *Réduction de 20 °/₀ pour les abonnés sauf pour les tomes 11 et 43*

1. G. Cohen. Écrivains français en Hollande (*épuisé*).
2-3. H. Girard. Émile Deschamps. 2 vol. (*épuisés*).
4. Alice M. Killen. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. . . . . 19 fr.
5. E. Estève. Études de littérature préromantique . . . . 18 fr.
6. F. C. Roe. Taine et l'Angleterre. . . . . 18 fr.
7. B. Faÿ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du xviii° siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. . . 48 fr.
8. G. Chinard Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . 7 fr. 20
9-10. J. Larat. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier . . . . 42 fr.
11. H. Liebrecht. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux xvii° et xviii° s. 60 fr. (*net*)
12. A. L. Sells. Les sources françaises de Goldsmith . . . . 18 fr.
13. L. Ferrari. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli xvii° e xviii° . . . . 48 fr.
14. E. Partridge. The French Romantics' Knowledge of English Literature. . . 48 fr.
15. S. Goulding. Swift en France au xviii° siècle . . . . 18 fr.
16. D. G. Larg. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800) . . . . . . 18 fr.
17. M. Citoleux. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. 42 fr.
18. P. Trahard. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du xix° siècle » (1835) . 18 fr.
19. A. F. B. Clark. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830). 60 fr.
20. M. Martin. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff. 24 fr.
21. M. Gilman. Othello in French . . . . 18 fr.
22. A. C. Hunter. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard. 18 fr.
23. E. K. Mapes. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. . . . . . 18 fr.
24. R. Murris. La Hollande et les Hollandais au xvii° et au xviii° s. vus par les Français. 36 fr.
25. J. Fransen. Les comédiens français en Hollande au xvii° et au xviii° siècle . . 45 fr.
26. D. Gunnell. Sutton Sharpe et ses correspondants français . . . . 35 fr.
27. Chateaubriand. Les Aventures du dernier Abencérage, éditées par Paul Hazard et Marie-Jeanne Durry . . . . 35 fr.
28. H. A. Needham. Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au xix° siècle. . . . . 40 fr.
29. F. L. Schœll. Études sur l'humanisme continental en Angleterre à la fin de la Renaissance . . . . 50 fr.

30. M. M. Gibb. Le roman de Bas-de-Cuir, étude sur F. Cooper et son influence en France . . . . 40 fr.
31. F. Baldensperger. Orientations étrangères chez H. de Balzac. . . . . . . 40 fr.
32. T. R. Palfrey. L'Europe littéraire (1833-1834), une tentative de journalisme cosmopolite . . . . 25 fr.
33. H. J. Minderhood. La Henriade dans la littérature hollandaise . . . . . . 25 fr.
34. M. Henry. Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français. 40 fr.
35. M. E. Smith. Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Miss Mary Clarke . . . . 25 fr.
36. F. Walter. La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique . . 25 fr.
37. M. M. Cameron. L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France . 30 fr.
38. Abbé Prévost. Mémoires et Avantures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre; édition critique par M. E. I. Robertson . . . . 30 fr.
39. Ed. Purdie. The Story of Judith in German and English Literature . . . . 30 fr.
40. W. L. Schwartz. The imaginative Interpretation of the Far East in modern French Literature (1800-1925) . . . . 45 fr.
41. G. Gill-Mark. Une femme de lettres au XVIII[e] siècle. Anne-Marie du Boccage. 30 fr.
42. P. de Lallemand. Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger . . 20 fr.
43. R. Guiette. La légende de la Sacristine . . . . 80 fr. (*net*)
44. M.-R. Garnier. Henry James et la France . . . . 35 fr.
45. H. Bedarida. Parme et la France . . . . 80 fr.
46-47. A. Viatte. Les sources occultes du romantisme. Illuminisme. Théosophie. 2 vol. 60 fr.
48. M. E. Storer. La mode des contes de fées (1685-1700) . . . . 40 fr.
49. M. Dempsey. A contribution to the sources of the Génie du Christianisme . . 25 fr.
50. F. Desonay. Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens . . . . 60 fr.
51. L. F. Thompson. Kotzebue. A survey of his progress in France and England . 30 fr.
52. R. W. Hartland. Walter Scott et le roman « frénétique » . . . . 40 fr.
53. V. M. Jeffery. John Lily and the Italian Renaissance . . . . 30 fr.
54. M. I. Markovitch. Jean-Jacques Rousseau et Tolstoï . . . . 55 fr.
55. M. I. Markovitch. Tolstoï et Gandhi . . . . 30 fr.
56. M. E. Elkington. Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration (1814-1830) . . . . 30 fr.
57. D. G. Larg. Madame de Staël. La seconde vie (1800-1807) . . . . 40 fr.
58. J. A. Henning. « L'Allemagne » de Madame de Staël et la bataille romantique . 50 fr.
59. R. Messac. Le « detective novel » et l'influence de la pensée scientifique. . . 75 fr.
60. J. Scott. Les Sonnets Élisabéthains. Les Sources et l'apport personnel . . . 45 fr.
61. A. C. Taylor. Carlyle. Sa première fortune littéraire en France (1825-1865) . . 35 fr.
62. R. Taupin. L'influence du symbolisme français sur la poésie américaine de 1910 à 1920 . . . . 35 fr.
63. J. de Cours. Francis Vielé-Griffin . . . . 32 fr.
64. L.-D. Woodward. Une Anglaise amie de la Révolution française : Hélène-Maria Williams et ses amis . . . . 35 fr.
65. A. M. Reque. Trois auteurs dramatiques scandinaves Ibsen, Björnson, Strindberg, devant la critique française. . . . . 32 fr.
66. V. A. Summers. L'orientalisme d'Alfred de Vigny . . . . 30 fr.
67. H. J. Reesink. L'Angleterre et la littérature anglaise dans les trois plus anciens périodiques français de la Hollande . . . . 90 fr. (*net*)
68. Ch. Beuchat. Edouard Rod et le cosmopolitisme . . . . 40 fr.
69. M. Bardon. Don Quichotte en France (*sous presse*).
70. L. Rosenblatt. La théorie de l'art pour l'art dans la littérature anglaise pendant la période victorienne (*sous presse*).
71. Gœthe. Voyage en Italie. Traduction nouvelle intégrale avec notes par M. Mutterer. . . . . 80 fr.
72. E. Audra. La littérature française dans l'œuvre de Pope (*sous presse*).
73. J. Dechamps. Sur la légende de Napoléon (*sous presse*).
74. A. H. West. L'influence française dans la poésie burlesque en Angleterre entre 1660 et 1700 . . . . 30 fr.
75. A. J. Farmer. Le mouvement esthétique et décadent en Angleterre (*sous presse*).
76. R. de Brimont. Autour de « Graziella ». Textes lamartiniens inédits . . . . 20 fr.
77. J. R. de Salis. Sismondi et son œuvre historique (*sous presse*).
78. V. L. Leathers. L'Espagne et les Espagnols dans l'œuvre d'Honoré de Balzac. (*sous presse*).

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE
Dirigée par F. BALDENSPERGER et P. HAZARD

TOME LXXVI

RENÉE DE BRIMONT

AUTOUR DE « GRAZIELLA »
TEXTES LAMARTINIENS INÉDITS

AVEC DEUX PLANCHES EN HÉLIOGRAVURE :
LAMARTINE A NAPLES ET *VALENTINE DE LAMARTINE*
D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

In-8° raisin . . . . 20 fr.

Il a été tiré :

35 exemplaires numérotés sur Lafuma . . . . 40 fr.
25 exemplaires numérotés sur Rives . . . . 60 fr.
6 exemplaires numérotés sur Hollande . . . . 80 fr.

Vient de paraître :

ŒUVRES DE FRANÇOIS RABELAIS
ÉDITION CRITIQUE PUBLIÉE PAR
ABEL LEFRANC, membre de l'Institut,
JACQUES BOULENGER, HENRI CLOUZOT, PAUL DORVEAUX
JEAN PLATTARD, LAZARE SAINÉAN

TOME V

LE TIERS LIVRE

Introduction par ABEL LEFRANC
Textes et notes par HENRI CLOUZOT, Dr PAUL DELAUNAY
JEAN PLATTARD et JEAN PORCHER

In-4°, CXIII-391 pages, sur Lafuma . . . . 140 fr.
Les tomes I à IV. Ensemble . . . . 240 fr.

PIERRE JOURDA
Professeur au lycée de Montpellier

MARGUERITE D'ANGOULÊME
DUCHESSE D'ALENÇON, REINE DE NAVARRE
(1492-1549)
ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

Deux forts volumes in-8° raisin de 1185 pages et 15 planches hors-texte. Ensemble . . . . 100 fr.

JOURDA (P.) **Répertoire analytique de la correspondance de Marguerite d'Angoulême.** In-8°, 263 pages . . . . 80 fr.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 1931.

30. M. M. Gibb. Le roman de Bas-de-Cuir, étude sur F. Cooper et son influence en France . . . . 30 fr.
31. F. Baldensperger. Orientations étrangères chez H. de Balzac. . . . . 40 fr.
32. T. R. Palfrey. L'Europe littéraire (1833-1834), une tentative de journalisme cosmopolite . . . . 25 fr.
33. H. J. Minderhood. La Henriade dans la littérature hollandaise . . . . 25 fr.
34. M. Henry. Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français. 40 fr.
35. M. E. Smith. Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Miss Mary Clarke . . . . 25 fr.
36. F. Walter. La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique . . 25 fr.
37. M. M. Cameron. L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France . 30 fr.
38. Abbé Prévost. Mémoires et Avantures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre; édition critique par M. E. I. Robertson . . . . 30 fr.
39. Ed. Purdie. The Story of Judith in German and English Literature . . . . 30 fr.
40. W. L. Schwartz. The imaginative Interpretation of the Far East in modern French Literature (1800-1925) . . . . 45 fr.
41. G. Gill-Mark. Une femme de lettres au xviii[e] siècle. Anne-Marie du Boccage. 30 fr.
42. P. de Lallemand. Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger . . 20 fr.
43. R. Guiette. La légende de la Sacristine . . . . 80 fr. (*net*)
44. M.-R. Garnier. Henry James et la France . . . . 35 fr.
45. H. Bedarida. Parme et la France . . . . 80 fr.
46-47. A. Viatte. Les sources occultes du romantisme. Illuminisme. Théosophie. 2 vol. 60 fr.
48. M. E. Storer. La mode des contes de fées (1685-1700) . . . . 40 fr.
49. M. Dempsey. A contribution to the sources of the Génie du Christianisme . . 25 fr.
50. F. Desonay. Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens . . . . 60 fr.
51. L. F. Thompson. Kotzebue. A survey of his progress in France and England . 30 fr.
52. R. W. Hartland. Walter Scott et le roman « frénétique » . . . . 40 fr.
53. V. M. Jeffery. John Lily and the Italian Renaissance . . . . 30 fr.
54. M. I. Markovitch. Jean-Jacques Rousseau et Tolstoï . . . . 55 fr.
55. M. I. Markovitch. Tolstoï et Gandhi . . . . 30 fr.
56. M. E. Elkington. Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration (1814-1830) . . . . 30 fr.
57. D. G. Larg. Madame de Staël. La seconde vie (1800-1807) . . . . 40 fr.
58. J. A. Henning. « L'Allemagne » de Madame de Staël et la bataille romantique. 50 fr.
59. R. Messac. Le « detective novel » et l'influence de la pensée scientifique. . . 75 fr.
60. J. Scott. Les Sonnets Élisabéthains. Les Sources et l'apport personnel . . . 45 fr.
61. A. C. Taylor. Carlyle. Sa première fortune littéraire en France (1825-1865) . . 35 fr.
62. R. Taupin. L'influence du symbolisme français sur la poésie américaine de 1910 à 1920 . . . . 35 fr.
63. J. de Cours. Francis Viélé-Griffin . . . . 32 fr.
64. L.-D. Woodward. Une Anglaise amie de la Révolution française : Hélène-Maria Williams et ses amis . . . . 35 fr.
65. A. D. Reque. Trois auteurs dramatiques scandinaves, Ibsen, Björnson, Strindberg, devant la critique française. 32 fr.
66. V. A. Summers. L'orientalisme d'Alfred de Vigny . . . . 30 fr.
67. H. J. Reesink. L'Angleterre et la littérature anglaise dans les trois plus anciens périodiques français de la Hollande . . . . 90 fr. (*net*)
68. Ch. Beuchat. Edouard Rod et le cosmopolitisme . . . . 40 fr.
69. M. Bardon. Don Quichotte en France. Avec planches . . . . 100 fr.
70. L. Rosenblatt. La théorie de l'art pour l'art dans la littérature anglaise pendant la période victorienne . . . . 45 fr.
71. Gœthe. Voyage en Italie. Traduction nouvelle intégrale avec notes par M. Mutterer. . . . . 80 fr.
72. E. Audra. La littérature française dans l'œuvre de Pope. . . . . 75 fr.
73. J. Dechamps. Sur la légende de Napoléon . . . . 40 fr.
74. A. H. West. L'influence française dans la poésie burlesque en Angleterre entre 1660 et 1700 . . . . 30 fr.
75. A. J. Farmer. Le mouvement esthétique et décadent en Angleterre . . . . . 50 fr.
76. R. de Brimont. Autour de « Graziella ». Textes lamartiniens inédits . . . . 20 fr.
77. J. R. de Salis. Sismondi et son œuvre historique (*sous presse*).
78. V. L. Leathers. L'Espagne et les Espagnols dans l'œuvre d'Honoré de Balzac . 25 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE
Dirigée par F. BALDENSPERGER et P. HAZARD

TOME LXIX

MAURICE BARDON
Ancien Membre de l'École des Hautes Études Hispaniques

« DON QUICHOTTE » EN FRANCE AU XVII^E ET AU XVIII^E SIÈCLE
1605-1815

Deux volumes in-8° raisin, avec 5 gravures hors-texte, 932 pages, ensemble. 180 fr.

TOMES LXXI

GOETHE
VOYAGE EN ITALIE

Traduction nouvelle complète avec notes
par le Dr Maurice MUTTERER

In-8° raisin, 547 pages . . . . 80 fr.

TOME LXXIII

JULES DECHAMPS
Professeur à l'Université de Londres

SUR LA LÉGENDE DE NAPOLÉON

In-8° raisin, 276 pages . . . . 40 fr.

TOME LXXVI

RENÉE DE BRIMONT

AUTOUR DE « GRAZIELLA »
TEXTES LAMARTINIENS INÉDITS

AVEC DEUX PLANCHES EN HÉLIOGRAVURE :
LAMARTINE A NAPLES ET *VALENTINE DE LAMARTINE*

In-8° raisin . . . . 20 fr.

ŒUVRES DE FRANÇOIS RABELAIS
ÉDITION CRITIQUE

TOME V

LE TIERS LIVRE

Introduction par ABEL LEFRANC
Textes et notes par HENRI CLOUZOT, Dr PAUL DELAUNAY
JEAN PLATTARD et JEAN PORCHER

In-4°, CXIII-391 pages, sur Lafuma . . . . 140 fr.
Les tomes I à IV. Ensemble . . . . 240 fr.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 1931